

DE
L'ÉDUCATION

TOME PREMIER

T-6172

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5

7.900

DE
L'ÉDUCATION

PAR
M^{sr} DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'éducation est une œuvre d'autorité
et de respect.

TOME PREMIER

De l'Éducation en général

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
CHARLES DOUNIOL ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

4872

Tous droits réservés.

P. P. 1.



INTRODUCTION

Il y a des temps pleins d'alarme, où les nations les plus puissantes se troublent tout à coup et semblent, selon l'expression de l'Écriture, marcher étourdies et chancelantes dans leurs voies, *conturbatæ sunt gentes*; des temps pleins de douleur, où les royaumes inclinent à leur ruine, *inclinata sunt regna*; où les mains tombent à tous les habitants de la terre, par l'abattement et l'effroi, *manus populi terræ conturbabuntur*; où, enfin, les âmes les plus fermes, frappées du spectacle accablant des maux publics et privés, ont peine à se défendre des plus sinistres pressentiments!

Et cependant une voix a toujours crié à travers les siècles qu'il ne faut jamais désespérer du genre humain ni de son avenir, parce que le genre humain passe et se renouvelle sans cesse, et peut chaque jour arriver à un renouvellement heureux.

Il ne faut pas même désespérer d'une nation : quels

que soient ses malheurs, il y a toujours pour elle une admirable ressource qui peut suffire à la régénérer, malgré ses égarements et ses fautes. Que lui faut-il ? Une seule chose : qu'elle se laisse élever !

C'est par là que Dieu a fait les nations guérissables, dit la Sagesse éternelle¹ : la forte Education des générations naissantes peut toujours puissamment contribuer à tout relever, à tout sauver.

Qui ne sait la profonde parole de Leibnitz : « J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'Education de la jeunesse ? »

« La bonne Education de la jeunesse, disait encore ce grand homme, c'est le premier fondement de la félicité humaine. »

En effet, c'est l'Education qui, par l'influence décisive qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société, fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales et prépare des miracles inespérés de restauration intellectuelle, morale et religieuse. C'est l'Education qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence, et au besoin les relève de leur chute.

Il se rencontre là une des plus grandes lois du monde providentiel et moral.

Aussi, quand Dieu veut châtier un peuple, que fait-il ? Il lui retire ses instituteurs, et alors, les instituteurs manquant, le peuple dépérit et tombe : *Cum prophetia defecerit, dissipabitur populus.*

Si je demandais à l'Espagne, au Portugal et à d'autres

1. *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* (SAP.)

nations célèbres l'histoire de leurs malheurs, elles me répondraient peut-être : Nous sommes tombées depuis que, l'Education nous faisant défaut, les hommes chez nous ont défailli.

Que faut-il, en effet, pour former, pour soutenir, et, s'il en est besoin, pour régénérer une nation? Avant tout, des hommes.

Les nations nes'élèvent, ne grandissent et ne se conservent, ne rajeunissent et ne se renouvellent que par des hommes. Quand voit-on les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur et se précipiter à leur ruine? Quand les hommes leur manquent.

Or, les hommes ! sans doute c'est Dieu qui les donne : mais, Dieu le voulant ainsi, c'est l'Education qui les fait.

Des hommes ! sans doute encore, il y en a toujours : mais ce qui contribue à la grandeur, à la prospérité morale et intellectuelle d'un pays, ce ne sont pas les hommes tels quels : ce sont les hommes faits, les hommes achevés, les hommes élevés.

Qui a sauvé autrefois la France au sortir du chaos de nos guerres civiles, et préparé la grandeur du siècle de Louis XIV? C'est la prodigieuse force de l'Education qui fut donnée à la jeunesse française pendant les quarante premières années du XVII^e siècle, et la multitude d'hommes éminents qu'elle fit surgir de toutes parts.

Où en sommes-nous à cet égard ?

Nous présentons depuis longtemps déjà un spectacle étrange.

Jamais la France ne fut couverte d'un peuple plus nombreux, plus actif, plus agité même.

Les économistes s'effrayent de cette population toujours croissante. Les routes de la fortune, toutes les carrières de la vie sociale, sont encombrées. Les hommes se pressent, se gênent, se heurtent, se fatiguent les uns les autres.

Et cependant, de toutes parts, on entend dire : Les hommes nous manquent ! où sont les hommes ? C'est le cri, c'est la plainte universelle.

Diogène autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi. Nous lui ressemblons.

Qu'est-ce à dire ?

Il y a ici manifestement une sorte de mystère qu'il est utile et profondément intéressant de pénétrer. Manifestement, l'homme qu'on cherche, les hommes dont on a besoin, sont autre chose que ceux dont nous sommes loin de manquer et que nous voyons s'agiter et se pousser de tous côtés.

Qu'est-ce donc qu'un homme ? qu'est-ce que les hommes ? et qu'entend-on par là ?

La langue vulgaire cache quelquefois, sous sa simplicité apparente, des profondeurs admirables, où se trouvent la lumière du bon sens et la sagesse de Dieu. Étudions sur tout ceci la langue vulgaire.

Voici les hommes dont elle parle, qu'elle nomme le plus fréquemment, et qu'elle discerne dans le genre humain.

Il y a :

L'homme d'esprit ;

L'homme de plaisir ;

L'homme d'ambition et d'orgueil ;
L'homme du désordre ;
L'homme du crime.

Il y a aussi :

L'homme d'honneur ;
L'homme de foi ;
L'homme de génie ;
L'homme de tête ;
L'homme de cœur ;
L'homme de courage ;
L'homme de bien ;
L'homme de science ;
L'homme de bon sens.

On dit encore :

L'homme d'État ;
L'homme de robe ;
L'homme d'épée ;
L'homme de lettres, etc., etc.

Parmi tous ces hommes, l'homme de bon sens, l'homme de foi et l'homme de bien sont, sans contredit au premier rang.

La langue vulgaire a élevé, on le voit déjà, le nom de l'homme à une hauteur singulière. C'est ainsi, pour en offrir encore quelques exemples, c'est ainsi qu'elle dit d'un grand magistrat qu'il est l'*homme des lois*, pour signifier qu'il en est l'interprète et le vengeur ; c'est ainsi

qu'elle disait autrefois que le roi est *l'homme des peuples*, pour faire entendre qu'il en est le protecteur et le père.

Le nom de l'homme a été élevé plus haut encore; on a dit : *L'homme de la Providence*, *l'homme de Dieu*. Rien n'est plus grand ici-bas.

L'homme de génie lui-même n'est grand, n'est utile que quand il est à la fois un homme de bien et un homme de sens. Et alors il apparaît sur la terre comme *l'homme de la Providence*; il devient un des plus signalés bienfaits du ciel, et, si le caractère et la vertu s'élèvent en lui jusqu'à la sainteté, on le nomme quelquefois *l'homme de Dieu*.

On a même entendu sur la terre quelque chose de plus extraordinaire encore : il s'est rencontré que, dans la plénitude des temps, les hommes ont pu dire L'HOMME-DIEU.

Ces diverses et étonnantes acceptions d'un nom si commun, montrent évidemment qu'il y a dans ce nom un sens caché et digne d'être évidemment médité.

L'histoire des peuples et la révélation divine jettent sur tout ceci une vive lumière.

Que cherchent les peuples quand ils craignent quelque grand désastre? Ils cherchent un homme qui les en préserve.

Quand les nations périssent dans les convulsions de l'anarchie, ou tombent dans cet affaissement léthargique qui est le sommeil précurseur de la mort; en périssant, elles ne savent redire que la parole évangélique : Un homme nous manque! nous n'avons pas d'homme! HOMINEM NON HABEO ¹!

1. JOAN., v, 7.

Quand elles ont besoin d'un vengeur, du milieu même des ruines de la patrie et de ses cendres fumantes, elles invoquent l'homme qui les vengera, et s'écrient :

EXORIARE ALIQUIS NOSTRIS EX OSSIBUS ULTOR!

Un Hébreu, fatigué de l'impuissance de la loi et de la stérilité du sacerdoce mosaïque, s'écriait autrefois :

EXSURGAT ALIUS SACERDOS¹!

Presque toujours les hommes attendent un homme, cherchent un homme, un homme devant lequel l'envie et toutes les basses passions se taisent :

..... SI FORTE VIRUM QUEM
CONSPEXERE, SILENT.....

un homme qui soit pour les autres hommes l'homme de l'espérance, l'homme du salut, l'homme de la Providence.

Au commencement de ce siècle, le Premier Consul répondit à ce vœu, à ce cri de la France.

Aujourd'hui encore, en France, que cherche-t-on? qu'attend-on? Un homme!

Quelquefois il n'en faut qu'un, et plusieurs qui se présenteraient seraient un malheur.

Aujourd'hui, qui ne le sent, qui ne le dit? Il faut un homme à la France. Malheureusement il s'en présente

1. PAUL, *ad Heb.*, VII, 13.



plusieurs. S'il n'y en avait qu'un, la France serait peut-être déjà sauvée ! Que faire ?

Prier, afin que Dieu rende possible celui qui est nécessaire.

Heureux les peuples desquels on peut redire la parole de l'Évangile : *Fuit HOMO missus a Deo : il y eut un jour pour eux un HOMME envoyé de Dieu*¹ !

Mais je suis élevé ici à des pensées plus hautes, et les doctrines évangéliques éclairent admirablement ce que je médite en ce moment.

L'homme est le grand moyen employé par Dieu pour sauver l'homme. Une telle mission est sans contredit la plus grande gloire que Dieu puisse donner à un homme ici-bas.

Cette gloire est presque toujours douloureuse, sanglante. On ne sauve les hommes qu'en se dévouant, et quelquefois en mourant pour eux.

Le plus souvent ils ne veulent pas être sauvés : alors il faut les sauver malgré eux, et mourir pour eux et par eux.

C'est alors ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que les grandes infortunes ajoutent aux grandes vertus.

Dieu a trouvé cela si glorieux, qu'il en a réservé la gloire à son Fils.

J'ai dit que Dieu sauve l'humanité par l'homme : et il est à remarquer ici que, quand Dieu voulut lui-même tra-

¹ Tels furent : Judas Machabée à Jérusalem ; Constantin, vainqueur par la croix aux portes de Rome ; saint Léon le Grand, devant Attila ; saint Pie V, à Lépante ; Jean Sobieski, sous les murs de Vienne ; Jeanne Darc, à Orléans.

vaille à notre salut et nous sauver, il se fit homme :
HOMO FACTUS EST!

Quand le Verbe devint l'HOMME-DIEU, le monde fut sauvé.

La date romaine abolie révéla la présence et l'ère du Dieu fait Homme.

L'homme de l'Empire romain s'effaça, et dit, en montrant un autre : ECCE HOMO ! VOICI L'HOMME !

L'homme de la loi et de l'antique prophétie s'était effacé déjà en sa présence. Le Précurseur lui-même, quoiqu'il fût un homme envoyé de Dieu, ne parut envoyé que pour montrer aux autres hommes l'HOMME par excellence et tomber le premier à ses pieds. *Il y en a un au milieu de vous*, disait-il aux Juifs, *que vous ne connaissez pas ! Medius vestrum stetit quem vos nescitis. — Il faut qu'il croisse et que je diminue !* ajoutait-il. *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Voilà les paroles qui firent de Jean-Baptiste le plus grand des enfants des hommes. Sa gloire immortelle est d'avoir été le Précurseur de Celui qui devait tout sauver.

Celui qui devait tout sauver, c'était l'Homme attendu, promis, figuré pendant quarante siècles. C'était l'Homme dont Moïse, le plus grand homme des temps antiques, s'écriait au désert : *Mitte quem missurus es : Envoie, Seigneur, Celui que tu dois envoyer !*

LE SAINT QUE TU PROMIS ET QUE NOUS ATTENDONS ? disaient tous les anciens justes.

Les patriarches mouraient en souhaitant de le voir ; les pères apprenaient à leurs fils à l'espérer ; les prophètes chantaient sa venue : *Cieux*, disaient-ils, *répandez votre*

rosée! que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe son Sauveur!

Ce fut Jésus-Christ! et il montra accomplie en lui-même, aux dépens de sa propre vie, cette grande vérité : que pour être l'Homme de Dieu et l'Homme des peuples, que pour être un Sauveur, il faut se dévouer, souffrir, mourir.

Le nom qui lui fut donné par les prophètes et par les anges disait sa destinée. Les prophètes le nommèrent *l'Attente* et le *Désiré des nations*, en même temps que *l'Homme des douleurs*, VIRUM DOLORUM, et les anges le nommèrent *Jésus*, c'est-à-dire SAUVEUR.

Être attendu, providentiellement espéré; être le besoin et le vœu des peuples, et répondre à ce besoin, à ce vœu, par un dévouement qui va jusqu'à la mort : rien n'est plus grand dans les destinées humaines. Et c'est un trait incomparable de grandeur pour le christianisme, que les chrétiens adorent un Sauveur incontestablement attendu pendant quarante siècles, et mort sur une croix pour racheter l'humanité.

Voilà les lumières que l'Évangile jette sur le sujet qui nous occupe ; et, si nous descendons maintenant de ces hauteurs, nous trouverons encore bien des vérités importantes à méditer.

Il en est une que je veux remarquer d'abord : c'est que, quand l'homme de la Providence est donné, les hommes surgissent autour de lui.

Nous en avons eu chez nous un mémorable exemple : quand le Premier Consul répondit au vœu universel, et

devint l'homme de la France, ce fut un beau spectacle de voir comment il rassembla autour de lui, éleva, multiplia les hommes pour la grande œuvre de la régénération sociale.

Tout fut un moment sauvé; et, s'il n'était pas devenu l'homme de l'ambition et de l'orgueil, s'il fût demeuré toujours l'homme du bon sens et la sagesse providentielle, la France, aujourd'hui, serait assurément plus heureuse, plus forte, plus puissante que nous ne la voyons.

Ces hommes de la Providence, quand ils sont fidèles à leur glorieuse mission, dominant leur temps, font leur siècle, impriment un mouvement à l'humanité toute entière, et laissent la trace immortelle et bénie de leur passage sur la terre : témoin les siècles d'un saint Louis, d'un Charlemagne !

Et cela sans charlatanisme, sans le mensonge des phrases, sans l'orgueil de la tyrannie.

Saint Paul n'a pas proclamé son siècle le siècle des lumières, et il a illuminé le monde.

Saint Vincent de Paul n'a pas proclamé son siècle le siècle de la philanthropie, et il a été le grand consolateur de l'humanité souffrante.

Non-seulement ces hommes dominant leur siècle, mais ils sauvent leur siècle; ils élèvent leur siècle; ils créent leur siècle.

Voilà les hommes qu'il faut demander au ciel. Notre orgueil a beau s'agiter, s'irriter, nous ne serons sauvés que par des hommes envoyés de Dieu pour nous sauver.

Quant à nous, quels sont les hommes que nous devons chercher à former par l'Education et préparer, s'il se

peut, à la mission du Ciel? — car, on le comprend, ces *hommes de la Providence*, ces *hommes de Dieu*, dans le sens le plus élevé du mot, l'Education ne suffit point à les faire; elle les prépare, et c'est Dieu seul qui les fait et qui les envoie.

Ceux donc que nous devons chercher à former, ce sont les hommes de bien, les hommes de sens, les hommes de tête, les hommes de foi, les hommes d'honneur et de courage, les hommes même de génie, s'il est possible : en un mot, les hommes capables de devenir, au besoin, les *hommes de Dieu*, les *hommes de la Providence*.

Je répète ma question : Où en sommes-nous à cet égard, et où sont parmi nous les hommes?

Qu'avons-nous sur quoi nous puissions compter?

Hélas ! non-seulement, comme dit un prophète, tous les cœurs sont malades de tristesse : *omne cor mœrens*; mais les plus fortes têtes s'abattent et languissent : *omne caput languidum*. La prudence humaine est à bout; la plus haute sagesse se déconcerte; les habiles de la terre sont manifestement en détresse; les hommes les plus forts proclament eux-mêmes leur faiblesse.

Tous, nous sommes condamnés à redire la douloureuse plainte de l'Évêque d'Hippone : **LEVONS NOS TÊTES ET PORTONS NOS REGARDS VERS CELUI DONT LE RÈGNE NE CHANCELLE NI NE FINIT; CAR JE NE VOIS SUR LE CONTINENT NI HOMME NI ASSEMBLÉE CAPABLE DE SAUVER L'EMPIRE.**

Nous avons fait bien des révolutions.

La dernière, celle du 24 février, a mis en mouvement tout un peuple. Jamais il n'y eut un plus grand pêle-mêle d'hommes, jamais on ne vit une agitation plus gigantesque.

Dans les plus humbles villages, comme dans les plus grandes cités, depuis les plus pauvres ouvriers jusqu'aux princes, tous ont été provoqués, tous ont pu et dû apparaître au grand jour. Chose étrange ! de tout ce mouvement il n'est pas né, il n'est pas resté un homme. Plusieurs même y sont morts dans le mépris, qu'on croyait des hommes. Et la France cherche, attend toujours ceux qui lui manquent !

Sans doute il y a des hommes qui nous retiennent au penchant des abîmes, et nous devons en bénir Dieu ! mais ce sont les hommes des temps qui ont précédé : hommes politiques, hommes religieux, chefs militaires, magistrats ; on trouve en eux une haute intelligence, une rare intrépidité, un admirable dévouement à la chose publique ; mais ce sont ces hommes-là eux-mêmes qui se plaignent que les hommes manquent autour d'eux, qui comprennent l'immensité des besoins et déclarent leur propre insuffisance. En présence de tant d'œuvres qu'ils ne peuvent accomplir, de tant de maux auxquels ils ne peuvent porter remède, nul ne s'écrie plus haut qu'eux : *Les hommes manquent !*

En effet, presque partout les hommes sont inférieurs à leur position ; presque partout on voit au premier rang des hommes de second ordre, qui seraient des hommes distingués, très-utiles et même supérieurs dans des fonctions moins hautes que celles où le malheur et l'indigence des temps les condamne à agir et à n'être que médiocres ; en un mot, presque partout manque l'homme des grandes choses, l'homme de Dieu, l'homme de l'œuvre, l'homme de la Providence.

De tels hommes, sans aucun doute, je l'ai dit déjà,

c'est Dieu qui les fait et qui les donne. Eh bien! depuis longtemps Dieu n'en donne pas, ou, s'il les fait et les donne, l'Education les défait : l'épouvantable état de société où nous sommes et le temps mortel où nous vivons les corrompt ou les étouffe; et la malédiction de Dieu a précipité, sous nos yeux, l'orgueil de ceux en qui on espérait le plus!

Sans doute, ici nul n'est de meilleure condition que ses frères, et tous doivent s'accuser et gémir.

Sans doute, encore, il y a aujourd'hui du zèle, de la bonne volonté et même un ardent désir de faire de grandes choses; on ne peut le méconnaître; mais tout cela, il le faut avouer aussi, se révèle avec un caractère d'orgueil, d'égoïsme et de faiblesse misérable.

Quand Dieu voulut faire le XVII^e siècle et sauver la France, il répandit un souffle de vie sur une multitude d'hommes, laïques et ecclésiastiques, mais tous chrétiens, humbles et forts, auxquels il donna, avec la résolution d'une sainteté décidée, un goût d'abnégation, un bon sens des affaires, un courage enfin et une tenue des grandes choses, dont nous sommes singulièrement dépourvus; et puis, pour tout dire, ils firent de grandes choses parce qu'ils ne songèrent pas ambitieusement à les faire.

Ils sentaient bien, sans doute, qu'il se préparait quelque chose de grand dans ce siècle; mais ils ne le célébraient pas fastueusement : ils auraient craint de se célébrer eux-mêmes.

Pas un des grands hommes du XVII^e siècle n'a dit : Le XVII^e siècle!

Le XVII^e siècle n'a été nommé qu'après eux : et nous, nés d'hier, nous avons glorifié déjà notre XIX^e siècle!

Nous l'avons proclamé le siècle des progrès!!! Sa marche se précipite, il est vrai ; il a des pieds de fer et des ailes de feu ; mais la terre tremble et fuit sous ses pas, et il achèvera peut-être sa course avant d'avoir atteint la fermeté de l'âge mûr !

Il y a bien parmi nous ce que l'on nomme les hommes de parti. Mais qu'est-ce à dire, et qu'en peut attendre la France ?

Hommes de parti, c'est-à-dire hommes qui ne seraient rien, s'ils n'étaient au service d'un parti : hommes dont les passions, les intérêts du jour, vantent, exagèrent, grandissent outre mesure le mérite, pour les besoins des partis.

Sans doute, il y a des partis honnêtes, des partis nécessaires en des temps malheureux.

Mais l'homme qui sauve son pays n'est plus un homme de parti ; il s'en dégage, il les domine de toute la hauteur de son dévouement, de son génie et de sa mission, et il les rallie !

Là est la véritable force, là est la véritable gloire !

Quant aux hommes de parti, que sont-ils ? que peuvent-ils ?

Ils ont quelquefois dans le caractère ou dans l'esprit telle qualité ou tel défaut ; ou bien ils doivent au hasard des circonstances telle position qui les fait exalter par tous ceux dont c'est l'intérêt du moment.

Alors on exagère tout en eux ; ils ne font rien, ils ne publient rien qui ne soit admirable ; ils sont le drapeau du jour ; bon gré mal gré, on en soutient l'honneur. Il y a en leur faveur une sorte de gageure ; il faut aller jusqu'au bout.

Le parti le sait bien lui-même, et les habiles le disent tout bas, en attendant l'heure de le proclamer tout haut !

Depuis soixante années, combien n'avons-nous pas eu de ces célébrités mensongères ! de ces faux grands hommes !

Combien d'hommes, de peu ou de rien, qui ont été tout à un jour donné, et puis qui, le lendemain, se sont évanouis dans leur néant ! dont le souvenir s'est tellement effacé, qu'on est quelquefois tout étonné du silence qui s'est fait autour d'eux, et tout surpris d'entendre même prononcer leur nom et de savoir qu'ils vivent encore, tant on n'en entendait plus parler.

Voilà les hommes que nous avons eus !

Mais des hommes autour desquels on se rallie, des hommes devant lesquels la jalousie tombe, des hommes que les passions respectent ;

Il n'y en a pas : ou, s'il y en a, la Providence ne les adopte point : l'AVÈNEMENT leur manque : ou bien ils manquent eux-mêmes à la Providence et ne répondent pas à son appel.

Que sais-je ? il y a peut-être en eux quelque chose que j'ignore, que le monde ne sait pas, mais que Dieu sait, et qui fait que Dieu ne les a pas adoptés, et qu'ils ne deviennent point les hommes de Dieu pour le salut du monde !

Quelquefois ce ne sont que des défauts, négligés ou flattés, qui ont ces grandes et lamentables conséquences.

Il y a peut-être parmi nous tel homme qu'un seul défaut empêche d'être l'homme de la Providence.

Qu'il me soit permis de le dire : quand on est revêtu d'une autorité quelconque ici-bas ; quand on a reçu de

Dieu les dons élevés de la position sociale, du caractère ou du génie, on ne se respecte jamais assez soi-même !

Ce sont les plus petits défauts qui diminuent et défont les plus grands hommes¹.

Parmi les défauts moins graves en apparence, il en est un que Fénelon reprochait aux princes, et qui, souvent inaperçu et par là même excusable, est cependant d'une gravité extrême chez les hommes publics, chez les hommes d'Etat, et se rencontre aujourd'hui très-fréquemment, même dans les hommes de bien.

C'est d'être trop PARTICULIER : de songer trop à soi-même.

Oui, aujourd'hui les hommes de bien sont particuliers et songent trop à eux.

C'est une faiblesse devenue générale : elle est le grand malheur du temps où nous vivons, et ce temps, hélas ! est lui-même l'excuse de cette faiblesse.

Il y a eu, dans notre triste pays, tant de renversements et de désastres, que chacun effrayé se retire chez soi, dans ses intérêts privés, s'y cantonne en quelque sorte, et s'applique exclusivement à les sauver.

1. Fénelon écrivait pour le duc de Bourgogne : « Surtout soyez en garde » contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort : il entrera dans vos conseils, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vif et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. »

Et cependant que devient l'intérêt, le salut public ? qui y songe courageusement ? qui s'y dévoue sans réserve ? dans son dévouement, qui ne se cherche encore soi-même ?

Tout demeure isolé, tout demeure PARTICULIER, et par là tout est faible.

On le disait naguère : les méchants s'entendent pour le mal. — On ne peut trouver deux hommes vertueux qui s'entendent constamment pour le bien.

Cela est vrai, même parmi les plus dévoués.

On veut le bien ; on se dévoue à le faire, pourvu qu'on y travaille seul.

Mais s'oublier soi-même, faire le bien à plusieurs, se dévouer de concert à de grandes choses, avec l'accord et la responsabilité mutuelle du dévouement commun, rien n'est plus rare ¹.

Triste temps que celui où on ne peut trouver deux honnêtes gens qui veuillent travailler ensemble à une même œuvre !

1. Pourquoi, dans l'Église elle-même, dans la société spirituelle, les prêtres, les bons prêtres, se décident ils avec tant de peine à la vie commune, qui décuplerait les forces du clergé, et serait le plus grand moyen pour faire puissamment le bien dans les paroisses et dans toutes les bonnes œuvres ? pourquoi cette vie commune, malgré tous ses avantages et toutes les facilités qu'elle donne, et qu'on n'a pas quand on est seul, pourquoi est-elle si rare ? C'est que, dans la vie de communauté, il faut vivre ensemble, faire le bien ensemble, s'oublier soi-même, songer souvent aux autres, se supporter les uns les autres ! Pourquoi l'Éducation de la jeunesse est-elle une œuvre si difficile ? Parce qu'elle est essentiellement une œuvre à plusieurs. Pourquoi voit-on partout les œuvres les plus importantes, les catéchismes, par exemple, partagés, divisés, fractionnés, c'est-à-dire affaiblis, diminués, et quelquefois si misérables ? C'est qu'on aime mieux être seul et faible que d'être avec un autre le second et fort.

Que celui où toutes les plus petites raisons empêchent toutes les plus grandes choses!

Que celui où les intérêts et les hommes *particuliers* dominant et absorbent les intérêts et les hommes publics!

Certes, je ne veux pas être injuste envers mon temps et envers mon pays; je lereconnais : aujourd'hui encore, il y a beaucoup d'hommes qui ont reçu de Dieu tout ce qu'il faut pour être utiles et rendre de grands services; mais chacun a son excuse, son prétexte ou sa raison.

J'irai plus loin : depuis cinquante années, il y a eu parmi nous des hommes que les dons de la nature et une haute Education intellectuelle avaient faits des hommes de génie. Cela est vrai; mais une mauvaise Education morale en a fait des hommes pleins d'une personnalité orgueilleuse; l'orgueil a renversé le génie : et leur ruine a été effroyable.

Et, en fin de compte, partout ce sont les hommes qui sont défaut; et voilà pourquoi presque toutes les œuvres religieuses ou sociales manquent de l'homme qu'il leur faudrait : j'en citerai un exemple.

Une loi pour l'enseignement a été obtenue : plusieurs ont craint que la loi ne suffît pas, et ont fait même, à cette occasion, plus de bruit qu'il ne convenait peut-être.

D'autres ont dit : La loi suffira, mais les hommes ne suffiront point.

Les hommes manqueront pour mettre à profit cette loi et la liberté qu'elle donne.

Qui a bien jugé ?

L'expérience décide en ce moment. A l'heure où je parle, s'il y avait des hommes, la France serait couverte

de maisons d'Education chrétienne, d'établissements libres, et la jeunesse française serait sauvée; les congrégations religieuses et le clergé, au lieu d'ouvrir çà et là quelques rares collèges dont plusieurs peut-être subsisteront avec bien de la peine, auraient, par le bienfait de cette loi, répondu à tous les vœux des familles catholiques, et ouvert les cent collèges qui nous manquent.

Mais hélas ! il faut l'avouer, nous sommes dans un cercle vicieux : l'Education seule pourrait former les hommes qui nous manquent, et les hommes qui nous manquent pourraient seuls nous donner l'Education qu'il nous faut.

On ne sortira de ce cercle vicieux que par un prodigieux effort d'intelligence, de dévouement et de courage !

C'est ce qu'on a fait au commencement du XVII^e siècle. La situation n'était guère meilleure.

Mais qu'on y prenne garde, ce ne sont pas des hommes médiocres qui nous ont fait et élevé le XVII^e siècle : c'est un saint Vincent de Paul, un Richelieu, un cardinal de Bérulle, un Olier, et tous ces grands instituteurs de la jeunesse séculière et cléricale, dont l'intelligence, le dévouement et l'énergie passèrent de loin tout ce que notre temps peut imaginer.

Le règne de Louis XIII fut admirable pour ceux qui savent regarder de près : le roi manquait, mais il y avait un homme : cet homme, dont Fénelon, malgré ses inclinations contraires, a dit depuis :

« Armand, cardinal de Richelieu, changeait alors la
« face de l'Europe, et, recueillant les débris de nos
« guerres civiles, posait les vrais fondements d'une puis-
« sance supérieure à toutes les autres.

« Né pour connaître les hommes et pour les employer
« selon leurs talents, il les attachait par le cœur à sa
« personne et à ses desseins pour l'Etat.

« Aussi le temps qui efface les autres noms fait croître
« le sien ; et, à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est
« mieux dans son point de vue. »

Les troubles du XVI^e siècle et les grandes leçons du malheur avaient décidé le XVII^e à fortement élever sa jeunesse ; Richelieu y contribua plus puissamment que personne, et c'est par là surtout qu'il prépara la grandeur du règne suivant.

Si l'Eglise n'a pas sauvé l'empire romain, c'est que l'empire n'a pas voulu se laisser élever par elle. Les barbares sont devenus la société européenne, parce qu'ils se sont laissé élever par l'Eglise.

On a dit en Europe : Les rois s'en vont. Je dirai : Les nations européennes aussi, si elles négligent longtemps encore l'Education de la jeunesse.

Sans doute, comme je le disais plus haut, il ne faut pas désespérer des nations. Dieu les a faites guérissables ; mais il faut qu'elles veuillent être guéries : autrement, elles ne sont pas plus immortelles que les hommes.

Voyez toutes les petites républiques de l'Amérique méridionale. Quelles agitations ! quelle faiblesse ! quels abaissements ! quelle anarchie sociale !

Toutes ces républiques n'existent pas encore, on le peut dire. Elles n'existeront peut-être jamais. Pourquoi ? Les hommes leur manquent. Elles n'ont pas encore trouvé un homme. Ceux dont les noms arrivent jusqu'à nous, évidemment ne sont pas des hommes.

Elles vivent au jour le jour, ou plutôt elles se meurent chaque jour, à force de révolutions.

La France, l'Europe, en viendront-elles à cette triste fin ?

N'y a-t-il aucune nation, dans le monde civilisé, dont on ne puisse dire : C'est une nation qui s'en va !

Je l'ignore ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître tout ce qu'il y a de vrai dans cette parole du chancelier Oxenstiern à son fils, partant pour visiter les grandes capitales de l'Europe : » Allez voir, mon fils, » avec quelle petite dose de sagesse le monde est gouverné. »

Que pouvons-nous dire de nous-mêmes ?

Je n'en dirai qu'une chose incontestable :

Ce libertinage d'esprit qui s'appelle la liberté de la presse, enlève, chaque matin, à la société française sa force intellectuelle et morale. Ecrivains et lecteurs s'y épuisent également.

Certes, ce ne fut pas le journalisme qui forma, qui inspira, qui gouverna ces hommes, ces prêtres, ces religieux, ces instituteurs de la jeunesse, si grands et si forts, au commencement du xvii^e siècle !

On l'a dit encore et cela est vrai : la liberté de la presse est l'asservissement des esprits ; c'est une violence tyrannique exercée sur les intelligences faibles.

La société temporelle y a succombé. La société spirituelle elle-même en souffre. Elle en souffrira plus profondément encore si elle n'y prend garde.

Quoi qu'il en soit, espérons que Dieu ne donne à la France des si fortes leçons que parce qu'il veut lui donner la sagesse, lui apprendre à réparer par elle-même les

maux qu'elle a faits aux peuples, et, à l'aide des hommes d'intelligence et de cœur, des hommes de conscience et de foi que l'Education élèvera pour elle, la faire marcher encore fille aînée de l'Eglise et reine du monde civilisé !

Après toutes ces considérations, on ne trouvera pas étonnant, je pense, qu'un Evêque dont la vie presque entière s'est passée à élever la jeunesse, qui a consacré à cette grande œuvre de laborieuses études et un long dévouement, vienne aujourd'hui entretenir ses contemporains de l'Education, c'est-à-dire du grand art de faire les hommes.

Il m'a semblé trop triste de désespérer d'un pays dont l'intelligence est naturellement si belle, le cœur si haut, les instincts si généreux, et le bon sens toujours supérieur à ses légèretés. Sans doute le peuple français peut se laisser éblouir, égarer ; mais il sait revenir à la raison par ses égarements mêmes ; et une grande et forte Education peut lui rendre encore ce sens ferme et élevé, ce sens chrétien qui en fait le premier peuple du monde, et qui lui fera retrouver son antique prospérité dans ses premières vertus.

Que chacun donc, ô noble peuple ! t'offre son secours et te paye, en passant, sa dette ; pour moi, je voudrais acquitter la mienne, en t'offrant, dans cet humble essai les souvenirs de mon dévouement et de mon expérience. La génération présente est la source des générations futures : préparons-la, s'il est possible, de manière à léguer à l'avenir des espérances meilleures que le présent.

Ce livre, si on peut lui donner ce nom, s'est trouvé

fait, je le dois avouer en finissant, sans que j'eusse songé à le faire. La rapidité du temps, des occupations trop multipliées, une infirmité douloureuse, ne m'auraient laissé ni le loisir ni la force de faire un livre. Aussi ce ne sont que de simples souvenirs, et des pensées qui m'occupèrent longtemps, quand je vivais avec la jeunesse. Ces pensées, que je recueillis alors seulement pour quelques-uns, on m'a pressé de les offrir aujourd'hui à tous. J'y ai consenti trop facilement peut-être; mais la jeunesse, après avoir été la sollicitude et l'affection de ma vie entière, n'a pas cessé de m'être chère : je sens que mon cœur, malgré les années, ne vieillit point pour elle. Elle est le dernier espoir de la Religion et de la Patrie : à ce titre, elle a un attrait et un charme irrésistibles pour quiconque aime l'une et l'autre; et j'ai cédé à l'espérance de la servir encore, en lui offrant publiquement aujourd'hui des leçons et des conseils que j'aimais autrefois à lui communiquer en famille.

Tel est le sujet de ces pages, que je dédie à la jeunesse de mon pays, à tous ceux qui se consacrent à l'œuvre de l'Education parmi nous, à mon pays lui-même. Je ne donne, d'ailleurs, ici aucune autre raison de cet ouvrage que son but et son titre : j'espère qu'il s'expliquera de lui-même. Puisse-t-il être utile! c'est mon seul vœu, et, si ce vœu est exaucé, j'en bénirai le Dieu AUTEUR DE TOUT BIEN.

DE

L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

DE L'ÉDUCATION EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

L'Éducation est une œuvre d'autorité et de respect.

Lorsque, après de longues études et une laborieuse expérience, j'ai recherché par une réflexion plus profonde quelles étaient les deux choses fondamentales dans l'Éducation, j'ai trouvé l'*autorité* et le *respect*.

Voilà pourquoi j'ai cru devoir placer avant tout ces deux noms si graves et commencer par là !

Sans doute, ces premières pages de mon livre ne suffisent pas à démontrer ce que j'avance ici : c'est le livre tout entier qui fera la démonstration. J'ose le dire, il ne s'y rencontrera peut-être pas une page où cette vérité ne se retrouve avec sa forte et vive lumière. Je ne doute même point que, dès l'abord, le regard pénétrant des esprits élevés et attentifs ne découvre sans peine pourquoi les deux plus grandes et



saintes choses qui soient ici-bas dans l'humanité, à savoir l'autorité et le respect, sont aussi dans l'Éducation et y apparaissent comme le fond même et les grands moyens de l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir.

Qu'est-ce, en effet, que l'Éducation, quelle est son idée tout à la fois la plus haute et la plus profonde, la plus générale et la plus simple? Le voici :

Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine; donner à ces facultés leur parfaite intégrité; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action;

Par là former l'homme et le préparer à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales qu'il sera appelé un jour à remplir, pendant sa vie sur la terre;

Et ainsi, dans une pensée plus haute, préparer l'éternelle vie, en élevant la vie présente:

Telle est l'œuvre, tel est le but de l'Éducation.

Tel est le devoir d'un père, d'une mère, lorsque Dieu, les associant à sa Providence suprême, donne par eux la vie à de nobles créatures, et les charge de continuer et d'achever cette tâche toute divine, en conduisant au bonheur, par la vérité et par la vertu, ces enfants qu'il associera lui-même un jour à sa félicité éternelle et à sa gloire.

Tel est le devoir des hommes qu'un choix honorable, une vocation supérieure, un dévouement généreux, associé à l'autorité, à la sollicitude paternelle et maternelle; telle est la sainte mission des instituteurs de la jeunesse; et cela partout et toujours, chez les nations les plus civilisées et les plus savantes, comme chez les peuples moins éclairés et moins polis.

L'Éducation privée comme l'Éducation publique, l'Éducation la plus vulgaire aussi bien que l'Éducation la plus haute; l'Éducation des filles comme celle des garçons en

un mot, l'Éducation humaine n'est qu'à ces conditions et à ce prix. Autrement, elle n'est pas. Telle est la loi de la nature et l'ordre imposé par la divine Providence elle-même.

De quoi est-il, en effet, question? Il importe tout d'abord de le bien comprendre. Voilà un enfant : il faut l'élever; mais qu'est-ce à dire et quel est cet enfant? Cet enfant, c'est le genre humain; c'est l'humanité tout entière; c'est l'homme: rien de plus, rien de moins. Il a droit à la sollicitude de toutes les autorités, à l'action et aux bienfaits de tous les pouvoirs sur la terre. Il a droit à tous les respects et il les doit à son tour. Toutes les autorités divines et humaines : le Prince, le Prêtre, le Père, l'Instituteur, le Magistrat, la Famille, la Société, l'Église, sont institués pour lui. La Discipline morale, l'Enseignement, les Lettres, les Sciences, la Religion, tous les prix du travail et de la vertu, la Providence enfin, tout est ici-bas pour lui : parce qu'il est lui-même ici-bas de Dieu et pour Dieu! Voilà pourquoi tout en ce monde doit travailler à son Éducation, tout doit concourir à l'élever, tout doit faire ou favoriser cette grande œuvre.

Au reste, la belle terminologie, qui est le fond même du langage adopté par le genre humain sur l'Éducation, suffit à montrer que ce n'est pas là une haute et vaine théorie, une magnifique spéculation sans réalité possible.

Ici, en effet, le simple énoncé des termes porte avec lui-même une lumière de vérité certaine : et, pour atteindre la plus haute évidence, il suffirait de fixer le sens commun et incontestable de chaque expression, et de constater la noblesse, l'élevation et la force pratique des idées générales que révèle le langage de l'humanité sur l'Éducation.

Entrons dans les détails.

Et d'abord l'Éducation! quelles nobles idées, quelle forte action les étymologies expriment ici? C'est presque tirer du néant; presque créer; c'est au moins tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies; c'est don-

ner la vie, le mouvement et l'action à l'existence encore imparfaite.

C'est en ce sens que l'Éducation intellectuelle, morale et religieuse est l'œuvre humaine la plus haute qui se puisse faire. C'est la continuation de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé : la création des âmes.

Et voilà pourquoi aussi c'est l'œuvre de la plus haute autorité.

Dans l'Éducation, Dieu est la source et la raison de l'autorité et du respect, des droits et devoirs essentiels de tous : il est le modèle et l'image de l'œuvre qui est à faire; il en est l'ouvrier le plus puissant et le plus habile.

A quelque point de vue que je me place pour considérer l'œuvre de l'Éducation, elle apparaît à mes yeux comme un des reflets les plus admirables de l'action, de la bonté et de la sagesse divine.

L'Éducation accepte le fond, la matière que la première création lui confie : puis elle se charge de la former; elle y imprime la beauté, l'élévation, la politesse, la grandeur : c'est comme une inspiration de vie, de force, de grâce et de lumière.

Lorsque l'immortel archevêque de Cambrai se chargea de l'Éducation du duc de Bourgogne, il s'appliqua, dit son historien, et parvint, autant qu'il le pouvait, à former, à réaliser dans son royal élève le beau idéal de la vertu, comme les artistes de l'antiquité cherchaient à imprimer à leurs ouvrages cette beauté suprême qui donne aux formes humaines une expression surnaturelle et céleste. Aussi a-t-on dit que le duc de Bourgogne fut une des plus nobles créations de la sagesse et du génie.

C'est aux Romains, c'est à leur langue si majestueuse et si forte, que nous devons ce mot d'un sens si grave, d'une expression si énergique.

Les Français ont enrichi le langage et exprimé l'action

même de l'Education par un terme dont la noblesse et l'éclat le disputent à la majesté et à la force du mot latin. Nous avons dit : *Elever* la jeunesse. Belle parole ! et, si le sens qui lui est propre semble moins profond et exprime moins fortement l'action, l'autorité créatrice de l'Education, il ajoute à cette idée fondamentale la beauté, l'ornement, la grandeur ; et au fond, l'action créatrice de l'Education, est-ce autre chose ?

Oui, *Elever* est un beau mot, bien parfaitement français : il a de la dignité, de l'honneur : il nous va bien, nous l'avons heureusement créé.

Aussi voyez toutes les nobles acceptions qu'il s'est réservées parmi nous ; comme il entoure l'Education du cortège naturel des belles idées qui s'y rattachent ! Par la puissance de ce mot, *Elever* l'âme, *Elever* l'esprit, *Elever* les sentiments et les pensées, *Elever* le caractère, sont les idées naturelles, les idées françaises, les devoirs et le but de l'Education.

Le mérite de notre langue, c'est d'avoir promptement compris tout cela, et de s'y être dignement prêtée : et la gloire de l'esprit français, c'est de l'avoir instinctivement adopté, trouvant que ce langage lui convenait, et qu'une Education, exprimée et faite de cette façon, devait être à sa hauteur.

L'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas eu la même inspiration et nous l'envient, car c'est là une de ces expressions qui honorent une nation ; et, appliquée à l'éducation, elle suffit, seule, pour montrer tout ce qu'un mot a quelquefois de fécondité et de puissance, et combien il peut soulever, sur son passage, de sens nobles et utiles qui, sans lui, fussent demeurés obscurs et inaperçus. C'est là un de ces mots qui non-seulement enrichissent la langue d'un peuple, mais enrichissent et fortifient ses mœurs et élèvent une idée à sa plus haute puissance.

Et, quand cette idée est l'Education même de la jeunesse, quand cette langue a donné d'ailleurs au monde le *Génie* et le *Caractère*, deux mots encore si français, et qui se sont trouvés, pour la première fois, avec la beauté du sens absolu, dans notre dictionnaire national, n'est-ce pas assez pour me justifier si je me permets de dire que notre langue possède, dans sa généreuse énergie, de ces mots heureux et inspirés de haut, qui seront à jamais la fortune de la France?

L'Education donc forme, élève, crée en quelque sorte; et c'est pour y parvenir qu'elle *CULTIVE* et qu'elle *EXERCE*, qu'elle *agit* et *fait agir*; voilà pourquoi, en même temps qu'elle est l'œuvre d'une haute autorité, elle réclame de celui qu'elle élève la coopération d'une docilité respectueuse.

Elle *cultive* par les soins physiques, par l'enseignement intellectuel, par la discipline morale, par les leçons religieuses.

Comme un jardinier intelligent, elle place la plante qui lui est confiée dans une bonne terre; elle l'arrose d'une eau pure, l'entoure d'un ferment généreux, et la nourrit ainsi des sucs qui y secondent le travail intérieur de la nature, favorisent une végétation active, et la font grandir pour donner, au temps convenable, des fleurs et des fruits.

L'Education *cultive* donc, et c'est spécialement le travail de l'instituteur.

Mais ce n'est pas tout; l'Education *exerce* et *fait agir*, elle exige le concours actif, le concours docile, l'exercice personnel, spontané, généreux de l'élève.

Comme le maître d'un jeune et noble coursier le fait voler dans l'espace, gravir des collines, traîner des fardeaux, lutter contre la fatigue, et lui donne ainsi toute la souplesse et toute la vigueur dont il est capable, de même l'instituteur, en proposant à son élève certaines études, certains efforts, certains exercices, en l'y excitant avec énergie, en l'y dirigeant avec sagesse, le fait, comme il convient, travailler et

concourir efficacement lui-même à sa propre Education.

J'ai dit : *comme il convient*. J'aurais pu dire : comme il est nécessaire ; car tel est le dessein de Dieu et la loi de sa Providence : cet enfant est un être moral, doué de liberté et capable d'action, il faut qu'il travaille à se développer, à s'enoblir, à s'élever lui-même ; autrement son Education ne s'accomplit pas.

La loi du travail est la grande loi de l'Education humaine. Nul n'est fait ici-bas pour ne rien faire. Toute créature intelligente et libre est essentiellement destinée à l'action. L'activité nourrit, exerce, fait la force et la vie. L'oisiveté, le *farniente*, c'est l'anéantissement, c'est la mort.

Aussi, je ne crains pas de l'affirmer, le talent principal de l'instituteur consiste à faire entrer courageusement son élève dans la voie du travail et de l'application personnelle : *travail ou exercice du corps*, qui donne de la vigueur à ses membres ; *travail de l'esprit*, qui forme en lui le jugement, le goût, le raisonnement, la mémoire, l'imagination ; *travail du cœur, de la volonté, de la conscience*, qui forme le caractère, fait naître les penchants honnêtes, les habitudes vertueuses.

Œuvre du maître et travail de l'élève, l'Education est donc tout à la fois culture et exercice, enseignement et étude : le maître cultive, instruit, travaille au dehors, mais il faut essentiellement qu'il y ait *exercice, application, travail* au dedans. Il est indispensable de le bien comprendre.

Dans l'Education, ce que fait l'instituteur par lui-même est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout. Quiconque n'a pas entendu cela n'a rien compris à l'œuvre de l'Education humaine.

L'Education, de quelque côté qu'on la considère, est donc essentiellement une *action* et une action créatrice : l'instituteur et l'élève y ont tous deux essentiellement part : l'instituteur avec autorité et dévouement, l'élève avec docilité et res-

pect. Au premier appartient cette action puissante et féconde sur l'enfant, cette autorité réelle qui lui donne le droit et qui lui impose le devoir d'agir en maître. Dans l'Éducation comme ailleurs, sans autorité réelle, point d'action légitime.

Mais cette action est une action toute bienfaisante ; car l'Éducation est un service essentiellement paternel ; ce maître remplace et représente un père ; donc, dans l'instituteur, **dévoûment** qui soit l'inspiration et le courage de son action ; **bonté, affection, tendresse**, qui soient le fond et l'âme de son dévoûment ; et, dans l'élève, **docilité profonde, courageux efforts, respect reconnaissant et inviolable** pour une action qui est un bienfait, pour une autorité que le dévoûment et l'affection inspirent.

J'ai nommé Dieu, le père, la mère, l'instituteur, l'enfant : je dois nommer encore le *condisciple*.

Le *condisciple* ! c'est-à-dire la société qui commence : la vie sociale, ses devoirs et ses droits ; la noble émulation, la puissance de l'exemple ; le partage des joies et des douleurs, des travaux et des succès ; la naïve amitié, l'appui, le secours mutuel, la fraternité même ; car le *condisciple*, c'est un frère quand l'Éducation est ce qu'elle doit être, la famille.

Avec le *condisciple* se rencontrent aussi les froissements réciproques, et par suite l'utile enseignement du support mutuel et de la patience, la vraie et sage égalité, le respect d'autrui, choses si précieuses ! Non, il n'y a pas, ou, du moins, il y a bien peu d'Éducation sans *condisciple* !

Telles sont les premières idées ; tels sont les droits et les devoirs d'un ordre supérieur que révèlent ces premiers mots :

CULTIVER, EXERCER.

On commence à découvrir pourquoi nous avons dit que l'Éducation est avant tout une œuvre d'autorité et de respect.

CHAPITRE II

L'Éducation est une œuvre de développement et de progrès.

L'Éducation est donc essentiellement active, mais elle n'agit et ne fait agir, elle n'exerce, elle ne cultive que pour DÉVELOPPER.

J'insisterai sur ce point : il n'a pas été nié en théorie, mais il est chaque jour étrangement méconnu dans la pratique.

L'Éducation consiste essentiellement dans le *développement* des facultés humaines.

Si les soins du maître et les efforts de l'élève n'aboutissent pas à *développer*, à étendre, à élever, à affermir les facultés ; s'ils se bornaient, par exemple, à pourvoir l'esprit de certaines connaissances, et, si je l'ose dire, à les y emmagasiner, sans ajouter à son étendue, à sa force et à son activité naturelle, l'Éducation ne serait pas faite ; il n'y aurait là que de l'*instruction*. Je n'y reconnaîtrais plus cette grande et belle œuvre créatrice qui se nomme l'Éducation : *educere*. L'enfant pourrait à toute force être *instruit*, il ne serait pas *élevé* ! L'Éducation même de l'esprit serait en défaut.

Il n'y aurait là tout au plus qu'une instruction vulgaire et en quelque sorte passive, telle qu'un être faible et incomplet peut la recevoir.

Qu'on ne s'y trompe pas : il faut nécessairement que, sous la forte et heureuse influence de l'Éducation, toutes les facultés de l'enfant se dénouent, se développent à la fois et prennent l'essor, l'action. l'étendue, en un mot, la vie qui leur est propre. C'est alors seulement qu'on peut espérer de

cette jeune créature la maturité au temps convenable, et un jour, peut-être, les fruits d'un développement glorieux.

Le langage et la nature des choses sont d'ailleurs ici d'accord : *une heureuse éducation et un heureux développement*, dans un jeune homme, sont des expressions synonymes : tant il est vrai que l'Éducation consiste essentiellement à développer les facultés ! tant il est vrai que tout doit y tendre au développement, au progrès physique, intellectuel, moral et religieux de l'enfant ! autrement il n'y a pas d'Éducation.

Par cela même que l'Éducation est un *développement*, elle est essentiellement *progressive* ; mais sa marche, ses progrès, doivent être sagement compris et prudemment ménagés.

L'Éducation, à bien dire, c'est le développement de la nature elle-même en tout ce qu'elle a de bon : aussi, selon la simple et profonde parole de Fénelon, *elle doit suivre la nature et l'aider* : sa marche ne doit jamais être violente ni ses progrès précipités.

Voilà pourquoi l'Éducation, telle que la sagesse des peuples et l'expérience des siècles l'ont conçue et instituée, veille sur l'homme et s'applique constamment à le former, à le développer, à l'élever pendant les vingt premières années de sa vie environ ; comme la nature elle-même y travaille en silence pendant à peu près le même espace de temps.

Ce n'est pas qu'à vingt ans l'Éducation, non plus que la nature, aient entièrement achevé leur œuvre : non, l'homme intelligent et moral pendant tout le cours de sa vie acquiert, se forme *et s'élève* toujours jusqu'à cet âge, même avancé, où tout changement pour lui semble n'être plus un progrès, mais un déclin.

L'Éducation ne doit donc rien avoir de borné ni de restreint : elle embrasse l'homme tout entier et le suit jusqu'au bout de sa carrière. La perfection, voilà le véritable but qu'elle se propose : et elle ne doit jamais avoir la prétention

d'y être parvenue. Elle essaye de donner aux facultés humaines toute la culture, tout le développement dont elles sont susceptibles : elle s'efforce de rendre l'homme aussi parfait que possible pour le monde présent et pour le monde futur ; mais, afin d'y parvenir, elle y travaille constamment jusqu'à la fin.

Toutefois, il faut le redire, ce qu'on entend d'ordinaire par *Education* est communément achevé à vingt ans : à cet âge l'homme physique a acquis toute sa croissance. Il peut encore se *fortifier* : il n'a guère plus à se *développer*, à *grandir* ; et l'homme intellectuel et moral, dont le développement ne s'arrête pas si vite, commence alors à jouir de ses facultés dans la puissance de leur action et dans la force de leur intégrité naturelle : il peut les appliquer à tout. Mais, pour élever l'homme jusque-là, l'Education suit et doit suivre, comme nous l'avons dit, la marche de la nature, et non la prévenir. Celle-ci montre d'abord l'enfant faible, débile, sans parole et sans voix : *infans* ! Malgré la sublimité de son être, malgré la grandeur de ses destinées, quoi de plus misérable qu'un enfant à sa naissance ? Mais la nature est patiente : elle le fait passer successivement par tous les degrés de l'âge : elle fortifie peu à peu toutes ses faiblesses ; et, avec le temps, elle lui fait atteindre toute sa *croissance*, tout son *développement*, et enfin toute sa *force*.

Ainsi doit procéder l'Education intellectuelle et morale de l'homme, avec la même constance, avec la même douceur : elle suit la nature pas à pas ; et, comme elle, fait passer l'homme par des degrés divers où elle accommode ses enseignements et ses leçons, sa culture et ses exercices, au progrès de l'âge, aux forces de l'enfant et à son développement naturel.

Elle débute dès sa naissance. L'apaisement de ses premiers cris, une patiente résistance à ses premiers caprices, voilà le commencement de son Education. Depuis la première ca-

resse donnée à cet enfant par sa mère, depuis la première parole qu'elle dépose avec un baiser sur ses lèvres, depuis la première pensée que le son de sa voix, la tendresse et la lumière de son regard, l'inspiration et le souffle de son âme, vont éveiller au fond de cette intelligence, jusqu'à la dernière leçon donnée par un père ou par un instituteur digne de ce nom à ce jeune homme, au moment de son entrée dans le monde : tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, tout ce qui se commande, tout ce qui se défend, sous le toit paternel comme au collège, doit se dire et se faire, se commander ou se défendre, dans le but de *cultiver*, d'*exercer*, de *développer* en lui les dons de la nature ; dans l'espérance d'élever ses facultés à la force de leur *intégrité naturelle*, et de les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action.

Mais tous ces enseignements si multipliés, si variés, toutes ces leçons si importantes, doivent être habilement proportionnés à l'état, aux forces, à l'intelligence et au cœur même de l'enfant.

C'est pour cela que cette Education, dont la marche doit être essentiellement graduée et successive, a été partagée en trois périodes diverses d'après les progrès de l'âge et le développement naturel des facultés humaines. Il y a donc :

1^o L'*Education maternelle*, qui veille plus particulièrement sur l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ou huit ans ;

2^o L'*Education primaire*, qui le suit depuis sept ou huit ans jusqu'à dix ou douze ;

3^o L'*Education secondaire*, qui s'étend depuis dix ou douze jusqu'à dix-huit ou vingt.

Mais ici il y a deux observations bien importantes à faire.

L'ouvrage de l'Education ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature ; malheureusement il s'en faut bien que les âmes croissent et se développent toujours comme le corps : l'enfant n'est jamais un moment sans croi-

tre, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge et la taille de l'homme parfait; mais que de causes déplorables interrompent souvent et troublent les progrès de l'Education intellectuelle et morale! que d'hommes sont condamnés par une Education fautive ou corrompue à vieillir dans une longue et triste enfance!

En revanche cependant, il est juste de dire que, si l'enfant croit et grandit sans interruption jusqu'à sa vingtième année, là le développement physique s'achève et s'arrête, tandis que l'homme intellectuel et moral, qui se forme quelquefois avec plus d'irrégularité et de lenteur, va croissant et se perfectionnant toujours jusqu'aux dernières limites de la vie, s'il en a la forte et courageuse volonté.

Après l'Education secondaire, bien ou mal faite, vient cette *Education dernière* et sans terme, où, heureusement pour l'homme, il peut, quoique au prix de grands efforts, réparer les défauts et les vices mêmes d'une Education troublée et interrompue dans son cours.

Après les écoles classiques, il y a encore la grande école de la vie, où les hommes, le temps et les choses, les passions, les intérêts et les affaires, et les épreuves de toute nature, lui réservent dans leurs courants contraires des enseignements et une Education tardive sans doute, mais profondément utile.

C'est ce que je nommerais volontiers *la grande et dernière Institution de l'homme*; ou bien encore *l'Education sociale*, parce qu'elle se fait dans la société et par la société elle-même.

Elle commence pour un jeune homme à son entrée dans le monde, et les progrès en sont heureusement sans fin.

Je la crois nécessaire à tous: sans cette dernière et forte Education, toutes celles qui ont précédé ne sont pas à l'épreuve: c'est elle seule qui donne une trempe décisive au caractère, à l'esprit, à l'âme tout entière; elle seule qui déter-

mine la force réelle de résistance et aussi la force conquérante d'une nature quelconque : comme le dit simplement et admirablement l'Écriture : *Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ?* et qu'en pourra-t-on attendre ? Destina-t-on jamais à devenir le grand mât d'un navire l'arbre qui n'a jamais été battu des vents et dont le tronc n'a pas été durci au sein des orages ?

Mais il le faut bien reconnaître aussi, cette Education n'est presque jamais profitable qu'à ceux qui ont été fortement préparés par les Educations précédentes : elle suppose, en effet, des facultés déjà formées, un discernement acquis, un cœur ferme, une conscience éclairée, un esprit et un caractère capables de résistance.

Alors cette grande Education, donnée par l'humanité elle-même, ne fait que couronner l'intelligence d'une sagesse plus élevée, le caractère d'une force plus énergique, la conscience de lumières plus certaines.

Alors l'innocence, sans laisser flétrir sa candeur, s'élève plus haut encore et s'ennoblit elle-même en devenant la vertu ; la vertu, *virtus !* cette grande chose ; la vertu, c'est-à-dire le combat, la résistance glorieuse, la victoire sur soi-même et sur les autres, le triomphe sur les passions abattues !

Dans cette grande lutte, les plus faibles, si une solide Education leur a donné de bonnes racines, sont encore fermes, tout au moins comme le roseau qui croit et se nourrit du torrent qui l'agite. Les forts y deviennent héroïques. Il y a je ne sais quoi de plus grand, de plus noble, de plus mâle, de plus vigoureux, qui ne se trouve bien que parmi les tempêtes ; le chêne se fortifie toujours mieux au sommet des montagnes et au milieu de l'assaut des vents contraires.

Voilà le vrai progrès intellectuel et moral de l'homme, la vraie perfectibilité indéfinie de l'humanité, révélée à tous par

la religion. Toute autre pensée, tout autre langage, est une déception.

Je dis : *révélée à tous par la religion* : en effet, dans le christianisme, pauvre ou riche, roi ou paysan, tous peuvent, tous doivent tendre et arriver, chacun selon la mesure de la grâce divine et selon la force de ses facultés naturelles, à la sagesse, à la vertu et à la sainteté même qui en est le couronnement. Telle est la noble vocation de tous les disciples de l'Évangile : **quelles que soient leur condition et leur humble fortune, ils peuvent, ils doivent s'élever jusque-là.**

CHAPITRE III

L'Éducation est une œuvre de force.

L'Éducation est une œuvre de force : je me sers à dessein de cette expression. En effet, je ne sais si, parmi les œuvres humaines, il en est une qui demande plus de force, plus de courage, plus de patience, plus d'énergie en celui qui se dévoue à l'accomplir. C'est ce que je démontrerai plus particulièrement, lorsque je traiterai de l'instituteur et de son dévouement.

Sous un autre point de vue, l'Éducation est encore une œuvre de force, en ce sens qu'elle a surtout pour but de fortifier celui qu'elle élève : elle doit fortifier son esprit, son cœur, sa volonté, sa conscience, son caractère ; fortifier en même temps son corps et ses facultés physiques.

On le comprend : *développer sans fortifier* et mûrir ne serait qu'une éducation vaine et sans vigueur, une œuvre trompeuse, sans consistance, sans fruit et sans vertu.

Développer sans fortifier, c'est le plus souvent anéantir. Et

cependant, quoi de plus commun ? Je ne sais, en vérité, si en fait d'Education, il y a un péril plus fréquent, un vice plus universel.

N'est-ce pas le péril de toutes ces études si multipliées et par là même si superficielles, à l'aide desquelles aujourd'hui tant d'Éducatons imprudentes cherchent à donner aux enfants un développement exagéré, dont ils ne sont capables qu'aux dépens de l'intégrité naturelle et de la force de leurs facultés : *petits prodiges à quinze ans et vrais sots toute leur vie*, écrivait autrefois madame de Sévigné ¹ ?

N'est-ce pas le défaut profond de toutes ces Éducatons violemment prématurées, de toutes ces Éducatons de *serre chaude*, qu'on me permette ce mot, qui ne sont bonnes qu'à faire périr le fruit dans sa fleur ?

Et quand même, comme cela s'est vu quelquefois, quand même par des moyens factices, par une chaleur forcée, par une greffe violente, vous feriez porter à ce jeune arbuste des fruits nombreux ; si les sucs nourriciers de la terre, si la rosée du ciel, si les rayons du soleil, n'ont pas pénétré, fortifié le tronc, les racines et les rameaux de l'arbuste pour y faire croître et mûrir les fruits, il pourra bien paraître un jour chargé, accablé même de ces fruits ; mais il les portera mal : ce seront des fruits hâtifs, sans saveur et sans honneur. On y trouvera ce je ne sais quoi de vide et de fade qui trahit une culture peu naturelle et déplaît au goût.

Mais n'est-ce pas surtout le vice déplorable de tant d'Éducatons fausses, de tant d'Éducatons menteuses, qui ont l'air de se faire et ne se font point ? Tout paraît y tendre au progrès, au développement, et rien, absolument rien, ne s'y fait pour former, pour élever, pour fortifier en développant !

1. Le mot par lequel M. de Talleyrand flétrissait autrefois ces Éducatons manquées paraîtra peut-être moins grave et moins sévère ; au fond, cependant, il cache un sens profond sous sa forme épigrammatique : *Oui*, disait-il, *ce sera toute sa vie un enfant de grande espérance.*

Combien de jeunes gens parmi nous achèvent leurs études sans que leur Education morale et religieuse ait été commencée ! combien même ont achevé leurs classes sans avoir réellement commencé leurs études ! J'étonne ici peut-être ; et cependant ce que je dis est fort simple : *faire ses classes* et *faire ses études* sont parmi nous deux choses parfaitement distinctes. Combien de jeunes gens, après avoir fait toutes leurs classes, après avoir essuyé la poussière de tous les bancs, après avoir traversé péniblement, d'année en année, ces salles classiques, sur la porte desquelles on lit : *Troisième, Quatrième, Seconde, Cinquième* ou *Sixième*, sortent de rhétorique sans avoir même appris les éléments les plus vulgaires de ce triste latin, de ce triste grec, sur lesquels on les a condamnés à pâlir les dix plus belles années de leur vie ¹ ! A Paris, on le sait, ce n'est guère moins de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sur cent.

Pauvres jeunes gens ! instruits dans l'ignorance ! comme le disait autrefois un grand poète, et condamnés souvent, malgré la richesse et la force de leur nature, condamnés, par une éducation menteuse et barbare, à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables,

1. Un de ces étranges écoliers exprimait à son père, d'une façon vraiment singulière, la joie qu'il éprouvait d'avoir enfin *fait et fini ses classes*. Le pauvre garçon avait effectivement fait toutes ses classes sans en manquer une seule, depuis la huitième jusqu'à la rhétorique : il avait même fait deux fois sa sixième. Malheureusement il n'avait pas songé à faire autre chose ; et personne ne lui avait inspiré l'idée et le courage de faire en même temps ses études. En entrant au collège, il y avait apporté un pupitre que son père lui avait donné. Le malheureux pupitre l'avait fidèlement accompagné de classe en classe et d'année en année : *dépositaire* de ses papiers et de ses livres, c'était pour lui un compagnon, un appui inséparable, et il s'était naturellement accoutumé à le regarder comme le représentant de ses études et même de ses progrès : effectivement ils avançaient ensemble, et si bien, qu'en sortant de rhétorique pour entrer en philosophie, le jeune homme, ravi de tant de succès, écrivait à son père : « Mon cher papa, je viens te donner une bien bonne nouvelle ; c'est que voilà enfin mon pupitre en philosophie. »

comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.

Et cependant les années marchent, le pauvre enfant croît en âge, son âme croît aussi : mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point¹. Son développement intellectuel, moral et religieux, est nul ou dépravé. Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compassion plus profonde que ces jeunes infortunés ! et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation !

Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature ou dans le grand mouvement de l'Éducation sociale des secours inespérés pour un développement plus tardif ! Mais, je l'ai dit, cela est fort rare ; il y a là pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité tout entière, de profonds et irréparables malheurs.

CHAPITRE IV

L'Éducation est une œuvre de politesse.

Développer et fortifier les facultés de l'enfant, telle est donc la première loi de l'Éducation.

Cependant ce n'est pas encore l'œuvre tout entière. Si l'Éducation *cultive* et *exerce*, ce n'est pas seulement pour *développer* et *fortifier*, c'est pour *polir*.

L'Éducation n'est pas seulement pour l'homme un besoin impérieux, une condition d'existence : c'est un noble, c'est un aimable ornement : l'Éducation doit adoucir, orner, embellir la nature.

1. L'Évangile, dans la simplicité et la profondeur de son langage, n'indique-t-il pas la nécessité de ce double progrès pour la nature humaine, lorsqu'il dit de l'Enfant-Dieu : *Puer CRESCEBAT ET CONFORTABATUR.*

L'instituteur doit faire comme l'habile ouvrier qui reçoit de la nature un diamant brut, et qui, sans nuire à sa solidité primitive, lui ajoute ce lustre, cet éclat et ces facettes resplendissantes qui charment, éblouissent les regards, et en font une des parures du monde, un des dons les plus brillants de la nature.

Les facultés humaines sont, en effet, plus ou moins inégales, grossières, brutes, irrégulières; l'Éducation les *cultive* et les *exerce* pour faire disparaître les rudesses, les aspérités naturelles. L'Éducation doit leur donner tout à la fois un jeu plus facile, des mouvements plus heureux, une action plus douce, une vie plus délicate et plus noble. Elle polit l'esprit; elle polit le caractère et les mœurs; elle leur donne quelque chose de doux et de simple, et tout à la fois de gracieux, de brillant; elle polit la vertu même.

Si l'Éducation développait l'enfant sans le polir, il demeurerait rude et inculte dans son développement encore grossier, dans sa force encore sauvage.

La politesse a toujours été un des plus beaux caractères de l'éducation française. C'est peut-être son trait le plus distinctif. Le mot Education a même dans notre langue ce sens spécial; et, chez nous, l'on n'est pas bien élevé, si l'on ne possède le *savoir-vivre*: autre mot essentiellement français. En effet, parmi nous, manquer de politesse, c'est ne savoir pas vivre.

La politesse des manières, le sentiment des bienséances, le tact, le goût exquis, ce sont de ces choses qui se pratiquent encore mieux en France qu'elles ne se définissent, et que les nations rivales elles-mêmes sont convenues de nommer la *politesse française*: noble apanage du caractère national, glorieuse distinction dont il faut nous féliciter, s'il est vrai qu'aujourd'hui encore, au milieu du naufrage de tant de sérieuses et antiques vertus, nous avons du moins sauvé la politesse. Il ne faut pas croire que ce soit là une va-

nité de l'Education ou du caractère : la politesse se lie profondément à des vertus utiles, à des vertus sociales, dont une nation peut être justement fière et heureuse.

Mais je veux que l'on entende bien que la *politesse* dont je parle n'est pas celle dont on fait ordinairement l'exclusif apanage des hautes classes de la société : ce que je dis ici s'applique à l'Education de la généralité des hommes. Je ne prétends pas, sans doute, que l'Education donne à tous de *grandes manières*, qui pourraient n'être quelquefois que l'élégance de la corruption ; mais je crois qu'elle doit polir le cœur de l'humble paysan et du pauvre travailleur, aussi bien que celui du riche et du plus parfait gentilhomme ; qu'elle doit imprimer à toute sa personne, à sa parole, à son regard, ces habitudes honnêtes et dignes qui commandent l'estime. L'Education chrétienne a donné en ce genre de merveilleux exemples, jusque chez des peuples qu'on croit à peine civilisés.

J'en ai fait des expériences dont le souvenir et l'image rappelés à mon esprit attendrissent encore mon cœur. J'ai vu, dans les lieux les plus agrestes de la nature et au sommet des Alpes les plus reculées, des montagnards en qui j'ai remarqué une dignité plus haute et une plus douce politesse que chez les habitants des villes. Ces braves gens montraient tout à la fois une aisance et une réserve pleines de charmes, sans hardiesse déplacée, sans pénible embarras ; ils étaient vrais, simples, bons, respectueux, obligeants, serviables.

Il y a, dit Fénelon, une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu. Cela est juste : dans ces montagnes, j'ai rencontré cette vraie, cette bonne, cette merveilleuse simplicité, qui fait, dit encore Fénelon, la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est ne connaît pas toujours.

C'est que la vraie, la parfaite politesse, n'est pas une vaine

grâce, extérieure et trompeuse. C'est le reflet d'une âme meilleure. Un villageois d'un air grossier, ou si vous le voulez, ridicule avec ses compliments importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est au fond plus poli qu'un élégant mondain, qui, sous des formes accomplies, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses.

Donnez, tant que vous voudrez, à votre élève des manières élégantes; de la vivacité, des tours plaisants dans la conversation, de la facilité pour parler et saluer *avec grâce*, et tout ce qu'on nomme gentillesse mondaine, vous ne lui aurez pas donné la vraie politesse.

Cet enfant sera peut-être même si parfaitement poli, que le moindre défaut de politesse dans les autres lui paraîtra un monstre. La plupart des gens lui sembleront fades, ridicules et ennuyeux. Il sera souvent moqueur, dégoûté, dédaigneux de la meilleure grâce du monde; et le monde, en conséquence, jugera que cet enfant a tous les charmes de la plus exquise politesse. Fénelon, qui fut l'homme peut-être le plus poli du siècle de Louis XIV, en a jugé bien autrement :

« Rien n'est estimable, dit-il, que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût, non comme une délicatesse louable, mais comme la faiblesse d'un esprit malade.

« L'esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle, dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est *infinitement supérieur aux esprits délicats et sur-montés par leur dégoût*¹. »

Ainsi donc, pour tous, pour l'ouvrier des villes, pour le paysan des campagnes, comme pour les enfants de la bour-

1. Fénelon allait jusqu'à dire : « Lorsqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossiers avec les gens qui le sont.

geoisie et ceux des plus hautes classes, l'Education doit polir en développant et fortifiant, à des degrés divers, bien entendu ; mais la dignité et la politesse convenables n'y peuvent manquer, sans que l'Education soit en défaut.

Sans doute il est à regretter que depuis quelque temps la rudesse et la vulgarité commencent à s'introduire chez nous dans la plus haute Education elle-même, et que l'impolitesse et la grossièreté collégiennes tendent à devenir proverbiales. Il en est une raison profonde que je viens d'indiquer et que je traiterai bientôt longuement. Quand le respect manque au fond des âmes, la politesse doit manquer au dehors ; et le respect manque toujours quand l'autorité s'affaiblit : l'autorité, cette grande et sainte chose, *devant laquelle l'esprit s'incline sans que le cœur s'abaisse* !

Et combien peu d'Éductions s'accomplissent aujourd'hui sous la loi de l'autorité et du respect ! l'autorité douce et forte, c'est-à-dire paternelle ; le respect inviolable, c'est-à-dire religieux et filial !

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que développer sans polir, ce n'est pas *élever* ; et qu'aussi le développement des facultés doit être le fruit sérieux d'une Education sans mollesse. Les Éductions mondaines ne font pas cette œuvre : on n'en recueille le plus souvent que les goûts et les habitudes d'une élégance frivole, qui cache tout au plus, sous des formes et des dehors plus ou moins agréables, une grossièreté réelle de mœurs, une mollesse violente au besoin, un esprit vraiment inculte, et un caractère dont l'orgueil insociable se trahit tôt ou tard. Il faut que l'Education soit mâle, sérieuse et sincère ; sans dureté, mais aussi sans faiblesse : une certaine austérité douce et grave lui convient bien et la fortifie.

C'est là le vœu de la nature ; c'est le besoin de la société ; c'est la richesse de l'enfant ; c'est l'ornement de sa vertu ; c'est le devoir impérieux de son instituteur.

CHAPITRE V

Des diverses formes de l'Éducation humaine.

L'Éducation, qui a pour but général de former l'homme, est une œuvre immense, essentiellement variée en ses formes, en ses moyens, en ses progrès, en ses époques. Dans l'unité simple et profonde qui la constitue, elle subit des conditions de temps, de lieu, de méthode. Elle prend différents caractères, selon les divers âges; selon les diverses natures, selon les divers besoins et les divers états; en un mot, selon les différents rapports sous lesquels celui qu'elle doit former se présente à elle.

Ces rapports sont très-nombreux. Aussi le mot *Éducation* a-t-il parmi nous des acceptions très-variées, dont il importe de bien définir le sens.

Je dois descendre ici dans les détails techniques, et donner des notions précises dont l'utilité n'échappera pas aux lecteurs réfléchis.

Il a été écrit sur tout cela, par des hommes de génie, quelques fragments admirables, ou même d'amples traités par des écrivains de médiocre valeur; mais les définitions exactes, les idées primordiales, ont singulièrement besoin d'être rappelées et mises en lumière.

Je me bornerai en ce moment à fixer, d'après le sens commun du langage vulgaire, la valeur de ces diverses dénominations.

Cette simple étude peut offrir un grand intérêt. Rien n'est d'ailleurs plus nécessaire au parfait éclaircissement des grandes questions qui nous occupent.

L'Éducation est tout à la fois un art et une science : on dit

dans ce double sens : *C'est un beau traité d'Education ; c'est un grand système d'Education ; c'est une maxime fondamentale de toute bonne Education.*

L'Education est surtout une *action*, nous l'avons vu. On dit en ce sens : *Se dévouer à l'œuvre de l'Éducation ; travailler à l'Education de la jeunesse.* L'Education signifie aussi le résultat de cette action. L'*action*, c'est l'Education donnée ; le *résultat*, c'est l'Education reçue : si je puis le dire ainsi, ce qu'on est devenu par elle.

On dit en ce sens : *Bonne et mauvaise Education, — Education soignée, Éducation négligée, Education sérieuse, Education frivole.*

L'Education se dit aussi de l'esprit qui règne en général dans l'Education des enfants chez un peuple. On dit dans ce sens : *l'Education française, l'Education allemande, l'Education anglaise.* On dit : *L'Education nationale*, chez tel peuple, est une *Education industrielle et marchande* ; chez tel autre, c'est une *Education toute militaire.*

Toute Education doit employer, pour accomplir son œuvre, quatre grands *moyens* : l'INSTRUCTION, la DISCIPLINE, la RELIGION, les SOINS HYGIÉNIQUES : de là comme quatre sortes d'Éductions diverses, mais simultanées, qui ont été naturellement appelées : *l'Éducation physique, l'Éducation intellectuelle, l'Éducation disciplinaire, l'Éducation religieuse.*

On le voit, les moyens d'Education ont une telle importance par eux-mêmes, et chacun d'eux produit dans l'œuvre totale des résultats partiels si considérables, que l'Education leur a laissé prendre son nom.

J'adopte ce langage, en insistant toutefois sur cette observation essentielle : qu'il faut bien se garder de confondre jamais le but avec le moyen, par exemple *l'instruction avec l'éducation intellectuelle*, ou même *l'enseignement de la religion*

avec l'Education religieuse. L'un peut servir à l'autre : mais l'un n'est pas l'autre; et l'expérience ne prouve que trop, par exemple, qu'il peut y avoir un emmagasinement de connaissances qui ne constitue pas plus l'Education intellectuelle que la casuistique la plus savante ne constitue l'Education religieuse.

L'Education, de plus, comme je l'ai dit, accompagne l'homme pendant les vingt premières années de sa vie.

Pendant ce temps, l'homme subit, par la marche successive de la nature, diverses phases de développement physique, intellectuel et moral : l'Education doit les suivre.

Il s'ensuit que, quant au simple progrès de l'âge, elle se partage naturellement en trois périodes, ou en trois sortes d'Educations progressives que j'ai déjà nommées :

1° L'Education *maternelle*;

2° L'Education *primaire*;

3° L'Education *secondaire*.

Ces trois degrés, qui sont dans la nature, doivent essentiellement se retrouver en toute *Education*, quelles que soient les formes que l'*instruction* ait à subir pour préparer plus ou moins promptement ceux qu'elle élève à une profession quelconque, ou pour s'accommoder plus ou moins convenablement aux exigences des positions sociales.

Lorsque nous parlerons plus particulièrement de l'Education maternelle, de l'Education primaire, de l'Education secondaire, nous nous appliquerons surtout à indiquer comment l'une doit préparer à l'autre; comment le progrès de l'une à l'autre, de l'une par l'autre, doit se préparer et s'accomplir.

Outre ces conditions de *temps*, l'Education doit subir des conditions de *lieu* : elle laissera l'enfant *isolé*, ou elle l'entourera de *ses semblables*.

Elle l'élèvera dans l'intérieur d'un *pensionnat*, ou bien, par une sorte de système mixte, elle l'invitera seulement à



venir du dehors recevoir dans des classes communes l'Instruction dont il a besoin.

Je distingue donc l'Éducation *privée*, qui garde l'enfant au sein de la famille, près du foyer domestique, sous les regards d'un père, d'une mère ;

Et l'Éducation *publique*, faite au dehors de la maison paternelle, dans des écoles communes : laquelle peut à son tour être l'*externat* ou le *pensionnat*.

Quant au *but* et au *résultat* qu'elle doit atteindre, l'Éducation se propose sans doute de former, d'élever l'homme en général, mais elle ne doit pas s'en tenir là. Elle doit penser à la destinée spéciale, à la vocation particulière de l'individu qui lui est confié, et le préparer pour telle ou telle profession.

Le *but*, le *résultat général* ou *particulier*, auquel doit tendre l'Éducation, la partage donc encore :

En Éducation *générale et essentielle*, qui forme l'homme, l'homme avant tout ; quelquefois concurremment, mais indépendamment de son état, de son métier, de sa profession :

Et en Éducation *spéciale et professionnelle*, qui forme l'homme spécial, l'architecte, le militaire, le magistrat, etc., etc.

L'Éducation, on le comprend encore, est plus ou moins développée, selon les destinées et la vocation de l'individu.

Elle doit donc accommoder ses enseignements à la position sociale et providentielle de son élève, au rôle qu'il est appelé à remplir dans la société ; et ne pas donner mal à propos la même culture au littérateur et à l'ouvrier, au magistrat et à l'agriculteur.

A ce point de vue, elle est, tour à tour, ce qu'on nomme :

L'Éducation *populaire*, pour les classes ouvrières et agricoles ;

L'Education intermédiaire, industrielle, artistique, commerciale, pour les classes moyennes ;

La haute Education littéraire, pour les classes élevées de la société.

Ces trois genres d'Education ont seuls entre eux des différences notables, qui les constituent chacun à part. Les autres distinctions, que nous avons établies, sont plutôt les modifications nécessaires d'une même Education que des genres d'Education divers : ce sont des degrés ou des formes que toute Education, la plus vulgaire comme la plus distinguée, doit successivement recevoir ou parcourir, pour arriver à ce but unique, à ce grand but, qui est d'élever l'homme, et d'accomplir en lui, aussi parfaitement que possible, cette œuvre admirable qui se nomme l'Education.

Quelques exemples, dans lesquels je mettrai ces principes en action, rendront ma pensée plus claire encore :

Donnez-moi l'enfant le plus obscur, destiné, à raison de sa naissance, de ses facultés et de sa vocation, à recevoir une Education vulgaire : eh bien ! dans cette Education vulgaire, je dois lui offrir, comme à tout autre, l'Education générale et essentielle : c'est-à-dire ces enseignements fondamentaux de religion et de morale ; ces enseignements primitifs et supérieurs de l'intelligence, du cœur et de la conscience, qui en feront un homme sain et capable, et auxquels il devra sa dignité d'homme intelligent et honnête.

Je dois lui donner de plus l'Education professionnelle, c'est-à-dire ces leçons spéciales auxquelles il devra l'adresse ou l'habileté dans l'état qu'il aura choisi, et qui en feront un menuisier ou un maçon distingué.

Cette Education vulgaire devra être tout à la fois une Education physique, intellectuelle, disciplinaire et religieuse.

Elle devra passer aussi par les trois degrés d'Education maternelle, primaire et secondaire.

On me dira peut-être : Mais il ne peut point y avoir pour

lui d'Éducation *secondaire* ; le troisième degré lui manquera nécessairement. — C'est une erreur, une grave erreur. L'Éducation *secondaire* ne doit manquer à personne, et, en traitant spécialement de l'Éducation *populaire*, je le démontrerai.

Il est inutile d'ajouter que, pendant tout ce développement, l'Éducation du jeune ouvrier sera tour à tour *privée* ou *publique* :

Privée, dans les premiers jours de son existence, lorsque rien ne peut remplacer les soins maternels ;

Publique, de bonne heure, par les *salles d'asile*, par les *Ecoles chrétiennes*.

Pour l'enfant destiné à une profession industrielle, commerciale, artistique, comme pour le précédent, il y aura toujours :

L'Éducation *essentielle*, qui en fera un *honnête homme*, avec plus de distinction d'esprit, et des connaissances générales plus étendues que le précédent ;

L'Éducation *professionnelle*, qui lui apprendra le dessin et l'architecture, s'il doit être architecte ; les connaissances commerciales, s'il doit être commerçant, etc., etc.

Son Éducation *essentielle* et *professionnelle* devra toujours suivre la marche du temps, et être tour à tour :

L'Éducation *maternelle*, qui, communément, sera *privée* et dans le sein de la famille ;

L'Éducation *primaire*, qui sera publique chez les Frères ou ailleurs ;

Et enfin l'Éducation *secondaire*, qui consistera dans les notions plus complètes d'histoire, de géographie, de littérature française ; dans l'acquisition de quelque langue étrangère ; dans l'application aux arts ou dans l'étude des sciences du commerce et de l'industrie, chez des maîtres expérimentés ou dans des écoles spéciales :

Et toujours l'instruction, la discipline, la religion, les soins hygiéniques, c'est-à-dire l'Éducation *intellectuelle*, *discipli-*

naire, religieuse et physique, devront concourir à l'accomplissement et à la perfection de cette grande et belle œuvre.

Enfin, s'il s'agit d'un enfant appelé au bienfait de la haute Education, il y aura toujours l'*Education essentielle*, qui doit former en lui l'homme plus parfait, l'homme d'une humanité supérieure;

Et l'*Education professionnelle*, qui en doit faire un instituteur de la jeunesse, un ministre de la religion, un magistrat, etc.

L'*Education secondaire* sera faite pour lui par les *humanités*.

Et ce ne sera qu'après l'*Education secondaire* qu'il fera son *Education professionnelle*, soit au séminaire, soit aux écoles de droit, de médecine, ou toute autre école d'enseignement spécial.

L'Education doit tenir compte, on vient de le voir, du caractère et de la nature de ceux qu'elle élève; du temps et des lieux, de la famille et de la profession: elle doit tenir compte aussi du siècle et de l'époque, de l'état général de la société et de la nation au milieu desquelles l'enfant est destiné à vivre; et, selon ces grands et nouveaux points de vue, l'Education doit être *nationale, européenne, sociale*, dans le sens vrai et honnête de ce mot, et *universelle*.

On le voit, l'Education embrasse tout: c'est une œuvre presque sans limites; ses diverses formes sont presque innombrables; et cependant c'est une œuvre simple, et elle n'a qu'un but: *élever l'homme, perfectionner en lui la nature et la dignité humaines, et le mettre en état de servir sa patrie et de fournir ici-bas une carrière utile et honorable dans les diverses conditions de la vie.*

Tandis que l'*Education essentielle* la plus commune donne à l'enfant du peuple une aptitude générale aux fonctions les plus modestes et aux états les plus humbles, qui sont ac-

cessibles à sa condition, à son intelligence et à sa fortune ;

Tandis que l'*Education essentielle* la plus haute rend ceux qui la reçoivent généralement propres aux charges les plus importantes, aux fonctions les plus élevées du régime social ;

L'*Education professionnelle* forme, dans toutes les branches des sciences, de l'industrie, des arts, des métiers même, les hommes spéciaux, avec des connaissances plus approfondies, des vertus plus exercées et une pratique plus ferme.

Diriger toutes ces Educations diverses sous l'influence d'une pensée supérieure qui les fasse toutes converger avec harmonie vers une même fin : telle est la solution du grand problème de l'Education publique.

CHAPITRE VI

Résumé et conclusion du livre premier.

Donc, — car il est temps que nous résumions tout ce livre et ces détails, — former l'homme et le préparer aux diverses fonctions sociales qu'il sera appelé un jour à remplir sur la terre ;

Former l'homme par cette Education générale qui serait convenablement nommée l'Education humaine par excellence ;

Le former par une Education spéciale à la vocation que lui désignent la Providence, sa position sociale, ses talents et ses goûts particuliers ;

Former l'homme, c'est-à-dire cette noble créature, douée d'intelligence, de raison et d'une volonté libre, faite pour le bien ;

Former l'homme intelligent, l'homme honnête, l'homme avec ses facultés générales et ses qualités individuelles, tel que la société et la religion le demandent ;

L'homme avant tout, intelligence puissante et pure dans un corps vigoureux et sain, *mens sana in corpore sano* ;

L'homme de raison, de jugement et de goût ;

L'homme de cœur, l'homme de caractère ;

L'homme d'imagination réglée, d'élocution facile et claire ;

L'homme de volonté ferme et droite, dans le degré de raison, d'imagination, de caractère ou de génie, qui est le cachet de son individualité ;

L'homme de foi éclairée et de conscience affermie ;

L'homme, tel que Dieu l'a créé et que Jésus-Christ l'a régénéré ;

L'homme tel que la marche providentielle du monde l'a perfectionné ;

L'homme de son siècle et de son pays, dans le sens sage et heureux de ces deux mots ;

LE CHRÉTIEN enfin ; car ce mot résume tout, et nous ne remplirions pas notre haute mission, si nous ne savions former des cœurs chrétiens, et élever jusqu'au christianisme, jusqu'à l'Évangile, ceux que la société nous confie.

Telle est l'œuvre que doit accomplir l'Éducation, et c'est par là qu'elle formera l'homme pour la société, sans danger pour lui ni pour elle, et qu'elle saura produire, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, des hommes complets dans la mesure et l'étendue qui convient à chacun, pour les élever de là jusqu'à la vie éternelle !

Nous le demandons maintenant : avons-nous exagéré quelque chose en disant que l'Éducation est une œuvre divine, et en lui donnant une si haute et si décisive importance pour la dignité et le bonheur des individus, des familles et de la société tout entière ?

Je comprends qu'une telle théorie soit exposée à rencon-

trer plus d'un étonnement et même plus d'un sourire incrédule, dans un siècle qui, jusqu'à ce jour, du moins, n'a guère semblé comprendre la dignité de l'Education, et qui trouvera peut-être que ce que nous venons d'en dire est une théorie vaine et une spéculation impossible à réaliser dans la pratique.

Eh bien ! non ; qu'on me permette de dire franchement ici toute ma pensée : non, ce n'est pas là une *théorie vaine* ; — car c'est par cette théorie pratiquée que l'Europe tout entière a été élevée à la plus haute civilisation ; et, si la France, pendant longtemps, a marché, reine de l'Europe civilisée, à la tête des nations modernes, c'est à cette belle et forte Education qu'elle dut cette gloire.

Non, ce n'est pas là une théorie vaine, une spéculation impossible à réaliser ! Je dirai volontiers : Honte et malheur aux instituteurs de la jeunesse qui le penseraient ainsi !

Il y a, en effet, et il y aura jusqu'à la fin, dans ce triste monde, une créature digne de la hauteur de cette théorie, et du respect qu'elle professe pour la grandeur de son être ! Et si la pratique en était impossible, il faudrait désespérer de l'humanité, de sa patrie, de sa famille, de soi-même, de Dieu enfin, et de la Providence.

Instituteurs de la jeunesse, qui n'avez peut-être pas encore compris ces choses, gardez-vous de les accueillir avec un frivole et superbe dédain : ignorez-vous donc de qui il est ici question, et quels intérêts vous sont confiés ? C'est le genre humain, c'est l'homme et ses fils ! ce sont les enfants même de Dieu, qui sont remis entre vos mains.

Non, non, ce n'est pas là une spéculation impossible à réaliser ! Tant qu'il y aura sur la terre une créature de cette race dont Dieu a dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, l'Education de l'homme sera la plus grande des œuvres, une œuvre providentielle et sacrée, une tâche toute divine, un sacerdoce !

Tant qu'il y aura ici-bas une de ces intelligences que Dieu a faites, capables de connaissance et de sagesse, capables de vérité et de lumière, capables d'imagination et de souvenir, capables de science et de génie, il sera beau, il sera digne, il sera divin de travailler à l'Education, à l'élévation intellectuelle d'une si noble créature !

Tant qu'il y aura sur la terre un cœur, une conscience, un caractère, une volonté humaine, il sera beau, il sera digne, il sera divin de les former à l'amour de ce qui est vrai et honnête; à l'enthousiasme pour ce qui est noble, élevé, généreux; à la sainte passion de ce qui est grand et sublime!

Oui, tant qu'il y aura sur la terre un fils de l'homme, inspiré par ce souffle divin qui en fait le roi de la création et l'image immortelle du Dieu vivant, il devra être élevé dans la connaissance et l'amour de ses hautes destinées, et pour cela établi par cette grande Education, dont la théorie vous étonne, dans l'intégrité, dans la force, dans la plénitude et la puissance de ses incomparables facultés !

Tant qu'il y aura sur la terre un de ceux que Dieu a faits visiblement pour devenir, par la science et par l'amour de toutes les choses naturelles et surnaturelles, le centre de la création et le contemplateur des cieux, il sera beau de lui apprendre par quels efforts, par quelles études, par quelle élévation intellectuelle, morale et religieuse, il doit se rendre supérieur à tout ce que Dieu soumet au regard et aux investigations de son intelligence; il sera beau de lui apprendre par quelles admirables sciences, — du point imperceptible qu'il occupe sur la terre, — il peut atteindre à tout jusqu'aux extrémités de son empire, étudier les plus sublimes mystères de la nature, mesurer avec certitude l'immensité des cieux, pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre et en découvrir les trésors, tout contempler, depuis la fleur et les herbes des champs qui vivent un jour, et lui révèlent humblement leurs noms, leurs familles, leurs propriétés et leurs vertus

avant de mourir, jusqu'au soleil qui mesure les siècles, et dont il peut suivre de l'œil, dans les espaces immenses du firmament, le chemin que cet astre lui-même parcourt en aveugle !

Tant qu'il y aura un fils de l'homme sur la terre, il sera beau, il sera digne de lui apprendre surtout que c'est par la noble alliance du savoir avec la vertu, des lettres avec la sagesse, de la science avec la foi, des arts avec la religion, qu'il peut faire arriver ses facultés à la plus haute puissance du génie : à cette puissance par laquelle l'âme de l'homme, d'une seule de ses pensées, embrasse l'univers, se place sur ses dernières limites, et sans pâlir, regarde au delà ; à cette puissance d'une activité presque divine, qui s'élance au plus haut des cieux et redescend avec rapidité jusqu'au fond des abîmes, qui, par le regard puissant de l'histoire, embrasse et domine tous les siècles, contemple et juge le siècle présent qui est la mesure de sa passagère existence, et plonge sans effroi dans les siècles d'un avenir sans bornes !

Et tant qu'il y aura ici-bas une de ces âmes que Dieu a faites si grandes, qu'arrivées même aux dernières bornes du temps, elles ne désespèrent ni d'elles-mêmes, ni du temps, ni du monde qui s'achève et se brise derrière elles, il sera digne, il sera beau, il sera divin de lui apprendre avec quelle foi, avec quelle espérance, elle doit s'élancer magnanime dans l'éternité !

Et, s'il est permis enfin à un évêque de proclamer jusqu'où doit s'élever la hauteur de l'Education chrétienne, nous dirons que c'est à elle de révéler même, dès leur jeune âge, à ceux qu'elle élève, comment, déchus des cieux, les Chrétiens peuvent en retrouver la route avec certitude, et en reconquérir laborieusement la gloire. C'est donc à l'Education chrétienne à apprendre peu à peu à ses disciples que le monde entier n'est rien, qu'ils doivent savoir mépriser la terre, et que plus ils avanceront dans la vie, plus ils se trouveront mal et à l'étroit dans ces régions inférieures qui les

captivent, et que, s'ils veulent rassasier la soif de bonheur qui est le fond de leur nature et l'immense ardeur de leur âme, c'est au pied des autels de la grâce évangélique qu'ils trouveront des ailes pour s'envoler loin, bien loin, de ce qui n'est pour eux qu'un royaume déshonoré et flétri, jusque dans les régions invisibles, où ils peuvent, avec un droit certain, prétendre à posséder Dieu même et à s'unir à lui dans les splendeurs et les délices de l'éternité.

Que si quelques hommes du siècle présent trouvent encore cette spéculation trop haute, qu'ils me permettent de leur dire, c'est qu'ils sont trop demeurés les fils de ce dix-huitième siècle, dont la légèreté impie méconnut la dignité humaine au moins autant qu'elle outragea la majesté divine, et dont les théories d'Education furent si profondément subversives de tout ordre social et de tout ordre religieux, de toute autorité et de tout respect.

Mais la génération qui s'élève a repoussé loin d'elle les doctrines abjectes et les enseignements de cette philosophie grossière; et, j'en ai la profonde confiance, elles ne manqueront pas parmi nous, les intelligences généreuses, les âmes élevées, pour lesquelles cette belle théorie ne sera pas vaine, ni cette haute spéculation impossible à réaliser, et qui comprendront, en un mot, ce qu'est UN ENFANT, et quel respect est dû à la dignité de sa nature!

LIVRE DEUXIÈME

DE L'ENFANT ET DU RESPECT QUI EST DU A LA DIGNITÉ DE SA NATURE

CHAPITRE PREMIER

L'Enfant, ses qualités, ses défauts, ses ressources.

Nous l'avons dit : *cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses, qui constituent dans l'enfant, la nature et la dignité humaine...*

Telle est l'œuvre de l'Éducation.

Le sujet personnel de l'Éducation, c'est donc l'enfant.

Il importe de l'étudier à fond, et de voir de près ce qu'il a en lui même de grandeur, ce qu'il offre de ressources, et au nom de quelle noble nature, au nom de quelles facultés supérieures, il réclame les préoccupations les plus hautes et les plus tendres, et tous les soins d'un *respect religieux*.

Si ce livre tombe aux mains de ceux que j'ai eu le bonheur d'élever, ils ne seront point étonnés de mon langage. Sans doute, au jour de leur Éducation, je leur parlais plus souvent de ma tendresse que de mon respect.

Je ne craignais pas cependant de leur révéler quelquefois à eux-mêmes le secret de mes devoirs les plus délicats envers leurs âmes ; j'aimais à leur expliquer le mystère du respect avec lequel les pieux instituteurs de leur jeunesse croyaient devoir les élever. Ces chers enfants comprenaient ces leçons ; et c'est un hommage qu'il m'est aussi doux de leur rendre qu'il peut leur être glorieux de le recevoir : toujours ils se sont montrés dignes d'être élevés à l'école du respect.

Mais qu'est-ce donc que l'enfant, pour qu'il soit digne d'un *respect religieux* ?

L'enfant ! c'est l'homme lui-même avec tout son avenir renfermé dans ses premières années ; l'enfant ! c'est l'espérance de la famille et de la société ; c'est le genre humain qui renaît, la patrie qui se perpétue, et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur.

L'enfant ! c'est une aimable créature, dont la candeur, la simplicité naïve, la docilité confiante, gagnent l'affection et font naître les plus heureux présages : c'est la bénédiction de Dieu et le dépôt du ciel, une âme innocente dont les passions n'ont pas encore troublé le paisible sommeil, dont la droiture n'a pas encore été altérée par les enchantements du mensonge et les illusions du monde.

L'enfant ! c'est un corps simple et pur, à qui la religion peut se présenter avec confiance, qui n'a pas encore d'intérêts secrets à défendre contre elle, et qui se laisse volontiers attendrir par sa voix maternelle.

C'est ce premier âge de la vie, si doux à voir, si aimable à cultiver, le plus souvent si commode à instruire, si facile à former aux devoirs les plus saints, et toujours si intéressant à étudier de près ! Ah ! je comprends que l'enfance ait été si chère au Dieu de l'Évangile ! Tout respire en elle l'innocence et la grâce ! Il y a dans ce premier âge quelque

chose qui vient plus récemment du ciel, qui appelait toutes les bénédictions de cette main divine, et qui nous représente ici-bas les attrails les plus doux de la candeur et de la vertu.

Mais, me dira-t-on peut-être : on le voit, vous prenez plaisir à parler ici de ces enfants de bénédiction, qui sont l'innocence, la docilité, la sagesse mêmes ; que la nature et la grâce semblent avoir formés à l'envi, et qui paraissent nés pour être l'amour du ciel et les délices de la terre.

Non, je parle ici de tous les enfants, quels qu'ils soient, je prends cet âge dans sa plus grande généralité, et je dis qu'il y a en lui une grâce, une dignité, une noblesse qui lui est propre : c'est je ne sais quoi d'heureux qui respire son origine céleste et qui n'est pas dans le commun des hommes : rien encore n'a été flétri et abaissé en cet enfant, tel que je me le représente. Il n'a jamais fait une indignité avec réflexion : il n'a pas encore menti avec habileté : il n'a pas encore méprisé sciemment ou haï la vertu : la justice, l'équité naturelle et la bonne foi sont toutes vives en lui. Sans doute, il porte en lui, avec la tache originelle, le penchant au mal qui est le triste apanage de notre nature : mais c'est un germe enveloppé dans la profondeur de son âme, qui n'a reçu encore aucun développement.

Je connais mieux qu'un autre les défauts du premier âge : et l'on verra tout à l'heure que je n'ai aucune envie ni aucun besoin de les dissimuler. Les longues années que j'ai dévouées au soin des enfants ont été les plus douces, mais aussi les plus laborieuses de ma vie, et si mes cheveux ont blanchi avant le temps, c'est au service de l'enfance. Qui s'est d'ailleurs occupé des enfants sans connaître, sans rencontrer tout ce qu'il y a à réformer en eux et à corriger par l'Éducation ? C'est donc aussi, je le dirai sans peine, c'est aussi dans cet âge qu'on trouve quelquefois, à côté des

inclinations les plus heureuses, les instincts les plus dépravés, l'obstination, l'emportement, la jalousie, le mensonge, je dirai même l'ingratitude; c'est surtout à cet âge que l'égoïsme, tout irréfléchi qu'il est, se montre passionné, capricieux, ardent. Je n'ai jamais rencontré de personnalité plus profonde que chez les enfants.

Quand leurs premières années ont été nourries dans la mollesse, avec quelle répugnance secrète ils repoussent toute vérité qui les blesse ! avec quel déplorable instinct ils saisissent tout ce qui est faux ou mal, et qui les flatte !

C'est de plus un âge curieux, mobile, inquiet, avide de jouissance, ennemi de la contrainte : c'est cet âge qui ouvre avec un si dangereux empressement les yeux à la vie pour en découvrir tous les charmes : cet âge qui promène avec inquiétude ses regards avides sur la riante scène du monde pour en voir les trompeuses beautés; cet âge, enfin, où le cœur lui-même, quoique si jeune encore, s'éveille, et s'épanouissant pour la première fois à tout ce qui l'entoure, sollicite avec ardeur l'aliment qu'il faut à ses désirs, et se hâte de goûter les vaines joies qui peut-être flétriront bientôt son innocence !

J'avoue tout cela, et pourquoi le dissimulerais-je ? C'est précisément l'inexpérience, la faiblesse, les innombrables périls et surtout les défauts de ce premier âge qui intéressaient mon cœur, alarmaient ma tendresse, et qui réclamaient de l'indifférence elle-même une sollicitude et des soins paternels.

Je le répète donc, l'enfance est légère, inappliquée, présomptueuse, violente, opiniâtre : c'est l'âge de la dissipation, des emportements et des plaisirs, l'âge de toutes les illusions, et de là presque tous les écarts de cet âge et aussi tous les soins laborieux de l'Education ! mais, ajoutait Fénelon, *c'est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.* Et, je le demande, qu'y a-t-il de plus at-

tachant, et, je l'ajouterai, de plus digne de respect qu'un être si jeune et qui fait des efforts pour devenir meilleur ? N'est-ce pas là un des plus glorieux et des plus attendrissants privilèges de l'enfance ?

L'âge mûr et surtout la vieillesse sont presque sans ressources contre leurs défauts ; ils ne peuvent que bien difficilement se redresser sous le pli malheureux qu'ils ont pris, et déraciner le mal qui a vieilli avec eux. Il ne leur reste d'ordinaire qu'un naturel affaibli et gâté par l'habitude.

Quant aux enfants, s'ils ont, comme les hommes, *les défauts de leurs qualités*, ils n'ont pas du moins encore ces défauts acquis que le progrès du temps, l'influence de l'habitude et la force fatale de la nature, pleinement développée pour le mal, font appeler justement des vices.

Tout est souple encore en eux et tout est neuf : il est facile de redresser ces tendres plantes et de les élever vers le ciel. Rien n'est usé, rien n'est invétéré dans ces jeunes et vives créatures.

Et voilà pourquoi, au milieu même de ses défauts, il n'y a rien de plus aimable à voir que la raison et la vertu naissantes d'un enfant, — *lilium inter spinas*, dit l'Écriture, — rien de plus touchant à observer que les premiers efforts qu'il fait contre lui-même pour se corriger. Comme il faut l'exhorter et le soutenir alors ! avec quelle affection il faut lui faire comprendre, lui faire sentir qu'on bénit Dieu de son courage, qu'on en est heureux ! Il faut bien se le persuader, jamais on ne témoignera trop de tendres encouragements à un enfant qui travaille à vaincre son humeur et à se maîtriser, qui sent ses fautes ; qui se les reproche, les avoue de bonne foi ; qui aime ceux qui le reprennent, et met de bonne heure la main au grand œuvre de son perfectionnement.

On ne saurait donc y prendre trop garde ; car souvent on s'y trompe : oui, trop souvent l'on s'effraye sans raison des

défauts du premier âge. Sous l'écorce la plus raboteuse, il y a quelquefois un tronc vif et plein de sève qui donnera d'excellents fruits : comme aussi quelquefois une superficie douce et polie cache un fond trompeur et des principes malheureux de corruption. Il faut surtout bien se défier de ce qu'on nomme de jolis enfants : je ne dis pas qu'on doit se prévenir contre eux : mais il faut bien y regarder : ils donnent rarement ce qu'ils promettent.

Au contraire, malgré les apparences de la légèreté et un entraînement trop vif pour le plaisir, un enfant peut être sage, raisonnable et sensible à la vertu. J'ai rencontré parfois de ces jeunes êtres qui, sous l'extérieur turbulent de leur âge, cachaient une raison déjà fort avancée, qui avaient un esprit net, un caractère ferme et décidé au milieu même de la mobilité de leurs impressions, et j'avoue que c'étaient ces enfants-là qui m'intéressaient le plus, que c'était avec eux que j'avais besoin de me mettre en garde contre les préférences de mon cœur.

Je ne fais donc aucune difficulté de le reconnaître : l'enfant, même celui qui a reçu du ciel, en naissant, le plus heureux caractère, est un être léger, volage, qui erre de désir en désir, à la merci de sa propre inconstance. Il semble que rien ne le peut fixer, qu'il est incapable d'appliquer sa raison à rien, de former une résolution, de prendre un parti sérieux : sur toutes choses il ne paraît suivre que les goûts, les fantaisies les plus frivoles, et n'avoir rien de fixe qu'une agitation éternelle ! Mais que les instituteurs religieux me permettent de le dire en leur nom : c'est l'œuvre et la gloire même de l'Education de vaincre cette légèreté et de fixer cette inconstance ; c'est aussi l'œuvre et la gloire de la jeunesse !

J'ai assisté à ce triomphe et j'en ai joui : j'ai vu des enfants, avant leur douzième année, fidèles aux heures du silence, attentifs aux leçons de la science et de la vertu, em-

pressés au travail, ardents aux combats de l'émulation, recueillis dans la prière, et je me suis dit : Quelle joie pure, quel honneur pour ceux qui élevèrent ces enfants, et qui sont parvenus à former des esprits si mûrs, des cœurs si fermes, des âmes si sérieuses, dans un si jeune âge ! mais aussi comment ne pas aimer des enfants si courageux et si aimables ! quel bonheur de mettre à les former son amour et ses soins ! comment ne pas admirer une enfance si noble et si pure, si généreuse et si docile !

Qu'on me pardonne mes préventions pour cet âge ! mais, je dois l'avouer, je mets le plus grand prix à persuader ici aux instituteurs de la jeunesse que ce sont les défauts naturels de l'enfant, les défauts même dont on s'effraye le plus, qui doivent inspirer leur zèle, leur affection, je dirai presque leur respect pour l'enfance !

Qu'ils y regardent de près, et ils verront que l'enfant le plus agité, le plus turbulent, a, au milieu de tous ses défauts, quelque chose de vrai, d'ingénu, de naturel, qui est d'un prix infini et mérite tous les respects. Dans un âge plus avancé, hélas ! nos bonnes qualités elles-mêmes ont des raffinements qui les altèrent : lui, l'enfant, il est naturellement droit et sincère : il n'a encore rien d'ajusté, rien de factice ; il paraît quelquefois trop sans gêne, cela est vrai, et on s'en plaint. Pour moi, je ne m'en plaignais qu'à moitié, parce que je le trouvais presque toujours sans réserve affectée, sans envie, et, malgré son égoïsme naturel, sans retour inquiet ou savant sur lui-même, sans préoccupation intéressée.

Simple et aisé, libre dans sa course, l'enfant ne s'arrête point pour se composer avec art ; et dans ces moments précieux où il aime quelquefois à se fixer auprès de vous, à vous écouter avec attention, vous serez étonné de voir, ce que j'ai vu mille fois, combien il est digne de la plus douce, de la plus intime familiarité ; combien votre culture a pénétré avant dans cette jeune terre ; avec quelle facilité on

trouve le chemin de son cœur, pour y graver rapidement les impressions les plus profondes.

Oui, l'enfant le plus étourdi, j'ai presque dit le plus violent, c'est celui-là même qui montre tout à coup à ceux qui savent s'en faire aimer un goût de candeur et de vérité qui ravit; c'est lui qui fait sentir tout à coup dans son cœur, quand on a su l'attendrir, je ne sais quoi de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui émeut profondément. J'insiste à dessein sur cette pensée : quelles que soient l'âpreté de son caractère et la violence même de ses passions, quand un enfant est sans bassesse, quand il a de la droiture, du courage, un fond de sensibilité vraie, un sentiment de religion, il ne faut jamais s'en inquiéter.

Fénelon parle quelque part d'un enfant qui lui fut confié pendant quelque temps, et qui, fort jeune encore, avait de l'esprit, de la hardiesse, de la facilité pour parler; mais un naturel fort jusqu'à la dureté, des passions très-vives, des fantaisies violentes, une humeur impétueuse, et nulle raison encore assez ferme pour se retenir. Une fois emporté, il ne revenait jamais de lui-même : on ne parvenait même pas à lui faire sentir son tort. Il se raidissait de sang-froid et méprisait la correction.

Mais c'étaient tous ces défauts-là mêmes qui donnaient à Fénelon de grandes espérances pour l'avenir de cet enfant : *Ses défauts, disait-il, viennent de son tempérament et de son âge. Il y a tout lieu de croire que la bonne Education et une raison plus mûre les tourneront en vrais talents. C'est un vin dont la verdeur se change en force. C'est un naturel très-fort; il n'est question que de l'adoucir. L'âge qui fortifie la raison, l'exemple, l'instruction, l'autorité, tempéreront cette impétuosité enfantine.*

Il faut avec lui beaucoup de douceur, de patience et de fermeté....

Il faut le mener avec une fermeté douce, patiente et

égale¹. Il y a un fond de raison et de force duquel on peut attendre beaucoup ; pourvu qu'on l'accoutume peu à peu à se modérer, cet enfant aura des qualités très-avantageuses.

Fénelon révèle ici un des secrets sans contredit les plus profonds de la nature humaine et de la morale chrétienne, et le plus important aussi à bien comprendre quand on se dévoue à l'Éducation de la jeunesse.

Les natures les plus vives, les plus fortes et les plus heureuses ne sont pas, en effet, les natures sans défauts, sans passions et sans combats. Qui ne sait les combats et les victoires d'un saint Paul, d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jérôme, d'un saint François-Xavier et de tant d'autres ?

Il n'a jamais été question d'élever des enfants sans passions et sans défauts : j'oserais presque le dire, rien ne serait pire que ces enfants-là ; rien ne serait plus problématique que le succès de leur Éducation. Pour moi, je le pressentais toujours et j'avais l'habitude de le dire : *Ce sont des eaux dormantes et trompeuses : il nous en viendra plus de mal que de bien !*

Mieux valent mille fois les natures vives, impétueuses, passionnées. Sans doute elles ont besoin d'être fortement

1. Fénelon aimait les enfants. A soixante-quatre ans, il s'était chargé encore de surveiller, dans son palais à Cambrai, pendant un automne, l'Éducation des jeunes fils du duc de Chaulnes : il n'en parlait qu'avec tendresse.

N'oubliez pas, écrivait-il à leur père, que vous m'avez promis la chère jeunesse pour la belle saison. J'en serai charmé.

Une autre fois : *Je vous demande vos chers enfants, qui sont les miens. Ils ne m'embarrasseront en rien ; j'en serai charmé et je serai leur premier précepteur au-dessous de M. Gallet.*

Laissez-moi la petite jeunesse : ils me feront plaisir ; je tâcherai de ne pas leur être inutile.

Une autre fois il écrivait à leur mère : *Pour la petite troupe, je suis charmé de l'avoir ici ; je les aime tendrement. Ils me réjouissent. Ils ne m'embarrasseront en rien.*

gouvernées ; mais aussi elles offrent de grandes ressources pour les grandes choses.

Qu'entendent, en effet, par les passions, les maîtres de la morale ? Ils entendent ces ressorts puissants, ces mouvements impétueux de l'âme qui la poussent à l'amour et à la haine. A quoi les ont-ils comparées ? A des coursiers généreux qui emportent et précipitent l'âme dans le bien ou le mal extrême, selon qu'une main ferme ou lâche s'est emparée des rênes.

Ainsi, que les enfants soient ardents, emportés, fougueux ; qu'ils aient une imagination vive, un esprit quelquefois altier, un caractère irritable, une sensibilité excessive : je ne m'en effraye pas pour leur éducation ; ceux-là du moins ne languiront pas, sans défauts, sans reproches, mais aussi sans vertu, dans la médiocrité ; je ne demande pour eux qu'une main capable de saisir les rênes, et de diriger habilement leur forte et généreuse nature.

Ces enfants, qui me donnaient tant de peines, avaient au fond un cœur excellent, un esprit élevé, une âme noble. Je les trouvais toujours vrais, sensibles, sincères ; c'étaient ordinairement de tous les plus reconnaissants et au fond les plus dociles, ceux qui s'accoutumaient le plus courageusement à l'obéissance, au travail, à l'amour des lettres et au respect de leurs maîtres : plus prompts toujours à l'enthousiasme du bien qu'au ressentiment du mal ! Et, quand enfin l'heureux naturel qui était en eux, triomphant, par la grâce de Dieu et par leur éducation, des défauts et des faiblesses de leur âge, s'affermissait dans la sagesse et dans la vertu, ils devenaient en réalité ces enfants qui promettent à vingt ans d'être les *plus aimables et les plus généreux des hommes*¹.

1. ROUSSEAU.

CHAPITRE II

L'Enfant, mes expériences.

Il est vrai que, pour être utile aux enfants, pour ne pas se laisser décourager par leurs défauts, pour découvrir toutes leurs qualités, il faut les aimer ; il faut sentir le bonheur d'en être aimé ; il faut s'intéresser à eux ; il faut mettre sa joie à les voir de près ; il faut les étudier avec intelligence et avec amour ; il faut prendre plaisir à causer familièrement avec eux : leur humeur se tempère et s'adoucit dans de telles conversations. Toute hauteur, toute âpreté disparaît alors en eux ; non-seulement ils deviennent polis, sociables, complaisants, sincères, enjoués, reconnaissants, tendres ; mais leur esprit s'élève, leur cœur s'ouvre, et on y découvre les choses les plus touchantes. Leur âme s'épanouit tout entière ; on aperçoit quelquefois tout à coup derrière ce petit visage doux et riant, et dans le fond de cette mobile créature, quelque chose de grand et de divin qui étonne d'abord et que bientôt on vénère avec tendresse.

Lorsque Fénelon parle de cette merveilleuse grâce qui se nomme la simplicité, il ajoute que c'est la perle évangélique digne d'être cherchée dans les terres les plus lointaines ! C'est un diamant d'une eau si pure qu'elle réfléchit toutes les plus belles clartés !

Les bords du Gange qui nous envoient les perles de l'Orient, ne nous ont pas envoyé la simplicité, je l'ai trouvée dans le cœur d'un enfant.

Sans doute, la candeur de leur front, la vivacité de leurs regards, ce coloris si pur, ce sourire si gracieux, ces paroles si simples et si aimables, toutes les innocentes beautés et

les charmes extérieurs de cet âge, ont une grande puissance ; mais les charmes de leur cœur sont plus puissants encore. Voyez comment cette simplicité naïve inspire à l'enfant, sans qu'il le sache, les plus hautes vertus ! On peut dire de lui ce que l'Apôtre dit de la charité : Il croit tout ; il espère tout ; il recherche tout ce qui est aimable et bon ; il admire tout ce qui est grand et noble ; il ne soupçonne pas le mal ; il ne s'attriste pas du bien. Il se réjouit de tout ce qui est heureux. Vous l'aimez, il vous aime ; vous paraissez vertueux, il vous vénère. Il agit sans ambition, sans malignité, sans amertume et sans aigreur. Au récit d'une action généreuse, son cœur bat, son regard s'enflamme. A la vue du malheur, ses larmes coulent ; il n'attend pas qu'on lui expose, il comprend, il devine les besoins de la misère. Son regard est toujours le plus prompt à découvrir le pauvre qui s'attache en tremblant à ses pas ; sa main, toujours la première à s'ouvrir pour le soulager. Non, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, un jour que ses disciples se disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand dans le royaume des cieux, ait appelé un jeune enfant, et après l'avoir embrassé, le plaçant au milieu de la foule attentive, leur ait dit : *En vérité, je vous le déclare, si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*¹.

On le voit, je ne raconte point ici les rêves de mon amitié pour l'enfance et la jeunesse ! Depuis Jésus-Christ qui voulut être le précepteur et l'ami du premier âge, quel instituteur, digne de sa divine mission, n'a pas éprouvé ce que je viens de dire ? Qui n'a vu quelquefois, avec un profond attendrissement, dans ces jeunes cœurs, cette ardeur si belle ; cette docilité si courageuse ; cette générosité si confiante ; ces vives et fortes inspirations ; et enfin, quand le jour est

1. Saint Matthieu, chap. xviii.

venu, ce goût sublime, cet enthousiasme d'admiration qui les transporte tout à coup pour la vérité et pour la vertu ! Ah ! qu'ils se trompent, ceux qui comptent pour si peu l'enfance et la jeunesse ?

Âge pur et brillant ! âge noble et sincère ! temps héroïques de la vie ! Âge admirable, lorsqu'une Education religieuse en inspire les affections, en dirige les efforts, en consacre l'ardeur, en modère les passions, en corrige les défauts, en prévient les écarts, en embellit les vertus ! C'est l'âge des plus pures pensées, des affections les plus généreuses, des amitiés les plus fidèles, — je l'ai deux fois surtout éprouvé dans ma vie, — du courage intrépide pour le bien ; et, quand il le faut, même des dévouements magnanimes !

Voilà les heureux privilèges qui rendent la jeunesse et l'enfance dignes des soins les plus assidus et de l'amour le plus tendre : et ce sera toujours avec une consolation inexprimable et avec un doux respect qu'un religieux instituteur reposera ses regards sur l'enfance, ou ramènera ses souvenirs vers ces vertus si vraies et quelquefois si fortes, si naïves et si simples du premier âge.

Qu'on me pardonne ici des souvenirs personnels : je leur dois le peu d'autorité qui s'attache à mes paroles ; je leur dois ces douces émotions d'une ancienne amitié, qui n'est pas encore éteinte en mon âme, qui ne s'éteindra probablement jamais, et à laquelle on voudra bien permettre pour un moment ces retours vers un passé qui m'est toujours présent.

Pendant les bonnes et heureuses années de ma vie consacrées aux soins de l'Education, j'aimais à voir les enfants qui m'étaient confiés, à tourner mes regards vers eux : c'était une de mes joies, aux heures de leur récréation, de descendre dans leurs cours et dans leurs jardins, de me mêler à leurs amusements, de les partager quelquefois ; ils peuvent s'en souvenir.

Ou bien, si la fatigue ne me permettait pas l'agitation souvent un peu violente de leurs jeux, j'aimais à m'en rendre le spectateur silencieux et tranquille, et à me promener paisiblement, au milieu d'eux, parmi la plus grande effervescence de leurs divertissements; j'y trouvais une paix, une douceur inexprimables. Que de fois, obligé par mon ministère à me jeter pour quelques instants au milieu du monde et de ses affaires, et attristé par les scènes douloureuses de la vie, je rentrais au Petit-Séminaire avec une secrète et profonde satisfaction! Une demi-heure passée en récréation avec mes enfants dissipait tous les nuages; j'oubliais auprès d'eux les embarras, les soucis épineux, les tristes mécomptes.

Quelquefois même, sans que je descendisse au milieu d'eux, de loin, le bruit de leurs ébats, les éclats de leur joie, leurs naïves disputes, leurs prompts raccommodements, la vivacité de leurs impressions, pourquoi n'ajouterais-je pas, leur joie de me voir, quoiqu'à distance, le redoublement de leur ardeur, lorsqu'ils m'avaient pour témoin et pour juge de leurs transports et de leurs succès, tout cela donnait à mon âme un rafraîchissement dont je remerciais Dieu, en lui demandant de continuer à bénir cette troupe aimable et fidèle, ce jeune peuple naissant, ce dépôt précieux commis à mon zèle et à mes soins, l'espérance de la religion et de la patrie.

J'ai vu des hommes du monde, mêlés avec honneur et depuis de longues années à toutes les plus grandes affaires de leur pays, éprouver les mêmes impressions à la vue de nos enfants: j'en ai vu, attendris jusqu'aux larmes, lorsqu'ils contemplaient, sous les frais ombrages de notre maison de Gentilly¹, cette nombreuse jeunesse répandue de toutes parts en essaims volages, et goûtant au milieu de ses jeux innocents des délices si pures.

1. Petit village à une lieue de Paris, où le Petit-Séminaire de Saint-Nicolas avait une maison de campagne.

Que j'aimais aussi à me rendre témoin de leurs travaux ! Combien de fois je quittai tout à coup mes propres occupations pour aller les surprendre à l'étude ! Oui, c'était un noble aspect que celui de tous ces enfants recueillis et silencieux ! Ces deux cents jeunes intelligences attentives à étudier, appliquées à comprendre, ardentes à pénétrer et à admirer les chefs-d'œuvre des grandes littératures humaines, ravissaient mes yeux et mon cœur !

Mais, dans ce genre, rien n'égalait le plaisir que me donnaient leurs examens !

Lorsque je les voyais réciter avec fermeté, expliquer avec goût, interpréter avec fidélité, avec chaleur, avec enthousiasme, les plus belles pages de Virgile, d'Homère, de Cicéron, de Tite-Live, de Fénelon, de Bossuet, j'éprouvais une joie profonde ! Que pouvait-il y avoir de plus consolant pour nous que de les trouver ainsi heureusement sensibles aux nobles plaisirs de l'esprit ? Leur raison naissante s'éclairait à la lumière de ces puissantes intelligences, s'enflammait quelquefois au foyer de ces grands génies !

Je trouvais admirable qu'à travers les siècles le génie d'Homère, de Virgile, de Bossuet, de saint Jean Chrysostome, vint faire alliance avec ces jeunes esprits, les échauffer, les féconder, les élever jusqu'à eux !

Si leurs jeux, si leurs études me donnaient ces joies, que vous dirai-je de leur piété ? Cela ne peut guère se raconter.

Quelle douceur de les voir réunis dans leur pieux sanctuaire ! quelle foi vive ! quelle ferveur dans la prière ! Aux jours de nos fêtes, et dans ces matinées célestes, dont ils ne perdront jamais le souvenir, l'ange du Seigneur semblait véritablement les recueillir et les cacher sous son aile sacrée !

C'était surtout en ces jours bénis que j'aimais à me rapprocher d'eux, à m'entretenir avec eux, à voir leurs cœurs de près. Il me semblait y respirer la félicité, la paix de l'innocence et tous les parfums du ciel.

Sans doute les nuages de la condition humaine venaient en leur temps troubler ces joies de l'innocence et de la grâce ! mais ces nuages légers de l'enfance une fois écartés, on découvrait là, au fond de ces jeunes âmes, comme un ciel d'azur, où Dieu lui-même faisait briller, dans un horizon d'une pureté infinie, des clartés d'une splendeur divine.

C'est alors qu'une aimable, une noble pudeur, cette vertu qui s'ignore profondément elle-même, donnait un prix nouveau et caché à tout ce qu'ils faisaient. Leurs moindres discours, leurs plus simples paroles, avaient alors des grâces secrètes, ineffables, contre lesquelles on ne pouvait se défendre. Dans ces douces et intimes conversations, que de fois j'ai recueilli sur les lèvres de l'enfance des naïvetés sublimes !

Ma tendresse pour eux était grande ; et cependant je ne leur exprimais jamais qu'imparfaitement les sentiments de mon cœur, surtout pour ceux dont je voyais ainsi la grâce transformer peu à peu, adoucir, purifier, ennoblir la nature.

Combien n'y en a-t-il pas d'entre eux dont je puis dire que j'ai reconnu, que j'ai aimé en eux Dieu présent et personnifié sous les traits les plus aimables ! Leur enfance était celle du Sauveur : comme lui, *ils croissaient en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*

Je me suis souvent demandé : D'où vient donc le charme inexprimable de l'enfance et de la jeunesse ! Pourquoi ce premier âge de la vie a-t-il je ne sais quelle grâce qui charme, qui attendrit, qui ne lasse jamais ? Un ami, que je vénère, me répondit un jour : « Sans doute, l'enfance, c'est la simplicité, c'est la candeur, c'est l'innocence ; mais ce qui ajoute à tout cela un charme indéfinissable et invincible... le voici : l'enfant, c'est l'espérance ! Sans doute, il est la joie du présent ; mais il est surtout l'espérance de l'avenir ! »

Cette parole me frappa, et me rappela celle qui fut adressée à Louis XV par une dame témoin de son sacre. C'était la

marquise de Pisioux : *Ah ! Sire, lui dit-elle, c'est vous qu'il fallait voir alors..... vous étiez beau , beau comme l'espérance !*

C'était tout dire. Un enfant roi ne pouvait lui-même recevoir une louange plus belle et une leçon plus délicate. Mais toujours, et quelle que soit sa condition, l'enfant, c'est la riante, c'est la belle, c'est la douce et pure espérance !

Les divines Ecritures ont ici prodigué les plus gracieuses images.

L'enfant, c'est un tendre rejeton, une faible plante, il est vrai ; mais qui sera peut-être un jour un grand arbre chargé de tous les fruits de la vertu, et projetant au loin son ombre glorieuse.

C'est une fleur prête à éclore et qui promet un riche épanouissement. Si elle paraît déjà si belle à sa première heure, que sera-ce un jour, lorsque, parée de tous les charmes et embellie de tous les dons des cieux , elle s'élèvera pour orner la terre ?

L'enfant, c'est encore un faible ruisseau, une source naissante ; mais il deviendra peut-être un fleuve majestueux ? L'instituteur est cet habile fontenier dont parlent les saints Livres ; sa main dirige ces eaux dociles, les incline où il lui plaît et ne permet pas que jamais des eaux étrangères, impures ou amères viennent troubler leur cours.

Oui, l'enfant c'est l'espérance, l'espérance du ciel même : car c'est l'héritier des palmes éternelles ; l'objet des complaisances de Dieu, le frère et l'ami des anges !

C'est l'espérance de la terre, dont il est déjà la richesse et le trésor, et dont il sera un jour la force et la gloire. C'est l'espérance de la patrie et de l'humanité tout entière, qui se renouvellent et se rajeunissent en lui. C'est ici-bas, surtout, l'espérance de la famille, dont il fait déjà la joie et les délices, dont il sera un jour la couronne et l'honneur.

Aimable créature ! sa première apparition dans le monde,

son premier sourire, son premier regard est un signe de paix, un présage de sérénité pour tous; voyez-le : il n'y a pas un nuage sur ce front; il ignore le passé, il sourit au présent; il s'élançe vers l'avenir, et semble y transporter tout le monde avec lui.

Je me suis aussi demandé quelquefois : Pourquoi fait-il surtout la joie de ses plus vieux parents? — Ils ne peuvent se lasser de le voir, de le bénir, de l'entendre, d'admirer sa force, son agilité, sa grâce. L'éclat, la douceur de ce sourire; la pureté, la transparence de ce front; la limpidité, la flamme de ce regard, tout cela leur rappelle sans doute que nous vieillissons, que nous pâlissons, que nous mourons chaque jour; mais aussi que nous ne devons ni pâlir, ni vieillir, ni mourir : et cet enfant est sous leurs yeux comme un souvenir, comme un reflet de cette immortelle jeunesse qui fut l'apanage primitif de notre nature.

Certes, plus j'y réfléchis, et je le dirai au risque de me répéter, moins je m'étonne que le Fils de Dieu, dans son passage sur la terre, ait aimé les enfants et mis sa joie à les bénir : Jésus-Christ aimait les hommes et il les bénissait tous en bénissant l'enfance, qui est l'espérance de la grande famille humaine. Qui ne connaît les scènes évangéliques? Notre-Seigneur parcourait les villes et les bourgades en faisant le bien et guérissant les malades. Les mères, toujours si habiles à deviner les cœurs dignes d'elles, accouraient sur ses pas et lui amenaient leurs petits enfants, lui demandant de les bénir. Les enfants et les mères étaient en si grand nombre, que les apôtres importunés s'en plaignaient et voulaient les éloigner. Mais le divin maître ordonnait qu'en leur fit place : *Laissez venir à moi les petits enfants*, disait-il, *le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent*. Puis, prenant ces petits enfants, il imposait ses mains sur leurs fronts, il les bénissait avec tendresse, il les pressait contre son cœur, et il répétait : *Laissez venir à moi les petits en-*

fants! le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

C'était tout dire : le prix de la vie éternelle était révélé : la nécessité d'une régénération et d'une nouvelle innocence était proclamée ; et désormais les portes du royaume des cieux devaient demeurer fermées à quiconque refuserait de descendre jusqu'à cet âge.

Quand le Fils de Dieu ne serait venu des cieux que pour dire cette parole, elle suffirait à sa gloire et au bonheur de l'humanité. Qui avait dit cela avant lui ? qui avait pensé et senti de cette sorte ? Depuis quatre mille ans, à part quelques froides paroles échappées à la raison d'un philosophe, l'enfance était sur la terre l'objet du mépris des sages et de la cruelle insouciance des législateurs ! Mais au milieu de la corruption universelle, elle était les plus chères et les seules amours du ciel ; et, quand le père de famille vint rechercher ses enfants, quand le Créateur voulut se faire connaître des siens, ce ne fut pas par des paroles fastueuses qu'il se déclara. Non, avant de se donner pour le maître et le docteur du monde, il lui plut de se révéler sous un aspect plus touchant et sous un nom plus doux : on y sentait bien la grandeur et la puissance du Roi des cieux ; mais c'était surtout un père tendre ; on y sentait avant tout son amour, et, lorsqu'il dit : *Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent...*, les pères et les mères attendris se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent !

Ah ! je comprends pourquoi les prophètes ont exalté par de si magnifiques louanges la gloire des patriarches, et le noble orgueil de la fécondité maternelle ! Volontiers, en achevant ces lignes, je m'écrierai avec eux et redirai l'exclamation évangélique : Heureuses les mères dont les entrailles saintement fécondes ont donné à la terre et au ciel des enfants nombreux ! heureuses les mamelles qui les ont allaités ! Jamais une mère ne mit de plus nobles bijoux sur son

cœur, jamais plus belle couronne ne ceignit son front glorieux !

CHAPITRE III

L'Enfant gâté.

L'ENFANT GÂTÉ ! J'aurais voulu ne pas traiter ce pénible sujet ; mais je ne pouvais l'éviter, surtout dans un livre où il est question de l'autorité et du respect.

L'ennemi mortel de l'autorité et du respect, c'est l'enfant gâté.

Et, d'autre part, gâter un enfant, c'est manquer aussi tristement que possible au respect qui est dû à la dignité de sa nature, à l'intérêt que réclament ses destinées et son honneur.

On rit quelquefois en parlant de ces enfants gâtés : je n'en ai jamais ri ; jamais la vue d'un enfant gâté n'a pu m'arracher un sourire. Rien n'est moins plaisant. C'est pour moi quelque chose d'effroyable, effroyable dans le présent, effroyable dans l'avenir.

La justice et la vérité percent souvent jusque dans la légèreté même des paroles du monde : c'est *un enfant terrible*, dit-on quelquefois avec une agréable insouciance, ou même avec une certaine satisfaction de vanité. — Oui, *terrible*, et plus qu'on ne le voudra quelque jour ! car c'est bien de l'enfant gâté qu'on peut redire la parole des saintes Écritures : *Le lionceau deviendra lion, et il apprendra un jour à dévorer les hommes.* (Ézéchiel, xix, 6.)

Que faites-vous toute la journée ? disait-on à une jeune femme. — *Je m'occupe à gâter mes enfants*, répondit-elle. Ce n'était-là, dans sa pensée, qu'une saillie plus ou moins spi-

rituelle; mais ce mot-là était plus sérieux qu'elle ne le pensait. Elle condamnait amèrement par là tant de mères imprudentes qui semblent, en effet, n'avoir pas d'autre occupation que de gâter leurs enfants pendant tous les premiers temps de leur vie : elle se condamnait amèrement elle-même. Elle le sut plus tard par une cruelle expérience.

Mais les enfants sont si jeunes! dit-on, quel mal y a-t-il à les gâter un peu? cela est sans conséquence, c'est l'affaire de quelques années. — Non! c'est pour la vie. La Vérité éternelle en a prononcé l'oracle formel : *Le jeune homme sera dans un âge plus avancé ce qu'on l'aura fait dans son enfance.* (Prov. xx, 6.)

Il y a bien des manières de gâter un enfant : on gâte son esprit par l'exagération inconsidérée des louanges.

On gâte son caractère en lui laissant faire toutes ses volontés : on gâte son cœur en s'occupant de lui à l'excès, en l'adorant, en l'idolâtrant.

Toutes ces manières de gâter les enfants, cet art si triste de dépraver un âge qui est l'espérance de la vie entière, peuvent se réduire au développement des deux funestes principes, source de toute perversité humaine : la mollesse et l'orgueil.

Rien ne peut donner l'idée de ce que deviennent les enfants qui sont gâtés par la mollesse, qui sont gâtés parce qu'on leur fait trop de caresses, parce qu'on leur témoigne une tendresse trop sensible, parce qu'on accorde à leurs goûts, à leur appétit, à leurs regards, à leur paresse, à leurs désirs tout ce qu'ils veulent.

Ce sont quelquefois de vrais petits animaux sauvages. Ils paraissent et sont ordinairement ce qu'on nomme de jolis enfants, gracieux, complaisants, flatteurs. Il n'y a pas de souplesse insinuante, de bassesses agréables, dont ils n'aient le secret pour obtenir de vous ce qu'ils désirent; vous les trouvez charmants, si vous n'y regardez pas de près; mais,

si tout à coup vous vous apercevez de leur manège et de votre faiblesse, si vous essayez une résistance, si vous exigez d'eux le moindre travail, l'application la plus légère, immédiatement l'humeur, le silence chagrin et boudeur, ou même la grossièreté brutale et violente, vous révèlent que ces enfants si aimables sont des enfants trompeurs; qu'au fond et dans le vrai, comme des animaux apprivoisés, ils ne sont sensibles qu'à l'appât des moyens qui les apprivoisèrent, mais qu'ils redeviennent des animaux sauvages et méchants, qu'ils mordent et qu'ils déchirent dès qu'on refuse quelque chose à leurs appétits.

J'exagère peut-être. — Cet âge si tendre est-il donc capable de tant de méchanceté? Voici ce qu'en pensaient Fénelon et saint Augustin, et que l'on remarque qu'ils parlaient de la première enfance : « Considérez, disait Fénelon, combien dès cet âge les enfants cherchent ceux qui les flattent et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent, combien ils ont déjà d'artifice ou de jalousie ! »

« J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savait pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec lui. »

Certes, je n'aime pas les enfants secs, durs et hautains; mais les enfants tendres, insinuants, souples, caressants, pour être plus aimables au premier abord, ne sont pas moins redoutables à mes yeux et font courir à leur éducation de plus grands dangers, et ce qui ajoute au péril, c'est qu'on y est pris très-facilement. Les plus habiles s'y laissent souvent tromper.

« Il faut observer, dit Fénelon, qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. »

Et puis qu'arrive-t-il? on s'en amuse, quelquefois on s'en vante : on les flatte, on les laisse flatter par tout le monde, par des petits esclaves, par des femmes serviles, qui cherchent à s'insinuer auprès d'eux par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes les fantaisies et nourrissent comme à plaisir leurs petites passions les plus dépravées.

Bientôt les grâces trompeuses de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint, la tendresse apparente du cœur se perd : tout à coup on découvre en eux, avec effroi, une désolante sécheresse d'âme, une dépravation profonde : et, en fin de compte, ces jolis enfants deviennent véritablement effroyables; on s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'il n'y a pas d'être plus dur, plus méchant, plus hautain, plus violent, plus égoïste, plus ingrats, plus injustes, plus odieux, que les enfants gâtés par la mollesse!

Qu'on me pardonne d'insister sur de si pénibles détails. Rien n'a moins de charmes pour moi. Je ne le fais que par compassion, par devoir, par charité, pour épargner aux parents, aux familles, aux enfants eux-mêmes, les redoutables calamités qui sont les conséquences nécessaires du mal que je déplore.

Les parents faibles et inconsiderés qui se jouent avec les caprices et les passions naissantes de leurs fils et de leurs filles, qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur permettre toutes sortes d'excès, n'ont pas médité ces choses, n'ont pas prévu tout ce qu'ils auront à souffrir un jour de la licence, de l'ingratitude et des emportements de ces malheureux enfants. Qu'ils y songent du moins aujourd'hui, et qu'ils me laissent appeler toute leur attention sur ce grave sujet.

Les païens eux-mêmes en avaient compris toute l'importance : « Avant tout, disait un ancien philosophe, avant tout que la vie des enfants soit frugale, leurs vêtements simples et de même sorte que ceux de leurs condisci-

« ples¹. Ne les laissez pas tomber dans la paresse et l'oisiveté.
 « Ecartez-les surtout des approches de la mollesse ; rien ne
 « dispose plus à la colère qu'une Education délicate et effé-

1. Rien n'est pire chez les enfants et ne les gâte plus tristement et plus vite que la vanité des habits. Il faut leur en inspirer de bonne heure le mépris. Pour moi, au Petit-Séminaire de Paris, je poursuivais impitoyablement toutes les vaines recherches de parure. Je ne permettais jamais, par exemple, l'ostentation des montres et des chaînes d'or. Je leur disais : « Vous porterez une chaîne d'or quand vous le mériterez. Soyez les premiers de votre classe. Ce sera alors une juste et honorable distinction : celle de l'esprit, du travail et de la sagesse. »

Quant aux parfums et à ceux qui se parfumaient, je les flétrissais impitoyablement. Je leur disais, et leur redisais au besoin, la parole des anciens : *Hoc mihi suspectum est quod olet bene... non bene olet, qui bene semper olet.*

A ceux qui donnaient à leur chevelure des soins affectés, je redisais crûment ce mot qu'un homme de grande expérience me dit un jour : *Soyez sûr qu'un écolier qui commence à se peigner avec affectation et à soigner sa cravate devient un mauvais écolier, et que le plus souvent ses mœurs sont à la veille de se troubler.*

Plusieurs trouveront peut-être tout ceci sévère : c'est la sévérité de l'expérience. Me permettra-t-on de revenir aux montres et aux chaînes d'or, et d'ajouter que je n'ai jamais goûté la religion des parents qui promettent à leurs enfants, comme récompense, pour le jour de leur première communion, des vanités de ce genre ? Le jour de la première communion n'a pas besoin d'autre prix que lui-même. Il se rencontre là, d'ailleurs, un véritable péril pour la piété naissante de ces pauvres enfants. J'ai vu quelquefois la montre plus adorée que Dieu lui-même en ce grand jour.

Les parents, même religieux et sages, se font souvent sur tout cela une étrange illusion, lorsqu'ils s'imaginent que les choses de l'âme se traitent avec de tels moyens.

¶ Je me souviens, entre autres, d'un fort honnête homme, à qui je croyais devoir me plaindre de son fils. C'était un enfant très-dissipé, indocile, turbulent, sans aucune piété. Je crus devoir avertir le père, en présence même de l'enfant, que s'il n'y avait pas bientôt un changement sérieux et profond, la première communion serait impossible. Le père était fort touché, mais l'enfant demeurait insensible. Alors cet excellent homme se mit à pleurer, et voyant que le moment était venu de ne rien épargner, pour attendrir son fils et le décider à faire un effort sur lui-même, il se tourna vers lui avec une vive émotion, et lui dit : *Quelle peine tu me fais ! Eh bien, écoute, si tu fais ta première communion, je te donnerai un CHEVAL !* C'était un ancien militaire, grand chasseur. Son exhortation, on le comprend, me fut d'un médiocre secours.

« *minée*. L'indulgence qu'on a pour les fils uniques et la liberté dont jouissent les pupilles sont *des sources inévitables de corruption*. Que peut devenir un enfant à qui l'on n'a jamais rien refusé, dont la mère inquiète a sans cesse essuyé les larmes, et qui a toujours eu raison vis-à-vis de ses maîtres?...

« Il faut écarter des enfants la flatterie; qu'ils entendent la vérité, qu'ils connaissent quelquefois la crainte et toujours le respect, qu'ils aient de la déférence pour leurs supérieurs, qu'ils n'obtiennent rien par colère. Ce que vous leur avez refusé quand ils pleuraient, accordez-le-leur quand ils seront calmés, » (SÉNÈQUE, t. VII, p. 162 ¹.)

Si j'insiste sur ces tristes observations, je le fais aussi par compassion pour les instituteurs de la jeunesse, afin de leur épargner tout ce qu'il y a de plus ingrat dans leur tâche. Toutes ces observations sont des expériences et des souvenirs :

Non ignara mali, miseris succurere disco.

Dans les laborieuses fonctions de l'Education publique, je n'ai jamais rien trouvé de plus douloureux à voir, de plus pénible à élever que les enfants gâtés; et je dois avouer que tous mes soins, tous mes efforts, y ont presque toujours échoué. Je le dis surtout des enfants gâtés par la mollesse : ceux-là, je les ai trouvés toujours à peu près incurables.

Les enfants gâtés par orgueil nous donnaient quelquefois

1. *Tenuis ante omnia victus, et non pretiosa vestis, et similis cultus cum equalibus. In desidiam otiumque non resolvemus, et procul a contactu deliciarum retinebimus. Nihil enim magis facit iracundos quam educatio mollis et blanda. Ideo unicis quo plus indulgetur, pupillisque quo plus licet, corruptior animus est. Non resistet offensis, cui nihil unquam negatum est, cui lacrymas sollicita semper mater abstersit, cui de pedagogo satisfactum est...*

Longe itaque ab assentatione pueritia removenda est : audiat verum, et limeat interim, vereatur semper ; majoribus assurgat, nihil per iracundiam exoret, quod fletu negatum est, quieto offeratur...

pendant de longues années les plus dures peines; mais, grâce au concours, au dévouement, aux lumières des maîtres, grâce à la forte éducation que nous nous étions proposée, nous en venions souvent à bout avec le temps.

Les enfants gâtés par orgueil offrent, sans doute, un triste spectacle, mais un spectacle moins hideux toutefois que les enfants gâtés par mollesse. L'orgueil de l'enfant, grâce à la naïveté de son jeune âge, n'a pu dépraver profondément encore toutes ses belles et nobles qualités. Il reste du moins chez ces fières natures de grandes ressources d'Éducation, tandis que chez les enfants gâtés par la mollesse, il ne reste rien que la corruption, le vice, un égoïsme sauvage et sensuel.

Dans le vrai, c'est l'anéantissement intellectuel, moral et physique. On ne trouve plus là qu'un fond de molle lâcheté, où tout mal, toute ignominie, toute misère morale éclôt naturellement du sol.

Dans ma compassion pour eux, je les comparais souvent à de jeunes arbustes qu'un sol perfide a nourris de sucS empoisonnés, à de tendres fleurs flétries par des souffles malfaisants, et dont le parfum naturel est devenu une odeur de corruption et de mort.

Pour faire l'Éducation d'un tel enfant, il faut une création nouvelle. Il faut, non pas seulement corriger, mais refaire la nature : entreprise prodigieuse ! il y faut un temps, une suite, une patience, une fermeté, une intelligence qui se rencontrent rarement au degré nécessaire, et qui seront toujours insuffisants, sans une grâce de Dieu extraordinaire. L'action surnaturelle la plus miséricordieuse et la plus puissante peut seule accomplir le miracle d'un tel renouvellement.

Aussi, avant la première communion, j'espérais : après, jamais.

Certes, c'était bien dans une inspiration toute divine que le Sage prononçait autrefois ces graves maximes, que je suis aise de mettre sous les yeux des parents :

« Celui qui aime ses enfants ne se lasse pas de les corri-
 « ger, espérant qu'il trouvera par là, en eux, son bonheur
 « à la fin de ses jours, et qu'il ne les verra pas mendier aux
 « portes. (*Ecclésiastique*, xxx, 4.)

« Vous avez des enfants? donnez-leur une bonne Educa-
 « tion et accoutumez-les dès la plus tendre jeunesse au joug
 « de l'obéissance. (*Id.*, vii, 25.)

« Ce n'est point aimer son fils que de lui épargner les châ-
 « timents : quand on l'aime véritablement, on s'applique à
 « le corriger. (*Proverbes*, viii, 24.)

« Châtiez votre fils sans jamais perdre courage, de peur
 « qu'il ne vous réduise à l'affreuse nécessité de souhaiter
 « sa mort. (*Id.*, xix, 18.)

« Le cheval qu'on n'accoutume point au mors devient in-
 « domptable, et l'enfant abandonné à ses caprices ne con-
 « naît plus de frein. (*Ecclésiastique*, xxx, 8.)

« Flattez votre fils, et il vous rendra tremblant ; jouez avec
 « lui, et il vous attristera. (*Id.* xxx, 9.)

« Ne vous familiarisez même pas trop avec lui, de peur que
 « vous n'ayez bientôt sujet de vous en repentir et qu'il ne
 « vous réduise enfin au désespoir. (*Id.*, xxx, 10.)

« Ne le rendez pas maître de ses actions pendant sa jeu-
 « nesse ; surveillez jusqu'à ses pensées. (*Id.*, xxx, 11.)

« Courbez sa tête et soumettez-le dans sa jeunesse : châ-
 « tiez-le sévèrement pendant qu'il est enfant, de peur qu'il
 « ne s'endurcisse et ne veuille plus vous obéir, et qu'alors il
 « ne devienne la douleur de votre âme. (*Id.*, xxx, 12.)

Instruisez donc votre fils, travaillez à le former, de peur
 « qu'il ne vous déshonore par une vie honteuse. (*Id.*, xxx, 13.)

« Ne laissez pas votre fils vivre sans discipline et sans
 « règle. (*Prov.* xxxiii, 13.)

« Si vous l'élevez avec fermeté, vous délivrerez son âme
 « de la mort. (*Prov.*, xxxiii, 14.)

« La sottise est comme attachée et liée dans le cœur d'un

« enfant : c'est la verge de la discipline qui l'en chassera.

« Élevez bien votre fils et il rafraichira votre cœur, et il « fera les délices de votre âme. » (*Prov.*, xix, 17.)

J'ajouterai seulement à ces admirables maximes une observation que la justice réclame en faveur d'une espèce particulière d'enfants gâtés : ceux-là sont dignes d'une grande compassion ; et toutefois combien il faut y prendre garde ! Je veux parler des enfants gâtés pour cause ou sous prétexte de maladie, d'infirmité, de délicatesse physique.

Les soins qu'on donne aux enfants maladifs, qu'on leur prodigue, dont on les entoure constamment, gâtent quelquefois ces enfants d'une manière déplorable. Rien n'est plus funeste à un enfant que d'être ainsi, pendant plusieurs années, le tendre et unique objet, l'objet constant de tous les soins, de toutes les prévenances, de toutes les préoccupations d'un père, d'une mère, et de tous les serviteurs d'une maison.

On ne sait rien lui refuser ; toutes les pensées, tous les regards se tournent sans cesse vers lui : il est le centre de toutes les tendresses.

Je le répète, rien de plus digne de compassion, parce que c'est un mal presque inévitable, et cependant un grand mal ; et que de longues années de bonne santé et de bonne Éducation seront nécessaires pour réparer un tel malheur !

Il faut du moins être averti du péril et éviter tout ce qui peut être évité. Il faut tâcher de ne pas le servir, ce cher petit malade, inutilement, et de ne rien accorder qu'au besoin réel, à la sage tendresse, à la juste sollicitude. Je n'hésite pas à dire que nulle Éducation au monde n'exige d'un père et d'une mère plus de sagesse, plus de prévoyance, plus d'habileté, plus de perspicacité que l'Éducation de ces pauvres enfants.

Je dois maintenant parler des enfants gâtés par l'orgueil : ce sont assez souvent de bonnes et riches natures ; mais quels dangers s'y rencontrent pour leur Éducation !

Rien ne peut dire jusqu'où va quelquefois leur indocilité, leur impertinence, leur vanité, leur ostentation, leur dureté, leur hauteur, leur insolence même! Si l'Education, au lieu de corriger à temps ces dispositions vicieuses, vient à les entretenir et à les fortifier, ils feront sentir un jour à leurs parents tout le poids de cet orgueil nourri par de fatales complaisances.

Hélas! il le faut avouer ici, c'est le plus souvent l'orgueil des parents qui excite, qui développe, qui élève l'orgueil des enfants. C'est ce que Fénelon avait observé autrefois, et il traçait ainsi le portrait d'un enfant gâté par l'orgueil :

« Sa mère l'avait nourri dans une hauteur et dans une fierté
 « qui ternissaient tout ce qu'il y avait de plus aimable en lui.
 « Son naturel était bon et sincère, mais peu caressant : il ne
 « s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres :
 « il ne savait point donner avec un cœur noble et porté au
 « bien ; il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié,
 « ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour
 « lui, ni attentif à distinguer le mérite ; il suivait son goût
 « sans réflexion. Le bonheur de le servir était, selon lui, une
 « assez haute récompense pour ceux qui le servaient. Il ne
 « fallait jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissait
 « de le contenter, et les moindres retardements irritaient
 « son naturel ardent.

« Il avait été flatté par sa mère dès le berceau, et il était
 « un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans
 « l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa
 « première jeunesse, n'avaient pu modérer cette impétuosité
 « et cette hauteur. Son orgueil se relevait toujours comme la
 « palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque
 « effort qu'on fasse pour l'abaisser. »

Je ne saurais donc assez le redire, soit aux parents, soit aux instituteurs : Prenez-y garde, plus cet enfant que vous devez élever est une belle et riche nature, plus vous devez

éviter que l'orgueil ne le déprave. Si cette belle nature est une nature forte, de cet enfant qui pouvait être un homme distingué et peut-être un homme supérieur, vous ferez un tyran, un être odieux. Il se regardera comme étant d'une autre espèce que le reste des hommes. Les autres ne lui sembleront mis sur la terre que pour lui plaire et le servir, pour prévenir toutes ses volontés, adorer tous ses caprices ; et rapporter tout à lui comme à une divinité : comme ce duc de Bourgogne, dont le duc de Saint-Simon nous dit que « dès
 « l'âge de sept ans, il était dur, colère jusqu'aux derniers
 « emportements contre les choses inanimées, impétueux
 « avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance,
 « même des heures et des éléments, sans entrer dans des
 « fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son
 « corps ; opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs,
 « la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une
 « sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait
 « supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était
 « extrême : enfin, livré à toutes les passions et transporté de
 « tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à
 « la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules
 « avec une justesse qui assommaît ; de la hauteur des cieux,
 « il ne regardait les hommes que comme des atomes avec
 « qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fus-
 « sent. »

Voilà ce qu'une première et mauvaise Education avait fait de cet enfant, dont l'Education de l'archevêque de Cambrai fit depuis ce prince admirable que Voltaire lui-même a loué en disant ;

Sous son règne la France eût été trop heureuse.

Si cette riche nature, malgré sa richesse, est une nature *vaine et faible*, l'Education de votre orgueil en fera un sot, un impertinent, un être vil et faux ; parlant de tout à tort et

à travers, incapable d'une étude grave, d'un succès élevé; tout au plus ce qu'on appelle un aimable cavalier, c'est-à-dire un fat inutile à lui-même et aux autres, et qui souvent, si les circonstances s'y prêtent, finit à vingt-cinq ans par se déshonorer, lui et sa famille.

Fénelon, ce grand maître en Education, voulait qu'on prévînt ce malheur dès la plus tendre enfance, et afin que les enfants ne devinssent pas ce qu'on appellerait aujourd'hui des lions superbes, voici comme il enseignait à n'en pas faire d'abord des impertinents et des sots. Mes lecteurs me sauront gré, je n'en doute pas, de mettre sous leurs yeux des observations si délicates et si profondes : « Souvent, disait-il, « le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les « accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, « et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connais- « sances distinctes ; il leur en reste toute leur vie l'habitude « de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils « n'ont point d'idées claires : ce qui fait un très-mauvais ca- « ractère d'esprit.

« Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un « effet pernicieux ; ils aperçoivent qu'on les regarde avec « complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les « écoute avec plaisir. Par là, ils s'accoutument à croire que « le monde sera toujours occupé d'eux.

« Pendant cet âge où l'on est applaudi et où l'on n'a point « encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances « chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour « toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait « d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils « avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent ; ils s'imagi- « naient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admi- « rable. Il faut donc prendre soin des enfants, sans leur « laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que « c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés

« que vous êtes attentifs à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. »

Fénelon disait encore : « Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paraître dans les enfants pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. »

Il est une autre espèce de *petits prodiges* contre lesquels il faut bien aussi se mettre en défiance : qu'on me pardonne ce que je vais dire et qu'on ne s'en étonne pas; c'est un point si délicat et si important, que je ne puis taire ici ce que j'en pense et ce que j'en sais. Je veux parler de ces petits prodiges de sagesse et de vertu, de ces enfants nés corrects et réservés, qui vous paraissent toujours sans défauts et grandissent irréprochables.

Au Petit-Séminaire de Paris, j'éprouvais un effroi secret et comme une terreur involontaire toutes les fois qu'un père, une mère, m'amenant leur fils, me disaient : Nous n'avons jamais eu un reproche à lui faire, c'est une vraie petite perfection. Je ne me permettais pas la contradiction : elle n'était guère possible alors; mais je me disais en moi-même : **Voici une rude besogne, il faudra de la patience avec l'enfant et avec les parents.**

J'étonne peut-être ici : l'étonnement cessera lorsque j'ajouterai ce qui me reste à dire sur ce grave sujet. De toutes les observations que vingt-cinq années d'expériences dans l'Éducation m'ont fait faire, voici la plus profonde, la plus sérieuse, la plus douloureuse même.

Non-seulement j'étais effrayé lorsque des parents, m'ame-

nant leur fils, me disaient : Nous n'avons jamais eu aucun reproche à lui faire ; mais j'étais effrayé encore plus lorsque, après plusieurs années d'Education au Petit-Séminaire, malgré notre sollicitude et notre vigilance, nous n'avions jamais eu nous-mêmes une réprimande à adresser à un enfant ; lorsque nous aussi nous disions : C'est une perfection ; et que charmés d'un tel ouvrage et d'un tel succès, nous nous laissions aller à traiter comme une perfection ce jeune homme, cet enfant.

Qu'arrivait-il ? c'est que l'amour-propre croissait en lui, se fortifiait en silence, et y devenait quelquefois gigantesque, monstrueux.

Cet enfant n'était ni mou, ni vain, ni léger, ni faible. C'était un esprit grave, une intelligence appliquée, un cœur ferme, un caractère sage. Souvent il avait non-seulement le goût, mais la passion du travail. Cette nature distinguée, attentive sur elle-même, par conscience et aussi par désir d'éloge mêlé d'un subtil orgueil, n'avait jamais un reproche à se faire, n'en recevait jamais un de ses maîtres, et évitait toutes fautes, les plus graves comme les plus légères ; et cependant le mal en lui poussait ses plus profondes racines.

Ceci tient à un des plus tristes secrets de la nature humaine. L'habitude de la vertu et des hommages qu'elle attire, la paix même qu'elle donne à son danger : c'est de gâter le cœur par une grande satisfaction de soi-même, qui rend très-sensible à tout ce qui trouble cette satisfaction intérieure, qui révolte, exaspère, en présence des mécomptes, et transforme tout à coup la douceur en colère, si la vertu n'est solide et n'a été souvent mise à l'épreuve de la contradiction. Ajoutez qu'il n'y a peut-être pas de vertu qui ne couvre quelque défaut, lequel ne grandisse et ne se fortifie à son ombre et à son insu, comme ces plantes sauvages qui poussent au pied d'un bel arbre, et qui apparaissent seules

menaçantes, hérissées d'épines, si l'arbre vient à tomber.

J'ai été plusieurs années sans comprendre le danger de ces perfections prématurées; mais quand l'expérience m'eut enfin éclairé, quand j'eus découvert dans ces riches natures les profondeurs et quelquefois les abîmes d'orgueil qui s'y cachent, il n'y eut pas d'enfant à qui je donnasse plus de soins, plus d'attention, et cela se conçoit : c'était la ruine de notre œuvre dans son succès le plus élevé, la ruine de l'Education dans ses plus nobles sujets, le renversement du plus bel édifice.

Je n'hésite pas à le dire : il manque quelque chose à une Education quand il ne s'y est jamais rencontré ni faute ni reproche.

Combien de fois n'ai-je pas dit, en voyant ces enfants, en les observant : Quand pourrai-je lui faire une juste reprimande et percer la plaie qui se forme dans cette âme : la plaie qui la ronge et qui au bout d'un certain nombre d'années en aurait dévoré toutes les qualités ?

Mais comme il faut que cette opération se fasse tout à la fois avec force et avec tendresse ! *Avec force*, autrement on rencontre une résistance invincible. Refugié dans un respect apparent, l'enfant repousse intérieurement tous vos avertissements et toutes vos leçons. Sa résistance se peint dans son étonnement, dans le jeu de son visage, dans les couleurs qui s'y succèdent, dans un certain air froid et blessé, et jusque dans son silence, dont il fait le signe de sa dignité offensée. C'est alors que l'orgueil révolté monte et mugit dans son cœur comme la vague, et vous n'obtenez plus de lui qu'un dédain insolent, qu'une révolte indomptable; c'est alors qu'il vous faut enfin une force qui brise, ou tout est perdu !

Mais voilà pourquoi j'ai dit aussi : *avec tendresse*; car, après que vous avez brisé cet orgueil, si l'enfant ne sent pas que c'est l'affection la plus tendre, la plus dévouée, une affection

paternelle, je dirai plus, une affection surnaturelle et divine qui vous inspire, il se retire brisé ; mais bientôt il se relève et vous hait ; souvent c'est la haine et le mépris tout à la fois, et tout est encore perdu !

Il reste sur ce point quelques remarques particulières importantes à faire. Ces enfants se révélaient ordinairement et leur perfection prétendue éclatait en quelque grande faute vers dix-sept, dix-huit ans, quelquefois même avant, et voici le plus souvent à quelles occasions :

Si leurs succès habituels dans leurs classes venaient tout à coup à leur manquer, lorsqu'ils montaient dans une classe supérieure ; si, en changeant de professeur, ils en rencontraient un qui leur fût moins favorable, c'était ordinairement alors que *la plaie de leur cœur, plaga cordis*, dit l'Écriture, se découvrait à leurs maîtres et à eux-mêmes. Ils éprouvaient quelquefois tout à coup une aversion étrange pour cette nouvelle classe, un chagrin profond contre ce nouveau professeur : ils évitaient, fuyaient sa rencontre en récréation : ils détournaient de lui leurs regards, ou bien le regardaient de loin avec des yeux pleins d'inquiétude et de ressentiment.

D'autres fois, ce changement était dû à l'éveil d'un sentiment qui avait dormi dans leur cœur et s'était ignoré lui-même, pendant les jours simples de l'enfance, et à la faveur des occupations actives du jeune écolier ; je veux parler du sentiment de la condition sociale. L'aspect de condisciples d'une famille mieux placée, plus riche que la sienne, a commencé un jour à faire naître en lui des comparaisons pleines de regrets amers et de désirs impuissants : dans les noirs chagrins de son orgueil révolté et de sa coupable jalousie, il a éprouvé de l'embarras avec ses parents, il a été moins heureux à les voir ; et, pour cacher ce trouble intérieur à ses condisciples, pour se le cacher à lui-même, il prend de nouvelles allures : la contrainte de son âme se peint dans

son humeur, dans son langage, sur son front; ce détestable sentiment l'a extérieurement changé; on ne sait à quoi attribuer cette étrange et mauvaise transformation : c'est que, de tous les orgueils, le plus vil s'est emparé de lui ! Ce phénomène de perversion se manifeste quelquefois de quinze à dix-huit ans, et même, comme je l'ai dit, dans des jeunes gens auxquels on peut n'avoir pas eu un seul reproche à faire jusque-là.

Oh ! quelle tendresse profonde et savante il faut alors pour regagner ces pauvres âmes, pour triompher de cette redoutable crise ! C'est ici l'effort le plus beau du don d'élever la jeunesse et le plus digne aussi de cette sainte mission.

Tout moyen alors est bon, quand le cœur et le dévouement l'inspirent. Un des plus doux, et peut-être un des plus efficaces, j'en ai du moins expérimenté, c'est d'aller droit au fait, droit au cœur de l'enfant. Il m'est souvent arrivé de les faire venir chez moi. Je leur parlais tendrement, paternellement : « Vous êtes triste, mon enfant ; cela va mal, lui disais-je, en posant quelquefois ma main sur son cœur. Vous me semblez moins heureux ; voyons, n'êtes-vous pas devenu un peu moins bon ? Cela arrive souvent sans qu'on s'en rende compte à soi-même. Je n'ai, quant à moi, aucun reproche à vous faire : mais vous ! êtes-vous content de vous et des autres ? N'êtes-vous pas blessé par quelqu'un, par quelque chose ? De bonne foi, cherchons le coupable : est-il autour de vous ou en vous-même ? N'est-ce pas l'orgueil qui vous trouble ? Dans ce mauvais chagrin que vous ne définissez pas, n'est-ce pas un peu à Dieu, à sa providence, un peu à tout le monde que vous en voulez ? Il n'y a, ce me semble, rien de changé autour de vous : vos parents, vos maîtres sont toujours les mêmes pour vous ; n'est-ce pas vous qui seriez un peu changé pour eux ? Mettez la main sur votre conscience, laissez un peu parler votre raison, votre cœur, votre religion, votre bonne nature : de sang-froid, devant Dieu, devant votre meilleur ami : voyons ? »

J'ai vu souvent alors de pauvres enfants fondre en larmes, me regarder avec confusion et attendrissement, se jeter entre mes bras. Tout était sauvé ! Nous n'avions pas d'autre explication : il y a dans l'âme des tristesses, des pudeurs qu'il faut ménager ! les éveiller suffit !

Que de réflexions il y aurait à faire ici, non-seulement sur les tristes infirmités de notre nature, mais aussi sur les ressources qu'elle offre, lorsque la religion vient à son aide, la touche et l'éclaire !

Il est une observation, hélas ! trop universelle et trop incontestable, et c'est par elle que j'achèverai ce chapitre : le péché originel a altéré les sentiments les plus naturels, et aussi les fonctions les plus nobles du cœur humain.

J'ai parlé des enfants gâtés et des parents qui les gâtent ; les enfants gâtés sont souvent l'exemple de la première de ces altérations, et les parents l'exemple de la seconde. Combien voit-on d'enfants sans reconnaissance pour leurs parents, sans affection, sans respect pour ceux de qui ils reçoivent la vie, la nourriture et tous les soins, hélas ! trop empressés, d'une Education pleine de vanité et de mollesse !

Mais, il faut le redire en finissant, si les enfants sont souvent si coupables, les parents ne le sont-ils pas quelquefois les premiers ? et tout le sujet que nous venons de traiter dans ce chapitre ne le démontre-t-il pas tristement ? Ne suffit-il pas de voir, pour en être convaincu, la peine qu'ont un père et une mère à ne pas gâter leurs enfants, et les efforts qu'il leur faut faire contre eux-mêmes pour éviter ce malheur ? Ne suffit-il pas de voir à quel point le bon sens et la droiture se perdent quelquefois pour eux, et vont s'égarer dans un aveuglement sensible et profond ? La légèreté, l'irréflexion des parents jeunes encore ont ici une funeste influence. En effet, il faudrait, dès ces premiers temps, avoir réfléchi sur les principes à suivre dans l'Education de ses

enfants. Cependant combien d'alliances on été contractées ; combien d'enfants ont grandi sans que les devoirs de l'Éducation se soient un instant offerts à la pensée de leur père et de leur mère ! combien de familles où les fautes, les imprudences de chaque jour, ne montrent que trop de parents qui n'ont pas la moindre idée de la tâche qu'ils ont à remplir ! Que d'erreurs déplorables, de directions vicieuses, de dangereux écarts ! Et comment pourriez-vous attendre de tels instituteurs une marche régulière, un système d'Éducation basé sur des principes justes et modifié suivant les besoins qui se présentent ? Et que deviendra l'enfant abandonné à lui-même, faussé dans son premier développement, ou privé d'une saine culture morale ?

C'est ce que Fénelon se demandait en signalant les redoutables conséquences de cette négligence et de cet aveuglement. « Les enfants, disait-il, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès les premières années ? Les désordres des hommes viennent souvent de la mauvaise Education qu'ils ont reçue de leur mère... »

Que faudrait-il donc faire ? Il faudrait réfléchir, prévoir, agir fortement, avec constance, avec suite ; c'est ce qui coûte. On va au jour le jour ; on n'a guère à souffrir des enfants de cinq ou six ans : ils sont aimables : on rit de leurs défauts et de leurs gentilleses, on s'amuse de leurs gracieuses impertinences, et on ne veut pas prévoir que ces enfants de cinq ou six ans en auront bientôt vingt et trente, et qu'ils feront payer cher à leurs parents le malheur de les avoir gâtés, c'est-à-dire perdus !

« Une vraie affection et bien réglée devrait naître et s'augmenter avec la connaissance que les enfants nous donnent d'eux, dit Montaigne, et lors, s'ils le veulent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle : il en va fort souvent au

« contraire, et le plus communément nous nous sentons plus
 « émus des trépignements, jeux et niaiseries puérites de nos
 « enfants, que nous ne faisons après de leurs actions toutes
 « formées, [comme si nous les avions aimés pour notre
 « passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des
 « hommes '1 »

L'expression de Montaigne est amère : elle ne manque pas de justesse. Et pour moi, lorsque je me suis trouvé-condamné à être le témoin de l'aveuglement et de la faiblesse de ces parents qui ne savent que gâter leurs enfants, quand je les voyais jouer avec ces défauts qui deviendront plus tard des passions si terribles et quelquefois si cruelles, je me répétais avec tristesse la parole de l'Écriture : *Le lionceau deviendra lion ; celui qui joue avec son enfant pleurera quelque jour !*

C'est ce qu'une mère exprimait avec une énergie peut-être encore plus effrayante. On lui racontait qu'une jeune femme, parlant de l'Éducation de ses enfants et des sollicitudes qu'elle entraîne, disait : *C'est vingt ans de supplice ! — Elle se trompe*, répondit cette mère, qu'avait éclairée une plus longue expérience : C'EST A VINGT ANS QUE LE SUPPLICE COMMENCE !

CHAPITRE IV

L'Enfant ; quelques conseils pour sa première Éducation.

Je ne veux pas rester sur ces tristes pensées. Je n'écris point pour contrister le cœur des mères, mais pour les aider dans la douce et difficile tâche que leur a imposée la Providence. S'il en est quelques-unes parmi elles à qui le courage,

1. MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. VIII

je n'ose pas dire l'intelligence, manque pour accomplir sans faiblesse de si grands devoirs, il en est un bien plus grand nombre à qui la religion et l'amour maternel ont révélé l'art admirable d'élever leurs enfants, selon le cœur de Dieu et selon le vœu de la nature. C'est à ces femmes véritablement bénies du ciel que je voudrais demander en ce moment quelques conseils pratiques, dont je pourrais alors présenter la lumière et l'autorité avec plus de confiance à toutes les mères.

On le comprend : ce n'est point un traité d'Education élémentaire que je prétends leur offrir ici, mais seulement, je le répète, quelques conseils, quelques aperçus dont leur pénétration et leur tact exquis sauront bien saisir la portée et faire l'application. On a d'ailleurs écrit beaucoup déjà sur ce sujet. Je me bornerai donc à quelques points essentiels.

L'Education commence à la naissance même de l'enfant. Tous les sages, tous les hommes d'expérience, tous les maîtres de la morale, les païens eux-mêmes, l'ont proclamé : le jour où cet enfant ouvre son premier regard à la vie et fait entendre ses premiers cris, toute une série de devoirs relatifs à son Education est imposée à tous ceux qui l'entourent.

L'Education de ces premiers temps, qu'on ne s'y trompe pas, est le fond, la base de tout ce qui recevra plus tard son développement dans l'Education la plus avancée, et son application même dans tous le cours de la vie. En toutes choses, tout dépend des principes : c'est une vérité banale à force d'être vraie ; mais c'est surtout en fait d'Education qu'il y faut prendre garde et qu'on doit s'attacher aux principes les meilleurs, les poser fortement dès l'abord et les suivre avec persévérance.

Voici en quels termes le grand Bossuet faisait remarquer l'importance décisive de ces commencements :

« Si de très-bonne heure on s'occupe avec soin des en-

« fants, alors l'action paternelle et de bons enseignements
 « peuvent beaucoup. Au contraire, si on laisse de mauvaises
 « et funestes maximes entrer une fois dans leur esprit, alors
 « la tyrannie de l'habitude se rend invincible en eux, et il
 « n'y a plus de remède qui puisse guérir le mal. Pour em-
 « pêcher qu'il ne devienne incurable, il faut le prévenir ¹. »

Et cependant qu'arrive-t-il, et que fait-on de ce premier âge de la vie? *On l'abandonne*, dit Fénelon, *à des femmes indiscrètes et déréglées. Et c'est pourtant l'âge, ajoute-t-il, où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a la plus grande influence sur tout l'avenir d'un enfant.*

La sagesse antique a parlé le même langage.

« Tu n'ignores pas, disait Platon, qu'en toutes choses la
 « grande affaire est le commencement, surtout à l'égard
 « d'êtres jeunes et tendres; car c'est alors qu'ils se façon-
 « nent et reçoivent l'empreinte qu'on veut leur donner. En
 « ce cas, souffrirons-nous que les enfants écoutent toutes
 « sortes de fables imaginées par le premier venu, et que
 « leur esprit prenne des opinions, la plupart du temps con-
 « traaires à celles dont nous reconnatrons qu'ils ont besoin
 « dans l'âge mûr? (PLATON, *Républ.* liv. II, t. IX, p. 405-406.)
 « Nous engageons donc les nourrices à ne raconter aux en-
 « fants que des fables bien choisies, et à s'en servir pour
 « former leurs âmes avec encore plus de soins qu'elles n'en
 « mettent à former leurs corps. »

Les parents, même chrétiens, sont quelquefois, il faut l'avouer, si ignorants de leurs devoirs, si aveugles en ce qui touche la première Education de leurs enfants, et surtout si imprudents, si inconsidérés dans le choix qu'ils font de ceux et de celles qui devront donner leurs soins à ces premières années, qu'il est malheureusement trop nécessaire d'insister

1. De l'Éducation du Dauphin.

sur ce point, et que je crois particulièrement utile de mettre sous leurs yeux ce que disait autrefois sur ce sujet le paganisme lui-même.

Plutarque, dans un traité fait exprès sur l'Education des enfants, s'exprime avec plus de force encore que Platon :

« Il faut employer tous ses soins à bien choisir les nourrices chargées de la première Education. En effet, s'il est nécessaire de façonner les membres des enfants, aussitôt après leur naissance, pour ne leur laisser contracter aucun défaut naturel, on ne peut aussi former trop tôt leur caractère et leurs mœurs.

« L'esprit des enfants est une pâte flexible, qui reçoit sans résistance toutes les formes qu'on veut lui donner ; une fois fortifiés par l'âge, on les plie difficilement. Les sceaux se gravent vite sur une cire molle ; de même les préceptes qu'on donne à ces esprits encore tendres s'y impriment facilement et y laissent des traces profondes.

« C'est pour cela que le divin Platon recommande si expressément aux nourrices de ne point entretenir les enfants de contes ridicules qui remplissent leur esprit d'idées fausses et absurdes.

« On doit encore, par le même motif, choisir avec soin les jeunes serviteurs qu'on place auprès des enfants pour les servir ou pour être élevés avec eux. Il faut particulièrement qu'ils aient des mœurs pures ; en second lieu qu'ils sachent bien leur langue, et qu'ils la parlent correctement. DES SERVITEURS CORROMPUS COMMUNIQUERAIENT BIENTÔT AUX ENFANTS LES VICIES DE LEUR LANGAGE ET DE LEURS MŒURS. »

Le sage Quintilien a consacré aussi de belles pages à ce sujet si important. Il serait trop long de les citer.

Je l'ai dit : les soins donnés à ces premières années sont le commencement de tout ce qui recevra plus tard son application ou son développement. Tout y demande donc l'attention la plus sérieuse. L'Education physique, l'Education in-



tellectuelle, l'*Education morale*, l'*Education religieuse*, rien ne doit donc être abandonné au hasard, rien ne peut être fait ou essayé à l'aventure.

L'*Education physique* est beaucoup à cet âge, qui comprend, comme nous l'avons vu, à peu près les huit ou dix premières années de la vie.

Des auteurs plus ou moins graves ont donné, à cet égard, des conseils infinis, où se rencontraient des choses plus ou moins sages, mêlées à d'étranges détails et à des pensées qu'il nous est impossible d'approuver.

Nous nous bornons à désirer que cette première Education ne soit, *ni trop molle* : car on développerait ainsi outre mesure ce principe de mollesse et de sensualité, qui résiste plus tard à tous les efforts de l'Education la plus sérieuse et de la Grâce; *ni trop dure* : l'existence et les organes de l'enfant sont encore si frêles!

« Ce qu'il y a de très-important alors, dit Fénelon, c'est
« de ne pas trop presser les enfants, de laisser affermir leurs
« organes, de ménager leur santé et de ne les former que
« peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement. »

Et cependant, dès lors aussi, l'*Education intellectuelle* doit appeler l'attention.

Dans l'enfant, le travail de l'intelligence est prodigieux.

C'est pendant ces premières années que son esprit acquiert, non-seulement dans le langage usuel et dans la connaissance des objets sensibles, mais encore dans la langue et dans la connaissance de choses purement spirituelles, une multitude extraordinaire de notions.

On sait que ce fait a excité l'admiration de tous les observateurs clairvoyants, qui ont reconnu dans ce travail secret et presque tout spontané un des plus étonnants mystères et un des plus profonds bienfaits de la Providence.

Parmi les enfants que gâte la première Education intellectuelle, il y en a de deux sortes :

Il y a ceux à qui on ne fait rien faire ; puis il y a ceux à qui on fait trop faire.

La première Éducation, si elle est sage et prévoyante, profitera sans doute des étonnantes dispositions de l'enfance, et de cette merveilleuse ouverture de l'esprit à toutes choses, pour lui donner dès lors des idées simples, justes, claires, précises.

Mais elle se défiera de la manie de créer de petits prodiges de six ou huit ans, qui sont des enfants médiocres à quinze ou vingt.

Si elle est réelle et sans vanité, elle s'appliquera constamment à former la parole de l'enfant et tout son langage à une pureté convenable ; mais elle attachera peut-être une faible importance à lui apprendre deux ou trois langues étrangères, dont plus tard, dans le cours de son Éducation publique, il ne pourra pas conserver l'usage ; et dont les notions confuses suffisent néanmoins quelquefois pour arrêter l'élan de l'esprit dans les études plus sérieuses.

Le défaut que je signale ici n'est pas médiocre. Sans doute, il peut y avoir de grands avantages à apprendre et à parler de bonne heure quelques langues étrangères : mais cette étude mal faite, mal commencée, mal suivie, peut avoir aussi les plus graves inconvénients.

Fénelon, en parlant de la manie qui régnait au temps où il vivait, de faire apprendre aux jeunes enfants l'italien et l'espagnol, allait jusqu'à dire *qu'il y avait beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude,*

« Quand même, disait-il encore, vous pourriez avancer
« beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez
« encore craindre de le faire ; car le danger de la vanité et
« de la présomption est toujours plus grand que le fruit de
« ces Educations prématurées qui font tant de bruit : on ne
« doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des
« choses exquises. »

Il est manifeste que tout cela demande une grande attention et un rare discernement.

J'ai vu des enfants condamnés à ne rien faire pendant les plus belles années de leur jeunesse, de quatorze à dix-huit ans, parce que de six à dix ans on les avait accablés de travail et épuisés.

D'autre part, cependant, il faut bien prendre garde, sous prétexte de ne pas fatiguer les enfants, de les laisser sans rien faire, de les accoutumer à vivre dans l'oisiveté et sans règle. Quand un enfant est venu à un certain âge sans s'appliquer à rien, on ne peut plus parvenir à lui inspirer ni aucune estime pour l'étude, ni aucun goût pour les choses solides. Tout ce qui est sérieux lui paraît triste : tout ce qui demande une attention suivie le fatigue ; la pente aux plaisirs, qui est si forte pendant la jeunesse, l'exemple des enfants du même âge qui sont plongés dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre et fuir l'application d'une vie réglée et laborieuse.

Du reste, ces premières études doivent être extrêmement simples ; j'oserai presque dire qu'elles ne le seront jamais trop. Elles consisteront dans la lecture, l'écriture, les premiers éléments du calcul, quelques notions d'histoire et de géographie. Cela suffit abondamment pour ces premières années : l'important, c'est que tout cela soit bien enseigné, bien appris, bien su. *Peu et bien : très-peu et très-bien* : voilà le grand principe.

L'histoire des premières années du duc de Bourgogne nous montre ce que l'*Éducation intellectuelle* peut et doit faire pour l'homme à cet âge, ce qu'elle trouve en lui de ressources pour le former et l'améliorer.

On sait que Fénelon, pour orner l'intelligence de son élève, en même temps que pour lui faire apercevoir ses défauts, avait composé une suite de *Fables* et de *Dialogues* : « On voit, dit M. de Bausset, par la simplicité, la précision,

« la clarté de quelques unes de ces fables, qu'elles s'adressent à un enfant dont il fallait éviter de fatiguer l'intelligence, et à l'esprit duquel on ne devait présenter que ce qu'il pouvait saisir et conserver. Ces fables prennent ensuite un caractère un peu plus élevé; elles renferment quelques allusions à l'histoire et à la mythologie, à mesure que les progrès de l'instruction mettaient le jeune prince à portée de les comprendre. »

En développant l'intelligence de son élève, Fénelon avait donc grand soin de ne pas l'écraser sous le poids de connaissances trop fortes pour son âge; et il savait néanmoins profiter habilement de tous les moyens pour élever les facultés de l'enfant et les préparer convenablement aux études les plus hautes et les plus délicates de la grande instruction littéraire.

Ce sage tempérament est bien rare de nos jours : d'une part, on voit des enfants chargés de bonne heure d'une lourde érudition, sur lesquels la mnémotechnie a épuisé le trésor de ses dates et de ses nomenclatures; ou condamnés à lire de ridicules petits traités moraux, tantôt d'une sécheresse désespérante, tantôt d'une fade sensibilité, et toujours d'un pédantisme odieux, dont ils sont absolument incapables de rien comprendre, de rien sentir : ce qui faisait dire spirituellement à une dame de grand sens : « *Que les enfants élevés à lire Peau-d'Ane, le Prince Tity et la Barbe-Bleue, ont plus d'imagination et de vraie raison que tous ces pauvres enfants élevés à lire de petits traités pédants.* »

D'autre part, combien d'enfants, même parmi ceux qui sont destinés à recevoir la plus haute Éducation littéraire, restent sans aucune culture intellectuelle jusqu'à l'époque où on les livre à l'instruction primaire! Toutes leurs facultés sont en friche. Quelquefois il faut que plusieurs années soient employées à les tirer de ce triste état : souvent les soins les plus assidus n'y suffisent pas; et l'on doit s'estimer fort

heureux, si l'on parvient à les rendre capables d'apprendre quelque chose vers quinze ou seize ans.

Reste, enfin, l'*Education morale et religieuse*, qu'il appartient à un père et à une mère dignes de ce nom de donner eux-mêmes à cet enfant, dès ses premières lueurs de sa raison et de son intelligence. On dit souvent que cette Éducation n'est pas de cet âge, et, sous ce prétexte, qui est une grave erreur, on néglige de donner à l'enfant, à l'heure précieuse où elle commence à devenir possible, la culture qui est la plus importante et dont il est le plus capable.

Car, dès lors, son intelligence est tout à la fois une cire molle qui reçoit les impressions qu'on lui donne, et une faculté active qui commence à saisir : dès lors les penchants du cœur se révèlent : l'homme fait ses premiers pas et se déclare; les traits de son caractère se dessinent; la volonté s'exerce : la conscience se forme : dès lors l'enfant peut acquérir les premières connaissances du bien et du mal, le premier amour des vérités et des vertus chrétiennes.

Que telle soit la marche de la nature, c'est ce qu'on ne conteste pas. Pourquoi donc ne sait-on pas agir en conséquence? Pourquoi trop souvent le travail des instituteurs qui comprennent leur tâche consiste-t-il à combattre et à déraciner les défauts grossiers nés et nourris à cet âge? et le plus souvent ils n'y peuvent réussir.

Fénelon a donné de sages avertissements à cet égard : « Dès ce jeune âge, dit-il, si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre dociles, patients, fermes, gais et tranquilles : au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle, les habitudes se forment ; le corps encore tendre, et l'âme, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plie vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont grands. »

Parmi les admirables conseils que Fénelon adresse à ceux qui sont chargés de l'Education morale du jeune âge, il en est encore deux plus importants que je veux indiquer ici : le premier, c'est d'éveiller de bonne heure la *sensibilité* dans le cœur des enfants.

« Dès qu'un enfant est capable d'amitié, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui : on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir ; il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections.

« Il faut essayer, disait encore Fénelon, de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auraient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit pas déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paraissent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfants apprennent souvent de leurs parents même à n'aimer rien. » (FÉNELON, *Éduc. des Filles.*)

Un second conseil donné par Fénelon, et qui est aussi d'une grande importance, c'est de prévenir chez les enfants la manie et les périls de l'imitation.

« Il faut, dit-il, les empêcher de contrefaire les gens ridicules, car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes ; il est à craindre que les enfants ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse

« de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

« Cette pente à imiter, qui est dans les enfants, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertus, qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis, par cette pente dans les enfants, de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. »

Combien ces sages pensées de Fénelon, combien ces observations, si fines et si pénétrantes, auraient d'utile et décisive influence sur l'Education du premier âge, si elles étaient bien méditées et bien comprises !

En effet, que les impressions de ces premières années, que les habitudes prises à cet âge soient les plus fortes et les plus durables, c'est une vérité que personne n'a jamais contestée, mais dont on ne s'avise guère de tirer les conséquences pratiques.

De là naîtrait une loi trop sévère pour les mœurs publiques, une loi de sagesse et de circonspection imposée à tous ceux qui s'approchent de l'enfance et lui doivent des leçons et des exemples. Dès que l'enfance commence à penser et à sentir, son esprit et son cœur ont besoin d'un aliment qui les nourrisse, et cet aliment quelconque se change en leur substance.

Les idées, les images qui se présentent à l'enfant forment peu à peu la trempe de son caractère, et, pour ainsi dire, le fond de son âme. Tandis que ses sens et son imagination sont pleins de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, pour lui se prépare en silence la règle des jugements et le mobile des actions. Et voilà pourquoi les préjugés de l'enfance ont une force incroyable !

Choisir avec une sévère discrétion les objets qui, les premiers, frapperont ses regards, fixeront son attention, et sur lesquels s'exercera la sensibilité de son cœur ; voilà donc

quelle devrait être l'Éducation domestique, et voilà ce que malheureusement elle n'est pas toujours parmi nous. On s'est depuis trop longtemps exercé à tout mépriser, à tout profaner, pour qu'on respecte encore l'enfance. On le sait : il est un degré de corruption dans les mœurs publiques, où il devient très-difficile de conserver même la décence dans les mœurs privées.

Hélas ! combien d'enfants ne trouvent plus de sûreté dans la maison paternelle, où quelquefois leurs regards, leurs oreilles, tous leurs sens, ne reçoivent pour toute nourriture qu'un poison subtil et mortel qui pénètre les infortunés sans qu'ils le sentent, et va détruire dans leurs cœurs le germe même des vertus ! Ainsi s'altèrent les dons de la nature : et souvent des âmes qu'elle fit propres aux grandes choses dégénèrent par l'Éducation, et ne peuvent plus s'y élever qu'avec effort !

C'est surtout quand il s'agit de la pureté des mœurs que l'Éducation du premier âge doit redoubler de zèle, et entourer les enfants des précautions les plus attentives et de la plus sévère vigilance.

Fénelon voulait qu'on évitât absolument les *spectacles publics* et tous les autres amusements passionnés, qui ne sont propres qu'à donner aux enfants le goût des choses dangereuses, et ne peuvent manquer d'ailleurs de leur faire trouver fades tous les plaisirs innocents. Il flétrissait sans pitié la coupable imprudence de tant de parents qui accoutument ainsi le cœur si tendre encore et l'imagination si vive et si volage de leurs enfants, *aux violents ébranlements des représentations théâtrales, aux tons languissants de cette musique efféminée*, qui n'est bonne qu'à énerver les forces de l'âme, à rendre les mœurs de l'enfant molles et voluptueuses, et qui ne fait tant de plaisir que parce que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer.

Fénelon allait jusqu'à vouloir qu'on inspirât aux enfants

L'HORREUR, — c'est l'expression dont il se sert, — l'HORREUR de tous ces divertissements empoisonnés, et « des autres « vanités corruptrices, des nudités de gorge, et de toutes les « autres immodesties, » qu'on se permet si souvent devant les enfants, ou qu'on leur permet à eux-mêmes. « Rien ne « peut justifier en ces parents¹, disait-il, ni devant Dieu ni « devant les hommes, une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour leurs enfants. »

Dans l'état de nos mœurs, il serait à souhaiter pour l'enfance, puisqu'on ne la laisse pas croître dans l'ignorance du vice, qu'on pût faire avec ses facultés naissantes un pacte qui suspendît leurs progrès et les retint oisives aussi longtemps qu'elles ne pourraient se développer sans danger. Des âmes toutes neuves, non exercées et vides de tout, seraient bien moins éloignées de la sagesse que celles qui ont recueilli et portent avec elles des semences perfides. Alors, du moins, la seconde Éducation ne se consumerait pas presque entière à combattre et à détruire les vicieuses impressions de la première, et l'on ne serait pas réduit à s'applaudir comme d'un succès complet lorsqu'on est parvenu à guérir le mal déjà fait !

Toutefois, il le faut dire, et j'en ai été le témoin : souvent aussi chez nous, dans les familles chrétiennes, cette première Éducation est très-bien faite, admirablement suivie et conduite.

Dieu, en effet, a donné aux commencements de l'homme un instituteur naturel, et que nul ne saurait remplacer : combien de fois une bonne mère, une mère pieuse n'a-t-elle pas trouvé dans son cœur et dans les inspirations de la piété

1. Voici ce que m'écrivait, il y a peu de temps, un homme de grande vertu et de grande expérience : *Je suis chaque jour, comme médecin, à portée de voir que, dès l'âge de un à deux ans, la plupart des enfants contractent de détestables habitudes, funestes plus tard à leur innocence et à leur santé. Les observations faites, à cet égard, aux parents, même chrétiens, sont presque toujours accueillies avec mépris.*

des secrets d'Education mille fois plus efficaces que toutes les théories pédagogiques ? Je me donnerai à moi-même la consolation d'en parler avec détail, lorsque je traiterai des droits et des devoirs de l'autorité maternelle. En ce moment, je me bornerai à dire : non-seulement pour les deux ou trois premières années de la vie, ces soins d'une mère sont nécessaires à l'enfant, mais encore bien au delà.

Je ne saurai surtout jamais approuver qu'on livre à l'Education publique des enfants de quatre ou cinq ans, auprès desquels rien ne saurait remplacer la sollicitude maternelle¹.

C'est à la mère à éveiller dans son enfant les premières lueurs de l'intelligence et le premier amour du bien ; à mettre sur ses lèvres les premières paroles de la foi et de la vertu ; à tourner ses premiers regards vers le ciel ; c'est à sa mère, en un mot, à le doter d'une âme chrétienne, comme elle lui a donné un corps humain ; et, si rien n'est hideux comme l'exemple, heureusement bien rare ! d'une mère soufflant l'irrégion au cœur de son fils, rien aussi n'est attendrissant et beau à voir comme le spectacle d'une mère chrétienne donnant à un enfant béni de Dieu les premiers enseignements de la foi, lui racontant les touchantes histoires de la Religion, lui apprenant à joindre ses petites mains pour la prière, et faisant bégayer à sa bouche enfantine les noms les plus sacrés.

Telle doit être la *première Education* : je l'appellerais plus volontiers l'*Education maternelle*. Elle doit se passer au foyer domestique : seulement, que la maison paternelle soit toujours, pour cet enfant qui commence à apprendre à vivre, une Ecole de pureté, de justice, de bonté, de vertu, de sagesse, de douceur ! que rien n'y vienne gâter son cœur ou son intelligence, pendant ces temps heureux où se for-

1. On comprend sans peine que je ne prétends point condamner ici les Salles d'asile, ni même les Crèches.

ment primitivement en lui la pensée, la raison, la parole, la conscience, où se préparent les premiers éléments de toute sa vie intellectuelle et morale !

Je ne veux pas achever ce chapitre sans engager mes lecteurs à lire sur tout ceci le *Traité de l'Éducation des Filles*, de Fénelon. C'est un livre incomparable : j'avais voulu en donner des extraits, et puis je me suis aperçu que je citais l'ouvrage entier.

Fénelon y fait l'Éducation des enfants, et surtout des instituteurs, des institutrices et des mères. Les pasteurs et les catéchistes eux-mêmes y trouveront les enseignements les plus importants, les plus élevés, les plus féconds, particulièrement dans les chapitres vi^e, vii^e, et viii^e, sur *l'usage des histoires pour faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la Religion*.

CHAPITRE V

Le respect qui est dû à la dignité de l'enfance est un respect religieux.

CONCLUSION DU SECOND LIVRE

Si l'enfant, aux yeux de la Philosophie éclairée par la Foi, paraît un objet digne d'un religieux respect, c'est qu'au-dessus des grâces et des prérogatives naturelles à cet âge, il se trouve quelque chose de plus haut et de plus divin qui doit inspirer ce respect, et l'élever jusqu'à Dieu lui-même.

En effet, le créateur, le père, le modèle de cet enfant, c'est Dieu. Toutes ces grâces naïves, sur lesquelles nous avons

reposé nos regards avec tant de complaisance, sont les reflets de la nature divine elle-même ; et, si son Education doit remonter si haut et se faire avec un soin si religieux, c'est que, créature sublime, il porte dans le fond de sa nature, dans l'élévation, dans la puissance et l'harmonie de ses facultés, la ressemblance même de Dieu.

Cet humble enfant est destiné à un double royaume. S'il porte dignement sa couronne sur la terre, le royaume des cieux lui sera ouvert quelque jour ; et si, quoique abaissé au-dessous des anges ici-bas, on lui en donne quelquefois le nom, c'est que Dieu lui prodigua, comme à l'ange, la vie, l'intelligence et l'amour, et avec cette riche nature, toutes les riches facultés, tous les dons, tous les attributs merveilleux qui en découlent.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : ces admirables paroles, dit Bossuet, nous révèlent que Dieu, en créant l'homme, ne s'est pas proposé d'autre modèle que lui-même, et qu'il a voulu faire reluire magnifiquement dans la créature humaine les traits de sa perfection et de sa gloire.

Je ne veux pas m'étendre plus qu'il ne convient sur ce mystérieux sujet : toutefois je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici quelle trinité surprenante se rencontre dans l'unité d'une nature créée et imparfaite, et y laisse entrevoir une image si vive et une si étonnante ressemblance du Dieu très-haut.

Dieu est la vie, l'intelligence, l'amour sans bornes ;

Dieu est la vérité, la beauté, la bonté suprêmes.

Eh bien ! il a plu à ce Dieu que ces perfections constitutives de sa propre essence fussent le fond même de l'être en ce faible enfant. Dieu a voulu que les puissances les plus hautes de sa divine nature fussent réfléchies dans les facultés naissantes de cet être si humble,

Cet enfant, il vit donc, il pense, il aime, comme Dieu aime,

pense et vit ! Le Vrai, le Beau, le Bien, seront l'objet essentiel et unique de l'enseignement intellectuel et moral dans son Education !

Ei c'est dans l'accord parfait des grandes facultés humaines avec le vrai, le beau et le bien, avec la vérité, la beauté et la bonté suprêmes que se trouvera le principe de l'harmonie, du repos, de la plénitude et de la force de ces facultés : l'œuvre de l'Education n'est pas autre chose ?

Cette sublime théorie des facultés de l'homme, que je me borne à indiquer en ce moment, et que j'exposerai plus tard, n'est que le principe et le fondement de la théorie de l'Education elle-même. Cette théorie domine le développement et l'exercice des facultés humaines ; seule, elle en révèle le jeu, la nature et l'action dans l'homme fait comme dans l'enfant. Et, en même temps, c'est elle seule qui éclaire les sciences, les langues et les littératures, la poésie et les arts qu'on lui enseigne. En toutes ces choses, Dieu tout d'abord apparaît : son nom, sa splendeur, éclatent de toutes parts et font resplendir comme dans un jour divin toutes les beautés de la nature humaine et toutes les richesses que Dieu lui a données. La perfection divine, à l'image de laquelle cet enfant fut créé, est donc le but, la forme, l'image, le type essentiel de l'Éducation qu'il recevra : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* : la parole de Dieu ne pouvait être plus formelle. C'est ainsi que Dieu deviendra tout à la fois, pour cet enfant, la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, l'inspiration de son amour, et la vie de son âme tout entière.

On comprend maintenant pourquoi j'ai dit que l'Education était une œuvre divine ; pourquoi j'ai dit que le respect dû à la nature et à la dignité de cet enfant était un respect religieux et devait s'élever jusqu'à Dieu.

Mais ce qu'il faut aussi comprendre ici, c'est que cette belle et grande nature, c'est que tous ces dons du Créateur

demandent à germer et à croître, et sollicitent d'eux-mêmes le développement et la culture de ce religieux respect.

Vie, intelligence et amour; esprit, talent, génie; bon sens, bon goût; volonté, caractère, conscience; lettres, sciences, arts, industrie même; religion, morale, vérité, vertu: toutes ces grandes et divines choses de l'humanité sont sans lumière et sans nom dans un enfant, et demeureront enfoncées dans les profondeurs de sa nature, si on n'a pris soin de les étudier avec respect et de les cultiver religieusement.

C'est là la belle œuvre de l'Éducation: mais, encore un coup, une Éducation respectueuse peut seule satisfaire de si nobles exigences et répondre à ces instincts sublimes. Un dévouement, un respect véritablement, sincèrement religieux, peuvent seuls cultiver convenablement les dons admirables du Créateur lui-même, élever ces belles facultés à la force de leur intégrité naturelle, les établir dans la puissance et la plénitude de leur action, les orner de leur plus bel accroissement, les couronner enfin des fleurs et des fruits de la science et de la vertu!

Et voilà pourquoi l'Éducation, telle qu'elle m'est apparue, n'est pas autre chose que le plus profond témoignage du respect dont la nature humaine est digne. Si haute que puisse paraître cette théorie, elle est le fond même sur lequel repose et doit s'élever l'édifice de l'Éducation tout entière.

Ah! sans doute, cette œuvre n'est pas facile: elle a de vastes proportions, et, dans son apparente simplicité, elle offre des aspects nombreux et imposants: et le respect y manque profondément toutes les fois qu'on ne s'applique pas à la comprendre, à l'embrasser et à la faire dans toute sa grandeur,

Oui, toutes les fois qu'on ne se dévoue pas religieusement à cultiver, à élever dans l'enfant la nature et la dignité humaines; toutes les fois qu'on néglige de former en lui

l'homme tel que Dieu l'a conçu, l'homme tel que Dieu l'a créé, l'homme tel que Dieu veut qu'on le forme et qu'on l'achève ; toutes les fois qu'on ne fait pas ces choses, on trahit, on viole le respect qui est dû à cet enfant et à sa grandeur originelle, et, je dois l'ajouter, ce malheur n'est pas rare.

Ce que les instituteurs de la jeunesse ne doivent donc jamais oublier, c'est que l'enfant, c'est l'homme lui-même, dépositaire de tous les dons de Dieu, de toutes les espérances de l'humanité ; et, tout jeune qu'il est, revêtu déjà de toute la grâce, de toute la dignité que Dieu a communiquées à la nature humaine. Ce souvenir suffira à soutenir le courage des instituteurs et les empêchera de défaillir jamais dans la noble et laborieuse tâche à laquelle ils se sont dévoués.

Certes, quand le Créateur lui-même voulut faire l'homme, il travailla à ce grand ouvrage sans négligence et sans dédain : ce ne fut pas un jeu pour lui, comme l'avait été la création du monde matériel. Il est remarquable que Dieu ne se servit plus de cette parole impérieuse et brève, avec laquelle il avait fait sortir des entrailles éternellement stériles du néant la multitude des créatures vulgaires qui charment nos regards, y compris la lumière et le soleil ; non, il se recueillit en lui-même, prononça une parole de conseil, et, si je le puis dire, de respect ; cette grande et immortelle parole : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Puis il agit avec la gravité digne d'une œuvre si solennelle.

La création de l'homme fut donc avant tout le résultat d'une délibération suprême, puis une action toute divine, et enfin un souffle, une inspiration de l'éternelle vie : *spiraculum vitæ*.

Telle fut la grandeur de la création de l'homme : telle doit être l'œuvre, la gravité et la grandeur de son Education ; tel le respect qui lui est dû.

Voilà ce qu'il est capital de bien entendre, quand on touche à cette œuvre.

J'entrerais maintenant dans quelques détails pratiques.

L'Education a pour but de former l'homme ; mais qu'est-ce à dire et quelle est donc la tâche réelle de l'instituteur ? Le voici :

L'homme est tout à la fois corps et âme : intelligence, volonté, cœur et conscience : Dieu l'a fait ainsi.

Donc *former l'homme*, c'est faire atteindre à l'enfant tout le développement, toute l'élévation, toute la force, toute la beauté dont ses facultés physiques et intellectuelles, morales et religieuses sont susceptibles ;

C'est donner à *son corps* la vigueur, la souplesse, l'agilité nécessaire au bon service de l'âme ; mais cela, on le comprend, c'est peu de chose encore : les païens eux-mêmes trouvaient que l'homme *n'est un beau spectacle que quand la beauté et la force de l'âme sont en harmonie avec la beauté et la force du corps*¹.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

(VIRGILE.)

Mens sana in corpore sano.

(JUVÉNAL.)

Donc *former l'homme*, c'est encore, c'est surtout donner à *son esprit* toutes les belles connaissances, lui révéler toutes les nobles doctrines qui seront l'ornement et la lumière de sa vie ; c'est lui faire acquérir toute sa force et toute son étendue par des exercices convenables, par des travaux intelligents ; c'est développer en lui le jugement, le raisonnement, le goût, la pénétration, la mémoire, l'imagi-

1. PLATON, *Républ.*, liv. II, ch. IX.

nation, la facilité d'élocution ; en un mot, la *pensée* et la *parole*, ces deux grandes prérogatives de l'humanité.

Former l'homme, tel que Dieu le demande, c'est en même temps fortifier son *caractère*, affermir sa *volonté*, éclairer sa *conscience*, et inspirer à son *cœur* une sensibilité généreuse.

C'est placer et nourrir dans son âme tous les penchans vertueux qui le porteront à accomplir la loi des devoirs envers son Créateur, envers lui-même, envers la société et tous ses semblables.

Tout cela est beaucoup sans doute : ce n'est pas tout encore : si on se bornait là, l'œuvre serait imparfaite, ou plutôt elle ne tarderait pas à être entièrement ruinée.

Nous l'avons vu : l'homme a de déplorables, de nombreux défauts : heureux quand il n'a que les défauts de ses qualités ! c'est une belle fortune.

Dans une bonne Education, les *qualités* se fortifient par les défauts eux-mêmes, qu'elles absorbent, dont elles triomphent peu à peu ; et c'est ainsi qu'à la longue, et grâce à la lutte, elles deviennent des VERTUS. Dans une mauvaise Education, au contraire, les défauts l'emportant, écrasent les qualités et deviennent des VICES.

Quel est donc le grand et souvent le plus pénible travail de l'instituteur ? Le voici :

S'il veut, comme il doit le vouloir, établir cet enfant dans la possession légitime et entière des facultés de sa nature, s'il veut par là en faire un *homme*, et un homme véritablement digne de ce nom, il ne se bornera pas à faire croître au fond du cœur de l'enfant toutes les inclinations au devoir et à développer ses qualités ; il s'appliquera diligemment à étudier ses défauts, à déraciner ses penchans dangereux, à réformer ses mauvaises habitudes, à corriger ses vices, s'il y en a malheureusement déjà en cette jeune créature ; il s'appliquera à prévenir, s'il se peut, l'éveil des passions

ou du moins de les diriger avec force et sagesse au temps convenable. C'est à ce prix seulement que l'œuvre peut s'accomplir, et voilà pourquoi j'ai dit que l'Education est essentiellement une œuvre de respect. Je ne sache rien qui demande un dévouement plus respectueux que ce pénible travail. Sans la pensée de Dieu, sans un respect religieux pour la dignité de la nature humaine, jamais on ne travaillera sincèrement et courageusement à la corriger, à la réformer, à l'élever.

Je résume tout ceci : l'Education *doit former l'homme*, faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire lui donner un corps sain et fort, un esprit pénétrant et exercé, une raison droite et ferme, une imagination féconde, un cœur sensible et pur, et tout cela dans le plus haut degré dont l'enfant qui lui est confié est susceptible.

Telle est son œuvre; tels sont ses bienfaits; telle est la haute et vaste pensée qui doit présider à tous les degrés par lesquels passe l'Education humaine : Education maternelle. Education primaire, Education secondaire. L'Education ne quitte l'homme qu'en l'*instituant* dans la vie, et qu'en l'y *instituant* homme fait. C'est alors que, conformément à la belle expression latine dont se sont servis Quintilien et Bossuet, il est permis de nommer l'Education, à ce haut point de vue, l'*Institution* de l'homme.

C'est alors qu'est accomplie l'œuvre du religieux respect qui est dû à la noble créature de Dieu.

Mais, me dira-t-on, est-ce qu'il faudra toujours s'élever si haut? est-ce qu'il n'est pas permis de moins faire? où sont alors les instituteurs dignes de ce nom?

Je ne suis point chargé de résoudre cette dernière question; mais je réponds sans hésiter : Non, il n'est pas permis de moins faire.

L'Education, sous peine d'être incomplète, de laisser

l'homme inachevé, et par conséquent de manquer profondément à la dignité de cette belle nature, doit faire de l'enfant un homme dans toute son intégrité.

Elle doit le mettre pleinement en possession de lui-même; elle doit, par conséquent, développer, polir, élever, toutes ses nobles facultés, aussi complètement qu'il est possible de le faire : elle ne peut en négliger aucune.

Autrement c'est un travail imparfait, c'est une mauvaise Education : c'est une œuvre misérable; et, quand on songe que cette œuvre est *l'homme même*, dont Dieu a dit : *Faisons-le à notre image et à notre ressemblance*, on est tenté de demander à ces instituteurs indignes de quel droit ils sont venus porter une main téméraire sur l'œuvre et sur l'image de Dieu pour la défigurer; sur de si belles et si pures espérances, pour les flétrir; sur de si hautes facultés, pour les ruiner! On s'étonne avec raison de ces négligences coupables, de ces superbes dédains dont souffre si souvent l'Education. On s'irrite enfin profondément de ces mépris sacrilèges, et, je dirai tout, de ces soins mercenaires, hypocrites, dont l'enfance est si souvent l'objet et la victime.

Ce mal, j'aime à le penser, vient le plus ordinairement du défaut d'intelligence et de réflexion; on ne sait pas, et, avouons-le, on ne tient point assez à savoir quelle est cette grande œuvre de l'Education. On n'en conteste pas, il est vrai, la nécessité radicale pour tous, ni l'immense influence sur l'individu, sur la famille, sur la société tout entière; on ne se refuse même pas à reconnaître que son but est de former, d'élever l'homme et de le perfectionner; mais ce qu'on paraît ignorer, ou ne savoir qu'à moitié, c'est que pour atteindre ce but, le caractère propre, essentiel de l'Education, c'est de cultiver religieusement, de développer et de fortifier toutes les facultés de l'homme, sans aucune indigne exception.

On ne comprend pas que l'Education humaine doit être comme l'homme lui-même qu'elle cherche à former : simple, une, constante, entière. L'homme, en effet, n'a rien reçu de Dieu que l'Education puisse négliger : c'est un être digne d'être élevé sous tous les rapports. L'intégrité de son Education est la loi providentielle de sa vie et de son avenir. On ne peut l'en frustrer sciemment ou par négligence, sans le trahir de la manière la plus coupable ; et cependant presque jamais on ne s'enquiert ni des instruments, ni des moyens dont l'Education peut et doit se servir pour exercer cette grande action et accomplir son œuvre tout entière avec respect. De là tant d'Educations déplorables, qui sont tout à la fois le malheur des élèves et la honte des instituteurs.

Mais ici se présentent à examiner et à résoudre des questions si importantes, que je crois devoir leur consacrer un examen spécial et détaillé, et un livre entier.

LIVRE TROISIÈME

DES MOYENS D'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

Il y a quatre moyens nécessaires d'Éducation : la religion, l'instruction, la discipline, les soins physiques.

L'Éducation doit former l'homme dans l'enfant : faire de l'enfant un homme ; l'instituer dans la vie homme fait.

Mais quels sont les instruments dont l'Éducation peut user pour exercer cette grande action et accomplir cette belle œuvre dans son intégrité ?

Quels *moyens* doit-elle employer pour développer à la fois et fortifier sûrement toutes les facultés humaines ?

La sagesse antique s'était posé cette question ; Platon disait :

Nous cherchons sans cesse à découvrir les études et les exercices qui conviennent le mieux pour l'Éducation de la jeunesse, et auxquels les jeunes gens doivent se livrer pour devenir des hommes distingués. (PLATON, Lachès, t. V.)

Cette question est, en effet, au point où nous en sommes arrivés, la question la plus grave et la plus décisive : car c'est surtout par une triste ignorance des moyens d'Éducation et par une malheureuse confusion dans l'emploi de ces moyens ; c'est par l'importance exclusivement accordée aux uns et l'indigne sacrifice des autres, que l'Éducation

est plus souvent ruinée parmi nous, plus encore que par l'oubli de sa haute nécessité, ou par l'aveuglement qui méconnaît son but et sa nature.

On me permettra donc de descendre ici dans tous les détails, d'aller jusqu'au fond de chaque chose, d'analyser chaque principe, d'en indiquer la pratique et par là de mettre, si je puis m'exprimer ainsi, mon sujet même en action sous les yeux de mes lecteurs.

Il y a un moment qui m'a paru toujours d'une solennité extrême dans le cours des fonctions que j'ai remplies pendant vingt-trois années, comme instituteur de la jeunesse, soit dans les catéchismes de l'Assomption, soit surtout au Petit-Séminaire de Paris: c'est le moment où un père, où une mère confiaient à mes soins leur fils, et après l'avoir remis entre mes mains, après l'avoir embrassé une dernière fois, se retiraient et me laissaient seul avec cet enfant.

J'éprouvais toujours une émotion indéfinissable à la vue de cette jeune créature qui, sentant s'éloigner d'elle ceux à qui elle devait la vie, tournait vers moi avec inquiétude des yeux souvent baignés de pleurs, et semblait attendre de mon regard, de ma parole, le bonheur ou le malheur de cette vie nouvelle et la décision de sa destinée.

Quelquefois cet enfant était riche et avait été jusque-là nourri dans l'opulence. Souvent aussi il était pauvre et né dans les classes populaires. Mais, quel qu'il fût, toujours alors une tendresse profonde saisissait mon cœur; je la lui témoignais involontairement, quoique avec quelque embarras. Mais, je l'avoue, le sentiment qui s'emparait de moi avec une puissance plus irrésistible encore était le sentiment d'un respect religieux. Je ne pouvais, sans quelque frayeur, songer à cette grande œuvre, à cette œuvre sacrée, qui m'apparaissait toujours alors dans toute sa sainteté, dans toute sa délicatesse et dans toute sa grandeur.

Ces impressions étaient si profondes et si vives, qu'elles ne sont point encore effacées de mon âme; et je les trouve en écrivant ces lignes.

Tout instituteur donc qui se respecte lui-même et respecte aussi l'œuvre à laquelle il se dévoue, lorsque des parents lui confient leur fils à élever, doit se recueillir religieusement devant Dieu et se dire en son âme et conscience :

Voilà un enfant, j'en suis désormais chargé, que dois-je en faire?

Il faut que j'en fasse un homme : c'est-à-dire que je cultive, que je développe, élève et fortifie toutes ses facultés; autrement je trahis son âme, sa famille, ma conscience et Dieu lui-même.

Pour atteindre ce but, quels moyens prendrai-je ?

Quelles études, quels exercices pourront me servir ?

Sera-ce seulement des exercices physiques? mais alors je ne développerai ni son esprit ni son cœur.

Sera-ce seulement des leçons et des pratiques de vertu? mais alors je ne développerai ni son corps ni son esprit.

Sera-ce uniquement des études d'intelligence? mais alors je ne développerai ni son cœur ni sa conscience.

Je choisirai donc tout à la fois, et des exercices physiques pour développer son corps, et des leçons et des pratiques de vertu pour développer son cœur, affermir son caractère et sa volonté, et enfin des études d'intelligence pour développer son esprit.

Je présenterai à son intelligence des lumières et des connaissances convenables, afin que son esprit puisse s'y appliquer, les comprendre, les acquérir, se développer et grandir par cette application studieuse.

Je présenterai à sa volonté, sous l'empire de la Discipline et de la Religion, des vertus à pratiquer, des lois à observer,

afin que son cœur puisse s'y attacher, les aimer, se développer et s'ennoblir par ce saint exercice.

Je donnerai en même temps à son corps des jeux, des récréations, et quelquefois de rudes fatigues, afin qu'en s'y exerçant il devienne adroit, souple et vigoureux.

On le voit, quatre grands *moyens* doivent toujours concourir au parfait et religieux accomplissement de cette œuvre : l'INSTRUCTION (primaire, secondaire, supérieure, professionnelle); la DISCIPLINE morale, la RELIGION, les SOINS de ce qui se nomme l'HYGIÈNE et la GYMNASIQUE.

Et voilà pourquoi quatre beaux caractères, quatre conditions nécessaires, et, si je puis le dire, quatre Éductions diverses, mais simultanées, font la force et la richesse, la variété et l'unité qui constituent essentiellement l'Éducation aussi bien que la nature de l'homme.

Il y a et il doit y avoir toujours l'*Éducation physique*, l'*Éducation intellectuelle*, l'*Éducation disciplinaire* et l'*Éducation religieuse*. Si l'une vient à manquer, l'œuvre est incomplète: la nature et la dignité humaines sont tristement blessées. C'est ici qu'il n'y a pas de négligence possible, sans une trahison profonde de ce respect religieux auquel l'enfant a un droit sacré.

Cet enfant, il faut le dire, tout lui est dû dans cette grande œuvre de l'Éducation: la religion avec ses enseignements les plus sublimes et les plus purs, l'instruction la plus haute, la discipline la plus noble, les soins physiques les plus délicats et les plus attentifs. Tous les moyens d'Éducation, tous les respects, toutes les autorités, sont à son service. Comme je l'ai proclamé déjà, c'est par lui que Dieu, le père, la mère, l'instituteur, sont sur la terre: c'est de lui qu'on peut dire avec saint Paul: *Omnia propter vos.* (II Cor., 4, 15.) *Vos autem Christi, Christus autem Dei.* (I Cor., 3, 23.)

Et, encore un coup, cela se conçoit: l'enfant, c'est l'homme à venir, c'est l'humanité tout entière! Il est de Dieu et pour

Dieu, par Jésus-Christ! tout est pour lui, Dieu lui-même!

N'est-il pas évident d'ailleurs que toutes ces grandes ressources, tous ces puissants moyens d'Éducation, répondent admirablement à tous les grands desseins de la divine Providence, aux nobles privilèges de la nature humaine, à ces facultés sublimes, qui constituent la dignité de l'homme et l'élèvent si fort au-dessus de tous les êtres sensibles de la création?

Que vois-je en cet enfant qui vous est confié? J'aperçois d'abord les *facultés intellectuelles*, le *mens*, le *vécé*! l'ESPRIT actif, destiné, dans les vues de Dieu, à en faire un homme intelligent: ces vives facultés qui l'aident à penser, à comprendre, à saisir la vérité, à raisonner, à retenir, à parler: c'est la mémoire, l'entendement, l'imagination, le jugement, etc.

Puis je découvre la *volonté libre*; et ce discernement du juste et de l'honnête, de la loi et de la rectitude suprême, qu'on nomme la *Conscience*; et cette douce *sensibilité*, qui est le lien de la fraternité humaine en même temps qu'un des liens de la terre avec le ciel; et *cet amour du beau, du vrai, du bien* éternel et immuable, qui est le fond divin du cœur de l'homme. En un mot, je découvre en lui toutes ces belles *facultés morales et religieuses*, qui lui feront aimer la vérité connue, désirer, vouloir, pratiquer le beau et le bien.

Rien n'est plus noble en cet enfant: ce sont les saintes ressources qu'il a reçues de Dieu pour devenir l'homme de la vertu, l'homme de Dieu.

Enfin, je trouve en lui les facultés physiques et corporelles et le précieux trésor de la santé.

Voilà ce que l'étude attentive du plus simple, du plus humble enfant révèle au premier regard de l'observateur réfléchi: mais de là aussi la nécessité des divers moyens qui doivent servir à *élever* cet enfant; de là les diverses sortes d'Éductions nécessaires qu'il réclame de ses instituteurs:

De là l'*Education intellectuelle*, qui consiste à développer en lui toutes les forces, toutes les puissances de l'intelligence;

De là l'*Education disciplinaire*, qui doit développer et affermir en lui les habitudes de l'ordre et de l'obéissance à la règle;

De là l'*Education religieuse*, qui s'appliquera surtout à inspirer, à développer les inclinations pieuses et toutes les vertus chrétiennes;

De là, enfin, l'*Education physique*, qui consiste particulièrement à développer, à fortifier les facultés corporelles.

Dans le premier cas, l'*Education* s'adresse spécialement à l'esprit, qu'elle éclaire par l'*instruction*;

Dans le second cas, l'*Education* s'adresse plus spécialement à la volonté et au caractère, qu'elle affermit par la *discipline*;

Dans le troisième cas, l'*Education* s'adresse spécialement au cœur et à la conscience, qu'elle forme par la *connaissance et la pratique des saintes vérités de la Religion*;

Dans le quatrième cas, c'est le corps que l'*Education* a pour but de rendre sain et fort par les *soins physiques et gymnastiques*.

Mais, en tout cas, tout est ici nécessaire et doit être employé simultanément. C'est l'homme tout entier qu'il est question d'élever, de former, d'*instituer* ici-bas. Ce qu'il ne faut donc jamais oublier, c'est que chacun de ces moyens est indispensable, chacune de ces *Eductions* est un besoin impérieux pour l'enfant et un devoir sacré pour vous que la Providence a fait son instituteur.

Vous faites l'*Education intellectuelle*, vous donnez les enseignements de l'esprit; mais vous refusez l'*Education morale*, vous négligez les leçons et les pratiques de la vertu. Et qui êtes-vous pour mutiler aussi grossièrement cette noble nature, et lui ravir précisément ce qui lui était le plus nécessaire, ce qu'elle aurait eu peut-être de plus brillant et de plus aimable?

Vous faites l'Education morale; mais vous tenez peu compte de l'Education physique : vous êtes coupable ! Et de quel droit négligeriez-vous cette importante, cette belle économie physique, hygiénique et domestique, par laquelle une sage Education donne au corps les soins auxquels il a droit, le conserve, le développe, le fortifie, ou répare en lui le bien si souvent irréparable de la santé perdue ?

Ou bien encore, ce qui se rencontre plus fréquemment, vous soignez le corps aux dépens de l'âme : vous prodiguez à cet enfant tous les soins, toutes les molles délicatesses d'une Education lâche et efféminée; et vous laissez son esprit et son cœur sans exercice et sans culture ! Que deviendra-t-il, et quels amers reproches n'aura-t-il pas à vous adresser un jour, si cette détestable Education lui a laissé assez d'intelligence et de caractère pour comprendre et sentir jamais tout le mal que vous lui aurez fait !

On le voit, chacun de ces moyens a dans l'Education une *influence spéciale* et nécessaire; chacun d'eux développe et fortifie plus spécialement telles ou telles facultés : voilà, en premier lieu, pourquoi c'est un grand mal qu'd'en négliger aucun.

Mais, en second lieu, et il importe de le faire remarquer dès ce moment, à côté de cette influence spéciale, chacun de ces moyens a aussi sur l'Education tout entière une *influence générale*, par laquelle tous concourent au même but, à la formation de l'homme; ils s'aident et se fortifient les uns les autres, de telle sorte que si d'abord, en raison même de son influence *spéciale*, aucun d'eux ne saurait être impunément négligé dans l'Education, de plus, aucun d'eux, en raison de leur *influence commune*, ne saurait être pris pour moyen unique sans se trouver singulièrement affaibli lui-même et sans perdre quelquefois sa plus heureuse efficacité; et alors l'éducation tout entière est en souffrance.

Je le sais, toutefois, et l'avouerai sans peine; car je ne dois rien exagérer ici.

Si, en s'appliquant à la culture d'une faculté particulière, on s'attache cependant à la développer, à l'élever, à la faire grandir, c'est encore de l'*Education*. Je l'ai déjà indiqué au cinquième chapitre du premier livre. Ainsi le simple et vulgaire développement des qualités physiques, dont nous parlions tout à l'heure : la vigueur, la souplesse, la grâce ; ce que les anciens, et même les modernes, ont recherché sous le nom de *gymnastique*, peut être en ce sens appelé *Education*. Ce n'est, il est vrai, qu'une *Education partielle*, l'*Education du corps*. Mais le danger peut autoriser, dans ce cas même, l'emploi du mot *Education*. En économie rurale, on dit, pour quelque chose d'analogue, l'*Education des animaux*.

On peut de même, et à plus forte raison, appeler le développement des facultés intellectuelles l'*Education de l'esprit*; et la culture des facultés morales peut se nommer aussi l'*Education morale*. En un mot, le progrès, le développement plus ou moins utile, qui résulte de ces divers genres de culture, peut leur obtenir le grand nom d'*Education*; mais, hâtons-nous de le dire, si ces diverses *Eductions* sont séparées les unes des autres, ce ne sont plus que des *Eductions incomplètes*, des *Eductions tronquées*, et par là même des *Eductions indignes*.

Aucune d'elles n'est l'*Education* intellectuelle; la forte, la belle *Education* humaine, telle que la Providence, la nature et la religion demandent qu'elle soit faite.

Le grand but de l'*Education*, le développement de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant l'unité et la richesse, la simplicité et la force de l'humanité, ce grand but est manqué, cette belle œuvre est trahie !

Hélas ! il le faut avouer avec confusion et douleur, rien n'est plus fréquent !

Les uns négligent, pour les soins physiques, l'instruction et la discipline ;

Les autres négligent, pour l'instruction, les soins physiques et la religion ;

Quelques-uns, plus rares, négligent, pour l'Éducation morale et religieuse, les soins physiques et l'instruction.

Et cependant il n'en demeure pas moins, que rien dans l'Éducation humaine ne peut être impunément négligé ; que l'Éducation est une, parce que l'homme est un.

Que, s'il y a dans l'homme quatre ordres de facultés, et de là, quatre sortes d'Éductions diverses et quatre grands moyens d'Éducation : l'*hygiène*, l'*instruction*, la *discipline*, la *religion*.

Ces quatre sortes d'Éducation sont inséparables l'une de l'autre, et l'œuvre totale de l'Éducation ne se fait que si ces quatre moyens sont employés simultanément.

Toute négligence, même la plus légère en apparence, a les conséquences les plus graves. J'en donnerai quelques exemples :

Si l'instruction littéraire ou scientifique se trouve seule,

On fera un savant, mais un homme inhabile, ignorant ses devoirs, et sans vertus pratiques ;

Si l'instruction littéraire n'est accompagnée que de l'instruction morale,

On fera encore un savant inhabile, peut-être un dissertateur de vertu, mais rien au delà ;

Si l'instruction littéraire n'est accompagnée que de l'Éducation intellectuelle sans instruction morale et religieuse,

On fera un savant, un homme habile, intelligent, mais un homme sans conscience et sans religion ;

Si l'instruction morale se trouve absolument seule,

On fera un casuiste et rien de plus ;

Si l'instruction morale n'est accompagnée que de l'Éducation intellectuelle,

On fera un docteur et un homme intelligent, mais tout le reste manquera.

Je pourrais continuer le triste détail de ces *Eductions indignement mutilées, et multiplier ces déplorables exemples d'hommes mal faits, d'hommes mal élevés, d'hommes malheureux* qui pourront toujours reprocher à leurs instituteurs, coupables ou malhabiles, d'avoir méconnu en eux les dons de la nature, violé les droits de la dignité humaine et déshonoré l'œuvre du Créateur.

*Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet!* (HORACE.)

J'aime mieux traiter à fond des MOYENS d'Education, redire ce que doit être cette œuvre, quand elle est bien comprise, et ce que doivent faire pour elle la RELIGION, la DISCIPLINE, l'INSTRUCTION et les SOINS PHYSIQUES.

CHAPITRE II

La religion.

La RELIGION ! ce *Lien* sacré qui rapporte, qui rattache la créature à son Créateur, l'homme à Dieu, la terre au ciel, le temps à l'éternité, et qui, par conséquent, élève dans l'enfant la vie présente jusqu'à la vie éternelle !

La RELIGION ! cette sainte et auguste *Institutrice*, qui révèle au plus jeune âge les enseignements les plus élevés et les plus purs : le BIENFAIT DE LA CRÉATION et la souveraineté du Créateur, dont la volonté féconde et toute-puissante nous a tirés du néant ; le BIENFAIT DE LA RÉDEMPTION : le dévouement et la charité du Sauveur, qui, sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, s'est fait homme semblable à nous, est venu ici-bas chercher sa créature égarée et nous

a rachetés par son sacrifice et par sa mort sur la croix, nous donnant par cet admirable abaissement et par ses souffrances une merveilleuse démonstration de son amour !

La RELIGION ! cette *Autorité* sublime, qui ordonne à tout être capable de connaissance et d'amour de connaître et d'aimer ce Dieu infiniment grand, infiniment aimable, infiniment parfait ; de l'aimer comme il doit l'être, c'est-à-dire souverainement, plus que soi-même, par dessus toutes choses ; et, selon les paroles si simples et si énergiques des saintes Écritures, *de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses pensées, de toutes ses forces ;*

Qui ordonne de l'adorer, de le prier avec cette foi vive, avec cette humble conscience, avec cet anéantissement de soi-même qui attire les regards de ce Dieu très-bon, touchent son cœur et font descendre sa miséricorde sur ceux qui l'invoquent.

La RELIGION ! cette *Inspiratrice* mystérieuse, qui donne la Grâce pour faire le bien, et fortifie même les plus tendres courages pour accomplir les devoirs les plus pénibles ; qui fait germer, éclore et fleurir dans tous les cœurs fidèles à ses lois, les plus aimables, les plus touchantes, quelquefois les plus héroïques vertus : la douce et ferme piété, la foi, la vive espérance ; la résignation, la patience ; la noble pudeur, l'innocence, la chasteté courageuse ; la sobriété, la tempérance ; l'amitié, la compassion, l'équité ; en même temps qu'elle éloigne du mal, et qu'elle donne l'horreur de l'ingratitude, de l'injustice, de la dissimulation, du mensonge et de toute bassesse.

La RELIGION ! cette *Puissance* secourable qui soutient l'enfance et console la vieillesse dans les voies quelquefois si rudes et si âpres de la vie, qui prévient nos chutes, ou les relève ; qui nous inspire les pieux regrets, les saints remords, et cette seconde innocence que donne le repentir, qui nous enseigne la crainte de Dieu : cette crainte filiale

que Bossuet nomme le plus ferme appui de la vertu et le fondement même de la vie humaine, et que j'appellerais volontiers la plus belle des craintes, puisqu'elle exclut toutes les autres!

La RELIGION, enfin, cette unique et immortelle *Conciliatrice* des sociétés humaines, qui rapproche tous les enfants de Dieu, qui n'en fait qu'une seule famille de frères et leur apprend à ne se refuser jamais les uns aux autres ni la vérité, ni la charité, ni la justice; qui réunit toutes leurs pensées, toutes leurs affections en une seule et même affection, en une seule et même pensée, la pensée et l'amour du Père commun; qui les rassemble dans les fêtes religieuses pour n'être tous de concert qu'un seul cœur, une seule âme, une seule voix, et chanter unanimement les louanges du Créateur, apprendre à l'aimer ensemble et à s'aimer les uns les autres pour l'amour de lui!

La RELIGION! « qui se sert, comme le dit éloquemment « Fénelon, de l'encens le plus exquis, des cérémonies les plus « majestueuses, des temples les plus augustes, des assem- « blées les plus solennelles, des hymnes les plus sublimes, « de la mélodie la plus touchante, des ornements les plus « précieux, de l'extérieur le plus grave et le plus modeste « des ministres des autels, » pour nourrir dans le fond des âmes toutes les vertus que la piété et l'amour de Dieu inspirent, pour lui présenter l'auguste sacrifice de l'autel, et rendre ainsi plus sensibles l'adoration, la reconnaissance et la soumission sans bornes qui sont dues à son souverain domaine sur la créature!

Telle est la RELIGION!

Eh bien! maintenant, je dois ajouter que la Religion, ce lien si sacré, cette puissance si auguste, cette autorité si sublime, cette grâce céleste, ce secours divin,

C'EST UN MOYEN D'ÉDUCATION!

Et qu'on ne pense pas que, par là, je fasse descendre la

Religion de ses hauteurs et l'abaisse ! non : l'Education humaine est une si grande chose, que rien n'est trop grand pour elle.

Sans doute, partout et toujours, la religion est le rapport essentiel de l'homme avec Dieu ; la fin unique de la création divine et de la vie humaine ; dans l'Education, comme ailleurs, la Religion est le but suprême, le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*oméga* de tout ce qui se fait.

Mais elle y est aussi, elle y est en même temps un MOYEN ! moyen essentiel, moyen infaillible, moyen tout-puissant, qui influe en toute chose, mais qui a aussi son influence spéciale, comme l'*instruction*, comme la *discipline*, comme les *soins physiques*.

Je l'avoue : je ne sais rien qui fasse mieux comprendre la grandeur et la noblesse de cette œuvre extraordinaire qui se nomme l'Education humaine. Elle est manifestement la plus noble, la plus grande œuvre qui soit au monde ; car elle embrasse tout le monde, l'homme tout entier, tel que Dieu l'a conçu, tel que Dieu l'a créé ; et elle continue cette œuvre divine dans ce qui s'y rencontre de plus haut, qui est la création, la paternité des âmes !

Et c'est pour cela même que la religion, qui doit présider à tout dans cette œuvre admirable, y est cependant considérée comme un moyen spécial et particulier.

C'est elle, en effet, qui est appelée spécialement à former le cœur et la conscience de l'homme : comment le fait-elle ? Voilà ce qu'il importe de bien entendre. J'essayerai de l'expliquer succinctement.

L'Education forme l'intelligence de l'homme par l'instruction ; elle dirige, contient ou redresse sa volonté par la discipline ; et ce serait là toute l'Education, au moins toute l'Education de l'âme, si l'homme n'avait encore un plus magnifique privilège, une bien plus sublime destination, qui l'élevant au-dessus des choses sensibles et de l'ordre passa-

ger du monde, le met en rapport avec les choses éternelles et divines ; lui découvre l'idée du bien et du vrai, l'idée de la droiture, de la rectitude suprême, de la perfection morale et religieuse, et la lui fait aimer.

C'est là un autre ordre de rapports, un état supérieur de son intelligence et de sa volonté, plutôt qu'une faculté : c'est ce qui, dans la conscience de l'homme, tient la première place ; c'est l'intelligence et la volonté du devoir : c'est là ce qui fait invinciblement connaître à l'homme le beau, le juste, l'honnête, et lui ordonne de l'aimer et de le pratiquer ici-bas.

Eh bien ! pour cet ordre supérieur, c'est spécialement la Religion qui forme, élève, éclaire, fortifie l'âme, et voici comment : la *Religion*, qui est lumière comme l'instruction, révèle à l'homme par la foi cette destination suprême, surnaturelle, qui est le but, le but ultérieur, final de sa vie.

La *Religion*, qui est aussi loi, règle, autorité, comme la discipline, ordonne à l'homme tout ce qu'il faut faire et pratiquer pour s'élever jusqu'à cette fin sublime et éternelle ; et c'est par là qu'elle forme sa conscience, en lui révélant avec certitude la connaissance du bien et du mal, et lui inspirant l'amour de l'un et la haine de l'autre.

Par là même, elle forme aussi le cœur de l'homme et nourrit en lui cette sensibilité noble et pure, qui est la source des affections vertueuses. — Elle forme en même temps son caractère, en l'exerçant à la pratique ferme et patiente de tous les devoirs.

Enfin la *Religion*, qui est de plus charité, grâce, assistance divine, donne tous les secours pour arriver à ce but dernier et magnifique de la vie humaine !

Voilà pourquoi elle est le moyen le plus puissant de l'Education de l'homme.

Donc, pour ennoblir tout ceci : ennoblir les sentiments de l'homme, éclairer son intelligence, en ajoutant les lumières

de la foi à celle de la raison ; diriger, purifier sa volonté, former sa conscience, affermir aussi son caractère et son cœur, et élever en lui la vie présente jusqu'à la vie éternelle : *tel est le devoir de l'Education morale et religieuse.*

Telle est la tâche *particulière*, l'influence *spéciale* de la Religion dans l'Education.

Mais en même temps, on le voit, dans cette œuvre divine la Religion ne demeure et ne doit demeurer étrangère à rien. Si elle n'y était qu'une pratique spéciale sans fin ultérieure, un moyen particulier sans influence générale, elle n'y accomplirait pas sa mission tout entière ; elle n'y déploierait pas toute l'efficacité dont elle est douée. Quand la Religion est dans l'Education tout ce qu'elle doit être, elle ne se borne pas à corriger les fautes, elle atteint les défauts : en purifiant la conscience, elle réforme la nature ; en donnant la foi, elle fortifie la raison ; en touchant le cœur, elle forme et ennoblit le caractère.

La Religion, dans l'Education, est donc un moyen qui pénètre, qui soutient, qui éclaire, qui anime tous les autres moyens. Tout s'égaré et s'affaiblit sans elle. Sans elle, tout est faible, tout est vrai, tout est faux, tout est pervers, tout est méprisable.

C'est la Religion seule qui fait de l'Education tout entière une école de respect. Sans contredit, ce fut une observation attentive et profonde qui arracha, malgré les préjugés du temps, au protestantisme philosophique, cette belle parole : *Le Catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde* !

Mais, en même temps que la Religion fait de l'Education tout entière une école de respect, elle en fait une école de vérité et de vertu, une école de bonheur.

Et je ne sais pas s'il se rencontre dans la vie des jours plus

sereins, des fêtes plus heureuses, des souvenirs plus doux et plus purs que ceux d'une enfance vertueuse, élevée dans une maison d'Education chrétienne, sous les auspices de la Religion, sous le charmant empire des vertus et des joies qu'elle inspire. Là tout est vrai, tout est noble, tout est simple, tout est riant, tout est paisible, tout est aimable, tout est l'ouvrage et l'inspiration d'une sagesse céleste ; tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme ; tout fait sentir je ne sais quelle influence bienheureuse et sainte qui ennoblit, qui élève, qui embellit toutes choses.

Je me souviens d'un jour de ma vie où je fus très-vivement frappé de cette pensée : me permettra-t-on de le rappeler ici ? C'était au matin d'une *grande promenade* qui devait conduire nos enfants à un pieux et lointain pèlerinage, à Notre-Dame des Anges, dans la forêt de Bondy. Cette fête leur avait été donnée pendant le *mois de Marie*, après de grands travaux littéraires, où ils avaient montré une application extraordinaire et obtenu tous des succès étonnants pour leur âge ¹. Nous étions partis dès quatre heures du matin, et, avant le lever du jour, nous cheminions déjà à travers la campagne.

Tous étaient transportés de cette fête que le travail et la Religion leur avaient préparée de loin, et marchaient avec allégresse, en rangs pressés, trois à trois, chantant le cantique du départ. Les oiseaux chantaient aussi de tous côtés. Je bénissais Dieu en voyant cette nombreuse jeunesse, si

1. L'un d'eux avait récité avec intelligence et sans une seule faute le *Télémaque* tout entier.

Un autre avait présenté à l'examen, en dehors des devoirs de sa classe, six mille vers grecs, prêt à les expliquer à livre ouvert.

Un troisième avait écrit, en dehors aussi des devoirs de sa classe, un mot à mot et une analyse grammaticale, qui renfermaient près de soixante mille mots grecs et français.

En un mot, chacun avait fait de son mieux, et je n'avais pas trouvé au Petit-Séminaire de Paris un seul enfant à qui j'eusse un reproche à faire.

innocente et si joyeuse, si fervente et si pure. Tout à coup le soleil apparut à l'horizon, et son disque resplendissant fit briller sur nous les feux du plus beau jour. Toute la troupe alors poussa un cri de joie. Le soleil! le soleil! et ils se mirent à chanter les beaux vers de notre grand lyrique;

Dans une éclatante voûte,
 Il a placé de ses mains
 Ce soleil qui, dans sa route,
 Éclaire tous les humains.
 Environné de lumière,
 Cet astre ouvre sa carrière
 Comme un époux glorieux
 Qui, dès l'aube matinale,
 De sa couche nuptiale,
 Sort brillant et radieux.
 L'Univers, à sa présence,
 Semble sortir du néant :
 Il prend sa course, il s'avance
 Comme un superbe géant.
 Oh! que tes œuvres sont bellès,
 Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
 Que ceux qui te sont fidèles
 Sous ton joug trouvent d'attraits!
 Ta crainte inspire la joie;
 Elle assure notre voie;
 Elle nous rend triomphants;
 Elle éclaire la jeunesse,
 Et fait briller la sagesse
 Dans les plus faibles enfants ¹.

Cette scène, si simple et si grande, ne s'effacera jamais de mon souvenir : je me sentis jeté dans une douce et profonde méditation. Ce beau ciel, cette campagne verdoyante, ces

1. ROUSSEAU, liv. I, ode 2^e.

flots de lumière, cet astre rayonnant, ce religieux cantique, Dieu si présent, ces enfants si joyeux sous ses regards : tout cela m'apparut comme la vive et magnifique image de ce que la religion était pour ces chers enfants ; et tandis qu'aux rayons de ce beau soleil ils marchaient et chantaient toujours, je me pris à dire à deux de leurs maîtres qui étaient auprès de moi :

« Messieurs, croyez-vous qu'il y ait en ce moment, sur la terre, des enfants plus heureux ? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup de meilleurs et qui soient plus bénis du ciel ? Ne vous semble-t-il pas que la Religion, dans leur Éducation, soit comme ce beau soleil dans la nature ? »

Oui, elle illumine, elle vivifie, elle élève, elle anime et adoucit tout ; tout se conserve et s'embellit par elle ; tout s'obscurcit, se déprave et périt loin d'elle.

C'est la fraîcheur et le pur éclat du matin dans l'âme des plus jeunes enfants !

C'est la force et la splendeur du midi dans les heures plus avancées de la vive jeunesse !

Son absence fait les ténèbres de la nuit, l'engourdissement du sommeil ou de la mort.

Je le sens : je me suis laissé trop entraîner au charme de mes souvenirs ; qu'on me le pardonne. Quoi qu'il en soit de mes récits, dans le vrai des choses, ce que je dis ici de la profonde et immense influence de la Religion dans l'Éducation, n'est-il pas évident aux yeux de la raison comme de la foi ? Tout cela n'est-il pas manifeste et sensible ?

La Religion, n'est-elle pas en harmonie profonde avec toutes les nobles puissances, avec toutes les grandes facultés de la nature humaine ?

Lumière d'intelligence pour l'esprit, flamme de vie pour le cœur, puissance encourageante et redoutable pour la conscience, loi immuable pour les mœurs, autorité douce et ferme pour le caractère, grâce et secours pour la vertu : qui

ne comprend tout ce qu'elle peut sur le développement des facultés intellectuelles, sur la *Discipline* et l'affermissement des facultés morales, sur les soins physiques et la conservation de la santé et des mœurs, et par conséquent sur l'Éducation tout entière ?

Aussi, lorsque Rousseau vint, au dix-huitième siècle, offrir à une nation depuis longtemps déjà égarée loin des voies de la sagesse, un plan d'Éducation d'où il bannissait le nom de Dieu et le nom de l'âme, comme noms et choses inutiles à savoir pour le premier âge, et la Religion comme un vain secours dont on peut se passer pour former des hommes ; quand il osa bien chercher dans l'amour de soi, dans l'égoïsme de l'intérêt personnel, cultivé selon certaines règles, des moyens d'Éducation ; quand, avec la prétention de faire des âmes saines et fortes, il osa dédaigner les ressources de la foi et de la piété ; quand il descendit jusqu'à demander aux passions naissantes de la jeunesse les secrets et les inspirations de la vertu, il fit le rêve odieux d'un sophiste sans intelligence et sans cœur, c'est-à-dire un rêve plus absurde peut-être encore qu'il n'était impie !

Quoi ! repousser la Religion loin du jeune âge ! mais c'est un délire !

Comme si la racine de la Religion n'était pas profonde dans les entrailles de l'humanité ! Comme si ses rapports n'étaient pas les premiers dans l'ordre des choses et les plus nécessaires, et par conséquent ceux que notre esprit comprend plus tôt et plus aisément que tous les autres ! Comme si ses inspirations n'étaient pas les plus naturelles au cœur de l'homme et de l'enfant ! Comme si le nom du *bon Dieu* n'était pas, sur les lèvres de cet enfant, le premier témoignage d'une âme naturellement religieuse et chrétienne ! Comme si l'Évangile du Sauveur, qui le premier sur la terre a béni les enfants, ne devait pas être la première loi de leur cœur et le premier livre de leur intelligence à son réveil !

Comme si le but de l'Education, qui est de faire de l'enfant un homme, n'était pas aussi, *providentiellement*, d'en faire un chrétien, puisque le Christianisme est manifestement la perfection intellectuelle et morale de l'humanité ! Comme si une première communion bien faite n'était pas incomparablement plus puissante que tous les discours et toutes les phrases philosophiques pour la bénédiction de cette *deuxième année*, qui est la grande et solennelle année des bénédictions de l'enfance chrétienne : *factus annorum duodecim*, dit l'Évangile ! Comme si cette sainte action n'était pas l'action la plus douce et la plus forte pour le perfectionnement intellectuel et moral de l'enfant ! comme si elle n'avait pas l'influence la plus heureuse et la plus profonde ; une influence ineffable sur tout son avenir, sur son esprit, sur son cœur, sur sa conscience, sur son caractère, sur les destinées de sa vie tout entière ! Comme si, enfin, l'Education humaine ne devait pas être essentiellement religieuse et chrétienne, sous peine pour le genre humain de manquer son but suprême, de marcher à l'aventure hors des voies providentielles de Dieu sur lui, de rétrograder de dix-huit siècles !

Et voilà l'odieux système qu'on a bien eu le courage de préconiser parmi nous comme une œuvre de génie !

Certes, je ne veux pas être injuste envers cet homme ; si je sais le mal qu'il a fait dans son pays et à son siècle, je sais aussi le mal que son pays et son siècle lui ont fait ; et c'est ce qui m'inspire pitié pour lui. Je ne puis taire, toutefois, ce que je pense de l'effroyable roman d'Education qu'il a bien osé présenter à la France. J'ai lu récemment et j'ai dû lire cet *Emile* si vanté.

J'ai compris, en lisant, que ce malheureux homme n'aima jamais rien sur la terre, excepté lui, et surtout qu'il n'aima jamais les enfants, ni les siens ni ceux des autres ! On sent qu'il n'avait de cœur et d'entrailles que ce que l'im-

pitoyable orgueil en laisse à un sophiste, pour le décider, malgré les vœux et le cri de la nature, à abandonner son père, et à jeter, sans pitié, ses enfants aux Enfants-Trouvés!

Du reste, je ne crois pas avoir jamais rencontré sur ma route un livre plus misérable, une raison plus faible et plus vaine dans l'ostentation de sa force, un éclat plus trompeur, des lumières plus fausses, des raisonnements plus vides de sens, avec des images plus véhémentes, un style plus enflammé et des principes d'égarement plus redoutables pour les imaginations *fascinables*, pour les jeunes gens et pour les femmes, et au fond une impiété plus grossière, quelquefois même une niaiserie plus étrange et une corruption plus hypocrite.

Dans ce livre, Rousseau est au-dessous de lui-même et au-dessous de tout. Je ne dirai pas au-dessous de Bossuet et Fénelon; rien ne pourrait me décider à faire à ces grands et saints personnages une si gratuite et si cruelle injure. Que peut-il y avoir de commun entre lui et ces hommes. On l'a dit, il est vrai: en fait d'Education, Rousseau n'a été que la ridicule et odieuse caricature de Fénelon; et, quant au nom de Bossuet, il n'ose guère le prononcer.

Comme sagesse et vérité morale, Rousseau, dans ce livre, est au-dessous des païens eux-mêmes. Le paganisme aurait flétri ses indignes théories et banni leur auteur.

Ce livre rétrograde non-seulement au delà de dix-huit siècles, il rétrograde au delà de l'humanité; car, chez toutes les nations et dans tous les siècles, l'Education, c'est la vertu; et la vertu, c'est la Religion!

Si j'insiste sur ces choses, c'est qu'elles importent; et sur cet homme, c'est que l'influence de son génie malfaisant a été grande parmi nous et l'est encore. Quoique l'Education de la jeunesse se fasse trop souvent avec Voltaire, il y a une pudeur qui ne permet pas de citer le nom et l'autorité de

Voltaire, en fait d'Education : ce serait pousser trop loin la dérision et l'impudence ; mais on ose bien citer encore quelquefois le nom et l'autorité de Rousseau.

Eh bien ! pour en finir, je le dirai sans crainte : à mes yeux, en fait d'Education, son nom est un nom infâme, et son autorité une effroyable déception. L'homme qui repoussa loin de lui ses propres enfants, qui ne leur dit jamais le nom ni de leur mère ni de leur père, et qui décida philosophiquement tant d'autres pères et tant d'autres mères, dans une société chrétienne, à ne pas faire baptiser leurs fils ni leurs filles, et même à ne pas prononcer le nom de Dieu et le nom de leur âme avant leur vingtième année, celui-là est un ennemi de Dieu et des hommes.

J'aimerais presque mieux Voltaire : son immoralité fut aussi méprisable, mais moins haïssable peut-être. — Je ne décide pas.

Heureusement, et grâces immortelles en soient rendues à la divine Providence, en dépit de ces lâches et odieux corrupteurs de la jeunesse, en dépit de la dépravation publique, qui, parmi nous, est leur ouvrage, l'Education morale et religieuse gardera toujours seule le grand nom d'Education. Toujours il sera vrai que l'Education de la jeunesse, c'est surtout la religion et la vertu !

Le paganisme lui-même a parlé cette langue ; et je ne tarderai pas à en citer les graves et beaux témoignages, à la honte éternelle de ceux que l'impiété a fait descendre parmi nous bien au-dessous des païens eux-mêmes.

Mais où en sommes-nous aujourd'hui dans la pratique à cet égard ! Il est temps de nous le demander. Quelle place la Religion occupe-t-elle réellement dans l'Education de la jeunesse française ? Hélas ! j'entends de toutes parts éclater des regrets, des plaintes amères !

Je ne viens point ici, qu'on veuille bien le croire, entreprendre une controverse pénible : le temps des discussions

et des reproches est heureusement passé. Je viens seulement, et dans l'intérêt de tous, constater des faits. Mes autorités seront, du reste, irrécusables.

Il y a, parmi nous, trois manières de concevoir et de faire l'Éducation de la jeunesse :

Il y a la *spéculation*, l'*administration* et l'*apostolat*.

La *spéculation*, qui veut et cherche la fortune ;

L'*administration*, qui veut et fait l'ordre disciplinaire et matériel ;

L'*apostolat*, qui cherche et veut les âmes, selon le grand mot des saints livres : *Da mihi animas, cætera tolle tibi*.

L'apostolat seul, laïque ou ecclésiastique, donne à la religion, dans l'Éducation, la place qu'elle doit avoir.

L'apostolat seul fait que la Religion inspire l'Éducation tout entière.

Quant à la *spéculation*, voici ce que disait un rapport officiel fait au roi en 1838, par le ministre de l'Instruction publique : *Chez les uns, les études ne sont plus qu'une profession : le désir de s'enrichir voue l'enseignement à une froide routine.*

Quant à l'*administration* : *En France*, disait expressément M. Saint-Marc Girardin, *la science de l'Éducation est un objet d'administration... Nous n'élevons pas.*

Quant à l'*apostolat*, où est-il ? et qui n'a gémi de ce que l'*Instruction* et la *Discipline* sont si souvent séparées de la *Religion* ; de ce que la plupart des jeunes gens arrivent au terme de leur Éducation sans aucune foi religieuse positive ? Le pur et simple déisme leur manque, aussi bien que le catholicisme le plus fervent.

« L'Éducation religieuse, s'écriait à la tribune française
« M. de Gasparin, elle n'existe réellement pas dans les col-
« lèges. Le jeune homme qui arrive à Paris pour se livrer à
« des études sérieuses est forcément repoussé vers le scepti-
« cisme. »

« Vers je ne sais quelle déplorable indifférence de l'ave-
 « nir moral des hommes et de leur destinée, » disait encore
 à la tribune nationale un des membres du Conseil royal de
 l'instruction publique.

D'où viennent ces pénibles aveux et ces gémissements
 étranges ? Je vois cependant un aumônier dans chaque grande
 maison d'Education ; il s'y rencontre même souvent des pro-
 fesseurs qui sont des hommes très-honorables, personnelle-
 ment religieux et quelquefois fort bons chrétiens.

Il est vrai ; mais à quoi tout cela importe-il, si la Religion
 est d'ailleurs comme officiellement bannie de l'Education ;
 si une main fatale et invisible la repousse impitoyablement
 loin, bien loin des regards de la jeunesse ; si, comme le pro-
 clamait encore M. de Gasparin, « la religion est reléguée à
 « son heure, le plus souvent comme la dernière des leçons ;
 « si l'Évangile est renvoyé à une place tellement infime,
 « qu'il ne peut presque plus contrebalancer l'influence de
 « ces détestables doctrines si bien adaptées à nos penchants
 « naturels ? »

M. de Gasparin ajoutait ces graves et effrayantes paroles,
 que je n'ai jamais pu lire sans une singulière émotion : « Je
 « me souviens, AVEC TERREUR, de ce que j'étais au sortir de
 « cette Education nationale : je me souviens de ce qu'étaient
 « tous ceux de mes camarades avec lesquels j'avais des re-
 « lations : NOUS N'AVIONS PAS MÊME LES PLUS FAIBLES COM-
 « MENCEMENTS DE LA FOI ET DE LA VIE ÉVANGÉLIQUE ! »

Je cite, on le voit, des autorités qui ne sont pas suspectes :
 à ce titre, je citerai encore M. Chambolle, qui disait dans la
 séance du 15 juin 1843 :

« Il est des vérités morales qu'il est nécessaire de répan-
 « dre dans les collèges. Qui est-ce qui en est chargé ? Je vois
 « bien le texte de la loi, mais un texte stérile. Vous connais-
 « sez tous les élèves de nos collèges ; vous les avez interro-
 « gés, je les ai interrogés aussi. Eh bien ! quand on leur

« adresse, *certaines questions*, ILS SAVENT A PEINE CE QU'ON
« VEUT LEUR DIRE !

« Quand je me demande qui est chargé de cet enseigne-
« ment moral et religieux dans ces collèges, je m'inquiète
« encore, car je ne sais pas qui en est chargé, excepté *l'au-*
« *mônier qui y fait de temps en temps une apparition* ; » et
M. Chambolle aurait pu ajouter : A qui on ne permet guère
de faire autre chose.

« Ne nous y trompons pas, disait encore M. de Kératry, ce
« n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un
« ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui
« inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque du-
« rée. Cet esprit ne s'acquiert que par la continuité d'un en-
« seignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les
« études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en res-
« sentir. Que serait-ce si le dogme devenait jamais un objet
« de doute ? Il faut à la jeunesse des vérités incontestées en
« matière de religion ; pour elle, toute foi-controversée est
« bientôt une foi morte. »

Voilà, certes, le mal éloquemment et justement déploré !
Qui ne l'a senti, en effet ? Evidemment, il ne suffit pas que
la religion soit affichée à la porte ou sur le frontispice d'un
collège ! il ne suffit même pas que la Religion ait *une part*
quelconque dans l'Éducation, et y fasse de temps en temps
une apparition... Tout cela n'est rien, si elle ne pénètre pas,
si elle n'inspire pas, si elle ne soutient pas tout de sa di-
vine influence, si elle n'est pas l'âme de l'Éducation tout en-
tière !

Il est manifeste que, pour être puissante et efficace, il faut
que la Religion ait une action forte et suivie ; il faut qu'elle
anime tout de son esprit ; il faut qu'elle prête son langage et
le secret de ses remèdes à *l'Instruction et à la Discipline* ? il
faut qu'elle accompagne, inspire partout ces deux maîtresses
presque exclusives de la vie des enfants : autrement, les

rare solennités où il lui est permis de faire entendre sa voix ne suffisent en rien au succès de son action.

De bonne foi, que peuvent ces froides et pénibles entrevues? que peut faire la Religion, le plus souvent éloignée des regards, des études, des succès, des jeux, des repas, du sommeil, des conversations, des plaisirs et des peines, et de tous les intérêts de ceux qu'elle nomme en vain ses enfants! condamnée à l'indifférence apparente pour tout ce qui occupe leur vie et intéresse leur esprit ou leur cœur! apparaissant de temps en temps à la limite du territoire, comme une triste exilée, pour leur parler une langue inconnue?

Qui ne sait, qui n'a senti, en y entrant, que la chapelle d'un collège est comme le terrain neutre sur lequel se rencontrent parfois la Discipline, l'Instruction et la Religion, les professeurs, les proviseur et censeur, et l'aumônier, sous la protection des maîtres d'études?

Hélas! on peut le dire aussi : la Religion est là encore comme une mère éplorée, à qui un père, tristement ombrageux, ne permet plus de voir librement ses enfants. Elle les attire sur son sein, dans le secret du foyer domestique, et là leur prodigue, avec inquiétude, dans des heures rapides et comptées, ses leçons et ses conseils; leur livre à la hâte les trésors les plus chers de sa sagesse et de son cœur! Mais vainement, hélas! ces pauvres enfants ne savent plus la reconnaître! les moins jeunes ont même appris des gens de la maison, à rire de ses cheveux blancs! les meilleurs ne comprennent pas ses accents et ne la regardent plus que comme une pauvre et malheureuse étrangère!

Je le dis sans amertume, mais non sans tristesse, et avec vérité : parmi toutes les fonctions plus ou moins laborieuses du sacerdoce évangélique, je ne connais rien de plus pénible; de plus douloureux au cœur, que le ministère de nos pauvres aumôniers dans la plupart des collèges.

On en gémit, nous l'avons vu, on s'en étonne; on a tort.

Pourquoi s'étonner? Tout cela est simple, tout cela est la conséquence naturelle de ce qu'on a prétendu.

Qu'a-t-on prétendu? Tout le monde le sait : on ne s'en est pas caché; on a prétendu SÉCULARISER l'Education de la jeunesse.

La *sécularisation* de l'Education a été un des trois ou quatre grands mots d'ordre depuis cinquante ans.

Et on en est venu à bout.

Le SIÈCLE, l'*Etat laïque*, comme on l'a dit encore, s'est fait le distributeur de l'instruction et le maître de la discipline dans les collèges.

Puis on y a attaché, d'une manière accessoire et postiche, un représentant de la morale et de la religion qu'on a appelé l'aumônier, auquel on a affecté un certain traitement, un certain logement, un certain enseignement. Il a son jour, son heure de classe, comme le maître de danse, d'escrime et d'anglais.

Mais, de là, toutes les conséquences dont on gémit aujourd'hui.

C'est le siècle, au lieu de l'Évangile, qui fait l'éducation de la jeunesse. On se plaint : c'est injuste. Le siècle ne pouvait donner en ce genre que ce qu'il a : une discipline matérielle telle quelle, et une sèche instruction.

Le siècle s'adresse naturellement à la partie inférieure de l'homme. Il ne peut pas atteindre l'autre; il n'y prétend pas, du reste; il ne s'en vante même point. Et c'est un hommage à lui rendre, que son affiche n'est pas trompeuse.

En *sécularisant* l'Education, on l'a donc supprimée, et on l'a bien senti. Aussi le nom même d'Education est un nom effacé de la langue officielle. On ne s'en sert plus : c'est l'*instruction*, l'enseignement tout au plus, dont il est question. Nul ministre, pas même M. de Falloux, n'a osé, jusqu'à ce jour, se nommer le *ministre de l'Education publique*. Le mot n'était pas plus possible que la chose.

Vainement un honorable législateur a-t-il proposé d'instituer dans tous les collèges de l'État des *professeurs de morale*. L'Assemblée législative à laquelle fut faite cette proposition, se prit à rire. Qu'était-ce à dire ? de quoi riait-on ? de la morale ou des professeurs ? Non, sans doute, mais de la proposition. La morale vraie et les vrais professeurs de morale ne sont pas si plaisants : La proposition seule était ridicule ; on aurait pu même la trouver pire encore. Mais, faite innocemment, on ne la trouva que plaisante ; et le rire de l'Assemblée suffit à rappeler que des hommes sérieux et de bonne foi n'admettent pas de morale sans dogmes, parce que se serait une justice sans tribunaux ;

Pas de dogmes sans religion, parce que ce serait une philosophie sans âme ;

Pas de religion sans sacerdoce, parce que ce serait un culte en l'air.

Malgré la profonde sagesse de cet éclat de rire, la question n'avança point.

Aujourd'hui encore on discute ; on ne se rencontre pas.

Tous s'accordent bien à dire : Il faut une Education religieuse et morale.

Et pour *maîtres de morale*, on a toujours les *maîtres d'études* !

Je n'ai fait qu'effleurer cette grande question. Je ne tarderai pas à y revenir ; et, du reste, je la traiterai constamment. Toutes les autres questions s'y rattachent et en dépendent.

CHAPITRE III

La Discipline.

On n'a pas toujours de la DISCIPLINE, dans l'Éducation, l'estime qu'il en faut avoir; on ne comprend pas assez sa dignité, sa haute importance, tous les fruits qu'elle opère.

Et cependant Platon disait avec raison : *Toute la force de l'Éducation est dans une discipline bien entendue.* (Lois, 4^{or}.)

J'essayerai dans ce chapitre de mettre en tout son jour cette remarquable parole. Je serai obligé, mes lecteurs voudront bien le permettre, d'entrer ici dans un grand nombre de détails pratiques, sans lesquels tout cet important sujet demeurerait dans le vague et l'obscurité. Ces détails seront d'ailleurs, je n'en puis douter, pleins d'intérêt pour tous ceux qui se sont occupés ou s'occupent encore d'Éducation.

Les étymologies révèlent ici un grand sens et une belle origine : *Discipline* vient de *discere*. Ce mot n'indique pas seulement l'idée de la *discipline* extérieure; il y a de plus l'enseignement intérieur et la vertu.

C'est en ce sens qu'on disait autrefois : Vous êtes élevé sous une bonne, sous une haute, sous une sainte Discipline. On dit encore aujourd'hui en ce sens : la *Discipline religieuse*.

La Discipline est si essentielle à l'Éducation, que, sans elle, il n'y a pas d'Éducation possible.

Cela est facile à comprendre. Une maison d'Éducation ne vit, ne subsiste que par la loi, par le règlement : parce que la loi, le règlement, c'est l'ordre, et, dans l'Éducation comme ailleurs, l'ordre, c'est la force et la vie.

Or, c'est la Discipline qui est chargée de conserver dans toute sa vigueur le règlement d'une maison.

Elle y parvient: 1° En *maintenant* l'observation constante du règlement par la ferme *exactitude de sa direction*;

2° En *prévenant* l'infraction du règlement par le *zèle de sa vigilance*;

3° En *réprimant* la transgression du règlement par la ponctualité de sa justice, pour *corriger* le désordre dès qu'il se présente.

La Discipline a donc trois fonctions principales: *maintenir, prévenir, réprimer*.

Le soin de ne laisser rien de coupable sans correction est le devoir de la *Discipline répressive*;

Le soin d'écarter les occasions dangereuses est l'œuvre de la *Discipline préventive*;

Le soin de montrer en tout temps et en tout lieu la route à suivre est l'office de la *Discipline directive*.

On comprend sans peine qu'il vaut incomparablement mieux prévenir que réprimer. Or c'est l'*exactitude à maintenir* le bien et la *vigilance à empêcher* le mal, qui rendent moins pressante la nécessité de *réprimer*. De là l'importance supérieure de la *Discipline directive* qui maintient le bien; l'importance secondaire de la *Discipline préventive* qui empêche le mal; l'importance très-inférieure, quoique nécessaire, de la *Discipline répressive* qui le châtie.

J'ai dit que les détails étaient ici indispensables. J'aurai donné tous ceux que réclame mon sujet, lorsque j'aurai montré comment la *Discipline est la protectrice de la piété et de la foi des enfants; la gardienne des mœurs; la garante des fortes études; l'inspiratrice du bon esprit; la conservatrice de la docilité, du respect et de l'affection même; la maîtresse, la dispensatrice et la trésorière du temps; le nerf de tout le règlement, et, quand il le faut, la vengeresse des infractions*.

1° *La Discipline est la protectrice de la foi et de la piété des enfants.*

Elle veille à l'accomplissement des devoirs religieux : elle en détermine le lieu, le temps, la durée, l'exactitude et le bon ordre. Sentinelle vigilante, elle fait régner autour du temple, pendant les heures de la prière, le silence et la paix ; et jusque dans le temple elle entretient et protège un saint recueillement ; elle dispose même les voies à l'enseignement des vérités chrétiennes en exigeant partout une régularité inviolable, et en conservant ferme et élevée l'attention des élèves, pour ainsi dire à leur insu. Elle seule prévient la dissipation qui s'attache quelquefois à la piété même, en maintenant aux jours de fêtes religieuses les habitudes salutaires du règlement, dont elle fait en ces jours de sainte liberté dominer encore l'empire : elle conserve ainsi aux exercices pieux l'esprit dont ils doivent être animés ; elle inspire aux jeunes gens les vertus du christianisme et le courage du salut, en leur faisant aimer toutes les graves et saintes habitudes de l'ordre par un sage tempérament de force qui les y retient, et de douceur qui les y attire.

2° *La Discipline conserve et fait fleurir les bonnes mœurs, et par là même fait prospérer et fleurir la Religion dans les âmes.*

Une âme qui jouit de la sérénité d'une conscience pure conserve toute sa bonté, toute sa sensibilité, toute sa fraîcheur ; elle a, en toutes choses, des idées plus nettes, des vues plus hautes, des sentiments plus nobles. Elle est semblable à une eau limpide qui réfléchit fidèlement l'image et la clarté des cieux : toutes les grâces, toutes les vertus célestes brillent en elle. Les saintes pratiques de la Religion lui offrent les plus doux attrait ; Dieu lui prodigue ses bénédictions ; car il est le Dieu de toute pureté, et prend plaisir à demeurer dans une âme innocente et à la combler de ses biens, comme, au contraire, il se retire loin d'un cœur

soumis à la tyrannie des sens et à l'esclavage des passions.

Or c'est la Discipline qui, comme un bras armé d'une égide puissante et invisible aux regards, écarte silencieusement tous les dangers qui menaceraient de troubler cette heureuse innocence; c'est elle qui veille autour des lieux du repos, et jusque sur le sommeil même; c'est elle qui conserve à la pudeur toutes ses précautions, toutes ses délicatesses, dans les inévitables occasions du péril; c'est elle qui prévient les communications coupables, qui réprime sévèrement les propos légers, qui interrompt les conversations dangereuses. Comme une mère pleine de sollicitude, elle cherche d'un œil inquiet l'enfant qu'elle ne voit plus à ses côtés. Elle empêche tout mauvais contact, scrute d'un regard pénétrant les lectures suspectes, maintient le travail et l'étude dans les voies de l'honnête et du beau, éloigne des lieux où le monde étale ses folles vanités, fait éviter enfin tout ce qui pourrait agiter le calme de l'âme et troubler cette pureté du cœur, si précieuse à l'enfant et si agréable au regard de Dieu.

La Discipline obtient tous ces résultats heureux en prévenant le mal ou en l'arrêtant dès le principe. Elle veille, en quelque sorte, jusqu'au dehors et à la porte d'une maison d'Éducation; elle défend d'y admettre aveuglément tous ceux qui s'y présentent, et n'en permet l'entrée et la demeure à qui que ce soit qu'après avoir sérieusement examiné les témoignages qui peuvent la rassurer. Gardienne fidèle, elle ne s'endort jamais; et, dans la crainte que l'homme ennemi n'enlève à ses enfants si chers le trésor de l'innocence, la Discipline les suit en tout temps et en tout lieu. Liaisons trop particulières, entretiens trop prolongés, mollesse au jeu ou excès d'emportement, tentation d'intempérance, elle voit tout; rien ne lui échappe, et elle signale tous ces pièges quelquefois aussi séduisants que funestes, où la jeunesse perdrait tout ensemble son temps, son esprit et ses mœurs.

Censeur clairvoyant, c'est surtout l'ennemi des bonnes mœurs ou de la subordination que la Discipline découvre bientôt et suit sans relâche : elle le combat d'abord quelque temps par les armes de la douceur et de la fermeté, jusqu'à ce qu'enfin, pour conserver le corps sain et pur, elle se hâte de retrancher le membre pervers qui répandait autour de lui la dépravation et l'esprit de révolte.

3° *La Discipline, en conservant aux mœurs leur pureté et à la Religion son empire, contribue aussi puissamment aux succès dans les lettres.*

Car les mœurs pures communiquent au corps une vigueur et une force admirables, qui le rendent plus propre à soutenir le poids d'un travail assidu. Grâce à la pureté des mœurs, l'esprit est plus vif, le jugement plus actif et plus sûr, la mémoire plus fidèle, l'imagination plus riante. L'expérience journalière fait voir jusqu'à l'évidence combien le jeune homme qui a de bonnes mœurs est en même temps le plus exact à ses devoirs d'écolier, aussi bien qu'à ses devoirs de chrétien; au contraire, comme le dit admirablement Quintilien : « Il n'y a rien de si troublé, de si agité, de si partagé, « de si déchiré par mille affections différentes qu'un cœur « vicieux. Au milieu de ce trouble et de cette désolation intérieure, quelle placereste-t-il pour l'étude des lettres et pour « les occupations honnêtes? celle qui reste au bon grain dans « une terre couverte de ronces et d'épines. » (*Instit. orat.*, l. XII, c. 1.)

Et ce n'est point seulement par son influence sur les mœurs que la Discipline est un gage des fortes études, c'est elle aussi qui commande et impose le silence. Or le silence est lui-même une leçon salutaire, de toutes la plus importante peut-être, celle au moins qui assure le succès de toutes les autres. En maintenant le silence en classe, la Discipline arrête l'élan d'une curiosité ou d'une ardeur indiscrette, ménage à la réponse le temps de parvenir à la maturité convenable, et

ne tolère ainsi, dans le sanctuaire de la science, que des paroles dignes et graves ou empreintes d'une douce aménité.

C'est elle encore qui aiguillonne la paresse et ne souffre point qu'elle se dérobe au travail commun; c'est elle qui demande compte des devoirs imposés et proscriit toute étude étrangère, quand même cette étude serait utile en elle-même, si elle est d'ailleurs hors de propos.

Instruire la jeunesse sans flétrir son innocence, apprendre aux jeunes gens à exprimer leurs sentiments et leurs pensées avec grâce, avec dignité et avec force, et les préserver en même temps des dangers de la mollesse ou de l'orgueil de l'esprit; nourrir leur imagination de tout ce que la littérature ancienne et moderne peut offrir de plus intéressant et de plus beau, sans jamais ternir par la moindre tache la pureté du cœur: c'est un problème dont les temps où nous vivons rendent la solution difficile.

La discipline peut seule aider à les résoudre: elle ne laisse jamais entre les mains des élèves aucun auteur, aucun modèle, aucune page capable d'égarer leur cœur ou de fausser leur jugement, quand même il s'y trouverait d'ailleurs, pour l'imagination, les plus attrayantes beautés. Dans les modèles classiques eux-mêmes, là où la raison humaine, privée des lumières de la foi, se couvre d'ombres, elle relève les préjugés et dissipe les erreurs. Là où le cœur égaré dans ses affections se nourrit de passions misérables, elle jette avec soin un voile pudique sur les tableaux dangereux ¹.

La Discipline préside enfin si intimement à tous les travaux des études, que par elle on peut juger infailliblement des progrès ou de la décadence d'une classe. Une classe bien tenue est toujours une classe studieuse: aussi la Discipline tient la main à la plus ferme observation des lois qui règlent

1. *Major adhibenda tum cura est, ut et teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, et ferociores a licentia gravitas deterreat.* (QUINTIL., II, 2.)

et maintiennent toute l'économie classique, lui impriment un mouvement uniforme et produisent ce bel ordre qui fait l'ornement, la prospérité et la gloire d'une maison d'Éducation.

4° *La Discipline est la dispensatrice du temps.*

Elle en sait tout le prix; elle en prévoit sagement, elle en règle, elle en protège constamment l'emploi; elle réprime la légèreté qui le dissipe, le caprice qui en abuse, la paresse qui le consume, la frivolité qui le perd.

Laissez tomber la Discipline, rompez cette enceinte impénétrable aux abus et aux désordres: les heures se perdent, les études fléchissent, les esprits se troublent, les mœurs se corrompent, les cœurs se pervertissent, le torrent impétueux des passions se déborde avec l'oisiveté, les murs du collège ne peuvent le contenir, et bientôt il répand partout le ravage et la destruction

5° *La Discipline conserve le bon esprit, la docilité, l'affection et le respect.*

En conservant la piété, l'innocence des mœurs et l'amour du travail, la discipline conserve le bon esprit qui leur est nécessairement associé: une Discipline sage, uniforme, invariable, commande impérieusement le respect, entraîne les volontés et bannit tout esprit de critique et de censure. On s'y soumet avec plaisir, on l'apprécie, on l'aime; parce que toute nature qui n'a pas été dépravée a un goût sain et estime le véritable beau, qui est, dans les choses intellectuelles, la vérité, et, dans les choses morales, l'ordre ou la vertu¹. Mais il faut que les instituteurs de la jeunesse l'entendent bien: rien de plus subversif de ce bel ordre et d'une bonne Discipline que la variation, l'inégalité, la divergence dans l'application des règles disciplinaires. La Discipline devient alors comme un corps élastique, que chacun étend ou resserre à sa

1. *Omniaum honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quam scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat.* (SENEC, Epist. 94.)

guise : elle n'est plus par conséquent l'expression de la vérité et de l'ordre, qui est un, simple et constant. Plus d'unité de principes, plus d'unité d'action. L'arbitraire, la sévérité exagérée ou hors de propos, la faiblesse ou la crainte de l'impopularité¹, prennent la place d'un zèle assidu, d'une fermeté sage et paternelle.

Il suffit d'un seul maître ainsi disposé pour faire un grand mal dans une maison d'Éducation : s'il s'en rencontrait plusieurs, bientôt tout y tomberait en ruines.

6° *La Discipline est le nerf du règlement.*

Les meilleures institutions, les meilleures lois, tombent en désuétude et bientôt dans un oubli complet, si elles ne sont maintenues par une constante et infatigable application. Comment le règlement d'une communauté d'enfants échapperait-il à ce triste sort, si une Discipline sage et attentive ne veillait avec le plus grand soin à sa conservation ?

C'est elle qui doit en rappeler toujours et partout la lettre et l'esprit ; en toutes les occasions convenables, elle expose son importance, son mérite, sa nécessité : elle décerne de justes éloges à ceux qui y sont fidèles ; elle presse avec zèle ceux qui seraient portés à se relâcher ; mais elle ne tolère jamais les infracteurs ; elle reprend, elle prie, elle excite, elle menace doucement, elle exige fortement, elle réprime avec fermeté² : et avec la règle, l'ordre, le bien, la religion, les

1. La crainte de l'impopularité est toujours inconciliable avec le devoir : un triste mépris en est souvent le seul fruit réel. J'en ai toujours fait l'observation, et le sage Quintilien l'avait observé avant moi : *Non austeritas ejus tristis, non dissoluta sit comitas, ne inde odium, hinc contemptus oriatur.* (QUINTIL., II, 2.)

2. *Illis aut hebetibus et obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animarum effricanda est.* (SENEC., Epist. 95.)

Inest interim animis voluntas bona ; sed torpet, modo deliciis, modo officii inscientia. (Ibid.)

Sunt quidam nisi institeris, remissi : quidam imperia indignantur : quosdam continet motus, quosdam debilitat. (QUINTIL., I, 3.)

mœurs et les lettres prospèrent, et toutes les œuvres entreprises sont couronnées de succès.

Cette vie toujours active, toujours nouvelle que la Discipline, par son infatigable vigilance, procure au règlement, est sans contredit le plus grand, le plus précieux des avantages; car par là on prévient, autant qu'il est possible, les rigueurs de la justice, en prévenant les infractions elles-mêmes; l'inflexible sévérité devient moins nécessaire à la correction, parce que la Discipline ne laisse guère possibles que des fautes de fragilité, pour lesquelles on peut admettre les ménagements d'une indulgence éclairée. Ceci aide encore à entendre comment c'est l'exactitude, la vigilance, l'uniformité constante, plus que la sévérité, qui constituent une bonne Discipline.

7° *Enfin, la Discipline est, quand il le faut, la vengeresse des infractions,*

Je me bornerai à rappeler ici que c'est le soin de ne laisser jamais rien de coupable passer sans une répression convenable, qui fait de la Discipline le nerf du règlement et le vengeur respecté de ses infractions. Non-seulement cette exactitude à ne rien laisser dévier sans le redresser est le devoir de la *Discipline répressive*, mais elle en fait toute la vigueur et l'honneur. C'est par là, en effet, que la *répression* a toujours un noble caractère; elle n'apparaît jamais comme un caprice de mauvaise humeur, ni comme une boutade de sévérité, mais toujours comme la protection de l'ordre et de la règle. C'est par là aussi que la répression est vraiment efficace; car c'est surtout l'exacte répression qui enlève au coupable, ou à ceux qui seraient tentés de devenir ses imitateurs, tout espoir d'impunité.

C'est l'exactitude et la constance de la répression qui fait de la Discipline une œuvre intelligente et non une œuvre matérielle et violente, une œuvre de conscience et non une œuvre de fantaisie et de hasard, une œuvre de

zèle et non une œuvre de négligence et de laisser-aller.

Mais que doit être la répression, la correction?

Ici se présente la grave question des châtimens dans une maison d'Éducation : question que je traiterai à part et avec les développemens convenables, lorsque j'examinerai quel système pénitentiaire peut admettre la haute Éducation intellectuelle, et aussi quelle doit être la fermeté de l'instituteur.

J'en ai dit assez pour mettre en son jour le plus évident la grande importance de la discipline dans l'Éducation. On le voit : si la Discipline n'est pas l'Éducation elle-même, elle en est un moyen indispensable, un soutien absolument nécessaire.

Je résumerai volontiers tous les avantages de la Discipline sous une image simple, dont la justesse fera excuser la familiarité.

La Discipline est à l'Éducation ce que l'écorce est à l'arbre qu'elle entoure : c'est l'écorce qui retient la sève, qui la garde, qui la dirige, qui la force de monter au cœur de l'arbre, de se répandre dans ses fibres et dans ses rameaux, pour les nourrir des sucs les plus purs de la terre.

De la sève ainsi contenue et dirigée, se forme un tronc solide et ferme, dont les branches portent en leur temps des feuilles, des fleurs et des fruits : enlevez l'écorce à une de ces branches, cette branche sera bientôt desséchée : ôtez l'écorce du tronc lui-même, et l'arbre périra.

L'écorce ne paraît qu'une enveloppe grossière, mais elle conserve à l'arbre et à toutes ses parties leur force et leur vigueur : de même, la Discipline paraît quelquefois pour l'Éducation une écorce un peu âpre et rude, mais c'est elle qui conserve, qui élève, qui fortifie tout.

CHAPITRE IV

L'Instruction.

QU'IL NE FAUT PAS SACRIFIER L'ÉDUCATION A L'INSTRUCTION

Mon dessein, dans ce livre, on le voit, est d'exposer l'influence spéciale que chacun des quatre grands *moyens* d'Éducation exerce sur l'Éducation tout entière, et l'union étroite qui les fait tous quatre concourir au but élevé qu'il s'agit d'atteindre.

Par là, je parviendrai peut-être à fixer le vrai rôle, la vraie place qu'ils doivent conserver dans l'Éducation ; car c'est là ce qu'il faut bien comprendre, et ce qui généralement est mal compris.

Combien d'instituteurs donnent à certains moyens l'importance qu'ils n'ont pas, ou bien font le *but* de ce qui n'est que le *moyen*, et pas toujours le moyen le plus important ! — Cela est vrai surtout pour l'*Instruction*. Ce n'est pas seulement un moyen d'Éducation auquel on a donné une importance excessive ; c'est un *moyen* dans lequel on a fait consister l'œuvre tout entière.

Qu'on ne croie point toutefois que je ne veuille pas donner à l'*Instruction* la place qui lui appartient. Rien n'est plus loin de ma pensée. J'estime à un si haut prix l'*Instruction*, sa valeur est si grande, son action si forte, ses détails si importants, que j'ai cru devoir y consacrer un volume entier, dans lequel j'essaye de dire comment elle est et doit être le moyen de l'Éducation intellectuelle, et dans lequel aussi je

déplore les tristes abaissements que l'Instruction subit en France depuis cinquante années.

Tel n'est pas, sans doute, mon dessein en ce moment : ce livre n'y suffirait pas. Ici, je viens traiter un autre côté de la question. Je veux examiner comment l'Instruction parmi nous est devenue un *moyen* auquel souvent on sacrifie tout, l'Éducation morale et religieuse, et l'Éducation intellectuelle elle-même. Je veux examiner comment et pourquoi on a mis l'Instruction au-dessus de tout et avant tout.

Chose étrange ! c'est l'Instruction seule qui a pris, depuis un demi-siècle, chez un grand peuple, le nom et la place de l'ÉDUCATION !

Il importe donc ici de bien s'expliquer, de bien s'entendre et de tout dire. La matière est délicate, je le sais : aussi je remonterai aux vrais principes et ne dirai rien que d'incontestable.

L'Éducation et *l'Instruction* sont deux choses profondément distinctes.

L'Éducation développe les facultés.

L'Instruction donne des connaissances.

L'Éducation élève l'âme : *l'Instruction* pourvoit l'esprit.

L'Éducation fait les hommes : *l'Instruction* fait les savants.

L'Éducation est le but : *l'Instruction* n'est qu'un des *moyens*.

L'Éducation est donc singulièrement plus haute, plus profonde et plus étendue que *l'Instruction*.

L'Éducation embrasse l'homme tout entier : *l'Instruction*, non.

Et cependant, parmi nous, depuis cinquante ans *l'Instruction* est tout : *l'Éducation* n'est rien !

Pour *l'Instruction*, premièrement : *l'Éducation morale et religieuse* est entièrement négligée !

Secondement : bien plus, *l'Éducation intellectuelle* elle-même est le plus souvent manquée. — Ce que j'avance ici

étonnera peut-être : la démonstration toutefois en est facile à faire, je commence par là.

Dans l'*Instruction* même, qu'on le remarque bien, il y a deux choses très-distinctes :

Les connaissances ;

Et le *développement d'esprit*, qui peut et doit s'acquérir par l'étude, par l'exercice des facultés intellectuelles, par les connaissances elles-mêmes.

L'*Instruction*, si elle est mal donnée, mal reçue, peut souvent ne transmettre que les *connaissances*, sans développer l'esprit, sans élever, sans fortifier les facultés à cette occasion.

L'*Instruction* peut placer, déposer, entasser les connaissances dans l'entendement comme dans un magasin, en garnir la mémoire comme de provisions : sans doute avec un certain développement passif que ces connaissances amoncelées entraînent naturellement avec elles, mais aussi sans donner à l'esprit la vigueur, l'action, la vivacité, dont il a besoin. En un mot, les connaissances ne constituent pas toujours le développement généreux, la force active, la souplesse énergique des facultés. On peut être instruit, très-savant même, sans avoir la vigueur, la fécondité, l'élévation de l'intelligence.

Il faut qu'à l'*Instruction* scientifique et littéraire l'instituteur intelligent ajoute la culture, l'exercice ; et par là le développement, l'**Education des facultés intellectuelles !**

Sans doute, c'est par le **moyen des connaissances littéraires et scientifiques** que les facultés intellectuelles se développent, c'est-à-dire à l'aide de l'instruction que se fait l'**Education de l'intelligence** ; mais l'*Instruction littéraire et scientifique* réduite à elle-même pourrait se borner à instruire l'esprit sans l'élever, à le charger de connaissances sans le rendre fort.

C'est l'**Education** intellectuelle qui lui fait recevoir et di-

gérer les connaissances de manière qu'elles le nourrissent, l'élèvent, le fortifient ;

C'est l'*Education intellectuelle* seule qui le cultive avec soin, l'exerce avec sagesse, le développe, le forme et l'élève encore plus qu'elle ne le remplit ;

C'est l'*Education intellectuelle* qui fait pour lui de l'Instruction comme un aliment substantiel, dont il tire et recueille les sucs qui, se transformant en lui, le font croître et grandir, deviennent sa nourriture et son sang.

C'est alors que l'*Instruction* est vraiment l'*Education intellectuelle*, c'est alors qu'elle élève, EDUCAT ; c'est alors qu'elle devient *esprit et vie*.

Jusque-là elle n'est que l'*Instruction* proprement dite : elle munit, elle pourvoit, elle instruit, INSTRUIT, rien de plus.

Quoique ce soit principalement à l'aide de l'*Instruction proprement dite* que se fasse l'*Education* de l'esprit, le langage, cependant, qu'on veuille bien de nouveau le remarquer, ne confond pas ces deux choses, et qui dit *instruire* ne dit pas *élever*.

Il y a des gens *très-instruits* et qu'on trouve, avec raison, *très-mal élevés*, à ne parler même que de l'*Education de l'esprit*.

Un savant, par exemple, qui sait une multitude de choses, mais qui est d'ailleurs sans jugement, sans goût, sans aisance pour s'exprimer, sans facilité pour se faire comprendre aux autres, et quelquefois pour se bien comprendre lui-même, sans tact pour se conduire, est un homme *très-instruit* et *fort mal élevé* ; même intellectuellement parlant ¹.

C'est ce qui faisait dire à Platon : « *L'ignorance absolue* « *n'est pas le plus grand des maux, ni le plus à redouter* ;

1. Le célèbre P. Hardouin, qui a fait une précieuse collection des Conciles, mais qui prétendait, entre autres choses, que tous les ouvrages que

« BEAUCOUP DE CONNAISSANCES MAL DIGÉRÉES *est quelque chose de bien pis.* » (PLATON, *Lois*, l. VII, p. 75.)

Bossuet disait dans la même pensée : « Notre soin principal a été qu'on lui donnât à propos et chaque chose en son temps, afin qu'il le dirigeât plus aisément et qu'elles se tournassent en nourriture. » (*De l'Éducation du Dauphin.*)

En un mot, on est *instruit* quand on *sait* beaucoup, quand on possède des connaissances; on n'est *élevé*, s'il est question de l'*Éducation intellectuelle*, que quand on a la raison, le goût, l'imagination, le jugement, la pensée et la parole, et, s'il s'agit de l'*Éducation complète*, le caractère, la conscience, la sensibilité, le cœur formés.

Tant il est certain que l'*Instruction* n'est pas l'*Éducation*, et que, si l'*Éducation* est le *but*, l'*Instruction* n'est que le *moyen* ! C'est que tous, même ceux qui agissent en sens inverse, sentent et reconnaissent au moins instinctivement, quand, malgré l'érudition de la science, ils disent : C'est un homme mal élevé; avec tout son savoir, il ne sait pas vivre. Ou bien encore, dans un langage un peu rude : Il a beau

nous avons sous le nom des grands hommes du siècle d'Auguste avaient été composés, ou au moins refaits, par des moines du moyen âge, était de ce nombre.

Voici l'épithaphe que lui fit un de ses confrères : il est inutile de dire qu'elle ne fut pas mise sur sa tombe :

*In expectatione judicii,
Hic jacet hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, religione jesuita,
Orbis litterati portentum.
Veneranda antiquitatis cultor et deprædator,
Docte febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum pie egit,
Credulitate puer,
Audacia juvenis,
Deliriis senex.
Verbo dicam : hic jacet HARDEINUS.*

être un savant : au fond, c'est un imbécile et un pauvre homme.

Voilà la vérité.

Et cependant que fait-on de nos jours ? On ne poursuit le plus souvent que l'Instruction *proprement dite*.

On prétend donner *des connaissances* ; puis, que les facultés se développent ou ne se développent pas à leur occasion, que l'esprit s'élève ou non, on ne s'en inquiète guère : c'est ce qu'on abandonne aux dispositions individuelles plus ou moins heureuses, au travail ou à la paresse de chaque enfant.

Le langage même, ce miroir où se reflètent la pensée et l'opinion des peuples, accuse ce profond oubli du grand but de l'Éducation intellectuelle, qui est le *développement des facultés* ; car, dans la langue française, comme nous l'avons dit, un heureux *développement* chez un jeune homme et une bonne *Education* sont synonymes.

Mais cette fin même qu'on se propose, l'Instruction, y arrivera-t-on ? Non, c'est impossible.

Que peut être, en effet, l'instruction à un âge où l'on ne sait pas encore apprendre.

Pour que l'Instruction pût être vaste et solide, il faudrait que l'esprit eût été rendu capable d'apprendre, c'est-à-dire eût été préparé par une forte Education.

Jusque-là, l'Instruction *proprement dite* ne peut être que médiocre, et, si elle ne l'est pas, si on la multiplie, si on l'exagère, elle n'instruit pas, elle charge l'esprit ; elle n'élève pas les facultés, elle les ruine, elle les écrase.

En un mot, dans cette première jeunesse, les connaissances ne peuvent être qu'un *objet d'étude*, une culture, un exercice de l'esprit, et par là un *moyen de développement*, et non pas une *science*.

« L'erreur de beaucoup de gens, dit sur ce point un homme

« de rare expérience, est de se méprendre sur les études où
 « l'on a coutume d'appliquer la jeunesse. Le but prochain
 « qu'on s'y propose n'est point précisément le savoir, mais
 « l'exercice. Il ne s'agit pas tant de littérature, d'histoire, de
 « philosophie, choses qui s'oublieront peut-être, que d'af-
 « fermir l'imagination, la mémoire, le jugement qui demeurent.
 « reront. » (M. OZANAM.)

A la fin de son Education, un jeune homme sera parfaitement élevé, intellectuellement parlant; son Education intellectuelle sera excellente, non pas s'il est très-instruit, mais S'IL EST TRÈS-CAPABLE DE S'INSTRUIRE.

Je dis plus : s'il est très-instruit, je suis tenté de le plaindre : il sera probablement incapable de s'instruire davantage. Il n'est pas question alors de ce qu'il sait, mais de ce qu'il peut.

Voilà uniquement à quel point de vue les études et les connaissances si bornées du premier âge ont une si grande importance.

Les *humanités* vaudraient-elles les huit ou dix ans qu'on y consacre, s'il ne fallait en retirer que les connaissances qu'elles donnent, n'y apprendre, comme on dit, que du grec et du latin ?

Non, sans doute, et c'est parce qu'on n'a cherché que l'*Instruction proprement dite*, le grec et le latin, dans les *humanités*, qu'on est venu à contester leur utilité, et qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'un cri contre les études classiques. Et pouvait-il en être autrement, quand les pères de famille voyaient se réduire à cette *Instruction proprement dite* toute l'Éducation publique.

La Religion : les maîtres de la jeunesse déclaraient expressément qu'ils n'en étaient pas chargés. .

La Discipline : les professeurs, on le sait, en abandonnent tout le soin aux maîtres d'étude, aussi la discipline morale est-elle profondément absente.

Le développement même des facultés intellectuelles : combien de professeurs ne s'en occupent que s'il se présente à eux tout offert par la nature, à l'occasion de leur enseignement ! autrement ils ne cherchent guère à l'exciter. On sait ce que deviennent les *faibles* dans la plupart des classes. Si on s'applique à développer réellement l'esprit des *forts*, c'est une exploitation de l'intelligence, dont le gain sera, pour les maîtres du premier ordre, la gloire du concours, et pour les maîtres du second ordre, l'achalandage de leur maison.

En attendant, on ne fait la plupart du temps de l'*Instruction* que comme *instruction*, et non comme moyen de haute Education intellectuelle et morale.

On enseigne, et voilà tout. On ne fait que du grec et du latin ! on ne fait pas, on n'élève pas, on ne forme pas les esprits et encore moins les cœurs !

Vainement dira-t-on que les connaissances données par l'*Instruction* sont de deux sortes : qu'il y a des *connaissances littéraires, scientifiques* purement spéculatives, et qu'il y a aussi des *connaissances morales et pratiques* ; que, sous ce rapport, on peut distinguer : l'*Instruction littéraire* et l'*Instruction morale* ; et que si l'*Instruction littéraire* ne fait pas toujours l'*Education* de l'âme, on peut attendre mieux de l'*instruction morale*.

Tout cela est possible ; mais on se tromperait étrangement si on pensait que l'*Instruction morale* fait seule l'*Education morale*, que les connaissances morales constituent les habitudes morales : ce sont encore là deux choses très-distinctes. A ce prix, Sénèque eût été le plus vertueux des hommes. Non, on peut être très-instruit en morale et très-peu vertueux. Cela est facile à comprendre. L'*Instruction* ne s'adresse jamais directement qu'à l'*esprit*, et les connaissances qu'elle donne, même en morale, ne sont après tout que des connaissances *intellectuelles*. Il faut donc, de plus, l'*Education*

morale, qui consiste à développer les facultés, les habitudes, les inclinations, les vertus morales.

L'*Education morale* a sans doute recours à l'*Instruction morale* pour éclairer l'homme sur ses devoirs, mais il faut qu'elle y joigne des exemples, des exhortations, des pratiques, etc. L'*Education morale*, bornée à elle-même, peut enrichir l'esprit de belles maximes, mais l'*Education morale* seule peut les faire aimer, pratiquer et leur obtenir l'assentiment du cœur; seule, elle peut ajouter à l'*Instruction morale* le goût, l'amour, l'exercice, l'inclination des vertus.

En un mot, l'*Education morale* s'adresse à l'esprit, au cœur et à la conscience, et embrasse tout l'homme.

L'*Education morale*, sans aucun doute, ne peut se passer de l'*Instruction morale*; mais il est capital de le bien entendre: l'une n'est pas l'autre. Donner des connaissances, même morales, c'est *instruire* en morale, mais ce n'est qu'*instruire*, ce n'est pas *élever* moralement. *Élever moralement*, c'est former le caractère, attendrir et fortifier le cœur; affermir la volonté; dresser, rectifier la conscience; purifier, ennoblir la sensibilité; élever l'âme tout entière!

Dans l'*Education publique*, quand fait-on ces choses? sont-ils bien nombreux, les maîtres, les professeurs, qui y consacrent leurs exhortations, leurs conseils, leurs leçons et les exemples de leur vie?

Dans les classes, quand s'applique-t-on à faire admirer avec conviction les beautés religieuses de Bossuet? quand s'applique-t-on à faire remarquer même la beauté morale de Quintilien?

Quand reprend-on les écarts d'une jeunesse imprudente avec la fermeté et la tendre sollicitude d'un père, et non avec la farouche sévérité d'un pédagogue?

Quand cherche-t-on à éveiller la raison, la sensibilité, la conscience, dans les natures ingrates, par les moyens que la véritable *Education* saurait fournir?

Vos élèves, dites-vous, apprennent et récitent Fénelon, l'Évangile et les meilleurs ouvrages ; soit !

Mais ne sentez-vous pas que, quand vous feriez éternellement réciter à ces pauvres enfants les enseignements de la morale, les versets même du Nouveau Testament, si vous n'essayez rien, si vous ne dites rien pour faire pénétrer tout cela jusque dans leur cœur, votre Education morale sera éternellement stérile ?

Et même ne comprenez-vous pas que le perpétuel silence que vous gardez sur Dieu, sur l'âme, sur les plus sacrés devoirs, parle très-haut et trop significativement contre toutes ces grandes et saintes choses ?

Hélas ! il le faut avouer avec confusion et douleur, voilà où nous en sommes depuis cinquante années !

Cette Education, qui consiste dans la formation du caractère ; cette Education, qui fait germer au cœur de l'enfant les inclinations vertueuses propres à assurer le repos et l'innocence de la vie ; cette Education, qui éclaire la conscience de lumières certaines, ayant pour elles l'autorité des siècles ; cette Education, qui fortifie l'enfant et le jeune homme contre le danger de sensations nouvelles et dangereuses, par la force des impressions premières de la vertu : cette partie même de l'Education, qui fait des connaissances un moyen d'étendre l'esprit, d'affermir le jugement et de fortifier la raison : en deux mots, l'*Education morale*, et même le haut *Développement intellectuel*, sont laissés dans un déplorable oubli. L'*Instruction sèche, décharnée, matérielle*, l'*Instruction sans cœur, sans âme, sans conscience*, et quelquefois même l'*Instruction sans intelligence*, voilà le grand bien qu'on poursuit et qu'on nous vante.

Un Ministre de l'Instruction publique, dans un rapport qui fut présenté au roi et au pays, il y a peu d'années, et qui a gardé toute l'autorité d'une apologie officielle, fait un aveu bien remarquable, et qui suffirait seul pour convaincre

les plus incrédules et pour justifier aussi toutes les réclamations des pères de famille.

Le Ministre déclare :

« Qu'à l'égard de l'Éducation, dans les meilleurs collèges, « les efforts même les plus éclairés et les plus soutenus n'ont « qu'une puissance bornée ; que ce n'est pas le collège, mais « la famille, qui commence l'Éducation, que c'est la société « qui l'achève. »

Malgré ce qu'il a d'habile, certes, ce langage révèle un mal profond ; car, enfin, qu'est-ce à dire : *la famille commence l'Éducation, la société l'achève ?* Mais cependant où se fait-elle, et qui est-ce qui la fait ?

Elle se commence dans la famille et s'achève dans la société ; mais de huit ou neuf ans à dix-huit ou vingt, qui s'en occupe ?

Hélas ! vous l'avouez vous-même, pendant les années où l'enfant est au collège, où toutes ses facultés morales et religieuses doivent se développer, où la grande œuvre de l'Éducation doit se faire ; là, même dans les meilleurs collèges, les efforts les plus éclairés et les plus soutenus n'ont qu'une puissance bornée.

L'effroyable lacune de ces dix années est ici trop manifestement découverte : il était impossible pourtant de la mieux dissimuler sous l'enveloppe d'une phrase bien faite. On voit, en effet, l'Éducation qui commence, puis l'Éducation qui s'achève : on la croit faite, elle ne l'a pas été ; elle ne pouvait pas l'être, même dans les meilleurs collèges ! Ainsi disparaît dans un jeu de paroles, dans une habileté de langage, ce qu'il y a de plus important au monde, l'ÉDUCATION !

Ainsi, chose étrange ! dans un siècle et dans un pays où l'on a voulu inaugurer pour le genre humain une ère nou-

velle, où l'on a voulu rendre à l'homme tous ses droits, on n'a pas pensé à lui donner toute sa valeur! on négligeait de développer toute sa *puissance morale et intellectuelle*, et on l'accablait de connaissances positives! Depuis plus de cinquante ans, c'est-à-dire depuis l'origine même de la société actuelle, voilà où nous en sommes, en fait d'Education!

C'est ce qui touchait l'âme d'un des membres les plus honorables de l'Université, lorsqu'il s'écriait avec un sentiment de si profonde amertume :

« Nous ne faisons pas plus des citoyens que des dévots dans nos collèges! Que faisons-nous donc? Nous instruisons, nous n'élevons pas; nous cultivons et développons l'esprit, mais non le cœur! » (M. SAINT-MARC GIRARDIN.)

Après de tels faits, certes, c'est avec raison que M. le Ministre auquel, dans notre gouvernement, est remise cette charge si grave de présider à la formation des jeunes intelligences, ne reçoit officiellement, comme nous l'avons déjà remarqué, que le titre de *Ministre de l'Instruction publique*. Instruire, c'est évidemment là tout ce qu'on se propose; élever, on ne s'en occupe pas, on n'y pense plus, et peut-être, pouvons-nous dire, on n'ose plus l'entreprendre. Et pourquoi? Ah! sans doute, l'œuvre est difficile; mais elle vaut la peine qu'on s'y applique. *Arduum sed necessarium*. Si l'on ne fait qu'instruire, si l'on n'élève pas, si l'Instruction est tout et l'Education rien, que deviendra ce malheureux pays?

Ah! désormais, tous ensemble, tous de concert, nous aidant les uns les autres, faisons alliance dans la paix commune, pour travailler courageusement tout à la fois à l'Instruction et à l'Education de la jeunesse, pour ne plus jamais les séparer l'une de l'autre, pour répondre enfin aux espérances des familles, aux besoins des générations naissantes et aux vœux de la France alarmée!

CHAPITRE V

Les Soins physiques.

Les instituteurs dont la Religion inspire le dévouement ne doivent pas laisser le privilège exclusif des soins matériels et de l'Éducation physique aux instituteurs mondains et aux prospectus fastueux dont certaines maisons d'Éducation aiment à se parer.

La société humaine a fait d'incontestables progrès dans l'ordre matériel. Sans donner à ces progrès une importance et une place qui ne leur sont pas dues, nous ne devons pas leur refuser celles qui leur appartiennent.

Je le dirai donc sans hésiter : les institutions chrétiennes, les établissements ecclésiastiques, ne doivent le céder aux autres, sous ce rapport, en rien de ce qui est nécessaire ou convenable. J'aimerais volontiers qu'ils fussent même les établissements les mieux tenus qu'il y ait en France.

Tel a toujours été l'esprit de la Religion et l'inclination de l'Église. Sans doute l'âme est plus que le corps : la nourriture, le vêtement et tous les soins physiques sont de moindre importance que la nourriture de l'intelligence et les soins spirituels. Toutefois l'Église enseigne que le corps de l'homme est le plus noble ouvrage du Créateur, après son âme. Parmi les œuvres les plus brillantes de la création matérielle, rien n'y est comparable : et cela se comprend. Le corps est comme le domicile de l'âme : c'est l'organe, l'instrument, la puissance extérieure de l'âme ; et voilà pourquoi, sans doute, le Créateur prit soin de le façonner lui-même de ses mains ;

et cette œuvre, travaillée par des mains divines, apparut sur la terre revêtue de la forme la plus digne et de la figure la plus belle qui soit dans l'univers.

Il suffit de voir le sourire, le regard, le coloris, la parole et la grâce qui brillent sur le visage d'un enfant et embellissent sa physionomie : il suffit de voir quelle vie l'âme, quelle force le soutient, quelle ardeur le transporte et l'élanche, pour comprendre que la beauté, la dignité, la pureté ; l'énergie, l'adresse, l'agilité du corps ne sont en aucune façon choses méprisables. Il est remarquable que l'Eglise a des lois expresses pour interdire l'entrée du sanctuaire et le ministère sacré à ceux dont le corps offrirait quelque difformité, *nec deformes*.

Qui ne sait la touchante histoire de saint Grégoire le Grand ? Un jour, traversant le *forum* romain, il aperçut des esclaves anglais qu'on y avait mis en vente. En voyant ces corps si bien faits et ces visages si beaux et si purs : *Quel malheur*¹, s'écria-t-il, *que de tels hommes ne connaissent pas le Dieu de l'Évangile !* Et c'est à la suite de cette rencontre qu'il envoya en Angleterre le saint moine Augustin et les apôtres qui la firent chrétienne.

Mais, si rien n'égale la noblesse de la destinée du corps en ce monde, où il est le compagnon et le serviteur d'une intelligence, que dire de sa destinée dans l'autre, où Dieu lui réserve une transformation céleste, qui sera la glorieuse récompense de ses services et sa félicité immortelle ?

L'Education physique n'a certes pas pour but de flatter ici bas les sens et leurs mauvaises inclinations ; mais bien de rendre l'homme, corps et âme, aussi fort, aussi sain, aussi indépendant que possible des accidents extérieurs. Ce seul mot suffit pour faire comprendre l'importance et la nécessité de cette Education. En effet, sans une constitution forte,

1. *Non Angli, sed angeli, si essent christiani.*

l'homme le plus intelligent et le plus laborieux est réduit à l'impuissance. Triste jouet des maladies, il se trouve arrêté à chaque pas dans la carrière. Les lettres, les sciences, les arts, les métiers les plus humbles, comme les professions les plus élevées, rien n'est possible sans le secours d'une bonne santé.

L'Éducation physique a pour but de conserver, d'affermir ou de réparer cette santé si précieuse : et voilà pourquoi, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, elle ne doit être ni trop molle ni trop dure. Une Education molle rend délicat et énerve le corps loin de le fortifier ; mais, d'un autre côté, une Education physique trop dure ou négligée aurait les plus graves, les plus funestes inconvénients.

*Orandum est ut sis mens sana in corpore sano*¹ ! Voilà ce que les instituteurs dont la Religion inspire le dévouement doivent dire à leurs élèves.

Il ne faut pas d'ailleurs se le dissimuler : cette Education physique, pour être bien faite, demande des soins innombrables. C'est pour l'instituteur la tâche la plus multipliée et la plus laborieuse, pleine de détails minutieux et pénibles. Mais cette tâche est un devoir, et la conscience ne permet pas de la négliger. Ici, comme ailleurs, toute négligence volontaire est coupable. Le sage, le religieux instituteur s'occupe de tout ; et même, en ce genre, rien, absolument rien, n'est au-dessous de lui. *Soyez père*, lui dirai-je volontiers avec Fénelon ; ce n'est pas assez, *soyez mère*. Ayez toutes les sollicitudes, toutes les prévoyances ; toutes les délicatesses, quelquefois même ce qu'il y a de sage, d'habile et d'heureux dans les faiblesses d'une mère. Soyez, pour les enfants que vous élevez, comme la providence paternelle et maternelle de Dieu.

1. *Ad tutamentum mentis et corporis*, dit le prêtre avant la communion.

Perpetua mentis et corporis sanitate gaudere, dit l'Église dans d'autres oraisons.

A planta pedis usque ad verticem, dit quelque part l'Écriture. Eh bien ! oui, me disais-je à moi-même, pendant les années de ma vie dévouées à l'Éducation de la jeunesse, cette parole trouve ici une application. Depuis le cordon de la chaussure qui enveloppe leurs pieds, jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé dans leur âme, de plus délicat dans leur esprit, de plus noble dans leur cœur, de plus important dans leur destinée humaine, de plus grand dans leur destinée éternelle : voilà ce dont je suis chargé, voilà ce qu'embrasse leur Education !

Œuvre immense ! Combien il est difficile que le dévouement de l'instituteur n'y succombe pas quelquefois ! car enfin la Providence, dont il est l'image, s'occupe de tout et ne s'inquiète de rien. Mais lui doit se préoccuper souvent jusqu'à l'inquiétude : chargé de tous ces enfants, responsable de leur vie, il faut que rien ne leur manque jamais.

Il serait indigne de l'instituteur religieux que par sa faute un seul de leurs besoins raisonnables ne fût pas satisfait.

Quand la Religion se charge d'élever des enfants, ils doivent l'être aussi bien et mieux qu'en toutes autres mains ; si cela ne se pouvait pas, un instituteur devrait se retirer : mais, sous les auspices de la Religion, cela se peut plus qu'ailleurs. Là, le dévouement désintéressé rend tout plus facile. Du reste, cela est et a toujours été. Telle fut toujours l'antique réputation et l'honneur des maisons d'Education chrétiennes, à bien peu d'exceptions près.

Je le sais : même avec le plus noble désintéressement et un dévouement sans bornes, il reste la faiblesse humaine, qui ne peut tout prévoir, tout empêcher ; et des plaintes insolentes ou des exigences capricieuses ont plus d'une fois attristé le cœur des instituteurs les plus dévoués.

Ils doivent se rappeler alors que les hommes se plaignent quelquefois de la divine Providence elle-même, lorsque Dieu, non par faiblesse, mais par sagesse, laisse aussi quel-

que chose leur manquer en ce monde : et ce souvenir doit leur inspirer quelque résignation, quelque indulgence, au moins avec les jeunes enfants. Je dois avouer humblement que pour moi rien ne m'a jamais paru plus difficile que ces vertus, en ces circonstances, la grossière ingratitude et l'injustice de ces pauvres enfants m'a toujours trouvé intraitable. Peut-être avais-je tort.

Quoi qu'il en soit, sept choses contribuent puissamment à la bonne santé :

- 1° Le bon air;
- 2° La bonne nourriture;
- 3° La vie réglée;
- 4° L'exercice et les jeux;
- 5° Une température convenable;
- 6° La propreté;
- 7° Les soins médicaux.

En tout cela, il y a des précautions que les instituteurs doivent prendre; d'autres qu'ils doivent faire prendre à leurs enfants; d'autres enfin que les enfants doivent prendre d'eux-mêmes, mais sur lesquelles il faut également veiller et rappeler leur attention.

1° *Le bon Air.*

Les hommes que l'art et l'expérience rendent plus habiles n'hésitent pas à dire que le bon air est la première condition de la bonne santé et de la vie, même avant la bonne nourriture : *Aer pabulum vitæ.*

En effet, c'est le bon air qui fait le bon sang, qui prépare et fait les bonnes digestions. On ne vit pas de l'air du temps, sans doute : il est vrai cependant que le bon air nourrit et fortifie les organes, et que le mauvais air corrompt la meilleure nourriture.

Il est donc d'une extrême importance qu'une maison d'E-

ducation soit bien située, tournée à une exposition favorable, que toutes les salles communes soient vastes et bien aérées; il serait même à souhaiter qu'elle fût placée à la campagne, ou du moins entourée de grandes cours, de jardins et de préaux spacieux.

Le soin d'entretenir le bon air dans toute une maison demande une vigilance constante, d'autant plus qu'à cet égard on n'est jamais averti par les enfants. Eux, qui sont quelquefois si délicats, si exigeants quand il s'agit de la nourriture, n'ont aucune exigence, aucune délicatesse, quand il s'agit d'un air plus ou moins sain, plus ou moins grossier. On ne doit épargner aucune précaution à cet égard. Un air vif et pur, fréquemment et constamment renouvelé, a sur la santé, et, je l'ajouterai même, dût-on le trouver singulier, sur le bon esprit d'une maison, une prompte et décisive influence¹.

2^o La Nourriture.

Il faut qu'elle soit saine et abondante, que la qualité et la quantité n'y manquent jamais : sans profusion toutefois et sans vaine délicatesse.

Le Supérieur d'une maison doit chaque jour s'assurer de ces choses, et, pour cela, tout examiner par lui-même. Si la simplicité, la frugalité et la sobriété des repas sont nécessaires; s'il ne doit rien s'y trouver ni de recherché, ni d'exquis, ni d'épicé et de haut goût, tout doit y être excellent. Il faut le meilleur pain, toujours bien cuit; les meilleures viandes : jamais rien de seconde qualité. Les parties animales les plus nobles, les plus nutritives; les meilleurs légumes : il faut, pour l'hiver, les faire venir en provisions des provinces où ils ont le meilleur renom. Les fruits de la saison doivent être toujours bien mûrs, les pâtisseries bien faites. Aux jours

1. Un homme de grande expérience m'écrivait : *Le mauvais air rend inquiet, aigre, mécontent, et inspire les goûts du vice.*

maigres, les poissons très frais. L'huile doit être de première qualité, le vinaigre choisi; enfin un vin bon et fort doit être employé à préparer aux enfants une boisson convenable à leur tempérament, légère, saine et agréable au goût.

Du reste, le régime des instituteurs et celui des élèves sera convenablement le même, sauf les seules exceptions que l'âge, les travaux, quelquefois les infirmités, et le bon sens, par conséquent, indiquent comme nécessaires. Mais ce sera toujours la même nature d'aliments, la même table, la même préparation, le même service.

Le pain doit toujours être à discrétion. Mais il faut bien faire comprendre aux enfants quels devoirs une telle confiance leur impose, quelle honnêteté, quel respect pour soi et pour les autres, quel respect surtout pour les pauvres : pour Dieu, qui donne le pain, et pour les pauvres, qui en manquent!

Ce n'est pas pour fouler le pain aux pieds, pour le jeter, le gâter ou le salir, qu'il leur est généreusement prodigué par la Providence. C'est pour le traiter honorablement, comme il convient à des enfants bien élevés, religieusement même, comme il convient à des enfants chrétiens.

Au Petit Séminaire de Paris et dans d'autres maisons d'Éducation ecclésiastique, les légumes étaient aussi à discrétion aux deux principaux repas.

Telles sont les précautions bonnes à prendre relativement à la nourriture.

Ces précautions empêcheront-elles que les choses ne soient pas toujours aussi parfaites qu'on le voudrait? Non : et il faut accoutumer les enfants à souffrir sans se plaindre les inconvénients qui sont inévitables, passagers, et d'ailleurs sans conséquence pour leur santé. Il faut qu'ils sachent qu'on est souvent fort mal servi dans les maisons les plus opulentes, quelquefois même chez les rois. Il faut leur faire remarquer, ce qui est vrai, que les enfants qui se plaignent, sont, en gé-

néral, ceux qui ont été le plus mal nourris chez eux, ou bien ceux qui y ont été trop bien traités et gâtés, et dont le corps a été plus et mieux nourri que l'esprit.

Ceux qui ont la misérable habitude de se plaindre de la nourriture le font en cédant à de mauvais instincts de diverses sortes : les uns font les difficiles par sensualité, les autres par vanité, quelques-uns enfin par sottise et faiblesse d'entraînement au mauvais exemple.

Il peut cependant se rencontrer des enfants dont la santé affaiblie, délabrée, demande un régime plus délicat.

Il peut se rencontrer aussi des jeunes gens qui, arrivés à un certain âge et au moment d'une croissance excessive, ont besoin d'une nourriture plus forte.

Ces besoins légitimes, constatés comme il convient, doivent être pleinement satisfaits.

L'instituteur, comme un père, doit tenir entre tous ses enfants la balance d'une main équitable.

Il doit pouvoir se rendre cette justice qu'il n'y en a pas un parmi eux dont la fortune, la naissance ou les qualités mondaines obtiennent de lui plus que d'autres.

L'âme, les qualités de l'esprit et du cœur, et les espérances de science et de vertu que donne un enfant : voilà ce qui peut incliner l'affection vers lui ; quant à ce qui détermine un sage instituteur à donner plus de soin à un tel enfant plutôt qu'à tel autre, ce sont quelquefois les faiblesses, les besoins d'une nature moins heureuse, mais jamais ses exigences grossières ou ses capricieuses délicatesses.

Adressez-vous à moi avec simplicité, disais-je quelquefois à mes enfants, c'est-à-dire avec confiance et avec respect ; dites-moi tous vos besoins convenables, comme vous le diriez à votre père, à votre mère. Je n'épargnerai rien pour les satisfaire aussi parfaitement que je le pourrai ; mais ici, jamais de plaintes ni de murmures. Si vous avez quelque grossièreté de ce genre à faire entendre, il faut vous retirer

dé la maison immédiatement auparavant, ou je vous prierai de vous retirer immédiatement après ¹.

Du reste, pour donner à cet égard du bon sens à ceux qui n'en avaient pas assez, je leur lisais quelquefois la manière dont Louis XIV et Fénelon traitaient le duc de Bourgogne et ses frères. Ces curieux détails ne seront pas sans intérêt, j'en suis sûr, pour mes lecteurs.

« Ils vivent d'une manière très-commune, mangent autant
« qu'ils veulent à tous leurs repas ; mais on ne leur sert
« que des choses saines. Le matin, ils ne mangent que du
« pain sec, et boivent un grand verre d'eau et de vin, ou
« d'eau pure, ce qui est à leur choix.

« A dîner et à souper, ils mangent autant qu'ils veulent de
« toutes les choses qu'on leur présente, et l'on a seulement
« attention à leur faire manger beaucoup de pain et fort peu
« de fruits crus.

Il y a trois jours de la semaine qui sont des *jours de ragoût* ; c'est pour leur dîner seulement

« Les autres jours, ils ne mangent que du *bœuf à dîner* et
« leur rôti ne consiste qu'en quelques poulets, poulardes et
« perdrix.

« Pour le souper, il est toujours égal : on leur sert ou un
« gigot de mouton, ou une longe de veau, ou un aloyau, avec
« quelque gibier ou volaille, sans aucun ragoût, et, pour
« fruit, un seul massépain ou quelque écorce d'orange.

« A leur collation, ils ne mangent, non plus que le matin,
« qu'un morceau de pain sec, et tout au plus quelque biscuit,
« et boivent un verre d'eau.

1. J'ai eu du reste, en ce genre, des bonnes fortunes qui auraient pu me rendre plus patient dans des rencontres moins heureuses. On m'a fait lire un jour une lettre d'un des plus jeunes élèves du Petit-Séminaire de Paris, enfant de grande famille et nourri jusque-là dans l'opulence, qui était si ravi de notre régime, qu'il écrivait à sa mère : *Vous ne vous figurerez jamais ce que ces Messieurs dépensent pour notre nourriture. Représentez-vous, ma chère maman, que pour les confitures seulement, cela va à plus d'un million par an.*

« Ils boivent du vin à dîner et à souper, s'ils en veulent
 « (car quelquefois ils n'en veulent point) ; c'est toujours du
 « vin de Bourgogne, et n'en boivent que deux coups. Jamais
 « *ils ne boivent ni bière, ni cidre, ni vin de liqueurs, ni*
 « eaux rafraichissantes d'aucune espèce, à moins que ce ne
 « soit dans leurs parties de plaisir, qui arrivent rarement. »

3° La Vie réglée.

Le règlement d'une vie simple et laborieuse, uniforme et cependant variée, est une des conditions les plus importantes pour entretenir la bonne santé.

Cet ordre importe surtout pour les repas, pour les études, pour le sommeil et pour les récréations. Les études, les repas, le sommeil et les récréations bien ordonnés, et toujours aux mêmes heures, donnent aux habitudes physiques, aux organes et à leurs fonctions, à tout le corps enfin, quelque chose de calme, de tranquille, de réglé, qui ménage les forces et affermit la santé en éloignant tous les excès et en faisant trouver à chaque chose un charme constant et un plaisir sans cesse renouvelé.

Voici ce que Fénelon écrivait au sujet du règlement des repas.

« Qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ;
 « qu'il mange assez souvent, à proportion de son besoin ;
 « qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est
 « surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas fi-
 « nie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à man-
 « ger au delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments
 « plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas
 « trop de choses différentes, car la variété des viandes qui
 « viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le
 « *vrai besoin de manger est fini.* »

Quant au sommeil, il n'en faut donner aux enfants ni trop

ni trop peu : il faut que les heures en soient parfaitement réglées et toujours aussi les mêmes.

Un sommeil convenable, accompagné d'un exercice régulier, repose les enfants, leur fait un sang doux, les rend, dit Fénelon, gais et vigoureux ; tandis qu'un sommeil trop prolongé les appesantit, ne sert qu'à les amollir, les rend délicats, capricieux, de mauvaise humeur ; sans parler des inconvénients plus graves pour la vertu, qu'il serait facile de signaler ici.

L'étude et le jeu, le travail et le délassement, doivent aussi être ordonnés de manière que les occupations graves et sérieuses préparent à la jouissance du repos et délassent du travail par le plaisir.

Les dérangements perpétuels et souvent inévitables, quelquefois même les caprices, l'inconstance, le défaut de suite, l'irrégularité en toutes choses, sont, on le sait, un des plus grands inconvénients de l'Éducation privée.

J'ai vu bien souvent des enfants, dont la santé avait toujours été faible et languissante chez leurs parents ; malgré toutes les précautions et tous les soins de la maison paternelle, leur visage pâle révélait leur état maladif. En peu de temps, le régime simple et la vie réglée du Petit-Séminaire les rendaient sains et vigoureux, frais et vermeils.

4^o *Les Exercices du corps et les Jeux.*

Les exercices du corps sont bien nécessaires à des enfants qui demeurent immobiles, soit à l'étude, soit en classe, et travaillent sérieusement dix à onze heures chaque jour.

Aussi faut-il leur faire éviter avec soin, dans les récréations et dans les promenades, l'immobilité et la mollesse ; de sages instituteurs doivent s'appliquer à y introduire une grande variété de jeux agréables, qui animent tout ce jeune

peuple d'enfants et qui exercent les corps pour les rendre souples et adroits, sains et vigoureux.

Rien n'est pire que les maisons d'Éducation où l'on ne joue pas ! Il suffit aux hommes d'expérience d'une heure passée dans une cour de récréation pour juger, à la langueur des jeux, à la persistance des conversations, à la lâcheté des attitudes, où en sont les études et les mœurs.

J'irai plus loin ; il est désirable que les maîtres prennent autant que possible leur récréation avec leurs élèves, se mêlent amicalement à leurs conversations et à leurs jeux, et même, comme nous le disions au Petit-Séminaire de Paris, *mettent les jeux en train*. Tout le meilleur esprit d'une maison d'Éducation est là. Cela demande quelquefois un assez grand dévouement ; mais ce dévouement est nécessaire.

Si les enfants ne voient jamais en récréation que les maîtres chargés de la surveillance, la surveillance et les maîtres leur deviennent odieux. Si tous les maîtres, supérieurs, surveillants et autres, se mêlent à leurs jeux, alors tout change d'aspect, les enfants sentent que leurs maîtres sont leurs amis et leurs pères. Il n'y a plus là qu'une famille, où tous les cœurs sont à l'aise.

Mais, me dira-t-on, avec tout cela, comment conserverez-vous le respect ? — Ma réponse est facile : c'est tout cela même qui l'inspire et le conserve. Je n'ai vu nulle part les maîtres mieux respectés que dans les maisons d'Éducation où ils savent se mêler aux jeux de leurs élèves. Les enfants sont heureux et fiers de voir leurs maîtres condescendre ainsi aux besoins de leur âge et s'associer à leurs délassements : l'affection et la reconnaissance fortifient alors l'autorité et ajoutent au respect.

Au Petit-Séminaire, un de nos Messieurs était *grand maître des jeux* ; quelques élèves nommés par leurs condisciples l'assistaient dans cette charge. C'étaient eux surtout qui devaient *tout mettre en train*, et acheter toutes les balles, cer-

ceaux, ballons, cordes, boules, quilles, etc., dont on avait besoin pour les récréations et pour les promenades.

Les bâtiments et la situation du Petit-Sémiare de Paris à l'époque dont je parle, étaient aussi tristes que possible. Mais les jeux y étaient si vifs, si ardents, si multipliés, que cette maison semblait n'avoir plus aucune tristesse : tout y était devenu gai, doux et riant. Le bonheur des jeunes habitants y adoucissait, y embellissait tout.

Partagée entre des jeux innocents, de nobles études et des fêtes pieuses, cette vie était si douce, que chaque année aux approches des vacances, tous les cœurs étaient émus entre la joie et les regrets.

La gymnastique est aussi très-utile pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices physiques. Sans y mettre l'importance excessive qu'on y a depuis quelque temps attachée, j'y attacherais néanmoins un grand prix, et je ne blâmerais pas les instituteurs qui établiraient des récompenses pour exciter une vive émulation en de tels exercices.

Me permettra-t-on l'expression d'un dernier vœu ? Je voudrais que les instituteurs saisissent toutes les occasions favorables pour mener leurs élèves à la campagne. Il importe plus qu'on ne pense de faire comprendre et sentir aux enfants les charmes d'une promenade champêtre, d'une course dans les bois ; de leur faire goûter ce que la simple nature a de gracieux, ce que les arbres touffus, ce que les champs, les vergers et les frais ombrages

Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare,

comme dit La Fontaine.

Tels sont les exercices et les divertissements qui conviennent le mieux aux enfants, qui les délassent du travail et les y préparent.

5° *De la Propreté.*

La propreté contribue singulièrement à entretenir la bonne santé. Il faut que dans une maison d'Éducation tout soit parfaitement propre : les salles, les classes, les cours, les corridors, les dortoirs. Cependant il ne faut pas que la propreté soit exagérée.

« Évitez l'excès de la propreté, dit Fénelon : la propreté, « quand elle est modérée, est une vertu ; mais, quand on suit « trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit : le bon « goût rejette la délicatesse excessive ; il traite de petites « choses, et n'en est pas blessé. »

L'excès de la propreté peut être à craindre dans l'Éducation privée : je n'en crois guère l'excès bien redoutable, ni peut-être même possible, dans l'Éducation publique.

6° *La Température.*

Le chaud et le froid, le sec et l'humide jouent un grand rôle dans l'économie animale. Les précautions à prendre à cet égard sont nombreuses et doivent être bien réfléchies, prévoyantes et constantes.

L'humidité est, sans contredit, ce que la santé des enfants redoute davantage, bien plus que l'excès même du froid et du chaud. C'est le brusque passage de l'un à l'autre, et surtout du chaud au froid, qui est à craindre et qu'il faut éviter à tout prix.

L'humidité des pieds est une des causes les plus fréquentes des indispositions et même des maladies des enfants.

Les premiers froids, les premières pluies, sont aussi particulièrement sensibles et dangereux, et il importe grandement de préserver de jeunes organisations de leurs atteintes.

Je pourrais entrer ici dans des détails infinis, et raconter

toute mon expérience. Les bornes de cet ouvrage ne me le permettent pas ; peut-être trouverai-je une occasion utile de le faire quelque jour.

7^o Des Soins médicaux.

Nous venons de voir les précautions et les soins qui entretiennent une bonne santé. Les soins médicaux contribuent à la réparer.

Rien n'est plus important pour une maison d'Éducation que le choix d'un médecin. Il faut le choisir aussi habile que possible, mais surtout très-soigneux, très-attentif, très-prévoyant, très-dévoué ; parce que les enfants sont sans attention, sans prévoyance, sans soins pour eux-mêmes.

Il faut que le médecin, le plus souvent, devine leur mal, et par conséquent que le cœur l'inspire en même temps qu'il sera éclairé par les lumières de son intelligence.

Il faut, autant qu'il se peut, que ce soit un médecin qui aime l'enfance et soit accoutumé à s'occuper d'elle. On gagnera souvent, à cet égard, à ce qu'il soit père de famille.

Il faut que le médecin vienne visiter la maison tous les jours, même quand il n'y a pas de malades.

Dès le commencement d'une maladie sérieuse, dès qu'un enfant couche à l'infirmierie, ses parents ou ses correspondants doivent être immédiatement avertis. Si la maladie devient plus grave, il faut leur offrir sans délai de faire faire une consultation de médecin à leur choix.

J'abrege ici au lieu de m'étendre, et il n'y a que ceux qui ignorent entièrement ces matières, aux yeux de qui je pourrais encourir le reproche d'en trop dire.

En écrivant ce chapitre et en indiquant toutes les précautions qu'on vient de lire, il a été assurément bien loin de ma pensée de rien conseiller qui puisse amollir les enfants ; je

tiens au contraire à tout ce qui peut les fortifier, et je rédirai volontiers avec Montaigne, aux instituteurs et aux parents :

« Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il lui faut mépriser ; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et au boire ; accoustumez-le à tout ; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. »

Et, après avoir montré comment Fénelon entendait que fussent nourris des Enfants de France, je citerai volontiers, en finissant, les détails qui nous ont été donnés sur les rudes exercices du corps auxquels on avait cru devoir les accoutumer.

« Pour les exercices que l'on leur fait faire, ils sont tels, qu'aucun bourgeois de Pais ne voudrait hasarder un pareil régime sur ses enfants, et il faut avouer qu'à moins qu'ils ne soient aussi sains que ceux-ci le sont, il ne serait passur de le hasarder ; jamais ils ne se couvrent lorsqu'ils sont dehors, à moins qu'ils ne soient à cheval, ou qu'il ne pleuve ; car, quelque chaud, quelque froid, ou quelque vent qu'il fasse, ils ont presque toujours la tête nue, et ils y sont déjà tellement accoutumés, qu'il ne peuvent plus mettre leur chapeau et qu'ils n'en ressentent pas la moindre incommodité. Jamais on ne leur fait aucun remède, ils n'ont jamais été saignés ni purgés ; ils ont cependant eu quelquefois la fièvre, mais on leur a donné du quinquina. S'ils avaient quelque autre maladie plus pressante, je ne doute pas qu'on ne suivit en ce cas-là l'avis des médecins. »

« Dans leurs promenades, qui arrivent régulièrement tous les jours, été et hiver, quelque temps qu'il fasse, ils marchent, ils courent tout autant qu'il veulent, soit à pied, soit à cheval, et se mettent assez souvent en sueur, sans qu'on leur fasse jamais changer de chemise. Il n'y a que le

« seul cas de la paume qui soit excepté, parce que pour lors
 « ils changent de chemise : mais on ne les frotte ni on ne les
 « couche. En un mot, on les élève comme s'ils devaient être
 « un jour athlètes, et M. le duc de Beauvilliers est tellement
 « persuadé qu'un prince infirme n'est bon à rien, surtout
 « en France, où il faut qu'ils commandent leurs armées en
 « personne, que tous les accidents que l'on peut envisager
 « sur cela ne l'ont jamais pu détourner de son projet ; et
 « jusques ici, grâce à Dieu, il ne leur en est encore arrivé
 « aucun, et ils sont au contraire d'une santé si parfaite et
 « d'un tempérament si robuste, qu'ils ne se plaignent ja-
 « mais de la moindre incommodité. Il arrive quelquefois
 « seulement qu'ils sont enrhumés ; mais ils n'en courent pas
 « moins, à moins que leurs rhumes ne soient très-considé-
 « rables, et l'on ne s'en embarrasse jamais. »

Tels doivent être les soins physiques dans l'Éducation de la jeunesse et l'influence de ce qui se nomme l'économie hygiénique et domestique.

CHAPITRE VI

Résumé et conclusion du troisième livre.

—

INFLUENCE MUTUELLE DES DIVERS MOYENS D'ÉDUCATION
 DE LA DISCIPLINE MORALE, INFLUENCE SUPÉRIEURE ET PRÉDOMINANTE
 DE LA RELIGION

Les questions que je viens d'examiner sont d'une telle importance, que je ne puis achever ce livre sans y revenir une dernière fois et sans les résumer. Les moyens d'Éducation sont la partie la plus intime et la plus profonde de tout le

sujet que je traite : c'est le fond même de mon ouvrage. Que je suis loin d'avoir tout dit à cet égard ! Je veux donc jeter encore un coup d'œil sur ces questions, les considérer en même temps sous tous leurs rapports divers, au risque de me répéter ; et les éclairer, autant que je le pourrai, d'une nouvelle et plus vive lumière, qui en révèle aux regards attentifs les plus intéressants aspects, l'admirable accord, la belle et puissante harmonie.

J'ai montré dans les chapitres précédents l'action naturelle des quatre grands *moyens d'Education*, le domaine, l'*influence* SPÉCIALE de chacun d'eux.

Mais chacun d'eux a de plus une *influence générale* sur l'Education tout entière : ils peuvent et doivent se pénétrer, se fortifier l'un l'autre, se prêter un secours mutuel, en concourant tous simultanément au même but qui est la formation de l'homme.

En un mot, l'éducation humaine doit être une, simple, constante, comme l'homme lui-même ; et l'union des moyens qu'elle emploie doit être indissoluble, puisque les facultés que ces divers moyens développent ont entre elles une unité radicale, qui n'en fait pas plusieurs êtres distincts, mais un seul, qui est l'homme.

Dans la simplicité personnelle de son être, l'homme est doué de tous les attributs divers qui font la richesse et la force de son existence ; mais, par là même, toutes les fois qu'un de ses attributs vient à souffrir, tous les autres souffrent aussi, et ce n'est jamais impunément que l'Education néglige dans l'homme un des dons de la nature ; l'homme tout entier en est affaibli. Ceux qui ont perdu la vue acquièrent, dit-on, peu à peu une ouïe plus fine et plus délicate. Il n'en est pas de même des facultés intellectuelles et morales. L'intelligence ne s'est jamais fortifiée par la faiblesse du caractère, ni ennoblie par la sécheresse du cœur : au contraire, combien de fois n'ai-je pas donné un peu d'esprit à des en-



fants en développant leur cœur ! combien de fois ne leur ai-je pas donné du cœur en leur inspirant la piété ! Combien de fois surtout n'ai-je pas affermi leur caractère en fortifiant leur conscience ! Non, ce n'est jamais au profit, mais toujours au détriment des autres facultés, qu'on sacrifie ou même qu'on néglige une d'entre elles.

Donc, séparer, diviser les *moyens* d'Éducation : négliger les uns, faire prédominer injustement les autres, c'est d'abord n'atteindre le but qu'en partie ; mais, de plus, c'est l'atteladre moins fortement dans les bornes mêmes qu'on s'est posées ; tant chacun de ces moyens, par la force et la nature même des choses, est secourable, nécessaire à l'autre ! tant ils exercent, les uns sur les autres, une salutaire influence !

Entrons dans le détail :

Que ne doit pas, par exemple, l'*Instruction* à la *Discipline* ? Nous l'avons vu amplement ; mais je dois le redire encore ici : jamais les instituteurs de la jeunesse ne méditeront trop ces choses !

C'est par la *Discipline* que l'étude se conserve forte et attentive, que les ressources de l'esprit ne sont point dissipées, que la réflexion se mûrit, que sa vigueur n'est pas émoussée.

La raison est amie de l'ordre : l'attention aime le silence ; la pensée gagne à ce que la parole ne puisse interroger à tout propos ; l'activité, la promptitude, l'exercice vigoureux des faculté profite à ce que le temps soit exactement mesuré : n'est-ce pas la *Discipline* qui fait toutes ces choses ? Retranchez la *Discipline*, et l'*Instruction*, si elle parvient à développer l'esprit, ne formera pas le caractère : elle ne formera pas même fortement l'esprit égaré par l'inattention, affaibli par l'inconstance de la volonté, et jeté par l'oisiveté dans tous les désordres de la mollesse.

Mais pourquoi parler spécialement de l'*Instruction* ? N'a-

vous-nous pas vu qu'aucune partie de l'Education n'est étrangère à la Discipline? Tout ce que les règlements littéraires, religieux, disciplinaires, hygiéniques d'une maison d'Education consignent et conservent par écrit : le plan, les règles adoptées et reconnues comme les plus propres à atteindre le but même de l'Education, c'est la *Discipline* qui le met en action et en dirige la pratique. Et de plus, c'est sa vigilance qui prévient tout ce qui pourrait y porter atteinte : c'est sa rigueur habilement calculée qui redresse toutes les infractions qui y auraient été faites.

Ainsi l'ordre adopté pour former les jeunes gens à la vertu :

L'ordre adopté pour former les jeunes gens à la science ;

L'ordre adopté pour faire concourir le plus avantageusement possible les choses matérielles, telles que la santé du corps et le partage du temps, aux fins spirituelles de l'Education : rien n'est étranger à la Discipline : c'est à elle de faire fleurir les écoles, de les conserver, et, au besoin même, de les régénérer.

Elle y prépare, y garantit, y protège tout le bien qui s'y fait.

Elle y prévoit le mal possible : elle le prévient par sa vigilance, elle l'écarte par sa fermeté, elle le punit pour l'exemple et par des châtimens qui améliorent le coupable.

Quant à la *Religion*, que ne lui doivent, à leur tour, l'*Instruction* et la *Discipline*? L'influence de la Religion et de la vertu sur l'*Education intellectuelle* est profonde ; qui ne l'a pas éprouvé? Le cœur plus pur purifie l'esprit, le rend plus sensible aux expressions du beau, plus docile aux enseignemens du vrai et lui fait goûter avec vivacité le doux et noble plaisir d'écouter la raison.

Sous les auspices de la Religion, la vérité pénètre dans l'intelligence, non pas comme une sèche théorie qui n'entraîne qu'une sorte d'adhésion passive, mais comme quel-

que chose de vivant, de substantiel, qui féconde l'esprit et l'élève, et par lui arrive à l'âme tout entière pour la vivifier.

Par la Religion, l'Esprit est appuyé fortement sur un principe de foi et ne va pas se heurter à toutes les incertitudes humaines; il s'élève au point de vue divin, pour voir de plus haut et plus loin que n'ont vu les plus sages.

Retranchez la Religion, et l'Instruction n'est plus qu'une vaine pâture donnée à la curiosité ou à l'orgueil; elle ne fait pas profondément aimer le vrai; les plus grandes pensées s'égarant dans les vues étroites; la vérité froide et inanimée s'arrête dans l'esprit et ne se fait pas route jusqu'au cœur. Elle exalte outre mesure l'intelligence, je l'ai vu quelquefois, et c'est un des plus grands périls de l'Éducation purement humaine; elle exalte l'intelligence au détriment du caractère et de la conscience, dans certaines natures avides de connaître; ou bien elle la laisse inerte et stérile dans d'autres, chez lesquelles elle n'aurait pu être appelée au mouvement et à la vie que par le cri de la conscience ou les tendres insinuations de la Religion. Chez ces natures médiocres, l'Instruction, réduite à elle-même, n'est rien, ou tout au plus n'est qu'un dépôt confié à la garde inactive de la mémoire, une série de connaissances, une aride nomenclature, un amas indigeste de science sans lumière, de faits sans liaison et sans vie.

La Discipline, à son tour, est ennoblie par l'Instruction: elle lui doit d'être élevée à la dignité de gardienne de l'intelligence; mais c'est surtout par la Religion que la Discipline devient une vraie puissance morale dans l'Éducation.

Par la Religion, la Discipline n'est plus seulement l'œil du maître, et la garantie de l'obéissance matérielle; c'est l'œil de Dieu, et l'inspiration d'une noble docilité.

C'est sous les auspices de la Religion seulement que la Discipline devient la protectrice des mœurs et la gardienne

de l'innocence : le gage des fortes études ; l'inspiratrice du bon esprit ; la conservatrice du respect, la maîtresse, la dispensatrice et la trésorière du temps ; le nerf du règlement intérieur, et le ressort puissant de l'Éducation tout entière.

Sans Religion, au contraire, la Discipline n'est plus qu'une police de caserne, avilissante pour ceux qui la subissent, plus avilissante encore pour ceux qui la font subir.

Quelque sévère qu'elle puisse être, je la défie d'atteindre les âmes. Donc, malgré sa sévérité, plus de conscience, plus de mœurs, plus de frein aux passions secrètes, plus de respect.

Jamais il ne sera donné à cette Discipline toute matérielle, toute extérieure, d'élever l'homme, à moins qu'on ne veuille faire de la société une colonie militaire, pour laquelle l'Éducation serait chargée de former des conscrits !

Qu'on le sache bien, il n'y a rien de commun entre le régime despotique de quelques collèges dont j'ai entendu tirer gloire, et cette noble Discipline des âmes, qui est la véritable *Education* de la jeunesse.

Dans l'Éducation, il ne suffit pas qu'on obéisse, il faut qu'on aime à obéir. Et qui fait aimer l'obéissance ? La Religion, la Religion seule.

Oh ! sans doute, la Discipline militaire, la Discipline à main armée, est beaucoup plus facile à exercer : il sera toujours plus aisé de commander aux corps qu'aux âmes. On a la force, les corps plient, mais les âmes résistent ; ou, si elles plient, c'est qu'elles ont été abruties par une obéissance servile.

Qu'il en est autrement dans l'Éducation chrétienne ! Il faut là un art profond ; c'est de cet art qu'on a dit : *Ars artium, regimen animarum*.

C'est aux âmes que s'appliquent là tous les efforts du gouvernement : l'ordre moral est le but qu'on se propose d'atteindre. L'ordre matériel a son importance sans doute ; mais

il s'établit naturellement, par simple voie de conséquence et comme un reflet extérieur de l'ordre moral; tandis que dans ces autres écoles, où s'étaient pompeusement les rigueurs d'une inflexible Discipline, il n'y a trop souvent au fond que désordre et anarchie. Tout ce que l'on y veut, c'est que cette anarchie et ce désordre n'éclatent pas au dehors. Qu'après cela, les enfants ignorent ce que c'est que la vertu et le bonheur, peu importe! Qu'il n'y ait pas d'Éducation pour le cœur, pour la conscience, peu importe encore!... Ah! je ne raconte ici que ce que chacun sait, et c'est sur l'autorité de plus d'un exemple qu'a été dite cette parole trop véritable: *La Discipline la plus formidable peut cacher des vices affreux*¹. Malheur aux parents, qui, sur ce point, n'y regardent pas de près; ils en pleureront un jour! Malheur au pays où l'Éducation publique en est venue là: les bons citoyens y seront rares.

Les saintes Écritures ont dit une belle et profonde parole lorsqu'elles ont défini la *Discipline*: *La gardienne des lois, Disciplina, custodia legum.*

C'est bien ce qui doit être et ce que nous avons vu. Mais comment la Discipline peut-elle accomplir dignement cette grande et auguste mission? C'est en inspirant le respect et l'amour de ces lois mêmes qui sont confiées à sa garde. Si elle est toute matérielle, elle n'enseigne que le respect de la force, c'est-à-dire la crainte servile qui flétrit les âmes sans leur ôter le penchant à la révolte; si elle est religieuse et morale, elle enseignera à respecter le principe de l'autorité et la loi qui en est l'expression; elle soumettra les âmes à l'empire de ces saintes notions sur lesquelles repose l'ordre social, soit qu'il s'agisse de la grande société humaine, qui est la patrie; soit qu'il s'agisse de cette autre société plus étroite et plus humble, mais dépositaire des destinées de la première,

1. *Lettres sur l'Éducation*, par M. LAURENTIE.

du collège ; là où se fait l'apprentissage des vertus ou des vices, par lesquels la paix et la prospérité publique seront un jour affermiées ou troublées.

On me pardonnera de m'être laissé entraîner par l'importance de cette question.

Je me borne donc à le redire, il faut dans l'Education que la Discipline ne soit pas observée de force, mais respectée de cœur et aimée. Autrement les âmes souffrent et l'Education n'est qu'une œuvre de violence, quelquefois pleine d'horreur.

Mais, si rien ne peut égaler l'influence de la religion sur la Discipline en même temps que sur les études et le développement naturel de l'esprit ; sur le caractère et les défauts de l'enfant et sur les destinées de sa vie entière, la Religion, de son côté, réclame le concours des deux autres grands moyens d'Education.

Sans l'Instruction et sans la discipline, la Religion ne formerait pas des hommes dignes d'elle.

La Religion veut être éclairée : elle aime les caractères fermes et droits ; des esprits imbéciles ou des caractères abaissés et amollis ne seraient bons qu'à la déshonorer.

Elle essaierait vainement de former leur cœur et leur intelligence.

La Discipline, qui, comme on vient de le voir, est sans la Religion quelque chose de si matériel et de si triste, est à son tour pour la Religion un aide indispensable.

Par le silence et la paix, elle entretient le recueillement : elle prépare les voies aux leçons de la sagesse chrétienne ou aux impressions de la grâce.

Contenir ou réprimer les écarts de la volonté entraînée loin du devoir par les passions ou par la légèreté de l'âge ; soumettre sans abattre, commander sans avilir, relever en abaissant, affermir et faire avancer en arrêtant, empêcher que les facultés ne s'égarerent et ne s'affaiblissent en se dissipant, pro-

téger, tout à la fois, la piété, les études et les mœurs : telle est l'œuvre, *tel est le devoir de l'Éducation disciplinaire.*

Comment la *Religion* pourrait-elle s'en passer ?

L'*Instruction*, de son côté, offre à la *Religion* son puissant concours.

Ouvrir et développer l'intelligence de l'enfant, éveiller sa pensée, faire naître en lui des idées saines, former et développer la pénétration, le bon sens, l'application d'esprit : enrichir sa mémoire, former en lui la raison et la parole, féconder son imagination, polir son goût, exercer son jugement : *c'est le devoir de l'Éducation intellectuelle* et la gloire de l'*Instruction*

Et ne voit-on pas tout le bien que la *Religion* peut en attendre ?

Des esprits ainsi préparés, agrandis, élevés, affermis, comprendront mieux les hautes vérités chrétiennes.

Le jeune homme qui a cultivé convenablement son esprit aura, toutes choses égales d'ailleurs, un cœur plus délicat, une âme plus généreuse, en même temps qu'une raison plus élevée.

Dans les études classiques, il a trouvé le beau et le vrai sous les formes littéraires ; quand avec la *Religion*, ils lui apparaissent dans leur plus haute splendeur, comment ne les accueillerait-il pas avec enthousiasme ?

On le voit donc : comme la *Discipline* et l'*Instruction* ne peuvent se passer de la *Religion*, la *Religion* ne peut se passer d'elles pour atteindre le grand but de l'*Éducation*.

Enfin, conserver la force de l'enfant, veiller sur sa vie, aider sa constitution physique à se fortifier en se développant, faire en sorte que ses membres soient toujours souples et vigoureux, qu'un sang généreux et pur circule dans ses veines, que cette flamme céleste qui brille dans ses regards ne s'amortisse et ne s'éteigne jamais, que cet aimable coloris, ce charme inexprimable qui embellit le front de l'enfance

vertueuse, ce je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, ne disparaisse pas sous de tristes nuages : c'est le devoir de l'*Education physique* ; et ce devoir ne s'accomplit que par les soins les plus attentifs, les plus délicats, les plus respectueux. — Mais ne voit-on pas, sans qu'il soit besoin de le démontrer, quelle influence ont ces soins précieux, dans une maison d'Education, sur la Discipline, sur le bon ou mauvais succès des études, sur la piété même ?

Et ne comprend-on pas en même temps ce que l'instruction et le travail, ce que l'Ordre et la Discipline, et surtout ce que la Religion, peuvent en retour pour conserver la santé et les forces, en conservant les mœurs ? On l'a dit, la Religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre. Nous le dirons aussi : la vertu est le baume divin qui conserve la vie et la fraîcheur de l'enfant. Et c'est la Discipline morale et religieuse seule qui garde la vertu.

J'achèverai tout ceci par quelques détails qui ne seront pas sans intérêt et sans lumière : ainsi, par exemple, c'est l'*Education physique*, hygiénique, qui conserve de toutes parts, dans une maison d'Education, avec un soin et une vigilance infatigable, la *propreté*, que tous les maîtres de la morale et de la vie chrétienne ont, à bon droit et dans un sens très-vrai, nommée une vertu : et c'est la *propreté* qui contribue à donner, à conserver une certaine vigueur corporelle, une certaine dignité extérieure, qui entretient la dignité et la vigueur de l'âme.

Et cependant la Religion empêche que la *propreté* ne devienne de la *fatuité* et de la mollesse, et que la vertu ne cesse où l'excès commence.

C'est encore l'*Education physique* qui donne une juste mesure de repos à l'*Education intellectuelle*, accorde à l'esprit les relâches convenables, fait succéder aux heures de l'étude les heures de la récréation ; mais, de son côté, la sage et ferme *Discipline* ne permet pas qu'on en donne trop ; elle n'a

rien d'austère ni d'affecté; mais elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir, et sous sa prudente direction, les délassements et les jeux se mêlent convenablement aux occupations graves et sérieuses.

Enfin, l'*administration économique* d'une maison procure à tous, maîtres et élèves, une certaine indépendance intellectuelle, une noble sécurité, un heureux oubli des soins matériels de la vie, dont l'exemption est favorable au recueillement de la piété et des lettres.

C'est dans ce but qu'elle choisit un beau local; une maison vaste, bien accommodée aux besoins de la Discipline; des salles élevées, de grands dortoirs, des classes bien aérées, une belle chapelle, des jardins spacieux. C'est elle qui y établit les maîtres comme il convient, non seulement pour la santé, mais aussi pour la décence et la dignité littéraire; c'est elle qui dispose tout, comme il est nécessaire à l'âge des élèves, à cet âge si tendre, si vif, si ardent, et quelquefois si admirablement appliqué, qui peut être silencieux et immobile, douze heures chaque jour, pendant dix années!

Et cependant la *Religion*, qui est le bon sens supérieur de toutes choses, demande que cette maison soit sans luxe, d'une noble simplicité, magnifique seulement par l'élévation, la belle ordonnance et l'espace convenable au grand nombre de ses jeunes habitants.

Elle en bannit sévèrement les meubles fastueux, les bagatelles recherchées, les ornements superflus, et tout ce qui ressent la vanité et la mollesse; elle réserve pour le sanctuaire les vases d'or et d'argent, les étoffes ornées de broderies, les pierres précieuses, les parfums exquis.

Je ne multiplierai pas davantage ces détails: ils suffisent à mon dessein, mais aussi ils y étaient nécessaires. Rien n'importait plus que de jeter ainsi quelques clartés sur l'influence que chacun des grands moyens d'Éducation exerce

sur l'Éducation tout entière, et aussi de révéler l'union étroite qui doit les faire concourir au même but, si l'on veut que ce but soit complètement et fortement atteint, si l'on veut que l'Éducation soit véritablement faite.

Donc, car il est temps de conclure : inspirer à de jeunes âmes le goût d'une vie sérieuse et appliquée, qui produira un jour la gravité des mœurs et la fidélité aux devoirs ;

Exciter l'amour du travail, le goût intelligent des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, suivant les différentes spécialités de l'Éducation, et l'ardeur pour toutes les belles connaissances, pour les nobles progrès, qui depuis tant de siècles sont devenus l'apanage de notre patrie ;

Sous les auspices de la religion, soumettre, régler, diriger les passions dans le temps convenable, de façon qu'elles se laissent maîtriser, et que, loin d'être un obstacle au bien, elles deviennent l'instrument utile des grandes choses ;

Former à ce savoir-vivre, qui consiste à se contraindre soi-même, sans contraindre les autres, et qui éblouit moins par les belles manières qu'il ne charme par la simplicité et n'impose par le respect ;

En un mot, sous la direction d'une Discipline également douce et ferme, par l'ascendant d'une autorité toujours chérie et révérée, constituer et maintenir de fortes et brillantes études littéraires, ou industrielles, agricoles et commerciales, en même temps que des mœurs pures, une docilité généreuse, une foi éclairée et une piété profonde ;

Enfin, établir, par là même, entre les maîtres et les disciples, ces doux et puissants liens qui ne se brisent jamais, ces souvenirs de dévouement et de reconnaissance, d'affection et de respect, qui demeurent la plus douce récompense des maîtres, comme ils deviennent, dans le cœur des disci-

ples, une de ces heureuses et ineffaçables impressions qui survivent à tout ;

Former ainsi, par des moyens simples et puissants, ces jeunes esprits à l'intelligence du vrai, qui est la lumière même de Dieu ; ces jeunes cœurs à l'amour du beau, qui est la splendeur du vrai, et leur vie entière à la pratique du bien ; leur faire trouver par là, dans les impressions et les souvenirs de leur Éducation, le bonheur, la vérité et la vertu, et en même temps la plus haute dignité de leur nature ;

Je le répète, telle est la grande œuvre ; tel est le but essentiel de l'Éducation ; telle est la haute et sainte mission des instituteurs de la jeunesse.

Voilà l'*Éducation générale et essentielle*, à laquelle tout homme venant en ce monde a droit.

C'est l'Éducation humaine par excellence ! Mais, je le proclame de nouveau, et on le comprendra maintenant mieux que jamais : c'est là essentiellement et par-dessus tout une œuvre de religieux respect.

LIVRE QUATRIÈME

DE L'ENFANT ET DU RESPECT QUI EST DU A LA LIBERTÉ DE SA NATURE

CHAPITRE PREMIER

Quelques considérations générales.

Je l'ai dit au premier chapitre de cet ouvrage : l'enfant doit travailler lui-même à la grande œuvre de son Éducation, par un concours personnel, par une action libre, spontanée, généreuse : c'est la loi de la nature et de la Providence.

Ce concours de l'enfant est si nécessaire, qu'aucune Éducation ne peut s'en passer, et que nul secours, nulle puissance étrangère, nul instituteur, si habile et si dévoué qu'il fût, n'y suppléa jamais.

Quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui ou malgré lui. Il faut lui faire vouloir son Éducation : il faut la lui faire faire à lui-même et par lui-même. Cet enfant n'est pas un être passif et sans action, un arbuste, une plante : non, c'est une créature intelligente et morale ; et, encore, qu'on y prenne garde, la plante elle-même a une puissance de végétation propre, une sève, un germe, une racine de vie. Il n'y a que le bois mort qu'on taille et qu'on façonne sans le ménager, sans le consulter, sans rien attendre de lui. L'enfant que vous élevez n'est pas un bois mort : c'est un être sublime, capable de vérité et de vertu, de connais-

sance et d'amour : c'est une créature active, puissante, souveraine ; douée de conscience et de liberté, elle doit nécessairement agir, se développer elle-même.

Cette action, ce concours est essentiellement libre : il peut, il doit être provoqué, soutenu, encouragé ; il ne doit pas être contraint ni forcé.

Les belles et saintes doctrines du Christianisme sur la liberté de l'homme, sur ses nobles destinées et sur le respect qui lui est dû, trouvent ici une sérieuse et profonde application.

En effet, le principe le plus actif en cet enfant, le plus énergique et plus fécond de son Éducation, c'est la liberté humaine ; à une condition, toutefois : c'est qu'elle sera respectée.

Respectée comme il convient, gouvernée sans violence, dirigée avec sagesse, la liberté, l'action personnelle de l'enfant devient, sous l'heureuse influence de la grâce divine et de l'autorité qui préside à son Éducation, l'admirable ressort, l'âme, la vie de cette Éducation tout entière.

En un mot, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, dans l'Éducation, *ce que fait l'instituteur par lui-même est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout* : j'entends *ce qu'il fait faire librement*. Quiconque, encore une fois, n'a pas compris cela, n'a rien compris à l'œuvre de l'Éducation humaine.

L'Éducation du fils de Louis XIV par Bossuet offre de ceci un triste et mémorable exemple.

Bossuet fit de grandes choses, des choses admirables, pour l'Éducation du Dauphin : il ne lui en fit faire aucune, pas même de médiocres ; l'Éducation fut nulle.

Ce n'est pas, sans doute, l'instituteur qui manqua à l'élève ; mais l'élève à l'instituteur. Bossuet ne s'en aperçut pas assez tôt. Le fils de Louis XIV avait une nature vulgaire ; il fut

1. Le *Discours sur l'Histoire universelle*, entre autres ; la *Politique sacrée*, etc.

trop magnifiquement cultivé : des soins si élevés et une culture si forte l'étouffèrent. Bossuet était trop grand pour lui, et ce grand homme fut ici trompé par son génie même : il travaillait pour la postérité en croyant travailler pour cet enfant. Si Bossuet avait eu dans l'âme autant de flexibilité et de patience que de force et de grandeur, il serait descendu jusqu'à cette faible intelligence : il lui aurait fait faire ce dont elle était capable : cela ne fut pas, et on en sait les suites.

Agé de plus de quarante ans, fils de ce roi de France que les empereurs d'Allemagne nommaient le Roi, et père d'un roi d'Espagne, le Dauphin passait des journées entières appuyé sur ses coudes, les yeux fixés sur une table nue, et se bouchant les oreilles, disent les Mémoires du temps. Sa jeunesse s'était ainsi écoulée sous les enseignements de Bossuet. Il n'avait senti la présence de cet immense génie qu'à la lassitude et au malaise qu'en éprouvaient ses premières années et sa débile nature. Le trop puissant instituteur n'avait fait que le fatiguer et l'abattre.

De même, plus tard, le grand siècle passait sur la vie du Dauphin, et il ne s'en apercevait qu'à la gêne et à la contrainte de sa triste existence, et cette médiocrité déplorable l'accompagna jusqu'au terme de son insignifiante carrière.

Tel fut le résultat d'une Éducation où, selon l'expression du cardinal de Beausset, le précepteur *était tout* et où l'élève *n'était rien*.

Jamais exemple ne prouva d'une manière plus décisive ce que je disais tout à l'heure et ce que je répète : *que dans l'Éducation, ce que fait l'instituteur est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout*, j'entends toujours, *ce qu'il fait faire librement*.

Sans doute, il faut réprimer le mal, mais jamais forcer ni contraindre violemment au bien : autrement ce n'est plus le bien. Portez, inclinez, exhortez au bien ; mais n'y forcez pas. Dans l'Éducation, comme ailleurs, la contrainte

violente nuit au développement de la nature, c'est-à-dire à l'œuvre même qu'il s'agit de faire.

S'il y a si peu d'Éducatons heureuses, c'est qu'il y en a peu qui soient véritablement libres, spontanées, généreuses, comme il convient qu'elles le soient.

Je ne crains pas de le dire : le grand mal de l'Éducation en France, depuis cinquante années, c'est qu'elle manque de liberté. La liberté de l'enfant n'est pas respectée : liberté intellectuelle, liberté morale, tout est contraint. La loi de la nature, la loi de la Providence, tout est méconnu.

N'avons-nous pas entendu le siècle présent proclamer et ériger en principe cette étrange assertion, que l'enfance, que la jeunesse française devait être jetée dans un moule et frappée comme une monnaie à la même effigie?

J'ai déjà eu occasion de réfuter ces tristes paroles et la funeste erreur qu'elles renferment, à l'insu, sans doute, de ceux qui les prononcent; mais, je le dirai franchement, plus je les médite, moins je les comprends, plus elles obscurcissent à mes yeux tout ce qu'il y a de noble, d'élevé, d'idéal, de délicat, de libre, de divin dans l'œuvre de l'Éducation. Je trouve que notre belle langue française répugne à la vulgarité de cette image. Et cependant n'est-ce pas là, depuis cinquante années, ce qu'on essaye avec violence de réaliser parmi nous? Ce n'est pas seulement la liberté des familles, *et leurs droits primitifs et inviolables*¹, c'est aussi, c'est surtout la liberté de l'enfance et ses droits sacrés qui ont été méconnus.

Pour moi, je le déclare, tant que, de loin ou de près, je pourrai m'occuper de l'Éducation de la jeunesse, je respecterai la liberté humaine dans le moindre enfant, plus religieusement encore que dans un homme mûr, parce qu'au moins celui-ci saurait contre moi la défendre; l'enfant ne le

1. M. GUIZOT.

peut pas. Non, jamais je n'outragerai l'enfance à ce point de la considérer comme une matière que je peux jeter dans un moule pour l'en faire sortir avec l'empreinte que lui donnera ma volonté.

L'enfant ! nous l'avons vu : c'est l'homme lui-même, dépositaire de tous les dons, de toutes les espérances, de toutes les forces naissantes de l'humanité, revêtu de toute la grâce, de toute l'activité, de toute la dignité humaine.

Voilà ce qu'il faut respecter !

Mais il est si faible ! dit-on. — C'est une grave erreur, vous ne le connaissez pas : il est plus fort que vous. D'ailleurs fût-il aussi faible que vous le dites, il faudrait encore, il faudrait surtout respecter sa faiblesse !

Mais il faut aussi respecter sa puissance ! elle n'est pas médiocre. Cet enfant, tout faible qu'il est, il peut vous vaincre ! vous pouvez le frapper, vous pouvez l'écraser : il n'est pas vaincu, c'est vous qui l'êtes ; sa volonté, son âme vous résiste invinciblement. Et vous n'avez rien fait... qu'une action stupide et barbare !

Et lui, il vous méprise et vous hait ! Et que pouvez-vous pour l'empêcher de vous mépriser et de vous haïr ? Je vous entends ; vous me répondez que vous avez pour ressource de le haïr et de le mépriser à votre tour. — C'est bien ; mais qu'y gagnerez-vous ? Vous continuerez peut-être à l'élever pour son argent : mais, quand la jeunesse d'un grand pays aura été élevée de cette façon, qu'y gagnera le pays ?

Non, je n'ai guère jamais vu un plus grand déploiement de force morale que celui dont les plus faibles enfants font preuve envers ceux des maîtres de leur enfance qui ne savent que les contraindre violemment. Il y a quelquefois dans ces jeunes âmes des profondeurs de mépris effrayantes dans leur simplicité et leur justice. C'est, sans contredit, de tous les mépris humains, celui que je voudrais le moins affronter.

Dès le début de mon sacerdoce, la Providence me voua à l'œuvre de l'Éducation : le premier sentiment que j'ai porté alors dans l'accomplissement de mes devoirs auprès des enfants, c'est une vive affection pour leur âge. Je les aimais avec tendresse ; je ne pouvais rencontrer un enfant de douze ans sans éprouver une émotion involontaire ; sans penser que je serais heureux si j'étais appelé à cultiver son esprit et son cœur, si je pouvais lui apprendre à aimer Dieu et la vertu, et surtout lui faire faire sa première communion.

Aujourd'hui, après vingt-cinq années de dévouement à cette œuvre, quand je me demande quel est le sentiment le plus profond que j'en ai remporté et que je conserve, je découvre que c'est le sentiment du respect pour l'enfance. Oui, pendant ces douces et laborieuses années, ce que j'ai surtout appris, c'est à respecter les enfants. Je dirai plus, et ceux d'entre eux qui liront ces pages ne s'offenseront pas de cette parole, quand ils l'auront bien comprise : j'ai appris à les craindre.

Le respect que m'inspire aujourd'hui un enfant, quel qu'il soit, — et je le sens, cette impression est désormais ineffaçable dans mon âme, — c'est un respect religieux, mêlé de crainte, à la vue de ces jeunes et puissantes créatures dont les facultés sont si libres, si fortes, si invincibles.

Ce sentiment est presque devenu chez moi une faiblesse d'esprit et de caractère. Mais non, j'ai tort de le dire, il n'y a pas ici trace de faiblesse. Je ne puis plus voir, il est vrai, un enfant de trois ans sans éprouver un certain effroi, sans réfléchir profondément sur lui, sans songer que sa volonté est indépendante de la mienne : en effet, tout jeune qu'il est, il peut vouloir sans moi, malgré moi, contre moi. On peut le tuer, on ne peut le faire vouloir malgré lui. Mais qu'est-ce à dire, un enfant de trois ans ? et qu'importe trois ans, plus ou moins ? c'est ma nature, c'est la vôtre, c'est l'humanité tout entière : c'est un être supérieur, doué comme vous et moi,

vosre semblable et le mien, une puissance égale à la nôtre.

Ah ! cet enfant vous le comptez pour rien : il vous amuse, vous jouez avec cette volonté naissante ; vous le contraignez sans raison, ou vous lui cédez sans prudence : eh bien ! dans ce jeu redoutable, vous serez vaincu et vous apprendrez tôt ou tard, à vos dépens, quelle faute c'est de traiter un enfant avec légèreté et sans respect, ou bien avec dureté et sans amour. Pour moi je ne connais pas un plus grand désordre, et je redis volontiers cette parole d'un ancien : *Non, il n'est pas d'être plus délicat et plus sensible, pas un dont la conduite demande un art plus profond, pas un qu'il faille traiter avec plus de ménagement et d'égard.*

Et ici les fautes, les erreurs, peuvent être nombreuses, variées à l'infini, insensibles, inaperçues et presque toujours irremédiables.

J'essayerai d'en signaler quelques-unes.

Il y a d'abord un écueil à éviter, duquel on s'approche à mesure que l'on fait plus d'efforts pour atteindre le but où l'on veut parvenir. Sans contredit, l'Éducation est une grande œuvre, une œuvre de perfection ; sans contredit, il est un type suprême qu'il faut chercher à réaliser dans cette œuvre ; mais cela même est un grand péril.

Les théories les plus belles, les plans les plus parfaits, les règles les plus sévères, celles qui renferment le plus de perfection absolue, ne sont pas les plus difficiles à trouver ; mais à force d'être parfaites, elles deviennent impraticables et nuisibles. Ce qui est essentiel et ce qui est très-difficile à saisir, c'est ce juste tempérament, cette *sobriété de perfection*, pour parler avec saint Paul, sans laquelle toutes les théories, toutes les règles, manquent de sagesse.

Il est plus nécessaire encore de ménager la faiblesse de l'enfant que de tirer de lui tous les fruits qu'il peut porter. C'est toujours une grande faute que de forcer la nature : elle résiste et se brise, ou bien elle cède et s'affaiblit. Outre que

la contrainte d'une perfection excessive nuit toujours à la force réelle et au développement du caractère, on se dégoûte bientôt de ce qu'on a été longtemps forcé d'être malgré soi ; et souvent une heure de liberté a détruit l'ouvrage éphémère de plusieurs années.

Il y a deux manières également pernicieuses de corrompre la nature et de dépraver les enfants. On les pervertit aussi tristement par l'oppression que par la gâterie.

Que les instituteurs de la jeunesse ne l'oublient pas : avec les enfants, l'indulgence est toujours plus près de la justice que la sévérité, hélas ! et aussi avec les hommes ; car si les enfants sont de petits hommes, les hommes, il faut l'avouer, sont souvent de grands enfants. Quand on se dévoue à l'œuvre de l'Éducation, il faut donc un fonds inépuisable d'indulgence. Cette indulgence est l'équité même. Chacun doit toujours, selon l'expression ecclésiastique, être *memor conditionis suæ*. N'oublions jamais non-seulement ce que nous avons été à leur âge, mais ce que nous sommes encore dans un âge plus avancé

Sans doute aussi, il est des principes simples et certains qui sont le fondement de toute bonne Education, et qu'on suivra toujours tant qu'on s'en tiendra aux leçons de l'expérience et aux lumières d'une saine philosophie. Mais, quoique ces principes soient invariables et que toute manière d'élever la jeunesse qui s'en éloigne soit nécessairement vicieuse, il n'en est pas moins vrai qu'il faut étudier le naturel de chaque enfant, ce qu'a mis en lui la main de la Providence, ses goûts et ses aptitudes diverses.

Il n'en est pas moins vrai qu'il faut élever chacun pour l'état auquel il est appelé et lui donner de bonne heure des habitudes qui lui en rendent un jour les devoirs faciles à remplir.

On l'a dit, et rien n'est plus certain : de même qu'en médecine il n'y a pas de remède universel, applicable à toutes les maladies, à toutes les constitutions, de même aussi la

pédagogique ne peut donner des règles uniformes pour quelque caractère que ce soit.

Le grand principe qui domine tout ici et qui éclaire tout, c'est que l'*Education doit suivre la nature et l'aider*, jamais la contraindre violemment ni la forcer : et voilà pourquoi, bien qu'immuable dans ses principes supérieurs, l'Education doit varier à l'infini son action, ses moyens et ses formes.

Il n'y a rien dont l'Education doive avoir plus d'éloignement, plus d'horreur, que du type commun, que du moule où l'on jette violemment toutes les natures.

Où trouverez-vous sur la terre, dit quelque part Fénelon, deux visages qui se ressemblent entièrement? Les âmes des hommes ne sont pas moins différentes entre elles que leurs visages. L'Education, qui est au service de la nature et dont la gloire est de coopérer à l'œuvre de la Providence, ne doit point avoir moins de variété que la nature et la Providence elle-même dans tout ce qu'elle fait ; elle doit s'accommoder à tous les naturels, prendre toutes les formes des âmes, et trouver dans les trésors de son dévouement et de sa puissance de quoi les élever, de quoi les former chaque jour avec des traits divers, avec des traits nouveaux.

En un mot, l'Education est une œuvre de variété infinie : rien ne lui va moins que les vues restreintes et uniformes, les moyens roides, les ressorts inflexibles, les mouvements forcés.

Ses principes généraux, ses grandes lois sont invariables ; mais les applications varient perpétuellement, et de là même naît, dans une région supérieure, la perfection absolue à laquelle l'Education doit aspirer.

Je le disais quelquefois à mes dignes collaborateurs : une maison d'Education est une sphère d'activité intellectuelle et morale immense. Le centre est immobile ; le fond des principes est inaltérable ; mais de là naît une action d'une variété sans fin, qui s'étend, se restreint, se modifie, se re-

nouvelle, selon les diverses natures sur lesquelles elle s'exerce, et dont elle semble prendre toutes les formes dans le moment même où elle s'en empare et où elle les fait semblables au type suprême.

Elle ne s'en empare même qu'à la condition de se transformer en elles, comme une vertu, comme une essence précieuse qui prend les diverses formes des vases d'or, de fer ou d'argile qu'elle remplit; ou plutôt comme la grâce¹ de Dieu même, qui subit les transformations diverses, suivant les cœurs où Dieu la fait couler.

Les vases d'argile, la grâce divine les pénètre, les fortifie : elle en fait quelquefois des vases d'or. Les vases de fer, elle les adoucit, elle les polit, elle les rend aussi brillants que solides : de tous, elle travaille à faire des vases d'honneur².

Quoi qu'il en soit de ces images des saintes Ecritures, il demeure que l'Education ne peut parvenir à façonner les âmes, selon la variété des natures et les richesses de l'homme, que si tous ces ressorts varient continuellement de force, de poids, de dimension, de forme, de position, de mesure et d'action : agir autrement, c'est faire subir à l'enfant une contrainte physique, intellectuelle, morale, et quelquefois même une contrainte religieuse, qui jette une perturbation profonde dans ses facultés, altère et aigrit sa nature, et va souvent jusqu'à lui faire rejeter loin de lui, comme un joug odieux, comme une insupportable tyrannie, tous les soins d'une Education violente et sans liberté.

1. *Multiformis gratia Dei.* (SAINT PAUL.)

2. *Vasa aurea .. Vas in honorem.* (Idem.)

CHAPITRE II

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté
de son intelligence.

Il y a plusieurs aspects très-importants sous lesquels il est nécessaire de considérer particulièrement l'Education de l'enfant et le respect qui est dû à la liberté de sa nature. J'essayerai de montrer successivement combien la *contrainte intellectuelle*, la *contrainte morale* et même la *contrainte physique* sont funestes à l'Education.

Et qu'on ne pense pas que la *contrainte intellectuelle* soit la moins funeste : j'en ai vu des conséquences désastreuses, et je dois les signaler ici.

J'ai parlé déjà de la faiblesse coupable des parents qui ne craignent pas de sacrifier à la mollesse et au soin physique de leurs enfants l'instruction de l'esprit, et l'Education morale elle-même. Je dois signaler ici un tout autre défaut : je veux parler de la dureté orgueilleuse de certains autres parents, et de l'odieuse cupidité d'un trop grand nombre d'instituteurs, qui, pour obtenir à leur nom la gloire des prix du *concours*, ou l'honneur de brillants examens, condamnent de pauvres enfants, pendant des mois entiers, tout le jour et une partie des nuits, à un travail sans relâche, et font succomber, sous le poids d'une fatigue ininterrompue, ces faibles corps et ces organes que la nature n'a pas encore affermis.

J'ai vu des jeunes gens, heureusement doués, et que ces excès de travail, dans un trop jeune âge, avaient réduits à l'impuissance, à l'imbécillité intellectuelles pour toute leur vie entière.

Plutarque écrivait autrefois, à cette occasion, ces remarquables paroles :

« Je connais des pères qui sont réellement les ennemis de
 « leurs enfants. Ambitieux de leur voir faire les progrès les
 « plus rapides, et obtenir en tout une supériorité extraordi-
 « naire, il les surchargent d'un travail forcé dont le poids
 « les accable. Il en résulte un découragement qui leur rend
 « les sciences odieuses. Les plantes modérément arrosées
 « croissent facilement, mais une eau trop abondante en
 « étouffe le germe. Ainsi l'âme se nourrit et se fortifie par
 « un travail bien ménagé ; l'excès l'accable et éteint ses
 « facultés. »

Le père de Blaise Pascal avait de tout autres pensées et suivait une méthode bien différente dans l'Education de sa famille. Jacqueline Pascal, sa fille, rapporte que ce sage père, en élevant Blaise et l'appliquant à l'étude, avait pour principe de *tenir toujours l'enfant au-dessus de son ouvrage*.

Qu'on étudie dans les Mémoires du temps ce que fut l'Education de Fénelon, de Bossuet, du grand Condé et de M. Olier, on y verra un admirable tempérament de vigueur au travail et de ménagement pour la faiblesse du jeune âge ! un habile mélange de prudence et d'ardeur, de grave condescendance et de sage austérité !

C'est ainsi que furent élevés tous ces hommes si forts, qui ont régénéré la France pendant la première moitié du dix-septième siècle et préparé toutes les splendeurs du règne de Louis XIV.

Sans doute l'Education est essentiellement progressive, nous l'avons dit ; mais nous avons dit aussi que sa marche ne doit jamais être violente, ni ses progrès précipités, autrement l'enfant n'y résisterait pas : sa liberté en serait blessée, et le fond même de sa nature altéré : son développement physique, intellectuel, moral et religieux est nécessairement une œuvre de temps et de patience. Si vous voulez de cet

enfant faire un homme, il faut y travailler, comme la Providence elle-même, avec respect, avec mesure et douceur. Autrement, vous troublez profondément cette âme; vous déconcertez vous-même toute votre œuvre, et vos plus ardents efforts ne feront que vous éloigner à jamais du but.

C'est pour y parvenir plus sûrement, et dans une pensée de haute sagesse, que l'Education humaine a été partagée, comme nous l'avons vu, en trois périodes diverses qui se nomment l'*Education maternelle*, l'*Education primaire*, l'*Education secondaire*.

Malheureusement cette sage et progressive lenteur n'est pas toujours observée.

Une des contraintes intellectuelles les plus fréquentes et les plus dignes de compassion, c'est sans contredit d'appliquer violemment à l'étude des langues anciennes de pauvres enfants qui n'y ont que peu de goût, une aptitude médiocre, et auxquels on n'offre d'ailleurs aucun secours réel pour les aider à réussir dans ce travail si difficile.

Je crois, et je proclame sans hésiter, que l'étude des trois langues et des trois grandes littératures, française, grecque et latine, est chez nous le moyen le plus puissant de la plus haute Education intellectuelle; mais encore faut-il en être capable. Or, parmi ceux qui *font leurs classes*, sans faire *leurs études*, dans nos établissements d'instruction publique, combien y en a-t-il qui sont absolument incapables de faire autre chose? Combien y en a-t-il qui sont condamnés à l'ignorance et à la stupidité, même en fait de grec et de latin, par la déplorable incurie dont ils sont l'objet? Quand ils demeurent soixante, quatre-vingts et quelquefois cent élèves entassés dans une classe, est-ce que ces malheureux ont une possibilité quelconque d'étude et de succès? Sauf ceux qu'on soigne pour un *concours*, que deviennent les autres et que peuvent-ils devenir? Qui s'en occupe, qui peut s'en occuper? Le professeur le plus zélé est obligé lui-même de les laisser

languir dans la plus incroyable négligence de tout travail. Il ne leur demande qu'une chose : c'est de ne pas remuer, de se taire. Une immobilité silencieuse, voilà pour eux les conditions de la paix et de l'existence. Il faut qu'ils soient là comme s'il n'y étaient pas : et cependant ils sont condamnés à y être. Et cela pendant dix ans ! pendant les dix plus ardentes années de leur vive jeunesse !

Ces infortunés passeront ainsi toutes les longues heures de leurs tristes journées à pâlir sur des auteurs qu'ils n'entendent pas et ne peuvent pas entendre ; à lire, ou du moins à avoir forcément sous les yeux des livres qu'ils ne comprendront jamais : à écrire *des devoirs* où il n'y a aucun sens, aucune forme de la pensée et de la parole humaine ! Et cela, à l'époque où toutes les facultés les plus actives de l'esprit devraient se développer en eux !

Mais comment ne voit-on pas que c'est leur faire subir la tyrannie intellectuelle la plus brutale qui fût jamais !

Pour ne parler que des études, veut-on savoir ce qu'elles deviennent avec un pareil système ?

Voici ce que publiait, il y a peu de temps, sur le niveau des études universitaires, le professeur de philosophie d'un des plus importants lycées de France :

« Ce niveau est présentement si bas, que c'est une question de savoir s'il peut baisser encore. — Partout, même à Paris, où nos habitudes de centralisation expédient chaque année les plus brillants sujets de la province, la moyenne des classes est déplorablement faible. A Paris, entre les cinq ou six premiers et le reste de la classe, il y a un abîme ; il y en a un autre entre les dix suivants et ce qu'on appelle la queue de la classe. Or cette queue est interminable, si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas de différence sérieuse. Le soixantième est un zéro, le vingtième est un infiniment petit.

« Dans les départements, c'est la même chose, si ce n'est

« que la classe est décapitée des cinq ou six élèves d'élite
 « que les lycées parisiens contiennent, et qui semblent ab-
 « sorber à leur profit toute la sève de l'Université.

« Ces appréciations se vérifient de la manière la plus ir-
 « réfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat.
 « — Les Facultés ne sont pas bien méchantes; et cependant
 « la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su
 « faire passablement une version est vraiment formidable.

« Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon
 « âme qu'il n'y amène jamais un spectateur allemand ou
 « anglais, ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre
 « national la douleur et l'humiliation de m'y trouver à côté
 « de lui. Je n'ai pas le courage d'en dire davantage; on peut
 « aller voir. »

Pourquoi s'étonnerait-on maintenant que des études ainsi
 faites, qu'un pareil abaissement aient inspiré parmi nous,
 à tant d'esprits distingués d'ailleurs, un souverain mépris et
 une sorte d'horreur pour le grec et pour le latin? Je ne dis
 pas assez: chez plusieurs ce sentiment va jusqu'au mépris
 et à l'horreur des livres et de toute instruction littéraire. Je
 pourrais ici multiplier mes preuves¹.

1. J'ai connu, je connais encore un de nos architectes les plus habiles,
 qui avait eu le malheur dans son enfance de subir cette odieuse contrainte.
 Il avait fini cependant par secouer le joug, et ses parents se décidèrent,
 malgré l'avis de ses maîtres, à lui faire interrompre le cours de ce qu'on
 appelait ses études, et à l'appliquer aux arts du dessin, pour lesquels il
 avait un goût et une aptitude remarquables. *C'est ce qu'on m'a sauvé*, me
 disait-il, *sans cela, INTELLECTUELLEMENT et MORALEMENT j'étais perdu.*
J'avoue même que, sans le vouloir, j'en ai conservé longtemps pour les
livres une répugnance instinctive dont je rougissais; mais j'ai eu beau
faire, il m'a fallu, pardonnez-moi ce souvenir et ce langage, me dit-il alors
en souriant, il m'a fallu quinze ans pour me remettre du dégoût que les
livres et les haricots du collège m'avaient inspiré: je haïssais autant les
uns que les autres, et c'est seulement l'année dernière que j'ai pu, sans ré-
pugnance, manger des haricots, et lire avec plaisir une traduction de Vir-
gile.

Combien de jeunes gens parmi nous, combien d'hommes dont c'est la
 déplorable histoire!

Je viens de parler de ceux qui n'ont ni goût ni aptitude marquée pour le grec et le latin, et qu'un système de négligence nécessaire et effroyable condamne à l'anéantissement : je dois parler aussi de ceux dont on ne néglige pas la culture, que des instituteurs dignes de ce nom s'efforcent d'instruire, mais qui, par le vice et l'ingratitude de leur esprit, sont absolument incapables de l'instruction qu'on les contraint à recevoir : c'est encore un grand malheur.

Une Education dont j'ai déjà eu occasion de dire quelque chose, celle du grand Dauphin, est demeurée en ce genre un monument d'une triste et irrécusable célébrité.

Feu Monseigneur, écrivait madame de Maintenon¹, *savait à cinq ou six ans mille mots latins, et pas un seul quand il fut maître de lui.*

La manière rude avec laquelle on le forçait d'étudier, écrivait madame de Caylus², *lui donna un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître : il a tenu parole.*

Mais, me dira-t-on, que faire de ces enfants incapables, et en qui on ne remarque absolument aucun goût, aucune aptitude pour l'étude des langues et des lettres ? Qu'en faisiez-vous vous-même ; car enfin vous avez dû en rencontrer ?

La réponse est bien simple ; il faut étudier leur nature, chercher à découvrir ce dont ils sont capables et les y appliquer en dehors des règles communes et des systèmes généraux d'instruction : c'est ce que j'ai eu plusieurs fois occasion de faire ou de conseiller à des parents éclairés. Bien que les langues et les lettres soient le plus puissant moyen d'Education intellectuelle, il y en a d'autres qui ont aussi leur valeur. C'est ce que j'expliquerai en détail, lorsque je traiterai de la haute Education littéraire.

En ce moment, il me suffit de dire qu'avant tout il ne faut

1. A madame de Ventadour, le 16 juin 1715.

2. Souvenirs de madame de Caylus.

appliquer un enfant qu'aux études dont il est capable ; il faut donner à son Éducation un fondement possible ; il faut travailler à son développement intellectuel dans un milieu qui ne l'étouffe pas. Tout cela est du bon sens le plus vulgaire. Toute autre conduite est révoltante : et, si ce mot paraissait bien sévère, j'ajouterais qu'il y a là, à mes yeux, un si criminel abus d'autorité, que je ne sache rien qui m'affecte plus douloureusement. Des violences pareilles, faites à un enfant, faites à sa liberté et à la faiblesse de sa nature, m'ont toujours inspiré une véritable horreur.

Et ici je dois signaler une autre contrainte imposée parmi nous à la plupart des enfants, et sur laquelle on se plaît généralement à fermer les yeux. Je veux parler de l'étude *simultanée* du français et du latin, à laquelle on condamne quelquefois l'âge le plus tendre : c'est, pour les enfants même les mieux doués, une tyrannie intellectuelle véritablement odieuse, et dont les conséquences sont souvent lamentables.

Et cependant quoi de plus commun ? Mais comment ne voit-on pas que l'étude simultanée de deux grammaires, aussi diverses pour le fond et pour la forme, que la grammaire française et la grammaire latine, auxquelles on ajoute quelquefois, par surabondance de zèle, la grammaire grecque, écrase ces jeunes esprits, déconcerte leur mémoire, trouble et embarrasse tout leur développement intellectuel ?

Comment veut-on que ces petites intelligences ne se perdent pas dans ces conflits bizarres de déclinaisons hétérogènes, de conjugaisons sans rapports, de noms et d'articles ?

Comment ! vous prétendez que des syntaxes, des méthodes, des règles si opposées entre elles, leur paraîtront simples et intelligibles, et qu'ils assigneront la part et la place de chaque objet ?

Mais, quand il n'y aurait que cette multitude de mots, qui

signifient la même chose et qui ne se ressemblent pas, il n'en faudrait pas davantage pour qu'ils ne puissent retenir ni les uns ni les autres.

Ne sait-on pas qu'à cet âge, saisir des analogies, comprendre des rapports généraux et des dissemblances abstraites, est presque impossible, parce qu'un enfant ne juge, ne compare, ne déduit, ne raisonne presque pas? il lui faut des idées simples ou des images. Et, d'ailleurs, quels seraient ses termes de comparaison? Il ne sait du français que ce qui a été jusqu'alors au niveau et au service de ses premiers besoins : il ne voit guère au delà.

Le plus ordinaire bon sens ne demande-t-il pas qu'on affermissé d'abord son esprit, en lui faisant entendre le plus parfaitement possible sa langue maternelle, qu'il a parlée déjà et qu'il comprend? du moins ce n'est pas le jeter dans une région inconnue et barbare.

Et puis, quand il possédera convenablement cette langue, quand il en aura bien saisi les principes généraux, la grammaire, la syntaxe, la méthode et l'orthographe, elle deviendra alors pour lui non pas un travail de plus et un embarras, mais un instrument, un moyen, une puissance, pour en étudier, pour en conquérir une autre.

C'est faute d'avoir observé et compris ces choses si simples qu'on tourmente encore si cruellement cet âge digne cependant de quelque pitié. Et pour aboutir à quoi? A le dégoûter de l'étude, quelquefois pour toujours, ou du moins à retarder tristement ses premiers pas dans la carrière.

A quoi servent, je le demande encore, ces classes de 8^e, de 9^e, et même de 10^e, dans lesquelles ces pauvres enfants languissent des années.

Qui a suivi de près ces pitoyables classes, qui a vu de ses yeux l'ennui et le dégoût des maîtres, le désespoir et le supplice des élèves, partagera, sans aucun doute, mon avis à cet égard.

Pour moi, mon expérience une fois faite, ma résolution fut bientôt prise et immuable; et depuis, quelles que fussent même les instances des parents, je ne consentis jamais à admettre au Petit-Séminaire de Paris des enfants qu'une solide *Instruction primaire* n'avait pas convenablement préparés à recevoir l'*Instruction secondaire*.

Placer de force entre les mains de ces malheureux enfants les trois grammaires française, grecque et latine, et les contraindre à s'y appliquer simultanément, me paraissait odieux : c'était là encore à mes yeux un abus intolérable de l'autorité paternelle et magistrale.

Mais que faisiez-vous alors ? me dira-t-on. — Quelque chose de fort simple.

J'envoyais ces jeunes enfants chez les bons Frères de la Doctrine chrétienne, à Passy, par exemple : ils y demeuraient deux ou trois ans, uniquement occupés à l'enseignement primaire : et puis, après ce temps, on me les ramenait : et alors ils entraient immédiatement, avec une facilité supérieure, dans l'étude du latin et du grec : ils n'avaient plus le dégoût de languir des années entières sur des principes de grammaire qu'ils venaient d'étudier avec succès dans leur langue maternelle ; toutes les notions préliminaires et générales étaient sues à l'avance. Il ne restait nulle confusion dans leur esprit : leurs facultés naissantes avaient été cultivées convenablement et s'étaient fortifiées par un exercice naturel, dans un idiome qu'ils comprenaient aisément et entendaient avec plaisir. De plus, ils savaient lire, — chose assez rare ! — et écrivaient correctement même sous la dictée. Enfin leur esprit était orné déjà de beaucoup de connaissances accessoires : d'histoire, de géographie, d'arithmétique, et de dessin même. En un mot, c'étaient des enfants véritablement instruits de tout ce qu'ils devaient savoir : ils répondaient à toutes mes questions avec assurance ; je lisais, dans la vivacité de leurs regards, la certitude heureuse

qu'ils avaient de leur petite science, et leur ardeur pour en conquérir une nouvelle.

Et quand enfin je les avais admis à l'étude des humanités, quand je leur déclarais qu'ils en étaient dignes et capables, quand la langue latine et la langue grecque leur apparaissaient, c'était pour eux un bonheur, c'était une gloire et non pas un supplice, c'était comme un champ nouveau ouvert devant leurs jeunes esprits, c'était comme une brillante conquête proposée à leur ardeur.

De huit à dix ou onze ans à peu près, ils avaient donc reçu une forte instruction primaire. De dix ou onze à seize ou dix-sept, ils parcouraient librement, glorieusement même, tout le cours des humanités; de seize à dix-huit ou dix-neuf, leur Education intellectuelle se couronnait par l'étude des sciences et de la philosophie; et enfin, à dix-neuf ou vingt ans, ces jeunes gens étaient prêts à tout, et, sauf une ou deux exceptions, je ne les ai jamais vu refuser à leurs examens.

C'est ainsi que j'ai fait, toutes les fois que la sagesse des parents me le permettait, et c'est ainsi qu'on devrait toujours faire. Par là, on rendrait un service considérable à la jeunesse, aux familles, au pays : on ferait disparaître ce système abrutissant et tyrannique que j'ai signalé; et avec lui, jusqu'au nom de ces tristes classes de 4^o, de 9^o, et même de 8^o, qui ne sont pour les enfants qu'un temps perdu et odieux, après lequel ils ne savent ni le français, ni le latin, ni le grec¹, et deviennent surtout, d'ailleurs, incapables de rien apprendre, de rien savoir autre chose.

1. Hélas ! me disait avec douleur un des professeurs les plus distingués de l'Enseignement officiel : *Ils ne les savent pas même après la rhétorique.*

Les statistiques révèlent, en effet, que plus de la moitié des jeunes gens élevés dans les établissements d'instruction publique en France, et qui se présentent chaque année au baccalauréat, sont refusés, ne sont pas même admis à l'examen, à cause des contre-sens et des fautes d'orthographe grossières qu'ils font dans une version latine de quelques lignes.

Mais, me dira-t-on, vous voulez donc modifier profondément le système général et l'ordre universel des études?

Non, je ne veux que deux choses :

1° Qu'un professeur soit un homme sincère, honnête, compatissant, et ne garde pas dans sa classe cinquante, soixante élèves dont il ne s'occupe pas et ne peut s'occuper, et qui s'y abrutissent ;

2° Qu'on ne condamne pas de pauvres enfants à étudier, sans goût, sans aptitude, sans préparation, des langues savantes, avant le temps où ils en seront capables.

De plus, je crois que l'écriture, la lecture, la grammaire nationale, l'histoire élémentaire et universelle, la géographie, la fable, le dessin, la musique, les éléments du calcul, les notions les plus faciles et les plus intéressantes des sciences naturelles, pourraient et devraient occuper plus agréablement et plus utilement les premières années de la jeunesse que l'étude du grec et du latin.

Je ne voudrais rien modifier dans le système des humanités : c'est simplement ici une question d'ordre et de temps. Je me bornerais à reculer d'une année, ou même de deux, l'étude du latin. Je commencerais plus tard, mais afin de finir plus tôt. Cette étude, venant à son heure, serait tout à la fois plus facile, plus prompte et plus sûre : le retard se trouverait bientôt réparé. Non-seulement on saurait plus et mieux, mais on saurait plus vite. Et par là, sans toucher au système général des humanités, je n'aurais fait que déraciner heureusement et renverser une mauvaise routine, une habitude barbare, que favorisent, aux dépens de cet âge si digne de compassion, la négligence des uns et la cupidité des autres.

L'Étude des mathématiques est aussi devenue parmi nous une des contraintes intellectuelles les plus malheureuses : je dois en signaler le péril.

On s'étonne quelquefois en voyant certains élèves de nos

Ecoles savantes, de l'Ecole polytechnique elle-même, aboutir à une médiocrité déplorable sous tous les rapports ; je ne m'en suis jamais étonné. Ces pauvres jeunes gens subissent les lois de leur faible nature, et les conséquences inévitables de l'instruction prématurée qu'ils ont violemment reçue.

On les a appliqués à l'étude des sciences exactes, avant que leur esprit, suffisamment développé et affermi, en fût capable : ils n'ont pu en soutenir le poids ; les mathématiques les ont écrasés ; loin d'avoir jamais été élevés, par leur Education, ils n'ont pas même été instruits : ils ont été desséchés, épuisés, ruinés pour toujours.

Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que les facultés de l'homme ne peuvent éclore, ni se développer toutes que d'après les lois d'une progression successive et mesurée. Il n'entre pas dans l'ordre de la Providence qu'elles parviennent toutes en même temps à leur force, à leur maturité, à leur puissance naturelle.

Aussi on voit apparaître d'abord la *mémoire* ; puis l'*imagination* se révèle ; puis la *sensibilité* morale. Rien n'est plus tardif chez les enfants que l'*idée*. Ils ont certaines idées naturelles ; mais ce sont presque toujours *des idées d'imagination* : rien n'est plus rare chez eux que l'*idée savante*, et les opérations purement intellectuelles. L'*idée savante*, qu'elle soit *abstraite* ou *complexée*, les déconcerte presque toujours ; en un mot, chez eux la *réflexion* est singulièrement faible, le *jugement* très-médiocre, et le *raisonnement* suivi à peu près impossible.

Dans cet état de choses, qu'arrive-t-il ?

Les mathématiques sont souvent une étude trop forte, trop dure pour ces jeunes élèves.

Sans aucun doute, les mathématiques perfectionnent, affermissent par un exercice vigoureux et utile, par une laborieuse gymnastique intellectuelle, la réflexion, le jugement, le raisonnement ; mais elles exigent absolument que ces fa-

cultés aient déjà une certaine vigueur, un certain développement : autrement elles les écrasent.

L'expérience à cet égard m'a toujours donné la même lumière. Je l'ai toujours observé : toutes les fois qu'on accorde aux mathématiques une prédominance tyrannique ou prémarurée dans l'Éducation, il en résulte de grands malheurs : la sensibilité, l'imagination, ces deux nobles et brillantes facultés, compagnes de la raison, s'éteignent tristement ; vous mutilez cette aimable nature, quelquefois d'une manière effrayante ; vous altérez sa dignité morale en même temps que sa force intellectuelle.

En effet, les mathématiques, ainsi étudiées avant le temps, nuisent même à celle des facultés qu'elles exercent aux dépens des deux autres ; car, en étouffant celles-ci, elles enlèvent à celle-là tous les secours qu'elle pouvait attendre de ses deux compagnes ; et la raison elle-même se dessèche sans pour cela se fortifier davantage.

Bien plus, comme les mathématiques n'exercent, le plus souvent, la justesse de l'esprit que sur des abstractions matérielles ou géométriques, quand le sentiment des choses morales n'est pas fort dans une âme, elles le troublent et quelquefois même elles l'altèrent.

Non-seulement elles ravissent à cette intelligence la grâce, l'éclat, la générosité, la chaleur que lui auraient communiqués l'imagination et la sensibilité ; mais elles lui enlèvent aussi la justesse morale, c'est-à-dire la vraie grandeur de l'âme et toute la noblesse de l'intelligence humaine.

J'ai dit que c'étaient là de grands malheurs, et je le maintiens : oui, c'est un grand malheur pour un jeune homme et pour sa famille ; car, enfin, que fait-on par là ?

On fait quelquefois un mathématicien de plus, mais souvent aussi un homme de moins.

Et, comme je l'indiquais plus haut, on est souvent condamné à regretter l'absence de l'un et de l'autre.

Certes, je ne suis pas de ceux qui dédaignent les sciences humaines et les écoles savantes. L'*Ecole polytechnique* a rendu des services à notre pays, et ses professeurs sont une de nos gloires. Oui, les savants sont dignes de tous les encouragements, de tous les plus nobles prix de l'intelligence et du travail. J'ai toujours admiré avec respect ces forts et généreux esprits dont les profondes investigations, dont les puissants calculs s'élèvent jusqu'aux cieux et descendent jusqu'au fond des abîmes, dont les merveilleuses découvertes s'étendent aux siècles les plus éloignés, pénètrent toute la nature et lui dérobent ses secrets les plus cachés ! Volontiers je m'écrie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Volontiers je rends un solennel hommage aux Laplace, aux Bertholet, aux Lavoisier, aux Cuvier, et à tant d'autres ; car je m'arrête : en parlant des morts, je m'approche trop des vivants, et je ne veux pas blesser leur modestie par mes louanges.

Mais c'est précisément mon admiration pour ces grands noms de la science et mon respect pour la science elle-même qui me font demander qu'on ne l'avilisse pas en la livrant à de jeunes esprits encore trop peu dignes d'elle, et incapables d'élever un regard intelligent et sensible jusqu'à sa belle lumière.

La science, qui devrait les éclairer, les stupéfait alors et les aveugle ; et, après ces déplorables et impuissantes tentatives, ces pauvres jeunes gens sont souvent condamnés à ne plus fixer sur les lettres et les sciences humaines que des yeux affaiblis et stupides, et le regard incertain d'une intelligence éteinte ou égarée.

Je ne puis oublier, d'ailleurs, que les princes de la science et les plus grands génies philosophiques ont pensé et parlé comme moi sur ce grave sujet.

On me citait récemment ces étonnantes paroles de Descartes : « L'étude des mathématiques rend impropre à la philosophie. »

Et j'ai lu moi-même dans les œuvres de ce grand homme : « Il n'y a rien de plus vide que de s'occuper de nombres et de figures imaginaires, comme si on voulait s'arrêter à la connaissance de pareilles bagatelles ; et de s'appliquer à ces démonstrations superficielles avec tant de soin, qu'on se désaccoutume, en quelque sorte, de l'usage de sa raison ¹. » (*Lib. de Dir. ing., reg. 4.*)

Qui ne sait la différence que Pascal met entre l'esprit de justesse et l'esprit de géométrie ? Tout le monde a lu dans ses

1. Voici ce que raconte de Descartes le savant auteur de sa *Vie* :

« Il y avait déjà longtemps que sa propre expérience l'avait convaincu du peu d'utilité des mathématiques, surtout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, sans les appliquer à d'autres choses. Depuis l'an 1620, il avait entièrement négligé les règles de l'arithmétique. Les attaches qu'il eut pour la géométrie subsistèrent un peu plus longtemps dans son cœur ; mais on peut dire qu'elles étaient déjà tombées en 1623, s'il est vrai qu'en 1638 il y avait déjà plus de quinze ans qu'il faisait profession de négliger la géométrie. (P. 402 du t. III de ses *Lettres*.)

« Il ne fut pas surpris de voir que la plupart des habiles gens, même parmi les génies les plus solides, ne tardent point à négliger ou à rejeter ces sortes de sciences comme des amusements vains et puérils, dès qu'ils en font les premiers essais.

« Il ne trouvait rien effectivement qui lui parût moins solide que de s'occuper de nombres tout simples et de figures imaginaires, comme si l'on devait s'en tenir à ces bagatelles sans porter la vue au delà. Il y voyait même quelque chose de plus qu'inutile, et il croyait qu'il était dangereux de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard, et qui sont plutôt du ressort des yeux et de l'imagination que de celui de l'entendement. Sa maxime était que cette application nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison et nous expose à perdre la route que sa lumière nous trace. (*De Directione ingenii, reg. 4.*)

« Voilà une partie des motifs qui le portèrent à renoncer aux mathématiques vulgaires. » (BAILLET, *Hist. de Descartes*, p. 111 et 112, édit. de 1691, liv. II, ch. VI, in-4°.)

Pensées le fameux passage où, tout en exaltant les mérites de la géométrie, il se moque des *géomètres, qui ne sont que géomètres*, et les trouve *ridicules, faux et insupportables, à cause qu'ils veulent traiter géométriquement les choses fines.*

Leibnitz a aussi exprimé son sentiment sur ce point, avec toute la gravité et l'élevation ordinaire de ses vues. Après avoir parlé de l'époque où quelques auteurs célèbres tournèrent les esprits vers l'étude de la nature et des mathématiques, il ajoute :

« Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître en quoi ce genre
« d'étude *me paraît aujourd'hui défectueux*, et comment il
« arrive que les disciples de quelques-uns de ces grands
« hommes, au milieu de tant de secours, *ne font pourtant*
« *rien de mémorable.* Je me contente d'observer que, depuis
« cette époque, *l'étude de l'antiquité et l'érudition solide sont*
« *tombées dans une espèce de mépris.* » (Lettre de LEIBNITZ
à M. HUER, évêque d'Avranches.)

Bossuet était du même sentiment, et il l'exprimait à sa manière dans une lettre adressée, le 24 mai 1687, à un jeune mathématicien :

« Croyez-moi, Monsieur, pour savoir de la physique et de
« l'algèbre, et pour avoir même entendu quelques vérités
« générales de la métaphysique, il ne s'ensuit pas pour cela
« qu'on soit fort capable de prendre parti en matière de
« théologie. »

Fénelon parlait encore plus énergiquement :

« *Défiez-vous*, écrivait-il, *des ensorcellements et des attraits*
« *diaboliques de la géométrie.* » T. V, page 514, Correspondance.)

Il ne voulait pas que M. le duc de Bourgogne étudiât trop les mathématiques, de peur qu'elles ne lui fissent perdre un temps infini à des recherches vaines et ne le rendissent TROP PARTICULIER. (Correspondance, II^e vol., Mémoires sur l'Education du duc de Bourgogne.)

Certes, après de telles autorités et de telles raisons, on me permettra d'ajouter en finissant :

C'est un grand malheur pour une nation lorsqu'un entraînement irréfléchi fait prédominer avant le temps les mathématiques dans les études de la jeunesse : si ces études réussissent, on aura peut-être un grand nombre de géomètres exacts et d'ingénieurs utiles ; mais un grand nombre aussi d'hommes médiocres ¹. Une école spéciale passera pour la haute école des intelligences du pays ; on oubliera qu'il y a une justesse et une hauteur de vue profondément désirables dans la société humaine, et qui ne sont pas seulement la hauteur des mathématiques et la justesse de la trigonométrie : toutes les ambitions, tous les efforts se tourneront de ce côté : chaque année, plusieurs milliers de jeunes intelligences de treize à dix-huit ans seront condamnés à interrompre toute Education intellectuelle et morale, tout développement de la pensée et de la parole, pour se dévouer uniquement à l'algèbre, à la géométrie : chaque année, on les

1. La France en a déjà fait, tout au commencement de ce siècle, une première et déplorable expérience. Voici ce que vient d'en publier M. A. Poirson, un des membres les plus éminents du corps enseignant :

« Ce nouveau plan d'enseignement public, où prédominaient les sciences
 « mathématiques, produisit les résultats les plus prompts, les plus déplo-
 « rables, et les plus faciles à constater. En six ans, l'on eut une jeunesse
 « presque entière d'une honteuse ignorance. Quelques écoles particu-
 « lières entretenirent encore, par exception, quelques faibles restes de
 « lumière ; mais, sur tous les autres points de la France, elles s'éteigni-
 « rent. En 1800, les examens subis par les élèves des écoles spéciales
 « du gouvernement, arrivés au delà de leur vingtième année, apprirent
 « au pays épouvanté que des sujets prêts à entrer dans les fonctions
 « publiques se trouvaient hors d'état, par leurs connaissances littéraires,
 « de rendre leurs idées, de s'exprimer dans leur langue d'une manière
 « claire et correcte, de faire un rapport intelligible et sans fautes d'ortho-
 « graphe. Ce n'était plus seulement l'empire de l'intelligence qui était
 « menacé dans notre pays.... »

(*Recueil des Lois et Règlements sur l'Instruction publique*, t. I^{er}, p. 37, 38, 46, 47. — *Exposé des motifs de la loi de 1802*, par FOURCROY, t. II, p. 62. — Fourcy, *Histoire de l'École polytechnique*, p. 214.)

verra se présenter à des examens impossibles presque pour tous ; quelques centaines de candidats seront reçus à grand' peine, et tous les autres retomberont découragés sur eux-mêmes, sur leurs études mutilées, sur leurs facultés affaiblies, sur leur jeunesse épuisée, sur leur avenir perdu !

Mais que faire?... faudra-t-il donc fermer toutes ces écoles, qui préparent à tant de services publics importants, où se recrutent, chaque année, pour l'artillerie, la marine, les mines, les ponts et chaussées, la grande construction navale, etc., les hommes destinés à imprimer la direction à tous ces grands travaux ?

Non, sans doute : mais ce qu'il faudrait, ce serait de retarder assez l'époque d'admission à ces écoles, pour que les jeunes gens qui y aspirent puissent s'élever à toute la hauteur de la science, sans être accablés, avant le temps, par des travaux au-dessus de leurs forces.

Voilà ce qu'il faudrait, et ce que personne, je l'affirme, ne contestera.

Tout ira mieux alors : nous n'aurions pas moins de savants : nous aurions au contraire plus de vrais savants ; et on ne ferait plus subir à toute une généreuse et ardente jeunesse, à la liberté de ses goûts et de ses dégoûts les plus légitimes, la plus odieuse contrainte intellectuelle qui ait jamais été imaginée !

CHAPITRE III

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa volonté.

J'ai signalé les graves dangers de la contrainte intellectuelle : les dangers de la contrainte morale sont plus redoutables encore.

Certes, il ne semble guère que ce soit dans un pays et dans un siècle comme les nôtres que la liberté morale de la jeunesse puisse être sérieusement menacée. Toutefois, qu'on ne se hâte pas de se fier aux apparences, on s'y tromperait peut-être cruellement; il y a ici bien des erreurs possibles; et j'en ai vu des conséquences si désastreuses, qu'on me permettra tout au moins de les signaler rapidement.

Je le dirai d'abord : les meilleures Educations, les plus soignées, les mieux faites, ont toujours eu ici à se précautionner contre elles-mêmes.

Que voit-on, en effet, dans la plupart des Educations, dit Fénelon? *Nulle liberté, nul enjouement, toujours leçons, silence, posture gênée, correction et menaces. On demande souvent aux enfants, ajouta-t-il, une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. Ceux qui gouvernent les enfants, disait-il encore, ne leur pardonnent rien et se pardonnent tout à eux-mêmes.*

On le comprend donc, ce n'est pas ici une dissertation oiseuse : rien n'est plus pratique, rien n'est plus important; et je crois utile de rappeler, en ce moment, les principes qui dominent la question.

Si l'Education, comme nous l'avons vu, est essentiellement l'œuvre de l'autorité et du respect, c'est essentiellement aussi l'œuvre de la liberté humaine; mais c'est surtout l'Education religieuse et morale qui n'est pas, qui ne peut jamais être l'œuvre de la contrainte et de la violence.

Sans doute, il faut que l'autorité soit au fond toujours grave et forte; mais il faut aussi que son action ait toujours quelque chose de doux et de souple, selon l'admirable expression des saints livres; *Attingens ad finem fortiter, suaviterque disponens omnia.*

Platon parle quelque part des fils divers qui doivent enchaîner notre vie. Il y en a de fer, dit-il, qui sont roides et durs, mais il y en a un qui est d'or et plein de douceur : c'est

le fil de la raison. Je dirai volontiers que l'Éducation doit avoir la souplesse et la force d'une chaîne d'or, qui laisse à celui qu'elle retient la liberté de ses mouvements, et ne se fasse sentir à lui qu'au moment périlleux où il pourrait s'éloigner du bien ou se précipiter dans le mal.

Sans doute il faut que l'Éducation morale excite les enfants, mais sans leur faire violence. Il faut qu'elle les retienne, mais sans les contraindre : en un mot, il faut que les enfants soient libres, sous l'action puissante, active et vigilante de l'Éducation. Il faut savoir décider, contenir, arrêter ou diriger leur volonté, former leur conscience et leur cœur, mais sans forcer, sans altérer leur nature. C'est ce que Quintilien exprimait autrefois par cette parole : *Studium discendi, voluntate, quæ cogi non potest, constat.*

L'étude, la vertu, l'éducation dépendent uniquement de la volonté qui ne souffre pas de contrainte.

Il faut leur faire vouloir, leur faire choisir, leur faire aimer librement le bien, le vrai, le juste, l'honnête, le grand : je dis librement, car on n'aime, dit Fénelon, qu'autant qu'il plaît d'aimer. Pour cela, il faut entrer au fond du cœur de ces enfants, il faut en avoir la clef, il faut en remuer tous les ressorts, il faut les persuader ; il faut une douce insinuation et des soins paternels ; il faut être un père, il faut être une mère ; il faut, en un mot, le grand art de l'Éducation des âmes, qui est de se faire aimer et de gagner la confiance, pour parvenir à la persuasion.

Il faut comprendre que toute indignation, toute impatience, toute dureté, toute rigueur est antipathique à cette œuvre : l'autorité sèche et absolue, la discipline militaire, la force matérielle, dont je parlais naguère, n'en viendront jamais à bout.

Ah ! sans doute, comme le disait encore Fénelon, il est plus facile de reprendre que de persuader, il est bien plus court de menacer que d'instruire ; il est plus commode à la

hauteur et à l'impatience humaines de frapper sur ceux qui résistent, que de les plier doucement à la voix de la raison ; mais qu'arrive-t-il alors ? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paraît vouloir ; mais rien n'est vrai, rien n'est réel, rien n'est sincère. L'Éducation morale est absente. On supporte impatiemment la violence, et en la supportant on la hait, et elle est effectivement haïssable ; et que deviennent alors l'autorité et le respect ?

Fénelon avait un si profond, un si délicat ménagement pour les enfants, pour la liberté comme pour la dignité de leur nature, qu'il voulait non-seulement qu'on n'agit pas de force avec eux, mais même qu'on discutât souvent leurs raisons, qu'on les fit parler sur les besoins de leur Éducation, pour éprouver leur discernement et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Et n'est-il pas, en effet, manifeste que ce qu'ils font sans le goûter et sans le vouloir, que ce qu'ils font par force ne leur profite point, et le plus souvent leur fait mal, comme ce qu'on les oblige à manger sans faim et qui les dégoûte.

Il n'y a que ce qu'ils acceptent avec amour, que ce qui entre naturellement dans leur esprit et dans leur cœur, qui nourrisse véritablement leur âme, qui se change en leur propre substance, qui devienne, si j'ose le dire, leur esprit et leur cœur.

Le seul vrai but de l'Éducation morale, c'est de persuader les esprits et les cœurs, et de les élever par l'amour sincère de la vertu. Comment peut-on espérer de parvenir à ce but par la force matérielle, par la crainte servile, par l'autorité impérieuse ?

Non : si on veut rendre les enfants raisonnables, il faut leur parler raison, et ils l'entendent ; si on veut les rendre vertueux, il faut agir de confiance avec eux, et ils en sont touchés, reconnaissants, joyeux. Fénelon allait jusqu'à dire : *Il faut que la joie et la confiance soient leurs disposi-*

tions ordinaires. En effet, une âme menée par la crainte est toujours une âme faible; la crainte ne fera jamais que des Éducatons gênées, et par conséquent superficielles. *La plupart des enfants qu'on a élevés de la sorte sont encore à recommencer, quand leur Éducation semble finie.* Après dix ans, rien n'est fait.

On s'effraye quelquefois des enfants vifs et turbulents : pour moi, ils ne m'ont jamais inspiré de crainte. J'avais bien plus peur de ceux que je nommais des *eaux dormantes*.

Après les expériences dont j'ai parlé au chapitre des *Enfants gâtés*, on sera peut-être moins étonné de ce que je vais dire. La vérité est que je n'aimais pas les enfants qui n'avaient jamais fait usage de leur liberté contre moi ; c'étaient ceux-là qui m'inquiétaient, c'était pour eux que je redoutais les incertitudes de l'avenir et l'éveil des passions encore assoupies!

Quelle faute c'est de ne pouvoir rien souffrir des enfants !

Laissez donc jouer un enfant, disait autrefois Fénelon, avec une certaine vivacité d'humeur, à ces parents, à ces instituteurs impatients qui reprochent toujours à leurs élèves *de faire trop de bruit*.

Mais ne comprenez-vous pas que cet âge a besoin, avant tout, de bruit, d'espace, de soleil, de mouvement? Il suffit de les voir pour le comprendre ; c'est leur nature, c'est leur vie. Donnez-leur donc une vaste cour, des jardins, des promenades : autrement, vous les mettez au supplice. Faites disparaître les murailles et les barrières ; c'est à la campagne, au milieu des champs et de la verdure que devraient être élevés les enfants.

N'est-il pas étonnant qu'ils puissent se décider, chaque jour, à dix ou onze heures de travail et d'immobilité? Au moins ne leur disputez pas la liberté de leurs délassements. Regardez-les alors : ils font plaisir à voir : car c'est la liberté même, la plus vive et la plus aimable, et aussi la plus inno-

centé. Ils sont contents, pourvu qu'ils changent de place ; laissez-les faire : *un volant ou une boule suffit*, disait agréablement Fénelon ; aujourd'hui, c'est une balle ou un cerceau. Gardez-vous donc bien de les gêner dans leurs jeux ; gardez-vous de leur interdire les récréations bruyantes. Ce qu'ils aiment le mieux, ce sont les divertissements où le corps est en grande activité : aimez-le comme eux. Un jour leur corps sera moins disposé à se remuer : en attendant, prenez les comme ils sont, ou ne vous chargez pas de leur Éducation, *car, que peuvent-ils faire, sinon supporter impatiemment votre contrainte, et courir ardemment après leurs jeux, dès qu'ils le pourront*¹ ?

Pour moi, je ne demandais à nos enfants qu'une chose, c'était de ne pas faire entendre des cris *sauvages* ; et encore quand le temps semblait sombre et que leur humeur y était, je savais les tolérer, me réservant de les avertir à cet égard quelques jours seulement après, et quand ils n'y pensaient plus.

Sans doute, on peut et on doit quelquefois modérer les enfants dans leurs jeux. On peut, quelquefois encore, les diriger, les inspirer ; mais c'est toujours fort délicat. Ce qu'il y a de mieux, c'est de les laisser libres de jouer comme ils l'entendent. Se mettre en peine de leurs plaisirs est presque toujours une peine perdue : ils en inventent assez d'eux-mêmes, il suffit de les laisser faire : on ne doit tout au plus leur offrir que des ouvertures, mais qu'ils se sentent toujours libres : c'est leur besoin, c'est leur droit. Vouloir forcer, décider leurs goûts là-dessus, vouloir, même par bonté, et afin qu'ils s'amuse davantage, les faire jouer à sa guise, c'est continuer la classe pendant la récréation ; ce n'est pas comprendre que la récréation est le délassement légitime de la classe, que cette liberté d'un moment est le juste, le nécessaire dédommagement d'une si longue contrainte ; c'est s'ex-

1. FÉNELON.

poser à entendre le plus turbulent d'entre eux venir, avec une naïveté respectueuse, dire ce que j'ai entendu une fois et que je n'ai jamais oublié : *Si vous saviez, Monsieur le supérieur, comme ça nous ennuie de nous amuser comme ça !* Cet aimable petit impertinent avait raison.

Ah ! que l'immortel ami de la jeunesse, dont j'aime tant à citer ici le nom et les paroles, pensait différemment ! Non-seulement il voulait qu'on laissât les enfants jouer librement dans leurs heures de récréations, mais il allait jusqu'à vouloir pour les jeunes enfants qu'on cachât l'étude sous l'apparence de la liberté et du plaisir.

Mélez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à eux que par intervalles et avec un visage riant ; gardez-vous de les fatiguer par une exactitude indiscreète.

Souffrons, disait-il encore, que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement.

« Ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit...

« Une libre curiosité excite bien plus leur esprit que la contrainte...

« Laissons leur vue se promener un peu ; voir, pour un enfant, c'est vivre. Permettons-leur même, de temps en temps, quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large : puis, ramenons-les doucement au but : une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup.

« Souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, PARCE QU'ELLE LEUR EST PLUS COMMODE qu'une sujétion continue à profiter de tous les moments. »

Un des inconvénients les plus graves et les plus fréquents des Educations contraintes, c'est de jeter les enfants dans le découragement, quelquefois dans le désespoir ; de briser en eux les ressorts les plus puissants de la sagesse et de la vertu. On obscurcit leur esprit, on abat leur courage : *s'ils sont*

vifs, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides ¹. Sans doute, il y a telles natures avec lesquelles la crainte est nécessaire ; mais il ne faut l'employer alors que comme on emploie les remèdes violents dans les maladies extrêmes ; car on court toujours le péril d'altérer le tempérament et d'user les organes.

J'insiste sur ce point, parce que rien n'est plus difficile à persuader, surtout aux jeunes instituteurs, aux jeunes professeurs : et cependant, tous les hommes les plus éminents sont unanimes à cet égard.

« C'est par la douceur et la persuasion qu'on doit porter
« les enfants à l'amour du bien, disait un ancien ; jamais par
« des punitions dures et humiliantes : ces mauvais traite-
« ments les découragent et les rebutent. »

Quintilien a aussi admirablement exprimé les périls de la contrainte intellectuelle ou morale dans l'Éducation :

« Rien n'abat si fort l'esprit des enfants que d'avoir un maî-
« tre trop sévère et trop difficile à contenter ; alors ils se cha-
« grinent, ils se désespèrent, ils prennent tout en haine ; la
« crainte, qui ne les quitte plus, les empêche de faire aucun
« effort. Imitons les vigneronns qui épargnent la vigne tandis
« qu'elle est encore tendre : ils se donnent bien garde alors
« de la tailler, car ils savent qu'elle appréhende le fer et
« qu'elle ne peut souffrir la moindre blessure...

« Je ne suis pas si mal instruit de la portée et des inclina-
« tions de chaque âge, que de vouloir qu'on presse sévère-
« ment un enfant et qu'on lui demande tout d'abord la per-
« fection de son ouvrage ; car il faut se garder surtout de lui
« faire haïr les sciences, dans un temps où il ne peut encore
« les aimer, de peur qu'il ne soit rebuté pour toujours par
« l'amertume qu'on lui aura fait une seule fois sentir ². »

1. FÉNELON.

1. *Ne illud quidem quod admoneamus indignum est, ingenia puerorum nimia interim emendationis severitate deficere ; nam et desperant et do-*

C'était aussi la pensée de Sénèque : « Est-il juste de commander à des enfants avec plus de vigueur et de dureté qu'aux animaux dépourvus de raison ? Un habile écuyer n'effarouche par son cheval par des coups redoublés ; il le rendrait ombrageux et rétif, si, de temps en temps, il ne lui faisait sentir une main caressante. De même, un sage instituteur ne menace pas sans cesse ses élèves : une crainte servile émousserait leur courage, éteindrait leur ardeur ¹. »

Mais il y a un péril bien plus grand encore dans la contrainte morale, c'est de faire des hypocrites. Les enfants sont naturellement timides et pleins de fausse honte ; ils sont, il est vrai, naturellement aussi simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne ou qu'on leur fasse peur, ils se contraignent et ils ne reviennent plus à leur première simplicité. Le moyen de prévenir un si grand mal est de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises : pour cela, il faut leur laisser une grande liberté d'exprimer ce qu'ils pensent et de découvrir le fond de leur âme ; autrement on étouffe en eux cette première naïveté des mouvements naturels qui est si précieuse.

Si on ne les laisse jamais libres de témoigner leur ennui, si on les assujettit toujours, si on les force à goûter certaines personnes maussades ou certains livres ennuyeux qui leur déplaisent ; si on les reprend avec âpreté, dès qu'ils se montrent naturellement ce qu'ils sont, tout est bientôt alors pour eux source de dissimulations et motif de déguisement.

lent, et novissime oderunt, et quod maxime nocet, dum omnia timent, nihil conantur. Quod etiam rusticis notum est, qui frondibus teneris non putant adhibendam esse falcem, quia reformidare ferrum videntur, et cicatricem nondum pati posse. (QUINTIL., t. I, p. 245.)

Nec sum adeo aetatum imprudens, ut instandum teneris protinus acerbe putem, exigendamque plenam operam. Nam id in primis cavere oportebit, ne studia, qui amare nondum potest, oderit, et amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos, reformidet. (QUINTIL., t. I, p. 34.)

1. SÉNÈQUE, t. X, p. 88.

Ils deviennent politiques, cachés, indifférents au bien, et secrètement inclinés au mal ; ils ont beau paraître plus dociles que les autres enfants du même âge, ils n'en sont pas meilleurs. Que dis-je ? vous leur avez appris à contraindre extérieurement toutes leurs inclinations : qu'arrive-t-il ? Toutes leurs mauvaises habitudes, tous leurs défauts croissent et mûrissent en silence. Leur souplesse cache une volonté rebelle ; leur caractère dissimulé les dérobe à tous les regards, vous ne les voyez jamais dans leur état naturel ; jamais vous ne les connaissez à fond, et enfin leur mauvaise nature ne se déploie tout entière que quand il n'est plus temps de la redresser.

C'est dans la crainte de toutes ces désastreuses conséquences que Fénelon disait autrefois :

« Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air
« austère et impérieux qui fait trembler les enfants. Vous
« leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans
« laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'Éducation. Faites-
« vous aimer d'eux ; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils
« ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts.
« Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent
« point devant vous. Ne paraissez ni étonné, ni irrité de
« leurs mauvaises inclinations ; au contraire, compatissez
« à leurs faiblesses. Quelquefois, il arrivera cet inconvénient
« qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais à tout
« prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles
« que l'autorité rigoureuse.

« D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place,
« si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes ;
« mais il faut toujours commencer par une conduite ou-
« verte, gaie et familière. »

Mais, me dira-t-on, est-ce qu'il ne faut jamais user de fermeté dans l'Éducation ? Certes, je suis très-loin de penser ni de vouloir rien de semblable.

Je l'ai dit déjà : l'Éducation est une œuvre de FERMETÉ. Je ne sache pas une œuvre humaine qui en demande davantage, et dans le deuxième volume de cet ouvrage, je traiterai bientôt de cette grande et indispensable qualité de l'instituteur. Mais je le dirai dès ce moment : la fermeté n'est pas la violence.

Je ne sais rien de plus ferme que ce qui est doux, ni rien de plus faible que ce qui est violent.

Mais c'est surtout quand il est question de la conscience qu'il faut persuader les enfants de leur faire vouloir le bien, de manière qu'ils le veulent librement et indépendamment de la contrainte.

C'est surtout quand il est question de la Foi, de la Religion, de la Piété, qu'il faut prendre garde d'user avec eux de violence. *Nulle puissance humaine*, dit éloquemment Fénelon, *ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur.* Et qu'on ne s'y trompe pas : un cœur de douze ans a ici une force de résistance incroyable. La contrainte fera tourner infailliblement pour eux la Foi en un langage faux, la Piété en des formalités odieuses, la Religion en un joug d'hypocrisie accablant.

On ne parviendra qu'à s'en faire mépriser, si on les oblige à jouer un personnage mensonger là où il importe plus que partout ailleurs à la liberté morale d'agir dans toute sa plénitude.

Non, non ; il faut que les enfants trouvent spontanément la Religion belle, aimable, auguste. Vous avez beau faire : s'ils en ont une idée triste et sombre, si la piété et la vertu leur apparaissent sous l'image affreuse de la violence, tandis que le dérèglement se présente à eux sous une figure agréable et avec les apparences de la liberté, tout est perdu, vous travaillez en vain.

Pourquoi l'immense majorité des enfants, au sortir des établissements d'Instruction publique, se représentent-ils tou-

jours la Religion comme quelque chose de froid, de dur, de maussade, de languissant? C'est qu'elle n'a jamais été pour eux autre chose, c'est qu'on n'a jamais rien fait pour leur en donner une autre idée ; c'est que, grâce à la contrainte officielle, ils n'ont jamais eu dans le cœur rien de libre, rien de généreux, rien de spontané, rien de vrai pour la Piété et pour la Foi. Ah! sans doute, je ne veux pas que, sous prétexte de respecter la liberté morale et religieuse de la jeunesse, on la jette dans l'indifférence et dans le scepticisme : cette extrémité fait horreur. Il suffit de la signaler pour la flétrir ; mais je ne veux pas davantage que, sous prétexte de leur donner une Education religieuse et morale, la Religion devienne pour eux une forme extérieure, la Foi une étude imposée, la Piété une habitude d'hypocrisie, et par là même un horrible scandale.

Qui que vous soyez, prêtre ou laïque, instituteur ou père de famille, quand il est question de l'Education religieuse et morale des enfants, vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que contraindre, que faire exécuter la lettre de la loi morale et évangélique. Vous n'avez pas même compris les premiers éléments de l'Education des âmes ; vous n'avez pas même la première idée de cette grande œuvre. Quand il est question de Dieu et de la Religion, de l'homme et de sa conscience, frapper, reprendre, corriger n'est rien : il faut faire aimer ; mais prenez garde, pour cela il faut aimer vous-même. Où en êtes-vous à cet égard ? Permettez que je vous le demande ?

Sans aucun doute, si vous ne voulez qu'afficher la Religion, s'il vous suffit de réduire ces pauvres enfants à accomplir exactement certaines actions extérieures, battez le tambour ou sonnez la cloche, chacun se lève, chacun marche ; si vous le voulez même, si vous avez du caractère et si on le sait, chacun tremble, vous êtes obéi ; et de toutes les classes de votre établissement, je vois s'avancer vers la chapelle,

et arriver au pas, en rangs pressés, en escouades régulières, tous vos élèves sous la conduite de leurs maîtres d'études.

Mais je vous dirai, avec l'Archevêque de Cambrai : *C'est là une admirable police, et je veux une religion sincère.* Où est-elle? Qu'avez-vous fait pour elle? Plus vous usez avec ces enfants d'une froide et impérieuse contrainte pour leur faire accomplir extérieurement leurs devoirs religieux, sans que jamais l'inspection officielle les trouve en défaut, plus vous les forcez à n'avoir qu'une Religion masquée et trompeuse.

Est-ce ce qu'on voudrait? Qui le pourrait dire? qui oserait le croire? Pour moi, je ne l'ai jamais cru.

Et puis, quand cette contrainte odieuse a duré dix ans; quand cet enfant, placé ainsi entre un aumônier qui prêche et confesse, des professeurs qui ne croient pas, et un chef d'établissement qui fait tout marcher impérieusement, quand cet enfant est devenu un jeune homme, — de sa quinzième à sa vingtième année, — il se forme dans le fond de son cœur une plaie secrète de haine et d'irréligion; il *commence à se douter qu'on lui a joué une odieuse comédie*¹, et il faut quelques fois vingt autres années pour faire revivre dans cette âme désolée un rayon de foi religieuse, un souffle d'amour et de vie.

Certes, les choses que je signale ici sont d'ineffables malheurs; et cependant je n'ai pas tout dit encore.

Que si, en même temps qu'il y a contrainte au dehors pour forcer à être religieux, il y avait contrainte au dedans, contrainte au fond des âmes pour forcer à ne l'être pas! si on était tout à la fois comme forcé à ne pas croire, et cependant obligé toujours à agir comme si on croyait!

S'il y avait des maisons d'Education* où les devoirs de la Religion officielle fussent publiquement accomplis et secrètement voués au mépris; où la violence s'exerçât en faveur

1. M. DE LAMARTINE.

2. Je me sers de ce nom : de telles maisons ne méritent pas un tel nom; mais je ne veux désigner rien ni personne.

de l'incrédulité et du vice ; où la raillerie amère poursuivît la vertu simple et naïve ; où l'enfance ne puisse aimer Dieu sans être l'objet des plus insultantes railleries ; où il lui faille entendre chaque jour traiter la Foi de superstition, la Piété d'hypocrisie et la Religion de fanatisme ; où elle ne puisse prier sincèrement et se recueillir, sans s'exposer à d'indignes traitements ;

S'il y avait des maisons d'Éducation où les pauvres enfants fussent obligés de se cacher pour recevoir leur Dieu ; où le jour même de leur première Communion il fallût les dérober aux regards et à la dérision de leurs camarades plus âgés ; si les maîtres s'étaient jamais rencontrés donnant eux-mêmes des noms odieux aux témoignages les plus touchants de la foi vive, aux derniers restes de la piété sincère apportées aux familles ;

S'il y avait des maisons d'Éducation où les mauvaises mœurs fussent comme une nécessité et le naufrage de l'innocence inévitable ; où la cause du mal ne fût pas seulement dans les élèves, mais encore dans les domestiques et les surveillants ; où les abus ne se propagent pas seulement par l'exemple et la séduction, mais s'imposent même quelquefois par la violence et la menace¹ ;

Si tout cela était vrai, et s'il y avait, en même temps, un pays où des parents chrétiens, où les pères et les mères de famille se décidassent, par contrainte ou par indifférence, à placer leurs enfants dans ces maisons, afin de les préparer aux examens nécessaires d'une profession ou d'une carrière ;

Et si dans ces même maisons, outre cette affreuse violence d'immoralité et d'irréligion, la jeunesse était en même temps condamnée à subir la contrainte intellectuelle, la plus

1. On sait que c'est là ce que M. Lallemand, professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, et à ce titre investi de la confiance du Conseil de l'Instruction publique qui l'avait choisi, révélait sur ce point comme le résultat de ses observations les plus attentives.

funeste qui fut jamais, sous les maîtres à qui le temps manque pour soigner et même pour connaître le plus grand nombre de leurs élèves;

S'il était dans la destinée de beaucoup de ces pauvres enfants de végéter ainsi sous le poids d'un ennui désespéré, dans la stupidité de l'esprit, dans l'abaissement continu du caractère, dans l'anéantissement du cœur; détestant ces lieux maudits comme on déteste une prison, et n'ayant plus de vie et d'âme que pour soupirer après le jour de l'affranchissement;

Et si, au sortir de là et avant qu'ils puissent se présenter à l'entrée d'aucune carrière libérale, ces jeunes gens rencontreraient encore devant eux un examen à subir, tel que la plupart d'entre eux vissent y échouer misérablement et fussent réduits ensuite à retomber sur eux-mêmes de tout le poids de leur destinée manquée et de leur jeunesse flétrie;

Si des générations entières étaient vouées à ce déplorable régime;

Je demanderais quelle est la nation assez malheureuse pour avoir à subir une tyrannie sociale aussi étrange; je demanderais quelle est cette jeunesse dévouée à un esclavage intellectuel et moral aussi désastreux; je demanderais s'il n'y a pas là quelque conscience opprimée et courageuse pour jeter un cri de douleur; je demanderais ce que cette nation a fait pour être jugée indigne de la plus noble des libertés, qui est la liberté des âmes; je demanderais quel est le nom de cette nation; quelle est sa foi, ses croyances, sa place au soleil de la vérité et de la justice en ce monde!

Je demanderais quelle est sa puissance cachée, mystérieuse, effroyable, qui pèse sur ses destinées!

Je demanderais tout: je demanderais si cette nation a été maudite un jour; si elle doit l'être toujours; je demanderais si ces pères de famille ont juré de n'être jamais pères, si

ces mères ont oublié les droits et les devoirs sacrés de la puissance maternelle :

Et si on me disait enfin : Mais c'est la grande, c'est la généreuse nation française; eh bien ! je me cacherais le visage dans mes mains, et je dirais avec un ancien :

*Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiozem.*

CHAPITRE IV

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa vocation.

NUL N'EST ICI-BAS POUR NE RIEN FAIRE; IL Y A UN ÉTAT,
UNE FONCTION, UN TRAVAIL POUR CHACUN

Je ne puis achever ce que je devais dire sur l'enfant et sur le respect qui est dû à la liberté de sa nature, sans traiter une question qui est ici la plus grave et la plus décisive, qui se retrouve au fond de toutes les autres, et dont la solution me paraît indispensable au parfait éclaircissement des difficultés que nous avons examinées jusqu'à ce moment.

Je veux parler de la grande question de la vocation et du choix d'un état pour chacun.

On comprend que cette question intéresse au plus haut point la liberté de l'enfant, son bonheur en ce monde et en l'autre. Elle touche aussi à tous les plus grands intérêts de

la famille et de l'ordre social. J'en dirai tout ce que je crois nécessaire.

Je ne me laisserai point toutefois entraîner à des détails qui pourraient être infinis ; mais, au moins, je poserai les principes généraux et incontestables de la matière.

Il y a trois vérités certaines :

1° Nul n'est ici-bas pour ne rien faire : donc, il y a un travail, un ordre de fonctions quelconques, un état pour chacun ;

2° Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : la Providence y gouverne tout, les plus petites choses, et à plus forte raison les plus grandes : donc, il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu ;

3° Enfin l'Éducation doit préparer chacun à son état, à sa vocation : c'est la conséquence de ce qui précède.

4° NUL N'EST ICI-BAS POUR NE RIEN FAIRE.

Je demande à mes lecteurs de vouloir bien me suivre religieusement dans toutes les graves et profondes considérations que je dois mettre sous leurs yeux. C'est ici surtout que j'ai besoin d'invoquer leur attention la plus sérieuse et la plus recueillie. Les choses que j'ai à dire seront parfois très-déliçates, peut-être même pénibles ; je les dirai avec ménagement, mais cependant avec la simplicité et la franchise que me commandent ma conscience, les grands intérêts que je traite et même mon respectueux dévouement pour ceux dont je vais parler.

Il y a diverses sortes de parents qui se décident, avec une singulière bonne foi, à ne rien faire faire à leurs fils en ce monde ; et qui, pour se justifier, mettent en avant des motifs ou des prétextes, des raisons ou des erreurs de diverses natures.

J'en ai rencontré de très-vertueux, qui avaient horreur de

la société corrompue du siècle présent, et qui disaient : Tous les états sont périlleux. En des temps pareils, il n'y a rien à faire que son salut. Puisque nos enfants sont condamnés à traverser ce triste monde, ils en éviteront du moins le plus possible la contagion. — Cette classe de parents est, il est vrai, peu nombreuse.

J'en ai vu d'autres qui disaient : Je ne puis rien faire faire à mes fils par le temps qui court. Mes opinions politiques s'y opposent : mon honneur, l'honneur de ma famille, ne me le permet pas.

Ceux-là se rencontraient plus fréquemment, il y a quelques années ; les circonstances qui leur dictaient ce langage ont changé.

J'ai vu enfin des pères de famille en bien plus grand nombre qui croyaient trouver pour leurs fils, dans leur fortune, une raison suffisante pour les dispenser de tout travail sérieux, et les laisser ici-bas sans rien faire.

C'est à ceux-ci que je répons d'abord.

Lorsqu'il venait à moi des parents de cette catégorie pour me confier leurs enfants, et que je leur disais : Que fera-t-il un jour ? à quoi le destinez-vous ? quelques-uns en paraissaient offensés. Les plus bienveillants s'en étonnaient avec bonté, et tous semblaient me dire : Vous ne nous connaissez pas : nous ne sommes pas ce que vous pensez. Et chacun d'eux me disait effectivement : Mais mon fils n'a besoin de rien. Son avenir est assuré. J'ai travaillé pour lui. Il jouira de ma fortune sans être obligé de travailler à son tour.

A tout cela je n'avais et je n'ai encore, aujourd'hui, qu'une parole à répondre : c'est la parole de l'antique Sagesse : *Homo nascitur ad laborem, sicut avis ad volatum* (JOB, v, 7) : l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler ; tellement que vivre sans travailler, ce n'est pas seulement vivre hors des conditions de la nature humaine, c'est étein-

dre, c'est étouffer, c'est anéantir la vie en soi : c'est ne pas vivre.

Qu'on ne s'y trompe point : la parole de Job, en sa simplicité, cache un sens très-profond, Oui, l'homme est né pour le travail, c'est à-dire pour l'action, c'est-à-dire pour la vie ! car on ne vit, on n'est quelque chose que par ce qu'on fait ! Quiconque ne fait rien, n'est rien et ne sera jamais rien.

Qu'on veuille bien le remarquer : je ne viens point dire ici quelles sont les douceurs du travail et quel bonheur il donne à ceux qui l'aiment ; je ne viens point dire quelle protection le travail offre à la vertu, et comme il la garde ; je ne dirai même point l'influence du travail sur le caractère, et quelle force il lui communique. Je ne veux dire ici qu'une chose : c'est que le travail est la condition nécessaire de la vie pour tout homme venant en ce monde. C'est sa vocation essentielle : riche ou pauvre, il doit la remplir. Les pauvres ne le contestent guère ; mais trop souvent ils en murmurent et font de leur mieux pour y échapper. Ceux qui ne sont point pauvres, et qui ne croient pas avoir besoin de travailler pour gagner laborieusement leur vie, ne comprennent pas assez qu'ils en ont besoin pour conserver, pour ennoblir, pour élever la vie qu'ils ont reçue de Dieu.

On parle beaucoup aujourd'hui de liberté : j'en ai parlé moi-même ; mais la loi de la liberté, c'est la loi du travail. La liberté, l'activité, le travail, sont choses étroitement liées entre elles. Voilà pourquoi les peuples légers ou paresseux ne sont pas faits pour la liberté.

Mais ce que je dois surtout faire ici remarquer, c'est que le travail est la grande loi de la création. Dieu, en créant le monde, en nous donnant la vie, a fait un noble et divin travail, et nous devons nous-mêmes travailler pour vivre, c'est-à-dire pour conserver, pour développer, pour élever la vie que Dieu nous a donnée.

Voyez toutes les grandes facultés de l'âme : que sont-elles ?

Des puissances actives qui demandent le travail. Les condamner à l'inertie, leur refuser cette généreuse activité qui les distingue essentiellement de la matière, c'est les avilir, les dégrader, les anéantir. Que dis-je ? Les facultés corporelles elles-mêmes ne se conservent, ne se développent que par l'exercice, c'est-à-dire par le travail. Toutes les forces physiques, intellectuelles et morales de l'homme, qui croissent et qui grandissent à mesure que l'homme les emploie énergiquement tombent et dépérissent dès qu'on les laisse languir dans l'oisiveté : en un mot, quiconque ne fait rien en ce monde, par cela même et par cela seul, fait le mal, il se déprave, il se ruine lui-même ; et c'est là un des sens du mot célèbre des saintes Écritures ! L'oisiveté enseigne tout mal : — *Omnem malitiam docuit otiositas.*

Bossuet ne craignait pas de donner des fortes leçons au fils de Louis XIV. J'ai souvent admiré avec quelle énergie ce saint Evêque s'efforçait de faire pénétrer l'austère vérité dans l'esprit et dans le cœur de ce jeune prince.

« Ce n'est par inutilement, lui disait-il, et pour que vous
 « n'en fassiez aucun usage, que Dieu vous a donné l'intelli-
 « gence et toutes ces nobles facultés qui vous éclairent, et à
 « l'aide desquelles vous pouvez rappeler le passé, connaître
 « le présent, prévoir l'avenir. Quiconque ne daignera pas
 « mettre à profit ces dons du Ciel, c'est une nécessité qu'il ait
 « Dieu et les hommes pour ennemis. Car il ne faut pas s'at-
 « tendre, ou que les hommes respectent celui qui méprise ce
 « qui le fait homme, ou que Dieu protège celui qui n'aura fait
 « aucun état de ses dons les plus excellents. »

Bossuet continue en annonçant à son élève que toutes les facultés de son intelligence seront bientôt anéanties, s'il ne les cultive par le travail :

« Ne commencez pas par l'inapplication et la paresse une
 « vie qui doit être si occupée et si agissante. De tels commen-
 « cements feraient qu'étant né avec beaucoup d'esprit, vous

« ne pourriez que vous imputer à vous-même l'extinction ou
 « l'inutilité de cette lumière admirable, dont le riche présent
 « vous vient de Dieu. A quoi, en effet, vous serviraient des
 « armes bien faites, si vous ne les avez jamais à la main ? A
 « quoi, de même, vous servira d'avoir de l'esprit, si vous
 « ne l'employez pas, si vous ne vous appliquez pas ? C'est au-
 « tant de perdu. Et, comme si vous cessiez de danser et d'é-
 « crire, vous viendriez, manque d'habitude, à oublier l'un et
 « l'autre, de même, si vous n'exercez votre esprit, il s'engour-
 « dira, il tombera dans une espèce de léthargie ; et, quelques
 « efforts que vous eussiez alors envie de faire pour l'en tirer,
 « vous n'y serez plus à temps.

« Alors il s'élèvera en vous de honteuses passions. Alors le
 « goût du plaisir et la colère vous porteront à toutes sortes
 « de crimes ; et le flambeau qui seul aurait pu vous guider
 « étant une fois éteint, vous vous serez mis hors d'état de
 « compter sur aucun secours. »

Il est donc vrai que l'Education ne doit pas s'en tenir à ne rien faire, et à empêcher même que rien ne soit fait.

Il est donc vrai que tous, riches ou pauvres, sont appelés à faire ici-bas quelque chose, ont ici-bas un travail, une vocation à remplir.

Il est donc vrai, quoi qu'on puisse dire de l'inclination de l'homme à l'oisiveté, et quelle que soit la paresse naturelle de son caractère et de son esprit, il est donc vrai que le travail et l'activité sont pour lui une condition essentielle de sa vie et un besoin de sa nature : « Par une admirable économie, « toute créature se satisfait en usant de ses forces : l'âme se « plaît au jeu de ses facultés, elle jouit de ce qu'elle peut, en « sorte qu'elle trouve son repos véritable dans le travail « même ¹. »

Aussi n'est-ce pas seulement après que l'homme fut devenu

1. M. OZANAM.

coupable et pécheur que le travail lui fut imposé comme une loi : dans le séjour bienheureux de l'antique Eden, l'homme innocent dut travailler : *Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur eum* (GENÈSE). Le travail fut une des conditions de son bonheur, de sa dignité, de son existence.

Bientôt, il est vrai, le travail, qui ne devait être pour lui que le charme et l'ornement de sa vie, devint une partie de son châtement; bientôt fut prononcé contre lui cet arrêt formidable qui le poursuit encore jusque dans sa postérité la plus reculée : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage; in sudore vultus tui vesceris pane* (GENÈSE).

« Mais bientôt aussi une volonté miséricordieuse fait en « sorte que le châtement répare la faute, et dans l'humiliation « courageusement subie, l'homme trouve une autre gran- « deur. En fécondant la terre de ses sueurs, comme le soleil « la fertilise de ses feux, et les nuées de leurs pluies, il ren- « tre dans l'ordre régulier de l'univers: Dieu l'emploie, et « par conséquent le réhabilite: dès qu'il sert, il commence à « mériter. Voilà le dogme chrétien du travail, dont le sens « profond n'est plus compris¹. »

Certes, après de si fortes, de si nobles raisons, après de si religieux motifs, j'ai bien le droit de le dire à ceux avec qui je m'explique en ce moment :

Vous voulez être quelque chose en ce monde, vous voulez vivre et ne rien faire: eh bien! toutes les lois morales et sociales, toutes les lois naturelles s'y opposent!

L'oisiveté, c'est la ruine inévitable de toutes les facultés. Ces facultés sont essentiellement actives; elles demandent perpétuellement la culture, le développement, c'est-à-dire le travail; sinon elles demeurent ou elles tombent en friche. Elles ne donnent plus, dit l'Écriture, que des ronces et des épines, *spinas ac tribulos*. Des fruits amers, des fruits sau-

1. M. OZANAM.

vages : voilà les seuls fruits qu'elles puissent donner en restant incultes.

Vous voulez être quelque chose en ce monde et ne rien faire ; mais c'est d'abord une impossibilité absolue : vous ferez le mal !

Et, de plus, ne rien faire en ce monde, c'est vouloir vainement se dérober à la grande loi du genre humain, laquelle est non-seulement pour l'homme la loi de sa conservation, de son perfectionnement et de sa vie ; mais qui est, en même temps pour lui, depuis la chute originelle, la loi miséricordieuse de l'expiation, de la régénération.

Et de quel droit voulez-vous qu'elle ne s'accomplisse point pour vous ni pour vos enfants, cette loi universelle, cette sentence qui vous commande de remplir, par un noble et religieux travail, tous les jours qui séparent votre naissance de votre mort ?

Vous êtes riche ! cette excuse, au lieu de vous justifier, rend votre oisiveté plus coupable. « Si vous avez été payés d'avance, vous dirai-je avec un saint et éloquent Evêque dont le nom est demeuré cher à la jeunesse chrétienne¹, si vous avez été payés d'avance, est-ce un titre pour ne pas mériter votre salaire ? »

Venant à ceux qui prétendent que les temps sont mauvais et que leurs enfants n'ont rien autre chose à y faire que leur salut, je leur dirai que de tels subterfuges et des subtilités si étranges ne sont dignes ni de leur raison ni de leur foi. Sans doute, il faut que cet enfant fasse son salut, et c'est là sa grande affaire en ce monde. Mais, s'il est vrai que, sans le travail, il n'y ait point de salut, et que l'oisiveté ne soit rien moins qu'une révolte contre la Providence ; s'il est d'institution divine que les facultés départies à l'homme doivent être cultivées et développées par le travail ; si l'expérience dé-

1. BORDERIES, évêque de Versailles.

montre, en outre, que ces facultés ne peuvent être laissées dans l'inaction sans péril pour la vertu ; si enfin il est écrit que Dieu doit rejeter dans les ténèbres extérieures, selon l'expression de l'Évangile, ceux qui n'auront rien fait ici-bas ; s'il ne veut pas compter au nombre de ses serviteurs les serviteurs inutiles, qu'aurez-vous à répondre au jugement de Dieu, qui vous demandera compte de ce talent qu'il vous avait confié, de l'âme de votre fils, de l'inutilité et de la perte de sa vie ?

D'ailleurs, je le dois ajouter, le travail n'est pas seulement la loi naturelle, morale, religieuse de l'homme : c'est aussi la loi sociale de l'humanité.

Nul n'est fait ici-bas pour ne rien faire ; mais nul aussi n'est fait pour être inutile à ses semblables.

L'égoïsme ne saurait être la loi ni de la société domestique, qui est la famille ; ni de la société temporelle, qui est l'État ; ni de la grande société spirituelle, qui se nomme l'Église.

On se doit le travail à soi-même, mais on le doit aussi à ses semblables ; et celui qui ensevelit sa vie dans l'oisiveté ajoute au tort qu'il se fait celui d'une coupable inhumanité envers ses frères. Quoi ! tout est en activité autour de vous, tout est agité, tout est ému, tout travaille ; et vous seul, au milieu de ce mouvement universel, vous demeurez oisif, indignement inutile, dans un repos honteux ! vous semblez compter pour rien les peines et les sueurs de vos frères ! Leurs fatigues et leurs travaux ne sont pour vous qu'un spectacle, dont vous semblez amuser vos loisirs ; ou plutôt vous vous établissez le centre immobile de tout ce mouvement, et vous en profitez sans sortir vous-même de votre inaction, sans songer à offrir à vos frères, en échange de leurs labeurs, quelques services à votre tour !

Le travail ! mais on le doit au moins à ses parents, à ses enfants, à sa famille, à sa patrie : c'est l'oisiveté qui laisse

échapper des mains de tant d'héritiers indignes le patrimoine de richesse ou d'honneur qu'ils avaient reçu de leurs pères; c'est l'oisiveté qui, comme un ver rongeur, mine sourdement et fait enfin écrouler les fortunes établies en apparence sur les plus solides fondements, et prépare aux fils d'un père riche et considéré la détresse et le mépris pour tout héritage.

Et de là, chez de grandes nations, tant de nobles familles ruinées! tant de beaux noms tombés! De là ces races illustres abaissées et quelquefois avilies, incapables de rien entendre, de rien gouverner, de rien établir, de rien perpétuer, et, au jour du péril public, de rien sauver! De là, ces antiques illustrations qui s'enveloppent peu à peu d'obscurité et disparaissent misérablement: et cela est, sans contredit, je n'hésite pas à le proclamer, une des malédictions les plus terribles qui puissent tomber sur une nation. Malheur aux peuples dont les grandes races s'abaissent et s'en vont!

Je heurte ici, je le sens, plus d'un préjugé, et mon langage peut paraître amer; aussi veux-je donner à ma pensée quelque développement pour l'éclaircir; je touche à la partie la plus délicate, et, je le crois aussi, la plus importante de mon sujet.

Je le dirai d'abord sans détour et sans aucun ménagement pour les préventions du temps:

J'appelle grande famille, grande race, grand nom, ces familles, ces races, ces noms, que de mémorables services rendus au pays, à quelque époque que ce soit, ont fait historiques, qui ont conquis leur illustration par la gloire des armes dans les camps; par leur habileté dans les hautes négociations et dans le maniment des affaires politiques, et, par l'éclat des talents et quelquefois du génie, dans les sciences, dans les lettres; enfin, dans la magistrature ou dans l'Église, par la sainteté des mœurs et la grandeur du caractère.

C'est la descendance de ces races qui constitue ce qui, dans la langue française, se nomme la *naissance*, de laquelle M. Royer-Collard disait : *Une naissance illustre sera toujours une grandeur, et le respect de la gloire passée prend sa source dans de nobles sentiments.*

L'autorité de ce grave publiciste ne saurait être ici suspecte.

J'ajouterai encore, parmi les titres incontestables et incontestés qui font les grandes familles, la *propriété* du sol ou la *richesse territoriale*, à ce point où elle devient une force sociale.

Voilà ce que j'appelle les grandes familles, les grandes races d'un pays. Eh bien ! je l'avouerai sans détour, ces grandes familles, je les aime, je les respecte, je les vénère, parce que j'aime, je respecte, je vénère les grands souvenirs et les grandes choses. Je ne sache pas une nation dont elles ne soient la force et la gloire, et qui n'ait une inclination naturelle à leur demander ses chefs, ses guerriers, ses ministres, ses premiers magistrats, ses administrateurs. Il y a là peut-être un préjugé, mais il est profond ; et, sauf les temps de troubles où ce préjugé se tourne quelquefois en haine, on y revient toujours.

Dans les Républiques comme dans les Monarchies, chez les peuples anciens comme chez les nations modernes, les regards du peuple, au milieu des besoins ou des désastres publics, se tournent naturellement vers ces grandes et illustres familles, et c'est chez elles qu'on espère toujours trouver plus abondamment, plus sûrement, la science des affaires humaines, la sagesse de la vie politique, l'expérience, le dévouement, la force, l'autorité, qui peuvent seuls gouverner, défendre, sauver un pays.

Je n'hésite pas à affirmer que nulle part ce préjugé, si c'en est un, n'a des racines plus profondes et n'exerce un plus irrésistible pouvoir qu'en France. On se tromperait étrangement, si on pensait que les révolutions se font par-

mi nous pour détruire les titres et les illustrations de naissance : les révolutions se font bien plutôt parmi nous pour les conquérir : chacun veut en jouir à son tour, ou du moins les remplacer sur la scène. Aussi c'est un fait curieux à observer : les révolutions dans notre pays n'ont su que multiplier les titres et les vanités de cette nature.

Quoi qu'on en ait, toujours une nation intelligente honorerait un sentiment de dignité héréditaire qui, pour engendrer la vanité chez quelques-uns, n'en est pas moins éminemment raisonnable et utile en lui-même.

Toujours, en France, le mérite éclatant qui surgira de l'obscurité verra son illustration nouvelle consacrée par quelque titre nouveau ; toujours aussi, il faut bien le dire, en dépit du progrès démocratique, la vanité ambitieuse cherchera à se revêtir d'un éclat d'emprunt, et la contagion en gagne tellement qu'il n'y aura bientôt plus, dans notre pays, un village qui n'ait couvert de son nom le nom obscur porté jusqu'ici par une illustration inconnue.

Sans doute, ici c'est l'abus du droit ; mais le droit est de force à y survivre : il est dans la raison et dans la nature ; et, au-dessus de toutes les illustrations douteuses, au-dessus de tous les noms équivoques, il y aura toujours de grands noms, de grandes races, des familles illustres et toujours aussi, le peuple instinctivement les aimera, comme l'écrivait M. de Chateaubriand : *Le peuple regrettera toujours la tombe de quelques Messieurs de Montmorency, sur laquelle il voulait se mettre à genoux durant la messe*¹.

Et M. de Chateaubriand lui-même, malgré les faiblesses de sa vie, malgré l'étonnement et les regrets que les Mémoires de sa tombe donnent à ses admirateurs, laissera lui aussi un nom illustre : son tombeau aura peut-être des pèlerins ; et, si je venais dire au jeune héritier de son sang, ou à celui

1. *Génie du Christianisme.*

d'une des renommées héroïques de l'Empire, à M. le duc de Montebello, par exemple, que le nom qu'ils portent n'est rien, ils ne me croiraient ni l'un ni l'autre, et ils auraient raison ; et le peuple ne me croirait pas davantage. La sévérité avec laquelle on demande de grandes vertus aux grands noms n'est-elle pas elle-même un juste, mais irrécusable témoignage de l'hommage naturel et instinctif que leur rend l'opinion ?

Un grand nom, sans doute, c'est l'héritage d'une famille ; et un homme illustre, en donnant à ses fils l'éclat de la naissance, leur impose aussi l'obligation de ses vertus : car *noblesse oblige*, suivant un axiome d'honneur tout français. Mais un grand nom, un grand homme, c'est aussi la gloire d'une nation, c'est la gloire de l'humanité même : par cette raison profonde que c'est un nom, c'est un homme en qui la Providence a fait resplendir ses dons, et que tous réclament leur part de cet honneur fait à la nature humaine. Voilà pourquoi l'instinct national honorera toujours les noms glorieux et les grandes races.

Si ce préjugé est resté si puissant en France, c'est que nulle nation ne fut peut-être plus riche en véritables grands noms, en véritables illustrations. La vieille noblesse française doit son antique honneur et sa gloire impérissable au sacrifice qu'elle a fait héroïquement de sa vie pendant quatorze siècles. Depuis Clovis, la race franque n'a pas cessé de verser son sang pour la cause de Dieu, des pauvres et de la patrie, sur tous les champs de bataille de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. La noblesse nouvelle a glorieusement aussi conquis ses écussons et les a payés de son sang, bien qu'elle ait encore besoin d'une tradition soutenue par de dignes héritiers et confirmée par le temps.

Maintenant donc, redescendant de ces hautes et générales considérations au sujet pratique que je traite, je dirai sans

hésiter aux fils des grands noms, aux héritiers des grandes races : Chez une nation brillante, généreuse, où la gloire sera toujours une passion, et les souvenirs historiques une grandeur, tant que vous serez vous-mêmes dignes de vos grands noms, vous serez au premier rang ; quoi qu'on dise d'en bas contre vous vous aurez la première place ! La nation elle-même vous la donnera ! Toujours, à mérite égal, c'est vous qui l'emporterez ; et, si la justice individuelle semble blessée par cette préférence, il y a une plus haute justice, la justice nationale, qui sera satisfaite !

Oui, un grand nom, soutenu par une grande Education, aura toujours, en France, une haute fortune ; et je suis heureux de le dire à l'honneur de notre temps : ici les nobles modèles ne nous manquent pas, même parmi nos jeunes contemporains.

Mais NE RIEN FAIRE au milieu de ce mouvement immense de toutes les classes qui tendent à s'améliorer, à s'ennoblir, à s'élever, à s'enrichir, par l'industrie, par le commerce, par l'agriculture, par les travaux de la vie politique : NE RIEN FAIRE c'est abdiquer, c'est s'anéantir ! Ne pas comprendre que nous vivons dans des temps où il faut se faire pardonner sa fortune, quand on l'a reçue de ses pères ; autoriser les nouveaux venus de la société moderne à dire que les fils des grandes familles, au milieu du progrès universel, demeurent immobiles dans leurs préjugés de race, stationnaires dans leur fortune, rétrogrades dans leurs idées ; qu'il NE FONT RIEN ET NE VEULENT RIEN FAIRE. — C'est impossible !

Et ceux dont je parle ne voient-ils pas qu'au luxe et à l'oisiveté se joignent le partage des propriétés et l'égalité des héritages, pour les diminuer, les morceler, les dévorer ? Pour plusieurs, hélas ! tout brille encore au dehors ; tout est déjà misère et ruine au dedans. NE RIEN FAIRE mais, au simple point de vue matériel, c'est l'anéantissement de la

seule chose par laquelle il y a encore quelque supériorité pour eux, la propriété !

Autrefois, ils avaient le glorieux privilège du service militaire ; ils étaient les premiers à guerroyer, à verser leur sang pour leur pays. Certes, c'était là quelque chose ; ils étaient grands par là !

Si la culture des esprits n'y gagnait point, le caractère s'y fortifiait. La générosité, le dévouement héroïque et toutes les vertus guerrières qui ont fait de la nation française la première nation de l'Europe, s'y déployaient dans toute leur splendeur.

Aujourd'hui les choses sont changées : l'épée, la valeur, sont toujours d'un grand prix parmi nous ; mais toutes les mains peuvent prétendre à tenir l'épée. Le commandement des armées n'est plus un privilège ; comme la couronne de Philippe-Auguste, il est au plus digne. Et, d'ailleurs, la guerre s'en va : elle semble avoir obéi au mot de l'antiquité : *cedant arma togæ* ; elle cède la place aujourd'hui à l'industrie, au commerce, à la politique, à la science, aux arts : autant du moins que peut le dire la courte prévoyance humaine, c'est de ce côté que semble aujourd'hui l'avenir de l'Europe.

Repousser dédaigneusement loin de soi le grand commerce, la grande industrie, souvent la magistrature elle-même et la plupart des carrières publiques : est-ce préjugé ou raison ? Ne se croire bon à nul autre emploi, à nulle autre gloire qu'à l'emploi et à la gloire des armes : est-ce justice et sagesse ?

Gènes, Venise, Carthage et Florence, ces grandes reines des mers, ces illustres dominatrices du commerce de l'Orient et de l'Occident, pensèrent autrement. La noblesse génoise, vénitienne et florentine n'a-t-elle pas élevé ses alliances aussi haut que les plus antiques maisons souveraines de l'Europe ? Cette expérience, ces exemples, ne sont-ils pas du

moins une leçon puissante, une réponse péremptoire aux héritiers de ces grandes familles qui se condamnent parmi nous à ne rien faire, et qui, par une suite nécessaire, se dépravent, demeurent sans intelligence, sans action, sans influence? Combien de fois n'ai-je pas entendu les hommes les plus éminents du pays gémir amèrement sur le sort de ceux dont je plaide en ce moment la cause; car c'est leur cause que je plaide contre eux-mêmes! Quel homme grave, quelle femme honorable n'a pas déploré la vie de tant de jeunes gens qui semblent ne vouloir qu'abdiquer la dignité de leur naissance, et ne savent, pour me servir enfin de l'expression trop vulgaire, hélas! et trop connue, ne *savent que battre le pavé de Paris!*

Le pavé Paris, c'est-à-dire les Jockeys-clubs, le boulevard des Italiens, le jeu effréné, les foyers de spectacles, les chevaux, les chiens, les cigares, les femmes, et des avilissements qu'on ne peut dire!

Voilà les déplorables conséquences de cette triste chose :
NE RIEN FAIRE.

Mais le funeste préjugé qu'un homme comme il faut ne doit rien faire, ou du moins peut ne rien faire, n'est-il pas absolument le même préjugé qu'autrefois, lorsque les gentilshommes et les seigneurs prétendaient qu'ils ne devaient rien savoir, pas même lire et écrire; qu'ils n'étaient faits que pour donner de bons et grands coups d'épée, et que la science et les lettres n'allaient bien qu'aux roturiers et aux clercs?

Ce préjugé, qui avait au moins quelque chose d'énergique et de fier dans sa rudesse native, s'est perpétué plus qu'on ne pense dans les mœurs françaises, en perdant ce qu'il avait d'énergique. De là, autrefois, et un peu encore aujourd'hui, cette crainte de l'Education publique; de là, tant de nobles enfants condamnés à l'Education particulière, c'est-à-dire trop souvent à la mollesse du caractère et à la médiocrité de l'esprit, sauf de rares et honorables exceptions.

J'ai ouï dire à un homme de grand sens cette remarquable parole :

Un gouvernement usurpateur et habile, qui voudrait se délivrer des grandes races et les déraciner du pays, pourrait se réduire à exiger que, par respect pour elles-mêmes, elles élevassent leurs enfants dans leur intérieur, seuls, loin de leurs semblables, dans l'horizon rétréci de l'Éducation particulière et du précepteur privé.

Je n'hésite pas à le penser : ç'a toujours été là le grand péril des races royales et des Éductions princières.

Bossuet en exprimait autrefois, au fils de Louis XIV, sa pensée en ces termes :

« Ce qui fait que les hommes de condition, s'ils n'y prennent sérieusement garde, tombent facilement dans la paresse et dans une espèce de langueur, c'est l'abondance où ils naissent. Le besoin éveille les autres hommes, et le soin de leur fortune les sollicite sans cesse au travail. Eux, à qui les biens nécessaires non-seulement pour la vie, mais pour le plaisir et pour la grandeur, se présentent d'eux-mêmes, ils n'ont rien à gagner par le travail. Mais il ne faut pas croire que la sagesse vous vienne avec la même facilité, et sans que vous y travailliez sérieusement. Il n'est pas en notre pouvoir de vous mettre dans l'esprit ce qui sert à cultiver la raison et la vertu, pendant que vous ne ferez rien. Il faut donc vous exciter vous-mêmes, vous appliquer et travailler, afin que la raison s'élève en vous. Ce doit être là toute votre occupation ; vous n'avez que cela à faire et à penser. N'êtes-vous pas trop heureux que les choses soient disposées de sorte que les autres travaux ne vous regardent pas, et que vous ayez uniquement à cultiver votre esprit, à former votre intelligence ? »

Louis XIV, qui avait connu par sa propre expérience tout le malheur d'une Education négligée, avait voulu en épargner le péril à son fils et à ses petits-fils ; et il avait tracé

lui-même, avec une admirable sévérité, la règle du travail pour le grand Dauphin.

Voici ce que Bossuet en écrivait au pape Innocent XII :

« La loi que le Roi imposa aux études fut de ne laisser
 « passer aucun jour sans étudier. Il jugea qu'il y a bien de
 « la différence entre demeurer tout le jour sans travailler et
 « prendre quelques divertissements pour relâcher l'esprit.
 « Il faut qu'un enfant joue et se réjouisse : cela l'excite ;
 « mais il ne faut pas l'abandonner de telle sorte au jeu et au
 « plaisir, qu'on ne le rappelle chaque jour à des choses plus
 « sérieuses, dont l'étude serait languissante si elle était trop
 « interrompue. Comme toute la vie des princes est occupée,
 « et qu'aucun de leurs jours n'est exempt de grands soins,
 « il est bon de les exercer dès l'enfance à ce qu'il y a de
 « plus sérieux, et de les y faire appliquer chaque jour pen-
 « dant quelques heures, afin que leur esprit soit déjà rom-
 « pu au travail, et tout accoutumé aux choses graves, lors-
 « qu'on les met dans les affaires ¹. »

Si j'avais donc des conseils à donner aux anciennes familles qui restent encore à la France, je leur dirais : Ne craignez pas ce qui est la bénédiction du Ciel ; ayez un grand nombre d'enfants : des fils nombreux sont la richesse de leur père, de leur nom, et de leur famille !

Mariez-les bien ; donnez-leur des femmes d'une santé ferme et d'une piété sincère ; faites des mariages dignes, féconds, sans tache ; des alliances irréprochables, desquelles naisse une race saine et pure.

Elevez vos fils fortement : donnez-leur à tous une solide et brillante Education, et ouvrez-leur ensuite une carrière ; et, quand même l'égalité des partages ne laisserait à chacun d'eux qu'une fortune médiocre, ils seront grands et

1. BOSSUET, *De Inst. Delph.*

riches par leur Éducation, par leur travail, par leur nom, par leur nombre même. Ils se soutiendront, se fortifieront les uns les autres dans les postes divers auxquels la Providence et la sollicitude éclairée de leurs pères les auront appelés.

C'est une observation qui n'échappera pas aux hommes attentifs, aux esprits qui suivent, avec un regard religieux et chrétien, la conduite de la Providence: il y a une bénédiction visible, bénédiction même temporelle, sur les nombreuses familles; et j'ai presque toujours vu se réaliser en leur faveur les vœux qu'elles soumettaient à Dieu avec un noble abandon à sa bonté, et qui chez tant d'autres sont remplacés par des calculs coupables et le plus souvent impuissants!

Parmi ces enfants nombreux, plusieurs au moins auront des natures distinguées: bien élevés, ils deviendront des hommes supérieurs; ils honoreront leurs frères; ils soutiendront leur nom; ils enrichiront leur race; ils illustrent leur famille; ils gouverneront, ils sauveront peut-être leur pays!

Oui, Dieu les bénira. — Pourquoi voit-on si souvent de grands noms disparaître dans l'oubli? de nobles tiges se dessécher? C'est qu'il ne s'est plus rencontré là qu'un ou deux enfants: un fils unique peut-être: mollement élevé, il a déshonoré son sang.

J'ai parlé des enfants gâtés: il est très-rare que des enfants nombreux soient des enfants gâtés.

Un fils, une fille unique, sont presque toujours l'idolâtrie d'une famille, l'objet des plus frivoles sollicitudes. Il n'y a plus un soin sérieux, plus une haute pensée dans l'Éducation de ces enfants, dont on ne songe qu'à faire des êtres destinés aux aises et aux jouissances de ce monde; sûrs d'être riches sans jamais rien faire, sans jamais travailler, sans se donner jamais la moindre peine. Comment veut-on que la bénédiction de Dieu se rencontre dans ces Éduca-

misérables, et aussi dans ces lâches calculs de fortune, dans ces basses et impies supputations d'avenir, où la Providence est absolument comptée pour rien?

Sans doute, il faut dans la famille des chefs, autant qu'il se peut, considérables par la fortune, et c'est ce que nos lois modernes ont trop oublié. Mais il faut aussi des rameaux nombreux qui se soutiennent, s'étendent et s'affermissent les uns les autres.

Qu'il me soit permis de le redire encore à ces chefs de grandes familles : Si vous savez donner à vos nombreux fils une haute Éducation intellectuelle, ils seront toujours et partout à la tête de leurs concitoyens : par la valeur d'abord, quand il le faudra. Les champs de bataille vous retrouveront encore ce que vous fûtes toujours. Votre sang ne faillira point. Ils seront aussi des premiers par l'esprit : si vous le voulez, vous le pouvez ; vous l'avez pu toujours et fait souvent. Témoin : Turenne et Condé, d'Aguesseau, le cardinal de Polignac, la Rochefoucauld, Fénelon et tant d'autres.

Laissez l'industrie marcher : elle n'est pas destinée à la conquête du monde ; et, le fût-elle, si vous laissez les industriels n'aspirer, comme ils le font, qu'à l'Éducation commune et professionnelle ; si, prenant ce qu'il faut de cette Éducation inférieure, vous savez vous élever plus haut, vous fortifier, vous ennoblir, vous éclairer par la grande Éducation de l'intelligence, vous dominerez tout encore ; vous l'emporterez nécessairement ; vous gouvernerez, vous dirigerez l'industrie elle-même ; vous la sauverez de ses excès ; vous l'élèverez jusqu'à vous, et vous demeurerez toujours, à votre place, ce que vous êtes : un Montmorency, un d'Harcourt, ou un autre de ces noms fameux qui règnent sur l'opinion par un prestige héréditaire.

Que si ces glorieuses destinées vous étonnent, si elles vous semblent au-dessus de notre âge, je n'accorderai pas encore, même en y renonçant pour vous, que vous deviez ne

rien faire ici-bas. Je n'accorderai jamais que vous puissiez être sans aucun travail en ce monde.

Non : la chasse, les romans, les chevaux et les chiens ne suffisent à rien et à personne. Je vous dirai avec les saintes Ecritures : *Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab Altissimo* : Ne dédaignez pas le travail, pas même le travail de la terre, et l'agriculture qui fut créée par le Très-Haut. L'agriculture est le fondement de la vie humaine.

Oui, si l'industrie et le commerce ne vous conviennent pas, soyez de nobles, et même, si vous le pouvez, d'illustres agriculteurs. C'est encore là une belle et glorieuse part de travail. Soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre fortune, et le sol vous sera fidèle à son tour ; et les populations vous béniront. Si elles vous bénissent moins depuis vingt-cinq années, c'est que vous les avez trop abandonnées.

Pourquoi, dédaignant votre véritable et solide grandeur, iriez-vous traîner à Paris, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une vie indigne de vous ? Pourquoi iriez-vous jeter le reste de vos biens dans les abîmes du luxe et de tous les déportements qu'entraîne l'oisiveté, plutôt que d'habiter honorablement vos terres, plutôt que de pousser dans le pays ces racines profondes que les révolutions elles-mêmes ne sauraient arracher ; plutôt que de vous faire aimer, respecter, en répandant autour de vous des bienfaits sur des populations pauvres, qui ne demandent qu'à vous rendre librement cette allégeance à laquelle elles étaient tenues envers vos aïeux ?

Pourquoi laisser des soins si nobles à vos hommes d'affaires, à vos intendants, à vos notaires, à vos avocats, qui se font aimer et choisir au lieu de vous, qui vous succèdent véritablement et sont aujourd'hui représentants du peuple à votre place ?

Il y a un mot de l'Ecriture dont je demande à Dieu de ne

pas laisser tomber le poids sur personne en mon pays; mais c'est un mot terrible, s'il en fut jamais, et digne d'être médité par tout le monde. Le voici : *La faction des hommes de plaisir*, dit l'Esprit-Saint, *sera éternellement inutile: auferetur factio lascivientium*¹.

Concluons: chacun ici-bas a quelque chose à faire, une route à suivre, un but à atteindre, un travail à accomplir, une place à occuper, en un mot, des obligations graves, des devoirs sérieux à remplir.

Le travail, qui est l'application de l'âme, est aussi sa force et sa gloire. Sans le travail, sans l'application, nul ne peut être rien, ni en ce monde ni dans l'autre.

Dieu et les hommes méprisent, repoussent, comme un serviteur inutile, l'homme qui ne fait rien, qui ne sert à rien.

L'application seule fait les grands hommes, les grands saints, les héros, les hommes de génie.

Tout cela est rare aujourd'hui, parce qu'on ne connaît plus le travail sérieux, l'application profonde. Poètes, littérateurs, historiens, philosophes, ne s'appliquent plus; on sait ce que la plupart sont devenus depuis cinquante ans.

Que si la difficulté des temps ne vous permet pas d'aspirer au gouvernement des choses publiques,

Du moins sachez vous appliquer au gouvernement de votre fortune, de votre famille, de vos serviteurs, de vos enfants. Ayez les connaissances agricoles, industrielles, commerciales même, qu'exige la nature de vos biens, de vos revenus, et, pour nommer les choses par leur nom, que demandent vos forges, vos moulins, vos terres, vos bestiaux. Sachez de tout cela au moins ce qui est nécessaire pour vous en faire rendre un juste compte.

1. AMOS.

Gouvernez, surtout, vos enfants et leur Education : grande œuvre à laquelle vous ne devez jamais rester étrangers !

Gouvernez vos serviteurs si souvent délaissés. Gouvernez les bonnes œuvres : sachez les fonder généreusement, les propager avec zèle. Occupez-vous des villageois qui vous entourent, sachez vous en faire aimer ; soulagez les pauvres ; soyez dans votre commune et dans votre province un homme utile, un conseiller charitable. Améliorez tout autour de vous les ponts, les routes, les églises, les écoles, les maisons communales.

Et surtout recueillez ce dernier renseignement, c'est que, quels que soient les malheurs des temps, il ne saura jamais être permis de sacrifier la société, les mœurs, la Religion, de se sacrifier soi-même et ses enfants, aux intérêts passagers de la politique, et de se faire des révolutions un titre de désœuvrement.

Serait-il vrai qu'il y ait jamais eu en France des hommes d'État qui n'aient vu qu'avec une peine médiocre ce que devient parmi nous la jeunesse opulente ? Serait-il possible qu'une habileté profonde ait cru que le pays se trouverait bien, dans le présent et dans l'avenir, des courses aux clochers, des dandys, des lions, et de toutes ces sociétés élégantes et corrompues de jeunes gens qui s'abdiquent eux-mêmes, et qui semblent dire à leur pays : il ne faut plus compter sur nous !

Jene puis le croire : ce serait un aveuglement trop étrange. Non, non : la jeunesse oisive, la jeunesse dorée, si brillante qu'elle soit, n'est pas bonne à un pays, ni dans la paix, ni dans la guerre : ni la société, ni la politique, ni la Religion, ni la morale, ni le présent, ni l'avenir, ne peuvent en être satisfaits !

J'en ai dit assez sur ce sujet : peut-être trop. Je n'ai voulu qu'être utile et remplir respectueusement un devoir.

Il y a donc pour chacun une place et des devoirs marqués en ce monde.

Quelle est cette place, quels sont ces devoirs ! Qui décidera du choix à faire ? Sera-ce le hasard, le caprice ou la contrainte ? Non, ce sera la Providence ; car rien ici-bas ne se fait à l'aventure. Rien, en pareille matière, ne peut être livré au hasard : pour chaque personne, pour chaque état, il y a une vocation de Dieu.

C'est ce qui nous reste à examiner, pour l'éclaircissement de la grave question qui nous occupe.

CHAPITRE V

Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : donc il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu.

Non : rien ici-bas ne se fait à l'aventure. Un cheveu ne tombe pas de notre tête sans la volonté du Ciel : à plus forte raison l'emploi de nos plus nobles facultés et le travail de notre vie entière ne peuvent-ils être abandonnés aux caprices du hasard.

Qui que nous soyons, nous devons donc étudier attentivement les desseins de Dieu sur nous : nous devons religieusement chercher à savoir ce que Dieu demande que nous fassions ici-bas, la place qu'il veut que nous occupions en ce monde : à quoi il nous destine, à quoi il *nous appelle*, en un mot.

S'appliquer à connaître cette vocation, au moins en général, et avec une probabilité suffisante pour satisfaire un jugement attentif et prudent, est un des plus grands devoirs d'un

père et d'une mère à l'égard de leurs enfants ; c'est le fondement sur lequel reposera le choix qu'ils auront à faire du genre d'Education qu'ils leur donneront. Il est manifeste, en effet, que savoir ce qu'un enfant devra et pourra faire en ce monde est la première condition requise pour décider de quelle manière il faut l'y préparer.

Mais, me dira-t-on, comment connaître, comment étudier même la vocation d'un enfant ? Cela doit être singulièrement difficile. — Non : il faut y mettre seulement le temps convenable et une religieuse attention ; alors les signes de la Providence ne manquent jamais.

L'Education, avons-nous dit quelque part, *continue l'œuvre de la création*. La première chose donc à savoir dans l'Education, c'est comment le Créateur veut qu'on aide au développement de son œuvre et de ses desseins ; dans quelle fin il a placé tel enfant sur la terre ; à quoi il le destine : c'est alors qu'on pourra décider quel mode, quelle sorte d'Education convient le mieux à la fin qu'il s'agit d'atteindre, à la destinée qu'il est question de remplir ; et, pour tout cela, les indices providentiels sont plus explicites qu'on ne le pense communément : il est rare que certains signes généraux particuliers très-faciles à discerner ; certains goûts, certaines aptitudes, certaines dispositions très-marquées, ne déterminent pas d'assez bonne heure la vocation probable d'un enfant, et par conséquent l'Education qui lui convient.

Je ne parle pas ici, on le comprend, de la première Education : elle doit être à peu près la même pour tous. Je parle surtout de cette autre Education qui s'étend, quels que soient sa forme et son nom, de dix à vingt ans. Et sans redire ici quelle doit être sur l'enfant, de sa dixième à sa vingtième année, l'influence des moyens dont l'Education dispose, il me suffit de faire observer que c'est pendant cet âge surtout que le jeune homme s'achève et que sa vocation se décide.

Le genre des études auxquelles il se livre, le temps qu'il y consacre ; le goût qu'il y prend, l'application qu'il y apporte, les succès qu'il y obtient ; le degré et l'étendue que son intelligence acquiert ; les premiers mouvements des passions, bonnes ou mauvaises, qui se font sentir ; les traits plus ou moins dessinés du caractère, et enfin les impressions plus ou moins fortes de la Grâce, les inclinations surnaturelles qu'elle donne quelquefois pour certaines vocations plus parfaites : voilà les moyens d'étudier et de connaître ce à quoi Dieu l'appelle ; ce que Dieu demande qu'il fasse ici-bas.

Je ne veux pas, toutefois, je ne dois rien exagérer ici : le choix d'un état a presque toujours une assez grande latitude : il y a des vocations diverses, plus ou moins parfaites. Les maîtres de la vie morale reconnaissent que si parmi ces vocations il y en a quelquefois de plus absolues, auxquelles on ne peut se soustraire sans mettre tout en péril dans sa vie, il y en a aussi de *plus libres*, entre lesquelles l'hésitation est permise, convenable même.

La raison en est très-simple. Combien de professions entre lesquelles les différences sont si peu de chose, que la préférence de l'une à l'autre est manifestement sans importance appréciable ! Je ne prétends donc pas que la vocation soit déterminée toujours avec une rigoureuse précision jusque dans sa dernière spécialité ; mais ce que je soutiens, c'est que le *genre* au moins de la vocation est ordinairement indiqué par des moyens faciles à reconnaître, et que l'erreur alors serait pleine de périls.

Par exemple, la vie dans le monde, ou la vie hors du monde ; l'état religieux ou l'état de mariage : voilà des vocations et des états entièrement distincts les uns des autres. Et même, dans les divers états du monde, il y en a de tout à fait disparates : la robe ou l'épée : l'agriculture ou l'industrie ; la marine ou l'administration ; la carrière des lettres, celle des sciences ou celle des arts.

Ces diverses carrières exigent des aptitudes tellement différentes, que choisir au hasard, à l'aveugle, pour un jeune homme, entre des professions qui se ressemblent si peu, ce serait manifestement s'exposer à troubler, à paralyser toute sa vie : ce serait l'enchaîner à un état pour lequel il n'était peut-être point fait, et dans lequel le succès, le bonheur sera pour lui moralement impossible.

Mais par là même que les différences entre ces genres principaux de vocations sont fortement marquées, il est facile d'y éviter l'erreur, pour peu qu'on veuille se donner la peine d'étudier, avec le double secours de l'attention et du temps, les différences non moins profondes qui se trouvent entre les dispositions physiques, intellectuelles, morales, religieuses des divers enfants.

L'attrait surnaturel, s'il s'agit de vocations surnaturelles et plus parfaites, et, de quelque vocation qu'il s'agisse, l'aptitude qui rend propre à telle ou telle profession ; le défaut d'aptitude qui en éloigne, l'inclination et le goût qui facilitent l'application et le succès ; les qualités mauvaises, les défauts, les passions qui trouveraient dans tel état un élément funeste qu'il faut leur refuser ; les bonnes qualités, les vertus, qui trouveront dans tel autre un aliment heureux, fécond, qu'il faut leur offrir ; enfin, tout le reste supposé et sagement considéré, les circonstances de naissance, de fortune, de position sociale, les occasions favorables, les ouvertures qui se présentent et qui semblent être des manifestations providentielles : tels sont les indices les plus notables par lesquels se révélera, avec une sorte de certitude, la vocation d'un jeune homme. En observant ces indices, en les suivant avec une prudente circonspection, on se trompera bien rarement ; si l'on se trompait quelquefois, ce ne serait presque jamais que dans les cas où l'erreur ne serait point grave, parce que les différences seraient peu importantes et la vocation moins obligatoire.

Il ne faut pas que les parents, que les instituteurs pressent ici violemment les enfants. Leur liberté doit être respectée. On peut, on doit les éclairer, les conseiller, les préparer même de loin, les diriger ; mais les violenter et les pousser de force dans tel ou tel état, jamais.

Quant aux vocations tout à fait surnaturelles et plus parfaites, j'en parlerai avec quelque détail au cinquième livre de cet ouvrage, lorsque je traiterai de la liberté des *vocations ecclésiastiques et du respect qui leur est dû*. Je me bornerai en ce moment à dire simplement ceci :

Sans doute, chacun en ce monde peut, avec le secours de Dieu, s'élever à une grande hauteur. L'horizon de la vérité et de la vertu, comme celui de la bonté et de la grâce divines, est immense ; et il y a, dans le dessein providentiel, pour chacun, un plan de perfection relative à laquelle il lui est permis d'atteindre ; c'est ce qu'on pourrait appeler avec saint Paul : *Voluntas Dei bene placens et perfecta*. Mais, hélas ! peu y arrivent ; beaucoup dégènèrent.

A ceux-ci, Dieu, dans sa miséricorde, peut réserver des vocations moins parfaites et un avenir moins grand, mais qui pourra toujours être bon et généreux, s'il est fidèle. C'est encore la vie et le salut.

Mais il y en a qui descendent au-dessous de toute limite et de toute volonté de Dieu ; ce sont ceux qui ne veulent rien faire en ce monde, ou qui n'y font que le mal ; ne tenant aucun compte des lois de leur Créateur ; pour ceux-là, c'est la ruine, c'est la dégradation intellectuelle et morale ; c'est la mort éternelle : *Ad nihilum redactus est in conspectu ejus malignus*.

Mais, quelle que soit la latitude laissée à chacun dans le choix des diverses vocations possibles, il est manifeste que ce choix, aveugle ou éclairé, heureux ou malheureux, conforme ou contraire à l'ordre de la Providence, aura sur l'avenir une singulière influence, et fera le bonheur ou le

malheur, la honte ou l'honneur de la vie, la plénitude glorieuse ou le vide affreux de l'existence entière.

Voilà pourquoi les parents non-seulement ne doivent rien donner ici à leur vanité personnelle, à leur ambition, à leurs goûts d'amour-propre, mais doivent aussi se bien garder d'accorder trop légèrement leur créance à des présages dont la certitude serait médiocre ou prématurée. Il faut qu'ils ménagent religieusement la liberté de l'enfant, laissent le bon naturel agir et se déclarer par lui-même, la Grâce marquer par ses impressions les desseins de Dieu, les aptitudes se révéler peu à peu, le talent s'annoncer et devenir sûr : en un mot, ils doivent étudier attentivement pour y obéir, l'ordre de la nature et celui de la Providence.

Vérité étrangement oubliée de nos jours, où la plupart des vocations et des carrières se décident au hasard et sans aucun examen sérieux ! où l'on voit certains enfants que les indices providentiels les plus manifestes semblaient appeler à gouverner un jour leur pays, ou du moins à y exercer les emplois civils et politiques les plus importants, et qui sont élevés, qu'on me permette de le dire, comme s'ils devaient être uniquement un jour des peintres, des musiciens ou même, qu'on me permette de descendre plus bas encore, des écuyers ou des gardes-chasse.

Les plus remarquables d'entre eux dessineront, si vous le voulez, chanteront plus ou moins agréablement : c'est un homme distingué, dira-t-on. Qu'aura-t-il fait dans sa vie ? peut-être un album ! Et encore la plupart ne sauront que la danse, l'escrime et l'équitation.

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un ohar dans la carrière,

disait autrefois Racine. Que de jeunes gens de nos jours ont borné là toute leur ambition !

Et, chose bizarre! contraste étrange! dans ce même pays, on voit une multitude d'autres enfants que rien ne prédestinait à sortir de la foule, ni le vœu de la nature, ni l'appel de la Providence; et qui, élevés imprudemment à un genre de vie pour lequel Dieu ne les a pas faits, contractent, au sein d'une fausse Éducation, des goûts, des habitudes de luxe, des besoins immodérés, qui préparent à toute leur vie le malaise et les tourments d'une ambition qu'il leur faudra un jour satisfaire peut-être à tout prix.

Erreur effroyable par ses suites, qui, d'avance, creuse devant les pas de l'homme, ou l'abîme du crime, ou celui du désespoir, et presque toujours l'un et l'autre!

Aussi, souvent, qu'arrive-t-il? Tandis que les premiers, citoyens sans valeur, pères de famille sans vertu, ne sont pas même capables d'élever leurs enfants ni de gouverner leur fortune, et commencent ou précipitent ces grandes dégénérationes par lesquelles des noms longtemps illustres vont enfin s'éteindre dans l'obscurité et quelquefois dans l'ignominie, les seconds nous donnent ces générations envieuses, turbulentes, factieuses, pour lesquelles, malgré leur profonde médiocrité, toute fortune, toute supériorité sociale est un odieux spectacle, un insupportable fardeau : hommes malheureux qui, dans les noirs chagrins de leur orgueil révolté, s'agitent au sein de la société en péril pour sortir violemment de leur condition; et, tourmentés par les rêves d'une cupidité sans mesure, ne se reposent enfin que dans leur propre ruine, ou dans le renversement de l'ordre public.

Quels sont les plus coupables? Certes, la question importe peu; mais, si je devais la résoudre, je dirais que ceux pour qui Dieu et la société avaient tant fait et qui ne veulent rien faire, ni pour lui, ni pour eux, ni pour elle; qui ne se souviennent ni de leur nom, ni de leurs pères, ni de leur gloire passée; qui font périr en eux les plus nobles espérances de la patrie et tant de biens si précieux qui ne se retrouveront

peut-être jamais; qui laissent enfin s'énerver et s'abîmer dans la mollesse et la lâcheté de leur vie les forces les plus élevées et les plus pures d'une grande nation, je dirai que ceux-là m'irritent plus profondément, ceux-là me découragent, ceux-là m'abattent, ceux-là me feraient désespérer de l'avenir, s'il n'y avait pas la Providence, la force morale de l'Eglise et la fortune de la France!

Qu'on me pardonne l'austérité et la douleur de mes paroles, et qu'on me permette ici, pour les justifier, une réflexion plus générale, qui, je l'espère, ne paraîtra pas trop dure: j'affirme au moins qu'elle ne veut pas l'être: c'est une simple observation de fait, dont chacun retrouvera le souvenir dans son expérience, et qui éclairera d'un jour nouveau la thèse que je soutiens en ce moment sur l'importance d'un état, d'une vocation quelconque pour tout individu, et sur le danger des vocations faussées ou manquées.

Quand on a étudié la nature humaine dans l'enfant, c'est-à-dire à son point de départ, et qu'on l'a suivie à travers les différents âges des hommes, depuis l'adolescence jusqu'aux dernières limites de la vie, on est frappé de cette quantité de natures riches, intelligentes, vives, brillantes, honnêtes et vertueuses, arrêtées dans leur essor, blessées dans leur énergie, obscurcies dans leur éclat, ne donnant pas ce qu'elles ont reçu, ne se faisant deviner que par des éclairs: intelligences avortées, devenues indignes d'elles-mêmes; cœurs paralysés, rétrécis, nobles créatures qu'une sève appauvrie et détournée de son cours à rendues médiocres, incomplètes, stériles; a ravies aux plus belles espérances de la Société, de la Religion, de la Famille, et fait déchoir de la haute destinée que Dieu leur avait préparée. D'où vient ce malheur? Le plus souvent d'une vocation faussée, d'une vocation manquée. Ce sont des gens ou qui n'ont rien voulu faire en ce monde, ce qui est le plus profond des désordres et le plus grand des périls; ou qui n'ont étudié ni leur na-

ture, ni les desseins de la Providence, et ont voulu faire ce pour quoi ils n'étaient pas faits eux-mêmes.

Hélas ! je parle ici avec trop d'expérience, et ma parole, je le crains, laisse percer malgré moi, depuis quelques moments, une émotion douloureuse qui n'est pas de l'amertume, mais qui est l'accent trop excusable du dévouement trahi souvent dans ses plus saintes et plus chères espérances !

Que de parents irréfléchis ! que de décisions téméraires et précipitées dans la plus grave affaire de la vie !

Que de jeunes gens même n'ai-je pas vus, appelés à décider sur leur propre destinée, se faire les illusions les plus étranges, et enchaîner, par un choix aveugle, leur intelligence et leur volonté à des professions pour lesquelles ils n'étaient point préparés ; donner d'eux-mêmes, et imprimer avec une effrayante légèreté une direction à leur vie, dans un âge d'emportement et d'inexpérience ; fixer les bornes de leurs vertus et faire à leur Religion même sa part !

Aussi, de tous côtés, que de vocations égarées et d'existences déplacées ! que de désappointements et de mécomptes ! que d'esprits fourvoyés, de caractères amoindris, de vertus compromises, de services et d'espérances perdus ! Et ces jeunes gens, tels que les voilà faits deviennent des hommes, des vieillards ; car le vieillard se fait de l'homme mûr, l'homme mûr du jeune homme, et le jeune homme de l'enfant ; et tous deviennent la société enfin, cette société qui a bien des lois, mais non des remèdes contre la plupart des maux qui la dévorent, et qui n'a ni lois ni remèdes contre de tels maux.

Je me trompe : non-seulement la société n'a ni lois ni remèdes contre de tels maux, mais, chose étrange ! elle a des lois pour les faire ; elle a des lois pour les consacrer : elle a des lois contre les remèdes à ces maux. Je m'explique.

Chez tel peuple, la société a des lois qui gênent toutes les

vocations; la société a des contraintes qui font violence aux libertés les plus légitimes de l'homme et de la famille. La société a des niveaux tyranniques qu'elle impose brutalement à toutes les intelligences, à tous les goûts, à toutes les aptitudes, à toutes les vertus; des lois odieuses qui compriment, qui arrêtent, à l'entrée de chaque carrière, tout essor, tout élan généreux et spontané, ou bien qui y précipitent violemment, avant l'âge, sans discernement, sans raison, contre toute raison.

N'est-ce pas le désordre profond qui a été signalé chez nous par des voix éloquentes, dont l'autorité ici ne peut être suspecte? Qu'on y prête attention: ces accusations si graves, ce n'est pas moi qui les élève, mais il est temps enfin qu'on les entende!

Voici en quels termes un ministre même de l'instruction publique, M. Guizot, parlait des maux que je déplore ici, et révélait leur désastreuse influence sur tout l'état social:

« De là, Messieurs, cette perturbation souvent déplorée, « qui jette un grand nombre de jeunes gens hors de leur situation naturelle, excite leur imagination sans nourrir « fortement leur intelligence; leur inspire des goûts littéraires « sans vraie et sérieuse connaissance des lettres; encombre « les professions savantes de prétentions oisives et malades, et répand ainsi dans la société une multitude d'existences déplacées, inquiètes, qui lui pèsent et la troublent « sans en obtenir pour elles-mêmes la fortune ou la réputation à laquelle elles aspirent vainement.

« Et, pendant que d'un système trop uniforme et trop exclusif sortent ces agitations factices et douloureuses, « beaucoup de parents honnêtes et sensés cherchent en vain « comment faire donner à leurs enfants une Education qui « les préserve de telles chances, et réponde à la situation et « aux occupations qui les attendent.

« Je n'insiste pas sur ces faits, Messieurs: ils ont souvent

« occupé votre pensée ; ils sont directement attestés par de
 « nombreuses et déjà anciennes réclamations publiques et
 « privées ; ils se révèlent indirectement dans les efforts ten-
 « tés depuis vingt ans, pour apporter à notre système d'ins-
 « truction secondaire des modifications qui satisfassent à ce
 « besoin de notre état social.

« Ils ont tous été, je ne dirai pas vains, mais insuffi-
 « sants. »

M. Virey parlait comme M. Guizot : il n'y avait alors qu'une voix pour proclamer les immenses périls de l'enseignement uniforme et de l'Éducation contrainte :

« Chaque année donc continueront de sortir de nos collé-
 « ges ces légions de jeunes lettrés, pour envahir tous les
 « rangs, frappant à toutes les portes, encombrant l'adminis-
 « tration et tous les emplois, prêts à renverser même de
 « leurs prétentions ambitieuses les barrières que la société
 « ou les positions acquises leur imposent ; déversant partout
 « une âcre polémique dans les journaux et les réunions po-
 « litiques. De là cette guerre sourde, ces combats à outrance,
 « minant les entrailles mêmes de notre corps social, qui entre-
 « tiennent le feu secret des mécontentements, l'ardeur fébrile
 « des révoltes, et peut-être toutes les incertitudes de notre
 « avenir. Ces angoisses, Messieurs, nous les créons, nous
 « les fomentons nous-mêmes. De là, tant d'esprits sans car-
 « rière tracée, souvent égarés par la présomption si natu-
 « relle au jeune âge, et, ce qui est pis quelquefois, sans au-
 « cune Education civile ou religieuse capable de lui servir
 « de contre-poids.

« Travaillées par un triste scepticisme, ces masses, dé-
 « pourvues de croyances religieuses, trahissent leur malaise
 « secret ; elles ne connaissent d'autres droits que la force,
 « d'autres titres que la victoire, d'autres biens que la for-
 « tune. »

M. Ternaux disait aussi, au nom de sa longue expérience :

« Cinquante ans d'existence commerciale et manufacturière
 « m'ont mis plus d'une fois à même de réfléchir sur la mal-
 « heureuse situation des jeunes gens sortant du collège, qui
 « me demandaient, ou pour qui les parents sollicitaient des
 « places, et dont je ne pouvais satisfaire les demandes. COM-
 « BIEN N'EN AI-JE PAS VUS SE FRAPPER LE FRONT DE DÉSESPOIR ! »

Certes, il est impossible de s'exprimer sur ces graves périls en termes plus énergiques et plus effrayants.

Mais enfin, où était, où est encore la racine du mal qui soulevait de si douloureuses plaintes et de si amers gémissements ? où faut-il voir la cause réelle, profonde, des effets signalés avec une si éloquente vérité ? quel est le mal certain qu'on déplore ? où faut-il porter le remède ? qu'y a-t-il au fond de tout cela ?

Je l'ai dit en d'autres temps, je ne le dirai plus aujourd'hui : le temps des pénibles controverses est fini. D'ailleurs, le mal est connu et on essaye enfin de le guérir. Il ne s'agit plus de discuter. Il n'est plus heureusement question que de travailler tous ensemble et de concert au bien commun ; d'y travailler partout à la fois, s'il est possible ; d'y travailler avec un persévérant courage. La tâche du présent n'est pas de récriminer contre un passé malheureux : ce qu'il faut, c'est de préparer un meilleur avenir, en offrant, dans la liberté généreuse d'une loyale et féconde concurrence, à la jeunesse française les secours variés dont elle a besoin : c'est-à-dire toutes les diverses sortes de bonne Education que réclament depuis si longtemps la diversité des carrières, la conscience des pères de famille, les vœux de la Religion et les malheurs de la France !

LIVRE CINQUIÈME

DES DIVERSES SORTES D'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

De l'Éducation essentielle et de l'Éducation professionnelle.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'ÉDUCATION n'est que l'achèvement de l'homme selon le plan tracé par la Providence ; nous l'avons vu. Cette œuvre s'accomplit par le développement élevé, libre, généreux de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses de l'enfant ; c'est par là qu'elle devient pour lui la préparation éloignée, mais essentielle, à tous les devoirs qu'il aura à remplir plus tard sur la terre.

Mais, à côté de ce but général, de cette préparation éloignée, l'Éducation doit se proposer un autre but, un but spécial : elle doit offrir à l'homme une préparation prochaine et immédiate à sa vocation sociale.

Tout individu doit travailler d'abord à devenir un homme honnête et intelligent, habile et vertueux : c'est sa fin commune, générale, nécessaire. Mais, de plus, il a toujours une vocation spéciale, en vertu de laquelle il est appelé à rem-

plir telle ou telle fonction dans la société humaine. Outre l'Éducation générale et essentielle qui forme l'homme avant tout, qui l'initie de loin à toutes choses, qui développe en lui et élève les facultés générales de sa nature et en fait par là un homme digne de ce nom, il doit donc y avoir l'Éducation spéciale et professionnelle qui forme aussi le citoyen et le prépare à servir sa patrie dans telle ou telle profession, par laquelle il devra atteindre sa fin particulière et se rendre, en même temps, utile à ses semblables.

L'Éducation, envisagée quant au but, au résultat général ou particulier qu'elle doit atteindre, se partage donc :

En *Éducation générale et essentielle*, qui forme l'homme, l'homme avant tout, quelquefois concurremment avec son état et sa profession, mais quelquefois aussi indépendamment de cette profession, de cet état;

Et en *Éducation spéciale et professionnelle*, qui forme l'homme social, l'architecte, le militaire, etc.

Ces deux genres d'Éducation sont d'une égale importance pour l'homme.

L'une lui donne toute la dignité, toute la force de sa nature, l'élève au-dessus de tout en ce monde, le rend capable d'atteindre sa fin la plus haute dans un monde meilleur, en même temps qu'elle le rend plus habile et plus fort ici-bas. L'autre le cultive en vue de sa vocation sur la terre et de sa place dans la société, l'y prépare directement et le fait entrer ainsi avec fermeté dans les voies providentielles que Dieu a tracées pour lui, comme un chemin spécial vers le but suprême et définitif. Ces deux Éductions ne sont pas opposées l'une à l'autre; bien au contraire, elles se fortifient, se perfectionnent, s'achèvent l'une par l'autre.

Négliger l'une au profit de l'autre, ce serait les affaiblir, ce serait souvent les ruiner toutes deux à la fois.

Et, cependant, faute d'apercevoir la force mutuelle qu'elles se prêtent et les droits importants que chacune d'elles ré-

clame avec une égale justice, rien n'est plus commun que de les entendre déprécier ou bien exalter exclusivement aux dépens l'une de l'autre, comme si elles devaient se nuire par leur alliance.

Les uns, convaincus avec raison du besoin de former des hommes spéciaux, font bon marché de cette Education générale qui ne mène à rien de positif, selon eux, et ne voient d'utile que l'*Education professionnelle*.

Les autres, attachés à l'*Education essentielle* comme à une tradition respectable du passé, et convaincus qu'il faut avant tout *former des hommes*, laissent de côté et négligent avec grand tort toute préparation spéciale à la profession.

Les uns et les autres se trompent gravement, et leurs vues manquent ici d'intelligence et d'étendue.

Je ne me lasse pas de le redire : l'œuvre de l'Education humaine est une œuvre simple, mais multiple dans la féconde puissance de son unité ; essentiellement variée dans ses formes et dans ses moyens, comme dans son but : elle doit subir des conditions diverses de temps, de lieu, de méthodes, selon les divers âges, selon les diverses natures, mais aussi selon les divers états, selon les diverses professions : en un mot, il doit y avoir des Educations variées, comme il y a des natures et des vocations différentes. Ces diverses Educations ne tendent qu'à un seul et même résultat, qui est de rendre chaque homme apte à sa vocation, comme les vocations elles-mêmes les plus diverses n'ont qu'un but : c'est de mettre chaque homme à sa place en ce monde.

M. Guizot écrivait, il y a quelques années, ces tristes paroles : *La société offre l'image du chaos!* et il en donnait la vraie raison ; chaque chose, chaque homme, n'y est point à sa place : et il n'y a pas une place convenable pour chaque homme et pour chaque chose.

Qui a créé parmi nous cet épouvantable état de société ?

qui a fait ce mal en France depuis cinquante années? — L'Éducation! Il n'y a plus qu'une voix pour le redire.

L'Éducation, sans aucun doute, doit s'appliquer surtout à former l'homme et cultiver toutes les facultés qui constituent dans l'enfant la nature, la dignité humaine : et voilà d'abord ce qu'elle a trop souvent négligé. Mais évidemment ce n'est pas tout : l'œuvre serait imparfaite si elle ne préparait pas l'homme aux diverses fonctions sociales que sa naissance, ses aptitudes ou ses goûts, sa vocation ou sa fortune, l'appelleront à remplir dans la société, pendant sa vie sur la terre.

En un mot, je le répète, et j'y insiste : il doit y avoir pour tous une *Éducation générale et essentielle* qui forme l'homme avant tout, et le prépare de loin à toutes choses ; il doit y avoir une *Éducation spéciale et professionnelle* qui forme aussi le citoyen et le prépare à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales.

L'Éducation serait profondément en défaut, si elle négligeait une de ces deux grandes obligations, si elle sacrifiait l'une à l'autre ; si, par exemple, elle se bornait à former l'homme en général, sans tenir compte de ses aptitudes particulières et de sa vocation, sans le préparer immédiatement à ce qu'il devra être un jour dans le monde.

Elle manquerait aussi gravement à l'homme, et le trahirait évidemment, si elle ne tenait pas compte de sa destination *spéciale, particulière, professionnelle*, en même temps que du fond de sa nature et de sa *destination générale et essentielle*.

Cette *Éducation spéciale et professionnelle*, envisagée quant à la position sociale présumée de l'individu, et, par conséquent, quant aux divers degrés d'étendue et de perfection qu'elle doit atteindre pour s'accommoder convenablement aux diverses classes, aux divers états de la société, se subdivise à son tour en autant d'Éductions diverses qu'il

y a de professions différentes, ou au moins de spécialités principales.

Il ne saurait encore s'agir ici des espèces particulières ; puisque ce n'est pas de l'apprentissage ou de l'instruction technique qu'il est question, mais de l'Éducation, qui a nécessairement quelque chose de général.

Nous avons donc distingué avec raison :

1^o L'Éducation *populaire*, pour les professions ouvrières et agricoles ;

2^o L'Éducation *intermédiaire*, pour les professions industrielles et commerciales ;

3^o La *haute Éducation littéraire*, pour les fonctions supérieures de la Société, et notamment pour ce qui se nomme les professions libérales.

Malgré les préjugés du temps, je crois devoir ajouter que les nations qui sont gouvernées par des princes ont droit d'exiger pour eux quelque chose de plus haut encore, pour qu'ils soient élevés convenablement à la grandeur de leurs destinées et de leurs devoirs. Il faut, qui pourrait le nier ? que l'Éducation la plus forte et la plus grande les fasse hommes et princes dignes de ce nom. Il faut que la plus noble et la plus généreuse culture soit donnée aux rejetons de ces races royales, qui ont été choisies dans un si mystérieux dessein de la Providence pour gouverner le monde, et qui, malgré la violence des révolutions, semblent tenir encore dans les destinées de l'Europe moderne une si large place, que les supprimer ou les changer, c'est changer toute la face des choses humaines.

Nos ancêtres l'avaient bien compris, lorsqu'ils donnèrent au monde ce grand spectacle de l'Éducation d'un seul, faite par un Bossuet, par un Fénelon !

C'est ainsi qu'on avait vu le grand Arsène élever le fils de Théodose, et que, plus anciennement encore, Quintilien avait préparé pour l'empire les petits-neveux, peut-être

chrétiens, de Domitien ; et Aristote, pour la conquête du monde, le fils du roi de Macédoine.

En parlant des diverses professions, j'ai laissé tomber de ma plume le nom de professions *libérales*. Il y a donc des professions libérales et d'autres qui ne le sont pas, ou qui le sont moins. Cette distinction est très-ancienne, et, en prenant ici le mot *libérale* dans son sens technique et simple, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de beaucoup de paroles pour justifier l'emploi qu'on en a fait.

La langue populaire elle-même a distingué ici ce qui doit l'être. Les *métiers* et les *arts* sont choses et noms divers : et parmi les *arts* on appelle *arts libéraux*, par opposition aux *arts mécaniques*, ceux qui appartiennent uniquement à l'esprit, et aussi ceux où l'esprit a plus de part que le travail des mains.

Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'il y a à cette distinction une origine plus haute et plus morale que celle qu'on lui assigne communément. A Dieu ne plaise que je veuille déprécier les professions manuelles et ouvrières, industrielles et commerciales ! On peut s'y ennoblir assurément et s'y élever ; on peut y devenir aussi grand, aussi sublime que dans les autres professions ; et cependant on ne peut méconnaître qu'il y a au fond de l'occupation agricole, industrielle, commerciale, une pensée moins haute, une pensée de profit et d'avantage personnel, qui est parfaitement juste, honnête, consciencieuse, mais qui n'est pas une pensée proprement libérale.

Voyez, au contraire, l'artiste bâtissant Saint-Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris, ou couvrant de ses peintures les voûtes du Vatican ; voyez l'avocat défendant la faiblesse ou l'innocence contre une injuste agression ; l'homme habile dans l'art de guérir, attentif et recueilli près du lit d'un malade, consultant la douleur et lui arrachant son secret :

la pensée du profit et de l'avantage personnel peut bien se rencontrer là aussi ; mais elle ne vient pas, elle ne doit pas venir la première, elle ne vient que loin, bien loin après l'idée du beau que le grand artiste aspire à réaliser ; après la pensée de la justice dont l'avocat cherche le triomphe ; après l'espérance de la vie que le médecin veut sauver ; après les belles et pures méditations qui ont préparé leurs nobles travaux. En un mot, d'un côté, c'est le sentiment d'un juste profit qui l'emporte ; de l'autre, c'est d'abord l'enthousiasme, le dévouement, la générosité.

Il y a donc ici entre les professions libérales et celles qui ne le sont pas, ou qui le sont moins, une distinction non de vanité, mais de raison ! une distinction fondée sur la nature des hommes et des choses.

J'admets donc cette distinction, quand il est question des *professions* ; et toutefois, je me hâte de l'ajouter, je ne crois pas, je n'ai jamais cru devoir l'admettre, quand il est question de l'Éducation, laquelle est, comme je l'ai déjà fait observer, bien différente de l'apprentissage.

Je ne donne spécialement à aucune des Educations diverses que j'ai nommées le nom d'Éducation *libérale*.

Cette distinction, ici, aurait, à mon sens, quelque chose d'odieux et même de faux.

Les maîtres de la langue française ont défini l'Éducation *libérale* CELLE QUI EST PROPRE A FORMER L'ESPRIT ET LE CŒUR. ¹.

En ce sens, toute Éducation humaine est essentiellement une *Éducation libérale*.

La distinction qui restreindrait ce nom à certaines sortes d'Éducations blesserait la dignité de l'homme et méconnaîtrait la grandeur surnaturelle ajoutée par l'Évangile à sa grandeur naturelle ; elle méconnaîtrait aussi le vrai but de toute Éducation, et ne serait, du reste, qu'une tradition

1. Dictionnaire de l'Académie, 1835.

profondément païenne. Le paganisme ayant partagé le monde en maîtres et en esclaves, l'Éducation libérale voulait dire l'Éducation des hommes *libres*. Il n'y avait pas, d'ailleurs, de termes pour celle des autres hommes, par la raison malheureusement bien simple qu'il n'y avait pas ordinairement d'Éducation pour eux.

Mais aujourd'hui l'Évangile a remplacé les maîtres et les esclaves par un peuple immense d'hommes libres, qui sont les commerçants, les industriels, les agriculteurs, les ouvriers, en même temps que les artistes, les magistrats, les littérateurs, c'est-à-dire qui sont tout le monde, non plus seulement la *plèbe*, *plebs*, selon la triste expression latine, mais selon la belle formule du langage ecclésiastique, le *peuple chrétien*, *populus christianus* ; ce peuple nouveau, dont la dignité et la puissance sociales, qu'on ne s'y trompe pas ! surpassent de loin tout ce que fut jamais autrefois le *Senatus Populusque Romanus*.

Il est donc également contre la religion, contre la nature et contre le bon sens, de cantonner l'Éducation intellectuelle et morale, l'Éducation *propre à former l'esprit et le cœur*, c'est-à-dire l'Éducation libérale, dans certaines fractions de l'humanité.

Cette Éducation appartient à tous : elle veut seulement être assortie aux diverses situations providentielles et sociales, mais non partagée entre les privilégiés du pouvoir ou de la fortune.

Non, l'Évangile n'a jamais admis une société dont la tête et les membres principaux tireraient à eux toute la *sève libérale*, et dont les autres membres ne seraient que des machines organisées ou des agents passifs sans intelligence, sans noblesse de cœur et sans liberté.

J'affirme de nouveau qu'un tel partage de la société et qu'une telle répartition de l'Éducation serait une chose toute à la fois inhumaine et antichrétienne.

Et c'est pourquoi je ne donne exclusivement le nom d'Éducation libérale à aucune des quatre Éductions que j'ai distinguées : je le donne à toutes. L'Éducation populaire doit elle-même être faite de manière à mériter ce nom ; et, si on laissait la religion tenir dans l'Éducation du peuple la place qui lui appartient, ce que j'indique ici ne tarderait pas à s'accomplir.

On pourrait subdiviser encore : je ne crois pas utile de le faire. Les quatre diverses Éductions, nommées plus haut, correspondent suffisamment aux grandes divisions sociales.

De quoi se compose, en effet, la société humaine ? quelles sont les diverses classes de citoyens dans une nation civilisée ? J'y vois d'abord, comme je l'indiquais tout à l'heure, les classes agricoles et ouvrières ; puis les classes industrielles et commerçantes ; puis les classes artistiques ; enfin, — si nous étions dans un temps où l'on pût nommer les choses par leurs noms — ce que j'appellerais les supériorités sociales, magistrats, administrateurs civils et politiques, chefs militaires, corps enseignants, littérateurs, savants, instituteurs de la jeunesse, ministres de la religion.

Les divisions de l'Éducation spéciale et professionnelle que j'ai indiquées répondent évidemment aux besoins de ces diverses classes de la société humaine. Elles sont donc suffisantes.

Il reste une observation importante à faire, c'est que l'Éducation générale et essentielle elle-même ne saurait être semblable pour tous indistinctement. Il y a sans doute un fonds commun d'idées, de principes et de vertus qui doit se retrouver partout, dans tous les genres d'Éducation possible, parce que l'Éducation a partout des hommes intelligents et honnêtes à former. C'est, si l'on veut, l'Éducation *la plus*

générale et la plus essentielle, celle qui doit être la base et le fond de toutes les autres.

Mais l'intégrité de l'Education n'en réclame pas le dernier perfectionnement : et, de même qu'il y a dans le genre humain, dans la société, diverses classes d'hommes placés dans des conditions sociales différentes, il doit y avoir aussi diverses espèces d'Educations ayant certaines différences entre elles, quoique ayant toutes aussi ce fonds commun et essentiel qui, dans sa plus haute généralité, se doit trouver en toute bonne Education.

L'Education de l'homme, en effet, doit tenir compte de sa naissance, de sa fortune, de sa position providentielle en ce monde. Elle doit proportionner l'étendue et la perfection de son développement aux besoins sociaux présumés de celui qu'elle élève, à l'importance de ses obligations, à la mesure d'action qu'il lui sera possible d'exercer, et enfin mettre en lui des inclinations, des lumières ; des habitudes qui puissent lui donner le goût de ses devoirs, et non les lui rendre un jour odieux et insupportables à remplir.

C'est par là qu'elle élèvera l'homme pour la société, sans danger ni pour lui ni pour elle.

C'est ainsi qu'à tous les degrés de la hiérarchie sociale elle formera de bons citoyens, des hommes complets, dans la mesure et l'étendue qui sont nécessaires à chaque individu, à chaque profession et à chaque classe.

Par là seront naturellement résolues les questions les plus importantes, au point de vue de l'utilité publique comme à celui de la liberté particulière ; ces questions, si violemment et si aveuglément agitées aujourd'hui, et qui sont toutefois les plus décisives pour l'ordre, le repos et la grandeur des sociétés humaines, pour la prospère harmonie des diverses classes qui font la puissance des nations, en même temps que pour la sécurité et la dignité personnelle de l'homme et de la famille.

En dehors des grands et vrais principes qui peuvent seuls résoudre sagement ces graves questions, et qui ne sont, au reste, que l'expression des lois naturelles les plus simples, il n'y a, il ne saurait y avoir que l'anarchie ou le despotisme.

Et qu'on ne se méprenne pas, d'ailleurs, sur la portée de mes paroles : je le répète, si je me sers ici du mot de *classes*, c'est dans une pensée de rapprochement, et non pas d'exclusion ; je ne prétends pas établir des classes immobiles, des professions privilégiées, des limites infranchissables entre elles. Je le sais, et l'Évangile ne nous refuse pas ici le bienfait de sa lumière, la Providence se plaît souvent à exalter ce qui paraît bas et humble. La société humaine a tout entière de nobles destinées, et Dieu l'a faite pour s'élever toujours. Si je me sers du mot *classes*, c'est dans une de ces pensées simples et vraies dont il n'est pas donné aux passions les plus emportées de dénaturer le sens inviolable.

Oui, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il y aura toujours dans une nation des classes diverses et une hiérarchie de fonctions sociales ; et, sauf les exceptions providentielles plus ou moins nombreuses, selon les temps et selon les peuples ; sauf les grandes issues légitimes qu'il faut toujours laisser et procurer aux élus de la Providence, divers genres d'Éducation doivent correspondre à ces classes diverses.

Cette distinction des classes, sans doute, ne sera pas reçue dans la vie éternelle. Il y aura là des démarcations plus profondes et d'un ordre supérieur, mais cette distinction est essentielle à l'ordre social et passager du monde présent. Elle en fait l'harmonie et la force, et tout honnête homme doit la reconnaître et la respecter en passant ici-bas sous peine de tomber dans l'état sauvage et dans la barbarie.

Oui, il serait aussi barbare de vouloir faire descendre toutes les intelligences, toutes les natures, toutes les positions sociales, toutes les vocations à la même médiocrité,

qu'absurde de prétendre les élever toutes à la même hauteur; ou plutôt vouloir les élever toutes au même niveau, ce serait les condamner toutes à un abaissement effroyable et à une stérilité désolante! Malheur, trois fois malheur, à la nation qui accueillerait un moment avec faveur ces rêves insensés! Si haut qu'ait jamais été son rang, si incontestée qu'ait pu être sa primauté même dans la civilisation du monde, elle ne tarderait pas à en déchoir misérablement.

« Bientôt, dit l'Écriture, elle ne serait plus même une nation, *non est gens*, parce qu'elle aurait violé follement la loi fondamentale de la création et de la nature, *quia mutavit jus*. »

Cette puissance de dépravation sociale n'a encore été donnée à nul effort sur la terre; et, quoique des réformateurs sauvages aient essayé, dans cette pensée et dans ce but, d'établir parmi nous l'*Instruction gratuite OBLIGATOIRE ET ÉGALE POUR TOUS*, la nature invincible des hommes et des choses a résisté et résistera jusqu'à la fin, à moins qu'une nation généreuse, longtemps bénie de Dieu et des hommes, n'ait mérité, peut-être par quelque crime inconnu, de périr sous le dernier coup du mépris divin et de s'abîmer dans le gouffre de l'anarchie intellectuelle et morale. Mais laissons ces tristes pensées et ces douloureuses prévoyances: Dieu protège la France! Qui ne le sent depuis trois années?

Du reste, je ne suis pas de ceux qui se plaignent des bourses et de l'Éducation gratuite; je ne m'élève que contre l'Éducation *égale et obligatoire pour tous au même niveau*. Et, si je m'élève contre cette Éducation, c'est qu'elle est antisociale, antihumaine.

Je ne repousserais la gratuité que si elle devait ou ruiner l'État, ou violer la liberté, ou anéantir les droits sacrés du père de famille, comme telle loi proposée sur l'instruction primaire nous en menaçait un moment; ou enfin jeter pêle-mêle au milieu de la société des existences abandonnées,

agitées d'une fièvre d'ambition stérile, et presque toujours factieuse.

La gratuité de l'Éducation n'est pas une invention de notre époque : le siècle de Louis XIV lui dut une partie de sa grandeur. Qui ne sait ce qu'était alors la générosité des écoles publiques et privées ?

C'est le christianisme qui a inventé la gratuité de l'Éducation et qui le premier l'a inaugurée dans le monde.

Sans remonter à des temps plus anciens, les Jésuites à eux seuls n'élevaient-ils pas gratuitement soixante-cinq mille jeunes Français sous Henri IV ?

Et n'y avait-il pas, de plus, beaucoup d'autres Congrégations religieuses et vingt et une Universités indépendantes les unes des autres, où les Éducatons gratuites étaient nombreuses ?

Mais tous ces jeunes gens riches ou pauvres étudiaient librement ? On n'aimait pas à leur faire payer la sagesse ; on aurait craint de la refuser à des pauvres à qui Dieu peut-être la destinait. Seulement on ne l'imposait pas avec violence à des enfants pour plusieurs desquels elle aurait pu devenir un présent funeste.

Ce sage et libéral système plaisait d'ailleurs au bon roi. Il voulait la poule au pot pour chaque villageois de son beau royaume, et l'Éducation à bon marché pour tous les enfants de son cher peuple. Il disait au père Coton que soixante-cinq mille ne suffisaient pas, et que les choses ne seraient bien établies que quand leurs collèges contiendraient cent mille élèves.

C'est ainsi que l'Éducation se prêtait alors à toutes les exigences d'une grande et forte nation ; c'est ainsi que toutes les familles avaient des issues convenables pour faire monter plus haut ceux de leurs enfants qui étaient les élus de la nature et de la Providence ; c'est ainsi que la société française s'élevait sans cesse. Le travail de l'esprit était accessible à

tous ceux que la richesse de leurs facultés y appelait. On n'avait pas imaginé alors l'inconcevable tyrannie du monopole et de la contrainte intellectuelle, l'idée n'en était pas même venue à Louis XI : Louis XIV en aurait eu horreur : et sous les auspices de la Religion, dont la sagesse présidait à toutes ces éducations diverses, cette généreuse libéralité était sans péril et faisait la fortune de la France.

CHAPITRE II

Éducation industrielle et commerciale.

Éducation artistique.

Je ne sais si cette grande puissance de notre nature qu'on appelle l'Industrie et l'Art a été jamais plus noblement célébrée que dans ces deux pages de l'immortel évêque de Meaux, que mes lecteurs me sauront gré de mettre sous leurs yeux au commencement de ce chapitre :

« Je ne suis pas de ceux, dit Bossuet, qui font grand état
 « des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que
 « je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses
 « découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature,
 « ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour
 « l'accommoder à notre usage.

« L'homme a presque changé la face du monde : il a su
 « dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par
 « la force ; il a su discipliner leur humeur brutale et con-
 « traîner leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse
 « les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée,
 « par son industrie, à lui donner des aliments plus conve-
 « nables ; les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur

« sauvage ; les venins mêmes à se tourner en remèdes pour
« l'amour de lui ?

« Il serait superflu de raconter comme il sait ménager les
« éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire
« tous les jours aux plus intractables : je veux dire au feu
« et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néan-
« moins à nous servir dans des opérations si utiles et si né-
« cessaires.

« Quoi plus ! Il est monté jusqu'aux cieux pour marcher
« plus sûrement : il a appris aux astres à le guider dans ses
« voyages ; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé
« le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas.
« Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse
« énumération, et contentons-nous de remarquer, en théolo-
« giens, que, Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'É-
« criture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble insti-
« tution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un
« certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute
« l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si j'ose le dire, il
« fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a
« aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

« Pensez maintenant, Messieurs, comment aurait pu
« prendre un tel ascendant une créature si faible et si expo-
« sée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si
« elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la
« nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un
« rayon de sa face, un trait de sa ressemblance. Non, non ;
« il ne se peut autrement.

« Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, au-
« cun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne.
« Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine
« que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puis-
« sance pouvait construire.

« O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour

« ainsi dire, en tes mains toute la nature pour l'appliquer
 « à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir
 « par ton art; car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon
 « l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques
 « couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment
 « pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si
 « forte et si délicate, ou de quelle sorte pourrais-tu faire
 « seulement un trait convenable dans une peinture si riche,
 « s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton
 « être, quelque art dérivé de ce premier Art, quelques fé-
 « condes idées tirées de ces idées originales; en un mot,
 « quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque por-
 « tion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde?

« Que s'il est ainsi, qui ne voit que toute la nature con-
 « jurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau
 « rayon, cette partie de nous-même, de notre être qui porte
 « un caractère si noble de la puissance divine qui le sou-
 « tient; et qu'ainsi notre âme supérieure au monde et à
 « toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre
 « que de son auteur¹? »

Voilà les nobles et saintes pensées que la Religion nous donne de l'Art, de l'Industrie et de la puissance l'homme!

Et même, en descendant de ces vues si générales et si sublimes à des considérations moins élevées et à des détails secondaires, nous verrons que, depuis Bossuet, l'importance de l'industrie et des arts, et, je dois l'ajouter, du commerce, n'a fait que s'accroître dans les pays civilisés.

L'*Industrie*, en effet, intéresse la vie humaine à l'égal presque de l'agriculture; car, si l'une ravit au sol la sève de vie renfermée dans son sein et la transforme en mille biens pour les habitants de la terre, l'autre s'empare des forces matérielles de la nature, les assujettit, les met au service de

1. BOSSUET, t. XII, p. 691.

l'homme, les rend tributaires de tous ses besoins, lui soumet l'eau, le fer, le feu, la vapeur ; lui fait des tissus, des vêtements, des habitations, des voies rapides qui rapprochent pour lui les distances ; en un mot, l'enrichit, le défend et le protège de toutes manières.

Le *Commerce* est la plus utile et la plus fréquente des relations sociales. Il a été appelé le lien des nations entre elles ; et c'est bien le grand et beau dessein de la Providence qu'il en soit ainsi. De plus, chez chaque nation prise à part, le commerce est également un des liens de la société les plus puissants ; il en resserre les diverses parties ; il unit les villes et les campagnes ; rapproche et concilie les intérêts les plus éloignés ; met en présence et en rapport les langues, les travaux, les inventions de ces communs habitants d'une même terre, qui souvent seraient, sans lui, étrangers les uns aux autres. C'est ainsi que le commerce, en propageant le besoin de se voir, de s'entraider, de s'enrichir mutuellement, fait d'une nation comme une grande famille ; des peuples les plus opposés entre eux par les besoins ou les passions contraires, des amis et des alliés, et de la multitude des hommes répandus sur toute la face de la terre, la belle société du genre humain.

Le commerce donne quelquefois aux peuples que la Providence et la nature ont fixés et font vivre sur les territoires les moins fertiles, des avantages qui surpassent ceux des nations les plus riches et les plus puissantes.

C'est pour lui que l'ancien monde tend la main au nouveau, et que le nouveau envoie à l'ancien ses trésors.

C'est par lui que l'équité, que la bonne foi, la franchise, la justice sévère, l'économie, le travail et toutes les vertus fortes et secourables peuvent et doivent s'entretenir parmi les hommes.

Que dirai-je des *Arts* ? S'ils ne sont pas toujours une force, ils sont au moins un ornement de la société et souvent même

un grand enseignement public. Si les arts diffèrent des sciences et des lettres en ce qu'ils produisent des ouvrages sensibles et matériels, ils n'en sont pas moins dignes de la plus haute estime sociale, soit qu'ils travaillent à l'imitation du *beau*, soit qu'ils aient pour fin l'acquisition de l'*utile*.

Le grand génie de Bossuet n'a pas dédaigné dans le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, de louer magnifiquement l'*architecture*, qui donne, dit-il, la commodité et la beauté aux édifices particuliers, qui orne les villes et les fortifie, qui bâtit des palais aux rois et des temples à Dieu; et aussi la *mécanique usuelle*, qui fait jouer les ressorts et assujettit les éléments pour le plaisir ou pour les aises de la vie.

Quant au *dessin*, à la *sculpture* et à la *peinture*, qui font revivre les belles formes et les animent de l'expression, de la beauté noble du sentiment, et quant à la *musique* elle-même, qui, par la juste proportion des tons donne à la voix une force secrète pour délecter et émouvoir, nul n'en contestera le charme et l'utilité, et la Religion n'oubliera jamais les services qu'ils lui ont rendus, tant qu'ils sont restés fidèles à ses inspirations.

Les Arts, dit encore Bossuet, règlent à leur tour les *métiers*, appelés *arts mécaniques*. Ainsi l'*architecture* commande aux maçons, aux menuisiers et aux autres: et c'est surtout l'*utile* qui est l'objet de ces travaux tout matériels, mais cependant très-dignes d'estime: car partout l'homme peut se montrer supérieur et inventif. En pénétrant par les sciences les œuvres de Dieu et en les ornant par les arts, il fait voir qu'il est vraiment créé à son image et capable d'entrer dans ses desseins.

Cette importance générale de l'*industrie*, du *commerce* et des *arts* s'accroît encore de la prépondérance qu'ils ont acquise de nos jours.

Aussi, qui ne comprend aujourd'hui la nécessité de donner

aux classes artistiques, industrielles et commerciales, une Education spéciale qui soit à la hauteur de leur rang et de leur influence dans la société moderne ?

Pour saisir d'un coup d'œil toute la portée politique et sociale de cette Education, il suffira d'observer le but qu'elle doit se proposer, qui est de cultiver et de former les hommes qui, dans nos villes et nos provinces, feront fleurir et prospérer l'*industrie*, le *commerce* et les *arts*.

L'Éducation, qui doit donner aux industriels, aux commerçants et aux artistes, avec une forte instruction professionnelle, le développement général et essentiel qui constitue l'homme intelligent et honnête, éclairé et vertueux, est donc capitale.

Qu'on y prenne garde : la multitude d'hommes qui sont voués à l'industrie, au commerce et aux arts est immense ; elle forme la partie la plus considérable de cette grande classe moyenne qui occupe une place si large dans notre société.

Je ne dis pas que la classe moyenne soit la société tout entière : non ; mais, si, depuis l'apparition du suffrage universel parmi nous, la classe moyenne n'est plus aujourd'hui, comme elle le fut longtemps, la France électorale, elle est encore la France politique, la France influente, en forte partie du moins.

La classe moyenne remplit les conseils municipaux, règne dans nos cités comme dans nos bourgades, et y décide des choses les plus importantes, des intérêts les plus élevés : matériels, religieux et moraux. On la retrouve encore nombreuse et puissante dans les conseils généraux. Elle forme presque toute la milice nationale, ou du moins la conduit. En un mot, partout elle agit, elle pense, elle parle, elle veut, elle délibère, elle commande.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Il ne m'appartient pas de le décider. Je crois qu'en ceci, comme en autre chose, le

bien peut se rencontrer ; en ce moment, je ne constate qu'une vérité : c'est que la classe moyenne est de fait à peu près souveraine dans toutes ces petites assemblées délibérantes, qui sont, tour à tour, la source, le principe, l'écho ou le conseil de nos grandes assemblées politiques. Combien n'importe-t-il donc pas qu'une classe si influente et si active soit de bonne heure entourée de tous les soins, éclairée de toutes les lumières d'une Education intelligente et dévouée !

Sans doute, la haute Education littéraire lui est communément moins nécessaire ; mais, je l'affirme, il faut encore un développement solide, étendu, élevé, du jugement et de la raison, à tout industriel et à tout commerçant : il faut du goût, de l'imagination, et de la sensibilité à l'artiste. Que deviendrait l'Art s'il n'avait pas d'autres enseignements que l'école communale de dessin et de chant, ou même que l'imitation matérielle des grands maîtres de l'École des Beaux-Arts, sans histoire, sans poésie, sans haute littérature, sans inspiration religieuse ?

Que deviendrait l'Industrie elle-même sans le coup d'œil inventif, sans la force du jugement, sans la puissance de conception que donne une Education largement conçue ?

Si l'on suivait mes vœux, l'Éducation industrielle, commerciale et artistique devrait arriver à la haute Education intellectuelle, pour tout industriel, commerçant ou artiste que la nature en montrerait capable et digne.

Dans l'état de choses établi en Europe, et spécialement en France, par la Providence et à la suite des révolutions, combien d'hommes, nés dans une condition industrielle ou commerciale, à qui une haute Education intellectuelle sera nécessaire, en vue des fonctions étrangères à leur profession proprement dite, auxquelles ils peuvent être appelés ultérieurement !

Tout le monde en France peut parvenir à tout. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Encore un coup, je ne l'examine point :

c'est un fait. Il est donc important, sous peine de voir les positions les plus élevées envahies par des incapacités déplorables, qu'il y ait en France une Education qui élève les intelligences à la hauteur de leurs destinées providentielles et sociales.

Ici, sans doute, il ne faut pas agir à l'aveugle, ou se laisser imprudemment guider par la perspective de possibilités chimériques ; mais il faut consulter les facultés naturelles en même temps que les autres indices de la Providence : quand ces facultés sont éminentes, on doit les favoriser, lors même que la profession ne l'exigerait pas essentiellement.

Si tel enfant, dont on veut faire un négociant, un banquier, etc., a un grand esprit, le commerce ou la banque ne lui suffiront peut-être pas ; il voudra, il pourra être homme politique, député, représentant ; il le sera. Prévoyez donc cette carrière ultérieure¹ ; autrement il ne sera qu'un représentant inutile et muet, ou, ce qui serait pire encore pour son pays, un homme sans intelligence et parleur.

Sans doute, ce que je demande ici, je ne le demande pas pour tous. Je comprends, par exemple, que la plupart ignorent la *métaphysique*, qui traite des choses les plus générales et les plus immatérielles. Je comprends qu'ils ignorent la *rhétorique*, qui fait parler éloquemment ; la *poétique*, qui fait parler *divinement* et comme si on était inspiré². Mais je voudrais qu'ils n'ignorassent pas la *grammaire générale*, qui donne une grande intelligence de la langue qu'on parle et la parfaite correction du style ; ni une certaine *logique*, qui apprend les moyens de bien raisonner ; ni les no-

1. Entre cent exemples, si M. Casimir Périer n'avait pas reçu d'un père intelligent une haute et forte éducation, il n'aurait pas été un ministre si considérable et si honoré.

2. BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*.

tions premières de la *philosophie morale*, qui enseigne les moyens de bien vivre ; ni l'*histoire*, qui fait saisir les leçons de la Providence dans la vie des peuples, ni ces premiers éléments de *droit public*, qui règlent les devoirs politiques, civils, militaires, des citoyens d'un même pays ; ni l'*économie sociale*, qui organise la prospérité et la paix.

Voilà les notions générales que je voudrais voir enseigner à ceux qui travailleront peut-être un jour à préparer les lois de leur pays.

On sent que je ne puis entrer dans de plus longs détails et que je n'exclus de cette Éducation générale et préparatoire ni les éléments de la jurisprudence, ni, dans les sphères moins élevées, les sciences nécessaires aux divers besoins de chaque profession, telles que la *géométrie*, qui démontre l'essence et la propriété des grandeurs ; la *mécanique*, qui étudie les lois du mouvement et ses forces motrices ; l'*astronomie*, la *physique*, la *géologie*, et l'*histoire naturelle*, l'*arithmétique*, la *tenue des livres*, la *physiologie* et l'*hygiène*. Je ne dédaigne pas, et au besoin je recommanderai avec le même zèle et pour les mêmes raisons, l'étude des matières premières de l'industrie, telles que coton, soies, bois de teinture, sucres, cafés, etc.

Enfin, je voudrais que ceux dont je parle apprissent particulièrement les langues vivantes, l'histoire et la géographie commerciales, l'économie industrielle et domestique.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette Éducation intellectuelle présuppose toujours aussi une forte Education religieuse et morale ? OÙ, en effet, cette Education de l'âme et de la conscience a-t-elle besoin d'être énergique et profonde, si ce n'est parmi les classes dont je parle ? et même ne doit-elle pas être d'autant plus forte, que le haut industriel, le commerçant ou l'artiste aura plus d'influence, non-seulement quelquefois dans les régions politiques, mais toujours

au moins sur les classes ouvrières, par l'exemple ou par l'autorité, par la fortune ou par le talent ?

Hélas ! il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la décadence des mœurs industrielles et commerciales, et on sentira le besoin de fortifier pour elles l'Education religieuse et morale. Que sont devenues ces anciennes familles de commerçants dont l'activité, la patience, la probité, la sobriété faisaient, avec le temps, des maisons si opulentes et si solides ? leurs grandes richesses ne les dégoûtaient point du travail et ne leur faisaient jamais mépriser ni l'application, ni la simplicité, ni l'économie.

Qu'est-ce qui ruine aujourd'hui chez nous le commerce et l'industrie ? C'est, d'une part, la mauvaise foi et la fraude, et, de l'autre, la négligence ou le faste des commerçants et des industriels, qui ne songent qu'à s'enrichir pour s'élever et sortir promptement de leur condition.

Combien de commerçants parmi nous que l'avidité du gain précipite dans la ruine, dans la banqueroute, parce qu'ils se jettent dans des spéculations qui sont au-dessus de leurs forces : risquant, non-seulement leur bien, mais le bien d'autrui ; ne se rendant compte ni de leurs dépenses, ni de leurs entreprises, ni de leurs ressources !

Qu'est-ce qui fait la prospérité commerciale et industrielle d'un peuple ? qu'est-ce qui lui attire la confiance des autres peuples pour le commerce et l'industrie ? C'est la bonne foi, la franchise, la fidélité à la parole donnée, la sûreté des contrats, la sincérité des transactions, la constance dans les règles du commerce et de l'industrie.

Pourquoi certaines nations ont-elles cessé de négocier avec nous ? C'est peut-être qu'elles n'ont plus trouvé la même probité, la même exactitude, la même sûreté, la même commodité, dans leurs relations avec nos commerçants et nos industriels.

Insensiblement les négociants étrangers se sont retirés ;

on ne les a plus revus dans nos ports et sur nos places de commerce, parce que d'autres nations, plus sages et plus habiles, ont su les attirer chez elles et leur faire trouver des avantages qu'ils ne trouvaient plus chez nous.

Je laisse parler ici un homme qui a vu toutes ces choses de plus près que moi :

« Le nombre des fraudes et celui des risques s'est considérablement accru dans le commerce depuis que les anciennes maisons, renommées de père en fils dans une branche commerciale, se sont progressivement éteintes sans qu'il s'en reformât de nouvelles.

« La bonne foi et la probité d'une maison de commerce se légitimait anciennement par le temps, la confiance qu'elle avait inspirée faisait de sa raison commerciale, une notabilité héréditaire dont on était fier et qu'on tenait à conserver pure ; les traditions se transmettaient de père en fils. Maintenant les grandes maisons ne basent plus leurs opérations que sur un succès éphémère de vogue ou de circonstance. Les petites maisons ne spéculent plus que sur la falsification des denrées et des produits. Aussi, dès qu'un chef de maison a réalisé ses bénéfices, le voit-on, sa famille et lui, changer aussitôt de condition, parce qu'après lui avoir procuré la fortune, elle ne lui donne pas la considération sans laquelle on jouit mal de la première.

« Il peut encore se faire, dans l'état du commerçant, d'honorables fortunes, en s'attirant par une grande bonne foi la confiance des consommateurs, en vendant les meilleures qualités, le prix juste et fixe ; en se contentant d'une commission équitable, qui sera d'autant plus productive qu'elle sera plus faible pour être plus souvent répétée.

« Un chef de maison qui, à la fin de sa carrière, n'aurait réussi qu'à fonder le crédit de sa maison et qu'à élever honorablement sa famille, lui laisserait encore un bon

« patrimoine, et peut-être même un patrimoine plus assuré
 « qu'il ne le serait en rentes ou en fonds de terre ; car un
 « jeune homme sans profession sauve difficilement sa for-
 « tune des écueils de la dissipation ou de l'intrigue ; ces
 « dangers le menacent moins lorsqu'il a le nom de son père
 « à faire respecter, qu'il a sa clientèle à conserver. et qu'il
 « reste sous la tutelle de vieux amis qui le surveillent et
 « l'encouragent. »

Après ces réflexions et ces exemples, on peut le répéter avec assurance : non, la probité n'est jamais plus nécessaire qu'au commerce et à l'industrie ;

Non, la vertu, le sentiment du beau moral n'est jamais plus nécessaire qu'aux arts.

Sans la conscience, l'industrie et le commerce marchent à leur ruine.

Sans la vertu, les arts n'ont plus d'inspiration et ne sont plus qu'instrument de dépravation publique.

Il faut donc enter fortement le commerce, l'industrie et les arts sur la probité et la vertu. La probité et la vertu ont une sève dont la richesse et la fécondité ne tarissent jamais ; leurs fruits en tous genres sont l'espérance et le salut de toutes les professions sociales, en même temps que l'honneur de ceux qui les exercent.

Oui, il faut qu'une justice sévère préside à toutes les transactions humaines.

Il faut que les vertus les plus fortes soient le fond de l'Education de ceux qui se destinent à ces importantes carrières.

Et cependant, nous devons l'avouer avec confusion et douleur, nulle Education, depuis cinquante années, n'est plus négligemment faite que l'Education des classes industrielles, commerçantes et artistiques : au milieu des tiraillements et des conflits les plus misérables, tandis que les uns affirment

et que les autres nient, tout e une jeunesse, tout un peuple, et comme toute une société nouvelle s'est élevée en France. L'industrie, le commerce, les arts libéraux et mécaniques l'ont créée; c'est elle, à son tour, qui les fait fleurir parmi nous : société nombreuse, active, laborieuse, forte, opulente et maîtresse : j'ai dit de quel poids elle pesait dans les destinées de la France; eh bien! voilà la société dont nous n'avons pas tenu compte dans l'Education publique, et on a élevé toute la jeunesse française presque comme si cette société n'existait pas!

On marchait dans une ornière: rien n'a pu en faire sortir, rien n'a pu faire sacrifier la routine des vieilles habitudes. Il n'était cependant pas question de renverser les collèges de fond en comble en faveur de cette société nouvelle, mais seulement de faire quelque chose pour elle, pour ses besoins, pour ses intérêts, qui sont manifestement les besoins et les intérêts de la France elle-même. Vainement M. Saint-Marc Girardin, dont le nom et les lumières ne peuvent être suspects, disait:

« Il ne s'agit pas de substituer l'Education professionnelle
« à l'Education classique, il s'agit simplement de mettre à
« côté de l'Education classique l'Éducation professionnelle,
« d'établir par conséquent différentes études correspon-
« dantes à la diversité des professions sociales¹. »

Les amis eux-mêmes de l'instruction publique, telle qu'elle se donnait en France, ont, depuis quinze années, fait retentir ces plaintes aux tribunes parlementaires et par la voix de tous les organes de la publicité.

M. Guizot s'écriait, dès 1834:

« Il faut des établissements d'une autre nature, où les
« classes diverses de la société puissent trouver un aliment

1. M. SAINT-MARC GIRARDIN, *Moniteur*, 5 juin 1838.

« intellectuel qui convienne à leur vie, à leur destinée' ». »

M. Saint-Marc Girardin disait encore :

« Je l'avoue, comme professeur, comme ayant été long-
« temps chargé, dans les collèges, des honorables fonctions
« de l'enseignement, il y a dans nos classes beaucoup de
« jeunes gens auxquels ne convient pas l'enseignement
« littéraire. »

M. Renouard, dans un rapport fait au nom de la commis-
sion nommée par la Chambre des députés, sur le projet de
loi touchant à l'instruction primaire (session de 1833),
s'exprimait en ces termes remarquables :

« Il n'existe plus pour un enfant, après qu'il a appris à
« lire, à écrire et compter, ni école, ni collège, si sa destina-
« tion sociale, sa position de famille, ses goûts lui rendent
« inutile ou impossible la connaissance du grec ou du latin.
« Qu'arrive-t-il de là ?

« C'est, d'une part, que beaucoup de jeunes intelligences,
« laissées sans culture, sont abandonnées à tous les hasards
« des événements; c'est, d'autre part, qu'une multitude
« d'Éducatons classiques se poursuivent et s'achèvent sans
« bons résultats; inutiles à beaucoup, parce qu'ils y assis-
« tent, durant de longues années, sans les comprendre;
« perdues pour d'autres, parce qu'ils entrent dans des pro-
« fessions où rien ne leur en rappellera le souvenir; déce-
« vantes et funestes pour ceux qu'une demi-science jette
« hors des professions laborieuses où ils trouveraient à vivre
« utilement, et qui, ne sachant ni travailler de leurs mains,
« ni combiner fortement des idées, embarrassent la société,
« la surchargent de médiocrités, et la placent dans la cruelle
« situation de ne savoir comment disposer ni d'assez d'em-
« plois ni d'assez d'argent pour satisfaire tant de préten-
« tions affamées. »

1. M. GUIZOT, Chambre des députés.

Certes, après des aveux si formels, après des plaintes proclamées si haut, je puis le dire, puisque cela est trop manifeste en effet, rien n'est encore organisé en France pour l'Éducation professionnelle; rien n'est fait pour elle, et cependant, comme il faut quelque chose, bon gré, mal gré, qu'y a-t-il? Quelques écoles spéciales, où l'instruction professionnelle est médiocre, et l'Éducation morale et religieuse à peu près nulle.

Combien il est déplorable qu'on n'ait pas réfléchi plus tôt à la gravité des intérêts qu'on négligeait si tristement!

Toutefois, et je suis heureux de le constater, quelques essais meilleurs ont été faits depuis peu de temps.

Ainsi, la ville de Paris, le Conseil municipal de cette grande cité a senti la nécessité et a décidé la fondation d'un collège industriel et commercial pour la nombreuse jeunesse dont c'est l'impérieux besoin. J'ignore l'état présent de cette maison; j'aime à espérer que l'Éducation religieuse et morale y est forte, qu'on y cultive ces jeunes gens, leur âme, leur cœur, leur conscience, leur caractère, aussi bien que leur esprit; qu'on en fait des chrétiens sincères en même temps que des commerçants habiles: s'il en était autrement, cette maison ne serait pour le pays qu'un péril et un malheur de plus.

Je dois le dire aussi: il y a en France des religieux dont le nom est justement vénéré et chéri du peuple. Dieu leur a donné une profonde intelligence, je le dirai presque, avec l'expression des livres saints, Dieu leur a donné *le génie de la charité* pour l'Éducation des classes populaires et de la classe moyenne: eh bien! ces bons Frères des écoles chrétiennes, car c'est d'eux que je parle, ont senti, eux aussi, le mal profond que fait aux classes industrielles et commerciales l'absence de toute bonne Éducation professionnelle; et ils se sont décidés, en faisant un immense effort de dé-

voûment, à établir à Passy un pensionnat où se donne une Education intellectuelle, religieuse et morale, telle qu'il la faut pour les enfants qui se destinent aux carrières commerciales, industrielles et artistiques.

A force de zèle, d'intelligence et de sacrifices, ils ont réussi : ils ont édifié eux-mêmes la maison. A peine cette

1. Dans cette maison, l'ensemble des études se partage convenablement en enseignement élémentaire et en enseignement supérieur.

L'enseignement élémentaire comprend :

- | | |
|---|---|
| 1. La Religion ; | 6. L'Histoire sainte ; |
| 2. La Lecture ; | 7. Quelques notions sur l'Histoire de France ; |
| 3. L'Écriture ; | 8. La Géographie ; |
| 4. Le Français : | 9. L'arithmétique, jusqu'aux fractions inclusivement ; |
| { la Grammaire, | 10. Les premiers principes du Dessin linéaire, du Dessin de figure et de la Musique vocale. |
| { l'Orthographe, | |
| { l'Analyse grammaticale ; | |
| 5. Les premières notions du Style épistolaire ; | |

L'enseignement supérieur ajoute à l'enseignement élémentaire :

- | | |
|---|--|
| 1. La Grammaire générale ; | 11. La Géométrie ; |
| 2. La Littérature française, comprenant des notions de style et de rhétorique ; | 12. La Trigonométrie ; |
| 3. Le Style épistolaire ; | 13. L'Arpentage ; |
| 4. Des notions de Logique ; | 14. La Levée des plans ; |
| 5. L'Histoire | 15. Le Dessin |
| { Sainte, | { linéaire, |
| { Ancienne, | { d'architecture, |
| { Romaine, | { académique, |
| { du Moyen Age, | { d'ornements, |
| { Moderne, | { du paysage, |
| { de France ; | { au lavis ; |
| 6. La Mythologie ; | 16. La Tenue des livres, partie simple, partie double ; |
| 7. La Géographie historique, politique et commerciale ; | 17. Des notions d'Histoire naturelle, de Physique, de Chimie ; |
| 8. Des notions d'Astronomie ; | 18. La Musique vocale ; |
| 9. L'Arithmétique ; | 19. Un cours de Législation élémentaire usuelle ; |
| 10. L'Algèbre ; | |

Et, de plus, l'Anglais, l'Allemand, langues si importantes à toutes les relations de l'industrie et du commerce.

Les élèves sont partagés en neuf classes, ce qui permet de donner à tous des leçons analogues à leur âge et à leurs besoins. Deux maîtres sont exclusivement attachés à chacune de ces classes, afin que chaque élève reçoive les soins les plus particuliers.

maison a-t-elle été ouverte, que le besoin d'une Education industrielle et commerciale, et le bonheur d'y trouver la religion présidant à tout, y a attiré trois ou quatre cents élèves.

Les pays étrangers, jaloux de cette belle œuvre, nous l'envient ou du moins veulent en partager avec nous les bienfaits. Ils demandent aux bons Frères des écoles chrétiennes de venir fonder chez eux des pensionnats semblables.

Les villes les plus considérables en France expriment le même désir.

Du reste, la France jouissait de ces bienfaisantes institutions avant la Révolution. Rouen, Reims, Saint-Omer, Nancy, Carcassonne, Montpellier, et beaucoup d'autres villes, avaient des pensionnats pareils et les devaient au zèle et au dévouement des Frères. Il est vrai qu'alors l'Education et l'enseignement étaient libres en France. Il n'y avait pas de Constitution qui eût promis cette liberté, mais il y avait un bon sens public qui en faisait jouir : ce bon sens nous a longtemps fait défaut.

Je bénis Dieu de ce qu'enfin, après tant de débats et d'agitations contraires, les honnêtes gens se sont entendus, se sont expliqués une bonne fois, et ont voulu sérieusement le triomphe du sens commun et de la justice, et la liberté du bien.

Je fais des vœux pour que ces précieux établissements se multiplient sur le sol de notre pays. Que la Religion les aide, les protège, les inspire, les soutienne ! que l'Education y soit sincèrement, fortement chrétienne ! qu'il sorte de là des générations nouvelles qui fassent revivre la beauté des mœurs antiques, l'honneur de l'ancienne bourgeoisie française et la dignité véritable de l'industrie, du commerce et des arts !

CHAPITRE III

De l'Éducation populaire.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'Éducation populaire ! C'est aujourd'hui une grande question parmi nous : on peut le dire, c'est une question de vie ou de mort pour la France. La ruine ou la résurrection de la société française dépend manifestement de la solution qui y sera donnée.

C'est après avoir longuement étudié cette question que j'ai compris comment un homme d'Etat avait pu être amené à prononcer ces paroles : *Toutes les destinées de notre avenir sont entre les mains des curés de campagne et des maîtres d'école.*

En effet, si les curés de campagne demeurent sans influence sur l'Éducation des populations naissantes ; si les 73,000 instituteurs primaires, auxquels sont confiées toutes les Ecoles du peuple en France ne deviennent pas dignes de leur mission, la France est évidemment perdue.

La France, je le sais, est une forte et puissante nation ; mais elle n'est pas de force à lutter contre le mal intérieur dont la révélation soudaine est venue nous éclairer tout à coup et nous faire trembler.

Nulle nation, sur la terre, ne fut jamais assez forte pour résister à l'action incessante, universelle, radicale de ces milliers d'instituteurs, entre les mains de qui sont des millions d'enfants, s'ils sont ou s'ils deviennent semblables à

ceux dont la France épouvantée a vu et senti l'influence depuis trois ans.

L'Armée, la Magistrature et l'Eglise demeurent encore debout parmi nous ; ce sont trois grandes forces sociales. Nous avons encore des chefs, des hommes politiques d'une rare intelligence et d'un courage intrépide, qui, depuis trois ans, nous retiennent au penchant des abîmes ; mais c'est un état violent qui ne peut se perpétuer : il y a un moment où tout effort deviendra vain, toute résistance impuissante.

Une loi a été faite, laquelle a créé, en France, je ne dis pas seulement pour l'ordre politique, mais pour l'ordre social tout entier, un des périls les plus effroyables, et, qu'on me permette le mot, les plus gigantesques qui se puissent imaginer. Rien de pareil n'a jamais existé chez aucun peuple.

On a vu cette loi susciter, en moins de vingt années, et faire surgir du sol une armée singulière et jusque-là sans exemple, une armée tout intellectuelle, une armée de 73,000 précepteurs populaires ; on a vu cette loi les choisir, les préparer, les former, les instruire soigneusement dans des écoles spéciales ; puis les répandre, les placer un à un sur toute la surface d'un grand pays et au cœur même de chaque bourg, de chaque village ; leur donner tout à la fois la position matérielle la plus misérable et la position morale la plus puissante, sans prévoir que la misère de leur vie et l'orgueil de leur Education, que leur supériorité relative sur les populations qui les entourent, que leur médiocrité savante et justement irritée, exciteraient en eux tous les plus mauvais instincts de la nature humaine et en feraient, bon gré, mal gré, les *mécontents*, les *ennemis* nécessaires, je dirais presque les ennemis les plus excusables, en même temps que les plus irréconciliables de l'ordre social !

Je ne viens point ici, on le comprend, accuser les intentions des législateurs qui conçurent une telle loi ; mais ce qu'on ne peut nier, c'est que ses fatales conséquences ont

également dépassé toutes les craintes et toutes les espérances des gens de bien comme des méchants.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette loi fut faite avec une grande méconnaissance de la nature humaine. Et, pour n'en citer qu'une preuve entre mille, il suffit de lire les instructions qui furent adressées officiellement, à l'époque de sa promulgation, aux nouveaux instituteurs, à des jeunes gens de dix-huit à vingt ans ; et, comme si on eût craint qu'elles ne produisissent pas tout leur effet, que ces jeunes gens n'eussent pas une conscience suffisante de leur haute importance, c'était le Ministre lui-même qui, directement, sans passer par les autorités intermédiaires de l'enseignement, leur écrivait en les invitant à lui accuser, directement à lui-même, réception de sa lettre.

L'habileté de langage avec laquelle cette lettre est rédigée peut tromper ou éblouir au premier coup d'œil ; on y remarque en effet que la *désérence* envers le maire leur est recommandée ; on y voit que *le curé a aussi droit au respect*.

Mais il n'est pas difficile de comprendre que, dans telle situation donnée, il y a un sens des mots qui est tout autre que le sens convenu : il y a le sens des choses, celui que leur prêtent les circonstances, et ici il était déplorable.

Ce sens n'échappera à nul lecteur attentif.

Rien de plus naturel sans doute, dans le langage du monde, que de recommander à un homme de ne pas s'humilier devant un autre ; mais, dans le langage officiel, lorsque la pente des esprits n'était que trop manifeste à la méfiance et à l'hostilité même envers le Clergé, quel effet devaient produire sur ces jeunes instituteurs des discours où on leur disait que, s'ils ne trouvaient pas *dans les ministres de la religion une juste bienveillance, ils ne devraient pas s'humilier pour la reconquérir ?*

En mettant ailleurs le curé et l'instituteur sur le pied d'une

étrange égalité, en mesurant avec le même niveau l'autorité et le caractère dont ils sont tous deux revêtus, on abaissait l'un et on enorgueillissait inévitablement l'autre; de même qu'en ayant l'air de mettre les instituteurs en garde contre l'intolérance et les préventions injustes, on semait d'avance dans leurs cœurs la morgue et la défiance; et, au lieu de faire la conciliation, on ne créait que de l'antagonisme et des conflits misérables.

Qui s'étonnera que de telles recommandations et une telle loi n'aient réussi à créer en France, selon l'expression si énergique et si souvent répétée depuis de M. Thiers, que 40,000 anticurés, 40,000 curés de l'athéisme et du socialisme?

Certes, en y réfléchissant, je comprends encore que le même homme d'État ait laissé tomber de sa bouche les paroles suivantes :

« Parmi les maîtres d'école, me dit-on, il y en a de bons :
 « c'est possible, mais ceux-là sont un miracle, car vous avez
 « tout fait pour les rendre détestables.

« Quand vous avez été prendre dans un village un petit
 « paysan, quand vous l'avez amené à quinze ou seize ans
 « dans une grande ville, quand vous lui avez donné un ha-
 « bit noir, quand vous l'avez logé dans une belle école nor-
 « male, et quand là, pendant deux ans, vous lui avez donné
 « plus d'esprit qu'il n'en pourra jamais porter, quand vous
 « lui avez appris la physique, la géométrie, l'algèbre, la tri-
 « gonométrie, l'histoire, et le reste ; et puis, après cela, quand
 « vous le renvoyez à dix-huit ans au fond d'un village, avec
 « deux cents francs, pour y mourir d'ennui, avec de gros-
 « siers petits enfants qui ne savent ni lire ni écrire, et sou-
 « vent ne veulent apprendre ni l'un ni l'autre, vous en faites
 « nécessairement un mécontent, un ennemi.

« Vous avez beau faire, disait encore M. Thiers, pour être
 « maître d'école, il faut une humilité, une abnégation dont

« un laïque est rarement capable; il y faut le prêtre, le religieux: l'esprit, le dévouement laïque n'y suffit pas.

« J'ai souvent habité la campagne et visité les villages voisins; et, selon ma coutume, je tâchais de m'y instruire et de faire une enquête sur toutes les choses qui pouvaient m'intéresser. Je tâchais de voir et d'entretenir, tour à tour, le curé, le maire, le maître d'école, les fermiers, les ouvriers. Eh bien! je trouvais là un curé: sa position est à peu près la même que celle du maître d'école, guère plus riche: position, c'est le moins qu'on puisse dire, très-mo-deste et très-abandonnée. — Eh bien! malgré tout cela, je ne le trouvais pas mécontent, je le trouvais résigné, paisible; il me recevait sans tristesse et causait gaiement avec moi. Quant au maître d'école, toujours je l'ai trouvé mécontent: son visage, ses paroles, tout était triste et presque irrité. — Et la raison de tout cela, c'est que le prêtre se résigne, le laïque ne se résigne pas. Le prêtre se résigne; il a son ministère, sa messe, ses livres, quelques amis; le maître d'école n'a rien. »

Il y a dans toutes ces paroles une finesse et une profondeur d'observation bien dignes de la rare intelligence de M. Thiers; on y reconnaît ce bon sens supérieur et ce courage d'esprit avec lesquels M. Thiers a défendu si résolument la société menacée.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de fermer les yeux sur le péril signalé. J'ignore les destinées que Dieu réserve à mon pays; mais ce dont je me tiens assuré, c'est qu'il ne lui réserve rien que des malheurs s'il faut que la France continue à entretenir, à ses frais, en chaque village, un homme mécontent pour y répandre autour de lui, soit à l'école, soit au cabaret ou au café, soit, à un jour donné, sur la place publique, l'esprit d'irritation et de révolte contre le Pouvoir, contre la Société, contre Dieu lui-même.

Le peuple, en France, a beaucoup d'esprit, assurément;

mais, outre que l'esprit, qui sert à tout, ne suffit à rien, on peut affirmer qu'il ne suffira certainement pas à un peuple auquel les sophismes les plus grossiers essayent d'enlever, chaque matin, le bon sens, la probité, le véritable honneur, la vertu et la religion.

On le voit, et il est inutile de le redire, c'est ici une question très-grave. Je n'essayerai pas, sans doute, de la traiter dans toute son étendue: il y faudrait un volume entier; d'autres plus éclairés que moi le feront. Je me bornerai en ce moment à examiner particulièrement: 1° ce que peut être l'INSTRUCTION dans l'Éducation populaire; 2° ce que la Religion peut et doit faire pour l'Éducation du peuple.

Sur ces deux points, je dirai simplement ce que j'ai vu, ce que je sais, ce que je pense: les véritables et religieux amis du peuple verront que, malgré le malheur des temps, je demeure fidèle à ce que fut toujours l'esprit, l'affection et le zèle de l'Église pour l'instruction des classes populaires.

CHAPITRE IV

De l'Éducation populaire.

CE QUE PEUT ÊTRE L'INSTRUCTION DANS L'ÉDUCATION DU PEUPLE

Nous l'avons vu: tous les enfants ne peuvent pas être élevés de la même manière: il y a, il doit y avoir des Éductions diverses; mais quelles en sont les lois et les limites? Rien n'est plus important et quelquefois plus difficile à fixer.



J'ai parlé, dans un chapitre précédent, de l'Education des classes vouées à l'industrie, au commerce et aux arts ; mais quelle sera l'Education des classes populaires, ouvrières ou agricoles ?

Si leur Education diffère de l'Education industrielle et commerciale, et de la haute Education littéraire, comment lui conservera-t-on la dignité et le respect auxquels elle a droit ?

Je l'ai déjà dit, et je dois insister sur ce point :

L'intégrité de l'Education n'en réclame pas le dernier perfectionnement : tous doivent être intelligents et honnêtes ; et, cependant la même étendue dans l'esprit, et, je ne crains pas de l'ajouter, la même perfection dans la vertu, ne sont pas requises de tous.

« Si vous élevez le peuple, » dit M. Laurentie, dans un ouvrage que je suis heureux de citer à mes lecteurs, « si vous élevez le peuple pour lui donner d'autres mœurs que ses mœurs, d'autres vertus que ses vertus, vous changez la nature du peuple, c'est-à-dire vous faites non une œuvre d'Education, mais une œuvre de révolution. »

Mais, d'un autre côté, ce qu'il n'est pas moins important de bien comprendre, c'est que tous, sans exception, l'ouvrier, l'enfant du peuple, l'homme des champs, par cela même et par cela seul qu'ils sont hommes et chrétiens, doivent recevoir une Education qui les fasse jouir du développement et de l'énergie de leurs facultés dans le degré convenable.

La Providence ayant voulu qu'il y eût dans la société des états tout à la fois plus laborieux et plus élevés, des services plus nobles et plus pénibles, a ordonné par là même que, pour ces états et ces services, il y eût une Education plus parfaite que pour les autres. Ainsi la profession qui commande le plus l'oubli de soi, celle où l'on cesse d'être fidèle dès qu'on cesse de s'oublier soi-même et de se renoncer,

celle où l'on peut craindre que les plus saintes affections de la nature n'affaiblissent le dévoûment au devoir, celle-là exige évidemment une vertu plus généreuse et aussi une intelligence plus haute que ne le demandent les professions où, par là même qu'il est permis de travailler pour soi et pour les siens, c'est un devoir de le faire. Pour n'en citer que deux exemples, les Instituteurs de la jeunesse et les Prêtres, instituteurs religieux des peuples, ne doivent-ils pas avoir un cœur plus dévoûé, une instruction plus étendue, une intelligence plus éclairée, une vertu plus profonde et l'inspiration d'un sacrifice plus héroïque? C'est une vérité aussi claire que le jour.

Mais faut-il conclure de là que l'Éducation, parce qu'elle ne tend pas toujours aussi haut, puisse jamais négliger aucune des facultés de l'homme? Non: quel que soit son rang dans la société, quelle que soit sa naissance ou son humble fortune, jamais un homme n'a trop d'intelligence ni une moralité trop élevée; jamais il n'a trop de cœur ni de caractère; ce sont là des biens qui n'embarrassent jamais la conscience. Quoi? me dira-t-on, vous voulez que l'homme du peuple, que l'homme des champs puisse être intelligent comme le négociant, comme le magistrat? Eh sans doute, je le veux, si Dieu l'a voulu et fait ainsi; et je demande que l'Éducation ne fasse pas défaut à l'œuvre de Dieu; et, si cet homme, dans sa pauvre condition, est élevé d'ailleurs à l'école de la Religion et du respect, je n'y vois que des avantages pour lui et pour tout le monde.

« L'instruction d'elle-même est bonne, et ce n'est pas sa faute si la méchanceté des hommes la vient pervortir¹. »

De quel droit voudrait-on refuser à l'homme du peuple le développement convenable de son esprit? Sans doute il ne fera pas un jour de ses facultés le même emploi que le négoc-

1. M. LAURENTIE.

ciant ou le magistrat: non, il les appliquera diversement selon la diversité de ses besoins et de ses devoirs: et voilà pourquoi l'Éducation doit les exercer, les cultiver diversement aussi: mais les négliger, jamais! L'homme du peuple s'applique à d'autres choses; il étudie d'autres choses que le négociant et le magistrat; il en étudie, il en sait moins: c'est dans l'ordre; mais qu'il sache aussi bien, qu'il sache même mieux ce qu'il doit savoir; qu'il ait autant d'esprit, et quelquefois plus, pourquoi pas?

Sans doute, sauf les exceptions de Providence, le développement de ses facultés intellectuelles ne peut, ne doit pas être aussi brillant, aussi étendu, mais je demande qu'il soit aussi solide et aussi ferme que dans les Éductions les plus relevées.

Si ses connaissances ne sont pas aussi variées, je demande qu'elles soient aussi exactes, aussi vraies; je demande que son esprit soit aussi juste; je demande que le bon sens, ce grand maître de la vie humaine, comme dit Bossuet, soit chez lui puissant et fort: en un mot, je ne lui veux, ni dans son instruction ni dans son esprit, rien d'imparfait et de médiocre, rien de faux, rien de faible, rien de défectueux.

Je suis heureux de pouvoir reproduire encore ici les sages maximes du religieux auteur que j'ai déjà cité:

« Pour le peuple, la morale n'est pas dans les spéculations
 « de philosophie: elle est dans la vertu réelle, dans les de-
 « voirs et la charité. De même de l'instruction: si l'instruc-
 « tion donne au peuple plus de facilité de suivre ses voca-
 « tions de travail et d'activité, elle lui est bonne, elle lui
 « adoucit la vie, elle lui rend ses jours plus calmes et ses
 « travaux plus légers. Si elle le nourrit de chimères, si elle
 « l'éloigne de ses goûts, si elle lui remplit la tête de pensées
 « folles et vides, elle lui est un fléau, elle tourmente son
 « foyer, elle assombrit son existence et le frappe d'immo-
 « nité. »

Ce que je redoute par-dessus tout dans l'instruction populaire, c'est la médiocrité savante : ce demi-savoir insolent est mille fois pire que l'ignorance, parce qu'il y ajoute l'orgueil et la présomption. Quand l'irrégion, quand un philosophisme impur et grossier vient s'y joindre, et cela arrive presque toujours, je ne sache rien alors de plus hideux et de plus redoutable à l'état social : qui ne le comprend enfin ?

C'est pour prévenir de pareils maux, c'est dans le sentiment de son profond et immortel amour pour le peuple, et aussi dans sa haute et prévoyante sollicitude pour la société tout entière, que l'Église s'est toujours dévouée, avec un soin religieux, à l'Éducation populaire. La première, elle l'a essayée dans le monde, et seule encore elle la fait avec succès ; les instituteurs que l'Église envoie aux peuples sont les apôtres de la vertu, les consolateurs des affligés, les pères des pauvres, et tout à la fois les plus habiles maîtres que l'on connaisse. C'est à eux, et à eux seuls, qu'il est encore donné, au milieu du redoutable malaise des classes populaires, de prêcher, avec vérité et avec fruit, à ces pauvres, la patience et le travail ; à ces enfants, l'obéissance et le respect ; à ces jeunes ouvriers fatigués de la chaleur du jour, la résignation et l'espérance. Mais ils ont en même temps, reçu du Ciel, je ne sais quelle grâce merveilleuse, je ne sais quel instinct populaire qui leur fait trouver pour ces pauvres enfants le secret des méthodes instructives les plus puissantes et les plus simples, les plus attrayantes et les plus fécondes.

J'ai souvent observé de près les élèves formés par l'enseignement des Écoles chrétiennes, et, je dois l'avouer, j'ai été quelquefois jeté dans un profond attendrissement, à la vue de ces enfants et du sage et admirable développement de leur esprit. Je ne crains pas de le dire : leur Éducation intellectuelle, quoique circonscrite comme elle devait l'être, avait quelque chose de parfait et d'achevé ; leur instruction était si vive et si forte, qu'on ne voyait pas ses bornes, même

dans un horizon donné. Ces jeunes esprits s'élançaient toujours, et après plusieurs heures d'entretien, nous les quittions sans avoir rencontré les limites de leur intelligence.

Certes, je ne les plaignais pas de n'être point instruits dans ces arts frivoles qui amusent les loisirs du riche et amolissent sa vie; je ne les plaignais point d'ignorer les lettres savantes, où la médiocrité est si facile et la nullité si déplorable. Mais, quand je les voyais fixer avec tant d'ardeur leurs regards et la légèreté de leur âge sur des livres pieux et instructifs; quand je les entendais redire avec tant d'intelligence les leçons de l'histoire sainte, de la géographie, de l'orthographe et de l'analyse grammaticale; quand je les voyais tracer avec une écriture si ferme les préceptes de l'Évangile et les leçons de la vertu, ou cultiver d'une main si sûre les premiers arts du dessin linéaire; quand je les entendais lire avec goût, chanter avec méthode, et répondre sur toutes ces choses avec une simplicité si aimable et une si modeste assurance, je disais en mon cœur : Enfants, soyez bénis! bénis, vous et vos mères; bénis, vous et la Religion qui vous élève!

Et je me souviens qu'en ce moment un des premiers magistrats de la capitale, témoin comme moi de ces simples merveilles, me disait avec étonnement : Mais ces enfants sont plus et mieux instruits que la grande majorité de ceux qui sortent de nos collèges après dix ans d'études! — Cela était vrai?

Aussi, maintenant qu'il est manifestement impossible d'accuser les instituteurs religieux du peuple de vouloir lui refuser l'instruction, on élève un autre reproche : on se récrie contre la multiplicité des connaissances enseignées dans les Écoles chrétiennes de l'enfance.

Il faut avouer que c'est une étrange accusation! d'autant plus étrange, qu'à une autre époque on tenait un langage bien différent? Quine se souvient encore aujourd'hui du dé-

dain avec lequel on parlait autrefois des Écoles chrétiennes et des *Frères Ignorantins* ?

Eh bien ! les *Frères Ignorantins* ont eu le courage héroïque de résister à ces injustes et cruelles dérisions, ce qui ne les a pas empêchés de se proportionner, comme ils l'ont toujours fait, aux justes exigences de la société qu'ils devaient élever. Ils ont élargi le cercle de leur instruction, quand les besoins du temps l'ont voulu ; mais, en même temps, ils ont sagement repoussé les exagérations. D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas : si aujourd'hui leur enseignement méritait le reproche d'une étendue immodérée, ce ne serait pas eux, mais l'ancienne loi sur l'enseignement primaire, qu'il faudrait en accuser. Mais, encore une fois, qu'on se rassure ; leur sagesse et leur expérience ont su neutraliser les conséquences des principes dangereux qu'une législation imprudente avait introduits.

Nous reconnaissons néanmoins qu'il y a là un grand péril d'entraînement ; mais nous avons la confiance que ces religieux instituteurs ne se laisseront pas entraîner à cette pente funeste : nous en avons pour garant l'esprit et les motifs qui inspirent leur dévouement.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner à quel degré l'instruction est bonne et utile pour le peuple.

Je ne le ferai pas : je crois, du moins, les développements superflus ; car, malgré les calomnies dont on l'a poursuivie, l'Église n'a jamais hésité sur ce point ; et pendant que ses ennemis élevaient leurs clameurs, elle continuait, avec un dévouement infatigable et silencieux, ses rudes et pénibles travaux en faveur de l'enseignement populaire.

L'évidence a d'ailleurs convaincu les hommes sincères ; si j'ajoute quelques mots, c'est pour éclairer d'anciens adversaires qui, effrayés par les révélations des statistiques criminelles, ont aujourd'hui changé de rôle, et nous accuseraient volontiers de faire trop pour l'instruction du peuple.

Je leur répondrai par un seul fait :

S'il y a un peuple en Europe qui soit à l'abri de tous soupçons pour la sincérité et la ferveur de sa foi, pour la pureté de ses mœurs, pour la probité de son caractère, pour son attachement à la famille, au foyer domestique et à la patrie, c'est, sans contredit, le peuple de Savoie.

Eh bien ! ce qu'on ignore trop, c'est l'état extraordinairement avancé dans lequel se trouve ce peuple, sous le rapport de l'instruction : je parle d'après un témoignage certain, authentique. Dans les deux diocèses les plus montagneux et les plus pauvres de ce pays, voici les résultats qui ont été constatés : dans le diocèse de Tarentaise, sur cent enfants, il y en a quatre-vingt-sept qui savent lire ; dans le diocèse de Maurienne, c'est quatre-vingt-trois sur cent¹.

Voilà le fait dans toute sa simplicité, mais aussi dans toute sa rigueur ; voilà ce que l'instruction fait pour le peuple, quand la Religion la donne².

Si l'on veut savoir maintenant ce que peut l'instruction seule, abandonnée à elle-même et séparée de la Religion, qu'on regarde le déplorable état moral de quelques-uns de nos départements, justement renommés d'ailleurs comme les plus instruits.

Mais, chose touchante et merveilleuse, et qui prouve la puissance de la Religion en même temps que la nécessité de son action ! la Religion peut, quand il le faut, se passer de l'instruction : ce qu'elle sait faire avec elle, elle le peut encore sans elle !

Il y a en Europe une autre contrée, dont le nom rappelle avec les plus grandes infortunes la plus héroïque fidélité à la foi : c'est l'Irlande. Accablée par des lois oppressives et ty-

1. Nous avons emprunté ces chiffres à un très-remarquable Mémoire, lu à la Société académique de Savoie par Monseigneur Billet, archevêque de Chambérie.

2. Dans tous les diocèses de Savoie, ce sont les jeunes vicaires qui ont l'école, sous la direction du curé, avec le titre de *vicaires régents*.

ranniques, elle est restée trop longtemps dans l'ignorance. Eh bien! que sont devenues chez le peuple irlandais les vertus sociales? Je ne crains pas d'affirmer qu'il n'y a pas de nation où elles soient plus fidèlement pratiquées. On se rappelle les désastres de la dernière famine qui a désolé ce pays, les horribles tentations que ces calamités devaient mettre dans le cœur de toutes ces malheureuses populations : voici cependant ce que je lis dans un rapport écrit et publié, à cette époque, par la Société de Saint-Vincent de Paul :

« L'Irlandais est courageux, patient, résigné, et surtout
« d'une charité à toute épreuve, mais aussi il est entouré
« des ministres de son culte et des objets matériels qui lui
« rappellent sans cesse et sa foi et les défenses qu'elle im-
« pose. C'est là tout le secret de la magnanimité irlandaise.
« Les Irlandais meurent par milliers, mais ils ne volent pas,
« ils ne dévastent pas, ils ne troublent pas l'ordre public.
« Leur détresse est immense, sans doute; mais il est un
« malheur qui ne leur est pas encore arrivé, et qui, avec la
« grâce de Dieu ne leur arrivera jamais, *ce serait celui*
« *d'AVILIR LEUR INFORTUNE.* »

Oui, c'est l'irréligion, c'est l'impiété qui avilit les peuples. C'est la Religion, et la Religion seule, qui apprend aux nations opprimées à honorer leurs malheurs, comme elle apprend aux nations heureuses à ne pas abuser de leur prospérité! Quand donc comprendra-t-on enfin ce que l'Éducation religieuse doit faire et ce qu'elle fait pour les peuples? Nous essayerons de l'indiquer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

De l'Éducation populaires.

CE QUE LA RELIGION PEUT ET DOIT FAIRE POUR L'ÉDUCATION DU PEUPLE

Malgré l'importance de l'instruction considérée en elle-même, les instituteurs religieux du peuple ne feraient qu'une œuvre imparfaite et souvent dangereuse, s'ils ne faisaient rien de plus.

En effet, l'instruction ne s'adresse qu'à l'esprit; et, s'il faut que le peuple ait un esprit juste, solide, éclairé, il faut aussi, il faut surtout qu'il ait du cœur, de la conscience, du caractère, de la vertu; il faut que l'Éducation religieuse le forme tout entier, et l'élève à toute sa hauteur, à toute sa dignité morale.

C'est ici pour lui un droit sacré en même temps que le premier de ses intérêts! et c'est aussi l'intérêt de la société tout entière!

« Hors des voies de la Providence, il n'y a pour le peuple
« que l'excès du mépris ou l'excès de la flatterie, c'est-à-dire
« l'alternative des misères et des crimes : c'est tout ce que
« lui peut offrir en réalité la philanthropie humaine.

« Mais le Christianisme, qui est l'expression complète de
« l'ordre providentiel dans la conduite de l'humanité, se
« tourne avec d'autres pensées vers le peuple. Le Christia-
« nisme ne méprise point, il n'exalte point le peuple, mais il

« l'honore et il l'aime, il touche et il bénit sa pauvreté, il sanctifie ses haillons, il ennoblit sa rudesse ¹. »

C'est ce que les bons Frères des Écoles chrétiennes ont admirablement compris : véritables amis du peuple, ils le respectent sincèrement, et voilà pourquoi ils sont sans mauvaise ambition pour lui. Ils ont bien vu que l'Éducation peut et doit donner à l'homme divers degrés, diverses formes de perfectionnement intellectuel, selon les divers besoins de sa position sociale ou de sa vocation : mais ils ont vu aussi que, s'il est permis à l'instruction d'être humble ou élevée, selon ceux à qui on la distribue, l'Éducation proprement dite, l'Éducation morale, doit avoir pour tous la hauteur convenable : que si l'enfant du peuple ne peut, ne doit le plus souvent recevoir qu'une instruction commune, il doit, comme tout autre, recevoir de l'Éducation *générale et essentielle* toute sa dignité d'homme intelligent et honnête, toute sa dignité d'homme religieux ².

Cette vérité, ceux qui sont chargés parmi nous de faire l'Éducation du peuple, l'ont-ils tous également comprise ?

Où en sommes-nous à cet égard ? Depuis cinquante années, l'Éducation populaire est-elle parmi nous ce que je viens de dire ? n'est-elle pas l'exception, la rare exception ? D'un bout de la France à l'autre, peut-on reposer avec confiance ses regards sur la religion, sur la foi, sur la moralité du peuple ?

On essayerait vainement de le dissimuler, ils ne sont plus parmi nous, ces beaux jours de la foi chrétienne où les pauvres, autant et plus que les riches, environnaient la Religion

1. M. LAURENTIE.

2. Si l'on veut comprendre le secret du succès obtenu par les Frères des Écoles chrétiennes dans leur enseignement et l'esprit qui les anime, il faut lire les admirables conseils donnés par le frère Agathon, en commentant pour ses confrères les leçons du B. de la Salle, fondateur de leur institut, dans le livre qui a pour titre les *Douze Vertus d'un bon Maître*. Ce petit ouvrage devrait être entre les mains de tous les instituteurs de l'enfance : malheureusement il est trop peu connu.

de vénération et d'amour ; où l'Évangile s'honorait de compter dans les rangs les plus obscurs de nombreux disciples qui mettaient leur gloire et leur bonheur dans une humble obéissance à ses lois, se glorifiaient de transmettre à leurs enfants, comme le plus précieux des héritages, leur respect et leur reconnaissance pour cette Religion sainte, et préparaient ainsi de loin aux ministres de l'Évangile le consolant espoir d'une moisson facile au milieu des générations naissantes !

Qu'elles sont devenues rares sur le sol de notre patrie, ces familles pauvres, mais bénies, dont les pères gardaient le dépôt sacré de la foi comme la consolation de leur indigence, dont les mères savaient ajouter à leurs leçons l'exemple et l'encouragement des plus solides vertus, dont les enfants enfin, dès le plus jeune âge, allaient dans les bras de la Religion recevoir les premiers enseignements de la sagesse et mettre à l'abri leur innocence ?

A ces jours de piété, de vertu et de bonheur, qui ne sait quels jours ont succédé ! De toutes parts l'impiété triomphante a étendu ses déplorables conquêtes ; et, si les riches, après de terribles leçons, ont cru devoir enfin refuser leurs hommages à cette grande maîtresse de tous les crimes, à cette mère de tous les malheurs, les pauvres, moins intéressés ici-bas que ne sont les riches à répudier ses enseignements dangereux, n'y sont restés que trop dociles, et trop souvent, encore aujourd'hui, repoussant avec brutalité loin d'eux les lumières de la foi, se plongent et s'enfoncent obstinément dans les plus épaisses ténèbres de l'irrégion.

Né au sein de cette nuit désastreuse, l'enfant de nos ateliers ou de nos campagnes croît dans un oubli profond du Ciel, dans le mépris de la Religion et dans la haine pour ses ministres.

Voyez-le errer par les rues de nos grandes villes, ou dans les villages *civilisés* que traversent nos grandes routes :

que respecté-t-il ! qui a l'œil plus impudent et plus effronté que lui ? Et, je le demande, comment en pourrait-il être autrement ?

Le nom redoutable de Dieu, il ne l'entend préférer souvent autour de lui qu'au milieu des blasphèmes ; et, s'il le faut, l'enfer saura bien lui envoyer quelque grossier précepteur d'impiété, pour lui dire que Dieu n'est qu'un vain nom, le Ciel une chimère, la conscience un préjugé, la Religion une tyrannie, les magistrats et les rois d'indignes oppresseurs, les instituteurs et les maîtres d'imbéciles et odieux despotes, et les ministres de l'Évangile surtout, des hommes farouches, ennemis de tout bien et dont le cœur ne s'attendrit jamais.

Je ne parle pas ici en l'air. J'ai vu, j'ai entendu ce que je raconte. Je me suis longtemps occupé, je m'occupe plus que jamais des enfants du peuple : eh bien ! je dois l'avouer, que de fois, lorsqu'on me les amenait, lorsqu'on se décidait enfin à les confier, pour quelques jours rapides, à mon ministère attristé, que de fois, à la vue de ces jeunes fronts sitôt flétris par le vice et de ces regards sitôt pleins d'iniquité et d'orgueil, je me disais à moi-même : Mais c'est donc le génie du mal qui a épié le premier éveil de leur raison naissante pour l'égarer, leur premier souffle pour le corrompre !

La vérité est qu'on a depuis trop longtemps accoutumé le peuple à tout mépriser, à tout profaner, pour qu'il respecte encore l'enfance.

Et, il faut que j'en fasse l'aveu avec confusion et douleur ! le plus souvent, tous mes efforts ont été sans succès contre une corruption si prématurée et si profonde ! Vainement essayions-nous de relever vers le Ciel ces pauvres âmes abaissées vers la terre : nous n'en recueillions le plus souvent que des fruits de mort ; l'impiété, plus puissante, les avait condamnées malgré nous au sort de ces plantes malheureuses, fanées en naissant, qui ne retrouvent ni beauté ni fraîcheur,

alors même qu'une terre bienfaisante leur prodigue ses sucs et le ciel sa rosée.

Si quelque chose m'étonne, c'est que l'on puisse encore s'aveugler sur les conséquences d'un fait aussi patent et aussi lamentable. J'ai vu des honnêtes gens qui essayent de se persuader que les systèmes subversifs de l'ordre public se jouent à la surface de la société : étrange illusion ! Ah ! si c'est là un jeu, il est effroyable. Qu'on aille se convaincre de la rapidité menaçante avec laquelle les principes du communisme se répandent dans les villes, parmi les populations ouvrières, et la théorie de la loi agraire dans nos campagnes ! J'ai causé longuement avec des révolutionnaires de village, avec de petits socialistes de quatorze ans : je n'ai jamais rencontré rien de plus effrayant que la simplicité de leurs criminelles espérances, rien de plus cruel que la naïveté de leurs vœux. On n'en a aucune idée, quand on ne les a pas vus et entendus.

Voilà le mal, je le répète : on essayerait vainement de se le dissimuler.

Mais qu'a-t-on fait ? que fait-on pour y porter remède ? Presque rien jusqu'à ce jour.

Et le mal n'est pas ni d'aujourd'hui ni d'hier. Des observateurs attentifs et impartiaux en ont déjà signalé, il y a plusieurs années, la naissance et les progrès.

Voici en quels termes M. Lorrain, longtemps professeur de l'Université, récemment proviseur d'un collège de Paris, s'exprime, dans son tableau de l'instruction primaire en France, à la fin de 1823, ouvrage composé sur les rapports des cent quatre-vingt-dix inspecteurs chargés de visiter cette année-là les écoles de France :

« Des Pyrénées aux Ardennes, du Calvados, aux montagnes de l'Isère, sans en excepter la banlieue de la capitale, les inspecteurs n'ont poussé qu'un cri de détresse.

« La misère des instituteurs égale leur ignorance et le mépris public mérité souvent par leur ignominie. C'est un

« spectacle immonde ! et le cœur se soulève à la lecture de ce
 « chaos de tous les métiers, de ce répertoire de tous les
 « vices, de ce catalogue de toutes les infirmités humaines.
 « Depuis l'instituteur qui se fait remplacer par sa femme
 « pendant qu'il va chasser dans la plaine, jusqu'à l'assassin
 « que l'inspecteur cherche en vain dans son école, parce
 « qu'il vient d'être conduit dans les prisons voisines, com-
 « bien de degrés dans le crime ! Depuis l'usurier, condamné
 « par le conseil municipal, jusqu'au forçat libéré ; depuis
 « l'instituteur payé par la commune pour sonner les cloches
 « pendant l'orage, jusqu'à l'instituteur prêtre de l'Eglise
 « française, combien de ministères différents ? »

M. Lorrain rapporte ensuite quelques dialogues entre l'inspecteur et les instituteurs primaires :

« Monsieur, dit un inspecteur en entrant dans quelques
 » écoles, où en êtes-vous de l'instruction morale et reli-
 « gieuse ? — Réponse : Je n'enseigne pas ces bêtises-là.

« Ailleurs (département de la Manche), une école mutuelle
 « se promène avec l'instituteur dans la ville, tambour en
 « tête, et chantant la *Marseillaise*, qu'elle interrompt en
 « passant devant le presbytère, pour crier à tue-tête : « A bas
 « les jésuites ! à bas les calotins ! » S'il en était ainsi par
 « toute la France, et qu'on vint à nous demander : Le clergé
 « français est-il favorable à l'instruction primaire ? nous
 « n'hésiterions pas à répondre qu'elle ne peut pas compter
 « sur son appui. Et cependant, sans l'appui du clergé, il
 « faut désespérer du sort de l'instruction primaire dans les
 « campagnes. »

A cela on me répondra peut-être que la situation de l'instruction primaire était en effet effroyable alors ; mais que tout s'est bien amélioré depuis ce temps. Je voudrais le croire ; mais, quand je prête l'oreille, je recueille à cet égard des aveux étranges, et j'apprends des faits qui me semblent signifier tout le contraire.

Que ne signifie pas, en effet, ce qu'a révélé à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Fayet, savant professeur de mathématiques au collège de Colmar, à savoir : *Que la classe qui a reçu l'instruction primaire commet, toute proportion gardée, plus de crimes que la classe qui n'a reçu aucune instruction*¹?

Qu'a voulu dire M. Charles Dupin par ces paroles :

Nous sommes forcés d'avouer que la complète ignorance s'allie à la moindre proportion des crimes contre les personnes, et que l'instruction supérieure l'emporte sur toutes les autres par la multiplicité des crimes !

Que devons-nous conclure de tout ceci? se demandait l'honorable M. de Corcelles, dans un rapport présenté au Conseil général de l'Orne, sur l'Instruction primaire :

C'est que l'Instruction, sans l'Education religieuse et morale, n'empêche pas... l'accroissement de plus en plus considérable des délits et des crimes !

Il y a eu, dit-on, amélioration et progrès. Encore une fois, je voudrais le croire, mais je ne le puis. La révolution de 1848 est venue malheureusement révéler la valeur de ces améliorations prétendues, et montrer en quel sens ce progrès s'était accompli.

Il ne m'en coûte pas de l'avouer : on avait fait, depuis quinze ans, de grands efforts, on avait déployé un grand zèle, on avait dépensé beaucoup d'argent pour améliorer l'*Instruction primaire*. Mais avait-on bien compris ce qu'on voulait et surtout ce qu'on devait faire? avait-on bien étudié la valeur réelle des améliorations que l'on poursuivait?

Améliorations déplorables, s'il est vrai que l'on ait cru pouvoir remédier à tout avec de l'argent, et que l'on n'ait pas seulement regardé à la grande plaie de la foi et des mœurs. Ce n'était pas un vide matériel, c'était un vide religieux et

1. Statistique de 1833-41, communiquée à l'Académie le 23 septembre 1843.

moral qu'il s'agissait de combler ! Quoi ! vous pouviez croire que vos instituteurs primaires faisaient défaut à la Religion et à la moralité du peuple, parce que l'argent leur manquait ! Quoi ! il a pu vous venir en pensée que vous auriez sauvé l'Éducation religieuse et morale du pauvre, si vos instituteurs devenaient plus riches, s'ils avaient autant et plus d'argent que le maire et que le curé du village ! Mais cette aveugle obstination de l'honnêteté sans intelligence finit par arrêter presque autant que le feraient les calculs mêmes de la perversité !

Eh ! sans doute, je suis d'avis qu'on améliore convenablement le sort des maîtres d'école, et que leur position matérielle les mette à l'abri des mauvaises tentations.

Mais est-ce que le rapport de M. Lorrain ne suffit pas à vous apprendre que, si l'argent vous délivre, ce qui n'est pas très-sûr d'ailleurs, des instituteurs primaires, *assassins et forçats libérés*, il ne vous délivrera pas des *chasseurs, des usuriers, des libertins, des apostats et des impies* ? et que ferez-vous pour le peuple avec ces gens-là ?

Et quand vous serez délivrés de tous les misérables, aussi bien que des infâmes, serez-vous bien avancés ? aurez-vous résolu le problème ? Pas le moins du monde. Trois questions capitales demeureront toujours à résoudre, à savoir : la question morale, la question religieuse et la question sociale.

Il demeurera toujours certain que l'instruction sans morale jette dans le peuple des lumières incendiaires pour lui et pour les autres ; que la morale sans religion est un frein sans puissance ; et, selon la parole déjà citée de M. Portalis, une *justice sans tribunaux* ; et qu'enfin, si les vraies lumières, si la bonne, si la sage instruction est un bienfait, pour la classe populaire, c'est l'instruction exagérée, c'est l'instruction faussée, c'est l'instruction irrégulière, qui trouble les facultés intellectuelles de ce peuple, altère son

bon sens, et, à certains jours, met ses esprits en feu et toute la société en péril.

Qu'y a-t-il donc à faire ? que doivent souhaiter les amis de l'ordre, les vrais amis de la lumière, les amis de leur pays ? Une seule chose, bien simple, c'est qu'on laisse enfin la Religion présider par l'enseignement de ses lois à l'Éducation de ce peuple ; c'est que l'instruction primaire et son ministre laïque ne soient plus les antagonistes déplorables des ministres de Jésus-Christ et de l'enseignement évangélique ; c'est qu'on ouvre les yeux sur des périls menaçants pour tous ; c'est qu'on ne repousse pas les remèdes à de si grands maux !

Voyez, quand la Religion fait cette importante Éducation du peuple, voyez avec quelle intelligence, avec quel zèle, avec quel désintéressement elle s'y dévoue ! voyez quel long temps elle y emploie ; comme elle se garde bien de l'abandonner trop tôt ! elle y consacre vingt années et plus ; elle ne la délaisse jamais : elle ne croit sa tâche accomplie qu'au jour où, dans le cœur de l'enfant du peuple, elle a élevé l'honnêteté naturelle jusqu'à la piété et à la vertu, et la vie présente jusqu'à l'éternelle vie.

« La piété du peuple, dit le savant auteur que j'ai déjà
« cité, est un admirable instinct d'Éducation. Elle lui donne
« le sentiment des convenances. Elle lui donne de la dignité,
« pour lui et pour les autres. Elle ennoblit son humilité ;
« elle agrandit sa pauvreté ; elle donne je ne sais quoi de
« vénérable à sa condition de misère et de souffrance.

« Gardez-vous d'un peuple sans religion ! Je ne parle pas
« des vices qui le rongeront et des crimes qui le souilleront,
« je parle des habitudes d'Éducation qui le rendront intrai-
« table et farouche.

« Un peuple sans religion sera orgueilleux et jaloux ; sa
« parole sera âpre et hautaine ; son aspect sera insultant ; sa
« grossièreté sera méprisante.

« Que l'Éducation donc s'applique surtout à faire revivre
 « dans le peuple la sainteté et la simplicité des mœurs do-
 « mestiques ; que l'esprit de la famille soit ravivé ; que l'au-
 « torité du père soit restaurée ; que l'exemple de la mère
 « soit vénéré ; que les enfants concourent au bien-être par
 « l'obéissance et l'amour, aussi bien que par le travail ; que
 « les ambitions soient retenues ; que la probité en soit la
 « règle ; et avec ces dispositions vertueuses dans le cœur,
 « le peuple sera assuré d'améliorer son sort sans se bercer
 « de chimères et sans poursuivre des rêveries.

« L'amélioration du sort du peuple est souvent cherchée
 « par l'instruction ; moi, je la cherche par l'Éducation.

« L'Éducation du peuple sera modeste sans ôter les
 « hautes pensées. Elle excitera l'émulation des beaux exem-
 « ples. Elle inspirera l'aversion des turpitudes et des lâ-
 « chetés. Et en cela encore elle sera chrétienne ; car le
 « Christianisme est l'inspiration de tout ce qui est noble et
 « grand. »

L'Éducation populaire, qu'elle se fasse à la ville ou au vil-
 lage, comprend d'abord les deux premières périodes de
 toute Éducation, à savoir : l'*Éducation maternelle* et l'*Édu-
 cation primaire*. La Religion sait que pendant ce temps,
 c'est-à-dire jusqu'à la douzième année de l'enfant à peu
 près, jusqu'à l'époque de sa première communion, il n'est
 pas encore réclamé par l'apprentissage de sa profession ; ou
 si cela arrive, ce n'est que par un abus et une exploitation
 tyrannique de l'enfance, que l'indignation publique doit
 flétrir.

Les instituteurs religieux du peuple prodiguent donc à ces
 douze premières années des soins d'autant plus pressés
 et plus attentifs, que leur élève leur est alors confié sans
 partage, que l'apprentissage le leur ravira bientôt, et qu'en
 renonçant alors à l'Éducation proprement dite, il commen-

cera, n'étant encore qu'enfant, à vivre et à travailler péniblement comme un homme.

Il faut le dire avec regret, non pas peut-être au même degré pour les populations agricoles de nos départements, mais au moins pour la population ouvrière de toutes nos villes, l'enfant du peuple ne saurait généralement rester sans péril au foyer domestique, surtout dans ses plus jeunes années. Il est le plus souvent abandonné, il y manque quelquefois des soins ou des choses les plus nécessaires.

Qu'a fait la Religion? Admirez ses sollicitudes et ses industries. Non, il n'y a pas un besoin, pas une misère, pas un péril de l'enfance pauvre qu'elle n'ait prévu et soulagé!

Dans la période de l'Éducation maternelle, elle entoure cet enfant des soins les plus assidus et de l'amour le plus tendre, soit dans les *Salles d'asile*, soit auprès d'une mère laborieuse, qui sait trouver dans les inspirations de son cœur et dans le courage que donne la piété chrétienne, le temps de suffire à tout. Et non-seulement pour recueillir les délaisés, la Religion ouvre des *Asiles*; elle vient même d'inventer des *Crèches* pour les abriter à leur entrée dans la vie.

Et sans parler ici de tant de maîtres charitables qu'elle envoie à ces enfants pour éclairer leur ignorance, sans parler de tant d'appuis qu'elle ménage à leur faiblesse, de tant de guides qu'elle donne à leur inexpérience, sans nommer les *amis*, les *jeunes économistes*, les *trésoriers de l'enfance*, voyez ce qu'est l'Éducation morale mise à la portée de tous et distribuée par la Religion: voyez comme elle s'y dévoue pendant trois, quatre, cinq années, soit avec ces *bons Frères*, dans les *Ecoles chrétiennes*, soit avec ses plus jeunes prêtres, dans ces autres asiles de vérité et de vertu qui se nomment les *Catéchismes*, jusqu'au jour de la première communion!

Et comment dire ce que doit être ce grand jour dans la vie de l'enfant du peuple! à quelle dignité il l'élève! quelles joies pures, quel bonheur dans l'innocence il fait goûter à

son cœur! quels engagements solennels de fidélité il lui fait prendre! quelle inspiration de vertu il répand sur sa jeunesse tout entière!

C'est surtout au jour d'une première communion qu'on voit avec admiration et avec attendrissement tout ce que peuvent la Religion et la Grâce, pour transformer et ennoblir les enfants de la nature et de la condition la plus vulgaire. C'est alors que, tout à coup, une sagesse céleste semble éclairer même les plus grossiers esprits. C'est alors qu'une douce force se fait sentir à leur cœur, les aide à se vaincre et à modérer leurs mauvaises inclinations naissantes.

J'en ai vu quelquefois auxquels il suffisait de rappeler le souvenir et les approches de leur première communion, pour les arrêter tout à coup dans la plus grande impétuosité de leurs passions, et rappeler d'abord dans leur cœur tous leurs sentiments de piété.

Ceux qui n'ont jamais vu de près les enfants du peuple élevés par la Religion s'étonneront peut-être de ce que je dis ici. Je ne raconte toutefois que mes expériences et mes souvenirs. J'ai vu chez les plus pauvres enfants, dans les Catéchismes et les Ecoles chrétiennes, des dispositions, des qualités, des vertus véritablement merveilleuses.

J'en ai vu en qui se faisait remarquer, dès leur douzième année, un mélange exquis de douceur et de fierté, de simplicité et de noblesse naturelle.

J'en ai vu même qui, sous la vulgarité de leurs vêtements, dans la simplicité naïve de leur démarche et l'abandon de leurs manières, avaient je ne sais quelle aimable majesté, surtout aux jours de nos fêtes et dans nos cérémonies religieuses.

Et à l'époque des examens solennels qu'ils devaient subir avant d'être admis à la première communion, lorsque je les interrogeais publiquement sur toutes les instructions qu'ils avaient entendues dans leurs écoles, sur la lettre du caté-

chisme et sur les explications qui leur avaient été données, en un mot, sur tous les enseignements pieux dans lesquels leurs Catéchistes et leurs bons Frères les avaient nourris et élevés, j'étais étonné et attendri, en voyant dans ces pauvres enfants, malgré leur jeune âge, malgré leur peu de savoir en toute autre matière, une science religieuse si bien possédée, un discernement si sûr, une sagesse si prématurée, et parfois même une si vive éloquence.

Je tâchais quelquefois de les surprendre en les interrogeant, et c'est moi qui étais souvent surpris et déconcerté de la sagesse et de la vivacité de leurs réponses.

Le feu qui sortait de leurs yeux, la promptitude de leur intelligence, l'assurance de leurs paroles, la douceur et la modestie qui tempéraient leur ardeur, leur donnaient un charme singulier.

Je ne pouvais rassasier mes yeux en les regardant : je ne pouvais me lasser ni de les interroger ni de les entendre, je ne pouvais détourner d'eux ni mes regards ni mon cœur.

Je me trouvais même tout à coup jeté dans une méditation profonde par ce doux spectacle, et je demeurais quelque temps silencieux.

Les autres, le regard modestement baissé ou fixé avec l'intérêt de l'amitié et de l'émulation sur leurs condisciples interrogés, se tenaient dans un silence modeste, jusqu'au moment où il leur était permis de témoigner leur vive satisfaction des succès de leurs amis, et d'éclater en applaudissements.

Je le sens : je me laisse encore entraîner ici au delà des bornes, par l'intérêt de ces souvenirs ; j'oublie trop que ces beaux jours de l'Éducation chrétienne ne se prolongent pas assez pour les enfants du peuple. Bientôt il leur faut s'éloigner de leurs écoles et de leurs bons maîtres, et c'est le lendemain même du jour de la première communion que commencent pour eux tous les périls de leur avenir ! Toutefois,

ne craignez point : qu'ils ne quittent pas la Religion, et elle ne les quittera pas non plus ; c'est alors qu'elle sent redoubler pour eux son amour et ses soins ; c'est alors que sa prévoyance devient plus haute, sa sollicitude plus maternelle et plus profonde !

A douze ans, l'apprentissage du jeune ouvrier commence, et avec cet apprentissage, son *Education secondaire*. Le pauvre enfant quitte ses *bons Frères* ; mais ils sauront le retrouver souvent encore. En même temps que, comme apprenti, il débute dans son *Education professionnelle*, et va recevoir d'une *Instruction spéciale* l'habileté, l'adresse ou la supériorité dans l'état qu'il a choisi, la Religion continuera son *Education essentielle*, et la perfectionnera par cet apprentissage même, forte Education du travail, de l'économie et de l'obéissance. Elle y emploiera de plus ses *Ecoles d'adultes*, où les infatigables *Frères* se retrouvent. Elle y emploiera ses catéchismes de *persévérance* et ses prêtres les plus dévoués. Enfin, si on la laisse faire, elle y emploiera l'*atelier* lui-même, où l'on verra des pratiques respectueuses de foi, malheureusement exilées de nos fabriques, mais dont le saint usage, aperçu encore dans quelques cantons de la Suisse, de la Savoie, de l'Allemagne et du Tyrol, donne à l'homme, à l'enfant du peuple, un noble et touchant caractère d'innocence et de dignité chrétienne, tandis que l'œil vigilant de la discipline morale protège plus que jamais l'apprenti exposé à plus de périls, et, sous le patronage de *contre-maîtres* irréprochables, devient la sauvegarde de sa jeunesse et la garantie de son avenir.

L'enfant est-il devenu jeune homme, la Religion emploie alors pour le soutenir dans le droit chemin toutes ses ressources à la fois, et l'on voit éclore, sous ses auspices, ces œuvres admirables, les conférences de Saint François-Xavier, où les *Frères* des écoles chrétiennes, les prêtres de Jésus-Christ et l'homme du monde travaillant de concert, donnent

aux ouvriers le grand enseignement qu'ils sont tous frères, et qu'il y a entre eux et les autres hommes une égalité sublime, s'ils ne se refusent jamais les uns aux autres la vérité, la charité ni la justice.

Telle est la hauteur où la Religion sait élever l'*Education commune* et vulgaire des enfants du peuple, quand on la laisse faire. Education moins brillante sans doute, mais aussi forte, aussi digne et aussi vertueuse que toute autre Education, et dans laquelle le peuple trouve les quatre grands biens de l'humanité, à savoir : le *bon sens*, le *travail*, la *Religion* et le *respect*.

Le *bon sens* et le *travail* pour lui-même, la *Religion* pour Dieu, et le *respect* pour tous : le respect qui est aussi de la religion et du bon sens; le respect qui devient au besoin toute vertu; le respect qui est tout à la fois la probité, la justice, la charité, l'obéissance aux lois, la résignation dans le malheur, l'Espérance et le regard suppliant vers le Ciel!

Oui, je l'affirme : si la Religion faisait toujours l'Education des enfants du peuple, si on lui permettait toujours de les élever à l'Ecole du respect, elle les ferait si grands dans leur simplicité, si forts dans leur vertu, si nobles et si riches dans leur travail, qu'on serait étonné de l'ordre, de la paix, de la prospérité d'un tel peuple; et la nation dont il serait le fond et la force immuable demeurerait opulente et tranquille au dedans, respectée et invincible au dehors, et serait la première nation du monde.

CHAPITRE VI

De la haute Éducation intellectuelle.

Ici deux questions se présentent à examiner :

1^o Quelle est la nature et la nécessité d'une haute Education intellectuelle?

2^o Quels sont ceux auxquels convient cette haute Education?

I

NATURE ET NÉCESSITÉ DE LA HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE

Il y a une Education *populaire*, une Education *industrielle et commerciale*, une Education *artistique*.

Il doit y avoir aussi, dans la société humaine, une haute Education intellectuelle proprement dite. C'est l'ordre de la Providence ; c'est la loi de la nature ; c'est la gloire de l'humanité.

La haute Education intellectuelle n'est pas seulement réclamée par la société, dont elle devient l'ornement et la force, et par l'humanité tout entière, qui, à de rares exceptions près, ne reçoit que d'elle la couronne du génie ; mais elle est en outre l'apanage de certaines natures privilégiées, qui ont reçu de Dieu le noble besoin et l'instinct invincible de jouir de leurs facultés, dans toute la plénitude de leur puissance et de leur action.

On le voit, et les termes mêmes l'expriment clairement, par *Haute Education intellectuelle* j'entends celle qui donne aux facultés de l'homme le plus haut développement pos-

sible et le prépare aux plus hautes fonctions sociales ; celle qui non-seulement fait l'homme, mais le perfectionne et l'achève autant que le permet la nature, et pour cela non-seulement l'établit *dans la possession de toutes ses facultés*, mais encore *dans toute la plénitude de leur puissance* ;

Education, par conséquent, qui ne se borne pas à former en lui le bon sens et le bon goût, mais qui exerce longtemps, et par là fortifie et élève ces dons naturels ; qui féconde, enrichit, épure l'imagination ; qui ennoblit la sensibilité et lui inspire un élan généreux, et quelquefois un divin enthousiasme pour tout ce qui est beau, noble et sublime ; qui communique au jugement ce degré d'activité, de pénétration et de vigueur sans lequel l'homme d'esprit est toujours médiocre ; qui donne enfin au caractère cette forte trempe, cette énergie courageuse et patiente sans laquelle on ne fait rien de grand sur la terre ;

Education dans laquelle l'instruction puise aux sources les plus abondantes et les plus pures, aux trésors les plus riches de l'esprit humain, dans laquelle la discipline prend un caractère plus marqué d'honneur, de délicatesse, de loyauté, et devient une inspiration même de la tendresse et de l'autorité paternelles ; dans laquelle, enfin, la Religion déploie ses enseignements les plus élevés, et par une foi plus éclairée et plus forte, fait jeter à la vertu dans les cœurs de plus profondes racines ;

Education qui prépare aux fonctions sociales les plus laborieuses et les plus nobles, à tous les services généraux, civils et politiques, intellectuels et moraux, spirituels et religieux des nations ;

Education qui s'applique à former ceux aux mains desquels reposeront le gouvernement, les lois, les intérêts politiques et internationaux, l'Education et la Religion des peuples : c'est-à-dire tous les hommes qui, placés par leur intelligence au faite de l'ordre social, seront appelés à di-

riger les diverses parties de l'Etat, et à faire marcher la société dans les voies de la prospérité et de la paix, de la vérité et de la justice;

Education qui réclame au moins les vingt ou vingt-cinq premières années de la vie; ceux qui la reçoivent sont destinés à gouverner leurs semblables: ne faut-il pas qu'on prenne le temps de rendre tout chez eux plus parfait et plus achevé?

Education, en un mot, qui est l'*Education humaine* par excellence, parce qu'elle forme, perfectionne et achève l'homme dans toute l'étendue de ses facultés les plus nobles, parce qu'elle prépare et élève la plus illustre portion du genre humain.

On le sait: l'étude approfondie des langues et des littératures française, grecque et latine est la grande forme intellectuelle de cette haute Education.

C'a été de nos jours une chose étrange: ce qu'on nomme le côté positif des choses est devenu si généralement le point de vue du siècle; les intérêts matériels ont acquis parmi nous tant de prépondérance, et ont été un moment, du moins, si dominants et si forts, qu'il n'y avait rien de plus commun que d'entendre contester la nécessité de cette haute Education des âmes.

On n'apercevait même plus de quelle importance il est pour tous que les classes élevées, que les classes dirigeantes de la société, ne soient pas uniquement pourvues de connaissances spéciales et professionnelles, comme si les grandes vertus sociales et religieuses, qui protègent et font fleurir les mœurs, qui inspirent le dévouement civil et le courage politique, ne leur étaient pas nécessaires avant tout!

Comme si les connaissances générales, qui étendent et fortifient l'esprit n'étaient pas propres, par là même, à perfectionner les connaissances plus matérielles et plus positives!

Comme si, en substituant à la haute Education intellectuelle l'enseignement tout professionnel, on ne condamnait pas la société à n'être plus qu'un corps sans âme, à n'agir que d'après les vues bornées d'un instinct sans lumière, à ne plus marcher que dans les voies étroites d'un avancement sans progrès véritables !

Comme si l'étude sérieuse et approfondie, l'étude intelligente des trois langues et des trois grandes littératures grecque, latine et française, ne plaçait pas l'école des philosophes les plus profonds, des poètes les plus sublimes, des moralistes les plus sages, des historiens les plus graves !

Comme si ces humanités¹ contre lesquelles on s'est tant récrié, avec plus d'ignorance peut-être que de mauvais vouloir, n'étaient pas simplement le perfectionnement de la raison et du langage, par la méditation des plus beaux monuments de la pensée et de la parole humaines

Comme si, depuis trois siècles, elles n'avaient pas élevé l'Europe, et fait, pour le bonheur et la gloire de la société tout entière, les hommes *d'une humanité supérieure* !

Non : quoi qu'on en ait dit, il n'en demeure pas moins vrai, et il le sera toujours, que la Littérature, l'Histoire, l'Eloquence et la Philosophie sont filles des *Humanités*, et reines du monde.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'à très-peu d'exceptions près, ce sont les littérateurs, les historiens, les orateurs et les philosophes, qui ont exercé et exerceront toujours, dans leur siècle et dans leur pays, une influence² directrice profonde et universelle.

1. *Humaniores litteræ.*

2. Influence bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse, vivifiante ou mortelle, selon que ces grands conducteurs des esprits demandent eux-mêmes leur direction à la vérité, à la vertu, c'est-à-dire à la Religion; ou bien ne s'inspirent que de l'orgueil de leur raison et des vicioux penchans de leur cœur. Mais, salutaire ou pernicieuse, cette influence sera toujours réelle, toujours puissante.

Je le demande, en effet, que serait la magistrature, si désormais toute l'Éducation du magistrat était faite uniquement dans le Code?

Que serait la diplomatie, si l'Éducation du diplomate était bornée à l'étude matérielle du droit des gens?

Que serait le gouvernement des nations, qu'on me permette ce singulier langage, si, pour toute préparation, il avait le surnumérariat des ministères?

Que serait même l'art, la haute industrie et le haut commerce, si toute l'Éducation de l'artiste, du grand industriel, du grand commerçant, se faisait uniquement dans un atelier, une manufacture, une usine ou un comptoir?

Les génies que l'on voit éclore sans culture sont rares; et j'affirme, pour l'avoir observé au moins quelquefois de près, qu'ils n'atteignent jamais le point élevé de développement naturel que l'Éducation leur eût certainement donné.

Dans la littérature même l'esprit ne suffit pas : les connaissances littéraires et la force que donne la haute Éducation sont indispensables. Si tel poète eût fait ses humanités, il eût peut-être été supérieur; tandis qu'il n'est que touchant, léger, gracieux, quelquefois énergique, mais inégal, et admiré moins à cause de son talent même que de la condition où il est né.

Quel serait, d'ailleurs, le terrain commun sur lequel se rencontreraient toutes les intelligences d'élite, appelées, d'une manière ou de l'autre, par la Providence, à servir leur pays dans les grands emplois, et à aider leurs semblables? Ne faut-il pas que tous ces hommes puissent se retrouver et s'entendre à une certaine hauteur?

Si le besoin d'hommes spéciaux doit faire restreindre, pour un grand nombre, le cercle des connaissances à des notions toutes professionnelles, ne faut-il pas, au moins, que les classes supérieures, que les hommes placés au sommet de la société, qui en sont comme la tête et le cœur, montent

plus haut, cherchent un horizon plus étendu, et respirent un air plus pur?

Ne faut-il pas que toutes les sommités sociales, — et ici je parle aussi bien des sommités industrielles, commerciales et militaires, que de la magistrature et du sacerdoce, que des instituteurs de la jeunesse et des législateurs des peuples, — ne faut-il pas que tous aient reçu une Education assez large, une Education assez forte, une Education assez haute, pour qu'elle les rapproche tous les uns des autres dans ces régions supérieures où il convient à l'honneur, et, je l'ajoute, à la félicité du genre humain, que ceux qui sont les chefs et les fils aînés des nations se rencontrent et s'expliquent sur les intérêts généraux de l'humanité?

Le genre humain, que ces nobles et religieuses intelligences représentent, en aura plus de force et de vie; il verra de plus loin; il sera placé plus haut; à leur suite, il pourra marcher avec sécurité sur les hauteurs de la terre, et s'appliquer à la contemplation paisible des vérités surnaturelles et divines dont le Christianisme a fait le plus noble apanage de l'humanité.

Et, s'il faut le dire, la vie matérielle n'y perdra rien; car elle ne peut être oubliée la parole du publiciste qui s'écriait : « Chose admirable ! la Religion chrétienne, qui semble « n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore « notre bonheur dans celle-ci. »

Et d'ailleurs, qui ne le sait ? les grands siècles littéraires ont presque toujours précédé les siècles des grandes découvertes scientifiques, et les ont préparés.

Aristote et Théophraste, les premiers naturalistes de la Grèce, le grand Hippocrate, fermèrent le siècle de Périclès, où ils s'illustrèrent aussi à d'autres titres.

Ptolémée fut de l'École d'Alexandrie.

Varron était contemporain de Cicéron ; Pline l'Ancien suivit le siècle d'Auguste.

La renaissance des lettres, dans l'Europe moderne, fut aussi l'époque des grandes découvertes.

Kepler, Pascal, Descartes, Torricelli, Newton, furent du dix-septième siècle.

Enfin Lavoisier, Bertholet, Cuvier et les autres n'ont paru chez nous qu'à notre troisième ou quatrième siècle littéraire.

Non, non, laissez prendre à quelques intelligences tout le développement dont l'esprit humain est capable, et tout y gagnera, et le profit en sera pour tous.

Et, d'ailleurs, la vie des nations ne consiste-t-elle donc que dans le bien-être et dans la force matérielle ?

La dignité des mœurs publiques ne contribue-t-elle pas à leur bonheur ?

Les lettres ne sont-elles plus un noble ornement pour les peuples ?

La Religion n'est-elle plus leur guide, leur consolation, leur espérance et la plus chère de leurs traditions ?

Faut-il brûler les archives où l'esprit humain a déposé ses méditations les plus sublimes, ses élans les plus purs, et ne plus les redire aux générations à venir ?

Faut-il attacher l'humanité tout entière à la glèbe !

Faut-il étendre sur tous les esprits le niveau des connaissances matérielles, et en faire les fourches caudines de l'intelligence humaine ?

Faut-il donc enfin tailler au mètre toutes les puissances du génie de l'homme, tous les fils les plus glorieux de l'humanité, comme une forêt coupée partout à la même hauteur, et où l'œil ne découvre plus ces grandes et nobles tiges, ces beaux arbres protecteurs de la terre, qui sont l'honneur du sol par la force de leur tronc, par l'étendue de leurs rameaux, par la richesse et la fraîcheur de leur feuillage, et

dont la superbe tête se dore et s'illumine magnifiquement aux rayons du soleil ?

Non, pour l'honneur, et, je l'ajouterai, pour le vrai bonheur du genre humain, il faut relever et perpétuer dans ceux qui sont ses chefs et ses guides naturels les traditions de haute intelligence et de forte raison, de vertu délicate et de religion profonde.

Que ceux-là, au moins, puisqu'ils doivent être l'âme de la vie sociale, ne se réduisent pas au matérialisme d'une Education purement *positive*, et que, par eux, ceux qui sont comme les membres et le corps actif de la société sentent au moins qu'un esprit supérieur les soutient et les anime.

Oui, il importera toujours à une nation d'avoir des hommes politiques dont la jeunesse ait été formée aux leçons de Tacite et de Bossuet ; des orateurs qui aient connu Démosthènes et Cicéron et les chefs-d'œuvre de l'éloquence évangélique ; des magistrats qui aient prêté l'oreille aux mille accents des souffrances humaines, en même temps qu'aux leçons de la sagesse antique sur la justice absolue ; des philosophes qui aiment à profiter des traditions du bon sens et du génie, et des grands enseignements de la foi ; des poètes et des littérateurs qui soient formés à l'école du goût, de la raison et de la vertu ; des militaires, des marins, sachant autre chose que la manœuvre et la théorie, capables de l'enthousiasme de leur profession et sensibles aux inspirations de la vraie gloire ; des industriels et des commerçants, qu'une forte Education ait rendus capables des grandes vues et des vastes entreprises ; des hommes enfin qui aient l'intelligence des intérêts supérieurs de l'humanité, qui mettent leur honneur plutôt à en être les protecteurs que les dominateurs, et qui trouvent plus de joie à la défendre qu'à l'opprimer.

est vrai : l'industrie, les arts, le commerce ont pris dans vie des peuples une place plus considérable qu'ils ne l'avaient jamais eue, et, loin de m'en troubler, j'en bénis la

Providence ; mais ce n'est pas une raison pour en faire le couronnement de l'édifice social. C'est au contraire un motif pour donner à la *haute Education* de l'âme une attention plus sérieuse et des soins plus nécessaires que jamais, afin que la vie *intellectuelle* et *morale* des peuples s'élève plus haut encore que leur vie matérielle, et n'en soit pas écrasée ou flétrie.

Que les amis de la vérité et de la vertu ne s'effrayent pas, comme je les vois quelquefois le faire, des progrès matériels ; seulement, qu'ils comprennent bien que ces progrès leur imposent le devoir de travailler désormais à élever leur esprit, leur cœur et leur conscience, avec d'autant plus de constance et d'énergie, que le rôle de la matière s'agrandit dans le monde. Dans cette haute sphère, plus qu'ailleurs, le progrès est toujours possible, toujours glorieux ; la vertu est plus difficile aux siècles de luxe, et sous la pourpre de l'opulence et de l'industrie que sous la bure et l'armure de fer des temps barbares, mais elle a peut-être aussi plus de dignité, de noblesse et de douceur.

La Religion, d'ailleurs, et l'intelligence humaine ont des ressources infinies qui leur permettent de mettre l'homme intellectuel et religieux toujours au niveau et même à la tête du progrès matériel, quel qu'il soit.

Le Christianisme n'a pas essayé ses premières forces sur un monde ignorant et barbare ; et lorsqu'un tel monde lui a été donné, tous ses efforts ont eu pour but de l'élever au-dessus du monde civilisé et poli qui précédait, et il y est parvenu ; et ce monde nouveau, c'est nous !

Et il y est parvenu, en nous faisant profiter des antiques enseignements profanes, ennoblis et purifiés par lui, et en y ajoutant les leçons, les vérités ou les vertus qui n'appartiennent qu'à lui-même.

Quoi qu'on ait dit et fait, il demeure aujourd'hui que le Christianisme est encore et sera toujours la vieille et forte

sève des sociétés modernes, sans laquelle la civilisation la plus avancée ne produit rien de nouveau qui soit grand, qui soit pur, qui soit beau et vraiment durable.

Les premières imprimeries florissantes furent, on le sait, établies au Vatican.

C'a été une sage inspiration de demander à la Religion ses vœux et ses bénédictions pour les chemins de fer et les bateaux à vapeur. Malgré quelques préjugés sans lumière et d'étroites rancunes qui se retrouvent encore çà et là contre nous, on abjure enfin de trop superbes dédains, et on comprend que, si l'Évangile et la croix venaient tout à coup à nous manquer, nous retomberions dans la barbarie.

Je conclus :

Que le Christianisme pénètre donc profondément l'Éducation de ceux qui sont appelés aux grandes fonctions, aux grands services de la société : quoi qu'on fasse, rien n'importera jamais plus que l'Éducation intellectuelle et religieuse des hommes qui doivent être l'âme, la pensée et le principe de vie du corps social.

Ne croyons pas avoir travaillé en vain, lorsque nous aurons donné à quelques-uns des enfants de la France une haute Éducation intellectuelle, sans application immédiate à telle ou telle profession, peut-être ; si cette Éducation les aide à recueillir tous les trésors de l'esprit et de la sagesse humaine, elle en aura fait ces hommes, si bien nommés dans la langue française, des hommes distingués, des hommes supérieurs : lesquels, après tout, si l'Éducation que je réclame pour eux a été vraie, forte et saine, comme elle doit l'être, resteront toujours les guides, les bienfaiteurs et les maîtres de leur siècle et de leur pays.

I I

QUELS SONT CEUX AUXQUELS CONVIENT LA HAUTE ÉDUCATION
INTELLECTUELLE

La haute Education intellectuelle convient à tous ceux qu'une *position providentielle*, une *nature plus riche*, ou une *vocation plus haute*, appellent à recevoir un développement d'esprit, de caractère, de conscience, plus ferme, plus étendu, plus élevé, plus profond.

Elle convient à tous ceux qui devront occuper dans la société humaine une situation importante et y exercer une certaine influence générale ; qui auront besoin, par conséquent, d'être des hommes plus complets, plus éclairés, plus parfaits, plus dévoués, puisqu'ils doivent guider les autres dans les voies de la civilisation et du progrès littéraire, scientifique, industriel, politique, religieux et moral.

Elle convient, en un mot, à tous ceux pour qui *les dons naturels reçus de Dieu*, une *position sociale acquise*, ou *les devoirs d'une vocation certaine*, rendent nécessaire un développement supérieur de toutes les puissances de la nature humaine.

Tous ceux-là, s'ils ont une capacité vulgaire, — car il peut arriver qu'avec une capacité vulgaire on ait une position sociale, ou même une vocation qui ne le soit pas, — seront élevés par la haute Education au-dessus du vulgaire : et s'ils ont de belles facultés, elle en fera des hommes éminents, de la plus haute portée sociale ou religieuse.

La haute Education intellectuelle est donc convenable, même nécessaire : 1° pour toutes les fonctions qui exigent par elles-mêmes un grand développement de l'esprit, du caractère et de la conscience, c'est-à-dire pour toutes les fonctions d'autorité, pour tous les grands services sociaux : pour la magistrature, la législation, le gouvernement, la

diplomatie et les affaires politiques, la haute littérature, la philosophie, l'Éducation, le sacerdoce.

2° La haute Éducation est quelquefois nécessaire pour les degrés élevés de certaines autres professions qui, par elles-mêmes, ne semblent pas la requérir.

J'entrerai dans quelques détails et parlerai d'abord des fonctions qui réclament par elles-mêmes la haute Éducation ; la magistrature, par exemple.

Le magistrat a besoin, au plus haut degré, de raison, de jugement, de perspicacité, de fermeté : il a besoin d'une sensibilité noble et grave, d'une élocution claire et précise, d'une conscience intègre et éclairée.

Toutes les facultés austères de l'homme doivent être perfectionnées dans celui qui est appelé à juger les hommes.

La haute Éducation lui est donc nécessaire : elle est pour lui un *besoin de profession*.

Cette Éducation non-seulement forme en lui l'homme distingué, l'homme complet, mais elle prépare aussi le magistrat.

On peut même dire qu'elle l'aide d'un côté plus positif comme *juriste*.

Par une disposition de la Providence, il est arrivé que les sources du droit humain, du droit européen, se trouvent dans la littérature latine : le Code Justinien est un des fondements du Code français. Presque tous les juristes, même des temps modernes, ont écrit en latin. Dès lors la *partie instructive* de la haute Éducation est devenue pour le *magistrat* une partie essentielle de son *instruction professionnelle*. Les humanités, pour lui concourent, tout à la fois, à orner l'homme, à préparer le *magistrat*, et même à instruire le *juriste*.

Mais supposons un moment que la haute Éducation intellectuelle et morale lui ait fait défaut, n'ait pas préparé ses facultés, comme elles avaient besoin de l'être, qu'arrivera-t-il ?

S'il étudie le droit dès son enfance, il en sera écrasé ; et, en tout cas, il n'en sera pas autre chose qu'un *praticien* dont l'intelligence est bornée à la lettre du Code : au lieu d'être l'*homme des lois*, il sera un *homme de loi*, ce qui est fort différent.

La haute Éducation, au contraire, en fera un *magistrat honorable*, même s'il n'est qu'un homme ordinaire ; et, s'il est supérieur, elle en fera peut-être un Lamoignon ou un Molé.

Cette Education est-elle moins nécessaire pour le gouvernement des Etats, pour les affaires politiques ! oserait-on le dire ?

Qui a plus besoin d'un développement complet de la raison, du jugement, du caractère, de la conscience, que celui qui peut, qui veut un jour gouverner les hommes ? A quel *manuel* de connaissances spéciales pourra-t-on réduire un art qui suppose les connaissances les plus générales, bien plus, qui suppose presque toutes les connaissances ? Où vous formerez-vous à cet art, si ce n'est aux leçons des sages et aux grands enseignements de l'histoire, si ce n'est en étudiant les monuments les plus illustres de la réflexion et de l'expérience ? Où puiserez-vous la force de caractère, si ce n'est en passant au moins les vingt années de votre enfance et de votre première jeunesse à l'école d'une discipline vigilante et ferme ? Comment connaîtrez-vous le lien des esprits et des cœurs, et le secret de faire fleurir les sociétés, si la Religion ne vous a ouvert les trésors de sa sagesse.

La *Diplomatie*, qui est l'art de traiter de peuple à peuple, et qui décide souvent les intérêts les plus généraux de l'humanité, exige-t-elle moins la haute Education intellectuelle et morale ? Suffira-t-il pour elle de savoir l'anglais et l'allemand, et d'avoir fait un cours de droit public sous un professeur quelconque ?

Qui ne sent aussi la nécessité d'une forte et vaste Educa-

tion intellectuelle, pour le *littérateur*, le *philosophe* et l'*historien*?

Le nombre de ceux-ci est sans doute restreint : mais leur influence est grande. C'est sur leurs opinions que la jeunesse forme les siennes. En eux l'ignorance est le moindre des maux. Le défaut de raison, de jugement, de goût ; l'absence de foi, l'immoralité, l'instabilité du caractère, la légèreté de la conscience, sont bien autrement désastreux.

Sans cette forte et haute Education, la France sera longtemps égarée par des *littérateurs* aussi dépourvus de raison que de sens moral, par des *historiens* systématiques et menteurs, par des *philosophes* incapables de persuader une vérité, et d'enseigner une vertu.

Enfin, pour l'*Instituteur* et pour le *Piètre*, la haute Education est un moyen indispensable d'action, et par là même un devoir sacré. Ce serait une témérité criminelle d'aborder de telles vocations, sans avoir cherché à acquérir toute la perfection intellectuelle et morale dont on est capable. En particulier, ceux qui sont appelés au sacerdoce ne doivent jamais oublier que leurs fonctions seront les plus hautes, les plus graves, les plus délicates : jamais leur Éducation ne sera trop parfaite : le prêtre est celui qui a le plus besoin d'être l'*homme complet* : il a besoin d'être *tout l'homme*, et presque un homme divin, pour représenter dignement l'homme auprès de Dieu, et Dieu auprès de l'homme, pour devenir tout à la fois l'*homme du peuple* et l'*homme de Dieu*.

Voilà quelques-unes des professions qui réclament la haute Education de toute nécessité ; mais il en est d'autres, qui, sans exiger pour leur accomplissement rigoureux les connaissances générales et le développement d'esprit que donne la haute Education, en retirent néanmoins d'immenses avantages ; il en est un grand nombre où cette Education donnera une incontestable supériorité ; où elle rendra *éminent* :

L'*État militaire*, par exemple, où sans cette Education on

pourra devenir un lieutenant-colonel, quelque chose de plus même; mais jamais, sauf les rares exceptions que la nature fait pour le génie, jamais un *grand capitaine*, jamais un *Condé*, avec le coup d'œil d'aigle, à vingt ans¹;

La marine, où l'on pourra être un Jean Bart, mais jamais un Tourville;

L'administration publique, où l'on sera par une forte et brillante Education un grand ministre, un Sully, un Colbert, au lieu d'être un ingénieur des ponts et chaussées, ou un chef de division.

Dans ces sortes de professions, certaines connaissances *spéciales* tiennent sans doute et doivent tenir une plus large place que dans les autres: sans doute aussi ce qu'enseigne la haute Education est moins rigoureusement requis pour la profession elle-même; mais est-il inutile de fortifier, par le développement d'esprit qu'elle donne, les facultés qu'exigent ces sortes de vocations?

Souvent, bien loin de nuire à cette vocation spéciale, les humanités, qui peut-être vous semblent inutiles, en deviendront comme la base, la racine: elles en conserveront la sève et la fortifieront; elles la nourriront de sucS généreux appropriés à tout ce qui est grand et beau, et lui feront porter ainsi des fruits plus magnifiques et plus forts.

Certes, je ne conteste pas qu'il ne soit nécessaire d'appliquer alors l'enfant à d'autres études. C'est ce que doivent décider un père éclairé, un sage instituteur.

Je crois même qu'il faut sacrifier quelquefois tel genre d'instruction, telle partie des humanités, des lettres grec-

1. Condé avait reçu chez les Jésuites, au collège de Bourges, la plus haute, la plus forte Education intellectuelle. Dans son enfance, il ne pouvait obtenir aucune faveur de son père, sans lui en présenter la requête dans une lettre écrite en latin.

A quinze ans, il avait achevé les Institutes de Justinien; il écrivait à son père, le 21 novembre 1635: *Ut finem hodie Institutionibus Justinianis imposuerim feliciter.*

ques ou latines ; mais l'Éducation, jamais. D'une manière ou d'une autre, achevez toujours de développer, d'élever l'esprit de l'enfant, de former son caractère, sa conscience et son cœur.

Je ne dois pas quitter l'examen des choses qui nous occupent en ce moment, sans répondre à une dernière question qui se présente naturellement après celles que nous venons de poser et de résoudre :

Que faut-il faire pour ceux à qui cette haute Education ne convient évidemment pas, et qui sont nés cependant dans une position qui semble la réclamer ?

Je réponds qu'il faut d'abord distinguer ici deux natures d'enfants :

1° Ceux en qui une incapacité radicale pour l'étude des lettres se trouve, et à qui la haute Education ne convient pas, uniquement à cause de l'instruction qu'elle donne ;

2° Ceux qui, avec des facultés très-heureuses, ont une nature irrégulière et fortement prononcée, qui les empêche de se plier aux formes ordinaires de la haute Education intellectuelle.

Quant aux premiers, il faut observer de près leur aptitude ; déterminer, d'après cette observation, les études qui leur conviennent, et les y appliquer spécialement ; en faire le fond, le pivot de leur Education intellectuelle : mais il ne faut jamais oublier qu'il doit toujours y avoir Education : *intellectuelle*, autant qu'on le pourra ; *morale* et *religieuse*, sans restriction.

J'ai eu déjà occasion de l'indiquer en traitant de l'enfant et du respect qui est dû à la liberté de son intelligence. Les *humanités* ne sont pas le seul moyen de développer l'esprit : il y a les *arts* ; il y a les *sciences naturelles* ; il y a surtout l'*histoire*.

L'histoire peut devenir, pour certains enfants, le pivot

de l'Éducation intellectuelle ; pour d'autres, ce seront les sciences : les *sciences exactes* même pourraient convenir en certains cas : une étude approfondie de la Religion m'a plusieurs fois aidé puissamment. J'étonnerais peut-être trop, si j'indiquais pour certaines natures des *études philosophiques et morales*, et pour d'autres des lectures instructives et amusantes dont on les obligera à rendre compte, entremêlées d'*exercices gymnastiques* variés et fréquents, mais réglés.

Mais, quel que soit le genre d'étude et d'application qu'on choisisse, il faut toujours que la loi du travail, qui est la grande loi de l'Éducation, soit accomplie.

Quant aux seconds, je reconnais qu'il y a certaines natures auxquelles les formes ordinaires de l'Éducation classique ne paraissent pas convenir, et qui semblent de bonne heure comme irrésistiblement entraînés vers des vocations spéciales, et en apparence incompatibles avec un système régulier d'*études littéraires*.

Tels sont, par exemple, les enfants en qui se révèle de bonne heure le goût de la marine. Je ne citerai que ceux-là : je suis aise d'en dire ma pensée, et ce que l'expérience m'en a appris.

La Providence semble les signaler elle-même à l'observation attentive : il y a en eux des signes de vocation, des caractères parfaitement significatifs.

Ils ont à la fois quelque chose de fort et de contenu qui les dompte au besoin et aussi quelque chose d'ardent et d'impétueux qui les entraîne : quelque chose de grave qui les porte à réfléchir, et quelque chose d'aventureux qui précipite leurs réflexions à travers les champs de l'espace ; il y a dans leurs mouvements physiques un besoin d'exercice rude, de déploiement plus libre ; il leur faut de l'air, un grand horizon, un vaste *spaciement*, qui puisse donner à leurs qualités et à leurs défauts un développement légitime et sans dangers ;

il leur faut des cordages à manier, des voiles à tendre, des mâts à dresser, des mers à parcourir, des tempêtes à braver ; il leur faut l'Océan, les grandes Indes, les grandes découvertes, le Nouveau-Monde, les flots soulevés !

Les formes de l'Éducation ordinaire ne leur conviennent pas : je l'ai vu, je l'ai éprouvé plusieurs fois, mais on ne doit point s'en attrister.

Dieu est admirable en toutes ses œuvres, et il a donné à ses enfants tout ce qui est nécessaire pour que sa Providence sur eux fût justifiée.

Ils sont plus sauvages, il est vrai, mais aussi plus sérieux et plus attentifs ; ils paraissent violents, mais au fond, ils sont doux et généreux ; et, quand il le faut, au milieu du péril, par exemple, ils ont un courage d'esprit et un calme extraordinaire. Quelquefois on les croit étourdis, légers, et sans grande conscience : on se trompe. J'ai connu peu d'enfants plus méditatifs et plus profondément religieux.

A des natures de ce genre, sans aucun doute, on ne doit pas imposer la marche régulière d'un collège, et les assujettissements uniformes de l'Éducation classique ; mais on ne doit pas non plus les abandonner à eux-mêmes. Prêtez-vous, puisqu'il le faut, aux exigences de leur nature ; mais ne perdez jamais de vue la nécessité de développer leur intelligence et leur cœur, d'éclairer et d'affermir leur foi, en même temps que vous donnerez à leur caractère, et au besoin à leur corps, le mouvement qu'il réclame.

Je l'ai dit : il est rare que ces esprits-là ne rachètent pas leurs écarts par plus d'énergie et de vivacité : donnez-leur donc toute l'Éducation intellectuelle dont ils sont susceptibles, et surtout le développement religieux et moral, grave, profond, généreux, dont ces âmes ardentes sont presque toujours plus capables que d'autres.

Si ces lignes arrivent jamais sous les yeux des jeunes

marins que j'ai élevés, ils verront que leur ancien ami n'a jamais désespéré d'eux : c'est avec un profond attendrissement que je leur envoie ce souvenir et mes vœux, à travers les orages et la vaste étendue des mers qui nous séparent.

CHAPITRE VII

Des Petits-Séminaires.

LEUR NÉCESSITÉ ET LEUR SPÉCIALITÉ

Les Petits-Séminaires sont les pépinières de l'Eglise de France ; c'est là comme dans sa première source, qu'elle se renouvelle ; là est le berceau de ses prêtres, l'école première de ses docteurs, le sol originaire de ses apôtres, l'asile de la plus religieuse Education.

Aussi, on sait les grands sacrifices que font chaque jour NN. SS. les Evêques pour assurer l'existence et la prospérité de leurs Petits-Séminaires. En effet, tout ce qui concerne ces précieux établissements touche de près aux droits et aux intérêts les plus chers et les plus sacrés de la Religion parmi nous.

On n'a point encore oublié avec quelle unanimité de sentiments, avec quelle fermeté de conduite, avec quelle élévation de langage, l'Episcopat français tout entier a protesté contre les entraves oppressives des ordonnances de 1828.

Et tout récemment encore, dans la controverse mémorable soulevée par cette grande question, nos Evêques ont fait de

nouveau entendre leur voix avec cette modération et cette force dont leurs protestations ont offert constamment un si noble et si touchant modèle.

Enfin, le Chef suprême de l'Épiscopat catholique, ce Pontife immortel qui préside aujourd'hui si glorieusement aux destinées de toute l'Église, adressait, naguère, à tous les Evêques du monde, ces solennelles paroles :

« Vénérables frères, continuez à déployer tous les efforts, « toute l'énergie de votre zèle épiscopal, pour l'éducation « des jeunes clercs ; que par vos soins on leur inspire, même « dès l'âge le plus tendre, le goût d'une piété et d'une vertu « solides ; qu'ils soient initiés sous vos yeux à l'étude des « lettres, à la pratique des fortes et saintes disciplines. Aug- « mentez, s'il le faut, le nombre de ces institutions pieuses ; « placez-y des maîtres et des directeurs excellents et ca- « pables ; veillez sans repos, et avec le dévouement le plus « entier, afin que dans ces saints asiles les jeunes clercs « soient constamment formés à la science et à la vertu, mais « toujours conformément à l'enseignement catholique, sans « le moindre péril de contact avec l'erreur, de quelque es- « pèce que ce soit. »

Certes, après de telles paroles, on le comprend : attaquer les Petits-Séminaires, ce serait blesser au cœur l'Église et son sacerdoce.

Je le sais, quelques esprits, préoccupés de vieilles rancunes et cédant à des préjugés étroits, essayent encore de révoquer en doute la nécessité et la spécialité des Petits-Séminaires. J'ai déjà combattu ces adversaires de nos saintes écoles ; je crois devoir les réfuter une dernière fois, et déposer dans cet ouvrage les preuves irrécusables de leur erreur.

Mes lecteurs, je l'espère, me continueront encore ici leur bienveillante attention : cette question a d'ailleurs toujours excité un juste et profond intérêt. Elle est aujourd'hui plus

importante que jamais. Les Petits-Séminaires viennent d'être affranchis de la longue et douloureuse oppression qui pesait sur eux. Les regards des familles chrétiennes se tournent enfin librement vers ces maisons saintes. Il est donc utile de les bien faire connaître, d'en définir exactement la nature, le vrai but, la spécialité convenable; et d'expliquer, par là même, quel religieux respect est dû par tous à la liberté des vocations sacerdotales.

Les lois solennelles que l'Eglise a portées pour instituer les Petits-Séminaires, toutes les règles qu'elle a tracées à ce sujet, le fait même de leur existence dès les premiers siècles du Christianisme, prouvent invinciblement qu'ils ont toujours été jugés indispensables.

Je dois l'ajouter : les hommes d'Etat les plus éminents ont reconnu et proclamé la nécessité de ces maisons spéciales non-seulement pour l'Eglise, mais pour l'Etat et pour la société elle-même.

Cette nécessité des Petits-Séminaires est manifestement fondée sur la nature des choses.

N'est-il pas évident qu'il importe de former de bonne heure les jeunes gens aux habitudes ecclésiastiques; de les préserver, dès le premier âge, des dangers du monde et du scandale des mœurs publiques; d'étudier et de cultiver en eux le germe de vocation qu'ils peuvent avoir reçu de Dieu; de les appliquer enfin à des études spéciales et en rapport avec les fonctions sacrées qu'ils rempliront un jour?

L'Eglise, en établissant ces Écoles, en régiant tout ce qui constitue leur existence, en les entourant de toute sa sollicitude, n'a donc fait que céder à un impérieux besoin, qu'obéir au devoir qui lui est imposé de former elle-même et de perpétuer son sacerdoce.

Et voilà pourquoi l'existence des Petits-Séminaires avait précédé les lois elles-mêmes; ces lois ne sont venues que

pour fortifier ou relever des institutions déjà fondées : il est facile de s'en convaincre en consultant les annales de l'Église.

Dès les premiers temps, des écoles cléricales florissaient à Alexandrie, à Rome, à Hippone, et dans toutes les parties du monde catholique : saint Léon le Grand le suppose, lorsqu'il ordonne aux Évêques d'Afrique, que ceux-là seuls soient promus au sacerdoce qui auront passé leur vie entière, *dès leurs premières années*, dans les exercices de la discipline ecclésiastique ¹.

Après les troubles des premiers siècles, dit le savant pape Benoît XIV, et lorsque la tranquillité fut rétablie, on s'empressa d'ériger les Séminaires épiscopaux, dans lesquels, sous les yeux de l'Évêque, *les plus jeunes clercs* devaient être élevés et instruits jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de recevoir les ordres sacrés ; et d'après le cinquante-cinquième canon du Concile de Nicée, il est ordonné aux chorévêques d'élever les clercs, de les distribuer dans les églises, et de veiller à ce qu'ils soient bien enseignés. Aux siècles suivants, il est moins question des Séminaires épiscopaux, parce que, dit encore Benoît XIV, on érigea des collèges de clercs dans l'intérieur des monastères.

On le comprend : je ne viens pas faire ici sur ce point une dissertation savante : je me borne à quelques citations décisives : si ce que j'avance était contesté, je m'engagerais facilement à le prouver par tous les monuments de l'histoire ecclésiastique. J'ai déjà cité saint Léon et Benoît XIV : les Souverains Pontifes ne sont pas seuls à élever la voix : les Conciles parlent à leur tour ; je me bornerai à en citer quelques-uns :

« Nous ordonnons, dit le Concile de Tolède (563), que les

(1) *Non promovendi sunt... nisi illi quorum omnis ætas a puerilibus exordiis usque ad proveciores annos per disciplinæ ecclesiasticæ stipendia ecurrisset.*

« enfants destinés à la cléricature soient instruits, *dès leurs premières années*, dans la maison de l'Église, sous l'œil de l'Évêque, et par le chef qu'il désignera. »

Le Concile de Vaison (529) allait plus loin encore, et ordonnait que la maison de chaque prêtre devint en quelque sorte un Petit-Séminaire, et il attestait que c'était l'usage universel en Italie¹.

Le sixième Concile de Paris tient à peu près le même langage.

Je devais au moins rappeler quelques-uns de ces anciens monuments, parce que plusieurs écrivains modernes ont avancé que ce soin spécial de l'enfance cléricale était postérieur au Concile de Trente : c'est là une étrange et grossière erreur ; l'immortel Concile n'a fait, sur ce point, que confirmer tous les décrets des Conciles précédents ; voici ses graves paroles :

« Il n'est pas possible que les jeunes gens, sans une protection de Dieu très-puissante et toute particulière, se perfectionnent et persévèrent dans la discipline ecclésiastique, s'ils n'ont été formés à la piété et à la religion dès leur tendre jeunesse, avant que les habitudes des vices les possèdent entièrement ; le saint Concile ordonne que toutes les Églises cathédrales, métropolitaines et autres supérieures à celles-ci, chacune selon la mesure de ses facultés et l'étendue de son diocèse, seront tenues et obligées de nourrir et élever dans la piété, et d'instruire dans la profession et discipline ecclésiastique, un certain nombre d'enfants de leur ville et diocèse, ou de leur province. »

Au reste, je l'ai dit, nous ne sommes pas seuls à penser ainsi sur la nécessité des Écoles spéciales au sacerdoce :

« Il faut, disait M. Portalis, il faut que la jeunesse destinée

1. *Placuit ut omnes presbyteri qui sunt in parochiis constituti, secundum consuetudinem quam per totam Italiam satis salubriter teneri cognovimus, juniores lectores secum in domo recipiant, et erudire contendant.*

« à la cléricature soit nourrie, dès l'âge le plus tendre, à
 « l'ombre du sanctuaire, qu'elle y croisse dans la piété,
 « qu'elle y soit disposée, par la prière et de religieuses habi-
 « tudes, à cette vie de sacrifice et d'abnégation qui doit être
 « la sienne; qu'elle soit enseignée par les pieux exemples
 « autant que par les leçons des maîtres.

« Pour cela, il faut des écoles spéciales, toutes spéciales,
 « tout ecclésiastiques.

« Ces écoles, ce sont les Petits-Séminaires: les Petits-Sé-
 « minaires, qui sont la condition nécessaire de l'existence
 « des Grands-Séminaires, comme les Grands-Séminaires
 « sont la condition nécessaire de l'existence du sacerdoce:
 « les Petits-Séminaires, qui sont la pépinière des élèves
 « destinés à recruter les Grands-Séminaires, d'où sortent
 « les prêtres.

« Ces Petits-Séminaires doivent exister par cela même
 « que les Grands-Séminaires existent.

« Ils ont existé de tout temps en France. On les trouve
 « déjà dans les canons du sixième Concile de Paris, tenu
 « en 827, sous Louis le Débonnaire. »

Depuis le Concile de Trente, ils ont été l'objet de la solli-
 citude de nos rois. Un grand nombre d'ordonnances en fait
 foi, et notamment la déclaration de 1698, portant: « Insti-
 « tution de diverses maisons d'Éducation pour les jeunes
 « clercs pauvres, âgés de douze ans, et qui paraissent avoir
 « de bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique. »

Voici encore comment un ancien ministre de l'Instruction
 publique, un protestant¹, démontrait, pour notre époque, la
 spécialité des écoles ecclésiastiques:

« A d'autres époques, quand les croyances religieuses
 « étaient très-générales et très-puissantes, quand les rai-
 « sons mondaines d'entrer dans la carrière ecclésiastique
 » étaient puissantes aussi, quand cette carrière ouvrait la

« voie à la fortune, aux pouvoirs, aux honneurs, je com-
 « prends parfaitement que l'on n'eût aucun besoin d'écoles
 « ecclésiastiques préparatoires; je comprends parfaitement
 « que le clergé se recrutât naturellement, *suffisamment*,
 « dans les écoles publiques, *au milieu de l'Education com-*
 « *mune*, et qu'alors, en effet, sous de telles conditions so-
 « ciales, il valût beaucoup mieux, et pour la société et pour
 « le clergé lui-même, que les écoles publiques fussent les
 « écoles ecclésiastiques préparatoires, et que Bossuet fût
 « élevé à côté du grand Condé.

« J'entends cela à merveille, je le répète, dans un état de
 « société où les croyances religieuses étaient générales et
 « puissantes, où la carrière ecclésiastique était une carrière
 « brillante qui attirait un grand nombre d'aspirants.

« Mais aujourd'hui, Messieurs, regardez autour de vous,
 « il n'y a rien, absolument rien de semblable. D'une part,
 « l'empire des croyances religieuses s'est prodigieusement
 « affaibli; d'autre part, les motifs mondains, les motifs de
 « fortune et de pouvoir qui attiraient autrefois tant d'hommes
 « dans la carrière ecclésiastique, ces motifs n'existent plus:
 « en sorte que ni les considérations morales, ni les consi-
 « dérations mondaines, qui autrefois recrutaient naturelle-
 « ment et facilement le clergé, ne se rencontrent plus dans
 « la société actuelle.

« Cependant, Messieurs, l'empire des croyances religieuses
 « n'est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'à d'autres
 « époques; je n'hésiterai pas même à dire qu'il est plus né-
 « cessaire que jamais: nécessaire pour rétablir, non-seule-
 « ment dans la société, mais dans les âmes, l'ordre et la paix
 « qui sont si profondément altérés.

« Il est donc, pour cette société-ci, du plus grand intérêt,
 « et d'un intérêt plus grand que jamais, s'il est possible,
 « d'entretenir avec soin, de propager l'empire des croyances
 « religieuses; et, si l'établissement des écoles secondaires

« ecclésiastiques préparatoires est reconnu nécessaire au
 « recrutement du clergé, à la propagation des croyances et
 « de l'influence religieuses, je dis que ces écoles, quand
 « bien même elles auraient été à d'autres époques une ins-
 « titution peu nécessaire, seraient aujourd'hui d'une néces-
 « sité pressante; qu'il y a là une institution que non-seule-
 « ment il faut laisser naître *d'elle-même*; mais à laquelle la
 « société et les pouvoirs publics doivent prêter leur appui.

« Je maintiens donc en principe, comme bonne, utile,
 « nécessaire à la société actuelle et d'une très-heureuse
 « influence, l'existence des écoles secondaires ecclésiastiques. »

Ces considérations sont la réponse la plus péremptoire à ceux qui ont parlé et qui parleraient encore aujourd'hui de placer les écoles ecclésiastiques sous l'empire de ce qu'ils appellent le *droit commun*!

M. Saint-Marc Girardin, en 1837, d'accord avec M. Guizot sur le but qu'il fallait atteindre, ne différait avec lui que sur le chemin à prendre.

« L'Etat, disait-il, l'Etat même ne peut se passer de ces
 « écoles, car il ne peut pas se passer de prêtres: et il est
 « reconnu que, pour former des prêtres, il faut des écoles
 « particulières. Ces écoles sont donc une des nécessités de
 la société. »

M. Thiers disait en 1844: « On comprend que, pour une
 « fonction aussi spéciale dans la société que celle du sacer-
 « doce, on accorde une Education spéciale: c'est dans ce
 « but que les Petits-Séminaires ont été institués. »

Après de telles autorités et de tels aveux, il est inutile d'insister davantage: je me bornerai à dire à ceux qui invoquent contre nous le *droit commun*, qu'ils confondent ici deux choses parfaitement distinctes, à savoir: le *privilege* et la *spécialité*.

Dire que les Petits-Séminaires sont dans le *privilege*, et

placés en dehors du droit commun, parce qu'ils sont nécessairement une spécialité aussi bien que les écoles de marine, que les écoles militaires, que les écoles industrielles et commerciales, c'est vraiment ne pas se comprendre soi-même!

Comment peut-on, de bonne foi, nous accuser de vouloir échapper au droit commun par le privilège, nous qui ne réclamons, au nom de la nécessité et de la spécialité de nos écoles, que le droit commun à toutes les écoles spéciales de préparer leurs sujets aux carrières diverses qui les attendent?

Qui a jamais pensé à dire que les écoles spéciales sont dans le privilège, et qu'elles demeurent en dehors du droit commun, parce qu'elles ne dépendent pas du ministère de l'Instruction publique?

Il y a ici une déplorable méprise: c'est le moins que je puisse dire.

Mais la bonne foi la plus vulgaire ne suffit-elle pas à nous défendre contre l'injustice de nos adversaires? Les écrivains universitaires eux-mêmes n'ont-ils pas été condamnés à rendre sur ce point hommage à la vérité?

On a déjà cité ce qu'écrivait, à propos des Séminaires et des autres écoles spéciales, M. Matter, inspecteur général de l'Université, dans un travail publié au tome XIV de l'*Encyclopédie des gens du monde*, sur l'Instruction publique:

« La plupart des écoles spéciales sont complètement étrangères au ministère de l'Instruction publique.

« L'école polytechnique, l'école militaire de Saint-Cyr, le collège militaire de la Flèche et les écoles d'artillerie relèvent du ministère de la guerre; — l'école navale de Brest relève du ministère de la marine; — l'école des mines, le Conservatoire des arts de Paris, les écoles des arts et métiers de Châlons et d'Angers, relèvent du ministère des travaux publics; — les Grands et Petits-Sé-

« minaires relèvent du ministère de la justice et des cultes ;
 « — l'école forestière de Nancy relève du ministère des
 « finances. »

Il aurait pu ajouter que l'école d'Alfort, où se trouvent trois cents élèves, relève du ministère de l'agriculture et du commerce.

N'est-il pas évident, puisque toutes les carrières spéciales et publiques ont leurs écoles spéciales, que la spécialité à laquelle on voudrait donner le nom odieux d'exception et de privilège, n'est plus ici que la liberté dans l'ordre, la spécialité des vocations et des fonctions diverses dans l'harmonie sociale ?

Le bon sens ne proclame-t-il pas que les Petits-Séminaires n'ont jamais été placés en dehors du droit commun, parce qu'ils ont nécessairement une spécialité, comme les écoles de marine, comme les écoles militaires, comme les écoles industrielles et commerciales ?

Seulement, il le faut ajouter, la spécialité des Petits-Séminaires est une spécialité de l'ordre le plus élevé, le plus respectable, une spécialité inviolable et sacrée.

M. Portalis a rendu un juste et éclatant témoignage à ces principes :

« L'égalité devant la loi n'est pas le nivellement ; l'égalité
 « ne veut pas que des établissements placés dans des condi-
 « tions diverses soient régis par une règle uniforme, mais
 « qu'ils soient soumis indistinctement à l'autorité de la loi.
 « *Sous cette autorité, il est équitable que chacun vive selon*
 « *sa constitution propre : ce serait le contraire qui blesserait*
 « *l'égalité. C'est ainsi qu'il est des privilèges apparents qui*
 « *ne sont que des rappels à l'égalité proportionnelle.*

« Les Petits-Séminaires doivent donc rester des écoles de
 « clercs spécialement placées sous l'autorité et la surveil-
 « lance des Evêques. »

C'est ce que Napoléon lui-même avait compris, lorsqu'il

reconnaissait que les Séminaires, étant des *écoles spéciales*, ils ne devaient pas être soumis aux lois générales sur l'instruction publique.

Il est manifeste, d'après les principes que nous avons établis et d'après les aveux mêmes de nos adversaires, que l'Eglise ne pourrait, sans manquer à tous ses devoirs et sans se trahir elle-même, accepter le droit commun et la surveillance de l'Etat, si ce droit commun et cette surveillance donnaient à l'autorité laïque une action quelconque sur le gouvernement spirituel des Petits-Séminaires et sur l'Education ecclésiastique de nos élèves. Si nos règlements religieux, si nos règlements disciplinaires et nos exercices de piété, si nos programmes d'examen, nos livres d'étude et nos auteurs classiques pouvaient, sous le prétexte de ce droit commun et de cette surveillance, nous être imposés par des hommes étrangers à tout ce qui constitue la vie et la direction intime de l'Education ecclésiastique; si des livres et des auteurs non approuvés par l'Eglise pouvaient être placés entre les mains de nos élèves, comme ils l'ont été et comme ils le sont encore ailleurs; si c'étaient là, de près ou de loin, directement ou indirectement, en tout ou en partie, le droit commun et la surveillance auxquels on voudrait soumettre les Petits-Séminaires, nous les repousserions, parce qu'en anéantissant la spécialité de ces établissements, on porterait ainsi un coup mortel à l'Education sacerdotale, et par suite on ruinerait infailliblement le sacerdoce en France.

Et n'est-ce pas ce que M. Portalis lui-même exprimait avec énergie, lorsqu'il disait : « Les Petits-Séminaires doivent demeurer en dehors du droit commun. On ne peut
« les faire rentrer dans ce qu'on appelle le droit commun,
« sans les détruire. »

Ce serait, d'ailleurs, une étrange erreur de ne voir dans nos Petits-Séminaires que du grec et du latin : ce qu'il faut

y voir avant tout, c'est la spécialité morale, c'est l'Education donnée à la religieuse jeunesse du sanctuaire.

Quant au grec et au latin, il y a encore ici une observation importante à faire.

Sans doute, ces études linguistiques nous sont communes avec les écoles du siècle; mais elles ont en même temps pour nous une SPÉCIALITÉ particulière,

Qu'on ne s'y trompe pas : si nous étudions, comme d'autres, les langues et les littératures grecque et latine, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont les plus belles langues que l'homme ait jamais parlées, les archives immortelles des plus magnifiques créations de l'esprit humain; ni parce que chacune d'elles a été, à son tour, le lien universel des peuples et le langage de la plus haute civilisation : nous les étudions surtout parce qu'elles sont pour nous deux langues nécessaires, DEUX LANGUES SAINTES. *Ce sont les langues de l'Eglise catholique, de l'Eglise grecque, de l'Eglise latine.*

Notre liturgie, nos canons, tous nos Pères, tous nos conciles, nos livres saints eux-mêmes sont écrits dans ces langues. L'existence de la société laïque ne tient pas à l'étude du grec et du latin; la société spirituelle, l'Eglise, ne peut s'en passer. La divine Providence a confié à ces langues le sacré dépôt de nos traditions : elle a fait de l'une d'elles surtout l'organe permanent du catholicisme : c'est dans cette langue éternelle qu'il prononce ses oracles, qu'il a toujours parlé et qu'il parle encore à tous ses enfants dispersés sur la surface du globe.

Vous faites faire la philosophie en français; vous négligez étrangement le latin; le droit romain lui-même, vous ne l'enseigniez plus, vous ne le faites plus étudier qu'en français, nous ne vous blâmons pas : c'est votre affaire. Mais si la philosophie s'enseignait, chez nous comme chez vous, en langue vulgaire; ou si nos élèves, selon vos anciennes exigences, devaient la faire dans vos maisons, nous en souffririons gravement : nos jeunes gens perdraient infaillible-

ment l'habitude de la langue ecclésiastique, qui ne serait bientôt plus pour eux qu'un idiome étranger¹. La désuétude et, par suite, le dégoût de la langue amèneraient nécessairement pour eux l'éloignement et le dégoût de leur état : naturellement ces jeunes gens se porteraient plutôt vers des carrières dont les études ne leur offrent pas de pareilles difficultés, et ainsi se perdraient toutes les vocations ecclésiastiques.

Il n'y aurait qu'un moyen d'éviter ces graves inconvénients ; mais ce serait par un inconvénient plus désastreux encore. Il faudrait condamner la théologie à renoncer à sa langue propre et à s'enseigner en français, à cause de la difficulté qu'auraient les élèves à la parler et même à la comprendre ; mais, de là, les saints Pères négligés, les Conciles ignorés, les décrets des Souverains Pontifes et toutes les lois de l'Eglise à peu près inconnus ; tous les plus grands théologiens, tous les monuments les plus savants de la discipline et de l'histoire ecclésiastique laissés dans l'oubli ; la science catholique tout entière abaissée !

Voilà jusqu'où va pour nous la question du grec et du latin. On le voit, ce n'est pas seulement à nos yeux une question d'amour-propre ou de goût littéraire plus ou moins respectable : c'est une question toute religieuse ; c'est une question de conscience.

L'enseignement de ces langues est pour nous, chez nous, dans nos écoles, un droit imprescriptible en même temps qu'un devoir sacré ; nous ne pourrions sur ce point reconnaître à aucune puissance humaine un droit quelconque contre nous. Si un nouveau Julien l'Apostat, monarchique ou républicain, voulait nous interdire d'enseigner ces lan-

1. C'est ce que nous éprouvons pour le petit nombre d'aspirants qui arrivent dans les Grands-Séminaires, après avoir fait leur philosophie dans un établissement universitaire : on est très-souvent obligé de la leur faire reprendre en latin : plusieurs reculent devant cette nécessité.

gues saintes à la jeunesse cléricale, nous y mettrions notre vie, notre sang; et le martyr déciderait au besoin la question.

Mais, dit-on enfin, vos Petits-Séminaires seront donc fermés à l'Etat? L'Etat ne sait rien de ce qui s'y passe, l'Etat n'y entre, n'y pénètre jamais. L'Etat n'a aucun moyen de savoir si l'esprit qu'on y inspire à la jeunesse est un bon ou un mauvais esprit.

La réponse est facile. Les Petits-Séminaires ne sont point fermés à l'Etat, pas plus que les autres écoles spéciales.

Les Petits-Séminaires sont, dans chaque diocèse, sous la surveillance immédiate et la direction spéciale de l'Évêque, qui est, d'après le Concordat, choisi et nommé par le gouvernement, et qui demeure, aux yeux du gouvernement, pour les écoles ecclésiastiques de son diocèse, l'autorité responsable. Que veut-on de plus?

Tous les vicaires généraux, les chanoines, les curés des grandes villes, c'est-à-dire tous ceux qui, dans chaque diocèse, ont une influence plus ou moins prochaine sur l'Éducation des Petits-Séminaires, sont tous agréés par le gouvernement sur le rapport du ministre des cultes. Tout cela ne suffit-il pas?

Les Petits-Séminaires, comme les autres écoles spéciales, comme tous les établissements et toutes les choses ecclésiastiques, sont donc dans toutes les formes les plus exactes de la situation convenue entre l'Église et l'Etat.

Quant au fond, quant à l'affection et au dévouement, c'est chose que la défiance n'inspirera jamais!

M. Portalis était mieux inspiré, lorsque, répondant à nos injustes détracteurs, il leur disait :

« Les Petits-Séminaires, les établissements ecclésiastiques
 « sont-ils donc une terre étrangère? Les prêtres ne sont-ils
 « pas Français et citoyens aussi bien que nous? Le chef de
 « l'Église est, sans doute, leur chef dans l'ordre spirituel;

« mais n'est-il pas celui de tous les Français qui professent la religion catholique? N'est-il pas le Pontife suprême, le Pasteur commun de tous les fidèles? »

Je l'ajouterai, d'ailleurs, le but qu'on se propose ne peut être atteint en aucune manière par les moyens qu'on indique.

C'est de l'esprit des Petits-Séminaires que quelques hommes se défient. Or cet esprit ne s'inspecte point; cet esprit ne s'enseigne même point; cet esprit ne se régleme point; cet esprit n'est ni dans l'instruction classique, ni dans les réglemens, ni dans les examens, cet esprit s'inspire; il sera, par conséquent, toujours insaisissable, et des inspections annuelles ne pourraient rien, ni pour l'améliorer s'il était mauvais, ni même pour le saisir et le constater; elles ne feraient qu'ajouter aux inquiétudes mutuelles, et produiraient le mal que l'on craint là où il n'existe pas.

J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, et crois devoir le répéter : *La défiance vis-à-vis du clergé est un système à la fois sans honneur et sans habileté.* Plus je réfléchis à l'objection qui nous est faite, plus je trouve qu'elle n'est pas réelle : c'est un prétexte, un thème, rien de plus.

C'en est assez sur tout cela. Les élèves des Petits-Séminaires sont aujourd'hui l'espoir et la consolation de l'Eglise de France. Puissent-ils un jour devenir sa force et sa gloire! puissent-ils lui rendre ses docteurs, ses évangélistes et ses prophètes, et tous ces prêtres vénérables dont la science était si profonde, les lèvres si éloquents, la vertu si pure, et que la mort ou le malheur des temps lui a cruellement ravis! puissent-ils ainsi répondre dignement aux vœux de la Religion et aux besoins des peuples!

Les peuples, assis encore dans la région des ombres de la mort, languissans comme des troupeaux sans pasteurs, ou égarés sur le penchant des abîmes, les attendent en si-

lence comme le secours de Dieu, et les invoquent de loin, inspirés sans le savoir peut-être par le profond besoin de se régénérer enfin, ou au moins par la crainte de se trop dépraver.

Voilà ce qui a fait de tout temps, mais ce qui fait aujourd'hui plus que jamais de l'existence des Petits-Séminaires le plus grand intérêt de l'Église et de la société.

Les persécuteurs de l'Église ont bien senti toujours quelle force lui pouvait venir de l'Éducation cléricale conservée dans toute sa pureté, et le zèle que les saints Conciles mettaient à la perfectionner, ils l'ont mis à la détruire, usant différemment des mêmes moyens pour arriver à des résultats opposés. De tous ceux qui se sont égarés dans leurs pensées injustes, les plus habiles et les plus dangereux ont été ceux qui ont choisi cette voie pour arriver à leur but, parce qu'ils suivaient un système réfléchi, raisonné et, humainement parlant, infaillible dans ses effets.

Et, sans remonter plus haut, quand cet homme puissant qui a tant fait pour la gloire de la France, et qui eût fait davantage encore, s'il eût fait moins contre sa liberté ; quand cet homme, qui aima l'Église tant que l'ambition ne troubla point sa sagesse, voulut être seul maître dans l'Église, comme il était seul maître dans l'État; quand il porta sur le sanctuaire une main violente, et qu'il arracha du sein d'une mère désolée ceux qu'elle pouvait bien appeler les enfants de sa vieillesse et le dernier espoir de sa douleur, pour les traîner à ses écoles, et les faire participer à cette Éducation qu'il ne me convient pas de juger ici, nous vîmes, avec le dernier abus de l'autorité, le dernier excès de nos maux, et aussi l'espérance d'une réparation prochaine. Cet homme extraordinaire sembla apporter en cette affaire le coup d'œil sûr et pénétrant qui le faisait vaincre dans les batailles; et déjà il avait fièrement porté la main sur la pierre fondamentale, et il essayait en vain de la mouvoir, lorsque tout

à coup il entendit que tout s'ébranlait et s'écroulait autour de lui, et il se sentit enlever lui-même tout vivant, du milieu des ruines, comme par une force supérieure

Non, non, il n'est pas bon de vouloir tout dominer, tout assujettir, tout écraser sur la terre. Il reste toujours les consciences qui gémissent, les âmes qui crient! *C'est se faire à soi-même un mal immense; c'est se jeter dans les luttes d'où l'on ne peut sortir que meurtri et blessé*¹.

Je sou mets avec confiance toutes ces réflexions à la loyauté de nos adversaires, si nous en avons encore, au bon sens public, à la sagesse et à la justice des législateurs, aux amis sincères de la bonne et vraie liberté, et surtout à la Providence divine, dernière et sûre espérance des grandes et saintes causes!

CHAPITRE VIII

Des Petits-Séminaires.

DE LA LIBERTÉ DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES ET DU RESPECT
QUI LEUR EST DU

Les vocations ecclésiastiques! la Religion et la conscience n'ont jamais rien eu de plus intime et de plus sacré. Aussi cette question a des difficultés et des délicatesses profondes. Voilà pourquoi je ne puis la passer sous silence.

Les gens du monde en parlent trop souvent avec une légèreté de langage, avec ce je ne sais quoi d'insouciant et de dégagé, qui va bien mal à la gravité des choses, qui révèle bien peu de maturité dans l'examen, bien peu de vérité dans

1. M. SAINT-MARC GIRARDIN.

les renseignements, et même, je ne puis le taire, bien peu de sérieux dans la pensée.

On a vu même des hommes politiques traiter bien hardiment, c'est le moins qu'on puisse dire, cette grave question ; descendre quelquefois ici à d'étranges excès, interroger nos consciences, ne respecter pas même la conscience de nos enfants ni celle de leurs parents ; décider avec une étonnante témérité les faits les plus délicats ; abaisser enfin aux termes de la discussion la plus misérable une vocation sacrée, une vocation essentiellement née de l'inspiration divine.

Je dois l'ajouter : la langue chrétienne elle-même, sous l'influence de la tyrannique oppression qui pesait sur nous, semble s'être altérée à cet égard. Tout a souffert ici, les mots, les idées et les choses.

Je dois donc à cette importante question un examen sérieux, quoique rapide. Je veux au moins offrir sur ce sujet quelques explications simples, qui suffiront, je l'espère, à redresser les idées fausses des gens du monde et à prévenir, désormais, des discussions malheureuses et de déplorables malentendus avec les hommes politiques.

Il y a, je l'avouerai tout d'abord, un langage et une question qu'on adresse souvent aux Evêques et aux supérieurs des Petits-Séminaires, et qui m'a toujours paru singulièrement blessante.

Avez-vous dans votre Petit-Séminaire, leur dit-on, beaucoup d'enfants DESTINÉS à l'état ecclésiastique ? Combien en avez-vous qui NE SE DESTINENT pas à la prêtrise ?

Cette question renferme un sens étrangement faux et profondément contraire à la liberté des vocations ecclésiastiques.

En effet, il faut bien comprendre ce dont il s'agit ici, et expliquer nettement ce qu'on veut dire.

Il s'agit de Petits-Séminaires et d'enfants qui ont, pour la plupart, huit, dix, quatorze ou seize ans.

La situation ainsi donnée, qu'entend-on par ces enfants DESTINÉS à la prêtrise ? Voilà ce qu'il faut bien expliquer.

Il est vrai, et je l'ai dit déjà, la spécialité de nos Petits-Séminaires n'est pas seulement une spécialité littéraire, elle est aussi, elle est surtout une spécialité religieuse et morale : et, devenant ainsi plus importante et plus haute, elle n'en est que plus réelle et plus profonde. Mais il faut bien l'entendre, et faire ici avec sagesse la part de chaque chose.

Sans doute, d'une part, la Religion réclame, dès l'âge le plus tendre, ceux qui pourront un jour devenir ses ministres, et c'est avec raison que la société les lui confie ; mais, d'autre part, parmi ces enfants, il n'en est aucun dont la vocation ne demeure libre, et qui, son Education terminée, ne doit pouvoir entrer dans le monde et dans les carrières profanes, si la Providence l'y appelle.

Voilà les deux points, les deux côtés de la question qu'il importe également de mettre en lumière.

Quant au premier point, la chose est facile :

L'Education qui prépare à un état grand et sublime, et qui doit former des hommes plus dévoués et par conséquent plus parfaits, n'est-elle pas la plus difficile de toutes ? Il faut donc la commencer de bonne heure ; autrement l'œuvre serait impossible.

Il est un âge dans la vie auquel un ancien attribuait les propriétés du feu, parce que, comme cet élément, il ne connaît point de repos, et qu'il est sans cesse en activité ; un âge où l'on pense sans règle, où l'on réfléchit sans maturité, où l'imagination et les sens exercent sur la raison elle-même un redoutable empire et semblent appeler à eux le droit de régler nos destinées ; un âge où les incertitudes, les illusions, les combats des passions contraires, les agita-



tions et les troubles au dedans demandent au moins qu'il y ait la paix et la sécurité au dehors.

Dans cette fièvre de la raison, heureux l'enfant à qui on a ménagé, par la force des goûts et des habitudes d'une Education profondément chrétienne, un contre-poids à la force de l'imagination et à l'illusion des sens, et qui demeure dans le port lorsque la tempête commence à s'élever!

Oui, il faut que les premiers regards de ces enfants, appelés peut-être à de si saintes et si grandes choses, se reposent au sanctuaire avant d'avoir vu le scandale des mœurs du siècle. Il faut que la Religion épie le premier réveil de leur raison naissante pour l'éclairer; le premier mouvement de leur cœur pour le purifier et l'affermir. Il faut qu'elle les prépare de longue main à ses grandeurs, aussi aux épreuves de leur avenir et aux périls de leur sacerdoce.

Cette grande transformation intellectuelle et morale, si difficile à préparer, si délicate à suivre, si importante à consommer, et qui doit avoir sur leur vie entière une influence si profonde: voilà le grand travail, voilà l'œuvre de ces premières et décisives années.

C'est alors que, sous les hautes inspirations de la foi, il faut s'appliquer principalement à former l'esprit et le caractère des enfants, à fixer leur volonté, à leur inspirer l'amour religieux du travail et le goût des occupations les plus saintes. C'est alors que la prière recueillie, les enseignements les plus graves de la Religion, la méditation des vérités les plus sérieuses, des retraites régulières aux époques les plus solennelles de l'année, et enfin la fréquentation des sacrements, viennent nous aider à accomplir une œuvre qui, sans ces moyens, est absolument impossible. Non, sans ces puissants secours, on essaierait vainement de faire prendre à ces jeunes gens les précieuses habitudes de l'ordre, de la règle, du respect et de la docilité; de donner à leur pensée un pur et légitime essor; de développer avec sagesse la viva-

cité de leur imagination ; d'exciter, en les modérant, les élans d'une vertueuse sensibilité ; mais surtout de donner à leur âme tout entière cette forte trempe, cette énergie courageuse et patiente qui est le fond du dévouement sacerdotal.

Cette œuvre est grande, sans doute ; elle est difficile, mais elle n'est pas impossible à réaliser, quand on la commence aux jours favorables.

Oui, quand on a eu le bonheur d'inspirer à ces jeunes cœurs le goût de la vérité et de la vertu, quand une Education pleine de sincérité et d'honneur, c'est-à-dire profondément chrétienne, après avoir dompté leurs passions naissantes et redressé leurs inclinations dangereuses, a ouvert leur âme à l'amour de tout ce qui est vrai et honnête, à l'admiration pour tout ce qui est foi généreuse ou charité sublime : alors, cette œuvre est possible ; et nous croyons que toutes les maisons d'Education où on laisse sincèrement présider la Religion peuvent l'accomplir.

Au milieu d'une génération sans obéissance et sans respect, j'ai vu la Religion former des jeunes gens graves, réfléchis et modestes ; remplis d'ardeur, et cependant réservés et dociles ; j'ai vu ces jeunes esprits, affranchis des fantaisies dépravées et des folles humeurs de leur âge, sentir avec bonheur le noble plaisir d'écouter la voix de l'autorité et de la raison ; je les ai vus obéir avec une docilité honorable à la voix sacrée de la conscience, obéir avec vénération et avec enthousiasme à la voix plus auguste encore et plus chère de la Religion ; et, après les jours de leur éducation, j'ai vu les uns, courageusement fidèles à une vocation sainte, se dévouer tout entiers à une carrière de charité et de zèle, et attendre avec impatience le moment de se sacrifier pour leurs frères.

J'ai vu les autres, fidèles aussi à des vocations différentes, retourner au milieu du monde ; et mon œil les a suivis dans cette voie qui était pour eux celle de la Providence, et je les

admirais de loin, jusqu'au milieu des hasards de la guerre, conservant cette double couronne de l'innocence et du bonheur que la Religion dépose sur le front de l'enfance vertueuse. Je les voyais réclamer pour leur vertu une noble indépendance, environner leur jeunesse d'une singularité glorieuse ; et en les voyant, je les bénissais ; je les bénis encore, et comment ne pas le faire ? On sent que cette jeunesse est aimée de Dieu, et on l'aime ; et le monde lui-même, charmé d'une vertu si noble et si pure, se dit en les voyant : Oui, un jeune homme qui, par le bienfait d'une Education chrétienne, a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur et le plus aimable des hommes '.

Voilà les enfants que la Religion forme à son école. O monde ! ô impiété ! montrez-nous les vôtres.

Mais c'est ici que se rencontre ce qu'il y a de plus délicat dans le sujet que je traite. *Car enfin, peut-on m'objecter d'après mes propres aveux et mes paroles, en même temps que vous formez de jeunes lévites et des prêtres, vous élevez donc aussi des jeunes gens pour le monde ! cela doit-il être ainsi ?*

Et puis revient alors la question et le mot que je citais naguère : *Tous les élèves de vos Petits Séminaires ne sont donc pas destinés à la prêtrise, au culte, — à l'état ecclésiastique ?* disent ceux qui ont le meilleur langage.

Voici le second côté, le second point du sujet que je traite ; je vais mettre dans tout son jour, je l'espère, la vérité sur ce point si délicat et si grave ; et, afin de ne rien laisser sans réponse, j'entrerai dans les moindres détails.

Mais, d'abord, il faut qu'on me le dise une bonne fois, qu'entend-on par ces enfants *destinés à la prêtrise ? destinés au culte ?* quel est ce langage ? que signifie-t-il ? Entend-on

par là des victimes vouées au sacrifice? seraient-ce des âmes livrées, vendues, malgré elles, au sacerdoce? Que veut-on dire? C'est ici le lieu de s'expliquer.

Destinés! et par qui *destinés*, et pourquoi? Par leurs parents et par leur pauvreté, peut-être; on ne s'en rend pas toujours compte, mais le plus souvent on n'a pas d'autres pensées, et ce mot ne signifie pas autre chose. Quand on dit: *Combien avez-vous d'élèves destinés à la prêtrise?* c'est le plus souvent comme si on disait dans un langage plus vulgaire: *Combien avez-vous d'enfants pauvres, qui n'ont pas le moyen de payer leur pension dans votre Séminaire, et qui, pour y être reçus gratuitement, vous ont dit, eux ou leurs parents, qu'ils se destinaient à l'état ecclésiastique?*

Toutes les fois que j'ai insisté sur cette question, que j'en ai demandé et pressé le sens, je n'ai jamais trouvé d'autre réponse. En preuve de ce que j'avance, combien de fois n'ai-je pas vu de gens me dire, en me parlant des élèves du Petit-Séminaire de Paris, qui payaient leur pension: *Ah! ceux-là ne se destinent pas à l'état ecclésiastique!*

Eh bien! voilà, je le répète, la question, le langage qui m'ont toujours singulièrement blessé, et que j'ai trouvé toujours profondément injurieux pour l'Eglise; injurieux pour nos enfants et pour leurs familles, riches ou pauvres, et souverainement contraire à ce qu'il y a de plus essentiel dans l'idée de la vocation ecclésiastique, qui est le choix suprême de Dieu et le libre dévouement de l'homme.

Je suis heureux du moins d'avoir l'occasion de dire franchement et entièrement ma pensée sur tout cela.

Ma pensée, la voici: c'est qu'il doit y avoir également dans les Petits-Séminaires, et sans aucune distinction, des enfants riches et des enfants pauvres: et, si cela n'était pas, ce serait un malheur pour les pauvres comme pour les riches; car les riches sont utiles aux pauvres, et les pauvres sont utiles aux riches.

Autrefois, lorsque l'Eglise était richement dotée, on voyait les grands, les riches, *destiner aussi* leurs enfants à l'état ecclésiastique ; il y avait là de brillantes espérances, d'opulents bénéfices. Aujourd'hui, tout est changé : on a dépouillé l'Eglise. Nous ne nous en plaignons pas : désormais les riches qui viendront à elle y viendront avec un libre et généreux dévouement. Serait-ce là le motif des efforts qu'on a si longtemps faits pour les empêcher de se dévouer à l'Eglise et de venir à nous ?

Quoi qu'il en soit, il y a plus pauvre aussi que l'Eglise. On trouve ordinairement à son service à manger un pain, trop souvent, il est vrai, détrempé de larmes et de sueurs ; mais de là cependant naît encore un péril, et je dois le révéler.

Il y a donc malheureusement des enfants pauvres, — et il faut avouer que les lois sous lesquelles nous vivons ne permettaient pas qu'il y en eût beaucoup d'autres, — il y a donc des enfants pauvres, à qui leurs parents montrent dans l'Eglise le pain qu'ils ne peuvent leur donner, et qui, poussés par eux, viennent frapper à la porte de nos Petits-Séminaires !

Et l'Eglise, contrainte par des lois oppressives, impuissante à lire du premier abord au fond des cœurs, et empêchée d'ailleurs de recevoir des enfants libres, recevait ces enfants souvent contraints, ces enfants, comme on aimait à le dire, *destinés à la prêtrise* : elle essayait de les élever jusqu'à elle : elle n'y réussissait pas toujours.

Voilà la vérité, dont on m'arrache l'aveu : voilà ces enfants, *destinés à la prêtrise*, selon l'expression trop connue : de jeunes créatures vouées trop souvent parmi nous à l'état ecclésiastique par la malheureuse pauvreté de leurs parents, comme ils l'étaient autrefois par l'ambitieuse opulence de leurs familles ; mais toujours par les inspirations de la cupidité.

Eh bien, nous ne voulons pas plus de ces *mercenaires-là*

que des autres ! J'insiste sur ce mot. Car ils seraient, dans l'Église, *mercenaires* au même titre que ceux qui les ont précédés ! Les uns, il est vrai, étaient nobles, les autres sont roturiers ; et je souhaite que le jour du péril trouve les derniers aussi fidèles que leurs nobles devanciers le furent dans les temps orageux de notre première révolution.

Quoi qu'il en soit, les directeurs des Petits-Séminaires n'ont rien de plus important à faire que d'éloigner ceux qui se *destinent* ou que l'on *destine* si résolument à la *prêtrise*. Pour dire la vérité, au Petit-Séminaire de Paris, nous n'étions jamais à l'aise qu'avec ceux qui *ne se prédestinaient pas* à l'état ecclésiastique, mais qui étaient prêts à s'y dévouer, si Dieu leur inspirait ce dévouement sublime.

Et maintenant encore, quand nous recevons ces enfants, riches ou pauvres, dans nos Petits-Séminaires, que faisons-nous, que devons-nous faire ? Quelque chose de fort simple : nous les laissons tous libres ; nous n'en *prédestinons* aucun à l'état ecclésiastique ; nous respectons ces jeunes âmes. Nous les élevons dans l'amour de Dieu et de leurs parents ; dans la piété et dans l'innocence, dans le respect de l'autorité, dans l'oubli profond de toutes les agitations politiques : puis nous leur révélons de temps à autre les grandeurs du sacerdoce, et aussi ses périls ; nous leur déclarons que, pour porter le caractère sacerdotal, c'est à-dire pour se dévouer tous les jours de sa vie, il faut être né grand ou le devenir. Nous leur répétons souvent que des cœurs vulgaires, des caractères faibles, des esprits abattus, une Education commune, n'y suffiraient pas ; qu'aujourd'hui surtout les peuples demandent autre chose à leurs prêtres, et avec raison.

Nous leur déclarons que, s'il en est parmi eux dont le cœur ne soit pas assez ferme, ils doivent s'arrêter au seuil du sanctuaire. Nous ajoutons qu'il est d'ailleurs une gloire réservée à tous : si tous ne sont pas appelés au dévouement de l'apostolat qui prêche, qui combat, qui se sacrifie, tous

sont appelés à exercer au milieu du monde le noble apostolat des vertus chrétiennes et à en perpétuer dans leurs familles la consolation et l'exemple.

Ces choses n'ont point été assez comprises par les hommes litiques ni par les gens du monde : et je ne m'en étonne pas ; je regrette seulement que, sans le comprendre, on se soit cru fondé à en parler quelquefois avec une si étonnante assurance. Mais nous, à qui elles sont familières, nous qui y dévouons chaque jour tout ce que nous avons d'intelligence et de cœur, nous concevons sans peine que ceux qui se présentent dans les Petits-Séminaires pour y recevoir cette forte et sainte Education n'arrivent pas tous au sacerdoce ; nous concevons que les uns manquent le but par défaut de courage, et les autres parce que Dieu leur réserve des destinées différentes. Et il n'y a rien ici qui doive surprendre.

La première Education est le temps de l'examen et de l'épreuve : c'est alors que, sous l'influence d'une direction profondément chrétienne, le germe de la vocation sacerdotale, si Dieu l'a véritablement déposé dans le cœur, peut se développer et mûrir.

Mais cette vocation sublime, c'est Dieu, et non l'Education, qui la donne. L'Education seulement doit étudier les vues de la Providence, ne les prévenir jamais, et ne les aider même qu'avec discrétion et avec respect. Si les vocations sacerdotales se rencontrent plus fréquentes dans les Petits-Séminaires, c'est d'abord parce que la Providence les y amène ; c'est aussi parce que l'Education les y éclaire : mais elle peut, mais elle doit y éclairer aussi des vocations différentes.

Qu'avais-je donc à faire, que faisais-je donc, moi, par exemple, supérieur du Petit-Séminaire de Paris, pour acquiescer ce que je devais à la confiance de Monseigneur l'Archevêque, à ces enfants, à leurs familles, et aux espérances de l'Eglise ?

Que faisais-je, lorsque les pères de famille venaient me présenter leurs enfants ?

Si c'étaient des pauvres, ma sollicitude pour eux était plus vive encore et plus profonde, en les recevant au Petit-Séminaire, je leur disais : « Mes enfants, soyez au large ; la Providence est grande et vous êtes libres. Ici, nulle gêne ; ne soyez prêtres que si Dieu le veut. Vos parents ne sont peut-être pas riches : n'en ayez pas pour vous d'inquiétude ; n'étudiez que la volonté de Dieu, et, s'il ne vous destine point à son sacerdoce, je ne vous abandonnerai pas. »

Les enfants me comprenaient vite : leur cœur d'abord entendait le mien ; les parents, pas sitôt. Ils me répétaient souvent encore : « *Nous le destinons à l'état ecclésiastique.* » Jene les brusquais point ; je souriais et je leur répondais : « Non, c'est Dieu seul qui destine à ce grand et sublime état. En cela, comme en toute autre chose, il n'y a que lui qui sache l'avenir et qui en décide ; pour vous, je ne vous demande qu'une chose : si Dieu le fait, ne vous y opposez pas au jour où il le fera ; et d'ici là, priez pour votre enfant. »

Si c'étaient des riches, Dieu me faisait aussi la grâce de n'oublier jamais en face d'eux la délicatesse de mes devoirs : lorsqu'un père chrétien me présentait son fils, lorsque sa pieuse mère venait en secret me confier qu'elle avait offert ce cher enfant au Seigneur, qu'elle serait mille fois heureuse si une vocation sainte couronnait un jour le vœu qu'elle avait formé dans son cœur, je lui disais : « Vous avez déjà prié, priez encore ; celui-là seul qui vous a inspiré cette sainte espérance peut la réaliser. Pour moi, je partagerai avec zèle, vous n'en pouvez douter, mais aussi avec une profonde réserve, les désirs de votre cœur ; laissons Dieu faire son œuvre, et attendons en silence qu'il lui plaise de révéler lui-même à votre enfant ses desseins sur lui. »

Et cependant j'étudiais avec tendresse tous ces enfants si chers, si précieux ; je les observais avec sollicitude, j'exa-

minais de près la trempe de leur caractère, les inclinations de leur cœur. J'observais surtout, avec les développements successifs de l'âge, les diverses transformations morales de leur âme : je laissais ainsi les années les plus heureuses de leur vie s'écouler innocemment dans la paix de Dieu et sous les douces influences d'une Education qu'il inspirait ; je ne les pressais jamais, je les attendais.

Puis venait le jour où, de concert avec des parents chrétiens et des enfants vertueux, je décidais.

Quand la volonté de la Providence était manifeste, riches ou pauvres, je leur disais : « Demandez la bénédiction de votre père et de votre mère, et entrez au sanctuaire avec confiance. La grâce divine qui vous appelle ne vous manquera pas. »

Et c'est alors que souvent j'ai béni la bonté de Dieu, qui s'était servi des vues intéressées des parents pour décider le bonheur et la gloire des enfants : ceux de ces enfants pauvres qui entraient ainsi dans les Ordres le faisaient avec pleine connaissance de cause et entière liberté, et devenaient d'excellents prêtres : de ces prêtres pauvres d'argent, mais *riches de cœur et de foi, divites in fide*, de ces prêtres évangéliques dont le dévouement et les vertus enrichissent et sauvent le monde.

Quand je ne reconnaissais pas à des signes suffisants la vocation de Dieu, alors, sans hésiter, riches ou pauvres, je les éloignais, et m'employais moi-même, autant qu'il m'était possible, à ouvrir devant leurs pas d'autres carrières ; et, sans prétendre me faire une gloire du plus étrange des reproches, quand je trouvais en eux, avec la piété magnanime des preux, l'étincelle de la valeur, je les envoyais à l'armée d'Afrique, où ils se battaient bravement pour leur pays. Et, s'il y eut jamais un étonnement légitime, c'est le nôtre, quand nous avons vu que notre respect pour ces jeunes âmes devenait un reproche pour nous auprès de certains hommes poli-

tiques, et leur vertueuse délicatesse un péril pour leur avenir social ; car, enfin, il y avait au moins ici un résultat commun et nécessaire : résultat utile à tous, quels que fussent les des-seins de Dieu sur chacun, utile au pays, utile aux familles : c'était de former en ceux qui ne sont pas appelés au sacerdoce des jeunes gens sincèrement chrétiens : et n'est-il pas manifeste que l'irréflexion et la légèreté irréligieuse peuvent seules ne pas apprécier convenablement un tel avantage ?

Voici ce qu'en pensait un magistrat éminent, dont j'ai déjà cité les paroles :

« *La société, disait M. Portalis, n'a rien à craindre si des*
 » *jeunes gens sortis des Petits-Séminaires entrent dans les*
 « *carrières civiles. Pourquoi ne dirais-je pas toute ma pensée?*
 « *elle ne peut qu'y gagner. Les jeunes gens façonnés par*
 « *d'autres mains que celles des instituteurs civils, élevés dans*
 « *une autre Discipline, plus religieuse, plus grave, plus dé-*
 « *sintéressée des choses de la terre, ne seraient-ils pas dans*
 « *le monde, dans certaines affaires, entre l'ordre ecclésiast-*
 » *ique et l'ordre civil, comme une sorte de classe interméd-*
 « *iaire, comme un moyen de rapprochement? Ne man-*
 « *quons-nous pas, quelquefois, dans les affaires, d'hommes*
 « *suffisamment instruits des choses ecclésiastiques, et*
 « *n'a-t-on pas souvent jugé ce genre spécial d'études utiles*
 « *pour l'exercice de certaines fonctions?*

« *Ainsi se trouvera complétée la représentation de toutes*
 « *les croyances et de tous les intérêts moraux; par ce*
 « *moyen la société française ne se trouvera privée d'aucun*
 « *des éléments sociaux. Le clergé cessera d'être isolé du*
 « *reste des hommes par une séparation profonde; il aura*
 « *ses analogues dans le siècle : la société apprendra à le*
 « *connaître mieux par ces hommes sortis, pour ainsi dire,*
 « *de son sein, et qui seront au milieu d'elle »*

Et ce n'est pas d'ailleurs le simple bon sens qui oblige à

reconnaître que dans les Petits-Séminaires il n'y a guère et il ne peut y avoir que des vocations encore incertaines?

M. Saint-Marc Girardin ne disait-il pas avec raison *que ce n'est point à douze ans qu'on peut décider du sort d'un enfant, y eût-il même dans les enfants quelques signes de vocation? Qui sait si cette vocation aboutira? qui sait si le jeune homme tiendra ce que semblait promettre l'enfant.*

« Il ne peut être question de vocation à cet âge, disait encore M. Portalis : *ce n'est pas à cette époque de la vie que de jeunes âmes peuvent mesurer la grandeur du sacrifice et la sublimité de l'apostolat qui les attend. Et, lorsque vous refusez de reconnaître les vœux perpétuels, formés avec connaissance de cause par un homme en possession de tous ses droits, jouissant de la plénitude de ses facultés, vous condamneriez la vocation sacerdotale à se décider dans l'enfance!* »

Non, non ! Et si les supérieurs ou directeurs de Petits-Séminaires décidaient définitivement des vocations si jeunes, cela ne pourrait arriver que par une obsession odieuse de tous les instants, et par un de ces coupables abus d'autorité ou d'influence que réprouvent également et la dignité de leur caractère, et le profond respect qui est dû à la faiblesse de l'enfance, à la liberté de l'homme et à la sainteté du sacerdoce.

Pour moi, si je connaissais un jeune homme qui vint me dire, même à sa quinzième ou seizième année, que sa vocation est définitivement décidée, je serais le premier à l'arrêter et à lui répondre qu'il faut examiner encore. Autre, en effet, est la vocation ecclésiastique, autre celle que l'on peut avoir pour l'Ecole forestière ou l'Ecole des arts et métiers. J'ai plusieurs fois décidé des vocations pour la marine, à douze ou treize ans : pour le sacerdoce, jamais d'une manière définitive avant la vingt et unième année.

Les Evêques ont jugé même qu'il faut ici se défier de la erveur et du zèle imprudent, et qu'on ne saurait trop prendre

garde, surtout en des temps comme les nôtres, de donner la tonsure et l'habit ecclésiastique à la légère, de peur d'en faire un souvenir et un poids pénible dans la vie, pour ceux qui ne croiraient pas devoir s'engager irrévocablement au service des autels, lorsque la maturité de l'âge et de la raison serait venue.

C'est toujours un inconvénient d'avoir travaillé pour un but, de s'être destiné à un état, et puis d'y renoncer pour se tourner ailleurs et en embrasser un autre.

A tort ou à raison, cela est regardé comme un signe de légèreté d'esprit. Après avoir étudié en médecine, se faire avocat semble indiquer qu'on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait.

La chose est plus grave quand il est question d'un état plus parfait encore : ce n'est plus alors simplement changer, c'est déchoir.

D'ailleurs, je ne saurais trop le redire, le sacerdoce est essentiellement libre; tout ce qui engage avant le temps, tout ce qui ressemble à la violence morale, à plus forte raison ce qui est une violence matérielle, y répugne profondément. Et voici, d'après ces principes, la règle de conduite que nous avons à suivre.

L'habit ecclésiastique est pour nous, prêtres ou évêques, l'habit long, la soutane : nous le portons tous.

Quant à nos enfants, ne le porte pas qui veut, et souvent nous le refusons à leurs désirs. C'est une récompense, et la plus haute qui se puisse accorder parmi nous. Le supérieur ne décide jamais seul, et, avant de permettre à un enfant de revêtir ce saint habit, il délibère en conseil. Non-seulement il faut que l'enfant le demande lui-même ; non-seulement il faut que ses parents y consentent ; il faut de plus qu'il n'y ait pas un reproche à lui faire, il faut que son travail, sa piété, sa docilité, sa politesse même et la convenance de ses manières le rendent digne de cette faveur.

On ne les autorise, d'ailleurs, à le porter qu'aux jours des fêtes religieuses.

Maintenant me permettra-t-on de dire quelle était la conséquence nécessaire de toute cette législation sans lumière sur les Petits-Séminaires, de toutes ces tristes entraves, de toutes ces interdictions odieuses qu'une loi nouvelle vient de faire enfin tomber?

Tout ce déplorable système allait droit à la ruine ou au moins à l'humiliation du sacerdoce, en forçant les pères les plus respectables, toutes les plus honnêtes familles, à écarter leurs enfants des Petits-Séminaires. Où trouver, en effet, un père qui se regarde comme assez sûr de la vocation d'un enfant de dix à quinze ans, pour le placer entre la nécessité d'embrasser forcément, à dix-huit ans, l'état ecclésiastique, ou de recommencer ces études après qu'il les a bien faites, ou enfin d'en perdre tout le fruit, en se voyant fermer toutes les carrières libérales?

Et l'institution des Petits-Séminaires n'était-elle pas dès lors frappée au cœur? et l'Eglise elle-même, réduite à ne se recruter jamais que dans les rangs les moins élevés de la société, n'était-elle point par là menacée parmi nous d'un abaissement continu?

Eh bien! je le déclare sans hésiter, non-seulement tout cela était contraire à la liberté des vocations sacerdotales, et par conséquent à la conscience et à la religion; mais tout cela était aussi une faute politique, une faute sociale immense. Je ne suis pas le seul à le penser.

Voici en quels termes M. Saint-Marc Girardin appréciait le péril qu'on fait courir à la société, en même temps qu'à l'Eglise, lorsqu'on éloigne du sacerdoce les classes aisées, lorsqu'on n'y attire que les classes pauvres :

« Ce seraient surtout, disait-il, les enfants des classes « indigentes et grossières qui entreraient dans les Petits-

« Séminaires, et par suite dans l'Eglise : nouveau danger
 « pour l'Eglise, qui ne doit recruter ses ministres ni trop
 « haut ni trop bas. Pas trop haut, parce que les enfants éle-
 « vés dans les habitudes de la richesse, s'accommodent mal
 « de la simplicité de la vie sacerdotale ; point trop bas, parce
 « qu'alors ils n'ont ni le ton ni les manières d'hommes bien
 « élevés, et que, sans vouloir mettre la politesse au-dessus
 « de la vertu, l'Eglise, pour avoir sur le monde l'influence
 « qui lui appartient, a besoin que la vertu de ses ministres
 « ne soit ni grossière ni sauvage. »

M. Saint-Marc Girardin ajoutait : « Depuis vingt ans, l'E-
 « glise s'est plutôt recrutée dans les classes inférieures que
 « dans la bourgeoisie, et ç'a été un mal pour la bourgeoisie,
 « pour l'Eglise, pour la société elle-même ! »

M. le comte Portalis tenait le même langage :

« A la tendance peu favorable du siècle vers les vocations
 « ecclésiastiques, faut-il ajouter une nouvelle défaveur, un
 « nouvel obstacle ? faut-il ainsi décourager les familles aisées
 « et pieuses qui auraient le désir de vouer leurs enfants au
 « sacerdoce ? convient-il de priver l'Etat et l'Eglise du bien
 « d'avoir des prêtres doués de l'avantage inappréciable
 « d'une première éducation si difficile à suppléer par la se-
 « conde ? Non, vous ne le voudrez pas ; car vous renoncerez
 « à un bien certain et qui n'entraîne aucun inconvénient sé-
 « rieux, pour le maintien d'une règle absolue, qu'une excep-
 « tion fondée en raison et en droit confirme et corrobore. »

La conclusion de tout ceci, c'est que rien n'est plus grave et plus délicat, rien n'est plus respectable que la liberté des vocations ecclésiastiques. Si je me suis décidé à lever ici des voiles sacrés, à ouvrir aux regards du monde les portes du sanctuaire, à lui révéler les secrets de la vertu qui s'y cache et les vœux des familles chrétiennes qui viennent y abriter leurs enfants, je n'en ai que plus le droit de dire au monde

et à la politique : Respectez désormais la liberté des vocations sacerdotales ; respectez des cœurs sincères ; respectez des enfants pauvres, mais désintéressés, mais généreux, mais nobles de cœur, et qui, s'ils connaissaient les discussions auxquelles vous nous condamnez quelquefois, craindraient peut-être désormais de paraître suspects à nos yeux, parce qu'ils sont pauvres.

Mais, non, il n'en sera pas ainsi, et, grâce à Dieu, ni le monde, ni la politique n'aurait cette puissance ni sur nos enfants ni sur nous : ces chers enfants liront toujours dans notre cœur, dans nos regards, notre respect pour leurs âmes, notre affection pour eux, et la confiance qu'ils nous doivent.

Et, quant aux enfants qui sont riches, il est vrai, mais dignes aussi de respect, puisque, en se destinant au sacerdoce, ils n'ont manifestement aujourd'hui d'autre ambition que de servir avec humilité et courage l'Eglise de Jésus-Christ, sachez aussi les respecter, et ne cherchez plus, par une législation habilement oppressive, à les éloigner du sanctuaire !

J'ai achevé ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Tel est donc le vrai but, tels sont les moyens, telle est l'œuvre de l'Education dans les Petits-Séminaires.

Je le demande : n'est-ce pas là rendre un noble service à son pays, en même temps qu'à l'Eglise ? n'est-ce pas travailler à résoudre le grand problème de l'Education publique ? N'est-ce pas faire humblement une grande et sainte chose ? n'est-ce pas dignement acquitter sa dette envers la Religion et envers la Patrie ?

Oui, et c'est plus, c'est mieux encore : grâce à l'heureux mouvement des esprits inclinés à des rapprochements depuis longtemps désirables, par le besoin de s'entendre et de s'entr'aider, et peut-être aussi par une force supérieure et divine, c'est renouer la noble et antique alliance indigne-

ment rompue au siècle dernier, entre la Foi et les Lettres, entre la Religion et les Sciences, entre la Vertu et les Arts, par conséquent entre la France et son Sacerdoce, entre l'Eglise et le Pays.

C'est préparer pour l'avenir une génération nouvelle, une génération forte et dévouée, intelligente et capable, qui comprendra les besoins et la marche des agitations humaines, et ne s'en montrera pas plus effrayée qu'il ne convient à ceux à qui les lumières de la Foi doivent donner quelque chose de la sagesse et de la patience de Dieu; à ceux qui peuvent trouver dans l'histoire de leurs pères et dans les souvenirs du passé les secrets de la Providence et les espérances de l'avenir.

Le Chrétien fidèle et le Prêtre de Jésus-Christ, dit saint Cyprien, quand ils tiennent l'Évangile d'une main et la Croix de l'autre, peuvent être tués, mais point vaincus, et ne désespèrent jamais : *Occidi potest, vinci non potest!* Si les Petits-Séminaires et les maisons d'Éducation chrétienne répondent à la grandeur de leur vocation, il en sortira des Chrétiens et des Prêtres qui sauraient, aux jours du péril, se dévouer pour la société menacée, se presser autour de l'arche chancelante, la soutenir d'une main généreuse et la fortifier avec joie, au besoin, d'un double rang de confesseurs et de martyrs! Mais, dans les temps meilleurs, dont nous demandons à la bonté divine de nous ménager enfin la sécurité, ils auront encore une belle mission à remplir. Les enfants, élevés dans les écoles de la Religion, seront l'honneur et la consolation de leurs familles, l'ornement de la société, les apôtres de la vérité et de la vertu, les consolateurs des malheureux, les protecteurs des pauvres, les amis les plus éclairés de la paix et de l'ordre public, les plus utiles soutiens des lois, les plus puissants, quoique les plus doux vengeurs de la justice.

Et ceux parmi eux que Dieu honorera du sacerdoce évan-

gélique auront ici-bas la plus belle des missions et la plus pure des gloires : car on l'a dit, il est vrai : c'est aux Prêtres de Jésus-Christ, c'est à eux seuls qu'il appartient non-seulement de prévenir et d'étouffer le crime au fond des cœurs égarés, mais de conserver l'innocence des cœurs faibles et de persuader le repentir aux cœurs coupables ; c'est à eux, à eux seuls, qu'il est encore donné, au milieu des agitations sociales, de prêcher avec vérité et avec fruit : à ceux qui commandent, qu'ils doivent se dévouer pour les besoins et le service de tous ; aux peuples, qu'ils doivent l'obéissance et le respect aux chefs des nations, et à tous les hommes enfin, qu'ils sont frères !

C'est ainsi que par la haute et profonde influence d'une Education sainte, nos élèves trouveront à l'ombre du sanctuaire qui protège leur jeunesse, le secret et le germe des fortes vertus. Et, un jour, Prêtres du Seigneur ou simples Chrétiens, lorsque, selon la diversité de leurs vocations et de leurs carrières, ils se dévoueront, eux aussi, pour leur pays et pour leurs frères, qu'ils le fassent sans doute comme des Prêtres, comme des Chrétiens fidèles, pour obéir aux lumières de la conscience, qui commande le devoir ; mais aussi comme des Prêtres, comme des chrétiens généreux, pour obéir sans effort et sans faste à cette noble et évangélique passion des grands cœurs, à qui les dévouements sont un besoin et les sacrifices une joie !

Ce jour-là leur Education aura reçu ici-bas sa plus belle couronne, leur famille sa consolation la plus glorieuse, et ceux qui furent les instituteurs de leur jeunesse la plus noble des récompenses !

Sainte et précieuse jeunesse ! cher et dernier espoir de l'Eglise et de la patrie ! tribu choisie et privilégiée du Seigneur, continuez à croître sous les ailes de la Religion ! Pressez-vous dans ces asiles où se perpétuent encore les bons exemples et les bonnes maximes ; où peuvent encore

se former des âmes grandes et vertueuses par goût, par inclination, par une sorte de nécessité bienheureuse, parce que les préjugés communs, ailleurs si redoutables, là conspirent tous en faveur de la vertu, et que rien n'affaiblit leur action et ne balance leur autorité!

CHAPITRE IX

Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation essentielle
à l'Instruction professionnelle.

J'ai traité des diverses sortes d'Éducation : il me reste à parler de l'Éducation nationale. Avant d'aborder cette grande et générale question, je dois dire ma pensée sur un sujet plus restreint en apparence, mais qui n'en a pas moins l'importance la plus considérable. Je serai bien compris par tous ceux qui ont étudié de près l'état de l'Éducation de la jeunesse de ce pays.

Si on me demande pourquoi les hommes manquent en France, je n'hésiterai pas à répondre que, parmi plusieurs autres causes également funestes, il en est une plus immédiate, plus universelle, plus malheureusement féconde que toutes les autres : les hommes manquent en France, parce que, depuis longtemps déjà, des préjugés aveugles et un entraînement déplorable portent à sacrifier l'Éducation essentielle qui fait les hommes, la haute Éducation intellectuelle qui fait les hommes supérieurs, à l'Instruction professionnelle.

Certes, après tout ce que j'ai dit dans les chapitres précédents en faveur de l'Instruction professionnelle, industrielle, commerciale, agricole, artistique, ouvrière, je ne puis être ici suspect.

Je ne demande pas que l'*Education essentielle* fasse jamais négliger l'*Education professionnelle*. Je veux, au contraire, qu'elle y prépare de loin, qu'elle y aide, qu'elle l'éclaire, la fortifie, l'étende et l'élève; je veux qu'après avoir formé l'honnête homme, l'homme distingué d'esprit et de cœur, on s'applique à en faire, selon sa vocation, un jurisconsulte savant, un médecin instruit et dévoué, un militaire exercé et intrépide, un habile artiste, un bon ouvrier.

En un mot, je ne viens pas opposer ici le *collège*, qui devrait être la digne et forte personnification de l'*Education essentielle*, à l'*Ecole spéciale*, qui donne et qui personnifie l'*Instruction professionnelle*.

Je demande seulement que l'*Instruction professionnelle* ne fasse pas sacrifier l'*Education essentielle*, et, pour me faire mieux entendre, que l'*Ecole spéciale* ne tue pas le *collège*.

Je demande enfin qu'on ne se hâte pas d'arracher le jeune homme du *collège* où on le *fait homme*, pour le jeter, avant le temps, à l'*Ecole spéciale*, à l'Ecole polytechnique, par exemple, où on ne le fera que *mathématicien*.

Sans doute, l'Education doit étudier les aptitudes et les cultiver avec zèle; mais elle ne doit jamais, pour faire un médecin, un avocat, un ingénieur, un militaire ou un marin, oublier de former l'homme.

La vocation se manifeste: cet enfant semble appelé à tel état. Il faut recueillir soigneusement les indices de cette vocation naissante et lui donner au temps voulu les soins spéciaux qu'elle réclame; mais il faut, en attendant, s'appliquer à former l'homme qui appartient à tous les états, l'homme raisonnable, l'homme juste, l'homme bonnête, l'homme de bien, l'homme de sage et ferme intelligence.

Il ne s'agit pas tant, dit un philosophe chrétien, de former des gens d'Eglise, des militaires, des magistrats, que des hommes qui puissent devenir militaires, magistrats, gens d'Eglise. (M. DE DONALD.)

Je dirai mieux : s'il est des professions qui exigent l'apprentissage dès l'enfance, ou des natures qui se refusent à l'enseignement des Lettres, soit : mais servez-vous alors, pour faire leur Éducation intellectuelle, de l'Instruction professionnelle elle-même ; ouvrez-leur, dès que vous le voudrez, les Ecoles spéciales, mais ne leur refusez pas, là plus qu'ailleurs, l'Éducation religieuse et morale, dont tous sont capables et dont tous ont besoin, et qui, elle aussi, avec le secours des études particulières qui leur conviennent peut-être mieux, en fera des hommes, comme l'Éducation doit toujours se le proposer et pouvoir le faire.

In plerisque manifestum est, dit Quintilien, non naturam defecisse, sed curam : Quand l'homme vient à manquer dans un enfant, c'est presque toujours l'ÉDUCATION, ET NON PAS LA NATURE, QUI EST EN DÉFAUT.

Chose étrange ! dans un siècle et dans un pays où l'on a proclamé si haut les *Droits de l'homme*, toute l'Éducation publique, par un entraînement secret, irrésistible et fatal, a été peu à peu constituée de manière à priver l'homme du premier et du plus sacré de ses droits, qui est le droit d'être un homme digne de ce nom : un homme capable, un homme jouissant de la plénitude et de l'intégrité des nobles facultés de sa nature.

Je dis toute l'Éducation publique, car je n'accuse pas seulement ici les Ecoles spéciales : les collèges eux-mêmes, qui devaient être le dernier et inviolable asile de l'Éducation essentielle et de la haute Éducation littéraire, ont été comme forcés ! Ils conservent encore leur nom, mais c'est tout. L'Éducation essentielle, la haute Éducation intellectuelle, s'y fait mal ou ne s'y fait plus. Ce n'est plus que du grec et du latin, ce n'est pas même du grec et du latin. De là, cet universel discrédit dans lequel le collège tombe chaque jour ; de là, l'envahissement du collège par l'École spéciale ; de là, l'abaissement du collège au-dessous même de l'École

spéciale : de là, trois, quatre, cinq, six classes par semaine, et autant d'études retranchées aux Lettres et à la grande Éducation littéraire ; de là, ce mélange confus et bizarre de tout ce qu'on enseigne, ou plutôt de tout ce qu'on essaye vainement d'enseigner au collège !

De là, ces classes entremêlées de grec et de botanique, de chimie et de latin, de français, d'allemand et d'anglais, d'histoire ancienne et moderne et d'histoire naturelle, de mathématiques et de rhétorique, de cosmographie et de philosophie, de sciences exactes et de lettres légères ; de là, ces études si brillantes et si vaines, si magnifiquement multipliées et si pauvrement superficielles ! de là, ces Éductions intellectuelles faites à *peu près*, où l'on trouve de tout un peu, si nulles et si vantées, si retentissantes et si creuses ! de là, ces innombrables enfants condamnés à tout étudier et à ne rien savoir ! de là, disait un illustre professeur, « ce « pauvre esprit humain torturé, abaissé, parce qu'on le con- « damne, aux mêmes jours et presque aux mêmes heures, à « apprendre simultanément ce que les lois éternelles de la « nature demandent qu'il étudie successivement, sous peine « de ne jamais rien savoir ! »

De là, ce baccalauréat, dont un homme expérimenté disait qu'il est l'extinction de tout enthousiasme pour la profession, en même temps que la ruine de toute la haute Éducation littéraire : encyclopédie au petit pied, science universelle et ridicule, impossible et impuissante, contraire à la nature, stérile et menteuse ; série de connaissances qui existent à peine sur la surface de la mémoire, sèche et aride nomenclature, amas indigeste de définitions sans lumières, de faits sans liaison et sans vie, parlant de tout, n'enseignant rien, ouvrant toutes les carrières, n'en préparant aucune ; effroi de la jeunesse, effroi des pères de famille, et niveau fatal d'abaissement intellectuel pour la France entière !

1. Voici ce que publiait récemment sur le baccalauréat un professeur de

Grâce au baccalauréat, la plus haute Education intellectuelle n'est aujourd'hui le plus souvent qu'un emmagasinement de notions mnémotechniques dont on se sert pour un examen à jour donné, sauf à l'oublier dès le lendemain, et à ne jamais s'en servir!

Ce n'est plus cette belle et noble Education littéraire, destinée à répandre ses lumières sur toute la vie; ce n'est plus cette large et forte Education générale, telle qu'il la faut aux hommes, aux citoyens d'une grande société intelligente; c'est une petite instruction encyclopédique et spéciale, immense et rétrécie, qui touche à tout et n'approfondit rien, et qui n'enseigne pas même comme il faut les spécialités qui importent le plus à une société utilitaire!

En un mot, par là on ne fait que sacrifier la grande instruction, la grande Education, la grande société à la petite.

Grâce au baccalauréat, l'enseignement de l'éloquence et de la philosophie elle-même n'a pas un but plus élevé qu'un triste examen, et voilà pourquoi on ne les étudie plus, on ne s'y applique plus. Bientôt les classes d'éloquence et de philosophie seront tout à fait désertes.

Les préparateurs au baccalauréat suffiront à tout et remplaceront tous les professeurs littéraires. Le Manuel du baccalauréat remplacera et remplace déjà tous les livres.

l'Université. Après avoir dit que cet examen est une des causes de l'affaiblissement des études universitaires, il ajoute: « Non que le principe d'un tel examen soit une chose mauvaise; mais, de la manière dont il est organisé, il rend impossible tout travail sérieux pendant la dernière et la plus importante année des études. Plus de littérature, de philosophie, de sciences étudiées pour elles-mêmes, mais tout justement ce qu'il faut de ces choses pour être, sans les connaître, reçu à l'examen. Il faut, pendant cette année, revoir grec, latin, français, histoire, depuis Adam jusqu'à Pie IX, y compris les Lydiens et les Bulgares; rhétorique, géographie, etc. Il faut, en outre, faire des versions, et beaucoup, pour ne pas en perdre l'habitude et n'être pas arrêté à la porte. Pendant le temps qui restera, on fera de la psychologie, de la logique, de la morale, de la théodicée, de l'arithmétique, de l'algèbre, de la physique et de la chimie. »

Où sont, en effet, les professeurs de philosophie et de littérature qui forment et peuvent sérieusement former leurs élèves à bien penser, à bien parler, à bien vivre ?

Si leurs élèves sont forts, ils leur apprennent à avoir un prix *au concours*. Rien n'est épargné pour y atteindre. Si leurs élèves sont faibles, c'est le *baccalauréat* qui devient le but. En un mot, ils font des *bacheliers* et non des *hommes*.

J'ai nommé les professeurs : j'ai eu tort. Les professeurs, les vrais et dignes professeurs, ne sont pas ici les coupables, mais les victimes. Le grand coupable, c'est le programme, c'est le Manuel du baccalauréat. Le *programme* a créé le *Manuel* ; le *Manuel* a créé le *préparateur* : et tous trois sont la ruine de tout enseignement et de toute intelligence ! Le *Manuel* rend inutiles toutes les études et remplace tous les livres. Le *préparateur* annule et remplace tous les professeurs ; c'est-à-dire que la spéculation ignorante remplace la science et le dévouement : la barbarie remplace les lettres ! J'ai nommé aussi l'*École polytechnique*, et je dois en dire ici toute ma pensée.

Cette École, non par elle-même, mais par les règlements qui en décident les examens, l'entrée, la sortie et l'âge d'admission, est depuis quelques années une des causes les plus puissantes de l'abaissement littéraire en France. Cette parole est dure ; je l'entends cependant prononcer tout bas de toutes parts ; il faudra bien, enfin, que quelqu'un ait le courage de la prononcer tout haut.

Tous ces règlements doivent être changés, ou la France en souffrira intellectuellement plus qu'on ne peut l'exprimer.

Il y a deux manières d'étudier les mathématiques, et deux époques pour faire cette étude avec des fruits divers.

On peut les étudier matériellement, machinalement, en demeurant dans les faits mathématiques, dans les mots, dans les chiffres, dans les formules d'un enseignement sans plénitude et sans élévation. C'est ce dont Descartes disait :

Il n'y a rien de plus vide que de s'occuper de nombres et de figures imaginaires

C'est de la sorte qu'étudient ces malheureux et nombreux enfants dont on livre l'intelligence comme une proie aux mathématiques, avant le temps où leurs facultés intellectuelles seraient suffisamment développées et affermisses, pour subir sans péril cette rude épreuve ; avant le temps où leur esprit serait capable de s'élever aux idées supérieures et à la véritable intelligence des sciences mathématiques.

Ou bien on peut les étudier intellectuellement, originalement ; en comprenant le sens et le lien des mots, des idées et des choses, en s'élevant aux grandes et simples lumières de la science, en saisissant, pénétrant, possédant réellement la vérité.

En un mot, il y a l'école des artilleurs vulgaires, des simples ingénieurs : et l'école des grands esprits, des Newton, des Leibnitz, des Pascal, et autres à divers degrés.

Je dis à *divers degrés* : car, sans doute, je ne prétends pas que l'École polytechnique et les écoles militaires ne nous donnent que des Newton et des Vauban : mais je leur demande, selon les divers degrés des intelligences qu'on leur confie, de nous former des jeunes gens qui soient réellement les élèves de ces grands hommes, qui soient de leur École, de leur famille, de leur race : comme les belles et grandes études littéraires doivent former de jeunes esprits qui soient de l'École des Racine et des Bossuet, des Virgile et des Démosthènes, des Chrysostome et des Fénelon !

J'ai nommé les écoles militaires : je dirai aussi ce que j'en pense.

Il y a deux manières d'être soldat : on peut être ou un sabre grossier et brutal, ou une épée intelligente.

Si le premier Consul n'eût été qu'un sabre grossier, il n'eût pas sauvé la France et dominé l'Europe.

Bonaparte fut l'épée de l'intelligence, et voilà pourquoi

tous les sabres de la Révolution furent à ses pieds et à ses ordres.

Eh bien ! tous les règlements relatifs aux écoles spéciales militaires sont institués de manière à ne préparer, à ne faire à peu près que des sabres. Ces règlements, ainsi que ceux de l'École polytechnique, font interrompre toutes les fortes études littéraires et intellectuelles, qui seules peuvent former des hommes distingués par l'intelligence et par le caractère, pour les appliquer, AVANT LE TEMPS, à des études qui les épuisent, qui les écrasent, qui les ruinent à jamais.

Qu'on jette un coup d'œil sur les programmes d'examens scientifiques pour l'École polytechnique et les autres écoles spéciales, et qu'on dise si c'est la nourriture d'intelligence ! « Non, non, » me répondait un jour un jeune homme de beaucoup d'esprit qui avait passé par là et qui s'en était échappé avec effroi, quoique avec le plus brillant succès : « non : à moins qu'on n'appelle nourriture de l'intelligence « un amas confus, une multitude indigeste de grains de « sable, sans liaison entre eux, divisés à l'infini comme la « poussière, et qui passent à travers l'esprit sans y rien « laisser que la fatigue, le dégoût, le mépris, et quelquefois « l'horreur ! »

Je pourrais citer bien d'autres témoignages et prononcer des noms significatifs : la discrétion ne le permet pas. A quoi bon d'ailleurs ? n'est-ce pas là ce que nous entendons répéter chaque jour, non-seulement aux professeurs des lettres, mais aux professeurs des mathématiques elles-mêmes, et à d'anciens élèves de l'École polytechnique ?

Et encore, si en sacrifiant tout à l'instruction professionnelle, si en négligeant presque complètement l'Éducation qui doit former l'homme d'intelligence, on s'appliquait au moins à doter chacun des vertus de son état !

L'Éducation morale et religieuse faite dans le but général

de préparer à tout et dans le but spécial de préparer à telle ou telle vocation serait un grand bien, et pourrait, jusqu'à un certain point, suppléer l'Education intellectuelle. Mais, hélas! le plus souvent on ne pense pas plus aux vertus particulières de *chaque état* qu'aux qualités de l'*honnête homme* en général. Et l'*Education intellectuelle* elle-même, conçue et faite non pas au point de vue étroit de telle ou telle branche de connaissances, mais comme développement du jugement, de la raison, du raisonnement, du bon goût, etc., est aussi tristement sacrifiée à l'Instruction professionnelle que le reste!

Le plus souvent on sacrifie tout au besoin unique d'acquérir les connaissances spéciales qui apprendront à monter une bonne machine pour tel bateau à vapeur, à construire un vaisseau à voiles, à faire un chemin de fer, une belle et forte chaudière, etc., etc.

Il n'y a pas, même dans cet entraînement aveugle, le discernement des destinées ultérieures qui peuvent être réservées à ces pauvres jeunes gens : ni même la vue bien nette de ce qu'il serait le plus utile aux professions qu'on veut doter d'hommes spéciaux.

Les jeunes gens de l'École polytechnique, par exemple, qui sont appelés à tout en France, et qui ont eu, depuis trente années, une influence quelquefois si décisive sur les destinées de notre pays, ne devraient-ils pas recevoir une *Education complète*? N'est-il pas manifeste que l'Education essentielle qui en ferait des hommes distingués, supérieurs par toutes les qualités intellectuelles et morales, ne leur est pas moins nécessaire que certaines *connaissances spéciales* qui en font de bons artilleurs ou des ingénieurs habiles?

Encore une fois, je tiens à le redire, afin qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : en demandant que l'*Education morale et religieuse*, et même la *grande Education de l'esprit*, c'est-à-dire le développement fort et étendu des facultés in-

telle que, intellectuelles, ne soient jamais sacrifiées aux exigences de l'*Instruction professionnelle*, je ne prétends pas détruire l'importance de celle-ci ; mais, certes, je ne veux pas non plus priver l'homme de sa haute *Education essentielle*, afin de pourvoir le médecin, le militaire ou le marin d'*anatomie* ou de *mathématiques*.

Car alors je ferais peut-être un *médecin*, un *militaire* ou un *marin*, tel quel, de plus, mais j'aurais un *homme de moins*.

Et combien n'y a-t-il pas de familles en France à qui ce malheur est arrivé ! combien n'y a-t-il pas de parents aveugles, inexpérimentés, à qui je l'ai moi-même prédit ! combien d'enfants, avides de l'indépendance des écoles spéciales, à qui j'ai dénoncé d'avance ce qui était à mes yeux la ruine de leur vie intellectuelle et morale ?

C'est avant seize ans qu'il faut se présenter aux écoles navales.

C'est donc de douze à treize ans qu'il faut cesser toutes les études littéraires, et la grande Education de l'intelligence et du cœur, pour ne plus s'occuper que de mathématiques !

Chaque année, six à sept cents candidats se présentent : c'est donc habituellement deux ou trois mille qui, toutes études littéraires interrompues, travaillent dans ce but.

Quatre-vingts à cent tout au plus sont reçus ;

Que deviennent les autres ?

Quant à l'École polytechnique :

Douze cents se présentent chaque année ;

Trois ou quatre mille travaillent tous les ans pour y arriver :

Cent vingt ou cent trente sont reçus ;

Que deviennent les autres ?

Quant à Saint-Cyr :

Dix-sept cents se présentent :

Quatre mille travaillent ;

Trois cents sont reçus :

Que deviennent les autres ?

Je ne parle pas des *Eaux et Forêts*, ni des écoles commerciales industrielles ; je m'en tiens aux écoles militaires et savantes.

Tout cela fait à peu près sept ou huit mille enfants, l'élite des familles françaises, sans en excepter les plus illustres, qui interrompent toute instruction littéraire, toute haute *Éducation intellectuelle*, et quelquefois toute Education religieuse et morale, pour se jeter dans les carrières ou plutôt dans les études spéciales qui y préparent, et qui, pour le plus grand nombre, n'aboutissent pas !

Et rien ne peut arrêter ce funeste entraînement !

L'Ecole polytechnique ! l'Ecole polytechnique ! Les parents croient avoir tout fait, tout dit, tout obtenu, quand ils peuvent, en parlant de leur fils, dire : *Il se prépare à l'Ecole polytechnique !* Le triomphe de l'orgueil paternel et maternel est au comble lorsqu'ils peuvent dire : *Il est entré à l'Ecole polytechnique !* Le jour de la sortie est souvent moins heureux ; et moi, qui prévoyais jusqu'au bout, je répondais en silence : Hélas ! hélas ! de ce pauvre enfant je voulais faire un homme, j'espérais faire un homme distingué : tout y était, l'esprit, le cœur, l'imagination, la sensibilité, le caractère, la volonté, la conscience : et sur les ruines de cet homme, il n'y aura peut-être pas même un mathématicien !

Après avoir renoncé à ses études littéraires et perdu par conséquent les premières années de son enfance, dans deux ou trois ans, il se dégoûtera peut-être des études mathématiques et y renoncera après avoir perdu encore le reste de sa jeunesse. Voilà ce qui se voit chaque année pour plusieurs milliers de jeunes gens en France !

Quand il était question d'École militaire, le langage des pauvres parents était un peu moins fier : *C'est une carrière*, disaient-ils, *il ne sera pas du moins sur le pavé de Paris*. Soit ; mais est-on bien sûr que le pavé de l'École spéciale est toujours meilleur que le pavé de Paris ?

Quoi qu'il en soit, voilà ce pauvre enfant : sa raison n'est pas formée ; son esprit n'est pas développé ; son jugement n'est pas encore affermi ; sa conscience n'est pas encore mise en garde contre les attaques des passions ; son caractère n'est pas fait ! — N'importe, il faut qu'il soit militaire ou marin ; il sait assez de *grec* et de *latin*, et même de Religion, passons aux mathématiques. — Mais il va tomber de chute en chute ; sa jeunesse sera flétrie par dix années de funestes expériences dans le désordre ; il ruinera peut-être sa santé, sa fortune ; il déshonorera peut-être son nom ; ou au moins il ne sera qu'un homme médiocre ; il n'atteindra pas le rang auquel il était destiné ! — N'importe, il faut en finir, prendre un parti et lui faire faire quelque chose. Vous-même ne nous avez-vous pas dit que rien pour lui ne serait pire que de ne rien faire ?

Telles sont les paroles qu'un instituteur, qui a la conscience de sa mission, est condamné à entendre chaque jour de la part d'un grand nombre de parents.

J'ai entendu tout cela mille fois.

Vainement plusieurs me disaient encore : Les Ecoles spéciales ont de grands avantages. Les enfants y sont traités plus sérieusement. On y élève les jeunes gens comme des hommes : et d'ailleurs l'Éducation si religieuse que mon fils a reçue dans votre Petit-Séminaire suffira à le préserver des périls que ce genre nouveau d'Éducation pourrait lui faire courir !

A ces tristes raisons, je n'avais, je n'ai encore qu'une chose à répondre :

Vous demandez à l'Éducation religieuse des miracles

absurdes et contre nature : vous voulez qu'à quatorze, quinze ou seize ans, l'Education ait donné à l'âme une trempe, à la raison une fermeté, au caractère une résistance, à la conscience une incorruptibilité, dont vous n'êtes vous-mêmes peut-être pas capables à quarante ans !

Et quant à cet étrange principe, qu'il faut élever les enfants comme des hommes, je n'ai jamais été de cet avis. Il faut élever les enfants comme des enfants, si on veut qu'ils deviennent des hommes un jour ! — Il n'y a plus d'enfants, dit-on encore, ou du moins ils ne veulent plus l'être si longtemps qu'autrefois. Il faut bien leur faire en cela quelque concession. — Je ne puis non plus partager cette opinion. C'est depuis qu'il n'y a plus d'enfants parmi nous, qu'il n'y a plus guère d'hommes aussi et qu'on les cherche vainement pour toute chose !

Laissons donc chaque chose, chaque temps et chaque âge à sa place !

Et voilà pourtant avec quelle légèreté de raison, avec quelle témérité de paroles, on jette souvent ce qu'on a de plus cher au monde, ses enfants, au milieu des plus affreux périls ! Sous prétexte de leur donner une carrière, on les éloigne ainsi, quelquefois pour toute leur vie, de toute carrière, de tout travail, de toute intelligence, de toute vertu !

Il n'y a, je dois le dire, qu'une excuse à une telle conduite et à de telles erreurs. Ce sont les règlements officiels de la plupart des Ecoles spéciales, qui forcent quelquefois les parents les plus sensés à interrompre et à briser malgré eux l'Education de leur fils, s'ils veulent lui procurer une entrée dans la carrière à laquelle il paraît véritablement appelé par la Providence et par les aptitudes de sa nature.

Hélas ! à cela je n'ai qu'une chose à dire, mais ce n'est pas aux parents que je le dis : le reproche ici monte plus

haut; et qu'on veuille bien pardonner à ma douloureuse et immuable conviction la gravité de mes paroles :

L'histoire parle d'un tyran qui aurait voulu que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un coup.

Si un tyran voulait abaisser, abattre, abrutir intellectuellement toute une nation d'un coup, il lui suffirait de faire un règlement par lequel cesserait avant la quinzième année toute la haute Education intellectuelle, morale et religieuse de la jeunesse. En trente ans, cette œuvre de la tyrannie, la plus abominable qui fût jamais, serait consommée!

Ce n'est pas ici une supposition chimérique : cela s'est vu. Des barbares qui avaient les lumières en horreur ont essayé de telles choses.

Qui ne sait l'entreprise et les lois de Julien l'Apostat?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est qu'on peut être un Julien ou un barbare plus facilement qu'on ne croit, sans le vouloir même et sans y penser, par simple imprudence!

Louis XIV lui-même eut à cet égard de graves reproches à se faire : lorsque, dans l'entraînement de ses passions ambitieuses et guerrières, il précipita dans le tumulte et la licence des camps toute la jeune noblesse de son royaume ; lorsque, après avoir attiré à sa cour tous les grands noms, toutes les grandes races, toutes les grandes familles de France, il les condamna, pour lui plaire, à envoyer la plupart de leurs fils à l'armée dès l'âge de seize à dix-sept ans, quelquefois de quatorze à quinze, quelquefois même dès leur douzième année! lorsqu'il les condamna par là même à interrompre toute la forte et sérieuse Education de cette jeunesse qui était cependant toute l'espérance de la France, qui aurait pu en devenir un jour la force, la vertu et la gloire, et qui devint, on le sait, la triste société du règne suivant.

Oui, lorsque Louis XIV fit toutes ces choses, il prépara sans le vouloir les roués de la Régence, le règne de Louis XV et au delà.

Les grands seigneurs, une fois corrompus, corrompirent le reste. C'est une histoire que je ne veux pas faire ici, et qui est d'ailleurs assez connue. L'ancienne bourgeoisie française résista longtemps : elle céda enfin. Le bon peuple résista à son tour aux bourgeois et aux grands seigneurs : aujourd'hui enfin il a cédé et son temps est venu. La bourgeoisie en sait quelque chose.

Le tout est constaté par un des hommes du siècle de Louis XIV, qui sut le mieux se dégager des préjugés de son temps, se défendre contre l'entraînement universel, juger sans faiblesse et avec une fermeté indépendante tout ce qui l'entourait, et dont le regard perçant découvrit dans le siècle suivant tous les malheurs que nous avons vus !

C'est de Fénelon que je parle.

De Cambrai, à la fin du XVII^e siècle¹, il écrivait :

En ce temps, presque toute la jeunesse d'une condition distinguée est ruinée et abîmée dans le vice.

Il y avait trente ans que cette jeunesse n'était plus élevée, si ce n'est dans la licence des camps. Du reste, la guerre n'en allait pas mieux.

Fénelon écrivait encore : *Vous avez beaucoup d'officiers généraux inappliqués.*

Autrefois, le royaume était plein de noblesse guerrière et affectionnée, de peuples riches, nombreux et zélés. AUJOURD'HUI, vous avez UN NOMBRE PRODIGIEUX DE COLONELS JEUNES et sans expérience. Tous les ressorts sont relâchés. La plupart des places qui nous restent sont dépourvues. Après la perte d'une bataille, tout tomberait comme un château de cartes.

1. 4 février 1698.

Fénelon avait lui-même un neveu de son nom qui fut colonel à vingt ans. A force de soins paternels, il parvint à préserver ce jeune homme des périls de sa jeunesse et de son état.

C'est encore ce grand Évêque qui disait : *Dans une simple action, il se rencontre quelquefois une multiplication et un enchaînement de fautes qui s'étendent à plusieurs siècles!*

Le fait est que décider, par simple ordonnance ou même par simple règlement, les programmes d'étude des Écoles professionnelles et l'âge après lequel on ne pourra plus y être admis, ce n'est pas seulement un pouvoir politique, c'est un pouvoir social immense, et qui a des conséquences incalculables, et jusqu'à ce jour incalculées! Qu'on donne ce pouvoir à un socialiste, à M. Sobrier, par exemple, et il se chargera, sans peine, en quinze ans, de changer la face de la France.

Qu'il décide qu'après douze ans, on ne sera plus reçu dans aucune école spéciale et professionnelle, cette décision suffira pour faire descendre du rang qu'elle occupe encore dans la civilisation du monde, à des abaissements inexprimables, la nation la plus intelligente, la plus noble, la plus généreuse, la mieux faite pour recevoir la haute Education intellectuelle, morale et religieuse!

J'en ai dit assez, plus peut-être qu'il ne fallait.

CHAPITRE X

De l'Éducation nationale.

C'est ici un des grands aspects de la question qui nous occupe : je ne puis le négliger.

Ce grand mot d'*Education nationale* a d'ailleurs été souvent invoqué contre le clergé : à ce sujet les tristes méfiances, les accusations malveillantes ne nous ont pas été épargnées.

Que n'a-t-on pas dit ? que ne dit-on pas encore ?

On craint que la liberté d'enseignement ne devienne entre nos mains une arme redoutable.

On dit que nous ne sommes ni de notre pays ni de notre temps ; que la liberté n'est pour nous qu'un moyen de despotisme ; que nous sommes étrangers au véritable esprit national ; que nous luttons sourdement et incessamment contre les progrès de la société moderne, pour la faire indignement rétrograder : et qu'au fond nous n'avons pas d'autre pensée, pas d'autre but, quand nous réclamons notre part de dévouement dans l'Éducation de la jeunesse française.

C'a été là, on le sait, une des sources les plus vives des anciennes discussions ; c'est là encore une de ces préventions qui entretiennent contre nous les haines les plus injustes et les plus invétérées.

On ne s'étonnera donc pas que, dans le clergé ainsi provoqué, une voix s'élève pour offrir au pays, sur un sujet si grave, des explications franches et nécessaires à la vérité, à la justice et à la paix.

I

Tout autant que qui que ce soit, je crois à la nécessité

d'une Education nationale, qui inspire à la jeunesse les sentiments dévoués d'un généreux patriotisme.

Tout autant que qui que ce soit, j'y attache une souveraine importance. Rien n'intéresse, en effet, à un plus haut degré, la prospérité d'un Etat que la bonne Education des générations nouvelles : c'est parce que j'ai foi dans sa puissante efficacité que j'ai confiance aussi pour mon pays en un meilleur avenir.

Il ne faut jamais désespérer du genre humain et de ses destinées, je l'ai dit; parce que le genre humain passe et se renouvelle sans cesse, et ne vit jamais plus d'un siècle; il ne faut même pas désespérer d'une nation, parce qu'il y a toujours un tiers de la nation qui est à l'état d'enfance, qui vient de naître et grandit, et qu'on peut bien élever.

Toute la question est toujours là.

Il ne s'agit que de décider le second tiers de la nation, qui est en général chargé de ce soin, à bien élever le premier.

Cela devrait être facile, car c'est l'intérêt de tous.

La jeunesse, si elle a été bien élevée, attendra plus patiemment que l'âge mûr ait fini son rôle, et ne viendra pas le chasser brusquement de la scène.

Quant aux hommes dont les années ont mûri et consommé la sagesse, chez qui les passions ardentes et l'ardeur des intérêts personnels sont éteintes, ceux-là ont toujours été favorables à la bonne Education de la jeunesse; non-seulement ils y consentent volontiers, parce qu'il leur faut des égards et du respect, mais ces hommes graves ont ici des vues plus profondes. Combien de fois n'ai-je pas entendu des vieillards, élevés par le malheur des temps à l'école de l'indifférence philosophique, applaudir avec bonheur au mouvement religieux qui entraîne leurs jeunes fils! Sans doute ils voudraient leur épargner la triste expérience de leurs erreurs : et voilà pourquoi ils nous parlent

avec une si généreuse franchise de leurs égarements et de leur retour, et nous avouent que leur jeunesse fut moins heureusement élevée que la nôtre.

Il n'y a pas jusqu'à ces hommes honorables qui ont vieilli dans nos camps pour la défense du pays, et auxquels le tumulte de tant de guerres avait rendu les saintes habitudes de la Religion plus étrangères, qui ne veuillent aujourd'hui et ne réclament pour leurs fils et pour leurs petits-fils une Education chrétienne, et, qui, mêlant leurs souvenirs de gloire à leurs leçons de vertu, ne se plaisent à redire que l'Empereur avait de la Religion et méprisait les impies.

Oui, certes, il est digne de ceux aux mains desquels repose le gouvernement des peuples, il est digne d'un prince sage et prévoyant de faire de l'Education de la jeunesse l'objet de la plus haute sollicitude.

C'est pour lui, c'est pour eux un devoir : la société et la famille réclament cette haute sollicitude, cette *intervention tutélaire*, pourvu toutefois qu'elle ne se tourne jamais en oppression : la société et la famille en souffriraient trop.

C'est après avoir médité ces choses que je lis sans étonnement ce que les plus grands génies de l'antiquité ont écrit sur les devoirs imposés en cette grave matière aux législateurs et aux chefs des nations. Je les redirai, ces belles paroles : il est utile à tous de les méditer : il n'est pas indigne d'un Evêque de les redire à ceux qui sont appelés chaque jour à prendre sur ces choses les décisions les plus importantes aux destinées du pays. Il faut, d'ailleurs, prouver aux générations futures que, si l'Education périclète en France, et si la France périclète quelque jour par défaut d'Education, — Dieu, qui la protège, ne le permettra pas ! — ce n'est point parce que nous autres catholiques nous aurons méconnu la haute importance d'une Education vraiment nationale.

« Le législateur, dit Platon, ne donnera pas à l'Education
« le dernier ni même le second rang dans sa pensée ; il n'ou-

« bliera jamais que si les générations sont élevées dans la
 « vertu, le vaisseau de l'Etat ne chancelle pas ; mais que si...
 « Je m'arrête : je ne veux pas effrayer ceux qui, dans un
 « Etat naissant, craindraient de sinistres présages¹. »

« Le magistrat qui préside à l'Education, continue le même
 « philosophe, n'aura pas moins de cinquante ans ; l'homme
 « choisi pour cette place et ceux qui le choisiront doivent
 « savoir que, parmi les grandes fonctions de l'Etat, il n'y en
 « a pas de plus noble et de plus sacré. »

Voilà pourquoi Cicéron ne craint pas d'affirmer *que le plus bel emploi de la sagesse des vieillards, c'est l'Education de la jeunesse.*

Certes, après de si graves paroles, je me crois autorisé à le dire :

Le Ministre de l'Education chez un grand peuple est revêtu de la plus haute fonction sociale : rien n'égale son importance. Mais je trouverais sage la nation qui ne le condamnerait pas à subir les agitations de la politique. Je le placerais dans une région supérieure aux orages. Je le voudrais toujours, selon la pensée de Platon, dans la force et dans la plus grave maturité de l'âge. J'en ferais la plus haute magistrature de mon pays.

Un honorable membre d'une de nos Assemblées législatives m'avait prévenu dans ces pensées, lorsqu'il disait :

« Je voudrais que, sans cesser d'être sous la haute surveil-
 « lance de l'Etat, le chef de cette administration ne fût pas
 « ce que nous appelons un personnage politique, un de ceux
 « qui entrent et qui sortent, qui paraissent et qui disparaissent
 « à chaque vicissitude de cabinet. S'il y a, en effet, une
 « administration dont le chef doit paraître supérieur à
 « cette sphère dans laquelle s'agitent ces intrigues qui nous
 « ont affligés si souvent et qui, encore il y a peu de jours,

1. PLATON, *Lois*.

« bourdonnaient de toutes parts autour de nos oreilles, c'est
« surtout celle qui est chargée de la haute et noble mission
« de former l'esprit de la jeunesse française¹. »

Si j'étais appelé à donner des conseils à un prince, je lui dirais qu'il faut tolérer bien des choses, dans l'état toujours maladif de nos vieilles sociétés : mais la mauvaise Education de la jeunesse, jamais !

Il faut une indulgence extrême pour toutes les opinions politiques : il y a des époques si traversées, que cette indulgence n'est pas seulement sagesse, c'est justice.

Il faut oublier le passé ; il faut pardonner beaucoup ; il faut réconcilier. La paix au dedans, avec le règne des lois ; la paix au dehors, avec honneur : c'est le travail et l'œuvre d'une sagesse supérieure.

La paix est meilleure que la gloire ; la paix est plus douce que tous les fruits de la conquête : mais, dans la sécurité que donne un glorieux repos, les gouverneurs des peuples doivent, avant tout, veiller à la bonne Education de la jeunesse, qui croît et se multiplie sur le sol de la patrie à l'ombre bienfaisante de la paix ; car autrement, ce qui est horrible à dire, la guerre serait préférable : la guerre qui affermit les âmes, qui les arrache à la mollesse, qui forme les courages, qui enfante les généreux dévouements, qui fait les peuples forts et donne au moins les vertus mâles et guerrières.

En repassant les leçons de l'histoire, il y a des faits qui frappent singulièrement les esprits attentifs, et qui démontrent la haute influence, l'influence immense de l'Education morale sur la destinée des peuples.

Chez les Romains, au temps de la république, l'instruction fut faible, il est vrai ; on savait peu ; l'Education morale était forte : on apprenait à travailler et à souffrir : la république marcha à la conquête du monde.

1. M. DE SADE.



Le monde conquis, sous l'empire l'instruction fut étendue, mais l'Éducation faible et molle : l'empire tomba.

Au moyen âge, l'instruction était rare ; mais dans les profondeurs de l'ordre social, il se rencontrait une forte Éducation : il y eut de grandes choses.

Parmi nous, aujourd'hui, l'instruction paraît forte : l'Éducation est faible, la France souffre et se plaint, et il y a là, qu'on le comprenne donc enfin, tout le secret de l'effroyable malaise qui nous travaille, et qui aujourd'hui n'est plus contesté par personne.

Heureusement, je le répète, il est toujours temps de régénérer une nation et de sauver le genre humain : et il y a un problème historique que je me propose de poser, d'étudier, et, s'il plaît à Dieu, de résoudre quelque jour, savoir : si, par une grande loi providentielle et morale, il arrive jamais que les peuples périssent, sinon par défaut d'Éducation ?

Et cependant que faut-il donc faire pour sauver la France ? Il faut donner à la jeunesse française une bonne Éducation ; il faut rendre notre Éducation nationale vraiment digne de la France. — Mais qu'est-ce à dire ?

II

L'Éducation nationale est un mot que tout le monde s'accorde à employer, mais dont le sens n'a pas encore été parfaitement fixé.

Pour moi, je suis heureux de m'expliquer ici avec franchise.

Je regarde comme un devoir sacré pour tout instituteur d'élever les enfants dans l'amour de leur patrie, dans le respect pour ses lois ; de leur inspirer le zèle pour ses intérêts, le dévouement pour sa gloire. Je considérerais comme un grand mal, je ne dis pas seulement d'étouffer, mais d'altérer, de près ou de loin, ces nobles sentiments dans le cœur de la jeunesse.

Voilà d'abord, à nos yeux, dans quel sens l'Éducation doit être nationale, et nous croyons à cet égard n'avoir besoin des leçons de personne : nous ne reconnaissons à personne le droit de se proclamer, sur ce point, meilleur que nous, et voilà dans quelle pensée nous travaillerons, selon nos forces, à former pour la France une jeunesse digne d'elle.

L'amour de la patrie sera toujours pour nous un devoir inviolable et sacré, une seconde religion : les principes de l'Évangile et les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en imposent ici de graves obligations ; nous ne les oublierons jamais.

Ainsi, ce n'est pas seulement lorsque notre patrie nous traite avec distinction, avec confiance, ou du moins avec une impartiale équité, que nous devons l'honorer et la chérir : que nous y soyons obscurs ou méprisés, que nous y devenions victimes de l'injustice, nous lui devons toujours la reconnaissance, l'amour et le respect ; car, enfin, c'est elle qui a élevé notre enfance, soutenu notre vie ; elle qui fournit à nos besoins et veille à notre sûreté ; elle dont les frontières nous protègent, dont le sol nous nourrit, et fusions-nous même rejetés sur la terre étrangère, nous n'y oublierions pas notre patrie, et nous y élèverions encore ses enfants dans l'amour et le respect pour elle.

Je le répète : c'est le devoir sacré des instituteurs de la jeunesse, partout et toujours, de l'élever dans l'amour de la patrie, de lui inspirer le zèle pour sa gloire et le dévouement pour ses intérêts.

Voilà le premier sens dans lequel l'*Éducation doit être nationale*.

Mais si ma conviction est fermement établie sur ce point, il est un autre point sur lequel elle n'est pas moins ferme, c'est que l'Éducation ne doit pas être *politique*. Un écrivain de nos jours a dit :

On ne parle politique aux enfants que lorsqu'on veut les égarer. Laissons faire à cet égard la Religion chrétienne : elle leur donne la seule leçon de politique qui convienne à leur âge, quand elle leur apprend à aimer, à respecter, à obéir.

Ces paroles sont d'un philosophe chrétien, et vraiment dignes de la sagesse évangélique ; voilà les grands principes, voilà les sentiments, voilà les habitudes et les mœurs sociales qu'il faut donner de bonne heure aux enfants, et dans lesquelles l'amour éclairé de la patrie demande qu'ils soient élevés. C'est ainsi qu'on inspirera à la jeunesse le respect et l'obéissance aux lois et aux institutions du pays, sans la convier au spectacle dangereux pour elle des agitations de la scène politique.

Eh quoi ! les pères ne s'entendent pas encore ! Dans ce domaine d'une ardente controverse, la sagesse, l'expérience n'ont pu encore amener la lumière et concilier les intérêts et les opinions contraires, et il y aurait des instituteurs assez imprudents pour jeter la jeunesse dans l'arène des disputes publiques, et exciter ainsi à plaisir dans ces jeunes âmes un trouble profond qui ne s'apaisera peut-être jamais !

Non, non, ce serait oublier tout ce qu'on doit à Dieu, à la famille, à l'enfant, à la patrie elle-même !

Il faut donc, et sur ce point encore ma conviction est fermement arrêtée, il faut, pour que l'Éducation de la jeunesse soit vraiment nationale, qu'elle soit placée dans une région littéraire, morale et religieuse, si haute, et par là même si paisible et si pure, que le triste écho des querelles politiques n'y puisse jamais parvenir.

La patrie, c'est la famille ; eh ! qui a jamais ouï dire qu'un enfant dût être initié aux tristes dissensions qui divisent un père, une mère, des frères et des sœurs venus avant lui dans la vie ? Ce serait une immoralité ; ce serait blesser à plaisir cette jeune âme.

Non, non : il faut que les enfants de la patrie soient élevés dans une heureuse ignorance de tout ce qui irrite et divise. Ils n'y seront initiés que trop tôt : heureux du moins si, quand leur tour viendra de prendre leur place dans ce monde et d'y jouer un rôle, ils trouvent que les haines sont éteintes, les irritations apaisées et la paix à la veille de se faire ! Ils y contribueront, s'ils ont été élevés comme ils doivent l'être. Jamais la haute Education ne fut plus nécessaire que dans un pays troublé par de longues révolutions : c'est l'unique moyen de créer un milieu pour en sortir.

L'Éducation vraiment nationale est celle qui placera la jeunesse dans une sphère si fort au-dessus des agitations politiques, qui en fera des hommes si distingués par le caractère, si nobles par l'esprit, si généreux par le cœur, si indépendants par l'élévation de leurs principes, qu'à leur apparition dans le monde, ils se montreront équitables, indulgents pour tous, sans distinction de partis, et ne refuseront jamais à personne, sous quelque prétexte que ce soit, la vérité, la charité, la justice, la sage liberté. Il y a longtemps déjà, parmi nous, que les hommes d'Etat les plus célèbres ont été amenés à proclamer ces principes.

Gardons-nous, Messieurs, disait M. Thiers en 1844, de mêler ainsi la science à la politique, de troubler l'une par l'autre, et d'exposer la jeunesse à se ressentir des secousses qui nous agitent. Ne placez pas si près de ce volcan le paisible asile qui contient tout ce que vous avez de plus cher, c'est à-dire vos enfants.

Il y a, d'ailleurs, une observation fort simple à faire ici, et qui suffira, j'espère, à prévenir les préoccupations inquiètes que quelques esprits moins éclairés pourraient conserver encore à cet égard.

L'Éducation se fait de dix à seize, dix-huit ou dix-neuf

ans. Eh bien! cette époque de la vie et les études mêmes qui se font alors sont naturellement étrangères à la politique. Il faudrait faire violence à l'âge et à la nature des enfants pour essayer sur eux une influence de ce genre. Pour quiconque a étudié la jeunesse, ce que je dis ici sera certain : à cet âge, ce ne sont pas les *opinions* qui se forment, ce sont les *habitudes*, les *mœurs*; les vertus ou les vices.

Je veux rappeler sur ce sujet de belles et graves paroles de M. de Barante; elles respirent un doux et noble parfum de vérité et de vertu :

« Messieurs, ce n'est point à cette époque que l'esprit
 « prend sa direction, que le jeune homme choisit une voie
 « politique; ce qui importe pour l'enfant, ce sont les habi-
 « tudes morales, les pieuses pratiques, le respect de ce qui
 « doit être respecté : voilà ce qui alors doit prendre racine
 « dans son âme, moins par l'enseignement que par l'in-
 « fluence du milieu où il est placé. Il se forme en lui comme
 « une sorte d'instinct de moralité qui s'unit avec les affec-
 « tions et les souvenirs de famille. »

« Si la première Éducation, dit encore M. de Barante, a été
 « bonne, morale, salutaire, elle se retrouve lorsque l'âge des
 « passions et des premières ardeurs d'esprit vient à s'apai-
 « ser. Souvent le père de famille se reporte vers les souve-
 « nirs que, jeune homme, il avait oubliés. »

Que l'Éducation inspire à ces enfants l'amour de leur pays, le respect pour leurs parents, l'ardeur dans le travail, une religion sincère; qu'elle conserve leur innocence: elle aura fait pour la société politique tout ce que celle-ci peut demander. Ils seront pour elle, un jour, tout ce qu'elle a le droit d'attendre. La vérité n'est que là: tout le reste est dans le laux.

C'était la pensée de Platon :

« Conservez la bonne Education, et elle fait d'heureux

« naturels, qui, grâce à cette Éducation, deviennent de
« meilleurs citoyens que ceux qui les ont précédés. »

En un mot, dans l'enfant, il est question précisément, non pas de former le citoyen, mais l'homme; et l'homme accompli prépare à la société le citoyen parfait.

Aussi Platon ajoutait :

« Quel grand bien résulte, pour un État, de la bonne Édu-
« cation de la jeunesse!... Les jeunes gens bien élevés seront
« un jour des hommes excellents, et, étant tels, ils se com-
« porteront bien en toutes rencontres...

« Tout dépend de la première impulsion. Est-elle une fois
« bonne, l'État va s'agrandissant sans cesse¹... »

Non, non, les instituteurs de la jeunesse, quels qu'ils soient, n'ont pas d'autres devoirs à remplir : et, quant au clergé, *il sera le sublime conservateur de l'ordre public en préparant les générations nouvelles à la pratique de toutes les vertus; car il y a moins loin qu'on ne pense des vertus privées aux vertus publiques, et le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen. J'aime à redire ces belles paroles de M. le comte Molé : c'est la pensée de Platon, ennoblie et élevée encore par l'inspiration française et chrétienne.*

L'Éducation doit être *nationale* et élever les enfants dans l'amour de leur patrie; *mais elle ne doit pas être politique*, et elle doit les tenir dans une entière ignorance, ou au moins dans un heureux éloignement des tristes débats de l'opinion.

Ce n'est pas tout : *nationale dans le cœur*, l'Éducation doit être aussi *nationale par la forme*, si je puis m'exprimer ainsi.

Chaque nation a une physionomie qui la distingue; le souvenir et l'image doivent s'en retrouver dans l'Éducation; et, pour rendre ma pensée avec le plus de simplicité et de

1. PLAT., *Rép.*, liv. IV, tome IX, p. 201.

clarté possible, un jeune Français ne doit pas être élevé comme un Allemand, ou un Espagnol, ou un Italien ; son Education doit être toute française, et faire retrouver en lui la physionomie noble et heureuse de sa patrie.

Voilà le seul sens dans lequel pourrait être vraie et raisonnable cette parole : *Il faut que la jeunesse soit moulée à l'effigie de la nation.*

Quand je dis qu'une Education nationale doit inspirer à un enfant ou conserver en lui la physionomie noble et heureuse de sa patrie, je n'entends pas qu'elle doive lui inspirer du mépris pour le genre humain et les nations étrangères : je n'entends pas qu'elle soit moulée servilement à l'effigie de la nation chez laquelle il est né. J'entends encore moins qu'elle reproduise les traits d'une époque, quelle qu'elle puisse être, avec la triste fidélité d'une copie. Je n'y veux rien d'exclusif et d'étroit ; je veux qu'elle soit assez large, assez haute et assez forte pour retracer tout ce qu'il y a de vrai, de noble et de grand dans toutes les époques et chez toutes les nations : je veux qu'elle puisse se prêter à toutes les améliorations, à tous les progrès de l'avenir.

Rien ne serait pire qu'une Education qui, pour être nationale, prétendrait ressusciter le patriotisme étroit et barbare des petites républiques de l'antiquité. De nos jours, et sous la loi du Christianisme, un homme, s'il doit être de son temps et de son pays, doit être aussi de tous les pays et de tous les temps.

Fénelon l'entendait comme nous, et il était aussi bon Français que personne :

J'aime ma patrie plus que ma famille, disait-il, et plus d'un parmi ceux qui proclament si haut l'amour de la patrie n'en pourrait certes dire autant ; et Fénelon ajoutait : *J'aime le genre humain plus que ma patrie*. Par là, il est vrai, il ne prétendait pas se donner le bonheur d'aimer les Tartares pour se dispenser d'aimer ses voisins.

Qu'entendait Fénelon par ces paroles? C'est qu'il y a quelquefois des dévouements plus étendus que ceux même du patriotisme; que la charité catholique embrasse dans son ardente expansion l'humanité tout entière, et qu'elle tend à faire de tous les peuples répandus sur la face de la terre, — ce qui ne peut être, hors du Christianisme, qu'une utopie, — la grande famille humaine fondée sur le sublime et profond principe de la fraternité chrétienne.

Et qu'on ne croie pas que la patrie puisse souffrir de l'éloignement de ceux qui se dévouent ainsi, au gré d'une généreuse impulsion, aux besoins de l'humanité tout entière; non, la patrie n'en souffre pas: c'est sa gloire; et le nom français doit sa puissance en Orient, et ce qu'il a conservé encore de grandeur dans les solitudes de l'Amérique, à ces héroïques dévouements de nos missionnaires et de nos guerriers.

Non-seulement je ne veux pas que l'*Education nationale* exclue l'amour de l'humanité, mais je ne veux pas qu'elle inspire le mépris pour les nations étrangères: ce mépris est misérable. Chaque nation a ses qualités et ses défauts; n'imitons pas les défauts des autres, sans doute: mais pourquoi ne rendrions-nous pas hommage à leurs qualités? Pourquoi ne ferions-nous pas pénétrer peu à peu, par l'Education, dans nos habitudes et dans nos mœurs, ce qu'il y a de bon, d'utile, de fort, de grand, dans le caractère, dans la littérature, dans les mœurs des nations étrangères?

L'Allemagne nous donne l'exemple d'un travail patient, infatigable, profond;

L'Angleterre, d'un caractère sérieux et ferme dans ses desseins;

L'Espagne a eu ses grandeurs; l'Italie aura toujours les siennes.

Encore une fois, gardons-nous de mépriser les autres, de dédaigner ce qui nous est étranger.

Ceux qui nous dédaignent et nous méprisent sont injustes envers nous ; ne le soyons envers personne, montrons-nous plus généreux.

J'ai dit que l'*Education nationale ne doit pas être faite à l'image d'une époque rétrécie* ; et voici mes raisons :

Les diverses époques, les diverses phases d'un siècle sont faillibles et du domaine de l'homme ; elles sont livrées à ses caprices, à ses mobilités, à ses passions ; elles ont quelquefois de la grandeur, quelquefois elles sont pleines de honte.

Ce n'est guère que par le travail du siècle tout entier que le bon sens et la vertu survivent, et dominant à la longue, dans une nation, les égarements et les faiblesses des époque diverses.

C'est là une grande loi de la Providence dans le gouvernement du monde.

Les époques passagères sont sujettes à tous les égarements de l'homme : il en fait à peu près ce qu'il veut ; les siècles sont à Dieu : il leur réserve les triomphes de la vérité et de la justice.

Ce n'est donc pas à l'image d'une époque rétrécie que l'*Education nationale* doit être faite.

Ce serait restreindre l'*Education* à des proportions misérables ; ce serait arrêter tout progrès intellectuel et moral, empêcher tout retour, si on s'est égaré.

Ce serait poser en principe que le point où l'on est, est la dernière borne de toute perfection possible.

Je ne voudrais pas non plus que l'*Education nationale* fût une reproduction servile du génie de la nation en toute chose.

Nous l'avons dit : chaque nation a ses qualités et ses défauts.

L'*Education* vraiment nationale doit tendre à corriger dans un enfant les défauts de sa nation, et à en développer les qualités.

Certes, on ne fit jamais à un instituteur un devoir d'inspirer à l'enfant qu'il élève les défauts de son père.

L'esprit français est naturellement clair, brillant, hardi.

On lui a reproché d'être superficiel et léger. Si ce reproche était juste, l'Education vraiment nationale devrait tendre à le rendre plus profond, plus patient, plus sérieux.

Le caractère français est grand, noble et généreux.

On a regretté qu'il manquât quelquefois de constance. Si ce regret était fondé, l'Education nationale devrait tendre à fortifier le caractère, à fixer sa mobile activité, et à la tourner au profit de la force conquérante qui est son trait le plus brillant, par la fermeté, par la constance et l'esprit de suite.

Certes, en écrivant ces choses, je ne pense pas faire acte de mauvais Français, et je crois que, si ces conseils étaient suivis, l'Education de notre jeunesse ne serait pas indigne de la France.

L'Education vraiment nationale est celle qui fera de la France la première nation du monde, qui l'élèvera au-dessus de toutes les nations rivales, en développant ses grandes et héroïques qualités, et en faisant tourner à leur profit jusqu'à ses défauts eux-mêmes, qui sont d'ailleurs si brillants et si aimables.

Mais, pour cela, il faut sortir des bornes rétrécies d'une époque : il faut oublier les vieilles querelles, les rancunes de parti, les rivalités étroites. Pour que l'Education de la jeunesse française fasse revivre la physionomie si belle, si noble, de la patrie dans ses enfants, il faut qu'elle recherche, avec toute l'indépendance d'une sage et généreuse impartialité, à toutes les époques, dans tous les siècles, à toutes les phases de l'histoire nationale, ce que le consentement des siècles, l'hommage des nations étrangères, et la voix de l'histoire a proclamé vraiment français.

Voilà ce qu'il faut imprimer au cœur de notre jeunesse ; voilà ce dont il faut faire son âme et sa vie ; voilà ce qui doit

constituer le fond immuable et la forme brillante et pure de son Éducation intellectuelle, morale et religieuse.

Voilà ce qui, élevant les générations présentes sur les plus nobles hauteurs, les fera marcher, avec toutes les forces du génie chrétien et du caractère français, à la conquête de tout ce que le Dieu qui protège la France nous réserve encore dans ses desseins providentiels, de grandeur, de génie, de vertus, d'influence européenne et universelle !

III

Je l'ai dit déjà : on peut désespérer d'un individu s'il est mal né ou mal fait ; mais il ne faut jamais désespérer d'une nation : elle n'est jamais mal née en masse.

Dieu ne la maudit pas, à moins qu'elle ne le veuille obstinément ; mais cela ne se voit guère.

Que faut-il qu'elle fasse ? Une seule chose qui suffit malgré ses malheurs, ses égarements ou ses fautes ; il faut qu'elle se laisse élever.

Toutefois il arrive souvent que les peuples s'éloignent de ceux qui pourraient les sauver. Il y a chez eux deux instincts contraires, l'un par lequel ils invoquent le secours de Dieu ; l'autre par lequel, craignant d'être trop secourus, ils le repoussent.

Les peuples ont trop souvent peur de se régénérer, et alors ils redoutent et éloignent les régénérateurs : c'est l'expérience de tous les âges. Une génération où les uns savent peu, et où les autres savent mal, où tant de facultés sont nulles ou dépravées, où tant de hautes intelligences sont tombées, où les plus beaux talents ont presque toujours trompé les premières espérances qu'ils avaient données ; une génération pareille se décide difficilement, et ne se décidera peut-être jamais à bien élever la génération qui doit lui succéder.

Et cela se conçoit : on n'a plus même alors l'intelligence

de l'œuvre à accomplir ; la langue même de l'Éducation s'avilit ; les notions les plus simples s'altèrent, les idées les plus certaines se troublent.

On ne veut pas, on redoute pour soi des enfants d'un caractère trop élevé, d'une conscience trop ferme, d'une religion trop sincère. D'autre part, on sent bien que des enfants sans respect, sans foi, sans mœurs, ne sont pas ce que demandent la société et la famille ; on ne sait comment faire, et on va de mal en pis, et voilà tout le secret de tant de difficultés inexplicables et de tant d'émotions pénibles.

C'est ainsi que tous, d'accord en théorie, nous ne le sommes pas dans la pratique ; nous avons peur les uns des autres.

Hommes de la science et de la politique humaine, préoccupés avant tout des intérêts de la terre et du temps, vous craignez que nous autres catholiques nous ne fassions une nation sans grandeur et sans savoir : vos préventions sont injustes, car c'est nous qui avons élevé le siècle de Louis XIV.

Nous tendons, dites-vous, à la domination : cela n'est pas. La domination, vous le savez comme nous, ne sera jamais, n'est plus possible sous un régime de liberté sincère.

Nous craignons, nous, que vous ne fassiez une nation sans caractère et sans vertu : nos craintes sont peut-être mal fondées ; mais enfin jusqu'à ce jour vos preuves ne sont pas encore bien faites. Nous vous respecterons volontiers dans vos préventions ; mais rendez-nous la même justice.

Vous êtes des hommes instruits : il ne nous appartient pas de nous célébrer sous ce rapport ; mais nous sommes comme vous des hommes d'honneur. Les uns et les autres, nous sommes les enfants de la mère patrie. Cessons de nous faire la guerre ; au lieu de cela, faisons alliance par la liberté commune pour l'Éducation de la jeunesse française ; nous y gagnerons tous, et la grande œuvre de la pacification religieuse s'accomplira.

Les pères de famille, la Providence et la fortune de la France décideront entre nous.

Si j'étais à votre place, j'accepterais franchement l'épreuve nouvelle qui va se faire : l'honneur m'en ferait un devoir. Nous travaillerions de concert à donner à la jeunesse une Education vraiment nationale.

J'ai dit la fortune de la France ; certes, je ne connais pas une nation qui en ait une plus belle et plus sûre. C'est d'elle surtout qu'il ne faut jamais désespérer.

C'est une nation admirable !

Car ses vives et fortes inspirations, ses instincts les plus décidés, sont pour la vérité et la vertu ; dans le fond, elle n'estime que la probité et le bon sens. Quand on ne l'égare pas, quand on ne la fatigue point de calomnie et de mensonges, elle aime, elle vénère ses prêtres, elle a une merveilleuse facilité à recevoir les hauts enseignements de la foi, et je n'en voudrais d'autre preuve que l'admirable spectacle des Conférences de Saint-Sulpice, au commencement de ce siècle, et des Conférences de Notre-Dame, aujourd'hui.

Il ne manque, en ce moment, à la France que de comprendre les grandes leçons et d'accepter les grandes lois de la Providence.

L'histoire a révélé, dans la solennelle et triste succession des siècles, un enseignement que je veux indiquer ici.

La sagesse est plus puissante que le génie pour travailler à l'Education de la jeunesse, et par elle à la régénération des peuples ; la probité et le bon sens valent mieux que la science et les lettres mêmes, pour développer dans les générations les dons de l'intelligence.

Il y a eu, dans les annales des nations, trois grands siècles dont la splendeur domine encore et illustre le genre humain.

Eh bien ! à ces trois grandes époques, les hommes de génie sont venus après les sages ; après les hommes de génie, les sophistes.

La sagesse, la simplicité et la vertu ont précédé le génie et la gloire ; puis sont venus la vanité, le bel-esprit et le mensonge ; puis les révolutions et les désastres.

Et ici mon cœur se serre, j'éprouve une compassion profonde pour ces tristes décadences de l'humanité ; je gémiss sur ces profondes, sur ces irréparables infortunes.

Ainsi, pour trois fois que le genre humain s'est élevé jusqu'à la splendeur du génie, jusqu'à la gloire, trois fois il a dû succomber sous le faix !

Lepoids d'une si grande fortune l'a écrasé, et, après l'avoir porté un moment, il a fléchi de toutes parts, et donné aux âges suivants le spectacle de ses désastres.

Un grand siècle se présente d'abord à moi. Sept sages ont fait son Education, Périclès lui donne son nom ; et ce siècle, d'un souvenir immortel, n'a su préparer à la Grèce, après lui, que le sophisme et le mensonge, et le Parthénon n'est demeuré debout jusqu'à nos jours que pour voir une succession de faiblesses et de misères inexprimables.

Auguste vient plus tard, avec le cortège des hommes de génie qui l'entourent ; mais, avant eux, on avait vu les sages : Lœlius, Scipion, Térence, Ennius, les Caton et tant d'autres et on avait reçu leurs leçons de probité et de vertu.

Mais après Auguste paraît un Tibère, puis un Claude imbécile ; et, si le pêcheur de la Galilée n'était pas venu planter sa tente au sommet du Vatican, le peuple-roi eût été livré sans retour aux nations barbares, et la ville éternelle eût disparu de la terre.

Nous avons eu aussi notre grand roi et notre grand siècle ; mais, avant lui, Richelieu, qui fut roi sous Louis XIII, procura, à l'aide de Vincent de Paul, du cardinal de Bérulle, et de cette multitude d'hommes éminemment saints, éminemment sages, et surtout à l'aide des Jésuites, qui comptaient alors, comme je l'ai dit, soixante-cinq mille élèves instruits gratuitement dans leurs collèges ; Richelieu procura à la jeu-

nesse française cette forte et énergique Education, dont les détails nous paraîtraient aujourd'hui fabuleux, s'ils n'étaient attestés dans tous les Mémoires du temps,

Les hommes de génie en naquirent : ils remplirent de leur gloire la France entière ; l'Europe en fut étonnée, l'univers les admire encore ; puis, après eux, les sophistes ; après Bossuet, Pascal et Fénelon... Diderot, Voltaire, Rousseau ; puis, après les sophistes, les révolutions ; et, après les révolutions, la confusion des langues, le pêle-mêle des opinions et des pensées contraires, la sincérité du langage obscurcie, le naufrage de toutes les antiques vertus, la ruine ou l'abaissement de toutes les nobles vérités.

Et à peine voit-on surnager encore çà et là quelques débris épars de vérités ou de vertu, qu'on va sauver un à un ; comme ces richesses échappées au naufrage, et que les mers ballottent dans leur furie ; car il y a toujours des âmes magnanimes, des hommes inspirés qui se dévouent, qui affrontent les dangers de la tempête, qui se jettent au milieu des vagues pour sauver ce qu'elles n'ont pas englouti. Mais, aussi, il y a sur toutes les mers des côtes inhospitalières où les efforts des plus généreux dévouements vont trouver pour leur récompense le pillage et la mort.

Nous trouverons mieux, je l'espère ; et, dans cette confiance, nous nous dévouerons tous courageusement à l'œuvre si importante de l'Education nationale.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
------------------------	---

LIVRE PREMIER

De l'Éducation en général.

CHAP. I ^{er} . L'Éducation est une œuvre d'autorité et de respect . . .	1
II. L'Éducation est une œuvre de développement et de progrès	8
III. L'Éducation est une œuvre de force.	13
IV. L'Éducation est une œuvre de politesse	17
V. Des diverses formes de l'Éducation humaine	21
VI. Résumé et conclusion du livre premier	27

LIVRE DEUXIÈME

De l'enfant et du respect qui est dû à la dignité de sa nature.

CHAP. I ^{er} . L'enfant, ses qualités, ses défauts, ses ressources. . . .	33
II. L'enfant, mes expériences	42
III. L'enfant gâté.	50
IV. L'enfant, quelques conseils pour sa première Éducation .	67
V. Le respect qui est dû à la dignité de l'enfance est un respect religieux. — Conclusion du second livre	80

LIVRE TROISIÈME

Des moyens d'Éducation.

CHAP. I ^{er} . Il y a quatre moyens nécessaires d'Éducation : la Religion, l'Instruction, la Discipline, les Soins physiques	89
II. La Religion	97
III. La Discipline	126
IV. L'Instruction. — Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation à l'Instruction	136
V. Les Soins physiques	148
VI. Résumé et conclusion du troisième livre. — Influence mutuelle des divers moyens d'Éducation. — De la Discipline morale. — Influence supérieure et prédominante de la Religion.	164

LIVRE QUATRIÈME

De l'enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa nature.

CHAP. I ^{er} . Quelques considérations générales	177
II. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de son intelligence	187
III. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de sa volonté	204
IV. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de sa vocation. — Nul n'est ici-bas pour ne rien faire; il y a un état, une-fonction, un travail pour chacun	219
V. Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : donc il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu	242

LIVRE CINQUIÈME

Des diverses sortes d'Éducation

CHAP. I ^{er} . De l'Éducation essentielle et de l'Éducation professionnelle. — Quelques considérations générales.	254
II. Education industrielle et commerciale. — Education artistique	267
III. De l'Éducation populaire. — Considérations générales.	284
IV. De l'Éducation populaire. — Ce que peut être l'Instruction dans l'Éducation du peuple	289
V. De l'Éducation populaire. — Ce que la Religion peut et doit faire pour l'Éducation du peuple	298
VI. De la haute Éducation intellectuelle	313
VII. Des Petits Séminaires. — Leur nécessité et leur spécialité	331
VIII. Des Petits Séminaires. — De la liberté des vocations ecclésiastiques et du respect qui leur est dû.	347
IX. Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation essentielle à l'Instruction professionnelle	367
X. De l'Éducation nationale	383



DE

L'ÉDUCATION

TOME DEUXIÈME

PARIS — IMP. VICTOR GOUPE, RUE GARANCIÈRE, 5.

1.19.900

1543/2

DE
L'ÉDUCATION

PAR
M^{sr} DUPANLOUP, ÈVÈQUE D'ORLÈANS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'éducation est une œuvre d'autorité
et de respect.

TOME DEUXIÈME

De l'autorité et du respect dans l'Éducation

HUITIÈME ÉDITION



PARIS

CHARLES DOUNIOL ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

1872

Tous droits réservés.



DE

L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

DIEU

J'ai dit, dans le premier volume de cet ouvrage, quel était le but, la nature, la nécessité de l'Éducation; et aussi quels en étaient les moyens les plus puissants les plus nobles caractères, les formes les plus utiles, les diverses sortes.

Je porte maintenant mes pensées sur la partie de mon sujet la plus intéressante et la plus élevée, je veux dire sur le PERSONNEL même de l'Éducation.

Le personnel de l'Éducation, c'est DIEU d'abord, puis le PÈRE, la MÈRE, l'INSTITUTEUR et l'ENFANT, et enfin le CONDISCIPLE.

J'ai déjà parlé de l'enfant dans les livres qui précèdent.

J'ai traité du respect qui est dû à cet enfant, et que réclament pour lui la dignité de sa nature, la liberté de sa vocation et la grandeur de ses destinées.

J'ai dit au nom de quelles facultés supérieures il inspire

de si hautes sollicitudes, et doit recevoir tous les soins du plus religieux dévouement.

J'ai dit, en un mot, comment cet enfant devait être élevé.

Mais par qui doit-il être élevé?

Quels sont ici-bas les ministres de cette grande œuvre?

Voilà cette noble et charmante créature sur la terre : qui a le droit et le devoir de l'élever, de faire son Education?

Je dis : le droit et le devoir... c'est-à-dire : qui, dans ce monde, pour accomplir un si beau travail, a l'autorité?... l'autorité, qui est toujours le plus grand des droits et des devoirs,

Je réponds : — DIEU d'abord, puis le PÈRE et la MÈRE, puis l'INSTITUTEUR, puis enfin, je dois l'ajouter, l'ENFANT lui-même et son CONDISCIPLE.

Telles sont en ce moment les questions qui se présentent à moi, et que je dois étudier et résoudre.

Tel sera ce volume.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Dieu.

On s'étonnera peut-être que nous fassions apparaître d'abord Dieu lui-même dans le personnel de l'Education.

Le respect d'un si grand nom permet-il de l'abaisser jusque-là? Peut-on dire du Créateur suprême qu'il travaille lui-même à élever un enfant, une si faible créature? N'est-ce pas le faire descendre de sa grandeur?

J'ignore si c'est le faire descendre; mais ce que j'affirme, c'est que l'Education d'un enfant, quel qu'il soit, doit remonter jusqu'à Dieu et ne peut se faire sans lui: ce que j'affirme, c'est que Dieu ne peut demeurer étranger ou indifférent à cette œuvre sans qu'elle se fasse mal et périclite; et tous ceux qui s'y emploient doivent y travailler de concert avec Dieu, sous peine de voir un jour leur ingrat et stérile travail se retourner contre eux.

Qu'on ne s'y méprenne pas : je l'ai dit, je le répète : l'Education de l'homme est une œuvre essentiellement divine.

Dieu y est la source unique de l'autorité, c'est-à-dire des droits et des devoirs de tous.

Il est le seul modèle et la parfaite image de l'œuvre même qu'il s'agit de faire.

Il en est aussi l'ouvrier le plus puissant et le plus habile.

A quelque point de vue que je me place pour considérer l'œuvre de l'Education, elle apparaît à mes yeux comme un des reflets les plus admirables de l'action, de la bonté et de la sagesse divine.

On demande : Qui a le droit d'élever cette créature ? Mais la réponse est simple : C'est son Créateur lui-même.

Et en qui, s'il vous plaît, résidera essentiellement et souverainement l'autorité de cette grande œuvre, sinon en Celui qui est l'auteur même de la vie et des jours de cet enfant, et son premier Père ?

Je ne fais ici que rappeler les grands principes établis dans le premier livre de cet ouvrage.

Et en qu'elles pensées pourraient-elles étonner ? Dieu n'est-il pas la personnification absolue de l'autorité paternelle ? N'est-ce pas à lui que nous disons chaque jour : Notre Père qui êtes aux cieux ? N'est-il pas la suprême autorité, créatrice et conservatrice ? Cet enfant, n'est-ce pas le fils de sa puissance, l'œuvre de ses mains, et l'image de sa gloire ?

Est-ce à d'autres qu'à lui que cet enfant demande son pain de chaque jour, c'est-à-dire son Education et sa vie ?

L'Education n'est-elle pas la continuation de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble, qui est la création de l'âme ? Et on voudrait que Dieu y demeurât étranger !

Non : les lumières de la plus haute philosophie, d'accord ici comme toujours avec les enseignements évangéliques, nous révèlent que Dieu est le grand Instituteur, et, si on me permet cette expression, le grand et perpétuel Educateur du genre humain.

Oui : Dieu élève perpétuellement l'humanité : et en me servant d'un ancien mot emprunté à la gravité romaine, je ne crains pas de dire que l'univers est une grande Institution, dont Dieu est le maître suprême, le maître immuable et éternel ; et le genre humain, le disciple, perpétuellement renouvelé de génération en génération ¹.

Sans doute, il y a toujours là un père, une mère, et des instituteurs visibles, qui paraissent employés à faire l'œuvre de l'Education, à élever l'homme-enfant.

Mais le père, la mère, l'instituteur, l'enfant, doivent tout dans cette œuvre à Dieu seul.

C'est chez lui et dans sa maison, c'est pour lui, c'est par lui-même que l'œuvre se fait.

Loin de lui, le plus savant pédagogue est un aveugle, incertain, tâtonnant : *Tenebræ et palpatio in æternum* ², dit l'Écriture ;

Loin de lui, le méchant instituteur est sans frein, et le faible enfant, sans défense, est livré comme une proie ;

Loin de lui, le bon instituteur lui-même est sans force : ou plutôt sans Dieu, il n'y a pas de bon instituteur ; il n'y

1. *Et erunt omnes docibiles Dei.* (Joan. 5-45.) *Et erunt oculi videntes præceptorem tuum.* (Isaïe, 30, 20.) *Et Deus et pater noster.* (II Thess., I, 1.) *A Domino Deo tuo institutus es.* (Deut., 18-14.)

2. Isaïe, 32-14.

a que des incapables, ou des méchants, ou des mercenaires.

On aura beau faire : toute Education faite loin de Dieu sera à jamais une œuvre impuissante et sans fruit, comme sont toutes les œuvres auxquelles la lumière manque : *Infructuosum opus tenebrarum* ¹, dit saint Paul.

Une Education sans Dieu... Un enfant, le plus aimable, élevé loin de Dieu !... J'ai vu quelquefois cela de près, et pour exprimer ma tristesse et mon effroi, je ne trouvais que les deux paroles de l'Écriture : *vastitas et sterilitas* ². Cette aimable créature est comme un matin sans soleil : tout y reste morne, obscur, glacé, stérile !

Qu'on le sache donc : si je fais ainsi apparaître Dieu tout d'abord dans le personnel de l'Education, si je le déclare le premier maître de cette grande œuvre, c'est afin que le père, la mère et l'institutrice travaillent pas en vain ; c'est afin que, dans leur grande tâche, ils soient soutenus à la hauteur des pensées, des sentiments et des secours par lesquels seuls leur œuvre peut donner des fruits heureux et glorieux.

Je le sens, et c'est ce qui fait ici mon émotion, je touche en ce moment aux plus grandes, aux plus saintes choses qui soient encore sur la terre : à celles qui, grâces en soient rendues à l'immortelle Providence, demeurent et survivent à tout !

Oui, au milieu même des plus tristes révolutions, il y a encore Dieu, le père, la mère, l'enfant, la famille, le toit domestique ! — Et c'est pourquoi j'espère toujours !

Ah ! sans doute, il peut y avoir des temps malheureux, et des générations qui ne semblent pas bénies du ciel : mais il ne faut jamais désespérer : après les plus terribles renversements, l'humanité peut toujours se renouveler à sa source la plus haute et la plus pure, et c'est par là même que Dieu

1. Ephes., v, 11. — 2. Jerem., 48-3.

a fait guérissables les nations de la terre : *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum*¹.

Pour cela, il faut quelque chose de bien simple : il faut que dans la société humaine, le père et la mère se montrent dignes de l'enfant auquel ils ont donné la vie !... Rien de plus, mais rien de moins. La régénération du genre humain est à ce prix.

Il faut qu'ils comprennent la haute et sainte autorité dont ils sont revêtus, et qu'ils l'exercent : il faut qu'ils associent à leur autorité et à leur action un instituteur digne d'eux : c'est-à-dire il faut que tous, dans cette œuvre, se souviennent de Dieu et de son autorité suprême ; qu'ils se recueillent ensemble au sanctuaire de la famille, avant de commencer le travail, et que là, rendant hommage à ce Dieu grand et bon, ils le respectent, l'adorent, le prient, et puis commencent avec confiance.

C'est ainsi, mais c'est uniquement ainsi, que je conçois dans l'œuvre de l'Éducation la dignité d'un *Instituteur*, l'autorité d'un père et d'une mère.

Mais un Instituteur sans foi, sans Christ et sans Dieu!... un père, une mère, sans prière et sans autel !... un enfant sans religion ! ah ! je détourne mes pensées et mon regard : et j'affirme, quels que soient les parents, quel que soit l'instituteur, quel que soit l'enfant, quels que soient les dons de la nature, du génie, de la fortune, j'affirme qu'il ne se fera là, pour l'avenir, qu'une œuvre de désolation et de ruine ! *Vastitas et sterilitas !*

Mais, grâce aux fortes leçons que Dieu nous a données à tous, nous n'en sommes plus là, et il est permis de concevoir de meilleures espérances : les pères de famille, les mères surtout, ont compris, ont senti sur ces choses ce qu'il fallait comprendre et sentir ; la plupart des instituteurs

1. Sup., 1-14.

aussi. Il y a peu d'années, les hommes les plus éminents du pays, associant leur voix à la voix des évêques, ont fait entendre sur ce grand sujet, dans nos assemblées politiques, les plus dignes, les plus courageuses paroles. Sous la religieuse influence de ces graves enseignements et des événements extraordinaires qui les avaient inspirés, un heureux mouvement de retour a commencé parmi nous ; et c'est afin de demeurer dans ces sages pensées, c'est afin d'aider à ce retour, que je publie ce livre.

Mais pour le rendre véritablement utile, pour m'aider moi-même à bien comprendre mes pensées sur cette importante matière, pour justifier enfin ce que j'affirme : à savoir que l'Éducation est avant tout une œuvre d'autorité et de respect ; que, quand l'autorité et le respect manqueraient partout, il faudrait encore les retrouver à tout prix dans l'Éducation et dans la famille ; pour démontrer ces choses, dont les conséquences assurément ne sont pas médiocres, j'ai besoin de remonter ici aux vrais principes, au principe même de toute autorité et de tout respect sur la terre, à Dieu.

Pour affermir sous mes pas le terrain même de l'Éducation, j'ai besoin de poser, ou du moins de reconnaître d'abord les fortes bases, les assises immuables de la société humaine, telle que Dieu l'a faite et la maintient depuis sa déchéance, malgré tant de causes qui conspirent à sa ruine.

Et voilà pourquoi, avant tout, avant même de nommer le père, la mère, l'enfant, la famille, l'instituteur et l'Éducation, j'ai dû nommer Dieu et dire que, partout et toujours, l'autorité, sans laquelle rien n'est possible, c'est Dieu.



CHAPITRE II

Idée première et essentielle de l'autorité : l'autorité
c'est Dieu.

I

Dieu se révèle à la terre sous des aspects divers, et les hommes ont plusieurs manières de le nommer avec respect.

Quand ils disent : *la Providence*, quand ils jurent *Par la Vérité*, quand ils invoquent *la Justice*, ils prononcent des noms divins ; et Dieu garantit leur serment comme s'ils avaient juré par lui-même, et il répond à leur voix comme un père répond à des enfants qui l'appellent par son nom.

L'*autorité* serait-elle aussi un nom divin ? — Ce que je puis du moins affirmer, c'est que parmi les noms dont la puissance m'étonne ici-bas, l'autorité est en un rang suprême. Ce nom puissant et mystérieux retentit de toutes parts au milieu des sociétés humaines : dans la famille, dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société temporelle comme dans la société spirituelle, je ne sais pas un nom plus grand et plus souvent invoqué.

Que signifie-t-il donc ? C'est ce que je veux découvrir ici, dans l'intérêt de la plus grande œuvre d'autorité qui se puisse accomplir sur la terre, qui est l'œuvre de l'Education.

II

Chose étrange et qui me frappe d'abord ! Si je prononce ce nom au singulier, il s'élève tout à coup à un sens, à une

force, à une grandeur, à une dignité souveraine. Il échappe invinciblement au dédain.

Si je le prononce au pluriel, si je dis : les *autorités*, c'est autre chose : bien que le sens soit analogue et presque identique, la distance est infinie ; il se révèle quelquefois ici dans les mots, dans les idées et dans les choses, une déchéance extraordinaire.

Pour comprendre ces anomalies du langage, il suffit de jeter d'abord un simple coup d'œil sur les diverses sortes d'autorités connues parmi les hommes, et dont le langage ordinaire nous révèle le nom, l'existence, la nature. Je vais les indiquer ; puis j'essayerai d'en découvrir le principe supérieur et l'idée primordiale ; puis les droits et les devoirs ; puis, dans la suite de cet ouvrage, j'en dirai le lien, la subordination, les conflits possibles ; enfin, l'accord, l'unité nécessaire, les avantages réels, les services, la solide grandeur.

Je crois cette voie sûre pour parvenir à la vérité : accepter, étudier le langage humain sur une question quelconque, est sans contredit de la plus haute importance. Il y a toujours dans la langue d'une nation une certaine somme d'idées faites, d'idées acquises, d'idées simples et vulgaires en apparence, mais dont il ne faut jamais dédaigner la lumière.

Les hommes distinguent avec raison l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle ; — l'autorité publique et l'autorité privée ; — l'autorité sociale et l'autorité paternelle. L'autorité sociale se nomme aussi l'autorité politique, l'autorité souveraine.

On dit encore : une autorité tempérée, une autorité absolue ;
 Une autorité certaine, une autorité douteuse ;
 Une autorité vraie, une autorité fausse.

Il faut aussi distinguer l'autorité *réelle* de l'autorité *personnelle*.

L'une peut exister sans l'autre. Tel homme peut avoir une grande autorité personnelle par son caractère, son génie, sa vertu, et n'être revêtu, dans l'Etat, d'aucune autorité réelle : c'est ordinairement fort regrettable : on le comprend.

Tel autre, un Roi, par exemple, est revêtu d'une grande *autorité réelle*, et peut n'avoir aucune autorité personnelle : ceci est bien plus regrettable encore.

Quoi qu'il en soit, l'autorité d'un grand nom, l'autorité du génie, l'autorité du caractère, l'autorité de la vertu, seront toujours un emploi grave et important de ce mot.

Enfin, partout il y a l'*autorité* suprême et *les autorités* subalternes : c'est-à-dire l'autorité première et essentielle, et les autorités secondaires et transmises ; — l'autorité propre, les autorités empruntées ; l'autorité universelle, les autorités partielles.

III

Je pourrais multiplier ces distinctions : c'en est assez pour mon dessein, et, que mon lecteur me permette de le dire, ce n'en est pas trop pour lui-même. Je le répète : il est toujours utile à un auteur et à ceux qui veulent bien le lire, de commencer l'étude d'une question difficile par l'examen des mots que fournissent au sujet ces ressources populaires de la raison publique.

Les hommes disent donc ces choses, mais que veulent-ils dire ? quelle est leur pensée ? quelle raison ont-ils d'employer ce mot si fréquemment ?

Quel est le fond de l'idée humaine en tout ceci ?

Qu'est-ce que l'autorité ?

Le mot, l'idée, la chose, ont si profondément souffert sur la terre ; toutes les autorités, naturelles ou surnaturelles, ont été si violemment attaquées parmi les hommes, le respect leur a manqué si souvent, que je sens le besoin de ne rien

dire ici que d'incontestable, rien qui ne soit au-dessus de toute controverse.

C'est donc aux dictionnaires nationaux, dépositaires de la raison et de la pensée publique, que j'adresse cette question : *Qu'est-ce que l'autorité ?* Ils répondent : *C'est le droit de commander et d'être obéi ; le droit d'agir en maître et d'être respecté.*

J'accepte ces définitions, et toutefois, en les acceptant, je me demande : D'où vient, parmi les hommes, un droit si extraordinaire ?

D'où résulte-t-il ? quelle est sa première origine ? a-t-il une authenticité certaine ? — Importantes questions.

Pour les résoudre, il faut, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les mots, comme nous l'avons déjà fait, étudier ici les idées mêmes, les idées simples et essentielles des choses, et remonter par conséquent aux premières origines linguistiques et idéales : qu'on daigne me suivre un moment dans cette étude, qui est également simple et abstraite, facile et importante : et qu'on ne pense pas que tout ceci est inutile au grand sujet que je traite : pour moi, je ne sais rien de plus absolument nécessaire. Je ferais un livre vain, je bâtirais en l'air, si je ne traitais pas d'abord de ces choses.

L'Éducation périt en France, parce qu'il y manque l'autorité et le respect : rien n'a été plus souvent proclamé. Qui n'a entendu à cet égard, les plaintes amères des instituteurs, des pères, des mères, des vieillards, de tous ? La jeunesse, l'enfance la plus tendre, ne veut plus recevoir de loi que de ses folles humeurs, de ses fantaisies les plus insolentes, de ses passions les plus fougueuses. A quinze ans, je vois cela chaque jour, un enfant est plus libre aujourd'hui, plus indépendant de son père et de sa mère, qu'on ne l'était à trente ans sous Louis XIII ! D'où cela vient-il ? La société tout entière souffre étrangement de ce mal. Mais où est le remède ? — Ma conviction est que le temps est venu de se demander

enfin : Qu'est-ce donc que l'autorité ? que peut-elle, que doit-elle être dans la société humaine, dans l'Éducation, dans la famille ? quels sont ses fondements ? ses droits imprescriptibles, inaliénables ? quels sont ses devoirs ?

Il y a eu parmi nous, naguère encore, sur l'Éducation de la jeunesse, des conflits mémorables entre les autorités diverses, entre l'Église et l'État, entre l'État et les Pères de famille : il peut y en avoir encore. Or, rien n'est plus malheureux que de tels conflits. Il faut tout faire pour les prévenir, car l'autorité en souffre toujours.

Eh bien ! c'est sur tout cela que je ne crois pas pouvoir rien établir de solide, sans remonter au principe.

IV

Autorité : en latin *auctoritas*, vient du substantif *auctor*, auteur, créateur : le mot vient lui-même d'*agere*, *augere*, qui indique la puissance d'action et quelquefois une action créatrice.

Mais, dans la pensée humaine, qu'est-ce que l'auteur ? L'auteur est celui qui crée, qui produit une chose.

Aussi le dictionnaire de l'Académie dit-il : *Auteur, celui qui est la première cause de quelque chose.*

Voilà l'idée même, l'idée simple, l'idée essentielle que présente ce nom.

Ce nom convient éminemment à Dieu comme auteur, comme cause première de toutes choses. Aussi on dit : *Dieu est l'auteur de l'univers ; l'auteur de la nature ; l'auteur de tout ce qui existe.*

On dit d'un père : *C'est l'auteur de mes jours ; d'un ancêtre illustre ; C'est l'auteur de ma race.*

En littérature, *un auteur* est celui qui a fait un livre : rien n'est plus vulgairement répété. Il est *l'auteur de ce livre ; ce livre est son ouvrage.*

Un artiste est encore l'auteur du tableau qu'il a peint, de la statue qu'il a sculptée.

Un législateur est l'auteur d'une loi qu'il a faite : ainsi on dit : *Lycurque est l'auteur de la législation lacédémonienne.*

L'auteur est donc constamment celui qui crée, qui produit, qui invente, qui établit, qui institue quelque chose.

Toutes ces acceptions du mot démontrent qu'il ne s'attache pas dans la pensée humaine d'autre sens à l'idée et à l'expression d'auteur que celui de cause et d'action, c'est-à-dire de supériorité créatrice.

Il y a même en grec une analogie remarquable qui se trouve dans la langue française : *auteur* et *cause* ont un même sens, et sont le plus souvent rendus par le même mot : Αἴτιος, Αἴτία.

V

Et maintenant si je demande : Qu'est-ce que l'*autorité*, qu'elle en est l'idée originelle et positive, l'idée transcendante? — il est manifeste que nous venons de la découvrir.

L'autorité, c'est le droit naturel de l'auteur sur son ouvrage.

En effet, c'est, dit-on, le droit de commander, et à ce droit répond le devoir d'obéir.

Je le comprends : cette définition est conforme aux lumières de la plus saine, de la plus noble philosophie. Oui, c'est le droit, ce n'est pas le simple fait. C'est le droit : ce n'est pas la force ; ce n'est pas le caprice, ce n'est pas la violence : c'est le droit, c'est la raison, c'est la justice ; c'est le droit naturel, légitime, souverainement juste et évident de celui qui a fait, qui a créé, qui a institué, sur les choses qu'il a faites, instituées ou créées.

Voilà l'idée fondamentale et la racine essentielle de l'autorité. On la cherchera vainement ailleurs. Le droit de commander et le devoir d'obéir ne se conçoivent pas en dehors

de là. Qu'on y réfléchisse, et on verra que l'auteur d'une chose a seul essentiellement droit sur elle. Elle dépend naturellement et essentiellement de lui; elle est par lui, elle ne serait pas sans lui: c'est sa création, c'est son ouvrage, c'est sa chose; il la conserve, il la gouverne comme il l'entend; c'est en lui le droit, le pouvoir même créateur. Je l'ajouterai: c'est plus qu'un droit: c'est un devoir. Elle est de lui, elle est par lui, il ne peut en abandonner le soin: il lui doit, et il se doit à lui-même d'achever l'ouvrage de ses mains. Encore un coup, c'est l'ordre, c'est l'équité, c'est la nature. Non: il n'y a, il n'y aura jamais d'autorité légitime sur une chose quelconque, autorité première et essentielle, ou bien autorité secondaire et transmise, que l'autorité même qui vient de l'auteur de cette chose: à tout autre, la chose peut dire: Qui êtes-vous? je ne vous connais pas, je ne vous dois rien; je dois tout à celui qui m'a faite; mais je ne dois rien qu'à lui, ou à ceux qu'il envoie.

Au contraire, à son auteur, à son père, elle répond naturellement: C'est vous? me voici: vous m'avez fait ce que je suis, achevez votre ouvrage: commandez: j'obéis.

VI

Ce langage, si profondément philosophique et religieux, se trouve magnifiquement parlé dans le livre qui est tout à la fois l'antique dépositaire et le divin révélateur de la philosophie la plus haute et de la religion la plus pure.

Nous voyons dans la Bible toutes les créatures de Dieu, les plus brillantes comme les plus vulgaires, approcher à sa voix et lui dire: *Nous voici; que voulez-vous? Adsumus* ¹.

Il les nomme, il les appelle par leur nom, et elles accourent.

L'homme lui-même, roi de la création, se tourne vers le

1. Job, 38-35.

Créateur et lui dit avec une familiarité sublime : *Vous êtes mon Dieu, vous êtes mon père; je suis votre créature et votre enfant : parlez! je suis à vous; vous m'avez fait : commandez!* — *Tuus sum ego : Deus meus es tu* ¹.

Et la grande société des hommes ne sait pas chanter à la gloire de Dieu une hymne plus belle que ces simples et nobles paroles : *C'est lui qui nous a faits ! nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. — Ipse fecit nos, non ipsi nos* ². C'est tout dire.

Et quand le Prophète veut parler de la puissance de Dieu sur la grande mer : *Hoc mare magnum* ³, et faire comprendre pourquoi il n'y a que Dieu qui souffle sur elle, et qui sache y exciter le grand soulèvement des tempêtes et puis l'apaise, il ne dit qu'un mot : *La mer est à lui; c'est lui qui l'a faite!* — *Ipsius est mare; ipse fecit illud* ⁴.

Où, l'autorité est essentiellement le droit de l'auteur sur son ouvrage. Le droit de commander et d'être obéi, le droit d'agir en maître et d'être respecté, est essentiellement le droit du créateur, le droit de la supériorité créatrice et de la vie donnée.

VII

Et c'est ainsi que nous sommes invinciblement conduits à retrouver la notion même, l'idée radicale et absolue de l'autorité dans l'autorité divine.

L'autorité divine, en effet, c'est simplement en Dieu le droit de commander à l'homme qu'il a créé : le droit de gouverner dans le temps le monde physique et moral qui est l'ouvrage de son éternelle puissance.

Ce droit divin, cette autorité suprême, c'est ce que la langue théologique a si bien nommé le souverain domaine de Dieu sur ses créatures.

1. Psalm., 30-15. — 2. *Ib.*, 99-3. — 3. *Ib.*, 103-25. — 4. *Ib.*, 5-94.

Autorité de Dieu, autorité primitive et essentielle, unique et universelle : l'auteur d'une chose, nous l'avons vu, a essentiellement autorité sur elle ; mais le premier, le seul et essentiel auteur de toutes choses, a donc primitivement, uniquement et essentiellement autorité sur tout.

Rien, dans l'ordre physique ou moral, spirituel ou temporel, ne peut être en dehors de sa divine autorité, par la raison très-simple que tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est* ¹. L'homme, la famille, la société, le temps, le monde, il a tout fait.

Autorité de Dieu : autorité absolue, immuable ; c'est le caractère propre de l'autorité du créateur, comme de tout ce qui est divin.

Qui pourrait d'ailleurs la révoquer, la changer ? Que peut-on imaginer d'immuable et de sacré, si ce n'est l'autorité d'un Dieu sur le monde et sur les hommes, qui sont, jusque dans le dernier fond de leur être, l'ouvrage de ses mains ?

S'il se trouvait quelqu'un assez aveugle pour disputer ici, certes, le droit de vie et de mort que Dieu s'est réservé sur nous, et qu'il exerce si souverainement, trancherait au besoin toute difficulté.

Non, non : toutes choses sont essentiellement soumises à Dieu, parce qu'il en est l'auteur, le souverain créateur ; le seul créateur, le seul auteur proprement dit.

VIII

Il faut dire plus encore : Dieu n'est pas seulement la personnification la plus haute de l'autorité, une autorité immense, infinie : il est essentiellement *toute autorité* : et cela, non-seulement parce qu'il est auteur plus qu'aucun autre, mais parce qu'il est l'auteur de tout, partout et toujours.

1. Joan., 1, 3.

Dieu ne fait jamais que communiquer aux causes secondes, aux créatures, une partie de sa puissance créatrice ou conservatrice, et par conséquent une partie de son autorité; mais il demeure la puissance, l'action, l'autorité proprement dite, parce qu'à proprement parler, et dans la vérité des idées et des choses, il est le seul auteur, le seul créateur, la première et seule cause essentielle de tout ce qui est : nul n'est, et ne peut être auteur de quelque chose que par lui.

Et voilà pourquoi aussi, Dieu est non-seulement toute *autorité* : il est *l'autorité même*, parce qu'il est Celui qui EST, c'est-à-dire l'être infini, tout-puissant, sans bornes; parce qu'il EST tellement, il EST si puissamment, que seul il fait être, seul il fait vivre tout ce qui existe; parce que, dans la plénitude de l'être et de la vie qui est en lui, réside, comme dans sa source essentielle et intarissable, la force créatrice même, le pouvoir générateur, c'est-à-dire le principe suprême et constitutif de l'autorité : *la Paternité divine*.

C'est ce qu'un puissant génie philosophique, disons mieux, c'est ce qu'un apôtre inspiré définissait admirablement en deux paroles, lorsqu'il disait :

Toute autorité vient de Dieu : Omnis potestas a Deo ¹; et aussi de Dieu vient toute paternité sur la terre et dans le ciel : c'est-à-dire toute puissance paternelle et créatrice : *Ex quo omnis paternitas in cælo et in terra* ².

Oui : la paternité divine est la raison même de l'autorité en Dieu : Dieu est père, et il n'apparaît rien en lui de plus grand ni dans l'ordre naturel ni dans l'ordre surnaturel,

Dans l'ordre surnaturel, Bossuet va jusqu'à dire que *le Verbe, que le Fils de Dieu, reçoit tout de son Père, dans lequel réside la source de l'autorité, parce qu'il est, en effet, l'auteur et le principe de son Verbe*. Ainsi, Dieu le Père est auteur et

1. Rom., 13-1. — 2. Ephes., 3-15.

principe éternel d'un Verbe également et essentiellement éternel comme son principe et son auteur : Et par là *réside en Dieu le Père la source de l'autorité!*

IX

Dans l'ordre naturel et surnaturel tout ensemble, parmi les noms que Dieu demande aux enfants des hommes de lui donner, le nom de Père est encore le plus glorieux de tous : ce n'est pas seulement le plus doux, le plus tendre, c'est le plus puissant et le plus fort ; c'est le nom qui exprime le mieux la puissance infinie, la grandeur suprême, la force créatrice.

C'est le nom que lui donnent les saints Livres : *Pater omnium*¹ : Il est le Père de toutes choses.

C'est le nom que lui donne le symbole catholique : *Patrem omnipotentem*² ; c'est le nom que nous glorifions chaque jour : *Pater noster, qui es in cælis*³ : *Notre Père, qui êtes dans les cieux* ; c'est tout dire simplement et magnifiquement ; il n'y a rien à ajouter : celui qui crée, qui répand la vie, qui trouve en lui-même, dans la plénitude d'une vie sans bornes, de quoi donner l'être et la vie à ce qui n'est pas, est évidemment, pour ceux qu'il a créés, qu'il a faits, toute autorité : l'autorité même, primitive et essentielle, simple et absolue, immuable et éternelle ; il est Père, il est Seigneur, il est Roi, Législateur, Maître ; il est tout dans un degré souverain : il est Dieu.

Et voilà pourquoi à lui seul appartient en propre la force, la grandeur, la majesté, la gloire, la domination, la puissance, l'empire.

Cortège naturel, apanage suprême de l'autorité!

Proclamons-le donc : partout et toujours, l'autorité, c'est Dieu!

1. Ephes., 4-6.— 2. Symb. de Const.— 3. Matth., 6-9.

CHAPITRE III

Autorité directe, immédiate, et action effective de Dieu
dans l'Éducation.

Oui, me dira-t-on, l'autorité, c'est Dieu ; mais qu'importe cette généralité au sujet que vous traitez ? Dans l'Éducation, il ne faut pas une autorité transcendante et d'une souveraineté métaphysique, une autorité invisible, éloignée et comme inaccessible : il faut une autorité toujours présente, une autorité qui agisse, qui parle, qui se fasse voir, aimer, craindre au besoin et sentir toujours.

Or, en accordant que dans l'Éducation Dieu demeure l'autorité suprême, c'est une autorité qui n'agit pas, qui ne se montre pas, qui ne parle pas. Dans le vrai et en fait, c'est tout au plus une autorité transmise au père, à la mère, et communiquée par eux à l'instituteur.

Sur ces choses, on me permettra de dire toute ma pensée.

Dans l'Éducation, l'autorité incontestable de Dieu est, sans aucun doute, une autorité transmise au père, à la mère, et par eux à l'instituteur ; mais c'est de plus, c'est avant tout une autorité directe, immédiate, et une action très-effective : la plus directe, la plus sensible, la plus effective de toutes.

J'étonne peut-être ici quelqu'un de mes lecteurs : mais pourquoi s'étonnerait-on ? N'est-ce pas l'action de Dieu, action intime, constante, nécessaire, qui, à chaque heure, à chaque moment, conserve, élève, perpétue, dans chaque créature, la vie qu'il lui a donnée ?

Et pour mettre cette vérité dans un jour éclatant, ne me suffit-il pas d'appliquer ici à Dieu la définition même de l'Éducation ? On verra à quel degré elle lui convient : je dirai même qu'elle ne convient éminemment qu'à lui.

N'est-ce pas Dieu, en effet, qui, non-seulement crée, mais qui chaque jour cultive, exerce, développe et fortifie, par sa lumière et par sa secrète opération au fond des âmes, toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent la nature et la dignité humaine?...

N'est-ce pas lui qui les élève à la force de leur intégrité naturelle, qui les établit dans la plénitude de leur puissance et de leur action?

Et n'est-ce pas ainsi que, tout à la fois père de l'homme, père de toute la société humaine dans la vie présente, et père aussi de la vie future, Dieu commence, poursuit et achève sa grande œuvre, forme dans le faible enfant l'homme parfait, le prépare aux diverses fonctions qu'il l'appellera bientôt à remplir dans la société terrestre: et puis, travaillant dans un dessein plus haut, le prépare à la gloire et à la félicité suprême, en élevant en lui, par l'Éducation, la vie présente jusqu'à la vie éternelle?

Mais tout cela, n'est-ce pas l'Éducation proprement dite, telle que nous l'avons définie et telle qu'il faut l'entendre?

Il est donc manifeste que c'est Dieu lui-même qui, avant tous, travaille à l'Éducation de l'homme, dans le sens élevé et complet que nous avons donné à ce mot, à cette grande œuvre, et qui lui appartient essentiellement.

Et qui oserait dire que ce n'est pas là l'œuvre propre de Dieu? qui oserait affirmer qu'il ne la fait pas chaque jour? que ce n'est pas là le devoir en même temps que le droit de sa suprême Providence?

Qui oserait dire que ce n'est pas l'action même et l'office de la paternité divine? Qui: comme créateur des hommes, comme fondateur de la société humaine, comme père de la vie future, Dieu est essentiellement *Instituteur*: l'expression que j'emploie ici est une inspiration même des saints Livres: *Præceptor noster — a Deo institutus es.*

Il est vrai, le plus souvent Dieu ne travaille pas visible-

ment à cette œuvre. On voit à l'action et au travail les instituteurs vulgaires : on n'y voit pas toujours le divin Instituteur : on n'aperçoit pas clairement ses moyens d'Éducation et toutefois, qu'on ne s'inquiète pas : ses moyens sont innombrables ; leur force, pour être quelquefois mystérieuse et cachée, n'en est pas moins d'une puissance infinie.

Et afin qu'il n'y eût aucun doute possible contre lui, Dieu a voulu poser à l'entrée de la vie de tout homme venant en ce monde¹, un fait d'Éducation si extraordinaire, si solennel, que là son action doit paraître éclatante et toute divine à tous ceux qui ont un esprit pour comprendre et un cœur pour sentir, ou seulement des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Il y a, en effet, trois choses pour lesquelles il a plu à Dieu d'être notre premier, notre seul maître : trois admirables choses qui font toute la noblesse, toute la grandeur intellectuelle et morale de l'homme, qui font l'homme tout entier ; et sans lesquelles l'humanité sera à jamais dégradée et anéantie : ces trois choses sont simplement la *pensée*, la *conscience* et la *parole*.

On le sait : les plus grands génies n'ont jamais pu définir comment elles s'apprennent. Bon gré, mal gré, il faut reconnaître l'*illumination même de Dieu* : il y a là, manifestement, un mystère d'Éducation toute divine, plus adorable qu'explicable : car, remarquez-le bien, cette Éducation se fait dans une âme d'enfant, qui ne parle pas encore : c'est ce qui jetait le grand archevêque de Cambrai et l'immortel évêque d'Hippone dans de si profonds étonnements : *Avez-vous jamais remarqué*, disait Fénelon, *comment cet enfant apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes, qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge mûr ? Mais, con-*

1. *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (JOAN., 1-9.)

tinuait-il, en méditant ce mystère, *qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots sans les entendre; c'est encore observer le sens de chacun de ces mots en particulier;—et c'est ce que fait ce petit enfant, bercé entre les bras de sa mère, ou plutôt porté entre les mains de Dieu.*

Mais, qu'on y prenne garde, avec cette langue, avec ces mots, c'est la *pensée*, la *parole*, et la *conscience* qui sont révélées à cet enfant : c'est le vrai et le faux, le bien et le mal, c'est la vie, c'est l'humanité, c'est l'Education morale et religieuse tout entière!

Ce que cet enfant a appris, pendant ce peu de temps, de Dieu et de Dieu seul, est plus vaste, plus élevé, plus profond, plus fécond, plus surprenant, que ce qu'il apprendra plus tard en dix années d'Education humaine : *C'est alors, disait admirablement saint Augustin, en parlant de lui-même, c'est alors que je suis véritablement entré le plus avant dans les profondeurs de la vie, et dans les orageux mystères de cette société d'ici-bas, si pleine de tempêtes*¹.

Voici ce que nul homme ne peut se vanter d'avoir enseigné à un autre homme : et cependant sans cela, que serions-nous?

On peut se vanter d'avoir appris à lire à un enfant : c'est le commencement de l'instruction humaine, et c'est déjà une grande chose ; mais on ne peut faire remonter cette instruction plus haut : nul ne se vantera jamais de lui avoir appris la *pensée* et la *parole*. On sent qu'il y a là une science primordiale, et comme un enseignement supérieur, dont un maître vulgaire n'est pas capable : on sent qu'il y a là, dans cette profondeur mystérieuse, un Instituteur caché qui se plaît à agir et à parler dans le secret de cette âme naissante, et dont l'action est digne d'une reconnaissance et d'une adoration infinie.

C'est là l'Education purement divine des enfants de l'hu-

1. *Vita humane procellosam societatem altius ingressus sum.* (S. AUGUSTIN, *Con.* I, ch. VIII.)

manité ; Dieu seul la fait et veut la faire seul, sans coopérateur qui mérite ce nom, sans instruments, sans moyens connus de ceux qui alors entourent l'enfant. Un père, une mère, une nourrice, ne sont que des témoins, à peine des occasions ; tous leurs enseignements, toutes leurs paroles se réduisent à des sons qui frappent l'air : si Dieu n'était pas là toujours traducteur infailible, interprète divin, entre eux et cet enfant, cette Éducation, essentiellement sourde et muette, demeurerait éternellement stérile.

Plus tard ils auront l'air de faire davantage, mais c'est encore Dieu qui fera tout. Les causes secondes, les instruments, serviront toujours à peu de chose. *Paul plante, Apollo arrose* ¹, *les pédagogues* ² font ce qu'ils peuvent ; mais celui qui plante et celui qui arrose n'est rien : *Neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid.*

Il n'y en a qu'un qui soit quelque chose et qui compte dans l'Éducation de l'homme, c'est celui qui donne l'accroissement : c'est-à-dire, celui qui développe, fortifie, élève ; et celui-là, c'est Dieu : INCREMENTUM DAT DEUS ³.

Admirable parole, qui est tout le secret philosophique, tout le fond, toute l'œuvre de l'Éducation humaine, et en même temps toute la gloire de l'humanité, dont les glorieux fils sont si grands aux mains de Dieu, qu'il n'y a pas un d'eux dont on ne puisse dire, en un sens, avec le poète :

Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

La mère des Machabées disait autrefois à ses fils :

« Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein :
« car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et
« la vie, ni qui ai joint tous vos membres ensemble pour

1. 1^{re} Épître aux Corinthiens, 6-7.

2. C'est là le mot de saint Paul : ce mot n'était pas encore devenu un terme de mépris.

3. *Ibidem.*

« en faire votre corps : c'est le Créateur du monde qui vous
 « a formés à votre première naissance, celui-là même qui
 « donne l'origine à toutes choses ¹. »

Voilà bien les touchantes et religieuses paroles que toute mère chrétienne doit adresser à ses enfants, à ceux qu'elle a portés dans son sein et qu'elle élève, lorsqu'elle voit se développer si merveilleusement en eux, sous la main cachée de Dieu, leurs facultés naissantes.

Je ne puis le dissimuler : je trouve ici la révélation évangélique d'une magnificence incomparable : devant elle la plus haute philosophie humaine s'efface et disparaît

Non-seulement, au langage des saints Livres, c'est Dieu qui nous donna l'être et la vie, le mouvement et l'action : *In eo vivimus, movemur et sumus* ²; mais c'est aussi Dieu qui crée, qui forme en nous la volonté, l'intelligence, et la perfection de nos œuvres et de notre vie : *Operatur in nobis velle et perficere* ³.

C'est en lui que nous pensons : c'est lui qui prépare en nous, qui éclaire, qui affermit nos raisonnements et nos méditations : *Omnes cogitationes præparantur a Domino* ⁴; c'est par lui que nous parvenons à savoir, car il est le Dieu des sciences : *Deus scientiarum Dominus est* ⁵.

Dieu, et je suis ravi de le pouvoir dire, Dieu est sans cesse travaillant au fond de nous-mêmes, et opérant sur nos facultés, non-seulement pour les conserver, mais pour les former, les élever, les diriger, les envelopper.

Fénelon, dont la philosophie est si profonde, que j'en dirai volontiers ce qu'il a dit lui-même de saint Augustin : *Si on rassemblerait les morceaux épars dans les ouvrages de ce*

1. *Nescio qualiter in utero meo apparuistis : neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vilam, et singulorum membra non ego ipsa compegi : sed enim mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem, qui que omnium invenit originem, et spiritum vobis.* (II Mach., VII, 22-23.)

2. Act. XVII, 28. — 3. S. Paul, ad Philipp., 2-13. — 4. I, Regum, 2-3.

5. I, Regum, 25-3.

génie si vaste, si lumineux, si fertile et si sublime, on y trouverait plus de philosophie et de métaphysique que dans Platon et dans Descartes ; Fénelon dit quelque part que Dieu travaille invisiblement en nous, comme un ouvrier travaille aux mines dans les entrailles de la terre : et quoique nous ne le voyions pas et que nous ne lui attribuions rien, c'est lui qui fait tout : sans cesse il opère dans le fond de l'âme, comme il agit dans le fond des champs labourés, pour leur faire produire des fruits ; s'il ne le faisait pas, tout périrait.

Et de cela, qu'on veuille bien y réfléchir, il n'y a pas seulement une haute convenance, il y a une nécessité impérieuse, une nécessité métaphysique.

Dieu nous a faits : mais il faut qu'il nous refasse encore à chaque instant ¹.

De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être aujourd'hui. Nous ne sommes rien par nous-mêmes ; nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être à chaque moment : nous n'avons l'être et la vie que parce que Dieu nous les continue, nous les renouvelle à chaque heure : nous ne pensons que parce que Dieu nous inspire la pensée : nous ne voulons que parce que Dieu maintient la vie à notre volonté. Nous sommes incapables de posséder un seul moment par nous-mêmes la vie et la santé corporelle, à plus forte raison la vie intelligente, les facultés nobles, le talent, le génie, la vertu : penser, juger, vouloir, aimer, se souvenir, prévoir, imaginer, tout cela, c'est Dieu qui le fait en nous et avec nous, qui nous aide à le faire, dans l'âge le plus mûr et le plus avancé, comme dans la plus tendre et la plus faible enfance.

En un mot, Dieu élève, fortifie, développe, établit dans la plénitude de leur vie toutes les facultés humaines, par une

1. *Semper ab illo fieri, semperque perfici debemus, inhærentes ei*, dit saint Augustin.

action intime, invisible, incessante, du jour et de la nuit ; par une action toute-puissante, irrésistible sous certains rapports, et toujours plus ou moins influente, selon les desseins de sa Providence sur l'individu qu'il élève, plus ou moins influente aussi selon que celui-ci s'en rend plus ou moins digne par sa reconnaissance ; mais action si nécessaire qu'elle ne peut s'arrêter un moment sans que tout progrès demeure suspendu, cesser tout à fait sans qu'on tombe dans l'imbécillité, et cesser d'une manière métaphysique et absolue sans qu'on tombe dans le néant.

Voilà l'action et l'autorité de Dieu dans l'Éducation.

CHAPITRE IV

Autorité de Dieu dans l'Éducation.

CONSÉQUENCES RELIGIEUSES DE CETTE DOCTRINE

Non-seulement, je l'ai démontré, *Dieu est l'ouvrier le plus puissant, le plus habile, le plus nécessaire de l'Éducation ; non-seulement il est, comme je le démontrerai tout à l'heure, le seul modèle et la parfaite image de l'œuvre à faire ; mais il est aussi la source de l'autorité, c'est à-dire des droits et des devoirs de tous ceux qui y travaillent.*

J'insiste sur ces hautes vérités, parce que, toutes métaphysiques qu'elles paraissent, elles doivent avoir, dans la pratique et dans le détail, une décision profonde, et les plus importantes conséquences : j'insiste, parce que tout incontestables qu'elles sont, ceux qui se chargent d'élever la jeunesse les oublient trop souvent.

Toute autorité vient de Dieu dans la société humaine; nous l'avons vu : et s'il n'y a pas d'autorité plus haute et plus sacrée sur la terre, dans l'ordre naturel, que l'autorité paternelle et maternelle, c'est précisément parce qu'entre toutes les autorités humaines, c'est celle qui vient directement et immédiatement de Dieu, d'où découle essentiellement toute paternité sur la terre comme dans le ciel : *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra*¹.

Mais la conséquence immédiate de ces grands principes, n'est-ce pas que le père et la mère, et avec eux l'instituteur, ne doivent jamais oublier Celui dont ils tiennent leur autorité? C'est l'enfant même de Dieu qu'ils élèvent; ils ne sont que les envoyés de Dieu, les représentants de sa sagesse, de sa puissance et de son amour, c'est-à-dire de son autorité souveraine auprès de cet enfant. Tous leurs droits viennent de là, et par conséquent aussi tous leurs devoirs.

Et dans la lumière de ces principes, quel sera donc le premier devoir de la délégation providentielle qu'ils ont reçue?

C'est évidemment de respecter eux-mêmes, et de faire respecter par tous, en cette œuvre, l'autorité de Dieu : c'est de réaliser autant qu'ils le peuvent la pensée, la volonté et le gouvernement de Dieu dans l'Éducation. Qu'y a-t-il de plus rigoureux que ces conséquences? L'autorité dont ils se trouvent revêtus est un pouvoir transmis et emprunté : qui ne sait qu'on doit gouverner comme l'entend celui duquel on tient son pouvoir? *Celui qui est envoyé n'est pas au-dessus de celui qui envoie*², dit encore l'Évangile avec son bon sens tout divin.

Il n'y a donc pas ici de contestation possible.

Et cependant, où sont-ils parmi nous les instituteurs qui

1. Ephés., 3-15.

2. *Neque apostolus major est eo qui misit illum.* (Joan., 13-16.)

pensent à ces choses, qui songent à consulter Dieu, à étudier ses desseins, à invoquer son saint nom, l'autorité de sa loi, la sainteté même de sa présence, pour exercer convenablement les droits, et surtout pour accomplir dignement les devoirs de leur charge? Que le nombre en est réduit! Où sont même les pères et les mères qui, dans l'Éducation de leurs enfants, se tiennent incessamment, avec respect, sous l'œil de Dieu?

Et néanmoins, tous les devoirs religieux si importants que je viens de rappeler sont de ceux dont l'accomplissement est le plus nécessaire à l'Éducation : dussé-je heurter ici un siècle malheureux qui n'a pu parvenir encore à se dégager entièrement des préjugés impies du siècle qui l'a précédé, je le lui dirai en face : La crainte et l'amour de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, le respect de son nom, le sentiment d'une juste et profonde dépendance devant lui, la prière, sont pour l'instituteur et pour l'enfant qu'il élève, des sentiments et des devoirs sacrés sans lesquels l'Éducation de l'âme, c'est-à-dire l'Éducation de la conscience, du cœur, de la volonté, de la haute intelligence, est impossible : et la nécessité, comme aussi l'inspiration de ces sentiments et de ces devoirs, découle précisément de ce grand principe, que Dieu est l'autorité suprême, toujours présente dans l'œuvre de l'Éducation.

Mais, me dira-t-on peut-être, vous voulez donc jeter tout instituteur et tout enfant dans la dévotion? Non : je ne demande ici que ce qui est de rigueur absolue.

J'ai nommé l'Éducation de la conscience; qu'y a-t-il de plus essentiel? Or, pour la bien faire, cette Éducation si importante, le premier devoir d'un instituteur n'est-il pas d'abord de bien étudier ce que c'est que la conscience? ne doit-il pas, avant tout, bien savoir comment il en faut observer, chez les enfants, le premier éveil; comment il faut y reconnaître l'autorité de Dieu et la leur faire reconnaître à

eux-mêmes ; comment on doit et on peut assurer le règne de cette autorité, en accoutumant les enfants à se rendre attentifs à la voix du Maître intérieur, dès qu'elle commence à parler ; comment enfin on doit leur apprendre à distinguer cette voix de celles de la passion et de l'intérêt, qui se font entendre aux jeunes âmes ?

Il y aurait ici des choses bien utiles à méditer, et qui, si je ne me trompe, pourraient être neuves et belles à dire, sur cette Education primitive de la conscience, sur cette habitude donnée tout d'abord à l'enfant de se mettre en présence de Dieu, et de se souvenir toujours de cette sainte présence. C'est sur ce fondement même qu'il faut bâtir dans cette jeune âme tout l'édifice de l'Education morale ; et c'est dans cette vérité essentielle et fondamentale de l'influence divine et de la présence même de Dieu, dans l'œuvre de l'Education, c'est là que je trouve le droit de dire ici tout ce que doivent être le père, la mère, l'instituteur, pour travailler à ce premier développement de la vie morale, dans la jeune créature qui leur est confiée.

Oui : il faut que la présence de Dieu, présence active, et en quelque sorte personnelle, soit souvent rappelée dans le cours des journées, et au milieu des phases diverses et des difficultés inévitables de l'Education : il faut que Dieu et son saint nom, il faut que le souvenir de sa puissance et de sa bonté, interviennent fréquemment, et avec amour : autrement l'Education religieuse et morale ne se fait pas, ou se fait mal. L'amour et la crainte de Dieu, voilà ce qu'il faut surtout inspirer à l'enfant : l'amour de Dieu, ce sentiment si noble et si pur, qui est si naturel et si vif dans un jeune cœur, et qui peut lui faire faire de si grandes choses ! L'amour, et aussi la crainte de Dieu : non pas une crainte servile et odieuse, mais cette crainte filiale, également respectueuse et tendre, dont Bossuet, instituteur du grand Dauphin, écrivait autrefois : « Qu'il apprenne sans doute toutes

« les sciences convenables à sa condition, et même celles
 « qui peuvent, de quelque manière que ce soit, perfection-
 « ner l'esprit, donner de la politesse, orner la vie et mériter
 « l'estime des savants¹. Mais, avant tout, que dès sa plus
 « tendre jeunesse, et, pour ainsi dire, dès le berceau, il ap-
 « prenne premièrement *la crainte de Dieu*, qui est le plus
 « fort appui de la vie humaine². »

Adressant de si graves leçons aux instituteurs d'un pays chrétien, je suis aise de pouvoir leur citer, après Bossuet, sur la crainte de Dieu, les paroles inspirées par cette sagesse qu'on a nommée païenne : « Oui, disait Platon, il faut intro-
 « duire discrètement en son cœur, pour s'y opposer à l'inva-
 « sion de l'imprudence, la plus belle des craintes, cette
 « crainte divine que nous avons appelée du nom de pudeur,
 « cette crainte qui exclut toutes les autres³. »

N'est-ce pas, en effet, cette crainte religieuse qui inspire à l'enfant l'amour du travail, la pureté des mœurs, la docilité, le respect pour vous, et aussi le respect pour lui-même ? Je dis pour lui-même : Qu'est-ce, en effet, que la pudeur, si belle et si pure au front de la jeunesse, si sainte et si noble dans les regards de l'âge mûr, si vénérable sous les cheveux blanchis du vieillard, sinon la plus haute délicatesse du respect pour soi ?

Certes, après de telles autorités et de telles pensées, j'ai le droit de dire : Malheur aux Educations où le nom de Dieu ne préside pas, où son souvenir est si rare ? Malheur aux Édu-
 cations qui renvoient l'enfant coupable au châtimement avant de le renvoyer à sa conscience, qui le font comparaître devant un maître irrité, avant de le faire comparaître devant Dieu !

1. *Tum egregias omnes disciplinas artesque, quæ enim deceant... rerum et cas quæ quomodocumque animum perpolire, ornare vitam, homines litteratos conciliare... possint.* (BOSSUET, *Inst. Delph.*)

2. *A teneris, ut aiunt, unguiculis, primum timorem Dei, quo vita humana nititur... perdiscat.* (Ibid.) — 3; PLATON, *des Lois*, liv. III.

Ah ! voilà pourquoi une mère vertueuse se félicitera toujours d'avoir demandé pour ses enfants à des instituteurs pieux, laïques ou non, les premières leçons de la sagesse, et sera heureuse d'avoir mis leur innocence à l'abri sous les ailes de la Religion, et d'avoir travaillé elle-même à leur inspirer de bonne heure l'amour et la crainte de Dieu ! Un jour, quand elle entendra ces voix innocentes et pleines de vie lui redire les témoignages de leur amour ; quand elle verra ces regards si purs, ces fronts si radieux, ces sourires si pleins d'espérance ; quand elle déposera sur leurs lèvres la douce expression de sa tendresse, elle pourra du moins être sans inquiétude, et respirer avec confiance auprès de ces jeunes cœurs les parfums de la vertu !

Mais ce n'est pas tout ; il faut encore, quand on se charge du grand ministère de l'Éducation, il faut encore prier : oui, il faut invoquer le Père de toute lumière, de toute intelligence, c'est-à-dire le Dieu de toute Éducation intellectuelle : il faut invoquer le Dieu de la conscience, le Dieu de toute vertu, c'est-à-dire le Père de toute Éducation morale.

Il faut que l'instituteur prie : il faut qu'il enseigne à cet enfant la prière, qu'il lui apprenne à invoquer chaque jour, pour la conservation et le développement de sa vie intellectuelle et morale, son Créateur et son Père.

Tout instituteur qui ne prie pas et ne sait pas inspirer l'amour de la prière à l'enfant qu'il élève, est un instituteur incapable de la mission qui lui est confiée.

Et il faut bien que je le redise : je ne prétends point faire ici forcément de l'instituteur un prêtre, et de ses leçons un catéchisme : ce serait me prêter gratuitement ce qui est fort loin de ma pensée. Non, je ne demande, — ou plutôt il n'est pas question de moi, — les grands et incontestables principes que j'ai posés ne demandent qu'une chose, c'est que l'instituteur, laïque ou non, soit un homme religieux, c'est-à-dire se respecte lui-même en respectant l'œuvre qu'il fait et l'enfant

qu'il élève ; et certes, il n'est pas nécessaire pour cela d'être prêtre, il suffit d'être honnête homme.

Lhomond était prêtre ; Rollin et tant d'autres pieux instituteurs, que je pourrais nommer, ne l'étaient pas ; mais tous savaient inspirer l'amour et la crainte de Dieu à leurs élèves, et Rollin n'avait pas eu besoin de recevoir les ordres sacrés pour apprendre que c'était là le premier devoir de l'autorité dont il était revêtu.

Qu'on ne me dise pas non plus que je fais ici une supposition vaine, que je combats des adversaires invisibles, imaginaires ! que personne ne songe à élever la jeunesse sans Dieu, sans Évangile, sans Jésus-Christ ! On ne sait que trop que je ne me livre pas ici à une vaine supposition. Le grand instituteur du dix-huitième siècle, le grand sophiste de l'Éducation, celui dont plusieurs célèbrent encore la sagesse et les maximes, n'a-t-il pas affirmé qu'il ne fallait point prononcer le nom de Dieu à un jeune homme avant sa vingtième année ? que jusqu'à cet âge la jeunesse devait ignorer le nom de son Créateur ?... Il est vrai qu'il fallait aussi qu'elle ignorât l'existence de son âme, de cette âme même qu'il fallait élever !... Et depuis la proclamation de cette horrible doctrine, depuis cinquante années, en Europe, que n'a-t-on pas fait pour la réaliser, même en ayant l'air de la renier ? Que d'essais publics et privés, que de systèmes, que de plans immenses d'administration pédagogique, pour organiser l'instruction sur toute la surface du pays, plus ou moins en dehors de Dieu, pour le bannir loin de l'Éducation, ou l'y admettre le moins possible !

Ce qu'on me répondra, c'est qu'en France, nous n'en sommes plus à Rousseau. Nous reconnaissons avec vous, me dira-t-on, que Dieu doit avoir une place dans l'Éducation de la jeunesse, et que sans lui l'Éducation est à peu près impossible, au moins l'Éducation morale ; nous ne voulons donc point contester ici ; nous accordons tout ce qui est vrai, mais

il ne faut pas l'exagérer. Les choses les plus certaines en théorie ont besoin de se modifier dans la pratique. Au fond, et dans le vrai, l'Éducation proprement dite ne se fait pas rigoureusement dans les conditions que vous dites : dans le fait, et en dépit de cette morale si austère, et de toute cette métaphysique si subtile, n'est-il pas évident que l'Éducation intellectuelle par exemple, peut s'accomplir sans que les instituteurs et les enfants se jettent dans une spiritualité si haute, et par contre-coup peut-être, s'égarent dans une dévotion si raffinée ?

Je vous entends et je vais vous répondre : Oui, sans doute, vous pouvez nous dire, sinon avec une religion profonde, au moins avec une raison apparente, que pour apprendre du grec, du latin et des mathématiques, Dieu ne semble pas servir à grand'chose ; et cependant je pourrais vous dire aussi avec quelque apparence de raison, que ce que vous affirmez n'est pas très-sûr ; que c'est peut-être Dieu qui aide notre intelligence dans cette étude et soutient notre esprit ; oui, l'esprit de votre élève : que sais-je ? le vôtre peut-être aussi, tout fort qu'il est ; et si cela est si incontestable, comment oseriez-vous laisser croire à cet enfant et croire vous-même que Dieu n'est pour rien dans cette grande conquête de la parole et de la pensée, qui se fait par l'étude des langues et des littératures, et même pour rien dans cette grande étude des sciences ! L'Éducation intellectuelle ne sera-t-elle donc jamais pour vous que l'enseignement des langues mortes et des sciences abstraites ?

Voudriez-vous à toute force nous le persuader ? N'a-t-on pas fait assez pour cette triste thèse ? n'est-il pas temps de penser autrement et de parler un autre langage ? n'est-ce pas l'accusation universelle qui s'est élevée contre l'Éducation du siècle ? De quoi se plaint-on d'un bout de la France à l'autre, sinon de ce que des professeurs, que dis-je ? de ce que des préparateurs suffisent à tout, et que la jeunesse n'a

plus d'instituteurs? Chose étrange! on n'a plus donné ce grand nom qu'aux maîtres d'école, et on sait l'usage qu'ils en ont fait pendant ces courtes, mais tristes années, où la France tremblait sous eux.

Croyez-moi, nous pouvons mieux : bon gré, mal gré, l'Education intellectuelle s'élève plus haut, et quand on la fait sérieusement, elle ne tarde pas à atteindre dans le grec même, le latin et les mathématiques, des hauteurs où Dieu se rencontre.

Je l'avouerai néanmoins : le développement, l'Education physique se fait quelquefois sans que le nom de Dieu intervienne ; il est même possible à la rigueur, que le développement intellectuel se fasse aussi, dans une certaine mesure, sans que ce nom auguste soit prononcé avec respect et religieusement invoqué une seule fois. L'instituteur peut manquer indignement à ce devoir sans que Dieu manque aux desseins de sa bonté et de sa providence.

Toutefois, je crois pouvoir le dire, c'est s'exposer beaucoup : quand Dieu offensé se retire d'une Education, quel que soit le professeur, je ne puis m'empêcher de craindre pour elle ; j'en ai vu de tristes exemples. Votre élève grandit, c'est possible ; mais voulez-vous me dire pourquoi tout à coup cette jeune nature s'altère ? pourquoi à dix-huit ans son esprit se trouble ? pourquoi sa mémoire s'en va ? pourquoi son imagination s'éteint ? pourquoi sa sensibilité se dessèche ? pourquoi son intelligence est sans flamme et sans vie ? Voulez-vous me dire pourquoi, sous votre main, tout est tombé en lui dans la médiocrité imbécile, et semble s'affaisser en cet engourdissement fatal, dont les chiens de chasse, les femmes et les chevaux auront seuls le pouvoir de le faire un moment sortir ? Vous l'ignorez ; moi, je crains d'en savoir la raison.

Mais laissons ces lamentables et nombreux exemples : je le veux, tout vous a réussi ; vous instruisez votre élève sans

lui jamais parler avec respect et amour du Dieu qui l'a créé ; vous abusez sans remords, et sans châtement visible, de tous les dons du Créateur ; vous vous servez du concours providentiel qu'il vous donne à chaque heure pour faire porter à cette jeune créature, avec les nobles fruits de la science, les fruits de l'irréligion ; vous êtes semblable à un jardinier pervers qui abuserait de ce que le soleil, la rosée du ciel, la sève de la terre ne lui manquent jamais, et qui par une greffe coupable ferait germer des poisons au cœur des arbustes sains et purs confiés à ses soins.

Mais enfin vous avez réussi : votre élève n'a ni piété, ni foi, ni christianisme, et il a beaucoup d'esprit, et il sait le grec et le latin à ravir ; il paraît posséder comme vous-même la grammaire et la rhétorique, et même, avec des mathématiques, je ne sais quelle logique que je ne veux ni définir ici, ni juger. Mais cette autre nourriture admirable de l'intelligence, qui se trouve aussi dans le grec et dans le latin, dans la rhétorique et dans la grammaire, dans les sciences et dans la philosophie, quand on sait l'y chercher et qu'on ne borne pas l'Éducation à l'enseignement matériel ; cette nourriture mystérieuse d'où naît la vraie grandeur de l'intelligence, avec le goût sublime du vrai et du beau ; d'où naît la connaissance de Dieu et le sentiment des devoirs ; d'où naît la vertu et avec elle les grandes pensées ; d'où naît enfin le respect de toutes les choses divines et humaines..... sans Dieu, je vous le demande, qui se chargera de la préparer à l'enfant, cette nourriture de vie?...

Mais puisque j'y suis amené, permettez-moi de vous dire ici ma pensée tout entière sur cette Éducation intellectuelle, si étrangement méconnue, si indignement abaissée par tant d'instituteurs ! Pour le mieux faire, je remonterai encore à la belle lumière des principes supérieurs qui éclairent toute cette question.

CHAPITRE V

Suite et fin du même sujet.

Non-seulement, je vous l'ai dit, Dieu est *l'ouvrier le plus puissant et le plus habile, l'ouvrier nécessaire* de la grande œuvre de l'Education humaine, mais il est aussi *le seul modèle et la parfaite image* de l'œuvre à faire ; et voilà pourquoi vous ne pouvez travailler à cette œuvre et détourner un moment de lui vos regards.

Dieu est dans l'Education, comme partout, le principe, le milieu et la fin de toutes choses : vous le retrouvez dans les facultés mêmes de l'enfant que vous élevez : vous le retrouvez dans les sciences, dans les lettres, dans la poésie, dans les arts que vous lui enseignez ; dans les principes les plus simples du goût que vous lui dictiez !

On l'a dit, et il est vrai, il n'y a pas une des avenues légitimes de l'intelligence humaine, à l'extrémité de laquelle Dieu n'apparaisse, comme le soleil unique qui éclaire, qui illumine tout. Direz-vous cela à l'enfant, ou déroberez-vous à ses regards, à son admiration, la présence de son Dieu ?

Entrons dans le détail : tout est ici magnifique et digne des plus hautes méditations.

Dieu est vérité, beauté, bonté suprême : mais le vrai, le beau et le bien ne sont-ils pas l'objet essentiel de l'enseignement intellectuel et moral dans l'Education ? Mais les facultés mêmes de l'enfant que vous devez élever, ne sont-elles pas à la ressemblance de Dieu ? Dieu est vie, intelligence et amour ; l'enfant est-il autre chose ?

Remarquez-le bien : non-seulement Dieu voulut que sa vérité, sa beauté et sa bonté suprême, perfections constitutives de sa propre nature, fussent le fond même de l'être en cet enfant, et par conséquent l'objet et la forme de son Éducation ; mais de plus, il a voulu que les puissances les plus hautes de sa divine nature vinsent se réfléchir dans ses facultés naissantes que vous êtes chargé de développer. Cet enfant, il vit donc, il pense, il aime comme Dieu aime, pense et vit. Y avez-vous jamais songé ? croyez-vous inutile de le savoir ? croyez-vous inutile de le dire ? pensez-vous que cette philosophie soit indigne de vous ?

Je ne veux pas m'étendre plus qu'il ne convient sur cet admirable sujet : toutefois je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici cette trinité surprenante, qui, dans l'admirable unité d'une nature créée et imparfaite, laisse entrevoir une image si vive et une si étonnante ressemblance du Dieu infini : et si je m'arrête à considérer avec admiration ces grandes choses, c'est que là se trouve le principe de l'harmonie, de la plénitude et de la force des facultés humaines, et que cela ne peut être impunément ignoré de quiconque se dévoue à les cultiver.

Cette théorie des facultés humaines, que je me borne à indiquer ici, n'est que le principe et le fondement de la théorie même de l'Éducation. En toutes ces choses, Dieu apparaît : son nom, sa splendeur éclatent de toutes parts, et il faut redire avec le poëte païen :

Ab Jove principium : Jovis omnia plena.

C'est jusqu'à ce sublime idéal que l'enfant doit être élevé : et si les lettres, les sciences et les arts sont un moyen d'Éducation si puissant, c'est qu'ils représentent dans tout ce qu'ils ont de vrai, de beau et de bon, la vérité, la beauté et la bonté suprême, c'est-à-dire le Dieu même dont la présence vous fatigue, et dont vous ne prononcez jamais le nom.

Bon gré, mal gré, le vrai, le beau et le bien sont l'objet naturel, l'objet essentiel des facultés humaines et de leur développement par l'Éducation : et en dehors du vrai, du beau et du bien, c'est-à-dire sans Dieu, il y a impossibilité absolue de concevoir un développement réel de la vie, de l'intelligence et de l'amour dans une créature quelconque.

Voyez l'enfant le plus jeune, dont vous commencez la première Éducation : étudiez sa raison ; le premier éveil de cette faculté supérieure, c'est l'intelligence de la *vérité*.

Étudiez son imagination : son premier regard, c'est la vue, l'admiration de la *beauté*.

Enfin le sentiment, l'amour de ce qui lui paraît bon, est la première vie, la vie encore indéfinissable, mais certaine, de cette *volonté* si faible encore et qui un jour deviendra si forte, de cette *sensibilité*, qui sera bientôt si vive et si ardente.

Mais, prenez garde ! si les facultés de cet enfant sont admirables et vraiment divines, elles sont fragiles aussi, périssables, faciles à troubler ; il faut donc les élever convenablement, les fortifier, les mettre en harmonie les unes avec les autres, et pour cela les mettre en harmonie avec Dieu. Il faut les protéger et les défendre contre toute dégradation : il faut enfin conserver en elles la ressemblance de Dieu.

Telle est votre œuvre : voilà ce que vous devez à cet enfant et au Dieu dont il est l'image ! L'Éducation qu'il attend de vous n'est pas autre chose. Et vous ne pouvez accomplir cette œuvre, qu'en faisant participer ses facultés, autant qu'elles le peuvent, à la richesse et à la force des facultés divines ; en un mot, qu'en réalisant avec toute la perfection dont sa nature est capable, la parole divine qui l'a créé : *Faciamus hominem ad imaginem et ad similitudinem nostram* ¹.

Encore une fois, telle est votre œuvre, et vous prétendez

1. Genèse, 1, 26.

l'accomplir loin de Dieu ! et vous ne sentiriez pas le besoin d'invoquer son nom, de le prier ! et toute votre religion ne se révélerait que par des généralités vagues qui n'engagent à rien ni votre esprit, ni votre cœur, ni votre conscience ! C'est manifestement impossible : aussi, qu'arrive-t-il souvent ? L'œuvre ne se fait pas. Il y a pire encore : elle se fait indignement, et tout se déprave sous la main d'un instituteur sans foi.

Mais je n'ai pas tout dit. Il n'y a pas seulement le Beau et le Vrai, il y a le Bien. Il y a ce qui est bon et honnête ; il y a la vertu, il y a la morale, il y a les devoirs !

Moi, instituteur religieux, je trouve tout cela dans l'enseignement intellectuel. Mais vous, sans Évangile, sans Jésus-Christ, sans temple, sans autel, sans foi, sans communion, sans piété, presque sans Dieu, que pouvez-vous ? Je ne vous accuse point, je vous plains. Non, non, quand je songe à votre impuissance et à votre malheur, quels que soient vos torts, je ne suis pas tenté d'être amer envers vous.

Vous faites quelquefois retentir aux oreilles de cet enfant les grands mots de devoir, de morale, peut-être même de vertu. Il le faut bien ; mais avec quel embarras, avec quelle hésitation de langage ! car, enfin, qu'est-ce que le devoir et la morale sans Dieu, sans sa loi, sans son Évangile ? La vertu elle-même, nommons les choses par leur nom, la chasteté, soyons de bonne foi, sans la crainte de Dieu, où est-elle ?

N'est-ce pas l'autorité de Dieu révélée par l'Évangile de son Fils, qui seule persuade bien le devoir et inspire la vertu, tandis que le maître la prêche ou l'impose ? Ne faut-il pas que Dieu se montre pour que la morale ait un sens, et ne paraisse pas une prescription odieuse de la force qui contraint la faiblesse, et fait plier le corps sans atteindre l'âme ? Cette morale n'est qu'une expression de la souveraine équité, et devant elle la conscience de l'enfant, essen-

tiellement indépendante de vous, ne fléchit qu'autant qu'il y voit la loi et la volonté de Dieu.

Mais que prétendez-vous? Sans le nom de Dieu et de Jésus-Christ, sans l'Évangile, je vous défie même de dire à votre élève la raison solide des devoirs, et le nom des vertus que vous lui commandez. Et quoiqu'il ne faille pas trop raisonner avec les enfants, parce qu'on en fait par là de mauvais raisonneurs; si l'on en veut faire des êtres raisonnables, ce qui est fort différent, il faut leur donner la haute raison des choses; et où est-elle cette souveraine et dernière raison des vertus et des devoirs, si ce n'est dans l'Évangile?...

Vous avez donc beau faire, ce Dieu, dont vous croyez pouvoir vous passer, est partout dans l'Éducation! Il s'y présente d'abord à vous comme créateur, puis comme coopérateur, puis comme le but à atteindre, puis comme le modèle à imiter. Toutes les choses que vous devez enseigner vous le rappellent; vous le retrouvez non-seulement dans l'enfant, dont il est le premier père; non-seulement dans les parents de cet enfant, puisqu'ils sont les dépositaires de l'autorité divine auprès de lui... vous le retrouvez en vous-même, malgré vous: si vous n'êtes point son représentant, vous n'êtes rien; il faut vous retirer. Si Dieu n'est pas entre vous et cet enfant, où est pour vous le droit de commander, où est pour lui le devoir d'obéir?...

Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que le mal dont je me plains n'est pas un mal particulier; c'est un mal public. Il a été érigé en système, et en système tel, que les hommes religieux eux-mêmes ont peine à s'en défendre, et en subissent plus ou moins, bon gré, mal gré, l'influence tyrannique! Combien de fois n'ai-je pas entendu d'excellents professeurs universitaires en gémir! Dirai-je ici ma pensée sur la fondation et les règlements de l'Université impériale? J'ai rencontré dans l'Université, j'y ai connu, j'y connais encore beaucoup d'hommes honorables et les chrétiens les

plus sincères : mais malgré cela, malgré les grands noms de MM. de Bonald, de Fontanes, de Bausset, Emery, Frayssinous, et de tant d'autres, les mauvais côtés du grand esprit du fondateur sont trop sensibles dans l'institution. Pour tout esprit désintéressé, impartial, c'était un monopole véritablement excessif qu'une corporation unique et universelle, enveloppant dans ses règlements tout ce qui se rapporte à l'Éducation, en un grand pays : l'enseignement technique et l'enseignement élémentaire ; les cours supérieurs et les études préliminaires ; les académies et les écoles de village ; les salles d'asile et les facultés savantes ; les instituteurs primaires et les professeurs de théologie ; l'Éducation des filles et jusqu'à la sainte retraite des monastères. Non : je n'ai jamais pu estimer cet immense réseau administratif jeté comme un filet sur tous les âges, sur toutes les conditions, sur tous les sexes, d'un bout de la France à l'autre, de manière à ce que nul ne dût y échapper.

Ce réseau a été proclamé par quelques-uns le chef-d'œuvre de la politique humaine. Et, en effet, on ne trouva jamais rien de semblable dans l'histoire des peuples : le despotisme matériel ou moral, politique ou religieux le plus absolu, n'a jamais eu une invention si parfaite !

Et qu'a-t-on fait avec tout cela ? à quoi tant d'efforts ont-ils abouti ? qu'a-t-on vu ? de quoi a-t-on gémi de toutes parts ? quelle a été la plainte universelle, douloureuse, incessante ? qu'est-ce qu'ont proclamé plus d'une fois les aveux les plus solennels ?

On a vu, on a senti de toutes parts que la Religion était profondément absente de l'instruction ;

On a vu des écoliers sans respect et sans mœurs ; on a vu des jeunes gens sans christianisme et sans foi ;

On a vu des enfants qui ne parlaient de leur collège que comme d'une prison ; de leurs maîtres que comme de leurs ennemis ; de leurs aumôniers, même les plus dévoués, que

comme d'étrangers qu'ils connaissent à peine, qui sont condamnés à ne leur apparaître qu'officiellement et à de rares intervalles, qui ne leur font aucun mal, et ne peuvent parvenir à leur faire presque aucun bien.

Et cependant, quinze volumes de lois, de décrets, d'ordonnances, d'arrêtés, de règlements en tout genre, sous tous les régimes, avaient été faits pour améliorer cette grande institution ! Il se rencontrait même, dans ces quinze volumes, quelques lignes qui recommandaient au respect des maîtres et des élèves les *préceptes de la Religion catholique* !

Efforts inutiles ! lois impuissantes et temps perdu ! Pourquoi ?

Ah ! c'est que la politique peut bien créer des collèges, un corps enseignant, des aumôniers même, un monopole exclusif, des règlements, des inspections, des promotions, des dignités, des honneurs, toute une fortune ; eh bien ! avec tout cela, y aura-t-il de la Religion ? y aura-t-il de l'Éducation ? Ce n'est pas très-sûr.

Il y manque encore quelque chose. Et quoi donc, s'il vous plaît ?

L'institution divine, le droit de commander à l'intelligence, le pouvoir de persuader la morale et de parler à la conscience : il y manque Dieu simplement : la pensée de Dieu, l'autorité de Dieu, sans laquelle l'Éducation intellectuelle même sera indignement abaissée, et l'Éducation morale, c'est-à-dire la soumission de la volonté à des devoirs austères, le respect, l'obéissance, la répression des mauvais penchants, le combat de la nature contre elle-même, impossible.

Allons plus loin : que fera votre politique pour inspirer à l'instituteur l'abnégation et le sacrifice, la bienveillance et l'équité, le dévouement et l'oubli de soi ? L'argent n'y suffit pas : vous en donnez trop peu, et quand vous en donneriez davantage, vous n'y suffiriez pas encore. Ce sont là des

choses que la cupidité et l'ambition n'inspirèrent jamais : il y faut l'amour de Dieu, l'amour de la jeunesse, la charité de Jésus-Christ et l'Évangile. Le pouvoir administratif et politique peut élever ses professeurs jusqu'aux premiers honneurs du pays et en faire des ambitieux ; ou les abaisser à son gré et en faire des serviteurs ; il ne fera jamais un Frère des écoles chrétiennes.

On ne peut trop le redire : « La politique peut faire des lois d'Éducation et de morale, mais elle n'impose ni l'Éducation ni la morale. La politique vient expirer avec toutes ses forces accumulées au bord de la conscience humaine. Dieu seul y pénètre, et encore il ne la dompte pas par la force : il ne la soumet pas en esclave : non, en lui commandant, il la laisse libre ; seulement, si elle est rebelle, il la déchire par les remords. C'est là sa domination¹.

« Voilà donc l'erreur de la politique, c'est de vouloir suppléer Dieu dans l'Éducation. Dieu lui est suspect ; son action lui est comme une sorte de rivalité dangereuse. »

C'est sous cette funeste influence qu'on a fait en Europe, pendant cinquante années, des efforts insensés pour substituer l'ordre humain matériel le plus parfait possible à l'ordre spirituel et divin dont on ne voulait plus ! Que de chefs-d'œuvre inutiles ! que de plans incomparables et stériles ! que de systèmes, que de dépenses de génie, pour lutter contre la nature immuable des choses !

Pour lutter contre l'autorité paternelle et contre l'autorité divine ! contre l'autorité paternelle, immuable et sacrée, invincible et triomphante à la longue ! pour lutter contre Dieu et contre l'enfant qui est son ouvrage, et qui ne peut être élevé sans lui. Oui, instituteurs sans religion, vous avez lutté contre Dieu, et c'est une lutte insensée ! mais je ne crains pas de le dire, vous avez lutté contre une force peut-

1. M. LAURENTIE, *Lettres sur l'Éducation*.

être plus invincible encore que la sienne ; c'est la force de cet enfant.

Oui, c'est cet enfant qui vous a vaincus, ou plutôt Dieu par lui !

Dieu semble quelquefois laisser faire. On abuse, et il ne se montre point ; le châtement divin ne vient pas immédiatement ; mais l'enfant est moins patient que Dieu ; il ne vous laisse pas faire. Vous ne pouvez pas l'élever sans Dieu impunément pour vous.

Il faut qu'il fasse goûter à ses instituteurs les premiers fruits, et c'est justice ¹, les fruits amers de l'Education coupable qu'il a reçue d'eux.

Je me suis trompé en disant que le châtement divin ne vient pas immédiatement : c'est là le grand châtement : vous avez donc eu beau faire : les enfants vous ont vaincus.

On a vu naguère avec épouvante ce que deviennent les générations qui s'élèvent mal : on les avait élevées sans Dieu, et on s'est trouvé tout à coup livré à leurs folles humeurs, à leurs fantaisies les plus dépravées, à leurs passions déchainées ! Grande leçon, loi sévère, mais juste, de la Providence ! C'est par les désordres, par l'agitation turbulente des générations naissantes, que Dieu a réclamé enfin ses droits méconnus sur l'Education de la jeunesse.

Pour moi, en 1848, lorsque je vis la France entière se lever, sentant avec effroi qu'elle devait se défendre enfin contre cette jeunesse ; et le 25 février, au matin, lorsque des hommes faits, des vieillards, des magistrats, d'anciens ministres, des officiers généraux, se formèrent en patrouille de jour et de nuit, pour garder la cité ; lorsque je les vis condamnés, pour maintenir l'ordre public, à se donner un moment pour chefs cette jeunesse même et ces enfants, qui seuls alors étaient

1. *Oportet primum agricolam de fructibus percipere* (S. Jacob.)

respectés, je me suis souvenu des paroles de l'Écriture : « Par où on a péché, c'est par là qu'on souffre : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (Sap. 41-47.) Et encore : « Je leur donnerai pour chefs des enfants ; et des jeunes gens de mauvaise vie les gouverneront : *Dabo principes pueros eorum..... Effeminati dominabuntur eis.* » (Isaïe, 3-4.)

Et depuis, j'ai béni le jour où, dans une assemblée nationale, la généreuse initiative des chefs les plus sages de l'Université elle-même, et le concert des hommes politiques les plus illustrés, a donné au pays, aux familles, à l'Église, la liberté d'enseignement.

CHAPITRE VI

L'apostolat divin et le ministre de Dieu dans l'Éducation.

Avant de terminer ce premier livre, je veux descendre de la hauteur des principes, afin de mieux en démontrer l'influence directe, immédiate, dans l'œuvre de l'Éducation : c'est ce que je vais essayer dans ces derniers chapitres ; j'irai, autant que je le pourrai, au vif des questions ; j'appellerai les choses par leur nom : et quels que soient les détails dans lesquels je dois entrer, il apparaîtra, j'espère, que dans les questions importantes, on ne descend jamais quand on arrive à la pratique.

De tout ce qui précède, il suit : 1° que Dieu doit occuper la première place dans l'Éducation ; 2° que l'instituteur n'y est que son ministre, son représentant, son envoyé ; 3° que cette œuvre est une œuvre intérieure, en d'autres termes, l'Éducation des âmes.

Mais où en sommes-nous sur ces graves objets? Voilà ce que je veux expliquer ici; et c'est pour le bien faire entendre que je ne reculerai devant aucun détail.

On remarque, parmi nous, trois manières de concevoir et de faire l'Éducation de la jeunesse; et comme trois sortes d'Éducation possible, plus ou moins dignes de ce grand nom.

On voit à l'œuvre: la *spéculation*,

L'*administration*,

L'*apostolat*:

La *spéculation* qui veut et cherche la fortune;

L'*administration*, qui veut et fait l'ordre matériel et disciplinaire et cherche l'honneur qui en résulte;

L'*apostolat*, qui cherche et veut les âmes, selon le grand mot des saints Livres: *Da mihi animas!*

Si l'apostolat ajoute: *Cætera tolle tibi*, ce n'est pas qu'il néglige l'administration; non, assurément: l'ordre administratif, matériel et disciplinaire, est essentiel, et l'apostolat s'en occupe.

Il ne néglige pas non plus les soins économiques: en chaque chose le bon ordre est nécessaire.

Mais l'ordre administratif, l'ordre économique, pour l'apostolat, ne sont que des moyens d'arriver au grand but de l'Éducation, qui est la perfection des âmes.

L'apostolat, laïque ou ecclésiastique, fait seul réellement l'œuvre de Dieu.

Dans la *spéculation*, l'instituteur est un maître de pension. Il prend habilement ses mesures: il évite les mécomptes: il fait sa fortune, s'il le peut.

Dans l'*administration*, c'est un chef, un proviseur: il ordonne régulièrement toutes choses; il commande; il est obéi; il met sa responsabilité à couvert: son honneur est engagé: il y veille; il fait sa réputation.

Dans l'*apostolat*, c'est un père; c'est un pasteur; c'est

l'homme de Dieu. Il se dévoue ; il s'oublie lui-même et il sauve les âmes.

Dans la *spéculation*, les enfants sont des *pensionnaires* qu'on loge et qu'on nourrit avec un juste profit pour soi.

Dans l'*administration*, ce sont des *écoliers* qu'on instruit avec exactitude.

Dans l'*apostolat*, ce sont des *enfants* qu'on aime et qu'on élève.

Entrons plus avant dans le détail.

C'est ainsi, on le sait, qu'il y a telles maisons où la grande pensée de l'Éducation est profondément oubliée ; où, loin de s'inquiéter, on ne s'occupe même pas des âmes, ni des fautes secrètes qui peuvent les dépraver ou les flétrir. On ne réprime, on ne prévient que les grands désordres, qui sont nécessairement publics, et qui, par l'éclat du scandale, ou par l'excès du mal en lui-même, sont de nature à jeter dans un établissement une perturbation profonde, et à en amener bientôt le déshonneur et la ruine.

Ces sortes de désordres une fois prévenus ou réprimés, tel maître de pension se repose tranquille, et ne s'inquiète plus.

Quant aux mauvaises conversations cachées, quant au mépris secret ou à la haine de l'autorité et de ceux qui l'exercent, quant au manque de foi et de piété, quant à l'extinction du sens moral et religieux, pourvu qu'il n'y ait pas d'attaques ouvertes contre la Religion, pas d'impiété scandaleuse et d'immoralité publique, on ne juge pas qu'il y ait à s'en occuper.

Dans la *spéculation*, non-seulement on ne se préoccupe point de savoir si chaque enfant est bon ou mauvais religieusement ; mais le plus souvent, — à moins que l'enfant ne soit une enseigne pour recommander la maison, — on ne regarde guère s'il travaille ou ne travaille pas ; si ses progrès sont ou ne sont pas en rapport avec son intelligence, si

ses facultés acquièrent quelque développement, etc , etc.

En un mot, dans de telles maisons, on ne s'intéresse point à l'Education intérieure des enfants : chacun devient intérieurement et personnellement ce qu'il peut et ce qu'il veut, pourvu qu'il ne trouble pas l'ordre commun et ne ruine pas la maison.

Telle est généralement l'Education de la jeunesse, dans les maisons où préside la *spéculation*.

Il y a d'autres établissements où l'on voudrait arriver à des résultats meilleurs, et l'on y arrive réellement, sous quelques rapports, mais uniquement par des moyens administratifs, par la discipline et les soins extérieurs.

On distribue, on administre l'instruction avec exactitude, et quelquefois avec un zèle littéraire honorable ; mais ce n'est qu'à un certain nombre d'élèves, à ceux qui ont des facultés brillantes, qui veulent travailler et peuvent faire honneur.

Quant aux autres, on y regarde peu : pourvu qu'ils s'assujettissent extérieurement à l'ordre général, on ne croit pas devoir leur demander davantage ; ou bien on les punit, et à force de *pensums* on achève d'écraser leur esprit : ou, si on ne les punit pas, c'est qu'on en désespère tout à fait, et cependant on les garde quelquefois de longues années, sans même informer sérieusement leurs parents de ce qui se passe.

Ce sont des enfants auxquels on a fait faire leurs classes ; mais on ne leur fait pas faire leurs études, et encore moins leur Education intellectuelle.

Quant à l'Education morale, aux bonnes mœurs, si l'administrateur est un homme intègre, actif, vigilant, non-seulement il prévient et réprime les désordres qui attaquent l'ordre extérieur, mais il se préoccupe même des habitudes secrètes, des fautes particulières que peuvent commettre les

enfants, non pas précisément parce que ces fautes blessent leur conscience ; — il ne croit guère qu'il entre dans les devoirs de l'ordre administratif auquel il préside de s'occuper de la conscience des élèves ; — mais parce que ces fautes peuvent nuire en eux à tout développement intellectuel et même physique.

Pour ce qui est des fautes qui blessent le respect et l'autorité des maîtres, l'administrateur ne s'inquiète sérieusement que de celles qui vont au scandale : que l'esprit des élèves soit déplorable à cet égard ; que les plus âgés soient sans affection, sans considération pour leurs maîtres d'étude, par exemple, pourvu que ces jeunes gens se taisent ou parlent bas et obéissent, cela suffit à l'administrateur. Que tel élève aille même jusqu'à détester intérieurement et à mépriser un de ses maîtres, tous peut-être, et la maison où il est élevé, s'il n'y a point d'éclat, on dissimule volontiers l'injure : et au fait, la maison marche, puisque chacun se tient à son poste et garde son rang.

A l'égard de la piété, on comprend, à bien plus forte raison, que l'administrateur s'en occupe peu : la confession, la communion, la parole sainte, le chant des louanges de Dieu, le catéchisme, les saints offices, tout cela sans doute est administré comme le reste. On se confesse, on communie, on va à la chapelle, à la messe, au catéchisme, comme on va ailleurs. C'est un exercice à peu près comme un autre.

Mais quant au zèle pour le salut des âmes, l'administrateur ne le croit pas nécessaire, ni possible même, dans l'ordre de ses fonctions. En toutes choses, pour la piété comme pour le reste, il demande l'exactitude ; au delà, il ne voit, il ne veut, ou du moins il ne peut rien de plus.

Il est craint, il est obéi ; il n'aime guère, il n'est guère aimé : mais tout est à sa place, — tout est extérieurement dans l'ordre, maîtres, élèves et serviteurs : que peut-on exiger de lui au delà ? que peut-on lui dire ? — Rien, si-



non le mot de Fénelon : « *Voilà une exacte et peut-être une belle police ; mais où est l'Education ?* »

L'administrateur et le spéculateur ont nécessairement entre eux quelques traits de ressemblance : au fond, chez tous les deux on trouve le même vice de gouvernement, c'est-à-dire le principe négatif de l'Education intérieure ; — mais les motifs sont différents. — L'un pense à sa fortune : l'autre à sa réputation, à ses devoirs officiels, à un honorable et rapide avancement.

Et, dans ces pensées, tous deux voilent ou étouffent le plus possible les choses fâcheuses, les mauvaises affaires, et se persuadent facilement avoir tout sauvé lorsqu'ils ont tout couvert. Dans le fait, on le conçoit, il leur faut nécessairement de bonnes apparences. Et par là je ne veux pas dire que les bonnes apparences sont méprisables, ni qu'on est obligé de dire ses tristesses à tout le monde : non ; mais j'ai de graves raisons pour me défier singulièrement des instituteurs qui trouvent et disent toujours que tout va bien.

Et qu'on ne croie pas qu'en indiquant ces tristes vérités, je veuille réveiller ici des controverses éteintes : non ; je connais dans l'Université des laïques et des maîtres de pension qui savent allier aux plus hautes qualités de l'habile administrateur, le dévouement, l'abnégation, et un zèle admirable pour le bien des jeunes âmes confiées à leur garde : — et tout ce que je viens de dire, je l'ai proclamé d'abord dans un Petit Séminaire, où il m'avait paru un moment que l'ordre financier et l'ordre administratif tendaient à envahir et absorber l'apostolat.

Et maintenant, qu'est-ce donc que l'apostolat ?

C'est simplement le soin paternel, le dévouement pastoral.

Dans les maisons où l'apostolat préside, l'Education, c'est la famille, et une famille toute chrétienne. C'est Dieu pré-

sent : c'est l'autorité de Dieu, paternelle et maternelle au plus haut degré ; c'est le soin, c'est la sollicitude des âmes.

Oui, là, avant tout, on cherche les âmes pour les élever jusqu'à Dieu ;

Les intelligences pour les éclairer ;

Les cœurs, pour les purifier, les ennoblir, les former ;

Les caractères, pour les redresser, les adoucir, les fortifier ;

Toutes les facultés intellectuelles et morales, pour les développer ;

Tous les défauts, jusqu'aux moindres, pour les extirper, les corriger ;

Toutes les qualités, pour les faire valoir et vivre ;

Toutes les vertus, pour les inspirer et les nourrir.

Le digne instituteur, — que ce soit le père lui-même et la mère, ou le simple instituteur délégué, — fait tout cela, par cette simple et grande raison qu'il est l'envoyé de Dieu, son ministre, son représentant ; que c'est l'œuvre même de Dieu à laquelle il travaille, que cette œuvre est essentiellement une œuvre intérieure, l'œuvre des âmes, en un mot, l'Éducation réelle, l'Éducation intellectuelle, morale et religieuse des enfants de Dieu. Et voilà pourquoi c'est à ses yeux une mission sacrée, un auguste ministère, un apostolat.

Et voilà pourquoi je dis aussi : Quiconque n'a pas la flamme apostolique, ou le sentiment paternel au cœur, qu'il se retire. Il pourra remplir, dans la société humaine, des fonctions importantes, faire même des œuvres admirables ; mais l'œuvre de l'Éducation n'est pas son œuvre.

Et voilà pourquoi enfin, dans les maisons où l'apostolat préside, on s'occupe non-seulement des désordres qui troublent l'ordre public, et des FAUTES particulières des enfants, qui peuvent blesser leur conscience, — et on s'en occupe, précisément parce qu'elles blessent leur conscience ; — mais là on travaille de plus à corriger tous leurs DÉFAUTS, d'esprit,

de cœur et de caractère ; là on s'applique à développer toutes leurs FACULTÉS.

Mais cela même, on peut le faire plus ou moins bien, avec un zèle qui va plus ou moins loin.

C'est ainsi que dans certaines très-bonnes maisons, pour atteindre le but, on se contente d'établir des moyens généraux, des réglemens très-sages, des exercices très-efficaces à l'aide desquels on y arrive *généralement*.

Les élèves qui veulent user de ces moyens, observer ces réglemens, bien faire ces exercices, peuvent s'améliorer en effet, se corriger ; mais on ne s'attache pas toujours *individuellement*, et avec un zèle particulier, à chacun de ceux qui les négligent, ou qui n'en profitent que médiocrement. Ils peuvent avoir passé un temps assez long dans la maison, sans en avoir tiré un vrai profit, sans avoir fait aucun progrès marqué, sans avoir avancé, ni reculé : et de là sur vingt Educations, il peut y en avoir dix, quinze de médiocres, lesquelles, avec des soins individuels, eussent été meilleures, et peut-être excellentes.

En un mot, dans ces maisons, on procure le bien des enfants, en réprimant leurs fautes, et même, dans une certaine mesure, en aidant à la correction de leurs défauts, par l'atmosphère de Religion, de pureté, de bonté, de zèle, de charité où on les fait vivre ; mais non en attaquant directement, personnellement, en chaque enfant, les défauts qui sont le principe de ses fautes, ou en cherchant à développer en eux les qualités qui peuvent avoir sur leur vie entière une influence heureuse et décisive.

Ainsi, un enfant est, au fond, sans respect pour ses maîtres, quoiqu'il ne le témoigne jamais grossièrement : on l'avertit avec zèle, on le reprend avec affection ; mais on ne s'occupe pas avec suite, avec efficacité, de l'égoïsme, de la grossièreté intérieure, qui est au fond le principe du mal, et qui produira tôt ou tard des fruits amers.

Ainsi, un enfant ne réussit pas dans ses études : sans doute on ne le laisse point languir dans sa classe : on le presse, on lui fait même sentir les tristes conséquences de sa paresse ; mais on ne lui apprend pas à attaquer énergiquement en lui-même le principe d'apathie qui est la première cause du vice.

Ainsi encore, on réprime les caractères emportés, mais on ne va pas hardiment à la racine ; on n'attaque pas cet orgueil caché dont les explosions révèlent cependant la violence : en un mot, on ne prend pas soin que chaque nature s'améliore et donne tous ses bons fruits, que les défauts de chaque enfant se corrigent, et que toutes les qualités de son esprit et de son cœur se développent heureusement.

Mais il y a d'autres maisons où pour arriver à la correction des défauts et au développement des facultés, outre les moyens généraux et sages dont nous avons parlé, outre les règlements et les exercices communs, on s'occupe de chaque enfant en particulier, comme feraient un père et une mère à l'égard de leur fils, ou un bon précepteur à l'égard de son unique élève.

Dans ces maisons, on cherche à tirer parti de l'enfant même qui a le plus de défauts ; on ne désespère jamais d'une nature, excepté quand elle est dangereuse aux autres : cet enfant, cette nature devient l'objet de l'Education la plus sérieuse, de la sollicitude et du travail de tous les maîtres : c'est le plus grand effort, et, quelquefois aussi, c'est le triomphe de l'Education paternelle et pastorale.

Pour moi, je pose en principe que l'Education, si elle veut être digne de ce grand nom, doit s'occuper non-seulement des *fautes*, mais des *défauts*, et aussi des *qualités*, c'est-à-dire des principes du bien et du mal dans les âmes ; étouffer, extirper ou transformer individuellement en chaque enfant les principes du mal, cultiver et développer les principes du bien.

Et c'est ainsi seulement que se fait l'œuvre de Dieu, l'œuvre admirable de la grâce ; c'est par là seulement qu'un digne instituteur exerce l'*apostolat*, c'est-à-dire la *paternité* divine et la *maternité* dans l'Education.

Je le dirai franchement :

Ne s'occuper que des *désordres*, des scandales, c'est rester au-dessous de ce que fait une marâtre ; c'est ne songer qu'à soi, à sa fortune, ou à un certain honneur de sa maison ; c'est ne pas aimer ses enfants ; c'est ne pas s'intéresser à eux ; c'est ne pas vouloir les rendre meilleurs, les faire bons et heureux.

Ne s'occuper que des *fautes* sans s'occuper des *défauts* qui en sont la source, c'est être un père et une mère bien vulgaires ; c'est faire une œuvre sans lumière : c'est une Education sans portée, sans pénétration et sans vigueur : ce n'est pas l'œuvre intérieure et divine de l'Education des âmes.

Et toutefois, il faut avouer que de religieux instituteurs s'en tiennent souvent là, et que leur zèle ne va guère plus loin.

Mais, me diront-ils peut-être, est-ce que l'influence générale de piété et de vertu d'une maison chrétienne, est-ce que la répression assidue des désordres et des fautes, ne vont pas à procurer efficacement cette Education intime dont vous parlez, et cela, sans se donner des peines inutiles, sans s'exposer à des luttes et à des résistances intérieures, très-redoutables au succès même de l'Education ? — Je réponds hardiment : Non, et je réponds ainsi avec tous les maîtres de la vie spirituelle et morale.

Qui ne le sait ? qui ne l'a dit ? Les défauts sont les racines des fautes ; et les fautes sont les rejetons qui repoussent toujours, tant qu'on n'a pas arraché la racine.

Les païens eux-mêmes avaient compris cette nécessité : Platon écrivait :

« N'est-ce pas en luttant sans cesse contre ses penchants
 « intérieurs et contre ses défauts habituels, et en les répri-
 « mant, qu'il faut qu'un jeune homme acquière la perfection
 « de la force, tandis que sans l'expérience et l'usage de ce
 « genre de combat, *il ne sera pas même vertueux à demi ?* »
 (PLATON, *des Lois*, liv. I).

J'ai dit que l'Éducation était une culture : cela est vrai ;
 mais cette comparaison peut utilement servir à éclairer
 l'importante question qui nous occupe.

Vous cultivez un arbuste vigoureux avec le soin conve-
 nable : que faites-vous ?

Premièrement, vous coupez les branches inutiles, vous
 retranchez les mauvais fruits...

C'est la répression et le retranchement des désordres et
 des fautes : cela est bon, cela est utile, même à l'Éducation
 intérieure, parce que cela enlève à la mauvaise sève sa fausse
 activité, et son mauvais développement ; mais cela n'est pas
 tout : Fénelon, ce grand maître en fait d'Éducation morale,
 va jusqu'à vous dire : « Vous croyez avoir tout fait ; vous
 « n'avez rien fait, si vous n'allez au fond, si vous n'attaquez
 « les racines, si vous ne labourez profondément. » J'oserai
 ajouter après Fénelon : Vous n'avez rien fait, si, à un jour
 donné, au printemps favorable, vous ne bouleversez la terre
 autour de cet arbuste ; si, par une culture pénétrante, vous
 n'améliorez la sève et la tige ; si, par une forte et vive opé-
 ration, vous ne savez enter sur cette nature sauvage, désor-
 donnée, la greffe d'un arbre meilleur, afin que la sève
 du sauvageon, reçue dans les pores de l'arbre franc, y
 change de nature, et s'y affine pour produire des fruits
 qui soient de la nature même de la branche qui y est
 greffée.

Tant que vous n'enlevez que quelques mauvais fruits,
 quelques branches inutiles, quelques faibles rameaux, vous
 avez travaillé en vain, dit Fénelon, *car ils repoussent tou-*

jours ; ce sont les racines vives, entrelacées, profondes, qu'il fallait attaquer, améliorer, régénérer.

J'ai dit quelque part que l'Éducation doit tendre à faire des hommes complets ; mais les hommes complets sont très-rares en ce monde : celui-ci a telle qualité, celui-là telle autre ; chez l'un telle faculté est nulle ou engourdie ; chez l'autre, elle excède et veut tout envahir. Eh bien ! c'est la bonne Education qui rétablit l'équilibre et fait l'harmonie : elle corrige, perfectionne, élève la nature ; elle fait plus : comme les fleuristes et les jardiniers habiles, elle ajoute à la nature ; elle donne des qualités qu'on n'avait pas ; fait porter des fruits pour lesquels on ne semblait pas né ; elle fait éclore et fleurir la douceur et des vertus aimables sur un caractère rude, de fortes vertus sur un caractère faible ; mais, il le faut avouer, c'est là son plus beau travail, et comme son chef-d'œuvre.

Ce n'est pas, toutefois, un travail aussi difficile qu'on le pourrait croire ; il exige seulement de la suite et de la patience.

Il faut que l'instituteur soit ce que l'Apôtre disait autrefois du cultivateur, *patiens agricola* ; ou bien encore, un nourricier, *nutrix* ; ou mieux encore un père, *pater*. Qu'on ne s'effraye donc pas. Il y a d'ailleurs quatre actions admirables, parrallèles, simultanées, constantes, qui agissent dans le même sens, et dont l'efficacité est à peu près infailible : on les connaît ; je les ai nommées au premier volume de cet ouvrage : c'est la Religion, l'Instruction, la Discipline, les Soins physiques, et je ne tarderai pas à nommer encore les autres grands ressorts de l'œuvre : à savoir, la fermeté, le dévouement, l'amour. Rien ne résiste à de tels moyens.

Quoi qu'il en soit, telle est l'œuvre de l'Éducation, ou on ne fait rien.

Et puisque j'ai été amené à traiter cette grande question des défauts, qu'on doit nécessairement attaquer et corriger

dans la jeunesse, j'en dirai toute ma pensée. Il faut élargir ici notre horizon, sortir de l'étroite enceinte d'une maison d'Education, et jeter un regard sur la scène du monde : qu'y verrons-nous ? que nous démontrera la grande expérience des hommes et des choses ? Deux points décisifs :

1° *Qu'on ne se corrige de ses défauts que dans la jeunesse.*

Il n'y a qu'une voix à cet égard : les moralistes profanes comme les moralistes sacrés le proclament. Hélas ! oui, il le faut reconnaître : on ne recueille dans l'âge mûr *que ce qu'on a semé dans ses premières années.* Quand la sagesse est enfin venue, on fait, en les déplorant, des fautes qui sont les suites malheureuses de fautes anciennes. Quand *les hommes veulent quitter le mal*, dit admirablement Fénelon, *le mal semble encore les poursuivre longtemps* ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affaibli ; ils n'ont plus rien de souple, et sont presque sans ressources naturelles contre leurs défauts.

« Semblables, dit encore Fénelon, aux arbres dont le tronc
 « rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et
 « ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne
 « peuvent plus se plier eux-mêmes contre certaines habitu-
 « des qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans
 « la moelle de leurs os ; souvent ils les connaissent, mais
 « trop tard : ils en gémissent, mais en vain ; et la tendre jeu-
 « nesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-
 « même pour se corriger. »

Mais ce qu'il faut constater de plus, et ce qui est déplorable, c'est : 2° *que les défauts sont, chez nous, les principes de tous les malheurs, de tous les chagrins, de toutes les faiblesses, de tous les grands égarements, de tous les grands mécomptes, de tous les grands troubles de la vie.*

1. *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* (Galat., vi, 8.)

En est-ce assez pour décider les hommes qui se dévouent avec amour à l'Education de la jeunesse à travailler courageusement à la correction, à l'extirpation de ses défauts ?

Oui, tout dans le monde, toutes les supériorités, toutes les infériorités, se décident par les qualités et par les défauts.

Si tel homme avait connu en lui ou n'avait pas nourri tel défaut, il eût honoré sa famille ; il eût fourni une glorieuse carrière ; il eût peut-être sauvé son pays.

Cela est vrai partout, pour tous : dans les petites comme dans les grandes positions, pour le commerçant, pour l'ouvrier, comme pour le ministre.

Supposez, dans une famille, un défaut bien commun, *l'esprit de contradiction* ; si c'est dans les petites choses, il en bannit la paix et le bonheur de chaque jour ; si c'est dans les grandes, il y amènera des dissensions scandaleuses.

Le simple taquinage, dans telle circonstance donnée, peut aller jusque-là.

Supposez dans un homme la présomption jointe au défaut de jugement ; on le peut dire : c'est un homme perdu.

Supposez dans un autre le défaut de mémoire ou d'ordre, et avec cela de grandes affaires : c'est un homme ruiné.

Ce jeune ecclésiastique avait été modeste et humble, en apparence, jusqu'à vingt-quatre ans ; il n'avait pas connu, il n'avait pas combattu son orgueil.

Cet orgueil caché éclate tout à coup ; et le voilà sans respect pour l'autorité, sans docilité, sans obéissance : jamais il ne demande ni ne reçoit un conseil. Il devient par là même, bon gré, mal gré, un homme médiocre : il n'entre pas dans les œuvres ; il ne les comprend pas ; il les contredit ; il les ruine.

Ou bien, si c'est la mollesse endormie qui se réveille, on est sans précaution contre elle ; elle devient effroyable tout à coup et précipite quelquefois dans des chutes affreuses.

Ou bien, si c'est la légèreté ou la dissipation qui domi-

ment, on vit sans règlement et sans ordre; le cœur se trouble, l'amour du monde l'emporte: toute vertu bientôt s'évanouit.

L'exagère peut-être les périls des défauts: non, les plus excusables sont toujours bien à craindre. Qu'on écoute Fénelon; voici les sages avis qu'il croyait devoir donner au duc de Bourgogne, à l'occasion d'un défaut bien simple et bien ordinaire, l'humeur:

« Ce sont les plus petits défauts qui diminuent et défont
« les plus grands hommes, lui disait-il.

« Soyez surtout en garde contre votre humeur; c'est un
« ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la
« mort; il entrera dans vos conseils et vous trahira si vous
« l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus im-
« portantes, elle donne des inclinations et des aversions
« d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait
« décider les plus grandes affaires par les plus petites rai-
« sons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage,
« rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Déliez-
« vous de cet ennemi. »

Je conclus: Donc, quiconque travaille à l'Education de la jeunesse, dans une maison chrétienne, doit nécessairement s'occuper, non-seulement des *fautes*, mais des *défauts*.

Il ne faut jamais, je ne dis pas flatter, mais négliger un seul *défaut*, quel qu'il soit, quelque faible ou léger qu'il paraisse. Tout défaut flatté, ou simplement négligé, croît et grandit en paix, et finit nécessairement par devenir un défaut dominant. Les suites peuvent être incalculables: j'en ai de bien tristes exemples.

Et la raison de ceci, je vais la dire: il la faut bien comprendre; elle tient aux principes même les plus profonds de notre nature: *Depuis la chute originelle, il n'y a pas un mauvais germe en nous, si petit, si inaperçu qu'il soit, qui ne tende à croître si on ne le combat, qui ne tende à s'emparer*

de tout, à tout dominer, à tout corrompre, tandis qu'au contraire, il n'y a pas une bonne chose en nous qui ne tende à s'affaiblir, si on ne l'entretient, si on ne la fortifie. Et voilà pourquoi aussi il ne faut jamais négliger une qualité, une vertu, une grâce, quelque petite qu'elle soit en apparence : négligée, elle périra.

Telle est, encore une fois, l'œuvre du ministre de Dieu dans l'Education ¹.

Mais pour faire une telle œuvre, il faut avoir bien étudié les défauts de la nature humaine et de l'enfance en particulier, leurs diverses sortes, leurs caractères distinctifs, leurs serètes racines, leurs nombreuses ramifications.

Si ce volume ne s'étend pas trop, je pourrai, avant de le terminer, offrir peut-être, aux instituteurs de la jeunesse, quelques autres études sur un sujet aussi grave.

Dès ce moment, je crois pouvoir leur dire :

1. Un supérieur, très-pénétré de ces principes, pourrait néanmoins, dans la pratique, tomber ici dans une erreur que je dois signaler :

Ce serait, en s'occupant des défauts des enfants et des principes de leurs fautes, de se tenir vis-à-vis d'eux dans les généralités et les abstractions.

Combattre le mal dans son principe est très-nécessaire; nous l'avons vu : cela va à guérir tout le mal en sa source; mais les manquements et les fautes demandent toujours des avertissements particuliers.

Avec les enfants, il ne suffit pas de rechercher la source et le principe des mauvais symptômes pour y remédier; il faut aussi les avertir avec précision de tous les manquements de détail, qu'on peut quelquefois faire cesser ainsi d'un seul mot.

Les enfants pèchent très-souvent faute d'être avertis précisément. Il faut avec eux mettre les points sur les *i*; il faut spécifier les torts et les poursuivre d'abord sans généralité.

En particulier, dans la Direction, il est évident qu'avant tout, il faut arrêter le péché, la faute, c'est-à-dire le mal dans son développement; — puis l'attaquer dans son principe, dans les défauts qui en sont la source.

En résumé : reprendre les enfants de leurs fautes extérieures, sans peut-être leur signaler dans le moment même le défaut qui en est le principe; — puis, après la faute corrigée, le lendemain, par exemple, plus tôt ou plus tard, avertir paternellement, doucement, mais fortement et clairement, du défaut.

Quiconque ne sait pas que, dans la grande œuvre de l'Education, c'est contre la triple concupiscence qu'il a à lutter, ne sait rien, ne peut rien.

Sainte Thérèse, cette grande institutrice des âmes, a dit une admirable parole : *Une âme, un enfant, c'est le monde entier.*

Saint Jean l'Évangéliste a dit, de son côté : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.*

Voilà ce qu'il faut bien savoir avant de commencer une Education quelconque, sous peine de ressembler à un ouvrier qui entreprend un ouvrage sans connaître la matière sur laquelle il doit travailler.

CHÂPITRE VII

La piété.

Telle est donc l'œuvre de l'Education.

De là vient que l'homme n'y suffit point : il y faut Dieu. Aussi ai-je parlé de lui à la première page de ce livre ; et c'est encore de lui que je vais parler ici en parlant de la Piété.

La Piété ! mais quel est ce nom, si doux à prononcer, si doux à entendre ?

Racine, chargé de composer un prologue pour une célèbre maison d'Education chrétienne, y faisait apparaître la Piété, et voici le langage qu'elle parlait, dans les vers les plus mélodieux et les plus purs que le génie inspiré de la Religion ait jamais dictés :

Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité :
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle,

Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints,
 Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
 Je nourris dans son cœur la semence féconde
 Des vertus dont il doit sanctifier le monde...
 Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire...
 Tu m'écoutes ; ma voix ne t'est point étrangère,
 Je suis la Piété, cette fille si chère....

Il est donc vrai : il y a ici-bas un nom chéri du ciel, un nom de bénédiction et de grâce, un nom également doux et glorieux ; et après avoir prononcé le nom auguste du Dieu Très-Haut, je dois prononcer avec honneur, et en sa présence, le nom de la Piété.

Un ancien prophète, découvrant dans les profondeurs de l'avenir les futures grandeurs de l'Eglise, voyait la Piété parmi les plus belles de ses gloires : *Nominabitur nomen tuum honor Pietatis* (Baruch., 5-4).

L'esprit de Dieu lui-même se nomme l'esprit de science et de Piété : *Spiritus scientiæ et Pietatis*. Et saint Paul, écrivant à son disciple bien-aimé, lui disait : *Exercez-vous à la Piété, la Piété est utile à tout : elle a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future*¹.

La Piété a de tels charmes que l'irréligion elle-même ne peut lui refuser toujours l'honneur qui lui appartient : le monde déclame contre la superstition et l'hypocrisie ; mais il rend encore des hommages secrets à la Piété : il la vénère, quelquefois il l'admire, surtout dans la jeunesse : quand il aperçoit sur un jeune front ce je ne sais quoi d'heureux qui vient du ciel, lorsqu'il peut dire : *C'est un enfant pieux*, il s'attendrit involontairement, et il aime à le contempler. C'est ainsi que Bernadin de Saint-Pierre écrivait d'un enfant : *La Piété développait chaque jour la beauté de son âme en grâces ineffaçables dans ses traits*. L'impiété elle-même, vaincue par

1. *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ que nunc est, et future. Exerce teipsum ad Pietatem.* (S. PAUL, 1, Tim., 4-8.)

le charme, par l'ascendant irrésistible de cette vertu supérieure, s'est plus d'une fois écriée : *Oui, un jeune homme qui, par le bienfait d'une Education chrétienne, a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le meilleur, le plus généreux, le plus aimable des hommes* ¹.

Les païens eux-mêmes ont loué la Piété, comme le sentiment le plus élevé, le plus pur du cœur de l'homme : *L'homme de bien, dit Sénèque, est un homme de haute Piété envers les Dieux* ².

Ils ont même regardé la Piété comme l'unique fondement de la bonne foi et de la justice parmi les hommes : *Si vous enlevez la Piété envers les Dieux, dit Cicéron, la bonne foi et la justice périssent* ³.

Hésiode veut qu'on prie les dieux et qu'on les implore, et le soir, quand le jour s'achève, et qu'on va prendre le sommeil ; et le matin, quand la vie et les travaux du jour recommencent ⁴.

Platon veut qu'on célèbre leurs fêtes avec Piété, et regarde même l'institution et le repos de ces fêtes comme un bienfait divin : *Les dieux, dit-il, touchés de compassion pour le genre humain, qui est condamné par la nature au travail, nous ont ménagé des intervalles de repos, dans la succession régulière des fêtes instituées en leur honneur ; ils ont voulu qu'avec leurs secours, nous puissions réparer dans ces fêtes les pertes de notre Education.* (PLATON, des Lois, liv. II.)

Sénèque va jusqu'à dire, que chaque homme doit consacrer son cœur par la Piété, et en faire comme le sanctuaire de la Divinité ⁵.

1. ROUSSEAU.

2. *Vir bonus et summæ Pietatis ergo Deos.* (SÉN., Ép. 67.)

3. *Pietate adversus Deos sublata, fides etiam et justitia tollitur.* (CIC., 1, de Nat. Deor. 4.)

4. *Atque placæ eos, et quando ieris cubitum, et quando tempus matutinum venerit, ut sisti animo benevolo in te.* (HÉSIOD., Y, 336.)

5. *Deus est consecrandus cuique in suo pectore.* (SÉN., apud Lact., liv. VI.)

Qu'on ne s'étonne pas si je cite les païens. Après avoir cité les apôtres et les prophètes, le témoignage des païens est encore utile, parce qu'il est pour nous irrécusable. Qui pourrait, en élevant la jeunesse catholique, contester la nécessité des vertus que des païens préconisaient eux-mêmes ?

Et je l'ajoute avec confusion et douleur : j'ai trouvé chez les modernes, dans les ouvrages même les plus célèbres sur l'Education, j'ai trouvé peu de choses qu'on puisse comparer à la gravité, à la sainteté du langage des philosophes païens : en particulier, Quintilien et Platon auraient eu horreur de Rousseau.

Il est bien remarquable que, quand les anciens ont voulu nommer les affections les plus vives, les plus profondes et les plus sacrées de la famille, l'amour et le respect des parents, le dévouement conjugal, le regret de ceux qui ne sont plus, ils n'ont pas trouvé de nom meilleur que celui de la Piété elle-même, et ils ont dit : La Piété filiale, la Piété conjugale, la *Piété* envers les morts : *Pietas in parentes*, *Pietas in matrem*.

Qu'est-ce donc que la Piété ? J'en dirais volontiers ce qu'un pieux et célèbre auteur disait autrefois d'une grande vertu chrétienne : Il vaut mieux la sentir et la pratiquer qu'en savoir la définition.

S'il faut toutefois la définir précisément, je dirai que la Piété est ce sentiment intérieur, cette vertu affectueuse de l'âme, qui fait remplir avec amour tous les devoirs de la Religion envers Dieu.

C'est dans ce sens qu'on dit : Une grande Piété ; une Piété sincère, solide, véritable ; une Piété pure, simple, vive, agissante ; une Piété douce, aimable, éclairée, constante.

On peut redire de la Piété cette belle parole de Cicéron : *Omnes omnium charitates una amplexa est*. Oui, tous les sentiments les plus fermes et les plus tendres, les plus nobles, et quelquefois les plus sublimes : la foi vive, l'amour géné-

reux, la confiance filiale, la crainte respectueuse de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, l'adoration, la prière, le bonheur de chanter ses louanges, le zèle pour étudier sa loi, pour écouter sa parole, pour visiter ses temples, pour orner ses autels et célébrer ses fêtes, la Piété est tout cela : et en retour, dans le doux et intime commerce qu'elle entretient avec Dieu, elle reçoit, selon l'expression des saintes Écritures, *la rosée du soir et la rosée du matin*, le souffle d'en haut et le rayon du soleil qui fait croître et fleurir dans le cœur les plus aimables et les plus énergiques vertus : c'est-à-dire la force morale, l'énergie pour le bien, le courage invincible contre le mal, l'héroïsme de l'âme dans les dures épreuves de la vie.

Il suffit, assurément, d'avoir dit ce qu'est la Piété pour en démontrer toute la nécessité dans l'œuvre de l'Éducation.

La Piété est nécessaire, non-seulement parce qu'elle est le premier des devoirs envers Dieu, ou plutôt parce qu'elle les renferme et les accomplit tous : la Piété est nécessaire, parce qu'elle est aussi et par là même la première des vertus, ou plutôt elle est l'inspiratrice et le soutien de toutes les vertus.

Dans la grande œuvre de l'Éducation, dont il s'agit ici, ce n'est donc pas seulement à titre de devoir impérieux qu'il faut la Piété. Il la faut aussi comme un secours dont rien, ni personne ne peut se passer et que tous les talents réunis ne remplaceront jamais.

Je le dis sans hésiter : l'œuvre est si difficile, si compliquée, si laborieuse, que la foi sans les œuvres, la Religion froide, la tiédeur languissante n'y suffisent pas : il y faut la foi vive, éclairée, la religion fervente, l'amour de Dieu, la prière vraie au fond des cœurs : enfin, il y faut la Piété.

Tel homme d'un âge mûr peut demeurer vertueux avec une Religion sincère et solide, quoique sans ferveur : les enfants, les jeunes gens, ne le peuvent pas. Sans la Piété fer-

vente, ils n'ont ni assez d'appui, ni assez d'élan pour leur vertu ; à leur âge, la foi n'est pas encore assez profonde, ni la fidélité assez généreuse : ce sont des cœurs tendres et faibles ; ils fléchissent bientôt, si la Piété vive ne les soutient. Quiconque connaît comme moi la fragilité de ces jeunes plantes, partagera mes pensées. Oui, le souffle de la grâce les élève facilement vers le ciel ; mais le souffle du vice les courbe aussi bientôt vers la terre.

Qui leur donnera la force de résister aux attaques du respect humain, à l'influence des mauvais exemples et des conseils perfides, à tous les pièges de ce monde corrompu et corrupteur, dont Tacite disait autrefois : *Corrumperet et corrumpi, sæculum vocatur* ? Qui soutiendra leur faiblesse sur tant de pentes et d'inclinations dangereuses, et contre le mal qui les assiégera de toutes parts ? — Je le répète : si la crainte et l'amour de Dieu, si la Piété courageuse leur manque, ils tomberont infailliblement. Les liens qui les attachaient à la vertu se briseront ; et le sourire de l'indifférence et du dédain, de l'impiété même et du vice, sera bientôt vu sur des lèvres fraîchement teintes du sang de leur Dieu, reçu dans une première communion !

Mais je n'ai pas tout dit : il n'y a pas seulement pour eux la grande lutte contre le vice et contre les entraînements du mal. Les qualités et les vertus ne se forment que par le combat : il y a donc encore cette lutte laborieuse, constante, de tous les jours, contre les défauts : il y a ce combat intérieur, ce profond et rude travail d'une volonté résolue, pour modérer, dompter, transformer toutes les passions vives, toutes les irrégularités d'une nature faible ou violente, apathique ou légère, molle ou emportée, et presque toujours hautaine et résistante. Mais qu'on y prenne garde ! ce travail opiniâtre contre sa propre nature, l'enfant doit définitivement le soutenir lui-même ; on peut l'aider, l'encourager ; mais, en fin de compte, c'est à lui à déraciner le mal, à cultiver

le bien, à corriger ses défauts, à développer ses qualités.

Eh bien ! j'affirme que, sans l'amour de Dieu, sans la crainte de Dieu, sans la Piété fervente, tout cela est au-dessus de ses forces.

Aussi, quand on me dit, en me parlant d'un enfant et de son Éducation : *C'est un enfant assez facile, mais sans Piété*, je m'attriste, et je réponds : C'est bien regrettable, car alors il n'y a presque rien à espérer. Ces enfants faciles, mais sans Piété, sont, en effet, ordinairement, les plus difficiles de tous. Si vous les trouvez faciles maintenant, c'est qu'en eux rien encore de plus fort que vous ne vous dispute leurs âmes faibles et timides ; mais un jour viendra, et il n'est pas loin, où les grandes passions de la jeunesse et les puissantes séductions du monde les trouveront aussi faciles pour le mal, que vous aviez cru les trouver faciles pour le bien. Le profond auteur de *l'Imitation* l'a dit, et une triste expérience ne le confirme que trop.

Au contraire, quels que soient les défauts, je dirai même les vices naturels d'un enfant, s'il a quelque Piété, si on peut ouvrir son cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, tout devient facile avec du temps et de la patience ; et alors j'espère tout, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir.

Mais, me dira-t-on peut-être, en admettant tout cela, il reste une grave question : les enfants sont-ils réellement faits pour cette Piété ? convient-elle à ce jeune âge ? n'est-ce pas ajouter à tous les travaux de leur Éducation une surcharge pénible ?

Je ne l'ai jamais pensé, et l'expérience m'a convaincu, au contraire, qu'il n'y a pas d'âge dans la vie auquel la Piété convienne mieux : non-seulement parce qu'elle brille sur ces jeunes fronts d'un pur éclat ; non-seulement à cause du charme inexprimable dont elle embellit toutes les qualités naturelles de l'enfance ; mais surtout par cette simple et profonde raison que la Piété n'est autre chose que l'amour de

Dieu, et que je ne sais pas de cœur ici-bas auquel il soit plus facile d'inspirer cet amour, que le cœur des enfants. Tout y est encore pur, vif, simple, ingénu, généreux, ardent : tout y est fait pour ce noble et saint amour ; et cette bienheureuse flamme de la vie s'y allume avec une facilité merveilleuse. Ils en goûtent la douceur ; ils en suivent les inspirations, avec la plus aimable spontanéité, sans aucun retour intéressé sur eux-mêmes. Non pas que cette Piété, même chez eux, soit toujours tendre et sensible ; mais elle est toujours vraie, franche, intime, cordiale, fidèle et courageuse au devoir ; et cela sans aucune apparence forcée, sans vaine et sèche démonstration, mais, comme le disait admirablement Fénelon à son jeune et royal élève, *par l'abondance d'un cœur en qui l'amour de Dieu devient une source vive pour tous les sentiments les plus doux, les plus forts et les plus proportionnés.* Nous le pouvons ajouter avec Fénelon : rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré que le cœur d'un enfant égoïste qui s'aime seul en toutes choses ; mais rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si grand, si aimable, si aimant, que le cœur d'un jeune et généreux chrétien que le pur et sublime amour de Dieu possède et anime. En lui, rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de noble, de délicat, de modeste et d'effectif en tout.

Combien de fois n'ai-je pas aimé à redire tout ce beau langage de Fénelon aux jeunes gens que j'élevais ! et comme ils comprenaient tout cela ! comme ces leçons de Piété allaient à leurs âmes ! *Point de singularités affectées, point de grimaces,* leur disais-je encore avec l'Archevêque de Cambrai, *mais une Piété simple, toute tournée vers vos devoirs et toute nourrie du courage, de la confiance et de la paix qui donnent la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu.*

La Piété, entendue de cette sorte, loin d'être une surcharge et d'ajouter aux autres devoirs de l'Éducation, est, au contraire, ce qui rend tous les devoirs doux et légers : elle for-

tifie tout, elle anime tout dans un jeune homme; elle donne leur sève et leur vigueur à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme. Ce que les enfants font par crainte, par devoir rigoureux, ou simplement par raison, leur est toujours ennuyeux, dur, pénible, quelquefois accablant. Il en est tout autrement de ce qu'ils font par amour, par persuasion, par bonne volonté et avec cœur. Quelque rude que ce puisse être, l'envie de plaire à Dieu qu'ils aiment, à leurs parents, à leurs maîtres, dont l'amitié leur est chère, leur donne un élan, un courage admirable.

L'enfant sans Piété, sans amour pour Dieu, au contraire, même si je le suppose laborieux et régulier, est souvent inégal et impatient, susceptible, jaloux; non-seulement très-difficile à élever, mais difficile à instruire: il se lasse, il se dégoûte, il se décourage, il se défie de ses meilleurs maîtres; il ne peut supporter ni revers, ni mécomptes; il se pique, il se blesse, il change sans cesse; il ne peut se décider à rien de grand, ni se fixer nulle part.

Sans doute, l'enfant pieux n'est pas sans défauts; mais il les reconnaît, il les regrette, il travaille à s'en corriger; s'il tombe, il se relève sans se dépitier de ses fautes et sans les dissimuler: son courage contre lui-même, pour se laisser dire alors les vérités les plus dures, montre une âme véritablement forte, et ne tarde pas à le faire triompher de toutes ses faiblesses. Non, encore une fois, à l'encontre de tout ce que le monde se persuade, l'expérience m'a démontré que la Piété n'a rien de faible: elle donne quelquefois à des enfants de treize à quatorze ans une maturité de caractère et une vigueur d'esprit dont on est étonné, quand on y regarde de près: elle les fait de bonne heure appliqués, prévoyants, modérés, droits et fermes contre eux-mêmes: en même temps, elle en fait les meilleurs camarades, les plus francs écoliers du monde; ils demeurent simples, aimables, sans hauteur, sans présomption, sans dureté; la Piété, en eux, se

fait toute à tous : en élevant leur intelligence, elle élargit leur cœur ; rien de gêné, ni d'étroit, ni de contraint. Je n'ai jamais vu d'enfants plus gais, plus joyeux, plus rians que mes enfants du Petit Séminaire de Paris, et, je l'ajouterai, mieux portants. La piété mettait la joie dans le cœur, et la joie du cœur met dans le sang un baume de vie, dit l'Écriture, tandis que la tristesse et les passions de l'enfant impie dessèchent ses os : *Jucunditas cordis vita hominis. Spiritus tristis exsiccat ossa.* (Prov. 17, 22. — Ecc. 30, 23.)

Je l'avoue, je me suis étonné bien des fois en voyant l'indifférence de certains maîtres pour tout ce qui tient à la Piété de leurs élèves ; je ne puis expliquer cette conduite déplorable que par l'impuissance où ils se trouvent d'inspirer à ces enfants la Piété, dont ils n'ont pour eux-mêmes ni l'inspiration ni la pratique.

Hélas ! il faut l'expliquer aussi par le malheur des temps où nous vivons. Plusieurs de ceux dont je déplore ici l'indifférence sont plus dignes de compassion que de colère. Pour moi, je l'avouerai ingénument, si mon dévouement à l'Éducation de la jeunesse avait été privé du secours divin, je sens que j'eusse été condamné à ne rien faire, et le plus malheureux des hommes ; et, je le crois, ou j'aurais demandé vivement à Dieu le secours de sa grâce, ou je me serais sur-le-champ retiré du ministère de l'Éducation. Quand je repasse dans mon esprit toutes mes expériences passées, et la nature même de l'œuvre qu'il s'agissait d'accomplir, j'éprouve un secret effroi en songeant à l'impuissance absolue où je me serais trouvé, sans l'appui de Dieu, pour parler à ces chers enfants, pour me faire entendre d'eux, pour les entretenir de leurs devoirs, pour leur persuader la vertu, l'obéissance, le travail, le respect : sans le souvenir de Dieu, je n'aurais même pas su comment leur faire comprendre mon dévouement et leur exprimer mon affection.

Je le répèterai donc, et je conjure les pères, les mères, les

dignes instituteurs de méditer tout ceci dans un recueillement sincère, je dirai presque dans le sanctuaire de leurs plus religieuses pensées : cette Piété, dans la maison qu'ils gouvernent, est non-seulement leur devoir le plus sacré, mais c'est aussi leur intérêt le plus pressant. Quand la Piété, en effet, quand une Religion fervente inspire tout dans une maison d'Education, il y a là pour les âmes, comme une atmosphère de vie dans laquelle se retrempent, à toute heure, tous les moyens de l'Education. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, comme un sang généreux qui circule partout et vivifie tout : c'est comme un air excellent, vif, doux, fortifiant, dans lequel respirent à l'aise et vivent bien les enfants et les maîtres. Hippocrate disait : *Aer pabulum vitæ*. C'est lui, en effet, qui de nos aliments fait notre sang, notre vie. Il en est ainsi de la Piété : elle aussi est, en toutes choses, le *pabulum vitæ*.

C'est la vie, c'est la force tout à la fois et la douceur de la discipline ;

C'est la lumière, l'ardeur, la généreuse émulation des études ;

C'est le respect, c'est l'amour des maîtres, c'est l'affection amicale, fraternelle entre les condisciples ;

C'est la simplicité, la candeur, la droiture ; c'est l'horreur du mensonge et des honteux plaisirs ; c'est la pureté et l'innocence ;

C'est même le travail et l'emploi du temps : car on se tromperait fort si on s'imaginait que, dans une maison d'Education chrétienne, les exercices de Piété, la sainte messe, la lecture méditée, la lecture spirituelle, la prière, sont un temps dérobé sans profit aux études littéraires, et dont l'instruction solide et la haute Education intellectuelle n'ont à recueillir aucun fruit. Je suis aise, en achevant ce chapitre, de répondre à ce dernier des préjugés du monde : Oui, la Piété est utile à tout : *ad omnia utilis est*. Et, même à ce point

de vue, saint Paul a bien fait de dire : *Exerce teipsum ad Pietatem*¹. Rien n'est efficace comme ces exercices de Piété, pour inspirer tout ce qui prépare les fortes études et fait la meilleure Éducation littéraire : je veux dire une docilité généreuse, l'énergie et la persévérance de la volonté, l'amour du travail, et le goût même des peines qu'il impose, c'est-à-dire de tous les biens de l'esprit les plus indispensables et les plus inappréciables : et tout cela avec les sentiments moraux et religieux qui sont à la fois le plus bel ornement de l'intelligence et toute la force du caractère, dans l'enfant comme dans l'homme. Mais quoi ! vous ne regardez pas comme perdu pour les études le temps des repas et des récréations ! Et pourquoi ? Votre réponse ici sera la mienne, à moins que vous ne croyiez que la vie de l'âme ne se nourrit pas, ne s'élève point, et que vous ne vouliez nier le grand mot de saint Paul : *In ipso vivimus et movemur et sumus*², ou que vous ne prétendiez que la noble élévation du cœur est inutile à l'Éducation de l'intelligence.

Fénelon l'entendait autrement que vous, et comme saint Paul, lorsqu'il écrivait au duc de Bourgogne : « *Au nom de Dieu, que la prière nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Que la prière en certains temps réglés, soit une source de présence de Dieu dans la journée. Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil, subjugué peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu.* »

Sans doute, il faut que les exercices de Piété aient une juste et convenable mesure ; mais, ainsi faits et bien faits, je soutiens qu'ils rendent au centuple le temps qu'on leur donne : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est.*

Fénelon écrivait encore : « *Ne faites pas de longues médi-*

1. Tim., iv, 7. — 2. Act., 17-18.

« tations; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous les
 « matins, en quelque temps dérobé. *Ce moment de provision*
 « *vous nourrira dans la journée.* Faites cette oraison plus
 « du cœur que de l'esprit; moins par raisonnement que
 « par simple affection; peu de considérations arrangées,
 « beaucoup de foi et d'amour. »

J'ai eu souvent occasion de le dire, parce que j'ai eu très-souvent occasion de le remarquer : non-seulement la Piété gagne, rachète le temps, *redimentes tempus*; mais je dirai plus : la Piété fervente, la foi vive agrandit, étend, ennoblit, élève l'esprit de ceux qui en ont, et donne quelquefois même de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. *C'est le catéchisme seul et la Piété qui a donné de l'esprit à mon enfant*, disait une des femmes sans contredit les plus spirituelles de l'Europe. J'ai vu cela cent fois; mais je comprends que j'étonne ici ceux qui ne l'ont pas vu.

Je les étonnerai moins, peut-être, en ajoutant que la Piété enseigne aussi la politesse, et donne une certaine distinction aimable à ceux qui en manqueraient d'ailleurs : elle sait leur inspirer une certaine délicatesse de cœur et même d'esprit dont elle seule a bien le secret. Mais je n'insiste pas sur ce point ; tout le monde en demeure d'accord : chacun a pu remarquer la différence qu'il y a, comme politesse, par exemple, entre un paysan pieux et bien élevé par sa mère et son curé, dans une de nos provinces religieuses, et ces jeunes garçons, moins gauches peut-être, mais très-grossiers et très-impolis de nos villes manufacturières.

Non, encore une fois, ce ne sont pas les exercices de piété qui gâtent rien dans l'Éducation, ou font perdre le temps. Par des lectures et des méditations puisées chaque jour, je ne dis pas seulement dans les *Élévations* de Bossuet sur les mystères, dans les *Pensées* de Massillon, ou dans la *Retraite* de Bourdaloue, mais aussi, dans l'*Imitation* et dans l'*Écologie*, il se forme peu à peu dans l'esprit et dans le cœur des

jeunes gens quelque chose de grave et de noble, qui élève naturellement leurs âmes au-dessus de la médiocrité.

Aussi, j'ai répondu souvent à ceux qui me disaient, lorsque je gouvernais le Petit Séminaire de Paris : *Mais vous avez ici beaucoup d'exercices de piété : n'est-ce pas trop ?* — *Non, car je veux faire faire de bonnes études, et c'est le moyen décisif.*

Et, de bonne foi, n'est-ce pas ainsi que l'avaient entendu les anciens instituteurs de la jeunesse française ? Si j'avais encore des conseils à donner, je conseillerais, sans hésiter, d'établir dans chaque lycée les règlements religieux de la plupart de nos Petits Séminaires, et par là je ne ferais que rappeler les lycées aux règlements des anciens collèges, qui avaient élevé la grande noblesse, la grande magistrature, la grande bourgeoisie française. Lisez le *règlement pour les exercices intérieurs du collège Louis-le-Grand, dressé en exécution des arrêts du Parlement des 18 janvier et 28 août 1769, et homologué le 4 décembre* ; c'est le règlement de nos Petits Séminaires.

CHAPITRE VIII

Des exercices de piété.

Si j'ai convaincu ceux de mes lecteurs qui avaient besoin de l'être, ils me demanderont peut-être : Mais quels sont donc les moyens de former les enfants à la piété ? comment faut-il s'y prendre ? par où faut-il commencer ?

La réponse est bien simple : il faut suivre la recommanda-

1. *Collection des lois sur l'instruct. publ.*

dation de saint Paul : *Exerce teipsum ad pietatem* ¹. Des exercices de piété bien choisis, bien proportionnés, bien faits, variés autant que possible, et toujours pratiques, voilà les moyens à peu près infaillibles de donner de la piété aux enfants.

Ce qu'il faut surtout ici bien comprendre, c'est qu'en toute chose sérieuse, et surtout en fait de piété, les enfants n'aiment que les exercices courts; n'écoutent que ce qui les regarde personnellement (à moins que ce ne soit une histoire), et ne profitent bien que de ce qui les intéresse vivement.

En cela, ils ressemblent à tout le monde; mais ils offrent les types les plus caractérisés. La grande légèreté de leur esprit les pousse sans cesse à la distraction, et comme ils ne sont pas de graves philosophes, les longs discours, les dissertations sur de grands sujets dépourvus de but pratique pour eux, ne leur vont pas.

Des exercices de piété trop longs, trop multipliés ou trop sérieux, les ennuieraient donc bien vite, et leur feraient prendre insensiblement à dégoût les choses pieuses.

Le juste milieu convenable est dans un choix d'exercices et dans un arrangement tel, que les enfants n'en soient jamais fatigués : pour cela, il faut que chaque exercice soit d'une utilité si évidente, qu'on ne puisse en retrancher aucun sans que la piété souffre; enfin, qu'ils aient tous dans leur forme, dans leur brièveté, dans leur variété, un tel intérêt qu'ils reposent les âmes en les fortifiant, les charment au besoin, et deviennent jusqu'à un certain point comme un agréable délassement du travail.

Quoi qu'il en soit, il faut poser en principe que tout exercice qui ennuit, est funeste; que tout exercice qui n'intéresse pas, est perdu; que tout exercice qui peut être supprimé sans

1. I Tim., iv, 7.

aucun inconvénient, est au moins un temps soustrait aux études sans raison.

Je dois aussi faire observer que la manière est ici bien à considérer, et a presque autant d'importance que le fond des choses. Je l'ai remarqué très-souvent : c'est la façon médiocre, peu digne, quelquefois pitoyable, dont se fait un exercice de piété, qui le rend fastidieux, intolérable même.

Les enfants ont d'ailleurs leurs préjugés, leurs petits entêtements, leur indifférence, ou leur résistance sur certains points : avant tout, on doit les convaincre et les persuader, ou bien on n'avance pas ; les convaincre de ce qui est nécessaire, leur persuader ce qui est utile, leur faire aimer ce qui est bon : rien qui paraisse imposé sans raison ; rien qui sente la contrainte et la gêne.

C'est ici surtout que, selon la parole de Fénelon, *il faut suivre la grâce et l'aider*, sans violence : ne rien négliger sans doute, mais ne rien forcer, ne rien précipiter non plus. D'abord, et d'aussi bonne heure que possible, bien instruire les enfants : leur raconter l'histoire de la Religion ; leur faire connaître Dieu, ses commandements, et former leur conscience ; leur apprendre à discerner le bien du mal, à fuir, haïr le mal, à aimer, chercher, pratiquer le bien ; et, en même temps, leur inspirer la crainte de Dieu, leur révéler ce qu'ils peuvent comprendre de sa grandeur souveraine, de sa justice éternelle. — Puis leur inspirer la confiance en Dieu ; l'amour de sa bonté infinie : la reconnaissance de ses bienfaits ; l'adoration, le recueillement en sa présence, la prière.

Pour tout cela, il faut, comme je l'ai dit, des exercices de piété bien choisis, variés et soutenus : il faut ces fêtes dont Platon nous parlait tout à l'heure, et dont naturellement notre catéchisme parle encore mieux que Platon.

Quand tout cela est bien établi, bien pratiqué dans une maison d'Éducation chrétienne, je ne connais guère sur la terre de plus touchant, de plus beau spectacle.

Je l'avais naguère sous les yeux, avec une douceur et une consolation profonde, et je demande à mes lecteurs la permission de les y faire assister eux-mêmes, et de leur raconter ici simplement ce que j'ai vu si longtemps et ce que je vois encore pratiquer. Les détails, dans toutes les choses de l'Éducation, apprennent plus que les généralités, et ont un charme particulier, auquel je sais que les pères de famille et les hommes du monde eux-mêmes ne sont pas insensibles.

A cinq heures du matin, la cloche sonne : *Sursum corda*, c'est le cri du réveil. Les plus fervents le sentent et le répètent dans leur cœur, et tous se lèvent en répondant : *Deo gratias* ; et ils font bien, car la vie est revenue avec le jour : ils vivent tous, et doivent en rendre grâces à Dieu.

A cinq heures un quart, la prière du matin et la petite lecture méditée de chaque jour. Le préfet de religion fait la prière vocale, à haute voix, très-distinctement, très-lentement, sans aucune roideur toutefois, et aussi religieusement que possible ; offrant ainsi un modèle aux enfants, qui, tous répondent aux prières avec respect ; et prononcent chaque parole, chaque syllabe, d'une voix non-seulement simple et naturelle, mais pieuse, recueillie, et sans la cantilène écolière.

Et qu'on ne croie pas que ces prières vocales bien faites soient une petite chose : d'abord, qu'y a-t-il de plus triste que de les mal faire, comme il arrive trop souvent, avec une précipitation scandaleuse, ou avec une sécheresse officielle ?

Quand la première vocale est bien faite, quand elle n'est pas l'agitation machinale des lèvres pour former des sons grossiers, quand elle est sincère, quand elle parle religieusement à Dieu, alors elle recueille, elle saisit les âmes ; elle les élève, les inspire et les transforme en quelque sorte : on sent que ces chers enfants s'unissent d'esprit et de cœur autant qu'ils le peuvent au prêtre pieux qui récite la prière en leur

nom : on sent là, on entend dans les moindres accents, dans les moindres paroles, le cri des âmes : c'est une chose admirable ! Lorsque j'étais chargé de l'Education de la jeunesse, j'allais à cette prière vocale ; j'aimais à y aller, parce que j'aimais à recueillir l'accent si pur de ces jeunes âmes. Et je m'y rends quelquefois encore, le matin, dès cinq heures, me plaçant au fond de la chapelle, sans être vu, et je ne sais rien de plus beau, de plus grand, de plus doux à entendre.

Ah ! les âmes ! les âmes ! il n'y a vraiment qu'elles d'aimables sur la terre ! Mais où sont-elles ? où les voit-on ? où peut-on les entendre encore, si ce n'est dans une maison d'Education chrétienne, dans une sainte chapelle, au milieu de pieux enfants ? Ailleurs, les âmes ne se rencontrent guère plus : du moins on ne les entend presque jamais ; la piété, la prière fervente y manquent presque toujours.

Mais si la prière vocale, faite par des âmes pieuses, a ce charme, que sera-ce de la petite méditation qui vient ensuite ?

Celui qui la fait parle à Dieu en son nom : il se suppose un enfant, et s'applique à lui-même les pensées du sujet qu'il médite, d'une manière tout à la fois instructive et touchante.

Cette petite méditation doit être simple ; comme le disait Fénelon, beaucoup du cœur, très-peu de l'esprit ; il n'y faut que des réflexions naturelles, sensibles et courtes, des sentiments naïfs avec Dieu. Sans exciter les enfants à beaucoup d'actes dont ils n'auraient pas le goût, il suffit de leur faire faire des actes de foi, d'amour, de confiance en Dieu et de contrition : mais tout cela sans gêne, et suivant que leur cœur les y porte.

Quand on connaît les enfants, leur nature volage, leurs défauts, leurs besoins réels, cette courte méditation, bien prévue, bien préparée, et faite ainsi de cœur, avec onction, produit quelquefois des émotions vives et des fruits extraordinaires ; mais il faut, encore une fois, que tout y soit expé-

rience des enfants, pratique simple, sentiment vrai et lumière de grâce.

C'est dans cette méditation qu'on peut leur inspirer pour Dieu des affections profondes ; puis des résolutions pratiques et courageuses. C'est alors surtout qu'on leur apprend à rentrer en eux-mêmes, à examiner leur conscience, à s'accuser devant Dieu, à s'entretenir avec lui comme un fils avec son père, et aussi à l'adorer en silence, à le remercier, à lui demander ses grâces et implorer sa miséricorde, etc., etc.

Il y a là quelquefois, pendant cette petite méditation, de grands, d'admirables, de solennels silences : on sent que Dieu est près de ces jeunes âmes.

Puis vient la *sainte messe*.

Sans doute, il n'est pas absolument nécessaire que, dans une maison d'Éducation, les enfants entendent chaque jour la messe ; mais cela se pratique dans la maison que j'ai sous les yeux, et où j'habite.

Et quelle bonne journée que celle qui commence par une messe bien entendue !

D'ailleurs, ajoutons que ce n'est pas pour eux un exercice fatigant : les enfants y demeurent debout ou assis, et peu de temps à genoux. C'est encore moins un exercice fastidieux : ils ont été solidement instruits de l'auguste mystère qui se célèbre sous leurs yeux ; ils n'ignorent pas quelle est la grandeur du sacrifice chrétien ; ils savent que c'est l'action la plus sainte que Dieu ait pu concevoir dans sa pensée, et exécuter par sa puissance ; ils y voient la représentation sensible, la continuation même du sacrifice de la croix.

Dans ces grandes et religieuses pensées, qui sont pour eux simples et familières dans leur grandeur, les plus jeunes enfants même trouvent un très-vif intérêt. Tous ont un livre à la main, et suivent avec une pieuse attention les saintes cérémonies du sacrifice, et les belles prières qui l'accompagnent.

Et puis, du commencement de la messe jusqu'à l'évangile, et de la communion jusqu'à la fin, ils chantent des cantiques, et leurs maîtres les chantent avec eux, comme le voulait saint Paul, et comme saint Augustin le raconte de lui-même.

Dans une maison d'Éducation chrétienne, le chant des louanges de Dieu, les psaumes, les hymnes et les cantiques, sont un point capital pour nourrir la piété, surtout pendant la sainte messe.

Mais il est essentiel que ces cantiques soient chantés parfaitement, avec une grande religion. Les chanter sans intelligence, sans attention d'esprit et par routine, ne servirait à rien. Il faut les choisir si bien qu'ils plaisent aux enfants, que les plus jeunes puissent en saisir le sens, et s'habituent à redire dans leur cœur les pensées et les sentiments que les cantiques expriment: *Cantantes in cordibus Deo*, disait saint Paul (Coloss., 3-16).

Si le cantique prie, dit saint Augustin, priez; s'il gémit, gémissiez; s'il est joyeux, réjouissez-vous; s'il espère, espérez¹.

Alors, les cantiques font merveille dans les âmes, et on le conçoit; car alors le chant c'est l'amour, c'est l'expression vive, c'est l'enthousiasme de tous les meilleurs sentiments: c'est la piété la plus fervente.

Après les cantiques viennent les prières silencieuses, les grands et religieux silences du saint sacrifice: puis le *Sanctus*, l'*Élévation*, l'*Agnus Dei*, la *Communion*. C'est alors, dans ce profond et unanime recueillement, qu'on sent Dieu et les âmes présentes.

Bientôt une voix entonne:

O Roi des cieux!

Vous nous rendez tous heureux.

En résidant pour nous dans ces lieux!...

1. *Si orat psalmus, orate; si gemit, gemite; si gratulatur, gaudete; si sperat, sperate. (S. AUG.)*

Ou bien encore :

Dans ce profond mystère,
Où la foi sait te voir.....

Ou bien encore :

Que cette voûte retentisse
Des vœux et des chants des moriels....

Pour moi, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu et senti au Petit Séminaire de Paris, dans ces premières heures de la matinée, dans ces heures célestes : — Soit en hiver, lorsque la neige et les vents sifflant autour de nous, et battant les vitres de notre pauvre chapelle, tous ces chers enfants, recueillis là, dans ce petit sanctuaire, et comme réchauffés sous les ailes de Dieu, chantaient, avec une ardeur et une douceur inexprimables, les cantiques qui préparaient aux fêtes de Noël, ces vieux airs, si touchants et si naïfs :

Venez, divin Messie,
Venez, source de vie,
Venez, venez, venez...

— Ou bien encore :

Amour, honneur, louange
Au Dieu sauveur dans son berceau !...

— Soit en été, lorsque le soleil se levant en même temps que nous, et nous illuminant de ses rayons, nous chantions sa gloire, ou plutôt celle même de Dieu, avec Racine ou avec J.-B. Rousseau :

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit.
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.....
O Christ ! ô soleil de justice !...
Affermis l'âme qui chancelle ;

Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

C'est ainsi que s'achevait, chaque matin, la sainte messe.

Tous les professeurs, chacun de leur côté, la célébraient en même temps, dans les diverses chapelles de la maison, et tous, maîtres et élèves, après une heure et demie d'étude, étaient prêts pour la classe à sept heures trois quarts, après avoir déjeuné, cela va sans dire, au réfectoire, chaudement en hiver, et dans le parc en été.

Une petite demi-heure de déjeuner et de récréation ayant suffisamment réparé les forces de chacun, la cloche, cette grande régulatrice du temps, sonne de nouveau, et les voilà tous au travail, aux leçons, aux thèmes, aux vers latins, à l'explication, et en classe.

Puis, après deux heures de classe, tous vont en récréation. Je dis tous, maîtres et élèves; car, après la classe, tous les maîtres aimaient à prendre la récréation commune; ils ne savaient pas de meilleur délassement, pour ces deux heures de si grande fatigue, que de jouer ensuite un petit quart d'heure avec ces chers enfants.

Là, soit pendant cette récréation, soit en quelqu'autre, se passait chaque jour quelque chose de très-touchant: je veux parler de la visite au saint Sacrement.

Tout à coup, un enfant s'échappait du lieu de la récréation: je dis: s'échappait, car pour sortir du lieu où la récréation se prend, il faut toujours la permission de celui qui préside; cela est tout à fait de rigueur; mais pour aller à la chapelle, la permission n'est pas exigée; on craindrait que cette exigence ne gênât la liberté des enfants avec Dieu, et les secrets mêmes de Dieu avec ces pieux enfants.

Bien donc que la permission soit tellement de rigueur qu'il faut la demander, même pour aller de la récréation chez un

maitre, et jusque chez M. le supérieur : si un enfant veut aller chez le grand maitre, chez le véritable maitre de la maison, disons mieux, chez le bon Dieu, chez son Père enfin, nulle permission ne lui est nécessaire.

Il s'échappait donc, ce cher enfant, comme il le voulait, du milieu de ses camarades et de ses jeux, et je le voyais de loin entrer dans la chapelle, parfois tout simplement et tout droit, parfois se cachant un peu, et ne voulant pas être vu : non par respect humain, mais pour ne pas trop montrer une piété dont il ne se croyait peut-être pas capable de soutenir toujours l'honneur : c'étaient nos étourdis surtout, nos plus aimables espiègles qui faisaient de la sorte. Ils craignaient qu'on ne les trouvât encore bien dissipés, pour des gens qui font leur visite au saint Sacrement.

Un jour, — je m'en souviens encore avec attendrissement, — je faisais moi-même ma visite au saint Sacrement; je fus distrait de ma prière un moment, et mon attention se trouva comme attirée vers un enfant qui était là, devant moi, dans la chapelle, et priait sans me voir. Il avait les regards fixés vers le tabernacle, et paraissait dans une attitude vraiment angélique. Je sortis de la chapelle avant lui, et quelques moments après, je le retrouvais en récréation, et faisais à notre grand jeu une partie de balle avec lui. Dans un moment où la balle nous laissait quelque liberté, je m'approchai de ce pieux enfant, et lui faisant de la main une petite croix sur le front, — ce qui était ma grande tendresse pour eux, — je lui dis tout bas : *Il me semble que tout à l'heure, vous priez le bon Dieu de tout votre cœur à la chapelle.* — *Monsieur*, me répondit-il en se rapprochant de moi, *je priais pour mon père.* — Son père avait été fort dangereusement malade, et n'était pas encore tout à fait rétabli.

Quant à ces visites au saint Sacrement, et à quelques autres exercices de piété du même genre, j'ai ici une observation importante à faire.

On voit, d'après ce que je viens d'en dire, que cette visite est un exercice de piété tout à fait libre, que les enfants font ou ne font pas, à leur gré. Il en est de même du chapelet et de la visite à la chapelle de la sainte Vierge.

Ce que j'ai à faire remarquer sur ce point, c'est qu'à mon sens du moins, il est très-concevable que ces exercices de piété, ou quelques autres, demeurent parfaitement libres, et que la règle de la maison ou la volonté du supérieur n'y obligent pas les enfants.

Quelque parti qu'on adopte à cet égard, on ne comprendra jamais assez l'importance d'avoir, dans une maison d'Éducation chrétienne, certains exercices de piété, que les enfants puissent à leur gré faire ou ne pas faire. Autrement, dans une telle maison, au milieu des prévoyances d'une règle sage, qui a dû réduire la piété à un certain nombre d'actes publics faits par tout le monde, mais auxquels on peut, si on le veut, s'appliquer fort peu, il serait facile de suivre la masse, sans que le cœur y fût pour quelque chose : on courrait le risque de n'avoir rien de bon qui ne fût d'habitude ou de routine : ou du moins on n'aurait jamais rien qui fût tout à fait spontané, tout à fait généreux, tout à fait libre : pour quelques-uns même rien ne serait assez sincère ; tout serait plus ou moins réglé, prescrit, mais par là même comme forcé et contraint.

Avant tout, ainsi que le veut saint François de Sales, il faut les accoutumer à être simples, libres, vrais, sincères avec Dieu. Il faut, dit Fénelon, les amener à aimer Dieu avec une simplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un bon Père. Il faut leur apprendre que la piété consiste dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, et non dans des contentions et des subtilités d'esprit, ou dans une vivacité d'imagination dangereuse, ou des protestations étudiées avec effort.

C'est encore ainsi que tous les enfants disent ensemble, à

la fin du jour, une ou deux petites dizaines de chapelet, mais on ne le leur fait pas dire tout entier; ils en seraient peut-être fatigués. On leur conseille seulement de dire le reste en particulier, soit avant de s'endormir, soit dans les *passages*, spécialement le matin, en descendant à la prière, et le soir en allant à la lecture spirituelle et au dortoir. Les plus pieux n'y manquent jamais, et c'est presque tous à cause du plaisir qu'ils trouvent à le dire d'eux-mêmes et librement.

Le long du jour, dans tous les *passages* et mouvements, ils sont en rangs, deux à deux, en silence et les bras croisés. Mais les vaillants écoliers n'entendent pas perdre ces moments de la journée, et ce silence ne leur suffit pas : il leur faut le travail, et ils étudient en marchant. Le règlement permet les bras *décroisés* et les mains libres à ceux qui veulent marcher en compagnie de Bossuet, de Fénelon, d'Homère, de Cornélius-Népos et de Tacite. C'est le plus grand nombre : les autres méditent, pensent à quelque chose ou ne pensent à rien : c'est leur affaire, pourvu qu'ils aient les bras croisés et marchent en silence. Plus d'une fois, en les voyant ainsi marcher, je me suis rappelé ces paroles de Xénophon :

« Voulant imprimer fortement la modestie dans tous les cœurs, le législateur de Sparte a ordonné que les jeunes gens marchassent dans les rues en silence, chacun les mains sous sa robe, sans tourner la tête de côté et d'autre, les yeux toujours fixés devant soi. En cela n'a-t-il pas fait connaître que la modestie peut être l'apanage de l'homme ? Il est certain qu'ils ne font pas plus de bruit que des statues ; leurs yeux restent presque immobiles ; enfin ils sont plus modestes que les vierges elles-mêmes... Quand ils se trouvent dans la salle du repas, c'est aussi un plaisir d'entendre leurs réponses aux questions qu'on leur fait. »

A la fin du jour, vient la *lecture spirituelle*, dont j'aurais tant de choses à dire, que je n'en dirai rien, maintenant du

moins, sinon que c'est le grand moment de la journée, l'heure de l'entretien paternel : c'est alors que le supérieur de la maison se retrouve avec tous ses enfants, comme un père après les travaux du jour, et leur dit les joies et les peines de la famille, les événements heureux et malheureux, ses craintes et ses espérances, etc., etc. Je reparlerai bientôt de cet important exercice.

Après la lecture spirituelle vient le souper; puis, la journée s'achève par l'*examen de conscience et par la prière du soir*.

Il faut que cette prière soit courte : les enfants sont fatigués de tous les exercices de la journée; mais il faut qu'elle soit bien faite; il faut surtout les accoutumer à faire très-attentivement leur examen de conscience.

La prière du soir s'achève par la bénédiction du supérieur.

En hiver, dans les jours très-froids, pour éviter un mouvement glacial et très-long, la prière du soir peut se faire à la salle des exercices, après la lecture spirituelle; et dans ce cas, on dit au dortoir, avant le dernier signal, la prière : *Bénissez, ô mon Dieu, le repos que je vais prendre*; puis un *Pater* et un *Ave*. Chacun fait cette prière à genoux, au pied de son lit, en même temps que le professeur qui préside au coucher la dit à haute voix.

Et puis la cloche sonne une dernière fois : toutes les lumières de la maison s'éteignent, sauf les lampes du dortoir, et tout s'endort dans la paix du Seigneur.

CHAPITRE IX

Les Fêtes.

Bossuet disait, dans sa belle oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse : « L'Église, inspirée de Dieu, et instruite par

« les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y
 « trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication
 « et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces
 « choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et
 « dans les exemples de ses saints ; et enfin un mystérieux
 « abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute
 « l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont
 « fructueuses pour les chrétiens ; tout y est plein de Jésus-
 « Christ, qui est toujours admirable, selon le prophète, et
 « non-seulement en lui-même, mais encore dans ses saints.
 « Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité sainte tant
 « recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse
 « trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture et
 « un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y
 « sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme,
 « toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et
 « se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances
 « avaient dans la reine l'effet bienheureux que l'Eglise
 « même demande : elle se renouvelait dans toutes les
 « fêtes.... »

C'est surtout dans une maison d'Education chrétienne que cette belle économie des fêtes catholiques, si gravement célébrée par l'éloquence de Bossuet, offre, selon la parole de saint Paul, un doux spectacle aux hommes et aux anges ¹, procure aux enfants les joies les plus pures, en même temps que les secours les plus puissants pour la vertu ; donne à leurs maîtres les plus profondes consolations, et à toute une maison, pendant toute une année, le mouvement religieux le plus élevé et le plus fécond.

Ces fêtes sont, si je puis m'exprimer ainsi, le cœur même et le foyer de la vive et solide piété. Les moyens d'Education les plus touchants, les plus persuasifs, les plus pénétrants y

1. *Spectaculum facti angelis et hominibus.* (I Cor., iv, 9.)

sont employés par la Religion, pour élever, ennoblir, sanctifier les âmes: les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la confession sincère des péchés, la communion fervente, la parole divine, le chant sacré, la prière recueillie, les enseignements les plus hauts de la foi, les exhortations les plus pressantes du zèle, les plus belles cérémonies : voilà, on le sait, tout ce qui se trouve réuni dans ces solennités ; et c'est par là surtout que se fait en cette jeunesse la grande Éducation du cœur et de la conscience, de la volonté et du caractère, c'est-à-dire l'Éducation de l'âme tout entière ; car l'intelligence s'y éclaire aussi, s'y élève et s'y fortifie admirablement : c'est là, en un mot, que se montre toute la force, toute la vertu du christianisme pour éloigner les jeunes gens du mal et les affermir dans le bien, pour calmer leurs passions et leur inspirer, avec la véritable sagesse, la pureté des mœurs, la fidélité généreuse à tous les devoirs, et, comme le disait tout à l'heure Bossuet, un perpétuel renouvellement de la ferveur chrétienne.

Mais quelles sont donc ces fêtes ? que célèbrent-elles ? et d'où leur vient cette grâce si puissante ?

Le voici, et il importe de le bien entendre : ces fêtes sont les anniversaires des plus grandes journées qui aient lui sur le monde ; elles célèbrent la mémoire des plus grands événements religieux qui, dans l'ordre éternel des conseils de Dieu, aient été disposés en faveur des hommes, et se soient accomplis sur la terre : c'est-à-dire tous les mystères et tous les faits divins que l'Ancien et le Nouveau Testament nous révèlent : c'est donc la Religion tout entière.

« Il faut ignorer profondément l'essentiel de la Religion, dit quelque part Fénelon. pour ne pas voir qu'elle est tout historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire...

« Dieu, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme

qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires, qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. »

Tout, d'ailleurs, il le faut bien remarquer, tout dans ces événements merveilleux, dans ces faits éclatants, serapporte toujours au grand fait de la venue du Fils de Dieu sur la terre, et vient rayonner, resplendir en Jésus-Christ, centre de toute la Religion, auteur et consommateur de notre foi. Jésus-Christ remplit tous les temps, dit saint Paul : *Jesus Christus heri, hodie et in sæcula* : il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles : les patriarches et les prophètes, tous les grands hommes, tous les grands saints de l'Ancien Testament le précèdent ; les apôtres, les confesseurs, les martyrs le suivent. Sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension ; sa prédication et ses miracles ; Bethléem, le Calvaire, le Cénacle, le Thabor, le mont des Oliviers ; la loi ancienne et la loi nouvelle, le Sinaï et la Pentecôte ; tous les faits divins les plus illustres, tous les plus hauts lieux de la terre, toutes les gloires, toutes les grâces, tous les bienfaits de la rédemption, voilà ce que les fêtes chrétiennes célèbrent, représentent et renouvellent.

Et voilà pourquoi leur vertu est si puissante sur les âmes.

Les cérémonies sacrées y sont une représentation sensible des faits ; la parole y anime tout, et le chant divin élève, transporte les cœurs jusqu'à l'enthousiasme.

Trois fêtes surtout, Noël, Pâques et la Fête-Dieu marquent comme trois grandes époques de l'année chrétienne, et impriment aux âmes des enfants le mouvement religieux le plus puissant et le plus doux qui se puisse imaginer.

Toutes les autres fêtes se rattachent à celles-là.

La Crèche, la Croix, l'Eucharistie, voilà en effet, les trois grandes et divines choses qui remplissent tout le Christianisme. La Crèche commence la rédemption ; la Croix l'accomplit ; l'Eucharistie perpétue à jamais l'œuvre divine.

— La Pentecôte, qui suit Pâques et le triomphe de la Croix, consomme tout dans l'effusion de la charité par l'Esprit d'amour.

Mais ce qui ne se peut guère raconter, c'est à quel point les naïves allégresses de Noël, l'*alleluia* de la Résurrection, et les pompes triomphales du saint Sacrement et de la Fête-Dieu, sont faites pour parler au cœur de nos chers enfants, pour réjouir et élever leurs âmes.

Ce que je tiens surtout à faire remarquer ici, c'est que ces grandes fêtes ne sont pas seulement pour nous un anniversaire mémorable, une touchante représentation ; il y a plus : elles sont une réalité présente et vivante, une réalité divine, qui saisit les âmes et les identifie avec ce qui se fait et ce qui se passe encore là, dans nos temples. La sainteté du lieu, la personne de Jésus-Christ lui-même résidant en son tabernacle, le sacrifice offert, l'autel dressé et le calice du salut, où coule le sang de l'adorable victime ; la présence de l'Esprit Sanctificateur qui plane invisiblement sous les voûtes saintes, et je ne sais quelle impression auguste de l'adorable Trinité présente, qui se révèle de toutes parts, et se fait sentir à tous les cœurs, voilà ce qui fait que, dans nos fêtes, tout est vrai, réel, vivant et immortel.

Une fête chrétienne bien célébrée, dans une pieuse maison d'Education, c'est donc plus qu'un grand souvenir religieux : c'est un fait divin dans toute sa réalité, une action sublime, un drame véritable, où la parole évangélique, le chant sacré, les cérémonies saintes, et Jésus-Christ présent, s'emparent des âmes.

Et ce qu'il y a de plus remarquable et de plus touchant, c'est que les enfants et leurs maîtres ne sont pas là de simples spectateurs ; ils ont un rôle admirable dans ce drame sacré. Et c'est ici que se révèlent le sens intime et la vertu profonde du Christianisme.

Après avoir purifié leurs cœurs dans le sacrement de la

Pénitence, pour se rendre dignes de l'action sainte, la Communion Eucharistique les y fait participer : ils se nourrissent à l'autel de la chair sacrée de Celui qu'ils adorent ; et que ce soit à la fête de Noël, à celle de Pâques, ou aux fêtes du Saint-Sacrement, le cœur et l'intelligence de ces enfants éclairés par la foi ne peuvent s'élever dans des régions plus hautes ; la pensée et le sentiment humains ne peuvent rencontrer sur la terre, ni dans le ciel, un aliment plus digne d'eux ; et quand ils chantent tous ensemble les cantiques de leur reconnaissance, leurs chants deviennent sublimes : je les ai souvent entendus, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir ici-bas une expression plus vive de la louange qui est due au Dieu de la Crèche, de l'Eucharistie et du Calvaire.

Il y a là aussi le plus puissant effort qui puisse être fait sur la terre pour accomplir dans les âmes la vérité des faits divins et y former les vertus évangéliques. Sous l'empire et les inspirations de cette foi puissante, j'ai vu des enfants réaliser ce qui ne fut qu'un rêve, mais un des plus beaux rêves assurément de la sagesse antique : oui, en ces jours de fête, ils pouvaient redire avec vérité les paroles que Platon adressait jadis aux poètes profanes, en refusant de leur ouvrir les portes de sa cité :

« O mes chers amis, retirez-vous, et ne venez pas nous
 « distraire ; car nous sommes nous-mêmes ici occupés à
 « composer le drame le plus beau et le plus parfait ; notre
 « république n'est elle-même qu'une imitation de la vie la
 « plus belle et la plus vertueuse, imitation que nous regar-
 « dons comme un drame véritable, et la plus riche poésie
 « qui fut jamais : vous êtes poètes, et nous aussi, mais dans
 « un genre supérieur ; nous sommes vos rivaux et vos con-
 « currentes dans la composition du drame le plus accompli,
 « et nous l'emportons sur vous, car la vérité peut seule at-
 « teindre ce but sublime. Vous ne représentez que des fic-

« tions; et nous, nous cherchons à faire revivre et à représenter en nous-mêmes la loi divine et la vertu'. »

Pour bien faire comprendre tout ceci, il faudrait des détails infinis et un volume entier. Ce volume, je l'ai préparé, et il est aux mains de ceux qui élèvent les âmes de nos enfants, au Petit Séminaire de la Chapelle. Si Dieu le permet, je le publierai quelque jour, et je révélerai, autant qu'il sera en moi, tous les secrets de cette divine économie des fêtes de la piété chrétienne.

Ici je me bornerai à ajouter deux observations générales très-importantes.

La première, c'est que les grandes fêtes littéraires d'une maison d'Éducation doivent être en harmonie avec ces grandes fêtes religieuses, lesquelles soutiennent alors et inspirent, par une vertu secrète, tout le mouvement classique, tous les travaux intellectuels de la maison.

Voilà la vraie manière d'élever les études littéraires, de sanctifier la généreuse émulation du travail et de faire ces grands et bons écoliers d'autrefois, si ardents aux jeux, si appliqués en classe, si sincères à la chapelle, si aimables dans leur loyauté en toute chose.

1. PLATON, *les Lois*, liv. VII. On connaît la suite de ce beau passage de Platon :

« O poètes, ne comptez donc pas que nous vous laissions entrer chez nous sans aucune résistance, dresser votre théâtre dans la place publique et introduire sur la scène des acteurs doués d'une belle voix, qui parleront plus haut que nous; ni que nous souffrions que vous adressiez la parole en public à nos enfants, à nos femmes, à tout le peuple, et que sur les mêmes objets vous leur débitiez des maximes, qui, bien loin d'être les nôtres, leur sont presque toujours entièrement opposées. Ce serait une folie extrême de notre part, et de la part de tout État de vous accorder une semblable permission avant que les magistrats aient examiné si ce que vos pièces contiennent est bon et convenable à dire en public, ou s'il ne l'est pas. Ainsi, enfants des muses légères, commencez par montrer vos chants aux magistrats afin qu'ils les comparent avec les nôtres; et, s'ils jugent que vous disiez les mêmes choses ou de meilleures, nous vous permettrons de représenter vos pièces; sinon, mes chers amis, il faut vous retirer. »

Or il s'est trouvé que, par une heureuse disposition des temps et des saisons, ou plutôt par une religieuse inspiration de nos pères, la constitution des études et de l'année scolaire a été faite de façon que cette harmonie de la piété et du travail existait naguère ; et elle existe aujourd'hui encore pour ceux qui savent l'entendre.

C'est ainsi que les fêtes du Noël achèvent heureusement le premier trimestre de l'année : les grands examens classiques de cette époque peuvent immédiatement suivre ces belles fêtes ; et les élèves, après avoir célébré la naissance de Notre-Seigneur et passé vaillamment leurs examens, se trouvent, s'il est permis d'emprunter ici le mot de saint Paul, dans la douce et glorieuse liberté des enfants de Dieu pour les joies de la famille et les bonnes fêtes du jour de l'an.

Chez nous, au Petit Séminaire de Paris, pendant ce premier trimestre, qui était, comme partout, la grande époque de l'organisation des classes et la forte mise en train des études, nous avions, pour adoucir aux enfants la sévère application du niveau de chaque classe, et faciliter la reprise énergique du travail par les anciens, et la vive et prompt initiation des nouveaux au régime de la maison, nous avions des solennités charmantes : trois belles fêtes de la sainte Vierge, dont l'une, *Notre-Dame du Retour*, se célébrait huit jours après la rentrée ; puis la fête des saints Anges, puis les fêtes de la Toussaint : enfin la Saint-Nicolas et les cantiques de l'*Avent* nous faisaient prendre patience jusqu'à Noël, et nous donnaient grand cœur au travail.

Après la sortie du jour de l'an, venait notre second trimestre.

Les fêtes de Pâques, soit qu'elles achèvent le second trimestre, soit qu'elles commencent le troisième, se rencontrent là admirablement pour encourager les études. Ces trois mois, depuis le jour de l'an jusqu'à Pâques, étaient, en effet, notre époque laborieuse, difficile, pénible même. C'étaient

les mois d'hiver, les brumes, les neiges, les froids; nous n'avions plus que des promenades et des récréations pluvieuses, par des jours courts et sombres : la lumière venait tard le matin : et la nuit venait tôt l'après-midi¹. La cour était le plus souvent inabordable; il fallait passer les récréations dans les salles d'exercices, et tourner là en cercles monotones : plus de jeu de balle, plus de cerceaux : peu de fêtes religieuses; le carême à la place.

En un mot, c'était un temps fort austère.

Sans doute, quelque promenade inattendue, quelque récréation extraordinaire, par un beau soleil et un beau froid, ramenait quelquefois l'enthousiasme, donnait au moins une vive satisfaction générale; mais c'était difficile et rare; et j'avais beau faire, les heures de distraction que je parvenais à leur procurer ne les délassaient pas des heures d'étude.

C'était le temps où il fallait faire aimer la maison, le travail, les classes, la piété, par les motifs les plus élevés, où il fallait persuader aux enfants la fidélité au devoir par les plus fermes inspirations de l'esprit chrétien.

Jusqu'au carême, on avait encore les fêtes de l'Épiphanie et de la Purification, où on chantait une dernière fois les cantiques de Noël : puis quelques autres fêtes; mais à dater du mercredi des Cendres, rien, sinon les graves évangiles de chaque jour du carême, que je leur expliquais tous les matins, dans une brève homélie; l'Adoration de la croix avec une petite exhortation chaque vendredi soir; puis la fête de la Compassion et des douleurs de la sainte Vierge; puis tous les cantiques de pénitence : le chant du *Stabat* et le *Miserere*, etc. : je dois ajouter la *Lecture spirituelle*, où je cherchais à leur inspirer la grande et forte piété chrétienne. Ce moment, quoique toujours alors un peu sévère,

1. Dans cette fâcheuse maison, il fallait que les lampes fussent allumées dans la plupart des classes, l'après-midi, dès trois heures, et le matin jusqu'à neuf heures.

n'était pas pour eux sans charme. « De toutes les heures « ternes et laborieuses du jour, m'écrivait dernièrement un « de nos anciens élèves, nous apercevions la *Lecture spiri- « tuelle*, de loin avec espoir, au terme, comme un repos et « un plaisir. »

Mais c'était Pâques surtout qu'on voyait, qu'on regardait de loin à l'horizon : on en pressentait les joies : on voulait s'en rendre digne, on travaillait pour cela avec une ardeur profonde, infatigable¹.

Le travail chrétien, généreux, fervent, soutenu par toutes les pensées de la foi, et élevé à sa plus haute énergie, était le grand remède à cette difficile situation. J'employais pour l'animer tous les moyens : les professeurs, l'académie, les récompenses, les visites dans les classes, les concours, les luttes de classe à classe, les mille ressources de l'émulation chrétienne, tout était mis en œuvre.

Aussi les grands progrès, les grands travaux se produisaient-ils généralement à cette époque, et cela dans un si bon esprit et avec un tel contentement, qu'il était passé en proverbe de dire : *Ah ! pendant le second trimestre, les récréations ne nous délassent pas du travail ; c'est le travail qui nous repose des récréations. Mais Pâques viendra bientôt.*

Ainsi, lorsque le ciel et l'aspect de la nature étaient tristes, décourageants, et fatiguaient la vie, tous nos efforts tendaient à ce que l'horizon intellectuel et moral fût pur et élevé, reposât et occupât tout à la fois les regards dans de grandes et religieuses perspectives, et pût enfin, à force de variété et d'attrait, exciter les esprits, réjouir même quelquefois les cœurs, et toujours, au moins, soutenir les âmes sans défaillance jusqu'au bout de la carrière. Et je dois l'avouer : grâce

1. La devise des courageux écoliers, le *labor improbus omnia vincit*, était alors souvent répétée. Je leur redisais souvent aussi la belle et forte maxime du Père Campan : *Multus labor, nulla in labore methodus, nulla in methodo constantia.*

au dévouement de nos maîtres, grâce à la bonne volonté et à la conscience de nos enfants, cela réussissait presque toujours si bien, que j'ai pu, à la fin du carême, leur dire avec vérité : « Mes enfants, vous avez si bien travaillé, vous avez
« été si bons et si sages, que ce laborieux trimestre, vous le
« voyez, a passé avec la rapidité de l'éclair. Ne vous semble-
« t-il pas que Noël était hier? Entre l'*Adeste* et l'*O filii*, il n'y
« a eu vraiment qu'un jour, et un jour béni de Dieu. Demain
« donc, nous célébrerons tous la fête de Pâques dans les
« joies de l'*Alleluia* et de vos cœurs renouvelés; puis lundi,
« à cinq heures du matin, nous partirons jusqu'à neuf heu-
« res du soir, pour Gentilly, avec les pèlerins d'Emmaüs. »

Quant au troisième trimestre, il se passait de telle sorte que la tristesse et l'ennui ne pouvaient y avoir accès : pendant ces trois ou quatre mois, il y avait une telle succession de travail et de piété, de fêtes littéraires et de fêtes religieuses, de grandes compositions et de grands congés, de beaux jours et de splendeurs en tous genres, que le temps jusqu'à la distribution des prix paraissait fort court, et que le poids n'avait nul besoin d'en être allégé : le fait est que ce dernier trimestre, préparé par tous les travaux des trimestres précédents, par les deux grands examens, par les deux retraites, par six mois de piété fervente, par tant de soins assidus, nous donnait à tous les plus grandes consolations.

Les pieuses solennités de cette troisième période de l'année classique répandaient d'ailleurs sur chaque journée les meilleures et les plus douces influences : les quarante premiers jours du Temps pascal, puis l'Ascension, la Pentecôte; puis, surtout, les fêtes du Très-Saint Sacrement et la première Communion faisaient autour de nous comme une guirlande de fêtes, comme une couronne des joies les plus pures.

Alors aussi venaient les trente journées du mois de Marie où, chaque soir, quelques minutes passées en fête dans la chapelle de la sainte Vierge donnaient à tous un moment ra-

pide de ces joies saisissantes qui s'enfuient vite du cœur de l'homme, mais qui ne s'échappaient du cœur de ces heureux enfants que pour y revenir le lendemain, avec une nouvelle douceur.

C'est ainsi qu'on arrivait promptement aux derniers examens, aux compositions des prix, aux prix eux-mêmes et aux deux mois de vacances.

Telle est la première observation que j'avais à faire, relativement à l'harmonie qui doit exister entre les fêtes religieuses et les fêtes littéraires, entre la piété et les études.

Il est une autre observation que, par l'entraînement de mon sujet, je viens déjà de laisser entrevoir : c'est que, pour faire goûter aux enfants la piété et la vertu, il faut en rendre pour eux la pratique aimable ; il faut que les fêtes religieuses soient pour eux de véritables fêtes, c'est-à-dire des jours de joie, d'innocentes récréations, de franche gaité dans la paix du Seigneur, et puisque j'ai déjà cité Platon sur tout ceci, je le citerai de nouveau :

« Le plaisir, la peine, le désir, voilà presque toute l'humanité, dit-il : ce sont les ressorts auxquels est suspendu tout être mortel, et qui déterminent tous ses grands mouvements. Ainsi, lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de la vertu, il ne suffit pas de montrer qu'elle est en soi ce qu'il y a de plus honorable ; il faut encore faire voir que, si on veut en goûter la douceur, et si l'on ne l'abandonne point dès ses premiers ans comme un transfuge, elle l'emporte sur tout le reste par l'endroit même qui nous tient le plus au cœur : savoir, qu'elle procure plus de joies vraies et moins de peines durant tout le cours de la vie ; ce qu'on ne tardera point à éprouver d'une manière sensible, si on veut en faire l'essai, comme il convient. » (PLATON, *les Lois*.)

Il y a une grande sagesse, une profonde connaissance de la nature humaine dans ces paroles de Platon.

L'Écriture sainte le dit nettement : il faut que celui qui fait le bien soit heureux dans le bien qu'il fait : *Beatus in suo facto*. Cela est surtout vrai des enfants. Le parfait désintéressement n'est point leur partage. Vous leur demandez le travail et la peine, la piété et la vertu ; il faut qu'ils y trouvent quelque bonheur.

Voilà pourquoi il faut que les fêtes soient pour eux de vraies fêtes, qu'ils s'y délassent et s'y amusent dans toute l'allégresse d'une bonne conscience, dans tout l'épanouissement d'un cœur satisfait. Il le faut pour les bons, comme récompense et encouragement au bien ; mais il le faut aussi pour les méchants eux-mêmes, comme remède au mal, et comme invitation au retour ; car les âmes des enfants sont rarement endurcies, et il n'y a rien qui aiguise le remords dans ces jeunes âmes, et réveille par de salutaires regrets l'amour oublié de la vertu, comme les pures joies d'une belle fête. Ces joies qui éclatent autour d'eux, et que goûtent si heureusement tant d'innocents condisciples, leur inspirent naturellement l'horreur du mal dont ils sont flétris, et leur font voir et haïr dans le vice le triste obstacle au bonheur et à la paix de la conscience.

Pour les enfants, je le dirai volontiers avec Fénelon, il en est de la piété comme des études. Il ne faut pas que l'étude leur apparaisse comme une chose abstraite, stérile et épineuse ; loin de prétendre les assujettir au travail par une autorité sèche et absolue, il faut toujours leur montrer un but solide et agréable, qui les soutienne dans leur application. Par là, on les accoutume à s'occuper de choses sérieuses avec intérêt : peu à peu ils y prennent goût, ils deviennent sensibles aux nobles plaisirs de l'esprit, et tout est gagné dès lors pour leur éducation intellectuelle.

De même il faut que la piété ait pour les enfants quelque chose d'aimable qui les attire et qui les charme. Ils se la représentent d'ordinaire comme triste et languissante ; ils s'en

font une idée sombre ; tandis que la liberté, le jeu et le dérèglement se présentent à eux sous une figure agréable. Rien n'est pire. Il faut au contraire que la religion se montre à eux avec un visage doux et bienfaisant, sous les traits d'une mère tendre, qui ne songe qu'au bonheur de ses enfants.

Mais pour leur persuader tout cela, il ne suffit pas de le leur dire : on leur fait aimer la piété et la vertu, non en leur affirmant que la piété et la vertu sont belles et aimables, mais en le leur faisant voir et sentir, observe quelque part Fénelon ; et voilà aussi pourquoi ce pieux et grand archevêque ne voulait pas qu'il y eût rien de gêné, ni de contraint dans la piété des enfants. Il allait jusqu'à souhaiter que *la sagesse ne se montre à eux qu'avec un visage riant*.

Les conséquences pratiques sont ici faciles à tirer : il faut que les jours de fêtes, ces chers enfants soient et se sentent réellement les plus heureux enfants du monde. C'est donc en ces jours qu'il faut surtout leur donner de longues et belles récréations qui soient à leur manière comme une continuation des joies pures qu'ils ont trouvées au pied des autels.

Dans notre règlement, ils avaient au moins cinq heures de récréation bien distribuées, entre les divers exercices, dans le cours de la journée.

Je suppose ici, on le voit, que le dimanche et les jours de fête, les enfants ne vont pas chez leurs parents : en effet, le triste état des mœurs publiques ne le permet guère, et peut-être, sauf dans les siècles de grande ferveur religieuse, cela n'a-t-il jamais été bien utile¹.

1. Non pas que je ne croie très-utile qu'un enfant soit conduit par ses parents eux-mêmes à l'église, aux saints offices, les jours de fête ; le matin à la sainte messe ; l'après-midi, aux vêpres, au salut, et aux instructions paroissiales ; mais j'y mets pour condition essentielle, qu'il y sera conduit non-seulement par sa mère, mais aussi par son père ; et je demande de plus que ses frères aînés l'y accompagnent : autrement ce serait lui dire que la religion, ou du moins la piété, n'est bonne que pour les femmes et les enfants. Cette observation importe surtout pour les temps des vacances.

Il faut bien remarquer, d'ailleurs, que les offices d'une paroisse sont

Mais, dans ce cas, il faut les dédommager : il faut que le jour du Seigneur ne soit pas pour eux une journée de fatigue, mais, selon l'institution divine, un bonne journée de délassement et de repos, en même temps que de fête pieuse : il faut, en un mot, qu'ils s'amuse ce jour-là, et qu'ils le voient venir avec joie.

Des exercices de piété sont nécessaires sans doute ; mais des exercices qui ne fatiguent pas les enfants, qui les charment au contraire en les sanctifiant : la sainte messe célébrée plus solennellement, avec de beaux cantiques ; un catéchisme bien fait, avec des instructions agréables, élevées, bien dites, des avis intéressants, des histoires édifiantes et curieuses ; des exhortations vives, courtes, naturelles.

Le travail religieux des analyses et la correspondance des enfants avec leurs parents vont bien aussi le dimanche, plaisent à leur esprit et à leur cœur.

Quant aux grandes fêtes, je ne dirai rien de trop en disant qu'il faut qu'elles soient magnifiques, délicieuses. On ne doit jamais perdre de vue que les enfants, comme tous les hommes, et bien plus encore, sont surtout sensibles à l'éclat des choses : il faut donc que ces fêtes soient très-brillantes ; que la chapelle, le sanctuaire, le tabernacle, soient ornés de tentures, de fleurs, de guirlandes ; qu'il y ait de belles cérémonies, et un splendide luminaire ; que les prédications soient animées, affectueuses, pleines d'onction, saisissantes, et d'un tour oratoire plus solennel que celles des simples dimanches.

Et alors les fêtes ont pour l'esprit et le cœur des enfants un charme merveilleux. J'en ai vu les effets les plus touchants : j'ai vu leur joie, leur bonheur s'élever dans ces fêtes

faits plus spécialement pour les grandes personnes, tandis que dans la chapelle d'une maison d'Éducation chrétienne, ou dans un catéchisme, tout est fait pour les enfants et convient à leur âge. Cette seule considération suffirait pour interdire les sorties des dimanches et jours de fête.

à tous les transports de l'enthousiasme religieux le plus sublime et le plus pur.

On met du reste huit ou quinze jours à en préparer, et huit autres jours à en affermir, à en recueillir les fruits : c'est la grande et douce préoccupation des âmes ; c'est la joie, c'est la vie de la maison ; c'est le mobile de tous les plus généreux efforts ¹.

Mais, je le répète, il importe que tout l'arrangement de la journée soit agréable, qu'il y ait de belles récréations bien placées, que le réfectoire lui-même soit en fête, que les études soient employées à un travail intéressant, varié, pieux, sur la fête même. — Je dis : les études : car il en faut même ces jours-là : autrement la dissipation s'en mêlerait, les enfants seraient trop en l'air, et on les trouverait bientôt fatigués de tout, même des jeux. — Il leur faut donc des études qui, tour à tour, les reposent de la récréation, et les recueillent pour les saints offices : puis, de nouvelles récréations les charmeront encore. Seulement, ces études ne doivent pas être trop longues : employées, comme nous venons de le dire, à un travail qui se trouve en harmonie avec la fête et avec les pieuses dispositions des enfants, elles font à merveille, et je dois dire que nos bons écoliers du Petit Séminaire n'auraient pu s'en passer.

Dans ces conditions, les fêtes joignent à tous les avantages surnaturels celui d'une heureuse et sainte variété : elles rompent la monotonie des grandes et longues époques de travail ; elles délassent de l'étude ; elles en inspirent l'amour.

Aussi je dois l'ajouter, c'est à ces fêtes et à la torveur qu'elles excitent que nous devons les plus excellentes composi-

1. Il est de la dernière importance que les fêtes soient annoncées aux enfants longtemps à l'avance, qu'on leur en parle de manière à leur en donner une haute idée ; qu'on les engage à s'y préparer avec soin, etc... Une fête qui n'est pas annoncée ainsi est une fête à peu près perdue ; en d'autres termes, une fête qui arrive comme un autre jour court grand risque de ne pas faire plus d'impression qu'un autre jour.

tions littéraires de l'année. Oui, les devoirs les mieux faits étaient ceux qui l'avaient été sous la vive inspiration de la piété. Les plus beaux vers latins que j'aie vus, sont des vers sur les fêtes de la Toussaint, sur Bethléem, sur la Résurrection : cela se conçoit. De tels sujets produisent des compositions *vraies*, où les enfants expriment ce qu'ils sentent et disent ce qu'ils pensent réellement. Or, c'est bien là, *recte ac pulchre scribendi principium et fons*.

L'étude, comme la piété et le bon esprit de la maison, se trouvait si bien de ces fêtes, que, sans les trop multiplier, nous n'en craignons pas le retour fréquent. Nous y ajoutions même, chaque année, un ou deux pèlerinages à quelque vieille chapelle, dans les bois, comme à Notre-Dame des Anges, dans la forêt de Bondy, ou à Notre-Dame de Lorette, à Issy. Nous partions à quatre heures du matin : adieu les rudiments et les dictionnaires pendant vingt-quatre heures, et nous rentrions à dix heures du soir.

Combien de fois, à cette heureuse époque, n'ai-je pas dit à ces aimables enfants les paroles de saint Paul : *Gaudete in Domino semper : iterum dico, gaudete*. Réjouissez-vous, mes chers enfant, réjouissez-vous. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs doux et modérés qui vous charment, et non des plaisirs qui vous passionnent et vous amollissent ; des plaisirs qui vous délassent, des plaisirs qui vous laissent la possession de vous-mêmes, et non des plaisirs qui vous entraînent et vous égarent. J'ajoutais encore avec Fénelon : « Non, mes enfants, la piété n'a rien d'austère ni d'affecté ; c'est elle qui donne les vrais plaisirs ; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables ; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La piété n'a point de honte de paraître enjouée, quand il le faut. »

Aussi fallait-il voir, en ces jours de fête, avec quelle joie,

avec quel épanouissement, ils se récréaient sous l'œil de Dieu, comme des enfants dans la maison de leur père, et sous les regards de leur mère : sortant de la chapelle pour se livrer à tous leurs jeux avec une innocence et une ardeur égales : puis à leurs études, avec la plus franche émulation, s'aimant les uns les autres, aimant leurs maîtres et leurs classes ; puis enfin retournant à la chapelle chanter les louanges de Dieu. Ils sentaient, — et ils s'en souviennent encore, et ils aiment à nous le redire, quand nous avons le bonheur de nous rencontrer, — ils sentaient tous que c'était à ces fêtes qu'ils devaient les plus doux, les plus joyeux moments de leur vie !

Ah ! c'était là surtout, dans cette chapelle, qu'il était beau de les voir : troupe innocente et pure, cœurs simples et vrais sans déguisement et sans artifice, ils recevaient la grâce de Dieu dans la simplicité et la candeur de leur âme, quelquefois avec le transport d'une joie céleste, quelquefois dans le recueillement tranquille d'une paix profonde. Cette grâce divine faisait fleurir en eux la véritable sagesse. Quand on les exhortait, ils goûtaient le don céleste, la bonne parole, et les vertus du siècle futur dont parle saint Paul. Quelquefois ils paraissaient émus et comme ravis hors d'eux-mêmes par les attrait de la vertu. Tous les meilleurs, tous les plus nobles sentiments se peignaient tour à tour sur ces jeunes visages.

Le matin, à la sainte messe, avant de communier, on en voyait plusieurs, les plus pieux, touchés et saisis visiblement de la présence de Dieu : ils se tenaient devant lui dans une respectueuse immobilité, qui ne leur permettait pas même de lever les yeux, ou plutôt, selon le mot touchant de Bossuet, ils n'avaient plus d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ et vers son tabernacle. Et lorsqu'ils avaient tous communié, il s'exhalait alors dans cette sainte chapelle, de ces âmes ferventes, comme un parfum mystérieux qui embaumait le ciel et la terre. Ils sentaient tous que Dieu était avec eux. Sa présence faisait naître en leur âme une source inta-

rissable de paix et de joie ; comme le dit quelque part Fénelon, je ne sais quoi de divin coulait au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unissait à eux. Ils étaient heureux et voyaient que pour l'être toujours il ne leur manquait que le ciel même. L'un d'eux dit un jour cette charmante parole : *Le bonheur du Ciel, ce doit être comme une première communion qui ne finit pas.* Vous eussiez dit qu'un goût sublime de la vérité et de la vertu les transportait au-dessus d'eux-mêmes : dans ce ravissement divin, ils chantaient les louanges de leur Dieu avec un accent que je ne puis rendre ; leurs maîtres se joignaient à leurs chants ; leurs parents même venaient à ces fêtes, et aimaient à reposer ces jours-là leurs regards sur ces enfants chéris : tous ensemble, nous ne faisons plus qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur pour bénir le Ciel et célébrer ses bienfaits.

Tel est le règne de Dieu dans l'Éducation chrétienne.

On pensera peut-être que je me suis laissé entraîner ici par mon cœur, et que cette belle et sainte Éducation des âmes, telle que je viens de la décrire, ne fut jamais qu'un pur idéal. Non ; et j'en puis appeler au témoignage de mes anciens élèves, de ceux-là même qui ne sont, peut-être, pas demeurés toujours bons et heureux, comme ils le furent alors :

O mes enfants, permettez que je vous donne encore ce nom, que justifient tant de chers et ineffaçables sentiments ! bien que mon ancienne famille soit dispersée, et que, sortis depuis longtemps de l'asile qui éleva et nourrit votre jeunesse, vous soyez tous maintenant en plein dans le courant agité de cette vie humaine qui fait oublier tant de choses, j'en appelle à vos souvenirs, à ces profonds souvenirs de l'enfance et du cœur qui ne périssent pas !

En lisant ces pages, que je ne puis écrire sans y verser encore quelques-unes de ces larmes que je versais autrefois sur vous, dites si vous n'y reconnaissez pas l'image fidèle de vos plus heureuses années, et de ces joies si pures, auxquel-

les aucune autre joie ne ressemble ! Si vous avez persévéré dans la vertu, si la chaste alliance que vous fîtes autrefois avec la sagesse n'a pas été rompue, si votre première Communion est toujours dans votre cœur, soyez-en bénis ! ce souvenir des jours passés vous sera doux et fortifiera votre âme pour les longues luttes de la vie chrétienne et de l'avenir. Que si vous n'avez pas été fidèles, la beauté des anciens jours et l'image même des joies perdues vous sera bonne et douce encore. Dans cette émotion mêlée d'amertume, vous retrouverez les douceurs qui ne sont plus, la voix qui rappelle toujours, le regret qui demeure, et la tristesse qui purifie !

Et tous vous me serez témoins que je ne me trompais pas lorsque, vous adressant mes derniers adieux, au moment de la séparation et du départ, je vous disais :

Revenez au Seigneur ! vous ne pouvez attendre,
 Dans ce monde où déjà se portent vos désirs,
 Ni de bonheur plus pur, ni d'amitié plus tendre,
 Ni de plus innocents plaisirs.

Mais c'est assez. Je m'arrête : qu'on me pardonne de m'être laissé entraîner au charme, irrésistible pour moi, de ces sentiments. C'est un dernier témoignage de l'impression que m'ont laissée des jours que je ne retrouverai pas sur la terre, et une maison longtemps chérie et toujours regrettée !

Tel est donc le règne de Dieu dans l'Éducation chrétienne, telle est la part qu'il doit avoir dans cette grande œuvre.

Dieu y est tout en tous, selon l'expression de saint Paul, *Omnia in omnibus*. Il règne dans les parents, dans les maîtres, dans les enfants ; il règne dans les études et le travail, dans les récréations et les jeux, dans les prières et dans les fêtes : ou plutôt, une telle Éducation est, selon l'expression des divines Écritures, une fête sans fin dans les cœurs dignes de la comprendre et de la sentir : *Juge convivium*.

LIVRE DEUXIÈME

LE PÈRE, LA MÈRE ET LA FAMILLE

J'éprouve une profonde émotion en commençant ce livre.

Au milieu de tant d'institutions qui périssent, parmi tant d'autorités qui succombent, il y a donc encore une chose impérissable, et une autorité qui se soutient toujours plus haut que les autres!

Oui, il est encore un grand nom sur la terre : c'est le nom de père ; une grande chose, c'est l'autorité paternelle.

Le nom de roi a souffert : les peuples jurèrent quelquefois haine à la royauté. On a été importuné du nom adorable de Dieu lui-même ; on a dit : *l'Être suprême, le grand Être, la nature* ; on a tout dit, on a tout fait, pour ne plus nommer Dieu. Le nom de père a moins souffert ; et malgré tant d'aberrations, c'est encore un nom d'autorité et de respect ! Et parmi les tristes spectacles d'ici-bas, on rencontre encore un objet où peuvent se reposer les regards fatigués des scènes douloureuses et scandaleuses de la vie présente : c'est un père, c'est une mère, gouvernant avec sagesse leur famille, et élevant de concert leurs enfants dans la vertu !

Rien n'est plus grand, rien n'est plus ferme, rien n'est plus beau dans la société humaine. C'est même par là que l'ordre social se tient encore debout et subsiste. Les gouvernements peuvent être faibles ou violents ; si la famille est

forte, si les mœurs domestiques résistent, à la longue tout renaît et se relève.

Qu'est-ce donc qu'un père? qu'est-ce qu'une mère? qu'est-ce que la famille humaine?

C'est dans les pensées les plus hautes, c'est dans les profonds desseins de la divine Providence, que je dois chercher la lumière, pour éclairer et résoudre ces graves questions.

Dieu est le Père commun de la grande famille des enfants des hommes : c'est sous ce nom glorieux et béni que nous l'invoquons chaque jour; mais ce nom, avec tous les sublimes privilèges qui l'entourent, Dieu a daigné le communiquer à ses créatures; et c'est surtout un père, c'est surtout une mère, qui nous apparaissent ici-bas comme les premiers ministres de la puissance et de la bonté du Père que nous avons dans les cieux.

L'autorité, l'action, la puissance, la bonté d'un père et d'une mère, c'est l'autorité, l'action, la puissance, la bonté de Dieu même.

Dieu pouvait perpétuellement créer seul : il ne l'a pas voulu, et il associe à sa puissance suprême un père, une mère, pour donner par eux la vie à des enfants qu'ils élèveront de concert avec lui; et par là, il crée et il institue la famille.

Ainsi, l'Éducation est un droit et un devoir de la paternité humaine, de l'autorité paternelle et maternelle, comme de la paternité et de l'autorité divine.

Et, disons-le de suite, le mariage, cette haute et primordiale institution du genre humain, n'a pas de plus grand but que l'Éducation des enfants, sous la loi de l'autorité et du respect.

Tel est l'ordre de la nature et de la société; telle est la loi suprême de la Providence et de la religion. Entrons dans ce grand sujet jusqu'au fond, et voyons sur quelles divines assises ont été établies toutes les choses humaines.

CHAPITRE PREMIER

La Famille.

Je dois d'abord rappeler comment Dieu, créateur de l'homme, fut aussi l'instituteur de la famille et de ses droits, et par là le fondateur de toute société, de toute autorité entre les hommes.

Lorsque Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance, il ne voulut pas en faire une créature solitaire.

La lumière, les soleils étaient créés : ils devaient être les serviteurs de l'homme, et non le modèle de sa création. Le modèle était plus haut. Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*¹. C'était beaucoup dire : l'effet suivit la parole.

Dieu appliqua ses mains divines à un peu de terre, et il lui plut d'en former lui-même le corps de l'homme : et cette boue, façonnée par de telles mains, reçut bientôt la plus belle et la plus noble figure qui eût encore paru dans le monde.

Toutefois, ce n'était là qu'une admirable statue, et non pas l'image et la ressemblance de Dieu.

Alors Dieu répandit sur sa face un souffle de vie, *spiraculum vitæ*², inspiration pure de la vie éternelle et divine, et l'homme devint une âme vivante... *Factus est in animam viventem*³.

Alors la vie lui fut donnée ! La vie spirituelle : il pense, il connaît, il juge, il veut, il aime. La vie matérielle : il respire, il se meut, il voit, il entend.

1. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen. 1, 26.)

2. *Gen.* — 3. *Ibid.*

Alors se forma, entre ce corps fait de terre, il est vrai, mais par un ouvrier divin, et l'âme, souffle vivant du Très-Haut, cette alliance extraordinaire, et qui fût demeurée inviolable, si nous n'avions pas péché.

Alors ce corps si droit et si beau, se sentit pour la première fois naturellement élevé vers le ciel. Un sang généreux circula dans ses veines, son cœur battit avec force dans sa poitrine, ses pieds immobiles s'avancèrent, ses mains se joignirent pour bénir son Créateur, ses genoux fléchirent pour l'adorer.

Alors sa figure s'anima : le regard, le sourire, la parole et la grâce y resplendirent à la fois. Une majesté royale vint se placer sur son front ; l'innocence, la candeur, la joie pure, la reconnaissance, l'amour, embellirent sa brillante physionomie.

Alors surtout s'alluma, pour la première fois, dans ses yeux, cette flamme céleste à laquelle rien ne ressemble dans le reste de la nature ;... et qui, malgré le péché, jette encore quelquefois, à travers nos paupières attristées, des feux plus vifs et plus purs que les rayons du plus beau jour.

Alors enfin l'homme éleva vers les cieux un regard presque divin ; les anges le virent, et contemplant l'excellence de sa beauté, et l'admirable rejaillissement de la gloire de Dieu sur cette face auguste, s'ils ne furent pas tentés de l'appeler un Dieu, ils crurent volontiers qu'il en était l'image.

Voilà l'homme tel que Dieu l'a fait. Dieu le voit, Dieu le bénit, Dieu l'appelle, et lui montrant la vaste étendue de la terre, de la mer et des cieux : Tu es le chef-d'œuvre de mes mains, lui dit-il : sois le roi de mes œuvres, *præsit universæ terræ* ; la nature entière, voilà ton royaume : je t'ai tout donné, *dedi universa*. (Gen., I. 26, 29.)

Alors, d'un regard abaissé vers la terre, l'homme prit possession du monde ; les animaux s'inclinèrent à ses pieds, et reçurent leurs noms de lui, comme du plus puissant des

monarques : et s'avancant bientôt à travers ses domaines, il exerça librement ce noble et majestueux empire dont le sceptre a été depuis brisé dans ses mains, mais dont il nous reste encore de glorieux, quoique tristes débris.

Telle fut la création de l'homme ; et si j'ai rappelé ces choses, c'est qu'il est du plus sérieux intérêt, c'est qu'il est même essentiel, lorsqu'on médite sur cette grande œuvre de l'Éducation, d'avoir sous les yeux, dans sa grandeur, dans sa splendeur, l'œuvre du Créateur lui-même ; car enfin cet enfant dont Dieu vous a fait le père, et que vous devez élever, il est créé, lui aussi, à l'image de Dieu, et l'Éducation que vous lui donnerez n'a qu'un but, c'est d'achever en lui la ressemblance divine.

J'ajoute que, si l'on veut bien comprendre l'excellence et l'institution toute divine de la famille humaine, il faut nécessairement remonter à ces grandes origines de l'humanité.

Toutefois, l'œuvre de Dieu n'était point parfaite encore : la seconde moitié du genre humain lui manquait. L'humanité avait reçu de Dieu sa majesté et sa force : il lui manquait encore quelque chose de la grâce, de la délicatesse, de la sensibilité, de la douceur, que Dieu lui voulait donner.

L'homme, ce roi puissant de la nature, n'était sur la terre que comme un roi silencieux dans un désert : seul, sans entretien avec son semblable, sans un mutuel appui, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui transmettre dans l'avenir, ni avec qui partager dans le présent, la gloire et les délices de ce vaste empire, ni même à qui confier autour de lui les sentiments de son cœur pour Dieu.

Dieu dit alors : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*¹ ; et cette parole, d'un sens si simple et si profond, devint la

1. *Non est bonum esse hominem solum.* (Gen., II, 18.)

parole fondatrice de toute la société humaine : toutes les lois, toutes les institutions, tous les renseignements, toutes les vertus sociales en découlent.

Et ici encore, on le voit, le dessein du Créateur se soutient à la même hauteur, et tout est toujours fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Dieu lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, n'est pas seul dans la grandeur sans bornes de son éternité, il est un, mais il n'est pas seul.

Dans la perfection substantielle de l'Être unique et incomparable, se rencontre la perfection sociale d'une Trinité divine.

*Tres sunt qui testimonium dant in caelo*¹. Il y en a trois qui se rendent perpétuellement dans le ciel un témoignage ineffable de vie, d'intelligence et d'amour, et ces trois sont inséparables dans l'unité parfaite et infinie. Le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, dans une société toute divine, se connaissent, se parlent éternellement.

Ici donc se présente à mes yeux un nouveau et beau dessein de Dieu, un merveilleux ouvrage de sa puissance et de sa bonté : j'ai à révéler l'origine de la seconde moitié du genre humain, les saintes destinées et la noblesse de la compagnie de l'homme.

Et qu'on ne craigne point : c'est un sujet délicat, je le sais ; mais j'en parlerai avec le profond et religieux respect qui est dans mon cœur, et aussi avec la simplicité chrétienne des anciens jours. Je ne dirai rien d'ailleurs que je ne trouve dans les saints Livres. Ils nous ont tout dit en quelques lignes, d'une brièveté, d'une sainteté et d'une pudcur admirables.

Et premièrement la compagnie de l'homme est créée, comme l'homme lui-même, dans un profond et divin conseil : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui*

1. 1 Joan., v, 7.

une compagne, dit Dieu : *faciamus*¹ : le nouveau travail sera donc digne du premier : ce sera aussi une œuvre de puissance, de sagesse, de douceur ; la vérité, la beauté, la bonté, seront encore le fond et la splendeur de cette nouvelle créature, avec des prérogatives particulières et excellentes.

Ainsi, ce n'est pas, comme pour tant d'autres créations brillantes, mais vulgaires, une parole impérieuse qui décide la formation de la compagne de l'homme. Non : c'est une parole d'honneur et de respect pour elle ; c'est une parole de bonté et de sollicitude pour l'homme, car Dieu ajoute : Faisons à l'homme une compagne qui lui soit semblable, et qui l'aide, qui le soutienne sur la terre : *Faciamus ei adiutorium simile sibi... sociam*².

C'était tout dire : en conservant, en marquant énergiquement la primauté de l'homme et sa supériorité naturelle, c'était lui déclarer aussi que cette supériorité ne se trouve ni si forte, ni si haute, qu'elle n'ait ici-bas besoin d'appui, de compassion, de secours ; c'était tout à la fois, et par avance, établir l'autorité de celui qui, dans le genre humain, commande et décide, et prévenir aussi les tentations de son orgueil. C'était établir la dignité de celle qui conseille et soutient, mais en même temps remédier au péril de sa faiblesse, et même, s'il le faut ajouter, aux tentations possibles de sa vanité.

C'était dire à l'homme que la femme n'est pas son esclave, mais sa compagne, absolument de même nature que lui, bien qu'avec des dons, des prérogatives, des facultés *différemment semblables*, et sans lesquels l'homme, le genre humain et l'Éducation de ses fils eussent manqué de la perfection que Dieu leur destinait.

Il n'y a qu'une langue qui dise tout cela et en si peu de paroles : c'est la langue divine. On ne trouve cela

1. *Gen.*, I, 26. — 2. *Gen.*, II, 18.

écrit de cette sorte sur la terre que dans nos saints Livres.

Et, chose étrange! les hommes n'ont pas manqué de le méconnaître, toutes les fois qu'ils ont pu! On sait, dans le prodigieux aveuglement de l'impiété païenne, comment cette sublime et douce créature devint une esclave si abaissée, une chose si vile, qu'après quarante siècles d'effroyable dégradation, il fallut une révélation, un Évangile, un Jésus-Christ, un Fils de Dieu, une Mère de Dieu, sur la terre, pour la relever, et apprendre de nouveau au genre humain dans quelle dignité avait été créée, à l'origine, l'épouse, la sœur, la fille et la mère de l'homme!

Que dire enfin de ce mystérieux sommeil, de cette extase pendant laquelle l'homme sentit que Dieu tirait de lui sa compagne?

Dieu pouvait-il quelque chose de plus pour leur faire comprendre à tous deux ce qu'il devait y avoir entre eux d'égalité subordonnée? Pouvait-il mieux leur dire ce qui devait à jamais demeurer d'intime, de profond, de sacré, de tendre et d'indissoluble dans les alliances humaines?

Aussi, lorsque Dieu présenta à l'homme cette compagne, l'homme ravi d'admiration et de joie, s'écria :

*C'est ici l'os de mes os, et la chair de ma chair. Elle se nommera Virago, parce qu'elle a été formée de l'homme, et l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa compagne*¹.

Je le demande aux esprits graves qui me feront l'honneur de me lire : ces courtes et merveilleuses paroles ne consacrent-elles pas tout à la fois l'unité, la sainteté, l'indissolubilité, la fidélité, la tendresse, le respect religieux, et la subordination naturelle et nécessaire de l'union conjugale?

1. *Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea : hæc vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est. Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem, et adheret uxori suæ. (Gen., II, 24.)*

Chose admirable! Pour attacher plus étroitement à ce bel ordre celui qui le pouvait plus facilement violer, Dieu voulut que cette immortelle loi du mariage et de son indissoluble unité, fût pour la première fois prononcée par la bouche de l'homme lui-même, et jaillit pour ainsi dire de son cœur, sans nul effort, comme le cri spontané de sa nature, et le droit sentiment de son premier amour.

Et que dire enfin? — car je veux tout dire, la langue de l'Évangile dit tout avec une simplicité et une profondeur incomparable, et là où les pensées des hommes ne savent être que frivoles ou indignes, la parole chrétienne demeure toujours chaste et pure; — que dire donc de cette grave et singulière parole de l'Écriture, par laquelle l'Esprit de Dieu raconte cette création nouvelle : *Ædificavit?* Ainsi, de cet ossement superflu, Dieu, avec sa main divine, forma, éleva, *ædificavit* la compagne de l'homme, *ædificavit!* Voilà par quelle étonnante expression le Créateur voulut nous faire remarquer, en ce nouveau chef-d'œuvre de sa puissance, quelque chose de grand, de magnifique et d'achevé, et comme un admirable édifice où il se plut à prodiguer une noblesse, une dignité, une grâce, une pureté, une décence, et toute la douceur, tout le charme des proportions merveilleuses qu'un ouvrier divin pouvait donner à son bel ouvrage.

Ainsi fut instituée l'humanité, et par là même toute la vie humaine et la famille. Car Dieu les bénit alors : *Benedixit illis*; où il faut remarquer que ce fut dans la parfaite innocence du paradis terrestre que la première bénédiction nuptiale fut solennellement donnée par Dieu lui-même aux premiers auteurs du genre humain.

Et voilà pourquoi, aujourd'hui encore, la bénédiction des alliances humaines, chez tous les peuples civilisés, est une des plus augustes fonctions du ministère sacerdotal. Voilà pourquoi nous gémissons amèrement quand nous voyons,

en plein soleil de l'Évangile, des hommes aveugles, des femmes égarées s'avilir dans des alliances honteuses; quand nous voyons surtout des législateurs sans dignité et sans lumière, cédant à des préjugés étroits et à de basses rancunes, s'obstiner à reléguer, à dégrader l'union conjugale, loin de la bénédiction de Dieu, et en dehors de la civilisation religieuse de tous les peuples.

Dieu les bénit donc, et il leur fit ce commandement remarquable : Croissez, multipliez : *Crescite, multiplicamini, replete terram*¹. Jamais vos enfants, qui seront les miens, ne se multiplieront trop sur la terre.

Couvrez-la donc de vos familles; que vos alliances soient toujours pures, fécondes, sans tache. Élevez vos enfants dans mon amour et ne craignez pas : ma providence est grande, je pourvoirai à tout, et la vie ne manquera jamais à ceux qui l'auront reçue de moi.

Puis, Dieu regarda ce qu'il avait fait : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat* : et il vit que tout cela était bon, et très-bon : *Et erant valde bona*².

C'est ainsi que des mains de Dieu sortit la famille humaine!.... pour demeurer, dans tous les siècles, l'élément primitif et à jamais béni, le fondement nécessaire de la grande société du genre humain.

La famille! cette trinité mystérieuse, où apparaît un si magnifique et si touchant reflet de la puissance de Dieu qui protège, de sa sagesse qui gouverne, de son amour qui inspire et soutient!

La famille! sanctuaire auguste de l'Autorité qui crée, de l'Éducation qui élève, de la Providence qui perpétue!

La famille! foyer vivant et inextinguible des deux plus

1. *Gen*, 1, 28. — 2. *Gen*, 1, 31.

nobles sentiments qui soient dans le cœur des enfants des hommes : la reconnaissance et le respect !

La famille ! objet immortel, premier et dernier but des sollicitudes du ciel et des lois divines, comme elle doit l'être aussi des sollicitudes de la terre et des législations sociales. La famille ! c'est-à-dire enfin, les noms les plus doux à l'oreille de l'homme : un père, une mère, un fils, un frère, une fille, une sœur ; les affections les plus pures : les premières amitiés de la vie ; les joies les plus confiantes et les plus naïves ; les vertus les plus aimables : la simplicité, la candeur, l'innocence !

Et que dire du toit, du champ paternel ? Non, il n'y a pas dans la langue humaine de noms plus ravissants, ni dans le cœur de l'homme de plus religieux, de plus impérissables souvenirs !... Aussi, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut nous faire comprendre la tendresse de son cœur pour ceux qui accomplissent ici-bas la volonté de son Père céleste, il ne sut que nous dire : Celui-là sera pour moi comme un frère, comme une mère, comme une sœur. *Ipse meus frater, et soror et mater est.* (Matth., xii, 50.)

Telle est donc, pour remonter à sa source, la sainteté primitive du mariage : telle est la nature, la noblesse de l'union qui commence et constitue la famille : union vraiment sacrée, en laquelle le Créateur allie si intimement l'un à l'autre l'homme et sa compagne, et les associe à sa puissance créatrice elle-même par des liens si doux et si forts, pour élever les enfants qu'il leur donnera.

Mais je n'ai pas tout dit sur ce grand sujet.

CHAPITRE II

Le mariage chrétien.

Telles furent donc les lois primitives du mariage, et aussi les premières lois de la société humaine.

Mais, on le sait : ces belles lois ne furent pas longtemps respectées. L'inviolabilité et la gloire de la plus bienfaisante institution du Créateur disparurent bientôt avec le bonheur et l'innocence de ces premiers jours, et la compagne de l'homme ne tarda pas à descendre avec l'homme lui-même de ses grandeurs.

Et ici se vit pour la première fois ce qui sera la triste et éternelle expérience des siècles : tout s'abaisse et s'avilit dans la famille humaine, quand elle se sépare de Dieu, qui seul en fait la bénédiction et la noblesse ; et cette société du père, de la mère et des enfants, est tellement liée, que difficilement l'un tombe sans entraîner les autres dans sa chute.

Toutefois, Dieu ne les abandonne pas, et, dans les plus mauvais jours, selon la belle parole des saints Livres, *il ne se laissa point lui-même sans témoignage sur la terre*¹. Qui ne se souvient avec attendrissement des joies pures, des consolations merveilleuses dont le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob se plut à environner les chastes alliances des anciens patriarches ? Et aujourd'hui encore, on souhaite aux épouses chrétiennes d'être aimables comme Rachel, fidèles comme Sara, douces et sages comme Rébecca, courageuses et pures comme la femme forte du vieux Testament.

Mais à l'exception de ce petit peuple de Dieu, caché dans

1. *Non sine testimonio semetipsum reliquit.* (Act., XIV, 16.)



un coin de la terre, aux extrémités de l'Orient, et gardien fidèle des divines révélations, le paganisme couvrait tout de ses ténèbres, et dans cette nuit profonde on ne saurait dire en quels abaissements, en quelles ignominies se précipitèrent les alliances humaines : sur ce point, les civilisations les plus brillantes furent les plus corrompues ; et on sait en particulier jusqu'où alla la dureté et la dépravation romaine.

Je l'ai dit au chapitre précédent, le mal était humainement irremédiable. Il y fallait un secours divin ; mais ce secours ne manqua pas à l'humanité : Jésus-Christ parut, et renouvela bientôt la face du monde.

Grâces immortelles en soient rendues au Dieu de l'Évangile ! Le mariage a retrouvé tout d'un coup, sous sa main, et par la vertu de sa bénédiction puissante, la dignité, la grâce et l'inviolabilité de l'institution primitive. On l'a dit et il est vrai : il n'y a rien de pur et de noble dans la nature, que la bénédiction du Rédempteur des hommes ne purifie et n'ennoblisse encore, rien de saint qu'il ne sanctifie, rien de grand qu'il n'élève ; et c'est un beau et touchant spectacle de le voir, à Cana, honorer d'abord de sa présence les noces innocentes de deux pauvres époux, ajouter par un miracle éclatant au bonheur de leur fête ; et bientôt après, élevant cette vénérable alliance à la dignité la plus haute, lui imprimer un nouveau et plus auguste caractère, et en faire un sacrement de la loi évangélique : *Sacramentum hoc magnum est in Christo et in Ecclesia*¹ ; en un mot, consacrer à ce point la société conjugale qu'elle devient une partie de la Religion ; la protéger enfin contre l'impatience et le caprice des passions par la vigueur des lois les plus saintes, et sanctionner à jamais son *unité, son indissolubilité, sa sainteté*, tout à la fois par la menace des peines les plus sévères,

1. S. PAUL, *Ephes.*, 1, 32.

et aussi par la promesse des plus glorieux privilèges.

Pour tout homme sérieux et attentif, c'était là une œuvre manifestement divine !

Aussi les Évangélistes, si sobres, si avares de détails en toutes choses, les ont ici multipliés, afin que nous comprissions bien toute la grandeur, toute la pureté de l'œuvre évangélique.

J'en ferai remarquer les deux traits principaux :

L'unité de l'alliance conjugale avait été tristement oubliée ; l'ancienne loi elle-même avait fléchi : *Ad duritiam cordis*¹ ; Jésus-Christ rappelle cette sainte unité ; et, après avoir de nouveau prononcé les paroles de l'antique institution : *L'homme abandonnera son père et sa mère, et il s'attachera à son épouse, adhærebit uxori suæ*, le Fils de Dieu y ajoute une force nouvelle, et réproûve à jamais toute indigne simultanéité. *Ils seront deux dans une chair*², dit-il, et ils ne seront que deux ; et l'unité entre eux sera si intime, si parfaite, qu'ils seront comme deux en un, *duo in una* : ou plutôt, reprend Jésus-Christ, ils ne seront plus deux, *jam non sunt duo*. Non, ils ne feront absolument qu'un. Ce n'est pas seulement leurs destinées, c'est leurs natures, qui se trouveront intimement unies et presque confondues, tant tout sera fait un entre eux ; un seul cœur, une seule âme, un seul corps, une seule vie, *jam non duo, sed una caro*.

Et quant à l'indissolubilité, Jésus-Christ ajoute : *Donc, ce que Dieu a si étroitement uni, que l'homme ne le sépare jamais ; mais Dieu seul, par la mort, quand il lui plaira : Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet*³.

Et comme les disciples semblaient s'étonner de ces paroles, il leur déclara que telle avait été la loi primitive, *ab initio fuit sic* ; et que si l'ancienne loi avait toléré quelques déviations à cet égard, c'était uniquement à cause de la

1. MATTH., XIX, 8. — 2. *Ibid.*, XIX, 5. — 3. MATTH., XIX, 6.

dureté des cœurs d'un peuple grossier : *Ad duritiam cordis.*

Certes, il était difficile de promulguer la loi et sa raison souveraine avec plus de simplicité, d'énergie et de grandeur. Ainsi c'est Dieu qui les a unis, Dieu qui les a faits l'un pour l'autre et primitivement l'un de l'autre ; Dieu qui les a faits pour lui-même, et les a, dans l'œuvre de la création, associés tous deux à sa puissance suprême ! les séparer, les désunir, c'est attenter à l'œuvre divine elle-même : c'est troubler le dessein tout entier du Créateur. Le pouvoir de l'homme ne peut aller jusque là : *Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet* ¹.

Certes, il était difficile de poser plus profondément, et d'élever plus haut la barrière qui devait être la sauvegarde des mœurs publiques, et le plus sûr rempart de l'amitié conjugale. Il était difficile aussi de protéger plus puissamment la source et l'Education des générations humaines, et cette mystérieuse société dont l'unité et la stabilité font seules la force et l'honneur.

Il était difficile enfin de flétrir plus énergiquement à l'avance les aveugles tentatives de ces hommes qui ont essayé de renverser une des plus belles lois de l'Évangile, de déchirer le sein de la famille, et de déshonorer l'union conjugale en introduisant dans la législation des peuples chrétiens le scandale du divorce, et en permettant à la corruption, au caprice et à l'humeur de briser à leur gré des nœuds que la main de Dieu a formés, et qui ne sont honorables que parce qu'ils sont éternels.

Grâces en soient rendues encore une fois au Dieu de l'Évangile ! Il n'a pas été donné aux sophismes des passions et aux efforts de l'impiété de prévaloir jusque là : le bon sens chrétien ne l'a pas permis chez les Français.

1. MATTH., XIX, 6.

Et en 1848, comme en 1832, on l'a vainement tenté : les vrais hommes d'État, tous les législateurs dignes de ce nom, tous les grands jurisconsultes, ont résisté ; et, dégagant la question des bornes étroites où de vulgaires esprits, c'est le moins qu'on puisse en dire, essayaient de la rétrécir, ils ont fait comprendre au pays que les considérations sociales les plus hautes, et le droit humain le plus fort, concluaient bon gré, mal gré, au dogme de l'indissolubilité proclamée par Jésus-Christ.

Et de fait, la loi évangélique n'est ici que le sceau divin imprimé sur une grande vérité morale et naturelle, que les hommes, il est vrai, n'auraient pas eu la force de définir sans l'Évangile, mais dont ils comprennent l'admirable sagesse, quand l'Évangile la leur révèle.

Tous les hommes d'un génie véritable, en rendant ici un solennel hommage à la loi évangélique, ont reconnu que cette question avait un horizon social immense, et que tout y était engagé.

Bossuet, dont le regard a pénétré si avant en toutes choses, après avoir dit : *L'amour conjugal n'est plus partagé : une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie ; et les enfants ne voient plus chasser leur mère, pour mettre à sa place une marâtre* ; Bossuet ajoute : *La fidélité, la sainteté et le bonheur des mariages sont un intérêt public et une source de félicité pour les États. Cette loi est politique autant que morale et religieuse*¹.

Bossuet avait bien vu ici toute la portée du dessein de Dieu, et que c'était dans une profonde sollicitude pour toute l'humanité que Jésus-Christ faisait une si grande chose !

En effet, de quoi s'agissait-il ? D'abord de fonder le bonheur de la famille, de relever la femme des abaissements où

¹ 2. Politique sacrée.

elle était tombée, de lui rendre sa place et sa dignité primitive sous le toit conjugal, de faire de cette faible créature la noble compagne de l'homme; d'ennoblir l'homme lui-même en lui donnant une épouse, une sœur, une mère, une fille dignes de lui. Mais Jésus-Christ faisait plus encore : il posait le fondement des mœurs sociales; il enchaînait par cette sainte sévérité la dépravation et l'inconstance humaines; il captivait au sein de la société en péril les passions tumultueuses : il voulait protéger, bénir et sanctifier l'humanité tout entière, en établissant, sur la concorde inviolable et sur la sainteté des mariages, la paix et la société de tout le genre humain : et il assurait enfin par là ce nécessaire et grand achèvement de l'œuvre paternelle et maternelle qui s'appelle l'Éducation, et qui, sans l'unité et la stabilité de la société conjugale, est impossible.

Et voilà pourquoi l'Église a toujours déployé une si extraordinaire énergie pour la défense des lois matrimoniales; voilà pourquoi elle a tout fait, tout souffert pour conserver intact ce dépôt sacré de la morale évangélique.

Toutes les grandes luttes du sacerdoce et de l'empire n'ont pas eu d'objet plus sérieux, et vous y trouverez sans cesse engagé ce grand intérêt. On le peut dire : les plus douloureuses persécutions que l'Église ait subies depuis dix siècles, lui ont été suscitées par le soin jaloux qu'elle a toujours mis à défendre la pureté des mariages et l'indissolubilité de la famille humaine. A toutes les époques, au moyen âge, comme en des temps plus rapprochés de nous, les princes qu'elle aimait le plus, d'autres qu'elle voyait couronnés de gloire, tous ont trouvé en elle, pour tout ce qui touchait à cette loi, d'invincibles résistances. Qui ne sait les luttes contre Louis VII, contre Philippe-Auguste, contre Lothaire, contre l'empereur Henri IV, et contre tant d'autres? Les plus grands Papes y ont mis leur sang. *L'Église a fait plus : elle y a sacrifié en quelque sorte la gloire de l'unité chrétienne*

elle-même : elle a laissé déchirer son sein et couper ses membres, plutôt que de céder sur ce point et de reculer jamais, ni devant les passions souveraines, ni devant les hardiesses du libertinage tout-puissant.

Henri VIII, Catherine d'Aragon et l'Angleterre peuvent ici lui rendre cet hommage, comme l'Allemagne et Philippe de Hesse en rendent un tout autre aux lâches condescendances de Luther et du protestantisme.

Tant il est vrai, et il est bon de le redire, et il serait temps que la terre et ceux qui la gouvernent s'en souvinsent ! tant il est vrai, que l'Évangile a été donné au monde, sans doute avant tout pour lui enseigner le chemin des cieux ; mais en même temps les habitants de la terre y peuvent chercher avec confiance des lois pour tous leurs besoins, des leçons pour toutes leurs fortunes, des consolations pour toutes leurs tristesses, et des secrets infailibles pour le bonheur et la sécurité du monde !

Aussi, voyez comme dans ce plan divin toutes les choses du mariage prennent un caractère de noblesse et de grandeur, deviennent d'une dignité céleste, et si je l'ose dire, d'un goût sublime ! comme devant ces saintes révélations disparaissent les pensées vaines et légères des enfants du siècle ! comme la frivolité humaine paraît misérable ! comme on comprend et on goûte à cette lumière les grandes paroles de saint Paul : Le mariage est saint et honorable ; *Honorable connubium*¹ : le lit nuptial est sans tache : *Thorus immaculatus*² ! O sainte Religion des chrétiens, on me permettra de le dire, il n'y a que vous qui ayez sur ces choses un si pur langage et cet idéal divin !

Enfin, c'est un grand et auguste sacrement : *Sacramentum hoc magnum est*³.

Ce n'est donc plus seulement une convention vulgaire et

1. *Ad Hebr.*, xiii, 4. — 2. *Ibid.* — 3. *Ephes.*, v, 52.

profane, une sympathie naturelle et passagère, une société capricieuse et incertaine : non : c'est un sacrement ; et Dieu lui-même intervenant pour témoin, pour juge et pour vengeur de ce grand contrat, les chrétiens bannissent à jamais loin d'eux les froideurs qui seraient des outrages, les dégoûts qui seraient des parjures et l'infidélité enfin qui serait un sacrilège.

Aussi, c'est la croix d'une main et l'Évangile de l'autre, et les yeux constamment élevés vers le Ciel, que la sainte Église catholique bénit les époux et consacre leur union, répondant ainsi tout à la fois et aux besoins des familles, à qui elle procure des alliances saintes et irréprochables ; et à la paix du foyer domestique, dont elle éloigne les soupçons et les défiances ; et aux vœux de la société enfin, à qui elle donne des mariages féconds et sans tache.

Parmi les choses heureuses d'un monde où il y en a si peu, parmi les rares spectacles de bonheur auxquels la bénédiction des cieux n'a pas été refusée, je ne sais s'il en est un plus touchant et plus beau que de voir un jeune chrétien, avec la femme de son choix, tous deux prosternés au pied d'un même autel, et recevant humblement de la main de Dieu la bénédiction de leur alliance.

C'est alors que l'Église s'empare, au nom du Ciel, de la faculté la plus ardente de l'âme, pour en faire la gloire pure de la jeunesse, l'ornement de la famille, la couronne de la société elle-même et le triomphe de la fidélité à la vertu.

C'est alors que la religion, ennoblissant, au nom de la vertu même, la plus vive comme la plus douce des affections, en fait à l'avance la consolation des amertumes de la vie, le soutien de la faiblesse, le doux appui même de la force ; et tour à tour grave et indulgente, douce et austère, elle captive, par la fermeté d'une sainte alliance, les passions de cet âge bouillant ; elle unit les époux par des liens que la mort seule

peut rompre, et recevant leurs serments solennels, leur permet de se livrer avec sécurité à une vertueuse allégresse, ouvre leurs cœurs aux plus riantes comme aux plus saintes espérances, et leur promet, tant qu'ils voudront goûter près d'elle et sous ses regards une joie pure et d'innocentes douceurs, de faire survivre, pour eux, à quelques jours rapides d'enchantement et de prestige, le bonheur d'une amitié fidèle et toutes les prospérités d'une chaste union et d'une société sainte.

La sainte Église catholique fait plus encore, et je dirai tout ici : elle révèle aux époux chrétiens que cette union du temps n'est que l'image de l'union plus douce encore qui n'aura pour eux, dans le sein de Dieu, ni temps ni fin.

En ce grand jour, elle embrasse d'un regard leur vie tout entière, la bénit avec puissance et avec amour, puis la place sur ses dernières limites, et regarde encore au delà ; elle invoque sur leur alliance toutes les prospérités du temps, mais songe de plus à l'éternité : elle met au fond de tous ses vœux, cache sous le voile de ses plus saintes cérémonies cette espérance, que les deux nobles et aimables créatures qu'elle bénit sur la terre trouveront au pied de l'autel les ailes invisibles de la foi et de la vertu, pour traverser la vie sans y flétrir leurs âmes, et s'envoler un jour au sein de Dieu, pour y vivre comme les anges, dans cette union des cieux qui n'a plus à redouter ni les nuages de la terre, ni les séparations douloureuses.

Nous avons vu que l'unité, l'indissolubilité, la sainteté, étaient les grandes lois, les graves et solennelles obligations du mariage : tels sont aussi les enseignements par lesquels l'Église élève ceux qu'elle bénit à la hauteur de leur nouveaux devoirs, et leur inspire, avec la douceur des affections les plus tendres, le courage des vertus les plus fortes. Tels sont les auspices sous lesquels elle les invite à se donner

l'un à l'autre et tous deux au Seigneur ! En fut-il jamais de plus favorables et de plus purs !

Ainsi, selon la grave et douce peinture que nous en fait Tertullien, et que je suis heureux de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs, ces deux époux, bénis du ciel, n'ayant plus qu'un même toit, un même foyer, un même nom, un même cœur, une même vie, tous deux disciples de la Religion, pénétrés tous deux d'amour et de respect pour elle, et trouvant tous deux près d'elle la garantie de leur bonheur, porteront désormais tous deux ensemble le joug du Seigneur. On les verra prier, se prosterner, adorer ensemble : si le ciel leur donne une sainte et heureuse fécondité, on les verra s'appliquer ensemble à élever leurs enfants, leur donner de pieuses leçons et de touchants exemples ; leur apprendre à bégayer le nom de Dieu et le mêler aux premières expressions de leur amour pour leurs parents : puis ils viendront tous ensemble louer Dieu dans sa maison, ensemble écouter sa parole, participer ensemble au banquet sacré, offrant ainsi au monde étonné tous les charmes de l'aimable vertu et l'image si rare et si douce à voir ici-bas d'une inviolable fidélité à l'ordre divin en toutes choses.

Enfin, ils partageront également ensemble les biens et les maux, les consolations et les peines inévitables de la vie présente. Les peines y sont plus fréquentes que les joies : qui ne le sait ? le travail et la pauvreté s'y rencontrent plus souvent que le repos et l'opulence. Mais n'importe ; pauvres ou riches, ils sauront porter noblement jusqu'au bout le poids de leurs devoirs.

S'ils sont pauvres, ils travailleront tous deux volontiers, et les bénédictions de Dieu se reposent sur ces ménages laborieux, sur ces époux dévoués tout le jour aux plus rudes fatigues pour donner du pain à leur famille, sur cette mâle constance d'un père luttant contre les difficultés des temps pour faire vivre sa femme et ses enfants, sur cette résigna-

tion active d'une mère, qui, selon le mot de Dieu lui-même, est véritablement l'aide, *adjutorium*, le doux et ferme appui, le soutien constant du père de ses enfants. Voilà le touchant spectacle qu'on rencontrait souvent autrefois parmi nous, dans des jours plus heureux et meilleurs, et que présentent encore çà et là quelques ménages d'ouvriers, d'industriels, de laboureurs chrétiens, dans nos villes et surtout dans nos campagnes.

S'ils sont riches, au milieu de l'affaissement des mœurs et de la défaillance générale, ils sauront se créer une vie réglée et des occupations utiles ; ils ne se condamneront pas, comme tant d'autres, à une triste et honteuse oisiveté ; ils s'environneront au besoin d'une singularité glorieuse ; et on les verra aller ensemble visiter les pauvres, consoler les affligés, soulager les malades, et le monde lui-même les bénira tous deux, comme les anges tutélaires de la vertu et du malheur.

Je le sais, ce n'est pas toujours sous de si favorables auspices que se contractent les mariages des hommes ! Mais on me pardonnera d'avoir détourné mes regards de tant de scènes déplorables, de tant de catastrophes scandaleuses, dont notre siècle retentit chaque jour, pour les reposer un moment sur les riantes images d'une félicité vertueuse, qui, grâces en soient rendues au Dieu de l'Évangile, serrencontre encore sur la terre !

Et toutefois, il faut bien le dire en finissant, lorsque la Religion bénit les alliances humaines, ce n'est presque jamais sans de profondes alarmes, sans une secrète frayeur.

Ceux qui l'ont observée de près à ce moment solennel, l'ont vue souvent fixer avec douleur sur ceux qu'elle bénissait des regards bien inquiets. Et comment ne s'attristerait-elle pas, à la pensée des périls qui menacent ici-bas les époux qu'une témérité sacrilège amène trop souvent dans ses temples ? comment sa tendresse ne se troublerait-elle pas à la

vue de l'anathème déjà prononcé contre ces alliances coupables, qui ne se forment que par l'entraînement d'une aveugle passion, ou par les calculs du plus vil intérêt ?

Y aura-t-il là aussi des dissensions intestines, des ruptures violentes, des malheurs plus grands encore ? que deviendront ces jeunes époux ? quel sera le tissu de leur vie entière ? Voilà ce que se demandent les étrangers et les indifférents eux-mêmes, entrant malgré eux dans les sollicitudes qu'un tel spectacle inspire aujourd'hui plus que jamais à quiconque est capable d'une grave pensée.

Que sont, en effet, devenus parmi nous, depuis que la faiblesse des lois, l'irréligion déclarée chez les uns, et la fureur de la dissipation mondaine chez les autres, ont si profondément altéré les mœurs domestiques ; que sont devenus la paix et l'honneur des familles, la fidélité publique et privée, l'autorité maritale, la subordination nécessaire, l'affection réciproque, l'amour respectueux, la pudeur domestique, la sainteté du devoir, et la chasteté enfin, protectrice unique de la foi mutuelle dans les mariages, seule fidèle dépositaire de la noblesse des races et de la pureté du sang, et qui seule même en sait conserver religieusement la trace ?

Reste-t-il parmi nous encore beaucoup de ces familles respectables, qui offrent à la vénération publique la probité sévère et les mœurs des anciens jours ? y a-t-il encore beaucoup de ces pères et de ces mères dont toute la pensée soit de transmettre à leurs fils comme un dépôt sacré, dans une Education sérieuse, le triple héritage d'honneur, de vertu antique et de religion, reçu et conservé de génération en génération avec une inviolable fidélité ?

Voilà les graves motifs pour lesquels l'Eglise entoure les alliances des hommes de tant de sollicitudes et de soins si religieux !

Voilà pourquoi il faut qu'elle préside, de concert avec la patrie, à cette fête de famille ! Voilà pourquoi, depuis l'Evan-

gile, tous les vrais législateurs ont réclamé, ont ordonné pour le mariage les prières de la foi, les cérémonies sacrées, la bénédiction d'un ministre auguste, et tous les enseignements de cette liturgie vénérable, ici plus qu'ailleurs encore, si sublime et si belle!

Et je le demande à ceux qu'aveuglent encore ces préventions étroites, ces passions funestes dont je parlais naguère, que ferez-vous pour vous passer ici de la Religion? que pouvez-vous sérieusement pour remplacer ici une autorité si haute? où prendrez-vous cette force si douce, cette sagesse divine, cette tendresse profonde, cette gravité si pure, cet accent mystérieux et si touchant, que la Religion seule sait mettre dans ses leçons et dans ses enseignements à ce moment suprême?

Qui êtes-vous, je ne dis pas pour révéler aux époux ce qu'il y a de dignité et de douceur dans une alliance irréprochable; je ne dis pas pour leur apprendre que ce saint jour est pour eux l'initiation solennelle aux grands devoirs de la vie; mais pour leur inspirer cette force d'âme et cette sainte énergie de la vertu sans laquelle rien n'est beau, rien n'est pur, rien n'est constant sur la terre?

Ah! sans doute la Religion, pour bénir ces jeunes époux, ne prend pas un front sévère : elle applaudit la première à leur joie; elle aime la pompe qui les entoure, elle n'y veut pas demeurer étrangère : elle y ajoute ses cérémonies et ses pompes modestes : elle bénit la couronne virginale qui doit parer le front sans tache de la jeune épouse, l'anneau même de son alliance, et jusqu'à cet or, symbole des prospérités temporelles qu'elle demande au Seigneur pour ceux qu'elle unit.

Non : l'Église ne refuse ses bénédictions à rien de ce qui est bon, utile, désirable, honnête.

Mais, au milieu de toutes ces choses, elle a de grandes pensées, de sérieux sentiments; et elle veut qu'à la pompe

de ce jour vienne se mêler le souvenir religieux de toutes les grandes obligations qu'il impose.

Aussi, que ce soit un pasteur vénéré par son âge et ses vertus, ou le plus jeune de ses prêtres qu'elle emploie pour cet auguste ministère, c'est toujours l'homme de la solitude et de la prière, l'homme de la chasteté sacerdotale, l'homme de Dieu, essentiellement étranger au monde et à ses alliances, et par là même moins incapable de les sanctifier et de les bénir.

Qu'y a-t-il dans les prescriptions des législateurs humains qui puisse remplacer tout cela? Faut-il mettre en regard de ce tableau le mariage, simple convention civile, tristement contracté loin des autels de Celui qui seul peut garantir efficacement la foi des promesses; que dis-je? sans que son nom même soit prononcé! c'est-à-dire le mariage sans aucun caractère religieux, sans une bénédiction ni une espérance d'en haut, sans obligation définitive devant Dieu, sans autre sanction pour la conscience que le frein des contraintes légales, sans autre exhortation adressée aux époux que celle d'observer la loi du pays et de donner des citoyens à l'État, mariage que le divorce menace toujours comme un corollaire tristement possible, et qui prépare les familles, l'Éducation et les enfants que nous avons trop souvent la douleur de voir¹.

Mais détournons nos esprits de ces déplorables pensées :

1. Il m'en coûte de le dire, écrivait naguère éloquentement un ancien ministre de la justice, il m'en coûte de le dire, c'est la loi française, la loi du peuple le plus justement fier de sa civilisation délicate, la loi du pays très-chrétien qui méconnaît les traditions du droit des gens, adoptées même par le paganisme, et rabaisse le mariage au niveau des plus vulgaires contrats que le caprice improvise et que l'inconstance détruit. L'homme y tient la place de Dieu, et la table du magistrat remplace l'autel du prêtre. Que dis-je! la loi, qui réduit le mariage à un contrat civil, efface Dieu et sacrifie les consciences. Après les paroles de l'officier de l'état civil, le mariage est tenu pour sacré; et si la jeune et timide vierge attend une autre sanction pour cet irrévocable changement de sa destinée, si c'est au ciel même qu'elle demande le signal de la transformation de ses devoirs et la consécration de son avenir, on pourra se rire impunément de ses

bénéissons l'Église de Jésus-Christ du soin jaloux qu'elle garde de la dignité humaine, bénissons-la de l'inflexible pureté de sa morale, en même temps que de la beauté et de la sainteté de ses sacrements, et achevons ce grand sujet en recueillant de sa bouche même les enseignements les plus élevés et les plus délicats qu'elle ait à donner aux époux, lorsque le moment solennel en est venu.

C'est une autre voix même que la voix de ce prêtre mortel qu'elle emprunte pour les redire : et qu'il est beau, au milieu du frémissement des joies mondaines, et parmi tous ces applaudissements de la terre, qu'il est beau d'entendre retentir tout à coup la voix des Livres sacrés qui prononce, au milieu des saints mystères, et au moment le plus auguste du sacrifice interrompu, dans un langage inconnu à la terre et visiblement céleste, ces graves et pures paroles :

« Il est véritablement juste et raisonnable, il est équitable et salutaire de vous rendre grâce en tout temps et en tout lieu, Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel : vous qui, par votre puissance souveraine, avez tiré tout du néant, et qui, après avoir créé l'homme à votre image, lui avez uni si inséparablement sa compagne, que le corps de son épouse a été produit de la substance même de l'homme, pour leur apprendre qu'il ne sera jamais permis de séparer ce qui, d'après votre volonté et votre institution, n'a été qu'un dès l'origine.

serupules, et refuser à sa pudique piété le sceau de la bénédiction promise! La promesse même qu'on lui aura faite de la conduire devant le prêtre restera sans valeur aux yeux des lois, et l'époux parjure, même avant les derniers serments, pourra revendiquer les droits d'un hyménée qu'elle ne reconnaît pas, et l'écarter de l'autel pour l'arracher à sa mère. Et la société verrait de sang froid ces angoisses de l'innocence, et son autorité prêterait force au ravisseur légal contre la victime trompée! Ou bien, pour autoriser cette séparation triste et pourtant tutélaire, il faudrait des magistrats qui voulussent méconnaître leurs devoirs de juges, et n'obéir qu'à leurs consciences d'hommes en mettant les mœurs au-dessus des lois. (*Réflexions sur le mariage civil et le mariage religieux en France et en Italie*, par M. Sauzet.)

« O Dieu ! qui avez consacré l'union des époux par un mystère si excellent, que leur alliance représente l'union sacrée de Jésus-Christ avec l'Église ; ô Dieu ! par qui la femme est unie à l'homme ; vous qui avez donné à cette société, la plus essentielle de toutes, une bénédiction d'un tel caractère, que ni la punition du péché originel, ni le châtement du genre humain par le déluge, n'ont pu la détruire ! ô Dieu ! qui tenez seul en vos mains tous les cœurs, vous dont la providence connaît et gouverne puissamment toutes choses, en sorte que nul ne peut séparer ce que vous unissez, ni rendre malheureux ce que vous bénissez, unissez, nous vous en conjurons, unissez les âmes de ces époux qui sont vos serviteurs : inspirez à leurs cœurs une sincère et mutuelle affection, afin qu'ils ne fassent plus qu'un en vous, ainsi que vous êtes un, vous le seul Dieu véritable et le seul tout-puissant.

« Regardez avec bonté votre servante ici présente, qui, au moment d'être unie à son époux, vous demande avec instance le secours de votre protection. Que le joug qu'elle s'impose devienne pour elle un joug d'amour et de paix : que chaste et fidèle, elle se marie en Jésus-Christ, et qu'elle soit l'imitatrice des saintes femmes ! qu'elle soit aimable à son mari comme Rachel, sage comme Rébecca ; qu'elle jouisse d'une longue vie, et soit fidèle comme Sara ! qu'il n'y ait jamais en elle rien qui vienne de l'auteur du péché ! qu'elle demeure toujours fortement attachée à la foi et à la pratique de vos commandements : qu'unie inséparablement à son seul époux, elle s'interdise tout ce qui est défendu ; qu'elle soutienne sa faiblesse naturelle par la fermeté de la vertu ; qu'elle soit digne de respect par sa douce gravité, vénérable par sa pudeur ; qu'elle soit ornée des doctrines célestes ; qu'elle obtienne de vous une heureuse fécondité ; qu'elle soit toujours innocente et pure : afin qu'elle puisse arriver au repos des bienheureux et au royaume de la gloire. Et que tous deux voient un jour les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qu'ils parviennent ainsi à une heureuse vieillesse : par N.-S. J.-C. ! »

CHAPITRE III

Le Père et la Mère.

Tel est le mariage chrétien; tel est, sous la loi de l'Évangile, l'acte fondateur de la société domestique; telle est l'institution sacrée qui donne et conserve dans la famille une autorité si haute à un père, à une mère une dignité si pure, et qui ménage à l'enfant né de leur union une protection si forte et si tendre, et tous les bienfaits d'une sainte Éducation.

Et maintenant, je le demande encore; qu'est-ce donc qu'un père, qu'est-ce donc qu'une mère? Dans l'ordre providentiel et social, qu'est-ce que l'autorité, qu'est-ce que la dignité paternelle et maternelle?

J'en ai déjà révélé quelque chose; mais le moment est venu de marquer plus fortement, plus clairement encore s'il est possible, quel est le fondement primitif et immuable d'une si étonnante grandeur. Le voici :

I

Il y a en Dieu trois grandes et saintes choses qui constituent la divinité elle-même : c'est la puissance, la sagesse et l'amour. Eh bien! je trouve ces choses toutes divines assises au foyer de la famille, mystérieusement présentes avec un père, avec une mère, et comme personnifiées en eux.

L'un est surtout l'image de la puissance de Dieu; l'autre représente plus vivement son amour, et tous deux participent ensemble à cette sagesse admirable qui est la compagne inséparable de l'amour et de la puissance, et qui les éclaire éternellement.

Et voilà pourquoi, je dois le faire remarquer dès à présent, ils sont inséparables, et doivent présider tous deux ensemble à l'Éducation de leurs enfants.

Comme le cœur et la vie manquent dans une Éducation où une mère n'a pas assez de part! Et aussi qu'il y a d'hésitation et de faiblesse dans une Éducation dont un père est trop absent!

Mais entrons ici plus avant dans le fond même des choses.

Je l'ai dit déjà; Dieu, qui agit perpétuellement ici-bas, ne veut presque jamais agir seul, et pour toutes les œuvres qu'il accomplit en ce monde, le plus souvent il emploie ses créatures et il agit par elles: et pour cela, il leur communique toujours quelque part de ses attributs divins, dans la mesure où il le juge convenable à l'œuvre qui doit s'accomplir.

Lorsque Dieu fait un père et une mère auteurs de la vie pour leurs enfants, il met d'abord en eux un écoulement de la force infinie par laquelle il a créé toutes choses: et c'est ainsi, comme nous l'avons indiqué précédemment, qu'il les fait entrer dans l'action de sa providence éternelle, et les associe à sa plus haute puissance, à la puissance créatrice elle-même: en un mot, il les fait créateurs à son image et à sa ressemblance; et par là, chefs providentiels de la famille humaine.

Aussi, *malheur aux unions dont le vœu est d'être stériles!* s'écrie quelque part Bossuet: *elles ne seront bénies ni de Dieu ni des hommes!* malheur aux hommes qui, comme l'arbre des forêts, jettent çà et là aux ailes des vents, c'est-à-dire au souffle des passions, la mystérieuse force dont le germe divin est en eux! malheur aux pères, malheur aux mères qui, cédant à la crainte lâche des saintes fatigues de la dignité paternelle et maternelle, se défient de la Providence et de l'avenir, trompent le vœu de la nature, troublent l'ordre de Dieu lui-même, méconnaissent l'immense respon-

sabilité de leur puissance, et repoussent loin d'eux, vers le néant, ces nobles créatures, ces âmes charmantes, qu'ils devaient offrir au ciel comme le fruit de sa bénédiction !

Mais ce n'est pas tout : cette grande œuvre n'est pas seulement une œuvre de puissance et de vie : c'est une œuvre d'intelligence et de cœur. Dieu leur transmet donc en même temps une abondante participation de sa sagesse et de son amour : de son amour qui inspire et soutient, de sa sagesse qui gouverne ; et avec son amour, sa sagesse et sa puissance, il leur donne quelque chose de sa souveraine majesté et de sa grandeur.

Tel est un père, telle est une mère : et voyez la belle et profonde harmonie des divins commandements avec cette sainte théorie !

Comme Dieu est adorable lui-même dans sa grandeur et sa majesté souveraine, il les fait pareillement honorables dans leur majesté et leur grandeur empruntées.

C'est pourquoi, après avoir dit dans sa loi, au premier commandement : TU ADORERAS LE SEIGNEUR TON DIEU, il ajoute aussitôt, et sur les mêmes tables¹ : TU HONORERAS TON PÈRE ET TA MÈRE *tous les jours de ta vie* ; car ils sont aussi pour toi le Seigneur, et s'ils te bénissent, tu vivras longuement sur la terre. (Exod., xx, 12.)

Oui, l'on ne saurait le méconnaître : il y a dans la majesté

1. Quelques docteurs ont pensé que le quatrième commandement avait été écrit sur la première table de la loi, avec les trois commandements qui regardent Dieu.

Les paroles de saint Thomas confirment admirablement l'essentiel de notre thèse : *Immediatè post præcepta ordinantia nos in Deum, ponitur præceptum ordinans nos ad parentes, qui sunt particulare principium nostri esse, sicut Deus est universale principium : ET SIC EST QUÆDAM AFFINITAS HUIUS PRÆCEPTI AD PRÆCEPTA PRIMÆ TABULÆ.*

Pietas ordinatur ad reddendum debitum parentibus, quod communiter ad omnes pertinet. Et ideo inter præcepta Decalogi, quæ sunt communia, magis debet poni aliquid pertinens ad pietatem quam ad alias partes iustitiæ, quæ respiciunt aliquod debitum speciale. (S. THOM., 2^a 2^æ quæst. 2^a.)

paternelle, dans la dignité maternelle, un rayon de la majesté divine elle-même ; il y a sur le front d'un père, une autorité, et dans le regard d'une mère une force et une douceur que Dieu seul a pu y imprimer, et qui commandent religieusement l'obéissance et le respect.

II

Ainsi, toutes les annales dépositaires de la sagesse des nations le déclarent : l'autorité des pères de famille est la plus antique, la plus universelle, la plus sainte de toutes les autorités humaines, la plus semblable à l'autorité de Dieu.

Et non-seulement son origine, mais sa nature aussi est divine ; puisque c'est l'autorité même de la puissance créatrice, l'autorité de la vie donnée, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand, de plus fort dans l'autorité divine elle-même.

Et n'est-ce pas ce que tous les hommes reconnaissent, même à leur insu, lorsqu'ils disent : *C'est mon père, c'est ma mère.*

Le respect n'a pas, dans la langue humaine, une expression plus simple et plus forte, à moins qu'il ne dise : *C'est mon Dieu* ; car alors il s'élève jusqu'à l'adoration ; mais c'est toujours le même sentiment, la même pensée qui l'inspire : et nos saints Livres en relèvent admirablement la raison par ces vives paroles : *C'est notre Dieu, c'est notre père ; c'est lui qui nous a faits ; nous ne sommes pas faits nous-mêmes : Ipse fecit nos, et non ipsi nos*¹.

Et encore ailleurs, par cette exhortation touchante : Souvenez-vous que, sans votre père et votre mère, vous ne seriez pas nés : *Memento quoniam, nisi per illos, natus non fuisses*².

Et encore : *N'oubliez pas votre père et votre mère, de peur que Dieu ne vous oublie vous-mêmes, et qu'alors vous ne soyez réduit à maudire le jour de votre naissance.*

1. Psal., xcix, 3. — 2. Ecclé., vii, 30.

*Memento Patris et Matris tuæ ... ne forte obliviscatur et Deus, et maluisses non nasci*¹.

Aussi, qui ne le sait ? le premier empire établi parmi les hommes fut l'empire domestique et paternel. Dans les premiers âges du monde, les pères de famille étaient seuls rois sur la terre.

De même que les familles furent l'origine et le modèle des villes, des royaumes et de toute la société humaine, de même l'autorité paternelle fut le type et le modèle de l'autorité sociale.

Voilà pourquoi aussi, partout et toujours, l'autorité sociale n'a été bénie des hommes que quand elle fut une autorité paternelle.

Chez toutes les nations et dans tous les siècles, le nom de père des peuples est le plus beau, le plus glorieux des noms donnés aux rois de la terre.

Le nom de roi est un nom de père, dit Bossuet, et tout le monde est d'accord que l'obéissance qui est due à la puissance publique n'a d'autre fondement, dans la loi de Dieu, que le précepte qui oblige à honorer ses parents : tant il est vrai que les princes, quels qu'ils soient, doivent être faits sur le modèle des pères ; que le roi est père par devoir dans l'État, comme le père est roi par droit dans la famille, et qu'un gouvernement est d'autant plus parfait qu'il se rapproche davantage du gouvernement paternel.

Le nom de père est si grand, que les hommes n'en ont pas un autre à donner à celui de leurs semblable qui a été pour eux un grand sauveur, ou bien qui a fondé parmi eux quelque grande chose : ils le nomment *le père de la patrie*, et ce nom est plus auguste que celui des héros, des conquérants et des triomphateurs.

Et la *Patrie* elle-même, pourquoi lui a-t-on donné ce beau

1. *Eccli.*, XI, 8.

nom, dont l'étymologie est si remarquable, sinon parce qu'elle est la société des pères et des familles ; sinon parce qu'elle crée, protège et conserve, comme la famille elle-même ; sinon enfin, parce qu'elle est l'image de l'autorité tutélaire et de la puissance bienfaisante du gouvernement paternel!

Quel nom la gravité romaine crut-elle devoir donner à ceux qui siégeaient dans cette illustre assemblée, dont la majesté fit dire à un ancien qu'elle paraissait à ses yeux comme une assemblée de rois? L'histoire nous l'a appris : on les nommait *Pères conscrits* : *patres conscripti*.

Parmi les grandeurs de Rome, rien n'était plus grand.

Remontons encore plus haut. Est-il dans la mémoire des hommes un souvenir plus touchant, un nom plus vénérable que le souvenir et le nom des anciens patriarches?

Y eut-il jamais rien de plus noble sur la terre que le patriarcat?

Mais la puissance patriarcale, n'était-ce pas dans ces premières familles bénies de Dieu, l'image même de la grandeur et de la bienfaisance divine?

Le patriarche, au milieu des simples exercices de la vie pastorale, était tout à la fois père, pontife et roi. Son royaume était sa famille, ses sujets étaient ses enfants et ses petits-enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Il régnait parmi eux souverainement : il y exerçait toutes les fonctions de la puissance publique et aussi de l'autorité sacerdotale.

On sait comment depuis furent providentiellement établis la société temporelle et ses chefs ; la société spirituelle et le Pontificat. Mais l'Évangile, qui est venu relever toutes les autorités légitimes, nous révèle qu'aujourd'hui encore, il y a dans les profondeurs de l'autorité paternelle quelque chose de cette triple souveraineté et de cette primitive grandeur.

Oui, un père est encore aujourd'hui roi dans sa famille :

son royaume est inviolable : c'est sa maison et son foyer domestique ; nul, fût-il roi de la société temporelle, ne peut s'y asseoir malgré lui : c'est sa vigne et son champ ; nul, fût-ce un Achab, n'y touchera impunément. Mais par-dessus tout, son royaume, c'est sa femme et ses enfants : c'est leur âme, c'est leur vie, c'est leur honneur. Quand il dit : *C'est mon fils, c'est ma fille*, il exprime ses droits et ses devoirs avec une énergie que nulle autre autorité que la sienne n'atteindra jamais.

Lui enlever ses enfants ou sa femme ; violer indignement le droit qu'il a d'élever son fils et sa fille, est un attentat contre nature.

Le roi temporel, le prince, est père par devoir ; et l'autorité paternelle demeure essentiellement et à jamais le modèle de l'autorité publique.

Mais le roi domestique, le père, est roi par droit : il gouverne dans sa famille ; il préside à tout chez lui ; il fait, il fait faire. Et en ce qui concerne l'Éducation de ses enfants, ou il la fait lui-même, ou il choisit et délègue des instituteurs chargés de la faire pour lui, comme le roi délègue les magistrats : et tout cela par un droit *primitif*, par un droit supérieur et divin, par un droit inaliénable.

Je dis : par un *droit inaliénable*, et j'insiste sur ce mot : car il le faut bien entendre : l'autorité paternelle n'est pas amissible, ni même *abdicable*, comme l'autorité sociale, comme les autres autorités humaines.

Sans aucun doute, elle n'est pas la plus étendue, mais elle est la plus intime, la plus profonde, la plus imprescriptible de toutes les autorités.

Toute autorité, nous l'avons vu, dérive immédiatement de la paternité : l'autorité n'est donc *propre et essentielle* qu'aux pères : au *Père céleste*, par suite de la paternité souveraine qui lui appartient ; *aux pères terrestres*, par suite de la paternité qui leur est providentiellement communiquée.

L'autorité paternelle, quoique la paternité elle-même soit communiquée, est bien plutôt une autorité propre, une autorité essentielle qu'une autorité transmise; parce qu'elle appartient tellement, non pas à l'homme, mais au père, quand Dieu l'a fait père, qu'il n'est besoin d'aucun autre acte de la volonté divine pour la lui donner.

Dieu ne transmet pas au père l'autorité par un décret nouveau, positif et spécial: il lui transmet, il lui communique la paternité, et l'autorité en est la conséquence essentielle.

On dit des dépositaires de l'autorité parmi les hommes, qu'ils sont *revêtus de l'autorité*.

Il n'y a que l'autorité paternelle dont on n'est pas revêtu, dont rien aussi ne saurait dépouiller, et que celui-là même en qui elle réside ne peut abdiquer. C'est la seule qui soit le plus complètement possible à l'image de l'autorité divine.

Non: le père n'est pas simplement revêtu de l'autorité paternelle: il la possède. Dieu pouvait ne pas lui communiquer la paternité elle-même: mais la paternité une fois reçue, l'autorité paternelle y est essentiellement attachée et inaliénable.

Aussi, la première idée de puissance qui ait été parmi les hommes, est manifestement l'idée de la puissance paternelle.

On a beaucoup parlé, depuis soixante années, de droits communs et d'égalité naturelle: on a dit qu'en fait d'autorité, *l'homme vaut l'homme*. Peut-être répéterai-je bientôt moi-même cet axiome en l'expliquant: mais je n'en proclame pas moins que les hommes naissent tous sujets, et par cela seul qu'ils naissent.

Oui, tous sujets de diverses puissances, d'autorités distinctes, qui, au fond, n'en sont qu'une, puisque toutes dérivent de la première comme de leur source et reçoivent d'elle tout ce qu'elles ont de force réelle: avant tout donc, sujets *essentiels* du Dieu qui les créa et qui est leur premier père;

puis sujets *naturels* de leurs parents, c'est-à-dire des deux créatures par lesquelles il plut à Dieu de leur donner la vie, et qu'il fit, par cette puissante prérogative, chefs d'une famille humaine; puis *sujets sociaux* d'une autorité civile quelconque, d'un chef politique qui, sous un nom ou sous un autre, se trouve dans la société temporelle (et voilà ce qui fait sa force et sa gloire), le représentant couronné et le mandataire providentiel des pères de famille.

La société temporelle, civile et politique, n'a été constituée que pour conserver, fortifier, élever la famille, pour garantir les droits et les intérêts communs des diverses familles réunies.

Et de plus, parce que l'homme et ses fils, parce que les familles et les nations humaines *ne vivent pas seulement de pain* : *Non in solo pane vivit homo* (Matth., iv, 3), mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire de la sagesse, de la foi, de la vérité et de la vertu, chez tous les peuples où l'ordre divin a subsisté, il y a eu une société religieuse destinée de Dieu pour conserver à sa manière, pour élever et ennoblir la société temporelle; et tous les hommes, par leur âme, sont les *sujets spirituels* de cette société sainte et de ses chefs.

III

Et ce qu'il y a ici de très-remarquable, c'est que non-seulement l'autorité des pères de famille est le modèle de l'autorité publique, mais l'autorité pontificale elle-même, dès les premiers jours du monde, fut aussi une expression de l'autorité paternelle.

Aujourd'hui encore, après que le sacerdoce évangélique a été institué par Jésus-Christ, le Prince des apôtres n'enseigne-t-il pas que les chrétiens, — et saint Augustin l'expliquait particulièrement des pères de famille, — doivent exercer dans leurs maisons une sorte de sacrificature spirituelle?

N'enseigne-t-il pas qu'ils sont honorés par Dieu lui-même d'une mystérieuse dignité qui leur donne les droits, et leur impose les devoirs d'un ministère sacré¹; que Dieu, en un mot, les a élevés à un sacerdoce royal et qu'en les faisant comme des rois, il les a faits aussi comme des prêtres dans leurs familles, pour y offrir des *hosties spirituelles*, c'est-à-dire les sacrifices de l'adoration, de la louange, de la prière et des bonnes œuvres : *Regale sacerdotium, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias*. (I Petr. II, 5.)

Les peuples ont si bien compris ce qu'il y a de paternel dans le Pontificat, qu'ils ne savent pas donner aux pontifes et aux prêtres de l'Évangile un nom plus auguste que celui de *Pères* : et ce n'est pas un vain nom ; ils sont en effet *les Pères des âmes*.

Partout, ce nom glorieux a prévalu avec une force mystérieuse et irrésistible.

Les apôtres et les martyrs eux-mêmes n'ont pas dans le christianisme un nom plus vénéré : ils sont nos *Pères dans la Foi* : et soit qu'on nomme les *Pères du désert*, soit qu'on rappelle les *Pères des conciles*, ou ces grands docteurs qui furent décorés du glorieux nom de *Pères de l'Église*, le nom de père est toujours le nom de la plus haute autorité : c'est le nom de ces hommes divins dont le *génie*, le *caractère* et la *sainteté*, s'élevant à la *puissance créatrice*, firent naître et fleurir les plus héroïques vertus au milieu des solitudes sauvages ; ou *conservèrent* la vérité triomphante dans ces immortelles assemblées, et dans ces impérissables écrits qui furent et demeureront à jamais le rempart de la foi catho-

1. NOLITE TANTUM MODO BONOS EPISCOPOS ET CLERICOS COGITARE. *Etiam vos pro modo vestro ministrare Christo; unusquisque etiam paterfamilias hoc nomine agnoscat paternum affectum suæ familiæ se debere. Pro Christo et pro vita æterna, suos omnes admoneat, doceat, hortetur, corripiat, impendat benevolentiam, exercent disciplinam. Ita in domo sua ecclesiasticum et quodammodo episcopale implebit officium, ministrans Christo, et in æternum sit cum ipso.* (Aug., Tract., LI, in Joan., n. 13, t. III, II, col. 638, éd. BB.)

que contre le mensonge et l'erreur, à travers toutes les contradictions des siècles.

Que dirai-je enfin ? Celui-là même qui apparaît au sommet de la hiérarchie pontificale, celui qui est le docteur perpétuel, l'apôtre, le martyr au besoin, et toujours le témoin fidèle de la vérité et de la vertu chrétienne ; celui qui représente le patriarcat, la prophétie, la loi, l'Évangile ; cet homme mortel que la Providence a fait le Vicaire du Fils de Dieu sur la terre, qu'est-il ici-bas ? C'est un père ! son nom rappelle le premier bégayement de la langue des enfants si doux au cœur des pères : c'est le Pape ! c'est le père commun ! Rien n'est plus grand en lui : toute sa gloire, toute sa grandeur, toute sa puissance, toute son autorité est là.

J'étonne peut-être : j'ai commencé cependant cet ouvrage par quelque chose de plus étonnant encore. N'ai-je pas dit que Dieu lui-même est père ? n'ai-je pas dit qu'il n'apparaît en lui rien de plus auguste, et que parmi les noms qu'il demande aux enfants des hommes de lui donner, c'est le plus glorieux de tous, c'est le plus puissant et le plus fort ?

Il est vrai que nous nommons Dieu le *Père céleste*, le *Père de toute créature*, le *Père éternel*, tandis que le simple père de famille mortelle, dont je célèbre en ce moment l'autorité, languit ici-bas parmi les misères de la triste humanité.

Mais je n'en suis pas moins autorisé à soutenir qu'il n'y a rien sur la terre de plus grand que la paternité humaine, puisqu'en elle se rencontre tout à la fois la communication de la paternité divine, l'origine et le modèle de l'autorité sociale, et enfin comme une mystérieuse expansion du sacerdoce lui-même.

Non : il n'y a sur la terre ni droits, ni devoirs, ni grandeur, ni autorité comparable aux droits, aux devoirs, à la grandeur et à l'autorité d'un père !

IV

Et je n'ai rien dit encore du témoignage le plus élevé de la puissance paternelle, de ce qui exprime plus sensiblement ici-bas le caractère divin de cette puissance. Qu'est-ce à dire? Le voici :

Le père bénit, et il peut maudire aussi ! comme Dieu.

On redoute la malédiction de Dieu ; on demande à Dieu sa bénédiction. On redoute aussi la malédiction d'un père ; c'est comme la malédiction de Dieu même. On sollicite, on reçoit avec religion, à genoux, la bénédiction d'un père ; on s'incline sous la main paternelle, comme sous la main de Dieu.

Nulle puissance, nulle grandeur humaine n'eut jamais ce droit sur la terre. Qu'on veuille bien le remarquer.

Le père seul bénit et maudit.

La magistrature est une grande institution sans aucun doute. Les magistrats ne bénissent pas. Ils vengent la justice, ils condamnent à mort ; ils n'ont pas le droit de maudire.

Le prince est plus grand encore ; il est, selon le langage des saintes Écritures, *le ministre de Dieu pour le bien : Minister Dei in bonum* ; le prince ne bénit pas. La majesté royale n'a pas été élevée à cette dignité.

La bénédiction, c'est le propre de la majesté paternelle et de la majesté divine.

J'ai beau remonter les siècles et consulter l'histoire : je ne trouve que Dieu, les ministres de Dieu en son nom, et les pères de famille qui bénissent, et encore cela ne se voit-il que dans la vraie religion, tant c'est une chose divine !

Qu'est-ce donc que bénir ?

Quand j'étudie la bénédiction en Dieu d'abord, et que je recherche religieusement, dans nos Livres divins, ce que fait Dieu lorsqu'il bénit, je trouve toujours que c'est une œuvre

de puissance et d'amour. Je dis une œuvre : car la bénédiction de Dieu ne souhaite pas seulement le bien qu'elle dit ; elle le fait.

Comme le remarque admirablement Fénelon, les paroles des hommes sincères disent ce qu'elles font ; mais la parole de Dieu fait ce qu'elle dit ; et quand elle bénit, c'est toujours une parole de vie et de fécondité.

Témoin la première bénédiction donnée à nos premiers parents : *Benedixit eis, dicens : Crescite* : c'est de là que naquit le genre humain.

Témoin la bénédiction prononcée sur Noé et sur ses enfants, pour le renouvellement de l'humanité sauvée : *Benedixit Noe et filiis ejus : Crescite*.

Témoins, toutes les bénédictions répandues sur Abraham, sur Isaac, sur Jacob, et, d'âge en âge, sur tous les justes de l'Ancien Testament : elles furent toujours un accroissement de prospérité et de grâce.

Dans la loi nouvelle, Jésus-Christ bénit le pain et le vin, et cette bénédiction puissante fait l'Eucharistie.

C'est encore en bénissant ses Apôtres, au jour de son ascension, qu'il les quitte, crée l'apostolat et envoie ces douze hommes prêcher avec puissance l'Évangile de la vie à toute créature : *Benedicens eis, elevatus est*.

Enfin, l'Église de Jésus-Christ ne se montre la mère de tous les enfants de Dieu, et ne leur donne la vie, qu'en les bénissant au nom de son immortel Époux.

Telle est la bénédiction divine.

En quelque lieu des divines Écritures que je la considère, je la trouve toujours fécondante, toujours œuvre de puissance et source de vie naturelle ou surnaturelle.

Et voilà la profonde raison pour laquelle il n'y a que Dieu, auteur de la vie, qui bénisse par lui-même ou par ses ministres ; et après Dieu, les pères dans leurs familles.

Et de là vient aussi le haut prix que dans ces anciennes et

vénérables familles patriarcales, les enfants mettaient toujours à la bénédiction de leur père¹. C'était pour eux la plus riche part de l'héritage paternel, et comme un sacrement par lequel Dieu leur transmettait les bénédictions qu'il avait versées sur leurs aïeux, et les faisait héritiers des antiques promesses².

Qui oserait dire que la bénédiction paternelle, sous la loi de grâce, ait perdu sa puissance ? Pour moi, je ne le pense pas : je pense que la vie, que la conservation des races et la prospérité des familles y peuvent trouver aujourd'hui encore la même divine assurance ; et de plus, selon l'esprit et le caractère de la grâce évangélique, je crois qu'il en sort plus abondamment qu'autrefois une grâce surnaturelle pour produire, accroître et perpétuer dans les familles chrétiennes non-seulement la vie, mais, ce qui est plus précieux encore, la bonne vie, et le trésor héréditaire des vertus domestiques et des espérances célestes.

Et en effet, lorsqu'un père, digne de ce nom, bénit son fils, il sent bien qu'il fait là une grande chose, une chose divine ; qu'il est le représentant de Dieu même, ou plutôt que c'est Dieu en lui qui bénit son enfant ; que sa bénédiction n'est pas seulement un vœu, une espérance, mais que,

1. Il faut voir, dans la Genèse, les bénédictions patriarcales : *Benedicat mihi anima tua*, dit Jacob à Isaac.

Benedicat tibi anima mea, antequam moriar, dit Isaac.

Dixit ad eum : Accede ad me, et da mihi osculum, fili mi.

Accessit et osculatus est eum. Statimque ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, benedicens illi, ait : Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus.

Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini.

Et serviant tibi populi, et adorent te tribus : Esto dominus fratrum tuorum, et incurventur ante te filii matris tuæ ; qui maledixerit tibi, sit ille maledictus ; et qui benedixerit tibi, benedictionibus repleatur. (Genèse. XXVII, 26, 27, 28, 29.)

2. *Benedictiones patris tui confortatæ sunt benedictionibus patrum ejus. (Gen., XLIX, 26.)*

par une vertu secrète elle fait le bien qu'elle dit, et transmet la grâce qu'elle souhaite.

Il sent en un mot qu'il bénit avec puissance autant qu'avec amour.

Oui, en ce moment solennel, où un père lève ses mains sur son fils pour le bénir, il sent que, comme Dieu avait disposé de lui pour donner par lui la vie à cet enfant, lui, à son tour, dispose en vérité, quoique avec dépendance et par emprunt, de la vertu et des biens de Dieu; en effet, les desseins d'en haut se soutiennent toujours; après l'avoir fait père, Dieu le fait encore aujourd'hui le ministre et le dispensateur de sa puissance, pour verser sur cet enfant et sur sa race les grâces qui font la prospérité du temps et préparent le bonheur de l'éternité. Et ce grand et sublime ministère de la bénédiction, un père le remplit sans s'étonner, le trouvant aussi naturel, pour ainsi dire, qu'il est divin; tant il sent que Dieu, en le faisant père, s'est obligé à lui, s'est fait, si je puis me servir de ce mot, son engagé, et lui a donné quelque chose de sa plus haute puissance pour la vie et pour la mort. Et n'est-ce pas ce que Dieu dit expressément : *Honore ton père et ta mère... afin que leur bénédiction demeure sur toi... et que ta vie soit longue et bonne sur la terre*¹ : comme s'il voulait par là faire entendre aux enfants que le même père et la même mère, qui ont pu leur donner la vie en les engendrant, peuvent aussi la leur prolonger en les bénissant.

Et toutefois, chose remarquable! quelque naturel que soit chez un père le droit de bénir ses enfants, cette fonction néanmoins est si haute et a quelque chose de si divin, que le paganisme et l'ancienne philosophie ne paraissent pas l'avoir soupçonné. Comme je l'ai déjà fait observer, la vraie

1. *Honora patrem tuum et matrem tuam... ut superveniat tibi benedictio ab eo... et sis longævus super terram* (Exod., xx, 12; Eccli. III, 10.)

religion seule a élevé l'autorité paternelle jusqu'à la puissance de la bénédiction.

Les plus sublimes inspirations du génie antique ne montèrent jamais jusque-là.

Virgile et Homère, qui sont allés si haut, ne se sont pas élevés jusqu'à la pensée même de la bénédiction paternelle.

Les paroles d'Hector à son fils entre les bras d'Andromaque sont héroïques. Il ne bénit pas son fils.

Priam, le plus sublime des pères dont l'antiquité ait peint le caractère, Priam n'avait pas béni Hector avant le combat.

Enée emporte son vieux père sur ses épaules, des ruines de Troie. Son père en mourant, ne le bénit pas.

Chez l'ancien peuple de Dieu au contraire, et chez tous les peuples chrétiens, dans les temps de foi, un père ne manquait jamais de bénir ses enfants avant de mourir.

Et aujourd'hui encore, quoique le sentiment de la dignité paternelle soit tristement affaibli dans les âmes, on demande, on reçoit encore, avec respect, la bénédiction d'un père. Il y a encore des pères qui bénissent avec religion leurs fils et leurs filles.

Combien de fois n'ai-je pas vu, à la veille d'une première communion, une mère pieuse amener son fils, sa fille, aux pieds de leur père, et lui demander de les bénir ! Et souvent aussi j'ai vu, avec attendrissement, cette bénédiction découlant du cœur et des lèvres d'un père sur ses enfants, remonter au cœur paternel, et devenir pour lui-même la bénédiction de Dieu.

Non : Dieu ne passe pas vainement entre un père, et une mère, et leurs enfants ; et la bénédiction, c'est Dieu qui passe.

Un père d'ailleurs ne bénit jamais ses enfants, sans éprouver une de ces vives émotions qui saisissent et remuent le cœur jusqu'en ses profondeurs par tous les plus puissants sentiments. L'émotion est plus vive encore chez ceux qui se

sentent moins dignes d'une fonction si pure : la chose divine qu'ils font les émeut jusque dans ces dernières retraites de l'âme où se fait le contact du cœur avec Dieu. J'en ai vu me refuser obstinément de bénir leur fils, s'écriant : *Je ne puis pas ! je ne puis pas !* — Puis, cédant enfin à ma voix, après cette bénédiction donnée, j'ai vu couler de leurs yeux des larmes qui ne pouvaient plus tarir.

Oh ! oui : Dieu est admirable dans ses voies, et il a préparé à ses créatures, pour revenir à lui, les invitations les plus inattendues, et les retours les plus doux !

Cette religion de la bénédiction paternelle est encore si avant dans les âmes, que si un père, à sa dernière heure, l'a refusée à un fils coupable, l'épouvante se répand aussitôt dans toute la famille consternée ; le désespoir brise le cœur du malheureux enfant, et jusqu'à son dernier soupir sa vie lui semblera maudite, et il craindra que ses enfants ne soient maudits à cause de lui.

De là vient aussi que pour un bon fils, la douleur de n'être pas au lit de mort de son père, et de ne pas recevoir de sa main défaillante la bénédiction suprême, est inconsolable.

Aussi en a-t-on vu, et en voit-on encore, qui traversent les mers pour revoir une dernière fois celui de qui ils ont reçu la vie, et pour lui demander une dernière bénédiction sur eux et leurs jeunes fils.

Et quand des enfants ont eu le malheur de perdre leur père dès le premier âge, et avant même d'avoir pu le connaître, s'ils furent assez heureux pour recevoir du moins la bénédiction paternelle, à cette heure suprême, il n'y a dans la famille qu'une voix pour dire avec consolation et espérance sur l'orphelin : Son père l'a béni avant de mourir !

Et surtout si ce père était un homme de grande vertu ; si ses dernières heures ont été remplies pour lui-même des bénédictions de Dieu ; oh ! alors, la confiance est grande, on

croit à la puissance de cette dernière bénédiction, comme à la bénédiction de Dieu même.

Et ce n'est pas ici une opinion vaine : c'est l'expression d'un sentiment profond, impérissable dans le cœur des hommes ; c'est le témoignage de la haute vérité que nous venons d'établir, à savoir : que le père est, dans sa famille, le représentant même de Dieu et le premier ministre de sa puissante et bienfaisante autorité.

CHAPITRE IV

La Mère.

Et maintenant, qu'ajouterai-je pour expliquer plus particulièrement ce qu'est une mère, et dire quelle est la douce et pure splendeur de la dignité maternelle ?

On comprend d'abord que la mère participe éminemment à toutes les prérogatives du père, et que sur son front et dans son regard brille avec un touchant éclat le reflet de la puissance et de l'autorité paternelle.

Mais je vais plus loin : tout cela en elle a quelque chose, sinon de plus grand, peut-être de plus auguste. J'y découvre, en effet, *ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé* que le travail ajoute à la vertu.

J'y trouve, dans une extrême tendresse, l'amour le plus patient et le plus fort ; et enfin, avec le dévouement sans bornes, la douleur expiatrice.

Oui : même après avoir prononcé le nom d'un père, si je demande maintenant : Qu'est-ce qu'une mère ? il faut répondre :

Une mère ! c'est, dans sa grandeur plus modeste, mais

non moins divine, ce qu'il y a de plus vénérable, de plus généreux, de plus doux sur la terre.

Une mère! c'est-à-dire cette faible et sublime créature, choisie par le plus merveilleux des privilèges, et associée si intimement au Dieu du ciel, pour porter dans son sein et nourrir de son lait des êtres mystérieux destinés à posséder un jour ce Dieu lui-même, dans la gloire de son éternité;

Une mère! ah! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte : cette couronne descend des cieux, c'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu : et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur que celui des rois.

Demandez à cette mère si elle échangerait son heureuse maternité contre les plus hautes fortunes, contre une des couronnes de la terre.

De là vient que les saintes Écritures ont un si magnifique langage¹, lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, et cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

Et tant de biens, cette faible femme les puise sans effort dans les simples inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait à part; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

Mais qu'est-ce donc que cet amour maternel? qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance? qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges?

1. Lisez, au chapitre vii de l'Écclésiastique, l'admirable abrégé des devoirs et des vertus de la famille; — au chapitre xxxi des Proverbes, le portrait de la femme forte; et encore le chapitre xxvi de l'Écclésiastique, et les chap. ii et v de la première Épître à Timothée, etc., etc.

Même depuis le péché, les joies de cet amour sont si pures, si ineffables, que le Fils de Dieu, le Saint des Saints, nous présente comme l'image la plus vive des joies célestes et éternelles.

Votre cœur, dit-il, se réjouira comme le cœur d'une mère; et nul ne vous ravira votre joie. -- Lorsqu'une mère donne le jour à un fils, sa peine est grande, elle souffre de pressantes douleurs. C'est la malédiction d'Ève qui pèse sur elle. Mulier cum parit, tristitiam habet¹. L'heure de son douloureux travail est venue! Venit hora ejus. Mais lorsque son fils est né, lorsqu'elle l'a mis au monde, non meminit pressuræ, elle ne se souvient plus, de ses angoisses, tant sa joie est vive et profonde.

Indépendamment de ces graves et belles paroles de l'Évangile, il paraît bien que c'est une joie incomparable, la joie la plus douce et la plus noble, une joie pleine de majesté et de mystère.

Il est bien remarquable qu'Ève, si récemment maudite, Ève si coupable et si malheureuse, s'écrie avec joie en enfantant son premier-né : *J'ai mis un homme au monde! Dieu m'a donné un fils! Possedi hominem per Deum.* Elle sentit que c'était un retour de la bénédiction de Dieu.

Et saint Paul, longtemps après, n'ignorait pas le secret de cette joie de notre première mère, lorsqu'il écrivait à la lumière de l'Esprit-Saint : *La femme se sauvera en mettant des enfants au monde; Mulier salvabitur per filiorum generationem.*

Aussi, parmi les tendresses de la terre, il n'en est point qui ait quelque chose de vénérable et de céleste comme l'amour maternel. Je le dis sans hésitation : c'est ici-bas le plus pur amour! Mères chrétiennes, ne craignez point que vos enfants usurpent dans vos cœurs la place que Dieu s'est ré-

1. JOAN., XVI. 21.

servée. Aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les donna ; aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les conserve ; aimer vos enfants, c'est aimer ces âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang.

Quand vous êtes séparées de ces enfants si chers, vous aimez Dieu qui vous les garde en son sein paternel, à travers les nuages d'une séparation douloureuse, au milieu des combats, ou parmi les orages des mers. Et quand ils vous sont rendus, c'est à Dieu encore que s'adressent votre reconnaissance et vos transports, votre saisissement de cœur et votre joie.

Que dis-je ? cet amour est si admirable ; il a quelque chose de si profond, de si divin ; il découle si sensiblement du cœur de Dieu même, et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains : du moins, Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi, dit-il, comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant ; je vous consolerais, je vous porterai, je vous allaiterai dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère*¹.

Le Créateur a tant fait pour le cœur des mères qu'il a craint, si j'ose le dire, qu'on ne s'y trompât : une sorte de jalousie s'est emparée de lui, et il a affirmé plusieurs fois qu'il était encore meilleur que la plus tendre mère. Et de là, l'expression suprême de sa tendresse, et le dernier effort de son amour pour nous persuader :

*J'aurai compassion de vous plus qu'une mère*².

Ou plutôt, l'amour des mères est tellement le dernier

1. *Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos : ad ubera portabimini... super genua blandientur vobis... lac sugetis... gaudebit cor vestrum* (ISAÏE, LXVI, 12, 13, 14.)

2. *Miserebitur tui magis quam mater !* (Eccli., iv, 11.)

terme ici-bas de l'amour fini, qu'au delà c'est le divin qui commence; en sorte que quand Dieu nous veut faire entendre l'infinité de son amour envers nous, il ne nous l'explique pas autrement qu'en nous disant qu'il nous aime plus qu'une mère.

Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas de pitié pour le fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Non. Eh bien! quand même elle, votre mère, vous oublierait, moi, je ne vous oublierai jamais¹.

Quand Jésus-Christ, avant de réprouver Jérusalem, voulut justifier cet oracle de sa colère, il s'écria : *Jérusalem! Jérusalem! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme la poule qui rassemble ses poussins... et tu ne l'as pas voulu²!* J'ai été pour toi comme une mère, et tu m'as repoussé! Ayant dit cela, le Sauveur crut avoir tout dit.

C'était ce souvenir des paroles de Jésus-Christ qui inspirait à Fénelon cette exclamation célèbre : *O pasteurs d'Israël, élargissez vos entrailles, soyez pères; ce n'est pas assez : soyez mères!*

Aussi, ce nom si vénérable et si tendre, c'est le seul qu'ait pris sur la terre l'immortelle Épouse du Fils de Dieu, et nous disons avec une pieuse confiance : *Notre mère la sainte Église.*

Et lorsque, dans un jour encore voisin de nous, et qui marquera parmi les plus mémorables journées de nos dernières assemblées parlementaires, un éloquent orateur s'écria tout à coup : *L'Église, c'est plus qu'une femme, c'est une mère!* le soudain saisissement qui s'empara de l'auditoire transporté, ne montra-t-il pas, avec une éclatante évidence,

1. *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* (ISAÏE, XLIX, 15.)

2. *Jerusalem! Jerusalem! quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti!* (MATTH., XXIII, 37.)

tout ce que ce nom sacré a de puissance pour émouvoir et fléchir les cœurs?

Ajouterai-je enfin que l'amour des mères est le plus généreux, le plus désintéressé de tous les amours?

Pour moi, qui, en admirant cet amour, ai dû souvent lutter, dans l'œuvre de l'Éducation, contre ses aveuglements et ses faiblesses, je dois dire que son désintéressement du moins m'a toujours offert et offre encore à mon admiration quelque chose qui serait inexplicable, s'il n'était divin.

Un jour, on a trouvé dans un de ces obscurs réduits de Paris, au dernier étage d'une maison reculée, une femme et un enfant. L'enfant vivait encore..., mais la femme était morte à côté de lui. Et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes, et qu'elle avait présenté, mourante, au pauvre enfant, attestait que le dernier soupir de son cœur, le suprême effort de sa vie, son dernier regard avait été pour le fils de ses entrailles. Cette malheureuse et sublime créature était une mère.

Et maintenant, que dire des douleurs de la dignité maternelle? Elles sont ineffables comme ses joies. Quand cette couronne se brise ou se flétrit, quand une jeune et tendre fleur en est arrachée, quand cette douceur se change en amertume, quand cette joie, qui avait fait oublier de si étranges angoisses, est refoulée, trahie; quand la pauvreté, l'abandon ou la mort viennent fondre sur cette mère, et lui ravir ce qu'elle a de plus cher au monde, oh! alors, il se fait un profond silence dans cette âme, un silence de désolation: sur ce front découronné passent des nuages sombres qui semblent cacher des foudres, et puis bientôt la tempête éclate.

Une voix a été entendue dans Rama, c'étaient des pleurs et des cris; c'était Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus: Noluit consolari, quia non sunt. (S. MATTH., II, 18.)

N'était-ce pas aussi aux pieds de son fils expirant qu'une

mère s'écriait autrefois : *O vous tous, qui passez sur ce chemin, arrêtez-vous un moment; considérez, et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur ! O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.* (JEREM., Lam., I, 12.)

Voilà bien le cri d'une mère dont on a enlevé le fils, dont les entrailles sont déchirées,

Non : rien n'est plus auguste et tout à la fois plus tendre et plus terrible que ce cri de la douleur maternelle ! Je l'ai entendu quelquefois. Il est vénérable, il est redoutable ; il a une majesté qui étonne et un éclat qui déchire ; c'est un sanglot de l'âme qui domine et qui saisit, qui pénètre et qui brise. Il n'y a pas de créature si sauvage, ni de férocité si extrême qui ne cède à ce cri. La plus humble des femmes devient une lionne quand on lui arrache son enfant : *Mater tua læna*¹.

« Rends-moi mon fils, » disait au lion de Florence dans le transport de sa douleur et à genoux, une mère éperdue ; et le lion, saisi, épouvanté, déposa l'enfant aux pieds de sa mère !

Ce cri vient d'une douleur si étrange, d'une si profonde et si irrémédiable douleur, que je n'en saurais révéler ici tout le mystère.

Je n'en dirai qu'une chose, laquelle m'est enseignée par les saintes Écritures, par ces mêmes livres qui m'ont appris la noblesse primitive de la compagne de l'homme, et puis sa chute, et même après sa chute, les grandeurs et les joies de la dignité maternelle.

Il est évident, — et c'est là ce qui fait définitivement la dignité supérieure de la mère ici-bas, — il est évident que la mère est destinée à une souffrance expiatoire et sacrée. Elle est grande, parce qu'elle souffre. Et si, en la voyant, je suis saisi d'une religieuse émotion, c'est que toutes les douleurs

¹. EZECH., XIX, 2.

les plus cuisantes de la terre sont pour elle ! De tous les coups qui devaient fondre sur la nature humaine et la mettre en poudre, le coup le plus terrible est tombé sur la mère de l'homme : c'est elle que les angoisses de la vie et les menaces de la mort atteignent la première. C'est à elle que les peines les plus amères de l'humanité se font d'abord sentir, et cela souvent dans la plus vive, dans la plus heureuse jeunesse : c'est à elle qu'il a été dit : *Tu les enfanteras dans la douleur : In dolore paries filios*¹.

Mais ce n'est pas tout : ces enfants dont la naissance lui a coûté si cher, c'est aussi dans la douleur que le plus souvent elle les élève : ils ne sauront jamais ce que les deux premières années de leur vie ont imposé, et la nuit et le jour, de sollicitudes à leur mère. Enfin, après les avoir élevés, elle les voit quelquefois, contre l'instinct de la nature, tomber sous ses yeux et mourir avant le temps, et c'est pour elle la douleur des douleurs ! Et alors elle pousse ce cri, ce cri d'une amertume si profonde, d'une angoisse si extrême que rien ne peut en redire l'accent !

Appelé souvent, par mon ministère, à consoler les douleurs humaines ; j'ai rencontré celle-là sur la terre : je n'ai presque jamais pu la consoler ; je n'osais même pas l'entreprendre. Il paraît bien qu'il n'y a que le ciel où cette douleur s'efface. Il paraît qu'il y a, dans le cœur et dans les entrailles des mères, je ne sais quoi que Dieu sait, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé. Il reste là un déchirement qui ne se peut guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu'est-ce ? je l'ignore : quelque chose de très-mystérieux et peut-être de divin, qui, froissé une fois par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure ; peut-être quelque chose du cœur et des entrailles de Dieu même, de sa tendresse et de sa miséricorde.

1. Gen., III, 16

Ce qui est sûr, c'est que les vives joies de la terre ne le peuvent apaiser.

Ne m'appellez plus Noémi, mais Mara, disait autrefois une femme, une mère, longtemps exilée, dont ses concitoyens fêtaient le retour ; *car le Seigneur m'a remplie d'amertume. J'étais belle autrefois, on m'appelait Noémi ; aujourd'hui appelez-moi Mara ; car le Seigneur m'a enlevé mes enfants¹ !*

Et qu'on ne demande pas : Mais pourquoi donc tant souffrir dans une dignité si haute ? pourquoi ces joies mêlées de tant de larmes ? pourquoi des déchirements si profonds dans les entrailles qui nous donnèrent la vie ? — C'est un fait : nous seuls, chrétiens, l'expliquons par la déchéance originelle et par la grande loi de l'expiation ; et, en ce moment, je n'ai voulu qu'une chose : rappeler ce que je sais des vraies grandeurs de la mère de l'homme.

Qu'on raisonne tant qu'on voudra sur ces graves objets, c'est encore un fait que, depuis les abaissements de notre nature, une grande douleur patiente, et debout, est ici-bas la grandeur la plus digne de ce nom, la seule qui ait une dignité supérieure, devant laquelle tout se prosterne. Eh bien ! je le dois ajouter : cette grandeur, l'homme n'en est pas souvent capable ; la femme, au contraire. Quand la foudre éclate et vient frapper une famille dans un fils bien-aimé, dans une fille chérie, combien de fois j'ai vu cela ! l'homme, le père, succombe annéanti : la femme, la mère, est brisée ; mais elle résiste ; on voit qu'elle est faite pour souffrir, qu'elle en a une science profonde, et que, selon l'admirable parole des saints Livres, on lui a appris tous les secrets de l'infirmité et de la douleur : *Sciens infirmitatem* ²

1. *Ne vocetis me Noemi, sed vocate me Mara ; quia amaritudine valde me replevit Omnipotens. Egressa sum plena, et vacuum reduxit me Dominus. Cur ergo vocatis me Noemi, quam Dominus humiliavit, et afflicxit Omnipotens ?* (Ruth., 1, 20 et 21.)

2. Isaïe, VI, 33.

Il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

Alors, toute la majesté même d'un père disparaît et s'efface devant la dignité de la douleur maternelle ; et pour moi, en contemplant cette douleur, je compatissais sans doute, mais j'honorais encore plus ; je respectais avec attendrissement les plus héroïques, les plus hautes, les plus réparatrices, j'ai presque dit les plus divines infortunes de l'humanité.

C'est dans de tels moments que j'ai senti pourquoi, lorsque le Dieu d'éternelle bonté apparut sur la terre, et voulut manifester les tendresses de son cœur aux enfants des hommes, il ne sut que se comparer à une mère ! J'ai compris pourquoi il fit plus, et voulut s'en donner une, et prononcer lui aussi ce nom sacré ; et nous bénissons chaque jour celle dont il reçut le jour, qui éleva son enfance et qui le pressa, mort, sur son sein.

Chose admirable ! la Vierge que le Fils de Dieu se choisit pour mère dut être avant tout la vierge de l'amertume et la mère des douleurs. Tel fut son nom ; telles furent ses destinées et sa grandeur. Il fallait une douleur maternelle au Calvaire. Tant il est vrai que la nouvelle Ève, la femme évangélique, doit porter en son âme, dans une profondeur inépuisable, un abîme de patience, et dans sa vie un poids sublime de tristesse qui fait de la mère de l'homme la douloureuse et incomparable splendeur de l'humanité !

Et qu'on ne me reproche pas de venir attrister ici la gloire et les joies de la dignité maternelle. Non : les femmes, les mères chrétiennes me comprendront, et bien qu'il y ait ici-bas des épines entrelacées aux joyaux de cette glorieuse couronne, c'est pour cela même que la femme évangélique la porte avec joie : elle en chérit les douleurs aussi bien que les gloires : cette parure douloureuse lui va bien et la puri-

fié; elle sent que de là viennent les droits sacrés qu'elle possède à la vénération et à l'amour de ses enfants, aux respects de leur père, et au secours de Dieu.

Et n'est-pas pour cela, enfin, que le Dieu du ciel et de la terre, le Père céleste, a adressé aux fils de l'homme des exhortations si vives, et a consacré pour eux, dans un langage si simple et si profond, si touchant et si fort, les droits de la dignité et de la douleur maternelles.

Mon fils, honore ton père, et N'OUBLIE JAMAIS LES GÉMISSEMENTS DE TA MÈRE : Honora patrem tuum et GEMITUS MATRIS TUÆ NE OBLIVISCARIS ¹.

Écoute; ô mon fils, les paroles de ma bouche, et place-les comme un fondement dans ton cœur : Tu environneras ta mère de respect et d'honneur tous les jours de sa vie; car tu ne dois jamais oublier tout ce qu'elle a souffert pour toi, lorsqu'elle te portait dans son sein. Audi, fili mi, verba oris mei et ea in corde tuo quasi fundamentum construe : Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus ²; *memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.*

Et enfin : *Si tu honores ta mère, c'est comme si tu amassais des trésors dans ton cœur : Et sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam* ³.

Et que dire encore de cette extraordinaire puissance que Dieu a placée entre les mains des pères et des mères :

Les maisons des enfants s'élèvent par la bénédiction du père... mais la malédiction de la mère les arrache jusqu'aux fondements.

Benedictio patris format domos filiorum... maledictio matris eradicat fundamenta ⁴.

Que dire de ces dernières paroles et de cette formidable différence?

1. Eccli., VII, 29. — 2. Tobie, IV, 2. — 3. Eccl., III, 5. — 4. Eccl., III, 11.

Ah ! c'est que la mère, c'est l'amour : elle bénit, bénit toujours ; et puis la vie de ses enfants lui a coûté plus cher. Mais quand cette vie, pour laquelle elle eût donné la sienne, se retourne contre elle, quand cet amour est vaincu et vient à maudire, c'est effroyable : il déracine, il tue : *Maledictio matris eradicat.*

Voilà pourquoi je disais souvent : Mes enfants, le sachant et le voulant, ne faites pas pleurer vos mères !

Mais laissons ces tristes pensées. Grâce en soient rendues au ciel, il se rencontre souvent ici-bas un meilleur et plus doux spectacle ; et c'est une consolation pour moi de le mettre en finissant sous les yeux de mes lecteurs : c'est celui que nous offrent les familles chrétiennes, celui que nous présentent les saints Livres eux-mêmes, lorsqu'ils nous montrent les fils de la *femme forte* se lever avec transport, se presser à l'envi autour de leur mère, admirer sa vertu, sa sagesse, sa grandeur, et publier hautement qu'elle est bienheureuse ! *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt* ¹.

Les filles de Juda, ravies d'admiration, se levèrent aussi, dit le Prophète, joignirent leurs louanges à celles de cette glorieuse famille et s'écrièrent : Oui, les grâces sont trompeuses, la beauté est un éclat vain et fragile ; mais votre sagesse et vos vertus, ô heureuse mère ! méritent seules une louange immortelle.

Son époux, heureux et fier de sa noble et sainte compagne, et partageant le respect de ses fils et de ses filles pour leur mère ; se lève à son tour, et lui, dont le cœur s'était tant de fois reposé sur elle avec bonheur, s'écrie : *Vous avez surpassé toutes les femmes par vos vertus* ² ! *Tu supergressa es universas* !

Oui ! vous étiez un trésor digne d'être recherché jusque

1. *Prov.* xxxi, 28. — 2. *Prov.*, xxxi, 29.

dans les terres les plus lointaines; car depuis que vous êtes parmi nous, *tous les jours de votre vie, vous avez fait le bien, et jamais le mal*¹.

Je suis heureux d'achever ce tableau par ces paroles inspirées de la sagesse divine.

Telle est donc la gloire de la dignité maternelle! telle est la félicité pure de la famille humaine, sous les auspices et la protection de l'autorité divine.

Tel est un père, telle est une mère : belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l'amour, d'où naissent, dans une fécondité sans tache, la vie, la sécurité, la joie, la douce paix, la noble abondance, la pieuse harmonie des vertus au foyer domestique, et enfin la grande loi du respect!

CHAPITRE V

Quelques réflexions sur les droits et les devoirs de l'autorité paternelle et maternelle.

LA PREMIÈRE ÉDUCATION : LES PARENTS DOIVENT Y TRAVAILLER
EUX-MÊMES.

I

Ce n'est pas seulement pour donner la vie à leurs enfants que Dieu fait entrer un père et une mère en participation de sa puissance, de sa sagesse et de son amour : c'est aussi, c'est surtout pour élever la vie qu'ils leur ont donnée, et

1. *Reddet ei bonum, et non malum omnibus diebus vitæ suæ.* (Prov., xxxi, 12.)

pour former en eux toutes les nobles facultés qui constituent la nature et la dignité humaine.

Il faut donc le poser ici en principe : le premier droit, le premier devoir d'un père, d'une mère, c'est d'élever selon Dieu l'enfant qu'ils ont reçu de lui.

C'est par là que l'Éducation physique, intellectuelle et morale est non-seulement l'œuvre humaine la plus haute qui se puisse faire, mais la continuation de l'œuvre divine en ce qu'elle a de plus noble et de plus grand, qui est la création des âmes.

Dieu ne semble point avoir donné de part au père et à la mère dans la première création de cette âme; mais dans l'Éducation, qui en est comme une seconde création, Dieu leur réserve la part la plus belle : il les fait les ministres visibles de sa Providence.

D'où l'on doit conclure que les parents sont les premiers maîtres, les *instituteurs naturels*, les *instituteurs nécessaires* et providentiels de leurs enfants.

Les parents ont, pour présider à l'Éducation de leurs enfants, une autorité semblable à l'autorité de Dieu même, l'autorité de *l'auteur*, du créateur sur son ouvrage, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce qu'il y a de plus haut dans l'autorité divine.

Ceux que je nommerai les *instituteurs secondaires*, les *instituteurs délégués* de la jeunesse, ceux-là mêmes que la vocation la plus généreuse et un choix honorable dévouent à l'œuvre de l'Éducation, n'y ont aucun droit naturel : ils ne peuvent être associés à l'autorité, à la sollicitude paternelle et maternelle que par le père et la mère.

Ils n'ont et ils ne peuvent évidemment avoir qu'une autorité transmise et empruntée : empruntée de ceux à qui elle appartient naturellement par un droit primitif, et transmise aussi par eux. Et de là vient que nulle puissance humaine ne peut imposer un instituteur à un enfant malgré

son père et sa mère. Il y aurait dans cette contrainte quelque chose qui blesserait la nature.

Ces grands principes, j'aimais à les redire nettement aux enfants même que j'élevais : « C'est de vos parents et de Dieu que j'ai reçu le droit d'élever votre enfance, leur disais-je ; mais ce droit, vos parents l'ont reçu immédiatement de Dieu et de Dieu seul.

« Notre autorité sur vous est passagère ; bientôt nous n'en aurons plus d'autre que celle de notre affection et de votre reconnaissance ; l'autorité de vos parents est inaliénable. « Nous pouvons cesser de nous dévouer à votre Éducation : eux, jusqu'à leurs derniers jours, vous doivent leurs leçons, et jusqu'à la fin aussi vous devrez les écouter avec respect.

« En un mot, ici même, dans tout le cours de votre Éducation, vos premiers maîtres sont vos parents, et, si vous êtes dociles à nos enseignements, vos parents demeureront toute votre vie vos instituteurs les plus vénérés et les plus chers. »

J'ai toujours été si pénétré de ces principes, que je crus devoir un jour éloigner du Petit Séminaire de Paris un jeune homme que j'aimais, et qui m'avait toujours aimé et respecté, mais qui, dans une même année, avait manqué deux fois, et gravement, de respect à sa mère. N'ayant pu le corriger, je ne me sentis pas le droit de continuer son Éducation.

Un père et une mère sont donc les premiers et immédiats coopérateurs de Dieu dans l'Éducation de leurs enfants. C'est avec Dieu qu'ils s'emploient de concert à cette grande tâche ; avec Dieu, qui leur laisse d'ailleurs toute la douceur et toute la gloire du travail : il fait plus qu'eux ; il fait presque tout, mais il se cache. Il veut que leurs enfants leur doivent non-seulement la vie, la santé, les biens de la fortune, mais encore la vertu, la sagesse, la science même de la vie et la piété.

Car voilà les saintes richesses qu'un père et une mère donnent à leurs fils et à leurs filles : voilà la haute et belle œuvre que les parents sont chargés d'accomplir en ces jeunes âmes, dans les diverses phases de leur Education, depuis leur naissance jusqu'à leur entrée dans le monde, et jusqu'à leur parfait affermissement dans la vertu ; mais particulièrement pendant ces premières années, où il est ordinairement nécessaire et toujours si convenable que des enfants croissent et s'élèvent sous les yeux de leur père et de leur mère.

II

C'est donc un grand jour, dans la vie de deux époux vertueux, que celui où, par la puissante bénédiction de Dieu, ces deux êtres qui n'étaient, il y a quelques moments, qu'on me permette ce langage, qu'un homme et une femme vulgaires, deviennent un père et une mère !

En ce jour, ils reçoivent leur auguste mission du ciel même, et prennent charge d'âmes.

Mais s'ils fléchissent sous le poids des devoirs que ces grands noms leur imposent ; si la vie mondaine, si le plaisir, si la frivolité de leurs goûts et de leurs pensées, si la légèreté de leur caractère, si des causes plus déplorables encore les empêchent d'occuper dans l'Education de leurs enfants la place qui leur convient essentiellement, alors il se rencontre là une déchéance morale, un abaissement des plus grandes choses, dont on ne saurait trop déplorer le désordre et le malheur.

J'ai dit assez haut ce que je pense des droits de l'autorité paternelle et maternelle, pour être autorisé à parler de ses devoirs. J'en parlerai donc avec netteté, avec franchise ; et, sans tout dire, car le sujet est immense, j'indiquerai du moins ce qui est ici principal.

Le premier devoir d'un père et d'une mère, c'est d'étudier

la grandeur même de leurs droits et de leurs obligations, et d'y réfléchir sérieusement devant Dieu.

Leur second devoir, c'est de travailler par eux-mêmes à l'Education de leurs enfants, surtout à l'Education première, et de ne pas les éloigner trop tôt de la maison paternelle.

Le troisième, c'est, quand l'heure de l'Education publique est venue, de coopérer toujours eux-mêmes et avec soin à cette Education.

Enfin, après l'Education classique achevée, le quatrième devoir des parents, c'est de présider à cette grande et dernière Education de la jeunesse qui couronne et achève toutes les Educations précédentes, et fait l'entrée dans la vie : devoir le plus sérieux peut-être et le plus difficile de tous, dans lequel les parents ne peuvent être suppléés par personne.

Il va sans dire que je ne parle point ici des leçons de détail, et en particulier des bons exemples, des bons conseils que les parents doivent constamment à leurs enfants. J'en ai parlé déjà, j'en parlerai encore, mais ailleurs. En ce moment, je ne fais qu'indiquer les grands principes et les grandes pratiques.

III

Et d'abord, n'est-il pas manifeste que si Dieu a voulu associer le père et la mère à sa providence suprême dans l'œuvre de la création; s'il a daigné les élever à l'autorité la plus haute, pour travailler de concert avec lui à une œuvre plus excellente encore, qui est l'Education des âmes, n'est-il pas manifeste qu'honorés par Dieu lui-même d'une telle dignité, ils doivent avoir les premiers l'intelligence des droits qu'elle leur donne et des devoirs qu'elle leur impose; l'intelligence des profonds desseins de Dieu sur ces jeunes et nobles créatures! Autrement ils travailleraient à cette œuvre en aveugles.

Mais, ils me permettront de le leur dire, pour comprendre de telles choses, de tels devoirs, dans toute leur étendue, dans leur sainte élévation et dans leur profondeur, la science superficielle du monde ne suffit point; la joie d'être père, le bonheur d'être mère ne suffisent même pas davantage. Il faut une étude sérieuse, des réflexions attentives et toutes les lumières élevées, qui ne se trouvent bien que dans la paix d'une vie intérieure, recueillie loin de la dissipation mondaine.

La première pensée qui doit saisir et fixer l'attention d'un père et d'une mère, dès la naissance de leur fils, c'est la pensée de son Education : c'est la perspective du grand devoir qui naît pour eux, de travailler tout d'abord à élever cet enfant, et à former son esprit et son cœur.

Je dis tout d'abord; car le jour même où un enfant ouvre ses premiers regards à la vie et fait entendre ses premiers cris, son Education commence.

L'œuvre de l'Education commence même plus tôt pour une mère.

Avec quel respect religieux une femme chrétienne porte en son sein, comme dans un sanctuaire béni de Dieu, la grâce qu'elle a reçue de lui! avec quelle mystérieuse confiance en la bonté divine, avec quelle ineffable sollicitude elle pense à cette jeune âme qui touche de si près à la sienne, et à ce faible corps qui ne fait encore qu'un avec elle-même! quel amour et quels pieux ménagements pour cette nouvelle et seconde vie qu'elle sent en elle! quelle gravité sainte, quelle délicatesse, quelle réserve, quelle sagesse, quel calme de toutes les passions, afin que la vie de cet enfant se forme sans secousse violente dans la profonde paix d'une âme tranquille, afin qu'un sang doux et pur circule dans ses veines, et qu'il soit ainsi prédisposé autant que possible à des mœurs paisibles et vertueuses!

Fénelon était bien dans ces pensées lorsqu'il disait que les

enfants maltraités dans leur plus jeune âge, et cela se peut dire aussi du temps qui précède la naissance, deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie : *leur sang se brûle; le corps encore tendre et l'âme qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal : il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont grands.*

Aussi, combien de fois ne l'ai-je pas dit à des mères chrétiennes, dignes d'entendre ce langage : « Puisque la grande bénédiction divine est en vous, dans ce profond mystère de la maternité reçue de Dieu même, voyez et sentez la dignité de votre vocation, et la grandeur même de votre puissance. Qu'il n'y ait désormais, dans vos pensées et vos sentiments, rien que de noble et de pur. Vous n'êtes plus seule, vous êtes deux. Quand vous priez, quand vous communiez, priez, communiez pour l'enfant que Dieu vous a donné : cherchez ainsi à lui procurer déjà quelque chose de la nourriture céleste. En recevant Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, demandez-lui d'inspirer à ce jeune cœur qui est si près du vôtre et du sien, les germes de la foi, de la grâce et des vertus d'en haut; invoquez souvent Marie, afin que votre enfant sente, par elle, la présence de Jésus, comme autrefois Jean-Baptiste. Priez le divin Rédempteur de le baptiser, pour ainsi dire, à l'avance, dans son infinie bonté, de le préparer du moins, de le conserver par sa providence pour le saint baptême, et de le bénir déjà comme il bénissait autrefois les petits enfants entre les bras de leurs mères! »

Si ces neuf mois ont de grandes fatigues, ah! qu'ils peuvent avoir aussi de grandes douceurs pour les mères selon le cœur de Dieu!

Et puis, lorsque cet enfant vient au monde, lorsque, selon la grande expression de l'Évangile, *natus est homo in mundum*; au milieu des joies maternelles et paternelles, c'est alors que de nouvelles et graves pensées se

pressent dans l'esprit, dans le cœur d'un père et d'une mère !

« Que deviendra cet enfant? *Quis puer iste erit?* Le voilà
 « tombé nu dans nos mains ! mais c'est une âme immortelle !
 « quel sera son avenir ? nous l'ignorons ; mais ce qui est sûr,
 « c'est que les soins que nous prendrons de son éducation
 « décideront cet avenir et sa vie tout entière !

« Ce que nous savons, c'est que nous sommes chargés de
 « l'élever, chargés de former son âme !

« Rien, dans une œuvre pareille, ne peut être abandonné
 « au caprice, à l'aventure, et tout désormais dans notre vie
 « doit y être employé, sacrifié au besoin. Il faut que nous y
 « réfléchissions chaque jour, il faut nous en occuper dès
 « cette heure. »

Non : je ne sais rien de plus solennel que de telles pensées
 et une telle heure dans la vie d'un père et d'une mère !

Voilà donc leur premier devoir ; telle doit être leur première étude, et il faut qu'ils s'y appliquent tout d'abord, sans perdre un moment ; car l'Éducation est un grand art, une science profonde et difficile ; mais précisément à cause des grandes difficultés qui s'y rencontrent, et des années qui passent si vite, il n'y a jamais de temps à perdre. C'est d'ailleurs la science nécessaire de leur état, le devoir impérieux de leur vocation : l'ignorer serait pour eux le plus grand des malheurs, un malheur tout à la fois irréparable et inexcusable ; car rien n'excuse, lorsqu'on ignore ce qu'on pouvait et ce qu'on devait savoir.

Remarquons toutefois que l'efficacité, la puissance des leçons d'un père, d'une mère, est très-indépendante de ce qui se nomme la science et les lettres humaines : ils ont ici un droit et une action d'un ordre bien supérieur.

Ce n'est pas que j'entende leur interdire, pas plus que leur imposer l'enseignement des choses moins hautes de l'Éducation, et les détails de l'instruction scolaire : je dois



seulement faire remarquer que cet enseignement ne leur appartient pas essentiellement, et qu'ils ne sont pas sur ce point les instituteurs nécessaires. Il est en effet manifeste qu'ils n'ont pas toujours reçu de la Providence la mission de dispenser eux-mêmes à leurs enfants les instructions scientifiques ou littéraires dont une tendresse éclairée peut se plaire à enrichir leur jeune âge, à orner leur vie; mais, ce qui est d'un prix incomparable, ils ont par instinct et par expérience le grand savoir de l'Éducation, c'est-à-dire la science de tout ce qui rend une vie honnête, réglée, vertueuse; et voilà surtout ce qu'ils doivent enseigner à leurs fils, à leurs filles.

L'usage de la vie et les progrès de l'âge, naturels et immenses avantages que possèdent toujours un père et une mère sur l'enfant qu'ils ont reçu de Dieu, leur ont providentiellement appris beaucoup de choses que l'enfant ne soupçonne même pas, et que ne sait jamais bien la jeunesse.

Jusque dans les derniers temps de cet âge vénérable où les forces semblent défaillir, on apprend d'un père et d'une mère les véritables maximes de la sagesse, et leurs paroles renferment encore un sens qu'on ne trouve jamais dans les discours des jeunes gens les mieux instruits. Et cela se conçoit : ils ont la sagesse du temps, et la sagesse du temps c'est presque toujours la sagesse de Dieu.

Aussi voit-on l'enfance rendre un hommage instinctif à ce principe, lorsqu'elle s'adresse naturellement à un père, à une mère, pour apprendre si une chose est permise, bonne, utile, honorable; si une autre est défendue, mauvaise ou dangereuse.

C'est là le secret de tant de questions que l'enfant fait comme d'instinct aux auteurs de ses jours, et qu'il adresse rarement à d'autres qu'à eux.

IV

Mais ici ma pensée peut s'élever plus haut encore, et je sens mes regards attirés vers les plus pures révélations de la raison éclairée par la foi.

Les noms de père et de mère sont les premiers qu'un enfant prononce : ces noms sacrés et mystérieux sont la première notion qu'il acquiert, les premiers mots qu'il redit avec intelligence, avec amour, avec confiance. Car, quand il nomme son père, quand il l'invoque, pourquoi le fait-il ? Parce qu'il a l'intelligence de cette puissance paternelle, si secourable à ses besoins, et qui l'élève après l'avoir créé.

Quand il nomme sa mère, quand il tourne vers elle ses regards et son cœur, il a l'intelligence de cet amour, dont nul ne sait mieux que lui la tendresse. Que dis-je ? à le voir interroger, solliciter sa mère, on croirait qu'il a déjà le secret de cette abnégation maternelle qui se compte elle-même pour rien, et son enfant pour tout : il semble comprendre que dans le cœur d'une mère tout est admirable, jusqu'à ses faiblesses.

Il a donc l'intelligence, ou, si on l'aime mieux, le sentiment de la science de son père, de la sollicitude de sa mère, de la sagesse et de l'expérience de tous deux.

Et de là, je le répète, tant de prières, tant de questions qu'il leur fait, et dont les parents s'étonnent quelquefois eux-mêmes, parce qu'ils n'ont pas toujours aussi vive et aussi présente l'intelligence de leurs droits et de leurs devoirs. Dans l'enfant, c'est un instinct providentiel : il sollicite lui-même l'Éducation que Dieu veut qu'on lui donne.

Et qu'on ne s'y trompe pas : tout cela n'est pas de médiocre importance. Ces questions innombrables, et les réponses qu'elles appellent, sont le grand apprentissage de la vie, la science des choses elles-mêmes. Cette Éducation des

premières années, c'est l'Institution de l'humanité dans ses prérogatives les plus hautes ; c'est l'enseignement de la pensée et du langage.

Dès lors, l'homme s'élève, l'avenir se prépare ; et voilà pourquoi j'insiste sur ces détails. Je ne sais rien de plus sérieux et de plus grand à méditer. Oui, dans l'enfant, on peut entrevoir déjà, et on doit travailler à former l'homme et sa vie tout entière.

C'est pour ce motif que, sauf les exceptions indispensables, je ne veux pas que cette première Éducation se fasse loin des regards d'un père et d'une mère ; elle est pour eux un droit et un devoir presque incommunicables : ils doivent personnellement s'en occuper, y veiller sérieusement eux-mêmes le plus qu'ils pourront, et imposer enfin une loi de sagesse et de circonspection à tous ceux qui s'approchent de leur enfant, et ont à lui donner des leçons et des exemples.

Telle doit être cette Éducation paternelle et maternelle : où se forment primitivement la pensée, la raison et la parole, la volonté et le caractère, le cœur et la conscience ; où se préparent tous les éléments les plus riches de la vie intellectuelle et morale.

Mais qu'on veuille bien remarquer de plus près encore tout ce qu'il y a de merveilleux, je dirais presque de divin, dans ces premiers enseignements.

Les simples et premières notions que l'enfant reçoit en connaissant son père et sa mère, aident d'abord à développer en lui l'idée de la nature divine elle-même, avec celles de la puissance, de la sagesse, et de l'amour, et lui découvrent par conséquent toutes les vérités naturelles et religieuses les plus élevées.

En même temps qu'il éprouve et qu'il sent ses besoins et ses faiblesses, et que son père et sa mère viennent à son aide, toutes les idées de l'économie et de la Providence divine dans le gouvernement du monde, lui sont révélées : la

pensée d'une assistance supérieure et du secours d'en haut, le sentiment de l'autorité et de la dépendance, l'inspiration du respect, de l'affection et de la reconnaissance, c'est-à-dire toutes les vertus, tous les principes sur lesquels repose la société humaine : tous les droits, tous les devoirs, toutes les idées généreuses, tous les nobles sentiments se découvrent à lui au foyer de la famille, auprès d'un père et d'une mère, sous l'image, sous les traits de l'autorité paternelle et maternelle.

Je vais plus loin : je trouve là les premières inspirations, l'image vive, l'idée profonde de ce que devra être pour lui la Religion elle-même, c'est-à-dire la société de l'homme avec Dieu, la société divine.

En effet, tous les devoirs qu'il a à remplir envers son père et sa mère, il ne les remplit que parce qu'ils sont auprès de lui les représentants de Dieu : sans toujours s'en rendre compte, il ne les invoque, il ne les respecte qu'à ce titre ; leur vraie puissance sur lui, ce n'est pas la force physique, c'est la puissance morale, c'est la puissance de Dieu même sur l'âme, sur la conscience.

Ce droit divin, dont ses parents sont les premiers dépositaires, c'est ce que l'enfant comprend avant tout, en ce monde. Dieu y a tout disposé : plus anciens que lui dans la vie, ses parents ont à ses yeux quelque chose de la majesté de l'Ancien des jours ; ils lui semblent participer à l'éternité et à la grandeur de Dieu.

Ils participent aussi à sa bonté ; et de là vient qu'il les prie, qu'il les invoque ; demander leur secours est le premier de ses besoins. Il les remercie de leurs bienfaits ; la reconnaissance est le plus doux de ses devoirs. Il imploré aussi leur pardon, quand il a fait mal ; et c'est le cri de son cœur, comme obéir à leur volonté, c'est la loi de sa vie.

Enfin, il les respecte, il les vénère, et il va quelquefois jusqu'à dire qu'il les adore.

La famille est tellement le sanctuaire de Dieu sur la terre, tous les sentiments qu'elle inspire à un père, à une mère pour un enfant, à un enfant pour son père, pour sa mère, sont tellement religieux, viennent si bien de Dieu et s'y rapportent si naturellement, que quand ses parents voudront élever son âme jusqu'à Dieu même par la Religion, il leur suffira de lui dire : « Mon fils, adore, invoque, aime le Seigneur ! nous ne sommes que son image. C'est lui qui nous a faits tout ce que nous sommes pour toi : c'est de lui que nous avons reçu tout ce que tu reçois de nous. Tu ne le connais pas encore : il habite le ciel ; mais c'est un père, et il est meilleur que le tien, qui est si bon, lui dit sa mère ; et il t'aime plus même que ta bonne mère, ajoute son père. Nous lui devons tous la vie. Il est notre père comme il est le tien. Tous les devoirs que tu remplis envers nous, tu dois les remplir envers lui, mais bien mieux encore. Tu nous respectes : tu dois l'adorer ; car sa grandeur est infinie : tu nous remercies ; mais c'est lui que tu dois surtout bénir, car son amour pour toi est sans bornes. Tu t'adresses à nous dans tes besoins ; mais c'est lui surtout que tu dois prier avec ferveur : car il est tout-puissant, et il se nomme le bon Dieu.

« Enfin tu nous demandes le pardon de tes fautes : c'est de lui surtout que tu dois l'implorer ; car il te les pardonnera, si tu te repons, avec plus de bonté que ta mère elle-même. Ta mère ne t'oubliera jamais ; mais si elle pouvait t'oublier un jour, lui, ton père, qui est dans le ciel, ne t'oublierait pas ! »

Quelle sainte autorité de telles paroles ne trouvent-elles pas alors dans la bouche d'un père ; et sur les lèvres d'une mère, quelle douce et ineffable persuasion, pour mettre dans l'âme d'un enfant, avec des impressions ineffaçables, la piété envers Dieu et l'amour de la vertu !

V

Mais pour cela, il faut que les parents aiment religieusement leur enfant pour Dieu, et que ce pur et généreux amour soit dans leur cœur la vive inspiration de leurs sentiments et de leurs pensées : alors l'Education se fait admirablement, et s'élève quelquefois jusqu'à l'héroïsme.

On sait jusqu'où allait le droit de la puissance paternelle chez les Romains, et quels furent ses excès. Le père pouvait mettre à mort son fils, l'exposer, le vendre jusqu'à trois fois, l'enchaîner et le faire travailler avec ses esclaves.

Dans la religion chrétienne, ce droit de vie et de mort s'est souvent admirablement exercé, non avec le glaive, mais avec la foi, dans la profonde disposition du cœur, par un père, par une mère dignes d'élever leurs enfants jusqu'à Dieu. La mère de saint Louis disait à son fils : *Cher fils, je vous aime tendrement, mais j'aimerais mieux vous voir mort, que de vous voir commettre un seul péché mortel envers Dieu.* Grande parole ! expression sublime du plus généreux et du plus intelligent amour ! mais cette parole, quel en est le sens et qu'y a-t-il là, sinon l'immolation héroïque d'un fils chéri dans le cœur d'une mère forte, plus attentive à la vie immortelle de l'âme qu'à celle d'un corps périssable, et prête à perdre, s'il le fallait, le fruit de ses entrailles, pour conserver l'enfant de Dieu ?

La mère des Machabées disait aussi à ses enfants : « Le
« Créateur du monde, qui vous a formés dans mon sein, et
« qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra la vie
« par sa miséricorde, en récompense de ce que vous mé-
« prisez maintenant vous-mêmes votre vie pour obéir à sa
« loi. »

Et parlant au plus jeune de ses fils, elle ajoutait : « Mon
« fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans

« mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois
 « ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je
 « vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et
 « toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien com-
 « prendre que Dieu les a créées de rien, aussi bien que tous
 « les hommes. Ainsi, vous ne craignez point le bourreau ;
 « mais, vous rendant digne d'avoir part aux souffrances de
 « vos frères, vous recevrez de bon cœur la mort, afin que je
 vous revoie de nouveau avec vos frères, dans cette misé-
 « ricorde que nous attendons ¹. »

Tels sont les purs sentiments que la foi inspire à un père, à une mère. Tel est le concert et l'harmonie parfaite qui doit exister entre les deux autorités suprêmes, qui président à l'Education des enfants dans la famille humaine, entre l'autorité de Dieu et l'autorité des parents. C'est alors seulement que cette seconde autorité s'élève à une force, à une noblesse divine. Rien n'y est ici-bas comparable, et de ce concert avec Dieu, de cet accord avec le ciel, résultent dans la famille, des harmonies ineffables, dont nul ne sait le charme ; nul, si ce n'est un père digne d'être le représentant de la puissance de Dieu, si ce n'est une mère digne d'être l'image de sa bonté ; nul, si ce n'est encore un bon fils, une fille vertueuse, qui, croissant sous les regards et parmi les bénédictionnaires paternelles et maternelles, deviennent l'amour du ciel et de la terre.

Aussi, que les pères et les mères me permettent de le leur dire : Comme ici tout doit leur inspirer courage ! c'est Dieu lui-même qui les appelle à cette œuvre, et avec eux il y tra-

1. *Mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem, et spiritum vobis iterum cum misericordia reddet et vitam. sicut nunc vosmetipsos despiciatis propter leges ejus.*

Fili mi, miserere mei, quæ te in utero novem mensibus portavi, et lac triennio dedi et alui, et in ætatem istam perduxi. Peto, nate, ut aspicias ad cælum et terram... suscipe mortem, ut in illa miseratione cum fratribus tuis te recipiam. (II Machab., VII, 23, 27, 28, 29.)

vaille. Le concours qu'il leur donne est un concours tout puissant : c'est une action intime, incessante, pleine d'amour et de suavité : car il s'agit d'achever l'ouvrage de ses mains ; il aime lui-même ce travail et s'y complait avec eux.

Mais aussi, de la part d'un père et d'une mère, combien il faut que le concours soit dévoué, docile, éclairé, respectueux, confiant !

Dévoué : c'est au service du Père céleste qu'on travaille : la négligence n'y serait-elle pas trop coupable ?

Éclairé : l'Éducation est une œuvre de lumière ; il ne faut donc pas s'y employer à l'aveugle, et sans savoir ce qu'on fait.

Docile : c'est l'œuvre essentielle du Créateur ; il faut manifestement la faire comme il veut qu'elle soit faite.

Respectueux enfin, parce que c'est une œuvre religieuse, et qu'on doit bien prendre garde d'y porter jamais une main malhabile, imprudente et téméraire.

Mais par dessus tout, concours plein de confiance : associé à l'œuvre du Ciel, n'est-il pas simple d'espérer son secours ?

VI

Et maintenant, j'achève cet important chapitre sur la première Education des enfants, en insistant sur la nécessité de ne pas finir cette première Education de trop bonne heure ; sur la nécessité de ne pas la confier à des soins mercenaires, je dirai même à des soins religieux et désintéressés, mais étrangers.

Que les parents me laissent encore leur dire ici toutes mes pensées avec franchise : pour cette première culture, nul ne saurait convenablement les remplacer. Certes, je suis partisan de l'Education publique ; mais je crois qu'il y a de grands périls à la commencer trop tôt ; et je n'approuverai

jamais qu'on y livre des enfants, auprès desquels nul dévouement ne pourra jamais suppléer à la sollicitude paternelle et maternelle.

C'est à un père, c'est à une mère qu'il appartient d'éveiller dans l'âme de leur enfant les premières lueurs de l'intelligence et les premiers goûts de la sagesse. En même temps qu'ils nourrissent et élèvent son corps, ils ont reçu de Dieu d'admirables ressources pour nourrir son cœur et élever peu à peu ses sentiments et ses pensées.

Oui, c'est aux lèvres d'une mère, qui couvrent ces fronts purs de tendres caresses, qu'il appartient d'enseigner les premières leçons de la piété.

C'est aux mains d'un père, qui aident ce jeune âge à former ses premiers pas, c'est à elles qu'il appartient de diriger aussi ses premières tendances vers la vertu, de soutenir ses premiers efforts dans la vie morale. Le premier épanouissement de ces jeunes âmes doit essentiellement se faire sous le regard des parents et au souffle vivifiant de leur amour. Pour ces soins délicats, un père et une mère trouvent, dans leur cœur et dans les inspirations de leur foi, des moyens et des secrets d'Education plus efficaces que toutes les théories pédagogiques, et qui sont le secours même de la Providence: secours dont nul autre qu'eux sur la terre n'a le don au même degré, et auquel nul aussi n'a le même droit. Et cela est vrai, non-seulement pour ces premières et faciles années de l'enfance, mais aussi aux époques les plus difficiles de la jeunesse, comme je ne tarderai pas à le montrer.

Mais je le dois déclarer de nouveau : pour tout cela, il faut entrer sérieusement dans la grande pensée des devoirs qu'impose la haute mission reçue de Dieu ; il faut se recueillir, il faut retrancher de la vie du monde tout ce qui n'est pas obligation impérieuse, et qui nuirait à l'accomplissement de ces grands devoirs.

Je ne prétends pas qu'un père et une mère soient tenus de

rompre complètement avec le monde ; mais je dis qu'ils doivent s'en retirer assez pour ne manquer à rien de ce que réclame d'eux l'Éducation de leurs enfants. Ce n'est pas gratuitement qu'on devient un père et une mère de famille. On était libre auparavant : on ne l'est plus désormais.

La pauvreté, l'obligation du travail de chaque jour pour faire vivre la famille, peuvent seules dispenser les parents de travailler eux-mêmes à élever leurs jeunes enfants : et encore faudrait-il alors que les *crèches* et les *salles d'asile* fussent organisées de façon que les parents ne devinssent pas tout à fait étrangers à l'œuvre de la première Éducation : ce serait une charité cruelle que celle qui amènerait ce résultat.

Quant aux riches, quant à ceux dont les fonctions sociales ne réclament pas tous les soins, et qui n'ont guère à remplir d'autres devoirs que ce qu'on appelle, avec complaisance et dans un langage assez singulier, les devoirs du monde, je n'hésite pas à leur redire qu'ils doivent avant tout se consacrer, se sacrifier, s'il le faut, à l'accomplissement de ces impérieux devoirs de la tâche paternelle et maternelle.

Ce père et cette mère sont peut-être très-jeunes encore ; ils ont vingt ans, vingt-cinq ans ; n'importe : ils sont riches, brillants, recherchés ; le monde les appelle ; n'importe aussi : ils ne sont plus libres de répondre à la voix du monde, ou du moins, ils ne peuvent plus rien lui donner du temps et des soins que réclament leurs enfants. C'est uniquement à ce prix que la protection divine reposera sur eux, que leur toit sera béni, et qu'ils recueilleront les consolations réservées par le ciel à un père, à une mère, dévoués à l'œuvre la plus belle et la plus sainte.

Mais, si le monde et la dissipation l'emportent, si ce père et cette mère abdiquent leur sainte mission ; si cette Éducation est livrée à des mains mercenaires : jusqu'à huit ou dix ans, à une nourrice, à une bonne, à des valets ; puis de dix à

vingt ans, exclusivement à des maîtres étrangers ; si ces enfants, éloignés brusquement du foyer domestique, se sentent privés, avant le temps, des regards et de la sollicitude paternelle et maternelle, quel trouble dans ces jeunes âmes, et quel vide dans cette maison !

Le monde, le tumulte des divertissements et des fêtes, la troupe des plaisirs, la foule empressée, l'agitation des pas joyeux, remplacent mal, pour un père et pour une mère, les enfants absents, leurs jeux, leurs voix, leurs cris innocents, leurs caresses manquent bien là, ne fût-ce que le matin et le soir ; et pour moi, ô parents légers, plus je vois dans vos maisons la foule et les bruits de la dissipation mondaine, plus je me sens porté à redire : Quel vide, quel désert dans cette demeure ! quelle tristesse, quel silence des esprits et des cœurs !

« Où est votre frère ? qu'est-il devenu ? c'est la grave et terrible question que le Seigneur adressait jadis à un homme dont je ne veux pas rappeler le nom maudit. Dieu ne pourrait-il pas adresser à bien des parents frivoles une semblable question et plus terrible encore : « Où sont vos enfants ? que deviennent-ils, pendant que vous dansez ? » Qui oserait répondre : « Suis-je donc le gardien de mes enfants ? » — Mais si vous l'êtes, pourquoi ne les gardez-vous pas, surtout dans ce jeune âge où nul ne peut vous remplacer auprès d'eux ?

Sans doute, l'enfant absent, il peut y avoir encore là un père et une mère ; mais la famille n'y est plus. Et quel malheur n'est-ce pas pour tous que la défaillance et le brisement de tels liens ! quel malheur pour les parents ! quel malheur aussi pour l'enfant ! ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré dans un intérieur a disparu.

Qui n'a souvent déploré le sort des enfants trouvés ? La charité seule les recueille et les élève : il n'y a ici-bas ni famille pour l'enfant, ni famille pour le père et la mère : mais, chose admirable la Religion donne à ces pauvres enfants

une famille surnaturelle. La Sœur de Saint-Vincent de Paul, devenue mère sans cesser d'être vierge, les réchauffe contre son cœur : plus tard, les bons Frères de la Doctrine chrétienne, quelques prêtres zélés leur prodiguent leurs soins. La Religion envoie vers eux ces êtres inconnus, ces mystérieux amis, que la charité transfigure à leurs yeux, et auxquels ils disent avec une confiance indéfinissable : Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur.

Les enfants riches n'ont pas toujours le même bonheur. Après avoir sucé, comme l'enfant trouvé, le lait d'une femme étrangère, ils sont souvent abandonnés, chez leurs parents, à des domestiques qui les dépravent. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas eu à le déplorer, et même dans des familles chrétiennes ! Ah ! si les parents savaient tout, ou si je pouvais leur dire tout ce que je sais !...

Ou bien ces malheureux enfants sont éloignés avant le temps de la maison paternelle, et ne trouvent souvent pour remplacer un père, une mère, que des indifférents ou des mercenaires, des regards durs, des cœurs de glace et des mains de fer.

Je ne connais guère de plus grande tristesse, et je l'avouerai même, il m'est arrivé plus d'une fois, dans ma vie, d'éprouver involontairement une étrange amertume, lorsque je retournais dans des maisons, dans des familles chrétiennes dont les parents m'avaient confié leurs enfants : oui, quoique ces chers enfants fussent chez moi, et reçussent mes soins les plus dévoués, s'ils avaient été éloignés du toit paternel plus tôt qu'il ne convenait, en entrant dans la maison déserte où ils eussent dû être encore, je regrettais de ne plus les y voir, surtout s'il ne restait là ni jeunes frères, ni jeunes sœurs : la solitude de ces pauvres parents m'attristait, et j'aurais voulu leur rendre leurs enfants.

CHAPITRE VI

Droits et devoirs de l'autorité paternelle
et maternelle.

L'ÉDUCATION SECONDAIRE ET PUBLIQUE : LES PARENTS DOIVENT TOUJOURS
Y PRÉSIDER.

Un homme qui s'est beaucoup occupé d'Éducation, et dont je respecte assurément les lumières et la ferme conscience, effrayé de toutes les faiblesses, de toutes les aberrations de l'autorité paternelle, a écrit qu'un père semblait avoir une *inaptitude morale* pour élever ses enfants.

Sans doute cette *inaptitude* peut se rencontrer en quelques cas particuliers ; mais elle n'est certes pas dans la nature.

C'est précisément l'*aptitude morale* qu'un père et une mère ont reçue de Dieu pour l'Éducation de leurs enfants : ils l'exercent merveilleusement, et je dirai même qu'ils en sont presque seuls capables, dans l'Éducation première, nous venons de le voir : et aussi dans la dernière : je le montrerai bientôt.

J'ajoute ici que dans la seconde Éducation, dans celle même qui se fait ordinairement hors de la maison paternelle, ils doivent conserver de leur autorité l'exercice le plus ferme, le plus élevé, le plus persévérant. En un mot, représentants naturels de Dieu, l'Éducation ne doit jamais se faire sans leur concours ; ils doivent y conserver toujours une action supérieure : c'est leur droit imprescriptible ; nul ne peut les en dépouiller : c'est leur inviolable devoir ; rien ne

les en dispensera jamais. La meilleure éducation sera toujours profondément défectueuse par quelque endroit, si elle se fait sans la légitime et nécessaire influence des parents. C'est ce que l'expérience m'a souvent révélé.

Je le sais et je l'ai dit : s'ils ont une famille nombreuse, si le père doit travailler pour la faire vivre, ou s'il remplit de grandes fonctions publiques ; s'ils ignorent les sciences, les arts, les lettres ; ou si, comme il arrive presque toujours, ils ne les savent plus assez pour les enseigner, il est évident qu'ils ne peuvent être alors les professeurs de leurs enfants, et ils doivent s'associer, pour la grande œuvre qui leur est imposée, des hommes dignes de leur confiance.

Mais, quelle que soit la condition d'un père, quels que soient ses devoirs envers la société, le premier de tous ses devoirs, et sa fonction la plus importante, sera de veiller toujours à une Éducation, dont l'autorité repose essentiellement sur lui. En un mot, le père ne doit jamais être effacé ou absorbé par le magistrat, par l'homme public.

Ce serait en effet une étrange erreur de croire qu'il suffit aux parents d'avoir employé tous leurs soins, et fait même les plus grands sacrifices pour le choix des instituteurs qu'ils veulent associer à leur tâche ; il ne leur suffit même pas d'avoir choisi la maison la plus digne de leur confiance pour l'Éducation de leurs enfants : ils ne doivent jamais cesser de s'en occuper ; il faut qu'ils voient fréquemment et leurs enfants et leurs maîtres ; il faut qu'ils donnent à ceux-ci tous les renseignements possibles sur le caractère, l'intelligence, les inclinations, les défauts et les qualités de ces enfants ; il faut qu'ils s'informent constamment de leur conduite, de leur bon ou mauvais esprit, de leurs efforts, de leurs succès, de leurs fautes ; il faut qu'ils prennent, avec le supérieur d'une maison, des mesures efficaces pour corriger le mal, encourager le bien : il faut enfin qu'ils appuient son action de toute leur autorité, et qu'ils agissent en tout de

concert avec lui, pour les châtimens ou les récompenses, pour les louanges ou les reproches nécessaires.

En un mot, c'est un zèle, c'est une sollicitude, c'est une coopération, et comme une présidence constante que je demande d'eux.

Je demande beaucoup peut-être; mais je ne demande pas trop. Voici ce que Plutarque disait : « Je ne puis m'empêcher de blâmer ces parents qui, après avoir confié leurs enfans à des instituteurs, croient que tout est fait pour eux, et ne s'en occupent plus. Ils manquent par là à un devoir essentiel. Ne devraient-ils pas juger par eux-mêmes des progrès de leurs enfans, assister quelquefois aux leçons qu'on leur donne, et ne pas s'en reposer entièrement sur des hommes souvent conduits par un esprit mercenaire? Les instituteurs seraient plus vigilans et plus attentifs, s'ils avaient de temps en temps, avec un père, avec une mère des relations dont le simple bon sens fait sentir la convenance et la nécessité. »

Il est curieux de recueillir sur un tel sujet les enseignemens de la sagesse antique : le fait est qu'au milieu même des ténèbres du paganisme, les hommes engagés dans les plus grandes affaires ont pensé que nulle charge publique ne saurait jamais soustraire un père aux devoirs sacrés de l'autorité paternelle.

« Non, disait l'un d'eux, je ne veux pas que mon fils soit redevable à un autre qu'à moi du plus grand des bienfaits. »

Et Horace lui-même nous raconte les sollicitudes de son père aux jours de sa première Education ¹.

1. *Atqui si vitis mediocribus ac mea paucis,
Mendosa est natura, alioquin recta...
Causa fuit pater his...
Ipsè mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni,
Non solum factò, verum opprobrio quoque turpi.* (HORAT.)

Grâce à Dieu, nous ne sommes pas réduits à ne pouvoir invoquer ici que des modèles païens ; et sans parler de tant d'illustres exemples dont l'histoire des mœurs chrétiennes et des grandes familles françaises nous a conservé le religieux souvenir, combien la simple expérience de mon dévouement au ministère de l'Éducation ne me permettrait-elle pas d'en citer ! combien de pères de famille, combien d'hommes honorables j'ai vus, admirablement occupés de l'Éducation de leurs enfants, de leur piété, de leurs études, de tous leurs progrès ! quel puissant concours aussi n'ai-je pas trouvé souvent dans la sagesse, dans l'amour, et dans les saintes industries de la sollicitude maternelle !

Il est vrai, et je le dois ajouter : c'était une chose avant tout bien convenue avec ceux qui m'honoraient de leur confiance, que je ne me chargeais jamais de l'Éducation d'un enfant, qu'à la condition expresse de trouver chez ses parents un concours effectif, zélé, persévérant, toujours prêt à me seconder et à répondre à mes appels.

Tout cela, je le sais, n'est peut-être pas toujours dans la pensée des instituteurs ; et certainement cela est bien loin des vues d'une multitude de parents qui ne mettent, comme ils disent, *leurs enfants en pension*, que pour s'en débarrasser, et ne veulent presque plus entendre parler de leur Éducation.

Eh bien ! qu'ils me permettent de le leur déclarer ici : l'Éducation publique est, selon moi, la meilleure à un certain âge ; mais toute Éducation publique où l'on jette un enfant pour s'en débarrasser, ne fera jamais qu'une œuvre détestable. Tout enfant dont les parents se débarrassent, en le mettant *en pension*, ne tardera pas à se débarrasser lui-même de ses parents, et bientôt aussi de ses maîtres. En un mot, toute Éducation à laquelle des parents refusent de s'associer, non-seulement pour les études, le travail, les succès classiques, mais aussi pour la piété, la discipline, le bon

esprit des enfants et des maîtres, sera une déplorable Education.

Pour tout cela, il faut nécessairement qu'un père, qu'une mère aient une préoccupation, une vigilance constante : je répète : *un père, une mère* ; car ici encore il faut que ce soit le père comme la mère, la mère comme le père. L'un ne peut jamais manquer à l'autre ; et ni l'un ni l'autre ne peuvent manquer à l'instituteur, sans que l'Education souffre profondément et soit presque impossible.

Mais comme en pareille matière les généralités ne suffisent pas, j'entrerai ici dans le détail, et j'indiquerai simplement quelques-uns des devoirs les plus pratiques et les plus importants.

On le comprend d'abord : lorsque je demande que les parents président toujours à l'Education de leurs enfants, je ne prétends pas qu'ils viennent et soient à toute heure dans un collège, dans un petit séminaire ; ce que je demande, le voici :

1^o Qu'ils président aux notes de chaque semaine : en ce sens qu'ils soient si fidèles à demander ces notes, dès le samedi soir, puis à écrire le dimanche même à l'enfant leurs louanges ou leurs reproches ; que, quand on lit les notes, chaque samedi, publiquement, l'enfant sente là son père et sa mère comme présents ; et que jamais il n'achève sa semaine et n'en commence une autre, sans que la grande autorité paternelle intervienne pour le soutenir, l'encourager, le fortifier.

2^o Faire écrire par l'enfant lui-même ses notes et ses places à ses parents est un excellent moyen : quand la semaine n'a pas été bonne, c'est lui faire écrire sa propre condamnation, et par conséquent son repentir, ses promesses, ses nouvelles résolutions. Et quand sa place et ses notes sont bonnes, on conçoit avec quel cœur il écrit, avec quelle joie il sent qu'il va faire le bonheur de ses parents, avec

quelle vive et douce impatience il attend leur réponse.

Au Petit Séminaire de Paris, je mettais un tel prix à tout ceci, que j'étais charmé, quand des parents me demandaient l'autorisation d'assister en personne, le samedi, à la lecture des notes.

3° Je voudrais même que les parents demandassent chaque semaine à voir la copie de composition de leur enfant, ou même quelquefois toutes ses copies de la semaine.

4° Je voudrais encore qu'ils demandassent à voir les *cahiers d'honneur* de la classe, lorsque leurs enfants ont été jugés dignes d'y inscrire quelque bon devoir, et leur en fissent un compliment affectueux. Sans doute je ne voudrais pas que des parents vinssent assister à la classe : ce serait une distraction pour tout le monde et une perte de temps ; mais je voudrais qu'ils vinssent assister aux examens publics, tous les trois mois ; et particulièrement à l'examen de leur fils, et qu'ils fussent ainsi témoins de ses succès ou de ses revers, de la gloire de son travail ou des ignominies publiques de sa paresse.

Et de cette façon, ils verraient aussi de près le zèle des maîtres, leur mérite ou leur incapacité, la marche générale des études dans toute une maison, l'ordre, la discipline, l'esprit public et tout ce qui fait une Education supérieure ou médiocre, faible ou forte, bonne ou mauvaise.

L'époque des examens est d'ailleurs celle où les parents reçoivent les *bulletins trimestriels* ; et par conséquent, c'est un des moments les plus solennels de l'année ; le moment des grandes exhortations, des grands encouragements ou des grands reproches.

Non : il ne faut pas se débarrasser de l'enfant par l'Education publique : il faut au contraire s'associer intimement, constamment à cette grande action de l'Education publique, et alors on obtient des résultats admirables, non-seulement

pour les études, mais aussi pour la piété ; et sur ce point je demanderai encore davantage aux parents.

5° Au livre premier de ce volume, j'ai montré que les maîtres avaient à remplir le grand devoir de la prière ; à plus forte raison, un père et une mère !

Oui : ils doivent prier Dieu pour leurs enfants, tous les jours, et le plus souvent ensemble ;

Ils doivent prier pour les maîtres chargés de l'Education de ces enfants, et associés aux sollicitudes de leur autorité ;

Ils doivent prier et faire prier. J'étonne peut-être ici plus d'un père, et peut-être même plus d'une mère ; et cependant ce que je demande là est bien simple : l'Education est une œuvre si difficile, qu'il y faut constamment le secours de Dieu ; et qui le demandera, ce secours, si ce n'est un père, si ce n'est une mère ?

Au Petit Séminaire de Paris, tous nous priions chaque jour pour nos enfants ; et de plus, chaque semaine, l'un de nous était spécialement chargé de prier pour toute la maison.

Des maîtres qui ne prient pas pour les enfants qu'ils élèvent, sont incapables de les élever comme il faut. Encore un coup, si on peut dire cela des maîtres, que ne doit-on pas dire des parents !

6° Mais il ne suffit pas de prier pour ses enfants ; il faut savoir s'ils prient eux-mêmes, s'ils sont pieux, s'ils ont la crainte de Dieu, s'ils remplissent leurs devoirs de religion avec ferveur. Il faut venir quelquefois, les jours des grandes fêtes, prier avec eux, communier même avec eux, un jour de première communion, par exemple, une fête de Noël ; avec eux assister aux saints et beaux offices de ces jours-là. En un mot, il faut que les enfants sentent que leurs parents leur sont toujours unis, les suivent de cœur dans toutes leurs plus saintes et plus heureuses journées, et ne demeurent jamais étrangers à aucun des grands exercices de leur vie religieuse et littéraire.

7° Mais pour cela, on le voit, il faut que les parents s'identifient avec un système d'Éducation, avec la règle même d'une maison.

Je voudrais toujours les voir concourir à l'observation de la règle, en professer hautement le respect et la respecter eux-mêmes inviolablement. Ainsi, ne jamais demander d'exception au règlement sans une grave raison ; ne jamais venir voir l'enfant ni à un autre jour, ni à une autre heure qu'au jour et à l'heure déterminés ; ne jamais le retenir, ni un jour de sortie, ni un jour de parloir, ni le dernier jour des vacances, au delà du temps fixé. Tout cela est de grande conséquence.

Retenir, sans très-sérieux motif, un enfant, un jour, deux jours, trois jours après la rentrée, peut troubler tout dans cette âme pour l'année tout entière.

Il n'y a rien là d'exagéré : je n'ai presque jamais vu qu'il en fût autrement.

Garder cinq minutes un enfant au parloir, après que la cloche a sonné, perd le reste de la journée, et peut perdre toute la semaine.

Et cela se conçoit.

Il faut bien entendre que toutes ces âmes d'enfants sont toujours à la quête d'un moment de faiblesse chez l'un ou chez l'autre, et à toute heure n'attendent que la connivence de leurs parents ou de leurs maîtres pour violer la règle ; et déréglés une fois, on ne saurait mieux le comparer qu'à une pendule détraquée : les remonter, les ramener à l'ordre, les remettre à l'heure, si l'on me passe le mot, devient une chose très-difficile.

8° Il est inutile d'insister davantage sur l'autorité que gagne la règle, quand les enfants voient leurs parents, en ce qui les concerne eux-mêmes, plier sous elle, et sur ce qu'elle perd, au contraire, quand ils la voient méprisée ou seulement traitée sans assez de considération.

C'est pour tous ces graves motifs, qu'il est absolument nécessaire que les parents se mettent en relation, en correspondance constante avec la maison où leurs enfants sont placés.

Il faut que le père et la mère écrivent fréquemment à leur fils, chaque semaine *au moins une fois*, comme je l'ai dit, à l'occasion des notes, non pour lui parler le langage de la mollesse et de l'indifférence au bien, mais pour l'exhorter au travail, à la piété, à l'observation des règlements ; pour l'encourager paternellement, l'interroger, le reprendre, le réprimander au besoin.

Il faut que l'enfant écrive lui-même souvent à ses parents : tous les dimanches au moins : la règle lui en doit laisser le temps ; et dans ces lettres, il faut qu'il rende compte de sa semaine, de ce qu'elle a été pour Dieu, pour lui-même et pour ses maîtres.

Ces lettres fourniront la matière de celles que les parents lui écriront à leur tour ; rien de plus utile que de semblables réponses.

9° Ce n'est pas tout : il faut que les parents se mettent en correspondance avec les maîtres, avec le supérieur de la maison, et aussi avec le professeur de l'enfant, et avec le président de son étude.

Tout cela est bon, est nécessaire, non-seulement par lettres, mais autrement aussi ; il faut venir voir et visiter cet enfant, voir, visiter et entretenir ses maîtres.

Les entretiens avec un père, avec une mère, sont de la plus haute importance pour nous.

10° On a pu dire quelquefois, et non sans raison, que le parloir et les sorties étaient la ruine de l'Éducation : eh bien ! moi, quand les parents sont ce qu'ils doivent être et respectent la règle, je ne redoute guère ni les sorties, ni le parloir. J'étonnerai peut-être en disant qu'au lieu de les redouter, quelquefois je les invoquais. Combien de fois ne

m'est-il pas arrivé d'attendre avec impatience le jour de la sortie d'un enfant, pour le recommander à la sagesse la plus tendre, la plus éclairée et la plus ferme de ses parents : je les priais de venir le chercher eux-mêmes ; je les voyais devant l'enfant, je leur disais tout ; j'encourageais, du reste, l'enfant à être franc, sincère, à se mettre à l'aise et au large avec ses parents, et à me revenir content, résolu à bien faire ; et je l'assurais qu'à dater de ce jour, j'oublierais tout le passé.

Je tenais même tellement à ce que les enfants vissent leurs parents, et reçussent leurs bons conseils, que je ne me souviens guère, pendant dix ans, d'avoir privé un enfant de sortie. Je les renvoyais de la maison, mais je ne les privais jamais de voir leur père et leur mère.

Je touche ici à un point délicat, les sorties, les relations extérieures des enfants avec leur famille : je suis bien aise d'en parler avec quelque détail.

CHAPITRE VII

Des sorties et des relations extérieures des enfants avec leurs parents.

Les sorties ne doivent jamais être considérées comme une délivrance ; il y a plus : je ne voudrais pas qu'on les présentât aux enfants comme une récompense ni comme une faveur.

L'idée contraire à la mienne est universellement répandue, je le sais ; mais je ne la crois pas exacte, et, sans rien condamner sur ce point, j'exposerai simplement mes raisons :

Je ne parle ici que d'une maison d'Education chrétienne.

Une telle maison est comme une seconde famille, il est vrai; mais elle ne doit pas faire oublier la première.

Les sorties régulières, une fois chaque mois, sont donc une chose simple et nécessaire, une chose heureuse et agréable sans doute, mais aussi un devoir, et non pas un acte de complaisance ou de faiblesse : devoir de piété filiale, devoir tout à la fois et un bonheur légitime; ce ne peut jamais être ni une délivrance, ni une faveur.

Pour moi, je ne me suis jamais senti le droit de faire de la sortie d'un enfant une faveur pour ses parents ou pour l'enfant lui-même; et d'autre part, je n'ai jamais reconnu à personne le droit de m'humilier à ce point, qu'une sortie de la maison où je présidais comme un père pût être regardée comme une délivrance.

Il est bon, naturel, très-désirable, et même absolument nécessaire, que les enfants conservent l'esprit de famille; et pour cela, voient leurs parents, en reçoivent le plus souvent possible de bons conseils, de bons exemples; retrempent leur âme, leur bonne volonté, leur courage au foyer paternel, sur le cœur de leur mère, dans les sages et doux entretiens d'un père; retrouvent leurs frères, leurs sœurs, leurs grands parents, je le dirai même, leurs vieilles *bonnes*, leurs nourrices, s'il y a encore des maisons où une nourrice soit aimée, honorée comme elle doit l'être.

C'est pour entretenir et conserver ce bon esprit de famille, qu'au chapitre précédent j'ai demandé que les parents viennent voir leurs enfants aux jours déterminés par la règle, ou leur écrivent toutes les semaines; que les enfants, toutes les semaines aussi, écrivent à leurs parents leurs places, leurs notes, leurs succès, leurs revers, leurs joies, leurs peines : et c'est dans le même sentiment que je veux aussi, qu'une fois le mois, autant que possible¹, dans des conversations beau-

1. Voilà pourquoi j'ai toujours conseillé aux parents, — à mérite égal, — de choisir de préférence, pour faire élever leurs enfants, surtout pendan

coup plus prolongées, pendant une journée à peu près entière, parents et enfants se retrouvent avec bonheur : et ce bonheur est tellement sacré à mes yeux, que, je le répète, je ne me souviens guère d'avoir jamais consenti à en priver un enfant.

Voilà sous quels aspects la sortie doit être considérée.

Mais en faire une délivrance et toute la joie d'un malheureux enfant qui échappe à sa captivité, ou bien la convertir par punition en une retenue, c'est-à-dire transformer une maison d'Éducation en une prison, voilà ce que je n'ai jamais accepté pour ma part.

Il m'est arrivé quelquefois d'attendre avec patience, pendant deux ou trois mois, qu'un enfant s'accoutumât à nous, nous vit de près, nous connût, nous aimât, et par-dessus tout comprît bien que je ne le retenais pas malgré lui.

Mais si, au bout de ce temps, il ne sentait pas que j'étais pour lui un second père, et le petit séminaire une famille, je ne le gardais point.

Et à aucun prix, sous aucun prétexte, quelques prières que me fissent à cet égard les parents eux-mêmes, je ne consentais à ce que des retenues, qui privent un enfant de voir ses parents quand il en a le plus grand besoin, fussent un moyen d'Éducation : mes collaborateurs et moi, nous aurions trop craint de paraître aux yeux de ces pauvres enfants comme des geôliers ou des tyrans, auxquels on échappe du moins, si on le peut, un jour par mois.

Lorsqu'un enfant se conduit mal, — si on n'en désespère pas d'ailleurs, — c'est une raison de plus pour l'envoyer

les premières années, une maison d'Éducation qui ne soit pas trop éloignée du lieu de leur domicile. — L'essentiel, je le sais, est de choisir une maison d'Éducation excellente, et malheureusement, je le sais aussi, on ne trouve pas toujours de tels établissements à sa porte. — Je reconnais, de plus, qu'il y a des natures d'enfants, et aussi quelquefois des circonstances de famille, à raison desquelles l'Éducation à une certaine distance est préférable.

dans sa famille, recevoir les conseils dont il a besoin ; et, je l'ajoute, si ses parents ne lui donnent pas de tels conseils, ou s'il n'en profite point, on ne doit pas le garder.

Pour moi, il m'est arrivé de faire sortir tous les huit jours un enfant dont j'étais mécontent, jusqu'à ce qu'il se fût corrigé : — ou bien, je le faisais sortir définitivement.

Mais, en aucun cas, je ne pouvais admettre que le retour ou le séjour dans le petit séminaire pût paraître un malheur et un désespoir. Je n'ai jamais eu assez de vertu pour cela ; comme aussi, je le répète, en mon âme et conscience, je n'ai jamais pensé qu'un instituteur eût le droit d'enlever à un enfant le bonheur de revoir ses parents, ni pût faire de ce bonheur une grâce ¹.

Plus je réfléchis, plus je repasse mes souvenirs, plus je vais au fond des idées et des choses fondamentales de la grande œuvre qui se fait dans l'Éducation, plus j'étudie les grands principes d'autorité et de respect qui dominent tout ici, — plus je m'affermis dans ma conviction.

Je ne voudrais point paraître trop absolu, ni blâmer des choses qui peuvent se pratiquer ailleurs et même dans des maisons excellentes ; mais on me permettra, dans cette grande étude que je fais des meilleurs moyens d'Éducation, de dire mes observations et mes expériences, et d'inviter

1. Pour ces mêmes motifs, je ne puis guère goûter qu'on accorde *au premier, au second*, ce qu'on appelle des sorties de faveur :

1° C'est donner aux sorties un caractère qu'elles ne doivent point avoir ;

2° C'est enlever leur honneur et tout leur charme à des divertissements intérieurs, où il ne reste plus que ceux qui ne peuvent pas sortir. Je défie qu'on ne prenne pas à dégoût les plus belles promenades et la plus agréable maison de campagne, si les *premiers* et les *seconds* n'y vont jamais ;

3° C'est troubler ainsi la simplicité et le bonheur du séjour dans la maison, et mettre constamment la joie ailleurs ;

4° C'est d'ailleurs exciter l'envie, bien plus que le zèle de ceux qui ne sortent pas, et qui voient sortir les autres ;

5° C'est enfin tourner trop souvent tous les regards vers un horizon qui a des côtés périlleux.

simplement les instituteurs et les parents à vouloir bien y réfléchir avec moi.

J'ajouterai ici quelques recommandations importantes :

Les bonnes sorties ne se font que *chez les parents*.—Je ne dis pas : chez les bons parents ; je dois les supposer tous bons.

Je dis : *chez les parents*, c'est-à-dire chez le père et la mère. — Les oncles et tantes, grand-père même et grand-mère, sont loin d'offrir, au même degré, les mêmes avantages, et de pouvoir prévenir aussi bien les inconvénients et les dangers possibles des sorties.

Mais, me dira-t-on peut-être, il y a donc quelquefois des inconvénients dans ces sorties auxquelles vous paraissez cependant si favorable? Eh! sans doute; qui ne le sait? qui ne l'a dit? Quand il n'y aurait, pour des enfants, qu'une journée entière tout à fait en dehors de la règle accoutumée et sans aucun travail, ce serait un danger. Mais voilà précisément aussi pourquoi il faut que les sorties soient sagement ordonnées.

Je dis : *chez les parents*; et non *chez les correspondants* : en effet, tous les grands avantages des sorties sont perdus *chez les correspondants*, et tous les dangers s'y rencontrent.

Les meilleurs amis, les plus vertueux, les plus chrétiens, sont incapables de remplacer un père et une mère un jour de sortie. L'autorité et presque tous les sentiments qu'elle inspire leur manquent; et par là même, le but est manqué : ce n'est plus l'esprit de famille et les conseils, les bontés paternelles qu'on va chercher : on sort pour sortir : juste ce qu'il ne faut pas.

Je dirai plus : en un pareil jour, il faut que le père et la mère elle-même comprennent toute la gravité, en même temps qu'ils sentent toute la douceur des devoirs qu'ils ont à remplir.

Il ne faut pas que les enfants viennent chez leurs parents pour se replonger dans la mollesse des regrets et des gâteries maternelles, ou bien dans le luxe et dans les vanités d'une maison opulente.

Il ne faut pas que l'austérité, le régime sain, mais sobre, du collège, puissent être tristement comparés aux délices et aux frivolités mondaines.

Sans doute il est naturel que les parents leur fassent un petit festin, mais il n'y faut pas d'excès.

Il ne faut pas que les domestiques, les anciennes *bonnes*, ni même les plus respectables nourrices, reçoivent les confidences des enfants, et leur offrent en échange les compassion et les conseils que chacun sait.

Il ne faut pas, en un mot, que tout dans la maison paternelle tende à rendre le collège odieux, et le séjour qu'on y fait un sacrifice héroïque.

Les parents doivent bien se défier d'eux-mêmes ici, et de leur faiblesse naturelle, surtout les mères.

J'ai vu souvent des mères dont le cœur éprouvait un singulier embarras, et qui se trouvaient comme partagées entre deux sentiments contraires, soit en mettant leur fils au collège, soit en l'y ramenant après une première sortie.

D'une part, ces pauvres mères désirent que ce cher enfant n'y soit pas trop malheureux, ne pleure pas trop, s'y plaise même un peu, si c'est possible; et d'autre part, elles éprouvent une secrète peine si l'enfant s'y accoutume, s'y plaît trop vite, ne verse pas une larme en leur disant adieu le jour d'une sortie, semble ne pas assez regretter la maison paternelle, et paraît même préférer les jeux, les camarades et le régime du collège: « Comment, mon auge, tu ne pleures pas, même en me quittant!... » J'ai entendu cela. Et on conçoit ce que devient la semaine et le travail du pauvre écolier, après de telles observations. Il faut qu'il ait bien envie de rester au collège ou au petit séminaire, pour ne pas com-

prendre que, quand il voudra tout laisser là, il a trouvé d'avance dans sa mère un puissant allié de sa cause.

De là, toutes les fois que ces tendres mères viennent voir leur enfant, ces gâteries furtives, ces friandises contre la règle et contre toute raison, qu'elles leur apportent et leur donnent en cachette : de là ces tristes débris qu'on trouve aux parloirs, après les visites des parents, et dans les poches des enfants le lendemain des sorties.

Eh! mon Dieu! je ne voudrais pas être trop sévère sur tout cela.... je comprends toutes ces faiblesses, il faut savoir y compatir, et j'y compatis.

Je sens qu'il faut faire la part de chaque chose, et qu'il est dur pour une pauvre mère, après avoir consacré dix, douze années à élever un enfant avec toutes les peines, toutes les tendresses, tous les dévoûments possibles, oui, il est très-dur de se le sentir ravi tout à coup par des étrangers. Ne l'avoir plus là tout le jour; ne le voir plus à ses côtés, ni le matin, ni le soir; d'autres vont l'aimer, et il les aimera lui-même, et paraîtra même quelquefois les préférer à ses parents.

Je dis *paraîtra*; — car ce n'est jamais au fond; — mais enfin cette apparence même est douloureuse.

Cependant, je n'en dis pas moins que la raison, la vertu, l'amour même qu'on a pour ses enfants, demandent qu'on les aime autrement, et qu'on leur témoigne autrement son amour.

Et puisqu'ils doivent passer huit ou dix années dans une maison d'Education, il faut ne rien faire qui leur rende le séjour de cette maison trop pénible; rien qui les dégoûte des études, de la discipline, de la piété; rien qui leur fasse moins estimer, moins aimer le dévoûment et la bonté de leurs maîtres.

Je ne parle pas ici des divertissements dangereux ou coupables qu'on serait tenté d'offrir à des enfants, un jour de sortie.

Des parents mondains eux-mêmes, après avoir choisi, pour faire élever leurs enfants, une maison d'Education chrétienne ou un Petit-Séminaire, ne céderaient pas à une telle tentation, je le crois; mais des correspondants irréfléchis y céderaient peut-être : j'en ai fait quelquefois la triste expérience; il faut bien y prendre garde, et voilà encore une des raisons pour lesquelles je suis formellement d'avis que les sorties ne se fassent pas chez les correspondants : je le répète, chez les plus recommandables, l'autorité paternelle manque, et je ne puis jamais consentir à me passer d'elle.

Quant aux sorties dans la maison paternelle, au contraire, je les favorise autant que possible : c'est ainsi qu'au Petit-Séminaire d'Orléans nous en avons augmenté la durée, de manière à procurer aux enfants le plaisir de faire deux repas avec leurs parents, le déjeuner et le dîner.

Mais ils ne doivent jamais découcher, sauf *peut-être* au jour de l'an. Et je dis ce *peut-être* à regret; car je suis convaincu qu'il vaudrait mieux que cela ne fût pas.

C'est à l'époque de cette sortie que les parents ont besoin de prendre les plus sages précautions.

J'ai vu la sortie du jour de l'an ruiner, pour certains enfants, tout le trimestre suivant, le meilleur trimestre de l'année, et c'était par conséquent à peu près une année perdue.

Quant aux jours gras, à mes yeux du moins, c'est une sortie impossible. Il n'y a pas de parents qui puissent prévenir les inconvénients de ces jours-là, et empêcher que le bruit des folies humaines n'arrive jusque chez eux : à moins qu'ils n'habitent la campagne; et comme on ne peut faire d'exception pour les uns aux dépens des autres, c'est donc une impossibilité.

Je ne dis rien des vacances de Pâques, sinon qu'elles étaient chez nous un abus que j'ai supprimé. D'autres, plus

habiles ou plus fermes, peuvent avoir fait une expérience plus heureuse que la mienne : pour moi, je crains qu'il n'y ait là trop souvent une regrettable condescendance ; car ces jours donnés à la dissipation , après le recueillement de la semaine sainte, en font perdre les fruits, et vont souvent jusqu'à troubler la discipline, la piété et les études pour toute la fin de l'année.

Le retour des sorties demande de grandes précautions :

Et d'abord une exactitude rigoureuse ; pas une minute de retard.

Il faut que la réception des enfants se fasse dans un ordre parfait ; — que les portes, les avenues, les corridors de la maison soient parfaitement éclairés, et tout le monde sur pied pour les recevoir.

Il faut une petite lecture spirituelle, ou entretien du supérieur, le soir, avant la prière ; afin que cette autre autorité paternelle, qui préside à cet autre foyer, se montre quelques moments et se fasse entendre. Quelques avis sur le bon ordre, très-doux, très-tranquilles, très-bienveillants, à la salle des exercices : puis la prière du soir, dans cette même salle, — voilà ce qui remet chacun et chaque chose en place, ce qui rend les enfants à l'atmosphère ordinaire de leur Education, et fait que la journée du lendemain sera ce qu'elle doit être.

Le lendemain, toutefois, MM. les professeurs et MM. les présidents d'études ne doivent pas être trop sévères, ni trop exigeants : il faut une grande vigilance, mais il faut aussi faire la part de la dissipation naturelle , des souvenirs de la veille et des regrets légitimes.

Il faut que tout, dans la maison, soit très-intéressant, surtout les classes : les professeurs doivent s'y appliquer particulièrement ce jour-là.

En tous cas, tout le monde doit être disposé à fermer les yeux sur certaines petites infractions, sur certaines négli-

gences. C'est une raisonnable indulgence, une sagesse équitable et habile, au lendemain d'une sortie.

Quant à ceux qui ne sortent pas, parce que leurs parents, ou sont trop éloignés, ou ne peuvent les recevoir chez eux, il faut ce jour-là que la discipline intérieure s'adoucisse pour eux et s'applique à les consoler.

Il faut leur ménager une promenade plus agréable qu'à l'ordinaire; il faut que le réfectoire leur fasse fête; il faut qu'ils soient entourés de visages amis; il faut, en un mot, ne rien épargner pour les consoler de cette épreuve véritablement pénible, de cette situation exceptionnelle, qui leur fait sentir, plus vivement que les autres jours, le chagrin d'être éloignés de leur famille.

Les sorties étant comprises dans cet esprit, on comprend aussi les motifs de ma conduite, et la raison de mes principes sur ce point important,

Enfin, outre les grandes sorties de chaque mois, outre le parloir de chaque semaine, outre les lettres et les correspondances fréquentes entre les enfants et les parents, il y a encore les vacances.

Elles sont nécessaires.

Mais il est de la plus haute importance que ces deux mois soient bien gouvernés; que les enfants soient surveillés et ne passent pas leur temps avec des domestiques, quelquefois avec des valets de ferme et d'écurie, ou même avec d'autres enfants dont on n'est pas sûr, et il en est bien peu, hélas! dont on puisse être bien sûr.

Il faut nécessairement que le père, la mère, ou quelque personne de confiance soient constamment chargés d'eux et en aient la responsabilité.

Il faut que l'œuvre de l'Éducation se poursuive sérieusement, quoique doucement, pendant ce temps périlleux: il faut une règle, un travail, une obéissance; il faut des exer-

cices de piété. Il faut surtout la confession fréquente, de laquelle Gerson, ce célèbre chancelier de l'Université de Paris, et ce grand ami de la jeunesse, disait : « Que chacun pense
« ce qu'il voudra ; pour moi, j'estime que la confession,
« pourvu qu'elle soit bien faite, est le plus puissant moyen
« de l'Éducation chrétienne des enfants. »

Des enfants accoutumés à se confesser fréquemment dans une maison d'Éducation chrétienne, et qui passent deux mois de vacances sans s'approcher régulièrement du tribunal de la pénitence, — à peine une fois, — seront bien exposés à perdre pendant ce temps le peu de piété et de vertu qu'ils avaient.

La seule différence des vacances avec le temps de l'année scolaire, c'est que les récréations et les promenades doivent y avoir une très-grande place ; mais encore faut-il que cette place ait été bien réglée.

En un mot, il faut que le temps des vacances soit ordonné, c'est-à-dire que les enfants y soient toujours occupés, ou par quelques travaux d'esprit, ou par des promenades et des amusements variés, et que ce ne soient pas deux mois de désœuvrement, et par conséquent de dérèglement et de désordre.

Les hommes, dans l'état malheureux de notre nature déchue, ne sont pas assez forts pour porter sans péril l'oisiveté ; comment de faibles enfants le pourraient-ils ?

Autrement, outre le mal qui se fait pendant ces deux mois de vacances sans règle ; outre le bien qui ne se fait pas, comprend-on quel malheur c'est que toute l'œuvre de l'Éducation se trouve ainsi interrompue, troublée, dépravée par leurs parents eux-mêmes ?

Comprend-on quelle leçon funeste il y a là pour des enfants ? quel triste contraste entre la maison paternelle et la maison de leur Éducation ? quelle révolte intérieure, et quelquefois extérieure, quelle répugnance, quelles larmes, quand

il s'agit de rentrer au collège, après les vacances, et de retrouver la règle ?

Et d'ailleurs, pour emprunter ici les paroles de la Sagesse divine, « si, après que les uns ont bâti, les autres détruisent, « que deviendra l'édifice? » Or, il faut que les parents le comprennent bien : des vacances mal passées suffisent pour détruire tout ce que s'est fait de bon dans une année.

Mais si, au contraire, les vacances sont en harmonie avec le collège, tout se soutient et se fortifie admirablement.

Quoi qu'il en soit de tous les inconvénients possibles des vacances, elles sont nécessaires, et pour les mêmes raisons que les sorties : l'esprit de famille les réclame ; et de plus, dans l'intérêt des études, et aussi d'une piété spontanée et généreuse, il faut que les enfants, chaque année, retrouvent la liberté avec le grand air, soient quelque temps un peu plus maîtres d'eux-mêmes, et aussi se détendent complètement la tête, aient un vrai repos, et que les santés se refassent ; et pour cela il faut que la vie du collège soit tout à fait suspendue, et que la joie des vacances soit entière ! Cela ne manque guère. Enfants, maîtres et parents se réjouissent ici de concert, et disent volontiers : Vivent les vacances !

J'ai vu toutefois une maison d'Education où les enfants, quoique joyeux du départ, étaient si attachés à leurs maîtres, à leurs condisciples, à leurs études, à leurs fêtes religieuses et littéraires, que, la veille des vacances, à la chapelle, quand le moment de la séparation était venu, quand la tristesse de se quitter se faisait sentir, quand on chantait le cantique d'adieux, à la dernière heure, j'ai vu la plupart des enfants pleurer de tristesse, surtout les plus anciens, ceux qui ne devaient plus revenir ; — et tous sentaient leur cœur partagé entre la joie de revoir leurs parents, de retrouver le toit et les champs paternels, et le chagrin de quitter de si bons maîtres, de si aimables condisciples, et une maison qui leur était devenue si chère... J'ai vu tout cela, surtout en 1839.

Ces enfants habitaient une maison triste, sans soleil et sans espace; mais ils y avaient trouvé dans leurs études et dans leurs amitiés, dans la bonté de Dieu et dans leurs fêtes, une meilleure lumière et de telles douceurs qu'ils ne pouvaient quitter tout cela sans larmes ¹.

1. Voici leur cantique d'adieu; mes lecteurs me permettront de lui faire trouver ici une place pour ceux de mes anciens élèves qui rencontreront ce volume sur leur chemin :

Nous partons; une mer qui n'est pas sans orage
 Nous va porter bientôt sur ses flots périlleux.
 Ah! permettez du moins qu'en laissant le rivage,
 Nous vous adressions nos adieux.
 Adieu, vous qui de l'âge excusant la faiblesse,
 Nous guidiez par la main au sentier des vertus.
 Pasteur, pour nous toujours si rempli de tendresse,
 Adieu; nous ne vous verrons plus!
 Avant de nous quitter, du nom si doux de père
 Une dernière fois, laissez-nous vous nommer;
 Toujours votre mémoire à vos fils sera chère,
 Et nous aurons toujours un cœur pour vous aimer.
 Mais comme le nocher suit la barque légère
 Qui berce son enfant, son cher et doux amour,
 Jusque sur la rive étrangère,
 D'un regard paternel, ah! suivez-nous toujours!
 Et vous, qui souteniez notre faible jeunesse,
 O maîtres bien-aimés, dont les soins assidus
 Nous enseignaient les lois d'une pure sagesse,
 Adieu; nous ne vous verrons plus!
 Et vous, jeunes amis, qui souriez d'avance
 A ces jours de repos! pleins de joie et d'amour,
 Vous allez vous donner le baiser d'espérance
 Pour un heureux retour.
 Car vous viendrez encor dans ce séjour tranquille:
 Ces lieux à vos désirs seront encor rendus.
 Nous, pour toujours, hélas! nous quittons cet asile.
 Adieu; vous ne nous verrez plus!
 Vous ne nous verrez plus de vos fêtes si belles
 Partager avec vous les plaisirs innocents;
 Mais, quoique séparés, à nos pieux serments
 Nos cœurs seront toujours fidèles?
 Sainte Religion, dans ces lieux que j'aimais,
 Aux devoirs les plus sains tu formas mon enfance;

CHAPITRE VIII

Du devoir et du droit qu'ont les pères et mères de choisir
les instituteurs de leurs enfants.

Ce livre serait incomplet, si je ne parlais du devoir et du droit qu'ont les pères et mères de choisir les instituteurs de leurs enfants. Après les considérations qui précèdent, un long discours n'est pas nécessaire ; quelques simples réflexions suffiront à mon dessein.

I

Parmi tous les devoirs qu'impose à un père et à une mère la haute autorité qui est en eux, je n'en connais point de plus grave que celui de choisir comme il faut la maison d'Éducation où ils placeront leur fils, les maîtres auxquels ils confieront une partie de cette sainte autorité, et qu'ils asso-

Tu conservas en moi la fleur de l'innocence.

Pourrai-je t'oublier jamais ?

Et toi, demeure salutaire,

Où, sous l'aile de Dieu, j'ai coulé des jours purs ;

Des plus douces vertus aimable sanctuaire,

Pourrais-je sans regret m'éloigner de tes murs ?

De tes charmes sacrés la mémoire chérie

Saura toujours me soutenir.

Que se glace en mon cœur et mon sang et ma vie

Si je devais jamais perdre ton souvenir !

Adieu, séjour de l'innocence.

Adieu, maîtres chéris dont je goûtais les lois.

Adieu, bon père, et vous, amis de mon enfance,

Adieu pour la dernière fois !

Louis CH^{er}.

cieront par là même à leur sollicitude, à leur responsabilité personnelle.

Il est manifeste que c'est là tout à la fois le devoir et le droit supérieur de l'autorité paternelle et maternelle. Jamais un père et une mère ne s'appliqueront trop à bien faire un choix qui intéresse d'une manière si sérieuse leur conscience et le cœur, l'honneur et le bonheur de leur vie.

Il y va de tout pour eux et pour leurs enfants; et je leur redirai volontiers à ce sujet ce que Platon disait autrefois à ses contemporains, dans ce langage d'une simplicité vraiment sublime qui lui était familier :

« Que votre cordonnier soit mauvais ouvrier et vous fasse
« de mauvaises chaussures, ou qu'il se donne pour cordon-
« nier sans l'être, vous n'en éprouverez pas grand dom-
« mage; mais que les instituteurs de vos fils ne le soient
« que de nom, ne voyez-vous pas qu'ils entraîneront votre
« famille à sa ruine, et que d'eux seuls dépendent votre con-
« servation et votre bonheur¹? »

Voilà pourquoi je n'hésite pas à dire qu'il y a pour un père, pour une mère, le droit et le devoir, antérieur à tout, de connaître parfaitement, personnellement, ceux qui seront chargés d'élever leurs enfants. Comme le voulait autrefois Platon, ils doivent leur demander : Qui êtes-vous? d'où venez-vous? êtes-vous de véritables instituteurs? quels sont vos titres à notre confiance? quelle est votre vie? vos œuvres? quelle a été votre jeunesse? qui vous a formés? quels ont été vos maîtres? quelle est votre intelligence, votre sagesse, votre instruction, votre prudence, votre fermeté, votre caractère, et surtout quel est votre dévouement? quel est votre amour pour la jeunesse et pour l'enfance? quelle est votre religion, votre foi, votre vertu? êtes-vous meilleurs que nous? vous le devez être : car vous devez avoir ce qui

1. PLATON, *Rép.*, liv. IV.

nous manque à nous-mêmes pour achever l'Education de nos enfants.

Je crains qu'on ne me trouve ici bien pressant, bien exigeant : et toutes ces questions paraîtront peut-être à plusieurs d'une indiscretion offensante.

C'est ainsi cependant que l'entendait jadis la probité et la sagesse païenne : j'ai nommé Platon ; écoutons encore ses paroles :

« Dites-nous donc quel est le meilleur maître que vous
 « ayez rencontré dans le grand art d'élever les jeunes gens.
 « Avez-vous appris de quelqu'un ce que vous savez à cet
 « égard, ou l'avez-vous trouvé de vous-même ? Si vous l'a-
 « vez appris, dites-nous quel a été votre instituteur, et quels
 « sont ceux qui donnent ces leçons, afin que si les affaires
 « publiques ne nous en laissent pas à nous-même le loisir,
 « nous allions à eux, et qu'à force de présents et de prières,
 « ou par ces deux moyens à la fois, nous les engagions à
 « prendre soin de nos enfants, et de peur que si ces enfants
 « viennent à se corrompre, ils ne déshonorent leurs aïeux.
 « Que si vous avez trouvé cet art de vous-même, voyons vos
 « preuves ; citez-nous ceux que vous avez formés par vos
 « soins à la vertu et à la sagesse ; mais si vous commencez
 « aujourd'hui pour la première fois à vous mêler d'Educa-
 « tion, prenez garde ; car ce n'est pas sur des esclaves que
 « vous faites votre coup d'essai, mais sur nos fils ¹. »

Telle était l'opinion du philosophe athénien : et, certes, il n'exagérerait pas ; car, en un tel choix, évidemment il n'y a pas de négligence possible : décider à la légère, c'est s'exposer aux plus grands malheurs.

Que les pères et mères de famille me permettent donc de le leur dire : rien ne peut être ici donné au hasard, rien ne doit se faire à l'aventure : agir par habitude, choisir par ca-

1. PLATON, *Lachès*, paroles de Socrate.

price, par entraînement ou par complaisance, quand c'est de la plus grave des affaires et du plus saint des devoirs qu'il est question, serait inexcusable.

Un père, une mère, qui ont compris la grandeur de l'autorité que Dieu a mise en eux, et l'immense responsabilité qui pèse sur leur âme, doivent ici avoir un zèle, une vigilance sans bornes, et multiplier tous les soins les plus attentifs. Il faut qu'ils s'informent, consultent, VOIENT PAR EUX-MÊMES. S'ils ne veulent pas demeurer au-dessous de ce que demandait autrefois le paganisme, ils ne peuvent donner leur confiance et livrer leurs enfants, qu'après avoir fait humainement tout ce qui dépendait d'eux pour trouver non-seulement de bons instituteurs, MAIS LES MEILLEURS, mais les plus dignes, et qu'on le remarque bien : les plus dignes, non-seulement par la science, mais surtout par la vertu, par la gravité, je ne dis pas assez, par la sainteté des mœurs.

Encore un coup, je ne demande rien que ce que demandaient les païens ; et on sent pourquoi je mets du prix à citer ici tant d'autorités profanes.

Quintilien voulait expressément qu'un père et une mère ne choisissent pour l'instituteur de leur fils qu'un homme d'une vertu, d'une sainteté consommée : *Præceptorem eligere SANCTISSIMUM.*

« C'est leur soin capital, ajoutait-il ; jamais ils n'y mettront trop de zèle et de prudence. »

Et quant à l'école, à l'institution, au collège, si l'on veut, qui devait être choisi, Quintilien n'hésite pas : « Il faut préférer la maison où règne la discipline la plus sévère et la plus parfaite : *Et disciplinam quæ maxime severa fuerit.* »

Pline entrait à cet égard dans des détails curieux : ses recommandations sont dignes d'être méditées. Il déclarait avant tout qu'un père et une mère ne doivent pas se contenter de cette réputation facile de vague moralité, dont il est si aisé et si commode de jouir dans le monde.

« La vie des hommes, disait-il, a quelquefois de tristes profondeurs et des retraites cachées : *Vita hominum altos recessus latebrasque habet*. C'est là qu'il faut pénétrer. »

Un père et une mère ne doivent pas fixer leur choix sans avoir exploré ces profondeurs inconnues, et SANS TOUT SAVOIR.

Et cela est plus important encore, si l'on vit à une époque de relâchement et de licence dans les mœurs publiques, selon l'énergique expression de Pline : *In hac licentia temporum*.

Pline adressait ces conseils à une dame romaine qui l'avait consulté sur le choix d'un instituteur pour son fils, et il achevait sa lettre par ces remarquables paroles : « Avec l'aide du Ciel, confiez cet enfant à un homme qui lui enseigne avant tout les bonnes mœurs, puis l'éloquence, laquelle, sans les bonnes mœurs, n'est qu'une mauvaise science. »

Un père et une mère, en s'occupant de ce choix, ne doivent donc céder à aucune vaine considération publique ou particulière, à aucune sollicitation intéressée, à aucune importunité de quelque part qu'elle vienne.

« Quel mépris, disait Plutarque, ne méritent pas ces parents qui, par une négligence coupable, ou du moins par une ignorance bien funeste, confient leurs enfants à des maîtres qui n'en ont que le nom, et qu'ils ne se donnent pas la peine d'éprouver ! Encore sont-ils moins blâmables, lorsqu'ils le font par ignorance, mais, ce qui est le comble de la folie, c'est que souvent, quoique avertis par des personnes éclairées de l'incapacité et de la mauvaise conduite des maîtres qu'on leur propose, ils ne laissent pas de les prendre, entraînés par les caresses perfides de leurs flatteurs ou par les sollicitations imprudentes de leurs amis.

« Grand Dieu ! mérito-t-on seulement le nom de père, quand on aime mieux céder à de vaines complaisances,

« que de procurer à ses enfants une bonne et solide Éducation ! »

Plutarque ne se dissimulait point toutefois quel discernement exige un choix si important et si difficile.

Il y a des hommes, disait-il, que les vices les plus grossiers rendent incapables de tout autre emploi ; voilà ceux qui se présentent souvent pour élever la jeunesse, et c'est entre leurs mains que beaucoup de parents remettent leurs enfants ! tant ils y regardent peu !

C'est pour prévenir un si grand malheur, qu'il n'épargnait aux parents ni les reproches ni les conseils : « Négliger la vertu, c'est sacrifier, disait-il, ce qu'il y a de plus essentiel dans toute l'Éducation. Il faut que l'instituteur joigne à un grand fond de sagesse et d'expérience, des mœurs pures et une conduite irréprochable : autrement tout est perdu. La bonne Éducation est la source de toutes les vertus, mais à une condition rigoureuse, c'est que l'instituteur sera lui-même vertueux ; et alors de même que les jardiniers dressent des tuteurs autour des plantes et des arbrisseaux pour soutenir leur tige, de même ce bon instituteur environnera, pour ainsi dire, son jeune élève du double appui des préceptes et des exemples, pour empêcher ses mœurs de se pervertir. »

Je le répète, si je cède au plaisir de rapporter toutes ces paroles si graves et si belles, tous ces textes antiques si précis et si forts, c'est pour montrer à quel point d'aveuglement en sont venus, parmi nous, certains parents, qui semblent ne pas seulement se douter de ce que la raison naturelle et le simple bon sens enseignaient à des païens.

Plutarque ajoute que pour procureur à l'enfant les meilleurs, les plus dignes instituteurs, il ne faut ménager aucune dépense, nul sacrifice.

« Mais il est des parents, dit-il, qui portent si loin l'amour de l'argent et l'indifférence pour le bien de leurs enfants,

« que par le seul motif d'une épargne sordide, ils leur choi-
 « sissent pour instituteurs des hommes sans nul mérite, et
 « dont l'ignorance est toujours à bon marché. Aristippe fit un
 « jour à un de ces pères méprisables une réponse pleine de
 « sel et de sagesse. Comme il lui demandait cinquante
 « drachmes pour élever son fils : *Comment!* s'écria le père ;
 « *mais avec cette somme, j'achèterais un esclave!* — *Faites-le,*
 « dit Aristippe, *et vous en aurez deux : votre fils, et celui que*
 « *vous aurez acheté!* »

Le Poète satirique faisait les mêmes plaintes. Il flétrissait amèrement la conduite de ces parents qui prodiguent mille folles dépenses pour leurs bâtiments, leurs meubles, leurs équipages, leur table, et épargnent tout pour l'Éducation de leurs enfants ¹.

« Travaillez à élever ce jeune homme, disait un autre
 « poète romain ², donnez-vous toutes les fatigues; et moi, je
 « vous avertis qu'après l'an révolu, vous recevrez à peine de
 « son père autant d'argent que le peuple a coutume d'en
 « accorder au gladiateur victorieux. »

Aussi Cratès le philosophe disait autrefois qu'il aurait voulu monter au lieu le plus éminent de la ville pour crier de là aux citoyens : « Hommes de peu de sens, quelle est
 « donc votre folie de ne songer qu'à amasser des richesses
 « et de négliger absolument l'Éducation de vos enfants,
 « pour qui vous dites que vous les amassez ³! »

1. *Hos inter sumptus, sestertia Quintiliano*
 Ut multum duo sufficent. Res nulla minoris
 Constabit patri quam filius.

2. *Hæc, inquit, cures, et quum se verterit annus,*
 Accipe, victori populus quod porrigit, aurum.

3. Rollin écrivait avec son bon sens et sa douceur accoutumée : « Ce qui
 « est certain, c'est que les parents sensés et raisonnables doivent voir
 « avec quelque peine qu'on intendant, un secrétaire, quelquefois même un
 « portier, fait chez eux une plus grande fortune que le précepteur du fils
 « de la maison. »

Je ne l'ignore pas, il y a des maîtres, il y a des cours pour lesquels certains parents ne croient jamais trop dépenser. Ils y donnent sans regret le double, le triple de ce que coûte l'Éducation classique la plus solide et les professeurs littéraires les plus distingués. Je veux parler des arts d'agrément et de l'instruction professionnelle. On sait ce que valent les classes et les cachets de musique et de danse, et aussi les leçons de mathématiques, dans certains établissements. A ces sortes de leçons les parents sacrifient tout, deux, trois, quatre mille francs par année, s'il le faut; je l'ai vu. Mais l'enfant apprend à jouer du piano, danse et monte à cheval, etc., et en attendant qu'il soit reçu ou refusé à Saint-Cyr et ailleurs, il sort deux fois par semaine, se promène librement dans Paris, quand et où il lui plaît; il va même au spectacle, s'il le veut, et fait pis encore. Le profit est manifeste, et un père, une mère n'y sauraient mettre trop d'argent.

Et ces profondes misères, ce n'est pas seulement à Paris qu'on les rencontre; c'est maintenant aussi dans nos meilleures provinces. Ne dirait-on pas que Tacite voyait les mœurs de notre temps, lorsqu'il écrivait ces paroles, que je me dispense de traduire : *Jam vero propria et peculiaria hujus urbis vitia..... in provincias manant... histrionalis favor, equorumque studia; quibus occupatus et obsessus animus quantulum loci bonis artibus relinquit* ¹!

Il le faut avouer toutefois : si de tels parents se rencontrent trop souvent aujourd'hui, il y en a beaucoup d'autres mieux inspirés et plus sages. Dans les classes élevées comme dans les classes populaires, on voit souvent encore par l'instinct secret et par l'inspiration même de ce sentiment supérieur, je dirais presque divin, qui fait le fond du cœur paternel, on

1. *Quotumquemque inveneris, qui domi quidquam aliud loquatur? Quos alios adolescentulorum sermones excipimus, si quando auditoria intravimus?*

voit les pères les plus éloignés de la vertu choisir de vertueux instituteurs pour leurs enfants.

Ce n'est pas seulement dans les familles pieuses, que les parents semblent comprendre la grave responsabilité qui pèse ici sur leur conscience devant Dieu et devant la société. J'ai vu les hommes les plus occupés dans les affaires, les hommes les plus engagés dans le tourbillon du monde, reconnaître que tout, sans exception, plaisirs, amis, fortune, ambition, liberté même, aisance de la vie et des relations sociales, devait être sacrifié à l'accomplissement de ces grands devoirs. Je les ai vus choisir les maisons d'Éducation les plus austères et les instituteurs les plus éloignés des habitudes mondaines, se mettre en rapport constant, en harmonie parfaite avec eux, et sacrifier enfin tout ce qui devait être sacrifié, pour travailler eux-mêmes à l'Éducation de leurs enfants, de concert avec les instituteurs de leur choix.

II

Mais si c'est là, pour un père, pour une mère, un devoir sacré ; si rien ne les dispensa jamais de choisir les meilleurs instituteurs pour l'Éducation de leurs enfants, c'est aussi et par là même pour eux un droit inviolable : nulle puissance humaine ne saurait les en dépouiller, et toute contrainte faite ici à l'autorité paternelle et maternelle serait un crime.

C'est dans cette pensée qu'un ministre de l'instruction publique, M. le comte de Salvandy, écrivait naguère ces remarquables paroles :

« Dans l'histoire du monde s'offre à nous le droit de la famille sur elle-même, consacré à toutes les pages des annales et des lois du peuple qui a sourcis l'ancien monde » à ses codes, et qui en a doté le monde moderne.

« La société chrétienne, née dans ce berceau digne d'elle, « gouvernée si longtemps par les maximes de la législation

« romaine, ne vit jamais contester le droit de la puissance
« paternelle en fait d'Éducation...

« Irresponsable devant les hommes et devant la loi, le
« père de famille répond devant Dieu, et cela nous suffit: il
« s'agit d'un intérêt qui lui est plus cher qu'à la société
« même, si elle était tentée d'intervenir...

« C'est qu'il y a ici deux faits et deux principes plus forts
« que tout le monde.

« Le droit paternel a ses sources plus haut que dans la
« Charte de 1830; il est écrit dans une loi que des circons-
« tances ou un homme extraordinaires peuvent méconnaître
« un jour, mais qu'un gouvernement pacifique et régulier,
« qu'aucune législation légitime et sensée ne déclinera
« désormais.

« Ce droit sur la direction morale, sur le développement
« intellectuel de l'enfant qui sera l'héritier de notre nom, le
« continuateur de notre pensée dans la cité et dans l'État, ce
« droit est la vérité en fait de liberté d'enseignement. Tout
« le reste est plus ou moins accidentel, artificiel et contes-
« table; mais ici tout est réel et fondamental. C'est par la
« famille que la société a commencé. La société n'en est que
« le développement et l'image. L'État n'a de droits que ceux
« qu'il emprunte à cette origine, comme il n'a de force que
« celle qu'il demande à tous ses concitoyens. L'État ne pour-
« rait substituer son action à celle-là, ses sentiments à ceux
« qui ont là leur siège et leur puissance, sans usurper. »

M. Guizot proclamait les mêmes principes que M. de Sal-
vandy, lorsqu'il disait dans son ferme langage : « Les pre-
« miers droits, les droits antérieurs à tout droit, sont les droits
« des familles; ce sont des droits primitifs et inviolables. »

Et lorsqu'on va dans le vrai, au fond de la question, et
jusqu'à la nature intime des choses, on comprend la pensée
de ces hommes éminents et l'énergie de leurs affirmations.

En effet, des instituteurs qui élèveraient un enfant malgré

ses parents, des instituteurs auxquels un père et une mère seraient obligés, *bon gré, mal gré*, de confier leur enfant, sans les connaître, sans les estimer, sans avoir pour eux aucune confiance, en un mot, des *instituteurs imposés arbitrairement et exclusivement à toutes les familles, sans leur consentement et contre leur vœu*, comme le disait encore M. Guizot, ce serait une violence intolérable, une dérision de la conscience en ce qu'elle a de plus sacré, un mépris public et un renversement de toute Éducation.

Qu'est-ce, en effet, qu'un instituteur qui ne représente pas véritablement l'autorité du père et de la mère? d'où vient-il? quels peuvent être ses droits? à quel titre ose-t-il se présenter devant ses élèves? Ces enfants n'ont pas été librement, volontairement, confiés à ses soins : que dis-je? c'est quelquefois *contre le vœu même* des parents qu'ils lui ont été livrés! Pour moi, je le dois avouer, je ne sais pas de condition plus abaissée que celle de tels maîtres, qui ne peuvent invoquer auprès de leurs élèves le nom de leur père et de leur mère! Et comment le feraient-ils, s'ils n'ont pas été choisis par eux, s'ils ne les ont même jamais vus, s'il n'y a entre les instituteurs et les familles aucune relation libre et véritable?

Et, en fait, quelle relation existe-t-il, par exemple, entre le père et la mère de l'enfant, et ceux qu'on nomme vulgairement les maîtres d'études, et qui, quel que soit leur rang dans la hiérarchie scolaire, président réellement à l'Éducation de la jeunesse, dans un si grand nombre d'établissements d'instruction publique?

Mais, me dira-t-on, vous oubliez trop ici les droits de l'État. C'est l'État qui a choisi ces instituteurs; c'est l'État qui les connaît; c'est l'État qui leur confie ces enfants; c'est l'État dont ils invoquent le grand nom auprès de leurs élèves! — Non, certes, je n'oublie pas les droits de l'État; mais je répète que *les premiers droits, les droits antérieurs à tout*

droit, sont les droits des familles; et lorsque M. Guizot prononça ces paroles, toute l'assemblée des représentants de la nation, entraînée par l'ascendant irrésistible d'une raison supérieure, applaudit à cette forte expression du bon sens, à ce cri de la conscience paternelle, à cette éloquence de la vérité.

« Dans le désordre des idées de notre temps, disait alors encore un grave orateur, dans cet affaiblissement de tant de principes sociaux et moraux, l'esprit de famille, le respect des droits, des devoirs, des sentiments domestiques, me paraît la plus précieuse garantie et l'espérance la plus féconde de la société. »

Et n'est-ce pas dans la même pensée que M. le premier président Portalis disait encore : *l'État assiste la famille et ne la supprime pas ?*

La parole de cet éminent magistrat dit précisément ce qui est, ou du moins, ce qui doit être, en fait d'Éducation; mais, sous prétexte d'assister la famille, s'appropriant son bien le plus cher, et la déshériter du plus sacré de ses droits; sous prétexte que les pères et les mères de famille ne possèdent pas l'art de l'Éducation, leur enlever leur fils, s'emparer de son âme et la façonner, dans un système quelconque, malgré eux, serait un attentat incomparablement plus grand que si on enlevait leurs maisons et leurs champs aux légitimes propriétaires, pour les rebâtir ou les cultiver à leur place et à leurs frais, sous prétexte que c'est là une partie de la fortune publique, et qu'ils n'entendent rien à la faire valoir¹.

Non, non : redisons-le donc encore une fois avec M. Guizot :

1. Nous avons vu, il n'y a pas longtemps encore, d'insensés utopistes réclamer ce mode de mettre en valeur la fortune de la France; et ce sont les mêmes qui proclamaient en même temps l'anéantissement le plus complet de l'autorité paternelle, dans un système d'*instruction gratuite, égale, et obligatoire pour tous*.

« Par vos institutions, disait autrefois Platon à un Spartiate, vous ressemblez moins à des citoyens qui habitent une ville qu'à des soldats campés pour la guerre. Votre jeunesse est semblable à une troupe de

Les premiers droits, les droits antérieurs à tout droit sont les droits de la famille.

Que si j'ai rappelé ici ces grands principes et ces grands témoignages, c'est que, dans un livre où je traite de la famille, j'ai tenu pour mon devoir de constater que la liberté d'enseignement est un droit inviolable de l'autorité paternelle et maternelle, et que, quoi qu'il arrive désormais, sur cette question la lutte dans l'avenir n'est plus possible. Les pères de famille ont enfin compris leurs obligations et leurs droits. Ils ont senti leur force; ils l'ont fait sentir, et ils la montreraient encore s'il le fallait. Au moment nécessaire, on les a vus descendre dans l'arène, et ils ne l'ont quittée qu'après avoir fait triompher les droits de la conscience paternelle, et par là même le droit des libertés les plus légitimes. Sans se mêler aux partis politiques, ils ont fait entendre dans une région supérieure une voix indépendante et honnête, et ils ont formé en France ce grand parti, qui était destiné à croître chaque jour, qui devait se fortifier par la force même des choses, rallier définitivement à lui les hommes sincères, les hommes éminents de tous les partis, et devenir bientôt, par là même, le parti de tous les gens de bien, la voix de la vérité, du bon sens et de la justice.

Voilà ceux qui, venus des divers côtés de l'horizon social, se sont rencontrés dans une grande et généreuse pensée, et ont donné à la France, en 1850, la liberté de l'enseignement, en même temps que la liberté des congrégations religieuses et la gloire de l'expédition romaine.

« poulains qu'on fait pâtre ensemble dans la prairie sous un gardien
 « commun. Les pères n'ont droit chez vous d'arracher leur enfant farouche
 « et sauvage de la compagnie des autres, pour lui faire donner les soins
 « spéciaux dont il a besoin par un maître de leur choix, qui le dresse en
 « le caressant, en l'apprivoisant et en usant des autres moyens convenables à l'Éducation des enfants; ce qui en ferait non-seulement un bon
 « soldat, mais un bon citoyen, capable d'administrer les affaires publiques. »

(PLATON, *les Lois*, liv. II.)

Grâces en soient rendues au courage des plus illustres hommes d'État, à leur rapide intelligence, à la vive et lumineuse parole dont ils ont alors tout éclairé, on n'a pas tardé à voir les dangers d'une lutte et d'une résistance trop prolongée contre les droits et les réclamations de l'autorité paternelle; et les grands pouvoirs de l'État, après la discussion la plus solennelle, ont unanimement senti que la paix publique ne pouvait être fondée sur la violation des droits et du respect des familles, et que la prospérité des nations, comme la perpétuité des dynasties, n'avaient rien à gagner à la mauvaise Education de la jeunesse. Tous ont compris que le panthéisme politique, la centralisation absolue, et cette idolâtrie de l'État qui tend à tout asservir, à tout absorber, est une doctrine indigne, funeste même à l'État, et le premier principe du socialisme le plus redoutable : tous ont proclamé que l'individu est quelque chose ; que le père, la mère et la famille sont quelque chose : que l'Eglise, que la conscience et les âmes sont quelque chose.

Et en effet, comme le disait M. de Salvandy, la famille, la société domestique n'est-elle pas l'origine et la source perpétuellement renouvelée de la société civile et politique? N'est-il pas manifeste qu'elle n'en doit jamais souffrir, que l'ordre naturel serait alors blessé, et que la société agirait contre son principe?

Et, en allant au vif et au fond de la question, qui pourrait s'étonner qu'au père appartiennent des droits si élevés dans la société? n'est-ce pas le père qui la perpétue et qui la conserve? n'est-ce pas le père qui l'élève dans sa famille; n'est-ce pas le père qui la multiplie, qui l'étend, qui la fortifie? Le père, sans doute, doit beaucoup à la société qui le protège; mais la société lui doit plus encore. La société civile et politique n'a été instituée que pour la protection de la société domestique, jamais pour son oppression.

Les familles, en se multipliant, se rapprochent, attirées

les unes vers les autres par les douceurs de la vie sociale, par l'intérêt, par le besoin des secours mutuels; et faisant alliance, elles formèrent les villes, les cités, puis les royaumes et les grands Etats, qui sont de grandes sociétés de familles.

Mais dans ce rapprochement providentiel, et par cette alliance, les pères de famille ne voulurent et ne purent vouloir qu'une chose, à savoir : fortifier leurs droits, garantir leur autorité, et non l'absorber, non s'en dépouiller, non l'anéantir. Ils eussent voulu s'en dépouiller qu'ils ne l'auraient pu ; car, nous l'avons vu, les droits et les devoirs paternels sont essentiellement inaliénables; la nature des choses et le langage humain ont ici une force invincible. Je le répète : on ne dit pas d'un père qu'il est revêtu de l'autorité paternelle. Non, elle est en lui essentiellement : il ne peut pas plus être dépouillé de ses droits qu'il ne peut être dispensé de ses devoirs. Les uns et les autres sont également inaliénables et imprescriptibles.

Lorsque les chefs des familles, lorsque les pères constituèrent, dans l'ordre de la Providence, la société civile et politique, ce ne fut donc pas afin que la cité, que l'Etat absorbât leurs familles, mais afin que la famille devint plus florissante, plus forte et plus libre à l'ombre de la cité, à l'ombre de l'Etat.

Sans doute, les chefs de la famille, les pères, mirent en commun leur force et leur droit, et en transportèrent providentiellement au prince dans l'Etat, au magistrat dans la cité, ce qui était nécessaire pour la défense des intérêts généraux de toutes les familles réunies, et devenues par leur réunion une société civile et politique; mais manifestement ce ne fut pas afin que le père et la mère disparussent, s'absorbassent dans le prince et dans le magistrat : c'eût été là une abnégation impie de la nature. Sparte, qui l'essaya, en a laissé une triste mémoire : depuis le christianisme, l'essai

même n'est pas possible, et le quatrième Commandement, demeurant inviolable dans sa simplicité et dans sa force, nous montre clairement ce qui survit à tout : *Tu honoreras ton père et ta mère !* Sans doute, le Seigneur, qui est le Dieu de l'ordre éternel, a institué le pouvoir politique dans l'ordre social, comme il a voulu dans la famille l'autorité paternelle : *omnis potestas a Deo* ; mais la base première et inébranlable, posée par la main divine, demeure garant et soutien du reste ; « et tout le monde est d'accord, dit Bossuet, que l'obéissance due à la puissance publique ne se trouve comprise au Décalogue que dans le précepte qui oblige à honorer ses parents. »

Qui ne se souvient chez nous que la Convention elle-même flétrit *la tyrannie stupide, la disposition barbare qui arrache l'enfant des bras de son père, et fait une servitude du bienfait de l'Education ?* (27 vendémiaire an VII.)

Je le sais, la famille a des devoirs à remplir envers la société civile et politique : il y a des jours où la famille doit se dévouer tout entière à la conservation de la société. La fortune, la vie, tout doit être loyalement, généreusement donné dans l'intérêt commun. La société a droit alors à tous les sacrifices temporels ; mais il n'en faut pas conclure que la société ait le droit d'exiger de la famille des sacrifices moraux. La famille doit quelquefois se sacrifier matériellement ; moralement, jamais.

Il est manifeste que la société n'a jamais le droit de demander qu'un père, qu'une mère lui sacrifient l'esprit, les vertus, les principes sacrés, les droits religieux de leurs enfants.

Les sacrifices matériels eux-mêmes ont des bornes marquées par la justice.

En un mot, il y a entre la famille et l'État, entre la société domestique, société primitive, et la société civile et politique, des droits et des devoirs mutuels : tout y est non-seule-

ment corrélatif, mais mesuré : tout y est selon la nature, rien n'y est contre elle. Dans l'ordre de Dieu, rien ne peut jamais être tyrannique et arbitraire.

Voilà pourquoi l'autorité civile et politique n'a jamais le droit de demander à l'autorité paternelle un sacrifice que l'autorité paternelle n'ait le devoir de faire ; et l'autorité paternelle n'a jamais le droit de refuser à l'autorité civile et politique un sacrifice que celle-ci a le devoir de lui demander.

C'est au nom de ces droits et de ces devoirs que le prince peut dire : « La patrie est en danger. La patrie est la terre commune : toutes les familles, tous les enfants sont en péril ; il faut la défendre et marcher au combat » Et c'est au nom de ces mêmes droits et de ces mêmes devoirs que les pères de famille peuvent dire à un prince ambitieux : « Ce sont nos enfants ; vous ne devez pas, pour satisfaire à une vaine gloire, les mener à la mort ; » ou à un prince impie : « Vous ne devez pas les jeter dans des écoles d'immoralité et les élever indignement malgré nous. »

CHAPITRE IX

De la dernière et plus importante Éducation de la jeunesse, et de la part que doivent y prendre les parents.

Les soins, les sollicitudes paternelles et maternelles ne doivent pas cesser, ni même se ralentir, quand ce qu'on appelle communément l'Éducation touche à sa fin. La tâche d'un père et d'une mère est loin d'être achevée à ce moment. C'est même alors que commence pour eux le plus sérieux des devoirs, celui qui est à la fois le plus difficile et le plus nécessaire à remplir.

Après les études classiques, je l'ai dit déjà, il y a encore à faire ce que Tacite nomme la grande étude des hommes, des temps et des choses ¹. Au sortir même du collège, on entre dans cette école de la vie où les passions et les intérêts, les affaires et les épreuves de toute nature, réservent à un jeune homme, dans leurs courants contraires, des enseignements et une Éducation laborieuse sans doute, mais profondément utile.

C'est ce que j'ai appelé la grande et dernière Institution de l'homme, ou bien encore l'*Éducation sociale*, parce qu'elle se fait dans la société et par la société elle même ; mais il faut que le père et la mère y président toujours.

« J'ai souvent blâmé, disait autrefois Plutarque, la conduite de ces pères qui donnent d'abord à leurs enfants des gouverneurs, mais les abandonnent à eux-mêmes dans cet âge bouillant et emporté, qui demande bien plus de précaution et de soin que la première enfance.

« Quelles suites malheureuses n'a pas, pour les parents eux-mêmes, cette déplorable négligence ! qu'ils ont lieu de s'en repentir, et d'en déplorer les tristes effets, lorsqu'ils voient leurs enfants, une fois parvenus à l'âge viril, secouer le joug paternel, fouler aux pieds tous leurs devoirs, et se précipiter dans les désordres les plus honteux !

« Les uns se livrent à des flatteurs ou à des parasites, hommes détestables qui n'ont d'autre talent que celui de corrompre la jeunesse. Les autres entretiennent à grands frais des courtisanes : ceux-ci se ruinent dans les excès de la table ; ceux-là au jeu et aux spectacles ; d'autres deviennent plus criminels encore. »

« Pour nous, disait Platon, nous avons résolu d'éviter ces malheurs, et de ne pas faire comme la plupart des pères qui, dès que leurs enfants sont devenus grands, les laissent vivre au gré de leurs folles humeurs. Nous croyons, au contraire, que c'est le moment de redoubler de vigilance et de sollicitude auprès d'eux, pour cette dernière et plus importante Éducation. »

1. *Notitia vel rerum, vel hominum, vel temporum.* (Dial. de Orat.)

Beaucoup de parents chrétiens n'ont pas toujours de si sages pensées. En effet, combien n'en rencontre-t-on pas aujourd'hui, semblables à ceux dont Fénelon disait déjà de son temps avec douleur, *qu'ils abandonnent leurs enfants à eux-mêmes, dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.*

On peut dire de nos jours que c'est là l'ordinaire : sous l'influence des préoccupations mondaines, et aussi je ne sais par qu'elle crainte pusillanime, par quel triste sentiment de leur faiblesse, la plupart des parents redoutent l'œuvre à laquelle ils doivent se dévouer, et se font volontairement illusion sur un devoir sacré ; puis, comme il arrive si souvent, ils érigent leur illusion même en principe, aiment à se persuader et à dire tout haut que l'Éducation finit avec le collège, qu'un jeune homme à dix-huit ans est élevé ou ne le sera jamais, qu'on ne peut plus l'obliger et le contraindre, que ce serait faire plus de mal que de bien, etc., etc. Qui n'a pas entendu professer tout cela ? et sur ces beaux prétextes, ils abdiquent définitivement toute autorité. Il ne leur en restait guère, depuis le jour où leur fils les avait quittés pour le collège ; mais le jour où il rentre sous le toit paternel, ils n'en veulent plus conserver du tout. Et c'est cependant le grand jour où il faudrait reprendre cette autorité tout entière avec une force et une tendresse nouvelle, pour achever une Éducation que le monde et ses périls, la jeunesse et ses passions rendent plus nécessaire que jamais.

Ah ! sans doute, cette autorité ne doit pas se faire sentir rudement ; cette dernière Éducation demande, avec une attention et une sollicitude continuelles, les ménagements les plus délicats. Il y faut tout à la fois des soins, une habileté, une suite, une énergie et une douceur extrêmes ; mais c'est précisément parce que cette Éducation est la plus difficile de toutes, qu'il faut que les parents s'y dévouent les premiers : car, s'ils ne le font pas, qui le fera pour eux ?

C'est alors ou jamais que l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère doivent faire sentir, dans la plus forte et la plus douce action, leur souveraine influence.

Il est un âge dans la vie, auquel un ancien attribuait les propriétés du feu, parce que, comme cet élément, il est sans cesse en activité et ne connaît pas de repos ; un âge où l'on pense sans règle, où l'on réfléchit sans maturité, où l'imagination ardente et les sens troublés semblent appeler à eux le droit de décider toutes les destinées de l'avenir.

Certes, c'est un moment redoutable que celui-là, lorsque les passions, s'éveillant tout à coup au cœur de la jeunesse, menacent d'y soulever ces tempêtes qui agitent profondément et flétrissent quelquefois à jamais la vertu ; tandis que le monde, de son côté, n'oublie rien pour tendre des pièges à un jeune homme sans expérience, pour lui inspirer l'amour du plaisir, et exciter en son âme les inclinations les plus dangereuses.

Moment cruel, où, dans cette fièvre brûlante des passions soulevées contre la sagesse, périssent si souvent tant de biens précieux qui ne se retrouveront jamais, où les plus nobles espérances de la famille s'évanouissent quelquefois sans retour, où les forces les plus élevées de la patrie s'énervent et s'abîment, où la vie se dessèche et périt tristement dans sa fleur.

Ah ! on dit quelquefois pour se consoler : Il faut bien que cette jeunesse se passe ! Eh bien ! moi, je n'ai jamais pu le dire ; et rien ne me paraît plus douloureux ici-bas que les égarements de la jeunesse. Et parmi les tristes choses qui me font quelquefois pleurer sur la terre, je n'en sais point qui brise mon âme par des atteintes plus sensibles.

Non, je ne puis voir cet âge si brillant, et qui devrait toujours être si pur ; cet âge si ardent, et qui devrait toujours être si noble ; cet âge des grandes pensées, des affections généreuses et quelquefois des inspirations héroïques, je ne

puis, sans la plus douloureuse amertume de mon âme, le voir s'enchaîner aux passions qui le dégradent !

Je ne puis voir le monde lui ravir cette double couronne de l'innocence et du bonheur qui lui va si bien !

Je ne puis voir s'effacer, pâlir et disparaître ce coloris céleste, ce charme ineffable dont la vertu embellit le front de la jeunesse !

Non : sans une angoisse qui irait presque au désespoir, je ne puis voir se flétrir cette fleur, s'éteindre dans ces regards cette flamme de vie !

Ah ! c'est à l'heure de ces crises suprêmes que la tâche d'un père et d'une mère est grande ! C'est alors que leur action peut se faire admirablement sentir, et que leur sollicitude doit devenir plus élevée et plus profonde ! leurs prévoyances plus attentives, plus actives, plus solennelles ! c'est alors que leur plus vive tendresse, même quand elle s'inquiète, doit demeurer calme, digne, réservée, patiente ! c'est alors enfin qu'ils doivent redoubler d'amour, de ménagements discrets et de soins ingénieux pour cet âge, capable d'une égale ardeur au bien et au mal, afin de l'aider à faire sortir victorieuses des plus terribles combats sa raison et sa vertu.

Mais que les parents me permettent de le leur dire : ils se défont trop souvent ici de leur puissance. C'est au contraire dans de tels moments que les droits et les devoirs sacrés de l'autorité paternelle et maternelle peuvent s'exercer avec le plus de force et de succès.

Il se rencontre tel jour, telle heure fatale dans la vie d'un jeune homme, où il n'y a que la voix d'un père, le regard d'une mère, qui puisse le sauver ! C'est un transport d'orgueil, c'est un entraînement plus funeste encore, c'est la plus honteuse faiblesse, c'est l'enivrement d'une passion aveugle ! O vous qui lui avez donné la vie, conservez-lui l'innocence ! C'est à vous, et à vous seuls, qu'il est réservé par la

Providence et par la nature d'apaiser peu à peu ces orages, de modérer la hauteur et l'emportement de ce caractère, de suspendre tout à coup sa passion dans sa plus grande impétuosité, *de réveiller dans son cœur le courage par la vertu!*

Non, je ne dirai jamais assez quel sublime ministère de tendresse et de sagesse ont ici à remplir un père et une mère. Mais, je le reconnais et je répète : il y faut une délicatesse, une patience, quelquefois une indulgence, une insinuation, un mélange de fermeté et de douceur, et quelquefois enfin un tact et une finesse dont tout autre qu'eux serait incapable. L'amour paternel et maternel, le plus tendre par la nature et le plus fort par la foi, peut seul être ici un inspirateur sûr. C'est à cette heure redoutable où le commandement échappe, qu'il faut conserver l'autorité la plus haute, et exercer l'action la plus énergique : c'est au moment où ce jeune homme ne se connaît presque plus lui-même, qu'il faut enchaîner sa liberté et dompter son cœur ; mais qui ne sent que ce cœur doit être alors infiniment ménagé, et qu'il faut traiter cette liberté qui s'emporte avec un singulier respect ? Et qui pourra se prêter à ces ménagements infinis, si ce n'est un père et une mère ?

C'est alors qu'un père accorde à son fils ces longues et intimes conversations, où un jeune homme épanche volontiers son âme tout entière. Les vertus de son père, ses exemples, ses conseils, sa bonté, sa gravité, ses expériences, tout fait impression sur ce jeune homme, l'éclaire et le fortifie. Enivré d'une folle passion, son cœur tombait déjà en défaillance ; il ne se sentait plus la force de résister au mal qui le pressait de toutes parts ; il était peut-être au moment de s'oublier à jamais lui-même et de secouer toute pudeur ; mais auprès de son père, il retrouve sa raison, sa conscience, sa vertu, son courage pour triompher du vice et des honteux plaisirs.

Un père, d'ailleurs, peut recevoir des aveux pénibles, entrer dans des détails qui ne conviendraient point à une

mère, donner enfin, et, s'il le faut, d'une voix qui sait s'émouvoir, ces fortes et terribles leçons qui arrêtent un jeune homme sur le bord du précipice ou l'en retirent, et lui inspirent pour toujours l'horreur de la dissolution et du libertinage.

Tel est le devoir paternel : les pères, dignes de ce grand nom, l'ont toujours ainsi entendu.

« Nous nous devons à nous-mêmes, écrivait naguère un homme revenu courageusement à la foi chrétienne, nous devons à nos fils de leur signaler de loin le péril et d'essayer de le conjurer. Battus des flots amers qui vont les assaillir, qu'avons-nous de mieux à faire que de rappeler à grands cris vers le port ces faibles et imprudents navires, et de prier Dieu qu'il abrège pour eux le temps de la tourmente ? Ne craignons donc pas d'entrer avec eux dans le vif de nos expériences... On ne commet à cela ni la majesté paternelle, ni la piété filiale, pourvu qu'on le fasse sans hypocrisie ni forfanterie, ayant Dieu entre soi et son enfant¹. »

Oui : un père également sage et vertueux peut et doit aller jusque-là dans ses discours : une mère ne le pourrait pas ; on le comprend.

Non pas qu'une mère ne puisse prendre elle-même, dans ces moments suprêmes, sur son fils, un merveilleux ascendant. Le plus souvent, par l'instinct même de cette profonde délicatesse, qui fait sa dignité la plus haute, et aussi par les secrets avertissements de son cœur troublé et de son amour, c'est elle, mieux que tout autre, qui devine le fond des pensées de son fils, ses bons et mauvais penchants, ses espérances, ses habitudes, ses goûts, tout en éloignant toujours loin d'elle, avec douceur, toutes les confidences que la dignité du cœur maternel ne peut entendre.

1. M. Nisard, recteur de l'Académie de l'Isère.

En ces heures cruelles où elle craint pour la vertu de ce qu'elle a de plus cher au monde, elle prie plus qu'elle ne parle, elle attend, elle souffre, elle dévore sa peine. Mais son silence est quelquefois auprès d'un fils égaré d'une bien admirable éloquence : ce visage austère d'une mère profondément contristée, cet abattement silencieux, cette dignité, je le dirai même, quelquefois cette beauté évanouie révèle une compassion si vive, une douleur si amère, que le malheureux jeune homme n'en peut soutenir l'aspect ! Que dis-je ? Pour remuer son âme et la bouleverser tout entière, il suffit quelquefois d'un regard ! Oui, un de ces regards maternels, qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme et y excitent invinciblement tous les sentiments les plus forts et les plus tendres, suffit le plus souvent pour arrêter tout d'un coup un pauvre enfant dans le plus grand emportement de ses faiblesses, pour le faire rentrer en lui-même et le rendre à la vertu ! et cela sans qu'une parole ait été dite, sinon peut-être : O mon fils !.... ô ma mère !...

Fénelon, qui s'est tant occupé de ces choses, nous a laissé ici d'admirables pages : je ne saurais mieux achever ce sujet délicat qu'en exhortant ceux qui voudront bien me lire à méditer les touchants conseils que donnait autrefois, sur tout ceci, le saint archevêque de Cambrai ; il en avait trouvé l'inspiration dans son amour pour la jeunesse, et aussi dans une profonde intelligence de cet âge inconstant et léger.

Je citerai d'autant plus volontiers ici les paroles de Fénelon qu'elles sont merveilleusement propres à soutenir, à encourager les parents et tout à la fois à les guider dans ces voies difficiles où la fermeté et la douceur sont également nécessaires.

Parmi les jeunes gens dont Fénelon s'était occupé, il s'en trouvait un surtout, dont le cœur était sensible au bien, l'esprit solide, mais le caractère emporté, les passions violentes et la vie très-exposée aux entraînements du monde ;



et dont, par conséquent, la correction demandait des ménagements infinis en même temps qu'un grand zèle.

« Ce jeune homme est bon, écrivait Fénelon ; mais qu'il
 « ne vous échappe pas, au nom de Dieu ! S'il faisait quelque
 « grande faute, qu'il sente d'abord en vous un cœur ouvert
 « comme un port dans le naufrage. Supportez-le sans le flat-
 « ter, avertissez-le sans le fatiguer. Bornez-vous aux occa-
 « sions et aux ouvertures de la Providence... Il faut l'atten-
 « dre, le ménager, le supporter, le corriger peu à peu, sans
 « le décourager jamais, le consoler au besoin et le relever
 « dans ses chutes, lui apprendre à se supporter lui-même
 « sans flatter sa passion. »

Fénelon ajoutait : « Ne le recherchez point trop, laissez-le
 « venir à vous ; ne le ménagez point par faiblesse, mais d'un
 « autre côté ne gardez aucune autorité à contre-temps ; ne
 « le gênez point ; ne lui faites point de morales importunes ;
 « dites-lui simplement, courtement et de la manière la plus
 « douce, les vérités qu'il voudra savoir ; ne les dites que se-
 « lon le besoin et l'ouverture de son cœur ; arrêtez-vous
 « tout court, dès que vous douterez s'il en est fatigué. Rien
 « n'est si dangereux que de donner plus d'aliment qu'on
 « n'en peut digérer. Le respect dû à *cet âge*, et son vrai
 « bien qu'on désire, demandent une délicatesse, un ména-
 « gement et une douce insinuation que je prie Dieu de met-
 « tre en vous... »

Fénelon conseillait beaucoup aussi ces intimes conversa-
 tions dont je parlais tout à l'heure : il raconte lui-même
 qu'il les avait employées avec grand succès pour adoucir la
 nature irascible et apaiser les passions orgueilleuses d'un
 jeune homme.

« Son humeur, dit-il, s'adoucissait dans de tels entre-
 « tiens ; il devenait tranquille, complaisant, gai, aimable, on
 « en était charmé. Il n'avait alors aucune hauteur. »

Mais Fénelon, on vient de le voir, recommandait bien en

même temps de ne pas fatiguer les jeunes gens de ces sérieux entretiens, surtout de n'avoir jamais l'air de les leur imposer.

« S'il vous paraît ne point désirer vos avis, demeurez dans
« le silence, mais sans diminuer aucune marque d'affection ;
« car il ne faut jamais se rebuter, quand même la vivacité
« de l'âge l'entraînerait... et lui ferait commettre quelque
« grande faute. »

Tels étaient les ménagements et les soins que conseillait Fénelon. Du reste, il ne faudrait pas se persuader que le saint archevêque poussât ses indulgences jusqu'à la faiblesse : je ne sache personne qui ait demandé aux instituteurs de la jeunesse, et à la jeunesse elle-même, une plus indomptable énergie contre les passions de cet âge et ce qui fait bien connaître la profonde sagesse de ce grand maître, c'est qu'avant tout il voulait qu'on n'épargnât rien pour obliger les jeunes gens à vaincre leurs passions en évitant les occasions dangereuses : « Il y a, dit-il, des ennemis qu'on
« ne peut vaincre qu'en les fuyant : contre de tels ennemis,
« le vrai courage consiste à craindre et à fuir ; mais à fuir
« sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de
« regarder jamais derrière soi. »

C'est lui, si doux, si indulgent, qui écrivait, pour un jeune homme, ces terribles paroles :

« Fuyez ! hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour
« fruit que du poison : l'air qu'on respire est empesté ; les
« hommes, contagieux, ne se parlent que pour se commu-
« niquer un venin mortel. La volupté lâche et infâme amol-
« lit les cœurs et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez ! que
« tardez-vous ? ne regardez point derrière vous en fuyant ;
« effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrable. »

Tous les maîtres de la jeunesse ont remarqué le coup violent par lequel Mentor précipite Télémaque dans les flots, et le sauve bon gré mal gré, lui faisant boire l'onde amère, et

rendant au jeune homme surpris par cette brusque séparation, la vertu avec le bon sens.

Qui ne sait d'ailleurs quel accent de tendresse Fénelon savait donner à ses plaintes et à ses prières, dans ces crises malheureuses : « O mon fils ! disait-il, vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans ses douleurs de l'enfantement. Je me suis tu ; j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles ; rendez-moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, je vis heureux : mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. »

Du reste, je m'empresse de le dire, et toujours avec Fénelon, ces crises terribles ne sont pas nécessaires. Les parents doivent tout faire pour les prévenir ; et cela est toujours plus facile et meilleur que d'y porter remède. C'est même ici la tâche la plus importante à remplir, dans cette grande et dernière Education de la jeunesse.

Si rien n'oblige cet âge aimable à se passer dans le vice et dans la honte, rien ne demande non plus, assurément, qu'il se passe dans les violents orages dont nous venons de parler. Combien, au contraire, n'ai-je pas connu de jeunes gens, qui, sans doute, avaient eu dans le monde à lutter contre eux-mêmes et contre leurs passions, mais qui avaient su se ménager à l'avance, dans la grâce de Dieu et dans les habitudes d'une piété fervente, toutes les ressources nécessai-

res pour les mauvais jours d'une traversée périlleuse ; qui, si je puis m'exprimer ainsi, s'étaient donné, dans les principes d'une Éducation mâle et vigoureuse, un puissant contre-poids à la vivacité de l'imagination et à l'illusion des sens, et se trouvaient enfin comme dans le port, avec des ancrs fortes, lorsque la tempête commençait à s'élever !

Mais que faut-il donc faire, me demanderont peut-être les pères de famille, pour prévenir ainsi le mal et obtenir que cette dernière Éducation s'accomplisse heureusement ?

C'est ce que je vais essayer de dire dans le chapitre suivant : je le dirai dans un très-simple langage ; et afin d'être plus utile, je tâcherai d'y ajouter l'intérêt et la lumière des détails les plus pratiques.

CHAPITRE X

Suite du même sujet.

—

LETTRE DE L'AUTEUR A UN PÈRE SUR LA DERNIÈRE ÉDUCATION
DE SON FILS.

I

Je suppose avant tout que l'Éducation secondaire, préparatoire à la grande Éducation sociale, a été faite tout entière et s'est achevée complètement.

Sur ce point capital, je me bornerai à redire ici ce que j'écrivais autrefois à des parents qui m'avaient confié leurs fils :

« Je ne réponds d'un jeune homme que j'élève et de sa persévérance dans le bien qu'à deux conditions :

« La première, c'est qu'on m'aura permis de faire réellement et d'achever son Education : c'est-à-dire qu'il ne quit-

tera le Petit-Séminaire qu'après sa rhétorique et sa philosophie bien faites.

« Tout jeune homme qui nous quitte avant d'avoir fait sa rhétorique et sa philosophie avec nous, y fût-il demeuré plusieurs années, je n'en répons point... Je lui ai donné des soins plus ou moins utiles : je ne l'ai point élevé.

« Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que supprimer dans l'Éducation intellectuelle et morale d'un jeune homme la rhétorique ou la philosophie, ce n'est pas chose indifférente ou de médiocre importance ; il y va du tout au tout : c'est en faire un homme ou un autre.

« En particulier pour vos deux enfants, je ne crois pas que vous puissiez interrompre leur Éducation classique, comme on vous en a donné le fâcheux conseil, sans leur faire un tort irréparable pour leur vie entière.

« Je crois que dans l'intérêt même de leur avenir temporel, qui vous occupe avec raison, il est essentiel que leur Éducation classique s'achève fortement.

Autrement, laissez-moi vous le dire, ces deux enfants deviendront, je le crains bien, deux mauvais sujets, et deux mauvais sujets incapables, et, pour avoir voulu leur demander des fruits avant le temps, on n'aura rien, ou seulement des fruits amers.

« Et tout ce que je dis là, remarquez bien que je le dirais quand il ne serait question que de leur fortune : non-seulement ils ne la feront pas, mais ils la ruineront, si on n'en fait pas des hommes solides.

« Leur Education sérieuse est à peine commencée : on n'a rien fait jusqu'à présent qu'empêcher ou réparer le mal ; il faut maintenant faire le bien ; et si on ne prend pas le temps de le bien faire, le mal, avec de telles natures, reprendra le dessus d'une manière terrible : or, n'oubliez pas que dans une bonne Education, c'est en rhétorique et en philo-

sophie que le bien se fait et se fait bien, parce que c'est là seulement qu'il se consolide et s'achève.

« Voilà ma pensée tout entière. Je n'ai pas là-dessus une hésitation : l'évidence et l'expérience ne me permettent pas d'hésiter.

« La seconde condition, sans laquelle je ne puis répondre de la persévérance d'un jeune homme, c'est que sa rhétorique et sa philosophie achevées, ses parents ne le laisseront point à rien faire, mais l'occuperont sérieusement et convenablement.

« Demander qu'un jeune homme de dix-huit ans demeure vertueux, conserve le goût du travail et devienne un homme distingué, sur les trottoirs de Paris ou de toute autre grande ville, dans une molle oisiveté, avec les chevaux, les cigares, les chiens, la chasse, les courses au clocher, les bals, les théâtres et toute la folle vie du monde, — je réponds simplement : C'est absurde ! et je pourrais dire quelque chose de plus sévère. »

Voilà ce que, dans la franchise quelquefois un peu rude de mon dévouement, j'ai cru pouvoir écrire à un père et à une mère qui voulaient bien me permettre de leur dire toute la vérité, et qui ont eu d'ailleurs, je suis heureux de l'ajouter, la sagesse de suivre ces conseils.

Je ne reparlerai pas ici des Éductions interrompues par la préparation aux écoles spéciales. J'ai déjà démontré, au chapitre IX du livre V de mon premier volume, comment les écoles spéciales et l'instruction professionnelle, grâce à l'imprudance des parents qui y précipitent leurs fils avant le temps, étaient la ruine de la haute Éducation intellectuelle, et souvent aussi de toute Éducation religieuse et morale.

Il y a là une plaie profonde, qui empire depuis plusieurs années et dévore parmi nous ce qui se trouve de meilleur dans les générations naissantes.

Quand les parents se décideront-ils enfin à ouvrir les yeux, et à voir clair dans une question si grave et si simple ?

II

L'Education secondaire et préparatoire étant sérieusement achevée, il faut pour la grande et dernière Education se faire un plan : il faut, pour les mœurs et pour la piété, pour le travail et les études, — je parle ici des grandes études littéraires, historiques, philosophiques, scientifiques, de toutes les études en un mot, qui préparent définitivement à une carrière et à la vie publique, — il faut arrêter, constituer un système d'Education profondément réfléchi, et parfaitement adapté au caractère d'un jeune homme, à ses dispositions, à ses goûts d'esprit, à son avenir : un système qui lui donne assez de liberté et ne lui en laisse pas trop ; un système dans lequel il travaille le premier, activement, à s'élever, à se développer lui-même ; un système large par conséquent, dans lequel il apprenne à se mouvoir librement et à marcher seul : non pas que ses parents n'aient plus à s'occuper de lui, ma pensée est très-loin de là ; mais il y a tel jeune homme dont l'esprit et le caractère doivent être gouvernés de manière qu'il ne sente son guide et ne se trouve impérieusement retenu, qu'au moment de faire fausse route et de tomber.

J'écrivais encore dernièrement à un de mes amis, sur tout cela, une lettre que je demande à mes lecteurs la permission de mettre sous leurs yeux.

Le jeune homme avait dix-huit ans ; il venait d'achever des études fortes et brillantes : esprit distingué, bon et aimable de caractère, cependant un peu faible et léger ; sincèrement pieux, mais comme on l'est au collège ou au Petit-Séminaire à dix-huit ans, c'est-à-dire avec moins de solidité que de ferveur : ce jeune homme avait été reçu bachelier ; il allait commencer son droit : son père, mon ami, n'ayant

consulté sur cette dernière phase de son Éducation, je lui écrivis la lettre suivante :

III

« Mon cher ami, notre tâche est donc finie, et la vôtre commence; ou plutôt, non, ce serait vous faire injure : vous n'avez pas attendu ce jour pour commencer à remplir la grande tâche paternelle, et vous allez simplement continuer, de plus près, dans votre maison, par vous-même et presque par vous seul, l'œuvre importante à laquelle vous travaillez depuis sept années de concert avec nous; et nous, vous pouvez y compter, nous continuerons à prier pour ce cher enfant et à lui offrir de loin, dans le monde, tous les bons conseils et tous les encouragements qui dépendront de nous.

« Quant à vous, mon ami, sur les diverses questions que vous voulez bien m'adresser, je vous renverrai d'abord à vous-même, à votre bon esprit, à votre cœur, à vos propres réflexions et à vos expériences, et cela fait, je vous dirai ensuite avec simplicité mes propres pensées, soit sur le travail et les études de votre fils, soit sur les exercices de piété qui lui sont nécessaires, soit enfin, si vous le permettez, sur le choix des amis et des délassements qu'il faut lui procurer.

« Il va sans dire que ce que j'écris ici, je l'écris aussi pour votre chère femme : vous m'avez consulté en son nom; je réponds à tous deux : votre tâche, d'ailleurs, est commune, quoique *différemment semblable*, comme aurait dit M. de Maistre; ici encore, vous ne pouvez vous passer l'un de l'autre.

« Avant tout, je dois vous dire que le point capital de cette dernière Éducation, c'est la mesure et le genre de liberté que vous donnez à ce jeune homme; et ici, comme

dans tout le reste, c'est surtout à Fénelon que j'emprunterai les conseils délicats que je prends la liberté de vous offrir :

« Il faut donc que votre pieuse femme ne se scandalise pas, si je viens d'abord lui dire que son cher fils doit commencer enfin à marcher un peu tout seul, et qu'il ne peut ni ne doit plus être toujours au bras de sa mère. Les mères, les meilleures surtout, ont un peu de peine à se persuader cela. Voici ce que Fénelon écrivait lui-même à un de ses plus chers élèves, à un jeune homme de vingt ans, son neveu, qui regrettait de n'être pas toujours auprès de lui et sous sa direction :

« L'enfant ne peut pas têter toujours, ni même être sans cesse tenu par les lisières; on le sèvre, on l'accoutume à marcher seul... cher fanfan, tu ne m'auras pas toujours... »

« Mentor tenait le même langage à Télémaque :

« Je vous quitte, ô fils d'Ulysse : mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparé de vous en Égypte et à Salente que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides. »

« Il faut donc, mon cher ami, dans l'intérêt même de l'Éducation et du libre et généreux développement de votre fils, qu'il ne soit pas tenu de trop près sous le toit paternel; mais cela est aussi nécessaire, pour une autre très-profonde et très-délicate raison que voici :

« Quoiqu'il soit fort jeune encore, et dépendant de vous, de toute façon, et très-volontiers, à cause de sa docilité naturelle, il est néanmoins vrai qu'une des plus importantes parties de cette dernière Éducation, c'est de lui donner peu à peu et comme insensiblement la liberté qu'il devra bientôt avoir tout entière. La liberté qu'on donne tout à coup et

sans mesure à un jeune homme qui a été longtemps assujéti, lui inspire dans les premiers moments un goût effréné pour l'indépendance : c'est un enivrement qui le jette presque toujours dans des excès. « Lorsqu'une personne doit être bientôt sur sa foi, dit Fénelon, il faut la faire passer de la dépendance où elle est à la liberté, par un changement qui soit presque imperceptible, comme les nuances des couleurs.

« En tout, la sujétion pèse, la liberté flatte et éblouit. Il faut donc faire faire peu à peu à un jeune homme des expériences modérées de sa liberté, qui lui laissent sentir que ce n'est point tout ce qu'il s'imagine, et qu'il y a une illusion ridicule dans le plaisir qu'on s'y promet. Je voudrais donc, mon ami, commencer de bonne heure à traiter A*** comme un homme qu'on accoutume à se pouvoir gouverner, et à n'en abuser pas.

« Une chose bien importante encore, et de même nature. c'est de ne pas avoir l'air, dès les premiers moments de son retour chez vous, de vouloir commencer son Education et sa correction. Ne vous pressez point de le reprendre sur ses défauts ; il faut auparavant les bien connaître, et pour cela les voir d'abord dans leur naturel, et lui laisser la liberté de les montrer. Autrement vous lui fermeriez le cœur ; il se cacherait, et vous ne verriez plus ses défauts qu'à demi. Il faut gagner toute sa confiance, lui faire sentir l'amitié qu'il sait que vous avez pour lui, lui faire plaisir dans les choses qui ne lui nuisent pas, le bien instruire sans le prêcher, et, après l'instruction, s'attacher à lui montrer de bons exemples, jusqu'à ce qu'il donne ouverture pour de plus forts conseils : alors les donner sobrement, mais avec cordialité, et le laisser toujours dans le désir d'en entendre plus qu'on ne lui en aura dit.

« Quant au travail et à ses études, vous savez mes principes : ils sont les vôtres ; personne ne m'a plus remercié que

vous des deux chapitres de mon premier volume, dans lesquels j'établis, que nul n'est en ce monde pour ne rien faire; que chacun a un travail à accomplir, une place à occuper laborieusement ici-bas, en un mot, un état quelconque, une carrière à fournir.

» Mais A*** n'est peut-être pas aussi convaincu de tout cela que vous et moi, surtout dans la pratique; et quoiqu'il ait fait de bonnes études et pris au Petit-Séminaire l'habitude d'un travail sérieux, la mollesse et le *far niente* ne sont jamais sans charme pour un jeune homme de dix-huit ans, lequel, d'ailleurs, comme il ne manque jamais d'arriver en pareil cas, sait qu'il aura un jour cinquante mille livres de rentes : faites-lui donc relire mes deux chapitres; relisez-les sérieusement avec lui, et ne vous laissez pas de lui dire et de lui persuader que ne rien faire, ou travailler lâchement, ce qui est une même chose, lui est tout à fait impossible; que tout par là serait perdu dans sa vie : piété, mœurs, esprit, études, caractère, rien ne résiste à l'oisiveté; tout y périt, et comme le dit énergiquement Fénelon, *elle jette dans les plus affreux désordres les personnes mêmes les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice*; et afin qu'A*** comprenne bien ces fortes leçons, — comme d'ailleurs celui dont vous lui parlerez est malheureusement trop connu, — demandez-lui simplement s'il veut en ce monde ressembler à son cousin.

« J'essaye de faire en ce moment, pour l'Education supérieure, un plan d'études et de lectures que je me propose de publier bientôt et d'offrir aux jeunes gens qui, leur Education classique terminée, veulent employer utilement leur temps de dix-huit à vingt-cinq ans et même au delà, et devenir des hommes distingués, capables de rendre service à leur pays dans une carrière ou dans une autre. Dès que ce plan sera achevé, je vous l'enverrai.

« Sur ce point, j'en entrerais donc ici dans aucun détail;

je me bornerai à vous dire deux choses : la première, c'est qu'il faut à A*** une règle fixe pour le travail et les heures qui y seront consacrées : sans doute, il faut une honnête liberté, mais point de caprice, et tenir, quoi qu'il en coûte, à la règle qu'on s'est faite : autrement rien ne dure, rien ne profite.

« Secondement, avant de décider les choses que l'on veut étudier, il faut bien examiner ; mais telle ou telle étude, telle ou telle lecture une fois décidée, il faut la suivre, l'achever : rien n'est pire qu'une chose commencée et interrompue : *pendent opera interrupta, minæque...* Rien ne tient, c'est bientôt un délabrement complet. Passer ainsi d'une étude à une autre, sans rien terminer, c'est le moyen infailible de n'aboutir à rien ; c'est la ruine de toute haute Éducation intellectuelle.

« Quant à la piété, il faut aussi un petit règlement auquel on tienne : sur ce point, je n'offrirai pas d'autre conseil à A*** que ceux que Fénelon donnait à un jeune militaire :

« Pour vos occupations, écrivait Fénelon à ce jeune homme, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Par tout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir, une autre lecture... Mais d'a bord *il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières.* « Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître, qui aura rapport au sacrifice, pourra aider à tenir votre esprit élevé à Dieu. »

« Voici ce que Fénelon écrivait encore à un jeune homme du monde qui lui avait demandé les moyens de persévérer dans le bien :

« Le premier est de vous faire un projet pour remplir

« votre temps, et de le suivre, quoi qu'il vous en coûte. Le
« second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le
« plus essentiel, celui de faire tous les jours votre lecture
« méditée, ou vous ne manquerez jamais de renouveler
« vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est
« que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée,
« pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous
« avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser
« régulièrement de quinze en quinze jours à un bon con-
« fesseur.

« Avant tout, pour A***, comme Fénelon vient de vous
le recommander, il ne faut pas le gêner et le laisser de
prières. Je me permets de dire cela à sa mère; elle ne doit
pas vouloir qu'il en fasse autant qu'elle; et vous, mon cher
ami, vous me permettrez de l'ajouter avec la religieuse af-
fection que vous me savez pour vous depuis votre enfance,
il faut que vous en fassiez assez pour que votre fils, en sui-
vant vos exemples, fasse tout ce qu'il doit faire. Vous ne
pouvez donc plus vous laisser aller vous-même à aucun re-
lâchement; votre fils, à votre exemple, se relâcherait en-
core plus que vous. Affermi comme vous l'êtes dans la vertu,
et d'ailleurs, je le sais, fort occupé de vos affaires, vous avez
moins de temps que lui, et l'appui de certains exercices de
piété vous paraît peut-être moins nécessaire; mais c'est ce
qu'il est difficile de bien faire entendre à un jeune homme.
Je vous dirai donc : Faites pour lui et pour l'exemple que
vous lui devez, ce que vous ne feriez pas toujours pour vous-
même; ou plutôt, croyez-moi, en lui donnant en tout les
meilleurs exemples, vous vous en trouverez aussi bien pour
vous-même que pour lui.

« Je trouve excellent qu'un jeune homme aille le dimanche
aux saints offices avec son père et avec sa mère, chacun son
livre de messe à la main; et afin que le respect humain ne
fasse pas tomber des mains d'A*** le livre, sans lequel le

bon sens comme la piété indique qu'il est difficile d'entendre la sainte messe avec l'attention qui convient, il faut, mon cher ami, que vous-même ne négligiez jamais d'y apporter le vôtre.

« Mais évitez pour lui, et même pour vous, certaines grand'messes qui n'en finissent pas, et qui dissipent plus qu'elles ne recueillent, parce qu'une musique d'opéra y envahit tout : conduisez-le, si vous le pouvez, à Notre-Dame des Victoires et à Saint-Sulpice, où l'on m'assure qu'on chante encore les louanges de Dieu : A*** les y chantera volontiers et de tout son cœur, comme il les chantait au Petit-Séminaire avec ses condisciples.

« A la campagne, je ne sais pas où vous en êtes : généralement, là, ce n'est pas la musique d'opéra qui est à craindre ; mais on y rencontre bien souvent aussi des grand'messes sans fin, et qui sont déshonorées par de malheureux chanteurs, dont la voix basse et grossière étouffe tout, et empêche la voix des fidèles de faire entendre aucun chant pieux : cela est un grand malheur. Tout le culte divin, toute la religion, dans nos campagnes, en France, est dans nos grand'messes ; et quel intérêt religieux y reste-t-il pour ceux qui n'y chantent jamais les louanges de Dieu, et qui ne les entendent chanter qu'indignement ? Je le répète, c'est là un grand mal dans la plupart de nos villages : si vous ne pouvez l'empêcher, il faut le supporter patiemment, ou tâcher d'y remédier de concert avec votre bon curé qui en gémit, j'en suis sûr.

« A Paris, ce qu'il y a de mieux pour A***, c'est de suivre assidûment avec vous les conférences et la retraite de Notre-Dame, et les autres exercices de piété qui se font spécialement pour les hommes et les jeunes gens.

« Quant à sa mère, me pardonnera-t-elle, si j'ose lui recommander, avec Fénelon, qu'elle veuille bien ne pas s'obstiner à lui faire trouver bons de mauvais prédicateurs. Je sais bien

que le plus médiocre prône renferme encore, pour ceux qui savent l'y trouver, la perle de l'Évangile; mais votre fils, qui croit cela, est incapable de le pratiquer; et pour tout dire, un jeune homme qui vient de finir sa rhétorique et sa philosophie, et qui aspire peut-être à devenir un orateur, aura toujours bien de la peine à goûter des sermons quelquefois insipides, parce qu'ils n'ont ni le charme de la simplicité apostolique, ni les attraits de la grande éloquence.

« J'allais oublier de vous dire qu'une des premières choses que vous ayez à faire, dès votre prochain retour à Paris, c'est de lui donner, ou plutôt de l'aider à choisir un bon et sage directeur: je dis *l'aider à choisir*; car il faut dans ce choix lui laisser une grande liberté et même ne l'aider qu'avec une extrême discrétion. Sans doute vous pouvez, vous devez le diriger dans son choix; mais il faut qu'il choisisse lui-même, et rien ne serait pire que de s'obstiner à lui donner le directeur de sa mère ou le vôtre.

« Il faut du reste, qu'il fasse ses exercices de piété librement et en son particulier; j'excepte la prière du soir, que vous avez l'excellente coutume de faire en commun dans votre petite chapelle. Rien n'est meilleur pour lui, pour vous, pour tous.

« En lui laissant toute convenable liberté pour ses exercices de piété, redites-lui quelquefois ces belles paroles de Fénelon que je vous disais autrefois à vous-même:

« Vous devez faire honneur à la piété, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. *Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, forte, noble et convenable à votre rang.* Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état, par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. »

« Quand aux exercices proprement dits, Fénelon les ré-

glait tout à l'heure : le plus important est une petite lecture de piété de quelques minutes, chaque matin, après la prière : dans Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, ou Saint François de Sales ; ce que le jeune homme préférera : il ne faut pas que sa bonne mère lui impose tous ses livres de dévotion.

« A la campagne comme à Paris, votre maison touche à l'église ; s'il convient à A*** de profiter de ce bon voisinage pour aller quelque fois à la sainte messe dans la semaine, il va sans dire que vous ne l'en empêcherez point. Vous l'en louerez au contraire ; mais vous ne le lui imposerez pas.

« Par-dessus tout, mon ami, il faut l'agrèger à la conférence de Saint-Vincent de Paul qui est établie sur votre paroisse. Rien n'est meilleur. Ce n'est pas seulement aux pauvres que les jeunes gens, membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, font du bien, c'est surtout à eux-mêmes. Il ya dans cette admirable association d'immenses avantages et une grâce providentielle pour la jeunesse. Je ne connais rien de plus puissant pour faire persévérer un jeune homme dans le bien, pour l'attacher profondément à la vertu, pour lui conserver la foi vive, pour lui garder un cœur noble et pur, pour lui procurer de bonnes années.

« Ce dernier point est capital, et j'ai promis de vous en parler avec quelque détail. Qu'il faille à un jeune homme des amis de son âge, c'est évident ; mais combien le choix est délicat à faire, et qu'il est difficile de bien gouverner un jeune homme dans ses amitiés ! Voici ce qu'en disait Fénelon : « Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes
« précautions, et par conséquent se borner à un fort petit
« nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les
« purs maximes de Religion ne gouvernent en tout : autre-
« ment il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choi-
« sissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un
« peu au-dessus du vôtre ; vous en mûrirez plus prompte-
« ment. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert :

« rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans
 « les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent
 « préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif,
 « constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts
 « et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous
 « trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent
 « jamais. »

« Toutes ces paroles sont d'un bon sens et d'une délicatesse admirable.

« Fénelon écrivait encore sur le même sujet :

« Il faut tâcher de lui trouver des compagnies de jeunes
 « gens sages et d'un esprit réglé, qui lui plaisent, qui l'a-
 « musent et qui l'accoutument à se divertir sans aller cher-
 « cher et sans regretter de plus grands plaisirs. »

« Et bien ! mon cher ami, un des plus grands avantages des conférences de Saint-Vincent de Paul pour vous et pour A***, c'est de lui donner les bons amis que voulait Fénelon. Parmi ces jeunes gens si nombreux, A*** peut choisir pour ses amis les meilleurs, sans qu'on les lui impose ; ce qui est capital.

« Ces bons amis de Saint-Vincent de Paul l'introduiront, si cela lui plaît, dans d'autres bonnes œuvres et sociétés religieuses, telles que l'*Oeuvre des apprentis*, les *Amis de l'enfance*, les *Conférences de Saint-François-Xavier*, etc.

« Il serait très-bon aussi qu'il entrât dans quelques bonnes sociétés littéraires, dans quelques bonnes conférences de droit.

« Vous ne le forcerez du reste à rien de tout cela ; si vous savez vous y prendre, il le fera librement, et il va d'ailleurs sans dire qu'avant de s'engager à rien, il aura demandé votre agrément et vos conseils.

« Enfin, ce n'est pas seulement pour prier, pour faire de bonnes œuvres et pour étudier, que je lui veux de bons amis ; mais c'est aussi, comme le disait Fénelon, pour qu'il

se récréer avec eux. Il lui faut des délassements honnêtes, sans aucun doute, mais vifs et agréables.

« Rien ne serait pire que de s'obstiner à lui imposer des compagnies austères, disproportionnées à son âge, à ses goûts : *s'opiniâtrer à faire goûter aux jeunes gens certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant*, dit Fénelon, c'est les dégoûter à jamais de la piété et de la vertu, c'est les révolter.

« Vous me demandez ce que je pense de la chasse pour vous et pour lui ; ma réponse est très-simple, c'est celle même de Fénelon : quant à vous, la chasse vous est nécessaire pour votre santé ; votre raison est décisive : n'en ayez donc aucun scrupule. Quant à lui, c'est un amusement très-agréable et très-légitime, pourvu qu'il soit pris modérément et en bonne compagnie. Je ne crains point la chasse, mais bien souvent les chasseurs.

« J'ai écrit quelques lignes sévères ¹ contre ceux qui, comme le dit Bossuet avec un ancien historien, *ne travaillent qu'à la chasse : quorum maximus labor venatus est*. Mais ceux pour qui la chasse n'est qu'un exercice du corps, lequel, ajoute Fénelon, ne leur fait point abandonner le travail et l'étude, mais les en délasse simplement ; pour ceux-là, je n'ai aucun reproche à leur faire : loin de là ; la chasse est quelquefois un bon moyen d'éviter les divertissements dangereux.

1. « Tant que les héritiers des grandes races françaises se dévoueront à ne rien faire et se consolent de tout par les divertissements : tant qu'ils seront de ceux dont Bossuet, dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, a dit avec un ancien historien, qu'il ne *travaillent qu'à la chasse : quorum maximus labor venatus est ; qu'ils n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs* : tant que ce lamentable spectacle nous sera donné, il n'y a rien à espérer pour notre pays, et il faut nous résigner à voir s'accomplir sous nos yeux cette redoutable prophétie : « Le parti des hommes de plaisir sera éternellement impuissant : *auferetur factio lascivientium*. » (Amos, vi, 7.)

« Fénelon voulait d'ailleurs qu'on eût, dans l'occasion, quelque condescendance pour ses amis, mais il ne voulait pas qu'on la poussât trop loin :

« Pour Paris, écrivait-il, réservez-vous-y des heures de travail : évitez les *soirées* qui mènent trop avant dans la nuit, et qui dérangent tout le jour suivant; sauvez un peu vos matinées. Lisez et pensez sur vos lectures. Je sais bien qu'on ne peut pas être toujours si rangé : il faut se laisser envahir quelquefois par complaisance pour certains amis; la société le veut, l'âge le demande; mais en accordant un peu d'amusement aux amis, il leur faut dérober des heures, sans lesquelles on ne se rendrait capable de rien pour mériter leur estime. »

« Après vous avoir parlé des amitiés vertueuses et des bonnes compagnies, il faut bien que je vous dise un mot de celles qui ne le sont pas.

« On ne peut les éviter tout à fait quand on vit dans le monde : il faut donc s'y aguerrir. Rien n'est plus nécessaire, et voici comme je l'entends.

« Il faut qu'un jeune homme, dans le monde, montre une conduite unie, modérée, sans affectation, mais ferme pour la vertu, et si décidée, qu'on n'espère point l'entraîner.

« Il en sera tout d'abord quitte à meilleur marché, et on ne l'importunera plus quand on verra qu'il est de bonne foi inébranlablement attaché à la Religion, et qu'il ne recule pas là-dessus. On tourmente plus longtemps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou faibles et légers.

« Il faut donc qu'A*** se laisse voir tout d'abord tel qu'il est et tel qu'il doit l'être, c'est-à-dire un vrai chrétien : « A la vérité, dit Fénelon, on doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer, mais il faut qu'il sache que vous voulez être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété...

« Il n'est pas question de prêcher ni de baisser les yeux;

« mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne rire jamais d'une raillerie libertine ou d'une parole impure ¹. »

« Donc, mon cher ami, pour A***, le vrai moyen de s'épargner de longues importunités et de dangereuses tentations, c'est de ne demeurer point neutre. Quand un jeune homme se déclare hautement pour la Religion, d'abord on s'étonne dans un certain monde; mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire : les mauvaises compagnies prennent congé, et cherchent parti ailleurs.

« Voilà, mon ami, les conseils que j'ai cru pouvoir prendre la liberté de vous offrir en réponse à votre bonne consultation : mais, laissez-moi vous le dire en finissant, ce qui me donne une profonde confiance pour l'avenir d'A*** et pour sa persévérance dans le bien, c'est vous-même, c'est sa mère; ce sont vos sages conseils, vos prières et surtout vos exemples : heureux le jeune homme qui trouve dans son père et dans sa mère le modèle des vertus qu'il doit pratiquer ! »

1. Fénelon écrivait encore : « Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert, cela vous fera aimer et apaisera la persécution. Qu'on voie que ce n'est point par grimace, ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs, gaîté, discrétion, complaisance, sûreté de commerce, et nulle façon; peu d'amis, beaucoup de connaissances passagères; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens et dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire, pour apprendre d'eux ce que vous avez besoin de savoir.

« Il ne convient ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur, que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré, aux neures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin. »

CHAPITRE XI

L'autorité paternelle et maternelle



DE SES DÉCHÉANCES PAR LES PARENTS EUX-MÊMES ET PAR LES LOIS.

I

Arrivé à cette partie de mon travail, je ressens une amère tristesse. L'autorité, la dignité, les droits d'un père et d'une mère, sont grands assurément. Je me suis complu à le démontrer. Après l'autorité et les droits de Dieu, rien n'est plus grand dans la société humaine; et toutefois, où en sommes-nous à cet égard? Hélas! nous le devons avouer avec douleur: depuis bientôt un siècle, on ne rencontre plus ici qu'une grandeur abaissée.

Sans doute, l'histoire de tous les pays et de tous les siècles a sur ce point ses tristes révélations; et en remontant jusqu'à l'origine, il est manifeste qu'une des plus profondes déchéances de l'humanité est dans l'affaiblissement de l'autorité, de la dignité paternelle et maternelle.

Mais nous, en particulier, il le faut reconnaître, à cet égard nous sommes allés très-loin: depuis le milieu du XVIII^e siècle, on dirait qu'il y a eu comme une conspiration secrète des lois et des parents eux-mêmes, de la société et des familles, pour anéantir parmi nous l'autorité et le respect.

Et aujourd'hui, c'est le moins qu'on puisse dire, l'intelligence de ce qu'il y a de divin dans un père et dans une

mère, et le sentiment du souverain respect qui leur est dû, ont été, selon le langage des Écritures, étrangement *diminués par les enfants des hommes : diminutæ sunt a filiis hominum.*

Par l'institution divine, il y a là une Autorité impérissable : mais par le malheur des temps, Elle aussi tend à s'abaisser ; et fléchissant presque de toutes parts, on la voit souvent s'abdiquer elle-même, pour prévenir, dit-on, de plus grands désordres ; tant le sens moral de l'inviolabilité paternelle et maternelle est profondément altéré !

Une voix plus autorisée que la mienne dirait que, par suite, les pères et les mères, dignes de ce grand nom, sont devenus bien rares.

Eh bien ! je n'hésite pas à le déclarer : voilà le plus grand des malheurs ; car, lorsque cette sainte, cette divine autorité vient à fléchir, tout fléchit avec elle, et la société se trouve menacée dans ses premiers fondements.

Et s'il faut, sans révéler ici toutes mes pensées sur ce triste sujet, m'en tenir de plus près à la question que je traite, je dirai que les instituteurs chargés d'élever la jeunesse n'ont plus d'autorité pour faire cette œuvre fondamentale, parce que les parents n'en ont plus eux-mêmes et ne veulent plus en avoir ; et alors, l'autorité et le respect manquant, il n'y a plus d'Éducation possible.

Pourquoi cela ? me dira-t-on peut-être : que les bons instituteurs se passent des parents ! — Je réponds : On l'essayerait en vain : non, c'est toujours un grand mal et à peu près sans remède, dans une Éducation, lorsque le père ou la mère abdiquent et refusent de faire sentir leur autorité ; et cependant vivent encore, et apparaissent de temps à autre. J'aurai le courage de le dire : C'est un plus grand malheur que s'ils étaient à quatre mille lieues ou morts, par la raison très-simple, qu'eux présents, nul ne peut les remplacer : les enfants ne le permettent pas, et saisissent avec un étonnant et

déplorable instinct la disjonction fatale qui se trouve entre l'autorité réelle, mais abdiquée, de leurs faibles parents, et l'autorité empruntée et impuissante des instituteurs trahis par la faiblesse paternelle et maternelle.

Je n'ai jamais rencontré, dans l'œuvre de l'Éducation une difficulté plus délicate, plus intime, plus douloureuse.

Et puisqu'il faut entrer dans le vif du sujet, je le dirai avec franchise : rien n'explique la négligence étrange, l'inconcevable tiédeur de certains parents pour faire valoir les droits de leur autorité, non-seulement vis-à-vis de l'État, — c'est ce que nous avons vu pendant quarante ans, — mais aussi et surtout vis-à-vis de leurs enfants eux-mêmes ; rien ne l'explique, si ce n'est que ces droits imposent des devoirs, de grands devoirs, et que ces devoirs pèsent.

Cela est triste à dire, mais je ne puis le taire : oui, la légèreté, la dissipation, la mollesse de nos mœurs succombent sous le poids de l'autorité paternelle et maternelle. On ne sait plus comment la porter, et on s'en délivre en se débarrassant le plus tôt possible de ses enfants : dès l'âge de six à sept ans, que dis-je ? de quatre à cinq ans, il faut se hâter de les mettre *en pension* ! Et puis, dès l'âge de quinze à seize ans, il faut qu'ils aient fini toute Éducation suivie et sérieuse, et deviennent à peu près leurs maîtres, dans ce qu'on appelle une école préparatoire, ou ailleurs : voilà l'inspiration, la marche et le but de la plupart des Éductions.

Mais s'occuper de ses enfants pendant vingt années, paternellement, maternellement, c'est-à-dire avec intelligence, avec fermeté, avec suite, avec patience ; étudier ces jeunes natures, s'appliquer à les connaître, à les former, à les élever ; leur commander le bien et leur en inspirer l'amour ; leur défendre le mal ; en un mot, travailler sérieusement, personnellement à l'œuvre de leur Éducation, cela n'existe presque nulle part.

Je ne puis, ni ne dois tout dire ici ; et pour éclairer mes assertions, je me bornerai à trois observations très-importantes, assurément : — la première, c'est qu'on ne trouve presque plus de parents qui veuillent connaître les défauts de leurs enfants, savoir la vérité sur eux ; — la seconde, c'est qu'on en trouve encore moins qui veuillent les corriger, qui sachent vouloir, ordonner, défendre : plusieurs refusent même de se mêler de tout cela ; — et la troisième enfin, c'est que quand ils s'en mêlent, c'est souvent pour compromettre le succès de l'œuvre.

Qu'on me pardonne la rudesse et la simplicité de mon langage. Je parle avec d'autant plus de liberté que dans le cours de ma longue carrière, j'ai travaillé de concert avec les parents les plus dévoués et les plus sages, j'ai rencontré les plus nombreuses, les plus honorables exceptions aux faiblesses que je vais décrire ; mais enfin, j'ai rencontré aussi de loin et quelquefois de près ces faiblesses, et puisque je veux être utile, je dois en parler. J'ai pris, d'ailleurs, des précautions certaines pour que nul de ceux qui me liront ne soit offensé de ce que je dois dire.

II

Il faut donc l'avouer d'abord : il n'y a presque plus de parents qui s'appliquent à découvrir les défauts de leurs enfants, qui veuillent les connaître sérieusement, qui permettent même qu'on les leur fasse connaître.

Dès qu'un enfant me donnait quelque inquiétude par son orgueil, par sa légèreté, par sa mollesse, ou par quelque grande faute, je m'en occupais moi-même de la manière la plus suivie, et je m'adressais aussi immédiatement à ses parents. Mais combien de fois n'ai-je pas senti que cela leur déplaisait ! Plusieurs auraient beaucoup mieux aimé que je les eusse laissés tranquilles, beaucoup mieux aimé n'être

pas avertis et tout ignorer. Cela est étrange, mais cela est vrai ; il semblerait qu'on ne peut pas dire la vérité à certains parents sur leurs enfants sans les blesser eux-mêmes, sans les offenser personnellement. Comme il y a dans leur cœur un sentiment qui s'attriste lorsqu'un médecin, appelé par eux auprès de leur fils malade, leur dit : Tel organe est en souffrance, il y faut appliquer tel régime, tel remède ; il y a aussi dans l'amour paternel et maternel je ne sais quoi qui se froisse involontairement, lorsqu'on leur parle des défauts de leur enfant. Je comprends qu'ils soient attristés ; mais qu'ils soient mécontents du médecin, je ne le comprends pas.

Quoi qu'il en soit, j'ai pu rarement parler, surtout à une mère, des défauts de son fils sans m'apercevoir que l'amour maternel était immédiatement sur ses gardes, et armé contre moi de pied en cap.

Il faut s'attendre ici à un esprit de contradiction intime, involontaire, presque invincible.

« C'est un enfant bien violent. -- Oh ! Monsieur, je ne crois pas : il n'y a pas au monde d'enfant plus doux ; il est vif, et ses nerfs s'agacent facilement ; mais des violences, je ne lui en ai jamais vu : à la maison, il ne se fâchait qu'avec ses bonnes ; il a même été avec moi, jusqu'au jour où je vous l'ai donné, l'enfant le plus facile et le plus caressant. — Je le crois bien, Madame : jamais vous ne lui avez demandé une heure de travail ; jamais vous ne lui avez fait éprouver une contrariété sérieuse.... »

« C'est un enfant bien indolent. — Oh ! non, Monsieur : il serait plutôt emporté. — Mais c'est justement cela, Madame ; il est mou et violent : la mollesse et la violence vont presque toujours ensemble. Les enfants mous ne peuvent rien souffrir. — Monsieur, je ne crois pas cela ; vous ne connaissez pas mon fils.... »

Ces contradictions vont quelquefois à de singulières ex-

trémities : ainsi, le croirait-on ? j'ai rarement dit à un père et à une mère, même aux meilleurs, même aux plus sages, en leur parlant de leur fils : *C'est un enfant difficile ; si vous n'y prenez garde, il vous causera de grandes peines* ; j'ai rarement dit cela aux parents, à ceux même qui avaient le plus de confiance en moi, sans perdre à l'instant une partie de leur confiance.

Et cela, dans le moment même où ils venaient se plaindre à moi de cet enfant, et me confier leurs tristesses pour le présent, et leurs inquiétudes pour l'avenir. Les choses qu'ils m'avaient les premiers dites de leur enfant, les plaintes faites par eux plusieurs fois contre lui, si je les faisais, moi, à mon tour, si je les leur répétais, ils ne les acceptaient pas. J'en ai trouvé qui me savent encore mauvais gré de les avoir crus sur parole, lorsqu'ils me disaient du mal de leur fils. J'ai rencontré un homme d'honneur et excellent chrétien, tuteur et grand-père de son pupille, qui ne m'a jamais pardonné que je lui eusse simplement dit que l'Éducation de son petit-fils était trop difficile et que je ne pourrais pas réussir à la faire. Il m'écrivit pour me reprocher d'avoir offensé par là les deux familles paternelle et maternelle de l'enfant.

Dans les premiers temps de mon ministère et de mes expériences, j'ai rencontré une mère, très-distinguée d'esprit, très-pieuse, qui ne pouvait supporter la présence et les défauts de son fils, pendant trois jours de congé, sans en être accablée, qui me disait : Que voulez-vous que j'en fasse pendant trois jours ? et cependant elle était tellement infatuée des qualités et de l'excellence de ce fils, qu'il y avait pour moi impossibilité de lui en faire la moindre plainte sans la révolter.

Un jour, après une faute des plus graves, et des plus capables d'alarmer une mère, commise par ce malheureux enfant, elle, si chrétienne, la vertu même, me dit : *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat !* J'ai entendu cela de mes

oreilles. Elle ajouta : *Il y a dans le monde bien des honnêtes gens qui ont fait pire, et qui sont d'honnêtes gens.* Enfin, elle alla jusqu'à me dire, tant elle avait besoin de disculper son fils : *Je n'oserais pas affirmer que son père n'a pas fait beaucoup plus mal à son âge, et cependant son père est aujourd'hui un excellent homme.*

Un autre enfant, — après des injures grossières adressées aux plus aimables de ses condisciples, après des ingratitude inouïes envers le meilleur de ses maîtres, envers celui qui avait tout fait pour son âme, qui l'avait sauvé dix fois, depuis son arrivée dans la maison, — cet enfant alla un jour jusqu'à outrager ce saint prêtre de la manière la plus sensible, et lorsque je racontai le fait à la mère et lui annonçai que l'heure de la séparation était venue, et que tout cela n'était plus tolérable, elle me répondit avec l'accent le plus irrité : *Oui, c'est vrai : Pierre a raison ; Monsieur un tel est un imbécile.... Il n'a pas su prendre l'enfant.... Mon Pierre a un cœur d'or.*

C'était encore ici, je l'affirme, une femme de l'esprit le plus distingué, du cœur le plus délicat, la plus noble nature.... mais c'était une mère aveuglée.

J'ai rencontré d'autres parents qui permettent si peu qu'on leur dise la vérité sur leurs enfants, qu'ils vont jusqu'à préférer une maison d'Éducation où on dissimule tout, où on les trompe, où on leur envoie des bulletins de satisfaction, de bonnes notes, quand leurs enfants n'en méritent que de mauvaises; où on leur dit que leurs enfants travaillent, se conduisent bien, deviendront d'excellents sujets, quand il est manifeste qu'on ne s'en occupe même pas, que les pauvres enfants ne font ni leurs études, ni leurs classes, et après dix années, sortiront de là absolument incapables, sans avoir ni le goût du travail, ni ombre d'instruction. Mais pendant ce temps on n'a pas tourmenté ces pauvres parents, on les a laissés tranquilles, on leur a dit : *Tout va bien;* et

ils ont pu le répéter à leurs amis et à leur famille. Voilà ce qu'ils préfèrent de beaucoup à une maison d'Éducation sérieuse, à des instituteurs consciencieux et sincères, qui les informent, qui les avertissent, qui invoquent leur appui, qui les tiennent au courant de tout, de leurs craintes comme de leurs espérances, du mal comme du bien.

J'ai rencontré un jour un père et une mère qui m'ont dit : *Voilà notre fils : il est très-difficile ; nous n'y pouvons rien ; faites de votre mieux ; nous avons confiance en vous : seulement ne nous en parlez plus, ou ne nous en parlez que quand tout ira bien.*

J'avais beau leur dire : *Je ne puis me passer de vous ; je ne puis rien sans vous...* Inutile.

Cela paraît incroyable ; mais cela n'est que trop vrai : oui, il y a des parents si faibles qu'il faut les tromper, ou ils ne sont pas contents. J'en ai vu qui, parce qu'on s'obstinait à leur dire la vérité sur leur enfant et à réclamer leur concours, l'ont retiré d'un excellent collège, pour le mettre dans une maison où ils savaient qu'on ne leur en parlerait plus aussi tristement, et qu'on ne leur dirait plus la vérité.

J'ai eu, dans ce genre-là, deux expériences particulièrement étranges : c'étaient de mes amis, et quand ils venaient me voir, ils me disaient avec un épanouissement de joie : *Tout va bien pour E*** ; ses maîtres en sont très-contents ;* et puis, deux ans après, ils cessèrent de venir me voir ; l'enfant s'était fait renvoyer même de cette très-mauvaise maison. — Une autre fois, c'était un enfant très-faible dans sa classe ; il avait été très-mal commencé chez ses parents, ne savait pas un mot de latin, et se trouvait chez nous presque toujours le dernier : cela déplaisait à sa mère. On mit l'enfant dans un collège, où il fut, dans la même classe, cinq fois de suite premier ; on m'écrivit en triomphant les louanges du collège et de l'enfant.

Le fait est que l'on n'entend presque jamais parler en mal

des plus tristes collèges, par les parents qui y laissent leurs fils; tandis, chose bizarre, qu'on entend souvent des parents, même chrétiens, se plaindre des meilleures maisons d'Éducation, et pour des riens. Ils éprouvent le besoin de louer un mauvais collège, parce qu'ils sentent la nécessité de justifier leur choix, parce que là, on ne leur parle jamais de leurs enfants en mal, en un mot parce qu'ils sont dispensés de s'en occuper.

III

Les parents ne veulent pas savoir la vérité; mais, ce qu'il y a de plus difficile encore pour eux, ce n'est pas de consentir à savoir la vérité, ce n'est pas de se résigner à connaître les défauts de leurs enfants : *c'est de vouloir les corriger.*

Oui, ce qu'il y a de plus difficile pour certains parents, c'est de *vouloir*, et aussi de *faire vouloir* leurs enfants.

Ce qui leur manque de plus, c'est la fermeté, c'est la volonté; s'ils se refusent à savoir, c'est que savoir les condamnerait à vouloir. On ne veut plus, on ne sait plus commander, ni défendre : commander le bien, défendre le mal, avec douceur, gravité, persévérance, j'ai vu les meilleurs, les plus fermes, fléchir là-dessus : et par là même gâter profondément leurs enfants, dès le premier âge.

Je conjure les pères et les mères, jeunes encore, et pour lesquels commence le grand ministère de l'Éducation, de vouloir bien lire, dans le premier volume de cet ouvrage, ce que j'ai écrit des enfants gâtés : c'était le fruit de mes expériences. — En effet, depuis l'âge le plus tendre jusqu'à sept ou huit ans, c'est prodigieux à quel point un enfant est gâté par tout le monde. — Eh bien! là, je n'ai rien dit : non, je n'ai rien dit! Il est évident pour moi que, depuis quinze ans, les mœurs publiques se sont encore plus affaissées sous ce rapport.

Ce n'est plus seulement à trois, quatre et cinq ans qu'on gâte les enfants, mais à dix, onze et douze ans. Aujourd'hui, c'est à douze ou treize ans qu'on a pris le parti de faire la volonté de ses enfants, et qu'on croit ne pouvoir plus leur rien commander sérieusement.

Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : *Mais il ne veut pas, il ne voudra pas!* — Et pourquoi donc êtes-vous sur la terre, père et mère, sinon pour *vouloir* avec sagesse, et pour *faire vouloir* avec autorité?

Une mère me disait de son fils, pour lequel je lui donnais le conseil le plus important : *Mais il a quinze ans : on ne peut plus lui ordonner...* Et ce sont des parents chrétiens qui tiennent un pareil langage! et ils comptent pour rien les menaces et les terribles exemples des divines Écritures! Mais voyez Héli, voyez Samuel; c'étaient des saints : leurs fils avaient trente ans : leurs fils prévariquèrent, les pères ne les corrigèrent point : on connaît le châtimement des uns et des autres.

Aujourd'hui ce n'est pas à trente ans, ce n'est pas à vingt et un ans, c'est à quatorze ou quinze ans, qu'on ne sait plus vouloir, ni commander, avec les enfants.

Eh bien! moi, je dis sans hésiter, — moi qui les aimais si tendrement que j'ai quelquefois entendu leurs mères me dire : *Mais vous êtes une mère!* — moi, qui les craignais, les redoutais, les respectais tellement, que je ne me suis jamais permis, sciemment du moins, de rien hasarder avec ces puissantes et redoutables natures... je dis qu'il ne faut jamais, à aucun prix, accepter de capitulation avec eux. Mes soins pour eux, mes sollicitudes étaient inépuisables : j'avais pour leurs fautes, pour leurs faiblesses, pour leurs défauts même les plus grossiers des ménagements infinis : je ne capitulais jamais.

Je les aurais plutôt laissés mourir à mes pieds. Il fallait à tout prix qu'ils se laissassent dompter, corriger, réformer,

élever, en un mot. Et il y a peu de jours encore, je répondais à une mère qui me disait de son fils : *Il menace de se tuer*. — Il ne se tuera pas ; mais en tous cas, si vous n'êtes pas décidée à le voir mourir, plutôt que de lui voir faire le mal, il est perdu ! Il vaut mieux mille fois qu'il meure, que de vivre comme il veut faire. Ce conseil fut écouté.

L'enfant déclara qu'il voulait se laisser mourir de faim : après huit heures de jeûne, il prit le pain et l'eau qu'on lui avait laissés ; et après une nuit de réflexion, il écrivit à ses parents, pour leur demander la grâce d'aller se jeter à leurs genoux et implorer son pardon.

Le fait est qu'il n'y a que Blanche de Castille qui ait dit ici le dernier mot :

Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que vous voir commettre un péché mortel.

Toute mère qui ne trouve pas dans son cœur le courage de prononcer cette noble parole est incapable d'élever son enfant¹.

Et qu'on ne s'imagine pas que tout cela est impraticable dans notre siècle ; non, malgré tant de graves difficultés, l'enfance peut être élevée aujourd'hui comme elle le fut autrefois, si les parents le veulent sérieusement, comme l'ont voulu leurs ancêtres.

J'affirme ceci avec d'autant plus de certitude, que mon expérience me l'a démontré : toutes les fois que j'ai été appuyé par un père et par une mère dignes de ce nom, et je l'ai presque toujours été, il n'y a pas d'Éducation si difficile que je n'aie vue bien finir.

Le grand nombre de jeunes gens qu'on voit en ce moment s'élever comme il faut, dans des maisons d'Éducation vraiment chrétiennes, montre que les bons parents peuvent se

1. Il y a loin de ces grands principes à la conduite d'une mère, qui défendait rigoureusement au précepteur de son fils de le réprimander pour une faute grave commise après le dîner, *parce que cela troublerait sa digestion*.

rencontrer encore facilement, aussi bien que les bons instituteurs. S'il m'est permis de le dire, ils se forment, ils se fortifient les uns les autres.

Mais, je le répète, pour les instituteurs comme pour les parents, c'est la belle et sainte parole de Blanche de Castille qui, dans l'œuvre de l'Éducation, est le dernier mot. Dans cette grande œuvre en effet, il s'agit, non pas d'un seul péché mortel, et d'un mal qui, quelque triste qu'il soit, peut se réparer, mais du principe même du mal : il s'agit de ce fond même d'une nature corrompue, duquel, si on ne vient à bout de le corriger, naîtront des multitudes de péchés mortels, toutes les folies, tous les crimes, tous les malheurs d'une vie entière.

Je le disais un jour à une veuve chrétienne, qui s'était enfin résolue à exercer les droits et à accomplir les devoirs de l'autorité maternelle vis-à-vis de son jeune fils, enfant d'une nature très-forte et très-riche, et par là même très-puissante pour le mal comme pour le bien, mais qui tournait au mal : la fermeté avait réussi admirablement. — *Eh bien !* lui dis-je, *vous avez sauvé votre enfant ! il était perdu autrement.* C'est par ce défaut de fermeté que des enfants, dont on pouvait faire des sujets excellents, deviennent des êtres déplorables. C'est ici pour moi une conviction profonde.

J'ai la certitude de ce que j'affirme pour plusieurs de ceux que j'ai en vue, et que je ne nomme pas.

Je conclus donc : les deux choses les plus importantes, capitales même pour les parents sont :

1^o *Savoir* la vérité sur leurs enfants ; étudier leurs défauts, leurs vices ; les bien connaître.

2^o Les corriger, et le *vouloir* avec une fermeté invincible *Savoir et vouloir* ; et cela non-seulement pendant les années où les parents font eux-mêmes, dans leur maison, l'Éducation de leurs enfants, mais aussi pendant tout le cours de l'Éducation publique.

IV

Je dois enfin ajouter ici une troisième et dernière observation : c'est qu'il y a même des parents qui non seulement ne travaillent pas comme ils le devraient à l'Education de leurs enfants, et ne font pas l'œuvre, mais empêchent de la faire, et défont même les premiers ce que de bons instituteurs ont fait comme il faut.

Certes, je ne suis pas suspect : dans les chapitres qui précèdent, j'ai assez insisté sur les relations des enfants avec leurs parents, et on a vu tout le prix que j'y mettais ; mais je conjure les parents de me permettre de leur représenter ici que ces relations si légitimes, si nécessaires, et qui peuvent avoir une influence si profonde et si heureuse, peuvent avoir aussi pour leurs enfants des conséquences très-regrettables, si les parents ne comprennent pas alors toute la gravité de leurs devoirs. Ici encore je ne puis tout dire : je me bornerai à indiquer quelques points principaux, et particulièrement les époques, les circonstances critiques, où la vigilance et l'autorité des parents ne peuvent fléchir sans mettre tout en péril.

J'ai déjà parlé des vacances, et dit de quelle nécessité il est que ces deux mois soient gouvernés comme il faut : je dois en redire un mot important.

Il y a pour certains parents et pour certains enfants, dans ces deux mois, un moment fatal ; c'est le dernier : grâce à l'habileté de ceux-ci et à la faiblesse de ceux-là, la fin des vacances, et le moment du retour au collège deviennent chaque année, pour tous, une épreuve terrible. On ne peut, de part ni d'autre, consentir à se séparer. On veut, on ne veut pas : on retarde le départ ; on traîne de jour en jour. On prend tous les prétextes : le temps est encore si beau, les vendanges ne sont pas faites, le trousseau n'est pas prêt, etc. : on s'accroche à tout.

Sur cette misère assez commune, je n'ai qu'une chose à dire : il faut prendre son parti : ou renoncer à l'Education publique et garder ses enfants chez soi, ou ne pas leur laisser voir et sentir de telles faiblesses. Outre que rien n'est plus cruel pour les enfants que ces tendresses désespérées de la dernière heure, rien ne les amollit et ne les gâte davantage. Il faut alors, au contraire, peu de caresses, et même peu de discours ; une parole simple, nette, précise ; une parole affectueuse sans doute, mais ferme : nul attendrissement, nulle compassion déplacée. — C'est la volonté de ton père, c'est la mienne ; c'est pour ton bien. — Et puis on n'en parle plus, on n'y pense même plus. Tous les préparatifs se font simplement ; le trousseau est complet une semaine à l'avance. En un mot, on ne fait pas de cela une affaire de désespoir. — Nous partons dans huit jours, dans trois jours : demain, à huit heures. — Le jour et l'heure venus, on part. — Autrement les trois premiers mois de l'année sont employés par ces pauvres enfants, non pas à travailler avec courage, mais à se consoler tristement des chagrins du départ.

Les pères, les mères surtout, se réservent ordinairement la consolation de reconduire l'enfant : cela prolonge et charme leur faiblesse. Elles voient couler ses dernières larmes ; elles les essuient, pour les revoir couler encore : cela leur fait peine, mais plaisir aussi. Définitivement, le père vaut mieux pour ce moment délicat. La pauvre mère vient quelquefois se loger auprès du petit séminaire ou du collège, y demeure trois ou quatre jours dans une triste auberge, et se donne au moins la satisfaction d'errer à l'entour, pour voir de loin son fils à la dérobee, et entendre sa voix, s'il se peut.

Et puis, profitant de l'indulgence de ces premiers jours, ses bons parents viennent visiter leurs enfants à chaque récréation, les empêchent de jouer, les font *repleurer*, et, selon l'usage, ne croient pas pouvoir mieux leur laisser sentir,

au dernier moment, ce qu'est un père, ce qu'est une mère, qu'en leur apportant des gâteaux, des friandises, et cela, comme toujours, en cachette, leur disant même : *Mets cela dans la poche, et prends garde que M. le supérieur ne le voie.*

Oh ! qu'il est difficile, sur tout cela, de persuader de pauvres mères ! Même quand elles ont confiance en vous, et qu'elles vous permettent de leur dire la vérité, et qu'elles y croient, elles ne peuvent la mettre en pratique : c'est plus fort que leur faible cœur. Quand on n'a pas étudié toutes ces faiblesses de près, on n'en peut comprendre les excès, et aussi les malheureuses conséquences.

J'ai porté la franchise jusqu'à dire un jour à une mère de bonne foi, qui ne refusait pas d'entendre la vérité sur son fils : *Vous ne pouvez le regarder, reposer vos yeux sur lui, sans qu'il sente que vous l'adorez, et qu'il est votre maître.* Elle me répondit : *C'est vrai ; je le sens.*

Encore une fois je compatis à ces faiblesses ; et quoique j'aie l'air de les traiter durement, j'y compatis avec une profonde sincérité ; mais je n'en dis pas moins : il n'y a pas d'Education possible avec tout cela.

Oui, je veux qu'il y ait dans votre cœur ce qu'il y a de us tendre, de plus amical, de plus délicat : mais point de mollesse.

Par exemple, en fait de présents, les jours de sortie, pourquoi ne pas donner plutôt à ces enfants de bons livres, des ouvrages amusants et instructifs ? Je préférerais même des balles, des cerceaux, et d'autres jouets plus ou moins agréables, à toutes les friandises et aux parures de vanité. En un mot, si cela dépendait de moi, j'interdirais sans pitié tout ce qui nourrit la sensualité et l'orgueil : les bagues, les épingles, les chaînes d'or, tout ce qui dans un collège excite une mauvaise émulation de vanité et d'envie entre des jeunes gens.

En revanche, dans les sorties, ce que je demanderais, c'est que les parents ne montrassent point aux enfants de l'humeur pour des riens. On tolère quelquefois la paresse, l'indocilité et les défauts les plus graves ; et si les bretelles de l'enfant sont mal ajustées, on lui fait une scène : j'ai vu cela.

Mais, par-dessus tout, ce que je demande, c'est que dans leurs lettres, dans les visites au parloir, et aux jours de congé, les parents donnent aux enfants l'exemple d'un respect inviolable pour les maîtres de la maison. Par conséquent, jamais de ces questions inconvenantes, presque toujours absurdes, et souvent même odieuses, qui supposent ou qui rendent des maîtres suspects.

Lorsqu'un père ou une mère interrogent curieusement, presque malignement, un enfant sur son professeur, le questionnent avec indiscretion sur la nourriture, sur ceci, sur cela, et vont jusqu'à donner tort aux maîtres contre l'enfant, tort même à la règle ; ou du moins, lorsqu'ils ne savent, en accueillant les gémissements et les murmures d'un élève paresseux et indocile, que flatter son indocilité, compatir à sa paresse, et gémir, c'est-à-dire murmurer avec lui ; lorsqu'enfin ils ne l'exhortent à se résigner à cette dure règle et à ce triste travail que par des paroles comme celles-ci : *Tu n'as plus qu'un an à rester ici, ... il n'y a plus que trois mois jusqu'aux vacances, ... que quinze jours jusqu'à la prochaine sortie, ...* et tout cela, avec l'accompagnement obligé de toutes les consolations pitoyables dont je disais quelques mots tout à l'heure : lorsque des parents en viennent là, et ce n'est pas rare, qu'est-ce autre chose, je le demande, que la trahison de tous les devoirs les plus sérieux, et l'anéantissement de toute Education ?

Et quand je parle de questions indiscrettes, ce n'est pas que je prétende ici qu'on doive rien cacher à des parents : non, un père, une mère, ont le droit de TOUT SAVOIR ; mais autrement et par d'autres moyens : et sans contredit, ce ne

doit pas être en questionnant l'enfant sur ses maîtres, en lui présentant la facile tentation d'exercer sa malignité sur ceux qui l'élèvent, en lui offrant contre la fermeté de ses instituteurs un recours et un funeste asile dans la faiblesse de ses parents.

Je le répète : c'est ici la ruine de toute autorité et de tout respect, et par conséquent de toute Education.

Le jour où vous vous croyez autorisés à interroger votre enfant de cette sorte, il faut le retirer de cette maison.

Autrement vous ne respectez plus ni votre enfant, ni les instituteurs que vous lui avez donnés, ni vous-mêmes.

Qu'on me pardonne si j'ai parlé des consolations et des mollesses du parloir ; mais il faut avouer que cela devient de jour en jour plus extraordinaire ; et je n'ai rien exagéré en disant qu'il y a des parents dont l'autorité et l'affection ne savent presque se révéler que par ces gâteries : on dirait que c'est là le témoignage de l'amour.

Pour moi, je le confesse, je rougissais, non pas seulement pour les parents, mais pour la maison dont j'étais le chef, lorsque j'étais condamné à faire de la discipline du parloir une incessante lutte contre le chocolat, les pâtisseries et le reste ; je rougissais, quand, à la suite de la récréation, je devais faire balayer tous les tristes débris dont les parloirs sont trop souvent remplis, et enlever des salles d'étude, pour les donner aux pauvres, toutes les provisions de bouche dont les pupitres des enfants surabondent parfois le lendemain des sorties.

On comprend d'ailleurs quel rôle des parents réservent par là à des instituteurs qui veulent faire leur devoir : ceux-ci sont condamnés à se rendre odieux, tandis que les autres se plaisent à se rendre méprisables¹.

1. J'ai vu, dans ce genre-là, des choses vraiment curieuses. Je n'oublierai jamais entre autres la figure d'une pauvre mère et de son fils, grand garçon de dix-sept ans, un jour que j'entrais au parloir, dans le moment

Puisque je cite mes expériences, j'en rapporterai encore deux, bien propres à faire réfléchir les parents et les instituteurs. Je me souviens d'un père de famille, homme du reste fort recommandable et très-religieux, qui m'amena un jour ses deux petits-fils, orphelins de père, et tous deux très-difficiles à élever : l'un sans aucuns moyens, l'autre avec quelque facilité, mais d'un caractère intraitable, et dont on ne savait que faire à la maison paternelle.

Je les reçus, et les recommandai très-spécialement à nos Messieurs, qui tous se mirent à l'œuvre avec zèle, avec le plus grand dévouement pour ces pauvres enfants, et pour leur famille.

Au bout de trois mois, on avait déjà obtenu des résultats inespérés, mais il y avait encore bien du chemin à faire.

Le grand-père et la mère me demandèrent alors un entretien : je m'empressai de les recevoir, persuadé qu'ils voulaient me parler de ces chers enfants et de leurs intérêts les plus sérieux, dont nous étions tous si gravement préoccupés.

Effectivement, c'était pour me parler de leurs fils, mais pour m'entretenir uniquement de deux choses, dont les enfants les avaient informés : la première, c'est qu'on brossait, à la vérité, les habits des élèves, mais pas bien à fond, ni assez souvent ; et que particulièrement les jours de parloir, il serait bon de les brosser deux fois, et avant la récréation : la seconde, c'est que le nettoyage des chaussures se faisait un peu à la légère : elles étaient bien nettoyées, mais ne reluisaient pas, et ces bons parents me demandaient de vouloir

même où la mère donnait au cher enfant un grand sac rempli de poires, de marrons rôtis, de pain d'épice. Je n'ai jamais vu deux attitudes plus singulières et plus honteuses l'une de l'autre. Je dois ajouter cependant que le jeune homme est aujourd'hui docteur en droit ; ce qui prouverait que le régime maternel ne lui nuisait pas complètement : peut-être le doit-il à ce que, ce jour-là, je confisquai le tout, et veillai depuis si bien, de concert avec le père du jeune homme, que cette faiblesse de sa mère fut probablement la dernière, au moins dans ce genre.

bien donner des ordres, afin qu'à l'avenir cette importante partie du service se fit mieux.

Notez qu'alors j'étais accablé des plus grandes affaires, et qu'il y avait alors au Petit-Séminaire de Paris un économe et vingt-cinq prêtres, vingt-cinq domestiques et dix religieuses, à qui l'on pouvait s'adresser pour ces détails.

La patience me manqua : « Eh ! mon Dieu ! Madame ! répondis-je à la mère, vous me croyez meilleur et plus puissant que je ne suis. Je trouve qu'on fait déjà trop pour leurs souliers et leurs habits ; et comme vos chers enfants sont déjà grands, je voudrais qu'ils commençassent à se servir un peu et à s'aider quelquefois eux-mêmes. Quant à nous, priez Dieu de nous assister dans les soins que nous donnons à leur intelligence et à leur cœur : voilà ce que je voudrais faire reluire dans tous nos élèves, et ce n'est pas toujours facile' »

Voici une autre de mes aventures.

C'était un homme excellent aussi, et de mes amis ; il m'amena son fils, jeune homme de quatorze ou quinze ans. On n'avait pu le garder dans la très-bonne maison d'Éducation où il était : son insolence d'esprit et sa paresse l'avaient fait éloigner.

Je ne consentis à le recevoir qu'à l'épreuve et à la prière de ses anciens maîtres, lesquels m'assurèrent qu'il y avait encore en lui des ressources pour le bien, et qu'ils consen-

1. Le fait est que je crois très-bon qu'un enfant se serve de temps en temps lui-même.

J'ajouterai ici, puisque l'occasion s'en présente, qu'un père et une mère peuvent bien se faire servir par leurs enfants, mais doivent eux-mêmes les servir le moins possible, et ne pas les faire trop servir par les domestiques. Il est utile à tout, dans le présent et pour l'avenir, que les enfants sachent se rendre à eux-mêmes tous les services conveables. Les enfants qui ont été trop servis sont tout à la fois plus ineptes et plus insolents que les autres ; ils aiment moins leurs parents et leurs maîtres ; ils sont plus égoïstes, précisément parce que pendant de longues années tout le monde les a servis et s'est occupé d'eux. Or, il ne faut jamais oublier que l'égoïsme est le grand vice, le vice naturel des enfants, et que nul n'a plus à en souffrir que les parents.

taient d'ailleurs à le garder dans une autre de leurs maisons¹ ; mon amitié pour son père, homme fort chrétien et d'une intelligence fort distinguée, me décida aussi.

Au bout de quelque temps, ce bon père, trop bon et trop faible évidemment, vint visiter la maison. Je lui dis que nous étions peu satisfaits, que ce jeune homme se conduisait médiocrement. Il en parut tout attristé. Il me quitta en me disant qu'il allait voir son fils, causer sérieusement avec lui, et aussi avec M. le Supérieur du Petit-Séminaire et avec tous ses maîtres.

Il y employa toute l'après-midi : j'en fus charmé, et je me disais : Voilà au moins un père qui prend les choses au sérieux.

Mais, lorsqu'après avoir tout visité, tout vu, tout entendu, tout observé, il revint me trouver, ce fut pour me dire : « C'est une admirable maison : je ne crois pas que des enfants puissent être plus agréablement. J'ai tout considéré dans le dernier détail. Pardonnez-moi seulement une observation critique : j'ai trouvé, au dortoir, que le matelas de mon fils était un peu dur, et que dans le petit tiroir de sa table de nuit, il n'y avait de place que pour ses peignes, *et point pour sa pommade et son petit flacon d'huile antique, auquel il est accoutumé.*

1. Il ne faut pas s'étonner de ces changements de maisons : c'est une chose qui se peut faire quelquefois très-bien et très-utilement : il y a des enfants qu'on ne peut, qu'on ne doit pas renvoyer d'une maison, et cependant qu'on n'y saurait conserver, parce qu'ils ont pris la maison, un maître de travers ; parce qu'ils ont commis une faute scandaleuse, qui demande une éclatante réparation, et pour laquelle, on ne doit pas pourtant désespérer d'eux... d'autres fois parce qu'ils ont été pris de travers eux-mêmes. — Eh bien ! il est alors très-bon, non de les renvoyer, mais de les changer de maison. Avec de nouveaux maîtres, de nouveaux visages, de bons conseils, et l'expérience du passé, ils tournent quelquefois très-bien cela m'a presque toujours réussi. Je conservais du reste avec eux les meilleures relations. — J'ai rendu des services de ce genre au collège de ^{***}, et j'en ai reçu de semblables, ou plutôt par là nous avons rendu de très-grands services à des parents et à des enfants.

V

Mais laissons les détails.

On essaierait vainement de dissimuler le mal : il est manifeste ; quiconque s'est occupé sérieusement de la jeunesse, soit dans l'Éducation publique, soit dans l'Éducation privée, en a gémi comme moi. S'il le fallait, les témoignages ici ne me manqueraient point. Qu'il me suffise de citer en finissant les graves réflexions d'un ancien ministre de l'instruction publique, dont l'expérience et les lumières ne se peuvent contester. Voici les paroles de M. Guizot :

« Il faut dire ici la vérité sur toutes choses, même sur
 « l'intérieur des familles et sur leur influence dans l'Édu-
 « cation. Eh bien ! je n'hésite pas, pour mon compte, à dire
 « que les mœurs domestiques sont faibles, molles, et que la
 « puissance paternelle ne s'exerce pas en matière d'Éduca-
 « tion avec toute l'énergie dont l'Éducation aurait besoin...
 « J'apporte ici mon expérience personnelle : la faiblesse des
 « mœurs domestiques est aujourd'hui un obstacle réel dans
 « l'Éducation publique. Non, la puissance paternelle n'a
 « pas, dans l'intérieur des familles et sur l'Éducation, le
 « degré d'influence salutaire qu'elle a pu avoir à d'autres
 « époques, quand les mœurs étaient plus fortes et les idées
 « plus arrêtées.

« Ce qui nous manque aujourd'hui, nous l'avons tous pro-
 « clamé, c'est la fixité dans les idées, la fermeté dans la foi.
 « Croyez vous que ce défaut de *fixité*, que *cette incertitude*
 « dans les idées, ne se rencontrent pas en matière d'Éduca-
 « tion et dans l'intérieur des familles ?

« Croyez-vous que ces pères de famille, *incertains eux-*
 « *mêmes sur ce qu'ils croient, sur ce qu'ils veulent*, sachent
 « très-bien ce qu'il faut inculquer à leurs enfants, et quelles
 « sont les idées dans lesquelles il faut les élever ? Croyez-
 « vous qu'ils sachent leur inculquer ces idées avec énergie,

« avec persévérance? Non : la mollesse des mœurs se re-
 « trouve dans l'Éducation. »

M. Guizot vient d'indiquer ici avec autorité les diverses sources du mal. En effet, ce n'est pas seulement la faiblesse des mœurs domestiques qui se retrouve dans l'Éducation et la déprave ; il y a de plus les idées incertaines, les idées erronées, les faux principes.

Ainsi, c'est aujourd'hui, par exemple, une opinion fort accréditée chez beaucoup de parents, qui croient avoir réfléchi sur l'Éducation, qu'on nuit au développement de la volonté chez les enfants en les soumettant à l'obéissance ; qu'il faut conseiller bien plus que commander, etc. Sur ce point, comme sur plusieurs autres du même genre, je dirai ma pensée en toute franchise ; car c'est quand les idées absurdes s'érigent en théories, c'est alors surtout qu'elles deviennent funestes, et qu'il les faut combattre. On prétend donc que l'obéissance abaisse la volonté, — que le respect nuit à l'affection, — que la crainte filiale déprime le caractère !

Eh bien ! tout cela, en fait d'Éducation, vaut à mes yeux les fameuses maximes des prédicateurs socialistes, en fait de charité : *l'aumône avilit* ; en fait de justice : *la propriété, c'est le vol* ; en fait de religion : *Dieu, c'est le mal*.

Tout cela en fait d'Éducation, c'est le renversement de tout sens moral et de toute vertu : et c'est par suite de ces détestables principes, de ces aveuglements et de ces faiblesses, que l'Éducation a pu être définie par un homme d'esprit : *L'art de développer chez un enfant tous les défauts qu'il a reçus de la nature, et d'y ajouter tous ceux que la nature a oublié de lui donner*.

Ce qui est surtout à remarquer et à déplorer ici, c'est que les parents chrétiens eux-mêmes, oubliant que l'obéissance et le respect sont les vertus fondamentales de la famille et de l'Éducation, se laissent entraîner de nos jours en ces aberrations pernicieuses.

Votre avis est bon, m'écrivait un père : *si mon fils me consulte, je parlerai dans ce sens*. Or, il s'agissait d'un enfant de quinze ans, et d'un point de convenance grave, sur lequel autrefois personne n'eût imaginé qu'un fils pût avoir un autre avis que celui de son père.

Il y a deux sortes de pères en ces temps-ci : les uns trouvent que tout est pour le mieux, que la jeunesse autrefois était trop assujettie et pour un temps beaucoup trop long ; que les caractères ne se développaient pas assez librement, que cela nuisait à la spontanéité des natures, et que l'émancipation de la jeunesse est un des bienfaits du siècle, etc. — Quant à ceux-là, il n'y a rien à faire avec eux.

Les autres sont ceux qui se plaignent de ce qui se passe : ils gémissent de ce souffle d'indépendance précoce qui règne de nos jours, et dont les jeunes gens ressentent de si bonne heure la fatale influence : mais qu'y faire ? disent-ils, on ne peut plus les diriger ; passé quatorze ou quinze ans, on n'en est plus maître ; on ne sait pas juste à quoi cela tient ; c'est dans l'air... et la sagesse demande qu'on en prenne son parti.

Si les premiers sont bien insensés et bien coupables, ceux-ci sont bien aveugles, et très-coupables aussi dans leur aveuglement. Ils se plaisent à voir en dehors d'eux ce qui est en eux-mêmes, comme cet astronome, si on me permet ici un tel souvenir, qui voyait dans un astre l'insecte posé sur le miroir de son télescope. Non, le mal n'est pas dans l'air, il est dans la mollesse des mœurs domestiques ; il est dans l'affaissement, dans les déchéances volontaires de l'autorité paternelle et maternelle.

Je dis de l'autorité paternelle et maternelle ; car, je ne cesserai pas de le répéter, il me faut toujours le père et la mère. Le père sans la mère ou la mère sans le père, quand l'un et l'autre existent, sont quelque chose de déplorable. Celle des deux autorités qui s'abstient, ou qui ne se montre

que pour flatter, amollir, caresser, devient méprisable à l'enfant et lui rend l'autre odieuse. Il n'y a pas de situation plus fausse, et plus puissante pour produire inévitablement *l'enfant gâté*.

Aussi, je n'ai jamais pu entendre sans en gémir et sans en rougir pour eux — et cela s'entend tous les jours — des parents dire à un enfant : « Si tu n'es pas sage, je le dirai à ton père : » ou ce qui est mieux encore : « Je le dirai à ta mère. » — Mais qui êtes-vous donc vous-même, malheureuse mère, ou malheureux père, qui parlez ainsi ? N'avez-vous donc reçu de Dieu aucun droit, aucune obligation sérieuse, aucune autorité à exercer ? n'êtes-vous donc qu'un témoin impuissant, chargé de rendre compte de ce qui se passe à votre femme ou à votre mari ? et quelles notions fausses et funestes vous introduisez dans l'âme de cet enfant ! Comment l'idée et le sentiment du devoir, comment le respect et la crainte de Dieu pourront-ils s'y asseoir sur une base solide, lorsque les deux représentants que Dieu s'est donnés auprès de lui sur la terre, montrent à ses yeux tant de faiblesse et un si humiliant abaissement dans le caractère ?

Je l'ai dit : je dois le répéter ; c'est le renversement de toute autorité, de tout respect et de toute Éducation.

Un petit enfant, dont le père absent venait d'annoncer son retour, disait naguère naïvement à sa mère : *J'ai encore quinze jours à faire tout ce que je voudrai*. Et la mère, ravie de ce trait d'esprit, le répétait. Sa pauvre vanité maternelle n'avait pas compris la sanglante leçon que l'enfant venait de lui donner, et qui aurait dû la faire rougir de douleur et de honte ¹.

De tels désordres se sont vus de tout temps dans les fa-

1. Et quand c'est le père lui-même qui n'a aucune autorité, c'est bien plus déplorable encore, et malheureusement trop fréquent.

J'atteste le dialogue suivant, sauf le nom de baptême :

« Voyons, Gustave, ne touche pas le feu. — Si ! je veux le toucher, moi !
« — Voyons, Gustave, sois gentil ; je te donnerai un polichinelle. —

milles sans religion et sans mœurs ; mais ce qui est déplorable, c'est que tout cela se passe quelquefois aussi chez des gens honorables, pieux, et qui ont été eux-mêmes bien élevés. On demandait dernièrement à une dame qui est un remarquable exemple de ce que peut une parfaite Éducation appliquée à une nature d'élite ; modèle de piété filiale et de toutes les plus aimables vertus ; mais aussi modèle d'aveuglement et de déraison maternelle : « Mais est-ce donc ainsi qu'on en usait avec vous ? est-ce ainsi que vous en avez usé vous-même plus tard avec vos parents ? — Oh , non, répondit-elle naïvement, nous n'avons pas été gâtés, tant s'en faut, et à trente ans nous avons pour mon père et ma mère autant de déférence, autant de vénération et encore plus d'amour que dans la première enfance. — Eh bien ! lui répondit-on, permettez que je vous le fasse remarquer, il a manqué un point essentiel à votre Éducation : vos parents auraient dû vous enseigner l'art de rendre à vos enfants l'Éducation que vous-même avez reçue d'eux¹. »

« Moi, je veux le polichinelle, et je veux pas être gentil. — Eh bien ! allons... voyons, tu l'auras. . mais ne touche pas le feu. »

Puis, trois minutes après : — « Gustave, Gustave, ne touche pas le feu ; je le dirai à maman. — Moi, je veux pas que tu le dises à maman. — Eh bien ! non, je ne lui dirai pas... mais sois gentil. »

Puis bientôt encore après : « — Voyons, Gustave, tu ne veux donc pas être sage ? Tu sais bien que maman ne veut pas que tu fasses cela. — Eh bien ! plus que tu me diras ces bêtises-là, plus que je ferai le contraire. »

Le père qui était assis et lisait son journal, se lève. La mère arrive, trouve l'enfant criant et se roulant par terre : « — On agace toujours cet enfant, dit-elle. Ce sont ses nerfs... ce pauvre enfant a besoin d'être rafraîchi. » Et pour le corriger et le rafraîchir, elle lui faisait prendre un bain, et mieux encore...

L'enfant avait sept ans.

La maison où se tenait ce dialogue, il y a vingt ans, est aujourd'hui vendue, démolie, et la ruine y est entrée par tous les côtés à la fois.

1. Ce qu'un auteur facétieux écrivait dernièrement serait-il donc vrai?... *La Providence nous a donné des parents pour nous montrer de quelle manière nous ne devons pas nous comporter avec nos enfants.*

Les conséquences de tout cela sur les mœurs domestiques et sociales sont profondes et déplorables. Les enfants grandissent vite: et si, de bonne heure, ils n'ont pas été accoutumés par leurs parents à l'obéissance, ils s'accoutument bientôt et d'eux-mêmes au commandement; c'est par suite de tout cela qu'on voit tous les jours, dans les familles les plus respectables, des jeunes gens s'ériger en chefs, en maîtres absolus, ne plus considérer leurs parents que comme des machines usées qui ont fait leur temps, le déclarer tout haut, les traiter en conséquence de cette opinion, et imposer dans toute la famille leurs idées, leurs sentiments, leurs volontés pour la conduite de la vie, pour les affaires les plus importantes, et ce qui est pire, pour l'Éducation même de leurs plus jeunes frères. La voix du père, du vrai chef, n'ose plus se faire entendre; il sent qu'elle serait impuissante; et pour conserver un reste de dignité, il feint de partager, en s'y associant tristement, la volonté qui le domine.

Mais c'est assez sur ce pénible sujet: je ne finirais pas, si je voulais l'embrasser dans toute son étendue; je dois ajouter toutefois que la faiblesse des parents n'est pas l'unique source du mal que je déplore; et après avoir fait avec raison et avec justice la part de leurs torts, l'équité et l'intérêt même de la cause sacrée dont j'ai entrepris la défense, demandent que je remonte plus haut.

CHAPITRE XII

Suite du même sujet.

On a beaucoup vanté et non pas sans raison, le code civil français. Je l'admire sous plusieurs rapports; mais je ne puis l'admirer en ce qui concerne le père, la mère et la famille; il y a là du moins de grandes réserves à faire.

Avant d'indiquer ces réserves, et d'exprimer simplement et avec le respect que je dois aux lois de mon pays mes regrets et mes vœux, je dois dire que ce que le code civil a fait était considérable pour le temps. Au milieu des emportements révolutionnaires, tous les liens de la famille avaient été relâchés ou brisés : l'autorité maritale, la puissance paternelle, l'ordre légitime des successions n'existaient plus. Selon les fortes expressions de M. Portalis, dans son discours préliminaire du premier projet de code civil, *le désir de tout détruire, le besoin de rompre toutes les habitudes, d'affaiblir tous les liens... l'esprit révolutionnaire en toutes choses*, inspirant *non des lois plus sages ou plus justes, mais plus favorables à la révolution, et par là même nécessairement hostiles, partiales, éversives...*, on avait vu successivement fouler aux pieds, jusque dans les grandes assemblées législatives du pays, ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré sur la terre : temps d'une effroyable anarchie, dont on ne peut plus guère aujourd'hui se faire une idée juste, et dont, à cause de cela même, nous ne saurions bien expliquer toutes les erreurs et tous les excès. *Vous ne comprendrez jamais jusqu'où on peut aller, aux grandes époques de décomposition sociale*, répondait M. de Talleyrand à quelqu'un qui lui disait : « Je comprends tout dans votre vie ; mais je ne comprends pas votre mariage ; comment avez-vous pu aller jusque-là ? »

C'est à la lumière de ces souvenirs et de ces pensées qu'il faut juger le code civil, tel qu'il fut fait après ces temps malheureux, et qu'on peut, qu'on doit même l'admirer grandement encore, malgré ses faiblesses.

1

Je ne parlerai pas ici de la *mort civile* et de ses funestes conséquences, dont notre code a conservé pendant quarante

années l'injustice, comme il l'avait admise, malgré les énergiques paroles du guerrier législateur dont ce code fait justement la gloire¹. Ces conséquences sont désormais effacées de nos lois, et c'est l'honneur du gouvernement actuel d'avoir cédé sur ce point aux vœux de la Religion et de la morale.

Mais je ne puis m'empêcher de le faire remarquer : tel était l'esprit du temps, que sur ce point si grave l'opinion de Tronchet l'emporta, malgré les protestations du premier Consul. Bien qu'accoutumé à vaincre, Napoléon ne vainquit pas cette fois. Il eut tort et dut reculer devant les avocats révolutionnaires qui plaidaient en son conseil; le code qui porte son nom fut ce jour-là l'expression d'une pensée autre que la sienne, et la mort civile avec ses monstrueuses conséquences entra de plein droit dans nos lois, et y demeura jusqu'à nos jours.

Je ne parlerai pas non plus du divorce. L'anarchie même de 1848 n'a pu parvenir à en ramener le scandale parmi nous.

Je ne parlerai pas même de ce qu'on nomme le mariage civil : je n'ai point à traiter cette question. Elle a été élo-

1. « D'après ce système, disait le premier Consul, il serait donc défendu à une femme profondément convaincue de l'innocence de son mari, de suivre dans sa déportation l'homme auquel elle est le plus étroitement unie; ou, si elle cédait à sa conviction, à son devoir, elle ne serait plus qu'une concubine? Pourquoi ôter à ces infortunés le droit de vivre l'un près de l'autre, sous le titre honorable d'époux légitimes? »

Le premier Consul, répliquant à Tronchet, disait encore « que la société est assez vengée par la condamnation, lorsque le coupable est privé de ses biens, lorsqu'il se trouve séparé de ses amis, de ses habitudes. Faut-il étendre la peine jusqu'à sa femme, et l'arracher avec violence à une union qui identifie son existence avec celle de son époux? Elle vous dirait : « Mieux valait lui ôter la vie, du moins me serait-il permis de chérir sa mémoire; mais vous ordonnez qu'il vivra, et vous ne voulez pas que je le console! » Eh! combien d'hommes ne sont coupables qu'à cause de leur faiblesse pour leurs femmes! qu'il soit donc permis à celles qui ont causé leurs malheurs, de les adoucir en les partageant. Si une femme satisfaisait à ce devoir, vous estimeriez sa vertu, et cependant vous ne mettez aucune différence entre elle et l'être infâme qui se prostitue! »

quement soulevée par un ancien garde des sceaux, et on peut espérer qu'il ne se passera pas un long temps, sans qu'elle reçoive enfin la solution que réclament énergiquement les lois fondamentales de la famille, l'accord nécessaire avec les lois de l'Europe, les mœurs publiques et la Religion.

Je ne parlerai que des faiblesses de notre législation en ce qui touche intimement à mon sujet, je veux dire le respect des enfants pour leurs parents; et si je puis exprimer ici ma pensée tout entière, je dirai que, lorsqu'on regarde de près tout ce qui fut avancé sur cette grave question par les hommes de l'Assemblée constituante, et par ceux de la Convention, lorsqu'on examine les lois faites en conséquence, il est manifeste qu'à cette désastreuse époque, le code de la puissance paternelle a été, avant tout, rédigé contre elle. Nous en portons encore la peine; et bien que le code civil ait courageusement réagi contre ces lois funestes, à mon sens, il ne l'a pas fait assez.

Sans aucun doute, si l'autorité et le respect commandés par le Décalogue divin n'existent presque plus dans la famille, la faute en retombe sur les pères, sur les mères et sur les enfants, qui ne savent plus recevoir de loi, les uns que de leur timidité et de leur mollesse, les autres que de leur orgueil et de leurs folles humeurs.

Mais la faute en est aussi aux législateurs révolutionnaires, qui ont donné aux enfants l'encouragement de l'orgueil et le signal de l'indépendance, et inspiré aux parents je ne sais quel doute funeste sur la réalité du peu de droits qui leur restent.

Que dis-je? à cette époque, les lois ont été plus loin : elles ont posé la faiblesse, l'abaissement de l'autorité paternelle en principe, et les conséquences, dont tout le monde gémit, ont été facilement tirées, comme il arrive toujours.

Si en effet on médite ces lois dans tous leurs détails, on voit qu'elles ont été concertées, et la plupart de leurs dispositions prises, non pas en faveur des parents, non pas en faveur de l'âge, de l'autorité, du respect, mais en faveur de la jeunesse, de l'indépendance et de l'émancipation.

Je dirai même toute la vérité, et je la dirai avec un des plus grands jurisconsultes du temps : on sent que la première inspiration de toutes ces lois vient d'une époque où on avait besoin de la jeunesse, où il fallait la flatter et l'émanciper, afin de s'en servir pour tout renverser : *On renverse le pouvoir des pères*, disait M. Portalis, *parce que les enfants se prêtent davantage aux nouveautés.*

Rien de plus curieux et de plus triste en même temps que de relire tous les discours qui se prononcèrent alors par les plus célèbres législateurs du jour. Les uns, bonnes gens sans lumières, disciples innocents de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, faisaient des lois et des harangues comme on fait des idylles. 1793 et 1794 furent pour eux la belle époque des attendrissements et des fêtes champêtres, des égloues et des vertus pastorales. Les autres allaient droit au but; et, tout en commandant les fêtes pour le peuple et pour les niais, ils décrétaient fortement, dans les lois, le mépris des parents et des vieillards, et l'abolition du respect à tous les degrés.

Nous en avons recueilli les fruits amers depuis cinquante années : on sait, pendant ce laps de temps, le chiffre des paricides qui ont été envoyés soit à l'échafaud, soit aux bagnes, par le bénéfice des circonstances atténuantes, lesquelles se trouvent naturellement, pour un crime pareil, dans les torts présumés des parents. Qui ne voit, en effet, que le nom de père, le nom de mère atténue l'assassinat? En y réfléchissant sérieusement, comme le font ceux qui en décident, on finit bien par sentir qu'en tuant son père ou

sa mère, un enfant ne peut avoir eu tous les torts, ni porter seul toute la responsabilité de son crime.

Certes, il y aurait une importante et effroyable étude à faire, chaque année, sur le nombre toujours croissant et les circonstances atténuantes des parricides, des infanticides et des attentats à la pudeur.

A mes yeux, la vérité est que c'est l'anéantissement de l'autorité et du respect dans les mœurs et dans les lois, dans la famille et dans l'Éducation; c'est la mauvaise Éducation à tous les degrés, qui fait les parricides, à tous les degrés aussi et de toute nature.

Mais laissons ces grandes et amères tristesses, et allons plus précisément au fond du sujet qui nous occupe.

II

Je ne ferai point ici de nomenclature de toutes les indépendances, de toutes les émancipations, et, par suite de tous les abaissements que la puissance paternelle a dû successivement accepter et subir : je me bornerai à quelques observations, et je dirai que les égards même qu'on a paru avoir pour elle, les concessions qu'on lui faisait, les droits qu'on lui a laissés, sont quelquefois malheureusement au fond bien illusoire. Il reste là les conséquences visibles de l'erreur générale des esprits, et de l'étrange inclination qui portait alors chacun à se mettre aux pieds de la jeunesse.

Ces lois disposent souvent que le père peut accorder ou refuser telle chose, tel avantage, telle émancipation à son fils; on peut même lui infliger tel châtement. Ainsi, par exemple, on le sait, le mineur pourra être émancipé par son père, ou à défaut de père, par sa mère, lorsqu'il aura atteint l'âge de dix-huit ans, et même de quinze ans révolus.

Voilà une des choses que peut accorder la puissance pa-

ternelle. Eh bien! moi je dis : La nature humaine, l'indépendance de la jeunesse et l'autorité paternelle étant données ce qu'elles sont, voilà ce qu'il sera souvent à peu près impossible qu'un père ou une mère n'accorde pas à son fils, sous peine de se rendre odieux ou suspect.

Je le sais : il est rare qu'à quinze ans, un fils soit émancipé : la nature proteste; on ne le fait guère. J'en connais toutefois en ce moment même plusieurs exemples déplora- bles : mais à dix-huit ans, cela est plus fréquent, surtout quand les enfants ont de la fortune, et sont orphelins de père, c'est-à-dire précisément quand l'émancipation est plus dangereuse; et si de sages parents croient devoir la refuser à l'impatience des enfants, comprend-on les suites que ce refus peut avoir? — La loi le permet; pourquoi ne le voulez-vous pas? Eh bien! je m'émanciperai moi-même, puis- que j'ai la loi pour moi. Pourquoi trouvez-vous mauvais ce qu'elle trouve bon? — Comprend-on le respect, l'affection, la confiance qui restent alors dans le cœur de ce fils impa- tient de secouer le joug?

Et que dire de ce que la puissance paternelle ne peut pas? Que dire de tout ce que peut, au contraire, contre l'autorité paternelle et maternelle, la puissance des enfants?

Mais que parlé-je ici de l'autorité maternelle? Elle est à peine nommée dans nos lois, ou plutôt il y est dit équiva- lemment que la mère n'exerce pas d'autorité dans la famille durant le mariage¹.

Je sais bien qu'ici la nature, plus forte que la loi, protes- tera toujours et partout.

Cette autorité, dont la loi n'accorde pas l'exercice à la

1. Et si on cherchait à se persuader que tout cela est sans influence di- recte sur les mœurs, on se tromperait. Il y a peu de jours, un enfant que je connais et qui n'a pas encore atteint sa douzième année, refusait d'obéir à sa mère, en lui disant expressément : *Je ne vous dois pas l'obéissance, mais seulement à mon père.*

mère, la mère l'exerce dans la famille aussi bien que le père, et dans plusieurs familles, je l'ajouterai, mieux que le père, heureusement.

Par le droit naturel et divin, la mère a sur ses enfants une autorité, subordonnée sans doute, mais c'est une autorité réelle, une autorité sacrée. Ce n'est pas uniquement un vain respect, c'est l'obéissance qui lui est due, comme au père. Seulement, s'il y a désaccord, l'autorité du père l'emporte, et c'est juste, à moins que Dieu ne soit avec le commandement de la mère.

L'Écriture dit expressément : — *Patrem ET MATREM.* — *Obedite PARENTIBUS.* — *Legem MATRIS TUÆ.*

La volonté de la mère fait donc loi dans la famille, pour ses enfants : et en le proclamant si haut, les saints Livres n'ont fait que consacrer le droit de la nature. N'est-ce pas cette mère qui leur a donné la vie? n'est-ce pas elle qui les a portés dans son sein? n'est-ce pas elle qui les élève jusqu'à douze ans et au delà?

Mais, Dieu en soit loué! les mères elles-mêmes ont, par leur autorité personnelle, c'est-à-dire par l'ascendant du caractère, du bon sens et de la vertu, sauvé quelque débris de leur autorité réelle; et l'autorité maternelle est peut-être de toutes encore aujourd'hui celle qui, en France, a le moins souffert, grâce aux inspirations de la foi et à de rares mérites! Non, il le faut proclamer, les femmes chrétiennes n'ont pas été inutiles à ce pays, depuis soixante années, et particulièrement en 1848; sans toutes ces femmes religieusement élevées par des *Sœurs*, et que les maris, leurs pères, leurs frères, leurs fils retrouvaient le soir, assises, calmes et de bon sens, au foyer domestique, l'anarchie révolutionnaire aurait rencontré dans les classes populaires une puissance de destruction bien plus malheureuse encore que ce que nous avons vu.

Autre chose regrettable : parmi les devoirs de la *piété*

filiale (nom vénérable et sacré, que j'aurais été heureux de retrouver quelque part dans notre code), la reconnaissance envers les parents n'est pas même nommée.

Nous nommons à peine l'assistance. Le code parle des aliments et de la mesure dans laquelle ils sont dus ; car tout cela est exactement défini et presque mesuré ; mais c'est précisément la définition et la mesure qu'on en fait qui montrent évidemment que ce n'est pas la reconnaissance.

On me dira peut-être que la reconnaissance, la piété filiale, sont des généralités, des devoirs vagues, et que le code n'est fait que pour prescrire les devoirs positifs, dont l'infraction tombe sous le coup d'une pénalité quelconque.

A cela je répondrai simplement que le code nomme bien le respect et l'honneur, et je ne crois pas que, dans la pensée des législateurs, ce soient là des paroles vaines : la piété filiale et la reconnaissance n'auraient pas été plus vides de sens. Le peuple, pour qui les lois sont faites, — et dans ma pensée, comme dans le vrai, tout le monde est peuple ici, — le peuple comprend mieux ces graves et religieuses paroles que les formules légales ; et, pour moi, je regretterai toujours de ne pas rencontrer dans les lois de mon pays, sur la famille, cette noble langue qui trouve son écho dans le fond des âmes, y inspire les vertus, y prévient le crime, et, en tout cas, sied bien à la majesté et à la sainteté des lois.

On a dit un jour que la loi en France était athée ; ce fut une grande erreur. Le paganisme lui-même aurait été étonné de cette parole. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là. La loi athée ne serait plus la loi. Mais ce qu'on ne peut voir sans regret, c'est que le code de la famille soit au milieu de nous comme un sanctuaire sans élévation, sans profondeur et sans dignité religieuse. — Continuons.

Le code civil nomme donc le respect et l'honneur ; et il fait bien : mais je n'ai pas vu qu'il nommât l'obéissance et

consacrât expressément ce grand devoir. On ne l'a pas osé : tout se borne à dire à l'enfant, *qu'il reste sous l'autorité de ses parents jusqu'à sa majorité ou son émancipation.*

Et cette émancipation peut avoir lieu à quinze ans !

Ainsi, voilà un code, si excellent sous tant de rapports, et où l'obéissance envers les parents n'est pas nommée ; c'est-à-dire fait dans un tel temps, que les plus graves législateurs ne se sont pas décidés à prononcer le nom même du plus important des devoirs, du devoir le plus sacré des enfants envers les auteurs de leurs jours ; que dis-je ? un code où l'exercice de l'autorité maternelle est légalement refusé à la mère !

Mais quelle sera l'époque de cette majorité ? On le sait, nous étions autrefois une des sages nations de l'Europe chez lesquelles la majorité est à vingt-cinq ans.

Nous l'avons abaissée à vingt et un ans. Est-ce qu'on a trouvé que la gravité du caractère français et l'inclination naturelle de notre jeunesse pour l'obéissance et le respect rendaient cet abaissement facile, et pouvaient justifier suffisamment cette dérogation aux lois et aux mœurs de nos pères ?

Pour moi, je ne le pense point, et j'ai cependant passé ma vie au milieu de la jeunesse française, et avec la meilleure.

Je le dirai encore : une des choses qui m'attristent le plus, en lisant notre code, c'est que ses principales dispositions semblent trop mesurées sur le besoin que les enfants ont de leurs parents, pour les nécessités matérielles de la vie.

Que le code n'ait pas nommé la piété filiale, la reconnaissance, soit. On me dit, et je puis comprendre que ce sont des sentiments que le législateur ne s'est pas cru obligé

1. Je sais gré du moins à nos lois d'avoir réglé que la mère est tutrice de droit, après la mort du père.

d'exprimer ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que ce soit précisément à vingt et un ans, c'est-à-dire après que ce jeune homme a reçu tous les bienfaits de son père, de sa mère, et parce qu'il n'a plus besoin de leur secours pour vivre matériellement, c'est alors que l'on consacre son indépendance et qu'on favorise l'ingratitude !

Quoi ! c'est parce que le besoin cesse, le besoin matériel, et aussi au moment où les passions les plus vives, les plus ardentes, se déclarent ; et aussi, — un magistrat éminent me le faisait observer naguère, — dans un âge où aucune expérience sérieuse de la vie n'a pu encore être faite, c'est alors que le devoir moral, que l'obéissance cesse aussi, et que ce jeune homme peut dire fièrement à ses parents : Je n'ai plus besoin de vous : je suis mon maître.

Il peut choisir un autre domicile, aller et venir comme il lui plait, faire ce qu'il entend de ses revenus, les dilapider à plaisir, etc., etc.

Que dis-je ? il peut à peu près tout cela, dès quinze ans, s'il est émancipé, et si les désordres de sa conduite ne vont pas jusqu'à faire révoquer son émancipation. Dès quinze ans, il peut quitter la maison paternelle, demeurer où il lui plaira, et faire de ses revenus tel usage qu'il voudra ! L'émancipation à quinze ans a été décrétée ; la demande du père suffit, même malgré la mère.

Et si la mère n'existe plus, et que le fils ait droit à sa fortune, à dix-huit ans, comprend-on l'embarras du père pour refuser l'émancipation ? Car ces droits funestes ne sont que trop connus des enfants, et il ne manque jamais de langues perfides, intéressées ou imprudentes, pour les leur apprendre et les leur commenter.

Mais, dit-on, puisque ce jeune homme est riche, puisqu'il a de quoi vivre avec la fortune de sa mère, pourquoi le lui refuser ? Pourquoi ne jouirait-il pas ? disaient dans le temps les avocats émancipateurs de la jeunesse.

Eh bien ! moi, je me permets de répondre, et de trop tristes et trop nombreuses expériences autorisent ma réponse : c'est précisément parce que ce jeune homme est riche, parce qu'il n'est pas obligé au travail pour vivre, qu'il ne doit pas pouvoir être émancipé à quinze ou dix-huit ans. C'est précisément parce qu'il n'a plus sa mère, qu'il faut fortifier l'autorité paternelle.

Et que dire du fils jouissant avec opulence de tous les biens de sa mère ou de son père décédé, pendant que le père ou la mère survivant demeure quelquefois dans une gêne honteuse ?

De telles choses sont véritablement douloureuses, et en opposition trop frappante avec tout ce qu'on croit avoir observé de plus certain dans le fond et dans les lois primordiales de l'humanité.

Qu'on réserve à un jeune homme ses revenus, à dater de dix-huit ans, si on le veut, par délicatesse, je le comprends. Je comprends encore que si la majorité était fixée à vingt-cinq ans, on pourrait, à vingt et un ans, donner au fils de famille des droits plus étendus, comme on en donne avec raison aux mineurs de dix-huit ans, émancipés aujourd'hui pour les faits de commerce. Je comprends cela, mais je ne comprends pas autre chose.

Ce que je comprends encore moins que tout le reste, c'est qu'on émancipe le fils malgré la mère, et aussi malgré le père, dans la circonstance où l'émancipation est la plus dangereuse, et lorsqu'il s'agit de l'état militaire. C'était d'abord à dix-huit ans ! La loi du 21 mars 1832, art. 32, demande qu'avant vingt ans il y ait le consentement des parents. Mais à vingt ans, on s'en passe, et on permet aux enfants de s'en passer. Ni le père, ni la mère n'ont plus rien à y voir. Et qu'y verraient-ils, en effet ? qu'à-t-on besoin d'eux ? n'est-ce pas une vocation assez sûre, assez grave, assez réfléchie par elle-même ?

Laissons ce langage et parlons sérieusement. Quel malheur de se passer du consentement d'un père et d'une mère, de se passer de leurs conseils, que dis-je ? de pouvoir au nom de la loi, fouler aux pieds leurs conseils et passer outre, je ne dis pas seulement sans respect, mais sans pitié, et cela quand il s'agit de la plus périlleuse des carrières sous tant de rapports !

Qui ne sait qu'une année de réflexion, à cet âge et à tout âge, donne quelquefois la sagesse ?

Comment n'a-t-on pas senti que les entrailles paternelles et maternelles crieraient ici ; et ce cri ne dût-il s'élever que du fond de la dernière chaumière de France, où une mère chrétienne maudit la loi qui autorise son fils à fuir loin d'elle avant le temps, pour moi, je l'avoue, rien n'aurait pu me décider à voter une telle loi et à encourir une telle malediction.

Qui ne voit d'ailleurs la différence qui se trouve entre la loi qui appelle sous les drapeaux, par une obligation commune et générale, tous les jeunes gens d'un pays, et la loi qui permet au fils de s'engager, malgré son père et sa mère, et en comptant pour rien les droits sacrés de leur autorité ?

Les funestes conséquences de ces dispositions législatives et de bien d'autres choses que je passe sous silence, sont incalculables.

La puissance paternelle en demeure ébranlée jusqu'en ses fondements. Elle le sent elle-même, et sa faiblesse, si je puis ainsi parler, se déclare dès l'origine, c'est-à-dire dès les premières heures de la paternité, et se fait tristement sentir dans le premier exercice même de l'autorité paternelle ou maternelle. Ce père et cette mère voient qu'avant peu ils ne pourront plus rien, sans se rendre odieux et suspects ; et tout d'abord, ils renoncent à exercer une puissance qui doit bientôt expirer entre leurs mains, et dont l'emploi ne ser-

virait qu'à les exposer aux défiances outrageuses et quelquefois à la haine de leurs enfants.

III

Je dirai enfin quelque chose du système des successions.

« Il est des temps malheureux, où par la seule force des choses, dit M. Portalis, on ne s'occupe plus des relations privées des hommes entre eux : on ne voit que l'objet politique et général ; on cherche des confédérés plutôt que des citoyens. Tout devient droit public.

« Si l'on fixe son attention sur les lois civiles, c'est moins pour les rendre plus sages ou plus justes, que pour les rendre plus favorables à ceux auxquels il importe de faire goûter le régime qu'il s'agit d'établir. On renverse le pouvoir des pères, parce que les enfants se prêtent davantage aux nouveautés.

« On a besoin de bouleverser tout le système des successions, parce qu'il est expédient de préparer un nouvel ordre de citoyens par un nouvel ordre de propriétaires. Les institutions se succèdent avec rapidité, et l'esprit révolutionnaire se glisse dans toutes. Nous appelons esprit révolutionnaire le désir exalté de sacrifier violemment tous les droits à un but politique.

« Ce n'est pas dans un tel moment que l'on peut se promettre de régler les choses et les hommes, avec cette sagesse qui préside aux établissements durables, et d'après les principes de cette équité naturelle dont les législateurs humains ne doivent être que les respectueux interprètes. »

Lorsque M. Portalis prononçait ces graves paroles, c'était le lendemain des jours néfastes où l'autorité paternelle avait été anéantie dans les lois françaises ; où les interdictions de tester avaient été signifiées aux chefs de famille, et l'égalité forcée des partages solennellement décrétée. Sous les inspirations de Mirabeau et de Robespierre, on ne songeait qu'à

comprimer l'action du père sur ses enfants, à lui lier les mains devant eux, et pour cela on avait pris soin de ne lui laisser aucun moyen de récompenser en eux le dévouement ou de punir l'ingratitude, aucun moyen d'arrêter le fils le plus coupable dans l'empirement de ses passions.

« A travers cette longue fièvre législative de l'Assemblée
 « constituante, dit le comte de Champagny, la famille était
 « constamment attaquée, jamais défendue, et dans chacune
 « de ces rencontres, elle succombait devant une phrase, en
 « sorte que la Convention eut peu de chose à faire pour com-
 « pléter le code révolutionnaire de la famille. »

Aussi, c'est à dater de cette malheureuse époque que s'est fatalement introduite et établie dans nos mœurs, au détriment de toutes les vertus domestiques et sociales, la nécessité prétendue de faire aussitôt que possible de l'enfant un adolescent, de l'adolescent un homme, et un homme déchargé de toute sujétion, de toute obéissance, de tout devoir envers ses parents. C'est depuis ce temps que la richesse, la jouissance ne paraissent jamais venir trop vite pour un jeune homme, et que les années semblent perdues qui se passent à les attendre et à se rendre capable de n'en pas abuser. On dirait que l'apprentissage de la vie est toujours trop long pour lui; l'époque où il aura la liberté de ses actions toujours trop tardive, les ressources pécuniaires qu'il attend de ses parents trop avarés; sa dot, s'il se marie, trop étroitement calculée. « En un mot, dans l'esprit de ces nouvelles
 « mœurs, continue M. de Champagny, la part qui est faite
 « à un jeune homme du vivant de ses parents, soit d'indé-
 « pendance, soit de patrimoine, ne saurait lui échoir ni trop
 « large, ni trop tôt; et, tous tant que nous sommes, toute la
 « société où nous vivons, toutes les impulsions des esprits
 « et des mœurs poussent le pouvoir paternel à se démettre
 « le plus tôt possible, comme on pousse les rois à abdiquer,

« afin de ne pas être renversés par les révolutions ¹. »

Bentham, qui n'est pas suspect assurément, a émis sur ce sujet, en sens contraire de nos mœurs, et en faveur des droits de l'autorité paternelle, des pensées que je veux rappeler ici. Il y a, dit un auteur moderne ², dans les paroles simples et fortes du publiciste anglais, une certaine saveur de bon sens que toute intelligence saine préférera aux déclamations sonores et vides des Robespierre et des Mirabeau :

« En continuant, dit Bentham, au delà du terme de la
 « minorité la soumission des enfants, on donne aux pères
 « une assurance contre l'ingratitude ; et quoiqu'il fût doux
 « de penser que de pareilles précautions sont superflues,
 « cependant, si l'on songe aux infirmités de la vieillesse, on
 « verra qu'il est nécessaire de lui laisser toutes ces attrac-
 « tions factices, pour lui servir de contre-poids. Dans la des-
 « cente rapide de la vie, il faut lui ménager tous ses appuis ;
 « et il n'est pas inutile que l'intérêt serve de moniteur au
 « devoir. »

Bentham approuve avec raison que la loi assure les enfants contre la misère, par l'institution d'une réserve ou légitime ; « mais, dit-il, cette légitime même, on devrait
 « permettre aux pères de l'ôter aux enfants, pour cause ar-
 « ticulée par la loi et prouvée juridiquement. »

Chez nous, sans regretter les droits excessifs et les privilèges abolis, sans demander que l'autorité paternelle soit armée de nouveau par les lois de toutes les sévérités dont l'ancienne législation française lui avait réservé la puissance, est-ce qu'on ne pourrait pas faire pour elle quelque chose de plus que ce qu'on a fait ? est-ce que la famille et les mœurs,

1. M. le comte de Champagny, *De l'Esprit de famille*.

2. Bentham, *Traité de législation civile et pénale*, édition de Dumont, tome I, p. 320-321 ; Rey et Gravier, 1830. Nous avons emprunté ces paroles à l'excellent ouvrage de M. Albert du Boys : *Sur les principes de la Révolution française*.

est-ce que la société tout entière n'y gagneraient pas? est-ce que la grandeur nationale ne s'en trouverait pas mieux?

« Dans les sociétés, dit M. Saint-Marc Girardin, où la famille, sans cesser d'être une affection, est devenue une institution, et où les lois aident à la conservation des biens, et surtout à la perpétuité des souvenirs... l'esprit de famille a toute sa force et toute sa puissance... Les familles s'y subordonnent aisément les unes aux autres, et la subordination va souvent jusqu'au dévouement. »

Aussi, de très-bons esprits ont pensé que la liberté de tester, établie à Rome et en Angleterre, a été l'un des plus efficaces instruments de la grandeur de ces deux peuples :

« Elle fait, — en Angleterre, — du sentiment de la tradition et du désir de la durée, dit M. de Montalembert, le patrimoine et l'apanage, non pas d'une seule classe, mais de toute la nation, au moins de toute la partie de la nation qui, par le travail et l'intelligence, arrive à la propriété. C'est par là qu'elle est devenue, non plus seulement une distinction de caste, mais une institution populaire et nationale. Ce n'est point un privilège, mais un droit né de la liberté générale, et commun à toutes les classes de la société...

« Elle crée l'esprit de famille et la solidité de la terre, en dehors du cercle étroit de la haute noblesse et dans toutes les classes de la société. Elle est avant tout l'œuvre de la liberté de tout père de famille auteur ou héritier de son patrimoine.

« Ce qui étonne un Français dans l'application de ce régime, c'est l'union des familles, tout aussi grande en Angleterre que chez nous ; c'est l'absence de la jalousie qu'excite en France le moindre avantage fait dans les limites étroites du code civil ; jalousie du reste légitime à cause du caractère exclusivement personnel et transitoire de ce privilège. »

Ces graves considérations, et bien d'autres, que fait encore sur ce sujet l'illustre écrivain¹, sont assurément dignes

1. M. de Montalembert entre, par exemple, dans des détails et observations de mœurs où il est très-curieux de le suivre.

« Pour apprendre combien ce système est populaire et naturel, il ne

d'être méditées au point de vue des intérêts nationaux. Mais pour moi, je le dois avouer, c'est particulièrement l'esprit de famille, c'est le respect filial, c'est le patrimoine sacré des vertus domestiques, dont je suis ici préoccupé. Voilà surtout les biens précieux dont je regrette la diminution parmi nous, et c'est sous l'impression de ce regret profond que j'écris. Comment, en effet, ne pas s'attrister, en voyant chaque jour la vénération des aïeux, l'amour du toit paternel, et la fidélité aux enseignements héréditaires, c'est-à-dire tout ce qui constitue ce qu'on a si bien nommé l'esprit de famille, s'altérer peu à peu dans nos mœurs et disparaître ?

Comment dissimuler d'ailleurs ce que tout le monde voit, ce dont tout le monde souffre ? L'égalité des partages portée à l'excès a eu pour conséquence forcée la disparition de la maison paternelle, de la terre patrimoniale, et par suite la disparition même de la famille, et de toutes les traditions

fait pas en étudier la pratique au sein de grandes et antiques maisons que leur passé engage, et qui sont spécialement intéressées à enchaîner l'avenir. Mais prenons l'exemple quotidien et universel que nous donne tout homme d'argent, tout industriel ou commerçant enrichi, qui a placé tout ou partie de ses gains en fonds de terre... Que voit-on tous les jours ? Ce marchand enrichi, en devenant propriétaire foncier, s'empresse de constituer sa famille, en lui créant un patrimoine dans l'avenir.

• Il veut avant tout perpétuer dans cette famille la possession de la terre dont il s'est rendu acquéreur, afin de perpétuer, autant que possible, les fruits de son industrie et de son talent. Il n'y a là aucun sentiment aristocratique dans le sens que nous attachons ordinairement à ce mot ; il y a le sentiment naturel, domestique et social qui a été jusqu'à présent au fond de toutes les sociétés humaines ; l'amour de la durée et le soin de l'avenir. C'est pour cela uniquement qu'il choisit son fils aîné, s'il en a un, et qu'il l'avantage, non pas dans un but de partialité ou de vanité, mais afin de conserver le foyer paternel, le domaine patrimonial qui vient d'être constitué..... Cela suffit : il a déposé dans le sein de cette nouvelle famille le germe de la durée, de la croissance, de la permanence, de la solidarité ; il a substitué les perspectives de l'avenir aux suggestions aveugles de l'intérêt immédiat ; il a pourvu à la transmission intégrale des clientèles et des établissements ; il a fondé une tradition permanente dans les entreprises de l'agriculture, de l'industrie et du commerce..... •

(De l'Avenir politique de l'Angleterre, 4^e édition.)

religieuses et morales qui se conservaient au foyer antique, et de là rayonnaient à l'entour dans une sphère d'action plus ou moins bienfaisante.

Il faut à la famille, pour se perpétuer, avec tous ses avantages sociaux et moraux, un asile qui lui demeure¹, et un territoire sur lequel elle soit assise : alors non-seulement elle se perpétue là, physiquement et moralement, mais elle devient point d'appui et principe de solidité et de cohésion pour tout ce qui l'entoure.

C'est ainsi qu'anciennement le séjour fidèlement prolongé d'une famille riche dans le même canton établissait entre les colons voisins et les divers membres de la famille, des rapports de bienveillance et de dévouement quelquefois extraordinaires.

Il y avait alors, dans les bonnes habitudes transmises et continuées, une influence sociale profonde, qui s'exerçait non-seulement sur les enfants de la maison, mais sur tout le pays environnant, et qui conservait là, d'âge en âge, la foi et les vieilles mœurs. En un mot, la famille ne mourait point, et son influence se perpétuait en même temps qu'elle.

Aujourd'hui les familles meurent. L'amour du plaisir, les convoitises du luxe, les spéculations de la cupidité croissant avec l'insuffisance des fortunes, rien ne subsiste : à la mort des parents, on vend tout, on morcelle tout, on se partage, on se dispute quelquefois le prix de tout : puis chacun emporte ce qui lui revient, et ne pense plus qu'à soi.

Et souvent cette impatience d'avoir sa part pour posséder enfin et jouir, cette ardente convoitise du prodigue disant : *Da mihi partem*, tout cela commence même avant la mort des parents. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir des jeunes gens, à peine sortis du collège, calculer déjà, et savoir au

1. Cicéron disait autrefois de la maison paternelle : *Quia, si verum dicimus, hæc est mea et hujus patris mei germana patria : hic sacra, hic genus, hic majorum multa vestigia...* (*De Legibus*, II, 1.)

juste ce que leur rapportera la mort de leur père et de leur mère ; projeter des changements, des ventes lucratives ; contrôler, blâmer l'administration paternelle ; et les pères, complices eux-mêmes de ces impatiences contre nature, ne plus se considérer que comme les usufruitiers de biens dont les enfants semblent les propriétaires, et ne pas se croire le droit de faire, sans leur aveu, un acte de quelque importance.

Je le dirai donc, en ajoutant même quelque chose aux graves paroles de M. Portalis : « Comment ne pas sentir
« enfin qu'il faut aujourd'hui une sanction plus forte aux
« vertus domestiques, à l'autorité paternelle, au gouverne-
« ment de la famille, au maintien des traditions héréditaires ?
« Si l'on craint qu'il y ait des pères injustes, pourquoi ne
« craindrait-on pas qu'il y eût des fils dénaturés ? Suivant la
« position dans laquelle se trouve une famille, le partage
« égal des biens entre les enfants ne devient-il pas d'ailleurs
« lui-même la source des plus monstrueuses inégalités. »

Je sais bien que, sous les inspirations même de M. Portalis, le code civil n'a pas laissé subsister les énormités des législations révolutionnaires, et je rends tout hommage et toute justice à ses illustres auteurs ; mais en reconnaissant ce qu'il y a de méritoire et de grand dans leur œuvre, il m'est impossible, et il serait dangereux de fermer les yeux sur ce que cette œuvre a encore d'imparfait sous les divers rapports dont j'ai parlé ; alors surtout que nos meilleurs jurisconsultes eux-mêmes et les publicistes les plus autorisés ont déjà examiné de près, et signalé les imperfections et toutes les faiblesses morales dont je gémis.

Je pourrais multiplier ici les témoignages. M. Saint-Marc Girardin, dont j'ai déjà cité les paroles, disait encore en parlant de la puissance de l'esprit de famille :

Les effets de cette puissance sont curieux à observer : car son premier effet est d'introduire l'inégalité entre diverses familles. Chez

nous, où les lois ne consacrent pas le culte des ancêtres, et où elles prescrivent la division des biens entre tous les enfants, *la famille remonte au grand-père et descend jusqu'au petit-fils : au delà sont les ténèbres du passé ou de l'avenir, que personne ne veut affronter. Cette brièveté des familles est la principale cause de leur égalité.* Ailleurs, au contraire, *avec des lois qui font une religion du respect des aïeux, les familles ont le temps de grandir et de croître,* et l'inégalité a les moyens de s'y développer. Aussi les familles s'y subordonnent aisément les unes aux autres, et la subordination va souvent jusqu'au dévouement.

S'il m'est permis de citer encore, je citerai de nouveau M. de Champagny, qui a écrit sur l'esprit de famille de si belles pages :

« Cet empressement à émanciper la jeunesse par la fortune, à faire sortir les biens des mains d'une génération, pour les donner plus tôt à la génération qui suit ; ce dédain du passé, de la vieillesse, ce culte de la jeunesse et du lendemain, est un des traits caractéristiques de notre siècle... C'est ainsi que la question est posée de savoir si le père n'aura pas l'usufruit des biens de son fils, et combien de temps. Mais quoi ! retarder pendant toute la vie d'un père la fortune, l'indépendance, les jouissances d'un fils qui a quelque bien ; cela est impossible. — On parle de terminer à vingt et un an la jouissance des parents. — Cela paraît bien dur encore ; il serait peu digne, trouve-t-on, qu'un jeune homme de vingt ans, de dix-neuf ans, de dix-huit même, fût obligé de demander à son père une pension sur son propre bien. Cette raison l'emporte, et, par égard pour la dignité des écoliers de dix-huit ans, la jouissance de leurs biens leur appartient dès cet âge.

« Il y a plus, et cette jouissance paternelle a paru quelque chose de si dur à supporter, que le père lui-même, en léguant son propre bien, ne peut l'établir. Le père en mourant ne peut donner à sa femme l'usufruit de tout son bien. Les enfants ont hâte d'en jouir, et la loi sert cet empressement. Leur bien ne serait pas assez en sûreté aux mains de leur mère ; il faut à toute force, et malgré le vœu paternel, qu'il passe en leurs mains. »



Telles sont les diverses considérations que j'avais à faire sur les déchéances de l'autorité paternelle, soit par les parents, soit par les lois elles-mêmes. Arrêtons-nous ici : j'en ai dit assez pour les hommes graves qui voudront bien me lire. Je terminerai ce chapitre par quelques simples observations d'expérience pédagogique et pratique.

IV

Ce qu'il faut bien savoir avant tout, c'est que la jeunesse, naturellement impatiente de tout frein, ne pardonne l'exercice de l'autorité que quand elle commence à en comprendre le bienfait, c'est-à-dire dans les dernières années de la jeunesse même, et lorsque l'autorité a eu le temps d'achever son œuvre. Cette observation est capitale, et voilà pourquoi j'ai quelquefois dit que, dans ma longue carrière d'instituteur, je n'avais été profondément aimé que de ceux dont j'avais achevé l'Éducation complètement. L'affection des autres, quoique sincère et vive, demeurait souvent comme partagée entre le souvenir de mes sévérités et celui de mon dévouement.

Ce n'est qu'à la fin de l'Éducation reçue qu'on en goûte l'austérité, et qu'on y découvre même le plus grand témoignage d'un amour vraiment paternel. Mais dans le premier âge, et surtout de quatorze à seize ou dix-sept ans, c'est impossible, ou, du moins, c'est bien rare.

Voilà aussi pourquoi, avant tout, il ne faut pas que l'imprudence des parents ou la faiblesse des lois fasse interrompre l'œuvre de l'Éducation, avant qu'elle soit réellement et convenablement terminée, et au moment même où elle sera enfin comprise et acceptée par celui qui la reçoit.

Une autre observation non moins importante, et qui se rattache à celle que je viens de faire, c'est que l'esprit de

notre législation ayant inspiré aux parents je ne sais quelle crainte pusillanime à l'endroit de leurs enfants, il y a dans les familles un goût comme instinctif d'émanciper la jeunesse, lequel se révèle chaque jour par diverses émancipations successives, toutes plus ou moins regrettables.

J'en indiquerai ici quelques-unes :

La première émancipation, pour plusieurs, c'est le *collège*. Je l'ai dit dans les chapitres qui précèdent : pour bien des parents, mettre leurs enfants au collège et ne s'en plus occuper, c'est une même chose : rien n'est plus malheureux.

La seconde émancipation, c'est aujourd'hui la *bifurcation*, si je puis m'exprimer ainsi.

Comme l'expérience n'a pas tardé à le démontrer, à l'encontre des réglemens et des programmes décrétés, la bifurcation commence, bon gré mal gré, dès la sixième, et émancipe à jamais le paresseux de l'étude sérieuse des lettres et des langues savantes. Dès lors, l'enfant prévoit sans peine qu'au sortir de la quatrième, c'est-à-dire dans deux ans, il sera mathématicien, marin, militaire, tout ce qu'il voudra, excepté un humaniste ; d'où il conclut, dès la sixième, que le grec et le latin lui sont au moins inutiles ; et en attendant qu'il fasse quelque chose ou ne fasse rien dans les études scientifiques, il décide que ce qu'il y a de mieux pour lui, c'est de ne rien faire dans les études grammaticales et littéraires, qu'il ne doit pas continuer.

La troisième émancipation, c'est l'*école spéciale*.

Ici l'émancipation devient tout à fait sérieuse : le dimanche y est spécialement consacré ; et ce jour-là, ces jeunes gens de quinze et seize ans sortent seuls, des meilleures maisons, et vont où bon leur semble dans les rues de Paris, libres de tout frein et loin de toute vigilance.

Voilà où en sont les mœurs publiques, les familles les plus respectables, les réglemens les plus sages, quand on a établi

en principe et en droit la possibilité de l'émancipation à quinze ans.

Nous ne sommes pas toujours très-sérieux en France, mais nous sommes très-logiques, très-conséquents, surtout dans le faux.

La quatrième émancipation, c'est l'*école militaire*.

Je sais, et je professe même, que la discipline militaire est infiniment préférable au *farniente* et à la licence du pavé de Paris. Il y a là, du moins, un cadre où la vie se tient tant bien que mal. Mais il le faut avouer aussi, ce cadre admet bien des choses dont la sollicitude paternelle peut à bon droit s'inquiéter. — Je l'ai dit déjà : le moindre péril de tant de fausses vocations militaires, c'est de faire dans un pays, et souvent dans les plus illustres familles, quelques soldats de plus et beaucoup d'hommes de moins : si j'ajoute que pour plusieurs il y avait mieux à faire, on ne me le reprochera pas ; car c'est le témoignage d'une haute estime déçue et d'un dévouement incontesté.

Enfin la dernière et cinquième émancipation, c'est le *mariage*.

C'est ici l'émancipation légitime, naturelle, providentielle, lorsqu'elle est environnée, comme elle doit l'être, de graves et saintes conditions : malheureusement cela n'est pas toujours ainsi.

Je ne parle pas de ce qu'on nomme le mariage civil, et de ses déplorables conséquences. Je parle des mariages religieusement contractés ; et je dis que là même on ne se souvient pas toujours assez de l'autorité paternelle et maternelle et du respect filial.

Je ne parle pas non plus des mariages que les parents peuvent permettre à quinze et dix-huit ans, et qui constituent dès cet âge l'émancipation complète, sans qu'aucune condition restrictive soit imposée aux jeunes époux.

Je pense, comme Fénelon, qu'il est très-sage quelquefois

de marier les jeunes gens de bonne heure ; mais il y faut regarder de près, et si la piété n'est pas solide de part et d'autre, il y aura là de jeunes années bien longues, et je crains que la traversée commencée si tôt ne soit très-périlleuse.

Je ne parle pas enfin des mariages conclus contre la volonté des parents, et après que trois actes *respectueux* sont venus, de mois en mois, les avertir qu'après un dernier mois écoulé, l'autorité paternelle aura cessé.

Je ne ferai pas remarquer enfin, qu'en cas de dissentiment pour un mariage, le consentement du père suffit, et que la mère est sacrifiée, même quand il s'agit du mariage de sa fille. Encore une fois, je parle des mariages qui ont lieu dans les conditions les plus favorables. Et à cet égard, voici mes réflexions et aussi mes regrets :

Que l'obéissance, pour un fils et pour une fille, cesse dans une certaine mesure par l'état du mariage, cela se conçoit, cela doit être : il y a là une nouvelle famille. Le chef de cette famille et sa compagne deviennent l'un et l'autre *sui juris*, avec l'autorité et la responsabilité inséparables de leur nouvel état : c'est la loi de la nature, de la Providence et de la Religion.

Cette émancipation ne m'effraye pas ; elle me préoccupe : c'est très-sérieux ! mais elle ne m'effraye pas ; c'est même la seule qui me rassure, parce que c'est la seule dont Dieu ait voulu régler les conditions.

L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse. L'autorité paternelle et maternelle ne cesse là que pour recommencer. L'autorité que l'époux reçoit et exerce sur cette compagne que Dieu lui donne, sur ces enfants que Dieu leur envoie, c'est l'autorité même de Dieu ; et, si elle impose de graves obligations, elle communique aussi des droits, en même temps que les grâces essentielles de Providence.

De là, toutes les indépendances nécessaires du domicile, des achats, des ventes, des dépenses, des voyages, etc.

Je le dirai toutefois : si l'obéissance alors ne peut plus être la même, la déférence, le respect, l'honneur, la piété, la reconnaissance, l'assistance filiale, doivent durer toujours : jamais les enfants ne sont dispensés de recourir avec confiance aux conseils de leur père et de leur mère : et où pourraient-ils en trouver de meilleurs, de plus sages, de plus désintéressés et de plus tendres ?

Autrefois il en était ainsi : même il n'était pas rare de voir les jeunes ménages fixer leur demeure près de leurs parents, habiter le même toit, et prolonger ainsi un juste état de dépendance, le plus longtemps possible, afin de profiter toujours des conseils et de l'expérience d'un père et d'une mère.

Ces saintes habitudes se perdent ou s'effacent ; les verrons-nous refleurir un jour, et avec elles l'union, la paix, la prospérité des familles ? Je le voudrais espérer.

Je connais encore une ville où presque jamais un jeune ménage ne songe à s'établir à part, mais toujours chez ses parents et même chez les grands parents.

Je me suis assis, moi trente-septième, à une table de famille, présidée par un bisaïeul, qu'entouraient ses enfants jusqu'à la troisième génération. Il n'y avait là, qui ne fût point de la famille, que moi, leur évêque, auquel on ne donnait point le nom d'étranger. Sept ménages habitaient la même maison, et vivaient tous ensemble sous le même toit. Que de vertus affectueuses, que de modestie et de support mutuel ! quels exemples de respect héréditaire ! quelles mœurs patriarcales cela suppose et inspire !

Voilà, me disais-je en contemplant ce doux et pieux spectacle, voilà une vraie maison paternelle.

Mais hélas ! il le faut répéter avec confusion et douleur : ces mœurs antiques ont presque partout disparu ; il n'y a

presque plus chez nous de maison vraiment paternelle. On ne voit presque plus que des enfants prodigues qui s'en éloignent le plus tôt et le plus loin possible.... Autrefois, celui qui avait quitté par devoir la maison de son père et de sa mère, y revenait avec bonheur; ses frères, ses sœurs plus heureux l'y regrettaient; on ne l'y oubliait jamais; on parlait de lui avec larmes; on y attendait son retour avec impatience. Aujourd'hui, ce toit qui a protégé les premières années, ce foyer où l'on a passé les meilleurs moments de sa vie, on le fuit, on le vend, on le détruit, on le change, on le joue! on ne conserve pas même la chambre où l'on a pris naissance, et où l'on a été nourri par sa mère!

V

Hélas! et l'aveu qui coûte le plus à faire, c'est que ces grandes tristesses sont à peu près sans remède! S'il m'est permis, en achevant ce chapitre et ce livre *sur la famille*, de jeter un dernier coup d'œil autour de moi, et d'exprimer toute ma pensée, je le dirai: les mœurs et les lois étant ce qu'elles sont, chacun, bon gré, mal gré, se trouve à peu près condamné au plus triste égoïsme. C'est ce qu'ont proclamé, depuis longtemps déjà, en le déplorant, les organes les plus autorisés de l'opinion.

Mais les conséquences de ce profond désordre ne sont pas médiocres; elles vont quelquefois aux dernières extrémités. Ce n'est pas seulement la cupidité sans frein, la spéculation aventureuse, le jeu ardent qui sont à cette heure la vive ressource d'une société haletante et aux abois; ce n'est pas seulement, à certains jours donnés, le désordre politique; c'est une désorganisation morale d'une profondeur inouïe qui se révèle à tous les degrés de la société humaine, et dont le premier résultat est qu'en dépit de la générosité du caractère national, l'individualisme devient le fond et la loi même des mœurs publiques et privées.

Chaque jour voit disparaître quelque-une des grandes et anciennes maisons de France. Je ne sais si les maisons de banque les remplaceront bien, et si à la gloire du pays, l'argent, pour ennoblir, vaudra le sang. Quoi qu'il en soit, à côté de nos plus illustres manoirs qui tombent en ruine, la grande maison du jeu public, la Bourse, demeure seule debout et honorée. Que dis-je ? la maison même des rois résiste mal ; trois fois emportée d'assaut en un demi-siècle, ne s'est-il pas rencontré un jour d'ignominie publique, où elle ne put échapper à la destruction qu'en prenant pour quelques heures je ne sais quel nom menteur d'hospice civil ?

Aussi, toutes les fois que le vent des révolutions se lève sur notre pays, c'est comme au désert : il ne trouve pas de résistance, tout est désuni, tout est faible, tout est seul, tout est poussière, tout est sable, tout est entraîné à l'aventure ; en un jour, en une heure, les vallées sont à la place des montagnes, les montagnes à la place des vallées. Nulle force, nulle fixité, nul fondement qui reste à l'état social : tout est toujours inquiet, agité, ému. Dans les grandes épreuves, on ne trouve plus rien qui tienne, rien qui suffise ; tout manque à la fois, tout est déception misérable et détresse. L'autorité et le respect, ces deux grandes et saintes choses, ces deux liens providentiels de l'harmonie sociale, n'étant plus aujourd'hui que des liens affaiblis ou brisés, que voit-on de toutes parts ? Faiblesse ou violence, orgueil ou bassesse. Dieu manquant dans les âmes, on ne sait être le plus souvent en face de l'autorité qu'insolent ou servile ; et trop souvent aussi l'autorité elle-même ne sait être que faible ou emportée.

L'autorité digne, l'autorité noble, l'autorité forte, l'autorité bienfaisante, l'autorité qui vient d'en haut et le fait généreusement sentir, l'autorité paternelle, où est-elle ?

Et le respect ! le respect de soi et des autres ! le respect de Dieu ! le respect de son père et de sa mère ! le respect des

magistrats et des représentants de la puissance publique ! le respect même de ses enfants ! le respect profond, religieux, immuable, divin ! le respect qui élève, qui ennoblit encore plus celui qui le rend que celui qui le reçoit : où est-il ?

Comment oublier cette génération singulière d'hommes nouveaux, que nous avons vus naguère éclore de notre sol, surgir tout à coup à la faveur des tempêtes sociales, et pour lesquels tout ce qui est souvenir, grandeur du passé, histoire, monuments, lois, coutumes des ancêtres, noble antiquité, n'existe pas ? que dis-je ? tout cela leur est odieux et blesse leurs regards. Hommes du jour, nés des orages, tout ce qui est de la veille, tout ce qui rappelle ou promet la sérénité, leur déplaît. Par eux, il nous a fallu voir Dieu, la Religion, la famille, les droits paternels, la propriété, le foyer domestique, la sainteté du lien conjugal, la dignité maternelle elle-même, et l'innocence du premier âge, tout ce qu'il y eut jamais de plus pur, de plus vénérable et de plus sacré au cœur de l'homme, audacieusement attaqué ; et la défense, je le dis avec une douleur et une conviction profonde, la défense a été, elle est encore indécise, égoïste, et, partant, divisée, incertaine, interrompue, et par là même évidemment insuffisante. Non : il y a de meilleurs et de plus grands efforts à essayer, plus désintéressés et plus nobles, surtout plus chrétiens, pour refaire les mœurs, relever l'autorité et le respect dans la famille, et par là même préparer les bases solides de la pacification sociale !

O mon Dieu ! laissez-moi vous le dire et élever mon âme vers vous en finissant ! Oui, donnez-nous à tous les bonnes et sages inspirations dont nous avons besoin ! donnez votre esprit de conseil et de force ! et si vous avez résolu de continuer à cette nation, qui vous fut toujours chère, les miséricordes singulières auxquelles vous l'avez accoutumée, aidez-nous à préparer, par l'Éducation et par les lois, par le concert de tous les pouvoirs et de tous les efforts, des gé-

nération meilleures qui puissent relever les vertus domestiques, et refaire un jour nos mœurs sur le modèle de ces admirables familles d'autrefois, dont quelques-unes, par votre Providence, restent encore éparées çà et là, comme le vivant exemplaire de l'œuvre de restauration qui est à faire ! Multipliez parmi nous ces familles chrétiennes, qui, malgré les difficultés des temps, des lois et des mœurs, conservent encore la modération dans les désirs, la sagesse avec le vieux bon sens, et le véritable honneur dans la vertu ! chez lesquelles on trouve encore, comme dans un dernier asile, l'autorité et le respect ; et avec l'aimable gravité des mœurs évangéliques, la vénération des ancêtres, l'amour des champs paternels, le culte des grands souvenirs, la dignité du langage, le mépris des vanités nouvelles, chez lesquelles enfin se perpétuent, comme par héritage, avec cette touchante simplicité qui fut toujours le plus noble ornement de la vie, cette charité généreuse, qui se prodigue et s'ignore elle-même ; et toutes ces vertus fortes et antiques, qui peuvent seules raffermir la société au moment de ses périls, et ramener parmi nous la beauté depuis longtemps évanouie des anciens jours !

LIVRE TROISIÈME

L'INSTITUTEUR

La dignité de l'instituteur, son autorité, l'élévation et la gravité de ses fonctions ont été, de nos jours, tristement méconnues ; il faut le dire, quelquefois même indignement outragées.

Je ne rechercherai point en ce moment les causes de cette injure, de cette ingratitude publique, mais je n'en dirai pas moins ma pensée tout entière, et la voici : Parmi les fonctions sociales, il n'en est pas de plus grande, de plus importante au bonheur des hommes, et par conséquent de plus digne du respect et de la reconnaissance universelle, que celle des instituteurs de la jeunesse.

J'entreprends une tâche difficile, en essayant de démontrer ces choses : cette tâche toutefois ne m'effraye point, et je trouve dans mon âme et dans ma conscience tout ce qu'il faut pour aborder sans crainte des questions si hautes et si délicates.

Je méditais un jour attentivement sur ce grave sujet : je considérais, non sans tristesse, les difficultés qui s'y rencontrent, les préventions funestes et aussi les erreurs et les fautes qui, depuis cinquante années au moins, ont sur ce point obscurci la vérité, et abaissé les mœurs : mille pen-

sées diverses agitaient mon esprit ; d'un côté, j'étais entraîné puissamment par l'évidence des lumières naturelles qui démontrent la dignité de l'instituteur et la noblesse de ses fonctions ; mais de l'autre, j'étais combattu par le démenti trop manifeste de l'opinion et la contradiction des mœurs publiques : dans cette situation de mon esprit, une pensée simple, mais forte et décisive, fixa mes incertitudes et m'éleva au-dessus de tous les préjugés.

Je me dis à moi-même : quoi qu'il en soit de la société et des mœurs présentes, il y a et il y aura toujours sur la terre une fonction, un homme à qui on demandera pour des enfants qui ne sont pas les siens, le dévouement d'un père, la sollicitude d'une mère ; et de plus la science, la fermeté et la patience qui manquent souvent à un père et à une mère pour élever ces enfants, et accomplir parfaitement cette grande œuvre : cet homme, c'est l'instituteur de la jeunesse.

Eh bien ! quoi qu'on dise à l'encontre et quoi qu'on fasse, cet homme est grand : cet homme occupe une place à part parmi ses concitoyens : cette fonction est noble, et d'une noblesse supérieure. Ce qu'on demande à cet homme l'élève manifestement à un rang singulier dans la société humaine et dans sa patrie : la confiance des familles le place si haut, que cette confiance même est le plus beau témoignage de l'estime publique et la plus digne récompense de la vertu.

Cet homme est ou doit être, par les sentiments, au-dessus de l'ambition vulgaire, et de la fortune : il faut que les enfants lui montrent un profond respect, une affection, une docilité toute filiale, comme à un père ; et la famille lui doit un honneur, une reconnaissance suprême.

Mais ce n'est pas tout dire encore : le ministère de l'Éducation est tout à la fois une paternité, une magistrature, je dirai presque un sacerdoce, et voici comment :

Toujours, dans les sociétés civilisées, on a senti le besoin, non-seulement de réprimer le mal, en contenant les passions humaines par le frein des pénalités; mais aussi la nécessité de le prévenir, en formant par l'Éducation les hommes à la vertu: et voilà pourquoi les peuples, inspirés par la sagesse, ont fait le plus souvent de l'instituteur un magistrat, et un magistrat de l'ordre le plus élevé.

Dans la société chrétienne enfin, l'Église, cette divine institutrice du genre humain, a reconnu que la première fonction du grand ministère des âmes dont elle est chargée, est l'Éducation de la jeunesse, et c'est pourquoi elle en a fait une œuvre sacrée, un apostolat.

On voit jusqu'où va ma pensée sur ce grave sujet: et plus j'y arrête mes méditations, plus cette conviction s'affermir et se place haut dans mon esprit et dans mon cœur. Voyons les détails et les preuves.

CHAPITRE PREMIER

Dignité et influence de l'instituteur.

I

Et d'abord l'Éducation de la jeunesse est une magistrature; et, à ce titre, la dignité de l'instituteur est considérable.

Chacun, dans la société, occupe une place, rend son service: il y a dévouement mutuel: tout y est honorable à ce point de vue, parce que tout y est utile, et concourt au bien général. Ce dévouement réciproque est le but même, et aussi l'âme, la vie, la gloire de la société humaine.

Il faut toutefois reconnaître qu'il y a certaines fonctions

sociales plus dignes, plus élevées les unes que les autres. Les unes, en effet, servent les âmes, les autres ne servent que les corps; les unes servent aux besoins les plus nobles de l'homme, les autres ne servent qu'à ses besoins inférieurs ou même à ses plaisirs.

Les plus dignes sans contredit sont celles dont le service est le plus élevé. Autant donc l'âme est au-dessus du corps, autant le service des âmes est un ministère supérieur à celui qui n'a pour objet que le service des corps. C'est en même temps un ministère bien autrement laborieux : car c'est dans le service des âmes que se rencontrent les besoins les plus délicats, les plus profonds de l'humanité, et par là même les plus difficiles à satisfaire.

De là vient qu'on a toujours placé si haut les fonctions qui sont dévouées au service du droit et de la justice, dévouées à la défense de la faiblesse et du malheur, les fonctions de la magistrature.

Partout la sagesse des peuples s'est accordée à environner les magistrats d'honneur et de respect : ils sont en effet dévoués à servir les intérêts les plus graves de la société : ils protègent l'innocence, ils poursuivent le crime, ils vengent la justice, ils font régner la loi parmi les hommes.

*Mais, dit Platon, avec cette finesse profonde d'esprit qui le caractérise, l'Education, qu'est-ce autre chose, sinon l'art d'attirer et de conduire les enfants vers ce que la loi dit être la justice et la droite raison, et ce qui a été déclaré tel par les vieillards les plus sages et les plus expérimentés*¹? Et développant sa pensée, Platon ajoutait : « La république a besoin d'un magistrat qui préside à l'Éducation : mais l'homme, choisi pour cette place et ceux qui le choisiront, doivent bien savoir que, parmi les grandes fonc-

1. PLATON, les *Lois*, liv. II.

« tions de l'Etat, il n'y en a pas de plus noble et de plus
« sacrée. »

Sénèque va plus loin encore; il appelle les instituteurs de la jeunesse, les *magistrats de la famille* : *quasi domesticos magistratus*; et, à ce titre, il les élevait au-dessus de tous les magistrats de la cité, « parce que, dit-il, ce n'est
« pas seulement le droit vulgaire dont ils dictent les arrêts!
« ce sont eux qui enseignent à la jeunesse ce que c'est que
« la justice et le droit lui-même, ce que c'est que la piété,
« ce que c'est que la patience, ce que c'est que le cou-
« rage, et enfin quel bien précieux est une bonne cons-
« cience ¹. »

Sénèque va jusqu'à égaler les instituteurs à ceux qui remplissent les charges les plus élevées de la république, et qui
« décident de la paix et de la guerre, « et pourquoi? dit-il,
« Par cette simple et grande raison : *qu'ils exhortent la jeu-
« nesse au bien et mettent la vertu dans les âmes* ². »

Et voilà aussi pourquoi Cicéron disait qu'après y avoir profondément réfléchi, il lui avait paru que le *plus grand, le plus noble service qu'on pût rendre à sa patrie, c'était de se dévouer à l'Education de la jeunesse* ³.

Dans son beau traité de *Senectute*, le grand orateur romain va jusqu'à exprimer le vœu que les vieillards qui n'ont plus la force de remplir les emplois laborieux de la république, se consacrent à l'Education des enfants. Et il ajoute

1. Non ille plus prestat qui inter cives jus dicit, quam qui docet juventutem quid sit justitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quam pretiosum bonum sit bona conscientia. (SÉN., de Tranquill. animi, c. III.)

2. Non is solus reipublicæ prodest, qui de pace belloque censet, sed qui juventutem exhortatur, et in tanta bonorum præceptorum inopia, virtute instruit animos!...

3. Quod enim manus reipublicæ offerre majus meliusque possumus, quam si docemus atque erudimus juventutem? Hisce præsertim temporibus, quibus ita prolapsa est, ut omnium opera refrenanda ac coercenda sit... Cic., II, de Divin., 2. 4.)

que cette fonction serait le plus illustre emploi de leur expérience ¹.

Que si je voulais remonter plus haut encore, je trouverais Cicéron d'accord ici avec la sagesse des anciens Perses, tels que Xénophon nous les représente. Chez les Perses, en effet, douze magistrats étaient choisis pour gouverner la jeunesse, et l'on ne confiait cette noble fonction qu'aux hommes les plus sages et les plus capables de rendre les enfants vertueux et excellents. C'étaient douze vieillards aussi vénérables par l'âge que par la vigueur de l'intelligence : ils avaient traversé avec honneur les grandes fonctions publiques, et après que l'expérience de toutes choses et une longue habitude des travaux les plus difficiles, avaient perfectionné en eux la sagesse et la vertu par la patience, on estimait avec raison que nulle charge ne convenait mieux à leur âge que l'Éducation de la jeunesse ; que c'était à eux d'enseigner aux générations naissantes la docilité aux conseils de la raison, l'obéissance aux lois, le respect des choses sacrées, les vertus de l'âge mûr et les plus hautes leçons de la sagesse ; on pensait qu'une si belle œuvre serait la joie et la gloire de ces nobles vieillards, et une digne couronne pour honorer leurs cheveux blancs.

Tel est le récit de Xénophon.

« Je considérais un jour, dit encore cet illustre Athénien, en parlant des Spartiates, que Sparte, quoique une des villes de la Grèce les moins peuplées, était cependant une des plus puissantes et des plus célèbres : frappé de ce contraste, je cherchais à en découvrir la cause ; mais quand je vins à réfléchir sur les institutions des Spartiates, alors je ne vis plus rien d'étonnant... sinon la sagesse de Lycurgue. Ce grand

1. *Quid enim jucundius senectute, stipata studiis juventulis? An ne eas quidem vires senectuti relinquemus, ut adolescentulos doceant, instituant, ad omne officii munus instruant? quo quidem opere quid potest esse PRÆCLARIUS!* (IX, 29.)

homme, en effet, a élevé sa patrie au plus haut point de prospérité, en s'occupant avant toute chose de l'Éducation de la jeunesse. Tandis que dans les autres villes de la Grèce, on donnait aux enfants pour instituteurs des esclaves, Lycurgue a voulu non-seulement que les instituteurs de la jeunesse fussent des hommes libres, mais il a mis à la tête de l'Éducation *un de ceux à qui l'on confie les plus grandes magistratures de l'État.* »

On me dispensera de pousser plus loin les citations païennes. En y réfléchissant sérieusement et allant au fond des choses, il est aisé de comprendre pourquoi les anciens avaient fait ainsi de l'instituteur un magistrat, et l'avaient même élevé au-dessus de toutes les autres magistratures.

En effet, les magistrats ordinaires interprètent les lois et les appliquent : mais ils n'enseignent pas la vertu et la perfection de la justice : c'est ce que se propose avant tout l'instituteur de la jeunesse.

Les magistrats ordinaires jugent les coupables et condamnent les crimes publics ; mais ils n'éclairent, ils ne poursuivent pas jusque dans la conscience la première pensée, la première tentation du vice : c'est l'œuvre de l'instituteur.

Les magistrats ordinaires punissent le mal : mais il y a quelque chose de plus heureux et de meilleur, c'est de le prévenir ; c'est de l'étouffer à sa naissance et dans son premier germe : tel est le devoir, telle est la sainte mission de l'instituteur.

Et pour voir ces grandes vérités présentées dans toute leur lumière, ce n'est plus la sagesse du paganisme qu'il faut interroger. Le christianisme va parler par la bouche de saint Jean Chrysostome :

« Cette magistrature, dit-il, est autant au-dessus des magistratures civiles que le ciel est au-dessus de la terre : et encore je ne dis pas assez. La magistrature civile s'occupe

« avant tout à punir le mal déjà fait ; mais la magistrature spirituelle s'occupe avant tout à empêcher qu'il ne se fasse.

« Les magistratures civiles ne vous offrent point d'enseignement sur la vraie sagesse, ni de maître qui vous dise ce que c'est que l'âme, ce que c'est que le monde, ce que nous deviendrons après la vie présente, où nous irons au sortir de cette terre, et comment nous pouvons ici-bas pratiquer la vertu.

« Ici, dans ce lieu, au contraire on vous enseigne toutes ces grandes choses ; et c'est pourquoi on appelle ce lieu une école de philosophie, une chaire pour l'enseignement des âmes, un tribunal où l'âme se juge elle-même, un gymnase, enfin, où l'on s'exerce à la source qui conduit au ciel. »

Il faut encore ajouter que les magistrats ordinaires punissent le plus souvent sans corriger : l'instituteur, digne de ce nom, au contraire, corrige le plus souvent sans punir. Quand le mal est fait, il ne demande pas que ce soit le coupable, mais le mal qui périclite.

« Lorsque le magistrat ordinaire saisit un criminel, dit encore saint Jean Chrysostome, il sévit aussitôt contre lui ; mais ce n'est pas là détruire le mal : c'est seulement frapper le malade ¹. La magistrature spirituelle, au contraire, ne cherche pas comment elle punira, mais bien plutôt comment elle guérira le mal. »

1. « En agissant de la sorte, ajoute saint Jean Chrysostome, vous faites comme un médecin appelé auprès d'un malade dont la tête souffre d'une plaie, et qui, au lieu de guérir la plaie, tranche la tête elle-même. Moi, loin d'agir de la sorte, c'est le mal seul que je retranche. Sans doute, d'abord j'éloigne le malade ; mais quand je l'ai guéri de son mal, je le reçois de nouveau parmi nous.

« Pour vous, si vous laissez le coupable impuni, vous le rendez plus méchant ; si vous le condamnez au supplice, vous le faites incurable. Moi, je ne le renvoie pas impuni, et je ne le punis pas non plus à votre manière ; mais je lui demande à lui-même la pénitence qui paraît juste, et je corrige ainsi par lui-même le mal qu'il a fait. »

Enfin, ce qui fait la dignité, on le peut même dire, la majesté suprême des magistrats, c'est qu'ils sont la sécurité des bons, la terreur des méchants; c'est qu'ils vengent la société des attentats qui la troublent, et font disparaître de son sein les scélérats qui la déshonorent. Mais il y a évidemment quelque chose de plus grand encore : c'est le noble travail et l'œuvre de l'instituteur. Si la patrie doit une profonde reconnaissance aux magistrats qui la délivrent des mauvais citoyens, combien ne doit-elle pas à l'instituteur qui lui prépare dans ses jeunes élèves des citoyens vertueux, lesquels seront un jour sa force et sa gloire, et sont déjà sa plus chère espérance ?

Je puis donc le redire, l'instituteur est aussi un magistrat, et la magistrature dont il est revêtu, aussi bien que l'œuvre qui lui est confiée, occupent le premier rang dans la société.

Et s'il faut rappeler ici quelques-uns des détails de cette grande œuvre, qui ne voit que rien ne lui est étranger ? Le corps et l'âme, la loi morale et les besoins physiques, les plaisirs légitimes et les plus graves devoirs, les malheurs et les faiblesses du jeune âge, ses défauts, ses qualités et ses vertus ; l'esprit et le cœur, le monde présent et la vie future : tous les services les plus laborieux, les plus délicats, et par là même les plus glorieux de l'humanité, s'y rencontrent. Servir la faiblesse et le malheur, même à l'égard du corps, est regardé comme un dévouement presque surhumain ; mais que dire alors de ceux qui se dévouent à servir la faiblesse et le malheur des âmes, qui se dévouent à l'infirmité morale, à la petitesse intellectuelle, pour l'élever jusqu'à la force et à la grandeur ; à l'ignorance pour l'instruire ; à la légèreté de l'âge pour la fixer dans la pratique de toutes les vertus ; à tous les vices d'une nature imparfaite pour les guérir ?

Non, je ne m'étonne point, si dans l'antiquité les nations

les plus illustres et les plus sages ont fait du ministère de l'Éducation de la jeunesse une haute magistrature sociale, et quelquefois la plus haute de toutes. Et si leur exemple est impossible à suivre dans nos grandes sociétés modernes, je ne crains pas néanmoins d'affirmer que tout peuple chez lequel les instituteurs de la jeunesse ne sont pas entourés d'honneur et de respect, est un peuple en décadence et menacé de sa ruine, parce que le dévouement et la vertu n'y sont pas comptés ce qu'ils valent.

II

Mais l'instituteur de la jeunesse n'est pas seulement un magistrat de l'ordre le plus élevé : il est bien plus encore. Ce qui constitue le fond même de sa dignité, et la plus haute noblesse de ses fonctions, c'est qu'il est père : c'est même à ce titre qu'il se trouve revêtu de la dignité magistrale.

Nous l'avons vu : dans la société rien n'est plus sacré que la famille ; rien n'est plus grand qu'un père ; rien n'est plus vénérable qu'une mère.

Il n'y a pas de droits plus élevés, plus inviolables que les leurs ; c'est l'image, c'est l'autorité, c'est le droit de Dieu même : eh bien ! l'instituteur est un second père, préparé par la Providence pour aider le premier dans l'accomplissement de son œuvre la plus difficile. L'instituteur est associé intimement à l'action même du père et de la mère, ce qu'elle a de plus glorieux et de plus divin, qui est l'élévation des âmes.

Et ce qui ajoute encore à cette gloire, c'est que, choisi par le père et par la mère pour ces saintes fonctions, et revêtu par eux de tous les droits de la paternité humaine, comme cette paternité elle-même n'est que l'image de la paternité céleste, il est aussi choisi par Dieu et associé à l'action

divine ; et le choix providentiel se révèle par le goût de ces nobles et laborieuses fonctions, par l'aptitude et les hautes qualités reçues du ciel, enfin par l'inspiration du dévouement.

En un mot, l'instituteur est un second père, dont la vocation n'est pas supérieure assurément à la vocation du premier, mais dont le dévouement est plus généreux peut-être parce qu'il est plus libre et plus désintéressé, dont le goût, s'il est moins naturel, se trouve inspiré d'aussi haut, et dont l'aptitude enfin est souvent plus parfaite.

Car il faut voir les choses dans leur vérité simple et pratique : le père peut être quelquefois l'instituteur de ses enfants, et il le doit quand il le peut ; mais souvent il ne le peut pas. Soutenir qu'il le peut et qu'il le doit toujours, serait une assertion absurde, également opposée au bon sens, à l'expérience de chaque jour, et aux lois providentielles de la société et de la famille.

En effet, l'Éducation est une œuvre profonde, multiple, variée, laborieuse, à laquelle une application passagère ne saurait suffire. Elle demande un dévouement infatigable et complet, non pas seulement le dévouement du cœur, qui ne manque jamais à un père, mais le dévouement de tous les jours et de toutes les heures de la vie. L'Éducation est une paternité spirituelle dont les devoirs sont si pesants, la tâche si étendue, que pour y suffire il faut être libre de toute autre sollicitude. Or, si je puis m'exprimer ainsi, la paternité matérielle, les exigences de la vie domestique, les embarras des affaires, le travail obligé de chaque jour, ou des fonctions sociales plus ou moins hautes, ne laissent presque jamais cette liberté à un père de famille.

Je vais plus loin et j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer : le dévouement entier, exclusif, n'y suffit pas toujours ; il faut de plus la capacité intellectuelle, littéraire et scientifique : un père, même fort instruit et distingué d'esprit,

n'a pas toujours cette instruction spéciale et présente. Il faut aussi l'expérience.

Il faut avoir vu, étudié, comparé, et par conséquent avoir élevé de nombreux enfants pour bien connaître cet âge, ses défauts et ses qualités, ses besoins et ses ressources. Je sais que la nature, l'intelligence, le cœur d'un père peuvent beaucoup pour suppléer à l'expérience ; néanmoins, la nature a aussi ses illusions et ses faiblesses ; elle a ses exigences : on me permettra de l'ajouter, elle a ses impatiences, elle a ses inquiètes sollicitudes ; et quand l'inexpérience vient se joindre aux illusions et aux faiblesses de la nature paternelle et maternelle, oh ! alors la belle œuvre court de grands périls ! Elle s'arrête, ne se fait plus ou se fait mal !

Et puis, je dois le répéter : il se rencontre quelquefois des pays et des époques où, au milieu de l'affaissement général des mœurs, les droits les plus augustes pèsent à ceux qui en sont revêtus parce que ces droits leur imposent de grands devoirs.

Si ce que je disais au livre précédent est véritable, et je crois l'avoir démontré par assez d'exemples, on sera forcé de convenir que la mollesse, l'inconstance, la frivolité humaine, des passions plus tristes encore, ont chez nous fait souvent trouver trop graves le poids et les devoirs de l'autorité paternelle : cette haute dignité embrasse, gêne la liberté de la vie, des plaisirs ou des affaires ; on ne sait d'ailleurs comment s'y prendre : cet enfant, cette jeune âme qu'il faut élever ! cette innocence, cette candeur qu'il faut abriter ! ce règne de la vertu qu'il faut établir dans son cœur ! ces leçons de science et de sagesse qu'il réclame, tout cela effraye ; il y a comme un instinct secret qui avertit en silence ; on se sent comme incapable d'une si grande œuvre : disons-le à l'honneur de l'humanité, c'est presque toujours un avertissement même de la conscience paternelle et maternelle : on ne se

juge pas assez digne, on ne se trouve pas assez fort ; et on cherche des instituteurs auxquels on puisse confier ses enfants, et qui consentent à partager avec un père et une mère le fardeau de l'Éducation, du moins de dix à vingt ans.

Eh bien ! c'est alors, c'est quand la paternité naturelle se récuse avec raison et demande secours, qu'il faut que la paternité providentielle des instituteurs supplée et se dévoue.

Me contestera-t-on qu'il y ait une gloire véritable dans un tel dévouement, une telle vocation ?

Ce que je tiens à redire aussi, et ce que je supplie de nouveau les pères et les mères les plus jeunes, les plus entraînés dans le tourbillon du monde, de bien entendre, c'est que, quels que soit le dévouement, la vertu, les talents de l'instituteur dont ils auront fait choix, il n'en faut pas moins que ce soit eux qui président à l'Éducation de leur fils : ils doivent demeurer toujours là les représentants de Dieu ; et s'ils sont fidèles aux lumières et aux simples inspirations de la haute autorité dont ils demeurent inviolablement revêtus, fussent-ils d'ailleurs assez peu relevés par leur rang dans le monde et par leurs connaissances, ils auront toujours à offrir à l'instituteur, même le plus habile et le plus dévoué, des conseils utiles, quelquefois des lumières décisives : et l'intervention de leur autorité sera souvent la ressource la plus puissante d'un instituteur.

C'est en eux que réside l'image la plus parfaite de la paternité divine, et par conséquent le droit, le devoir et la puissance la plus complète de l'Éducation : cela ne se remplace pas ; et la majesté d'un père ou la tendresse d'une mère manquant à cette œuvre, elle fléchit toujours tristement.

Mais, d'un autre côté, quelle que soit la part essentielle et l'influence supérieure d'un père et d'une mère, il y a dans la paternité spirituelle de l'instituteur, quelque chose de si haut et de si pur, un dévouement si libre, si généreux, et

quelquefois une aptitude si providentielle, qu'à ces points de vue, je ne crains pas de l'élever à la hauteur de la dignité paternelle elle-même.

J'ai dit plus encore : l'instituteur participe essentiellement à ce qu'il y a de plus noble dans la paternité divine ; il est, dans la mesure où il plaît à Dieu de lui en communiquer la puissance, il est ce que les saintes Écritures disent si bien de Dieu lui-même : le Père des âmes, *Pater spirituum* : rien ne lui convient mieux que ce nom magnifique.

La paternité corporelle et la paternité spirituelle résident en Dieu, toutes deux : *omnis paternitas a Deo*. Mais la création et l'Éducation des corps, à laquelle un père et une mère ont part et qui fait en eux la paternité vulgaire, est incomparablement au-dessous de cette création et de cette Éducation des âmes, à laquelle un instituteur travaille de concert avec eux et avec Dieu.

Les païens eux-mêmes avaient élevé leurs pensées jusque-là : « Que les jeunes gens sachent bien, disait un philosophe, que les instituteurs sont les pères, non de leurs corps, mais de leurs âmes. *Parentes, non corporum, sed mentium.* »

Et c'est là ce qui inspirait le mot si connu d'Alexandre, « qu'il ne devait pas moins à Aristote son précepteur, qu'à Philippe son père ; parce que, s'il était redevable de vivre à Philippe, il devait à Aristote de vivre honorablement. »

Si les païens eux-mêmes avaient compris quelque chose de cette haute dignité, il faut que les instituteurs chrétiens la comprennent tout entière ; il faut que les enfants la comprennent aussi : il faut que leurs parents la leur enseignent : et quelle grave et touchante autorité de tels enseignements ne trouvent-ils pas dans la bouche d'un père et d'une mère !

CHAPITRE II

Dignité et influence de l'instituteur.

—
SUITE DU MÊME SUJET

L'instituteur est donc un second père. La paternité spirituelle, tel est le caractère auguste dont il se trouve revêtu. *Il est le père des âmes* ; c'est à leur service, à leur perfection qu'il travaille : son œuvre, les hautes qualités qu'elle exige, le dévouement qu'elle suppose et qu'elle inspire, tout est là du premier ordre.

Je suis allé plus loin ; j'ai dit que le soin, la charge des âmes, essentiellement renfermés dans l'œuvre de l'Éducation, en fait pour tous ceux qui s'y consacrent, laïques ou ecclésiastiques, un apostolat, et comme un sacerdoce : ça toujours été la pensée de l'Église. Et voyez avec quelle influence cet apostolat s'exerce dans le présent et pour l'avenir ! Je ne crains pas de le dire : le prêtre le plus saint et le plus dévoué aux âmes, dans l'exercice de son ministère, a souvent une influence moins étendue et moins profonde, que l'instituteur sur l'âme et les destinées de l'enfant qu'il élève.

A Dieu ne plaise que je veuille diminuer en rien la grandeur et les prérogatives du sacerdoce évangélique ! je voudrais, au contraire, d'une part, élever les pensées des instituteurs laïques à la sublimité sainte de leurs fonctions, et, de l'autre, encourager le dévouement de ceux qui consacrent

leur caractère sacerdotal à élever la jeunesse : je voudrais leur montrer à tous l'admirable harmonie qui se trouve entre le ministère du prêtre et l'Éducation, leur dire enfin dans quel sens on peut affirmer de l'instituteur, que lui aussi est envoyé de Dieu, *missus a Deo*, et qu'il a charge d'âmes.

Voyons dans le détail les preuves de ces grandes vérités.

I

Le prêtre de Jésus-Christ, le confesseur, est un père, parce que, selon la belle et profonde expression de l'Évangile, il refait la nature, répare ses ruines, et la relève par la grâce. Il peut dire dans une certaine mesure, comme celui qui l'envoie : *Venite ad me, et ego reficiam vos*. Il n'exerce pas seulement, ainsi que les magistrats de la terre, un ministère de justice ; non, c'est la bonté divine dont il est le représentant et le ministre.

Il est dévoué surtout aux infirmités, aux misères et aux douleurs de l'âme ; il est envoyé pour consoler et pour guérir ; et voilà pourquoi c'est le ministère le plus auguste et le plus touchant, le ministère de la paternité la plus charitable ; voilà pourquoi l'enfant, les enfants de tous les âges, lui disent : *Mon père*, et il leur répond : *Mon fils*.

Sa présence est toujours comme une apparition de miséricorde et de grâce. Dans une maison d'éducation chrétienne, aux jours de fête et de réconciliation universelle avec Dieu, après que la paix a été donnée par lui à tous les cœurs de bonne volonté, cette présence, qui est toujours vénérable et chère, devient un signe de joie et de sérénité pour tous ; j'en ai été souvent témoin : dans une cour de récréation, lorsqu'il se montre, tous les regards se tournent vers lui avec une mystérieuse reconnaissance et une tendre affection.

Mais enfin, quelque douce et aimable que soit sa présence

au milieu des enfants, elle est rare, et même lorsqu'il apparaît, il demeure toujours l'homme du saint lieu : s'il n'est que confesseur dans une maison, il ne sort guère du temple où Dieu habite que pour entrer dans le sanctuaire des consciences, dans le secret du tribunal sacré ; les autres jours on ne le rencontre guère ; sa personne s'éloigne ou disparaît. En un mot, comme confesseur, il ne voit pas, il ne suit pas, il ne doit pas voir, ni suivre son jeune pénitent dans les diverses actions de sa vie ; en cette qualité, il ne préside point à ses études, à ses jeux, à ses repas, à ses classes, à sa vie entière.

Dans les maisons les plus chrétiennes, il ne rencontre ces jeunes âmes que de loin en loin : le plus fréquemment qu'il les voie et qu'il reçoive les aveux de leur conscience, c'est encore à des intervalles assez éloignés.

Quant à l'instituteur, les choses ne se passent pas ainsi : l'instituteur tient dans ses mains toute l'existence de l'enfant, toute sa vie de chaque jour, de chaque heure, et par là même tout son présent et tout son avenir.

L'instituteur a avec l'enfant le commerce le plus fréquent, les relations intimes les plus naturelles ; son influence se retrouve toujours vive, toujours présente ; en un mot, elle est perpétuelle, universelle.

Sans doute le confesseur répare le mal, et fait souvent un bien admirable dans l'âme : mais il ne contribue guère directement à développer les facultés, et rarement même à former le caractère de l'enfant, et à corriger ses défauts dans le détail.

C'est de son instituteur que l'enfant reçoit tout à la fois et l'emploi de son temps, et le développement de son intelligence, et l'acquisition de ses idées, et la réforme constante de ses sentiments.

Je n'exagère rien ici : pour bien comprendre toute cette influence de l'instituteur sur ses élèves, il suffit de remar-

quer qu'il occupe chaque jour dix heures de leur vie. Chaque jour, il y a quatre heures de classe et six heures d'étude. Or, les six heures d'étude ont uniquement pour but la préparation des quatre heures de classe, pendant lesquelles l'instituteur est tout pour eux.

Voilà donc dix heures chaque jour, pendant lesquelles l'enfant ne pense qu'à lui, ne voit que lui, n'entend que lui, ne travaille que pour lui, dépend entièrement de lui en ce qui touche de plus près son esprit et son cœur, à savoir : le blâme ou la louange, la honte ou l'honneur, le plaisir d'apprendre, le travail, le bon succès !

Aussi, je le répète, son action sur l'enfant est immense, soit qu'il élève ses facultés par l'enseignement, soit qu'il veille à leur affermissement et contribue à la formation du caractère et des mœurs, par la discipline, dans les autres divers exercices de la journée ¹.

Et quant aux défauts, l'instituteur les suit de près, et les prend sur le fait ; les discerne, les définit, les connaît mieux que l'enfant lui-même, plus tôt et mieux aussi que le confesseur.

Le confesseur connaît surtout les fautes, et les efface ; conseille les actes de vertu, et les encourage.

L'instituteur va plus loin : il connaît à fond les qualités et les vices d'une nature, et travaille, si je puis ainsi parler, sur place même et assidûment, à déraciner les uns et à développer les autres.

1. On le voit, je confonds ici à dessein ce qui est séparé dans beaucoup d'établissements privés et publics. Je m'en tiens au système excellent qui remet aux mains du même homme la pédagogie tout entière, et ne sépare pas celui qui distribue l'enseignement de celui qui surveille et dirige l'enfant dans tous les détails de sa vie religieuse et morale. L'influence du professeur est nécessairement moindre dans les établissements où le professeur n'est pas même la moitié de l'instituteur, et où il ne se trouve en rapport avec ses élèves que quelques heures pendant cinq jours sur sept de la semaine.

Le confesseur sans doute forme la conscience avec la plus haute autorité ; l'instituteur en fait autant, de moins haut sans doute, mais avec une part d'autorité bien grande encore. Le confesseur guérit les plaies de l'âme, attire la grâce, communique la vie surnaturelle. L'instituteur prépare dans l'enfant pour la vie surnaturelle des facultés fortes et vives ; inspire l'amour du beau et du vrai, forme un esprit net, pur et droit, pour les vérités de la foi, une volonté énergique, un caractère ferme et fort pour les combats de la vertu.

Sans poursuivre plus longtemps, ni pousser trop loin cette comparaison, je dirai simplement que l'instituteur et le confesseur ne peuvent se passer l'un de l'autre : leur alliance est nécessaire.

J'ajouterai toutefois que, prêtre depuis longtemps et instituteur de la jeunesse, je n'ai jamais rien pensé qui me fit mieux comprendre à moi-même, et à cette heure, je cherche en vain ce qui pourrait mieux faire comprendre aux autres, selon moi, la haute dignité et l'importance des fonctions de l'instituteur.

II

Je le dois ajouter ici : c'est surtout en seconde, en rhétorique, en philosophie, et même dès la troisième, que cette profonde influence de l'instituteur se fait sentir.

Dans les classes précédentes, son action assurément est grande aussi : il accoutume, il oblige au travail ces jeunes enfants ; ce qu'il leur enseigne est le fondement essentiel de tout ce qu'on devra leur enseigner plus tard.

Mais c'est surtout dans les classes supérieures qu'il forme leur intelligence elle-même, et qu'il leur fait goûter le charme du travail, c'est-à-dire ce premier plaisir de l'esprit, qui décide de tout pour la vie intellectuelle.

Tout jeune homme qui achève ses classes sans avoir

éprouvé, un jour ou l'autre, ce noble plaisir, est à mes yeux condamné pour toujours.

C'est donc alors que l'instituteur cultive, exerce, ennoblit leur imagination et leur sensibilité ; c'est là qu'il développe toutes les facultés vives de leur âme ; là, qu'il leur inspire, pour les belles choses, cet élan, cet enthousiasme, qui prépare les plus grands succès du talent.

C'est alors aussi qu'il leur inspire une docilité généreuse, c'est-à-dire libre et réfléchie : cette docilité, non plus d'un enfant passif, mais d'un jeune homme ardent, dont l'esprit est déjà fort, et l'est même assez pour sentir sa faiblesse, comprendre le besoin des bons conseils, et les bienfaits d'un enseignement élevé.

L'avenir de ces jeunes gens, c'est vous, Messieurs, qui l'aurez préparé ! disais-je un jour à nos professeurs de seconde et de rhétorique ; oui, c'est à un bon professeur de seconde, c'est à un bon professeur de rhétorique que j'ai souvent entendu tels ou tels hommes éminents se proclamer redevables de tout ce qu'il y avait en eux de meilleur : c'est avec lui que j'ai commencé à comprendre et à sentir : c'est lui qui a allumé dans mon esprit la première étincelle du feu sacré !

William Channing, on me pardonnera d'invoquer ici son autorité, était bien dans ces pensées, lorsqu'il disait naguère : « Il n'est pas sur cette terre de plus noble mission
« que celle d'agir sur un esprit humain, avec le désir et la
« puissance de l'ennoblir. Les plus grands hommes de l'an-
« tiquité ne sont pas les politiques, ni les guerriers qui ont
« disposé des royaumes ; mais ceux dont la profonde sa-
« gesse, les sentiments généreux ont donné la lumière et la
« vie aux cœurs qui battaient de leur temps, et ont fait à la
« postérité un précieux legs de vérités et de vertus. Qui-
« conque ; dans la plus humble sphère, communique à une
« âme humaine les vérités divines, participe à leur gloire.

« Il travaille sur une nature immortelle, il pose les fondements d'un bonheur impérissable, d'une impérissable excellence ; son œuvre, s'il réussit, survivra aux empires et aux astres. »

Mais si l'influence de l'instituteur en seconde et en rhétorique est grande pour accomplir le bien dans ces jeunes âmes, elle est grande aussi pour y prévenir le mal ou le guérir.

Il faut savoir que la seconde, quelquefois la troisième, est l'époque où l'esprit et le caractère des enfants commencent à se modifier gravement : c'est le moment où, chez les meilleurs, la suffisance, l'orgueil, l'indépendance se prononcent avec empire.

Quelquefois nos jeunes professeurs s'étonnaient, — mais les anciens ne me démentaient pas, — lorsque je leur disais : L'orgueil commence en troisième, se développe en seconde, éclate en rhétorique, et s'affermi en philosophie.

Sans doute, le directeur de la conscience, et le supérieur de la maison sont appelés à le combattre ; mais le professeur aussi, et plus efficacement qu'eux encore, sans aucun doute ; et voilà pourquoi il faut que les professeurs de seconde et de rhétorique soient des hommes d'un excellent esprit, d'une intelligence très-ferme, d'un caractère très-élevé : qu'ils soient, en un mot, très-capables, et puissent dominer tous ces premiers soulèvements de l'orgueil, sans raideur, mais aussi sans faiblesse.

Je ne puis mieux rendre toute ma pensée à cet égard que par ces deux mots : en seconde et en rhétorique commence dans l'Éducation, pour un professeur, LE GOUVERNEMENT DES ESPRITS. Rien n'est plus grand, rien n'est plus difficile.

Il faut être nécessairement à la hauteur d'un tel gouvernement ; autrement tout souffre, et le professeur et les élèves.

Un professeur de seconde ou de rhétorique, qui n'a pas su prendre sur les jeunes esprits qui lui sont confiés l'ascendant nécessaire, au lieu d'être dans une maison un des plus puissants auxiliaires de l'Education, et d'aider à tout par le bon entrain et le grand exemple, deviendra le plus funeste obstacle, et par son incapacité ou sa faiblesse perdra tout avec lui.

J'ai vu, dans une excellente maison, la faiblesse d'un professeur de seconde, une année, obliger le supérieur à renvoyer toute la classe. — On comprend les suites d'une pareille mesure pour tout un établissement.

J'ai vu dans une autre maison, excellente encore, tout en péril, parce que le professeur de philosophie était sans autorité disciplinaire sur ses élèves.

La première cause de tout ce mal, dans certaines maisons, où ceux qu'on nomme les *grands* sont un embarras et quelquefois un scandale, au lieu d'être un secours et un modèle, vient des professeurs de troisième, de seconde, de rhétorique et de philosophie, qui ne savent pas tenir leurs classes, les élever, les intéresser vivement et y gouverner les esprits. Il faut nécessairement que de grands jeunes gens se jettent dans le mal, quand leurs professeurs et leurs classes ne les poussent pas vers le bien, ne les occupent pas sérieusement, je dirai plus, ne les charment pas, ne les passionnent pas.

A cet âge, ils ne peuvent rester dans la tiédeur intellectuelle et dans le vide ; il leur faut le bien ou le mal : la légèreté puérile et la paresse ne leur suffisent plus. Si vous ne leur donnez pas un bon esprit, ils en prendront un mauvais : vous les verrez s'élever contre leurs professeurs et contre la maison ; murmurer, se plaindre, cabaler, même ceux qui ne sont pas méchants, à moins qu'ils n'aient une solide piété ; tandis que les moins bons, avec un bon professeur, deviennent bientôt excellents.

Il y a aussi à cet âge, et dans ce siècle, un autre péril que celui de l'orgueil pour la jeunesse.

Un homme qui avait vu cela de près dans certains collèges, disait : *En troisième, ils commencent à perdre le sens moral.*

Ce qui est hors de doute, c'est que les enfants de ce siècle et de ce pays, dès qu'ils ont quatorze ou quinze ans, n'ont guère plus ni la droiture de l'esprit, ni la pureté du cœur : le *spiritum rectum* et le *cor mundum* dont parlent nos saintes Écritures, paraissent bien troublés en eux.

Ils ont vu le scandale des mœurs publiques. Les enfants de Paris surtout, et des grandes villes, ont vécu, dès le premier âge, dans une atmosphère de corruption : ils ont bu le poison dans les journaux, dans les livres, dans les feuilletons, dans les rues, dans les places, dans les jardins célèbres. L'imagination, l'intelligence, le cœur, les sens, tout a été dépravé, tristement agité du moins, même avant l'éveil de l'orgueil.

Tout cela dort ordinairement au fond de ces jeunes âmes, pendant les premières années d'une bonne Éducation : puis, à quinze ou seize ans, en seconde ou en rhétorique, quand les deux grandes passions s'éveillent, on s'aperçoit à la première étincelle, qu'il y a dans ces âmes un foyer terrible, et de quoi allumer des incendies.

Leur sens moral est réellement et profondément blessé. A voir avec quelle facilité ils chancellent, et combien peu ils tiennent à la vertu, on n'en saurait douter. Quel zèle ne faut-il pas alors ! quelle prudence et quel scrupule même, un sage et digne professeur ne devra-t-il pas apporter dans le choix des lectures, des devoirs, des moindres expressions !

C'est ici surtout qu'il faut gouverner, dominer ces jeunes esprits, s'en emparer de vive force ; et pour cela s'en faire aimer et profondément estimer : c'est alors qu'il faut, au nom de la vertu, éloigner d'eux l'ombre même et l'apparence du mal, et tout ce qui, de près ou de loin, pourrait les troubler et les flétrir ; mais, je le répète, tout cela doit se faire

au nom de la vertu, avec une affection paternelle, avec une haute intelligence. La dureté et la violence n'obtiendraient rien¹.

III

Si je n'ai presque rien dit, jusqu'à présent, de l'influence et de l'ascendant encore plus élevé du professeur de philosophie, c'est que j'en parlerai avec détail, lorsque je traiterai spécialement de cet important sujet.

Je me bornerai à dire ici : C'est dans une classe de philosophie bien faite, sous un professeur digne de donner ce grand et bel enseignement, c'est là que l'esprit, le cœur, le caractère des jeunes gens prennent leur forme, leur maturité, leur valeur décisive ; que la foi, la piété, la vertu s'affermissent définitivement en eux ; que leurs vocations achèvent de s'éclairer, se déterminent enfin et se fixent comme il faut.

Aussi je ne saurais qu'applaudir au zèle intelligent des chefs d'institutions chrétiennes, qui font faire à leurs élèves deux années de philosophie. On ne saurait rendre, à mon avis, un plus grand service à ces jeunes gens, à leurs familles et au pays. C'est préparer pour l'avenir une génération nouvelle d'hommes forts par l'esprit, par le caractère et par la conscience ; et n'est-ce pas là notre grand besoin ?

Non, ces deux années de philosophie ne sont pas des années perdues, comme seraient tentées de le croire la frivolité et l'irréflexion. Ce sont là, au contraire, les bonnes, les fortes, les grandes années de la jeunesse ; c'est pour de telles études qu'il faut prolonger l'Éducation, et continuer le séjour des jeunes gens au collège, au lieu de les faire languir dès leur

1. Un des moyens les plus simples et les plus efficaces d'arrêter l'orgueil et de combattre la légèreté et la mollesse d'esprit, dont le redoutable développement se fait souvent, comme j'ai dit, en seconde, en rhétorique, c'est de fortifier les études latines, de faire écrire et parler latin...

Le latin n'est guère favorable à la mollesse d'esprit : la tentation de se croire un génie en vers latins ne vient guère non plus. En français c'est autre chose.

premier âge, et se trainer misérablement dans des classes sans nom, où ils ne rencontrent que dégoût et ennui profond, sur des études impossibles.

C'est ici la grande époque de la plus haute Éducation intellectuelle et morale; ici qu'un jeune homme apprend enfin à lire et à écrire comme il faut, dans le sens élevé de ces mots, c'est-à-dire se rend capable de pénétrer à fond ce qu'il lit, de penser fortement ce qu'il écrit: et par là s'achève en lui la grande et noble culture des deux plus hautes facultés de l'esprit, l'entendement et la raison.

C'est alors aussi que ces enfants, ces jeunes gens s'attachent profondément à leurs maîtres, à cette belle et forte Éducation, à la maison où ils la puisent, et à Dieu qui en est la source première.

C'est alors qu'ils éprouvent un vrai bonheur à revenir au collège: après de telles années, ils ne peuvent quelquefois se résoudre à le quitter, parce qu'ils sentent enfin tout le bienfait, toute la douceur, toute la grandeur de l'Éducation qu'ils y ont reçue.

Et ajoutons-le: c'est après une telle Éducation, et de telles études, que des instituteurs peuvent répondre de la persévérance d'un jeune homme et de son avenir: et si la Providence a destiné ce jeune homme à devenir un grand esprit et à servir aux grandes choses, pour remplir la vocation divine rien ne lui manquera, du moins de tout ce que l'Éducation pouvait lui donner.

J'ai vu un collège, et c'est sa gloire, le collège de Bruggellette, où le plus grand nombre des jeunes gens sollicitaient comme une faveur la faculté de revenir faire une troisième année de philosophie, et afin de satisfaire cette grave et légitime ardeur, les jésuites avaient institué un troisième cours, supérieur, d'enseignement philosophique.

Je voudrais qu'aujourd'hui ces pieux et savants instituteurs renouvelassent cette noble pratique dans tous leurs

collèges. Les élèves formés de cette sorte, sont de ceux qu'on peut montrer à ses amis et à ses ennemis.

Je me suis laissé entraîner au charme et à l'intérêt pratique de mon sujet: je termine et je résume ces deux premiers chapitres.

Rien n'est plus digne, plus grand, plus influent, dans la société humaine, que les fonctions de l'instituteur.

C'est une paternité de l'ordre le plus élevé et le plus noble.

Les peuples inspirés par la sagesse en ont fait une magistrature.

La raison éclairée par la foi en fait un saint ministère et comme un sacerdoce.

CHAPITRE III

Du mérite de l'instituteur et de son autorité personnelle.

Telle est la dignité, telle est l'autorité réelle, l'action, l'influence profonde de l'instituteur.

Tout cela est grand assurément, tout cela est d'une importance considérable.

Mais à une haute dignité doit répondre un mérite égal: pour porter dignement le poids d'une grande autorité réelle, il faut une grande autorité personnelle.

Autrement l'autorité réelle fléchit: le mérite manquant au fond, tout manque, l'œuvre ne se fait plus, ou se fait mal.

Quelles doivent donc être les qualités essentielles et le mérite de l'instituteur, c'est-à-dire de l'homme revêtu de

cette autorité extraordinaire qui donne le droit et impose le devoir d'élever la jeunesse ?

Si les principes que nous avons établis dans les chapitres précédents sont fermes, si l'Éducation est une magistrature, une paternité, un ministère, il faut à l'instituteur, outre la gravité du magistrat, le mérite paternel et sacerdotal, et les qualités que ce mérite suppose.

Mais pour bien comprendre la nécessité de ces grandes qualités, il convient de remonter ici jusqu'au principe le plus élevé d'où viennent les droits et les devoirs essentiels de tous dans l'Éducation : jusqu'à Dieu.

Oui ! il faut remonter jusqu'à lui ; car, comme nous l'avons observé déjà, c'est son œuvre même qu'on fait : ce sont ses enfants ; ses plus nobles créatures qu'on élève. C'est sur son image et pour sa gloire qu'on travaille. C'est enfin son autorité même, c'est-à-dire ses droits souverains, dont on est revêtu. Je dirais presque : ce sont ses devoirs qu'on accomplit, c'est lui qu'on remplace, ou du moins, c'est de concert avec lui qu'on travaille.

Donc, il faut faire ces grandes choses, et remplir un si divin ministère, avec ses inspirations, avec sa sagesse, avec sa puissance, avec son amour, c'est-à-dire avec tout le dévouement, avec toute la fermeté, avec toute l'intelligence, que comporte la faiblesse humaine. Il faut les accomplir enfin avec sainteté, ou du moins avec une vertu éprouvée. Mais tout cela, je ne le dissimule pas, est d'un ordre supérieur : l'intelligence, la fermeté, le dévouement, sont les reflets des trois grandes perfections divines, et la sainteté en est la perfection même.

Enfin, je le dois ajouter, il faut remplir ce ministère de l'Éducation avec docilité : oui, avec un esprit docile ; car c'est là une des conditions de tout dévouement sérieux : la docilité est absolument nécessaire à tout homme chargé ici-bas d'une grande autorité, et destiné à l'accomplissement d'une grande

œuvre. *Da mihi cor docile*, disait le plus sage des rois.

Tels doivent être le mérite et les vertus d'un instituteur.

Avant de développer, comme il convient, ces grandes considérations, j'ai voulu en donner ici un premier et général aperçu : je dois même dans ce chapitre qui est comme l'introduction des chapitres suivants, éclaircir à l'avance certaines difficultés et répondre tout d'abord à quelques objections.

En effet, on me dira peut-être : Mais tout cela paraît bien relevé : n'allez-vous pas trop demander ? Si tout ce que vous venez d'indiquer est nécessaire, qui pourrait prétendre à des fonctions si difficiles, à des qualités si rares ? Les exagérer à ce point, n'est-ce pas se complaire à décourager le zèle et la vertu même ? — Je ne le pense pas ; nous l'avons déjà dit bien des fois : la sagesse antique, les philosophes païens avaient les premiers entrevu de loin ces vérités, et découvert dans l'Éducation de la jeunesse, avec la dignité la plus haute, la nécessité du plus grand mérite et des plus grandes vertus.

C'est ainsi que Platon écrivait : « Puisque les parents nous ont appelés à traiter avec eux de l'Éducation de leurs fils, et qu'ils veulent perfectionner les âmes de ces enfants, nous devons, avant de nous charger de ce travail, leur donner les preuves de notre mérite et de nos œuvres. Que si nous ne le pouvons faire, il faut envoyer nos amis chercher conseil ailleurs, et ne pas nous exposer à perdre leurs enfants. » (PLATON, *Lachès*.)

Je conjure du reste les jeunes maîtres qui voudront bien me lire et demander quelques leçons à mon expérience, de ne pas s'effrayer de la hauteur des principes que je pose ici, et de ne pas se laisser trop facilement aller à croire que tout cela est impossible dans la pratique.

Les détails dans lesquels je vais entrer les éclaireront, les satisferont, j'en ai la confiance : et dès à présent, qu'ils me

permettent de leur offrir ici deux simples observations de fait, bien propres à les encourager :

1^o Tout cela est si peu impraticable, qu'on le pratique plus ou moins partout, selon le plus ou moins d'application et de capacité qu'on y apporte. — Je ne parle pas ici des instituteurs qui sont indignes de ce beau nom et de ce saint ministère.

La vérité est qu'on est beaucoup moins étranger qu'on ne le pense à ces grands principes, par la raison très-simple qu'ils sont dans la nature même des choses : la vérité est que partout les bons instituteurs agissent plus ou moins d'après ces maximes.

Plus on s'en rapproche, plus on est bon ; très-bon, excellent même, si on s'en rapproche parfaitement.

Plus on s'en éloigne, plus on est médiocre ; mauvais, très-mauvais même, si on s'en éloigne tout à fait.

Toutes les bonnes lumières sur l'Éducation sont répandues autour de nous, comme des rayons, brisés peut-être, épars, affaiblis, mais toujours utiles, de ces grands et lumineux principes : seulement le foyer est là, et plus on s'y réchauffe, plus on y éclaire, plus on y fortifie son âme, plus aussi l'on se rend capable et digne d'accomplir sa tâche. Et en vérité, elle n'est pas très-difficile.

2^o Une autre observation très-encourageante, c'est que la véritable Education qui tend à former les enfants qui la reçoivent, forme aussi les maîtres qui la donnent. Combien de fois n'ai-je pas vu cela !

Pour moi, je le dirai : le peu que je sais, si ce peu est quelque chose, je ne le dois qu'à la bonté de Dieu, et au soin avec lequel je me suis appliqué à faire le catéchisme aux enfants, et à diriger ensuite leur Education, au Petit Séminaire de Paris. Et quand on y réfléchit, cela se conçoit : ces petits enfants de douze ans, plus ou moins, sont un objet admirable d'étude, de réflexion, et par là même de développe-

ment personnel, intellectuel et moral pour ceux qui s'en occupent avec application et avec amour. *Comment n'aimerais-je pas les enfants ! je leur dois tous les biens que Dieu m'a faits*, me disait, dans sa soixante-dixième année, le premier catéchiste de l'Église de France, M. Borderies, longtemps vicaire de Saint-Thomas d'Aquin, mort depuis évêque de Versailles.

Au reste, je viens de révéler la vraie raison et le secret de tout cela : il faut s'appliquer à ses fonctions, il faut aimer les enfants ! Je ne demande pas davantage : à ces deux conditions, vous réussirez admirablement. Mais si vous n'aimez pas vos enfants, si vous n'aimez point vos fonctions, si vous ne vous y appliquez pas, vous n'y ferez rien : le bon sens l'indique.

Il faut mettre toute son existence, son esprit, son cœur, toute son activité, sa vie entière dans son devoir. Il ne faut pas se partager, se scinder, c'est-à-dire s'affaiblir et se diviser soi-même. Il ne faut pas faire son devoir comme une distraction ou comme un pis-aller.

Donnez-moi un homme, un jeune homme même, un très-jeune professeur, qui s'applique, qui mette de l'unité dans son travail, qui fasse de son devoir sa grande affaire, et j'affirme que l'application constante à l'enseignement le plus humble et le dévouement fidèle à la chose la plus simple, en fera bientôt un homme supérieur, dans sa nature et sa spécialité.

Non : je ne dirai jamais assez à quel point un professeur peut se former lui-même, fortifier, développer, élever son esprit et toutes ses facultés, en professant même la sixième. L'exemple de Lhomond est décisif ; et quoique les Lhomond deviennent rares, j'en pourrais citer d'autres encore : la puissance de l'amour, du dévouement, de *l'age quod agis* est incalculable.

A plus forte raison, si on professe une quatrième, une

troisième, une rhétorique, une philosophie : je viens de dire, à plus forte raison ; j'ai eu tort de préférer quelque chose à la sixième et à des enfants de douze ans.

Quoi qu'il en soit, je ne connais pas un ministère plus puissant, plus fécond que le ministère de l'Education, pour former, pour élever d'abord ceux-là même qui le remplissent. Je ne sais rien comme le professorat exercé avec zèle, comme le catéchisme bien fait, pour préparer les hommes, les prêtres les plus distingués.

Et quand on a le bonheur d'accomplir tout cela dans une bonne et grande maison d'Education, avec de dignes collaborateurs, avec des enfants choisis, avec un supérieur capable, avec des règlements intelligents et fermes ; c'est alors que les institutions élèvent les hommes au-dessus d'eux-mêmes ; c'est alors que l'atmosphère d'une maison devient pour tous ceux qui l'habitent un rayonnement de lumière et de vie ; c'est alors que l'esprit et le caractère des maîtres se modifient, s'élèvent, se transforment par ce grand esprit même de l'Education, et qu'on voit, qu'on fait des choses admirables !

Mais laissons ces considérations : le moment n'est pas venu de les approfondir. Quoi qu'il en soit, tout cela, facile ou non, est indispensable.

Il y va de trop grands intérêts : la société et la famille, l'Église et l'État, l'humanité tout entière ont ici des droits sacrés, et imposent aux instituteurs des devoirs essentiels. Toutes les fonctions sociales sont importantes ; nous l'avons dit : cependant, comme nous avons dû le dire encore, il est manifeste que celles qui ont pour but de rendre les âmes meilleures et les hommes plus heureux, sont les plus graves de toutes, et qu'il importe tout autrement qu'elles soient bien exercées.

On se souvient du mot de Platon : « Qu'un cordonnier soit « mauvais ouvrier ou le devienne par sa faute ; qu'il se donne

« pour cordonniers sans l'être, l'État n'en éprouvera pas grand « dommage, » il s'en suivra seulement que les Athéniens seront moins bien chaussés ; mais que les instituteurs de la jeunesse ne le soient que de nom, qu'ils fassent mal leur tâche, les conséquences en sont tout autres : le mauvais ouvrage qui sort de leurs mains, ce sont des générations ignorantes et vicieuses qui mettront en péril tout l'avenir de leur patrie.

On a beaucoup disputé sur les divers systèmes d'Education, sur les diverses méthodes, sur la liberté même des méthodes et de tout l'enseignement : mais quelque système d'enseignement qu'on adopte, quels que soient les juges des candidats aux honorables fonctions du professorat, quels que soient les arbitres de la liberté d'Education : que ce soit, comme aux États-Unis, les pères de famille seuls : que ce soit comme en Belgique, trois Universités indépendantes l'une de l'autre : que ce soit, comme autrefois en France, vingt Universités et plusieurs corporations religieuses, jouissant de la libre concurrence, et travaillant à l'envi dans une noble émulation : quelque système qu'on adopte, il y a une question qui domine toutes les autres. Il faut savoir et décider avant tout ce qu'il importe à la famille, à la société, à la religion de trouver dans les instituteurs de la jeunesse ; et par conséquent ce que les pères de famille, ce que l'État, ce que l'Église ont le droit et le devoir de demander, d'exiger impérieusement de ceux qui se présentent pour remplir le haut ministère de l'Education.

Quant à moi, je réponds : la vertu, la fermeté, la science, l'intelligence, le dévouement.

CHAPITRE IV

La vertu.

I

Et d'abord, la vertu ! mais ce mot, malgré sa force, n'exprime pas suffisamment ma pensée ; je dirai donc : *la sainteté*, c'est-à-dire la vertu solide et consommée, la vertu exemplaire. Telle est la première condition du mérite et de l'autorité personnelle dans un instituteur.

La faiblesse du siècle présent s'étonnera peut-être de cette austère exigence ; mais c'est précisément pour cela que j'y insisterai davantage, et ne négligerai, à l'appui de mathèse, aucune raison ni aucune autorité. Voyons d'abord les autorités païennes.

Quintilien, nous l'avons vu déjà, demande cette vertu, cette sainteté, dans le cœur de tout homme qui se voue au ministère de l'Éducation : *SANCTISSIMUM quemque...* » l'expression ne peut être plus énergique. Ailleurs Quintilien dit encore : *Il faut que LA SAINTÉTÉ de celui qui enseigne l'enfant préserve ses tendres années des injures du vice : Teneriores annos SANCTITAS docentis custodiat.*

Quintilien ajoute : « *Il ne suffit pas qu'on voie en lui LA PLUS GRANDE AUSTÉRITÉ, il faut qu'il soit réellement irrépréhensible et pur de tout vice.* »

« Le législateur, dit Platon, ne donnera pas à l'Éducation, le dernier, ni même le second rang dans ses pensées. Qu'il commence, s'il veut s'en occuper dignement, par chercher le citoyen qui remplisse le mieux tous ses de-

1. *Neque vero satis est SUMMAM præstare ABSTINENTIAM... Ipse nec habeat vitia...* (Liv. II, c. II.)



« voirs : c'est à celui-là seul que le législateur doit confier
 « la jeunesse. Pour le trouver, qu'on s'assemble dans le
 « temple, et que les magistrats y donnent leurs suffrages à
 « celui qu'ils jugent le plus digne de ce ministère. »

Platon écrivait ces simples et belles paroles dans son livre
 des *Lois* ; et dans celui de la *République*, il dit que ceux qui
 élèvent la jeunesse doivent lui offrir leur SAINTETÉ pour mo-
 dèle. Et la raison qu'il en donne, c'est que dans chaque État
 « la jeunesse ne doit employer habituellement que ce qu'il
 « y a de plus parfait. »

Et ailleurs Platon dit encore : « Pensons-nous qu'en quel-
 « que État que ce soit, qui est ou qui sera un jour gouverné
 « par de bonnes lois, on abandonne aux caprices d'Education,
 « et qu'on accorde à quelques hommes la liberté de choisir
 « ce qui leur plaît pour l'enseigner ensuite... à une jeunesse
 « née de citoyens vertueux, sans se mettre en peine si ces
 « leçons la formeront à la vertu ou au vice ? »

Du reste, tout cela est facile à comprendre : si l'instituteur
 est un second père, le bon sens et la force des choses deman-
 dent qu'il soit revêtu de la sainteté comme l'autorité pater-
 nelle, pour remplir dignement ses fonctions : c'est ce qu'ex-
 prime le beau vers de Juvénal énergiquement :

*Qui Præceptorem SANCTI voluere parentis
 Esse loco. (JUVÉN., liv. II, sat. 7.)*

Rollin écrivait avec raison : *Penser autrement, ce serait se
 déshonorer soi-même, et se dégrader au-dessous des maîtres
 païens.*

On le voit : sur toute cette question, les anciens étaient
 précis, demandaient à l'instituteur des vertus réelles, des
 vertus positives, profondément enracinées dans l'âme ; et ne
 se contentaient pas de cette *moralité* en l'air dont une lan-
 gue nouvelle, mais pauvre, a substitué parmi nous le nom

commode et vague aux noms sévères et décisifs de la piété, de la religion, de la chasteté, et à la pratique sincère de toutes les franches vertus évangéliques.

Que si, toutefois, le nom de la sainteté, pris dans son sens absolu, effraye trop ; si la décadence des temps ne nous permet pas d'imposer aux instituteurs cette vertu éminente, du moins nous faut-il permettre de leur demander une gravité de mœurs irréprochable ; et cela précisément à cause de la décadence des mœurs publiques.

Sur ce point, je citerai encore l'autorité d'un païen, et je rapporterai ici presque tout entière la belle lettre que Pline le Jeune adressait à une dame romaine, qui l'avait consulté sur le choix d'un instituteur pour son fils.

« Aujourd'hui, lui écrivait-il, que le temps est venu pour votre fils d'entrer dans l'Éducation publique, il faut lui choisir avec grand soin un maître et une école, dont la vertu, la pudeur, et la sévérité des mœurs soient irréprochables. Je ne vois personne qui soit plus propre à cet emploi que Julius Genitor. Je l'aime ; mais l'amitié que je lui porte ne séduit point mon jugement, à qui elle doit sa naissance. C'est un homme grave et vertueux, et qu'on trouvera peut-être même un peu trop austère et trop exigeant, eu égard à la licence des temps où nous vivons. Comme tout le monde a pu l'entendre parler, et que l'art de bien dire se manifeste de lui-même, vous pouvez facilement vous informer des mérites de son éloquence. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'âme : la vie humaine a des abîmes et des retraites cachées, où il n'est presque pas possible de pénétrer ; et c'est de ce côté-là que je me fais le garant de Genitor. Votre fils ne lui entendra jamais rien dire dont il ne puisse profiter, et il n'apprendra jamais rien de lui qu'il eût été meilleur d'ignorer. Genitor n'aura pas moins de soin que vous et moi de lui remettre sans cesse devant les yeux l'image et les portraits de ses pères, et de lui faire sentir tout le poids des devoirs que leurs grands noms lui imposent. N'hésitez donc pas à le confier aux mains d'un instituteur qui, avant tout, le formera aux bonnes mœurs, et ensuite à l'éloquence, laquelle sans les bonnes

mœurs est une mauvaise science. Adieu. » (PLINII, Ep., liv. III, litt. 3, *ad Corelliam Hispulam.*)

Mais ce n'était pas seulement au maître principal, au chef de l'Education, que les anciens demandaient des mœurs austères : ils imposaient la même sévérité de vie à tous ses collaborateurs.

« Le chef, dit Platon, obligé de surveiller les exercices du corps et ceux de l'esprit, n'aura pas de moment que la jeunesse ne réclame. Mais comment pourra-t-il embrasser tous les détails de l'Education ? — La loi lui permet de s'agréger pour de si grands travaux des ministres à son choix : mais ce choix sera sévère, et ce chef ne voudra jamais prendre de mauvais ministres, parce qu'il sera toujours pénétré de la grandeur de sa charge et du respect qu'il lui doit. »

Si l'antiquité proclamait ces principes, sans se soucier peut-être beaucoup de les pratiquer, ç'a été l'honneur du christianisme de les faire en tout temps régner dans ses écoles. On sait avec quel soin l'ancienne Université de Paris en maintenait l'autorité. Elle laissait aux principaux des collèges le droit et le soin de choisir eux-mêmes les maîtres qui devaient se dévouer à l'Education de la jeunesse ; mais elle leur avait ordonné expressément de s'assurer à l'avance, non-seulement de l'instruction, mais de la vertu de ces collaborateurs... Elle voulait qu'ils fussent de forts et brillants humanistes, mais surtout, *in primis*, des hommes d'une vertu consommée, *probatae vitae*, des hommes de mœurs absolument irréprochables¹ : et cela toujours par cette raison fondamentale, que l'instituteur fait une œuvre sainte, qu'il est revêtu de l'autorité paternelle, et qu'il doit en avoir le

1. *Gymnasiarchæ ad docendam et regendam juventutem pædagogos et magistros probatæ vitæ et doctrinæ recipiant et admittant... quorum mores imprimis spectandi, ut pueri ab his et litteras simul discant, et bonis moribus imbuantur.*

mérite et les vertus, s'il ne veut pas trahir la confiance de ceux qui la lui ont déléguée.

II

On me dira peut-être : Mais les parents, dont l'instituteur ne se trouve que le représentant, n'ont pas toujours le mérite et les vertus que vous exigez de l'instituteur lui-même.

C'est une objection délicate, je le sens ; mais je ne reculerai pas devant la difficulté, Fénelon l'a franchement abordée, et voici dans quels termes il l'expose :

« Quoique la difficulté de trouver de bons instituteurs soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore, c'est celle de l'irrégularité des parents ; tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que sujets de division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfants ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles ; mais qu'est-ce que peut la meilleure Éducation sur des filles à la vue d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parents qui, comme dit saint Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfants aux spectacles publics, et à d'autres divertissements qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée, dans laquelle ces parents mêmes veulent les engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse, mais ils accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions et leur font trouver fade les plaisirs innocents. »

Voilà ce que Fénelon observait et écrivait au xvii^e siècle :

que dirons-nous aujourd'hui ? Les temps sont tels, que je sens ici la nécessité de remplir un grand devoir, et de rappeler à tous ceux qui doivent aux enfants des leçons de vertu, qu'avant tout ils leur doivent des exemples.

Que les parents et les instituteurs comprennent enfin et pour cela méditent constamment ce premier et grand principe de l'Éducation : les préceptes font peu, les exemples beaucoup : *Longum iter per præcepta; breve et efficax per exempla.* Qu'on le sache donc bien : en tout et toujours, l'exemple est le plus puissant des maîtres.

Et cela est surtout vrai avec les enfants : ils seront toujours plus frappés de ce qu'ils voient que de ce qu'ils entendent. Les longs raisonnements les touchent peu : chez eux la logique est simple et l'esprit droit : ils vont tout d'abord au fait. Au collège comme dans leur famille, la meilleure des leçons, celle qu'il importe le plus de leur offrir, c'est donc de pratiquer sous leurs yeux les vertus qu'on leur enseigne. Quelle que soit votre éloquence, n'oubliez pas que les discours les plus forts, les paroles les plus persuasives, n'auront aucune efficacité près d'eux, tant que les bons exemples n'y seront pas joints.

On peut dire à des hommes faits, à des hommes raisonnables, en leur parlant de leurs supérieurs, ce que Notre-Seigneur disait autrefois des scribes et des pharisiens : Ils ont l'autorité, *ils sont assis sur la chaire de Moïse : Faites ce qu'ils disent, et ne faites pas ce qu'ils font.* — Dans l'Éducation de la jeunesse, cela est absolument impraticable. Si l'autorité des bons exemples vient à vous manquer, vous n'obtiendrez ni respect, ni docilité, ni affection, ni confiance, c'est-à-dire qu'il ne se trouve là aucune Éducation possible.

Il y a une éternelle vérité dans les deux vers de Juvénal :

Maxima debetur puero reverentia : si quid

Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

Aussi, sous la loi même de l'Évangile, ils ont gardé leur autorité proverbiale.

« Faites ce que vous me dites de faire, et vous m'aurez
« bien vite persuadé : la voix de vos œuvres sera plus puis-
« sante sur moi que celle de vos lèvres, » disait encore
un ancien ¹ ; et ce que saint Augustin a écrit des hommes en
général s'applique surtout aux enfans : « L'autorité ne paraît
« forte de son droit, que lorsque ceux qui l'exercent ne
« vivent pas autrement qu'ils ne commandent aux autres de
« vivre ². »

Du reste, on chercherait vainement à se payer de cette triste illusion, que les enfans dans leur naïve ignorance n'entendent et ne voient pas tout : outre l'indignité qu'il y aurait à abuser de leur simplicité, on s'abuserait ici étrangement soi-même.

Les enfans sont en effet observateurs tout à la fois et très-imitateurs. N'espérez donc pas dérober à leurs yeux les secrets de votre vie. Malgré toutes vos précautions, et comme le disait Pline, quelles que soient vos profondeurs, *alti recessus, latebræque*, ils en pénétreront le mystère ; et toutes vos leçons de morale, et tous vos préceptes de vertu ne seront bientôt plus à leurs yeux qu'une dérision : ils en appelleront de vos discours à vos actions ; et le pire, c'est que tout en se moquant de vous, ils vous imiteront, et ce sera un mal irréparable : car les vices qu'ils auront ainsi reçus de vous, pénétreront *la moelle de leurs os*, selon l'énergique expression des saints Livres, et deviendront les mœurs de leur vie entière.

« L'âge tendre s'attache à tous les êtres qui l'environnent,
« disait Quintilien, croît, grandit et se forme à leur image,

1. *Validior operis quam oris vox. Fac ut loqueris, et me facilius emendas.*

2. *Humana vero auctoritas, in eis jure videtur excellere, qui et non vivunt aliter, quam vivendum esse præcipiunt. (S. Aug.)*

« et bientôt les enfants portent dans l'adolescence les mœurs
« de leurs maîtres. »

Platon, dont j'aime à citer, particulièrement en ce sujet, les belles sentences, disait aussi avec raison : « L'imitation, « lorsqu'on en contracte l'habitude dans les années de l'Édu- « cation, se change en une seconde nature et transforme « tout en nous, l'intérieur, l'extérieur, la langue, le ton, le « caractère et les mœurs. (PLAT., *Rép.*).

« Si les jeunes gens imitent quelque chose, il faut donc
« que ce soit les qualités qu'il leur convient de posséder dès
« l'enfance, le courage, la tempérance, la SAINTETÉ, la gran-
« deur d'âme et les autres vertus ; mais jamais rien de bas,
« de peur qu'ils ne prennent dans cette mauvaise imitation
« quelque chose de la triste réalité.

« Ce ne sont point des monceaux d'or, mais un grand fond
« de pudeur qu'il faut laisser à ses enfants, disait encore le
« même philosophe. On croit leur inspirer cette vertu en les
« reprenant, lorsqu'ils la blessent dans leur conduite : mais
« cet avis qu'on leur donne aujourd'hui que la réserve sied
« bien à un jeune homme en toutes rencontres, n'est pas ce
« qu'il y a de plus efficace. Le sage législateur s'y prendra
« tout autrement : il exhortera ceux qui sont arrivés à l'âge
« mûr à respecter les jeunes gens, et à demeurer continuel-
« lement sur leurs gardes, pour ne rien dire, ne rien faire
« d'inconvenant en leur présence, parce que c'est une né-
« cessité que la jeunesse apprenne à ne rougir de rien, lors-
« que l'âge plus avancé lui en donne l'exemple. La véritable
« Éducation, et de la jeunesse, et de tous les âges de la vie,
« ne consiste point à reprendre, mais à faire constamment
« ce qu'on dirait aux autres en les reprenant ¹. »

Et quant à ceux qui ne peuvent proposer à leur fils leurs

1. On sait qu'un enfant élevé sous les yeux de Platon, de retour dans la maison paternelle, voyant son père en colère, dit : *Je n'ai jamais rien vu de tel chez Platon.*

belles actions pour modèle, je livrerai encore à leur méditation les graves paroles et la sagesse de ces Athéniens cités par Platon, qui disaient : « Nous ne pouvons, il est vrai, offrir à nos enfants aucune action glorieuse qui nous appartienne; et c'est ce qui nous fait rougir devant eux et accuser la négligence de nos pères, lesquels, aussitôt que nous avons été un peu grands, nous ont laissés vivre au gré de nos caprices, pendant qu'ils donnaient tous leurs soins aux affaires des autres. Mais c'est au moins là un exemple que nous pouvons montrer à nos fils, en leur disant que, s'ils se négligent eux-mêmes, comme nous avons été négligés, et s'ils ne veulent pas suivre nos conseils, ils vivront comme nous, sans gloire; au lieu que s'ils veulent travailler, ils se montreront peut-être dignes du nom qu'ils portent. »

Mais je dois à mes lecteurs des enseignements plus élevés encore et plus graves : ici, comme toujours, les leçons évangéliques auront pour nous une tout autre autorité que les enseignements de la sagesse antique.

On sait en quels termes Notre-Seigneur a flétri l'hypocrisie pharisaïque et la duplicité des anciens maîtres du peuple juif. Ses simples et énergiques paroles sont demeurées célèbres :

Ils disent, et ils ne font pas. — Faites ce qu'ils disent; mais ne faites pas ce qu'ils font.

Écoutez leurs discours, et n'imitex pas leurs œuvres. Ils recherchent les premières chaires de l'enseignement. — Ils font ostentation des robes magnifiques et de toutes les distinctions de la dignité doctorale. — Ils aiment les salutations et les applaudissements publics. — Et enfin il faut que les hommes les appellent : maître¹.

1. *Dicunt, et non faciunt. Secundum opera eorum nolite facere. Amant primas cathedras. — Philacteria, fimbrias magnificent. Salutationes in foro. Vocari ab hominibus Rabbi. (MATTH., XXIII, 7; LUC., XI, 46.)*

Et que dit Jésus-Christ de tout cela?

« Malheur à vous, docteurs hypocrites; car vous prêchez
« des devoirs que vous ne pratiquez pas : vous chargez les
« épaules des hommes de fardeaux insupportables, et vous
« n'y touchez pas du bout des doigts!

« Vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au
« dehors paraissent magnifiques, mais au dedans sont pleins
« d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture'. »

Graves sentences, redoutables anathèmes! l'homme, l'évêque qui les transcrit et les prononce, doit craindre en les prononçant de se frapper lui-même au cœur, comme disait autrefois le grand pape saint Grégoire¹; mais ce n'est pas moins pour lui un devoir de les rappeler et de dire à tous, à haute voix, et sans aucun respect humain : Voilà des paroles que ne méditeront jamais assez, les prêtres d'abord, instituteurs religieux des peuples, les instituteurs de la jeunesse ensuite, tous les pères de famille et tous ceux, enfin, qui sont chargés de former les autres à la vertu. Il n'y en a pas qui ne doive craindre que le mot terrible de saint Jérôme ne s'applique à eux : « Les vices des pharisiens ont
« passé jusqu'à nous! malheur à nous! *Væ nobis ad quos
« pharisæorum vitia transierunt!* »

Certes, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait le droit de nous donner à tous de si fortes leçons, lui dont on a pu dire : *Cœpit Jesus facere et docere* : « Avant d'enseigner les perfections évangéliques, Jésus avait commencé par les pratiquer. » Lui, dont un de ses disciples a dit : *Il nous a donné l'exemple, afin que nous marchions tous sur ses traces*;

1. *Væ vobis, scribæ, et pharisæi hypocritæ.* (MATTH., XXIII, 25.)

Onerant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum, digito autem suo nolunt ea movere. (Ibid., XXIII, 4.)

Similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris apparent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia.

2. *Pertimesco ne gladius meus me feriat.*

lui, qui avait pu dire de lui-même : *Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous aussi.*

Sur ce point si important, les traditions de la vertu chrétienne sont demeurées constantes : qui ne connaît les grandes recommandations de saint Paul à ses jeunes disciples ? Il veut avant tout que Tite et Timothée soient l'EXEMPLE *des fidèles, par la parole, par la charité, par la foi, par la chasteté, par toutes les vertus évangéliques.*

C'est encore avec le grand Apôtre que je dirai à tous nos jeunes instituteurs, aussi bien qu'aux pères et aux mères de famille :

En toutes choses, montrez vous le modèle de vos enfants : qu'ils voient en vous l'exemple de la vertu, de l'intégrité parfaite, de la gravité irrépréhensible : que votre enseignement, que vos paroles soient toujours d'accord avec vos œuvres, afin que vos disciples vous respectent, et n'aient rien à dire de vous en mal¹.

Je l'ajouterai volontiers : il faut que tout instituteur puisse dire comme ce vieil et illustre Israélite : « Puisque je suis « dévoué à guider la jeunesse, je lui laisserai des exemples « de vertu². »

Je le sais, et je tiens à le redire : nul plus que le prêtre ne doit s'adresser à lui-même ces hautes et divines leçons : soit que son ministère le charge de la grande Éducation religieuse des âmes, soit qu'une vocation spéciale l'ait consacré à élever la jeunesse, nul plus que lui ne doit se pénétrer de ce grand principe, que, pour enseigner la vertu, il faut être vertueux ; — autrement on est le plus lâche des hommes, et on exerce le plus misérable des métiers.

Et en fait, je le demande, peut-on imaginer une bassesse comparable à celle d'un homme qui se fait menteur public,

1. *Ut is qui ex adverso est vercatur, nihil habens malum dicere de nobis* (TIT., II, ~ 8.)

2. *Adolescentibus exemplum virtutis forte relinquam.* (Mac.)

menteur de profession? et cela avec des enfants! Non, il n'y a pas d'avilissement égal; mais aussi, on en est toujours cruellement puni; car on ne se moque jamais impunément de la candeur de cet âge. Il faut avec eux être droit et sincère; autrement, dès que ces pauvres enfants découvrent dans un de leurs maîtres l'artifice et la duplicité, c'en est fait: ils ne le regardent plus qu'avec défiance, avec aversion, et quelquefois avec horreur.

Et ils ont raison! je le dirai donc à tous ceux qui, à un titre, sous un nom et dans un ordre quelconque, sont chargés de l'Éducation de la jeunesse, laïques ou ecclésiastiques: Avant tout, soyez vertueux! si vous ne l'êtes pas, retirez-vous! — Si vous avez de malheureux souvenirs dans votre vie, encore une fois, retirez-vous!

Il ne vous suffit pas d'être estimé; il faut que vous soyez estimable, que vous le soyez à vos propres yeux; il faut que votre conscience vous rende un bon témoignage. Je ne dis pas qu'il faut être impeccable; mais je dis qu'il faut travailler courageusement à se sanctifier. Je vais plus loin, fusiez-vous devenu pur devant Dieu, s'il y a eu des scandales dans votre jeunesse, si vous avez blessé publiquement la vertu, retirez-vous; il est bien à craindre que vous ne soyez plus propre au ministère de l'Éducation. Les enfants n'oublient jamais un scandale, et ce qu'il y a de plus triste à dire, ils l'apprennent toujours! Retirez-vous donc!

Je suis peut-être trop sévère! qui pourrait le trouver, quand il est question de la ruine d'une œuvre aussi haute, quand il s'agit de la corruption du genre humain dans ce qu'il a de plus noble et de plus délicat, les enfants! Et cela par le scandale éclatant, ou par le plus odieux et le plus scandaleux des mensonges!...

Oh! qu'il était sage et touchant le conseil que donnait à un jeune prêtre M. Borderies: « Pour devenir un saint, « quand on est chargé de l'Éducation de la jeunesse, il suffit,

« disait-il, de n'être pas un hypocrite, un menteur. Il suffit
 « de faire ce qu'on dit... et de suivre ses propres conseils.
 « Vous leur recommandez la pureté des mœurs : vous-même
 « soyez pur et irréprochable : vous leur recommandez l'a-
 « mour de la vérité, l'obéissance, l'humilité ! vous-même
 « soyez vrai, humble, docile, etc... »

Et pour passer encore une fois de la sagesse chrétienne à la sagesse profane, qu'on me pardonne une dernière citation de Platon : « Lorsque j'entends parler de la science ou de la
 « vertu à un homme digne de ce nom, et qui sait se tenir lui-
 « même à la hauteur de ses discours, alors c'est pour moi
 « un charme inexprimable, quand je songe que celui qui
 « parle et les propos qu'il tient, sont entre eux dans une
 « convenance et une harmonie parfaite. Cet homme m'offre
 « l'image d'un concert sublime, qu'il ne tire ni de sa lyre, ni
 « d'un autre instrument, mais de sa vie tout entière, montée
 « sur le ton le plus pur ; et dans l'harmonieux accord de ses
 « actions et de ses discours, je ne reconnais ni le ton ionien,
 « ni le phrygien, ni celui de Lydie, mais le ton dorien, le seul
 « qui soit vraiment grec. Dès qu'il ouvre la bouche, c'est
 « une jouissance pour moi, et l'on dirait à me voir que je
 « suis insatiable de discours, tant je saisis avidement toutes
 « ses paroles. Mais celui qui fait le contraire, plus il parle
 « bien, plus il m'est insupportable ; et alors il me semble
 « que je déteste les discours. » (PLATON, *Lachès.*)

III

La vertu humaine, l'intégrité des mœurs, ne suffisent pas aux instituteurs de la jeunesse, il leur faut encore la foi, la religion : une foi sincère, une religion pratique en harmonie avec la foi, avec la religion des enfants qu'ils élèvent : — et cela toujours par ce même grand principe, que croire ce qu'on enseigne aussi bien que faire ce qu'on dit, est la loi

imprescriptible de la vérité, de la conscience et de l'honneur : et que nul ne saurait être honnête homme, s'il y a, dans sa vie, contradiction entre ce qu'il dit et ce qu'il pense, entre ce qu'il enseigne et ce qu'il fait : c'est alors un imposteur de la pire espèce.

Et ici, je ne parle pas, on le comprend, de certains établissements scientifiques ou littéraires, dans lesquels les études peuvent être en honneur, mais où la Religion est traitée comme une ennemie ; où, selon les expressions de Tertullien, ses préceptes, ses pratiques, ses ministres, tout est souvent enveloppé dans un même mépris, dans une commune réprobation, où tout conspire à étouffer jusqu'à la pensée du salut et de la vie chrétienne¹.

Je veux croire que de pareilles maisons n'existent pas en France.

Je parle d'autres institutions, où on n'insulte pas la Religion, mais d'où elle semble profondément absente : où les maîtres n'ont pour elle qu'un visage étranger, où Dieu est à peine connu, où le nom adorable de Jésus-Christ n'est jamais prononcé, où les professeurs ne savent jamais rien mêler de religieux à leur enseignement pour nourrir la foi de leurs élèves ; où les saintes Ecritures sont totalement ignorées, les images pieuses et le souvenir de nos mystères éloignés² : je parle de ces institutions, semblables, hélas ! à tant de familles, où se trouve encore une apparence de religion pour les enfants, mais où il n'y en a plus réellement pour ceux de qui doit venir l'exemple.

Eh bien ! là, bon gré, mal gré, toute Éducation sérieuse, toute Éducation sincère est impossible !

1. *Omnia inimica, omnia damnata, adterendæ salutis a malo immissa.* (TERTULLIAN., *ad Uxorem*, liv. II, n. 6.)

2. *Quæ Dei mentio ? quæ Christi invocatio ? ubi fomenta fidei ex Scripturarum interjectione ? ubi spiritus ? ubi refrigerium ? Ubi divina benedictio ? Omnia extranea.* TERTUL.)

Voici ce qu'écrivait naguère à ce sujet un homme éminent dans l'instruction publique, un père de famille revenu courageusement à la foi : j'aime à citer ses graves paroles :

« Les réticences avec nos fils, *avec nos élèves*, dans les choses de la Religion ; les pauvres subterfuges du respect humain en présence de témoins aussi attentifs à tous nos mouvements ; la liberté pour nous, la tyrannie pour eux dans la pratique ; toute cette comédie à peine décente et toujours mal jouée par les pères *et par les maîtres*, esprits forts ou simplement philosophes, NE TIENT PLUS AUJOURD'HUI. Le souffle impétueux des révolutions qui a manqué d'emporter la famille, comme une paille légère, et qui gronde encore aux portes de nos demeures, a bien troublé ces arrangements de famille, ce petit train d'indifférence ou d'impiété mitigée du côté des pères, d'exactitude routinière et de piété de commande du côté des fils. Ces contre-sens en religion et en morale ne peuvent plus se soutenir : ces mensonges de l'Éducation sont percés à jour....

« Non, ce n'est plus le temps où les pères, où *les maîtres* puissent impunément dire et faire en religion le contraire de ce qu'ils veulent que disent et fassent leurs enfants *et leurs élèves*. »

Et il faut bien que je le dise, c'est ce qui fait qu'en ayant dans le cœur toute la charité, tous les égards possibles pour nos frères séparés, je n'ai jamais pu comprendre, qu'en honneur et conscience un protestant pût élever des catholiques ; qu'en honneur et conscience un Juif pût élever des protestants.

Quelques professeurs m'objecteront peut-être et avec une certaine conviction, que la Religion et la foi n'ont vraiment rien à voir dans l'enseignement classique ; qu'un juif, un protestant, ou même un sceptique peut enseigner le grec, le latin et le français.

Je répondrai encore, et j'ai déjà répondu, que c'est là s'accuser soi-même, et trop proclamer qu'il n'y a que du grec et du latin dans l'Éducation qu'on offre à la jeunesse; oui, c'est trop faire entendre que les dix plus belles années de la vie d'un enfant, ces années où se forme non-seulement l'esprit, mais le cœur, la volonté et la conscience, ne sont employées par certains maîtres qu'à enseigner du grec et du latin!

Mais d'ailleurs, même dans ce strict enseignement, n'y a-t-il que du grec et du latin? L'histoire et la philosophie ne sont-elles point partout? et sont-elles sans influence sur la foi?

Un protestant enseigne-t-il l'histoire comme un catholique? un juif comme un protestant? A moins que vous ne pensiez que les juifs, les protestants et les catholiques, sectateurs aveugles des révélations positives, et abaissés dans les régions inférieures d'une théologie religieuse quelconque, doivent être comptés pour rien; et que leur foi est sotte ou n'est pas sincère, et qu'ils doivent trouver, dans je ne sais quelle région supérieure, un milieu transcendant et lumineux, où leurs trois cultes se rencontrent et s'embrassent dans une égale indifférence et dans un égal mépris!

Mais laissons ce langage, et oublions la juste amertume d'esprit qui me l'inspire: laissons les protestants et les juifs, qui ne sont chez nous qu'une exception: ne parlons que des autres, et allant pour tous au fond des choses et à la pratique réelle, disons sur ce point délicat, avec le respect et les ménagements convenables, toute la vérité.

Vous êtes dans un pays catholique, vous élevez des enfants catholiques; que sais-je? vous réunissez peut-être deux ou trois cents fils de familles catholiques dans une grande maison d'Éducation, dont vous êtes le supérieur, le proviseur, le censeur, le professeur, le président d'étude, le maître à un titre et sous un nom quelconque.

Et vous n'avez pas la foi : c'est le malheur des temps, et vous le regrettez, je le suppose au moins ; mais enfin, c'est un fait, vous n'avez pas le bonheur d'être chrétien, ou si vous avez encore la foi, vous n'avez pas le bonheur et le courage d'être chrétien et catholique par le cœur et par les œuvres.

Mais vous voilà en présence de ces trois cents enfants : eh bien ! je vous le demande : comment vous en tirerez-vous ! qui que vous soyez, je vous défie de vous acquitter de votre charge, je ne dis pas seulement avec conscience, mais avec honneur.

Vainement me direz-vous : Il y a une tenue, il y a un respect, il y a une attitude officielle.

Je réponds : Rien de tout cela ne suffit ni à l'honneur, ni à la conscience. Entrons dans le détail.

Vous faites prier ces enfants, le matin, le soir, avant, après les classes, chaque jour de la semaine, chaque dimanche : et vous ne priez jamais avec eux ! non, jamais sérieusement ; car, enfin vous dites le *Veni, Sancte Spiritus* : le dites-vous sérieusement ? Croyez-vous à l'Esprit-Saint, à la troisième personne de la très-sainte Trinité ? Croyez-vous qu'il mette sa lumière dans les esprits, son amour dans les cœurs ? — Ce sont les paroles mêmes de cette prière¹. L'invoquez-vous avec foi, avec religion, avec confiance ? en un mot, priez-vous sincèrement ?

Dans la plus simple prière, dans l'*Ave, Maria*, vous rencontrez le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge Marie sa mère : comment prononcez-vous ces noms sacrés ? Y croyez-vous ? et si vous n'y croyez pas, je le répète : comment les prononcez-vous ?

Ce n'est pas tout : le dimanche, vous assistez avec ces enfants à la *sainte Messe*. Vous les faites mettre à genoux aux

1. *Reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende.*

pieds de cet autel. Vous y agenouillez-vous vous-même? — Mais qu'est-ce à dire?

A l'élevation, ces enfants s'inclinent et adorent : vous inclinez-vous? En un mot, si vous ne croyez pas au saint sacrifice de la messe, c'est-à-dire à l'incarnation du Verbe, au saint sacrifice de la croix et à la rédemption de Jésus-Christ, que faites-vous là? N'est-ce pas une situation impossible, un rôle intolérable? et croyez-vous avoir satisfait à votre conscience et à votre honneur, en me répondant que vous y gardez la tenue officielle? Eh bien! moi, à votre place, je me croirais le dernier et le plus malheureux des hommes!

Mais ce n'est pas tout, et il faut aller jusqu'au bout. Non-seulement vous faites prier ces enfants et vous ne priez pas avec eux; mais vous les faites communier, et vous ne communiez jamais? et vous faites bien, et vous êtes un honnête homme en cela, et il serait affreux que la tenue officielle allât jusqu'à vous commander le sacrilège : mais cela n'en fait pas moins une situation inexplicable, quand, un jour de Pâques, tous ces enfants communient, sans qu'un seul de leurs maîtres communie avec eux!

Vous avez beau me dire que vous respectez silencieusement l'âge et les croyances de ces enfants; je pourrais répondre que ce n'a pas toujours été, qu'il n'a été que trop fréquent de voir l'enseignement de la chaire professorale en désaccord avec celui du sacerdoce; que ces jeunes âmes ont été souvent tiraillées, disputées, déchirées en sens contraire par ces deux influences qui se combattaient; que même ceux qui se respectent le plus ne se sont pas toujours assez respectés pour faire en sorte que nulle parole dangereuse n'arrivât aux oreilles de ces enfants dont un philosophe romain disait autrefois : *Nulla ad aures puerorum vox impune perfertur.*

Mais je vous l'accorde : vous vous taisez, vous respectez en silence ces enfants en leur communion! Eh bien! je dis

que cela est encore affreux, et que ce silence de tout ce qui les entoure pendant cet acte sublime, et dans cette grande journée de Pâques, est pour eux un mystère effrayant. Quoi ! dans un tel jour, lorsqu'ils viennent de recevoir leur Dieu dans une communion sainte, il faut qu'ils comprennent que cette communion est bonne pour eux, et ne l'est pas pour vous ! Vous n'avez jamais, pas même ce jour-là, une pensée religieuse à exprimer devant eux, pas un mouvement de sympathie entre votre âme et les leurs.

Je le répète, ce silence est un mystère effrayant, et absolument inexplicable pour ces pauvres enfants..., jusqu'au jour où ils se l'expliquent enfin, et déchirent brusquement le voile...

C'est à quatorze ou quinze ans que ce jour arrive : c'est alors que la réflexion leur donne le mot de cette affreuse énigme, et que votre exemple, qu'ils ont compris, déracine toute foi et tout respect dans leur âme, toute foi en Dieu, tout respect pour vous.

C'est alors qu'ils s'aperçoivent, comme le disait autrefois un homme dont le nom n'est pas suspect, qu'on leur a joué une grande comédie, et qu'on se *moquait d'eux* !

C'est alors qu'ils se disent à eux-mêmes et aux autres : Mais nos maîtres ne croient donc pas un mot de ce qu'on nous enseigne ! Il n'y a donc de la Religion en ce monde que pour les enfants, pour les imbéciles, au collège ; et hors du collège, pour le peuple et pour les femmes !

« J'aime ma mère, — me disait un jour un enfant de quinze ans que son père venait de retirer d'un mauvais collège, et qu'il m'amenait pour que je lui disse quelques bonnes paroles, — j'aime ma mère et je la respecte ; mais je
 « ne comprends pas mon père ! car enfin, puisque je ne suis
 « plus un enfant et pas une femme, et puisqu'il n'y a que les
 « femmes et les enfants qui communient, pourquoi mon père
 « qui ne communie pas, veut-il me faire communier ? »

La conclusion de tout ceci, je l'emprunte au sage et vertueux Rollin, « c'est que la piété, une piété vraie, noble, simple, aimable, est, de toutes les qualités d'un instituteur, la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres et qui y ajoute un prix infini. Elle seule inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le bien de leurs disciples, qui attirent sur tous la bénédiction du ciel. »

Pour moi, je ne rejette rien de ce qui est bon, pas même le nom de moralité, mais je demande que cette moralité ait des appuis sérieux, et qu'elle soit attestée par autre chose que par un certificat banal et illusoire. Je demande que la moralité ait pour fondement la crainte de Dieu, les vertus chrétiennes, la fidélité aux préceptes de l'Évangile. Je demande qu'elle se prouve par ses œuvres, et j'ajoute encore avec Rollin :

« Que Dieu donc daigne en particulier verser abondamment ses grâces sur l'Université de Paris, y conserver et y augmenter de plus en plus, non-seulement le goût des sciences et des études, qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété et de la Religion qui en a fait la plus solide gloire. Amen. »

CHAPITRE V

La fermeté.

J'ai parlé de l'autorité réelle et de l'autorité personnelle. Après avoir marqué la différence qui est entre elles, j'ai dit qu'elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Eh bien ! parmi les qualités nécessaires à l'instituteur, on peut affirmer qu'après la vertu, c'est surtout la fermeté qui fait, aux

yeux des enfants, l'autorité personnelle avec laquelle il soutient l'autorité réelle qui est en lui ; à ce point, je le dirai, que tout instituteur qui manque de fermeté doit renoncer à l'exercice de son autorité et à ses fonctions. La Providence ne l'a pas destiné à l'éducation de la jeunesse.

Qu'est-ce donc que cette fermeté ? Quelle est sa nature ? d'où vient sa nécessité ? Voilà ce que je me propose d'examiner en ce moment.

C'est ici une très-grande question ; magnifique même, comme tout ce qui, dans un grand sujet, va au dernier fond des choses et remonte en même temps aux principes les plus élevés. A cette question se rattache l'examen des problèmes d'Education les plus importants sur la discipline matérielle et morale, sur les punitions, sur la sévérité ou la douceur, sur les divers systèmes pénitentiaires, sur les renvois, etc. C'est à peu près à mes yeux l'Education pratique tout entière. Aussi tous les grands maîtres de la jeunesse s'en sont longuement occupés : saint Augustin, Fénelon, Bossuet, Fleury, Rollin, Platon, Quintilien, Sénèque, nous ont transmis sur ce sujet délicat les réflexions les plus graves. J'y consacrerai quatre chapitres, et cependant je n'épargnerai rien pour être court.

I

Et d'abord, qu'est-ce que la fermeté ?

La fermeté, dans l'Education, c'est la force personnelle et morale, la force d'esprit et de caractère, avec laquelle un instituteur exerce et soutient les droits de l'autorité réelle dont il est revêtu.

‡ Ainsi, c'est la force morale et non pas la force matérielle : cette force est de l'âme et non pas du corps. C'est la force d'esprit, c'est-à-dire la fermeté dans le conseil : des pensées sans indécision, sans tâtonnement, sans faiblesse : bien ré-

fléchir, mais la réflexion faite, bien savoir ce qu'on veut et ce qu'il faut vouloir.

La force de volonté, c'est-à-dire quelque chose d'arrêté et de résolu : de modéré sans doute, mais d'immuable dans sa modération.

Voilà ce que je nomme la fermeté, et ce qui fait l'autorité personnelle, l'ascendant magistral, sans lequel on ne réussira jamais à élever même l'enfant du caractère le plus doux et le plus facile.

Cette fermeté seule imprime le respect et inspire la soumission : les avantages, les moyens extérieurs n'y nuisent pas ; mais il n'y faut compter ni beaucoup, ni longtemps : ce n'est ni le ton de la voix, ni la grandeur de la taille, ni même l'âge et la science, ni surtout les punitions et les menaces qui donnent une telle autorité¹ : ce qui la donne et ce qui la soutient, c'est une trempe d'âme ferme et égale, qui se possède, se gouverne toujours, et par là se montre digne de gouverner et de posséder les autres ; qui n'a pour guide que la raison et n'agit jamais par caprice, ni par emportement : ce qui la donne encore, c'est un sage mélange de la gravité et de la douceur, de l'amour et de la crainte. L'amour doit gagner le cœur des enfants, mais sans les amollir, et la crainte respectueuse doit les retenir, mais sans les rebuter.

Sit rigor, sed non exasperans ; sit amor, sed non emolliens, disait un grand pape.

Tel est le caractère de la vraie fermeté.

La fermeté dans l'Education consiste principalement en trois choses :

1° NE LAISSER JAMAIS MÉPRISER SON DROIT. On peut par-

1. On voit à cet égard des choses étonnantes : des professeurs très-instruits, d'une taille prodigieuse, d'une force herculéenne, d'une voix de Stentor, ne pouvant obtenir de leurs élèves un moment de silence et d'attention ; et des professeurs jeunes, sans apparence, n'ayant qu'un filet de voix, tenir admirablement une classe nombreuse, sans avoir même jamais besoin de demander l'attention et le silence.

donner des fautes de légèreté, d'inadvertance, et même des fautes plus graves ; mais les manques de respect, les fautes contre le droit de l'autorité, jamais.

2° NE JAMAIS LAISSER LANGUIR SON ACTION : c'est-à-dire ne laisser jamais commettre une faute, quelque pardonnable qu'elle soit, ne fût-elle qu'un mot, un geste, un regard, l'omission la plus légère, sans que l'enfant soit au moins averti paternellement de sa faute ; sans qu'on lui représente avec douceur, mais sérieusement, ce qu'il devait faire et ce qu'il a fait, ou n'a pas fait ; sans qu'on lui fasse sentir et reconnaître son tort ; et si la faute est plus coupable, il doit être non-seulement averti, mais gravement réprimandé, même quand on ne le punit pas.

3° NE JAMAIS RIEN CÉDER PAR FAIBLESSE AUX caprices et aux importunités des enfants. Il faut qu'ils sachent et comprennent bien que, quand l'autorité a décidé, il n'y a plus qu'à se soumettre. En un mot, exiger toujours le respect, l'obéissance, la règle, la droite raison, et réprimer, corriger tout ce qui s'en éloigne ou s'y oppose : tel est l'office de la fermeté dans l'Éducation.

I

Et maintenant, dirai-je précisément d'où vient sa nécessité, nécessité si indispensable, que toute Éducation où elle n'est pas manque de fond ? — Et d'abord, s'il faut remonter aux raisons premières, je dirai que la nature et les choses humaines étant données ce qu'elles sont, la fermeté, la force qui soutient, est essentielle en toutes choses et en toute affaire : cela est évident.

Mais la fermeté, et une fermeté aussi continue qu'intelligente, est surtout la condition essentielle du gouvernement des hommes ; et cela sans doute parce qu'ils sont raisonnables, mais aussi et surtout parce qu'ils ne le sont pas tou-

jours : à plus forte raison quand il s'agit du gouvernement et de l'Éducation des enfants.

Il n'y a pas de chose que les saintes Écritures recommandent plus fréquemment que la fermeté à celui qui gouverne ; qu'il soit chef dans la famille, prince dans la cité, gouverneur et père dans l'Éducation.

Lorsque je fus chargé de gouverner le Petit Séminaire de Paris, je sentis tout d'abord que toute cette maison s'appuyant sur moi, c'était de fermeté que j'avais besoin avant tout : je cherchai sur ce point quelque bon conseil dans les auteurs spirituels : je n'en trouvai guère. Un jour, j'ouvris les saints Livres et la *Politique sacrée* de Bossuet, et je fus charmé, mais non surpris, de rencontrer là ce que j'avais cherché vainement ailleurs. Je citerai ici, pour les pères de famille et les instituteurs qui me liront, quelques-unes des sentences qui me frappèrent le plus.

Et d'abord : LA FERMETÉ EST UN CARACTÈRE ESSENTIEL DE L'AUTORITÉ. — Puis, en témoignage, ces paroles de Dieu lui-même : SOIS FERME ET FORT, et fais garder la Loi : *Confortare, et esto robustus.*

Et à la suite : SOIS TRÈS-FERME ET TRÈS-FORT : *Confortare, et esto robustus valde.* — Et encore : SOIS COURAGEUX ET FORT : NE GRAINS POINT, NE TREMBLE POINT : *Confortare, noli metuere, et noli timere.*

Et la raison en est simple, dit Bossuet ; si tu trembles, tout tremble avec toi. Quand la tête est ébranlée, tout le corps chancelle.

Et encore ailleurs : NE CRAIGNEZ POINT : SEULEMENT SOYEZ FERME ET AGISSEZ EN HOMME. *Tu tantum confortare, et esto vir, et viriliter age.*

Ainsi toujours la fermeté et le courage : et en effet, dit encore Bossuet, un chef digne de ce nom n'hésite en rien ; il parle ferme, et on le suit, et ceux qu'il mène le demandent ainsi pour leur propre sûreté.

En s'affermissant, il a tout fait et tout sauvé ; mais s'il hésite, s'il tâtonne, tout se fait mollement, ou plutôt rien ne se fait, et tombe en ruines.

Je fus profondément consolé, je dois le dire, de trouver là ces fortes leçons dont je sentais le besoin.

Je continuai à les méditer, et je vis que les saintes Ecritures n'avaient rien oublié : j'admire particulièrement avec quelle netteté elles avaient marqué tous les vrais caractères de la fermeté : et d'abord, la fermeté de l'esprit, cette force qui fait prendre et suivre avec résolution un bon conseil ; cette sagesse lente à résoudre, mais, une fois la résolution prise, constante et inébranlable dans l'exécution. *Esto firmus in veritate sensus tui.*

En effet, rien n'est pire qu'un chef qui croit et ne croit pas, qui dit et se dédit, sans jamais s'arrêter à rien.

Les saints Livres ont marqué aussi la fermeté de la volonté, en ces remarquables paroles : *La main de l'homme fort gouvernera ; mais la main d'un gouverneur nonchalant payera tribut* à toutes les faiblesses et à toutes les passions qui l'entourent. Et en effet, celui qui veut nonchalamment, mollement, veut sans vouloir. Il veut et ne veut pas, dit admirablement l'Écriture ; *vult et non vult*, c'est-à-dire qu'il ne veut rien ; il n'a que des vellétés languissantes, et ses desirs le tuent. *Desideria occidunt pigrum.*

Vainement souhaite-t-il le bien tout le long du jour ; il ne le veut et ne le fait jamais. Il le voudrait, mais dans le fait, il ne le veut pas ; et comme il est le chef, personne ne le veut sans lui. Aussi rien ne se fait, ou se fait mal ; tout se dissipe, tout se perd.

C'est vainement même, que sous un chef faible vous mettriez des hommes forts : tout sera toujours faible avec lui ; et sous sa faiblesse, tout périra.

Mais si la fermeté est nécessaire pour toutes choses en ce monde, et dans tout gouvernement, je n'hésite pas à dire que

nulle part, elle n'est plus nécessaire que dans une maison où l'on élève la jeunesse.

C'est bien d'un grand établissement d'Éducation faiblement gouverné, qu'on peut dire avec les saintes Écritures : *La mollesse en abat les toits, et les mains languissantes font entrer la pluie de tous côtés dans la maison* ¹.

Admirable comparaison, comme toutes celles de l'Écriture. On se représente, en effet, le plaisir et la sûreté qu'il y a à habiter là, et ce que deviennent de pauvres gens trempés du matin au soir, dans une maison dont tout les toits sont percés.

Mais c'est ici que je dois entrer dans le fond même de mon sujet et dans tous les détails.

III

Dans une maison d'Éducation, la fermeté est nécessaire pour tout et contre tous ; nécessaire au dedans et nécessaire au dehors ; nécessaire contre les enfants, contre les maîtres, contre les parents ; nécessaire contre le siècle, contre le pays où l'on vit.

Nécessaire pour maintenir les études et faire travailler les maîtres et les élèves, et cela souvent malgré les parents ; — sur trois cents enfants, qui sont là, il y en a deux cent quatre-vingt-dix, qui naturellement ne voudraient rien faire, et souvent leurs parents n'y tiennent pas plus qu'eux ; les dix qui naturellement aiment l'étude, et travailleraient sans qu'on les y obligeât, sont des exceptions miraculeuses.

Nécessaire pour maintenir le silence en même temps que le travail ; — rien ne déplaît plus à ces trois cents enfants que l'ordre et le silence, et il faut qu'ils soient en silence douze heures par jour, et dans l'ordre toujours !

Nécessaire pour maintenir la règle, toute la règle, rien que

1. *Eccl.*, x, 18.

la règle, et tous les réglemens particuliers de détails en chaque chose, du matin au soir et du soir au matin : car on est chargé de ces enfans et on en répond pendant vingt-quatre heures chaque jour.

Nécessaire enfin pour ne jamais souffrir ni permettre une infraction, ni même une faiblesse et une condescendance contre l'ordre. On peut la pardonner quelquefois, mais la permettre, jamais! Les fautes d'inadvertance ou d'ignorance, aussi bien que celles de légèreté dont le temps et l'âge corrigeront, peuvent être pardonnées. *Mais jamais le principe de raison et de vertu qui est dans le règlement, ne doit fléchir ; et toujours un avertissement paternel ou une réprimande sévère doit accompagner le pardon* : les autres fautes, de quelque nature qu'elles soient, et selon qu'elles doivent être réprimées, corrigées, réparées ou expiées, devront trouver nécessairement la répression, la correction, la réparation, ou même l'expiation convenable.

En un mot, comme je l'ai dit, l'autorité ne doit jamais ni laisser mépriser son droit, ni laisser faiblir son action ; autrement elle succombe, et tout avec elle. Il faut nécessairement que l'enfant obéisse ou commande ! *Puerum rege, qui nisi pareat, imperat*¹. Quiconque n'entend pas cela, et ne le pratique pas du premier coup, n'entend rien au fond de la nature humaine, et au ministère de l'Éducation.

C'est d'après ces principes qu'il faut d'abord être résolu à ne rien accorder aux caprices, ni aux importunités des enfans ; j'ai dit : RIEN, ni en grande, ni en petite chose ; c'est le seul moyen de les accoutumer à l'obéissance en tout ; et c'est par là seulement aussi que l'autorité, dans les occasions difficiles, devient plus facile.

1. *Animum rege, qui nisi pareat,
Imperat : hunc frænis, hunc tu compesce catena.
Fingit equum tenera docilem cervicè magister
Ire viam, qua monstrat eques.*

(HORAT., I, Ep. 2.)

J'ai dit encore : quiconque n'entend et ne pratique pas cela du premier coup... et je l'ai dit pour les instituteurs et pour les parents. Oui, c'est dès le premier abord que les parents et les instituteurs doivent prendre leur ascendant, et être les maîtres de l'enfant. S'ils ne saisissent ce premier moment, qui est toujours le plus favorable, et ne se mettent sans hésiter, du premier coup, en possession de l'autorité, ils auront toutes les peines du monde à la retrouver, et c'est l'enfant qui sera le maître ! et ce sera un terrible malheur ; car il n'y a pas de tyran comparable à ce maître-là. J'en réponds, pour l'avoir vu de près, et je répète : *Puerum rege qui nisi paret, imperat.*

Cela est vrai à la lettre. Il y a, dans le fond de l'homme et du plus petit enfant, une volonté tyrannique, qui se montre et éclate dès l'âge le plus tendre : la lutte dès le premier moment est entre cette volonté et la vôtre. Que signifient ces pleurs, ces cris, ces gestes menaçants, et puis ces coups, ces yeux étincelants de colère dans un enfant, contre ceux qui ne lui accordent pas tout ce qu'il veut ? que signifie tout cela, sinon cette volonté d'autant plus impérieuse qu'elle est déraisonnable, et qu'elle s'obstine à toute force et sans raison à obtenir ce qu'on lui refuse ?

Eh bien ! dit Rollin, c'est dès ce temps qu'il faut dompter cette volonté perverse : c'est dès ces premiers moments, et dès le berceau même, qu'il faut les accoutumer à réprimer leurs désirs et leurs fantaisies ; en un mot, à obéir et à céder. « Si on ne leur donnait jamais ce qu'ils demandent en « criant et pleurant, ils apprendraient à s'en passer, et n'auraient garde de crier et de se dépêtrer pour se faire

1. *Flendo petere, etiam quod noxie daretur : indignari acriter... non ad nutum voluntatis obtemperantibus : feriendo nocere niti, quantum potest, quia non obeditur imperiis, quibus perniciose obediretur. Ita IMBECILLITAS MEMBRORUM INFANTILIU INNOCENS EST, NON ANIMUS INFANTIUM.* (S. AUGUST., *Conférences*, I, 7.)

« obéir; ils ne deviendraient pas si odieux, si incommodes
« à eux-mêmes et aux autres.

« Quand je parle ainsi, continue Rollin, ce n'est pas que
« je prétende qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour
« les enfants : je dis seulement que ce n'est pas à leurs
« pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent : et s'ils re-
« doublent leur importunité pour l'obtenir, il faut leur faire
« entendre qu'on le leur refuse, précisément pour cette rai-
« son-là même. »

Donc, dans l'Éducation privée, comme dans l'Éducation publique, au collège comme dans la maison paternelle, on doit tenir pour une maxime invariable, qu'après avoir refusé une fois quelque chose aux enfants, il faut se résoudre à ne l'accorder jamais à leurs cris ou à leurs importunités, à moins, dit encore Rollin, qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatients et emportés, en les récompensant de leur emportement et de leur impatience.

Je dirai même, et toujours avec Rollin, que plus les enfants sont exigeants, moins on doit satisfaire leurs désirs déréglés : moins ils ont de raison, plus il faut en avoir pour eux ; et plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à la ferme autorité et à la direction de leurs maîtres. « Quand une fois ils ont pris ce pli, et que l'habitude a rompu leur volonté, c'en est fait pour le reste de la vie, et l'obéissance ne leur coûte plus rien.

« *Adeo in teneris consuescere multum est!* »

« Ce que j'ai dit des plus jeunes enfants, il faut l'appliquer
« à ceux qui sont d'un autre âge. Le premier soin d'un éco-

1. On voit chez certains parents des enfants qui jamais à table ne demandent rien, quelque mets qu'il y ait devant eux, mais qui reçoivent avec plaisir et en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, et qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable? De la différente Éducation qu'ils ont reçue de leurs parents. (ROLLIN.)

« lier qui a un nouveau maître, c'est de l'étudier et de le
 « sonder. Il n'y a rien qu'il n'essaye, point d'industrie et
 « d'artifice qu'il n'emploie pour prendre, s'il peut, LE DESSUS.
 « Mais quand il voit toutes ses peines et toutes ses ruses inu-
 « tiles, et que le maître, paisible et tranquille, y oppose une
 « fermeté douce et raisonnable, » pour lors il cède et se rend
 de bonne grâce ; cette espèce de petite guerre et d'escar-
 mouche, où il essayait ses forces, se termine vite ; et l'enfant
 se décide à la soumission et à la crainte respectueuse qui lui
 conviennent.

Ceci est tout à fait d'expérience ; l'enfant sur ce point est
 d'une pénétration, d'une sagacité inouïe¹.

On me dira peut-être : Mais vous parlez de la crainte :
 vous la voulez donc dans l'Éducation ? — Eh ! sans aucun
 doute, par la raison très-simple que les enfants ne sont pas
 des anges, et très-souvent, surtout dans le premier âge, sont
 à peine des êtres raisonnables.

Mais je dis la crainte respectueuse : c'est la seule néces-
 saire, et elle suffit.

Que les enfants doivent être conduits par l'amour et non
 par la crainte servile, je l'ai toujours pensé ; mais la crainte
 respectueuse et filiale n'est pas la crainte servile, et s'allie
 très-bien avec l'amour. Je ne fais qu'exprimer ici la pensée
 de Fleury, de Fénelon lui-même et de Bossuet. Fleury, le
 plus austère des trois, va jusqu'à dire : « Quoi que l'on
 « fasse pour exciter les enfants à s'appliquer, il ne faut pas
 « espérer qu'ils le fassent longtemps, ni que l'on puisse tou-
 « jours les conduire par le plaisir ; on aura souvent besoin
 « de crainte. Les enfants se familiariseront trop avec le
 « maître, s'il est toujours en belle humeur, et il doit prendre
 « garde, en cherchant à les réjouir, à ne se rendre pas trop

1. Du reste, il en est ainsi de tout coursier généreux et un peu indompté :
 au bout de quelques minutes, il sait à quel cavalier il a affaire.

« plaisant, et à ne leur pas découvrir quelque faiblesse. Il
 « faut donc qu'il reprenne souvent le caractère qui lui con-
 » vient le plus, qui est le sérieux, et qu'il montre quelque-
 « fois de la colère et par ses regards, et par le ton de sa voix,
 « pour arrêter l'épanchement de ces jeunes esprits et les
 « faire rentrer en eux-mêmes. »

Fénelon voulait qu'on ne châtiât les enfants qu'à l'extré-
 mité, mais il voulait qu'on les châtiât : « Montrez-lui, disait-
 il, tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité;
 paraissez-lui en être affligé; parlez devant lui avec d'autres
 personnes du malheur de ceux qui manquent de raison et
 d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques
 d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait be-
 soin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret,
 selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de
 lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui
 épargne; réservez cette honte publique pour servir de der-
 nier remède. »

Bossuet dit nettement quelque part : *La crainte est un frein nécessaire aux hommes, à cause de leur orgueil et de leur indocilité naturelle.*

Cela est manifeste; mais combien plus n'est-elle pas né-
 cessaire aux enfants, non-seulement à cause de l'indocilité
 et de l'orgueil dont leur nature est pétrie, mais à cause de
 leur légèreté, de leurs caprices, de leurs folles humeurs et
 de la fougue de leurs emportements!

Mais je dois l'ajouter : si tout cela est nécessaire pour un
 maître chargé d'un seul enfant, ou pour un professeur qui
 n'a dans sa classe qu'un petit nombre d'élèves, que dirons-
 nous d'un supérieur qui gouverne toute une maison d'Édu-
 cation, deux cents, trois cents élèves? — et tous leurs
 parents, — trente, quarante maîtres : trente, quarante do-
 mestiques? Ah! c'est lui qui ne doit jamais céder en rien
 aux caprices de qui que ce soit; c'est de lui que je dirai sim-

plement avec Bossuet, que tous doivent le respecter, lui obéir ; tous même doivent le craindre au besoin, et il ne doit craindre personne.

Cette dernière parole de Bossuet est remarquable ; en effet, tout supérieur qui tremble devant quelqu'un, n'est plus supérieur : et quiconque d'ailleurs craint autre chose que de mal faire, est à la veille de prévariquer.

Sans doute, il ne faut pas être de ces esprits difficiles qui prennent un méchant plaisir à se faire redouter, à refuser, à fâcher les gens : c'est un détestable caractère d'esprit, et incapable d'aucun bon gouvernement. Mais ce qui est au moins aussi dangereux, c'est la crainte de fâcher, poussée trop loin. Elle dégénère bientôt, dit Bossuet, en une faiblesse criminelle qui laisse tout ruiner.

Je l'ai dit souvent : tout supérieur qui ne peut se décider à faire de la peine à quelqu'un est incapable de sa place ; car il fera bientôt de la peine à tout le monde.

Toute faiblesse pour les uns, est ordinairement une injustice envers les autres¹.

Voilà pourquoi il n'y a pas de faiblesse dans un supérieur qui ne soit pernicieuse aux particuliers, à toute la maison et à lui-même ; car un supérieur ne tardera pas à s'apercevoir qu'on ose tout contre lui, dès qu'il se laisse entamer ; et le grand malheur, c'est qu'en osant tout contre lui, on ose tout contre l'ordre.

Et voilà pourquoi définitivement on peut dire que, dans une maison d'Éducation, c'est d'être ennemi des enfants, des parents et des maîtres, que de ne pas savoir leur résister au besoin, puisque l'ordre qu'on défend contre eux est leur premier bien.

1. *Noli fieri iudex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates : ne forte... ponas scandalum in æquitate tua.* (Eccli., VII, 6.)

IV

Je ne l'ignore pas, et je l'avoue, après en avoir fait pendant de longues années l'expérience laborieuse : tout cela est difficile. Être établi pour résister au mal, pour empêcher le mal : ce n'est pas tout : pour porter au bien et le faire faire ; être établi pour repousser avec fermeté tous ceux, quels qu'ils soient, enfants, maîtres ou parents, qui demandent des choses injustes ou dérégées : être avant tout l'homme de la règle, l'homme de la loi, l'homme de la justice et du devoir : en un mot, commander et faire remplir à chacun son devoir, et cela tous les jours, et cela tout le jour ; oui, cela est difficile !

Je ne dirai pas que le devoir ne plaise à personne ; mais le moins que je puisse dire, c'est qu'il ne plaît pas toujours à tout le monde ; et cependant, il faut qu'il soit accompli, et toujours, et par tous, et malgré les répugnances, les dégoûts, les conflits, et dans une maison où on se rencontre, c'est-à-dire, où on se heurte, à toute heure, à toute minute !

Oui, cette fermeté doit être prodigieuse, et il n'y a peut-être pas une œuvre sur la terre qui réclame une telle patience et une telle énergie.

Je suis Évêque, je porte une charge immense, et dont le poids accable ma faiblesse : eh bien ! j'avoue que les dix années que j'ai passées au Petit Séminaire de Paris, avec les plus dignes collaborateurs et les meilleurs enfants du monde, m'ont demandé plus de patience, plus de fermeté, plus d'énergie que jamais n'en exigera même le gouvernement d'un grand diocèse.

Le fait est que l'Éducation est une lutte profonde et en champ clos, je ne dirai pas seulement corps à corps, *hæret pede pes, hæretque viro vir*, mais âme à âme ! et on est quelquefois seul contre tous ! c'est une lutte constante, terrible,

contre tous les mauvais instincts, contre toutes les mauvaises puissances de la nature humaine dépravée, en soi-même et dans les autres ! *Spinas ac tribulos*, dit l'Écriture : la nature humaine, qui est le terrain de l'Éducation, ne donne d'abord presque pas autre chose que des ronces et des épines ; car c'est une terre maudite, *maledicta terra in opere tuo*.

Tout, dans une maison d'Éducation, tend naturellement à la ruine de l'œuvre qui s'y fait : enfants, parents, maîtres et professeurs, tous, plus ou moins, sans s'en rendre compte, et souvent sans le vouloir, conspirent contre le bien qu'il leur importe cependant de procurer avec le plus de perfection possible.

La lutte est donc contre tous au dedans ; elle est aussi contre tous au dehors : je l'ai dit, il faut lutter contre le monde, contre le mauvais esprit d'un siècle énervé : contre l'irréligion, contre l'immoralité publique, qui cherche à pénétrer de toutes parts, sous une forme ou sous une autre, dans les meilleures maisons. Je le répète : c'est une lutte terrible ; je le dirai presque, ce doit être une lutte sanglante. Quiconque n'y met pas ses sueurs, son sang, sa vie, sera vaincu !

Car non-seulement il faut que cette fermeté soit indomptable, mais encore et constamment, douce et calme. On comprend alors pourquoi les cheveux y blanchissent, et la vie s'y use rapidement.

Si j'entrais ici dans tous les détails, je serais infini et j'effrayerais : je me bornerai à en indiquer un seul, un détail de discipline, et le plus simple, le plus facile en apparence : l'*exactitude*. Ce point suffira pour donner à mes lecteurs une idée des profondes et innombrables difficultés de l'Éducation publique.

Dans une maison d'Éducation, il faut être exact : il faut l'*exactitude* de chacun à sa fonction et à son poste ; mais une *exactitude* inviolable, prompte, immédiate, instantanée : au-

trement tout est en péril. Et pourquoi cela, parce qu'une communauté n'attend pas : c'est un torrent qui va toujours. Pour bien entendre ce mot, il faut y avoir réfléchi, et même avoir vu et regardé de près cette masse, ces trois cents enfants rassemblés, cette force irrésistible qui s'avance, et demande sa récréation, sa classe, son dîner. On arrive au réfectoire : si le dîner n'est pas servi, n'y eût-il que deux minutes de retard, c'est une révolution... Un roi peut attendre : des enfants n'attendent pas. — Ils vont en classe ? que le professeur n'arrive qu'une minute après eux, cette minute peut mettre toute sa classe de travers pour huit jours. En un mot, si les digues viennent à manquer quelque part aux efforts incessants du torrent, le débordement est immédiat.

Mais aussi comprend-on la fermeté qu'il faut avoir pour exiger et obtenir de chacun cette exactitude constante, perpétuelle, universelle, absolue ?

Sous ce rapport, ce que les saintes Écritures ont dit d'une armée, peut s'appliquer à une maison d'Éducation : *Acies castrorum ordinata*. Je la définirais volontiers : Un lieu où chacun est à son heure et à son poste. Il n'y a pas ici une faiblesse, une transaction possible ; et il en est de même de tous les autres points ; là où trois cents enfants regardent, appellent, agissent, ont les mêmes droits, les mêmes devoirs, pour parler, se taire, obéir, etc., évidemment rien n'est médiocre, et tout est de rigueur.

Mais croit-on qu'il soit facile d'obtenir de tous et toujours cette exactitude inviolable et instantanée, dans une vaste maison où il y a dans la journée, trente exercices différents, soixante mouvements successifs, une cloche qui sonne toujours à l'heure, et quatre cents personnes qui vont et qui viennent, en sens divers ?

Il y faut, pour cela qui est tout et qui n'est rien, pour cela et pour tout le reste qui est incomparablement plus labo-

rieux et plus difficile, il y faut, surtout dans un supérieur, une fermeté disciplinaire invincible ; autrement tout périt, c'est la mort.

V

C'est la mort : je terminerai ce chapitre en insistant sur ce mot. Oui, sans la fermeté disciplinaire, tout meurt dans une maison d'Education, et c'est une ruine sans remède.

Les saintes Écritures ont dit quelque part que la Discipline, c'est la loi de la vie : *Lex vitæ disciplina*.

La fermeté disciplinaire est surtout la loi essentielle de la vie pour toute grande communauté. Combien d'expériences, les unes glorieuses, les autres pleines d'ignominie et de douleur, l'ont prouvé ! Et comme l'Église l'a bien compris ! Aussi, voyez son action incessante pour maintenir chez elle, fortifier, réformer partout au besoin la discipline, et cela dans tous les détails. La discipline ecclésiastique ne néglige rien, pas même les plus petites observances, et elle fait bien : la faiblesse humaine ne permet ici aucune négligence ; et c'est une chose admirable que de lire, dans les conciles généraux et provinciaux, et dans les constitutions des grands instituts et des ordres religieux les plus célèbres, la multitude des réglemens particuliers et des prévoyances spéciales pour chaque chose. On a pensé à tout, on a tout réglé, tout ordonné. Et il le fallait bien : autrement tout eût péri !

Et encore avec cela, de siècle en siècle, que d'affaiblissements, que de chutes, que de ruines désastreuses !

Où, la fermeté disciplinaire est la loi de la vie, parce qu'elle est le maintien de la règle et du devoir, le maintien de l'ordre ; et que l'ordre, c'est la vie même.

Mais, je le répéterai, pour conclure : si tout cela est vrai partout, et avec les hommes les plus saints, par cela seul qu'ils sont hommes, et que la nature, comme les saints

Livres, crie : *Omnis homo mendax*, combien cela n'est-il pas plus vrai encore avec les enfants dans l'Education ! C'est le plus souvent par la faiblesse, par la mollesse des instituteurs, que l'Education souffre ou périt.

Et ici, j'en ferai l'aveu : il faut le faire.

A la fin du xviii^e siècle, pendant les cinquante dernières années, le clergé et les congrégations religieuses, moins les Jésuites, étaient chargées d'élever la jeunesse française. Les Minimes étaient à Brienne, les Oratoriens à Juilly, les Bénédictins à Pont-Levoy, l'abbé Proyart à Louis-le-Grand, etc., etc. Et il est certain que cette jeunesse, en grande partie, n'a pas été ce qu'elle devait être, à l'heure de notre révolution.

Je ne l'ignore pas : la révolution française a eu bien d'autres causes : mais je ne puis me taire sur celle que je signale ici : pour moi, je demeure convaincu que si l'Education, pendant les cinquante dernières années du xviii^e siècle, avait été ferme et forte, la France eût plus vaillamment résisté au mal, et nous n'aurions pas vu ce que nous avons vu.

Je ne viens point accuser le passé ; mais je dis que l'Education et les instituteurs religieux de la jeunesse n'ont pas été tout ce qu'il fallait. Ils étaient bons, vertueux, instruits, dévoués, si l'on veut ; mais ils ne l'étaient pas assez, à l'encontre du siècle terrible qui marchait contre eux, et contre lequel ils auraient dû savoir marcher plus résolument eux-mêmes. Sans doute, il y avait en eux une certaine résistance au mal, mais trop molle. Il fallait lutter plus fortement ; la routine, la douceur polie, les bonnes manières anciennes ne suffisaient plus ; il fallait y mettre son sang, sa vie ; il fallait se donner une peine extrême ; il fallait mourir à la peine.

Oui, mourir ; il y a des temps où on n'empêche le mal, où on ne fait le bien, qu'en y mettant sa vie. Pour le prêtre, pour le chrétien dévoué, il y a plusieurs sortes de martyres

au XVIII^e siècle, le mal était si grand, que le martyre était à peu près nécessaire ! et 93 l'a bien prouvé !

Et, en ce siècle encore, chez de grandes nations dont je ne veux point prononcer le nom, n'est il pas manifeste qu'il n'y a pas eu, pendant quarante années, un grand seigneur, un gentilhomme, un bourgeois, un homme du peuple, qui n'ait été instruit et élevé par un religieux ou par un prêtre ? Et au jour du péril, après ces quarante années, où ont été les hommes de cœur ?

Pour nous, en France, si, complices de la mollesse du siècle, nous ne profitons pas mieux de la liberté d'enseignement que nous avons conquise, l'histoire et la postérité nous le reprocheront amèrement.

Mais pour cela, ce qu'il nous faut avant tout, c'est une courageuse énergie : à l'heure qu'il est, bien que les temps soient moins mauvais qu'au XVIII^e siècle, l'Éducation doit être encore une lutte, une lutte profonde : contre les passions et les préjugés les plus aveugles ; contre les parents, qui ne veulent plus d'études régulières ; contre les enfants, qui ne veulent plus ni de discipline, ni de travail ; contre tout un siècle lâche, dissipé et cupide, qui veut gagner vite et beaucoup, et ne rien faire.

Voilà les misères, voilà les faiblesses et les violences contre lesquelles il faut lutter, et avec lesquelles il ne faut jamais accepter de capitulation.

Eh bien ! je le dis avec douleur, ou au moins avec inquiétude : je crains qu'on ne capitule avec tout cela, et il y en a des preuves. *Le clergé sait vaincre*, m'écrivait dernièrement un habile professeur, *mais saura-t-il profiter de la victoire ou n'en pas abuser ?* — Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'une victoire dont on n'use pas est une victoire au moins inutile, et qu'une victoire dont on use mal, ou dont on abuse, est une victoire très-dangereuse ; et en tout cas j'affirme que si le clergé est de nouveau vaincu, c'est la fermeté, c'est

l'énergie disciplinaire, et non le savoir qui lui aura manqué.

Entin, je conclus, en disant : Pour moi, je ne veux élever que des enfants dont les parents consentent à ce que je lutte d'abord contre eux-mêmes, s'il le faut, et puis, avec eux, contre le siècle et contre leurs enfants.

Mais, comme je l'ai dit, ce qui rend cette fermeté si difficile, c'est qu'elle doit être une fermeté patiente. Il faut qu'elle ait un caractère de douceur inaltérable : c'est le point particulier que je vais traiter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI

La fermeté et la douceur.

DES PUNITIONS.

I

Il y a une fausse fermeté, dit Bossuet : c'est la dureté, la raideur, l'opiniâtreté, la force du commandement poussée trop loin. C'est un excès fatal ; car d'abord toute vertu cesse où l'excès commence, et les meilleures qualités, comme les meilleures maximes, si elles sont outrées, peuvent tout perdre.

Ne jamais patienter, s'acharner à vouloir être obéi à quelque prix que ce soit, ne savoir jamais attendre ni temporiser, briser tout d'abord, c'est le plus souvent tout compromettre et se briser soi-même.

Disons le mot : c'est être faible ; car ce n'est pas être maître de soi, ce qui est la plus grande de toutes les fai-

blesses. Il n'y a pas de vraie puissance, dit Bossuet, si on n'est premièrement puissant sur soi-même, ni de fermeté profitable, si on n'est premièrement ferme contre ses propres passions.

Donc, dans l'œuvre de l'Education, jamais rien par caprice, rien par humeur, rien par violence et emportement : tout par raison, par conscience, par réflexion, par conseil : telle est la vraie fermeté, telle est aussi dans l'instituteur la source et le fondement de toute autorité. Qui la possède ainsi en soi-même, mérite de l'exercer sur les autres. Qui n'est pas maître dans son propre cœur, au contraire, n'a rien de fort ; car il est faible dans le principe.

Je dirai ici le vrai mot à dire : toute fermeté dont la bonté n'est pas le fond, est une fermeté fausse. Toute autorité, dont le dévouement n'est pas le principe, n'est pas digne de ce grand nom, et dans l'Education surtout, ses effets sont déplorable.

Tout contraindre, tout plier sous le même niveau, traiter toutes les âmes, tous les esprits, tous les caractères de ce jeune peuple, tous les cœurs de la même façon ; ne jamais condescendre, ne jamais s'adapter : ce n'est pas l'autorité, c'est la violence.

C'est le propre de la discipline matérielle.

Aussi qu'obtient-elle ? Le plus souvent elle ne fait que couvrir le mal, et cacher au fond des âmes, dans une plaie profonde, et irrémédiable, le mépris secret de l'autorité, l'irréligion de l'esprit et du cœur, des mœurs corrompues et le dégoût du travail.

C'est l'anéantissement de l'Education.

Quelque exacte et parfaite même qu'on suppose cette discipline, elle n'est jamais qu'un vernis trompeur, pour les yeux qui ne savent ou ne veulent pas regarder au fond.

Mais quand on y regarde sérieusement, on ne tarde pas à découvrir le mal. Je me souviens d'un jour, où j'étais allé

visiter une de nos classes, tenue et comprimée par un professeur d'un caractère très-raide. L'aspect de ces enfants ne me satisfait point. En sortant, je dis au préfet des études, qui m'accompagnait : « Quelle est votre impression ? » C'était un homme d'un coup d'œil prompt et sûr, il me répondit sans hésiter : « La physionomie de cette classe ne vaut rien ; ce
« n'est plus l'esprit de votre Petit Séminaire. Elle se com-
« pose d'élèves ayant des moyens, mais plus contraints
« qu'excités ; la dureté du professeur a éteint leur ardeur.
« On voit qu'ils veulent se donner maintenant de l'indépen-
« dance par la tournure de leur esprit : n'avez-vous pas
« remarqué, pendant que le professeur parlait, que tout en
« se composant un visage soumis par la force de la discipline,
« ils trahissaient par des sourires furtifs quelque chose de
« résigné, mais de non convaincu ? »

C'était juste cela ; nous eûmes bien de la peine à persuader le professeur. Les jeunes professeurs de ce caractère ne se laissent pas persuader facilement.

J'ai entendu dire quelquefois que la discipline scolaire devait être inflexible, comme la discipline militaire.

Je ne suis pas le moins du monde dans cette pensée ; et même à parler franchement, l'expression et la pensée me blessent étrangement. Une institution d'enfants à élever n'est pas un régiment ; un collège n'est pas une caserne ; ni le supérieur d'une maison d'Éducation un colonel. Au régiment, il est possible que la discipline militaire, matérielle et inflexible, suffise. Mais il n'en est pas de même au collège, et la raison de cette différence est simple, quoique très-profonde : au régiment, il n'y a guère charge d'âmes ; dans une maison d'Éducation, il y a charge d'âmes ; il ne faut jamais l'oublier. C'est une œuvre tout intérieure, toute spirituelle, qu'il est question d'accomplir. Voilà pourquoi il y faut nécessairement la discipline morale, c'est-à-dire la fermeté dans la bonté. Cela est souvent très-difficile, je le sais, mais

il le faut. Ah ! sans doute, la discipline matérielle coûte beaucoup moins à ceux qui l'exercent ; on n'y songe guère aux âmes ; on ne se croit même pas obligé de songer beaucoup à la sienne. L'ordre matériel est tout : le corps, à peu près tout ; l'âme, à peu près rien. On peut exercer une telle discipline sans faire grande réflexion, ni sur soi-même ni sur les autres.

Dans de telles maisons, on ne s'occupe ni du bonheur, ni de la vertu des enfants : il suffit qu'ils ne troublent pas, n'importunent, n'embarrassent pas. Il est tout à la fois plus simple et plus commode de s'en tenir là. Mais à quoi aboutit-on ? *A une exacte police*, dit Fénelon ; ce sont des âmes qu'il faudrait élever ; ce sont des corps qu'on mate et qu'on dresse ; mais pour arriver là, et faire d'une maison d'Éducation une caserne bien disciplinée, des instituteurs ne sont pas nécessaires : des sergents de ville suffiraient au besoin.

Cela obtenu, que devient le reste ? Ce qu'il peut ! Or, qu'est-ce que le reste ? C'est simplement le cœur, la conscience, la foi, la vertu, la volonté libre, c'est-à-dire l'homme tout entier : *Hoc est omnis homo*.

II

J'ai dit : *la volonté libre*, et j'ai besoin d'insister sur ce grand mot. Qu'on ne s'y trompe pas en effet : si l'Éducation est une grande œuvre, une œuvre morale de premier ordre, un art sublime, mais aussi un art prodigieusement difficile, c'est à cause du sujet *libre* qu'il s'agit d'élever et de gouverner.

Voilà uniquement pourquoi il y faut là discipline morale, c'est-à-dire une douceur, une bonté, une patience, une condescendance en même temps qu'une fermeté invincible. C'est ce que tous les grands maîtres de l'Éducation ont unanimement proclamé, et c'est sur quoi les partisans de la discipline matérielle n'ont pas réfléchi.

*Il n'est point d'animal plus sujet à se cabrer que l'homme, surtout dans le jeune âge, disait avec raison un ancien philosophe : il n'en est point dont la conduite demande plus d'art, et les fautes même plus de ménagements*¹. Aussi un digne et prudent instituteur préfère toujours, autant qu'il le peut, dans tous les cas, une douce fermeté; « et il ajoute, dit » Fénelon, la patience, la prière, les soins paternels. Ces « remèdes sont moins prompts, il est vrai, mais ils sont d'un « meilleur usage. »

Les jeunes professeurs, comme celui dont je parlais tout à l'heure, ont bien de la peine à se persuader cela. Dès qu'ils trouvent quelque mécompte, quelque résistance dans leurs élèves, ils s'irritent, ils menacent. Et au fait, il est plus facile de s'irriter que de patienter; il est plus court de menacer un enfant que de le persuader; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les supporter en les avertissant avec fermeté et douceur. Mais le but n'est pas atteint. Définitivement, dit encore Fénelon, il faut faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. C'est précisément parce que cet enfant est libre, peut se révolter intérieurement contre vous, et même en ployant sous votre main, vous mépriser et vous haïr; c'est précisément parce que, selon cette autre grande parole de Fénelon, rien ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur, qu'il faut tout faire pour gagner ce cœur, pour conquérir son affection, son estime. Une fermeté douce et sage, constante et très-habile, peut seule en venir à bout. On me permettra de tout dire ici : toutes les fois que je recevais un nouvel enfant au Petit Séminaire de Paris, pendant un mois, sans laisser jamais fléchir la règle pour lui, je n'étais

1. *Nullum animal morosius est; nullum majore arte tractandum, quam homo; nulli magis parcendum...*

du reste occupé qu'à lui faire ma cour, à lui plaire, à le gagner ; et quand une fois j'avais son cœur, je commençais son Education, et alors nous marchions au bien.

Mais laissons mes souvenirs personnels.

Platon disait autrefois : *Le caractère de l'homme de bien doit être mêlé de fermeté et de douceur, de force et de tendresse.* C'est juste ce qu'on doit dire de l'instituteur. En matière d'Education, dit Rollin, la souveraine habileté consiste à savoir allier, par un sage tempérament, la force qui retient et la douceur qui attire. Il faut que d'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur et d'austère, et en émousse la pointe, *hebetat aciem imperii*, comme dit Sénèque ; et que d'un autre côté, sa prudente sévérité fixe et arrête la légèreté d'un âge inconstant, irréfléchi, et absolument incapable de se gouverner par lui-même. C'est cet heureux mélange de douceur et de sévérité qui seul conserve au maître l'autorité, et inspire aux disciples le respect, la soumission, la confiance.

J'ai déjà nommé plusieurs fois *la confiance*, et j'insiste sur ce mot : toutes les fois qu'on traite avec son semblable, je dirai même avec un être quelconque, il faut avant tout lui inspirer confiance. Si on ne l'inspire pas aux enfants, on n'avancera en rien avec eux ; et d'abord, on ne les connaîtra pas : dès qu'ils se défient, ils se cachent.

Le moyen de les connaître, dit Fénelon, c'est de les mettre, avec bonté, dès l'âge *le plus tendre, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations* ; c'est de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner ; c'est de compatir avec affection à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les montrer ; c'est enfin de les observer constamment, *surtout dans le jeu*¹, où ils se laissent voir tels qu'ils sont : seulement il ne faut pas avoir l'air de les suivre de trop près ;

1. *Mores se inter ludendum simplicius delectant.* (QUINTIL., I, 3.)

ils sont naturellement simples et ouverts ; mais dès qu'ils se croient observés, ils se referment, et la gêne les met sur leurs gardes.

Il faut surtout bien ménager les enfants timides : autrement on les rend très-malheureux et faux.

Ma fille, écrivait madame de Sévigné, *menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate!*... C'est elle qui écrivait encore : *Ce qu'il faut considérer surtout dans les jeunes enfants, c'est le bon sens et la droite raison.... c'est à quoi les enfants eux-mêmes sont très-sensibles.*

Sur tout ceci, je dirai volontiers avec Fénelon, que le vrai, le bon instituteur ne se réduit à aucune conduite particulière : c'est précisément parce qu'il a affaire à des êtres libres, très-différents les uns des autres, et quelquefois très-différents d'eux mêmes dans les diverses saillies de leur nature et de leur liberté, qu'il se fait tout à tous, selon la grande et profonde parole de saint Paul. Dans sa fermeté, il n'épargne aucune condescendance pour se proportionner aux diverses âmes qu'il veut corriger : il est doux, il est rigoureux ; il menace, il encourage ; il espère, il craint, il châtie, il console ; il discerne les caractères, les qualités et les défauts ; il fait la part de chaque chose ; il discerne surtout les fautes, leurs diverses natures et origines, les fautes de faiblesse, de légèreté, de malice ; les fautes passagères et celles qui sont dégénérées en habitude ; celles qui demandent tour à tour plus ou moins d'indulgence, celles à qui il faut la rigueur immédiate.

« Chacun, dit Fénelon, doit employer les règles générales
« selon les besoins particuliers. Les hommes, et surtout les
« enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce
« qui est bon aujourd'hui est dangereux demain : une con-
« duite toujours uniforme ne peut être utile.

Quant aux punitions, un sage instituteur ne les emploie presque jamais, même quand la rigueur est nécessaire ; il

préfère de beaucoup aux punitions proprement dites les corrections religieuses, les pénitences morales, les châtimens paternels. Il y a, entre ces différentes formes d'une juste sévérité, des nuances que le digne instituteur distingue avec sagesse : ces nuances importantes sont marquées dans le langage usuel même, et elles ne sauraient échapper à un esprit attentif.

La correction tend directement à l'amélioration du coupable : on corrige pour rendre meilleur.

Le châtiment lui-même est plus moral, plus paternel que la punition proprement dite, même quand il semble plus humiliant et plus sévère. — Les pères châtient leurs enfans; les juges font punir les malfaiteurs. — Un auteur châtie son style et ne le punit pas. — Le châtiment dit surtout une correction profitable à celui qui la reçoit; mais la punition dit avant tout une peine infligée à celui qu'on veut punir¹.

Ainsi je le dirai volontiers en empruntant encore à Fénelon ces paroles : « La punition proprement dite ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La punition révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil : elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. »

Il est bien remarquable que Fénelon, dans son beau *Traité d'Education*, lorsqu'il parle des rigueurs quelquefois néces-

1. C'est, en français, la différence qui existe, dans le latin, entre *castigare* et *punire* : *castigare*, c'est chercher à rendre meilleur. *Castum agere*. — *Punire*, de *pœna*, c'est venger l'infraction de la loi par la peine, sans égard direct à l'amendement du coupable.

Gardin-Dumesnil, dans ses synonymes latins, dit : *Castigare* (*castum agere*), rendre bon, chaste, irréprochable, châtier. *Castigare aliquem*, Cic., *castigare inertiam*, Cic. C'est dans ce sens qu'Horace a dit : *Castigare carmen*, corriger, polir un poëme, le rendre sans défaut. *Punire* (de *pœna*), punir : il se dit d'une punition corporelle. — Dieu nous châtie en père pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas punir en juge pendant toute une éternité. (*Synonymes*, p. 121).

aires, ne se sert presque jamais du mot de *châtiment*, et il veut qu'on y mette des précautions infinies.

« Au reste, dit-il, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer
« sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables,
« il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace ;
« pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il
« est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances
« qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords.... Sur-
« tout qu'il ne paraisse jamais que vous ne demandiez de
« l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en
« sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne
« grâce : qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il a ac-
« ceptée. »

On le voit, par ces touchantes paroles de Fénelon, ce qui fait le caractère propre de la fermeté nécessaire dans l'Éducation, c'est l'intelligence et l'amour : tout doit être accompli avec un esprit et un cœur, je dirai plus, avec une *conscience*, qui soit véritablement *paternelle* et *pastorale* : c'est-à-dire avec un discernement exquis, avec une attention pénétrante, avec un zèle, avec un désir profond d'améliorer, de corriger l'enfant. Voilà ce qui donne et ce qui fait la sage fermeté, sans mollesse et sans rudesse. Voilà ce qui se nomme la discipline morale. Mais il le faut avouer : c'est une perfection qui se rencontre rarement, surtout chez les jeunes maîtres, même pieux : la plupart ne corrigent pas comme on devrait corriger, ils ne prennent pas les enfans comme il faudrait les prendre. Plusieurs ne savent que punir matériellement, ou ne rien faire : tout négliger, ou frapper à tort ou à travers.

En un mot, on n'a pas le sens de la grande action morale, de l'autorité spirituelle et du soin des âmes : serait-ce qu'on n'aime pas les âmes ? Non ; j'aime mieux dire, ce qui d'ailleurs est vrai, que rien n'est plus difficile à garder que la juste mesure entre des qualités contraires.

Tacite dit admirablement : *Il ne faut pas que la bonté diminue l'autorité, ni que la sévérité nuise à l'amour ; mais, ajoute-t-il, rien n'est plus rare qu'une telle perfection : quod est rarissimum* ! Il y faut tendre néanmoins ; car rien n'est plus nécessaire : autrement on perd tout.

IV

Un des points les plus essentiels parmi ceux que nous venons d'indiquer, c'est d'éviter, avec les enfants, tout excès, tout emportement ; c'est de se montrer toujours calme et raisonnable.

En effet, dit Fénelon, il n'y a que la raison qui ait droit de corriger ; vous devez donc, en corrigeant, vous dépouiller de la passion qui trouble toujours la raison. Vous ne corrigez d'ailleurs que pour améliorer, et la passion n'améliore point¹. La colère, qui est elle-même un vice de l'âme et un désordre, peut-elle être un remède bien propre à guérir les vices des autres ? disait Sénèque². *On traite les maladies sans rudesse : or, les vices sont les maladies de l'âme ; elles demandent un traitement doux et un médecin bienveillant* ³.

Les enfants, d'ailleurs, auxquels il faut pardonner tant de choses, sur ce point, ne pardonnent rien à leurs maîtres :
 « Pour peu, dit l'abbé Fleury, qu'il paraisse d'émotion sur
 « le visage du maître ou dans son ton, l'écolier s'en aperçoit
 « aussitôt, et il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir,
 « mais l'ardeur de la passion qui allume ce feu ; et il n'en

1. *Nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas, auctoritatem, aut severitas amorem dimiuit.*

2. *Quum ira delictum animi sit, non oportet peccata corrigere peccando.* (SENEC., de Ira., I, 15.)

3. *Ad coercionem errantium, irato castigatore non est opus. — Inde est quod Socrates sermo ait : Cæderem te, nisi irascerer.* (Ibid.)

4. *Morbis medemur, nec irascimur ; atqui et hic morbus est animi ; moltem medicinam desiderat, ipsumque medentem minime infestum ægro.*

« faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition : *les enfants, tout jeunes qu'ils sont, ont le discernement très-fin pour connaître les passions au visage et à tout l'extérieur.* »

Voilà pourquoi je dirais volontiers avec Cicéron : Il faut que ceux qui gouvernent les autres soient semblables aux lois, qui demeurent impassibles, et châtent uniquement par équité, en vue du bien public et non par colère¹,

Ce qui importe avant tout, c'est que les enfants soient bien convaincus que leurs maîtres agissent toujours par justice : il n'y a rien qu'il faille éviter avec le plus grand soin que de réprimander un enfant injustement, ne fût-ce que d'une parole ou d'un regard. Même quand la réprimande est juste, elle paraît encore dure à supporter, surtout à un âge où les passions sont si fortes et la raison si faible. « C'est une espèce de blessure qui attire toute l'attention de l'âme, dit Fleury, et l'occupe de la douleur qu'elle ressent, ou de l'injustice qu'elle s'imagine recevoir ; de sorte que si l'injustice est réelle, si l'enfant s'aperçoit, lorsqu'il arrive à son maître de se démentir tant soit peu, que ce maître était passionné, ou qu'il n'est pas toujours juste et exactement raisonnable, il ne manquera pas de le haïr ou de le mépriser. »

Aussi n'est-il presque jamais bon de reprendre, de corriger sur le moment. A moins donc que l'ordre n'exige une répression immédiate, retardez-la : vous y gagnerez infailliblement. *Ne reprenez jamais un enfant, disait Fénelon, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre.* Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié ; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour

1. *Optandumque ut ii qui præsent aliis, legem similes sint, quæ ad puniendum æquitate ducuntur, non iracundia.* (Cic., *De Off.*, I, n° 89.)

avouer sa faute, vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit : *observez tous les moments, pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.*

On le voit, d'après ces paroles si simples, mais si belles dans leur simplicité, il ne faut pas négliger, même avec les enfants, ce que Virgile appelait : *faciles aditus, et mollia fandi tempora.*

Fénelon ajoutait cette bien importante recommandation : « Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque « moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire ; car il « faut éviter le chagrin et le découragement que la correc- « tion inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant « un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le « moyen de les lui dire sans l'affliger ; ne lui en dites même « jamais plusieurs à la fois. »

Quintilien donne aussi quelque part aux instituteurs un avis bien important que je veux rappeler ici : il leur défend d'être jamais ni offensants, ni moqueurs : *nec contumeliosi.* Ce qui inspire à plusieurs enfants de l'aversion pour l'étude, dit-il encore, c'est que certains maîtres les réprimandent avec un air chagrin, comme s'ils les avaient pris en haine : *objurgant, quasi oderint.* Il y en a d'autres qui montrent un certain air de satisfaction, un certain plaisir en punissant : rien n'est pire.

Il ne s'agit point de tirer vengeance d'un rival ou d'un ennemi, mais de rendre meilleur un enfant qui vous a été confié. Donc, jamais de reproches hautains, et surtout pas de moqueries odieuses et de lâches plaisanteries : ce serait une bassesse. Jamais non plus d'injures¹ : ce serait vous désho-

1. J'ai honte, dit Rollin, de rapporter ici certains termes injurieux dont on se sert quelquefois à l'égard des écoliers : *cruche, bête, âne, cheval de*

nerer vous-même. Que toutes vos paroles soient toujours dignes, calmes, élevées. Que ce soit toujours le ferme langage de la raison et de l'amitié dans la bouche de la vertu, dit un sage instituteur de la jeunesse.

N'usez même que rarement, dit Cicéron, et quand vous y êtes obligé, d'un ton de voix plus élevé et de paroles plus fortes dans les corrections ; comme les médecins n'emploient certains remèdes qu'à l'extrémité : encore faut-il que ces reproches, quelque forts qu'ils soient, n'aient rien de trop dur, et que l'enfant comprenne que si on lui parle de cette manière, c'est à regret et uniquement pour son bien.

V

De tout ce qui précède, il suit que les punitions sont quelque chose de violent et de peu assorti au grand but de l'Éducation, qui est de faire avancer dans la science et dans la vertu¹.

Mais cependant, me dira-t-on, est-ce que les punitions ne sont pas souvent nécessaires ?

« C'est ici une question très-grave et très-délicate. Les avis sont partagés. Je m'empresse néanmoins d'ajouter qu'il y a une pensée commune à tous les grands maîtres de l'Éducation. Fénelon répond :

« N'ayez recours à la crainte qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. La crainte est comme les

carrosse, etc., et je ne le ferais point, si je ne savais que ces termes se trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Est-ce la raison, est-ce la politesse, est-ce le bon esprit qui dictent un tel langage ? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet ou d'une basse Education qu'on a reçue, ou d'une grossièreté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que la bienséance, ou d'un caractère violent et emporté qui ne peut se contenir ? (*Traité des Études.*)

1. *Timor, non diuturnus magister officii.* (Cic., *Philipp.*, 2, n° 90.)

Imbecillus est pudoris magister timor, qui, si quando paululum aberraverit, statim spe impunitatis exultat.

remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes, ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes. Une âme menée par la crainte est toujours plus faible.... Il faut que la joie et la confiance soient la disposition ordinaire des enfants; autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage : s'ils sont vifs, on les irrite : s'ils sont mous, on les rend stupides. »

Rollin répond : « On n'arrive presque jamais par les punitions au seul vrai but de l'Éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. »

Fleury répond : « surtout il faut bien se garder, dans les premières années, où les impressions qu'ils reçoivent sont très-fortes, de joindre l'idée de la punition à celle d'un livre, en sorte qu'ils ne pensent plus à l'étude qu'avec frayeur. Ils ont peine à en revenir, et il y en a qui n'en reviennent jamais. »

On sait aussi sur ce point l'opinion de Montaigne : « Il faut avoir réglé l'âme des enfants à leur devoir par des raisons, non par nécessité; et par le besoin, non par rudesse. Je ne vois chez vous qu'horreur et cruauté : ostez-moi la violence et la force : il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y accoutumez pas. »

Les païens eux-même, si durs dans l'exercice de l'autorité paternelle, se sont aussi élevés avec force contre l'abus des punitions. « A mon avis, disait l'un d'eux, c'est se tromper bien gravement que de croire l'autorité qui s'établit par la violence, plus ferme et plus stable que celle qui s'appuie sur l'affection ¹. »

« Il y a une chose que je ne puis souffrir, dit Quintilien,

1. *Et errat longe, mea quidem sententia, qui imperium credat gravius esse aut stabilius, vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur.*
(TÉRENCE, *Adelph.*, act., I, sc. 1.)

quoique l'usage l'autorise, et que Chrysippe ne la désapprouve pas : c'est de frapper les enfants : ce châtiment me paraît bas et servile; et il faut convenir qu'à un autre âge ce serait un affront cruel : d'ailleurs un enfant mal né, qui n'est point touché de la réprimande, s'endurcira bientôt aux coups comme les plus vils esclaves. Ajoutez à cela que si un précepteur est assidu auprès de son disciple, et soigneux de lui faire rendre compte de ses études, il ne sera pas obligé d'en venir à cette extrémité. *C'est souvent la négligence du maître qui rend l'écolier punissable* ¹. »

« S'y prit-on jamais de la sorte, disait Sénèque, pour dresser un cheval? est-ce à force de coups qu'on le dompte? ne serait-ce pas un moyen sûr de le rendre ombrageux et rétif? un habile écuyer sait le réduire en le caressant d'une main flatteuse. Pourquoi faut-il que les hommes soient traités plus durement que les bêtes? »

Quelques-uns de mes lecteurs s'étonneront peut-être de me voir insister si longtemps sur ce point. Les punitions corporelles, me diront-ils, sont partout abolies : Dieu merci ! on ne frappe plus les enfants. Pourquoi donc citer tant d'autorités, et nous démontrer si longuement qu'il ne faut pas les frapper ?

Je voudrais partager à cet égard la sécurité de mes lecteurs; mais je ne le puis. La vérité ne me le permet pas, et je suis obligé de dire avec Rollin : il y a aujourd'hui encore bien des maîtres qui croient que, pour élever la jeunesse, la voie la plus courte et la plus sûre est celle des punitions matérielles : je dirai même, et toujours avec Rollin, que les

1. *Cædi discentes, quanquam et receptum sit, et Chrysippus non improbat, minime velim : primum, quia deforme atque servile est et certe, quod convenit si ætatem mutes, injuria ; deinde, quod si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur, is etiam ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durabitur ; postremo quod ne opus erit quidem hac castigatione, si assiduus studiorum exactor ustiterit. Nunc fere negligentia pædagogorum sic emendari videtur. (I, 3.)*

punitions sont la ressource presque unique que connaissent et emploient plusieurs d'entre eux.

Oui : les punitions matérielles, le cachot et la chambre noire, les injures, les coups même, les férules et les soufflets, et les *pensums*, qui, selon moi, ne valent pas mieux, jouent encore leur rôle dans l'Éducation. Il y a encore beaucoup de maîtres qui trouvent commode d'avoir recours à ces moyens violents, plutôt que de s'appliquer sérieusement, comme le veut Quintilien, à bien remplir leur devoir, plutôt que d'employer tous les vrais et grands moyens d'Éducation pour venir à bout de leur tâche.

Et même parmi ceux qui professent une doctrine semblable à la mienne, et qui déclarent hautement qu'il ne faut point infliger de punitions corporelles, et qu'on ne doit jamais frapper les enfants, n'y en a-t-il point à qui il arrive quelquefois de s'oublier eux-mêmes et dans leur emportement, de tirer les oreilles et les cheveux de leurs élèves, de les prendre par le bras, de les secouer avec violence, etc.

Je le demanderai : cela n'arrive-t-il pas quelquefois même dans les maisons d'Éducation chrétienne ? Les *Orbilius*, auquel Horace donne le nom de *Plagosus*, y sont-ils tout à fait inconnus ? Ne s'y rencontre-t-il jamais de maîtres brusques, irritables, violents ? Eh bien ! je le déclare ; frapper un enfant, même quand cela n'arrive qu'en passant, et précisément parce que c'est un accès d'humeur et un emportement, c'est une indignité ! Et puis, chose étrange ! cela devient bientôt une contagion : cela gagne : ce qu'un professeur a fait, un autre trouve simple aussi de le faire. Cela se passe, d'ailleurs, le plus possible à l'insu d'un supérieur, à l'insu d'un préfet de discipline ; il n'en faut pas davantage pour changer en peu de temps tout l'esprit d'une maison ; et quand les maîtres qui se permettent ces lâchetés sont des prêtres, je n'ai pas d'expression pour dire le mépris et l'horreur qu'ils m'inspirent. Quoi ! de ces mêmes mains qui offrent le saint

sacrifice de la messe, et qui distribuent la sainte communion à ces enfants, les frapper!...

Mais comment ne sentent-ils pas que c'est mettre dans l'âme de ces pauvres enfants des sentiments déplorables, que c'est leur faire haïr, quelquefois à jamais, la religion et le sacerdoce! C'est du moins s'exposer à des réponses qui les couvriraient avec justice de confusion et d'ignominie : dans un des Petits Séminaires que j'ai gouvernés, un maître, à l'insu du supérieur, ayant un jour frappé de jeunes enfants, un d'eux lui dit : *Monsieur, j'aimerais mieux être dans un lycée sans religion : on ne me baltrait pas.*

Qu'on me pardonne ces lignes : assurément rien n'est plus rare que de tels excès dans les maisons d'Éducation chrétienne : en vingt ans, je n'en ai fait que deux fois personnellement la triste rencontre. Mais l'ayant rencontré si près de moi, j'ai cru qu'il était de mon devoir de ne pas le taire, afin d'avoir le droit de dire ici toute ma pensée, et à tout le monde.

VI

Il y a une autre manière de frapper ces pauvres enfants qui ne me paraît ni moins grossière, ni moins funeste : c'est de leur donner des *pensums*, et quelquefois de les en accabler. Ce genre de punition est fort connu, et malheureusement trop fréquent. — Il consiste, — je le dirai pour ceux qui l'ignorent, — à copier de force trois, quatre, cinq, dix pages, plus ou moins, d'un auteur quelconque.

C'est dans ce sens qu'on dit : On lui a donné en *pensum* quatre cents vers de Virgile. — Il a eu trois *pensums* cette semaine. — Je tire ces exemples du dictionnaire même de l'Académie, qui a été condamnée à s'occuper du mot et de la chose, tant le *pensum* est encore en usage et en honneur parmi nous!

Et cependant, je le répète : à mes yeux, le *pensum* n'est qu'une des punitions matérielles les plus inutiles et même les plus dangereuses, tant pour le maître que pour l'élève.

Pour le maître, le danger est très-grand, et voici comme je l'entends : la pente est là très-rapide, et l'entraînement inévitable ; un *pensum* est aussi facile, aussi prompt à donner qu'un soufflet. C'est plus facile encore : il n'y a pas même à remuer le bout du doigt, il suffit d'un mot. Au moindre manquement, à la plus petite inattention : *Monsieur, vous me copierez une page de Télémaque : Cent vers de Virgile.* On comprend, soit dit en passant, combien Télémaque et Virgile deviennent par là aimables à cet enfant. « *Mais, Monsieur, je... — Taisez-vous, vous en ferez deux cents!* — *Mais, Monsieur... — Trois cents, quatre cents, cinq cents, mille, et vous ne reviendrez pas en classe que cela ne soit fait.* »

On le voit aisément, il n'y a pas de raison, ni de résistance possible ; la facilité du succès est enivrante, et il y a peu de têtes de professeurs qui y tiennent : on arrive à trois mille vers, à quatre mille... à la folie, sans le vouloir. Puis, la colère, l'enivrement passé, la réflexion vient : on réduit le *pensum*, mais quelle que soit la réduction, il reste toujours là une brutalité, un enfant frappé, et un professeur avili.

Et même quand vous avez été modéré, et n'avez infligé que les quatre cents vers du dictionnaire de l'Académie, à quoi aboutissent ces quatre cents vers ?

L'enfant les *a faits*, comme vous dites ; les a copiés ; est-il devenu plus savant ? plus sage ? plus docile ? y a-t-il même compris quelque chose ? Non, sans doute : vous n'y tenez pas vous-même ; il hait seulement un peu plus l'étude, il aime beaucoup moins son professeur, qu'il n'aimait déjà pas trop. Les livres lui deviennent odieux. Son Virgile et son Télémaque ne sont plus à ses yeux qu'un instrument de peine et

1. *Ferez*, pour *copierez* : c'est la langue du *pensum*.

de honte. Au lieu de les chercher et de les lire avec plaisir, il en détourne les yeux comme si Télémaque et Virgile étaient la cause de la punition qu'il a subie ; il les repousse comme il repousserait les verges dont on se serait servi pour le frapper.

Virgile! — me disait un jour un homme du monde à qui je conseillais d'en lire un admirable morceau, la quatrième églogue, — *Virgile! oh! ne m'en parlez plus: j'en ai fait trop de PENSUMS!*

Et puis, ce *pensum*, qu'il soit fait dans Virgile ou dans Cornélius, il devient la première origine, et comme le premier enchaînement d'une suite de chagrins et de malheurs, tous plus funestes les uns que les autres pour cet enfant.

Et d'abord, pour le faire, il faut trouver le temps, coûte que coûte; ou autrement ne pas revenir en classe. Mais ce temps n'est pas toujours facile à trouver.

Je me souviens d'avoir vu faire un *pensum*, pendant la récréation, dans le coin d'une cour: l'enfant était assis sur une borne, grelottant et écrivant sur ses genoux. C'était au mois de décembre. Sentez-vous le charme, le profit, et même la possibilité d'un tel travail?

Les professeurs sont équitables, il est vrai, et généralement ils n'exigent pas que le *pensum* soit bien fait: on compte les lignes, quatre cents, cinq cents; et cela plus ou moins bien compté, l'enfant rentre en classe.

C'est même grâce à cette indulgence que le *pensum* se fait souvent avec quatre plumes à la fois, attachées l'une au-dessus de l'autre, en sorte qu'on écrit quatre lignes d'un coup, si cela peut s'appeler écrire. Chose singulière! le *pensum* bien fait ne serait pas toujours sans inconvénient pour l'élève. Les professeurs sont tellement accoutumés à ce que le *pensum* soit mal fait, qu'ils ne le reconnaissent pas à d'autres caractères: il faut pour être bien reçu que ce soit à peu près illisible. Je connais un élève consciencieux, qui ayant eu par

hasard un *pensum*, crut qu'il était de son devoir de le faire aussi bien que possible, et l'apporta parfaitement écrit, sur un papier propre et convenable. En recevant cet étrange *pensum* des mains de l'élève, le professeur le déchira. — *Ce n'est pas là un pensum*, lui dit-il, *c'est une page que vous avez détachée d'un de vos cahiers, pour me tromper. Allez faire votre pensum, et ne revenez en classe que quand il sera fait.*

Une des suites du *pensum*, comme je l'ai dit, c'est de suspendre de temps en temps les études de l'enfant et de l'empêcher de revenir en classe ; et on le comprend : pour faire son *pensum*, ses quatre cents, ses mille vers, même avec quatre plumes, et ne pas s'exposer à en avoir le double, le triple, s'il ne l'apporte pas au jour fixé, il faut que l'élève fasse mal, ou ne fasse pas ses autres devoirs, qu'il ne sache pas ses leçons, ou qu'il perde toutes ses récréations : c'est une complication inextricable. Il aime mieux ne pas revenir en classe pendant deux ou trois jours.

Mais la classe manquée n'aide pas à faire de progrès et à éviter les *pensums* à l'avenir. Poussés à bout, ne sachant où donner de la tête ce qui paraît le mieux pour plusieurs, c'est de laisser là le collège, et ceux qui l'habitent, et les cahiers, et les livres, et les auteurs les plus vantés, dont les beautés après tout importent peu à ceux qui n'y ont trouvé que *pensums* et supplices.

Mais, me dira-t-on, si tout cela est odieux, si le régime des *pensums* et des punitions corporelles n'est pas possible, il n'est pas moins vrai que les enfants sont des enfants, et qu'il se rencontre quelquefois des natures bien légères, bien ingrates, perverses même, avec lesquelles il est très-difficile de n'employer que des moyens de douceur. Comment vous y prendrez-vous avec de tels enfants ?

C'est ce que nous examinerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

Un système pénitentiaire.

I

Quel que soit l'ascendant d'une autorité tempérée de douceur et de fermeté, quelle que soit l'influence du zèle, des vertus et de l'habileté des maîtres, la direction régulière d'une maison d'Education sera souvent et inévitablement troublée par de plus ou moins fâcheuses déviations. Sans doute, cette même autorité, également forte et persuasive, aidera puissamment à redresser ces travers; mais, pour le faire avec une efficacité décisive, il faudra qu'elle ait recours souvent à la répression, à la correction, et quelquefois à la réparation ou même à l'expiation du désordre; c'est ce que nous avons déjà expressément reconnu.

Des fautes se commettent, et parfois des fautes graves: il faut évidemment les *réprimer*, et cela sans faiblesse comme sans retard. La *répression*, c'est à-dire le combat direct, immédiat, livré à ce qui vient positivement troubler l'ordre, est indispensable.

Ce n'est pas tout: des défauts, souvent grossiers, se déclarent; il faut les *corriger*. La *correction*, nous l'avons vu, va plus loin que la répression. Elle rectifie, elle améliore au fond: elle remet dans le bien, elle ramène dans la voie droite celui qui s'en est écarté. Sa nécessité est encore évidente.

Mais la *répression*, la *correction* elle-même ne suffisent pas toujours; il y faut souvent ajouter la *réparation*: l'ordre

est quelquefois violé de telle manière, que ce n'est pas assez de redresser le coupable et de réprimer ses écarts, il faut exiger de lui l'exercice contraire d'une vertu positive, qui répare le mal, qui efface par une bonne action la honte et le désordre d'une action mauvaise, qui rétablisse, en un mot, chaque chose en son état régulier, normal.

Enfin, lorsque le désordre a été un mauvais exemple, un scandale, il faut qu'il soit réparé publiquement et avec un certain éclat : c'est ce que j'entends par *expiation*. L'*expiation* est quelque chose de plus que la *réparation* : c'est une *réparation* solennelle, un grand exemple : la loi violée et la conscience publique l'exigent également. Elle satisfait à tout, elle efface tout : elle réprime, elle corrige, elle relève, elle édifie.

On comprend que, si l'expiation publique doit être rare, elle peut aussi devenir nécessaire, en particulier dans le cas de certaines fautes graves qui entraînent l'exclusion, et auxquelles, par miséricorde; on n'applique point cette peine extrême, lorsque le coupable promet un amendement immédiat, et demande lui-même la plus solennelle expiation.

Quoi qu'il en soit, la *répression*, la *correction*, la *réparation*, l'*expiation* ne peuvent pas être exclues de l'Education. Elles y sont absolument nécessaires : c'est en elles que se trouvent tout le nerf de la fermeté et l'énergie de la discipline.

II

Mais j'ajoute que, dans une maison d'Education chrétienne, elles suffisent à la plus grave autorité; et qu'admisses sous ces noms honorables, qui ne présentent rien que de moral et de digne, elles dispensent d'y admettre les *punitions* matérielles proprement dites. Lorsqu'il s'agit de l'Education des âmes, la punition est un nom toujours fâcheux, parce

que, réduit à son sens propre, il ne signifie, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, qu'une souffrance, une peine, ayant sans doute un juste motif et une fin convenable, mais n'y arrivant que par un châtement corporel infligé au coupable, où ne paraît pas toujours assez le but moral, le but élevé de l'Education, tel qu'on doit ici se le proposer.

Nous croyons possible un système pénitentiaire, d'où soient exclues les punitions matérielles proprement dites : un système qui atteigne mieux la fin essentielle du châtement, c'est-à-dire l'amendement du coupable, et prévienne les inconvénients que la punition matérielle a presque toujours, soit pour la santé, soit pour la franchise et la noblesse du caractère : un système dans lequel ce que certaines réparations éclatantes pourraient avoir d'inévitablement matériel, soit tellement mis au service de l'Education intérieure de l'enfant, que l'expiation apparaisse toujours comme la pensée dominante ; et que la peine corporelle, s'il y en a une, non-seulement ne soit pas le moyen qu'on se propose pour corriger, mais ne se rencontre là que comme l'accessoire inévitable d'un remède purement moral : un système où, par exemple, le silence, la promenade solitaire, le jeu séparé, la réprimande sévère, l'humiliation, l'abstinence, soient les correctifs naturels de la dissipation, de la paresse, de l'insociabilité, de l'orgueil, de la gourmandise, et de chacun des défauts qui ont troublé l'ordre et donné le scandale : un système, dans lequel l'avertissement public ne soit que la dénonciation, requise par l'intérêt commun, d'un mal contagieux tendant à altérer la bonne et saine constitution de la communauté : un système enfin, où l'expiation solennelle ne soit qu'une satisfaction légitimement due à la maison et à son chef, qui laisse fléchir sa justice par miséricorde, et veut bien ne pas retrancher et expulser un membre coupable, mais repentant, et toutefois ne peut se passer d'une réparation nécessaire à l'honneur même de la communauté.

Un tel système est-il praticable ?

Et d'abord, est-on fondé, en l'admettant, à faire disparaître le nom de *punition* ?

Oùi, assurément, dans le sens matériel que nous avons marqué, et qu'implique son acception commune. Dès qu'on se propose uniquement d'atteindre la fin morale du châtimeut, — c'est-à-dire la *répression*, la *correction*, la *réparation* ou l'*expiation* du mal, — et qu'on atteint cette fin non plus par les moyens ordinaires de la punition proprement dite, — moyens tout matériels, tels que *coups*, *férules*, *fouet*, *pensum*, *piquet*, *retenue*, *prison*, — mais par des châtimeuts d'un ordre tout moral, tels que le *silence*, la *solitude*, la *réflexion*, l'*abstinence*, l'*avertissement public*, la *réprimande*, l'*humiliation religieuse*; on peut évidemment, sans faire violence au langage, établir, et proclamer comme loi dans une maison, qu'il n'y a point de punitions proprement dites; et il est évident de plus qu'une telle déclaration a une grande importance; car, ce principe posé et bien expliqué, les enfants comprennent tout d'abord qu'on s'adresse avant tout à leur intelligence, à leur conscience et à leur cœur: ils se sentent à la fois moins contraints et plus obligés à bien faire, sous une direction noble et paternelle. Et dans une telle maison, il arrive que non-seulement il n'y a presque jamais aucune punition matérielle; mais les fautes, même celles qui demandent une répression sérieuse et une expiation publique, y deviennent très-rares: j'ai passé dix années au Petit Séminaire de Paris, sans autre moyen de correction ordinaire que les *notes*, de chaque samedi, et l'avertissement à la *lecture spirituelle*.

Toutefois, il le faut bien entendre: lorsque je flétrissais avec énergie, tout à l'heure, la punition corporelle infligée violemment de la main du maître lui-même, par suite de son emportement personnel, je ne prétendais pas flétrir du même coup les peines disciplinaires infligées au corps en vertu de la loi, comme elles l'étaient dans l'ancienne Univer-

sité et dans nos meilleurs établissements religieux, jusqu'à la fin du dernier siècle, et comme elles le sont encore en Angleterre, et chez d'autres grandes nations¹. Je me croirais fort téméraire si je venais ainsi, au nom de nos répugnances présentes, condamner le passé, et flétrir les graves motifs pour lesquels on a conservé si longtemps chez nous, et on conserve encore chez nos voisins un tel système dans l'Éducation de la jeunesse.

Sans rechercher même ce qui a pu donner un empire aussi étendu et d'aussi longue durée aux châtimens corporels, je dis simplement ici, dans la pratique actuelle, ce que je crois préférable. Mon expérience m'a donc convaincu que pour la plupart des fautes qui se commettent, et pour la plupart aussi des défauts qu'il importe de réformer dans le cours de l'Éducation, les moyens moraux, avec de jeunes Français, suffisent presque toujours parfaitement à l'amendement des coupables, et à l'expiation même des infractions les plus graves: et quant à moi, s'il se rencontrait quelques rares enfants, avec lesquels ces moyens moraux fussent insuffisants, je ne me chargeais point de leur Education, et je m'en séparais après quelques mois d'épreuves et de soins assidus, conservant intact l'honneur de notre maison, la délicatesse et la conscience élevée de ma jeune et nombreuse famille, et me disant avec Quintilien et avec Sénèque :
 « L'enfant mal né, que nos soins paternels ne touchent pas,
 « s'endurcira bien vite aux punitions et aux coups². Et
 « d'ailleurs, est-ce en frappant ses disciples, ou en em-
 « ployant pour les instruire la voie des remontrances, la

1. Il y a évidemment une grande différence à mettre entre les injures et les soufflets, triste témoignage de l'emportement du maître, et un système de punition régulièrement établi et appliqué, et en vertu de la loi, par des maîtres qui gardent toute la gravité et la dignité de leur caractère.

2. *Si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur, is etiam ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durabitur.*

« conscience et l'honneur, qu'on se montre plus digne de
« les élever¹ ? »

III

Entrons dans le détail. — Les fautes et les défauts des enfants se rapportent à cinq espèces principales :

1° Fautes contre ce qui se nomme la *bonne Education* : comme la malpropreté, les manières inconvenantes, l'impolitesse, la grossièreté, la gourmandise ; — 2° fautes contre la *subordination et le respect* : comme la simple désobéissance aux prescriptions reçues, les mauvaises réponses, la résistance aux avis donnés, ou même le mépris avoué des bons conseils ; — 3° fautes de *paresse* : leçons mal sues, devoirs omis ou mal faits ; — 4° fautes de *dissipation* : bavardage, infractions de la règle ; — 5° *défauts* connus et haïs du public : l'insolence, les injures, etc.

Eh bien ! je dis que toutes ces fautes, de quelque nature et gravité qu'elles soient, et selon qu'elles devront être *réprimées, corrigées, réparées* ou *expiées*, trouveront une répression, une correction, une réparation, ou même une expiation suffisante, dans les moyens et châtimens moraux.

Mais il faut examiner cela de près dans la pratique, et pour le mieux faire, j'ai besoin d'introduire le lecteur dans une maison d'Éducation, et de lui faire voir de près comment les choses peuvent et doivent s'y passer, conformément au système pénitentiaire que j'expose.

Avant tout, je suppose qu'il y a une règle dans cette maison, et que les enfants la connaissent ; je suppose par conséquent qu'on la promulgue solennellement et qu'on l'ex-

1. *Uter præceptor liberalibus studiis dignior, qui excarnificabit discipulos, si memoria illis non constiterit, aut si parum agilis in legendo oculus hæserit : an qui monitionibus et verecundia emendare ac docere malit?* (SENEC., de Clem., I, 16.)

plique avec soin chaque année. Dès le premier jour de la rentrée, le supérieur de la maison, en présence de tous les directeurs, de tous les professeurs et de tous les élèves, lit et commente le règlement général et tous les règlements particuliers de religion, d'études, de discipline; donne les graves motifs de chaque prescription, de chaque défense; et si sa parole est ce qu'elle doit être, il n'achèvera pas cette solennelle lecture sans avoir inspiré à chacun une haute estime pour cette règle, un profond respect pour l'autorité qui la proclame, et l'amour même des devoirs qu'elle impose; ou au moins une bonne volonté sincère pour les accomplir.

Au Petit Séminaire de Paris, je lisais le règlement et je l'expliquais pendant tout le premier mois, chaque jour une demi-heure; et au commencement du carême, j'y revenais encore, et je reprenais pendant quinze jours l'explication des points principaux.

Qu'on veuille ne pas s'étonner de ceci : c'est du bon sens; c'est de la justice : peut-on demander à ces enfants l'observation fidèle, consciencieuse, constante de la règle, si on ne la leur a pas fait connaître, estimer, respecter, si on ne leur en a pas dit et fait entendre les graves motifs? « Je n'ai
« connu les diverses règles de mon lycée, me disait derniè-
« rement un de mes amis, que par les diverses punitions
« dont j'étais accablé. » Triste façon assurément de promulguer la loi et de la rendre respectable!

Pour moi, je m'y prenais autrement : je commençais donc par mettre, autant que je le pouvais, le respect et l'amour, avec la haute raison de la loi, au fond des âmes : et par là je fondais au milieu de nos enfants le règne de la discipline morale, et rendais inutile le déploiement de la force et de la discipline matérielle.

Ceci supposé avant tout, je pose maintenant en principe deux autres points très-importants, et tous deux encore puisés dans le simple bon sens :



Le premier, que j'ai indiqué déjà au cinquième chapitre, c'est que toute faute, même celles d'inadvertance ou d'ignorance, même celles dont le temps et l'âge corrigeront infailliblement, les fautes les plus pardonnables en un mot, ne doivent jamais être pardonnées sans que le principe de raison, de vertu ou de règlement, qui les condamne, ait été rappelé et soit maintenu.

C'est ici un point capital : je dirai presque que c'est toute la discipline morale, toute l'Éducation des consciences. Jamais on ne poussera trop loin le zèle sous ce rapport ; et comme je désire être parfaitement compris, je m'explique aussi clairement que possible, et je répète que rien ne doit être *passé* à un enfant, pas une faute, pas un mot, pas un geste, pas un regard répréhensible, sans qu'il soit au moins averti, éclairé, instruit ; repris enfin avec douceur, ou réprimandé fortement, suivant les cas.

Toute négligence à cet égard entraîne avec elle les plus funestes conséquences : c'est, dans un degré plus ou moins sérieux, de la part du maître, l'abandon, la trahison de la règle, du devoir, de l'ordre moral : pour l'enfant, c'est la dépravation de sa jeune âme, l'obscurcissement du vrai et du bien dans sa conscience encore peu éclairée : c'est le renversement de la loi ; c'est le bien et le mal auquel on se montre indifférent, et qu'on apprend par là même à l'enfant à ne pas discerner, et à traiter avec indifférence.

Le second point, c'est qu'il n'y a pas de discipline morale dans une maison sans le concours de tous ceux qui, à un titre quelconque, prennent part à l'enseignement et à la direction de la maison. Autrement la règle n'aura qu'un ou deux représentants officiels, loin desquels on se croira tout permis. Ce ne sera plus qu'une police, et encore très-insuffisante, et plus ou moins mal faite par deux ou trois fonctionnaires odieux ; mais livrée, bon gré, mal gré, au mépris par tout le reste du corps enseignant. Ce sera encore un dé-

plorable renversement de la conscience ! comme si la règle n'était pas toujours la règle, comme si le mal n'était pas toujours le mal, comme si une faute n'était répréhensible qu'en présence de tel maître, et cessait de l'être en présence de tel autre ! La règle, s'il m'est permis d'exprimer ainsi toute ma pensée, la règle ne peut être présente en tout temps et en tout lieu, tout voir, tout entendre, tout réprimer, tout gouverner, en un mot, tout maintenir, ou faire tout rentrer dans l'ordre, que par le concours, la vigilance et l'action de tous ceux qui doivent être comme la règle vivante ; et leur présence seule suffit à le rappeler partout et toujours, et à en imprimer le respect. La loi est personnifiée en eux, et la conscience publique aussi : sans eux, la loi ne sera plus qu'une lettre morte, ou du moins n'aura qu'une efficacité incomplète, selon le zèle de quelques particuliers, que ce zèle même ne tardera pas à rendre insupportables.

C'est donc, dans une maison d'Education digne de ce nom, c'est un principe fondamental que tout préfet, professeur, président d'étude ou de récréation, en dehors même de l'exercice de ses fonctions, aussi bien que lorsqu'il les exerce officiellement, ne laisse jamais commettre en sa présence une faute, QU'ELLE QU'ELLE SOIT, sans la reprendre, au moins par la parole. Le silence ne peut être gardé que lorsqu'un regard est un avertissement suffisant pour une faute très-légère, ou bien lorsque le silence lui-même est un reproche plus sérieux, et l'avant-coureur d'une répression plus grave.

Tout cela, me dira-t-on, est excellent sans doute, et sera évidemment d'une efficacité très-puissante pour maintenir l'ordre et le respect de la règle ; mais tout cela suppose des maîtres bien attentifs à leur devoir. — C'est vrai, je le reconnais ; mais j'avoue en même temps qu'il ne m'est pas venu dans la pensée de chercher un système pour des maîtres inattentifs, sans conscience ou sans intelligence.

IV

Ces deux points bien importants établis, la règle d'ailleurs bien promulguée et bien connue, j'arrive maintenant à l'application détaillée : je suppose que tous les maîtres sont sur pied, à leur poste et à leur devoir, et voici quelle sera leur action disciplinaire dans cette maison ; et les divers genres de répression, de correction, de réparation ou même d'expiation, qu'ils auront à opposer aux diverses fautes envisagées dans leurs divers degrés de gravité, et aussi selon que ces fautes seront habituelles, fréquentes, ou seulement échappées à la faiblesse.

On verra que dans ce système les maîtres intelligents et appliqués sont loin d'être désarmés.

Qu'on ne s'étonne pas des détails dans lesquels je vais entrer : ici les détails sont tout. Il n'est pas question d'être éloquent, mais utile.

4° FAUTES SIMPLEMENT A RÉPRIMER :

Ce sont les plus légères, mais aussi les plus nombreuses, et par conséquent les plus nécessaires à surveiller de près ; ainsi :

Toutes les petites fautes passagères CONTRE LA PONCTUALITÉ : Ne pas se lever au premier signal ; ne pas se mettre en rang au premier coup de cloche ; arriver tard dans la salle d'exercices, dans la salle d'étude, en classe, etc.

CONTRE LE BON ORDRE : Ne pas bien garder son rang en marchant ; pousser son voisin avec affectation ; entrer ou sortir précipitamment, secouer un banc avec bruit mais sans malice ; quitter sa place sans permission, jouer en récréation d'une manière gênante pour les autres ; écrire son nom ou celui de ses condisciples sur les murs, couper les tables en classe, etc.

CONTRE L'OBSERVATION DU SILENCE : Causer accidentellement

dans un passage ; même en classe, à l'étude, même à la salle d'exercices ; prendre la parole en classe sans autorisation ; rire d'une manière affectée, etc.

CONTRE LE BON EMPLOI DU TEMPS : Faire à l'étude une lecture étrangère, faire un travail étranger au devoir, ne rien faire, etc.

CONTRE LA SUBORDINATION : Obéir, mais de mauvaise grâce, etc.

CONTRE LA TEMPÉRANCE : Manger accidentellement quelques friandises apportées du parloir, etc.

Toutes ces fautes, quand elles ne dégèrent point en habitude, et ne sont point renouvelées plusieurs fois de suite, n'ont guère besoin pour être réprimées que de l'*avis immédiat* ou de la réprimande précise de MM. les préfets, professeurs ou présidents, sous les yeux desquels elles ont été commises.

Le zèle et la sagesse de ces Messieurs leur suggéreront, selon l'occurrence, quels devront être ces avis ; s'ils doivent rappeler au devoir par quelques mots graves et sévères, ou bien indulgents et paternels, ou même par un regard, etc.

Cette répression morale, la plus importante de toutes, est celle à laquelle on manque le plus, parce qu'il y faut du zèle, du caractère, de la suite, de la tenue, et que ces qualités sont rares ; mais, je le répète, rien n'est plus nécessaire ; tout l'ordre, toute la fermeté de l'Education disciplinaire est là ; c'est le seul moyen de soutenir la règle, d'éclairer et d'affermir les consciences, de prévenir les mauvaises habitudes, les fautes graves, les fautes énormes, les renvois, etc., etc.

Principiis obsta : sero medicina paretur

Cum mala per longas invaluere moras.

J'ai tout à l'heure parlé du regard : je dois dire que parmi les moyens de répression morale, un des plus puissants, c'est en effet le regard mécontent, sévère, attristé du maître,

du supérieur : regard qui, en restant inflexiblement le même pendant un certain temps, fait sentir à l'enfant, quand il a du cœur, qu'il est en état de disgrâce, et le provoque au repentir et à l'amendement.

Toutes les fautes légères qui n'auront point dégénéré en habitude, mais qui se seront renouvelées assez fréquemment dans un jour, ou dans une semaine, devront, outre l'*avis immédiat*, qui relèvera chacune d'elles en son temps, être réprimées par ces Messieurs au moyen d'un avis plus développé, plus sérieux, donné en particulier ou en public, et surtout au moyen des *notes hebdomadaires et mensuelles*, qui sont lues solennellement devant toute la communauté. Ces notes, si elles sont bien faites et bien proclamées, sont le plus puissant moyen de répression dans une maison d'Education comme celle dont il s'agit ici. J'en parlerai quelque jour avec tout le détail nécessaire.

2^o FAUTES A CORRIGER.

La *correction*, nous l'avons dit, va plus loin que la *répression* : elle est nécessaire, quand la faute devient plus grave, ou habituelle, parce que la faute suppose alors un vice intérieur qu'on doit guérir : sans doute il faut dans ce cas réprimer au dehors, mais aussi corriger au dedans.

Toutes les fautes ci-dessus désignées, quand elles sont *habituelles*, et même lorsque, sans être encore passées en habitude, elles sont un cas de récidive, suivant presque immédiatement l'avis donné, doivent être considérées comme ayant une certaine gravité : alors il n'y a plus seulement faute, il y a défaut.

De plus, les fautes contre la ponctualité, le bon ordre, le silence, la subordination, peuvent prendre facilement un caractère grave. J'en donnerai quelques exemples.

Fautes et INTEMPÉRANCE DE PAROLE : Causer fréquemment et

longtemps ; — se permettre des observations déplacées : dire des injures à ses condisciples, des mensonges, etc.

Fautes contre la SUBORDINATION : Murmurer en obéissant ; bouder ; s'impatiser ; répondre de mauvaise humeur, etc.

Fautes contre l'APPLICATION : Manquer aux devoirs donnés ; s'abandonner à la paresse pendant un certain laps de temps, qui soit capable de nuire aux études.

Fautes contre la SOBRIÉTÉ : Acheter des friandises ; s'approprier au réfectoire quelque chose de la portion de son voisin, ou même ce que les domestiques n'auraient point encore desservi ; faire habitude de manger hors du réfectoire, etc.

Toutes ces fautes doivent être immédiatement réprimées et de plus corrigées par les châtimens moraux dont nous avons parlé. Je dis *immédiatement réprimées*, afin que la répression ne perde point de son efficacité par un trop long retard. Mais elles doivent aussi être corrigées sérieusement, et avec suite : c'est tout à fait nécessaire.

Je prends pour exemple : la DISSIPATION, le MENSONGE, les INJURES. — Pour réprimer et corriger ces trois genres de fautes, le SILENCE est un admirable moyen, d'une moralité profonde, et très-efficaces auprès des enfans : le silence est en effet l'exercice d'une vertu, d'une réserve, d'une retenue, d'une direction, directement opposé à une intempérance de langue qui jette en dehors des justes limites.

La *dissipation* précipitait dans le bavardage et la divagation d'esprit : le silence ramène la réflexion, et le plus jeune enfant même, en apprenant à se taire, apprend à tenir dans l'occasion un langage plus posé et plus convenable.

Le *mensonge* est un abus de la parole : les enfans s'y laissent aller le plus souvent par légèreté, par vanité, ou par une fausse crainte des suites de la vérité, — car je ne parle pas ici du mensonge hypocrite et longtemps prémédité. — Eh bien ! le silence rend au jugement plus de solidité, fait disparaître des craintes chimériques, et dispose à com-

prendre qu'une parole franche et un aveu sincère sont toujours au demeurant ce qu'il y a de mieux.

Les injures enfin ne sont aussi qu'un abus odieux du langage, et le fruit ordinaire de l'irritation : le silence ramène le calme de l'âme, et dès que l'âme est tranquille, on aperçoit aisément l'indignité des paroles que l'on a prononcées.

Comme à ces divers genres de fautes, il se mêle souvent quelque jactance ou même de l'orgueil, faire mettre quelques moments à genoux en classe ou à l'étude est, selon l'âge et les dispositions de l'enfant, une humiliation quelquefois très-utile, qui rentre dans les moyens de répression morale, mais dont l'emploi exige beaucoup de prudence et de gravité.

Dans tous ces exemples, il est facile de voir que le but est suffisamment atteint, et que la punition proprement dite, un *pensum*, par exemple, n'ajouterait rien à l'efficacité de la répression, et entraînerait d'ailleurs les inconvénients déjà signalés et d'autres encore. Il n'est personne qui n'avoue que le silence est au moins aussi efficace pour réprimer le mensonge ou la dissipation, que la copie mille fois répétée du verbe *garrir* ou du verbe *mentir*.

Ainsi encore, tel enfant fait mal habituellement ses devoirs de classe : les notes du samedi, les réprimandes ne l'ont pas corrigé. On choisit chaque semaine ses deux plus mauvais devoirs, et on les lui fait refaire sans préjudice des devoirs ordinaires; et cela aux dépens de certaines lectures permises et plus attrayantes, au prix même de certaines heures d'étude libre, les jours de congé, et le dimanche : et même, dans un cas extrême, aux dépens d'une certaine partie de son congé. Je dis : dans un cas extrême : car ce doit être rare, même pour les petits enfants.

Mais, qu'on le remarque bien, ce n'est pas ici un *pensum* dans le sens matériel et en quelque sorte brutal attribué à ce mot : c'est son devoir même que refait l'enfant : on peut

lui dire et lui faire comprendre qu'un devoir donné par un professeur est, comme le nom même l'indique, une dette imposée à chacun des élèves par l'ordre établi ; qu'en excepter tel élève, sur le seul motif de sa paresse, ce serait troubler l'ordre des études, et commettre même une injustice envers le reste des disciples, sans compter le mal réel qu'on ferait au paresseux lui-même.

Ce devoir à refaire suppose, il est vrai, chez l'enfant de la bonne volonté ; mais ici la bonne volonté est possible : avec les *pensums*, elle ne l'est pas. Ici l'enfant travaille à se corriger, à mieux faire : il y peut même facilement réussir, et se réhabiliter ainsi aux yeux de son professeur et de ses condisciples, tandis que le *pensum* ne réhabilite rien, et n'est jamais qu'une peine et une honte.

On peut encore imposer aux paresseux, comme aux gourmands, l'*abstinence* : c'est très-efficace. La pénitence du pain sec imposée aux paresseux, quoiqu'elle ne semble s'adresser qu'au corps, peut néanmoins être considérée comme une correction morale. *Celui qui ne travaille pas*, dit quelque part l'Écriture sainte, *ne doit pas manger*. J'ai vu un jour un enfant pieux, mais très-mou au travail, si frappé de cette parole, qu'elle le décida à changer de conduite, et à se soumettre d'abord de très-bonne grâce, en esprit de religion, à la pénitence que je lui imposais. Ce principe est conforme, en effet, à la condition essentielle de l'homme, auquel Dieu n'a promis le pain qu'au prix de ses sueurs : cela est très-bon à rappeler au paresseux riche comme au paresseux pauvre, quand on le prive justement de ce qu'il ne sait pas gagner, et que d'ailleurs on lui accorde par miséricorde le soutien nécessaire de la vie et de la santé : ce n'est point là simplement punir, mais corriger.

La pénitence, qui sert de correction à la faute commise, et de frein à la tentation d'en commettre une nouvelle, est une mortification de l'ordre moral le plus élevé ; telles sont,

outre l'*abstinence*, le silence, la solitude, l'humiliation.

Le maître qui inflige de telles pénitences conserve, en les infligeant, toute sa dignité, ce qui ne serait pas, s'il châtiât lui-même l'élève matériellement, et portait sur un enfant la main pour le frapper. L'humiliation, d'ailleurs, publique ou privée, qui se trouve dans de telles pénitences imposées au coupable, est une garantie suffisante contre les fautes à venir; et cette simple correction morale a l'immense avantage de ne point produire l'avilissement du caractère de l'élève, qui est presque toujours le résultat des coups; de ne point forcer l'écolier de consacrer à un *pensum* inutile et odieux un temps jugé nécessaire à la composition d'un devoir soigné, ou enfin de ne point le priver, comme la retenue, d'une récréation utile et peut-être indispensable à sa santé.

3° FAUTES A RÉPARER.

Mais l'ordre est quelquefois troublé de telle manière, qu'il ne suffit pas de redresser ou de réprimer, il faut réparer. Les injures dont nous avons parlé plus haut, reviennent encore ici comme exemple : supposons qu'il s'y joigne de plus une menace et même une voie de fait. Les unes et les autres ont causé un véritable tort à l'honneur, à la dignité de celui qui les a reçues : il faut donc réparer ce tort. On demande d'abord à l'orgueil une satisfaction nécessaire, et le coupable va faire d'humbles excuses, des excuses proportionnées à l'outrage.

De plus, en se livrant à la colère, on s'est rendu indigne de la société au milieu de laquelle on vit : le silence, la solitude sont donc des réparations, et tout à la fois des précautions, que non-seulement l'on se doit à soi-même, mais que l'on doit aux autres. J'ajoute que ce sont des réparations suffisantes, même pour les fautes graves en ce genre : les *pensums* ou la prison sont les seules peines qu'on pourrait y joindre; or, les *pensums* ou la prison imposés, après que des excuses ont été faites, après que le silence et la solitude ont

été acceptés, ne seraient plus aux yeux du coupable qu'un supplice à subir pour une faute qui a été moralement réparée. Une telle pensée n'est propre à inspirer aucun bon sentiment, et l'on sait quels sont les résultats les plus ordinaires de la discipline des cachots et des *pensums*, pratiquée dans l'Education.

Pour moi, j'ai corrigé de leurs emportements et de leur colère les enfants les plus violents, en leur disant : *Mon enfant, vous ne savez pas jouer avec vos condisciples sans vous fâcher avec eux : vous jouerez seul, soit à la balle, soit au cerceau, soit aux billes.* Je n'avais pas même toujours besoin de les mettre au silence et à la promenade solitaire ; le jeu à l'écart suffisait. Au bout d'un, de deux ou trois jours au plus, pendant lesquels le pauvre enfant avait tout à la fois la tristesse et la honte de jouer seul au milieu de ses condisciples joyeux, il était à bout ; il ne tardait même pas à leur faire compassion, et ordinairement, avant la fin du premier jour, celui qui avait été injurié ou frappé, venait demander et obtenait la grâce du coupable ; et une bonne partie de balle ou de cerceau faite ensemble scellait à jamais la réconciliation. Il n'y avait plus alors à craindre qu'une amitié trop vive.

Le plus souvent, la gourmandise n'exige aussi qu'une réparation. — La gourmandise, c'est l'absorption prématurée, passionnée, de ce qui était destiné à satisfaire aux besoins raisonnables, à l'heure du repas. Donner au gourmand, en outre de ce qu'il a ainsi consommé, la ration ordinaire, devenue inutile à ses besoins, ce serait un tort fait au bon ordre. Il faut donc tenir compte de ce qu'il a pris de la sorte prématurément, et lui retrancher, par exemple, sa portion de dessert, si ce sont des friandises qui l'ont fait succomber ; ou même le réduire au pain sec pendant quelque temps, si sa consommation anticipée exige une aussi grande réparation. Cette réduction à la portion congrue, étant précisément

opposée au défaut qu'il faut combattre, est évidemment suffisante pour atteindre la fin qu'on se propose, c'est-à-dire l'amendement du coupable.

Je dois ajouter ici que si des fautes d'une certaine gravité étaient fréquentes, et, à plus forte raison, si elles étaient habituelles, les maîtres, de concert avec le supérieur, tout en ne laissant rien passer sans l'avertissement nécessaire, n'imposeraient pas, pour chacune de ces fautes, la répression du *silence*, de l'*isolement*, ou de l'*humiliation*, que peut-être chacune d'elle méritait; mais s'appliqueraient à suivre contre le coupable un système d'avis particuliers ou publics, de notes hebdomadaires et mensuelles, sagement ménagées, pour livrer aux mauvaises habitudes un combat incessant, mêlé de force et de douceur. Au besoin, on invoquerait les avertissements et les réprimandes de l'autorité paternelle; on obligerait l'enfant à écrire lui-même ses fautes et ses mauvaises notes à ses parents.

S'il le fallait enfin, on saisirait l'occasion de produire une impression profonde par une humiliation éclatante, ou par tout autre moyen frappant de répression et de correction réparatrice.

Quant aux fautes d'une certaine gravité, qui peuvent être considérées comme personnelles envers les maîtres, à moins de la nécessité urgente d'une répression immédiate, elles ne seront pas reprises sur-le-champ, mais seulement plus tard; ou par les maîtres eux-mêmes, ou, ce qui pourrait être plus digne, par le supérieur, qui aurait l'avantage, en sévissant, de ne paraître que le vengeur impartial de l'autorité mécon nue et de l'ordre troublé.

Le supérieur ferait, dans ce cas, l'application du moyen de correction réparatrice qu'il jugerait le plus utile.

Mais si la faute a été publique, ou avait eu un caractère offensant, il faudrait une réparation publique. Parmi les fautes de ce genre, je mets toutes les fautes de respect contre

les maîtres, à tous les degrés : les plus légères même doivent être sérieusement réparées. Les plus graves, à moins qu'elles ne soient qu'un premier mouvement, sont des cas d'exclusion, et il n'y a que la réparation la plus prompte, la plus spontanée, la plus généreuse, qui puisse sauver le coupable du renvoi immédiat.

Je suis amené à parler ici de la quatrième espèce de fautes.

4^o LES FAUTES A EXPIER :

Sous ce nom, je comprends les fautes très-graves, que la discipline d'une maison chrétienne ne peut tolérer longtemps, sans prononcer l'exclusion du coupable : comme l'opiniâtreté dans la paresse ; l'indocilité, quand elle est accompagnée d'un air de dédain ; une dissipation grave ou fréquente à la chapelle ; le mépris habituel du règlement ; un refus formel d'obéissance ; la colère revenant souvent avec des paroles injurieuses ; le mauvais esprit, le prosélytisme du désordre, etc. — Ainsi, troubler à dessein une classe, une étude, par des bourdonnements, par une agitation cachée, ou par des éclats de rire ; jeter le désordre dans la marche de la communauté, se faire dans les grandes ou les petites choses un jeu journalier de la violation de la règle, etc..... ; tout cela réclame un remède prompt et efficace, parce que tout cela suppose dans l'enfant une volonté perverse, un véritable esprit de révolte, avec lequel il n'y a pas de transaction possible. Ici, un avertissement très-solennel est le premier châtiment du coupable, et, s'il n'en tient compte, alors le renvoi doit être immédiat ; à moins que, par miséricorde, et sur la demande du coupable lui-même, la règle violée ne condescende, dans l'espoir de l'amendement, à une expiation éclatante, comme d'être mis à genoux et au pain sec pendant un ou plusieurs repas, au réfectoire, devant toute la communauté. J'ai vu cette expiation produire des effets décisifs, et

les plus salutaires; et quand par hasard elle ne les produisait pas, l'exclusion alors était définitivement prononcée¹.

Quelquefois, cependant, avant de la prononcer, je consentais, sur la demande des parents, à une dernière épreuve, celle de la *chambre de réflexion*.

La chambre de réflexion ne ressemble en rien à une prison. L'enfant y est matériellement aussi bien, et peut-être mieux sous certains rapports qu'il ne serait ailleurs dans sa vie ordinaire; la nourriture y est celle qu'il a tous les jours. La chambre elle-même est agréable, ornée de pieux tableaux, avec une bibliothèque et des livres intéressants, comme la *Vie des jeunes Écoliers chrétiens*, les *Récits des Lettres édifiantes* et des *Missions étrangères*, etc. Il va sans dire que l'enfant y est fréquemment visité par ses maîtres, par le supérieur, par son confesseur même, s'il le désire; par ses parents enfin, et au besoin, par quelques-uns de ses meilleurs condisciples et de ses amis.

Seulement, il est là pour réfléchir: c'est comme une retraite

1. Mais, me dira-t-on peut-être, mettre ainsi un enfant, un jeune homme à genoux au réfectoire, et au pain sec, n'est-ce pas un châtement excessif? — Je ne le pense pas: c'est rappeler le coupable d'une manière plus solennelle, et publique, à rentrer en lui-même, à s'humilier de sa faute; c'est le mettre pendant un temps prolongé face à face avec sa conscience et avec la conscience des autres, dans un état de *pénitence*, mais selon la plus haute acception du mot. Dans de grandes communautés de religieux ce moyen est employé; à plus forte raison peut-il l'être avec des enfants, avec des jeunes gens, sur leur demande, et avec le consentement de leurs parents, lequel ajoute encore à la solennité de la réparation. J'ajoute que ce n'est pas aux plus petits, c'est aux plus grands que cette peine toute *médicinale* peut être plus utile. Je l'ai vue, dans mon enfance, pratiquée à tort et à travers avec de petits enfants, de manière à lui ôter toute son efficacité. C'est, si on l'entend bien, un mode de correction si grave, si élevé, si profondément moral, qu'avant tout il ne doit pas être indiscrètement appliqué, il ne doit l'être que rarement, dans mon système, et à la prière des coupables; il doit de plus, toujours emprunter quelque chose du caractère de la pénitence publique et de l'amende honorable. C'est assez dire qu'il ne peut convenir ni dans toute maison, ni dans tout système d'Éducation.

de quelques heures, d'un jour, de deux jours au plus, dans laquelle il examine tranquillement devant Dieu, et avec ses meilleurs amis, s'il aura le courage d'écouter de meilleures inspirations et de changer de conduite ; ou bien s'il se décidera à quitter la maison, car il sait qu'il n'y a pas pour lui d'autre alternative : il faut ou se séparer de ses maîtres et de ses condisciples qui l'aiment et ne désirent que son bien, ou se mieux conduire, et se rendre digne de leur amitié. C'est pour y penser sérieusement qu'on l'a placé dans cette chambre de réflexion ; et les heures qu'on y passe sont les dernières qu'il passera dans la maison, s'il ne prend courageusement un grand parti. Du reste, il est libre dans cette retraite, et il peut la quitter à toute heure, s'il veut sortir de la maison et rentrer dans sa famille. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le succès a manqué rarement à cette dernière épreuve de notre système pénitentiaire.

Parmi toutes les fautes dont je viens de parler, je n'ai rien dit de celles contre la religion et contre les mœurs. Pour de telles fautes, ne fussent-elles qu'une parole, un geste, un sourire, un regard, je n'admettais aucune réparation, aucune expiation : le renvoi était immédiat.

Et maintenant, s'il faut résumer tout ceci, et dire en quelques paroles les moyens d'action, de répression et de correction, que, sans punitions matérielles proprement dites, les maîtres peuvent avoir à leur disposition pour maintenir l'ordre dans un établissement bien réglé, les voici :

1. Le règlement de la maison, toujours présent, dont il doivent sans cesse rappeler l'observation ;
2. Leur présence personnelle, et parfaitement exacte, partout où ils doivent représenter l'ordre et la règle ;
3. L'autorité morale dont chacun doit soutenir son autorité réelle ;
4. L'avertissement immédiat, public ou particulier ;
5. La réprimande publique ou particulière, en classe, en récréation, partout ;
6. Les notes hebdomadaires ;
7. L'intervention des parents : les avertir, les faire avertir par l'enfant

lui-même de sa mauvaise conduite; les prier d'écrire à leur enfant. Rien n'est plus efficace;

8. Le *silence* et la *promenade solitaire*, — pendant une récréation ou plusieurs, — un ou plusieurs jours, — sous la surveillance ordinaire de Messieurs les présidents de récréation;

9. Le jeu à l'écart;

10. La *privation du jeu*;

11. L'*abstinence*, la privation du dessert. — d'un plat, — de deux plats. — Ces privations, quand elles ne vont pas au delà du dessert, ou d'un repas par semaine, peuvent être infligées immédiatement, et sans que M. le préfet de discipline ou M. le supérieur soient avertis;

12. La *privation de sortie*, mais uniquement lorsqu'elle est demandée par les parents; et encore, dans ce cas très-rare, tout à fait exceptionnelle, et, à cause de ce qui se trouve là de très-délicat, décidée en conseil;

13. La *mise à genoux*, soit en classe, soit à l'étude? cela demande prudence et gravité;

14. La *mise à genoux* et le pain sec au *réfectoire*, à un ou plusieurs repas;

15. La *salle de réflexion*, un ou plusieurs jours. — Ces deux derniers moyens ne s'emploient jamais sans l'autorisation de M. le supérieur, sur la demande des parents ou de l'enfant, et pour prévenir un renvoi;

16. Le *renvoi*;

Nota. — Le *piquet*, le *pensum*, la *retenue*, la *férule*, ou d'autres punitions de même sorte, sont absolument interdits.

La *mise à la porte de la classe* ne peut être qu'extrêmement rare. Le *devoir mal fait* peut être *refait*, mais jamais sous la forme d'un *pensum*.

CHAPITRE VIII

De la fermeté de l'instituteur.

DES RENVOIS

Je me propose d'examiner ici :

1° Quelle est la nécessité, et quelle doit être la facilité des renvois, dans une maison d'Education chrétienne;

2° Quelle est la tristesse de ces renvois;

3° Tout ce qu'il faut faire pour éviter de renvoyer des enfants d'une maison chrétienne;

4° Je dirai quelque chose des enfants désespérés, et j'indiquerai pour eux une dernière et presque infaillible ressource ;

5° Enfin, je parlerai de quelques moyens pratiques pour opérer un renvoi.

I

Ainsi qu'on l'a vu, il n'y a que deux disciplines possibles :

La discipline matérielle avec des punitions, des *pensums*, la prison, et pour résultat à peu près inévitable, la haine ;

Et la discipline dont j'ai exposé la théorie dans les chapitres précédents : la discipline morale, avec les avertissements doux et fermes, la louange et le blâme, les corrections modérées et paternelles, le dévouement et l'amour.

A l'appui de cette discipline morale, il y a les enseignements et les avis du supérieur, ou du chef de la maison, quelque nom qu'il porte, donnés chaque soir à la *lecture spirituelle* ; et les *notes* de chaque enfant proclamées solennellement chaque semaine : tel est le pivot sur lequel roule et se soutient tout le système correctif de la maison, et ce pivot suffit.

Il y a d'ailleurs simultanément, dans une telle maison, tant d'autres ressources admirables d'Education, tant d'autres moyens d'une efficacité profonde, pour atteindre, améliorer, gouverner les âmes ! des congrégations ferventes, la sainte messe chaque jour, le chant des cantiques, la parole de Dieu, tant de fêtes pieuses et surtout la communion fréquente, qui est l'âme de toutes les fêtes, le but et la récompense de tous les efforts. Je le répète : avec tout cela, la discipline morale et la parole des instituteurs suffisent.

Dans une telle maison, sauf chez les très-jeunes enfants, les fautes sont rares ; et, non-seulement les punitions maté-

rielles proprement dites sont inconnues, mais ces châtimens moraux eux-mêmes dont j'ai parlé, le silence, le jeu à l'écart, l'abstinence, la promenade solitaire, ne se rencontrent que rarement. Au Petit Séminaire de Paris, sur cent quatre-vingts enfans et plus, qui composaient la première et la seconde division, à peine y avait-on recours deux, trois ou quatre fois par an.

Et j'ajoute qu'il en doit être ainsi; autrement le système est faux, et l'harmonie manque.

Oui, une telle maison doit être une maison d'élite, où règnent avant tout la conscience et l'honneur : sans cette condition, elle tombe bientôt au-dessous des établissemens les plus vulgaires : *optimi corruptio pessima*.

Tout se tient dans un système d'Education. Si vous avez la sainte messe chaque jour, il vous faut la piété fervente, par conséquent la communion fréquente. Or, là où vous avez la piété fervente et la fréquente communion, vous ne sauriez avoir en même temps les punitions : elles auraient même quelque chose de profondément choquant : ou ne faites pas communier cet enfant, ou ne le punissez pas. Quand vous l'admettez à la table sainte, vous avez sur lui des pensées qui ne vous permettent pas de lui infliger une peine matérielle. Si vous le punissez, la punition rencontre en lui un juge plus grand que vous, une autorité supérieure à la vôtre qui le frappe; et la main compressive de votre discipline ne peut l'atteindre sans froisser dans son cœur les sentimens les plus délicats et les plus profonds. Quand le malheur voudra que cet enfant, le jour même où il a communiqué, se laisse entraîner à quelque faute grave, vous avez autre chose à lui dire, autre chose à faire avec lui, que de le punir. — Et cela est si vrai, que dans les établissemens mêmes où la communion est rare et les punitions fréquentes, elles sont suspendues les jours de communion.

Je répète donc que, dans une telle maison, sauf chez les

jeunes enfants, qui n'ont pas fait encore leur première communion, les châtimens moraux eux-mêmes dont nous avons parlé doivent être rares.

J'ai vu un jour, dans une très-bonne maison, un préfet de discipline, nouveau venu, et d'ailleurs assez inexpérimenté, mettre toute une première division au silence pendant un quart d'heure de récréation. J'accourus consterné : ces jeunes gens s'étaient soumis de bonne grâce ; mais leur étonnement était visible ; et il me fallut du temps pour réparer le mal d'une si grave erreur. Une telle chose est en effet absolument incompatible avec le bon esprit, avec la discipline morale dont je parle.

C'est se blesser soi-même en blessant l'honneur de toute une division, qui doit être elle-même l'honneur et le modèle de toute la maison.

C'est abaisser d'un coup le niveau moral de l'établissement tout entier. Que peuvent dire les plus jeunes enfants, quand ils sont témoins d'un tel fait ? c'est les blesser eux-mêmes et déconcerter leurs meilleurs sentimens et toutes leurs pensées ; car les plus jeunes enfants s'intéressent aussi, et les premiers, à l'honneur de la maison, et se plaisent à dire avec une certaine fierté : « Dans la grande division, on ne punit jamais. » Et de fait, pour moi, je n'y admettais même pas de corrections partielles, sauf de très-rare exceptions, et cela se faisait ordinairement de très-bonne amitié¹.

Autrement je ne l'admettais pas. Je le répète : il faut bien qu'on y prenne garde. Prodiguer même les châtimens mo-

1. Je me souviens d'une année où je voulus déraciner, d'un coup, un certain abus, le tutoiement : quand j'eus bien dit mes motifs et rappelé l'article du règlement qui le défendait, je fus pendant quinze jours très-ferme avec les infracteurs ; et en récréation, quand je me promenais avec mes élèves, et qu'il leur échappait de se tutoyer : *Ah ! je vous y prends*, disais-je, *demeurez en silence pendant trois minutes*. Puis, la montre à la main et tous les autres riant, je faisais exécuter ma sentence. — On le voit : ce n'était pas une justice et des formes bien acerbes.

raux est un grand danger. C'est du tout au tout, il n'en faut pas davantage pour *changer* l'esprit d'une maison.

Dans une première, et même dans une seconde division, l'avertissement paternel, les notes, la réprimande sérieuse, doivent ordinairement suffire. Il faut que chaque directeur, professeur, président d'étude, et que le supérieur surtout maintiennent très-haut ces principes de conduite : autrement on compromet tout.

II

Mais une telle maison, je le reconnais, ne peut se maintenir qu'à deux conditions : la première, c'est que la discipline préventive y sera exercée avec dévouement, et par tous ; et la seconde, c'est qu'on y aura une grande et sévère délicatesse pour les admissions et les renvois. Puisqu'on n'y punit pas, il est évident qu'on n'y doit admettre et conserver que les enfants auxquels les punitions ne sont pas nécessaires.

Quant aux caractères malheureux sur qui les sentiments nobles, le dévouement, l'affection, la foi, la raison n'ont aucune action ; quant aux natures basses, ingrates, fausses, ou très-grossières, sur qui les sentiments moraux sont sans puissance, il est évident qu'on ne peut les conserver longtemps dans une telle maison, sous peine d'en troubler l'ordre, le bel accord, et compromettre l'Éducation des autres enfants.

Je dirai encore : quant aux enfants mal élevés jusque-là, soit chez leurs parents, soit dans d'autres établissements, et qui sont venus tard dans la maison chrétienne dont je parle, leur séjour n'y peut-être qu'une épreuve : après en avoir essayé quelque temps, si on n'a pas réussi, on se sépare.

Je dis à dessein : *on se sépare* ; je ne dis pas : on les chasse, on les renvoie. Non : chasser, même renvoyer, n'est pas le

mot propre. Il y aurait dureté, injustice même, à appeler de ce nom l'arrêt qui éloigne d'une telle maison des enfants qui ne sont pas faits pour y rester. On se sépare d'eux avec tristesse, on les éloigne sans éclat pour un temps ou à toujours; mais on ne renvoie, on ne chasse, que quand il faut un exemple, une réparation éclatante pour expier un scandale public.

En dix ans, au Petit Séminaire de Paris, il ne m'est arrivé que deux fois d'infliger la peine d'une expulsion ignominieuse, et de dire tout d'un coup, publiquement, à un enfant : *Sortez d'ici, vous êtes un misérable !*

Il y a plus, et il ne faut pas se faire ici illusion : même parmi les enfants d'une meilleure nature ou d'un âge plus avancé ; même parmi ceux qu'on ne punit pas et qu'on ne doit pas punir, parce que le système moral et l'harmonie d'une maison ne le peuvent permettre, il peut se rencontrer des fautes auxquelles on ne doit point pardonner, celles contre les mœurs, contre la probité, contre la religion : j'ajoute les fautes contre le respect ; car au-dessus de toutes les règles essentielles d'une maison d'Éducation, la loi du respect envers les maîtres est une loi inviolable, et quiconque la blesse en chose grave commet une faute qui entraîne l'exclusion, à moins qu'elle ne soit spontanément, immédiatement et solennellement réparée.

Je vais plus loin, et ce que j'ajoute est très-important à bien remarquer : en dehors des fautes graves et impardonnables dont je viens de parler, il y a un degré de dissipation, de paresse, de mauvais esprit, dont l'habitude est absolument impossible à tolérer. Ce degré varie selon les âges : dans la première division, et à proportion que les classes sont plus élevées, il ne doit plus y avoir, ni d'enfants *habituellement dissipés*, ni d'enfants *habituellement paresseux*. — En *philosophie*, la dissipation et la paresse ne sont tolérables à aucun degré. — En *rhétorique* non plus : à peine un léger nuage est possible une fois, aux notes.

Pour moi, au Petit Séminaire de Paris, en *philosophie*, en *rhétorique*, et même en *seconde*, je ne tolérais pas même ce léger nuage. En cinquième et en sixième, il en était autrement; mais je ne pouvais souffrir en seconde d'un jeune homme de seize ans, et ancien de la maison, ce que je souffrais en cinquième et en sixième d'un enfant de douze à treize ans.

En troisième, je tolérais bien peu de chose. En quatrième, et surtout en cinquième, un peu plus. — Il le faut savoir : de treize à quinze ans, c'est l'âge redoutable; c'est là que se rencontre la lutte, la grande lutte morale dont j'ai parlé déjà. Il y faut grande patience, grande compassion, aussi bien que grande fermeté. Tous mes soins les plus laborieux, les plus dévoués, les plus tendres et les plus fermes, étaient auprès des élèves de quatrième et de cinquième.

Mais généralement, à partir de la troisième, je n'avais plus qu'à recueillir le fruit de mes peines.

La raison, la religion prenaient le dessus. Toute la sève de ces jeunes natures soigneusement émondées, se tournait au bien, au travail, à la vertu, à l'honneur, au courage chrétien, à la piété solide et fervente.

Je dois dire que, quand je recevais des enfants de quatorze ou quinze ans, dont je n'avais pas fait moi-même l'Éducation jusqu'alors, je n'acceptais pas la lutte avec eux : je ne les recevais qu'à la condition d'une docilité, d'une bonne volonté, d'une conduite excellente et immédiate.

S'ils y manquaient, après une forte leçon, deux tout au plus, je les éloignais de la maison : n'ayant pas commencé leur Éducation, je ne me croyais pas obligé à plus avec eux. Les recevoir avait été déjà une grande faveur. Dès qu'ils ne s'en montraient pas dignes, j'y renonçais. Et en tout cas, pour eux comme pour les autres, à dater de la troisième, je ne souffrais jamais qu'un enfant devint un *mauvais exemple*, à un degré quelconque.

Cela ne veut pas dire que ces enfants fussent sans défaut; non assurément, mais ils devaient travailler à les corriger. A la condition de cette bonne volonté courageuse pour devenir meilleurs, je les aidais avec tendresse; au besoin, je les supportais avec patience. Mais le mauvais exemple, la dissipation, la paresse habituelle et le mauvais esprit, je ne les supportais pas. J'aurais cru sacrifier par là toute la maison, et par conséquent tous mes devoirs. Parmi les jeunes enfants même, je ne tolérais pas longtemps, même en fait de paresse, ce qui était un scandale pour les autres. Tel moment venait où je disais : *Il faut en finir avec celui-ci, avec celui-là.* Cela ne veut pas dire que ces renvois fussent très-fréquents. Non, pas plus fréquents qu'ailleurs, et dans toute maison qui se respecte, peut-être moins : car tel est l'effet de la discipline morale bien pratiquée, qu'elle prévient les renvois, comme la crainte du renvoi prévient les punitions et soutient la discipline morale.

Je dois avouer que le train ordinaire de la maison était si paisible, si heureux, que mes collaborateurs n'aimaient pas que j'y reçusse de nouveaux élèves de douze à quatorze ans. Nos Messieurs étaient si habitués à voir les enfants répondre à leur dévouement et bien tourner, qu'ils ne goûtaient guère ceux avec lesquels il y avait de graves difficultés et des chances fâcheuses à courir; et à ce point de vue même, ils préféraient les enfants pauvres aux riches, les boursiers aux pensionnaires. Je n'étais pas toujours de leur avis; et, de ces deux classes d'enfants, j'ai souvent préféré les allures plus vives, plus libres et quelquefois même un peu turbulentes des uns, à la régularité quelquefois un peu contrainte des autres. Quoi qu'il en soit, il m'est arrivé souvent, trois ou quatre jours après avoir reçu un enfant, qu'un professeur, fatigué de sa dissipation ou de sa paresse, venait me dire : *Nous ne pourrions pas garder cet enfant-là; je crois que vous ferez bien de le rendre de suite à ses parents.*

Mais je ne cédaï pas à cette première plainte, à cette impatience ; et dès le prochain conseil de tous les maîtres rassemblés, en recommandant la patience, le zèle et les soins pour le nouvel enfant, en révélant moi-même tous les vices de sa nature, et toutes les difficultés de son Education, je disais fortement ce que je dois redire ici : c'est qu'il faut bien se souvenir qu'on ne reçoit pas dans une maison d'Education des enfants pour les renvoyer, mais pour les élever ; et aussi qu'on n'ouvre pas une telle maison pour n'y recevoir que des enfants dont l'Education soit déjà faite ou parfaite. On les y reçoit, au contraire, imparfaits, grossiers, turbulents, paresseux, pour les rendre meilleurs : et quand on est envoyé de Dieu vers eux, c'est uniquement pour supporter d'abord leurs défauts avec patience, les étudier avec soin, puis les corriger avec délicatesse ; c'est pour inspirer peu à peu à ces jeunes cœurs l'amour du travail, la piété et les vertus de leur âge ; et on ne se sépare d'eux que quand définitivement on n'a pu en venir à bout, et qu'on ne saurait les conserver qu'aux dépens, non pas précisément de sa tranquillité personnelle, mais du bon esprit de la maison, et au détriment des autres enfants.

1. Un de mes amis m'écrivait dernièrement :

« Je me suis opposé un jour au renvoi de deux élèves. J'avais tout le conseil contre moi ; et cependant je gagnai ma cause. L'un de ces enfants était grossier, turbulent, dissipé ; mais il travaillait bien, et me paraissait plein de foi... Il vient de mourir provincial d'un ordre religieux, et ses confrères le regardaient comme un de leurs meilleurs sujets. — L'autre était fort paresseux, mais je remarquais au fond de ses devoirs les plus négligés le germe d'un véritable talent... Je défendais donc ses intérêts chaleureusement. Il m'arriva même un jour de dire au conseil : « Prenez garde, Messieurs, qu'on ne nous adresse un jour le reproche qu'adresse Alexandre aux écuyers de son père : Les maladroits ! quel cheval ils ont perdu, faute de savoir le prendre ! » Cet enfant est devenu homme, et c'est un des hommes aujourd'hui les plus distingués de notre pays. »

III

On se tromperait d'ailleurs grandement, si on croyait que j'éloignais de moi ces enfants sans regret, sans douleur, et sans avoir fait tout ce que je pouvais pour leur épargner à eux et à moi-même un tel chagrin.

Non, il y a une chose dont je n'ai jamais pu prendre mon parti, une tristesse dont je n'ai jamais pu me consoler, c'est d'être obligé de renvoyer un enfant, de renoncer à son Éducation après l'avoir commencée.

Non, je n'ai jamais pu me consoler d'avoir, comme je le disais, manqué l'âme d'un enfant, de n'avoir pu le sauver, le rendre bon, vertueux. C'était pour moi une douleur amère, une amertume inexprimable, quand j'étais obligé de le renvoyer ou de l'éloigner à cause des autres, et pour sauver le bon esprit de la maison.

Il y a tel enfant que je pourrais nommer, que j'ai renvoyé du Petit Séminaire de Paris, il y a quinze ans; c'est encore pour moi un souvenir douloureux. . . Son nom ne me revient jamais sans un vif et profond serrement de cœur.

Il se nommait Joseph de P***; je ne l'ai jamais revu depuis, et si je le nomme ici, c'est dans la pensée que ce souvenir et ce témoignage de mes sentiments lui arriveront peut-être, et afin qu'il sache quelle place il a conservée dans mes regrets et dans mon âme.

Il avait donné, en récréation, devant ses condisciples, un sobriquet de collège au président de notre infirmerie, qui n'était pas d'ailleurs un ecclésiastique; il avait même écrit ce sobriquet sur un de ses cahiers... Il était du reste l'un des trois plus forts élèves de sa classe; très-régulier, très-laborieux; d'un air et d'une figure fort distingués, et paraissait pieux.

Ce fut précisément à cause de ces qualités, que je ne crus pas devoir laisser impunie cette violation de la loi du respect.

Mais, je le répète, il n'y a guère eu dans ma vie de sacrifice qui m'ait plus coûté à accomplir; et chaque fois que cette pénible obligation est revenue pour moi, il ne m'a pas suffi pour me consoler de me dire : J'ai fait ce que j'ai pu pour sauver cet enfant. Ainsi que le disait autrefois saint Bernard : une mère se console-t-elle de la mort de son fils parce qu'elle n'a rien épargné pour sa guérison? C'est d'ailleurs le mot des saintes Ecritures : *Rachel noluit consolari, quia non sunt*. C'est aussi le mot de saint Paul : *Continuus cordi dolor*.

Le fait est que pour moi, j'en étais malade : mais quand il le fallait, j'étais inflexible. Depuis ce temps, j'ai rencontré sur mon chemin d'autres tristesses; ce qu'il y a de plus triste, de plus affreux sur la terre : des hommes faits miraculeusement bénis dans leur jeunesse, et dont il fallait presque désespérer dans leur âge mûr.

J'en ai été plus épouvanté, mais cela a été moins douloureux pour moi. Je disais d'eux le mot de l'Évangile : *Ætatem habent*. Mais ces pauvres enfants, on ne peut dire cela d'eux ! Ils n'ont ni la raison, ni l'âge, et ils font une compassion extrême, une pitié qui ne se peut rendre.

Non, rien n'est comparable à la douleur de voir ainsi périr entre ses mains l'Éducation d'un enfant, s'altérer son innocence, s'évanouir l'espérance de sa vertu et son avenir tout entier !

Aussi, quand je leur annonçais, à la lecture spirituelle, que j'avais été condamné à renoncer à l'Éducation de l'un d'entre eux, et que j'avais prononcé sur sa tête une de ces terribles paroles de retranchement et de séparation, c'était avec un accent dont le souvenir m'émeut encore à cette heure où j'y pense, avec un accent qui saisissait leurs âmes,

qu'ils n'oubliaient jamais, et qui prévenait d'autres séparations et d'autres malheurs !

C'est ce sentiment si profond, si douloureux, qui imprimait quelquefois à mes paroles une sévérité terrible qui suffisait à tout dans la maison. Et cette sévérité, il la fallait bien ! car il se rencontre quelquefois de ces malheureux enfants, les meilleurs même, qui ont tout à coup comme un triple bandeau sur les yeux : vient, comme je l'ai dit, cet âge si redoutable de treize à quinze ans, où ils sont quelquefois effrayants à voir, où l'orgueil, la sensualité, la dissipation, tout conspire en eux contre eux-mêmes !

C'est alors qu'il faut avoir d'eux une compassion immense, et en même temps les traiter avec une sévérité inexorable ; c'est alors qu'il faut les placer entre le bien et le mal extrême, afin que cette extrémité même les rejette dans le bien. C'est alors qu'il faut les éclairer à tout prix, et leur faire entendre un langage clair, péremptoire, terrible.

Oui, j'étais terrible, parce que j'étais père ; je ne dis pas assez : j'étais mère, et je voulais sauver mon enfant ; c'était la tendresse même de mon cœur pour eux, qui m'inspirait une sévérité, une dureté écrasante.

Chose étrange ! ils le sentaient et au fond ne m'en aimaient que davantage. Aujourd'hui, ceux que j'ai traités avec le plus de sévérité m'ont conservé un souvenir impérissable ; ils avaient mieux entendu et de plus près l'accent de mon âme.

A l'heure de leur emportement, au milieu du bruit de leurs passions excitées, ils n'avaient pas compris d'abord ; mais le trait était arrivé au fond de leur âme. Ma parole s'y était comme enracinée, et plus tard, dans le silence de leurs passions apaisées, ils l'ont retrouvée là tout à coup. Ils en ont été émus, et ils ont dit : c'était un père et le meilleur des amis !

Je dois ajouter : 1° que quant aux jeunes enfants, je n'en

désespérais jamais avant leur première communion ; et je ne me souviens guère d'en avoir jamais renvoyé un seul avant cette époque.

2° Je ne me souviens pas non plus d'avoir jamais renvoyé un élève de philosophie, de rhétorique ou de seconde. On comprend tout ce qu'entraîne une telle rigueur : ce n'est rien moins que toute l'œuvre de l'Éducation renversée ! c'est tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour à peu près perdu ! c'est une âme qui ne se retrouvera peut-être jamais !... C'est un chrétien, quelquefois un prêtre, anéanti pour toujours !

3° C'est aussi une chose affreuse que de renvoyer un enfant, lorsqu'il appartient à des parents chrétiens, heureux de vouer un de leurs fils au sacerdoce ! On sent toutes les délicatesses qui se trouvent ici froissées.

4° C'est encore une chose bien triste, et même *peu honorable à une maison*, que de renvoyer des enfants qui y ont fait leur première communion. Je ne me souviens pas d'ailleurs, en dix ans, d'avoir renvoyé un seul enfant à qui nous eussions fait faire nous-même sa première communion. Le fait est que, grâce à la bénédiction de Dieu, et au zèle de leur excellent catéchiste¹, ils la faisaient si bien, qu'il était bien rare que ces enfants ne devinssent pas notre consolation et notre joie.

5° En tout cas il est toujours bien pénible de dire : *Terra maledicto proxima*, ou bien : *Ut quid terram occupas ?*

6° Enfin, on ne doit jamais manquer d'avertir les parents à l'avance, et avoir les plus grands ménagements pour leur honneur et l'honneur de leurs enfants.

Mais surtout ce qu'il faut, c'est de tout faire pour éviter de telles extrémités.

1. M. l'abbé Millault, aujourd'hui supérieur du Petit Séminaire de Paris : il me permettra de prononcer ici son nom.

IV

Pour cela, que de peines un supérieur doit se donner ! car il faut faire violence à ces malheureux enfants, et il faut que cette violence soit douce, persuasive, chrétienne, raisonnable ; sans punition matérielle !

La violence grossière, la contrainte matérielle est facile ; mais elle ne sauve rien et perd tout...

Il faut leur apprendre à se faire violence à eux-mêmes : il n'y a que cela d'utile, de décisif ; mais rien ne coûte davantage. C'est le *compelle intrare* évangélique : il faut le savoir pratiquer. En un mot, il faut absolument venir à bout des natures les plus rebelles, et par la persuasion ; rien n'est plus laborieux.

Pour cela il faut les suivre, les poursuivre sans cesse : avec bonté, tendresse, fermeté, indulgence, sévérité.

Tant qu'un enfant ne va pas bien, il ne faut pas le perdre de vue ; il faut qu'il soit constamment averti, exhorté, repris, encouragé, partout, par tous, en toute occasion, et cependant toujours à propos, et sans le fatiguer.

Pour moi, je ne cessais jamais, je ne me reposais jamais : j'y mettais le temps, quelquefois un long temps : j'y employais tout le monde, le confesseur, le professeur, les élèves les plus pieux, les plus aimables de la maison ; les parents ; je m'y employais plus que personne, et je l'emportais enfin.
— Les âmes ne se gagnent qu'à ce prix.

Ah ! saint Paul a eu raison de dire : C'est un enfantement, où il faut des pleurs et des douleurs vives : *quos iterum parturio*.

Quand je recevais un de ces enfants que je n'avais pas élevés, ce n'était jamais sans avoir avec lui une conversation très-sérieuse devant ses parents ; et une autre plus sérieuse

encore, quand ses parents, sur ma demande, le laissaient seul avec moi.

Je lui parlais alors avec la plus grande bonté, avec tendresse même, mais aussi avec une grande gravité.

Je lui disais toute ma pensée, toutes mes exigences, et mes motifs pour tant exiger, c'est-à-dire les intérêts sacrés de la maison, ses intérêts suprêmes à lui. Je mettais tout cela dans la plus vive lumière possible à ses yeux ; puis je le quittais en l'embrassant, en le bénissant, et il entrait dans la maison.

Et il arrivait ordinairement que les enfants dont on m'avait effrayé, dont on m'avait dit l'esprit méchant, le caractère indisciplinable, le cœur insensible, se décidaient du coup tellement au bien, que nous étions étonné nous-même, après tout ce qu'on nous en avait fait craindre, de ne jamais apercevoir en eux la trace même des défauts qu'on nous avait signalés.

Je me souviens, entre autres, d'un enfant que ses parents m'avaient demandé en grâce de recevoir, me disant avec franchise qu'ils avaient épuisé tous les moyens pour en venir à bout, et qu'ils ne pouvaient plus y tenir.

Je vis l'enfant, il me plut ; il avait évidemment de grandes ressources d'esprit et de caractère ; et tout cela s'était tourné vers le mal.

Je lui fis ma conversation et mes discours accoutumés, et j'ajoutai cette phrase, dont l'emploi m'avait été plus d'une fois utile :

« Tous ces défauts-là, mon enfant, qui ont fait jusqu'à ce
« jour la douleur de votre père et de votre mère, et qui vous
« perdront si vous ne vous en corrigez pas, il faut en finir
« avec eux... Il faut, en franchissant le seuil de cette porte,
« — nous étions alors dans un cabinet des parloirs donnant
« sur la rue de Pontoise, et je lui montrais la porte, — il faut
« les laisser là derrière, dans cette rue, et entrer ici sans

« eux : c'est un méchant habit dont vous avez revêtu un enfant qui vaut mieux que cela : je reçois volontiers l'enfant, mais je ne veux pas du reste ; il faut laisser tout cela dans la rue de Pontoise, et que je n'en entende jamais parler ici. »

L'enfant me le promit ; et je fus stupéfait, je le dois avouer, et ses parents plus stupéfaits encore que moi, quand nous vîmes que cet enfant n'avait plus à la lettre aucun des défauts dont il avait été question. Ce fut à ce point que nous nous disions quelquefois avec nos Messieurs : Mais c'est impossible!... ces pauvres parents nous ont trompés en sens inverse des erreurs dans lesquelles les parents tombent ordinairement.

L'enfant, il est vrai, avait une impétuosité extraordinaire dans ses jeux ; mais elle ne lui fit jamais commettre une faute sérieuse ; il me suffisait d'un regard en récréation pour rappeler en lui toutes ses plus fortes résolutions. — Il avait près de quatorze ans, et à cause de sa mauvaise conduite, on n'avait pu encore venir à bout de lui faire sa première communion : il la fit admirablement. Je n'oublierai jamais ce que devint, ce jour-là, cette petite figure, qui était ordinairement ferme jusqu'à la dureté : on y vit tout à coup briller, avec une douce lumière, quelque chose d'attendri et d'angélique qui était inexprimable. Je pourrais prononcer ici son nom : car cet enfant n'est plus sur la terre, et son nom m'est demeuré cher à jamais. Il est mort à vingt ans, dans tous les sentiments de la piété la plus sincère. Il se nommait Félix, et je lui disais quelquefois : Puisque nous avons le même nom de baptême, tâchez de nous faire honneur. Il a fait mieux que cela ; et du ciel, où il est, je l'espère, il prie pour ceux qui l'ont aimé ici-bas... Mais c'est assez ; je dois respecter la douleur de sa mère, qui lira peut-être ces pages.

V

Quand les moyens ordinaires n'avaient pu venir à bout d'un enfant, et que je me sentais à la veille de le renvoyer, j'avais recours à un moyen extraordinaire, à une dernière, mais à peu près infaillible ressource. J'avais recours à ses parents, surtout à son père.

1^o Si c'était un *très-jeune enfant* de sept, huit, neuf ans, je faisais venir son père : quand j'avais le bonheur de rencontrer l'intelligence et la fermeté nécessaires, le traitement était *énergique*, et le changement prompt.

Le fait est que, quand un enfant sent qu'il n'a pas de ressource contre ses maîtres dans la faiblesse de ses parents, l'action est facile sur lui.

Sans doute, dans un âge si tendre, il n'est pas corrigé sans retour, et il retombera ; mais il sera aisé de le relever : à l'époque de sa première communion, il se corrigera plus profondément ; si on continue à l'élever comme il faut, à quatorze, quinze ou seize ans, le changement deviendra définitif.

Mais, je le répète, il faut qu'il soit sans ressource et sans espérance pour le mal, et que tout, au contraire, l'invite, le pousse, l'attire avec espérance au bien.

Il faut qu'il sente la fermeté et la bonté de ses parents, en même temps que celle de tous ses maîtres, et tout sera bientôt sauvé.

2^o Quand c'était un enfant déjà d'un certain âge, ayant fait sa première communion, tournant au mal... résistant à tout... vers treize, quatorze ou quinze ans, c'était plus sérieux, plus difficile, et je me suis trouvé quelquefois dans un cruel embarras.

Un jour, cependant, je rencontrai un père de famille, qui m'apprit à ne désespérer jamais. En voici l'histoire :

elle a sauvé son fils, et profita depuis à plusieurs autres.

Il s'agissait d'un enfant indomptable; et, si on me permet l'extrême familiarité du mot dont nous avons été amené à nous servir, indécrottable.

J'allais le renvoyer : c'était une affaire décidée, et je ne lui donnais plus que huit jours d'épreuve, par ménagement pour sa famille, et sans d'ailleurs en rien espérer, lorsque je trouvai, heureusement, un père digne de ce nom par sa sagesse, sa décision et sa fermeté. Après m'avoir déclaré le grand parti qu'il était résolu à prendre, si j'y consentais, il dit devant moi à son fils :

« Tu peux te faire renvoyer du Petit Séminaire : ta mère en mourra peut-être de chagrin; mais tu as là contre elle et contre moi, dans ta mauvaise volonté, une puissance contre laquelle nous ne pouvons rien.

« Nous ne pouvons demander à ces Messieurs de te garder ici, si tu deviens un mauvais exemple et un scandale pour les autres. Ces Messieurs ont déjà été trop bons pour toi et pour nous.

« Mais si tu te fais renvoyer, entends bien ceci ; ce n'est point pour revenir à la maison paternelle que tu sortiras d'ici; tu en es indigne; ce n'est pas non plus pour être placé dans une autre maison d'Éducation, où on ne voudrait peut-être pas de toi, et d'où tu te ferais chasser encore.

« Non, ici, on ne punit pas, et on renvoie : tu seras placé dans une maison de correction, où on punit, et d'où on ne renvoie pas ; et là, tu seras traité comme tu le mérites! — Tu as huit jours pour y réfléchir et te décider. Adieu. »

Ce discours fut décisif : l'enfant fut atterré, et changea; et ce fut pour moi une grande lumière.

Le fait est que, quand des parents ont le courage de tenir, avec un calme et une douceur imperturbables, un tel discours à un enfant, l'effet est infaillible : c'est-à-dire que l'enfant réfléchit sérieusement, rentre en lui-même, se corrige,

devient bon, et on n'est pas obligé d'en venir à la dernière extrémité.

De plusieurs enfants à qui j'ai entendu tenir ce langage, je n'en ai jamais vu qu'un seul auprès duquel on ait échoué; mais il faut ajouter qu'un ancien précepteur était venu dire à l'enfant : *On ne vous y mettra pas*, n'ayez pas peur de cela, vos parents craindraient de se déshonorer...

C'est le seul que j'aie vu séjourner dans une maison de correction : les autres n'y allaient pas, et changeaient.

Mais, qu'on le comprenne bien, pour qu'ils n'y aillent pas, il faut être décidé à les y mettre; pour que la menace ne s'exécute pas, il faut qu'elle soit sincère; autrement, elle n'est pas digne d'un père, ni de Dieu devant qui elle est faite; autrement, *elle n'est pas faite avec l'accent nécessaire* : l'enfant n'y croit pas : il faut qu'il y croie, et pour cela, il faut qu'elle soit vraie¹.

Si on veut qu'un enfant se décide au bien, il ne faut pas lui laisser une seule espérance pour le mal; rien n'est plus cruel, et à la fois plus corrupteur, que les mauvaises espérances. Elles enlèvent et brisent toutes les forces de l'âme pour le bien.

Oui, placez un enfant, placez-le sérieusement dans cette alternative suprême : entre une maison de correction, le

1. Un enfant de treize ans, dissipé et paresseux à l'excès, allait être chassé du collège de ***. — Le père, M. le comte de ***, est prévenu que son fils n'a plus que huit jours pour s'amender. Ce père, plein de sens et d'énergie, arrive et prie le directeur de lui confier son fils pendant ce dernier temps d'épreuve; tient à l'enfant un discours à peu près semblable à celui qui est rapporté plus haut, et ajoute : « Non-seulement tu ne rentreras pas chez moi, mais puisque tu veux déshonorer le nom que tu portes, tu seras *sauveteur*. » — Je cite textuellement. — Aussitôt il le conduit chez un honnête cordonnier de la ville, et y met son fils en apprentissage. — Avant les huit jours, une révolution complète s'était opérée dans l'enfant. Devenu un modèle au collège, il est entré des premiers à l'École polytechnique, et en est sorti estimé de tous pour ses talents et son excellente conduite.

pain dur, des gardiens sévères, des murs infranchissables, des verroux inflexibles, le malheur et la honte ; et une maison d'Education chrétienne, où il y a des maîtres dévoués, affectueux, désintéressés, qui l'aiment, qui jouent avec lui, qui ne veulent évidemment que son bien, son bonheur... qui ne lui demandent que de devenir bon, pur, vertueux, aimable, de satisfaire ses parents, sa conscience, son Dieu, — il y aura toujours grandes chances pour que l'enfant n'hésite pas.

Le grand bien de cette alternative terrible, c'est qu'elle déplace son âme ; lui donne une secousse violente, qui lui rend le bon sens, la raison, et l'arrache au mal, aux influences pernicieuses. — Alors, le bien l'attire, le bien lui paraît moins austère, le bien l'emporte.

Si celui dont je viens de raconter l'histoire est aujourd'hui, à vingt-cinq ans, avec une belle fortune, un généreux chrétien et un excellent officier, c'est à son père et à la menace d'une maison de correction qu'il le doit.

Mais si l'enfant sent ses parents derrière lui, s'il se croit soutenu, appuyé par une intervention quelconque, par son père contre ses maîtres, par sa mère, sa grand-mère, contre son père ; s'il sent qu'il a des intelligences secrètes avec leur faiblesse, tout est perdu.

Il faut, je le répète, qu'il soit et qu'il se sente seul, sans ressource, sans appui ; et alors vous pourrez le sauver, mais il est rare, hélas ! qu'il en soit ainsi : les parents, les mères surtout, même sans le vouloir, sont presque toujours dans ces instants critiques une espérance et un appui pour le mal contre le bien : leur faiblesse est un obstacle à l'énergie des remèdes qui seuls peuvent être efficaces.

Du reste, je ne refusais pas de recevoir ces enfants au Petit Séminaire, au sortir de la maison de correction.

Je le déclarais à eux et à leurs parents, et j'étais sincère ; ou plutôt, j'étais père, et je m'associais sincèrement à toutes

les sollicitudes du vrai père ; et d'ailleurs, après l'humiliation et la correction, il n'y avait pas d'inconvénient : cela m'est arrivé deux fois en dix ans.

J'ai vu l'enfant le plus humilié se réhabiliter de telle sorte et si vite, qu'il obtint, deux années de suite, le prix d'honneur, décerné par les suffrages de tous ses condisciples : il eut même plus tard le premier prix de philosophie, et nous ne rappelons jamais son nom que comme un de nos plus chers et plus glorieux modèles.

VI

1° Du reste, quand on renvoie un enfant, l'enfant doit disparaître immédiatement de la maison, et s'il y demeure, en attendant que ses parents viennent le chercher, il faut un secret absolu. Autrement, cela donne lieu à tous les commentaires : Il restera... il ne restera pas... rien n'est pire. Le mauvais esprit trouve en tout cela sa place. -- Il n'y est plus : il est parti ; c'est le seul mot qui soit à dire.

On ne sauve les autres que par cette impression décisive et souveraine.

2° Quand on fait une de ces opérations douloureuses, nécessaires, il faut une promptitude, une énergie, une sûreté, un coup d'œil infailible, qui enlève la plaie tout entière, en un moment, sans qu'il reste un germe du mal... qui en fasse disparaître toute trace, tout souvenir.

Et, du reste, qu'on ne croie pas que cette vive opération fasse souffrir une maison : non, au contraire. Le moyen que nul ne s'en aperçoive, ou du moins n'en souffre, et que tous en profitent, c'est que l'opération se fasse avec cette rapidité énergique. Les parties les plus éloignées du mal, ou ne ressentent pas la douleur de l'opération, ou sentent que par là ou les soulage, et qu'elles n'auront plus à souffrir, ni de danger à courir. Les parties les plus rapprochées du côté

malade et enlevé sentent qu'on les préserve et qu'on les sauve : il arrive là ce qui arrive dans toutes les opérations vives ; les chairs saines se rapprochent les unes des autres, une vie nouvelle circule avec un sang purifié, et le souvenir même de la plaie disparaît.

3° Mais pour une telle opération, il faut que tout soit bien préparé d'avance, avec grand silence et en secret. Il ne faut pas l'ombre d'une indiscretion. Il faut que tout soit prévu, jusque dans le dernier détail. Puis, tout à coup on agit.

4° Surtout, dès qu'un mal qui ressemble à la gangrène ou à la peste, qui en a la nature et la malignité, se révèle, et telles sont les fautes contre les mœurs, ou un certain mauvais esprit, il n'y a, pour un supérieur, pas une minute à perdre : *toute autre affaire cesse, et il n'y a plus une seconde de temps qui ne soit employée* pour découvrir tout le mal, pour le guérir ou le retrancher. Je ne dormais jamais sur une révélation pareille. Immédiatement je remédiais au mal, s'il était guérissable : sinon, je l'extirpais.

5° Comme je n'ai rien à dissimuler en cette grave matière, je dirai que, dans ces cas-là, il ne faut pas que les confesseurs se mêlent en rien du gouvernement de la maison, ils gêneraient tout. Toujours ils sont portés à prendre le parti de leur pénitent contre le supérieur, contre le professeur et le préfet de discipline, et cela se conçoit : un confesseur est toujours enclin à la miséricorde.

D'ailleurs, dans les choses de mœurs, telle parole peut n'être pas un péché mortel, et être un cas d'exclusion. Pour moi, j'ai renvoyé en trois minutes un enfant qui avait prononcé en récréation une parole grossière, dont il était à peu près certain qu'il ne savait pas le sens ; mais le scandale ne me permit pas d'hésiter.

Les manquements à la règle ne sont pas même des péchés et ils peuvent être un cas d'exclusion.

Un enfant, de très-grande famille, était allé assister à la

messe du mariage de sa sœur : dans ces cas, la règle de la maison exigeait qu'on rentrât pour la classe ; il ne rentra qu'à huit heures et demie du soir : il ne fut pas reçu, et son exclusion fut sans retour. Si ç'avait été le fils d'un paysan, peut-être aurais-je fait grâce,

Je m'arrête : certes, après tous ces détails, qui trouveront, je l'espère, leur excuse dans l'importance du sujet, l'œuvre de l'Éducation commence à se révéler à nos yeux, non-seulement dans toute sa grandeur, mais aussi dans tous ses labeurs.

Voyons maintenant où l'instituteur puisera le courage nécessaire à l'accomplissement de cette grande œuvre.

CHAPITRE IX

Le dévoûment.

I

Il n'y a qu'un sentiment, qu'une vertu dans l'âme qui puisse l'inspirer et la soutenir dans une telle œuvre, c'est le dévoûment ; et ce dévoûment, il n'y a qu'un maître qui l'enseigne, c'est l'amour.

L'amour enseigne tout, disait admirablement un évangéliste : *Docet omnia* ; et un philosophe païen lui-même a dit : C'est l'amour, ce n'est pas la crainte, qui est le grand maître du devoir : *Amor, non timor, magister officii*.

Plus nous étudierons l'œuvre de l'Éducation, plus nous irons au fond des choses et dans tout le détail pratique, plus nous verrons que tout y est impossible sans le dévoûment et l'amour. Mais d'abord, qu'est-ce que le dévoûment ?

Se dévouer, c'est se livrer sans réserve, c'est s'oublier soi-même, se compter pour rien, se sacrifier tout entier, tout ce qu'on a, tout ce qu'on peut, tout ce qu'on est : comme le disait saint Paul, après avoir tout donné, c'est se donner soi-même : *Impendam omnia, et superimpendar ipse.*

Soyez pères; ce n'est pas assez : soyez mères, disait Fénelon; c'était tout dire. Et saint Paul avait dit avant lui : Nous ne sommes pas des pédagogues : nous sommes des pères *Non pædagogos, sed patres.* J'ai été au milieu de vous, disait-il encore, comme un père, vous parlant avec tendresse comme à mes enfants : *Sicut pater deprecans vos.* Enfin, j'ai été souvent pour vous comme une nourrice caressante : *Tanquam si nutrix foveat filios suos.*

On le sait, saint Jean l'Évangéliste ne se plaisait qu'à redire : Mes enfants, mes petits enfants : *Filioli.*

Ces grands cœurs ne furent au reste que les disciples fidèles de l'Instituteur divin, qui s'était le premier comparé à une mère, *sicut gallina pullos,* et avait dit : Laissez venir à moi les petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me.*

Je le proclame donc avec une conviction profonde : quiconque n'a pas dans le cœur, pour la jeunesse, un dévouement paternel et maternel, n'est pas destiné au ministère de de l'Éducation.

Eh ! mon Dieu ! ce que je demande ici est si vrai, si fondé en raison, que les païens eux-mêmes l'avaient entrevu. Il faut, avant tout, dit Quintilien, qu'un maître prenne les sentiments et le cœur d'un père pour ses disciples : *Sumat ANTE OMNIA erga discipulos ANIMUM PARENTIS.*

C'est que ce précepte est celui de la nature même. L'œuvre est essentiellement paternelle, et c'est ce qui en fait la gloire ; mais c'est aussi ce qui en fait le travail et la peine. Si l'autorité qu'on y exerce est l'autorité même de la paternité, si cette autorité doit être acceptée comme telle par l'enfant, elle doit aussi être exercée comme telle par

l'instituteur : à un homme qui prend la place, les droits, l'action d'un père, il faut le dévouement paternel : rien n'est plus évident. S'il ne sent pas ce dévouement dans son âme, s'il n'est pas véritablement père par le cœur, qu'il se retire : encore un coup, cette œuvre n'est pas faite pour lui : il n'est pas fait pour cette œuvre.

II

Il est de cela une autre raison que j'ai indiquée plus haut : l'œuvre est trop laborieuse. Il ne faut pas que ceux qui aspirent à y travailler se fassent aucune illusion. Je leur dirai volontiers, avec un admirable instituteur, qui a épuisé sa vie au service de la jeunesse, et a succombé à la peine, avant le temps¹ : « Comment vous tracer, Messieurs, le tableau de cette vie sans liberté, sans délassements, sans repos, sans dignité apparente ; où il faut toujours se rapetisser, se contraindre, se multiplier, se renoncer soi-même?... Non : il y a là trop à faire, trop à travailler, trop à souffrir pour qu'un dévouement commun et ordinaire y suffise. Il y faut un zèle et une sollicitude extraordinaires : une sollicitude qui s'étende à tout, aux progrès de l'enfant dans la piété et dans la vertu, dans les lettres et dans les sciences ; à son esprit, à son cœur, à son caractère, à sa santé ; à ses relations du dedans et du dehors, à ses défauts pour les supporter avec patience, et toutefois les corriger en les supportant ; à ses bonnes qualités pour les développer ; à ses peines, à ses ennuis même, à ses découragements, pour les consoler, les adoucir : en un mot, une sollicitude qui embrasse tout, depuis les besoins les plus élevés de son âme, jusqu'aux soins les plus humbles de sa vie matérielle!... »

Eh bien, je dis que le dévouement paternel et maternel

1. M. l'abbé Pouillet, fondateur et directeur du collège de Senlis, mort à trente-six ans. Il y a peut-être en notre pays un instituteur comparable à M. Pouillet ; je n'en connais pas qui lui soit supérieur.

est indispensable à tout cela, et encore suffit à peine.

Rollin demande quelque part, et avec raison, que la vigilance et l'assiduité d'un bon maître ne cessent jamais, *ni la nuit, ni le jour*. Il n'y a point de moment, dit-il avec le beau et touchant langage de la foi chrétienne, où un maître ne réponde de l'âme des enfants qui lui sont confiés : « Si son absence ou son inattention donne lieu à l'homme ennemi de leur enlever le précieux trésor de leur innocence, que répondra-t-il à Jésus-Christ qui lui demandera compte de leur âme?... **IL NE DOIT DONC JAMAIS LES PERDRE DE VUE.** »

Cela est incontestable ; mais cela aussi est décisif pour notre thèse : ce que Rollin demande ici aux instituteurs, qu'est-ce autre chose que le dévouement paternel et maternel ? N'est-il pas manifeste qu'il n'y a qu'un père et une mère qui ne perdent jamais de vue leur enfant ? Tout instituteur qui n'aura pas dans son cœur les inspirations de leur dévouement, sera ici inévitablement en défaut.

Entre mille détails d'éducation que je pourrais citer, et pour lesquels il faut le cœur d'un père et d'une mère, j'en indiquerai un seul : qu'est-ce qui décidera un professeur à soigner, dans sa classe, les faibles aussi bien que les forts, à leur donner même plus de soins, précisément parce qu'ils sont plus faibles, et à faire en sorte que, sans trop arrêter dans leur marche les meilleurs élèves, il ne laisse en arrière aucun de ces pauvres enfants, qui donnent si peu de satisfaction à son amour propre ? Il faut nécessairement ici quelque chose du dévouement dont je parle. Il n'y a qu'un père et une mère qui ne laissent jamais leurs petits enfants en arrière, qui se proportionnent à leur faiblesse, qui les attendent au besoin, ne sacrifient jamais les uns aux autres, et disent comme Jacob : *Je ne puis marcher si vite ; vous savez que j'ai de petits enfants. Nosti quod parvulos habeam*¹.

1. Un excellent professeur du Petit-Séminaire de Paris écrivait à un de ses élèves, devenu professeur à son tour : « Il vous sera facile de découvrir

Ce dévouement seul peut supporter patiemment non-seulement les faiblesses, mais les défauts naturels et choquants, et l'ingratitude ordinaire des enfants ; seul aussi, je le dois ajouter, il finit par s'en faire aimer ; seul, il les attire ; seul, il les élève jusqu'à lui, parce que seul il descend bien jusqu'à eux ; seul, enfin, il les transforme, parce que seul, il s'identifie profondément avec ces jeunes âmes, comme fait un père et une mère ; seul, en un mot, il fait l'œuvre paternelle et maternelle.

Sans doute il ne suffit pas absolument d'aimer les enfants et de se dévouer à eux, pour avoir la science de l'Éducation : un esprit éclairé, un jugement droit, une longue expérience, une observation fine et pénétrante sont aussi bien nécessaires ; mais le dévouement est encore le maître le plus clairvoyant, le plus pénétrant ; il y a dans le dévouement une habileté que rien ne saurait suppléer. Seul, il fait comprendre certains devoirs, donne certaines idées, révèle certaines ressources inespérées, sans lesquelles, dans telles circonstances délicates, toute l'œuvre de l'Éducation serait en péril.

Si vous n'avez pas un dévouement paternel et maternel pour vos enfants, où trouverez-vous, dit avec raison l'abbé

« dans chacun de vos enfants, même chez ceux qui sont le moins bien
 « partagés, certaines aptitudes dont vous tirerez parti pour leur faire ob-
 « tenir quelque succès ; mais ces aptitudes, il faut les chercher pour les
 « découvrir ; il faut se mettre à la portée de ces pauvres enfants ; il faut
 « les encourager par des attentions particulières ; et c'est pour cette œuvre
 « que le dévouement le plus tendre et la sollicitude la plus éclairée sont
 « nécessaires.

« Un homme vulgaire, un professeur qui n'est que le maître de ses en-
 « fants, et n'a pas pour eux l'affection d'un père, n'y saurait suffire.

« Il s'occupera exclusivement de ceux qui promettent honneur et profit
 « à son enseignement : il cherchera à se mettre en relief dans les succès
 « de quelques intelligences privilégiées. Tous les autres seront négligés et
 « languiront, durant toute une année, dans une inertie non moins fatale à
 « leur esprit qu'à leurs mœurs.

« Voilà les professeurs dont on a dit avec raison : Ce sont des hommes
 « de salaire et non des hommes de dévouement. »

Poulet, cette prévoyance du cœur, qui songe aux besoins du lendemain et y pourvoit d'avance pour un être aussi imprévoyant qu'oublieux ; cette sagacité du cœur qui voit le danger là où la froide prudence du maître sans dévouement le craindrait aussi peu que la légèreté et l'inexpérience de l'élève ; ces attentions du cœur, ces innombrables expédients inspirés par l'amour pour s'accommoder à toutes les variations, à tous les besoins d'une nature impressionnable, si mobile et si frêle ! Vous avez peut-être la meilleure tête du monde. Et moi je vous réponds : « Oh ! qu'il est difficile de
 « songer à tout vis-à-vis des enfants, quand on ne s'occupe
 « d'eux qu'avec la tête ! que de lacunes inévitables, que
 « d'oublis involontaires, que de choses mal comprises ou
 « négligées ! »

Je dois révéler ici un des profonds motifs pour lesquels j'ai conseillé si fortement aux instituteurs d'entretenir avec les parents de leurs élèves des rapports fréquents et intimes : c'est qu'il est impossible d'entendre souvent un père et une mère, de voir de près leur cœur, de parler avec eux de leurs enfants, sans recevoir d'eux de grandes lumières, quelquesfois à leur insu ; sans entrer au fond des sentiments et des pensées qui seuls peuvent faire l'instituteur dévoué, et soutenir jusqu'au bout la patience de son dévouement.

Ah ! que l'abbé Poulet avait raison de le dire : « Vous que
 « la légèreté des enfants étonne, vous que leur paresse im-
 « patiente, vous que leur indocilité irrite, vous que leurs
 « rechutes découragent, laissez à d'autres le soin de former
 « ces cœurs et ces esprits pleins d'inégalités et de misères
 « de tout genre ! laissez à d'autres ces détails infinis, aussi
 « fatigants par leur monotone répétition que par la petitesse
 « de leur objet ! Vous vous userez trop vite à ce métier ; vous
 « n'accomplirez point votre tâche dans une lutte continuelle

1. L'abbé Poulet, dans son admirable discours : *du Cœur dans l'Éducation*.

« contre vous-même, et vos élèves ressentiront nécessairement le contre-coup de la gêne où vous met une vie pour laquelle vous n'êtes point fait ! »

Voilà des leçons que jamais ne méditeront assez tous nos jeunes professeurs.

Mais c'est surtout un supérieur, le chef d'une grande maison d'Éducation, c'est lui qui doit avoir dans le cœur tout le dévouement paternel et maternel, et même au delà : autrement son œuvre l'écrasera. Sans ce dévouement, je le défie d'avoir jamais assez de zèle pour suffire aux sollicitudes innombrables et quelquefois accablantes de chacune de ses journées.

J'ai connu un supérieur qui, lorsque sa charge pesait trop sur lui, allait en récréation trouver ses enfants, et se promenant en silence au milieu de sa jeune et nombreuse famille, les regardait jouer, et se donnait à lui-même un doux et ferme courage, en se disant : Qui me les a confiés, ces chers enfants ? Dieu et leurs parents : Dieu qui est le meilleur et le plus tendre des pères ; je le remplace auprès d'eux : je ne dois donc jamais me lasser. Leurs pères et leurs mères me les ont aussi donnés ; j'ai accepté leur confiance, mais puis-je oublier que leur cœur est un foyer inépuisable de dévouement et de patience ? et puis-je les remplacer auprès de leurs enfants, si je n'ai pas quelque chose de ce cœur ?

Pour moi, je m'en souviens, c'était surtout à la rentrée, au commencement de l'année, avec les enfants nouveaux venus parmi nous, que j'étais saisi de ces sentiments et de ces pensées.

Pendant ces premiers jours où ils étaient encore tout pleins du souvenir de leur famille, la tristesse de notre maison, les quatre murs de nos grandes cours ou même la solitude d'un beau jardin, où ils ne retrouvaient pas leur père, leur mère, leurs jeunes frères et leurs sœurs, tout ce dépaysement, tout cet appareil extérieur de captivité, les

rendait comme insensibles à nos témoignages d'affection, et même à tous les plaisirs que je cherchais à leur procurer. Ils aimaient à être seuls, même en récréation ; ils ne parlaient ni à leurs maîtres, ni à leurs condisciples, ou bien de profonds soupirs venaient entrecouper leurs paroles. Ces pauvres enfants m'inspiraient alors une pitié que je ne puis dire. Je les regardais avec des yeux pleins de compassion. J'aurais voulu être leur père et leur mère. Quelquefois je n'osais leur parler. Je leur envoyais, pour jouer avec eux, les meilleurs et les plus aimables enfants de la maison, ceux que nous nommions *les anges des nouveaux*. — Ah ! je désire que ce que je raconte ici et ce que j'ai expérimenté profite à d'autres qu'à moi, qu'on n'aille pas s'y méprendre : *le mal du pays*, pour appeler les choses par leur nom, n'est pas un vain mal : le regret de la famille absente, et pour un jeune enfant, oh ! quelle tristesse ! quels déchirements ! quel vide ! et pour combler tout cela dans le cœur de ce pauvre enfant, si vous n'avez à lui offrir qu'une maison étrangère, où personne ne lui sourit, où personne ne l'aime ; une sorte de mécanisme administratif dans lequel il est engrené, emporté, et quelquefois douloureusement froissé ; une foule bruyante, étourdie, souvent railleuse ; et puis du grec et du latin !... Instituteurs de la jeunesse, laissez-moi vous le redire, soyez pères ! ce n'est pas assez, soyez mères ! oui, il faut ici une tendresse et des soins plus que paternels

Et non-seulement dans ces premiers et douloureux moments, mais en vérité il les faut toujours, et pour tous ; car tous et à toute heure les réclament. Si ces premières et vives années de l'enfance se passent dans une froide et sombre atmosphère, loin du foyer maternel, sans rencontrer un rayon de dévouement et d'amour, sans que le cœur se soit épanoui une fois, comprend-on ce qu'une telle vie offre de dangers à un enfant, et dans ses ennuis, et dans ses distractions, et dans ses peines, et dans ses plaisirs ! Pour prévenir

le péril, il faut qu'un supérieur ait un cœur assez tendre pour le faire sentir à tous, un cœur assez fort, assez grand pour se dévouer comme un véritable père à tout ce jeune peuple d'enfants, devenu sa famille; il faut qu'il n'ait d'autre pensée que celle de les rendre chaque jour bons et joyeux, de leur procurer à chaque heure même, toutes les plus douces et plus nobles satisfactions de l'étude et de la piété, tous les délassements les plus vifs et les plus purs, en sorte que tous ces chers enfants sentent perpétuellement qu'ils vivent sous les regards, sous les inspirations d'une affection paternelle, en sorte qu'il n'y ait pas même un moment dans leur vie d'écolier, où ils ne goûtent la joie d'être heureux sous les lois d'un si bon père.

J'étonne ici peut-être ; ce que je dis n'est cependant que la simple vérité : mais cela est assez rare ; je le dois avouer.

III

En y réfléchissant même de près, plusieurs ont pensé que le dévouement sacerdotal, c'est-à-dire le renoncement à toute affection et à toutes les choses de la terre, était nécessaire à cette seconde paternité ; ils ont cru que l'instituteur n'arriverait jamais à la perfection du dévouement paternel et maternel, à moins qu'il ne fût prêtre et pasteur des âmes, c'est-à-dire à moins qu'il n'ait renoncé à la paternité humaine pour se revêtir surnaturellement de la paternité spirituelle et divine, à moins qu'il ne soit, selon l'admirable expression des saints livres : *pater spirituum* ; que l'enfant puisse lui dire avec entière confiance : Mon père ; et qu'il puisse lui répondre avec amour : Mon enfant : à moins enfin, pour tout dire, que, dans la pensée du dévouement religieux le plus parfait, il ne renonce à la famille, à la fortune, à tous les soins et à toutes les sollicitudes les plus légitimes de la vie, et ne se consacre au célibat, pour adopter, sans aucun partage de cœur et éle-

ver, dans la plénitude du plus généreux dévouement, ses enfants d'adoption. — Voilà ce que plusieurs ont pensé.

Pour moi, tout en croyant que le sacerdoce est un admirable complément de la paternité spirituelle de l'instituteur, je ne pense pas qu'il y soit essentiel. J'ai connu, je connais encore des laïques, pères de famille, professeurs de l'Université et autres, qui ont eu dans l'œuvre de l'Éducation, pour leurs élèves, le dévouement paternel le plus touchant et un cœur vraiment sacerdotal.

Quoi qu'il en soit sur ce point, une des choses les plus curieuses sans contredit des temps modernes, et qui surprendra peut-être le plus mes lecteurs ; un des faits législatifs les plus extraordinaires, en même temps qu'un des hommages les plus élevés, rendu par l'instinct d'un génie supérieur à la dignité des fonctions de l'instituteur, à la nécessité du dévouement paternel pour l'Éducation de la jeunesse, et tout à la fois à l'excellence de la plus haute et de la plus pure vertu du sacerdoce, c'est l'article du décret de 1808 :

« A l'avenir, les proviseurs et les censeurs des lycées, les principaux et les régents des collèges, ainsi que les maîtres d'étude de ces écoles sont assujettis AU CÉLIBAT ET A LA VIE COMMUNE. Les professeurs des lycées pourront être mariés, et, dans ce cas, ils logeront hors du lycée. Les professeurs célibataires pourront y loger et profiter de la vie commune. — Aucune femme ne pourra être logée ni reçue dans l'intérieur des lycées et des collèges¹. »

Assurément Napoléon n'était pas une faible intelligence, et n'avait pas l'esprit trop clérical : c'était un génie guerrier sans doute, mais c'était aussi un législateur : par l'ascendant du génie civil et la force d'un bon sens de premier ordre, en même temps que par l'énergie de son courage, il retint la

1. Art. 100, 101 et 102 du décret du 17 mars 1808, reproduits d'après le *Bulletin des Lois* dans le *Code universitaire* de M. A. Rendu, éditions de 1835 et de 1846, p. 144.

société tout entière au penchant des abîmes. Dans ce suprême effort, il sentit tout d'abord que, parmi les œuvres de la restauration sociale, l'Éducation de la jeunesse devait être au premier rang, et il fonda l'Université. Mais, chose étrange ! la vie commune et le célibat, c'est-à-dire la perfection de la vie sacerdotale et de la vie religieuse, telle fut la condition extraordinaire du dévouement qu'il crut devoir exiger des instituteurs de la jeunesse française.

Ce n'était pas, d'ailleurs, l'estime naturelle et philosophique du célibat qui l'inspirait : on sait son goût pour les peuples nombreux, le besoin qu'il en avait, et sa réponse à madame de Staël. Avait-il compris que l'instituteur est associé à la paternité la plus auguste pour l'Éducation de l'âme ; que représentant du père de famille, chargé de ses droits et de ses devoirs auprès des enfants qui lui sont confiés, il faut que l'instituteur soit lui-même pour eux comme un père, et que rien de tout ce qui détourne le père ordinaire de sa mission naturelle pour l'Éducation de ses enfants, ne doit détourner le second père de la mission spirituelle qui le substitue au premier ; et que par conséquent, l'instituteur doit être déchargé des préoccupations de la famille, en même temps que des autres charges sociales, comme le service militaire¹ ? ou bien porta-t-il même sa pensée plus haut ? Napoléon, qui avait été élevé par des prêtres, et qui d'ailleurs comprenait tant de choses, avait-il entrevu, dans un de ces éclairs de génie qui lui étaient familiers, que celui qui doit refaire et retremper les âmes, doit demeurer pur, et que, pour devenir *le père des esprits*, il faut être vierge des affections charnelles ? Quoi qu'il en soit, il écrivit le décret que nous venons de lire, et cela est digne d'être regardé de près.

1. Quant au service militaire, cela se conçoit : l'instituteur paye assurément sa dette au pays ; car l'Éducation de la jeunesse est une des fonctions publiques les plus hautes, en même temps qu'un des services les plus nécessaires et les plus laborieux de la société.

Si, dans le langage ordinaire, on parle quelquefois de l'enseignement de la jeunesse comme d'un sacerdoce, il arrive aussi que l'on en dise autant de la magistrature, et cela est vrai en un sens très-grave : en effet, si le sacerdoce catholique est le ministère de la miséricorde pour l'éternité, la magistrature est le ministère de la justice dans le temps. Et cependant jamais législateur n'a songé à commander le célibat et la vie commune aux magistrats : ni, je l'ajouterai, aux médecins dont on n'a pas fait d'ailleurs des magistrats, quoique rien ne soit plus délicat que les fonctions médicales.

Pourquoi donc cette pensée d'assimiler si complètement l'instituteur au prêtre ? C'est que l'instituteur de la jeunesse, comme nous l'avons vu, remplit au fond et dans le vrai une fonction sociale plus haute que celle de la magistrature elle-même ; c'est qu'il est un père, une mère substitué au père et à la mère selon la nature, et qu'il doit en avoir toutes les affections, toutes les délicatesses et le dévouement ; et le moins qu'on puisse dire, c'est que Napoléon eut ici un instinct profond de la nature la plus intime des choses.

Malheureusement, en dictant cette loi, il méconnut deux points, très-importants à bien considérer dans le gouvernement des hommes, je veux dire la vraie nature de l'homme et la nécessité de la grâce de Dieu pour la pratique des vertus : dans la promptitude souvent précipitée de son esprit, il ne prit pas le temps de se rendre compte que le sacerdoce et la vie sacerdotale peuvent seuls bien protéger le célibat ; et emporté tout à la fois par son bon et par son fâcheux génie, il décréta la chasteté comme il ordonnait les vertus militaires, et fit d'un dévouement sublime un article de loi.

Ce ne fut là qu'un nouveau témoignage de cette volonté tyrannique, par laquelle il crut un moment pouvoir tout dominer, les âmes comme les corps, le spirituel comme le

temporel, et demeurer seul maître dans l'Église, comme il était seul maître dans l'État.

Aussi le décret ne tint pas ; et bien que, comme tant d'autres lois impossibles, il n'ait pas été révoqué à l'heure qu'il est, les proviseurs, censeurs et autres fonctionnaires du corps enseignant sont logés avec leur famille dans les lycées ; et je suis très-loin de le reprocher à personne.

On sait d'ailleurs que Napoléon, — du moins dans les commencements de sa puissance, et avant que l'enivrement de ses succès et son ambition sans bornes eussent troublé son esprit, — Napoléon regretta de n'avoir pas sous la main, pour son œuvre de reconstruction des études, l'élément si dévoué, si désintéressé, qu'auraient pu lui fournir les grandes et anciennes congrégations religieuses enseignantes. M. Molé m'a raconté deux fois comment il l'entendit exprimer ce regret au conseil d'État, après la lecture du fameux rapport de Fourcroy ; et aussi comment le premier consul, après avoir manœuvré avec une extrême habileté à travers les pensées et les préventions philosophiques du temps, acheva enfin par cette phrase : « Nous aurons beau faire... ce qu'il y avait certainement de mieux, c'était que l'Éducation de la jeunesse « fût confiée à deux congrégations religieuses, émules l'une « de l'autre, et toutes deux émules des Universités. »

Mais comme il n'y avait guère moyen alors de rétablir les congrégations religieuses, Napoléon voulut, en instituant un corps enseignant, instituer une congrégation civile, et il décréta le célibat et la vie commune, et toute cette grande hiérarchie administrative de l'enseignement qu'on a nommée l'Université.

CHAPITRE X

L'amour.

Il faut ici remonter plus haut. Comme le dit merveilleusement Platon : *On ne se dévoue que pour ce qu'on aime.*

Le principe de tout dévouement, c'est donc l'amour : et ici particulièrement tout autre principe serait impuissant.

Sans doute l'intérêt, la bienséance, le goût naturel, le plaisir ou l'honneur peuvent attacher un instituteur à ses fonctions ; la conscience surtout, la grande et sévère pensée du devoir peut beaucoup pour l'y dévouer ; tout cela cependant ne suffirait point. Il faut nécessairement ici l'amour le plus désintéressé, le plus effectif, le plus tendre et le plus fort ; il faut l'amour de Dieu et des âmes, c'est-à-dire le pur et grand amour.

Quand le Fils de Dieu se fit le précepteur du genre humain, — *præceptor*, c'est le mot des saintes Écritures, — et se dévoua pour nous relever à la hauteur de nos premières destinées, l'amour fut le suprême inspirateur de cet immense dévouement. *Sic Deus dilexit mundum.*

Et quand il envoya ses apôtres pour continuer son œuvre, il leur demanda trois fois le témoignage de l'amour : *M'aimez-vous ?* leur dit-il, *amas me ?* et Pierre trois fois répondit : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime : Tu scis quia amo te.* — Eh bien, paissez mes brebis, paissez mes agneaux : *Pasce oves, pasce agnos.*

Oui, pour remplir ce beau et laborieux ministère de l'Éducation, il faut avant tout aimer Dieu et les âmes. Il faut aimer ce qu'il y a de si aimable et de si doux à aimer dans Dieu et dans les âmes.

Il est dit de Dieu quelque part qu'il aime les âmes : c'est là comme un des noms du Seigneur, *qui amas animas*. Il faut faire comme lui, il faut sentir cet amour, il faut en avoir reçu d'en haut la noble inspiration ; il faut pouvoir dire avec vérité : « Donnez-moi les âmes, je vous laisse le reste ; » je ne cherche ici ni l'argent, ni l'honneur, je ne cherche que les âmes. *Da mihi animas, cætera tolle tibi* (Gen., xiv, 21). Et d'ailleurs est-il rien de plus aimable que ces jeunes âmes faites à l'image de Dieu, rachetées et teintes du sang de Jésus-Christ, et qui ont encore toute la naïveté et l'innocence de leurs premiers charmes ?

Il y a de ce que je demande ici une raison simple et profonde, que j'ai indiquée déjà. — Le dévouement, c'est l'oubli de soi : mais voilà précisément pourquoi c'est l'amour seul qui fait le dévouement sincère. Il n'y a en effet que le vrai amour qui s'oublie, qui se compte pour rien, qui se livre et se consume pour ce qu'il aime. Aussi, d'une part l'amour est le principe essentiel du dévouement ; et d'autre part, le dévouement est le témoignage le plus parfait de l'amour.

C'est ce qui a fait dire à Platon cette belle parole : « Il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé. » C'est ce qui a fait dire à Fénelon : « Celui qui aime jusqu'à se dévouer, c'est-à-dire jusqu'à s'oublier soi-même, a ce que l'amour a de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement la pure générosité. »

Calculer, mesurer, se réserver toujours, ce n'est pas se dévouer, ce n'est pas aimer : ceux-là seuls aiment et se dévouent, qui ne calculent pas, qui ne mesurent rien, qui donnent tout sans compter, qui disent toujours : *Me voici : Ecce ego, mitte me* : cœurs vraiment généreux, caractères nobles et seuls faits pour l'œuvre évangélique, où il faut être toujours prêt au travail, courageux à la peine, et, selon le mo

expressif de saint Paul, toujours livré à la grâce de Dieu, *traditi gratiæ Dei*, pour agir, pour secourir, pour souffrir au besoin.

Une maison d'éducation, une œuvre spirituelle quelconque, un catéchisme, une paroisse, ne vivent, ne s'élèvent que par de tels hommes, et par un tel dévouement. Il n'y a que ce sublime amour qui ait reçu du ciel la puissance et la bénédiction de vie. Mais, par cela même, on comprend que *l'intérêt*, dont nous parlions tout à l'heure, n'y est pour rien.

Un dévouement pareil ne s'inspire point, ne se récompense point par l'argent; l'argent ne peut que l'attrister. Sans doute, le dévouement n'affranchit pas des nécessités de la vie matérielle, qui s'imposaient à la grande âme de saint Paul, au milieu des travaux de son apostolat; mais, comme saint Paul, on a horreur du gain, de ce qu'il nommait : *turpe lucrum*; même quand l'argent n'est pas honteux, le digne instituteur n'aime point à en entendre parler, et cela se conçoit : un père ne se fait point payer.

L'Eglise autrefois ne voulait pas qu'on lui payât l'Education : selon la belle parole des saints Livres, elle achetait chèrement la sagesse, mais elle ne la vendait point : *Eme sapientiam, et non vende*.

Le *pensionnat*, où se donne aujourd'hui l'instruction publique, fait une condition nécessaire d'un prix quelconque de pension. Mais c'est une condition pénible.

Pour moi, je l'avoue, quoique j'aie conservé un très-doux et profond souvenir des soins que j'ai donnés à l'Education de la jeunesse, au Petit Séminaire de Paris, je me souviens avec plus de douceur encore du temps où je faisais le catéchisme. Au Petit Séminaire, il y avait un économiste, et il le fallait bien; quand je faisais le catéchisme, il n'y avait pas d'économiste : je donnais tout, et nous ne recevions rien.

Pour en finir sur ce point, je dirai volontiers du ministère

de l'Éducation, aussi bien que du ministère sacerdotal : qui-conque y fait sa fortune, y laisse trop souvent sa dignité ¹. C'est du moins ma pensée ; et ce qui est hors de doute, c'est que l'intérêt et l'amour de l'argent n'ont jamais suffi à l'inspiration du dévouement ².

J'ai dit que *le plaisir* n'y suffisait pas non plus : cela est évident pour deux raisons. D'abord, il n'y a rien de moins dévoué, rien de moins désintéressé que le plaisir. Et en second lieu, je réponds sans hésiter : Il n'y a pas de plaisir ici ; on trouve dans ce ministère de grandes peines, quelquefois, si on en est digne, si on s'y consume, des consolations ; mais du plaisir, jamais.

Mais *l'honneur*, dira-t-on, ce puissant mobile des grandes choses, ne suffirait-il pas ?

Je ne le pense point : sans doute l'Éducation est une grande chose, la plus grande du monde à mes yeux, parce qu'elle est la plus vraie dans sa suprême grandeur ; mais il le faut bien savoir, toute grande qu'elle est, elle se compose de trop

1. Je ne puis m'empêcher de citer ici, à cette occasion, quelques lignes de Rollin : « Le salaire que les instituteurs retirent de leurs peines est certainement bien légitime et bien mérité : je voudrais cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant, qui les y engageât : mais que la volonté de Dieu, et le désir de se sanctifier, y eussent la principale et la première part. La dureté des parents oblige souvent les maîtres à marchander avec eux et à disputer sur le prix. Il serait à souhaiter que, d'un côté, la générosité des pères et mères, et de l'autre le désintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions, qui ont, ce me semble, quelque chose de bas et de sordide. Il est beau pour les derniers de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence ; et je n'ai jamais vu qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement. »

2. Un ministre anglican qui avait vu avec admiration un de nos plus florissans séminaires de France, me demanda quel était le traitement des professeurs. — Leur traitement répondis-je, ils n'en ont point : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*. Ils prennent et pratiquent cette parole de saint Paul à la lettre. — C'est incroyable, s'écria le ministre étonné, chez nous il faudrait au moins dix mille francs à chaque professeur ! — Et avec dix mille francs, lui répondis-je, vous n'aurez jamais des hommes comme ceux à qui la nourriture et le vêtement suffisent !

de petites choses pour que l'honneur, *ce grand mobile*, s'y adapte et y suffise. Disons d'ailleurs la vérité : l'honneur, dans ce grand ministère, où est-il aujourd'hui ? Le respect même n'y est plus ! Les cours publics, la grande éloquence historique, littéraire, philosophique, a pu mettre des professeurs éminents sur le chemin des honneurs : mais je ne sache guère d'homme très-honoré pour son dévouement sérieux et modeste à l'Éducation de la jeunesse. Et d'ailleurs je le dirai volontiers avec Rollin : « Si les vues intéressées
« sont indignes d'un maître véritablement chrétien, celles
« de la vanité et l'ambition ne le sont pas moins ¹. »

Dans l'état présent de nos mœurs, un homme de mérite se diminue plutôt dans le ministère de l'Éducation, qu'il ne s'y élève aux yeux du monde. C'est une triste, mais incontestable vérité.

Mais, me dira-t-on encore, est-ce que la bienséance, la dignité personnelle, l'honneur entendu dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire l'estime pour soi-même, la conscience enfin et le devoir, ne suffiraient pas ici à l'inspiration du dévouement ? Je ne le pense pas davantage.

Et d'abord, *la bienséance*, je dirai même la bienséance personnelle et l'estime qu'on se doit à soi-même, ne suffit guère à rien de très-pénible. Dans l'Éducation, il faut se sacrifier, se dévouer ; mais se sacrifier par bienséance est à peu près une plaisanterie.

Je traite de tout ceci et j'examine ces diverses pensées, parce que je les ai rencontrées sur mon chemin, dans la pratique, et chez des hommes même auxquels un caractère sacré aurait pu en inspirer de plus élevées et de meilleures.

Eh bien, l'expérience m'a démontré que des professeurs, fussent-ils prêtres, ne suffisent à rien de sérieux, par le sen-

1. Un digne instituteur, dit encore Rollin, évite de se faire connaître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il puisse donner tout son temps à l'étude de la sagesse.

timent des bienséances et l'observation fidèle des devoirs qu'elles imposent.

Mais la conscience, le sentiment du devoir officiel? — Eh bien! non, cela ne suffit même pas, et les termes le disent. Dire de quelqu'un : Il n'a que le dévouement officiel, c'est dire : Il n'a pas de dévouement. La bienséance est officielle ; mais l'amour, le dévouement ne l'est pas : je dirai même que l'officiel tue le dévouement. Quand un prêtre est officiel, et rien au delà, ou que l'officiel domine chez lui et dans son ministère, le pasteur n'y est plus guère, et rien ne s'y fait de bon. Je sais cela pour l'avoir vu quelquefois de près.

J'ai parlé de l'administrateur, de ses qualités, des services nécessaires qu'il rend dans l'Éducation. Mais si l'instituteur n'est qu'un administrateur, même honnête et désintéressé, il fera peu de chose. Écoutons sur tout ceci l'expérience et les graves paroles de l'abbé Poulet :

« L'Éducation ne se fait pas en masse, de haut et de loin. Si nous nous sommes affranchis des viles préoccupations de l'esprit mercenaire, qui l'exploite comme une industrie, prenons garde de nous arrêter aux vues incomplètes et stériles qui nous la présenteraient comme une noble gestion, à laquelle il suffise d'apporter les qualités d'un administrateur habile et probe.

« Quand nous aurons mis un certain ordre extérieur dans cette réunion d'adolescents et de jeunes hommes ; quand nous les aurons partagés en plusieurs groupes, selon leur âge et leurs besoins, et réglé la distribution de leurs journées ; quand nous aurons préposé à toutes les subdivisions, à tous les détails de la vie scolaire, une hiérarchie de maîtres et d'employés de tous les degrés ; quand nous aurons, par de sages règlements, organisé l'enseignement, organisé les punitions, croirons-nous donc avoir tout fait, avoir fait beaucoup, avoir fait quelque chose pour la véritable Éducation de ces enfants, ainsi enrégimentés, casernés, surveillés, enseignés tout au plus, mais non pas élevés, éclairés, améliorés, formés, comme ils ont besoin, comme ils ont droit de l'être ? Est-ce que l'esprit, les mœurs, le cœur avec ses bons et ses mauvais penchants, le carac-

tère avec ses inégalités et ses vicissitudes, la piété avec sa délicate et intime influence, sont des choses qui s'administrent, qui s'enseignent, qui se dirigent avec des règlements, des rapports officiels, des formalités de bureau ? Je vois le corps ? où est l'âme ? où est le principe de vie : Je vois une administration bien organisée : où est l'Éducation bien faite ? Je vois un fonctionnaire bien estimable : où est le père ? »

Mais, dira-t-on, si le devoir officiel, si le devoir administratif ne suffit pas à l'inspiration du dévouement, le devoir tout à fait consciencieux, la fidélité au devoir commandée par la religion, ne suffira-t-il point ?

Je vais étonner peut-être ; mais je dois dire la vérité, et je réponds : Non. Écoutons encore l'admirable instituteur qui nous parlait tout à l'heure :

« Si vous cherchez seulement à poser la limite exacte de vos devoirs, si vous interrogez seulement vos principes d'honnête homme, j'ajouterai même les principes d'une conscience religieuse, mais froide et rigide, pour calculer ce que vous devez à un enfant et aux parents qui vous l'ont confié, cela vaut un peu mieux, sans doute, que de calculer uniquement ce qu'ils vous doivent, mais vous êtes bien loin encore de remplir, de comprendre même toute l'étendue de votre sainte mission. Aimez donc cet enfant ! ayez dans votre cœur un ardent désir de son avancement, de son bien, de son bonheur !... Non, j'ose le dire, *nul autre mobile que l'amour, pas même celui du devoir, et du devoir imposé, sanctionné par la Religion,* ne soutiendrait longtemps un maître dans cette pénible carrière. En vain nous dirions-nous à nous-mêmes que l'Éducation est pour nous un ministère sacré, un apostolat religieux, un moyen d'acquitter envers Dieu et envers la société la dette que nous avons contractée par le sacerdoce : ces hautes idées exciteraient notre zèle sans adoucir nos peines ; nous montreraient la gravité de nos obligations sans en alléger le poids, et peut-être même nous donneraient la pensée de nous y soustraire, plutôt que le courage de les remplir. Car, après tout, si l'idée du devoir nous restait toute seule, nous la pourrions appliquer à d'autres objets qu'à ceux qui nous occupent ; nous nous demanderions quelquefois, dans les moments de lassi-

tude inséparables d'une telle vie, si nous n'avons pas d'autres moyens d'utiliser, pour le service de la religion et de la patrie, la puissance du ministère dont nous sommes revêtus, et avec plus d'avantage, de respect et d'honneur pour nous. »

S'il m'est permis d'ajouter quelque chose à ces graves et belles paroles, je dirai qu'il y a une raison profonde, pour laquelle la conscience seule ne suffit pas à l'accomplissement du devoir. La conscience, quand elle est éclairée, indique le devoir ; quand elle est droite et ferme, elle déclare fortement qu'il faut le remplir : mais ce n'est pas elle qui en inspire l'amour ; elle contribue même quelquefois vivement à en découvrir les difficultés, les assujettissements et les peines.

Mais le devoir, le devoir difficile surtout, est exigeant et veut être aimé : autrement il rebute. Je dirai tout : il veut être aimé pour lui-même ; il veut l'être au-dessus de tout : il veut que tout lui soit sacrifié ; il veut qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui. En un mot, il veut être aimé comme Dieu ; et il fait bien, car enfin, le devoir, c'est la volonté divine, c'est Dieu même ! et je ne me tromperai certainement pas, en affirmant que tout devoir où Dieu n'est pas, n'est plus le devoir.

Et voilà pourquoi c'est le dévouement, c'est l'amour même, et tout le zèle de l'amour, que le devoir exige.

Quand la fidélité au devoir est sans dévouement et sans zèle ; quand la conscience est sans amour, tout est froid, tout est glacé, tout souffre, tout meurt : c'est comme un soleil d'hiver : la lumière y est ; mais la chaleur y manque, et la vie, la fécondité, n'y est pas. Et quand je dis : La lumière y est, je me trompe : c'est une lumière pâle qui n'éclaire pas assez.

J'ai rencontré, dans ma carrière, quelques collaborateurs qui ne travaillaient, comme on dit, que par devoir, par devoir strict et par froide conscience. Eh bien ! il y avait une foule de choses nécessaires dans notre œuvre, qu'ils ne faisaient pas, dont ils ne se doutaient même point. Dans cette

œuvre immense, où les détails sont innombrables, et où il ne suffit pas de comprendre, mais où il faut si souvent deviner, ils comprenaient peu, et ils ne devinaient rien : et par là même souvent ils gâtaient tout. L'amour seul comprend tout, devine tout, va au-devant de tout, corrige tout, guérit tout. Demandez tout cela à une mère : elle vous dira juste ce qui en est.

Dans l'Éducation particulièrement, il y a une multitude de choses, auxquelles on n'est pas strictement obligé, et qui décident tout. Eh bien ! l'amour seul décide à faire ces choses-là.

« Portez-vous de toute votre âme, non point seulement à ce qui doit couvrir votre responsabilité, mais à tout ce qui peut améliorer, exciter, échauffer, purifier, ennoblir ce cœur d'enfant confié à votre cœur de père. Et bientôt votre esprit, éclairé par ce rayon vivifiant de l'amour, verra surgir tout un nouveau monde d'idées, d'affections, de soins, que la conscience seule ne vous eût point suggérés ! Plus vous aimerez vos élèves, plus vous comprendrez qu'on ne peut rien faire pour eux qu'en les aimant, et en les aimant beaucoup. » (L'abbé Poullet.)

Et s'il faut remonter encore plus haut, voilà pourquoi, dans le Christianisme, ce n'est pas la justice seule, c'est la charité qu'il faut à l'accomplissement de la loi. L'amour qui enseigne tout, qui *suggère* tout, dit admirablement Notre-Seigneur, *suggeret omnia*, l'amour est aussi celui qui fait tout dans la plénitude de la perfection : *Plenitudo legis dilectio*.

On connaît les belles paroles de Platon, citées par Fénelon : « C'est l'amour seul qui divinise l'homme, qui l'inspire, qui le transporte, qui fait de l'homme un Dieu par la générosité, en sorte qu'il devient semblable au beau par nature. » — Et pourquoi ? toujours parce que l'amour fait qu'on se dévoue, qu'on s'oublie, se sacrifie, se compte pour rien :

c'est un mouvement divin et inspiré, c'est le beau immuable du devoir, qui ravit l'homme à l'homme même, et le rend semblable à lui par la vertu.

Platon disait encore : « Quiconque veut devenir un grand homme, ne doit pas s'aimer lui-même et ce qui tient à lui ; il ne doit aimer que le bien, soit en lui-même, soit dans les autres. » (PLATON, *les Lois*, l. V.)

Mais il y a, sur tout cela, une plus belle langue encore que la langue de Platon : la voici ; et je demande à tous les instituteurs qui ne veulent pas sentir quelque jour s'éteindre en eux la flamme de vie, et leur cœur se dessécher dans leurs rudes fonctions, de livrer quelquefois leur âme à la méditation de ces paroles :

« L'amour est une grande chose ; l'amour est un bien parfait : seul il rend léger ce qui est lourd ; seul il porte sans peine ce qui est pénible ; seul il rend doux ce qui est amer.

« L'amour est généreux : il pousse aux grandes actions, et il excite à entreprendre toujours ce qu'il y a de plus excellent.

« L'amour veut toujours s'élever, et il ne se peut souffrir dans les choses basses.

« L'amour veut être libre et dégagé de tout intérêt terrestre, de peur que sa lumière ne s'obscurcisse intérieurement, et qu'il ne se trouve embarrassé dans les biens, ou abattu par les maux de ce monde.

« Il n'y a rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, qui soit plus doux et plus fort que l'amour ; plus sublime et plus vaste, plus délicieux et plus parfait ; parce que l'amour est né de Dieu, et s'élevant au-dessus de tout ce qui est créé, il ne se peut reposer qu'en Dieu.

« Celui qui aime est toujours dans la joie ; il court, il vole, il est libre, et rien ne l'arrête.

« Il donne tout pour tous, et possède tout en tous, parce

« qu'il se repose dans ce bien unique et suprême, qui est
 « au-dessus de tout et duquel découlent tous les biens.

« Souvent l'amour est sans mesure, et son ardeur l'emporte
 « au delà de toute mesure. L'amour ne sent point le fardeau ;
 « il n'aime que le travail ; il entreprend au delà de ses forces ;
 « il ne s'excuse jamais sur l'impossibilité, parce qu'il croit
 « que rien ne lui est impossible, et que tout lui sera donné.

« Aussi, il est puissant pour tout ; et là où celui qui n'aime
 « pas n'a que langueur et défaillance, l'amour trouve des
 « forces pour venir à bout de toutes choses.

« L'amour est vigilant, et il ne dort pas même dans le
 « sommeil. Dans les plus grands travaux, il ne se lasse point ;
 « contrainct et affligé, il ne se rétrécit pas ; dans les frayeurs
 « qu'on lui fait, il ne se trouble point ; mais comme la
 « flamme vive et ardente, il monte toujours, et sa vigueur
 « s'élève par-dessus tout.

« L'amour est pieux, il est gai, il est prompt ; il est sin-
 « cère, il est aimable, il est fort, il est patient, il est fidèle,
 « il est prudent, il est constant, il est viril, et il ne se re-
 « cherche jamais.

« Car aussitôt qu'on se recherche soi-même, on perd l'a-
 « mour.

« L'amour est circonspect, il est humble, il est droit ; il
 « n'est ni léger, ni lâche ; il ne s'amuse point aux choses
 « vaines ; il est sobre, il est chaste, il est persévérant, il est
 « paisible, et veille toujours à la garde de tous ses sens.

« L'amour est soumis et obéissant ; il inspire le mépris de
 « soi ; il est ardent et reconnaissant ; il conserve toujours
 « en Dieu une confiance inébranlable, lors même qu'il se
 « trouve sans goût à son service ; car on ne peut vivre dans
 « l'amour et sans douleur.

« Celui qui n'est pas prêt à tout souffrir pour celui qu'il aime
 « n'est pas un digne ami. Celui qui aime doit embrasser
 « les choses les plus pénibles et les plus amères pour son

« bien-aimé : et quelque peine qu'il lui puisse arriver, rien ne le doit détourner de son amour. »

Tel est le chant d'amour de l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. — Mais, me dira-t-on peut-être ici, ce discours est doux à l'oreille, et cependant il est dur à entendre : *Durus est hic sermo*. Et s'il faut aimer jusque-là pour se dévouer au ministère de l'Éducation, il faut mieux ne le pas essayer.

Je répondrai : C'est vrai, si vous n'y êtes pas appelé; mais si Dieu vous appelle, ayez confiance, il vous donnera, ou plutôt il vous a déjà donné l'inspiration de l'amour. C'est une belle loi de cette Providence divine, qui se manifeste encore avec plus de douceur et d'éclat dans l'ordre moral que dans les prodiges de la nature matérielle : à côté de tous les grands devoirs, Dieu a pris soin de mettre un grand amour; et par là les devoirs, même les plus difficiles, sont accomplis presque sans effort; c'est le mot célèbre de saint Augustin : *Ubi amatur, non laboratur* : quand on aime, on ne sent pas la peine.

Le plus illustre, le plus touchant exemple de cette admirable foi, c'est le cœur d'un père, c'est surtout le cœur d'une mère. Qui donne à ce cœur si tendre une si incomparable énergie? à ce faible corps, pour résister à des fatigues prodigieuses, une indomptable vigueur? C'est l'amour.

Et voilà pourquoi aussi j'ai dit que pour le remplacer auprès de leurs enfants, et porter avec eux le fardeau de l'Éducation, il faut aimer comme eux.

Et cela est plus facile qu'on ne le pense. Il y a dans le cœur de l'homme un foyer généreux, où la flamme du dévouement et de l'amour s'allume vite, et s'entretient admirablement au souffle de la vocation divine et des grâces qui l'accompagnent toujours. Encore un coup, si vous êtes appelés et fidèles à la voix qui vous appelle, vous aimerez, et la charge alors vous deviendra légère, et Dieu bénissant votre fidélité courageuse aux devoirs que lui-même vous impose,

vous serez étonnés de trouver tout à coup dans votre cœur, pour ces chers enfants, un si tendre et si puissant amour ; et, dans ces nobles sentiments, une lumière, une force, une douceur surnaturelle, une joie, et enfin une vivacité et une sûreté d'action dont le secret et la puissance ne vous avaient pas encore été révélés. J'ai vu cela bien des fois : j'ai vu de jeunes maîtres qui ne se croyaient guère faits pour l'Éducation des enfants, mais qui s'y consacraient avec courage, parce que la Providence semblait les y appeler ; je les ai vus, au bout de quelques jours, prendre au dévouement, prendre à l'amour des enfants comme le sarment prend au feu, faire par là des merveilles dans leurs fonctions, et y devenir promptement des hommes singulièrement distingués et de premier ordre.

La vérité est, comme nous le disait tout à l'heure admirablement l'auteur de *l'Imitation*, que rien n'est plus profondément utile que le dévouement et l'amour, à ceux-là mêmes qui sont dévoués et qui aiment. Ce qu'on fait avec dévouement, on le fait bien, on l'aime : on le fait avec joie ; si c'est pénible et dur, on le fait avec courage et consolation. En le faisant, on se forme, on se fortifie, on s'élève étonnamment soi-même.

Partout et toujours le dévouement recueille au centuple ce qu'il fait et ce qu'il donne : il multiplie les forces, il ajoute aux ressources de l'esprit ; il donne quelquefois l'esprit qu'on n'a pas, et développe toujours celui qu'on a. En un mot, l'amour transforme, élève, rend héroïque, intelligent : il enseigne tout : *docet omnia*. L'affection qu'on a pour ces petits enfants, l'étude qu'on fait de ces aimables et vives natures, ouvre quelquefois les horizons de l'humanité les plus profonds, révèle des secrets inconnus, et par là développe extraordinairement les maîtres eux-mêmes¹.

1. Tandis que de froids pédagogues exposent de stériles théories sur une question dont il ne comprennent même pas les éléments, le maître vraiment chrétien trouve son système tout fait, sa doctrine toute formulée, ses

Je l'ai dit souvent : Faites une classe, la plus humble, avec dévouement, et vous verrez ce qu'elle fera de vous... un Lhomond peut-être, c'est-à-dire un esprit et un caractère supérieur.

Aussi, je le répétais sans cesse à mes collaborateurs : la première chose à faire quand un enfant se présente dans une maison d'Éducation, sans le connaître, sans savoir s'il a des qualités plus ou moins aimables, c'est de l'aimer, comme fait un père ; et pourquoi ? Parce que c'est un enfant de plus. Puis, avec l'amour pour guide, il faut s'appliquer à le connaître, à l'étudier, à discerner ses facultés, son esprit, son cœur, son imagination, et travailler à les élever, à les former, à les nourrir. Oui, c'est tout d'abord, dès les premiers jours de son entrée dans la maison, qu'on doit, comme un père, comme une mère, comme une nourrice, disait saint Paul, offrir à cet enfant, à cette jeune âme, les aliments sains et purs, la bonne nourriture qui lui sont nécessaires. Autrement il se jettera sur des aliments malsains, qui le feront bientôt tomber en défaillance : oui, il étudiera, il aimera le mal, si vous ne lui faites pas d'abord connaître et aimer le bien. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut qu'il aime Dieu et ses fêtes, ses maîtres et ses études, ses condisciples et ses jeux : mais pour cela il faut qu'il soit aimé, tendrement aimé, recherché, cultivé avec amour : il faut qu'il

devoirs nettement tracés dans un seul mot : Vous aimerez : *Diliges*... Et lorsqu'il cherche, devant Dieu, quelles vertus il doit surtout cultiver en lui-même, pour mieux répondre à sa haute mission, toujours il entend sortir du sanctuaire de sa conscience cette voix douce et pénétrante : *Diliges*. Aimez ces enfants, combattez sans relâche l'indifférence, la lassitude, les dégoûts que leurs fautes et leurs défauts excitent si aisément : sans fermer les yeux sur ces défauts, ni sur ces fautes, pensez aussi à tout ce que ces enfants ont de qualités aimables : voyez l'innocence qui brille sur leur visage ; la naïveté de leurs aveux ; la sincérité de leur repentir, quoique si peu durable ; la beauté de leurs résolutions, quoique sitôt violées, la générosité de leurs efforts, quoique rarement soutenus : sachez-leur gré de tout le bien qu'ils font, et de tout le mal qu'ils ne font pas ; quels qu'ils soient, enfin, quoi qu'ils fassent, il faut les aimer. (L'abbé FOSCALET.)

le sente, et alors il aime à son tour : et tout est sauvé pour lui. Mais s'il trouve l'indifférence autour de lui, s'il ne sent pas qu'il est aimé de ses maîtres, s'il tombe lui-même dans l'indifférence et s'il n'aime pas, tout est perdu, ou du moins en grand péril...

Je vais plus loin : non-seulement il faut que des enfants aiment leurs maîtres; mais il faut que leur amour soit mêlé d'une certaine admiration, hommage rendu à la supériorité de la vertu et des lumières; il faut du moins qu'ils les tiennent en haute estime : oui, dans une maison d'Éducation, il faut de l'admiration, de l'enthousiasme, des sentiments généreux, un grand mouvement littéraire et religieux, une vive émulation pour tout ce qui est grand et noble; et il n'y a que le dévouement des maîtres qui inspire tout cela.

Mais, me dira-t-on peut-être, vous oubliez donc vous-même tout ce que vous nous avez dit sur les défauts des enfants : que les enfants sont ingrats, égoïstes; qu'on a beau tout faire pour eux, que rien n'est plus rare que de rencontrer parmi eux un cœur vraiment touché et reconnaissant.

Cela est vrai; la reconnaissance est rare dans le cœur des jeunes enfants surtout; elle est même si rare, que l'ingratitude ne semble pas le défaut de quelques-uns, mais le défaut de tous et le vice commun de la nature livrée à ses instincts. Aussi je n'ai guère jamais été tenté d'en faire un reproche à tels ou tels. — Qui n'a remarqué combien les mots *respect* et *reconnaissance* se trouvent rarement dans les lettres des enfants à leurs parents? Les maîtres ne peuvent pas être mieux traités.

Mais la question n'est pas là : je ne dis pas qu'il faille obtenir des enfants la gratitude, c'est-à-dire le sentiment intelligent, attentif et reconnaissant du bien sérieux qu'on leur a fait, — ce sentiment-là, je le répète, ils ne l'ont presque jamais qu'à la fin de leur Éducation, — je dis qu'il faut obtenir d'eux leur amitié, et même, si on le peut, leur admiration et

leur enthousiasme. L'amitié, l'admiration, l'enthousiasme leur sont bien plus naturels que la reconnaissance. Ils admirent volontiers ce qui est grand, généreux. Ils aiment volontiers ceux qui les aiment : la peine qu'on prend silencieusement pour eux, ils n'y font guère attention, ils ne s'en rendent pas même compte : il faut bien comprendre d'ailleurs que ces bienfaits, dont on voudrait qu'ils fussent reconnaissants, les gênent, les froissent, les contraignent au travail et à tous les assujettissemens de la discipline. Car, il faut bien l'observer, ce grand et immense service de l'Éducation qu'on leur rend, est un joug et une captivité de huit ou dix ans : l'amitié seule et ses douceurs, l'amitié de leurs condisciples et de leurs maîtres, peut leur rendre cette captivité douce et le joug léger. Aussi ne sont-ils, à vrai dire, très-sensibles qu'à cela. C'est la vue, c'est la jouissance même de l'amitié qui les touche ; ils aiment qu'on les aime. Tout autre sentiment leur est à peu près indifférent.

J'ajoute enfin que, malgré leur ingratitude et tous leurs défauts, les enfants sont aimables, et je dirai presque qu'il n'y a qu'eux de véritablement aimables sur la terre, parce qu'il n'y a qu'eux en qui on trouve encore un cœur candide, ouvert, naïf ; parce que, même dans leurs défauts, même dans leurs finesses, ils sont encore vrais, naturels, ingénus, sincères.

J'ai beaucoup aimé les enfants, je les aime beaucoup encore, on le voit. Oui, ils ont été mon premier et ils seront mon dernier amour. Et je redis volontiers : Qu'aimera-t-on sur la terre, si on ne les aime ?

Pour savoir donc si on est appelé au ministère de l'Éducation, qu'y a-t-il à faire ? Une seule chose : consulter son cœur, et se demander si on aime les enfants, si on a quelque étincelle de l'amour de Notre-Seigneur pour les enfants. Si on reçoit de son âme une froide réponse, il faut se retirer.

Sans doute, il y a des degrés dans cet amour, comme il y en a dans tous les efforts de notre pauvre humanité vers la vertu : mais enfin, si vous ne vous sentez pas au cœur le saint foyer du dévouement pour la jeunesse, si vous n'avez pas l'inspiration de l'amour et du sacrifice ; si vous ne vous sentez pas le courage de vous compter pour rien, de vous dévouer sans cesse : retirez-vous, vous n'êtes pas fait pour élever la jeunesse !

Si votre famille et vos enfants vous absorbent ou seulement vous partagent trop, si le monde et ses plaisirs vous entraînent ; si la science elle-même et le goût du savoir vous dominant, si vous n'êtes qu'un humaniste, un grammairien, un rhéteur passionné, je crains d'être encore obligé de vous dire : Retirez-vous ! vous aimerez le grec et le latin plus que vos élèves, vous ne verrez dans leur Éducation que du grec et du latin ; vous ne comprendrez pas même la nature et les moyens de leur haute Éducation intellectuelle... encore moins comprendrez-vous l'Éducation morale et religieuse, surnaturelle et chrétienne, de ces âmes immortelles.

J'irai plus loin. — Si des goûts décidés de vie intérieure et contemplative sont au fond de votre âme, retirez-vous. Vous n'êtes pas fait pour élever la jeunesse... faites-vous chartreux ! quelle que soit votre piété, votre sainteté même, à votre insu le dévouement vous manquera.

Je vais plus loin encore : Si vous n'aimez pas comme instinctivement la jeunesse et l'enfance ; si vous ne sentez pas au fond du cœur un goût de tendresse et une inclination pour elle ; si les charmes de cet âge ne vous attirent pas vers lui ; si leurs défauts et leurs faiblesses même ne vous intéressent point, je vous dirai encore : Retirez-vous, l'amour vous manque ; le dévouement vous manquera !

Oui, si la vue, si la simple rencontre d'un enfant inconnu, dont le regard naïf et pur, l'attitude simple et noble révèle une heureuse nature, ne touche pas votre cœur, n'intéresse

pas votre âme, ne vous fait pas envier le bonheur de ceux qui l'élèvent, n'excite pas votre intelligence... si vous ne vous dites pas à vous-même, comme malgré vous : Je serais heureux d'élever cet enfant, j'aimerais à lui faire faire sa première communion ; vous n'aimez pas l'enfance... je crains que vous ne soyez pas fait pour le plus sublime et le plus laborieux, mais aussi pour le plus consolant et le plus doux des ministères, quand on aime.

CHAPITRE XI

L'intelligence.

Parmi les qualités essentielles à l'instituteur, si je n'ai pas nommé tout d'abord l'intelligence, si j'ai cru devoir traiter auparavant de la vertu, de la fermeté, du dévouement et de l'amour, ce n'est pas que l'intelligence soit moins nécessaire et ne doive venir qu'en dernier lieu.

Non, assurément. Et que seraient, je le demande, la vertu, la fermeté, le dévouement, l'amour, sans l'intelligence ? A vrai dire, toutes ces hautes qualités sont également indispensables ; et l'une ne peut manquer aux autres dans un instituteur, sans que toutes en même temps souffrent et fléchissent. Seulement, la nécessité de chacune d'elles est si grande, si frappante, qu'on ne peut traiter de l'une sans paraître lui donner la préférence et l'élever au-dessus de tout. Mais pour demeurer dans le vrai, on doit reconnaître qu'elles sont toutes pareillement nécessaires. Il ne le faut pas oublier : la force, l'intelligence et l'amour constituent, dans une sainteté infinie, la Divinité, et le reflet de ces divines choses doit se trouver dans le père et dans l'instituteur.

Ma raison, pour traiter en dernier lieu de l'intelligence nécessaire à l'instituteur, c'est que je lui demande avant tout ici l'intelligence de ce qui précède, c'est-à-dire l'intelligence de ce grand art qui se nomme le gouvernement des âmes, lequel, disait admirablement un grand Pape, est l'art des arts : *Ars artium regimen animarum*.

1

La première intelligence qu'il faut donc chercher dans un instituteur, c'est l'intelligence *de l'œuvre* qu'il a à faire : il doit comprendre cette œuvre dans toute son étendue : il doit en avoir étudié les grands principes, le but, la nature, les moyens principaux, les différentes méthodes.

Mais pour cela, il doit y avoir sérieusement réfléchi. C'est la science d'une vie entière : une science profonde, tout à la fois spéculative et pratique ; et même quand on y a longtemps appliqué son esprit, après vingt, trente années de la réflexion la plus sérieuse, tout à coup l'expérience et une méditation plus approfondie donnent de nouvelles lumières, découvrent de nouveaux horizons, et on s'aperçoit, non sans regret, que la vie n'y suffira pas, et que c'est une science sans bornes.

Et cependant, combien qui n'y ont jamais pensé gravement un seul jour, qui ne se sont pas même rendu compte des mots dont le langage humain les oblige à se servir pour faire cette œuvre, qui n'ont pas la moindre idée du travail qu'il s'agit d'accomplir et de ses prodigieuses difficultés, ni la moindre intelligence de l'enfant lui-même, et de cette mystérieuse et puissante nature qu'il faut élever !

Le gouvernement d'une maison d'Éducation est une œuvre de grande fermeté, une œuvre de grand dévouement ; mais c'est aussi essentiellement une œuvre de grande raison, de grande intelligence et de grand conseil.

N'eût-on, dit Bossuet, qu'un cheval à gouverner, et des roupeaux à conduire, on ne le peut faire sans raison : combien plus en a-t-on besoin pour mener les hommes, et un troupeau raisonnable !

Quels que soient donc la fermeté et le dévoûment d'un chef d'établissement, si l'intelligence y manque, tout s'y troublera. On n'y verra qu'irrégularités, inconstances, injustices, bizarreries dans la conduite.

Et ce que je dis surtout du chef, je le dis à proportion de tous ceux qui travaillent à son œuvre avec lui. Sans doute, c'est principalement un supérieur, c'est-à-dire celui sur qui toute cette multitude d'enfants, de maîtres et de serviteurs se repose, qui doit être l'âme, la lumière et la vie d'une maison : c'est en lui que se doit trouver la raison première de tous les mouvements qui s'y font.

Mais il faut aussi que chez le dernier des maîtres, si tant est que dans une maison d'Education il y ait un maître qui soit le dernier, il faut que chez celui-là même dont les fonctions semblent moins importantes, la fermeté, comme le dit Bossuet, soit le fruit de l'intelligence ; et que selon la parole de l'Écriture, la prudence et la force demeurent inséparables : autrement, sa fermeté, son énergie ne seront plus que cette fausse et dangereuse raideur qui perd tout, et compromet quelquefois l'autorité d'un supérieur lui-même, et de tous les maîtres les plus intelligents et les plus habiles.

Quant au chef, ce n'est que dans sa raison, et dans l'intelligence de ses collaborateurs, qu'il peut trouver cette force, avec laquelle on prend résolûment le bon conseil. Lorsqu'on est ainsi résolu avec raison, on prévoit tout avec sagesse, on soutient tout avec courage, on pourvoit à tout avec une sûreté et une présence d'esprit constante.

C'est en ce sens que les saintes Écritures ont dit que « l'intelligence vaut mieux que la fermeté, et que la sagesse est meilleure que la force. » Et il est vrai de le dire : la sagesse,

la vraie sagesse, qui prend garde à tout et ne néglige rien, a toujours, même avec un caractère faible, une certaine force; tandis que la fermeté sans la sagesse, n'est qu'une force aveugle et ruineuse.

La vraie sagesse, c'est-à-dire celle qui est tout à la fois l'intelligence du grand art de l'Éducation, et la prudence pour l'application des principes, celle enfin qui discerne les caractères et les esprits, et fait comprendre les difficultés des petites et des grandes affaires : cette sagesse inspire à tous la crainte et le respect, et aussi la confiance et l'amour ; c'est elle dont les Ecritures ont fait ces grands éloges : *Les maisons se bâtissent par la sagesse, et s'affermissent par la prudence. — L'intelligence remplit les greniers, et amasse les bonnes richesses. — L'homme sage est courageux ; l'homme habile est robuste et fort.*

Voilà l'intelligence que rien ne supplée, que rien ne surpasse. Auprès de cette science capitale, combien la science littéraire et grammaticale, la science du grec et du latin, quoique si nécessaire, est peu de chose !

II

Pour le prouver, indiquerai-je ici un détail d'Éducation, — grand détail assurément, — les défauts des enfants ? j'en ai déjà parlé ; mais dira-t-on jamais assez quelle prudence, quel discernement il faut à un instituteur pour connaître le naturel et le génie de chacun de ses enfants, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leurs talents, à prévenir leurs passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes et à guérir leurs erreurs, pour proportionner toujours ses leçons à leur capacité, à leurs besoins, et pour rendre toutes ses paroles véritablement utiles et persuasives !

Voilà une intelligence que les examens les plus brillants

de l'agrégation et de la licence constatent médiocrement dans un instituteur ; et toutefois ce doit être là son premier travail, sa première application. Dès qu'un enfant lui est confié, avant tout il doit s'appliquer à comprendre, à étudier, à pénétrer cette jeune nature, ses facultés intellectuelles et morales, ses défauts et ses faiblesses ; et c'est pour bien faire cette étude, qu'il faut aimer les enfants, les voir de près, vivre avec eux, converser avec eux, je le dirai, jouer avec eux, ne pas se renfermer dans une dignité solitaire ou sauvage : c'est pour cela qu'il faut ne se prévenir ni pour ni contre personne, écouter tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter ou de consulter ; et ensuite, sans aucun égard à ses goûts et à ses dégoûts naturels, ni à ses préjugés, décider sa conduite et agir avec au moins autant de circonspection que de zèle, pour améliorer peu à peu ceux dont on est chargé. Sans doute il faut du zèle, un grand zèle. Mais le zèle ne suffit pas ; il a même ses dangers ; il faut quelquefois s'en délier, ou du moins il faut toujours le gouverner, l'éclairer, le diriger, surtout quand il est question des défauts des enfants et de leur correction.

Dans le cours de ma longue carrière, je n'ai jamais médité sans émotion et sans profit pour ceux qui m'étaient confiés, cette parabole d'une simplicité toute divine, dans laquelle Notre-Seigneur comparait autrefois le royaume des cieux à un homme qui a semé du bon grain dans son champ ; mais pendant que les ouvriers dormaient, l'ennemi vint, et sema de l'ivraie par-dessus le bon grain.

Cette parabole s'applique avant tout, sans doute, au mélange des bons et des méchants, qui se trouvent en toute société sur la terre, et par conséquent en toute maison d'Éducation ; mais elle s'applique admirablement aussi au mélange des qualités et des défauts, du bien et du mal, qui se trouve dans chaque enfant.

Dieu a semé dans ces jeunes âmes le bon grain en abon-

dance par toutes les premières grâces d'une Education chrétienne; mais que des parents aveugles, ou des instituteurs négligents se livrent à un sommeil funeste, l'ennemi ne tarde pas à venir, sème l'ivraie au milieu du plus pur froment, et se retire. *Superseminavit zizania, et abiit.*

Puis quand l'herbe a crû, tout à coup, au milieu des bons plants apparaît l'ivraie, se montrent des herbes mauvaises, des herbes languissantes, des herbes mortes et contagieuses; c'est-à-dire qu'on découvre avec effroi, dans les meilleures natures, des défauts et des vices quelquefois affreux, qui ont sourdement germé! Eh bien! alors il arrive de deux choses l'une: ou on se fait illusion sur le mal, parce qu'on ne se sent pas assez de zèle pour le combattre; on en prend son parti, et on rentre dans son sommeil: ou on s'empporte, et on voudrait ravager sans délai tout ce champ, pour en arracher avec violence toute cette ivraie d'un seul coup, n'avoir plus à y penser, et se reposer de nouveau.

Mais, dans la culture des âmes il n'en va pas de la sorte; le zèle doit être toujours selon l'intelligence, et prendre conseil de la sagesse; et surtout quand il est question de corriger, il doit se souvenir de la réponse faite par le père de famille aux moissonneurs, qui ne savent le plus souvent réparer le tort de leur long sommeil que par le feu d'un zèle passager et destructeur: *Voulez-vous que nous allions et que nous arrachions tout?* disent-ils. — *Non,* leur répond le père, *de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain.*

Il faut ici de la prudence avant tout. Assurément, il n'est pas question de laisser subsister dans les âmes les défauts qui y germent; mais il faut user de précautions bien attentives, pour ne pas arracher le bien en même temps que le mal, le bon grain en même temps que le mauvais. Car tout cela se touche et se tient de près au fond des âmes, et semble quelquefois naître de la même racine: en sorte qu'on ne peut toucher à l'un, déraciner l'un, sans déraciner l'autre.

Dans la nature déchue, il n'est pas tant question d'arracher que de purifier certains germes, certains rejetons, qui peuvent être principes de bien ou de mal, selon qu'on les cultive, qu'on les arrose, qu'on les greffe mal ou bien. — Mais, encore un coup, comprend-on de quelle prudence, de quelle intelligence il est ici besoin ?

III

Il faut que je dise aussi quelques mots de cette autre intelligence, que je nommerai l'intelligence professorale. Elle est assurément très-nécessaire aussi, et indispensable.

Il faut d'abord que tout professeur ait la science *compétente*. — Je ne dis pas la science *éminente*, la science transcendante : j'ai toujours pensé que, pour un professeur, la *grande science* n'est pas nécessaire, et que l'*érudition pourrait même être dangereuse*, à moins qu'il n'ait un esprit supérieur à la science même, et que, par un merveilleux effort, il ne sache gouverner son érudition, et la mettre à la portée et au service des jeunes intelligences qui lui sont confiées.

Il suffit au professeur de savoir ce qu'il doit enseigner ; mais cela, il doit le savoir à fond, parfaitement. Pour enseigner peu, il faut savoir beaucoup ce peu-là : ainsi, le français, le grec, le latin, à fond ; les racines, les grammaires, la propriété des mots, etc., etc. ¹.

Ce que je demande à un professeur, c'est la science vraie des choses utiles, *docens utilia*, dit l'Écriture : pour cela, il

1. On m'a demandé quelquefois : Est-il nécessaire, pour enseigner les vers latins, de savoir les faire soi-même ? Je crois assurément qu'il faut au moins avoir su les faire et les bien faire, et qu'il est infiniment utile de savoir les faire encore. Est-ce absolument nécessaire ? Je n'oserais l'affirmer.

J'ai connu un professeur de seconde et de rhétorique qui ne savait pas faire les vers latins, il n'avait même jamais pu y bien réussir ; et cependant il les sentait, il les corrigeait admirablement. Je n'ai jamais vu d'élèves plus forts en vers latins que les siens.

faut que chez lui, cette science soit une science pratique et d'application, c'est-à-dire la science de l'enseignement. *Savoir* est assurément bien nécessaire; mais pour un professeur, *savoir enseigner* est plus nécessaire encore; et c'est une des raisons, peut-être la plus forte, pour laquelle je ne souhaite pas l'érudition proprement dite au professeur. Les plus savants sont quelquefois les moins capables d'enseigner ce qu'ils savent : leur science les embarrasse, et leur vaste esprit en demeure souvent empêché. Il est très-probable que Huet enseigna médiocrement le grand Dauphin.

C'est me faire d'un instituteur un médiocre éloge que de me dire : Il sait beaucoup. Il sait beaucoup! mais sait-il bien ce qu'il doit savoir? sait-il bien enseigner ce qu'il sait?

Et puis, il n'est pas seulement question d'enseigner ce qu'on sait; il est question d'enseigner ce que les enfants ne savent pas, et ce qu'ils doivent savoir, toutes choses auxquelles l'érudition est médiocrement nécessaire. La grande science de ce professeur de quatrième lui permettra-t-elle de condescendre jusqu'à ces jeunes esprits, de s'y proportionner, et, comme le disait le vénérable abbé de la Salle, de donner de la clarté, de l'ordre, de l'arrangement à ses discours, pour en faciliter l'intelligence, écarter l'embarras que la confusion produirait infailliblement dans les esprits, et ne pas exciter l'ennui, le dégoût et quelquefois le mépris de ceux qui l'écoutent?

Il ne le faut pas oublier, il y a plusieurs sortes de savoirs : outre le savoir proprement dit, la science, il y a le savoir-dire : je dirai même, il y a le savoir-faire, qui est bien nécessaire aussi à un professeur, pour mettre sa classe en train. Je ne parle pas du savoir-vivre, qui ne peut manquer.

Sur le point que je traite en ce moment, les plus grands maîtres, anciens et modernes, ont été du même avis. Sénèque signale les défauts qu'on a avec justice reprochés aux littérateurs érudits. Cette passion d'étudier et de savoir les choses

inutiles fait, dit-il, qu'on n'étudie plus, et on ne sait pas les choses nécessaires ¹.

Quintilien, si instruit, n'hésite pas à dire que c'est une sotte et pitoyable vanité que de se piquer de savoir sur un sujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les plus vulgaires, qu'une telle occupation use et consume mal à propos un temps et des efforts que l'on doit réserver pour de meilleures études, et qu'entre les vertus et les perfections d'un bon maître, celle de savoir ignorer certaines choses n'est pas la moindre. *Ex quo mihi inter virtutes grammatici habebitur, aliqua nescire.*

Cicéron, comme Sénèque, nomme cette manie de savoir un vice, *vitium, intemperantiæ genus*, une perte de temps ; et en effet, c'est bien peu connaître le prix du temps, et bien mal placer sa peine et son travail, que de les employer à l'étude de choses obscures et difficiles, et en même temps, comme le dit Cicéron, non nécessaires, et quelquefois si vaines et si frivoles ².

Les deux vers de Martial sont connus :

*Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.*

On sait enfin comment Juvénal se moque du mauvais goût de certains parents de son temps, qui exigeaient qu'un précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes et ridicules :

« Courage, parents ingrats ! exigez qu'un précepteur sache les langues et l'histoire ; qu'il possède ses auteurs *sur le bout du doigt*,

1. *Ecce Romanos quoque invasit inane studium supervacua discendi...* (Lib. de Brev. vit.) *Ideo non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt.* (Epist., 88.)

2. *Alterium est vitium, quod quidam nimis magnum studium nullamque operam in res obscuras atque difficiles conferunt, easdemque non necessarias.* (Offic., lib. I, n. 19.)

afin que, si vous l'interrogez par hasard en allant soit aux thermes, soit aux bains d'Apollon, il puisse vous dire quel fut le nom de la nourrice d'Anchise, le pays et le nom de la belle-mère d'Anchémolus; combien Aceste vécut d'années, combien il donna d'outres de vin aux Phrygiens. » *Savas imponite leges... tanquam ungues digitosque suos....*

Ne dirait-on pas que Juvénal se moquait un peu à l'avance de certains de nos examens, que Pic de la Mirandol eût été fort embarrassé de soutenir, et sur lesquels, on l'a répété souvent, un élève de rhétorique pourrait faire échouer M. le ministre de l'instruction publique lui-même et les plus savants professeurs ?

IV

Je n'achèverai pas ce que j'avais à dire de l'intelligence nécessaire à l'instituteur, sans parler d'une grande qualité morale, qui, chez l'instituteur comme chez tout homme, mais chez lui plus particulièrement encore, est la condition essentielle du bon développement de l'intelligence, comme de tout dévouement; je veux parler de la *docilité d'esprit*.

Je dis la *docilité* : je ne dis pas l'obéissance. Sur l'obéissance et sa nécessité, on est généralement d'accord, du moins en théorie. Sur la docilité, les pensées sont peut-être moins bien arrêtées.

Qu'est-ce que la docilité? à quoi s'applique-t-elle utilement? — Ce n'est pas, ainsi que je le disais, l'obéissance. L'obéissance, c'est la soumission de la volonté à la loi. On a un supérieur, il ordonne, on obéit; mais en obéissant on peut se croire personnellement plus éclairé que son supérieur. Dans la docilité, il y a une certaine soumission du jugement; c'est plus et mieux encore : c'est la disposition de l'esprit, c'est l'inclination du cœur à se laisser instruire, à recevoir l'enseignement des autres, à s'éclairer de leurs lu-

mières, à se pénétrer de leurs idées, à profiter de leurs expériences et de leurs conseils.

Je trouve dans les saintes Ecritures ces expressions : — *Da mihi cor docile, — erunt omnes docibiles Dei, — mansuetum esse ad omnes, docibilem.* — Elles expriment ce que je viens de dire.

La docilité va donc plus loin que l'obéissance : elle en est le meilleur et le plus sûr principe, puisqu'elle implique l'abnégation du jugement en même temps que celle de la volonté. — La docilité renferme l'humilité, la modestie, la juste défiance de soi, de ses pensées, de ses préventions ; et la préférence pour l'esprit et pour l'opinion des autres. La docilité croit toujours qu'il lui manque quelque chose, et elle espère le trouver : elle est surtout contraire à la présomption, elle écoute, elle consulte, elle veut toujours apprendre.

Sa nécessité est grande pour tout homme en ce monde, à cause de la faiblesse ordinaire de notre intelligence, de la brièveté de nos vues, de la multitude de nos ignorances, de la facilité de nos erreurs ; mais elle est surtout nécessaire à ceux qui ont quelque fonction importante à remplir, et surtout à ceux qui gouvernent leurs semblables.

Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, dit Fénelon, vous auriez besoin de demander comme lui à Dieu, avant tout, un cœur docile.

Mais quoi ! dira-t-on, la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs ? Non : il faut sans doute être docile pour s'instruire et bien obéir ; mais il faut être encore plus docile pour enseigner les autres et bien commander, par la raison très-simple qu'on a alors un plus grand besoin de sagesse et de vraie lumière. Fénelon a été jusqu'à dire : La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité : il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu par la méditation et dans la prière, mais

encore il doit s'instruire et chercher la vérité en écoutant les hommes. Dans toutes choses, on ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur à l'instituteur, et surtout au supérieur présomptueux, qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénétre d'abord ! Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais honte d'avouer qu'on a été trompé. « Mépriser le conseil d'autrui, dit encore Fénelon, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils ; ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous pour les instruire tous ; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité... Il irait jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle qui aurait le courage de lui montrer ses fautes et de lui dire la vérité. »

On l'a dit, et il est vrai : il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que les hommes les plus spirituels, plus d'expérience que les vieillards, plus de lumières que les sages, c'est tout le monde. Eh bien ! l'esprit vraiment docile s'enrichit de l'esprit de tout le monde, s'empare de l'esprit de tout le monde. Je le disais quelquefois à nos professeurs : Vos propres disciples, Messieurs, ont toujours quelque chose à vous apprendre : les plus ignorants même savent des choses que vous ignorez. Cet enfant, le plus jeune de la maison, non-seulement je l'aime, mais je l'estime, je le considère, par cela seul qu'il a atteint ce qu'on nomme l'âge de raison. La raison humaine est en lui, et peut-être dans un fonds très-riche que je n'ai pas, et je puis, je dois certainement apprendre quelque chose de lui. Cet autre, étranger et encore nouveau parmi nous, il sait, il a vu des faits, des pays, des usages que j'ignore, et qu'il y a profit pour moi de savoir.

En un mot, il faut se laisser instruire par tout le monde sur tout ce qu'on ne sait pas : autrement on demeure dans

le cercle restreint de ces idées ; on ne les étend jamais : on va les rétrécissant chaque jour.

Qui ne l'a remarqué ? c'est l'esprit court qui est le plus souvent indocile, présomptueux, sans défiance de lui-même, sans confiance dans les autres. La raison en est simple ; il n'a pas l'instinct de la lumière qui lui manque : il ne voit rien, il ne soupçonne rien au delà de lui-même et de son petit horizon. C'est un villageois borné qui ne veut pas sortir de son village : il sait à peine qu'il y a une ville voisine, où l'on peut aller vendre ses denrées : au delà il n'y a rien dont il ait ni le besoin, ni l'instinct.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que la docilité de l'esprit produise l'indécision dans le conseil, et l'incertitude dans la conduite. Non, rien n'est plus ferme et plus décidé qu'un esprit sagement docile ; et la raison en est simple encore : c'est un esprit réfléchi, qui ne se précipite pas, qui regarde, qui écoute, qui entend ; mais, comme nous l'avons dit, une fois le conseil pris, et bien pris, il demeure immuable dans sa décision et dans sa conduite, et tout le monde s'appuie et se repose sur lui avec sûreté.

V

CONCLUSION DE CE LIVRE.

En tout, il le faut avouer, l'instituteur, tel que je le demande, tel qu'il le faut, tel qu'il existe, non pas seulement dans mon livre, mais sur place et en action, tel que je le connais à l'heure qu'il est, ici ou là, docile, respectueux, intelligent, ferme, dévoué, pieux, ayant la bonté d'un père, quelquefois le cœur d'une mère : ce maître parfait de la jeunesse est doux à voir, et son œuvre, son action sont dignes d'être regardées de près une dernière fois ; et puisque je dois résumer, en achevant ce livre de *l'Instituteur*, tout ce

que j'en ai dit et ce que j'en sais, j'emprunterai au pinceau même de Fénelon les couleurs simples et vraies qui peuvent seules le décrire comme il faut, et je dirai :

AVEC LES ENFANTS, il est sensé, doux, égal en toutes choses. Il se possède toujours, et il agit tranquillement, comme un homme sans humeur, sans fantaisie, sans imagination dominante, qui consulte sans cesse la raison et la vertu, et qui les écoute en tout. Et cela imprime à toute sa personne la plus aimable dignité.

Il se donne aux enfants par devoir et avec joie : il est plein de sollicitude et de soin pour chacun d'eux. On ne le voit ni las de s'assujettir à leurs divers besoins, ni impatient de se débarrasser d'eux pour être seul et tout à soi : non, il est toujours tout entier à ce qu'il fait : il ne paraît ni distrait, ni occupé d'autre chose, ni renfermé en lui-même, tandis qu'il remplit ses fonctions. Il ne fait jamais rien par hauteur, par violence, ou par caprice. Les enfants sentent toujours ces faiblesses dans leurs maîtres ; et ne les pardonnent pas. Pour lui il sait que sa fermeté, son égalité, sa manière de posséder et de ménager toutes choses, peuvent seules le faire aimer et respecter tout à la fois. Aussi il est vraiment aimable, complaisant même et enjoué : mais sa complaisance n'est suspecte ni de mollesse, ni de légèreté, parce que les enfants le trouvent toujours ferme, décisif, précis, sévère quand il le faut : soit à l'étude, soit en classe, il maintient la règle, l'ordre, le silence, le travail et l'émulation.

Il y a des enfants qui ont le cœur sec, froid, dur, resserré ; il y en a d'autres qui ont le cœur tendre, ouvert, vif, aimant. Il y en a de très-agréables ; il y en a de fâcheux. Il y en a de grands ; il y en a de petits. Il se fait tout à tous. Il supporte les uns sans les flatter et les reprend sans impatience : il fait sentir son affection aux autres, mais il est inflexible pour corriger ceux qu'il aime le plus, quand ils ont fait quelque faute.

Il descend avec bonté jusqu'aux plus petits : mais cette

bonté est si proportionnée, qu'elle n'affaiblit jamais ni son autorité, ni leur respect. Il converse avec les grands, et ces conversations laissent dans leur cœur des impressions de sagesse et de douceur qui les élèvent et les charment. Dans les récréations, il montre à tous la gaité paisible et modérée d'un homme mûr. Il joue quelquefois avec eux ; mais les enfants voient bien qu'il ne joue que par raison, pour se délasser selon le besoin, et surtout par amitié pour eux et pour leur faire plaisir : aussi son sérieux doux et condescendant ne les rebute jamais, et sa gaité sans aucun badinage qui descende trop bas, les attire sans trop les familiariser. En un mot, il est aimé des enfants, mais c'est par une douceur soutenue de noblesse, de gravité et de désintéressement, qu'il se rend aimable, et le respect ne s'oublie jamais en sa présence.

AVEC SON SUPÉRIEUR ET SES CONFRÈRES, il montre un sens droit, un esprit net, un cœur obligeant, un caractère appliqué, modéré, accommodant, actif, laborieux, secourable au besoin. Jamais rien de sec, rien de critique et de dédaigneux ; jamais de plaisanterie sur aucun ridicule : nulle impatience sur aucun travers, nulle vivacité pour ses préjugés contre ceux d'autrui ; il ne dit jamais que la vérité ; mais il la supprime toutes les fois qu'il la dirait inutilement, par humeur ou par excès de confiance, et il évite par là, autant qu'il le peut, les ombrages et les jalousies.

Il n'est pas de ces hommes actifs, verbeux, empressés, multipliant les vues, voulant toujours atteindre à tout et faire l'impossible, perdant le bien pour viser au mieux, espérant toujours persuader, plaire, concilier tout... puis découragés à la moindre contradiction, renversés au premier obstacle : non, on le trouve toujours simple et vrai, réservé sans contrainte, concis, sobre en pensées et en paroles, tranquille dans les embarras, courageux d'esprit et de cœur, quand il faut.

Il y a des temps où on ne sait être vis-à-vis de l'autorité que servile ou insolent ; le secret semble perdu d'être tout à la fois noble et respectueux, digne et dévoué ; de conserver de la dignité sans hauteur, et de montrer du respect sans bassesse. Pour lui, il demeure avec ses supérieurs simple, docile, vrai, et tout à la fois, libre, ferme, et en possession de parler avec une force douce et respectueuse. Il croit, avec raison, qu'il ne leur sera jamais mieux subordonné, que quand il leur fera sentir en lui un homme mûr, appliqué, ferme, touché des véritables intérêts de la maison, et propre à la soutenir par la sagesse de ses conseils et par la vigueur de sa conduite.

S'il est lui-même supérieur ou des premiers dans une maison, il sent que nul n'a plus besoin que lui d'une raison, d'une douceur et d'une vertu toute pratique, qui se prête, se proportionne, s'accommode à tout. Aussi on ne le voit jamais sec, dur, hautain, présomptueux, inquiet, ambigu dans ses conseils et dans ses ordres, singulier dans ses projets ; mais toujours égal, paisible, se possédant, ne précipitant rien, entendant tout, ne décidant jamais qu'après un examen convenable ; et ensuite, après avoir embrassé les choses avec étendue pour les saisir dans leur total, qui est leur seul point de vue véritable, sans aucun respect humain pour personne, sans aucun égard pour ses préventions naturelles, il agit simplement, fortement, selon sa conscience et selon les vrais besoins et les vrais intérêts de la maison et des enfants.

Mais, pour tout cela, il faut ajouter que la piété et l'amour de Dieu sont dans son cœur : voilà les sentiments qui le soutiennent, qui le fortifient, qui l'éclairent, qui le consolent parmi les peines inévitables d'une vie si laborieuse, qui l'aident enfin chaque jour à posséder son âme en patience et en paix au milieu de ses rudes fonctions. Dieu est en lui, et voilà pourquoi il est aimé, vénéré, obéi comme il

convient; car, comme le dit admirablement Fénelon, auquel je ne me lasse pas d'emprunter tous les traits de cette image, quand on porte Dieu dans son cœur, avec une piété simple, forte et aimable, qui se donne à tous pour les gagner tous, *alors on parle peu, et on dit beaucoup; on ne s'agite point et on fait tout ce qu'il faut; on ne se presse point et on expédie bientôt; on n'use point d'adresse et on persuade; on ne gronde point et on corrige; on n'a point de hauteur et on exerce la vraie autorité; on est patient, prévoyant, modéré, accessible, affable, mais aussi décidé, et jamais ni mou, ni flatteur; et par là même, on est chéri des bons, craint des méchants, s'il y en a, et respecté par tous.*

LIVRE QUATRIÈME

L'ENFANT ET LA LOI DU RESPECT

Certes, l'Education est une grande œuvre. Il y faut Dieu, un père, une mère, des instituteurs : il faut des qualités éminentes, la vertu, la fermeté, le dévouement, l'intelligence.

Mais tout cela ne suffit pas : il y faut aussi, il y faut surtout, le travail et la coopération active de l'enfant. Oui : l'enfant le plus jeune, dès ses premières années, doit travailler lui-même à s'élever, et cela par une action libre, spontanée, généreuse : c'est la loi de sa nature, et l'ordre de la Providence.

Le concours personnel de l'enfant est si nécessaire, que nulle Education ne peut s'en passer : et nul instituteur, si habile et si dévoué qu'il fût, n'y suppléa jamais. Quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui et malgré lui : il faut lui faire vouloir son Education : il faut la lui faire faire par lui-même. Et après Dieu, nul n'est un agent plus réel, plus profond, plus effectif.

Mais comment travaillera-t-il à l'Education qu'il reçoit ? La réponse est simple : par sa docilité, par son attention, par sa reconnaissance, par son respect. Tels sont ici ses devoirs personnels, et l'emploi qu'il doit faire de sa liberté, c'est-à-dire de l'autorité qu'il a reçue de Dieu sur lui-même.

J'ai dit que ses maîtres doivent s'identifier avec lui ; mais lui aussi doit s'identifier avec ses maîtres, et il ne le fait que lorsqu'il est attentif et docile à leurs leçons, reconnaissant de leurs soins, et par-dessus tout respectueux pour leur autorité.

Je le dirai même : la grande condition, la condition essentielle du puissant concours qu'il doit ici donner, celle qui renferme et résume toutes les autres, et sans laquelle l'attention, la docilité, la reconnaissance sont impossibles, c'est le respect : toutes les sages pensées, tous les bons sentiments, toutes les vertus, tous les devoirs d'un enfant qu'on élève, je crois pouvoir les exprimer par ce grand mot : le respect. Si j'essaie d'en dire ici les hautes raisons, c'est moins pour les enfants, qui ne liront pas mon livre, que pour les parents et les instituteurs, lesquels, sous peine de voir toute l'œuvre de l'Éducation périr entre leurs mains, doivent comprendre et maintenir dans toute sa dignité et sa force, la grande loi du respect.

Qu'on ne s'étonne pas ici de la gravité de mes paroles : je touche en ce moment à la pierre fondamentale de l'édifice que je voudrais raffermir, et si depuis longtemps déjà l'édifice menace ruine, c'est que la base en a été profondément ébranlée.

Dans le premier volume de cet ouvrage, j'ai traité déjà de l'enfant et du respect qui est dû à la dignité et à la liberté de sa nature, par ceux qui l'élèvent : il est bien juste que je traite aussi du respect que l'enfant leur doit à son tour. Je n'entrerai point du reste dans autant de détails pratiques que je l'ai fait jusqu'à présent : ces détails ne sont pas ici nécessaires, et peut-être même ne conviendraient-ils point. J'exposerai donc simplement les principes les plus élevés de la question.

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que le respect?

« Le respect est éteint, dit-on : rien ne m'afflige, ne m'attriste davantage ; car je n'estime rien plus que le respect : mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans ? »

M. Royer-Collard prononçait ces paroles dans la grande assemblée des représentants de la nation française, il y a quelques années.

Vers la même époque, un autre grand orateur, un homme d'Etat éminent, M. Guizot, gémissant aussi sur les abaissements de l'autorité et du respect, donnait cependant à l'Eglise catholique ce beau témoignage : « Le catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde. »

Depuis que la grave parole de M. Royer-Collard a été prononcée, et que le noble hommage de M. Guizot nous a été rendu, j'entends dire que le respect s'altère même parmi nous, et que sur ce point les sages ont de sinistres prévoyances. Quoi qu'il en soit, si le respect s'éteint dans la société française et s'il s'altère même dans la société chrétienne, — ce que je n'ai ni le droit, ni surtout le désir d'affirmer, — le vœu du moins qu'il me sera permis d'exprimer à cette heure et dans ce livre, c'est que, quand le respect viendrait à s'éteindre dans tous les cœurs, il faudrait encore le conserver, et à tout prix, dans l'Education de la jeunesse, et le faire revivre d'âge en âge dans le cœur des enfants pour leur père, pour leur mère, pour ceux qui les élèvent.

Que si on ne pouvait y réussir, si les générations qui se préparent à nous remplacer sur la scène, devaient être aussi des générations sans respect, il faudrait se cacher le visage dans ses mains et désespérer de l'avenir.

Mais non ! et pour moi, je veux espérer encore !

Qu'est-ce donc que le respect ? Il est temps de se le demander.

Le grand et profond auteur de *l'Imitation* dit quelque part qu'il vaut mieux pratiquer le bien qu'en donner la définition : mais, quand on ne le pratique plus, il faut toujours au moins tâcher de le définir, afin de conserver dans les idées et dans les mots les vertus qui s'échappent des mœurs. C'est ce que je vais essayer de faire.

Le respect, tel que nous l'entendons encore, est un de ces mots profondément chrétiens et français, un de ces mots puissants et significatifs, que nous devons aux nobles inspirations du caractère national et aux inspirations plus élevées même de la foi et de la vertu évangéliques.

Sans doute, avant le christianisme, on rencontre çà et là quelque trace de respect dans le monde. Mais que de graves et belles acceptions, inconnues aux langues anciennes, ce mot n'a-t-il pas trouvées dans les profondes délicatesses de la pensée chrétienne et des langues modernes ! Entrons dans quelques détails.

Outre le respect, la langue française connaît, et, dans les relations sociales, nous pratiquons *l'estime*, *la déférence*, *la politesse*, *les égards* ; mais, il faut le remarquer, le respect est très-supérieur. On a des *égards* pour ses égaux, de la *déférence* pour ses amis, de *l'estime* pour le mérite, de la *politesse* pour tous : le respect s'élève beaucoup plus haut, et il entraîne avec lui l'estime, la déférence, les égards les plus polis, et de plus la considération et l'honneur, et quelque chose même de plus grand encore !

Qu'est-ce à dire ? que signifie donc ce mot ? quel est ce de-

voir mystérieux et presque indéfinissable? — Me trompé-je en disant que le respect, c'est simplement le souvenir réfléchi, et le religieux sentiment de ce qu'il y a de divin en soi et dans les autres?

Non, le respect pour soi et pour ses semblables n'est pas autre chose que la considération attentive de ce qu'il y a de plus haut dans la dignité humaine, c'est-à-dire de l'image de Dieu, de la chose divine en nous : puis le sentiment grave et intime, le sentiment religieux, que ce souvenir et cette lumière inspirent.

En un mot, il y a toujours quelque chose de plus grand que nous en nous-mêmes et dans les autres : voilà ce que nous devons respecter.

Et c'est là seulement ce qui aide à bien comprendre le sens et la moralité profonde des acceptions de ce mot dans notre langue. Ainsi on dit : *Il faut se respecter soi-même* : qu'est-ce à dire, sinon un regard d'étonnement sur soi et de religieuse estime pour une dignité intérieure et cachée?

On dit encore : *Le respect des lois, le respect des mœurs* ; c'est un grave et beau langage. En effet, la majesté des lois, la sainteté des mœurs, sont sans contredit ce qu'il y a de plus élevé dans les choses humaines : ce sont même choses divines.

Le *respect filial* est le plus sacré qui puisse se rencontrer ici-bas, parce que l'autorité paternelle est un rayon direct de la majesté suprême : le respect filial est essentiellement un respect religieux, qui, se souvenant de Dieu, révère un père qui en est l'image.

Aussi ce qu'il y a de plus grand sur la terre, c'est *d'inspirer le respect, de commander le respect, d'imposer le respect* : c'est le plus rare mérite du caractère et de la vertu : le génie sans la vertu n'y parvient pas.

On dit encore : *Le respect du malheur* ; rien n'est plus grand, parce que rien n'est plus religieux : en effet, il y a

dans la souffrance quelque chose de divin. *Res sacra miser.* C'était bien la pensée de Bossuet, lorsqu'il parlait de ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur ajoute à la vertu. Et M. de Chateaubriand me semble avoir retrouvé les inspirations du *Génie du Christianisme*, lorsqu'il disait naguère que les infortunes de la fille de Louis XVI étaient montées si haut, qu'elles deviendraient un jour, dans l'histoire, une des grandeurs de la France.

En tout, plus j'étudie cette question, plus je suis heureux de reconnaître que la langue nationale est encore ici noble et pure : rien ne l'a dépravée, ce me semble, jusqu'à ce jour. Ainsi, par exemple, quelque soit l'entraînement de la cupidité, la mollesse des mœurs, et l'affaiblissement des caractères, on n'a pas dit encore : *Le respect de l'argent, le respect de la fortune* ; nul ne dit tout haut : *Respectez mes plaisirs.* Et lorsque l'on a essayé de nos jours de célébrer la théorie fataliste du respect pour le succès, il n'y a eu qu'une voix pour flétrir la honteuse immoralité de cette doctrine.

Mais c'est assez sur le fond des mots : allons au fond des choses, ou plutôt remontons à leur plus sublime hauteur.

Quand Dieu créa l'homme et le monde, quand il fit l'homme libre à son image et à sa ressemblance, Dieu voulut, et dut vouloir qu'il y eût entre lui et l'homme, entre le ciel et la terre, tout à la fois un lien et une barrière : ce fut le lien et la barrière du respect. Le respect, — comme l'amour, comme l'admiration, lorsque ces sentiments demeurent dans leur droiture première, — le respect fut une des formes de l'alliance de l'âme humaine avec les choses divines. Tel fut le respect du bien, du vrai, du grand, du beau, c'est-à-dire du divin, en Dieu d'abord ; puis dans ses œuvres, et surtout dans l'homme lui-même et dans ses semblables, c'est à-dire dans l'œuvre et l'image de Dieu la plus parfaite.

Il est évident que Dieu ne créa pas l'homme pour le mépris, pour le dénigrement, pour la haine. Qui le pensa jamais ?

Le respect fut tellement loi de sa vie, que le mépris pour le mal, dans le cœur de l'homme, c'est encore le respect du bien.

Toute la théorie divine et l'ordre moral, social et religieux, repose sur cette grande loi du respect.

Voyez la société temporelle, la société spirituelle, la société domestique. Il n'y a pas là une grandeur, pas une vertu, pas un devoir, en dehors de la loi du respect : oui, tout ce qui est noble, élevé, généreux, tient à elle, et y tient inviolablement.

Dieu lui-même se respecte dans les lois qu'il nous impose, et les sanctions sévères qu'il leur donne sont le témoignage du respect qu'il se doit et qu'il se rend. Mais il nous respecte aussi nous-mêmes : il respecte notre liberté, il respecte notre cœur, il respecte notre intelligence, c'est-à-dire, qu'il se respecte en nous ; car nous ne sommes pas seulement l'ouvrage de ses mains : notre liberté, notre intelligence, notre cœur, sont l'image de sa gloire. Et voilà pourquoi il nous respecte, dit l'Écriture : *Voilà pourquoi, Seigneur, vous traitez nos âmes avec un si grand respect. — Cum magna reverentia disponis nos.*

Qui ne sait que le monde physique tout entier, le bel ordre de la terre et des cieux repose sur la loi du respect ? Et certes il n'y a pas de plus beau modèle de respect inviolable que nous devrions toujours garder nous-mêmes pour tout ce que Dieu nous ordonne de respecter !

Mais c'est surtout dans l'ordre moral et dans la société humaine que la loi du respect est belle à étudier.

Quand Dieu créa la famille il ne lui donna pas d'autre loi. La société domestique repose sur la loi d'un triple respect. Et d'abord, le respect conjugal de la femme pour l'homme, qui est son chef ; de l'homme pour la femme, qui est sa pure et noble compagne ; et chez tous deux, le plus mystérieux et le plus touchant des respects, le respect pour leur enfant :

puis en retour, le respect filial, le respect sacré de l'enfant pour son père et sa mère.

Quand Dieu fit la société civile, il apprit à l'homme que le respect seul pouvait en être le lien conservateur. Et en effet, une société sans respect, une société où les hommes ne se respecteraient plus en rien les uns les autres, serait une société effroyable.

Le respect des lois, le respect des magistrats, le respect du prince : j'ajouterai le respect des vieillards, le respect même de ses égaux, de ses inférieurs, et de tout ce qui est homme enfin, quand même il ne serait pas encore né... sont les bases constitutives de l'ordre et de la sûreté publique.

Lorsque la parole des Écritures s'accomplit chez un peuple : *effusa est contemptio super principes* : en un mot, lorsque le mépris l'emporte, la ruine est proche, et les sages n'attendent plus que des catastrophes.

Enfin, quand Dieu créa la société spirituelle, la société religieuse, c'est là surtout que, dans un sanctuaire unique comme le Dieu qu'on y adore, dans une chaire infallible comme la vérité qu'on y prêche, et sur l'autel d'un sacrifice éternel, il fonda à jamais l'empire du respect ; et voilà ce dont M. Guizot, sans le savoir peut-être assez parfaitement, avait le profond et instinctif sentiment, lorsqu'il prononçait cette belle parole : *Le catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde.*

Que Dieu lui rende pleinement le bien de cette parole ! c'est le seul vœu que ma reconnaissance et mon respect osent ici lui offrir.

Et si, sans vouloir rappeler en ce moment des controverses qui sont loin de mes pensées présentes, j'ai témoigné un jour une pénible sévérité à des hommes qui combattaient pour nous, mais qui oubliaient trop la grande loi de nos combats, c'est que dans cette confusion des langues, on pouvait nous dire : *Vous êtes devenus des hommes sans res-*

pect! et que c'était là à mes yeux le plus grand des malheurs.

On a dit que la vertu humaine pouvait tout perdre, sauf l'honneur; je dirais presque que nous, nous pouvons tout perdre, sauf le respect. Quand nous cessons de nous respecter nous-mêmes et de respecter les autres, il faut que la terre tremble : nul ne peut prévoir les secousses et les terreurs que nous lui donnerons.

Lorsque le prophète voulut exprimer sa plus grande crainte ici-bas, il s'écria : *O Dieu! ne me livrez jamais à une âme sans respect. — Animæ irreverenti ne tradas me.*

Le respect est tellement la condition de toutes les vertus, et l'âme de toutes les lois, que tout ce qui est digne, élevé, pur, disparaît avec le respect. Le respect absent, tous les malheurs, tous les désordres, toutes les indignités, tous les vices, toutes les imprudences, se précipitent.

Mais en revanche, le respect suffit à l'inspiration de toutes les plus nobles vertus, et à l'accomplissement de tous les plus saints devoirs.

Est-il question des devoirs envers Dieu? Respectez son saint nom, respectez son saint temple, respectez sa parole : le respect, c'est la religion tout entière. — Le respect du jour du Seigneur suffirait à relever la nation la plus abaissée loin de Dieu.

Est-il question de vos semblables? respectez leur honneur, leur vie, leur corps, leur âme : respectez en eux la vérité, la charité, la justice, la pureté.

Est-il question des mœurs? Respectez-vous vous-mêmes : ce respect suffit.

Qu'est-ce que la pudeur, si belle et si pure sur le front de la jeunesse, si sainte et si noble dans les regards de l'âge mûr; si vénérable sous les cheveux blanchis du vieillard, si-non la délicatesse la plus élevée du respect pour soi-même?

L'amour ne remplace point le respect : l'amour le perfectionne, mais le respect conserve l'amour. Les deux affections

que Dieu a le plus bénies sur la terre, ce qu'il y a de meilleur dans la famille, ce qui la constitue et la protège, ce qui fait sa dignité et son bonheur, l'amour conjugal comme l'amour filial, périssent sans le respect.

Qu'est-ce que la sainteté du mariage, sinon un tendre, mais respectueux amour qui se souvient toujours de Dieu et de sa providence suprême.

Qu'est-ce que la chasteté sacerdotale, sinon le respect religieux pour un caractère sacré, s'élevant jusqu'à cette vertu parfaite qui commande la vénération et la confiance?

Je viens de nommer la *vénération* : c'est le plus haut degré du respect. Elle n'est surpassée que par l'*adoration*, laquelle ne s'adresse qu'à Dieu.

Quand on dit : *C'est un lieu, un monument vénérable*, on veut dire consacré par la religion, et qui rappelle les plus grands, les plus saints souvenirs : c'est le Sinaï, le Calvaire, ou bien encore la tombe d'un martyr.

Un grand âge, une piété profonde, la vertu éprouvée par le malheur rendent vénérable : on entoure avec joie de vénération une sainteté exemplaire ; un vieillard, un aïeul, dont la simplicité profonde relève la majesté ; dont la vie toujours pure, disent les Livres saints, est une couronne de gloire à sa vieillesse ; qui s'est toujours respecté lui-même, et qui, par là, est devenu digne de notre imitation et de tous les hommages du respect.

Dieu lui-même, par la voix des œuvres miraculeuses, recommande SES SAINTS à la vénération publique : leurs noms sont inscrits dans les annales de l'Église, leurs vertus célébrées dans l'assemblée des peuples, leurs reliques placées sur les autels, et leurs louanges même mêlées aux louanges du Seigneur, dans les solennités religieuses les plus imposantes. C'est assurément là le plus sublime témoignage, la plus haute puissance de la loi du respect. Dieu ne pouvait rien instituer de plus grand pour nous : c'était nous élever jusqu'à

lui; après nous avoir faits semblables à lui dans le temps, c'était nous faire semblables à lui pour l'éternité, où il se contemple, se respecte, se vénère éternellement lui-même.

Telle est la loi du respect.

CHAPITRE II

Du respect de l'autorité.

J'aime à placer le respect en regard de l'autorité : ils sont faits l'un pour l'autre.

Il y a une corrélation essentielle entre l'idée et l'autorité et celle du respect, comme entre l'idée du droit et celle du devoir. Cette corrélation est établie invinciblement, dans la nature des choses, par Dieu lui-même.

Rien n'est ici-bas plus digne que l'autorité d'un souverain respect, d'un respect reconnaissant, d'un respect inviolable.

Le respect, nous l'avons vu, c'est la considération, le souvenir religieux de ce qui est grand, noble, élevé, divin : mais, je le demande, qu'y a-t-il sur la terre de plus grand, de plus noble, de plus élevé, de plus divin que l'autorité ?

Rien n'est grand que par elle : c'est le droit supérieur et divin par excellence ; c'est le droit du Dieu créateur et conservateur des sociétés humaines.

L'autorité immense, infinie, universelle, c'est Dieu ! Dieu est l'autorité dans la famille, puisqu'il est manifestement le premier et véritable père ; — dans la société spirituelle : autrement la religion ne serait qu'un odieux mensonge ; — dans la société temporelle : autrement le pouvoir, sans droit et sans devoir, ne serait plus qu'une domination tyrannique.

Donc, partout et toujours, l'autorité, c'est Dieu : n'est-il pas manifeste qu'un respect souverain est pour elle un apanage imprescriptible.

Il y a entre l'autorité et le respect des affinités si naturelles, une alliance si nécessaire, et toutes les idées d'autorité sont en si profonde harmonie avec les idées de respect, que les acceptions les plus délicates et les plus nobles du mot *respect* conviennent à celui d'*autorité*.

Dans le vrai, ne paraît-il pas que l'autorité, réelle ou personnelle, est ici-bas seule vraiment digne de respect? Nommez-moi quelqu'un qui, sans aucune autorité personnelle ou réelle, commande, inspire le respect : cela ne se conçoit pas.

J'ai dit : *respect souverain*, comme l'autorité qui le commande : cela est juste ; mais, il le faut ajouter, le respect le plus profond, le plus humble, est honorable pour celui-là même qui l'éprouve et qui l'exprime. Oui, ce respect honore, élève, ennoblit toujours, parce que c'est avant tout un sentiment de haute et généreuse raison, un devoir accompli avec la noble indépendance d'une volonté libre, et la dignité naturelle d'une âme qui demeure maîtresse d'elle-même.

Sans doute, il peut y avoir, et il y a souvent des respects hypocrites, des dépendances misérables : la coaction violente, la force peuvent créer des soumissions contraintes : certes ! rien n'est moins honorable. Tout cela, c'est l'asservissement, c'est la bassesse. Mais si tout cela est essentiellement sans honneur, c'est précisément parce que tout cela est sans élévation et sans respect ; il n'y a pas là plus de respect réel que de réelle autorité. Il y a force brutale, domination grossière, et en face, abaissement, servitude ! C'est la tyrannie de l'homme : elle avilit, elle n'est faite que pour cela. Ce n'est pas la noble et pure autorité de Dieu.

L'autorité vraie honore ceux-là même qui la reconnaissent et qui l'acceptent, parce que c'est l'autorité de Dieu ; et le respect libre et intelligent pour cette autorité est hono

rable, uniquement parce que ce n'est pas un sentiment, un respect *humain* : mon respect s'élève jusqu'à Dieu et ne s'adresse qu'à lui ; mais en s'élevant à Dieu, il m'élève moi-même et ne laisse jamais ramper mon âme.

Telle est la dignité du respect chrétien : oui, la fierté évangélique va jusque-là ; il nous faut Dieu, sa grandeur même et ses droits : nous respectons alors ; mais où l'autorité de Dieu n'est pas, le respect nous est impossible. Nous ne faisons point d'éclat ; nous n'insultons point ; mais nous ne respectons pas. On nous entend rarement élever la voix sur la place publique ; cela ne nous va guère ; mais témoigner à qui que ce soit des respects indignes, et pour me servir de l'expression chrétienne, qui dit tout, *des respects humains* ! c'est une bassesse d'esprit, une lâcheté de cœur, dont nous ne sommes point capables !

Étranges penseurs que certains hommes ! Toute la dignité de la société humaine, l'alliance de l'autorité vraie et de la liberté généreuse, repose sur un noble acte de foi, et ils hésitent à le produire ! L'Évangile tient à vouloir faire d'eux quelque chose de grand : et ils s'obstinent à demeurer vulgaires. La basse obéissance les révolte, et ils ne savent pas s'élever plus haut.

Quoi qu'il en soit de ces erreurs, la vraie autorité, c'est Dieu ; et voilà pourquoi elle est une grandeur, devant laquelle l'esprit s'incline, sans que le cœur s'abaisse, et de là vient que devant elle, on s'élève toujours, comme devant Dieu même, par une soumission sincère.

Si elle n'était qu'un droit humain, une supériorité usurpée par la violence ou par la ruse, et imposée à mon ineptie ou à ma faiblesse, j'en serais avili, à la bonne heure : mais quand c'est un droit supérieur et divin, reconnu, proclamé par mon intelligence, et accepté librement par ma volonté : qu'y a-t-il en tout cela qui ne soit noble, pur, et digne d'un souverain respect ?

J'ai ajouté un respect reconnaissant.

Il y a deux beaux caractères de l'autorité. Elle est d'en haut; et elle descend pour servir ici-bas.

Elle vient de Dieu, et elle sert les hommes.

C'est une grandeur, mais une grandeur bienfaisante.

Telle est sa nature, son emploi, sa mission, sa vraie gloire. Elle sert : elle n'est instituée que pour servir. Et ses services sont toujours si grands, si considérables, et en même temps si nécessaires, que sur la terre nulle société, nulle créature ne peut s'en passer, et nul service aussi ne mérita jamais une plus vive reconnaissance.

En effet, dans l'idée d'autorité, il n'y a pas seulement l'idée de la puissance qui crée, mais aussi l'idée de la sagesse qui gouverne, et de l'amour qui conserve.

La puissance, la sagesse et l'amour; et en face, le respect, la docilité et la reconnaissance; voilà les idées constitutives et corrélatives de l'autorité. Et partout et toujours, l'autorité sert et doit servir : c'est son ministère essentiel; c'est son droit le plus auguste; je dirai plus : c'est son devoir; et voilà pourquoi on lui doit un respect reconnaissant. Le devoir est même ici le fondement du droit : *L'obligation d'avoir soin du peuple est le fondement de tous les droits que les souverains ont sur leurs sujets*, dit avec raison Bossuet.

L'autorité étant, comme nous l'avons vu, le droit et la supériorité de l'auteur, par là même, toute l'autorité est essentiellement un service, en même temps qu'une supériorité. Car, qu'est-ce que l'auteur, et d'où vient sa supériorité en même temps que son nom? Uniquement du premier service qu'il a rendu, du premier bien qu'il a fait, de la vie qu'il a donnée.

Certes, ce bien est grand; ce service est immense, puisque c'est la vie; mais l'auteur d'un tel bien ne peut jouir de sa grandeur, et des droits qu'elle lui donne; il ne demeure ou du moins il ne se montre supérieur, qu'en servant tou-

jours. Délaisser à l'aventure l'ouvrage de ses mains et l'abandonner aux caprices du hasard, serait indigne de lui. Nul n'a plus servi, puisqu'il a fait et créé : nul ne doit plus servir encore. Il doit conserver, améliorer, élever, achever le bien qu'il a fait, la vie qu'il a donnée.

Témoin l'autorité paternelle, qui est la première des autorités humaines : un père a le droit imprescriptible, mais aussi le devoir inviolable d'élever, c'est-à-dire de conserver son enfant.

Témoin le pouvoir social ; il n'est institué que pour créer, pour établir et conserver l'ordre et les libertés publiques : et par là il est véritablement créateur et conservateur de la société, qui n'est que l'ordre et la liberté entre plusieurs. C'est là seulement que se trouve la vraie grandeur du pouvoir social.

Il en est de même dans la société spirituelle. Partout et toujours l'autorité est un droit et un devoir de supériorité bienfaisante.

Dieu, souverain créateur et père, n'a pu établir, déléguer l'autorité parmi les hommes, que pour le bien commun et pour le service général de l'humanité. Et voilà pourquoi à toute autorité, à toute puissance humaine est toujours essentiellement attaché un *service*, un dévouement, un ministère quelconque.

On n'est jamais grand ici-bas pour soi-même : toujours pour les autres.

Toute grandeur, toute puissance égoïste, est un désordre dans les plans du Créateur suprême.

Dieu lui-même, dont les droits, les grandeurs, les perfections sont absolus, n'a pas voulu être grand pour lui seul ; il a, si j'ose dire, mis sa puissance et sa grandeur au *service* de sa bonté. La parole du Fils de Dieu est ici formelle : *Non veni ministrari, sed ministrare. Je suis venu non pour être servi, mais pour servir.*

Une des plus belles gloires du Père céleste, c'est d'être
É., II.



créateur et père. Il nous a servi d'abord, en nous donnant la vie. Certes ce premier service était beau, et Dieu n'est sorti de son repos éternel que pour nous le rendre. Il a trouvé un plaisir généreux, un plaisir divin à descendre de son éternité dans le temps, pour y faire vivre l'homme et le monde.

Il a fait plus : il nous conserve chaque jour, et nous vivons. Quel est chaque jour le grand serviteur du genre humain, dans la plus haute et la plus noble acception de ce mot ? Je ne crains pas de répondre : C'est Dieu, magnifique et perpétuel service de sagesse, de puissance et d'amour !

Chaque jour, il sert tous ses enfants : chaque jour, il dresse pour eux, sur la terre, cette table immense, où ils viennent tous s'asseoir et se nourrir des biens de la maison de leur père. *Parasti in conspectu meo mensam*, dit un prophète. Et il convie à ce splendide banquet les petits des oiseaux : *Pascit illa*.

Il n'a pas trouvé que ce fût encore assez, et il a fait plus : c'était nous servir de loin, il a voulu nous servir de près, et il est venu se mettre en personne au service de nos besoins, de nos faiblesses, de nos misères.

Et c'est le Fils de Dieu lui-même, venant sur la terre, qui nous a dit : *Je viens, non pour être servi, mais pour servir. Non veni ministrari, sed ministrare*. Et c'est ce jour-là même que fut proclamé le grand principe et posée la règle immuable de l'autorité parmi les hommes, telle que la sagesse divine l'entend. L'autorité, ce n'est pas la domination, ce n'est pas l'empire pour soi, ce n'est pas la satisfaction vaine et le superbe plaisir du commandement ; ce n'est pas la grandeur personnelle enfin... non, c'est le service, le dévouement, le bienfait. *Celui qui est le premier parmi vous sera le serviteur de ses frères : le plus puissant ne fera jamais que servir*¹.

1. *Principes dominantur eorum ; non ita erit inter vos : qui major, erit minister ; qui primus, erit servus.*

A partir de ce jour mémorable et de la solennelle parole du Fils de Dieu, toutes les grandes dignités humaines ne furent plus que d'illustres servitudes, ou plutôt les grands et nobles services du genre humain. Et quoique l'orgueil et l'égoïsme puissent faire à l'encontre, il est vrai de dire que, depuis la date romaine effacée par l'Évangile, l'autorité doit servir : et l'on n'est digne de l'autorité que quand on sert à quelque chose.

Donc, dit Bossuet, tout homme revêtu d'une autorité quelconque, est un personnage public, destiné au bien commun. Si chacun est né pour soi en ce monde, lui, il est né pour les autres ; sa vraie gloire, est de n'être pas pour lui-même. Pour lui-même, il ne demande, il ne veut, il ne fait rien : pour les autres, tout : c'est là sa grandeur ! Qu'y a-t-il, en effet, de plus grand que de n'avoir pas de besoins, ou de les oublier, et de pourvoir aux besoins des autres ? C'est la grandeur de Dieu même.

De quelque côté donc que je me tourne, pour considérer le ministère que l'autorité remplit en ce monde, les bienfaits qu'elle y répand et l'honneur qui en rejaillit sur elle, elle m'apparaît toujours comme un reflet glorieux de la bonté encore plus que de la puissance divine.

Et voilà pourquoi j'ai dit qu'elle était digne d'un respect reconnaissant ; et j'ajoute que la reconnaissance, dont l'autorité est digne, doit être d'autant plus grande que ses services sont plus laborieux et plus pénibles.

Élever des enfants, travailler à les rendre sages, bons et heureux ; être au service des besoins, des faiblesses, des misères spirituelles de l'humanité, voilà ce qui mérite avant tout ici-bas la reconnaissance et le respect ; car voilà ce qui demande un zèle, un désintéressement, une abnégation sans mesure, et fait blanchir la tête avant le temps ; voilà ce qui fait tomber du front de l'homme la sueur la plus substantielle et la plus délicate : voilà ce qui épuise le dévouement

et les forces les plus élevées. J'étonne peut-être en disant ces choses ; il ne faut qu'y regarder de près, pour en être convaincu aussi bien que moi. Le père, le prince, le pontife sont les trois grands dépositaires de l'autorité de Dieu sur la terre : si, étudiant de près leur travail, je suivais le père de famille dans ses pénibles et innombrables sollicitudes pour l'avenir temporel, religieux et moral de ses enfants ; le prince, dans les soucis amers et dans la grave responsabilité de son administration devant Dieu et devant les hommes ; le pontife, dans sa tâche laborieuse et souvent ingrate du gouvernement des âmes : si, descendant de ces hauteurs, je considérais attentivement auprès du père, du prince et du pontife, l'instituteur, le prêtre, le magistrat, il me serait facile de prouver que l'exercice de l'autorité, à quelque degré que ce soit, est tout ce qu'il y a au monde de plus épineux, de plus difficile, de plus péniblement dévoué, et, par conséquent, ce qu'il y a de plus digne d'un *respect reconnaissant*, si la reconnaissance et le respect sont dus à quelque chose et à quelqu'un ici-bas.

Il se rencontre toujours dans le service moral des hommes des délicatesses extrêmes, et d'infinis labeurs : non-seulement il faut corriger leurs vices naturels et leurs inclinations fâcheuses ; mais il faut leur rendre ce service malgré eux : le plus souvent, les hommes, les enfants même ne veulent pas qu'on les serve de cette façon ; ils repoussent violemment ceux qui veulent les servir en les corrigeant. Combien de fois le prêtre, l'instituteur, le père lui-même, n'ont-ils pas fait cette expérience décourageante ?

Prodiguez les services matériels aux hommes, ils sont contents ; ils paraissent vous aimer : jamais ils n'ont repoussé ceux qui leur préparent une nourriture délicate, de beaux vêtements, des plaisirs.

Mais des vertus, une belle âme, la vérité qui les gêne, l'humilité qui les modère, la chasteté qui les contient, ils

n'en veulent pas : vous les importunez ; le plus souvent ils s'irritent. *Conversi dirumpent vos*, dit l'Évangile.

La difficulté est donc profonde : mais la difficulté même, et les labours d'un service pareil, font les mérites et l'honneur de l'autorité qui s'y dévoue.

Aussi parmi tous les noms les plus glorieux qui soient sur la terre, s'il en est un qui exprime dignement la plus belle et la plus haute autorité, c'est le nom que se donne à lui-même le chef de la grande famille des chrétiens : le Pape, le souverain instituteur, le père commun, se nomme avec raison le serviteur des serviteurs de Dieu, *Servus servorum Dei*. Il y a là un beau commentaire du *veni ministrare* prononcé par le Fils de Dieu.

Et s'il faut descendre de ces hauteurs, revenir au sujet particulier que je traite, et parler des services que rendent un père, une mère, un instituteur à l'enfant qu'ils élèvent, je dirai, après l'avoir étudié de près, et longtemps moi-même expérimenté, que je ne sais rien sur la terre qui demande un plus grand cœur, un plus héroïque dévouement. Pour faire agréer ses services à ces pauvres enfants, il faut tellement se donner à eux et se renoncer soi-même ; tellement se contraindre, se rabaisser et condescendre, quelquefois ; tellement se rapetisser et souffrir : le désintéressement de tout ce qui n'est pas le bien même qu'on fait est tellement nécessaire, qu'en parlant d'un héroïque dévouement, je n'ai pas dit assez : cela demande de ceux qui se mettent franchement et de bon cœur à l'œuvre, un dévouement surnaturel et divin.

Ce dévouement se trouve providentiellement dans le cœur d'un père et d'une mère ; Dieu y a pourvu. Mais dans le cœur de ceux qui se dévouent librement, comme les instituteurs, sous l'inspiration généreuse d'une vocation spéciale, la nature aide beaucoup moins ; et pour ne pas demeurer au-dessous de la tâche divine, il faut s'élever bien haut ; et le dévouement prend quelquefois alors un tel caractère, et mérite

une telle reconnaissance, qu'on ne doit guère s'attendre à la rencontrer ici-bas.

Sans entrer dans les détails, j'en dirai néanmoins le peu qui se doit convenablement dire. Parlons d'abord du respect filial.

CHAPITRE III

Le respect filial.

I

Voici ce que Platon écrivait du respect filial :

« Après la Divinité, il faut honorer avant tout les auteurs de nos jours, pendant leur vie : c'est la première, la plus grande, la plus indispensable de toutes les dettes ; on doit se persuader que tous les biens qu'on possède appartiennent à ceux de qui on a reçu la naissance et l'Education, et qu'il convient de les consacrer sans réserve à leur service, en commençant par les biens de la fortune, en venant de là à ceux du corps, et enfin à ceux de l'âme, leur rendant ainsi avec usure les soins, les peines et les travaux que notre enfance leur a coûtés autrefois, et redoublant nos attentions pour eux à mesure que les infirmités de l'âge les leur rendent plus nécessaires. Parlons constamment à nos parents avec un respect religieux : car aux paroles, cette chose légère, est attachée une lourde peine ; et Némésis, messagère de Dicé, veille sur ces manquements. Ainsi, il faut céder à leur colère, laisser un libre cours à leur ressentiment, qu'ils le témoignent par des paroles ou par des actions, et les excuser dans la pensée qu'un père qui se croit offensé par son fils a un droit légitime de se courroucer contre lui. Après leur mort, la tombe la plus modeste est la plus belle. Il ne faut ni excé-

der la grandeur ordinaire des monuments de ce genre, ni rester au-dessous de ce que nos ancêtres ont fait pour leurs propres parents. » (PLATON, *les Lois*, liv. IV.)

J'ai eu plusieurs fois occasion de le dire : si douce et si belle que soit la langue de Platon, il y en a une plus belle, plus forte et plus douce encore : la voici, telle que pour la première fois elle fut entendue par les enfants d'Israël aux pieds du Sinaï, bien des siècles avant Platon :

« Écoute, ô Israël, et observe les commandements que te fait le Seigneur :

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre.

« Honore ton père et ta mère, comme le Seigneur te l'a commandé, afin que tu vives longtemps, et que tu sois heureux sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera.

« Honore ton père et ta mère, car c'est le premier commandement auquel Dieu ait attaché une promesse.

« Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie jamais les douleurs de ta mère.

« Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né, et rends-leur tout ce qu'ils ont fait pour toi ; par là tu attireras sur ta tête la bénédiction de ton père, et elle reposera sur toi à jamais.

« Par là, tu rafraîchiras l'âme de ta mère ; l'homme qui honore sa mère, amasse un trésor.

« La bénédiction du père assure la prospérité de ses enfants, mais la malédiction de la mère les arrache de la terre.

« Celui qui honore son père, verra sa vie se prolonger, et celui qui obéit à son père sera le rafraîchissement de sa mère.

« Le fils sage se laisse reprendre par son père, mais le moqueur n'écoute ni la réprimande, ni les conseils.

« O mon fils, écoute donc avec docilité ton père qui t'a

donné la vie. Prête l'oreille à la sagesse et aux volontés de ton père, et ne délaisse pas les paroles de ta mère... Elles seront comme une couronne de grâce à ton front, comme une chaîne d'or à ton cou¹. »

Voilà avec quelle vivacité, avec quelle grâce ravissante et quelle majesté de langage, les saints Livres ont énuméré les devoirs de la piété filiale. Mais ce que je dois surtout faire remarquer ici, c'est le caractère religieux du respect que le précepte divin impose aux enfants envers leurs parents.

Nous l'avons vu : un père et une mère sont les représentants de Dieu sur la terre : non-seulement parce que Dieu leur a donné sa bonté, sa tendre sollicitude, et quelque chose de sa souveraine sagesse pour élever leurs enfants ; mais aussi parce qu'il en a fait comme ses images personnelles et ses délégués immédiats, dignes d'être honorés en tout comme il est honoré lui-même. Voilà ce qui donne à un père, à une mère, une autorité si vénérable, et une sorte de majesté divine. Et de là vient que parmi tous les devoirs imposés par la nature et par la Religion aux enfants des hommes, il en est un qui les domine tous, et qui doit survivre à tout : c'est le respect filial : c'est le respect de Dieu présent dans un père et dans une mère. Le respect filial n'est pas autre chose ; et c'est aussi pourquoi, parmi tous les respects de la terre, il n'y en a pas de plus sacré. C'est un respect d'honneur, c'est un respect d'amour, et quoique ce ne soit pas un respect d'adoration, c'est un respect religieux.

Soyez saints, parce que je suis saint, dit le Seigneur, et aussitôt après il ajoute : Et que chacun de vous respecte son père et sa mère.

« L'homme qui craint le Seigneur respecte son père et sa mère, et il leur est soumis comme AUX SEIGNEURS DE SA VIE.

¹ Deut., IV, 1. — Exod., XX, 12. — Deut., V, 16. — Eph., VI, 2. — Eccli., VII, 29, 30. — Eccli., III, 5, 7, 8, 11. — Prov., XXIII, 22.

« Enfants, obéissez *dans le Seigneur* à vos pères et mères, car cela est juste... La nation des justes est obéissance et amour.

« C'est Dieu qui a imprimé au père un caractère qui commande le respect à ses enfants, et il a affermi sur eux l'autorité de leur mère.

« Celui qui honore son père sera lui-même comblé de joie dans ses fils, et Dieu prêtera l'oreille à sa prière. Que votre respect pour votre père se montre donc dans vos actions, dans vos paroles, et dans toute votre patience¹. »

Voilà le respect filial, tel que nous le trouvons promulgué dans le précepte divin, tel que Dieu l'a fait, ou plutôt, si je l'ose dire, tel que Dieu en a pris le souverain modèle aux sources mêmes les plus hautes du respect pour la paternité éternelle et suprême.

Certes, je ne m'étonne pas que ce commandement vienne sur les tables de la loi immédiatement après ceux qui regardent le Seigneur lui-même : le sage Philon a été jusqu'à penser que Dieu en écrivit le commencement sur la première table, et qu'à côté même des commandements qui ordonnent l'adoration du Seigneur et le respect de son saint nom, on lisait les premières paroles du précepte qui ordonne le respect filial.

II

Aussi, voyez comme tous les plus hauts respects viennent ici-bas fortifier et ennoblir celui-là ! comme toutes les belles acceptions de ce mot lui conviennent dans la langue des hommes !

On dit : *Commander le respect, inspirer, imposer le res-*

1. *Eccli.*, III, 8. — *Ephes.*, VI, 1. — *Eccli.*, III, 6.

pect. Rien n'est plus grand. La majesté d'un père, la dignité d'une mère y ont des titres sacrés ; jusqu'à leur dernier jour et au delà, c'est leur droit impérissable.

On dit : *Le respect de l'âge*. N'est-ce pas encore un respect filial ? Le père et la mère ont une espèce d'éternité aux yeux de leur enfant : il n'a pas connu leur naissance, il ne prévoit point leur mort. Ils sont à ses yeux sans commencement, et il ne sait pas heureusement quand viendra leur fin.

On dit : *Respecter la vieillesse, respecter le malheur* ; mais je le demande : y a-t-il quelque chose sur la terre qui commande plus religieusement le respect que les cheveux blancs d'un père, que la vieillesse d'une mère ? Y a-t-il quelque chose qui inspire des émotions plus profondes, une douleur plus religieuse, que les infortunes d'une mère, que les larmes d'un père ?

Enfin, il est des autorités si hautes et si sacrées, qu'on doit les respecter jusque dans leurs erreurs. L'autorité paternelle est de cette sorte : le respect filial est un respect inviolable, et l'autorité paternelle demeure toujours un rayon de la majesté de Dieu ¹.

Je vais plus loin. Il y a dans les malheurs possibles, dans les abaissements de l'humanité, il y a quelquefois des extrémités déplorables : un père, une mère, peuvent tomber avec l'âge dans les faiblesses intellectuelles et morales les plus humiliantes : eh bien ! c'est alors qu'un fils, qu'une fille leur doivent un respect plus tendre et plus profond : le malheur les rend plus vénérables et plus chers à la piété filiale : quelle que soit leur décadence, vous leur devez la vie ; et vous vous devez à vous-mêmes de déplorer que ceux sans

1. C'est pourquoi, même dans le cas unique où la désobéissance est un devoir, faut-il désobéir avec une sorte de respect ; et Aulu-Gelle l'a compris, lorsqu'après avoir rappelé les circonstances où l'obéissance est défendue, il ajoute ces belles paroles : *Illa tamen ipsa, in quibus obsequi patri imperanti non oportet, leniter et verecunde declinanda, sensimque relinquenda sunt, potius quam respicienda.*

lesquels vous ne seriez pas nés, soient tombés dans un si douloureux état.

« Mon fils, recueillez avec respect la vieillesse de votre père, et ne le contristez pas dans les derniers jours de sa vie, dit admirablement l'Écriture. Et si le sens vient à lui manquer, respectez-le, et gardez-vous de le mépriser dans votre force.

« Ne traitez jamais avec hauteur votre père humilié, car son humiliation ne ferait pas votre gloire, mais votre confusion. La gloire d'un fils, c'est l'honneur de son père.

« Dieu ne mettra pas en oubli la compassion dont on use envers son père, et vous serez également récompensé pour avoir supporté les défaillances de votre mère. Pour cela, Dieu vous affermira dans la justice, il se souviendra de vous aux jours de votre tribulation, et vos fautes se fondront à ses yeux, comme la glace aux rayons du soleil.

« L'homme qui délaisse son père se voue à l'ignominie, et celui qui exaspère sa mère sera maudit du Seigneur.

« Honorez votre mère tous les jours de sa vie, et jusqu'à sa dernière heure ; et n'oubliez jamais quelles douleurs elle a souffertes pour vous, et à combien de périls elle s'est trouvée exposée lorsqu'elle vous portait dans son sein¹. »

Telles sont à ce sujet les vives et touchantes exhortations des Livres saints.

Je l'ai dit, et il m'est doux de le répéter : jusque dans les derniers temps de cet âge vénérable où les forces semblent défaillir, on apprend d'un père et d'une mère les véritables maximes de la sagesse ; et puis, même quand le grand âge, quand les infirmités de la vieillesse semblent avoir affaibli leur intelligence, ne retrouve-t-on pas toujours auprès d'eux, ce qui est si doux et si rare ici-bas, une amitié fidèle ? Lorsque, dans leurs derniers jours, leurs enfants viennent encore se

1. *Eccli.*, III, 12, 18. — *Tob.*, III, 4.

jeter entre leurs bras, quand ils se sentent pressés sur le cœur paternel, ne retrouvent-ils pas toujours là quelque chose de la tendresse de Dieu pour ses créatures les plus chères?

Enfin, à l'heure suprême, lorsqu'une dernière parole, un dernier soupir vient errer sur leurs lèvres déjà glacées, s'il leur reste encore un dernier sentiment pour vous reconnaître et vous bénir, quelle consolation pour votre cœur ! Il m'a reconnu, dites-vous, il m'a béni une dernière fois !

Et, après leur mort, avec quelle profonde affection on se retrouve dans les lieux où on a vécu près d'eux... où on les a vus, assis en famille, conversant et se récréant avec leurs enfants et leurs petits-enfants : non, rien, sur la terre, dans les divers sentiments qui peuvent émouvoir le cœur de l'homme, n'égale la triste et délicieuse mélancolie de ces lointains et ineffaçables souvenirs !

On l'a dit, et il est vrai : le temps efface tout ; mais les souvenirs de la famille ne s'effacent jamais ! Et même, lorsque ces parents chéris ne sont plus, après de longues années, après les diverses fortunes et agitations de la vie, quand nous revenons visiter leur sépulcre, n'est-ce pas de cette source intarissable de la piété filiale que coulent encore ces larmes amères et cependant si douces qui s'échappent de nos yeux, lorsque, agenouillés sur la tombe d'un père et d'une mère, nous repassons en secret devant Dieu la mémoire des jours si heureux et si purs, mais si vite écoulés de notre enfance, et cherchons à ressaisir fugitivement les trésors de tendresse que nous puisions autrefois dans ces cœurs, dont la froide poussière nous attendrit encore par des émotions irrésistibles¹.

1. Dans son beau dialogue des *Lois*, Cicéron a écrit sur Arpinum, la terre natale de sa famille, une page touchante, que mes lecteurs me sauront gré de mettre ici sous leurs yeux.

Arpinum était une très-ancienne ville du pays des Volsques, agréablement située sur les bords d'une petite et fraîche rivière, nommée le *Fî-*

III

Aussi, il le faut bien entendre ; et c'est ce que je prie les enfants de tous les âges pour lesquels j'écris ce chapitre, de méditer sérieusement : si toutes les fautes qui se commettent contre le respect ont un caractère d'immoralité profonde, quand elles blessent un père et une mère, elles touchent à l'impiété.

« Malheur ! s'écrient les divines Écritures, malheur à la génération qui maudit son père et ne bénit pas sa mère !

« Celui qui maudit son père et sa mère verra le flambeau de sa vie s'éteindre dans les ténèbres.

« Si quelqu'un a maudit son père ou sa mère, que son sang retombe sur lui !

« Celui qui aura frappé ou maudit son père ou sa mère, sera puni de mort.

brene, dont les eaux rapides allaient se précipiter dans le *Liris* : là, comme le dit Cicéron, le *Fibre* communiquait au *Liris* sa fraîcheur, et perdait son nom plus obscur, *comme un plébéien qui entre dans une famille noble*.

« C'est ici, dit-il à son ami Atticus, en le conduisant dans une île du *Fibre*, c'est ici un lieu où je me plais, quand je veux méditer, lire ou écrire quelque chose ; lorsque j'ai la liberté de m'absenter plusieurs jours, surtout dans cette saison de l'année, j'aime à venir ici chercher l'air pur et les charmes de ce pays.

« En vous montrant ce lieu, je vous montre presque mon berceau : c'est ici ma patrie, et celle de mon frère ; c'est ici que nous sommes sortis d'une très-ancienne famille, ici sont tous nos souvenirs religieux, les vestiges de nos parents et tous les monuments de nos ancêtres. Que vous dirai-je ? vous voyez cette maison, et ce qu'elle est aujourd'hui : elle a été ainsi agrandie par les soins de mon père. Il était d'une santé faible, et c'est là qu'il a passé dans l'étude des lettres presque toute sa vie. Enfin, sachez que c'est en ce même lieu, mais du vivant de mon aïeul, du temps que, selon les anciennes mœurs, la maison était petite et modeste, c'est en ce lieu que je suis né. Aussi, je ne sais quel charme s'y rencontre, qui touche mon cœur et mes sens, et me rend ce séjour délicieux. »

Atticus lui répondit : « Je comprends pourquoi vous venez ici avec tant de plaisir, et comment vous ressentez une prédilection si vive pour ce lieu. Moi-même, depuis un moment, j'aime encore plus cette maison et toute cette campagne qui vous a vu naître : je ne sais comment cela se

« Celui qui regarde avec moquerie son père, et dont l'œil a méprisé sa mère, que les corbeaux des torrents lui arrachent cet œil, et que les petits aiglons le dévorent ! »

Je rappellerai encore cette ancienne ordonnance de la loi, dont tous les détails sont si remarquables :

« Si un homme a un fils insolent et rebelle, qui n'écoute pas l'ordre de son père ou de sa mère, et qui, ayant été repris, dédaigne de leur obéir, ils le prendront et le conduiront aux anciens de la ville et à la porte du jugement. Et ils leur diront : Voici notre fils qui est insolent et rebelle ; il refuse d'écouter nos avertissements, et il passe sa vie dans la débauche, dans la dissolution et dans les festins.

« Alors le peuple de cette ville le lapidera, et il mourra, et vous ôterez ainsi le mal du milieu de vous : que tout Israël l'entende et soit saisi de crainte ! »

fait ; mais il est vrai de dire que nous sommes émus par l'aspect des lieux où se voient les traces de ceux que nous avons aimés. Nous nous plaignons à revoir la demeure que chacun d'eux habitait, la place où ils s'asseyait, celle où il aimait à converser ; nous y contemplons tout avec intérêt, tout jusqu'à leurs tombeaux. » (*De Legibus*, I, 2.)

Le vieil Homère aussi a de beaux vers sur les charmes de la terre natale :

Ὅτι ἔγαγε
 ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερόν ἄλλο ἰδέσθωαι...
 Ὡς οὐδέν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδέ τοκῆων
 γίγνεται, εἴπερ καὶ τις ἀπόπροθε πίονα οἶκον
 γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκῆων...
 Αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,
 ἔμενος καὶ καπνὸν ἀποθρῶσκοντα νοῆσαι
 ἧς γαίης, θανέειν ἱμεῖρεται.

(*Odiss.*, IX, 27 ; IX, 34 ; I, 57.)

« Non, assurément, je ne puis voir de lieux qui me soient plus chers que la terre natale.

« La patrie et les parents : rien n'est plus doux au cœur de l'homme, quand même il habiterait, loin de sa famille, une riche demeure sur une terre étrangère. »

Le dernier trait est sublime :

« Mais Ulysse, venant seulement à se représenter la fumée qui s'élève de la terre natale, désire mourir... »

Je ne dois pas omettre de citer encore ici deux autres passages des saints Livres, qui ont une particulière importance :

« Celui qui dérobe quelque chose à son père et à sa mère, et qui prétend que ce n'est pas un péché, a part aux crimes des homicides. »

En effet, quoique ses parents soient vivants, il semble les tenir pour morts, puisqu'il se met par avance en possession de leur bien.

« Celui qui dépouille son père et met sa mère en fuite, est misérable et infâme. »

Et encore cette autre grave recommandation :

« Ne dédaignez pas votre père et votre mère lorsque vous siégerez parmi les grands, de peur que Dieu ne vous abandonne au milieu de ces grands même, et qu'étourdi de votre fortune, vous ne tombiez dans l'opprobre, regrettant alors d'avoir vu le jour, et maudissant l'heure de votre naissance¹. »

Je pourrais rapporter bien d'autres passages encore, où le sens divin se fait également sentir ; mais ceux qu'on vient de lire suffisent à démontrer que, si rien n'est plus touchant et plus suave même que les promesses faites à la piété filiale, rien n'est plus grave non plus que les menaces adressées aux mauvais fils, rien n'est plus effroyable que les châtimens de Dieu sur eux ; et j'ai tenu à réunir ici quelques-uns de ces terribles témoignages, afin que les parents les fassent lire à leurs enfans, et que les enfans y pensent, et aussi afin que les pères de famille y réfléchissent sérieusement de leur côté.

Car c'est à eux de prévenir de tels malheurs ; il y a bien peu d'enfans maudits de Dieu, qui n'eussent été bénis et sauvés, si leurs parents les avaient élevés dans le respect, sans jamais laisser fléchir leur fermeté à cet égard.

1. *Prov.*, xxx, 11 ; xx, 20. — *Exod.*, xxi, 15, 17. — *Prov.*, xxx, 17. — *Exod.*, xx, 9. — *Deut.*, xxi, 18, 21. — *Prov.* xix, 26 ; xxviii, 24. — *Eccli.*, xxiii, 18.

IV

J'ai parlé de la fermeté de l'instituteur : celle des parents doit être plus grande encore, inspirée de plus haut, et invincible, par la raison très-simple qu'elle s'appuie sur une plus solide autorité ? faut-il l'ajouter ? parce que les parents sont d'ailleurs ici les premiers intéressés.

On a remarqué que Dieu ne commande nulle part aux parents d'aimer leurs enfants : la nature, le cœur d'un père et la tendresse maternelle y suffisent ; mais ce cœur et cette tendresse ont besoin d'être fortifiés et prémunis contre eux-mêmes. Aussi c'est surtout la fermeté, la sévérité, la correction, et quelquefois l'acte le plus rigoureux de l'autorité, le châtement, que les saintes Écritures recommandent aux parents. La plupart des passages des saintes Écritures ne recommandent pas autre chose ; tant il est vrai que pour les parents, auxquels l'amour ne saurait manquer, c'est la fermeté qui est nécessaire avant tout !

La droiture du cœur, la pureté des mœurs, l'amour de la vérité et de la justice, la charité, et surtout la crainte de Dieu et la piété, telles sont les vertus que les parents doivent enseigner à leur enfant. Eh bien ! au dire des saintes Écritures, c'est la fermeté surtout qui fait pratiquer ces vertus et qui inspire aux enfants le respect, qui en est l'âme.

« Vous avez des enfants ? appliquez-vous à les élever comme il faut, et pour cela accoutumez-les dès leur plus tendre jeunesse au joug de l'obéissance.

« Ce n'est point aimer son fils que de lui épargner les corrections ; quand on l'aime véritablement, on s'applique à le corriger.

« Le cheval qu'on n'accoutume point au mors devient indomptable : et l'enfant abandonné à lui-même ne connaît plus de frein, et se précipite.

« Ne vous réjouissez pas d'avoir un grand nombre d'enfants, s'ils sont sans religion, et ne mettez pas en eux votre joie, s'ils n'ont pas la crainte du Seigneur... s'ils sont sans respect.

« Un seul enfant qui craint Dieu est préférable à mille qui le bravent.

« Mieux vaut mourir sans enfant, que d'en laisser après soi qui vivent dans l'impiété. — Disciplinez donc votre fils sans jamais perdre courage, de peur qu'il ne vous réduise à l'affreuse nécessité de souhaiter sa mort.

« Celui qui aime son fils ne se lasse pas de le corriger : c'est par là seulement qu'il trouvera en lui sa joie à la fin de ses jours, et qu'il ne le verra pas mendier aux portes. — La réprimande et la correction donnent la sagesse. .

« La déraison est attachée au cœur de l'enfant; c'est la verge de la discipline qui peut seule l'en chasser ¹. »

Et afin que nul motif ne manque aux parents pour se décider à exercer avec fermeté les droits et les devoirs de l'autorité qui est en eux, le Seigneur leur rappelle qu'il y va de tout pour eux, et que c'est leur intérêt le plus pressant :

« Un enfant sage fait la joie de son père : mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté et à ses fantaisies devient l'opprobre de sa mère.

« L'enfant déraisonnable désole son père, et il fait la douleur de la mère qui l'a enfanté.

« Instruisez donc votre fils, travaillez à le former, de peur qu'il ne vous déshonore par une vie scandaleuse ². »

Mais si les saintes Ecritures insistent sur la nécessité où sont les pères de famille d'être fermes envers leurs enfants, elles veulent aussi que ce soit une fermeté réfléchie, une

1. *Ecclé*, VII, 25. — *Prov.*, XIII, 24. — *Ecclé.*, XXX, 7; XVI, 1, 3, 4. — *Prov.*, XIX, 18. — *Ecclé.*, XXX, 1. — *Prov.*, XXIX, 15; XXXII, 15.

2. *Prov.*, X, 1; XVII, 25. — *Ecclé.*, XXX, 13.

sévérité intelligente, attentive, et jamais un emportement de colère ni un caprice :

« Pères, n'aigrissez pas vos enfants par une sévérité mal entendue ; mais corrigez-les à propos, et instruisez-les selon le Seigneur.

« Ne chagrinez pas trop vos enfants, de peur d'abattre leur courage ¹. »

A ce prix, les saintes Ecritures promettent aux pères et mères de famille la gloire la plus pure :

« Le fils que vous aurez bien élevé fera votre consolation et votre bonheur.

« L'homme qui élève bien son fils, travaille à sa propre gloire ; car les vertus du fils honorent toujours le père.

« Celui qui donne à son fils une bonne Education désespère ses ennemis, et ceux qui l'aiment le glorifieront.

« Le père d'un tel fils vient-il à mourir, c'est comme s'il vivait encore, puisqu'il laisse après lui un autre lui-même.

— Tant qu'il a vécu, il a trouvé son bonheur dans son fils ; il n'a point été condamné à pleurer sa mort, et la conduite de son fils ne l'a jamais exposé à rougir devant ses ennemis. — Il laisse après lui, à sa maison, un protecteur pour la défendre, et les amis de son père trouveront en lui un fils reconnaissant². »

V

Il faut achever ce long chapitre ; mais auparavant, je dois traiter un point capital et controversé ; je le ferai brièvement : voici du reste la question dans ses termes les plus simples.

Est-il bon de se familiariser avec les enfants ? cette fami-

1. *Eph.*, vi, 4. — *Coloss.*, iii, 21.

2. *Eccli.*, xxx, 2, 6.

liarité nuit-elle au respect de l'autorité ? quand l'autorité manque, n'est-il pas sage d'y suppléer par la tendresse ? Sans doute la tendresse ne crée pas l'autorité ; mais elle adoucit le commandement, elle embellit l'obéissance, elle établit entre le père et les enfants une certaine sympathie. La question est donc de savoir si cette sympathie, si cette tendresse familière, loin de nuire au respect, ne lui sont pas favorables :

« Non, répond avec raison M. Saint-Marc Girardin, parce
 « que tout cela amène peu à peu l'idée de l'égalité, et par
 « cela même affaiblit l'idée du pouvoir paternel. Il ne faut
 « pas que la tendresse du père de famille, s'il veut être obéi
 « et respecté, ait rien qui ressemble à une autre sorte de
 « tendresse : l'amour paternel ne doit pas être une passion,
 « mais un devoir. »

Je ne saurais qu'applaudir à ces graves paroles, et jecrois que, même dans le plus jeune âge, on doit éviter avec les enfants ces tendresses passionnées qui ne sont propres qu'à en faire des enfants gâtés. Sans doute, il faut toujours avec eux une profonde et tendre bonté, il faut qu'ils voient qu'on les aime ; il ne suffit pas qu'on le leur dise, il faut le leur faire sentir : mais il ne faut pour cela jamais rien de mou, ni de faible, ni de bas, ni d'indécent. Il faut que la dignité paternelle et maternelle ne s'oublie jamais, se respecte toujours elle-même, si elle veut être respectée.

Les saintes Écritures sont ici, comme toujours, d'une netteté, d'une précision et d'une force admirables :

« Flattez, caressez votre fils, et il se rendra redoutable ; jouez avec lui, et il vous causera mille chagrins.

« Ne vous familiarisez pas trop avec votre fils, de peur que vous n'ayez bientôt sujet de vous en repentir, et qu'il ne vous réduise enfin au désespoir'. »

1. *Eccli.*, xxx, 9, 10.

C'est au reste ce que l'expérience démontre tristement chaque jour. Je le dirai pour l'avoir vu souvent moi-même : les enfants gâtés, quand ils arrivent à l'âge de dix ou douze ans, après avoir été jusque-là complaisants, souples, polis, flatteurs, adroits à s'insinuer et à plaire, deviennent tout à coup hardis, trompeurs, insolents au besoin, sans conscience et sans honneur. Ces enfants qui semblaient si doux et si aimables, si ingénus et si gracieux, montrent tout à coup une hauteur, une impertinence, une malignité, une duplicité redoutables.

Non, sur tout cela, il n'y a pas de meilleur conseil à suivre que celui des saintes Écritures :

« Soumettez votre fils de bonne heure, châtiez-le avec sévérité, tandis qu'il est encore enfant, de peur que, devenant trop indocile, il ne veuille plus vous obéir, et ne soit pour vous un sujet de douleur.

« Ne rendez pas votre fils maître de ses actions dans sa jeunesse, et surveillez jusqu'à ses pensées ¹. »

Tout cela est bon pour la première enfance, me dira-t-on peut-être : mais plus tard, de quinze à vingt ans, et surtout de vingt à vingt-cinq, la meilleure manière de sauver sa dignité et de garder le respect, n'est-ce pas de se faire l'ami de son fils ? La familiarité paternelle n'est-elle pas alors la seule ressource de l'autorité ?

Je ne le pense pas, et pour répondre à cette question, je ne saurais mieux faire encore que de citer ici un très-remarquable passage de M. Saint-Marc Girardin :

« Que de fois j'ai entendu dire qu'un père devait être l'ami de son fils ! Cette maxime, qui passait pour sage et pour sentimentale, était, à ce double titre, chère à la philosophie du XVIII^e siècle. Selon moi, l'amour paternel et l'amour filial sont des sentiments qui ne gagnent rien à chan-

1. *Eccli.*, xxx, 12, 11.

ger de nom et surtout de nature ; l'amitié ne peut pas se substituer à l'affection qui lie ensemble le père et les enfants ; car il est de la nature de cette affection d'exclure l'égalité, qui est le principe et le fondement de l'amitié. *Le père qui s'efforce de devenir le camarade de son fils abaisse la dignité de son caractère, et l'abaisse sans profit ; car il a beau grimacer la jeunesse, il est vieux ; il a beau grimacer la familiarité, il est père, c'est-à-dire qu'il a autorité : son âge et son autorité percent sans cesse à travers sa fausse camaraderie ; et le fils s'ennuie bien vite d'un compagnon qui n'a ni les goûts ni les conseils faciles de la jeunesse ; il eût supporté la gravité paternelle, mais le masque qu'elle a pris pour réussir l'a discréditée. Que les pères visent donc à être aimés comme pères et non comme camarades, qu'ils s'en rapportent à la nature et n'essayent pas de la corriger, selon les lumières de je ne sais quelle fausse philosophie ; qu'ils n'essayent pas de se faire jeunes à contre-cœur, ou de faire leurs fils vieux avant le temps, car ce genre de grimace est encore pire ; le père qui se fait jeune pour plaire à son fils, n'est que ridicule, mais le fils qui se fait vieux devient hypocrite. Le régime de vie des vieillards va mal aux jeunes gens, il gâte leur cœur ou leur esprit. Quant à moi, j'ai vu souvent ces pères et ces fils qui vivaient, disaient-ils, en amis, se séparer brouillés pour toujours. L'idylle finissait par un procès. »*

M. de Bonald a aussi traité cette question, il l'a fait avec la hauteur, la gravité et la pénétration d'esprit qui caractérisent ses traités de philosophie morale :

« Des affections que la raison ne dirigea plus, et une Éducation domestique molle et sans dignité, prirent la place de ces relations d'autorité et de soumission entre les enfants et leurs parents, dont la génération qui finit a vu, dans son jeune âge, les dernières traces. Des enfants qui avaient dans l'esprit des idées d'égalité avec leurs parents, et dans le cœur

des sentiments d'insubordination à leurs volontés, se permirent, en leur parlant, le tutoiement, qui, dans notre langue, adressé à l'homme, exprime la familiarité ou le mépris; et les parents qui avaient la conscience de leur faiblesse, n'osant pas être les maîtres, aspirèrent à être les amis, les confidents, trop souvent les complices de leurs enfants. Il y eut en France des pères, des mères, des enfants; mais il n'y eut plus de pouvoir dans la famille, et la société politique en fut ébranlée jusque dans ses fondements. »

Comme le point dont nous nous occupons est extrêmement grave, sans vouloir essayer de tout dire, je veux du moins rapporter ici, avec les raisons les plus vives, les autorités les plus célèbres. Or, il existe encore sur ce sujet une très-curieuse page de Platon et de Cicéron, où leur pensée est exprimée avec une clarté et une énergie qui ne laissent rien à désirer; la voici :

« Lorsque l'intérieur des familles est en proie à cette insolente égalité, tout, jusqu'aux animaux, semble respirer l'anarchie. Le père craint et respecte son fils, et le fils traite bientôt le père comme son égal. Il n'a plus pour les auteurs de ses jours, ni respect, ni crainte; il veut pouvoir dire en tout : Je suis libre !

« Dans un tel pays, les étrangers s'égalent aux citoyens, et troublent tout. Le précepteur craint et flatte ses disciples, et les disciples méprisent leurs maîtres et se moquent de leur autorité. Les jeunes gens veulent marcher de pair avec les vieillards, et les vieillards, de leur côté, descendent aux manières des jeunes gens, en affectant le ton léger, l'esprit badin, et pour éviter d'avoir l'air fâcheux et despotique, ils ne savent qu'imiter la frivolité de la jeunesse. » (PLAT., *de Rep.*, VIII, 43.)

Quelques-uns de mes lecteurs trouveront peut-être que les grands écrivains et les philosophes dont je viens de citer les paroles, ont pris quelque plaisir à exagérer, et se sont trop

complu dans les détails pénibles et même un peu amers que nous venons de lire :

Je ne le crois point ; mais laissons la philosophie, et reprenons les livres inspirés : leur gravité est sans amertume ; et sans faire de longs discours, ils font tout comprendre, et disent tout avec une simplicité et une force qui va aux dernières profondeurs de la raison et de la vérité : c'est par là que nous achèverons cet important chapitre.

« As-tu des fils ? dit le Sage ; instruis-les avec soin, et accoutume-les au joug dès leur enfance. As-tu des filles ? conserve la pureté de leur corps, et ne leur montre pas un visage trop riant.

« La confusion du père vient d'un fils indiscipliné, et sa fille sera sa honte.

« Comme dit le proverbe : la jeunesse suit toujours sa première voie, et ne se corrigera pas même en vieillissant.

« Ne souffrez donc pas que votre fils prenne sur vous trop d'empire : ne vous dépouillez pas de vos biens en sa faveur, de peur d'avoir un jour sujet de vous en repentir, et d'être obligé d'employer les prières pour obtenir de lui quelques secours.

« Que personne, tant que vous vivrez, ne vous fasse changer sur ce point.

« Il vaut beaucoup mieux que ce soit vos enfants qui aient recours à vous, que de vous trouver vous-même dans leur dépendance.

« EN TOUTE CIRCONSTANCE, CONSERVEZ LA PRINCIPALE AUTORITÉ * . »

1. *...Et hoc malum usque ad bestias perveniat; denique ut pater filium metuat, filius patrem negligat; absit omnis pudor, ut plane liberi sint; magister ut discipulos metuat, et iis blandiatur, spernantque discipuli magistros, adolescentes ut senum sibi pondus assumant, senes autem ad ludum adolescentium descendant* (Cic., de Rep., I, 43.)

2. Eccl., VII, 25; XXII, 3.— Prov., XII, 6.— Eccl., XXXIII, 20, 23.

CHAPITRE IV

La loi du respect envers l'instituteur.

La loi du respect, c'est entre le ciel et la terre, entre l'autorité et la liberté, entre Dieu et l'homme, un lien sacré, et comme une chaîne merveilleuse qui rattache l'un à l'autre. Mais qu'on y prenne garde : ce n'est pas une chaîne de fer : elle retient l'homme, mais sans le contraindre : elle est également souple et forte ; souple dans la liberté de l'homme, forte et immuable dans la main et la sagesse de Dieu. Celui qui la brise est coupable : mais tout homme, tout enfant même peut la briser ; jamais impunément, il est vrai : le violeur de la loi du respect trouve toujours son châtement dans la violation même qu'il en fait. Mais enfin, c'est une violation possible, et il faut le redire avec douleur, elle est fréquente aujourd'hui. Sans entrer ici dans des détails pénibles, qui me mèneraient d'ailleurs trop loin, sans signaler dans nos mœurs publiques et privées toutes les décadences du respect, je me tiendrai de plus près au sujet que je traite, et je dirai brièvement quelle est la loi du respect envers les instituteurs de la jeunesse, et de plus quelles sont ses violations les plus tristes.

J'ai parlé de la dignité de l'instituteur dans le livre précédent : j'ai dû dire que parmi les fonctions sociales, il n'en est pas de plus noble et de plus utile. J'ai été plus loin, et j'ai montré que le ministère de l'Éducation n'est pas seulement une magistrature de l'ordre moral le plus élevé, mais une paternité et un apostolat.

J'ai rappelé ensuite les vertus éminentes qui lui sont né-

cessaires, la sainteté des mœurs, la fermeté du caractère, une patience inaltérable; l'abnégation, l'amour le plus désintéressé, et en même temps l'intelligence, le savoir, la docilité.

Eh bien! c'est d'abord à tous ces titres que je réclame le respect pour l'instituteur; et si je veux un respect profond, filial, religieux, c'est que l'instituteur a manifestement droit à tous les respects qui sont dus à la dignité paternelle elle-même, c'est-à-dire à la plus sainte autorité et aux plus grands services.

Voilà ce que doivent comprendre les enfants, et les parents aussi; car le respect de l'enfant pour ses instituteurs dépend beaucoup de celui que les parents eux-mêmes leur témoignent. Malheureusement, il faut ajouter que quand les parents n'ont pas le respect convenable pour les instituteurs de leurs enfants, les instituteurs n'en inspirent guère aux enfants pour personne; et il sort de là cette triste jeunesse que nous connaissons.

Quelle que soit la distance que puisse laisser, entre un instituteur et des parents, leur fortune, leur naissance, les plus hautes fonctions sociales même, ils doivent sentir que, quand ils lui confient l'Education de leurs enfants, c'est-à-dire ce qu'ils ont de plus cher au monde, ils lui montrent par là une confiance telle, qu'ils se doivent à eux-mêmes de la respecter: ils élèvent cet homme jusqu'à eux, et désormais la considération, les ménagements, les égards, et toutes les délicatesses de leur respect pour lui n'iront jamais trop loin.

Aussi, je n'ai jamais pu voir sans tristesse des parents sous la funeste influence de je ne sais quelle légèreté, méconnaître une si grave obligation, traiter avec dédain les instituteurs de leur choix, et oublier ainsi non-seulement ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, mais, ce qui est plus déplorable encore, ce qu'ils doivent à leurs enfants.

L'honneur des lettres et de leur enseignement, l'honneur du professorat littéraire, c'est que, sauf de rares exceptions, il est encore désintéressé. Comment des parents, même très-respectables, se laissent-ils aller à parler devant leurs enfants du prix de leur pension au collège, du traitement d'un précepteur, de ce que coûte chaque maître, chaque leçon, etc.?

Qui n'a éprouvé une impression plus pénible encore, en entendant des parents, et cela même devant les enfants, nommer un précepteur par son nom tout court, sans faire précéder ce nom de la formule la plus vulgaire du respect.

« Le respect, voilà notre grande dette envers nos instituteurs, disait un ancien philosophe : *præceptorî magna reverentia sit*. Ils sont nos bienfaiteurs, et il y a des bienfaits qui valent mieux que tous les prix par lesquels on chercherait à les reconnaître. Quand il s'agit de l'Education et de ces belles connaissances qui sont le soutien et l'ornement de la vie, peut-on croire sans bassesse avoir acquitté sa dette, parce qu'on a payé un salaire convenu? Non, quoi qu'on ait fait à cet égard, on doit toujours à un instituteur le salaire du cœur, le prix du respect : *Pretium operæ solvitur, animi debetur.* » (SENEC., *de Benef.*, l. VI.)

« Quoi, disait encore ce même philosophe, mon instituteur a supporté la fatigue et les ennuis de l'enseignement : entre les leçons publiques, il ne m'a pas épargné les instructions particulières ; ses bons avis ont développé mes dispositions, ses louanges m'ont inspiré du courage, ses avertissements ont dissipé ma paresse. Il a tiré de l'engourdissement, comme par la main, mon esprit lent et tardif ; il ne m'a pas versé la science goutte à goutte dans la vue de se rendre plus longtemps nécessaire, il aurait voulu pouvoir me la donner tout à la fois. Je serais un ingrat, si je ne le mettais au nombre de ceux que j'aime et que je respecte le plus. »

Ce noble sentiment, ce pieux respect, Cicéron ne le con-

servait pas seulement envers ses maîtres, il l'étendait jusqu'au lieu même où il avait reçu leurs leçons ¹.

Qui ne sait que Marc-Aurèle rendait grâce au ciel avant tout de deux choses : la première, c'est d'avoir eu lui-même de bons instituteurs ; et la seconde, d'en avoir trouvé d'excellents pour l'aider à élever ses propres enfants ? Ce prince portait son respect, pour ceux qui avaient été ses maîtres, jusqu'à leur rendre une espèce de culte domestique : il avait orné son foyer de leurs images d'or, et il mettait des fleurs sur leurs tombeaux.

« Quoi ! disait encore Sénèque en parlant des vieux sages, de ceux même dont il n'avait pas entendu la parole, mais dont les livres avaient servi à son Éducation : quoi ! je prononcerais leur nom sans respect ? Non, la vénération que nous devons à nos instituteurs, nous la devons aussi à ces maîtres du genre humain qui nous ont procuré tant de biens. Oui, je les vénère, et quand on les nomme, je m'incline profondément ². »

En un mot, les anciens, comme le dit Juvénal, voulaient que les enfants honorassent dans un instituteur la sainte autorité et les bienfaits d'un père.

Mais ce respect qui est dû aux instituteurs, à tant de titres dont le paganisme lui-même proclame la valeur, leur est dû encore pour une autre raison plus intime et plus profonde : la loi du respect a ici sa première et indestructible racine, et son impérieuse nécessité dans la nature essentielle des choses, et au fond même de l'œuvre qui est à faire dans l'enfant.

1. *Quis est nostrum liberaliter educatus cui non educator, cui non magister sans atque doctor, cui non locus ille mutus, ubi ipse altus aut doctus est, cum grata recordatione in mente versetur ?* (Cic., *pro Plauco*)

2. « Si je rencontre un consul, un préteur, disait-il encore, je leur témoigne mon respect par toutes les démonstrations d'usage ; je descends de cheval, je me découvre, je me range : et les deux Caton, et le sage Lælius, et Platon avec Socrate, et Cléanthe avec Zénon, je les recevrais dans mon âme sans vénération !... »

L'Éducation, en effet, est essentiellement une œuvre d'autorité et de respect : si l'une de ces deux grandes conditions vient à manquer, l'œuvre périt. Si l'autorité manque dans l'instituteur, eût-il toutes les vertus, il sera condamné à l'impuissance : si le respect manque dans l'enfant, eût-il le plus excellent instituteur, tous les soins les plus intelligents de l'affection la plus dévouée seront inutiles.

J'ai dit que l'instituteur doit respecter religieusement l'enfant qui lui est confié : c'est une des grandes lois de l'Éducation. Mais à plus forte raison, l'enfant doit-il respecter celui qui l'élève. Un enfant dont on fait l'Éducation est essentiellement un être respectueux, ou il n'est rien et tombe au-dessous de tout.

Je le disais quelquefois à ceux que j'élevais : « On n'est ou on ne devient quelque chose en ce monde que par la grandeur de l'autorité qu'on exerce, ou par les bienfaits de l'autorité à laquelle on se soumet. Vous, mes chers enfants, le plupart dans un si jeune âge, vous n'êtes rien et vous ne pouvez rien être par vous-mêmes : quoi que votre amour propre vous dise à l'encontre, en y réfléchissant, vous sentirez la vérité de cette parole. Les noms mêmes qu'on vous donne et qui expriment ce que vous êtes ici, ne prouvent-ils pas ce que j'affirme ? Vous êtes les *élèves* de cette maison, les *disciples* de vos maîtres ; et aussi parce que Dieu a mis pour vous dans notre cœur quelque chose de paternel, nous vous appelons *nos enfants*. Mais que sont des enfants, des élèves, des disciples, sinon des êtres qui, avec confiance sans doute, mais aussi avec respect, attendent tout de ceux qui leur enseignent ce qu'ils ignorent, tout de ceux qui leur donnent à chaque heure la nourriture, la vie intellectuelle et morale ? Vous le voyez donc, mes chers amis, cette vérité est manifeste dans les noms mêmes que vous portez. Assurément, vous êtes appelés à être quelque chose un jour, peut-être à faire de grandes choses ; mais quelle que soit votre

destinée, à l'heure qu'il est, vous n'êtes rien par vous-mêmes, et vous ne pouvez devenir quelque chose que par vos parents et par vos maîtres, c'est-à-dire par ceux qui vous élèvent. Et s'il faut pousser cette démonstration à la dernière extrémité, que deviendriez-vous, aujourd'hui, si vos parents vous abandonnaient sur la terre, et si vous ne trouviez un maître bienfaisant qui prît soin de vous? Sentez-vous, dans cette affreuse supposition d'enfants abandonnés, à quel degré vous n'êtes rien par vous-mêmes? Vous péririez bientôt corps et âme, comme tant d'autres enfants qui périssent ainsi chaque jour; car, malheureusement, la supposition n'est pas vaine pour tous; et après peu de temps, il ne resterait rien de vous sur la terre. »

Et pour leur faire mieux comprendre encore cette grande loi de leur Éducation, je ne refusais pas de descendre au langage le plus familier, et j'ajoutais : « Si je ne craignais, mes enfants, de vous dire une injure, je vous dirais qu'en vérité, vous n'êtes bons à rien, sinon à être élevés... mais que dis-je? ce n'est pas là une injure, c'est votre gloire : ce qu'il y a de glorieux en vous, c'est que vous êtes bons, c'est que vous êtes propres à être élevés, c'est-à-dire à recevoir tous les soins de la haute Éducation, la plus belle culture intellectuelle, et tout le développement de ces riches facultés qui constituent en vous la noblesse même et la dignité de votre nature. Mais, pour cela, pour être élevés comme il faut, prenez garde, il faut avant tout que vous soyez respectueux et dociles pour ceux qui vous élèvent, qui font cette œuvre en vous, et non pas méchants, révoltés et ingrats. En un mot, qui dit tout, vous n'avez ici aucune autorité sur personne : et nous avons sur vous l'autorité de vos parents et de Dieu lui-même; et de plus, vous ne pouvez devenir quelque chose que par le bienfait de cette autorité : donc, avant tout, ce qu'il faut en vous ici, c'est un respect et une docilité inviolables envers ceux qui sont revêtus de l'autorité pater-

nelle et divine pour présider à votre Education : c'est en toutes choses pour eux une soumission religieuse d'esprit et de cœur : c'est enfin un respect affectueux et reconnaissant pour tant de soins qu'ils vous prodiguent. »

Je viens de nommer la reconnaissance à laquelle l'instituteur a droit, aussi bien qu'au respect. Mais je dois redire que j'en parlais bien rarement à nos enfants, parce qu'il n'y faut guère compter. Dussé-je attrister mes lecteurs, je le répéterai : l'Education est un ingrat ministère.

L'instituteur se dévoue pendant de longues années, dix heures par jour, et au delà ; supporte les inégalités du caractère, les défauts grossiers, les boutades de mauvaise humeur. Sa vie est tout entière sacrifiée à l'Éducation de l'enfant : et cependant l'ingratitude est le prix ordinaire de tant de dévouement et de tant de sacrifices.

Et il y a de cela deux grandes raisons que j'ai indiquées déjà, mais sur lesquelles j'insiste, parce que je ne sais rien de plus grave à méditer par les instituteurs et par les parents eux-mêmes.

La première, c'est que tout ce qu'on fait pour les enfants, les services sérieux qu'on leur rend, l'instruction, les soins, la nourriture même qu'on leur donne, tout ce qui n'est pas un plaisir, et encore un plaisir nouveau et inattendu, leur est à peu près indifférent : ou du moins s'ils ne peuvent s'en passer, comme des aliments, cela leur paraît si simple, si bien dû, qu'ils n'y font aucune attention, et n'en savent aucun gré. Voyez-les à la maison paternelle : tout ce que leurs parents font pour eux leur semble une véritable dette, ou plutôt ils ne définissent rien, mais ils témoignent bien rarement quelque reconnaissance. Les instituteurs les plus dévoués ne peuvent pas espérer mieux.

Je dirai plus, car je veux tout dire : qu'on remplace à peu près complètement leurs parents auprès d'eux, qu'on les élève même gratuitement, qu'on prenne d'eux les soins les

plus paternels, qu'on se charge de les nourrir, de les vêtir : non-seulement ils n'en éprouveront aucune reconnaissance, mais souvent même cela leur causera un certain embarras, une gêne qui les éloignera de vous : les bienfaits qui vont si loin leur plaisent peu, et quelques-uns auront de la peine à vous les pardonner, si vous n'y mettez pas une délicatesse infinie.

Mais ce qui leur inspire encore moins de gratitude et ce qui les choque même, c'est précisément le plus grand service qu'on leur puisse rendre, à savoir : la correction de leurs défauts. Oui, c'est là ce qui les blesse profondément : ils ne peuvent souffrir qu'on s'occupe de réformer leur nature ; ils aimeraient bien mieux un instituteur qui, leur laissant leurs défauts, toucherait moins à leur personnalité. C'est pour cela surtout qu'ils ne sont à mes yeux, et aux yeux de toute raison éclairée, que des ingrats ; mais des ingrats qu'on doit toujours aimer. L'instituteur, digne de la mission d'en haut, doit porter son abnégation jusqu'à se désintéresser de la reconnaissance même ; et s'il ne veut pas rencontrer les plus amers mécomptes, il faut qu'il y renonce, au moins dans le temps où il fait son œuvre. — Mais ce à quoi il ne peut jamais renoncer, c'est le respect.

Je dirai même : moins il demande la reconnaissance et plus il s'en détache, plus il doit demander le respect et plus il en est digne. Le désintéressement serait d'ailleurs ici une prévarication déplorable, et le renversement même de l'œuvre qu'il est chargé d'accomplir. S'il peut dire à ses disciples que la reconnaissance est rare et faible dans leur cœur, mais qu'il le leur pardonne, et leur prodiguera toujours ses soins avec un même et infatigable dévouement, il ne peut leur en dire autant du respect ; et ils doivent savoir que cette grande loi de leur Éducation est absolument inviolable, qu'elle s'élève au-dessus de toutes les autres, et qu'ici nulle indulgence, nulle compassion, je dirai même

nul pardon n'est possible aux fautes dont l'enfant coupable ne sollicite pas immédiatement l'expiation comme une grâce.

Je me souviens d'avoir une fois pendant trois semaines, parlé tous les jours durant une demi-heure à mes élèves, uniquement sur cette grande loi, et fondé ainsi parmi eux, j'ose le dire, l'empire du respect.

Le fait est, qu'aujourd'hui surtout, on ne saurait trop leur répéter qu'une des brèches les plus effrayantes qui aient été faites aux mœurs publiques, et une des brèches aussi les plus déplorables qui puissent être faites à l'âme d'un enfant dans le cours de son Éducation et pour sa vie tout entière, c'est la ruine du respect. C'est en effet par là que les vices les plus redoutables, que la dépravation la plus irrémédiable et la plus intime, je le dirai parce que je le crois vrai, une dépravation non moins funeste que la dépravation des mœurs et que l'irréligion même, entre tôt ou tard dans une âme.

Fût-il prince et fils de roi, il faut que l'enfant respecte celui qui l'élève, ou il ne sera pas élevé; et lorsque le duc de Bourgogne, dans un de ces emportements terribles dont le duc de Saint-Simon nous raconte qu'ils faisaient tout trembler autour de lui, dit un jour à Fénelon : *Non, non, Monsieur, je sais qui je suis et qui vous êtes*, on sait comment Fénelon lui apprit qu'il ignorait l'un et l'autre, le remit à sa place, et ne lui pardonna qu'à la prière de Louis XIV, du grand dauphin et de madame de Maintenon.

Fénelon avait raison; et plus ceux qu'on élève sont destinés à de grandes choses, plus il faut leur enseigner la loi du respect. Plus ils doivent occuper un rang élevé en ce monde et y exercer d'autorité, plus il faut leur apprendre à se respecter eux-mêmes et à respecter les autres.

Ses envieux ont accusé notre langue d'être quelquefois légère jusqu'à la frivolité, d'avoir une aisance facile et vaine, et je ne sais quelle souplesse dont souffre la gravité des

mœurs publiques : je n'examine point ici la justesse de ces plaintes ; mais quand la langue française dit : *C'est un homme qui ne se respecte plus.* — *Un prince doit se respecter lui-même, s'il veut que les peuples le respectent.* — *Respectez en vous le caractère sacerdotal.* — *Vous avez un nom illustre, sachez le porter avec respect :* — quand la langue française prononce de telles paroles, il faut l'avouer, jamais avertissements plus graves n'ont retenti plus dignement en aucune langue à l'oreille des hommes.

Et pour revenir au sujet simple que je traite, quand je disais publiquement à un de nos enfants : *Prenez garde, vous allez perdre le respect, vous sortez du respect,* je n'avais pas d'expression plus forte pour l'arrêter tout court dans son emportement ; et lorsqu'il s'en rencontrait quelqu'un parmi eux qui me condamnait à lui dire : *Vous êtes décidément sans respect pour la règle, sans respect pour vos maîtres, sans respect pour la maison qui vous élève,* c'était la plus redoutable sentence que je pusse prononcer sur sa tête.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, et de ces diverses remarques sur les expressions sévères par lesquelles notre langue se plaît à flétrir ceux qui manquent au respect, il est assurément remarquable que, quand Jésus-Christ voulut frapper du trait le plus énergique de sa divine parole un homme profondément dépravé, le Maître céleste ne sut dire de lui que ces mots : **C'est un homme qui NE RESPECTE NI DIEU, NI LES HOMMES :** c'était tout dire ; quand on ne respecte ni Dieu, ni les hommes, il y a longtemps qu'on ne se respecte plus soi-même, et alors nul ne sait les bassesses intellectuelles, morales et physiques auxquelles il est donné d'atteindre.

Ce que je tiens à affirmer en ce moment, c'est que, dans l'Éducation surtout, les fautes contre le respect sont les fautes les plus malheureuses qui se puissent rencontrer. Et pour quiconque n'est pas un enfant et a l'intelligence des choses divines et humaines, après les fautes que l'impiété

fait commettre, il n'y en a point de plus graves. — Où en sommes-nous à cet égard ?

CHAPITRE V

Suite et fin du même sujet.

Où en sommes-nous à cet égard ? je ne le dirai pas. Le détail serait trop pénible. L'abaissement des mœurs publiques sur ce point est tel dans un grand nombre de maisons d'Éducation, que je ne puis me résoudre à le raconter. Je dirai volontiers, comme le disait autrefois M. Royer-Collard en déplorant l'extinction du respect parmi nous : « Le mal est grand, Messieurs, je le sais, je le déplore... oui, le mal est grand, il est infini ; mais loin de moi de triompher à le décrire. »

Le respect même qui est dû à ceux dont je parle et à la haute autorité dont ils sont revêtus, ne permet pas ici de longs récits. D'ailleurs, hélas ! il le faut avouer avec confusion, tout cela est connu et jouit même de sa triste célébrité. Je veux donc, afin d'échapper au péril de blesser les convenances qui me sont les plus respectables et les plus chères, commander le respect à ma plume. D'ailleurs, pour exciter les esprits à réfléchir plus profondément sur les causes réelles et les premières origines du mal, il faudrait peut-être remonter plus haut, jusqu'à l'histoire des mots, des idées et des mœurs, en ce qui touche l'autorité et le respect dans l'Éducation : et peut-être est-ce de là que nous viendraient les lumières les plus sûres, les réflexions les plus sérieuses et les plus pénétrantes sur le grave sujet qui nous occupe.

M. Villemain écrivait avec raison dans sa belle préface de la nouvelle et dernière édition du dictionnaire de l'Académie française : « Une langue, c'est la forme apparente et visible

« de l'esprit d'un peuple. Il y a toujours un rapport profond,
 « quoique souvent obscur et en apparence effacé, entre les
 « mots et les idées, entre les idées et l'état social d'un
 « peuple. »

C'est à la lumière de cette parole, c'est sous l'inspiration de cette grande philosophie du langage humain, qu'il faudrait étudier dans notre langue la déchéance de nos idées et de nos mœurs, en ce qui touche l'Éducation, et peut-être serions-nous conduits à nous demander alors à nous-mêmes par quelle fatalité, depuis longtemps déjà, il y a chez nous comme une secrète inclination qui nous entraîne à livrer au mépris les noms de ceux qui se dévouent à faire l'Éducation de la jeunesse.

Je le sais, tous les grands noms, dépositaires de l'autorité publique à un degré quelconque, ont souffert en France ; *mais cela n'a jamais été jusqu'à ce point. Nulle autorité, nulle fonction n'a jamais subi de telles injures : nulle jamais n'a fourni à la dérision publique autant de noms, respectés d'abord, puis bientôt moqués, et dont il ait fallu ensuite constater l'avilissement et la chute.*

Mon dessein n'est pas ici d'examiner à qui la faute, et puis de faire à chacun la part de ses torts ; je n'ai point ce droit, et ne suis ici de meilleure condition que personne. Je ne voudrais offrir à chacun en ce moment que la juste matière d'un sérieux et utile examen de conscience, à moi comme aux autres, et dire simplement à quel point il est douloureux de voir les mots les plus élevés par la nature des idées et des choses qu'ils expriment, les noms les plus respectables, s'avilir et tomber successivement sous les coups de je ne sais quelle puissance malfaisante qui les poursuit, jusqu'à ce qu'ils soient effacés de la langue d'une nation ; ou plutôt, pour me servir de l'expression des dictionnaires, jusqu'à ce que, à force d'insultes privées et de mépris public, ils ne se disent plus que *par dérision.*

Et cependant nous devons à nos pères, et nous avons encore une belle langue pour cette grande œuvre !

Si l'Éducation a gravement souffert de notre langage et de nos mœurs, si elle a même subi de tristes altérations dans les dictionnaires de la nation, toutefois, je suis heureux de le dire à l'honneur de qui il appartient, on peut l'y retrouver encore tout entière avec son cortège d'idées nobles, d'idées justes, d'idées élevées, avec les définitions exactes des droits et des devoirs de chacun. On peut y étudier, avec lumière et certitude, ce qu'est l'Éducation dans son idée la plus simple, la plus générale et la plus haute ; et par là même découvrir quelle est sa vraie nature, son vrai but, sa nécessité supérieure, son objet, ses moyens, la dignité de ses agents.

Bien qu'il y ait eu et qu'il y ait encore de graves dissensions dans le langage reçu, les mots généralement employés, malgré les nuances plus ou moins prononcées qu'y attachent les diverses dispositions des esprits, sont encore de grands noms, exprimant de grandes idées et de grandes choses. — Je citerai, *l'Éducation, l'enseignement, l'instruction : élever, professer, instruire.*

Mais, il le faut avouer, on rencontre là aussi, avec peine, des mots nouveaux, des mots vulgaires, des mots sans dignité ; et, avec une peine plus vive encore, des mots anciens, abaissés et flétris par la force malheureuse des choses, et par l'entraînement des mœurs.

Sans avoir l'ambition de restituer ce qui n'est plus, ni de relever ce qui est tombé, essayons du moins de conserver ce qui est encore debout et respecté.

Nous ne parlerons donc pas de deux noms devenus depuis longtemps impossibles par la dérision du mépris qui s'y rattache invinciblement. Il suffit d'ouvrir aujourd'hui le dictionnaire de l'Académie pour voir que ce ne sont plus que des *termes injurieux, dont on se sert pour désigner ceux qui enseignent les enfants.* — Des *termes de mépris*, qui indi-

quent avec moquerie *la profession de ceux qui enseignent dans les classes.*

Au siècle de Louis XIV, en 1658, Bossuet, écrivant à saint Vincent de Paul, employait encore un de ces mots avec gravité ; on disait encore à cette époque, sans se moquer : c'est un excellent pédagogue. Patru nommait saint Benoit *le divin pédagogue de la vie monastique.* Le *Pédagogue chrétien* était un livre estimé, des commencements du xvii^e siècle. Aujourd'hui, quoique l'Académie dise encore avec raison que *la pédagogie est un art fort important, qui exige beaucoup de lumières et d'expérience : pédagogue* ne se dit plus que *par dérision.* C'est, comme *pédant*, un de ces mots *injurieux*, dont on peut se servir pour désigner ceux *qui font mal le métier de régent dans les collèges.*

Les destinées du nom de *régent*, que je viens d'écrire, sont curieuses à observer, parce qu'elles se balancent encore entre le respect et le dédain. Son passé ne fut pas sans gloire : Rollin l'honora et en fut honoré. Son présent est assez triste : il est réservé aux petits collèges ; il n'a plus droit de bourgeoisie dans les grandes villes : j'oserai dire que son avenir m'inquiète.

Qu'on lise le *Traité des études*, et l'on verra quelle dignité avait autrefois ce nom : on verra l'autorité, les droits et les devoirs dont il était la personnification respectée.

On ne lui a pas fait grâce, et je lis dans le dictionnaire : *Il se disait autrefois de ceux qui enseignaient dans un collège : cette dénomination est encore usitée dans les collèges communaux.* Et le dictionnaire ajoute au mot *régenter* : *enseigner en qualité de régent, professer ; il a vieilli et ne se dit plus guère que familièrement et par plaisanterie, — comme pédanter.*

Sans presser tout ceci plus qu'il ne convient, je demanderai pourquoi les maîtres des collèges communaux se trouvent ainsi condamnés à porter des noms vieillis et ridicules.

Ces collèges n'ont-ils pas le droit et le besoin, comme d'autres, que l'Éducation des enfants s'y fasse avec tout respect? Ce ne sont pas seulement les *mots* qui souffrent ici; les *choses* souffrent plus strictement encore, et on ne peut se défendre de l'impression la plus pénible en lisant ce que des ministres de l'instruction publique eux-mêmes ont cru pouvoir nous révéler sur les *régents* de ces collèges. Mais c'est assez sur ce point.

Quoique son existence et ses droits soient gravement menacés, un autre nom, celui de *maître*, existe encore.

C'est un beau nom : l'idée, l'étymologie sont de l'ordre le plus élevé. Il indique en soi le droit, le pouvoir de commander et de se faire obéir; c'est l'empire légitime, honorable, utile. Ce n'est pas seulement le nom du pouvoir qui possède par la force : l'idée fondamentale est ici l'idée de supériorité naturelle et des droits que donne l'autorité qui veille, qui se dévoue, et qui protège.

Maintenant, comment se fait-il qu'un nom si élevé soit devenu l'objet de l'aversion et du dédain de la jeunesse? Et par quelle suite de malheurs la jeunesse en est-elle venue à ce point, que, dans la plupart des établissements d'instruction publique, c'est à ce nom que la dérision et souvent la haine s'adressent particulièrement?

Le *professeur* n'est pas toujours aimé, ni respecté, comme il devrait l'être, il s'en faut; mais il demeure encore à une grande distance de ceux dont le nom ne se prononce plus qu'avec l'accent du mépris, et implique presque toujours l'idée d'insubordination.

Aussi, on ne l'a plus laissé, ce nom, qu'à ceux qu'on nomme les *maîtres d'étude* : c'est-à-dire à ceux qui se trouvent malheureusement dans un ordre inférieur sous tous les rapports, et qui demeurent au dernier degré de l'échelle dans la hiérarchie de l'enseignement.

La jeunesse les fait descendre encore plus bas, et on sait les tristes noms qui se donnent dans certains collèges et dans certaines pensions aux *maîtres d'étude* : nous ne redisons pas ces honteuses dénominations, qui ont choisi l'image d'une immobilité stupide, ou l'expression d'une vigilance hargneuse, pour désigner ceux qui président à l'étude, au travail, à la prière, au silence et au respect de la règle, aux récréations, aux jeux et aux conversations, aux repas et au sommeil, à l'ordre, à la discipline et aux mœurs, dans tous les moments les plus graves : en un mot, ceux qui doivent et peuvent seuls travailler efficacement et constamment à l'Education de la jeunesse !

C'est là, sans contredit, une des plaies vives de l'Education publique en France, et on doit savoir gré aux efforts qu'on essaye pour y porter remède, et relever des fonctions si grandes et si abaissées.

Mais il faut le dire pourtant, l'argent est plutôt un palliatif qu'un remède ; l'ambition même et les grades, et le nom ajouté de *répétiteurs*, y feront peu de chose : on peut, à toute force, relever la position ; mais la fonction même n'est pas faite pour être subalterne : ce ne sont pas seulement des maîtres honorés qu'il faut ici ; ce sont des pères ; car ces hommes remplacent auprès d'un enfant son père et sa mère, par les soins délicats dont ils sont chargés et surtout par cette perpétuelle communauté de vie, de laquelle résulte l'inspiration habituelle des idées et des sentiments, c'est-à-dire l'Education tout entière. De là vient qu'un tel maître n'est jamais un homme indifférent : ou il est aimé et respecté comme un père, ou il est méprisé, et souvent odieux comme un ennemi.

Le nom de *maître* a souffert encore d'autres abaissements. On sait les noms déplorables et d'un mépris vraiment trop étonnant qui se donnent dans le public aux *maîtres de pension* : c'est-à-dire à ces hommes si honorables, qui doivent

présider, dans une maison d'Education, à tous les soins généraux, à toutes les hautes sollicitudes, au gouvernement religieux, littéraire, moral et physique, que réclame l'institution de la jeunesse.

On sait, par quelle profonde indignité de langage et de pensée, les élèves, et quelques parents eux-mêmes, ont cru trouver, dans l'argent qu'ils payent *aux maîtres de pension* et dans la nourriture qu'ils reçoivent en échange, le triste et étrange droit de donner à ces *maîtres* une dénomination qui les fait descendre bien au-dessous de ceux à qui on ose les comparer.

Je dirai ici ma peine tout entière et avec franchise :

Je regrette profondément qu'on laisse à un mot essentiellement vulgaire et inférieur une place et un sens que ce mot dégrade et avilit. Je regrette que l'autorité ait cru devoir subir elle-même cette triste influence, en soumettant à la tyrannie d'un langage abaissé sa hiérarchie et son honneur.

Je veux parler ici du mot *pension* :

Qu'est-ce qu'une *pension*? — C'est l'argent que l'on donne pour être logé et nourri, dit le dictionnaire de l'Académie. — C'est encore : le lieu où l'on est nourri et logé pour un certain prix. Tout cela est vrai; mais, je le demande, comment se fait-il que la *maison d'Education* ait été personnifiée dans la somme d'argent plus ou moins forte qu'on paye pour être logé et nourri dans la *pension*?

Comment se fait-il qu'on ne sache désigner ceux en qui réside la plus haute autorité, les droits et les devoirs les plus élevés de l'Education de la jeunesse, qu'en les nommant *des maîtres de pension*?

Comment, chez une nation aussi noble et aussi intelligente que la nôtre, le même mot en est-il venu à désigner un lieu où l'on reçoit et où l'on paye sa nourriture, et une maison où on élève les âmes?

Comment s'est-on laissé entraîner à dire : *L'Education est*

bonne dans cette pension ? — La nourriture est bonne ou mauvaise dans cette pension : voilà ce qu'on peut dire et ce qui est juste. On a beau faire : l'Éducation ne parviendra jamais à ennoblir la pension ; et la pension tiendra toujours à abaisser l'Éducation ¹.

La gravité et le respect de l'Éducation se sont aujourd'hui réfugiés dans le nom des *Instituteurs* et des *Professeurs*.

Instituteur est un beau mot, le plus noble peut-être de tous ceux par lesquels on désigne l'homme qui se dévoue à l'Éducation de la jeunesse.

Instituer, c'est créer, c'est fonder quelque chose : c'est l'action humaine la plus haute : c'est par ce mot qu'on désigne l'établissement des choses les plus grandes et les plus saintes. On dit : *Le christianisme est d'institution divine*. Bossuet a dit : *Les villes les plus célèbres venaient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions*.

Ce beau mot a été longtemps employé pour indiquer l'Éducation. Dans ce sens, *l'institution*, c'est l'action de former, d'*instituer*, d'*élever* l'esprit et le cœur, la conscience, le caractère de la jeunesse.

Malheureusement, ce beau sens s'affaiblit, on ne l'emploie plus guère, il est plus rare encore que *l'Éducation* dans la langue ordinaire.

Aussi je sais gré à l'Académie française d'avoir fait un effort pour le conserver, et d'avoir écrit : *L'institution de la jeunesse est d'une grande importance dans l'Etat*.

Instituteur est demeuré, et cela est heureux : *Instituteur*, participe à toutes les nobles acceptions que nous avons

1. Comment ne pas regretter encore que des hommes si respectables consentent à écrire sur la porte de leur maison : *Pension un tel ?* — n'est-ce pas trop permettre aux parents et aux enfants d'oublier le respect, l'honneur qui leur est dû...?

indiquées : c'est lui qui place, qui institue un enfant dans la vie, qui développe ses facultés, qui les établit dans la plénitude de leur puissance et de leur action.

L'instituteur n'a rien encore parmi nous d'odieux ni de méprisable : il n'exprime que l'autorité du bienfait le plus élevé qu'un homme puisse recevoir d'un autre homme. Toutefois il est à craindre que ce nom n'ait été peut-être prodigué, employé au hasard ; et pour ma part je regrette que son usage le plus fréquent aujourd'hui soit pour désigner ceux qui font l'école dans les villages. Certes, la haute et souveraine importance que j'attache à l'*Éducation populaire* m'empêche de croire que rien soit trop élevé pour elle. Les hommes qui s'y dévouent avec désintéressement sont dignes de tous les respects et de tous les prix de la vertu. Toutefois, notre dernière révolution nous a tristement révélé que nous ne pouvions pas être sans inquiétude sur le sort d'une chose si grande et sur l'avenir d'un nom si noble.

On sait qu'un haut fonctionnaire a pu écrire un jour, dans un rapport public : « La misère des instituteurs égale leur « ignorance et le mépris public mérité par leur ignominie. » Hélas ! après un tel aveu, et surtout après l'expérience de 1848, il est évident que *l'instituteur*, ce nom sublime, ne tend pas à s'élever parmi nous : je le regrette profondément.

J'ai remarqué d'ailleurs avec tristesse que, dans l'Éducation secondaire, sous l'influence d'une préoccupation fâcheuse, on a fait aussi descendre *l'instituteur* de sa dignité naturelle, en le définissant quelquefois *celui tient une pension*. Ce n'est pas là ce que *l'instituteur* fait : l'homme de Paris le plus capable de faire sa fortune en tenant une *pension*, peut être le *dernier des instituteurs*.

Plusieurs ont senti tout cela, et regrettant comme moi les défaillances de ce beau nom, ils ont essayé de lui substituer un nom nouveau, celui d'*éducateur*. Je le verrais avec peine : ce serait accepter, consacrer même une déchéance très-

regrettable : il vaut mieux, je le crois, s'appliquer à relever et à maintenir la dignité d'un nom qui se soutient encore, et qui, dans la langue française est le plus convenable et le plus ferme de tous, pour désigner l'homme qui se dévoue à faire l'Éducation de la jeunesse.

Reste le nom de *Professeur* : ce nom ne manque pas de dignité : le professeur est un homme instruit, et même éloquent, qui donne des leçons sur quelque art ou quelque science : l'étymologie est *profiteri* : mettre au grand jour, témoigner de son savoir, enseigner publiquement : il y a dans cette étymologie toute la dignité de la science et de la parole, c'est-à-dire de la science enseignée : ce n'est pas peu de chose. Le professeur occupe une chaire, c'est d'un lieu élevé qu'il donne ses leçons. C'est l'expérience des siècles passés, c'est le savoir de la société présente, qui se mettent en face de la génération nouvelle et se font entendre à elle : et ce sera toujours un beau spectacle de voir toutes ces jeunes intelligences, ignorantes des lettres, des arts et des choses de la vie, dont les regards se tournent vers un digne professeur, et reçoivent de lui avec docilité, avec respect, les enseignements qui leur apprendront ce qu'elles ignorent, et leur révéleront les premiers principes des sciences, les premières idées des choses.

Aussi, ce nom a conservé de la valeur, on dit encore : *Un bon, un savant, un habile professeur* ; on dit même : *Un professeur éminent, un professeur illustre*.

Ce nom, toutefois, tend parmi nous à descendre au niveau de beaucoup d'autres dont il faut déplorer la chute. Je dis parmi nous ; il n'en est pas de même dans d'autres pays. En Allemagne, par exemple, il n'y a guère de nom plus honoré ; c'est le titre, lorsqu'on en a le droit, qu'on aime à se donner : on se nomme *Monsieur le professeur un tel*. Il en est autrement en France. J'ai ouï dire que, quand M. de Candolle venait à Paris, il ne mettait que son nom sur ses cartes de vi-

site; mais lorsqu'il allait à Berlin, c'était le professeur de Candolle.

Le dictionnaire de l'Académie remarque que le mot *professeur* se prend quelquefois en mauvaise part : on dit quelquefois : C'est un *professeur d'athéisme*, c'est un *professeur d'impiété*. J'ai été curieux de savoir si cette triste acception du mot était ancienne. Elle est nouvelle, à ce qu'il paraît; ce qui est sûr, c'est que l'édition de 1694 ne la connaissait pas encore.

Quoiqu'il en soit, il faut que les *Professeurs* n'oublient pas qu'ils sont, eux aussi, des *Instituteurs*. Ce nom perdrait toute sa dignité, si les professeurs de la jeunesse française se bornaient à parler, à *instruire*, sans former les âmes, sans même *élever* toujours les esprits.

Oui, s'ils n'avaient qu'un soin médiocre du cœur, de la conscience et du caractère de leurs élèves; si l'Éducation morale et religieuse n'entraîne pour rien dans leur pensée ni dans leur soin, je ne crains pas de dire que l'Éducation intellectuelle elle-même leur échapperait, et le nom de *professeur*, ce nom si digne de considération, n'impliquerait bientôt plus qu'une idée médiocre, l'idée d'un enseignement grec et latin tout au plus. Le professeur ne serait plus que le triste et vulgaire écho d'une langue morte, et le respect élevé dont il est digne lui manquerait.

Je suis amené à le demander ici : d'où vient l'abaissement, la déchéance des mots d'une langue dans une nation ?

De ce que la nation peu à peu se laisse entraîner à oublier le respect qui est dû aux grandes choses, aux grandes idées et aux mots nobles qui les expriment. Voilà pourquoi cette déchéance, cet abaissement existent toujours dans les idées et dans les mœurs avant d'envahir le langage; et c'est à ce point de vue que la profonde et éloquente préface du dictionnaire de l'Académie française a pu dire : *Une langue,*

c'est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple.

Les deux principes qui contribuent le plus efficacement à cette chute du langage, sont l'esprit moqueur et l'esprit matérialiste. Une nation chez laquelle on rit et plaisante de tout sans scrupule et sans respect, altère peu à peu, sans le vouloir, la dignité de sa langue : c'est inévitable. Dans ce goût de plaisanterie, on donne des sens vulgaires à des mots sublimes, des sens ridicules à des mots sérieux. On applique à des idées inférieures des mots consacrés à exprimer des idées supérieures, et par là on abaisse les idées les plus hautes. On exprime les choses matérielles par des mots consacrés à redire les choses spirituelles, et par là on matérialise les idées spirituelles elles-mêmes.

Cela se rencontre surtout chez les peuples encore ensevelis dans les habitudes grossières de la vie matérielle et de la barbarie ; mais cela arrive aussi chez les peuples qui, par la dépravation même et les excès d'une civilisation corrompue, retombent dans la barbarie morale, par le mépris des choses spirituelles ; et ne cachent plus, sous des dehors polis, que des inspirations grossières et des instincts inférieurs.

Dans les grands siècles, les hommes dont la vertu égale le génie, ennoblissent, élèvent jusqu'à eux la langue vulgaire, et font pénétrer la lumière, la noblesse et la force de leur génie et de leur vertu, dans les mots dont ils se servent ; et par là il les éclairent, les fortifient, les spiritualisent, et avec des mots ordinaires font une langue supérieure. Ça été la gloire du xvii^e siècle.

Puis viennent des gens qui trouvent que tout cela est trop noble, trop pur, trop haut pour eux ; et bientôt sous leur main tout descend, tout s'abaisse : et chacun se trouvant alors plus à l'aise, comme le disait Royer-Collard, *on se soulage enfin du respect comme d'un poids qui fatigue.*

Il n'y a pas de plus triste soulagement ; mais il faut ajouter

ici que notre jeunesse y est singulièrement inclinée. Ça été de tout temps. De tout temps, l'orgueil, qui est le grand principe du défaut de respect pour les autres, la sensualité, qui est le principe du défaut de respect pour soi-même, et la légèreté enfin, ont inspiré à la jeunesse ce que Tacite appelle si énergiquement *impudentia, sui alienique contemptus*. (Dialog. de Orator.) Mais ce mal de tous les temps, n'est-il pas surtout le mal du nôtre ? qui n'a entendu s'élever, enfin, et de toutes parts, les plus amères plaintes contre les écoles de la jeunesse ? Il suffit de descendre dans une de ces cours de récréation : là où tous les cœurs devraient être épanouis, les visages rians, les paroles simples et aimables, on rencontre des regards farouches, des voix grossières, des paroles insolentes ; ou bien encore des entretiens qui se cachent, des groupes qui se forment en fuyant loin des maîtres ; pour les nouveaux élèves les plus lâches persécutions, et quelquefois même pour les hommes revêtus de la plus haute autorité, une indocilité brutale, l'impatience de tout frein, le mépris outrageant, et enfin la révolte ouverte.

Bien que je ne veuille et ne doive pas dire ici toute ma pensée, il faut bien ajouter qu'il existe encore une autre cause du mal que je déplore, et ce n'est pas la moins puissante. Les mots et les idées ne s'abaissent que quand les hommes et les choses se sont abaissés les premiers : sauf les grandes épreuves de la Providence, dans lesquelles le juste paye pour le coupable, il faut dire que presque jamais l'autorité réelle ne périt déshonorée qu'aux mains de ceux qui ne savent pas la soutenir par leur autorité personnelle. En un mot, nul ici-bas ne perd décidément le respect qui lui est dû, qu'après avoir cessé de se respecter assez lui-même.

Quoi qu'il en soit de cette dernière observation, le mépris de l'autorité par laquelle on est élevé, et de qui on reçoit la vie religieuse, intellectuelle et morale, est une dépravation si

extrême des sentiments naturels et de l'honnêteté païenne elle-même, qu'il est impossible de l'accepter, et que tout instituteur qui la subit en devient digne par là même, et semble avouer qu'il y trouve son juste châtement.

Mais quiconque se respecte, et élève en vérité, en conscience et en honneur, ceux que la religion et la société lui confient, il ne le peut. Et j'ajouterai que si l'Éducation de la jeunesse ne pouvait se continuer qu'à ces conditions et à ce prix, il faudrait y renoncer; et pas un homme de cœur ne pourrait s'y employer, sans trahir indignement l'œuvre de l'Éducation elle-même, et le caractère dont il serait revêtu; sans descendre au delà de ce que le dévouement le plus généreux ou la cupidité la plus vile ont jamais inspiré à la vertu la plus sublime ou à la bassesse la plus dégradée.

Quant à moi, fussé-je la dernière voix qui pût se dévouer et se faire entendre aux jeunes gens d'une nation, je me condamnerais à un éternel silence, et je les condamnerais eux-mêmes sans pitié à l'ignorance littéraire, plutôt que de subir avec eux un tel abrutissement moral, et que de préparer à mon pays une génération sans respect.

Grâces en soient rendues à Dieu ! la France, du moins, n'est pas abaissée à ce point. Non, ses généreux fils ne sont pas misérablement placés entre l'alternative de l'abaissement intellectuel ou de l'abrutissement moral. Ils sont capables d'être élevés encore. Le respect est encore possible parmi nous, et les maisons d'Éducation doivent en être au besoin le dernier et inviolable asile !

LIVRE CINQUIÈME

LE CONDISCIPLE ET L'ÉDUCATION PUBLIQUE

J'ai à traiter en ce moment de l'influence du condisciple lui-même sur l'œuvre de l'Éducation, et par là j'achèverai ce volume.

C'est ici une fort grave question : on voit tout d'abord qu'elle est posée entre l'Éducation publique et l'Éducation privée. Je me suis prononcé déjà, je me prononce encore pour l'Éducation publique.

Mais avant d'entrer en matière, j'ai à faire une observation qui est tout à fait nécessaire pour bien préciser la question et éclairer la controverse.

La thèse présente, quelle que doive en être la solution, n'est point une thèse absolue. Elle ne peut être applicable ni à tous les âges, ni à toutes les natures, ni à toutes les familles, ni à toutes les positions.

Il est évident surtout que la question ne peut être posée entre la bonne Éducation particulière et la mauvaise Éducation publique, entre la famille chrétienne et l'école impie.

Je suppose donc un bon collège où la piété et les bonnes mœurs fleurissent aussi bien que les études.

Car, on le comprend : si le collège est mauvais, si c'est une maison où, grâce à des maîtres sans foi et à des enfants

sans mœurs, règnent l'indifférence irréligieuse, l'impiété et l'immoralité, il n'y a plus de question, pour moi du moins, ni pour mes lecteurs, j'en suis sûr.

Il demeure donc bien entendu que si, — sauf les exceptions qui sont par là même infiniment honorables, — il résulte de mes paroles que la haute, la forte Éducation intellectuelle, religieuse et morale, celle qui fait les hommes distingués, les hommes supérieurs, est l'Éducation publique, je n'entends parler que de la bonne Éducation publique et des collèges chrétiens.

Autrement j'aurais moi-même horreur de mes paroles et des suites qu'elles pourraient avoir.

Je veux répéter de plus ce que j'ai déjà dit tant de fois, à savoir qu'il ne faut pas commencer l'Éducation publique de trop bonne heure. La première Éducation doit se faire au foyer domestique. Pendant ces premières et tendres années, l'enfant ne peut se passer des leçons et des soins maternels. Il faut seulement que cette Éducation soit bien faite : qu'on ne l'abandonne pas à des femmes indiscrètes, à des domestiques déréglés, à des mercenaires sans cœur.

C'est seulement à partir de l'époque où commence pour l'enfant une suite de soins plus austères et d'études plus sérieuses, que l'Éducation peut être publique. Cette époque varie naturellement, selon que les enfants ont un esprit plus ou moins ouvert et préparé, une santé plus ou moins affermie, un caractère plus ou moins formé, et aussi, selon les facilités plus ou moins grandes qu'on a pour les bien élever dans la maison paternelle.

Je dois rappeler encore que le choix de l'Éducation publique est une affaire de raison et de conscience, non de commodité ou de paresse : le père et la mère ne doivent jamais cesser de s'occuper de leurs enfants, et présider toujours activement à leur Éducation. Je prie mes lecteurs de vouloir bien relire au besoin ce que j'ai écrit sur l'esprit de

famille et sur les relations constantes et nécessaires des enfants avec leurs parents.

Je dois redire enfin, et en me servant des paroles mêmes d'un de mes plus honorables contradicteurs¹ : « Que si l'Éducation publique est bonne pour le plus grand nombre, si je conseillerais toujours de la choisir, lorsqu'on n'est pas en position de bien élever son fils chez soi, ou lorsqu'on n'a pas le courage de l'entreprendre : » dans des conditions différentes, c'est-à-dire avec des parents qui peuvent et qui veulent diriger eux-mêmes l'Éducation de leurs enfants et avec des enfants d'une certaine trempe d'esprit et de caractère, je crois que l'Éducation privée peut être très-bonne, au moins jusqu'à quatorze ou quinze ans, et j'en ai vu quelquefois des résultats excellents.

Sous le bénéfice de ces observations importantes et de ces exceptions spéciales, je vais maintenant étudier la question posée entre l'Éducation particulière et l'Éducation publique.

Les avantages et les inconvénients qui doivent porter à préférer l'une à l'autre, peuvent être envisagés sous divers points de vue :

1° Quant au développement *de l'esprit* ; 2° quant à la formation *du caractère* ; 3° quant à la pureté *des mœurs* ; 4° quant au *gouvernement* même de l'Éducation, c'est-à-dire quant à *l'autorité et au respect* qui doivent y régner.

J'entre immédiatement en matière.

1. M. le duc de Fitzensac.

CHAPITRE PREMIER

Influence du [condisciple et de l'Éducation publique
quant au développement de l'esprit.

Ici, les partisans de l'Éducation particulière et du précepteur privé accordent assez volontiers la prééminence à l'Éducation publique. Je ne redirai donc pas en détail toutes les raisons qui rendent cette prééminence incontestable : je me bornerai simplement à deux ou trois observations de fait, qui démontrent jusqu'où va l'infériorité de l'Éducation particulière, quant à l'horizon qu'elle offre à l'esprit, quant à l'ardeur du travail et à l'élan de l'émulation, et par une conséquence nécessaire, quant à l'activité et au développement des facultés intellectuelles.

Il le faut remarquer d'abord, l'Éducation particulière, restreinte à un seul enfant sans condisciples, se fait nécessairement dans un horizon très-rétréci, soit pour le précepteur, soit pour l'élève. C'est là l'inconvénient qui touche de plus près au fond des choses et dont la fâcheuse influence se fait tristement sentir dans l'Éducation tout entière; mais on peut surtout affirmer que rien n'est plus funeste pour l'Éducation et le développement de l'esprit. — Afin de bien comprendre ceci, il faut bien voir la vérité de la situation :

Voilà un précepteur et un enfant : ils sont destinés à vivre constamment ensemble, chaque jour, du matin jusqu'au soir, pendant de longues années; car je prends ici l'Éducation particulière dans sa meilleure condition. Je ne suppose pas que les choses vont de telle sorte, que le précepteur, au bout de six mois, prévoit qu'il ne tardera pas à quitter la maison. Je ne suppose pas, ce qui se rencontre toutefois si

souvent, qu'on le change tous les ans ou tous les deux ans, et que l'enfant en aura usé sept ou huit pendant le cours de son Education. Rien ne serait pire assurément : de telles Educations n'en méritent guère le nom.

Je suppose donc que l'élève et le précepteur demeurent régulièrement pendant huit ou dix années ensemble, et je dis qu'il y a là, pendant ce long temps, pour l'un et pour l'autre, une situation tellement bornée, qu'elle rétrécira nécessairement et peut-être étouffera l'esprit de l'un et de l'autre.

En effet, pour l'élève d'abord, son précepteur est à peu près tout. L'horizon de ce pauvre enfant, retenu habituellement loin de la société des enfants de son âge, les regards de son intelligence, son imagination, ses idées, ne s'étendent presque jamais au delà de son horizon, des idées, du langage et des vues plus ou moins étendues, mais toujours personnelles, solitaires, et par conséquent restreintes de son précepteur. On peut dire même que l'enfant demeure toujours en deçà.

Je sais bien que si le précepteur est un homme de génie, s'il est tout un monde, comme Fénelon et Bossuet, l'horizon change et s'élargit, mais la situation n'en est peut-être pas meilleure.— Et d'abord, il faut avouer que les précepteurs de cette sorte se rencontrent assez rarement; mais de plus, ils ne réussissent pas toujours. Car encore faudrait-il que ce monde, que ce génie ne se révélât à l'enfant que peu à peu et à mesure que son intelligence devient capable de le découvrir et de le comprendre!

Or, c'est ce qui arrivera difficilement, quand ce monde se trouvera tout entier dans un seul homme. Le plus souvent alors le génie du grand homme écrasera le faible enfant.

Je n'hésite pas à penser que l'élève de Bossuet, le Dauphin, par exemple, aurait été beaucoup mieux élevé au collège de Navarre ou au collège d'Harcourt, qu'il ne le fut à Versailles par son immortel précepteur. Bossuet avait beau être assisté

par le duc de Montausier, par le savant Huet, par le célèbre abbé Fleury, et par d'autres hommes d'un égal mérite, tout cela ne fit pour le grand Dauphin que la plus médiocre Education.

L'enfant le plus vulgaire reçoit plus de soins intelligents et en rapport avec ses besoins, rencontre plus de précepteurs utiles, plus de gouverneurs dévoués dans l'Éducation publique, qu'un fils de roi dans l'Education particulière. Dans une Education publique bien constituée, dans un collège où rien ne manque, un enfant a trente instituteurs et trois cents condisciples, qui tous s'occupent de lui et concourent à son Education, sans que nul soit à ses ordres. En dix ans il traverse tout cela : c'est tout un monde ; c'est plus que le génie d'un grand homme, c'est la société tout entière.

Il y a là un horizon, un grand jour, un grand air ; quelque chose de plus fort, de plus large, de plus animé, de plus vivant, de plus éclairé que le cabinet de Bossuet lui-même ne pouvait l'être pour son élève. Il y a là plus d'esprit autour de l'enfant ; j'entends plus d'esprit respirable pour lui, si on me permet cette expression, plus de cet esprit dont il a besoin. C'est l'atmosphère, c'est la société qui convient à ce jeune âge, à ses pensées, à ses goûts, au développement de toutes ses facultés. Il jouit là de l'air le plus vif et le plus naturel ; et par là même, il y prend quelque chose de plus ferme, de plus élevé, de plus actif, de plus robuste : il y devient plus vaillant.

On peut citer à l'encontre la grande et belle Education du duc de Bourgogne. Il est vrai : c'est peut-être la seule Education particulière qui soit demeurée véritablement illustre ; mais on me permettra de dire qu'il y fallut un Fénelon, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un grand génie ; et j'ajouterai que Fénelon lui-même laissa dans son admirable élève un seul, mais grave défaut, qui eût été manifestement corrigé par l'Education publique. Après l'Education achevée, le

maître reprochait à l'élève d'être TROP PARTICULIER, *trop renfermé, trop borné à un petit nombre de gens.*— Ainsi, pour le duc de Bourgogne lui-même, l'horizon avait été rétréci, le condisciple avait manqué !

Je ne fais pas remarquer ici combien l'horizon de l'enfant est, trop souvent encore, borné par les préoccupations aveugles de ses parents, borné par l'esprit-étroit des serviteurs de la maison. Non : je prends l'Education particulière dans ses meilleures conditions. Je suppose que les parents sont très-intelligents ; je suppose qu'il n'y a autour de l'enfant que des domestiques et des femmes de chambre de bon sens, et par conséquent, que ni les uns ni les autres ne se mêlent pas mal à propos de son Education, qu'ils ne viennent jamais à la traverse du précepteur, et le laissent travailler seul à son œuvre. Quand cela s'est-il vu?... rarement : je le suppose néanmoins ici volontiers.

Mais ce que je ne puis passer sous silence, parce que là se trouve ma thèse présente, c'est combien, bon gré, mal gré, l'Education particulière est bornée par les condisciples absents, et pour le développement de l'instruction classique elle-même : qu'il me suffise de citer ces très-simples, mais très-profondes paroles de Quintilien : « *Il est certain qu'un enfant ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui enseigne, et qu'aux écoles, il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres.* »

Mais si l'horizon de l'enfant est si borné, que dirai-je de l'horizon du précepteur, et des charmes d'esprit qu'il y peut rencontrer ? Croit-on que le pauvre précepteur ne souffre pas aussi de l'isolement de son élève et de l'absence des condisciples ? Quel horizon, hélas ! pendant dix années, pour un homme de mérite, que celui d'un enfant qui ne sait rien que ce qu'on vient de lui apprendre ! Je ne connais pas un précepteur ayant de l'esprit qui n'en gémisses au delà de ce qui se peut imaginer ; et je ne voudrais ici d'autres témoignages

contre l'Education particulière que celui des hommes de mérite qui s'y dévouent.

Bossuet se consolait de l'horizon misérable où le grand Dauphin le condamnait à passer une grande partie de ses journées, en composant pour la postérité le *Discours sur l'Histoire universelle* et la *Potitique sacrée*; mais son élève souffrait probablement plus qu'il ne profitait de ces magnifiques travaux, et il faut reconnaître d'ailleurs que cette consolation n'est pas à la portée de tous les précepteurs.

Quintilien, après avoir expérimenté tour à tour l'Education publique et l'Education privée, écrivait : « *Il n'y a pour l'ordinaire que des hommes d'un esprit médiocre qui daignent s'attacher à l'Education d'un seul enfant, et faire l'office de précepteur : c'est qu'ils se sentent incapables d'un emploi plus relevé.* » J'avoue que je ne partage pas ici entièrement l'opinion de Quintilien. Sans doute, il n'est pas fréquent de trouver des hommes d'une rare valeur qui consentent à se livrer à l'Education privée. J'en ai connu toutefois, j'en connais encore plusieurs, et du plus incontestable mérite. Mais je dois l'avouer, ils sont difficiles à rencontrer, soit parmi les laïques, qui ne trouvent pas assez dans l'Education privée, les avantages d'une carrière et l'honneur de l'avenir; soit, surtout, parmi les ecclésiastiques, qui, s'ils ont un mérite véritable, sont toujours appelés par leur évêque et par l'inspiration de leur cœur à des fonctions d'une importance plus élevée ou plus étendue¹.

Des précepteurs, hommes de mérite, sont donc véritablement assez rares. Sur cette rareté, d'ailleurs, le témoignage des parents eux-mêmes est ici le plus grave et le plus sé-

1. Voilà pourquoi je n'hésite pas à dire, généralement parlant, qu'un bon laïque précepteur est moins difficile à trouver qu'un bon ecclésiastique; et j'ajoute, qu'ici comme ailleurs, l'ecclésiastique, s'il n'est pas très-bon, est pire que le laïque.

Si l'ecclésiastique n'est pas dans les ordres sacrés, on comprend sans peine les inconvénients d'une vocation douteuse, qui se dément le plus

vère de tous. J'ajouterai même à ce témoignage celui des précepteurs distingués que j'ai pu connaître; car c'est surtout par leur expérience et leurs entretiens que j'ai compris tous les inconvénients de l'Éducation particulière. Nul, en effet, ne gémit plus de ces déplorables inconvénients que les hommes d'esprit condamnés à les subir.

« Je veux bien, continuait Quintilien, que, par argent, par crédit, par amitié même, on vienne à bout d'attirer chez soi un homme d'un mérite rare; cet homme *sera-t-il, tout le jour; occupé à enseigner, à surveiller un enfant?* et l'enfant sera-t-il continuellement occupé à le regarder, à l'écouter? *Mais un regard fixe et continuel sur le même objet fatigüe, stupéfie les yeux.* Il en est en de même de l'esprit. »

Un horizon rétréci et toujours le même le lasse, l'obscurcit, disons le mot, l'éteint : évidemment c'est ce que Quintilien veut dire, et on le comprend. Ces deux êtres, ces deux malheureux esprits condamnés à se regarder perpétuellement l'un l'autre, tombent dans une certaine lassitude, dans un certain anéantissement, et, comme l'avouaient devant moi des parents et des précepteurs qui en avaient fait l'expérience, dans une sorte de stupéfaction intellectuelle.—De là les reproches de détail adressés tant de fois, avec tant de force et de raison, à l'Éducation particulière; de là des enfants sans aucun goût pour le travail, sans aucun élan, sans

souvent, et à laquelle il renonce en même temps qu'à un habit respecté et à des habitudes qu'il ne regarde plus comme un devoir pour lui.

Je ne parle pas de celui qui est dans les ordres sacrés, mais non encore en âge de recevoir la prêtrise : ce ne peut être qu'un précepteur de passage ou d'occasion.

S'il est prêtre enfin, il faut, ou qu'il appartienne à un diocèse très-riche en bons sujets, et que son évêque ait cru pouvoir l'accorder par affection pour une famille chrétienne, et à cause du bien qui peut en résulter; ou qu'une faible santé exige qu'il quitte les travaux du saint ministère, et se repose quelques années, en faisant une Éducation particulière.— En dehors de ces deux circonstances, je ne comprends pas, dans le temps où nous vivons, qu'un prêtre zélé et véritablement distingué se dévoue à une Éducation particulière.

aucune émulation; de là des précepteurs sans action, sans éloquence et sans vie. Et comment veut-on qu'il en soit autrement ?

« Comment veut-on, disait Quintilien, qu'un maître, qui n'a qu'un enfant à instruire, donne jamais à ses paroles le poids, le feu et la vivacité qu'elles auraient s'il était animé par de nombreux auditeurs? La force de l'éloquence réside principalement dans l'âme. Il faut que l'âme soit touchée fortement, qu'elle se fasse des images vives des choses, qu'elle se transforme, pour ainsi dire, en ceux qu'elle veut persuader. »

Mais comment voulez-vous qu'un pauvre précepteur s'anime de la sorte dans cette triste et perpétuelle solitude, en face de ce malheureux enfant qui, depuis longtemps déjà, se lasse de l'écouter; qui, s'il faut dire tout ici, et nommer les choses par leur nom, a déjà bâillé dix fois, malgré lui, depuis le commencement de la classe? Mais si le précepteur s'animait, il serait ridicule, et l'enfant ne cesserait de bâiller que pour rire au nez de ce singulier déclamateur.

« Figurons - nous, en effet, dit encore Quintilien, un homme qui déclame et prononce un discours; représentons-nous sa voix, sa mine, sa démarche, sa prononciation, son geste; voyons-le s'échauffer, se transporter, se fatiguer, se tourmenter : tout cela pour un seul auditeur... Mais il aura l'air d'un insensé!

« Ou plutôt la pensée ne lui en viendra seulement pas : il sentira une secrète indignation, un secret dédain, et même, je ne sais quelle impuissance d'employer, pour un seul auditeur, ce grand talent de la parole qui coûte tant de peines et de travaux. Ce serait l'avilir, le profaner; et il aurait honte de donner un air si magnifique à un simple entretien.»

Au contraire, une classe nombreuse anime naturellement un professeur. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de ce que je vais dire ! Combien de fois n'ai-je pas rencontré nos

jeunes professeurs au moment où ils quittaient leurs études les plus chères pour aller faire leur classe ! Ils marchaient presque toujours avec joie.

Un professeur qui va faire sa classe... mais il va trouver là de jeunes esprits, nombreux, animés, pleins d'émulation, qui l'attendent : *Exultantique haurit corda pavor pulsans, spesque arrepta juventæ.*

L'effort qu'il fait pour les saisir, les élever jusqu'à lui, les dominer, lui donne de nouvelles forces. Il y a là, au moins, une noble et belle entreprise, une lutte digne d'un homme de cœur. Dans le nombre, sans doute, il se trouve des ignorants, des paresseux, mais les enfants studieux, intelligents, généreux, l'aident à éclairer l'ignorance, à entraîner la paresse des autres.

Et puis, comprend-on combien ici la responsabilité du professeur est plus réelle ? Il tient et il doit tenir à ce que la classe marche bien, se distingue aux examens. Là, aux yeux de ses collègues, de toute une maison, il est sans excuse, si ses élèves répondent mal.

Avec un seul disciple, le précepteur peut se retrancher derrière la médiocrité de son élève ou accuser sa paresse.

Mais une classe, vingt ou trente élèves, c'est l'humanité tout entière : elle ne peut être ni paresseuse, ni imbécile en masse ; il faut qu'elle se distingue, ou le professeur est coupable. La paresse ou l'imbécillité deviennent alors son fait personnel. Quant à l'émulation, on en a tant parlé, on s'accorde tellement à reconnaître sa nécessité et ses avantages dans l'Éducation publique, que je me bornerai à ce que nous en raconte Quintilien :

« Dans l'éducation publique, l'enfant verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre ; blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira : l'amour de la gloire excitera son courage ; il aura honte de céder à ses égaux : il voudra même surpasser les

plus avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits ! Je me souviens d'une coutume que nos maîtres observaient dans mon enfance avec succès : ils nous partageaient en différentes classes, qu'ils réglaient eux-mêmes selon nos forces ; aussi, chacun cherchait à faire les plus grands progrès et à l'emporter sur ses condisciples. Cela s'examinait fort sérieusement, et c'était à qui remporterait l'avantage. Mais d'être le premier, à la tête des autres, voilà surtout ce qui faisait l'objet de notre ambition. Au reste, ce n'était point une affaire décidée sans retour : à la fin du mois, celui qui avait été vaincu pouvait prendre sa revanche, et renouveler la dispute qui n'en devenait que plus échauffée : car l'un, dans l'attente d'un nouveau combat, n'oubliait rien pour conserver son avantage ; et l'autre trouvait dans sa honte et sa douleur des forces pour se relever avec éclat. Je sais bien que tout cela nous donnait plus de courage et d'envie d'apprendre que tout ce qu'auraient pu faire et nos maîtres, et nos précepteurs, et tous nos parents ensemble. »

A la suite de ce passage de Quintilien, je placerai ici ce que m'écrivait récemment, sur le même sujet, un des précepteurs les plus capables que j'aie jamais connus :

« Dans l'Éducation particulière, tous les moyens qu'on peut employer pour exciter l'émulation, ne remplissent que très-imparfaitement le but. Dans l'Éducation publique, les élèves ont un auditoire, les succès une digne récompense, les fautes, la paresse, une juste et grande publicité.

« Dans l'éducation particulière, un enfant que l'on fait lutter avec un cousin ou avec quelques camarades, fait quelques efforts de plus que s'il était seul. Mais il est là, tout au plus comme un avocat dans une petite conférence, comme un acteur à la répétition solitaire : dans l'Éducation publique, c'est un acteur sur la scène, un avocat devant le tribunal, un orateur à la tribune.

« Pour un élève seul, les études n'ont point un but immé-

diat; voilà pourquoi elles sont presque toujours accompagnées de fatigue, d'ennui, de dégoût; dans l'éducation publique, le but immédiat, c'est un noble et légitime succès convenablement et solennellement constaté. Voilà pourquoi aussi il est bien rare qu'un enfant qui a fait ses études dans sa famille ait cette ardeur généreuse qui prépare de loin les grands hommes et les grandes choses. Celui qui, dès son enfance, a été accoutumé aux luttes et aux triomphes du collège, conservera cette noble passion toute sa vie; elle s'enoblira, se sanctifiera dans son âme, et l'aidera à accomplir les œuvres du courage et de la vertu. »

Le disciple de l'Education privée, au contraire, est comme une plante que le défaut d'air et de lumière, le défaut d'horizon, d'espace, rend impuissante à porter des fruits glorieux. Rien n'est plus triste à voir que ces hommes incapables du grand air de la vie publique.

« Pour moi, disait Quintilien, je veux qu'un homme qui est destiné à vivre au milieu des affaires et à tenir sa place dans le monde : je veux, dis-je, qu'il s'accoutume de bonne heure à ne point craindre la multitude, et qu'il se donne bien de garde de contracter cette pusillanimité qu'inspire naturellement une vie solitaire et retirée. Il faut que l'esprit s'élève et s'évertue; au lieu que dans la retraite et dans les ténèbres, il languit et s'abat, il se rouille, pour ainsi dire.

« Voyez ce jeune homme : il demeure interdit, le grand jour le blesse : tout lui est nouveau, tout l'embarrasse; c'est qu'il n'est jamais sorti de la maison paternelle : il n'a appris que dans la solitude ce qu'il doit pratiquer aux yeux de tout le monde.

Pour confirmer ces observations du bon sens, il suffit de voir ces pauvres enfants élevés solitairement, quand ils se trouvent en présence d'autres enfants élevés au grand air de l'Education publique. Comme ils craignent les concours, les compositions, les comparaisons! comme un revers, une in-

fériorité les abat, les humilie ou les irrite, au lieu de les animer, de leur inspirer les nobles représailles d'une vaillante émulation! Esprits timides, ombrageux, gourmés, ils ne sont le plus souvent que des soldats de parade! Et du côté du caractère, comme ils craignent le contact et le frottement des autres enfants! quelle sensibilité sur la plus légère plaisanterie! quelle défiance, quelle susceptibilité! comment un homme se formera-t-il de ce petit être tremblant et sauvage!

Il reste encore ici une observation très-juste et très-importante à faire. — Dans l'Education particulière, qui peut dire à un enfant : Voici la mesure exacte de votre travail, de vos efforts, de vos succès; en deçà vous n'aurez pas rempli votre devoir?... Dans l'Education publique, cette mesure, c'est le travail des autres. Il faut de toute nécessité que l'enfant s'entende et compte avec les exigences légitimes de son amour-propre; il faut qu'il se classe parmi ceux qui ont de l'esprit, du talent, du travail, de l'honneur, ou parmi ceux qui n'en ont pas. De là cette constance, ces efforts continuels pour vaincre sa paresse et se distinguer convenablement!

Mais, dira-t-on peut-être, cette émulation si vantée n'est-elle pas un grave péril? ne peut-elle pas devenir un amour-propre très-dangereux? — Sans doute, l'émulation peut devenir un mauvais amour-propre; mais la bonne Education publique y remédie facilement. L'amour-propre étroit, misérable, croît au contraire et se développe excessivement et sans remède dans l'Éducation privée. « C'est là, disait encore Quintilien, qu'on s'enfle d'un sot orgueil, et qu'on s'entête de soi-même : car c'est une nécessité que celui-là s'en fasse accroire, qui ne se compare avec personne! »

Me permettra-t-on de citer ce que M. de Talleyrand écrivait autrefois, sur ce point très-délicat, à un de ses contemporains? « La vie privée, disait-il, produit, en général, sur le caractère des hommes ce que l'Education particulière



« produit sur celui des enfants : les intérieurs sont comme
« toutes les petites pièces, où toutes les odeurs, l'encens
« surtout, portent à la tête. »

Il est à remarquer, en fait, que jamais les plus religieux instituteurs de la jeunesse n'ont redouté l'émulation. L'Église catholique elle-même a toujours cherché à faire naître, dans le cœur de ses disciples, les nobles sentiments et toutes les ardeurs d'une émulation généreuse.

La première dans le monde, l'Église a institué les *grades*, les honneurs littéraires, les distinctions scientifiques, les concours, les prix du travail. Elle redit volontiers avec saint Augustin à chacun de ses enfants : Pourquoi ne pourrais-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ? *Cur non poteris quod isti et istæ?* Seulement l'Église nous avertit de ne pas chercher à l'emporter sur un rival pour surpasser l'homme, mais pour surpasser, s'il est possible, le bien qui est dans cet homme, et atteindre par là un bien plus grand : ce qui est l'amour non de la vaine gloire, mais du bien le plus élevé et de la gloire la plus noble et la plus pure.

C'est le puritanisme philosophique qui a essayé de bannir de l'Éducation les justes louanges, l'émulation généreuse. Le pédantisme qu'il affecte et qu'il inspire est véritablement curieux à examiner de près. Rien de plus sec, de plus raide, de plus compassé : tout y est d'une fade sensibilité ou d'une sécheresse désespérante.

Non, non : je ne suis pas de ceux qui redoutent dans l'Éducation le condisciple et la noble rivalité qu'il excite.

Le condisciple ! mais, j'en ai dit, et je ne puis que le répéter, c'est un des plus puissants, des plus nécessaires moyens d'Éducation intellectuelle et morale ! Quoi ! vous voulez faire un homme, et vous avez eu la pensée de l'élever loin de ses semblables !

Le condisciple ! mais c'est la société qui commence, la vie

sociale, ses devoirs et ses droits ; l'ardente émulation, la puissance de l'exemple, le partage des joies et des douleurs, des travaux et des succès, la naïve amitié, l'appui, le secours mutuel, la fraternité même ; car le condisciple, c'est un frère quand la maison d'Education est une famille.

Avec le condisciple se rencontrent aussi les froissements, le support, la patience, l'égalité, le respect d'autrui, choses si précieuses ! Non : je le répète, il n'y a pas, ou du moins il y a bien peu d'Educations sans condisciple.

Au Petit Séminaire de Paris, j'ai vu le condisciple et l'émulation préparer et accomplir des miracles de zèle et de travail, et faire fleurir parmi cette nombreuse jeunesse, toutes les branches des plus fortes études, en même temps que les plus solides et les plus aimables vertus. J'ai vu là des enfants, dont les noms et le souvenir seront éternellement chers à mon cœur, je les ai vu s'écrier :

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime !

C'était la devise de leurs combats d'émulation.

J'ai vu là des émules s'aimer tendrement, se combattre, se vaincre et se féliciter tour à tour ; je les ai vus s'admirer, se chérir, se louer, s'applaudir mutuellement avec bonheur, ne pouvoir se passer les uns des autres ; c'est qu'il y avait, chez cette généreuse jeunesse, la noble et pure émulation du bien, non la basse et odieuse envie.

Il se rencontrait dans cette maison, comme il convient dans les petits séminaires, — et je n'hésite pas à dire que c'est là un de leurs grands avantages, — des enfants de toutes les conditions et de toutes les fortunes. J'ai vu les riches admirer cordialement, honorer les pauvres ; j'ai vu les pauvres aimer, honorer les riches : ou plutôt, il n'y avait plus là ni riches, ni pauvres : il n'y avait que des enfants de Dieu, des amis et des frères. Les grands protégeaient les plus jeunes :

les anciens accueillaien^t les nouveaux, et devenaien^t comme les anges de leur entrée dans la maison. Entre tous, c'était tout à la fois une émulation de travail, de vertu et d'amitié, Doux souvenirs ! temps heureux qui ne sortiront jamais de ma mémoire !

J'achèverai ce que j'ai à dire sur le premier aspect de la question qui nous occupe, en répondant à la seule objection qui puisse se faire ici.

Un précepteur, dit-on, qui n'a qu'un enfant à élever, lui donnera bien plus de temps qu'un professeur de collège n'en peut donner à une multitude d'élèves entre lesquels il est obligé de partager ses soins : *Magis vacabit unus uni.*

Il lui donnera plus de temps ? — Je réponds d'abord : Et même il lui en donnera trop ; il le fatiguera de sa personne, de sa voix, de ses leçons, de ses réprimandes, ce qui est la ruine de l'Éducation. Quand on a fait cette objection, s'est-on bien rendu compte de ce dont on il s'agissait ? Le voici : un enfant est en étude ou en classe :

« Mais, dit Quintilien, l'étude, le plus souvent, demande qu'il soit seul. De nombreux enfants apprennent une leçon, ils écrivent, ils pensent, ils méditent : à tout cela il ne faut pas de maître, et quiconque vient, pendant ce temps, professeur ou autre, il les trouble, ou il offre à leur paresse un secours pernicieux. »

Il ne faut là qu'un *Président d'étude*, homme grave, qui fasse respecter le silence et le respecte profondément lui-même. Quant à la *classe* où le *professeur* parle aux enfants, leur donne *leurs devoirs*, les corrige :

« Qui empêche, dit Quintilien et le bon sens avec lui, qui empêche, en instruisant un enfant, d'en instruire plusieurs ? .. Telle est, en effet, la nature de bien des choses, que la même voix les porte et les communique à tous. Car il n'en est pas de la voix d'un maître comme d'un repas, qui diminue à mesure que croît le nombre des convives ; mais il en

est comme du soleil, qui distribue également partout sa lumière et sa chaleur. Qu'un grammairien fasse une dissertation sur la langue, qu'il éclaircisse une question, qu'il explique un poète, un historien, il n'y a aucun de ceux qui l'écoutent qui n'en puisse profiter.

« Mais, dira-t-on, le moyen qu'un homme entende, tous les jours, tant d'enfants, et qu'il ait le loisir de voir, d'examiner, de corriger ce qu'ils font? — Quand je conviendrais qu'il ne le pourrait pas, où ne trouve-t-on pas des inconvénients? *Mais je ne prétends pas aussi que l'on envoie un enfant à une école où l'on croit qu'il sera négligé : un bon maître ne se chargera jamais d'un trop grand nombre d'écouliers.*

« Ce maître, nous devons surtout faire en sorte de l'avoir, je ne dis pas seulement pour ami, mais pour ami particulier, afin qu'en instruisant nos enfants, il agisse par devoir, et aussi par un secret mouvement de son affection. »

Je reconnais parfaitement d'ailleurs qu'il y a des enfants auxquels il faut donner, dans les commencements, surtout quand leur instruction primaire n'a pas été bonne, des soins plus particuliers ; mais on peut les trouver, ces soins, dans l'Éducation publique. L'enfant, si cela est nécessaire, peut avoir un répétiteur, et le président d'étude peut veiller plus particulièrement sur lui, et l'aider sagement, au besoin. Mais encore faudrait-il bien prendre garde de ne jamais lui accorder ni soins, ni répétitions qui soient un secours pour sa paresse. Au Petit Séminaire de Paris, les répétitions étaient une des choses dont je me défiais le plus. Nos Messieurs d'ailleurs n'y avaient aucun goût : ces répétitions leur enlevaient un temps précieux. L'Université s'en est plainte elle-même pour ses colléges. M. de Salvandy écrivait : *Le désir de s'enrichir par des répétitions voue l'enseignement à une froide routine.* Nos Messieurs donc, qui n'avaient ni le désir, ni le besoin de s'enrichir, et qui d'ailleurs étaient avarés de leur

temps, ne se prêtaient à donner des répétitions que quand c'était évidemment l'avantage des enfants, et tous nos répétiteurs travaillaient à se rendre inutiles le plus tôt possible.

Je reconnais d'ailleurs parfaitement, encore avec Quintilien, qu'il est, en tout cas, très-important de choisir un collège où les professeurs soient assez nombreux pour que chaque classe ne le soit pas trop, *et que nul enfant ne soit négligé*. Vingt, vingt-cinq élèves par classe suffisent au professeur le plus zélé, sauf peut-être pour les hautes classes littéraires.

Au Petit Séminaire de Paris, jusqu'à la *seconde*, dès que les élèves d'une classe passaient trente, trente-deux, je faisais deux divisions et je donnais deux professeurs. En ce moment même, au Petit Séminaire d'Orléans, nous avons quatre divisions et quatre professeurs de sixième pour soixante-quinze élèves : de cette manière, tous ces jeunes enfants sont interrogés et leurs devoirs corrigés deux fois chaque jour. Il est à peu près impossible que de telles classes ne marchent pas, et que ces enfants ne fassent pas de véritables progrès.

M. de Bonald, qui a examiné très-attentivement laquelle, de l'Éducation publique ou de l'Éducation privée, est préférable à l'autre, après avoir résolu la question comme je viens de le faire, se pose cette objection : « On ne manquera pas de me dire qu'il y a des sujets qui ne réussissent pas dans l'Éducation publique, et d'autres qui réussissent dans l'Éducation domestique. »

Puis, à cette difficulté il répond simplement : « Qu'est-ce que cela prouve? — Je ne répondrai pas autre chose.

M. de Bonald ajoute encore que l'Éducation privée présente, dans le très-jeune âge, des enfants qui sont véritablement de petits prodiges. — « Mais à trente ans, répond-il, ils ne savent rien, et je veux qu'ils ne sachent rien à neuf ans,

« pour savoir quelque chose à trente. Je me défie beaucoup
 « de ces petits merveilleux qui ont tout vu, tout appris, tout
 « fini à quinze ans; qui entrent dans la société avec une
 « mémoire sans jugement, une imagination sans goût, une
 « sensibilité sans direction, et qui, mauvais sujets à seize
 « ans, sont nuls à vingt. »

En voilà bien assez sur ce premier aspect de la question :
 Il demeure évident, ce me semble, que l'Éducation publique
 a, sur l'Éducation particulière, des avantages incontestables,
 quant à l'horizon de l'esprit, quant à l'élan de l'émulation,
 quant à l'ardeur du travail, et, par une conséquence néces-
 saire, quant à l'exercice et au développement de toutes les
 facultés intellectuelles.

CHAPITRE II

Influence du condisciple et de l'Éducation publique quant à la formation du caractère.

Ce second aspect de la question a encore plus d'importance et d'intérêt que le premier. Je me bornerai, du reste, ici, comme dans le chapitre précédent, à donner les raisons les plus simples et les plus pratiques.

Et d'abord, qu'on veuille bien le remarquer; dans l'Éducation publique, les froissements odieux sont épargnés à l'enfant, et il y rencontre, en revanche, tous les froissements utiles à la formation du caractère. Dans l'Éducation privée, au contraire, les froissements utiles manquent, et les froissements odieux sont inévitables, en sorte que l'enfant y est tout à la fois amolli et irrité.

Voici ce qu'écrivait sur ce sujet un homme dont j'aime à citer le nom, l'autorité et le langage, M. Laurentie :

« La vie de famille convient au premier âge, mais bientôt elle est trop douce et trop indulgente. L'enfant n'apprend guère, au milieu des tendres soins qui tous ont pour objet de l'empêcher de souffrir, que la souffrance est une loi de l'humanité. La famille forme l'enfant aux vertus paisibles, non point aux vertus mâles et fortes. Il n'en est point ainsi de la vie de collège, où la sollicitude la plus paternelle ne saurait empêcher la privation et le sacrifice, et où d'ailleurs tout fait une nécessité de combattre les penchants à la mollesse et de vaincre les goûts efféminés. Le collège, c'est un monde avec ses petites passions, mais réglées par une autorité vigilante. Celui qui n'a pas vécu au collège est bien surpris, en arrivant dans la vie, de se trouver tout désarmé contre les tourments qu'il se grossit, contre les contrariétés d'amour-propre qui le désolent, contre les taquineries vaniteuses qui le désespèrent. »

M. de Bonald pensait comme M. Laurentie, et il a exprimé son opinion sur ce point, avec une finesse et une profondeur d'observation très-piquantes :

« Dans l'Éducation domestique, même la plus distinguée, dit-il, l'enfant voit tout le monde occupé de lui ; un précepteur pour le suivre, des domestiques pour le servir, quelquefois les enfants du voisin pour l'amuser, une maman pour le caresser, une tante pour excuser ses fautes ; il aura éprouvé des résistances de la part de ses supérieurs, ou des bassesses de la part de ses inférieurs ; mais il n'aura pas essuyé de contradiction de la part de ses égaux, et parce qu'il ne l'aura pas essuyée, il ne pourra la souffrir. Cette contradiction si utile s'exerce par la collision des esprits, des caractères, et quelquefois des forces physiques. Elle abaisse l'esprit le plus fier, assouplit le caractère le plus raide, plie l'humeur la moins complaisante ; et l'on sent à merveille que

les graves reproches de M. l'abbé à un enfant qui a de l'humeur, les petites mines de la maman et les sentences de la tante ne produisent pas, pour l'en corriger, l'effet que produirait l'acharnement d'une demi-douzaine d'espions appliqués à contrarier le caractère bourru de leur camarade. »

Parmi tous les avantages qu'on recueille de l'Éducation publique dans un bon collège, parmi les choses qui contribuent le plus à l'affermissement du caractère, il faut mettre au premier rang l'ordre et la discipline, qui disposent, pour tous, d'une manière uniforme, tous les exercices de la journée; la vie simple et frugale qu'on y mène, loin des douceurs et des caresses amollissantes de la maison paternelle, et enfin tout ce que je nommerais volontiers les froissements de la cloche, de la règle, du régime. L'influence de ces choses sur la vie entière est incalculable.

Voici quelques lignes fort curieuses qu'écrivait, à ce sujet, dans ses mémoires, Henri de Mesmes, un des plus illustres magistrats du xvi^e siècle :

« Avec mon puis-né Jean-Jacques de Mesmes, je fus mis au collège de Bourgogne, dès l'an 1542, en la troisième classe; puis je fis un an peu moins de la première. Mon père disait qu'en cette nourriture du collège, il avait eu deux regards: l'un à la conversation de la jeunesse gaie et innocente; l'autre à la discipline scholastique, *pour nous faire oublier les mignardises de la maison et comme pour nous dégorger en eau courante...* Je trouve que ces dix-huit mois de collège me firent assez bien. J'appris à répéter, disputer et haranguer en public; pris connaissance d'honnêtes enfants dont aucuns vivent aujourd'hui; j'appris la vie frugale de la scholarité et à régler mes heures. Tellement qu'au sortir de là, je récitai en public plusieurs vers latins et deux mille vers grecs faits selon l'âge; récitai Homère par cœur d'un bout à l'autre, qui fut cause, après cela, que j'étais bien vu par les premiers hommes du temps. »

Je pourrais citer encore ici bien d'autres témoignages ; je ne le crois pas nécessaire. Sur ce point, la contestation n'existe guère. Les partisans de l'Éducation privée avouent qu'elle est peu favorable à l'affermissement du caractère, et que trop souvent elle forme des enfants gâtés par la mollesse et par la vanité.

Mais il est un point sur lequel j'insisterai davantage, parce qu'il est d'une égale importance, et qu'on n'y a peut-être pas jusqu'à ce jour regardé de si près.

Dans l'Éducation domestique, non-seulement les froissements utiles manquent, mais les froissements odieux sont inévitables, et voilà pourquoi, dans cette Éducation, non-seulement le caractère ne se fortifie pas, mais souvent même il s'aigrit et se déprave. Ici, qu'on veuille bien me permettre les détails : ils sont nécessaires.

Et d'abord, dans l'Éducation privée, les caractères indociles sont perpétuellement irrités, parce que le commandement du précepteur est toujours personnel ; la règle tout à fait individuelle, par conséquent persécutrice ; du moins l'enfant le croit et le sent ainsi. C'est lui toujours qu'on poursuit ; c'est toujours à lui qu'on en veut ; c'est du moins toujours à lui qu'on s'adresse, du matin au soir, à toute heure, à tout moment. Dans l'Éducation publique, au contraire, les froissements personnels disparaissent. Une cloche sonne, deux cents enfants marchent. Le vôtre marche avec les autres ; il est entraîné ; il n'en veut, il ne peut en vouloir à personne. Il ne saurait s'irriter contre la cloche : elle a sonné pour tous, il n'y a pas de révolte, pas de mauvaise réponse possible ici. Tous se mettent en rang, au travail, au silence, en même temps. Rien ne blesse là l'amour-propre de l'enfant, rien n'est odieux : c'est la justice, c'est la règle générale, c'est l'ordre public ; on n'y réplique point, ce serait insensé : la pensée même n'en vient pas. D'ailleurs c'est un de ses condisciples qui fait sonner la cloche. La cloche elle-

même obéit à l'heure, à l'horloge, c'est-à-dire à la puissance du temps. Toute une maison, ses maîtres eux-mêmes cèdent, comme lui, à ce pouvoir suprême, mystérieux, qui est le temps de chaque chose : qui ordonne le travail, le silence, les délassements, la prière, les repas, le sommeil, la vie tout entière, et qui, par là même, fait la paix, la tranquillité de l'ordre, l'harmonie universelle : *Pax tranquillitas ordinis*. Contre un tel ordre, toute révolte serait un acte à la fois absurde et indigne, vaincu sur l'heure, anéanti par son indignité même. — L'Éducation publique triomphe donc naturellement, simplement, de toutes les résistances, sans descendre à des luttes misérables. Elle les fait disparaître par une force supérieure et irrésistible. Son action, sa puissante énergie, s'exercent dans un champ si vaste, dans une région si élevée, d'une manière si générale, si impersonnelle, pour ainsi dire, que la petite guerre n'y est pas possible.

Et quant aux grandes résistances, elle les prend de haut, elle les enlève ; et s'il le faut, quand elles résistent trop, tout à coup elle les brise ou les bannit, et la tranquillité de l'ordre, la loi et la paix demeurent toujours.

Quoi qu'il arrive, ce n'est jamais une querelle égoïste : c'est toujours au nom de l'ordre public, du bien général, que, sans avoir rien de vexatoire, l'autorité exige une obéissance qui est toujours honorable et facile, parce qu'elle est commune.

Parlerai-je des caractères paresseux aux prises avec l'Éducation privée ?.... il faut nécessairement qu'ils s'y anéantissent ou s'y aigrissent ; il faut ou les laisser dormir ou les irriter. Un pauvre précepteur est obligé de se croiser les bras tout le jour, et de demeurer là, sans puissance, sans ressources, désespéré, déshonoré, devant une force d'inertie invincible ; ou bien il est réduit à reprendre, à exciter, à aiguillonner mille fois de suite : c'est un tourment pour l'enfant, c'est un tourment pour le maître.

De là, l'obéissance, le respect, la reconnaissance chez l'un ; l'attachement, l'affection chez l'autre, sont à peu près impossibles.

Non, je n'aime pas l'Éducation privée ; parce qu'elle fait mépriser ce qu'il y a de plus respectable au monde : l'autorité ; et haïr ce qu'il y a de plus aimable : l'enfance !

Et il faut avouer que le plus souvent l'enfance y est haïssable, parce qu'elle y est sans docilité, sans affection et sans respect ; et l'autorité y paraît méprisable, parce qu'elle est condamnée à devenir, trop souvent, une sorte de persécution sans dévouement ni bonté.

Oui, lorsque ce précepteur et cet enfant ne vivent pas ensemble dans une cordiale intelligence ; lorsque le caractère, soit de l'un, soit de l'autre, soit de tous les deux, s'oppose à ce qu'il s'établisse entre eux une sorte de familiarité convenable, il est manifeste que ce doit être une torture morale affreuse pour ce pauvre enfant, condamné à voir, sans cesse, un œil inquisiteur qui le suit dans tous ses mouvements ; condamné à entendre continuellement la même voix, une voix sèche et sévère qui le réprimande¹. Et d'autre part, quelle torture pour ce précepteur, d'avoir là, toujours sous les yeux, le même enfant, la même résistance, la même paresse, les mêmes réponses, la même stupidité !

Non : il le faut reconnaître, cette situation est de celles dont on peut presque dire qu'elles répugnent à la nature. L'Éducation privée fait vivre beaucoup trop intimement le précepteur avec les défauts de ses élèves ; il les voit de trop près, à toute heure ; il en souffre trop pour conserver avec

1. Voici ce que me disait un de mes amis auquel j'avais communiqué les lignes qui précèdent : « Dans ma jeunesse, avec une imagination vive, sous un extérieur très-calme et très-timide, si j'avais été placé dans ces conditions, je me serais ouvertement révolté, ou je serais devenu fou. Oui, l'un ou l'autre me serait infailliblement arrivé. »

eux l'indulgence convenable ; et eux, de leur côté, voient de beaucoup trop près ses faiblesses.

Aussi je me souviens que quand je parlais à des précepteurs de mon amitié pour l'enfance et des charmes de cet âge, ils se prenaient à sourire tristement et me disaient : On voit bien que vous n'avez jamais été précepteur ; si vous l'aviez été, vous ne parleriez pas de la sorte.

Dans l'Education publique, au contraire, dans ce grand mouvement, dans cette variété perpétuelle et régulière des hommes et des choses, l'humeur, la défiance, l'inquiétude, l'irritation, ne peuvent être éternelles.

Qu'on y réfléchisse, et on verra, par exemple, quel avantage il y a pour tous à ce que celui qui préside à l'étude et au travail n'ait pas à en demander compte et ne soit pas celui qui fait la classe ¹. Si l'un est mécontent, il y a ressource auprès de l'autre, la mauvaise humeur ne se perpétue pas ; il y a remède pour l'enfant et pour le maître.

Il n'en est pas de même dans l'Education privée. Un pauvre précepteur a dû, pendant l'étude, dire vingt fois à son élève : *Travaillez donc ! faites donc votre devoir ! étudiez donc vos leçons !* Et après qu'il sait et qu'il a tristement constaté que le devoir n'a pas été travaillé, ni les leçons apprises, vient la classe où il fait réciter les leçons et corrige le devoir. Naturellement alors l'humeur du maître et de l'enfant continue et va jusqu'à l'exaspération.

Puis, après la classe, arrive la récréation. Et bien qu'il n'y ait entre ces deux êtres ni harmonie possible, ni jeux, ni plaisirs communs, ils sont condamnés à prendre cette récréation ensemble : il faut que l'un divertisse l'autre. Si c'est à la maison, le précepteur est obligé plusieurs fois de dire à l'enfant d'un ton chagrin : *Mais taisez-vous donc,*

1. Bien que dans une maison d'Éducation fortement et habilement constituée, il y ait, entre le professeur et le président du travail, intelligence nécessaire et rapport fréquent.

vous faites trop de bruit; on ne s'entend pas!... Et alors l'enfant demeure immobile, ennuyé, anéanti, la tête sur un livre, ou sur une carte de géographie qu'il a déjà regardée, tachée, déchirée dix fois; sentant son maître toujours là qui le regarde et l'obsède : ou bien, s'il fait beau, ils sortent et vont à la promenade ; et vous les rencontrez rue du Bac, ou dans le faubourg Saint-Honoré, marchant à quelques pas l'un de l'autre, à une honnête distance, mais le plus loin possible ; et, tout en gémissant, chacun de leur côté, de ne pouvoir se perdre de vue totalement, ils sont heureux du moins de cette petite séparation momentanée.

En revanche, combien de fois n'ai-je pas vu des enfants entrer au Petit-Séminaire de Paris, et y subir avec joie tous les assujettissements les plus sévères ; et quand je leur en témoignais ma satisfaction, et aussi mon étonnement : *Ah ! Monsieur, me disaient-ils, ici c'est bien différent de ce que c'était à la maison avec notre précepteur. Je cite textuellement. Voici comme l'un deux m'exprima un jour, dans sa langue d'écolier, la tristesse de sa situation, contre laquelle il avait comme obligé ses parents à lui chercher un abri dans l'Éducation publique: « Notre précepteur était très-bon, « je le reconnais : mais, vraiment, c'était bien triste de « l'avoir toujours sur notre dos, et puis aussi d'être toujours « sur le sien. Voilà pourquoi mon frère et moi nous avons « tant demandé à nos parents de nous mettre au Petit-Sémi- « naire, qu'ils s'y sont enfin décidés ! »*

Le fait est qu'un précepteur et un enfant, réduits à être toujours ensemble, ne se laissent jamais respirer l'un l'autre, et n'ont jamais, ni l'un, ni l'autre, un mouvement libre.

L'étude, la classe, la récréation, les repas, la prière, le matin, le soir ; le coucher, le lever : toujours le même maître, toujours le même enfant, et cela pendant dix années ! Quand ils se prennent mal ou de travers, comprend-on où cela va ?... C'est une situation absolument sans remède ; il

faut la changer, se séparer, ou se haïr : pas de milieu. Jedis se haïr, car cela va véritablement à la haine, ou au moins à un dégoût insupportable. Que deviendra dans ce fiel et sous ce pressoir, l'âme d'un pauvre enfant et le caractère d'un malheureux précepteur !

Dans l'Education publique, il n'en va pas de la sorte : un maître console de l'autre. Les condisciples et les récréations consolent des maîtres. A cet âge, il ne faut qu'être distrait pour être guéri et oublier tous ses chagrins : or, un collège est plein de distractions légitimes.

Dans un collège, un professeur va en classe. Il retrouve ses élèves ; mais il y a plusieurs heures, quelquefois tout un jour qu'il ne les a vus. Il aime à les revoir ; ils sont aimables pour lui. Car même dans une classe médiocre, il y a toujours quelques élèves bons, affectueux, dociles, laborieux, distingués. Ceux-là lui donnent du courage pour supporter et même pour encourager les autres.

Et, quant à ceux qui lui donnent quelque peine et qu'il retrouve, ils sont là du moins toujours, ainsi que lui, dans une condition plus favorable. Plusieurs heures se sont écoulées depuis leur dernière entrevue : l'irritation s'est nécessairement adoucie de part et d'autre.

Le professeur n'a pas été le maître d'étude : ce n'est pas lui qui a forcé ces enfants au travail dont il vient constater le résultat. S'il a été président de récréation, il ne les a pas contraints dans leurs jeux, au milieu de leurs joyeux camarades ; il a pu même trouver là une occasion pour leur dire une bonne parole, pour leur faire amitié.

Au Petit Séminaire de Paris, combien de fois n'ai-je pas été, à dessein, faire une partie de balle ou de cerceau avec ceux parmi lesquels je distinguais l'enfant dont j'étais le plus mécontent ! Rien ne m'aidait plus puissamment à retrouver son âme.

On le comprend : une grande cour, un beau parc, une

récréation vive et animée, des jeux bruyants et deux cents condisciples intervenant aident beaucoup à une réconciliation. Tout cela fait un changement de scène qui facilite singulièrement le changement d'humeur.

De plus, pendant les heures qui se sont écoulées entre une classe et l'autre, le professeur a occupé son esprit d'autre chose que de ce qui l'avait chagriné. Il n'a pas été réduit, comme l'infortuné précepteur, à la nécessité de ne voir, pendant tout le jour, que ce triste enfant, de n'entendre que lui, de n'habiter qu'avec lui.

Qu'on y prenne garde, cette dernière circonstance est considérable, et je veux en faire remarquer toutes les conséquences. Le professeur a sa chambre, son cabinet, ses livres ; il est chez lui, seul et vraiment son maître. Il n'en est pas ainsi du précepteur : le précepteur n'est presque jamais seul, et par conséquent presque jamais son maître chez lui.

Contre tous les ennuis de sa classe, le professeur a, du moins, un asile ; — le précepteur, le plus souvent, n'en a point : sa chambre, c'est presque toujours tout à la fois *l'étude, la classe, le lieu de la récréation*, quand il fait mauvais temps ; et même *le dortoir*. — De chez lui donc, de cet asile de sa liberté, de son indépendance, de sa dignité personnelle, de ses nobles études, le professeur se rend en classe ; et bien que tel enfant ou tel autre lui ait, la veille, causé de la peine, on comprend que la peine est déjà un peu loin : depuis la dernière classe, il y a eu bien du temps, bien des choses, et on arrive, de part et d'autre, pour la classe nouvelle, sans trop de prévention ni de chagrin.

Si l'enfant a travaillé, s'est corrigé, le professeur le félicite, et toute la classe s'en réjouit. Si l'enfant n'a pas travaillé, et a bien réussi, ce qui arrive parfois, le professeur ne le tourmente point. Il ignore ce qu'il croit bon d'ignorer. Il ne lui fait pas remarquer sévèrement la contradiction qui

se trouve entre sa paresse et son succès : ce que le précepteur est à peu près obligé de faire en pareille circonstance.

Si le contraire est arrivé, si l'enfant a travaillé sans réussir, le professeur s'en aperçoit promptement. Averti d'ailleurs par le président d'étude, il rend justice à son travail, l'encourage à travailler plus sérieusement encore, et lui fait espérer un succès meilleur.

Je pourrais multiplier ces détails. C'en est assez pour montrer ce que les caractères irritables et les caractères paresseux peuvent devenir dans l'Éducation privée.

Que dirai-je maintenant des caractères forts, des grands caractères, des natures vives, curieuses, emportées? Elles y étouffent. Je dois répéter ici, et avec plus d'insistance encore, ce que j'ai dit à un autre point de vue :

La petite capacité d'un intérieur si étroit est un supplice pour ces sortes de caractères. Il leur faut plus de place, un mouvement plus libre, un *spacément* plus vaste, un horizon où leur énergie s'élançe et puisse s'exercer sans péril. Tout cela se trouve dans l'Éducation publique. Il y a là tant de noms divers, tant d'exercices variés, tant de figures différentes, tant de maîtres, tant d'élèves anciens et nouveaux, que l'activité la plus infatigable s'y épuise à la longue, ou du moins se trouve à l'aise. Il y a des amitiés, il y a des rivalités, il y a des compositions pour les luttes de l'esprit; il y a un gymnase pour les luttes de corps, et un public pour les unes et les autres; il y a des fêtes religieuses et des fêtes littéraires; il y a de grands congés, de grandes promenades, etc.

Constamment une chose distrait et repose de l'autre. Les récréations préparent au travail et en délassent; le travail rend la récréation plus agréable, etc. Si on trouve un condisciple, un maître avec qui on ne s'accorde pas, on en rencontre facilement un autre dont la bonne amitié, les bons conseils font prendre sagesse ou patience.

Il y a, enfin, des vacances, *qui sont de vraies vacances*, et

qui offrent tout à coup un complet changement de scène pendant deux mois. Encore une fois, tout cela suffit pour contenter et quelquefois pour lasser l'activité la plus infatigable.

Tout cela est vrai, me dira-t-on; mais il n'est pas moins vrai qu'au collège, si le caractère des enfants se fortifie, leur cœur se dessèche; ils oublient leurs parents, les traditions de la famille. — Ce serait assurément le plus grand des malheurs; mais j'ose affirmer qu'il n'en est rien, si le collège et les parents sont ce qu'ils doivent être. Voici ce qu'un père de famille, chéri de ses enfants, et également habile dans l'art de l'Éducation publique et de l'Éducation privée, écrivait :

« Et moi je dis que, s'il est un moyen d'animer ou de raviver pour toujours la tendresse d'un enfant, c'est de l'éloigner des soins minutieux de la maison paternelle. Dès que l'enfant arrive à d'autres mains, et même à des mains pieuses et bienveillantes, qui ne voit que cette situation nouvelle développe à l'instant dans sa jeune âme cet amour de la famille qu'il n'avait point senti encore, parce qu'il n'était qu'une habitude! L'enfant, éloigné du toit où vit son père, où pleure peut-être sa mère, éprouve je ne sais quoi d'inconnu qui est tout à la fois de la douleur et du courage : la douleur d'être séparé; le courage de faire effort pour rendre utile ce sacrifice. Alors l'affection commence à devenir une vertu. Et lorsque les premières années de la vie se sont ainsi écoulées, l'enfant revient avec bonheur dans le sein des parents qu'il aime. C'est souvent le contraire pour l'enfant que le toit domestique a vu grandir. Celui-ci, de dégoût et d'ennui, prend la fuite vers d'autres plaisirs plus violents; et je ne sais pas bien ce que les moralistes de boudoir se sont réservé de moyens pour retenir cette impatience... »

Combien de fois n'ai-je pas fait l'expérience de la vérité qui est dans ces sages paroles! — A ceux donc qui disent : Cet enfant oubliera ses parents au collège, je répondrai : Oui, si vous l'y oubliez vous-mêmes. Mais ne l'y oubliez point; ne

cessez pas de lui faire éprouver, de loin comme de près, la bonté, la vigilance paternelle et maternelle; qu'il ne sente pas, comme il arrive malheureusement quelquefois, que c'est pour se débarrasser de lui qu'on l'a jeté dans l'Éducation publique; ne cessez jamais de présider, comme vous le devez, à son Éducation; écrivez-lui souvent, et des lettres qu'il conserve avec amour, qu'il relise avec fruit; venez le voir aux jours et aux heures convenables; parlez-lui toujours avec un digne et tendre langage, avec la sollicitude éclairée d'un père et d'une mère; et je vous réponds, moi aussi, pour l'avoir souvent expérimenté, que loin de lui faire oublier ses parents, cette séparation, au contraire, les lui rendra plus vénérables et plus chers.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, je pourrais citer des noms propres, de dire avec succès à des parents qui se plaignaient de la froideur, de l'indifférence de leur fils et de leur fille: Mettez-le au collège; mettez-la au couvent, vous retrouverez sa tendresse, vous referez son cœur.

L'enfant trop caressé est toujours sans affection véritable, sans reconnaissance pour ses parents. Il croit que tout lui est dû; et il ne leur sait plus aucun gré de ce qu'ils font pour lui. Le collège lui apprend tout à coup quel est le prix de la maison paternelle; lui en fait sentir plus vivement tous les avantages; lui fait comprendre, en un mot, *ce que c'est qu'un père, ce que c'est qu'une mère*, et que les meilleurs instituteurs sont loin d'avoir leur tendresse.

M. de Bonald nous fournit encore ici une observation bien digne de sa profonde sagacité: « L'Éducation domestique dit-il, est dangereuse, parce que les enfants jugent leurs parents à l'âge où ils ne doivent que les aimer, et deviennent sévères avant que la raison leur ait appris à être indulgents. »

C'est après avoir réfléchi profondément sur toutes ces choses que j'ai entendu, avec moins d'étonnement, une des mères les plus intelligentes, les plus fermes et les plus ten-

dres que j'aie jamais connues, me dire : *On se trompe bien sur ceci : c'est souvent dans la maison paternelle que se perd l'esprit de famille.*

Il y a encore dans l'Éducation publique une chose dont les parents s'effrayent beaucoup : je veux parler des manières, du langage et de l'esprit écolier. On se plaint que, jusqu'à un certain âge, les enfants y ont quelque chose de gauche, d'impoli : les jours où ils sortent et où ils vont chez leurs parents, on remarque avec peine qu'ils sont embarrassés pour faire un salut ; qu'ils ne savent ni entrer dans un salon ni en sortir, qu'ils ont même un certain *argot* collégien tout à fait désagréable à entendre, et, pour tout dire enfin, que, quand on va les surprendre dans leur négligé de collège, ils viennent presque toujours au parloir avec leurs habits déchirés, les mains pleines d'encre et des visages malpropres. — Je ne conteste aucun de ces inconvénients de l'Éducation publique ; je crois seulement qu'on s'en afflige plus qu'il ne convient ¹.

Je reconnais parfaitement aussi que, dans l'Éducation domestique, on peut bien plus facilement que dans l'Éducation publique éviter ces défauts. Un père, une mère, un salon, des femmes de chambre, de nombreux domestiques peuvent y aider. Mais il faut bien prendre garde, pour éviter les inconvénients dont il est ici question, de tomber dans des inconvénients beaucoup plus graves.

M. de Bonal a trouvé ces périls si sérieux, qu'il n'a pas craint de les signaler à l'attention des pères et des mères de famille avec une sévérité d'observation et de langage qu'on ne me permettrait peut-être pas. On me permettra du moins de citer ses paroles :

1. Je ne suis pas suspect à cet égard. Qu'on veuille bien relire, dans le premier volume de cet ouvrage, le 1^{er} chapitre du 1^{er} livre, où je m'élève avec force contre *la grossièreté collégienne*, où je démontre que l'Éducation est très-spécialement *une œuvre de politesse* ; et aussi le 7^e chapitre du 3^e livre sur les *Soins physiques et la propreté*.

« L'Education domestique est dangereuse, dit-il, parce que les enfants y apprennent ou y devinent tout ce qu'ils doivent ignorer ; parce qu'elle place un enfant au milieu des femmes et des domestiques ; que, s'il y apprend à saluer avec grâce, il y contracte l'habitude de penser avec petitesse ; si on lui apprend à manger proprement, on le forme à la vanité sans motif, à la curiosité sans objet, à l'humeur, à la médisance : à mettre un grand intérêt à de petites choses ; à disserter gravement sur des riens. On fait entrer dans les moyens d'Education des observations critiques sur les personnes qu'il a accoutumé de voir, et on lui donne aussi le goût méprisable du persiflage. Il s'accoutume à s'entretenir avec des valets, à caqueter avec des femmes de chambre : toutes choses qui rétrécissent le moral à un point qu'on ne saurait dire.

« L'Education domestique serait insuffisante, même quand on commencerait par faire l'éducation de toute la maison, maîtres et valets ; aussi tous ceux qui ont écrit sur l'Education, veulent qu'on élève les enfants à la campagne, et exigent la perfection dans tout ce qui les entoure, et dans tous ceux qui contribuent à leur Education : ils supposent enfin ce qui ne peut se trouver que dans un petit nombre d'individus, et ils proposent par conséquent ce qui ne convient à personne. »

Quant à ce qui se nomme l'argot écolier, je dois avouer que j'ai été moi-même fort exagéré contre ce défaut. Il m'a toujours blessé au vif. Mes anciens élèves peuvent se souvenir que j'étais inflexible à cet égard. Tout enfant du Petit Séminaire qui se servait en ma présence de ces mots ridicules ou grossiers, était condamné au silence pour cinq minutes au moins¹. Je ne me fâchais point ; mais cette langue

1. Je ne rangeais pas au nombre des mots ridicules ou simplement grossiers, les expressions sans respect pour les maîtres : ce n'était pas seulement cinq minutes de silence, c'était l'exclusion immédiate du Petit Séminaire, qui suivait ces expressions.

grossière se taisait. Et puis, j'ai fini par reconnaître que j'étais trop sévère à cet égard, et qu'il y a des mots familiers, des *mots écoliers*, bien difficiles à éviter et dont il faut prendre son parti, tâchant seulement d'en avoir le moins possible.

Quant aux enfants moins soignés de leur personne, quant aux genoux et aux coudes percés, quant aux visages et aux mains noircis par l'encre, il y aurait bien à dire, surtout si je voulais rétorquer l'objection, et répondre par des contrastes. Le courage me manque. On me trouverait peut-être un peu dur. Il me suffira d'attester qu'au Petit Séminaire de Paris, nos enfants avaient toujours des fontaines jaillissantes et des serviettes suspendues, à leur disposition, et que chacun d'eux pouvait se débarbouiller régulièrement trois fois par jour; mais je ne les y obligeais qu'une fois, le matin; et le reste de la journée, il fallait qu'ils fussent devenus bien extraordinaires pour ne pas me paraître toujours agréables. De bonne foi, les dictionnaires, les rudiments, les écritures, les plumes, dix heures de travail par jour, des récréations en conséquence, et l'âge, demandent un peu d'indulgence sur cela.

En voilà assez. Je veux cependant, avant de finir cette lettre, citer un passage de M. de Chateaubriand, où on verra ce qu'il pensait des *écoliers d'autrefois*, et de l'élégance de certaines Educations privées :

« Un étranger se trouvait, il y a quelque temps, dans une société où l'on parlait du fils de la maison, enfant de sept à huit ans, comme d'un prodige. Bientôt on entend un grand bruit, les portes s'ouvrent, et l'on voit paraître le petit docteur, les bras nus, la poitrine découverte, et habillé comme un singe qu'on va montrer à la foire. Il arrivait se roulant d'une jambe sur l'autre, d'un air assuré, regardant avec effronterie, importunant tout le monde de ses questions, et tutuyant également les femmes et les hommes âgés... Ah! ce ne sont pas là ces enfants d'autrefois que leurs parents

envoyaient chercher, tous les jeudis, au collège. Ils arrivaient avec des habits simples et modestement fermés. Ils s'avançaient timidement au milieu du cercle de la famille, rougissant quand on leur parlait, baissant les yeux, saluant d'un air gauche et embarrassé, mais empruntant des grâces de leur simplicité même et de leur innocence ; et cependant le cœur de ces pauvres enfants bondissait de joie. Quelles délices pour eux qu'une journée passée ainsi, sous le toit paternel, au milieu des complaisances des domestiques, des embrassements des sœurs, des dons secrets de la mère ! Si on les interrogeait sur leurs études, ils ne répondaient pas que l'homme est un animal *mammifère* placé entre les chauves-souris et les singes, car ils ignoraient ces importantes vérités ; mais ils répétaient ce qu'ils avaient appris dans Bossuet ou dans Fénelon : que Dieu a créé l'homme pour le servir ; qu'il a une âme immortelle ; qu'il sera puni ou récompensé dans l'autre vie, selon ses mauvaises ou bonnes actions ; que les enfants doivent être respectueux envers leurs père et mère ; enfin toutes ces vérités du catéchisme qui font pitié à la philosophie. Ils appuyaient cette *histoire naturelle* de l'homme, de quelques passages fameux en vers grecs ou latins empruntés d'Homère ou de Virgile ; et ces belles citations du génie de l'antiquité se mariaient assez bien aux génies non moins antiques de l'auteur de *Télémaque* et de celui de l'*Histoire universelle*. »

CHAPITRE III

**Avantages ou inconvénients de l'Éducation publique ou privée,
quant à la pureté des mœurs.**

C'est ici, je dois l'avouer, que les partisans de l'Éducation privée, ceux-là même qui se trouvent forcés de convenir que l'esprit, que le caractère s'élèvent, se développent et se fortifient mieux dans l'Éducation publique, croient enfin l'emporter, se récrient à leur tour, et nous disent, avec un Ancien, que *jeter un enfant au milieu d'une foule d'autres enfants et parmi ces jeunes gens enclins au vice, dont le commerce ne peut être qu'un exemple et une source de dérèglement, c'est trop exposer sa faiblesse, et préparer à la pureté de ses mœurs une ruine presque inévitable.*

La question devient, on le voit, très-délicate ; car elle ne peut être résolue qu'après un examen attentif des périls que, dans l'état actuel des mœurs publiques et privées, l'Éducation particulière elle-même fait courir à l'innocence de l'enfant. La réserve avec laquelle je dois m'exprimer, augmente la difficulté de cette question : toutefois, je ferai entendre ma pensée tout entière, même quand je devrai ne pas la manifester hautement, même quand je ferai en sorte de ne parler que par la bouche d'autorités étrangères.

Et d'abord, je répons sans hésiter : que si les enfants doivent trouver dans l'Éducation publique, dans le collège, le mauvaises mœurs et l'impiété, IL VAUT MIEUX MILLE ET MILLE FOIS qu'ils demeurent à jamais ignorants, ou reçoivent une instruction moins parfaite, que de venir là perdre leur foi et flétrir leur vertu. Je ne fais que répéter énergiquement

ici ce que j'ai dit sans cesse dans le cours de cet ouvrage. Je demande en grâce qu'on ne me fasse jamais dire autre chose.

C'est, du reste, ce que Quintilien lui-même, au sein du paganisme, déclarait sans détour. Au sein du christianisme, hélas! pourquoi des parents, même vertueux, tiennent-ils souvent un autre langage? Qu'ils méditent, du moins, ces belles et fortes paroles de Quintilien : « *S'il est vrai, disait-il, que les écoles publiques soient utiles aux études, mais préjudiciables aux mœurs, JE SUIS D'AVIS QU'UN ENFANT APPRENNE PLUTÔT A BIEN VIVRE, QU'A BIEN PARLER, ET QU'IL DEMEURE IGNORANT, S'IL NE PEUT ACQUÉRIR LA SCIENCE SANS PERDRE LA VERTU.* »

Mais après avoir fait cette déclaration solennelle, Quintilien ajoutait, et je prie les pères et les mères de famille véritablement sérieux et attentifs de bien réfléchir sur cette page de Quintilien; d'y comparer le temps où nous vivons et ses périls, et de prononcer eux-mêmes sur la grave et délicate question qui nous occupe :

« Assurément, disait Quintilien, il y a des écoles publiques où les enfants se gâtent : mais ne se gâtent-ils jamais dans leurs familles?... Combien d'exemples nous prouvent que, dans la maison paternelle comme aux écoles, un jeune homme peut également perdre son innocence ou la sauver! Si un enfant est porté au mal, si on a peu de soins de former ses mœurs à la vertu, de veiller sur ses actions et de garder sa première innocence, l'Education paternelle et les lieux les plus retirés ne lui offriront pas pour le vice des occasions ou des facilités moins funestes. Le précepteur à qui on le confie ne peut-il pas être lui-même de mauvaises mœurs? Cet enfant sera-t-il plus en sûreté parmi des domestique vicieux qu'avec des condisciples peu retenus?

« Plût au ciel, ajoutait Quintilien, que l'on n'eût pas à nous imputer à nous-mêmes ce dérèglement de nos enfants! Nous amollissons d'abord leur enfance par les plus

indignes délicatesses. Cette Education molle que nous couvrons du nom d'indulgence, énerve misérablement leur esprit et leurs corps. A quoi ne porteront pas leurs désirs, dans un âge plus avancé, des enfants accoutumés à fouler des tapis somptueux ! A peine peuvent-ils bégayer quelques mots, qu'ils savent déjà demander ce qu'il y a de plus friand et de plus exquis. Nous leur apprenons à goûter les bons morceaux avant de leur apprendre à parler : ils croissent assis dans des chaises voluptueuses ; et s'ils mettent les pieds à terre, incontinent les femmes empressées les tiennent suspendus, et les balancent nonchalamment. S'ils disent quelque chose de licencieux, c'est un divertissement pour nous : des paroles qui ne seraient pas supportables dans la bouche des hommes les plus corrompus, nous font plaisir dans celle des enfants ; on en rit, on leur applaudit, on les baise : je ne m'en étonne pas, puisque c'est de nous qu'ils les ont apprises, et qu'ils ne font que répéter ce qu'ils entendent dire. Ils sont témoins de nos passions ; ils entrevoient nos plaisirs les plus criminels ; ils entendent chanter autour d'eux des chansons obscènes ; des choses que je n'oserais dire sans rougir, sont exposées en spectacle à leurs yeux. *Tout cela passe bientôt pour eux en habitude, bientôt après en nature. Les pauvres enfants se trouvent vicieux avant que de savoir ce que c'est que le vice : ne respirant que luxe et que mollesse, dépravés d'esprit et de corps, ils viennent à nos écoles. Y PRENNENT-ILS CES MŒURS?... Non ; MAIS ILS LES Y APPORTENT. »*

Ma pensée, en citant ce très-remarquable passage de Quintilien, n'est pas, certes, d'égaliser les dangers de la maison paternelle à ceux de toute espèce de collèges. A Dieu ne plaise ! je voudrais seulement éveiller chez certains parents des pensées et des inquiétudes nécessaires, dissiper chez certains autres des illusions aussi aveugles que funestes, et éclairer ceux qui consentiront à l'être.

Il est vrai et je le dois avouer : la société dont Quintilien nous dépeint les mœurs et nous trace un si triste tableau, était une société païenne ; mais je le demande à mon tour, la nôtre, où en est-elle ? Qu'on lise ce que Fénelon écrivait de la société française et des périls de l'Éducation domestique au XVII^e siècle, et qu'on me dise si nous sommes aujourd'hui dans des conditions très-favorables.

Où en sont aujourd'hui la plupart des familles ? Je ne parle pas ici des maisons irrégulières, pleines d'agitations mondaines ou de dissensions scandaleuses ; mais, hélas ! la famille chrétienne elle-même, qu'est-elle devenue parmi nous ? quels moyens, quels secours d'Éducation pour les enfants y peut-on espérer ? que peuvent, à cet égard, les plus sages, les plus vertueux parents ? que peuvent-ils contre des frères aînés déjà indépendants ? contre les cousins ? contre les jeunes amis ? contre les serviteurs ? contre les livres et les journaux ? contre les feuilletons, les romances, les chansons, les soirées, les visites, la musique et les spectacles ?

En un mot, que peuvent-ils contre la vie et la dissipation du monde qui les presse et les domine de toutes parts ? — Voici ce que proclamait récemment, au milieu d'une assemblée de pères et de mères de famille respectables, non pas à Paris, dans la grande cité mondaine, mais en province et dans la ville peut-être la plus religieuse de France, un homme qui a depuis longtemps dévoué sa vie à l'Éducation de la jeunesse :

« Poursuivre l'œuvre si compliquée et si délicate de l'Éducation, il faudrait que le foyer fût comme une sorte de sanctuaire, où ne vissent pas retentir les tumultes du dehors, affaires, politique, voyages, intrigues, plaisirs, tous ces bruits étourdissants qui troublent les existences mondaines, et auxquels se prend, avec passion, l'âme avide, curieuse et active de l'enfant. Où sont les ménages tranquilles de nos ancêtres ? où sont les familles rangées et patriarcales qui

avaient jadis ces loisirs et cette paix ?... Hélas ! Messieurs, le foyer de nos jours participe plus ou moins aux ébranlements et aux tracas de la vie publique ! Jamais, peut-être, l'existence ne s'est compliquée de tant de préoccupations et de sollicitudes. Ce sont les devoirs impérieux de l'État, les luttes de la concurrence, les soucis de l'ambition, les agitations de dehors, les soins de l'intérieur, les relations de parenté, de plaisir ou de politesse, repas, visites, soirées, concerts, mille distractions qui s'emparent de l'esprit, mille dérangements qui se disputent les heures. Comment voulez-vous qu'un pauvre enfant étudie sérieusement et se développe au milieu de ce tourbillon ?

« Je connais, certes, et je vénère ces pures et religieuses familles qui ont su se préserver de la commune contagion. Mais forment-elles la majorité et la règle, ou ne sont-elles pas de belles et honorables exceptions ? Combien y en a-t-il en dehors de celles-là où les jeunes âmes ne sont pas à l'abri des mauvais exemples et des impressions funestes ? Combien où la sollicitude vigilante d'une mère chrétienne gémit, sans pouvoir y porter remède, des mauvaises doctrines, des propos railleurs, des omissions coupables, des habitudes dépravées !

» Mais je suppose que le grand nombre de familles aient assez de conscience et de discrétion pour maintenir leur conduite et leur langage dans les limites d'une parfaite convenance, peuvent-elles répondre que, dans leurs nombreuses relations d'affaires ou de politesse, il n'y aura jamais rien qui puisse exercer sur la nature délicate de l'enfant une dangereuse influence ? On a si peu l'habitude de s'observer et de se gêner devant les enfants ! Sous prétexte qu'ils n'ont ni

1. Sans doute, quoiqu'elles soient devenues rares, il y a encore sur le sol de notre patrie de ces familles infiniment respectables : j'ai le bonheur d'en connaître, et je les excepte formellement de tout ce que je suis obligé de dire ici.

la patience d'écouter, ni l'âge de comprendre, on parle de tout, sans précaution, en leur présence ; on se permet les plus étranges propos, on poursuit les conversations les plus lestes, on n'observe aucun ménagement pour leur pudeur délicate, on n'épargne pas même leur modestie naissante ; car on leur prodigue souvent de fades et ridicules éloges qui surexcitent leur vanité, bien qu'ils ne veuillent que flatter la tendresse maternelle.

« N'y eût-il jamais de pareils manques de convenances, je demanderais encore si un salon est la place naturelle de ces petites âmes naïves, curieuses, impressionnables, sur qui tout influe ; je demanderais si elles n'ont rien à perdre ou à souffrir dans cette atmosphère de luxe amollissant, de toilettes brillantes, de musique passionnée, de langage affecté ou adulateur. »

Ces observations portent avec elles-mêmes un caractère de pénétration, de justesse et de vérité sensible. Et encore faut-il dire que celui qui les a faites s'est surtout occupé de l'Éducation publique : qu'eût-il dit s'il avait eu une égale expérience de l'Éducation particulière ?

Voici ce que m'écrivait, il y a peu de jours, un précepteur du plus rare mérite, qui a consacré de longues années à l'Éducation privée et qui avait observé de très-près tous les avantages et aussi tous les périls de ce genre d'Éducation :

« Je ne vous ai parlé que des domestiques qui gâtent, qui flattent, et qui, par conséquent, dépravent le caractère de l'enfant ; je ne vous ai pas parlé de ceux qui le corrompent, bien qu'il s'en rencontre plus souvent qu'on ne le pense. Mais les meilleurs que j'ai connus, et c'était réellement d'excellents domestiques sous tous les autres rapports, ne manquent jamais de raconter, en présence d'un enfant, toutes les histoires scandaleuses du voisinage : ils lui prêtent de mauvais livres. *Le précepteur est d'une sévérité ridicule... tous les enfants de cet âge savent ces choses-là...*

« Les cousins et les camarades obligés, c'est-à-dire les enfants des amis de la famille, sont encore la peste des Education particulières. Que fera le précepteur dont l'expérience découvre qu'un des enfants est corrompu et peut-être corrupteur? Il avertira les parents : on ne le croira pas : *C'est un enfant charmant, l'innocence même*, etc.... Si le précepteur peut fournir des preuves de la fâcheuse influence de l'enfant sur son élève, le remède arrive trop tard ; le mal est consommé. Rappelez-vous ce que disait en votre présence M. le comte de *** : « Nous étions un petit nombre « d'enfants des meilleures familles, ayant chacun notre « précepteur, et nous nous trouvions souvent réunis. On « nous croyait tous de petits saints, et cependant, il en « était parmi nous qui s'érigeaient en professeurs d'immo-
« ralité. »

Je cherche à recueillir mes souvenirs : et je ne me rappelle pas un seul enfant, parmi ceux avec lesquels je me suis trouvé en rapport dans le cours de quinze années, qui n'ait eu au moins un cousin franc mauvais sujet. »

Certes, je ne m'étonne pas que M. de Bonald, cet esprit si élevé, si fin, si pénétrant, qui avait tant observé la famille et les mœurs parmi nous, ait écrit sur ce même sujet la page suivante, où la grâce et la légèreté du style ne font que mieux ressortir la gravité et la profondeur des choses :

« Les enfants seront donc plusieurs années dans les collèges, et je crains encore qu'ils n'en sortent trop tôt¹.

« Je voudrais, et pour cause, que l'Éducation se prolongeât jusqu'à la dix-septième ou dix-huitième année, moins pour orner l'esprit que pour former le cœur et veiller sur les sens, et que cette époque critique se passât dans la distraction, le mouvement et la frugalité du collège, plutôt que dans l'oisiveté, les plaisirs et la bonne chère du monde... Ils

1. On comprend, et il est manifeste que M. de Bonald posait la question comme je l'ai posée moi-même, et qu'il ne parlait que d'un bon collège.

sont dans le collège bien moins pour s'instruire que pour s'occuper.

« Que saura donc le jeune homme sortant du collège ? Rien ; pas même ce qu'il aura étudié : car on ne sait rien à dix-huit ans. Mais il aura appris à retenir, appris à comparer, appris à imaginer, appris à distinguer, appris à connaître l'amitié, et à savoir diriger ses affections naturelles et sociales, appris à réprimer son humeur, à modérer ses saillies, appris à faire usage de ses forces, appris à occuper son esprit, son cœur et ses sens, appris à obéir surtout, appris enfin... à tout apprendre.

« Le jeune homme élevé dans la maison, sous les yeux d'un instituteur vigilant et vertueux, *comme on en trouve*, et des parents exemplaires, *comme il y en a tant*, saura beaucoup plus ; il saura ce qu'on ne lui aura pas appris, et même ce qu'on n'aura pas voulu lui apprendre ; il aura eu *toutes sortes* de maîtres ; il aura dans la tête beaucoup de jolis vers ; il saura déclamer quelque scène de Racine dont il comprendra l'*intention*, sans en sentir les beautés ; il aura collé des plantes et cloué des papillons, et se croira des connaissances de botanique et d'histoire naturelle : mais il n'aura ni jugement, ni imagination ; il aura peut-être des attaques de nerfs, et n'aura pas de sensibilité ; il aura des passions et n'aura pas des sens. »

Que conclure de tant de témoignages, de ces autorités si graves, de ces expériences si décisives ?

Sans dire ici mes expériences personnelles, — on comprend les délicatesses profondes qui me le défendent, — qu'il me soit permis au moins de tirer les graves conséquences de tout ce qu'on vient de lire. De tout cela, il résulte manifestement que l'Éducation particulière elle-même n'est pas sans périls pour la vertu ; qu'on se fait quelquefois à cet égard les plus étranges et les plus déplorables illusions ; et que l'Éducation privée, qui laisse dans le monde, est souvent une Éducation

publique très-dangereuse ; tandis que l'Éducation publique qui sépare sagement du monde, est, à proprement parler, la bonne Éducation privée,

Ah ! je le sais, et je le redis, il faut un bon collège ; car si le collège est mauvais, c'est effroyable : mais on peut trouver un bon collège. La loi de 1850 et la libre concurrence qu'elle donne font qu'à l'heure où je parle, sans compter cent petits séminaires accessibles désormais à toutes les familles chrétiennes, il y a de nombreux établissements, publics et privés, entre lesquels les parents éclairés et vertueux peuvent choisir celui qui convient le mieux à l'Éducation de leurs enfants.

Quant à la maison paternelle, dans l'état actuel des mœurs, sauf les exceptions dont j'ai parlé, il est bien à craindre que l'enfant n'y soit médiocrement élevé.

S'il y est trop tenu, l'ennui, l'isolement, le marasme, quelquefois le développement solitaire des plus mauvais penchants, éteindront son Éducation intellectuelle et morale : et s'il n'est pas assez tenu, la dissipation du monde ne tardera pas à lui communiquer sa funeste contagion.

Si on veut bien comprendre les difficultés réelles d'une bonne Éducation particulière pour former les mœurs de l'enfant, on doit se rendre compte, dans la pratique, de quelques-unes des conditions qu'il faut réunir pour cela : il faut que l'intérieur de la famille soit, pour tout le temps de l'Éducation, un asile inviolable où l'enfant puisse grandir et s'élever dans la science et dans la vertu, sous l'heureuse influence des soins et des exemples paternels et maternels ! Il faut une famille qui se consacre entièrement à la vie intérieure, et qui, ne donnant rien au monde et aux plaisirs, donne tout son temps, tous ses soins au travail sérieux, à l'étude et à l'Éducation de ses enfants. La nature des hommes et des choses, l'état de la société et des mœurs permettent-ils qu'il en soit souvent ainsi ? l'ont-ils jamais bien permis ?

J'admets que l'on rencontre quelques rares familles où cette vie est possible : cela ne suffira pas. Il faudra encore qu'une loi de sagesse et de circonspection, de gravité et de vertu constante soit imposée à tous ceux qui s'approchent de l'enfant, et lui doivent par conséquent des leçons et des exemples : il faudra une loi dont les plus sages parents et les plus vertueuses familles ne peuvent plus guère maintenir le respect ! Combien de fois, même pour ces premières et jeunes années, pendant lesquelles je demande que l'éducation de l'enfant se fasse au foyer domestique, combien de fois n'ai-je pas entendu des mères chrétiennes gémir de ne pouvoir suffire à protéger leurs enfants contre le péril des discours imprudents et des mauvais exemples !..

Hélas ! il faut le redire, on s'est depuis trop longtemps exercé à tout mépriser, à tout profaner, pour qu'on respecte encore l'enfance : on n'y pense seulement pas ! Que dis-je ? on pense, on proclame, on préconise le contraire. *Il faudra bien qu'il sache ces choses-là tôt ou tard*, disent certains oncles, disent les frères aînés, pour excuser leur conduite et leurs discours.

Après avoir indiqué ce qui me paraît être de la plus absolue nécessité pour la bonne Éducation morale de l'enfant, qu'on veuille bien me laisser exprimer familièrement ma pensée sur ce qui s'y oppose : je ne serai ni long ni sévère. Si je puis même donner à ma pensée la forme la plus sensible et la plus simple, et tout réduire à un mot, je me bornerai à dire que le *salon*, non-seulement à Paris, mais dans la plupart des grandes villes, ne le permet plus, excepté chez ces rares et vénérables familles dont je parlais tout à l'heure.

Oui, le *salon* ! Sans faire au siècle une guerre plus sérieuse, sans chercher des difficultés plus graves, sans m'élever plus haut, sans entrer dans d'autres détails : et afin, d'ailleurs, d'être fidèle à la réserve que je me suis imposée,

je ne ferai que soulever ce coin du voile, et je dirai simplement que les lectures, les peintures, les conversations, les plaisirs, les concerts, les visites, les spectacles du salon, c'est-à-dire la vie du monde, telle qu'elle est faite aujourd'hui, ne le permet plus!

Non : une maison troublée, bon gré mal gré, par toutes les émotions du dehors, par le tumulte des passions et des affaires, qui vient se joindre au tumulte des plaisirs, par tous ces bruits étourdissants dont les meilleurs esprits sont agités, non, une telle maison ne pourra jamais être le sanctuaire des études et de l'Éducation!

Est-ce qu'on est libre de fermer sa porte à tout cela, à ceux-ci et à celles-là?... C'est difficile, me répondra-t-on. Mais si on ne peut fermer sa porte à tous ceux qui viennent y frapper, et éloigner du foyer domestique les agitations du dehors et le monde, on peut, du moins, avoir des jours et des heures réservés, et éloigner les enfants au moment où le monde et ses agitations envahissent le salon.

Oui : cela est absolument possible, et on doit le faire, et je loue ceux qui le font. Mais cela a de graves inconvénients. Pour la plupart des grandes maisons, pour celles-là même où se rencontre le plus fréquemment l'Éducation particulière, c'est à peu près tous les jours qu'il faudrait condamner les enfants à l'éloignement du salon, au moment où le monde et les plaisirs y arrivent. Mais, encore un coup, cela même n'est pas sans difficultés; car ce monde, ces plaisirs dont on éloigne l'enfant au moment même où ils apparaissent, croit-on que l'apparition en soit pour lui sans danger, et que le sacrifice en soit toujours si facile? Non, non : ces pauvres enfants les entrevoient, ces plaisirs, les regrettent et les désirent au moment même où vous les en éloignez! Ces regards furtifs, ces regrets impuissants, ces désirs trompés, sont quelquefois pour eux un supplice; je ne sais rien de plus funeste, rien de plus capable d'exciter leurs passions naissantes.

Vous avez beau leur dire : *Des enfants doivent se coucher de bonne heure*; de bonne foi, ne comprenez-vous pas, ne sentez-vous point quel chagrin c'est et ce doit être pour eux, de se retirer au moment même où la maison paternelle va devenir plus gaie, plus animée, plus brillante que jamais, et offrir une scène plus curieuse et plus vive à leurs yeux et à tous leurs sens!...

On le voit, j'entre ici dans les détails pratiques et les plus vulgaires : mais c'est la vérité des situations. Je pourrais m'en prendre à des faits plus solennels et plus sérieux en apparence : je m'attache à dessein à ce qui paraît si peu de chose : que serait-ce donc, si je parlais de tout le reste de la vie mondaine? Mais non; le coucher des enfants, et les regrets, quelquefois le désespoir et les larmes qui l'accompagnent chaque soir, me suffisent.

Dans l'Éducation publique, au contraire, le coucher, pour eux, c'est une joie. Ils ont joué, travaillé, marché tout le jour : ils sont enchantés d'aller dormir et se reposer. D'ailleurs, au collège ou dans un Petit Séminaire, tout le monde se couche et dort en même temps; toutes les lumières sont éteintes à la même minute, et elles éteignent, elles endorment tous les regrets avec elles. Mais dans les familles, on illumine au moment où on éloigne les enfants. Dans ce moment-là même, ils voient arriver chez vous, avec tout le fracas de la vanité triomphante, vos amis, jeunes et vieux, tous ces hommes du monde, toutes ces femmes revêtues, non de dignité et de modestie, mais de cette élégante corruption, dont Fénelon voulait qu'on inspirât l'HORREUR aux enfants, oui, l'HORREUR, c'est le mot dont il se sert, lui, cet homme si doux et si modéré. Ils entrevoient tout cela; ils le goûtent avec avidité; c'est un charme, un saisissement profond, quelquefois un enivrement; et c'est à ce moment qu'on les éloigne! et c'est là-dessus qu'on les envoie faire leur prière du soir, leur examen de conscience, et se coucher; et on veut

que tout soit pour eux sans regrets, sans désirs, sans pensées funestes, sans mauvaises espérances pour un autre avenir ! mais vous n'y pensez pas !...

Je recevais naguère la visite d'un magistrat qui me racontait l'histoire d'un pauvre enfant de douze ans, jeune homme aujourd'hui ruiné et presque déshonoré, lequel, élevé comme je viens de le dire, disait tout bas, pendant qu'on le tenait à genoux et qu'on lui faisait faire sa prière du soir, et qu'il enrageait : *Ah ! quand j'aurai dix-huit ans, je sais bien ce que je ferai !*

Ou bien, si vous ne recevez pas chez vous ce jour-là, vous allez chez les autres. Vos enfants vous voient partir. Vous allez au spectacle, au bal : jamais vous n'avez eu l'air plus brillant, plus heureux. Que vous ne le soyez pas au fond, c'est ce qui importe peu : vous en avez l'air, votre enfant n'a pas, comme vous, l'expérience de la vie, pour savoir ce que cela vaut, et ce que cela cache. Vous avez beau le baiser au front et lui dire : *Les enfants ne vont pas au spectacle ; tu iras quand ton Education sera finie* : outre qu'il ne comprend guère comment il ne peut aller s'amuser là où s'amusent ses parents, vous sentez quel goût cela lui donne instinctivement pour son précepteur et son Éducation.

Il va donc se coucher sur cette joyeuse séparation ; et le lendemain il vous retrouve à déjeuner, où vous parlez de ce que vous avez fait, de ce que vous avez vu, de ce que vous avez entendu, la veille, au spectacle ou dans le monde. Il entend son frère aîné ou ses beaux-frères vanter le charme des acteurs, la grâce des actrices, le ravissement de tout ce qui s'est passé : et vous voulez que ses thèmes et ses versions, le grec et le latin, le précepteur et le catéchisme, l'Éducation et la vertu, ne lui paraissent pas singulièrement fades et pâles, disons le mot, ridicules et odieux, comparés à des enchantements dont il voit son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et toute sa famille enivrés !

Non, non : il ne faut pas demander aux enfants une sagesse, des sacrifices et des vertus dont on n'est pas capable soi-même, et dont on ne leur donne pas l'exemple ! Et c'est ce que fait perpétuellement l'Éducation privée.

Il ne faut pas attendre que les enfants estiment comme bon, digne, important, ce qu'ils voient négligé, méprisé dans leurs familles : et qu'ils regardent comme vain ou dangereux, ce dont leurs parents parlent sans cesse, et quelquefois avec transport.

Je sais bien que, pour adoucir l'austérité de leur Éducation, on a imaginé les bals d'enfants : faut-il, ici, dire pleinement ma pensée?... ce sera, du moins, mon dernier mot. Oui : il est vrai, les bals d'enfants sont une des consolations et des joies de l'Éducation privée. Mais pour moi, je dois l'avouer, ils me consolent peu et me rassurent encore moins ! Je l'ai déclaré souvent : je n'aime pas qu'on arrache un enfant à sa mère, et qu'on le livre, avant le temps, à l'Éducation publique ! Mais si les bals d'enfants continuent, je serai condamné moi-même à demander que l'Éducation publique commence plus tôt. Sérieusement, quand se décidera-t-on à respecter ces âmes immortelles et à renoncer à toutes les indignités par lesquelles on les profane ?

J'en ai dit assez, peut-être trop sur tout cela : je ne le regretterai pas, si j'ai pu inspirer quelque réflexion sérieuse à ceux dont les intérêts me touchent si profondément.

CHAPITRE IV

Suite et fin du même sujet.

Il me reste à exposer quelques réflexions quant au gouvernement même de l'Éducation, c'est-à-dire quant à *l'autorité et au respect* qui doivent en être l'âme. Ce que j'ai dit sur ce sujet dans le livre précédent me dispense d'entrer ici dans le détail. Je serai très-court.

L'Éducation est une œuvre d'autorité et de respect : l'autorité et le respect sont-ils possibles dans l'Éducation privée ? Je ne le crois guère ; et toutes les raisons, toutes les expériences, toutes les autorités que j'ai alléguées jusqu'ici semblent trop démontrer le contraire. J'en donnerai quelques raisons plus décisives encore.

Ce que je dois dire d'abord, quant à la direction générale de l'Éducation, c'est que le plus souvent il n'y en a pas, et il ne peut guère y en avoir dans l'Éducation privée.

En effet, le précepteur nuit à l'autorité des parents, et les parents, de leur côté, ne laissent presque jamais intacte l'autorité du précepteur. Et j'ajoute qu'ils ne peuvent guère lui laisser cette autorité. Comme l'enfant est dans l'intérieur de la famille, sous les yeux de son père et de sa mère, il faut nécessairement qu'il leur demeure soumis en toutes choses. Le père et la mère sont toujours là avec leur autorité présente ; ils doivent donc présider toujours, reprendre au moins quelquefois, et décider souvent.

Il ne peut en être différemment ; car cela est dans l'ordre, cela est naturel : autrement les parents abdiqueraient, et ils ne le peuvent sans manquer à un devoir sacré.

Dans toutes les contestations, l'enfant sent donc qu'il a

contre son précepteur un recours légitime, immédiat, constant, *et qui lui est naturellement favorable*. De là que de difficultés ! Même quand les parents donnent raison au précepteur, ils diminuent, ils abaissent son autorité. Ils lui donnent aujourd'hui raison ; donc ils peuvent lui donner tort : c'est ce que l'enfant espère pour le lendemain ; et s'ils lui donnent toujours raison, bien qu'il ne l'ait pas toujours, le précepteur devient odieux, et les parents sont moins aimés. Mais s'ils lui donnent tort une fois, le mal est sans remède. L'enfant ne l'oubliera jamais : il sait qu'il ne lui faut plus désormais que de l'habileté et de la persévérance pour bientôt l'emporter toujours et faire congédier le précepteur. Il n'y manquera pas.

Au collège, les situations ne se ressemblent point : l'enfant peut être congédié lui-même, et ne fait congédier personne. L'enfant n'est pas chez lui ; il sent que l'autorité de ses instituteurs est entière ; il y a là tout un gouvernement, tout un système régulier, où tout se soutient fortement

Au collège, il est simple et nécessaire que les parents, sans abdiquer leur autorité, la confient tout entière. Ils sont éloignés : il y a donc nécessité que d'autres les remplacent et exercent cette autorité avec une grande plénitude.

Dans l'intérieur de la famille, au contraire, je viens de le montrer, il est moralement impossible qu'il en soit ainsi. Aussi, je ne connais guère qu'une manière de constituer l'Éducation privée. Il faut que les parents soient les instituteurs, les gouverneurs de leurs enfants ; qu'ils en demeurent complètement et constamment chargés ; que, non-seulement ils président à leur Éducation, mais qu'ils la fassent eux-mêmes ; que le précepteur soit un simple professeur qui vient, soit du dehors, soit du dedans, donner les leçons, et qui ne se mêle pas du reste.

Oh ! alors, si le père et la mère ont le temps et le mérite suffisants, le système est possible ; il peut même, *tel père, et*

telle mère étant donnés, être très-bon, admirable, surtout au grand point de vue de l'autorité paternelle et du respect filial. Mais, dans l'Education particulière, telle qu'elle se fait généralement, là où le précepteur n'est pas un simple professeur, je place en première ligne des graves inconvénients qui s'y rencontrent l'intervention perpétuelle et nécessaire du père et de la mère, quelque habile, quelque sage, quelque modérée que soit cette intervention, parce qu'elle nuit à l'autorité du précepteur et détruit l'unité de direction, sans laquelle on ne peut réussir dans une Education quelconque.

Mais les parents ne peuvent-ils donc pas s'entendre avec le précepteur ? « Non, me répondait un jour un de mes amis, « parce que dans ces cas-là, s'entendre avec un précepteur « signifie ordinairement que le précepteur fera toujours « tout ce que voudront les parents. Or, il vaudrait bien mieux « un précepteur d'une habileté médiocre, mais à qui on laissait « serait une véritable autorité pour diriger l'Education, que « le plus habile obligé de s'entendre avec les parents, c'est-à-dire « à-dire obligé de faire des concessions regrettables à des « parents qui souvent ne s'y entendent pas, et, il le faut « ajouter, à des parents qui souvent même ont des vues différentes et ne s'entendent guère entre eux. »

Trois défauts particuliers résultent de l'intervention inopportune et de la direction des parents qui n'ont point assez étudié et ignorent la science de l'Education : science, du reste, que chacun croit posséder naturellement, quoiqu'elle soit peut-être la plus rare de toutes les sciences.

Je me bornerai à indiquer ces défauts : 1° *Trop d'exigence et de sévérité*. C'est assez fréquent : on demande à l'enfant un travail excessif, et cela dès ses plus tendres années ; son intelligence et son courage pour le bien s'y épuisent. — 2° *Trop de faiblesse et de laisser-aller*. Alors le travail est nul. Cette disposition est la plus commune. Tous disent : Je ne gâte pas mes enfants ; je veux qu'ils travaillent. Presque tous les

gâtent dans la pratique, et en fin de compte les enfants font bien peu de choses. — 3^o *Une distribution peu judicieuse des récompenses et des châtimens.* C'est presque inévitable, quand il y a tout à la fois, pour décider les châtimens ou les récompenses, un père, une mère et un précepteur; et encore je suppose qu'il n'y a ni grand oncle, ni grand'mère qui s'en mêle. Rien n'est pire : l'enfant, alors, n'a plus une idée juste du bien et du mal. Ce n'est plus pour lui qu'une chose arbitraire, qui dépend du caprice et de la disposition du moment. Qu'on y prenne garde : il y a là de quoi fausser son jugement et gâter son cœur, souvent pour toute la vie. L'enfant devient flatteur, cajoleur, quelquefois hypocrite, et, au lieu de faire le bien, il fait des grimaces.

Tout ceci a été bien observé par M. de Bonald :

« L'Éducation domestique est dangereuse, écrivait-il, parce que les parents, exigeants, s'ils sont éclairés, faibles, s'ils ne le sont pas, voient trop ou ne voient pas assez les imperfections de leurs enfants, et contractent ainsi, pour toute leur vie, des préventions injustes ou une mollesse déplorable. Cette observation est extrêmement importante. »

L'Éducation privée fait donc presque toujours, sous une forme ou sous une autre, des enfants gâtés, parce qu'il s'y rencontre presque toujours trop de sévérité ou trop d'indulgence. On gâte ceux qu'on aime trop, et auxquels on ne demande pas assez; et on gâte aussi ceux que l'on n'aime pas assez ou qu'on aime mal, et auxquels on demande trop. Au collège, il n'en saurait être ainsi. Le travail ne peut être excessif, puisque les heures d'étude et de récréation sont invariablement fixées, etc. Les récompenses et les punitions sont appliquées d'après des règles générales, sans acception de personnes.

On l'a dit, et il est vrai : le collège est le noviciat du monde. Tous les élèves y sont égaux devant la règle; à chacun selon ses œuvres. Il n'y a là ni grand seigneur, ni

riche, ni pauvre : mais des élèves qui ont des talents, des succès, de la régularité ; et d'autres incapables ou indociles. Aussi, au collège, point d'enfant gâté. Un enfant n'y trouve, ni dans ses camarades, ni dans ses maîtres, des complaisants pour ses défauts ; et son caractère, nous l'avons vu, s'y forme nécessairement par un frottement perpétuel avec d'autres caractères.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'intervention inopportune des parents : je n'ai rien dit de l'intervention à peu près inévitable des domestiques : il faut bien en dire quelque chose pourtant.

Et qu'on veuille bien le remarquer : je ne parle pas ici des mauvais domestiques, qui prennent à tâche de détourner un enfant de ses devoirs ; encore moins de ceux qui le corrompent. Non, je ne parle que des domestiques estimables, dévoués, attachés, comme on en rencontre encore quelquefois dans des familles respectables : je parle des *domestiques de confiance*. Eh bien ! voici quelle est généralement leur règle. Si le précepteur n'est pas avec eux plus que poli, ils ne manqueront pas une occasion, à bonne ou fâcheuse intention, de mettre la division entre lui, son élève et les parents. Ils cachent les fautes de l'enfant ; ils l'excitent sous main à la désobéissance. Une femme de chambre favorite, une ancienne *bonne* va conter à l'oreille de la mère les tribulations, les punitions trop sévères du pauvre enfant, avec addition et commentaires. La mère, dont le cœur n'est déjà que trop sensible, saisit cette occasion de se plaindre au précepteur *de sa rigueur, juste en elle-même, dit-elle, mais excessive dans le cas présent*. Si l'élève l'apprend, et il est rare qu'il ne l'apprenne pas par l'indiscrétion intéressée de la femme de chambre, l'autorité du précepteur est perdue sans ressource : il faut de toute nécessité quitter bientôt la place.

Le nouveau précepteur est vaincu par avance, à moins qu'il ne change tout ce qu'a fait son prédécesseur, et ne

réédifie l'Education sur un nouveau plan. On le trouve quelque temps admirable, parce qu'il fait autrement que celui qui est parti : mais bientôt, s'il veut accomplir sérieusement son devoir et faire sentir son autorité, les plaintes recommencent : *c'est toujours la même chose, dit-on, ils sont tous plus singuliers les uns que les autres.*

Aussi la plupart des précepteurs cessent bientôt de lutter contre cette déplorable intervention. Ils comprennent que leurs efforts pour la neutraliser auraient plus d'inconvénients que d'avantages réels, et ils sacrifient le grave intérêt de l'Education à leur repos. Les plus consciencieux s'éloigneront, et les autres feront pis, car ils demeureront et laisseront l'enfant devenir ce qu'il pourra. On comprend ce qu'il deviendra en effet.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que tout cela est à peu près inévitable ; tout cela est naturel ; je dirai presque : tout cela est en quelque manière excusable, mais tout cela n'en est pas moins funeste. L'enfant qui naît de là, court le grand risque d'être singulièrement égoïste : quelquefois même sans droiture, et presque toujours sans affection et sans respect. Et si plus tard il ne développe pas les plus tristes défauts, c'est qu'il avait reçu du ciel une nature bien heureuse et sans mauvaise disposition : phénomène fort rare.

Je m'arrête enfin ; j'ai exposé à peu près toute ma pensée sur cette grande question ; mais, comme je l'ai dit en commençant, je dois le redire ici avec plus de force, avant de finir : cette question si grave ne peut être posée entre la bonne Education privée et la mauvaise Education publique, entre la famille chrétienne et le collège impie.

L'isolement de l'enfance a, sans doute, de grands incon-

vénients ; mais qui ne préférerait cet isolement à la société de condisciples corrompus et corrupteurs, et à l'épouvantable puissance de perversion qui se trouve dans une école d'immoralité ?

Aussi, je le déclare de nouveau : je suppose essentiellement un bon collège, où la religion et les mœurs fleurissent à l'égal des études ; je suppose des maîtres vertueux et dévoués, qu'ils soient laïques ou ecclésiastiques ; je suppose une vigilance paternelle, une discipline religieuse, des études saines, des mœurs pures ; je suppose, en un mot, tout ce qui constitue une bonne, une véritable maison d'Éducation. — Autrement, je n'ai rien dit, et il faut déchirer mes pages.

Sans doute, l'Éducation particulière a ses dangers, même pour la vertu, même pour les mœurs ; et je ne les ai pas dissimulés ; mais le mauvais collège n'offre-t-il pas l'effroyable certitude d'une corruption immédiate, profonde, affreuse, et le plus souvent irremédiable ?

Sans doute aussi, l'Éducation publique a de grands avantages, quant au développement de l'esprit et des facultés intellectuelles ; mais à une condition : c'est que l'intelligence y demeurera en possession de sa vigueur naturelle et ne sera pas obscurcie, hébétée, stupéfiée par le vice !

Sans doute enfin, dans l'Éducation particulière, l'autorité et le respect souffrent souvent : mais qui pourra dire où l'on en est, à cet égard, dans un mauvais collège, et jusqu'où y va le mépris public de l'autorité et l'abaissement des maîtres chargés des fonctions les plus importantes de l'Éducation !

En un mot : j'ai dit que l'Éducation publique avait plus de puissance pour éveiller et exciter toutes les facultés ; mais n'est-il pas manifeste qu'un régime plus excitant n'est bon qu'autant que les aliments sont sains, et que tous les avantages de l'Éducation publique s'évanouissent, ou se retournent contre elle, si les jeunes âmes dont les facultés y sont

plus éveillées et plus excitées, n'y reçoivent, pour aliment, que le mensonge, l'orgueil et le vice, au lieu de la vérité, de la sagesse et de la vertu.

Il ne suffit donc pas d'avoir bien résolu la question spéculative ; il faut bien résoudre aussi la question pratique, et choisir un bon collègue : et c'est le grand et difficile devoir des parents. Il le faut cependant avouer, l'accomplissement de ce devoir est devenu aujourd'hui trop facile.

L'amélioration de l'Education publique ne pourra sans doute s'accomplir que lentement, mais du moins cette grande œuvre est commencée et s'accomplira, je l'espère, de jour en jour plus parfaitement, grâce à une libre et généreuse concurrence. Déjà un assez grand nombre d'excellentes institutions, publiques et privées, s'élèvent sur divers points de la France. Les Petits Séminaires sont d'ailleurs affranchis, et les regards des familles chrétiennes peuvent se tourner enfin librement vers ces pieuses maisons ! Les pères et les mères ne pourront donc plus désormais s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne choisissent pas comme il faut.

Voilà, ce me semble, ce que résume, pour la pratique, cette grave question de l'Education publique et de l'Education particulière.

Et maintenant, de ces considérations, si j'élevais mes pensées à des vues plus générales et d'un ordre supérieur, si je jetais un coup d'œil sur ce que je nommerai volontiers le grand côté, le côté social de la question, il y aurait certainement matière à de graves et beaux développements ; car, il ne faut pas se faire d'illusion, c'est ici une question capitale, qui, bien ou mal résolue, peut avoir une influence décisive sur les destinées des plus importantes familles, et par conséquent de la société elle-même. Qui ne sait que dans plusieurs parties de l'Europe, et particulièrement chez nous, l'Education privée est devenue dans les hautes classes beau-

coup plus fréquente que l'Éducation publique, et qu'il en est résulté de très-funestes conséquences? Parmi nous, depuis cinquante années et plus, combien d'hommes, que leur naissance ou leur fortune destinaient aux plus grandes choses, sont devenus beaucoup trop étrangers au mouvement social de la France, et ont par là déshérité leur pays et se sont déshérités eux-mêmes de la part légitime et nécessaire d'influence qu'il devaient avoir dans les affaires publiques et dans le gouvernement de l'opinion.

Entre autres causes, ne pourrait-on pas imputer aussi un tel malheur au tort d'une Education qui les a trop séparés de leurs contemporains, qui les a isolés au milieu de leur pays, et qui a fait d'eux ce que Fénelon reprochait au duc de Bourgogne, des hommes trop PARTICULIERS?

Quand je jette mes regards sur la société européenne, un triste spectacle se présente à moi : c'est le soulèvement universel des classes inférieures contre les classes élevées et contre toutes les supériorités sociales, c'est-à-dire le renversement, prochain peut-être, de tout ordre, de tout respect, de toute autorité, de toute hiérarchie, et par conséquent de toute société.

Pour moi, je n'hésite pas à penser qu'une des causes de cet affreux péril, c'est l'affaiblissement de l'antique et forte Education que recevaient autrefois les grandes races européennes.

Un homme d'un sens profond l'a dit : Chez une nation, *quand l'aristocratie est perdue, tout est perdu !*

Oui, l'affaiblissement des grandes races est la ruine des sociétés. Bon gré mal gré, tout dans la société n'est pas tête et chef. Mais quand la tête fléchit et chancelle, tout fléchit avec elle et tombe. Lorsque les grandes familles d'une nation et la grande bourgeoisie descendent, s'abaissent, il faut que tout descende et s'abaisse avec elles.

Chez nous comme ailleurs, tout ne peut se relever que par la forte Education de la jeunesse.

Je l'écrivais il y a quelques années, et je le répète ici volontiers : « Un gouvernement qui voudrait se délivrer des grandes races et les déraciner du pays, pourrait se réduire à exiger que, par respect pour elles-mêmes, elles élevassent leurs enfants dans leur intérieur, seuls, loin de leurs semblables, dans l'horizon rétréci de l'Education particulière et du précepteur privé. »

Les grandes familles européennes ont, depuis longtemps, trop cédé à cette inspiration funeste. Combien la France en a souffert ! combien n'en souffre-t-elle pas encore à l'heure où j'écris ! Et que dire de l'Italie et de l'Espagne ? Mais c'est assez.

Il est temps d'achever ce volume. C'a été pour moi un long travail, et en l'achevant, je demande à Dieu de le bénir une dernière fois.

Je n'ai pas ici la prétention d'avoir fait quelque chose de neuf et de grand : si ce livre a quelque mérite, c'est parce qu'il n'est point un livre nouveau. Je n'ai presque fait que recueillir et résumer les témoignages, les autorités, les plus sages leçons des anciens maîtres ; et je dirai volontiers comme Rollin : Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage n'est point de moi ; mais qu'importe, pourvu qu'il soit utile à la jeunesse ?

Sans doute, j'ai écrit, presque à mon insu, l'histoire des jeunes âmes que j'ai connues et élevées, et en même temps, le récit de mes expériences, et des plus heureuses années de ma vie ; mais ces expériences elles-mêmes ne sont pas nouvelles : elles sont plus ou moins aussi celles de tous les instituteurs dévoués qui m'ont précédé dans la carrière.

Je le reconnais d'ailleurs : les industries du zèle dans l'œuvre de l'Education sont variées à l'infini : aussi je ne veux ni imposer mes méthodes, ni blâmer celles des autres ; j'ai écrit pour dire ce que je crois bon à faire, et quelquefois ce que j'ai fait moi-même ; mais assurément on peut faire

autrement et bien mieux faire. Je ne condamne donc rien, et j'approuve avec joie tout ce qui est utile.

Je n'ai point écrit d'ailleurs pour flatter ni les parents, ni les enfants : quand on aime, on ne flatte point : on dit la simple vérité avec affection, et l'on est compris, comme le sont ceux qui ont foi en ce qu'ils disent et qui désirent vivement le bien de ceux à qui ils parlent. C'est le mot du prophète : *Credidi, propter quod locutus sum.*

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y a en ce moment une grande chose à faire parmi nous, c'est de relever l'autorité et le respect dans l'Education : j'ai voulu apporter à cette œuvre mon humble effort, et ç'a été l'inspiration particulière de ce volume,

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Dieu.

CHAP. I ^{er} . Dieu	1
II. Idée première et essentielle de l'autorité : l'autorité, c'est Dieu	8
III. Autorité directe, immédiate, et action effective de Dieu dans l'Education	19
VI. Autorité de Dieu dans l'Education.— Conséquences religieuses de cette doctrine	26
V. Suite et fin du même sujet	36
VI. L'apostolat divin et le ministre de Dieu dans l'Education	45
VII. La piété	61
VIII. Les exercices de piété	74
IX. Les fêtes	86

LIVRE DEUXIÈME

Le Père, la Mère et la Famille.

CHAP. I ^{er} . La famille	108
II. Le mariage chrétien	117
III. Le père et la mère	38
IV. La mère	150

CHAP. V. Quelques réflexions sur les droits et les devoirs de l'autorité paternelle et maternelle. — La première Education : les parents doivent y travailler eux-mêmes.	162
VI. Droits et devoirs de l'autorité paternelle et maternelle. — L'Education secondaire et publique : les parents doivent toujours y présider	182
VII. Des sorties et des relations extérieures des enfants avec leurs parents.	191
VIII. Du devoir et du droit qu'ont les pères et mères de choisir les instituteurs de leurs enfants	204
IX. De la dernière et plus importante Education de la jeunesse, et de la part que doivent y prendre les parents.	220
X. Suite du même sujet. — Lettre de l'auteur à un père sur la dernière Education de son fils.	231
XI. L'autorité paternelle et maternelle. — De ses déchéances par les parents eux-mêmes et par les lois.	248
XII. Suite du même sujet.	273

LIVRE TROISIÈME

L'Instituteur.

CHAP. I ^{er} . Dignité et influence de l'Instituteur.	305
II. Suite du même sujet.	317
III. Du mérite de l'Instituteur et de son autorité personnelle.	328
IV. La vertu	335
V. La fermeté.	334
VI. La fermeté et la douceur. — Des punitions.	373
VII. Un système pénitentiaire.	393
VIII. De la fermeté de l'Instituteur. — Des renvois.	414
IX. Le dévouement.	436
X. L'amour.	449
XI. L'intelligence	466

LIVRE QUATRIÈME

L'Enfant et la Loi du respect.

CHAP. I ^{er} . Qu'est-ce que le respect?	485
II. Du respect de l'autorité.	493
III. Le respect filial.	502
IV. La loi du respect envers l'Instituteur	520
V. Suite et fin du même sujet.	530

LIVRE CINQUIÈME

Le Condisciple et l'Éducation publique.

CHAP. I ^{er} . Influence du condisciple et de l'Éducation publique, quant au développement de l'esprit.	547
II. Influence du condisciple et de l'Éducation publique, quant à la formation du caractère.	563
III. Avantages ou inconvénients de l'Éducation publique ou privée, quant à la pureté des mœurs.	580
IV. Suite et fin du même sujet	594



DE
L'ÉDUCATION

TOME TROISIÈME

T-6174

PARIS. -- IMP. W. REMQST, GOUPY ET C^e, RUE CAMBACIÈRE, 5.

19.900

DE

L'ÉDUCATION

PAR

M^{re} DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Éducation est une œuvre d'autorité
et de respect.



TOME TROISIÈME

Les hommes d'Éducation



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1862

Tous droits réservés.



DE

L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

LE SUPÉRIEUR.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Dans toute Éducation, et pour accomplir l'œuvre si complexe et si multiple qui s'y fait par le concours de tant d'agents divers, il est un homme nécessaire, sur lequel tout repose, en qui l'œuvre se concentre tout entière, et qui réunissant les actions diverses de chacun, dirige au but commun les efforts de tous : cet homme, c'est le Supérieur.

Son rôle est tout à fait à part, et d'une importance souveraine; et c'est pourquoi, après avoir traité déjà longuement, dans le volume qui précède, de l'Instituteur, il m'a paru indispensable de consacrer encore une étude spéciale et plus détaillée à celui qui est, dans une maison d'Éducation, l'Instituteur par excellence, au Supérieur, quelque nom officiel qu'on lui donne, Proviseur, Principal, Directeur, etc.

Le Supérieur est l'âme, la vie de toute la maison ; ses fonc-

tions en embrassent le gouvernement tout entier. C'est lui qui doit tout mettre en mouvement, et présider à tout; c'est lui qui doit avoir, et au plus haut degré, l'intelligence, l'initiative, l'activité, le dévouement, la fermeté; c'est lui qui doit tout concevoir, tout inspirer, tout prévoir, tout maintenir, tout relever.

Sa fonction est d'être partout: Il surveille et dirige tout; et cependant il ne doit se laisser absorber dans aucun détail, quoiqu'il doive regarder à tous les détails, mais de haut; car son action est universelle. Il agit beaucoup, mais il agit moins encore qu'il ne fait agir: son grand art consiste à faire faire, à mettre en œuvre tous ses instruments, à gouverner ses auxiliaires, à combiner et harmoniser toutes les forces qui sont au service de son œuvre.

Le Supérieur, en effet, dans une maison d'Éducation, n'a pas seulement une fraction plus ou moins grande de l'autorité, il a l'autorité tout entière, il est l'autorité même: il doit donner l'impulsion à tout, et tout soutenir.

Chacun de ses collaborateurs n'est chargé spécialement que de tel ou tel détail: quant à lui, il répond à la fois de tous les détails et de l'ensemble: c'est la cheville ouvrière, c'est la clef de voûte. Sa tâche n'est jamais finie, et à chaque instant, sa maison occupe sa pensée; jamais il ne peut être sans préoccupation: c'est de lui que tout relève, c'est sur lui que pèsent toutes les sollicitudes, c'est à lui qu'appartient la surveillance de tous les besoins, le contrôle de tous les services, la responsabilité de tout: en un mot, c'est à lui que s'appliquent dans la plus complète vérité ces paroles, par lesquelles le poète définissait si bien autrefois les soins dévoués, l'action souveraine et la charge de l'autorité:

In te domus inclinata recumbit. (VIRG.)

La nécessité d'un tel homme dans une maison d'Éducation pourrait-elle être mise en doute? Non.

Car le besoin d'autorité est un besoin universel : où l'autorité n'est pas, l'anarchie est inévitable.

Quand chacun fait ce qu'il veut, tout va en confusion, dit l'Écriture.

Mais quand il n'y a point de chef, chacun fait ce qu'il veut, et comme il l'entend.

Mais où tout le monde fait ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il doit : nul même ne fait ce qu'il veut, car les caprices se rencontrent et vont se heurter les uns contre les autres. Il n'y a plus là qu'un troupeau sans pasteur.

« Où il n'y a pas de maître, dit Bossuet, tout le monde est maître ; » et j'ajoute : Où tout le monde est maître, tout le monde souffre. Chacun tire de son côté : le char va à droite, à gauche, comme on le pousse, et bientôt il verse.

Mais laissons là les comparaisons, et venons au fait : Il est évident que partout où des hommes sont réunis pour un but quelconque, il leur faut une direction, et par conséquent une autorité dirigeante.

Sans un homme qui soit cela dans une maison d'Éducation, et non pas seulement de nom, mais de fait et en réalité, sans ce centre d'action, sans ce premier moteur, sans cette tête, une maison, quels que soient le mérite et les qualités diverses des autres maîtres, ne sera pas dirigée, ou le sera mal, et par conséquent ne marchera pas.

Rien ne remplace cette vigilance, cette présidence, cette direction suprême et universelle, cet œil ouvert sur tout, cette main qui imprime le mouvement à tout, en un mot, cet esprit qui inspire tout, cette âme qui vivifie tout ; car tel doit être un Supérieur.

Pour nous en mieux convaincre, regardons-y de plus près : voilà des hommes réunis ensemble dans une maison d'Éducation, pour travailler à une même œuvre. Agiront-ils sans concert, chacun de son côté, chacun dans son sens et dans sa voie ? S'il en est ainsi, comment le but commun

sera-t-il atteint? Chacun pourra dépenser isolément beaucoup d'efforts et de peine; mais qui combinera toutes ces actions diverses? qui ramènera tous ces efforts à l'unité du but? Chacun là n'étant guidé que par lui-même, nul ne fait ce qu'il faut ni comme il faut : les forces sont éparpillées, les efforts perdus, les travaux stériles : il n'y a là que des tiraillements, des négligences; en un mot, tout souffre, et tout doit souffrir dans une telle maison : car la vie n'y est pas, et la grande œuvre de l'Éducation ne peut s'y faire. Au contraire, supposez un homme actif, vigilant, énergique, placé à la tête de cette maison, qui tienne pour ainsi dire dans sa main toutes ces forces éparses, qui leur donne à toutes l'impulsion convenable, quelle différence ! L'harmonie, l'activité, la vie sont partout; nul besoin n'est oublié, nul service négligé; chacun accomplit sa tâche, selon l'ordre général; chacun travaille dans le sens de tous, tous conspirent au but commun : la maison marche, l'œuvre se fait.

Telle est l'importance dans une maison d'Éducation des fonctions du Supérieur. Et cela est si vrai, qu'on peut dire en général : tel Supérieur, telle maison; et qu'on a vu souvent, avec les mêmes éléments d'ailleurs, une maison florissante ruinée, une maison qui languissait relevée, par le seul changement du Supérieur. C'est qu'en effet les mêmes hommes ont une valeur ou une autre, selon qu'ils ont tel ou tel Supérieur. C'est le grand devoir, c'est la grande science du Supérieur, je dirai même le grand but de la Supériorité, que de tirer parti des hommes, et de savoir, par là même, les faire valoir ce qu'ils valent.

On peut poser avec assurance le principe suivant, qu'une constante expérience a démontré : Dans une maison mal dirigée, les hommes n'ont jamais toute leur valeur : au contraire, dans une maison bien conduite, la valeur des hommes est doublée.

Et ceci est facile à concevoir. Dans une maison non dirigée

ou mal dirigée, nulle impulsion ne venant d'en haut animer et soutenir, tous, même les plus dévoués, finissent bientôt par sentir leur zèle s'affaiblir et puis tomber tout à fait. On ne fait longtemps avec cœur et avec zèle que ce qu'on fait avec goût, et on est bientôt dégoûté d'une maison où l'on sent le désordre, l'absence de règle, le néant de l'autorité.

Tel est le besoin universel et profond d'autorité, qu'il faut qu'un Supérieur gouverne, même pour être aimé. On ne lui sait jamais gré de sa faiblesse. S'il laisse aller les choses, chacun s'en plaint, car au fond chacun en souffre ; chacun sent qu'un tel Supérieur ne fait ni pour son œuvre, ni même pour ses collaborateurs, ce qu'il leur doit : il leur manque à tous, et gravement, quand il ne les gouverne pas.

Indépendamment de ce malaise qui engendre chez tous le découragement, il en est, et ce sont les plus capables et les plus forts, qui rencontrent là, grâce à la mauvaise direction de la maison, des obstacles plus forts qu'eux, qui les annulent, tandis que dans une maison mieux gouvernée ils auraient pu faire merveille. — D'autres ne manquent ni d'esprit, ni de connaissances, ni de talent, mais avec une nature timide ou faible, dépourvue d'initiative, ils ont besoin d'une parole qui les excite, d'une impulsion qui les lance, ou d'une main qui les soutienne : livrés à eux seuls, non dirigés, ils font peu de chose, ou ne font rien ; tandis que les mêmes hommes, dans un autre milieu, sous l'action intelligente et vigoureuse d'un Supérieur digne de ce nom, auraient pu être d'excellents maîtres, de très-utiles auxiliaires.

Sans aucun doute, les hommes qui collaborent avec un Supérieur sont et doivent être, sous sa main, des agents subordonnés pour la production d'une grande œuvre commune : agents libres, intelligents, actifs, spontanés, généreux, mais enfin, agents subordonnés et dociles : mais, le tout n'est pas d'avoir même de bons subordonnés, il faut savoir s'en servir ; et de même que le meilleur instrument



entre les mains d'un mauvais musicien vaut peu de chose, et qu'un instrument rebelle, s'il est aux mains d'un artiste véritable, peut rendre encore des sons harmonieux : de même, selon l'emploi habile ou inintelligent qu'il fera de ses collaborateurs, selon l'action forte ou faible qu'il exercera sur eux, un Supérieur en tirera plus ou moins de services. Ne pouvant tout faire tout seul, et étant obligé de s'associer d'autres hommes, son grand devoir, comme son grand talent, c'est de les employer convenablement, et de leur faire donner tout ce qu'ils peuvent réellement donner : pour cela, il faut qu'il les pénètre de sa pensée, les anime de sa flamme, leur communique son activité, son énergie, ses vues ; leur trace la route, les y entraîne, et quelquefois les transforme.

Un Supérieur qui ne fait rien de cela, par impuissance ou par faiblesse, n'est pas un Supérieur ; il n'est vraiment Supérieur que dans la mesure où il exerce cette sérieuse influence. Il y a plus : l'estime, et l'affection même qu'il inspire à ses collaborateurs, est en raison de cet ascendant. Je l'ai dit déjà, je le répète : On ne peut estimer, on ne peut aimer, comme Supérieur, un homme faible, qui laisse flotter les rênes, qui ne sait ni retenir ni guider : chacun sent instinctivement qu'un tel Supérieur est un pauvre homme, incapable, ou indifférent au bien ; et toujours funeste à ses collaborateurs, précisément parce qu'il ne les gouverne pas, et que chacun au fond sent le besoin d'un bon gouvernement, et préfère une sévérité nécessaire qui conduit et soutient toutes choses, à une mollesse paresseuse qui laisse tout tomber et périr.

Voilà donc dans une maison d'Éducation le grand rôle du Supérieur, et en quoi se résume sa principale action : mettre en œuvre et faire agir ses collaborateurs. Ses grands devoirs par conséquent sont : 1^o de les bien choisir ; 2^o de les bien former ; 3^o de les bien employer.

CHAPITRE II

Des devoirs d'un Supérieur.

LE PREMIER DEVOIR D'UN SUPÉRIEUR EST DE BIEN CHOISIR SES COLLABORATEURS.

I

Rien n'est plus important pour un Supérieur et pour une maison d'Éducation que le bon choix des maîtres.

C'est par le vice des maîtres, par la pauvreté du personnel, par des choix mauvais ou médiocres, que la plupart des maisons d'Éducation périssent. Il y a là une œuvre si grande, si difficile à faire, que jamais pour la bien faire on n'aura des hommes assez dévoués, assez capables.

Le clergé, qui doit tenir pour tant de raisons à garder honorablement sa place dans l'œuvre de l'Éducation, est par là même très-particulièrement obligé d'avoir de bons maîtres.

La réputation de son enseignement y est engagée : on l'accuse, on l'accuse encore d'être inférieur, au moins sous ce rapport, aux laïques : je crois cette accusation très-injuste ; mais il importe au clergé de n'y donner lieu en aucune façon.

Ce n'est pas seulement son honneur, c'est son existence qui se trouve ici intéressée. Le clergé ne se recrute guère que dans ses propres maisons, dans ses Petits Séminaires : là seulement, aujourd'hui, se préparent de loin les vocations sacerdotales : il est donc d'un intérêt suprême pour le clergé que les Petits Séminaires soient prospères. La première condition de cette prospérité, c'est que ces maisons aient de bons maîtres, bien formés et bien choisis.

Or, il ne suffit pas d'être revêtu d'un habit ecclésiastique

pour convenir à l'enseignement, pour être un homme d'Éducation. Même au sein du clergé, rien ne doit se faire moins au hasard que le choix des hommes chargés d'élever la jeunesse, soit la jeunesse séculière, soit la jeunesse sacerdotale; et quant au Supérieur, particulièrement chargé de faire ces choix, il n'y apportera jamais trop de précautions.

Un Supérieur, comme je l'ai dit, ne pouvant tout faire, et faisant beaucoup plus encore par les autres que par lui-même, la question du personnel est évidemment la première pour lui comme pour sa maison. Il faut même ajouter que sa propre action est trop intimement liée à celle de ses collaborateurs, pour qu'il ne trouve pas en eux, soit de puissants secours, soit de terribles obstacles.

Quand un homme a été placé par la Providence à la tête d'une maison d'Éducation, Petit Séminaire ou autre, la première chose qu'il doit donc se dire à lui-même, est celle-ci : « Me voilà chargé d'une grande œuvre. Je ne puis la faire seul. Elle surpasse évidemment toutes mes forces. Quels sont ceux qu'on me donne pour m'y aider? quels seront mes collaborateurs? sont-ils, ou non, propres à l'œuvre? m'aideront-ils véritablement à la faire? »

Et c'est alors qu'il doit procéder à l'examen le plus attentif, le plus approfondi, le plus détaillé. La connaissance certaine des sujets, les renseignements les plus authentiques, les plus circonstanciés, sur leur nature, sur leur caractère, leurs aptitudes, leurs précédents, sont indispensables : autrement, on s'expose à des choix malheureux et à des conséquences déplorables.

« Le Supérieur inconsidéré, dit Bossuet, qui ne sait pas choisir les hommes, mais qui prend ceux que le hasard, les occasions ou son humeur lui présentent, met tout en confusion dans sa maison. Du reste, ajoute l'évêque de Meaux, le Supérieur qui choisit mal est bientôt puni par son propre choix. »

Mais si rien n'est plus grave et plus important que le choix des maîtres pour un Petit-Séminaire, et pour toute maison d'Éducation, rien aussi n'est plus délicat, plus difficile à bien faire.

Les difficultés viennent de ce qu'indépendamment des qualités générales et communes, nécessaires à quiconque se dévoue à la grande œuvre de l'Éducation, — qualités extrêmement rares, et dont j'ai déjà traité au volume précédent, — la plupart des fonctions de ce laborieux ministère sont des spécialités importantes qui exigent des qualités spéciales.

Ainsi par exemple un bon Préfet de religion peut être un mauvais Préfet de discipline, et *vice versa*. Tel qui serait apte à une classe ne convient pas à une autre. Un excellent professeur pourrait être un très-mauvais président d'étude. Tel a des dispositions d'esprit ou de caractère qui le rendent incapable d'exercer la discipline vis-à-vis de grands élèves; s'il est, par exemple, trop absolu ou trop minutieux : ces défauts peuvent devenir au contraire de grandes et utiles qualités avec de jeunes enfants.

Il serait facile de citer d'autres exemples également frappants. Je me borne à redire ici, et encore avec Bossuet, que « tout ne convient pas à tous, et que savoir ce qu'il faut « croire des hommes et à quoi ils sont propres, c'est la plus « grande affaire du Supérieur. »

Il y a encore ceci à considérer : que la plupart des fonctions sont si spéciales, et si indépendantes les unes des autres, qu'on ne peut guère s'y entr'aider, se suppléer, et que chacun fait un mal extrême et à peu près irréparable, quand il fait mal là où il est.

Malgré une solidarité nécessaire, et dont nous aurons à traiter plus bas, entre tous les maîtres d'une maison, chacun en effet a une besogne tellement personnelle, dont lui seul est tellement chargé, et non un autre, que nul ne peut la faire

avec lui ou à sa place, et qu'elle sera irremédiablement mal faite, si elle est mal faite par lui.

Rien de semblable, au même degré du moins, dans une paroisse. Là presque toutes les fonctions se ressemblent et sont communes : trois bons prêtres peuvent suppléer, par le dévouement et la capacité, à l'inutilité de trois confrères tièdes ou incapables. Ce point de vue, appliqué à une maison d'Éducation, manquerait totalement de justesse. Dans un Petit-Séminaire, il ne se trouve presque pas de fonctions communes ou secondaires : tout y est, à peu de chose près, *spécial et principal*. La *Sixième* est aussi principale que la *Rhétorique*, si elle ne l'est davantage.

Voilà un léger aperçu des raisons qui rendent pour une maison d'Éducation le choix des maîtres, de tous les maîtres sans exception, aussi difficile qu'il est important.

II

Mais où trouver des maîtres pour les maisons d'Éducation ecclésiastique, et quelles précautions garder dans ce choix si important et si difficile ?

La question se pose et se résout différemment, selon qu'il s'agit d'un Petit Séminaire ou d'un collège diocésain, d'une institution dirigée par une congrégation religieuse, ou par des prêtres libres.

Bien des raisons m'ont rendu grand partisan des congrégations religieuses pour l'enseignement : l'une de ces raisons, c'est que les congrégations religieuses, quand elles sont florissantes d'ailleurs et attentives au bon choix de leurs sujets, recrutent et forment sans peine le personnel de leurs maisons d'Éducation. Elles trouvent pour cela dans leur propre sein, parmi leurs membres, de nombreux et puissants secours. Là, en effet, sont des hommes dévoués, des traditions éprouvées, des préparations solides, de longues études pré-

liminaires, et indispensables. — Quand un sujet se présente chez les Jésuites, par exemple, il y a chez eux un excellent usage, c'est de l'appliquer de nouveau à ce qui est le fond des études classiques, de lui faire recommencer ses humanités, quelque brillantes qu'elles aient pu être. — Là surtout sont des garanties de règle, de gouvernement, d'obéissance, de stabilité.

Les ennemis de l'Éducation donnée par le clergé ont particulièrement en horreur les congrégations religieuses. Leur instinct ne les trompe pas : si le clergé avait encore ses corps enseignants d'autrefois, ses nombreuses et florissantes communautés, il aurait là une force pour le bien sur laquelle les ennemis du bien ont raison de ne pas se faire illusion. Malheureusement, les communautés enseignantes sont bien peu nombreuses encore. Fasse le Ciel qu'elles se multiplient!

Toutefois, je n'hésite pas non plus à le dire, même dans une congrégation religieuse enseignante, malgré la vocation spéciale de ses membres pour l'enseignement, et le choix attentif que suppose leur première admission, c'est encore une affaire très-grave pour un Supérieur que le bon choix des sujets destinés aux Collèges ou aux Séminaires, et l'application de ces sujets aux fonctions diverses de ces maisons. C'est aussi une nécessité de les y préparer sérieusement à l'avance.

Sans doute, et c'est là un autre avantage réel des congrégations, les sujets, grâce à l'organisation de l'ensemble, à la communauté d'esprit et de traditions, à l'étude qu'on fait là des spécialités et des aptitudes, y valent d'ordinaire plus qu'ils n'auraient valu ailleurs et isolément : néanmoins, l'inconvénient des médiocrités, pour être atténué dans une communauté, n'en est pas moins très-considérable encore ; et ce serait une grande erreur, si les Supérieurs ne sentaient pas la nécessité de choisir leurs meilleurs sujets pour les

fonctions de l'enseignement, et les y appliquaient sans une préparation suffisante. La rareté des hommes ne doit jamais les autoriser à se départir de cette règle. Nulle part on n'improvise les hommes d'Éducation.

Il n'est pas nécessaire que les congrégations religieuses dirigent tous nos établissements d'Éducation ; mais il est nécessaire que tous ceux qu'elles dirigent soient dirigés parfaitement. Mieux vaut peu de maisons, mais de très-bonnes maisons. Moins et mieux, très-peu même et très-bien, voilà ce qui est assurément très-préférable à un grand nombre de maisons, pour lesquelles les hommes manqueraient, et qui seraient par là même en souffrance. L'honneur et le maintien de la liberté d'enseignement, l'existence même des ordres religieux, y sont intéressés. Dans dix ans, on nous demandera compte à tous de ce que nous aurons fait de cette liberté, si laborieusement conquise ; comme aujourd'hui, dans des pays que je pourrais nommer, on demande compte de leur œuvre et de ses résultats, aux congrégations religieuses et au clergé, qui pendant cinquante ans y ont donné l'enseignement. A l'heure qu'il est, en Italie, il n'y a pas un paysan, pas un bourgeois, pas un noble, qui n'ait été élevé par un prêtre ou par un religieux : où en est l'Italie ?

Lorsque le jour vint en France où l'on demanda compte à l'Université de ce qu'elle avait fait de son monopole, c'est parce que l'Université n'a pu rendre ce compte, que le monopole est tombé. De même, dans dix ans, dans vingt ans, lorsqu'on nous demandera compte à nous-mêmes, aux congrégations religieuses et au clergé, de ce que nous aurons fait de la liberté d'enseignement, si nous ne pouvons répondre, la liberté d'enseignement tombera à son tour et nous avec elle.

Il n'y a pas d'illusion à se faire ici : notre responsabilité devant le pays est immense. Si nous n'avons pas su faire faire à nos élèves de bonnes et fortes études, si nous n'avons

pas su former des hommes, des esprits distingués, de nobles caractères, des chrétiens généreux, capables de défendre au besoin leur religion et d'honorer leur patrie, on nous le reprochera sévèrement, et avec justice.

Et voilà pourquoi il est de la dernière importance que les hommes qui se dévouent à l'enseignement dans le clergé séculier et régulier, soient d'un vrai mérite, choisis avec le dernier soin, et en tout à la hauteur de leur mission. — Et certes je ne demande que ce qui est raisonnable, en demandant que les maisons dirigées par le clergé soient des maisons modèles, et que les Petits Séminaires surtout ne le cèdent à aucun collège laïque : c'est là, que mes vénérables collègues dans l'Épiscopat me permettent de le dire, c'est là un soin qui nous regarde directement, nous autres Évêques ; et dont nous ne pouvons nous reposer entièrement sur les supérieurs immédiats de ces maisons. Nos Petits Séminaires, nos collèges diocésains, sont pour nous la charge pastorale au premier chef : c'est à nous que ces maisons appartiennent, c'est nous qui en répondons, et rien ne peut nous dispenser de nous en occuper nous-mêmes, d'en suivre la marche, d'en surveiller chaque jour la direction, et surtout d'en améliorer constamment le personnel.

Le clergé diocésain est naturellement la source qui fournit au recrutement des Petits Séminaires et des institutions diocésaines : c'est là que l'Évêque peut et doit faire ses choix. Quant aux Collèges libres, dirigés par des prêtres avec l'approbation de l'Évêque, mais qui ne sont pas des maisons diocésaines, la question du recrutement est pour ces institutions non moins importante, et bien plus délicate encore. D'ordinaire, à leur origine, ces maisons, fondées par des hommes de mérite, possèdent un personnel distingué ; mais quand des vides viennent à s'y produire, comment les combler ? C'est là pour les maisons dont je parle une des plus grandes difficultés, et souvent une cause de décadence et de ruine. Le clergé diocésain ne leur

appartient pas, et ne pouvant y choisir à leur gré des sujets, les Directeurs sont obligés d'en chercher au dehors, et de prendre où ils peuvent et ce qu'ils trouvent. La maison est perdue s'ils ne trouvent pas, ou s'ils trouvent mal. Il y a sans doute des chances heureuses, et un Directeur qui peut offrir, dans une bonne maison, des conditions honorables, peut souvent, s'il est habile et intelligent, rencontrer des hommes de mérite; mais souvent aussi il est exposé à des choix médiocres ou déplorables, et c'est pourquoi, bien que ces maisons ne soient pas diocésaines, l'œil de l'Évêque doit y veiller, et ne jamais perdre de vue leur personnel. C'est pour lui un devoir rigoureux de savoir quels sont tous les ecclésiastiques, prêtres ou clercs, qui viennent demeurer dans son diocèse, mais surtout quels sont ceux qui y viennent enseigner, et à qui les âmes de ses jeunes diocésains seront confiées.

III

Et maintenant, quant aux précautions à prendre et aux règles à suivre dans un choix si capital, il est évident qu'avant tout, comme je l'ai dit, il faut être sûr des sujets, ou au moins avoir tout fait pour obtenir sur leur compte les plus complets renseignements.

Il est manifeste qu'il ne faut point placer dans les Petits Séminaires ou les collèges ecclésiastiques, pour professeurs ou présidents d'études, des sujets inconnus, encore moins des sujets douteux, qui auraient donné peu de satisfaction dans le ministère ou au Grand Séminaire; qu'on y aurait trouvés sans moyens, sans zèle, sans piété.

Que mes vénérables collègues, que nos Supérieurs de Grands Séminaires me permettent encore de le dire, il ne faut pas envoyer là, dans des postes tous si importants, ces jeunes gens dont une vocation incertaine a fait ajourner l'ordination, et qui ont besoin d'être éprouvés ailleurs qu'au Grand Sémi-

naire. Le professorat n'est point fait pour un tel essai, et d'ailleurs convient bien moins à cette épreuve que le Grand Séminaire ou le monde : l'expérience a démontré que de pareils sujets ne peuvent faire aucun bien dans les Petits Séminaires, et souvent y font un grand mal.

En tout cas, ce qui est indispensable, c'est que le Supérieur et les directeurs du Grand Séminaire donnent au Supérieur et aux Directeurs du Petit tous les renseignements nécessaires, et ne leur laissent jamais ignorer ce qu'ils doivent essentiellement savoir sur la piété, le caractère, les aptitudes, les qualités, les défauts ou les fautes des sujets qu'on leur présente.

Mais règle générale : pour les maisons d'Éducation ecclésiastiques, il faut des professeurs prêtres, ou au moins dans les ordres sacrés.

Pour les Petits Séminaires du moins, il ne faut jamais de laïques. — Je n'entends pas dire absolument qu'il soit impossible de trouver un professeur laïque vraiment digne d'être employé dans une maison ecclésiastique : je préférerais même, pour un collège, un laïque pieux, édifiant, comme on en trouve, à un ecclésiastique peu fervent ; et je sais des maisons où, avec des laïques excellents, le mélange des deux éléments, laïque et ecclésiastique, a produit de très-bons fruits. Néanmoins et en principe, ce que j'affirme, c'est que les maîtres laïques, ou ecclésiastiques, mais non encore dans les ordres sacrés, ont plusieurs inconvénients, dont voici les principaux :

1° Avec eux, on a presque toujours parmi les maîtres un mouvement perpétuel, dont tout souffre : soit la discipline, dont un nouveau maître ne connaît pas d'abord les règles ; soit les études, qu'il dirige d'après une méthode toujours un peu différente de la méthode établie ; soit la confiance et l'amitié, qui n'ont pas le temps de se former, ou qui, trop souvent rompues, finissent par disparaître d'une maison.

2^o En général, les simples clercs sont fort jeunes, et dès lors sans expérience ; ordinairement sans fermeté, ou s'ils en ont par caractère, la poussant à l'extrême ; sans autorité, ou la maintenant avec inquiétude et rigueur ; souvent aussi sans instruction complète, et toujours sans maturité. C'est à la jeunesse, à la mobilité perpétuelle, à l'inexpérience des maîtres, qu'il faut attribuer la faiblesse des études et quelquefois le peu de piété de certains Petits Séminaires : mal énorme pour l'Église, puisqu'enfin les Petits Séminaires sont le berceau et la première école où se forme tout le clergé des diocèses.

3^o Sorti de l'état d'élève avant son sous-diaconat, un jeune homme s'habitue trop tôt à ne plus guère obéir et à commander : il verra avec peine le moment de rentrer au Grand Séminaire ; il en appréhendera l'assujettissement, le silence, la vie laborieuse ; il différera tant qu'il pourra ; peut-être renoncera-t-il à sa vocation.

Il en est même plusieurs pour qui cette pensée d'interrompre leur Séminaire afin de professer, n'est qu'une tentation du démon, ou l'indice d'une vocation déjà ébranlée.

De là le scandale de tant de jeunes professeurs de Petit Séminaire, qui donnent à leurs élèves le déplorable exemple de quitter la soutane, qui se jettent dans le monde où Dieu ne les veut pas, et n'y font trop souvent qu'un malheureux naufrage.

Voilà des choses qu'un Supérieur ne méditera jamais assez, lorsqu'il s'occupe du choix des professeurs.

A défaut donc d'une congrégation religieuse, ou au moins d'une société libre de bons prêtres qui feraient, dans les mains de leur Supérieur ou de leur Évêque, la simple promesse de stabilité pour un temps convenable, le personnel d'un Petit Séminaire doit être essentiellement composé de prêtres ou d'ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés, qui aient le goût et l'esprit de ces fonctions, ou au moins *qui n'y aient pas de répugnance*, qui soient amis de la retraite,

du silence, de l'étude, qui se plaisent avec les enfants et aiment à les instruire.

On comprend que des prêtres ou des ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés, et envoyés au Petit Séminaire par leur Évêque, se trouvent ainsi heureusement dans l'ordre de la Providence, et que l'on peut compter sur leur stabilité.

Leur dévouement est plus pur, plus éclairé, plus profond : fortifiés par les vues élevées de la foi, ils apporteront dans leurs fonctions bien plus de constance, de zèle, de travail.

Les prêtres surtout auront un caractère plus mûr, une instruction plus solide, une conduite plus grave ; ils inspireront plus de respect aux enfants qui les auront vus au saint autel, au saint tribunal : il y a une bien grande différence entre un maître qui exerce le saint ministère au milieu de ses élèves, et celui qui ne l'exerce pas ; le premier est bien plus père que le second : *non pædagogos, sed patres*, dit saint Paul.

Je le dirai de plus en ce qui concerne les Petits Séminaires : leur but direct étant d'élever des prêtres sans contraindre les vocations, il faut au moins savoir les seconder. Celui qui n'a jamais en rien senti la vocation de Dieu, ou qui n'y a jamais obéi, est peu propre à la discerner, à la nourrir, à la développer dans les autres ; et tels seraient des maîtres laïques, et souvent des maîtres ecclésiastiques non encore engagés dans les ordres sacrés.

IV

J'ai dit : *n'aient pas de répugnance* : cela est essentiel, et se conçoit. — Je n'ai pas dit *ayant le goût* : ce goût est naturellement rare : humainement, rien ne l'inspire, ni la considération, ni la liberté, ni les avantages matériels.

Il n'y a rien de tout cela dans un dévouement pareil. C'est le contraire ; on y est pauvre, très-assujéti, très-ignoré.

Du reste, il ne faut pas s'attendre, généralement parlant,

à ce que ceux-là même à qui Dieu inspire le dévouement à l'œuvre de l'enseignement s'y dévouent toute la vie : cela peut être, mais cela est très-rare, l'expérience l'a démontré ; mais de plus, à la réflexion, on le comprend.

L'enseignement classique, le grec et le latin, la grammaire et la rhétorique, les fonctions disciplinaires, ne suffisent pas toujours à des prêtres, surtout à des prêtres qu'on suppose zélés et capables, et, sauf quelques exceptions, ne peuvent être la vocation de la vie entière.

Il n'y a jamais eu dans l'Église, que je sache, une congrégation de prêtres *exclusivement* vouée à l'Éducation classique de la jeunesse cléricale ou séculière.

Les Jésuites, les Oratoriens, les Bénédictins, ne faisaient professer les humanités à leurs sujets, sauf quelques exceptions, que pendant dix ou douze années au plus. A trente ou trente-cinq ans, l'âme d'un prêtre, généralement parlant, a besoin d'un autre ministère, d'un autre horizon.

Et, relativement aux membres de ces congrégations, il faut remarquer deux choses importantes : 1^o C'est que presque toujours ils ne vivaient pas renfermés dans des pensionnats avec leurs élèves ; les pensionnats alors étaient rares en France, comme ils le sont encore aujourd'hui dans le reste de l'Europe. 2^o Et même pendant que ces congrégations employaient la jeunesse de leurs sujets aux fonctions de l'enseignement classique, elles avaient soin de les employer en même temps, autant que ces mêmes fonctions pouvaient le permettre, au ministère des âmes, à la prédication et à la confession : et après dix à douze années, comme nous l'avons dit, ou les dévouait au ministère extérieur.

Il n'y a d'ailleurs sur ce point aucune comparaison à établir entre le ministère d'un Grand et le ministère d'un Petit Séminaire.

L'enseignement de la théologie morale et dogmatique, de l'histoire ecclésiastique, et des saintes Écritures, offre un tout

autre champ, un tout autre intérêt que l'enseignement des langues grecque et latine.

De plus, l'âge des élèves d'un Grand Séminaire, qui ont en général de vingt à vingt-cinq ans, le développement, l'élévation et l'affermissement de leurs facultés, leur piété, leurs ordinations, et leur ministère futur, offrent un tout autre horizon à leurs directeurs.

Enfin, dans la plupart des diocèses, les Supérieurs et les directeurs de Grands Séminaires, même ceux qui appartiennent à des congrégations religieuses, ont au dehors les relations les plus importantes en même temps que les plus intéressantes pour l'âme d'un prêtre : ils dirigent quelquefois tout le clergé d'un diocèse ; ils en sont l'âme, souvent ils sont les vicaires généraux et les bras droits de l'Évêque.

On conçoit parfaitement qu'une vocation et un ministère semblables remplissent la vie des prêtres les plus capables et les plus zélés.

Je le répète : rien de semblable dans un Petit Séminaire.

Ceux-là même qui aiment les enfants, n'aiment guère toujours à vivre du matin au soir renfermés avec eux. On voit de trop près et trop souvent les défauts de ces chers enfants.

Cette vocation est essentiellement surnaturelle, et ceux à qui Dieu l'inspire préfèrent ordinairement s'y dévouer dans une congrégation, plutôt que dans un Petit Séminaire ou dans un collège libre.

L'expérience a constamment démontré tout cela.

V

Ce sont donc les Grands Séminaires qui fourniront le plus souvent aux maisons d'Éducation ecclésiastiques leurs professeurs et leurs maîtres : c'est au sortir du Grand Séminaire qu'il faudra les prendre, et autant que possible, parmi les anciens élèves de la maison où on les veut placer.

Pourquoi au sortir du Grand Séminaire? pourquoi parmi les anciens élèves de la maison? Il y a pour cela bien des raisons.

En général, on ne se forme qu'à un certain âge. Vient bientôt le temps où les habitudes sont prises pour la vie, et où il est trop tard pour commencer un ministère qui exige une longue préparation. Au sortir du Grand Séminaire, les jeunes maîtres sont encore faciles à former et à encourager. Ils ont encore cette souplesse qui se plie aux leçons et aux exemples, cette promptitude et cette flamme d'esprit nécessaires pour apprendre et surtout pour enseigner. S'il ne faut pas être trop jeune, il faut l'être cependant assez quand on débute dans l'œuvre de l'Éducation. Des hommes qui ont rompu avec l'étude s'y remettent toujours avec difficulté. D'ailleurs des prêtres qui ont exercé le ministère dans les paroisses, ont leurs habitudes. Ils sont accoutumés à être chez eux, à avoir un ménage, une indépendance qui les flatte, une existence plus libre qu'elle ne peut l'être dans un collège.

Sans doute, quand on trouve des prêtres d'un certain âge qui consentent à se dévouer à cette œuvre, ils y rendent de très-grands services, et on peut compter sur leur dévouement beaucoup plus que sur celui de sujets plus jeunes et sans expérience : mais cela n'est qu'une exception, et, généralement parlant, les ecclésiastiques qui se destinent à l'enseignement, doivent y entrer au sortir du Grand Séminaire.

Un avantage inappréciable, c'est que ces jeunes professeurs soient d'anciens élèves de la maison. Le dévouement pour la maison qui les a élevés et qu'ils aiment sera presque sans bornes. Accoutumés dès longtemps à respecter et à aimer leurs anciens maîtres, il les retrouveront avec bonheur, leur obéiront avec joie, se confieront sans peine à leur direction et à leurs lumières. Possédant le bon esprit de la maison, ils le continueront sans effort : de plus on connaîtra parfaitement leur caractère, leur

mérite, leurs aptitudes. On les emploiera plus convenablement ; le Supérieur, qui sera leur ancien père, en disposera comme de ses enfants : on retrouvera ici beaucoup des avantages d'une corporation religieuse.

Cette condition est essentielle surtout pour les collèges libres, qui veulent avoir un avenir. Il n'en est pas de ces maisons, je l'ai dit, comme d'un Petit Séminaire, ou d'un établissement diocésain, qui trouvent toujours dans le clergé du diocèse une ressource assurée pour le recrutement de leur personnel, comme pour leur perpétuité. La grande difficulté pour le Directeur des collèges libres, c'est de trouver des hommes, et j'ai toujours vu que c'est par le manque d'hommes que périclitent ces maisons. Obligé de les chercher de tous côtés, et de prendre ceux qu'il trouve, le Directeur, je l'ai dit, peut avoir quelquefois des chances heureuses, et mettre la main sur d'excellents sujets ; mais il est bien exposé aussi à se tromper tristement, faute de renseignements suffisants, et dans tous les cas à voir les antiques traditions, ce qu'on appelle l'esprit d'une maison, ce qui en est vraiment la vie, s'altérer et se perdre par le mélange d'éléments nouveaux et étrangers.

Ces anciens élèves, au contraire, seraient connus de lui, dévoués à la maison qui fut leur berceau, et à laquelle ils seront heureux de consacrer leur zèle ; surtout ils en auront admirablement l'esprit, et ils le perpétueront facilement. C'est ainsi qu'ont vécu ceux de ces collèges qui ont eu une longue durée, parmi lesquels je suis heureux de nommer la célèbre maison de M. l'abbé Poiloup, qui a rendu tant de services.

Il suit de tout cela, pour un Directeur de collège ou un Supérieur de Petit Séminaire, une obligation essentielle : c'est de se préparer d'avance, dans ses élèves actuels, de futurs collaborateurs : il ne saurait avoir l'attention trop éveillée de ce côté.

J'insiste là sur une chose peu comprise et difficile à prati-

quer peut-être, mais cependant capitale : aucun homme d'expérience ne me démentira : oui, il faut qu'un Directeur de collège, qui veut que sa maison ait une durée, il faut qu'un Supérieur de Petit Séminaire pareillement, prévoie, discerne, parmi ses élèves, ceux chez qui un esprit plus ferme, un caractère plus sûr, des études plus fortes, indiquent les aptitudes littéraires et disciplinaires nécessaires au professorat. On peut, dans cette prévoyance, donner à ces jeunes gens quelques soins particuliers : leur faire lire le *Traité des études* de Rollin et autres ; on peut leur faire redoubler certaines classes grammaticales ou littéraires importantes, surtout la rhétorique. — On peut les employer à certaines fonctions de discipline supplémentaire, à certaines vice-présidences, les élever de préférence aux charges de la maison. — Par ces prévoyances et autres semblables, un Supérieur habile peut se préparer, pour un avenir prochain, d'excellents collaborateurs, et on suppléerait ainsi en quelque manière à l'absence si regrettable d'une école normale pour le clergé.

VI

Toutefois, il importe, même ici, de ne pas se faire d'illusion : c'est toujours un choix fort délicat et qui demande beaucoup de précautions.

Il ne faut pas oublier que quatre ou cinq années se sont écoulées depuis que ces jeunes gens ont quitté le Petit Séminaire ; que bien des transformations diverses ont dû s'accomplir en eux, que la vie calme, paisible et pour soi du Grand Séminaire ne prépare guère à la vie nécessairement très-labourieuse et très-dévouée du Petit ; enfin que la docilité, la reconnaissance et le respect réel ne sont pas aujourd'hui des vertus très-fréquentes dans la jeunesse.

Ces choses certaines sont essentielles à considérer avant d'agir et de faire des choix.

La manière même dont ces choix seront faits est aussi d'une grande importance.

Il ne faut pas que le Supérieur ou les directeurs d'un Petit Séminaire soient réduits à aller chercher au Grand Séminaire leurs anciens élèves, et à les prier de venir travailler avec eux au nom de la reconnaissance qu'ils doivent à leurs anciens maîtres, et de l'amitié que ceux-ci ont conservée pour eux.

En un mot, il ne faut pas que ces jeunes gens sentent que leurs anciens Supérieurs, en les priant de venir au Petit Séminaire, sont à leur merci et dans leur dépendance, et ont besoin d'eux personnellement. Cela aurait les plus fâcheuses conséquences.

Il n'y a qu'une manière de faire ces choix : il faut qu'ils émanent de l'Évêque : que l'Évêque se fasse indiquer par les Supérieurs et les Directeurs du Grand et du Petit Séminaire réunis, les sujets du Grand Séminaire, anciens élèves du Petit, qui ont l'aptitude aux fonctions de l'enseignement classique et de l'éducation ; puis que l'Évêque les envoie lui-même, en leur disant que le choix qu'il a fait d'eux est un témoignage de sa bonté pour eux et de sa confiance, un grand et réel service qu'il veut rendre encore à leur jeunesse, en la préservant pendant quelques années des périls du ministère, en leur donnant ces quelques années de plus pour cultiver leur esprit, pour s'instruire, pour devenir des hommes plus distingués, et capables de remplir un jour honorablement des fonctions plus élevées dans le diocèse.

Choisis et envoyés de la sorte, ces jeunes gens se présenteront au Supérieur du Petit Séminaire dans des dispositions de cœur et d'esprit convenables ; ils ne croiront pas lui faire une grâce, ni lui rendre un service personnel, en remplissant leur devoir ; ils observeront avec fidélité et respect les règlements de la maison ; ils auront pour l'âge, pour l'ancienneté, pour l'expérience des anciens professeurs les égards

et la considération nécessaires ; ils solliciteront les conseils et les lumières dont ils ont besoin, et se formeront à leur tour et peu à peu à ce délicat travail.

Voilà la seule manière de choisir convenablement les maîtres d'un Petit Séminaire.

Est-ce à dire qu'il faille repousser tous les professeurs étrangers ? Je suis loin d'être aussi exclusif. L'art, c'est de profiter de tout, et de savoir attirer à soi le mérite. Pour cela il y a une condition indispensable : c'est que la maison ait une bonne réputation. Quant une maison a de la réputation, les hommes de talent y accourent d'eux-mêmes, ou au moins il devient facile de les y faire venir.

Il est arrivé au Petit Séminaire de *** que des maîtres excellents y ont été attachés de cette manière.

La bonne réputation de la maison s'étant répandue au loin, des Evêques de diocèses étrangers ont demandé qu'on voulût bien y recevoir pour quelques années leurs meilleurs sujets, afin de les former à une bonne école ; ou bien encore des sujets forts distingués, et libres de se livrer à l'œuvre qui leur plaisait le plus, sollicitaient d'eux-mêmes l'avantage d'être employés dans ce Petit Séminaire.

La moitié des maîtres présents au Petit Séminaire de **, en 1845, y avaient été attachés de cette façon.

VII

Mais quelques soins que doive mettre un Supérieur à n'avoir avec soi que des hommes d'un vrai mérite, il y a ici une observation importante à faire :

L'œuvre, il le faut reconnaître, est très-difficile : les forces humaines sont médiocres ; les hommes complets, même pour leur œuvre, ne se rencontrent presque pas. Voilà ce dont il faut essentiellement tenir compte, quand on constitue le personnel d'une maison d'Éducation.

Tout homme qui se consacre à l'éducation de la jeunesse devrait être un homme supérieur, au moins dans son genre. Mais les hommes supérieurs, en tous temps, et en chaque chose, sont très-rares : il ne faut donc pas s'attacher à poursuivre ce qu'il est presque impossible de rencontrer. Mais si l'on doit se résigner à employer souvent des hommes ordinaires, au moins est-il de toute nécessité qu'ils aient dans une mesure suffisante, les qualités essentielles, et qu'ils puissent s'entr'aider au besoin les uns les autres, se compléter les uns par les autres. C'est pourquoi il est très-important, dans le choix des hommes nouveaux, de n'avoir pas égard seulement à ce qu'ils sont personnellement, ou à ce qui leur manque, mais aussi aux lacunes du personnel ancien, afin de bien voir si, en combinant toutes choses, on ne peut pas établir des compensations. Tel homme a tel défaut ; oui, mais il possède telle qualité qui manque à tel autre : seul, il pourrait être insuffisant ; adjoint à l'autre, il le complétera : c'est au Supérieur à peser toutes choses, et à tenir compte de tout dans le choix qu'il fait.

Pour entrer ici dans quelques détails, et faire mieux comprendre ma pensée, je dirai, par exemple, qu'il faut constituer le personnel de telle sorte que, si le Supérieur n'est que d'un mérite ordinaire, les Directeurs puissent beaucoup par eux-mêmes, — sans troubler en rien, toutefois, l'ordre hiérarchique. — Il faut que les règlements et les choix soient faits de telle sorte, que les Directeurs puissent à eux tous, ce que le Supérieur peut à lui seul ; et que si, au contraire, les Directeurs sont faibles, le Supérieur puisse à peu près tout sans eux.

Il faut remarquer, toutefois, qu'il y a des hommes et des fonctions que le Supérieur ne peut ni suppléer, ni remplacer.

Il peut suppléer et remplacer le *préfet des études*, le *préfet de religion*.

Il ne peut suppléer les *préfets de discipline*, et leur présence indispensable en divers lieux.

J'ai vu un Supérieur, dans une maison de deux cents élèves, suppléer l'économe, et même s'en passer tout à fait; il avait un bon commis d'économat, il est vrai : je crois néanmoins ceci très-difficile, et presque impossible ¹.

Un supérieur absorbé dans de tels soins, ne peut être capable du reste : aussi la maison dont je parle souffrait beaucoup d'ailleurs.

Parmi les fonctions moins élevées, il y en a qui se suppléent; il y en a aussi qui ne peuvent se suppléer : il y a des hommes qui se remplacent, d'autres qui ne se remplacent pas. Ainsi, nul ne peut suppléer un *professeur* dans sa classe; un *président* dans son étude.

Au contraire les présidents d'études, les professeurs, s'ils sont d'un mérite éminent, peuvent suppléer au défaut des Directeurs, et même du Supérieur. La classe, l'étude, les récréations, les repas et les dortoirs qu'ils président, sont toute la maison. Et lorsqu'ils sont tous d'ailleurs confesseurs et prédicateurs ordinaires, leur puissance pour le bien est immense. — Car, si la surveillance immédiate est beaucoup dans une maison d'Éducation, elle est moins cependant que le bon esprit, qui fait aller les choses d'elles-mêmes, pour ainsi dire, et atteint des détails qu'aucune surveillance ne

¹ Quelquefois cependant cela vaut mieux encore qu'une commission, vivant en dehors de la maison, et étrangère aux mille détails qu'il importe de connaître pour se rendre un compte exact des dépenses à supprimer, des économies à faire. Ce n'est pas en vérifiant, une ou deux fois par an, des dépenses faites, des chiffres, des additions, qu'on peut se mettre en état de trouver et de proposer des réductions, des mesures sagement économiques; c'est en connaissant à fond, dans tous les détails, tous les services, les suivant attentivement, s'appliquant à cette étude avec constance. Par cette assiduité et cette sérieuse étude, une seule et bonne tête dans une commission peut beaucoup plus pour arrêter une maison dans la voie des dépenses périlleuses, mettre l'ordre dans les finances, et prévenir des déficits, qu'une assemblée d'hommes qui vivent loin de la maison, n'y vont jamais voir les choses de près, n'en connaissent ni les nécessités ni les possibilités, et ne s'occupent qu'à intervalles périodiques de sa situation financière.

peut atteindre : or, c'est principalement par la parole publique des prédicateurs et l'action invisible des confesseurs que le bon esprit est inspiré et maintenu : et voilà dans quel sens les confesseurs et les prédicateurs sont l'âme, le cœur, la vie, le *spiritus vitæ*, pour tout.

C'est ainsi qu'il y a dans les diverses fonctions de l'Éducation une corrélation nécessaire, et c'est ce qui rend nécessaire aussi un mutuel concours chez les hommes d'Éducation : par ce concours et ce secours ils se complètent et se font valoir les uns les autres ; et, de la sorte, même avec des moyens ordinaires, quand ces moyens sont bien associés, une maison marche et l'œuvre se fait. Je ne demande donc pas, pour l'Éducation, bien qu'il en fallût, des hommes supérieurs ; mais ce qui au moins est indispensable, c'est qu'ils aient et mettent en commun, par un dévouement mutuel, un ensemble de qualités, assez rares encore, et qui constitue des hommes d'un mérite réel, à savoir :

Qu'ils soient tous d'un esprit solide, et de bon sens ;

D'un caractère ferme ;

D'un cœur bon et dévoué ;

Le tout animé par une piété véritable.

VIII

Mais si tant de qualités et de conditions sont requises chez les hommes qui élèvent la jeunesse, si le choix qu'il en faut faire est chose si importante et si délicate, je ne puis m'empêcher de le dire ici : combien ne serait-il pas désirable qu'il y eût en France pour le clergé, ce que malheureusement il n'y a pas, une grande école de professeurs, une sérieuse école normale, où les jeunes gens qui se destinent à l'éducation pussent se former à cette grande tâche? — Et par là je n'entends pas seulement une école où ils apprendraient les

lettres et les sciences, les langues, l'histoire, tout ce qui fait la matière de l'enseignement : c'est beaucoup que tout cela, c'est essentiel chez un professeur, car il n'est permis à personne d'enseigner ce qu'il ne sait pas ; mais ce n'est pas tout, et on peut, avec toutes ces connaissances, être parfaitement impropre à l'enseignement, et surtout à l'Éducation : j'entends donc une école où les jeunes gens, indépendamment de la préparation éloignée, mais très-sérieuse, d'une forte éducation ecclésiastique, se prépareraient immédiatement à leurs futures fonctions, et apprendraient plus spécialement encore, outre la *matière* de l'enseignement, la *manière* d'enseigner, et surtout l'art, le grand art de l'Éducation.

Eh quoi ! la plupart des professions ont leurs écoles spéciales ; il y a pour les magistrats et les avocats les écoles de droit ; pour les médecins, celles de médecine ; pour les militaires, l'École polytechnique et Saint-Cyr ; les ingénieurs, les gardes forestiers, etc., ont leurs écoles. N'est-ce pas une lacune regrettable qu'il n'y ait pas dans le clergé une école spéciale pour les hommes voués à la mission la plus haute, à la mission d'élever les générations naissantes, et de préparer tout l'avenir d'une société ?

Est-ce donc que l'art de l'Éducation est si facile qu'il n'ait pas besoin d'être enseigné ? Non.

Je l'ai dit, on n'improvise pas des professeurs, on ne trouve pas au hasard des hommes d'Éducation. L'État l'a senti, et certes, c'est averti par le sentiment d'un besoin profond, qu'il a créé pour l'enseignement secondaire des écoles normales, des écoles de professeurs et de maîtres, véritable noviciat de l'enseignement, où les jeunes gens qui veulent se destiner à ce ministère, non-seulement peuvent achever de s'instruire, mais encore doivent se former au grand art d'enseigner. Ces écoles sont pour l'Université et pour le pays une ressource considérable. — Sans doute, elles sont plus que toutes les autres à surveiller, précisément à cause de leur

importance, et seraient des fléaux, si, comme on a pu le craindre, les futurs maîtres de la jeunesse y puisaient de fausses doctrines, un mauvais esprit ; — mais en écartant cette triste supposition, ces écoles sont de nature à rendre en France au corps enseignant les plus grands services : ce sont elles qui ont fait jusqu'ici la principale force des collèges de l'État.

Je sais bien que les écoles publiques ont toujours compté, et comptent encore dans leur sein d'excellents professeurs, qui n'ont point passé par l'École normale ; je sais bien aussi que, si ceux qui en sortent, généralement en sortent instruits et sachant écrire, ce n'est pas là une preuve qu'ils en sortent capables d'enseigner et d'élever la jeunesse ; car bien différent est le talent d'un écrivain, et celui d'un homme d'Éducation, ou même simplement d'un professeur : mais il n'en est pas moins vrai que cette école, avec ses maîtres choisis parmi les plus habiles, avec ses trois années de fortes études, est une précieuse préparation au professorat, et que les jeunes gens qui ont pu y passer, en gardent toute leur vie la forte empreinte.

Je sais bien aussi que les études théologiques, que l'éducation sacerdotale surtout, sont une préparation excellente, quoique indirecte, à l'éducation proprement dite, et même à l'enseignement. Toutefois, il est une érudition classique, une science spéciale, que les professeurs ecclésiastiques apprendraient mieux et plus vite, avec le précieux secours d'une école normale, que dans les travaux solitaires les plus studieux. On a été singulièrement injuste et partial, je le recon- nais, dans la comparaison qu'on a faite, sous le rapport de la science, entre les professeurs universitaires et les professeurs ecclésiastiques ; on a beaucoup trop considéré chez les uns l'avantage de leur école normale, et beaucoup trop peu chez les autres les compensations les plus importantes. Mais il n'en reste pas moins qu'une école normale ecclésiastique,

fortement organisée, était une pensée féconde, peut-être une nécessité. Si le projet de Mgr Affre, mieux compris, mieux accueilli, avait pu être réalisé dans toute son étendue, le clergé posséderait maintenant une école qui serait d'un secours merveilleux aux Evêques pour leurs maisons d'Éducation. On peut en juger par les services rendus déjà par l'école des Carmes.

Mais mon dessein n'est pas de traiter ici à fond cette grave question d'une école normale ecclésiastique, de discuter toutes les objections, ni de dissiper toutes les craintes : je me borne à constater cette grande lacune, et à signaler hautement l'impérieuse nécessité pour le clergé, qui a conquis, après tant de glorieuses luttes, la liberté de l'enseignement, et qui a une part si grande et si légitime à prendre dans l'Éducation de la jeunesse française, de se tenir de tout point à la hauteur de cette mission, et d'ajouter à tous les avantages qu'il a déjà, celui d'une compétence incontestée, à l'endroit de la science classique, comme sous tous les autres rapports.

CHAPITRE III

Le second devoir d'un Supérieur est de former ses collaborateurs.

Avoir fait de bons choix, s'être entouré de collaborateurs capables et dévoués, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout pour un Supérieur. Il faut de plus les former. C'est là un des devoirs les plus considérables et les plus importants de sa charge.

Quels que soient le mérite et le zèle d'un jeune prêtre, il ne peut deviner tout d'abord le grand art de l'Éducation : la meilleure école normale même ne fait qu'y préparer de

loin. Non-seulement cet art admirable ne peut s'apprendre tout seul ; mais la théorie sans la pratique n'est presque rien.

Tout homme appliqué, pour la première fois, à cette œuvre si délicate et si compliquée, a besoin d'être initié.

C'est le Supérieur qui doit être l'initiateur ; c'est sous sa direction et à son école que ses jeunes collaborateurs sont placés ; c'est lui qui, pour le bien de son œuvre et pour eux-mêmes, est chargé de les former.

Un supérieur qui croirait ne se devoir qu'aux élèves de sa maison, et point aux maîtres, ne comprendrait pas même la moitié de son devoir, et négligerait la plus capitale de ses obligations.

Et je dis ceci d'un Supérieur de maison d'Éducation, comme je le dis de tous ceux qui ont autorité sur de jeunes prêtres, pour l'accomplissement d'une œuvre quelconque, comme je ne cesse de le redire en particulier d'un Curé de grande paroisse par rapport à ses vicaires.

Une des plus grandes illusions que puissent se faire, soit un Curé, soit un Supérieur de collège ou de Petit Séminaire, c'est de ne pas comprendre que leur premier devoir est de former les jeunes collaborateurs qui leur sont confiés, par cette raison très-simple que les jeunes gens ne peuvent arriver tout formés, ni se former tout seuls.

Mais former les autres, de ces jeunes gens faire des hommes, qu'on y prenne garde, c'est un grand mot et une grande chose : c'est un art difficile et bien rare. Quel qu'il soit, il est essentiel à un Supérieur de maison d'Éducation. Un homme qui n'est pas capable de former les autres, n'est pas fait pour être Supérieur. C'est ce talent qui est le signe incontestable de la vraie supériorité!

Mais qu'est-ce à dire, former les autres? — C'est leur apprendre ce qu'ils ont à faire, et comment ils le doivent faire ; c'est leur montrer quelle culture ils doivent donner à leurs facultés pour l'œuvre dont ils sont chargés ; c'est leur inspirer

l'esprit convenable pour cette œuvre, les y appliquer, les mettre en mouvement, les modérer, les contenir, puis les exciter, les entraîner enfin dans la sphère d'action commune, c'est-à-dire, diriger, gouverner par eux toute la maison. Oh ! je le dis pour l'avoir expérimenté : que cela est difficile, mais que cela est nécessaire !

Pour former ainsi de jeunes maîtres, il faut quatre choses : les bien connaître, afin de les employer convenablement ; les aimer ; les encourager ; les honorer : c'est-à-dire se dévouer à eux de toute manière.

4^o Il faut les bien connaître. « Je suis très-persuadé, dit quelque part Fénelon, que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caractères d'esprit, pour les appliquer selon leurs talents. »

Bossuet va jusqu'à dire :

« Le Supérieur, qui s'habitue à bien connaître les hommes dont il se sert, paraît en tout inspiré d'en haut, tant il donne droit au but. Cette connaissance des hommes donne à un Supérieur appliqué un discernement délicat et exquis en toutes choses. »

Nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer : tout ne convient pas à tous ; il faut savoir à quoi chacun est propre ; tel homme, qui serait grand employé à certaines choses, sera inutile et peut-être méprisable parce qu'on l'a appliqué à celles pour lesquelles il n'était pas propre.

Il y a donc avant tout pour un Supérieur une étude attentive à faire de ses collaborateurs.

Pour les choisir, il a eu déjà sur eux des renseignements positifs ; mais un Supérieur ne doit pas se contenter de cette connaissance générale et préliminaire. Il lui faut une connaissance bien plus particulière, bien plus précise des hommes qui travaillent avec lui, afin de les employer chacun et à chaque heure comme il convient.

Mais comment se connaître en hommes ?

Un point très-important ici, c'est de comprendre, que, sans trop regarder aux choses accessoires, il faut juger de chacun par ce qu'il est dans son fond : « C'est, comme dit Bossuet, « le naturel de chacun qu'il faut bien discerner ; » et il ajoute que : « les saintes Écritures nous enseignent à prendre les « hommes et à nous servir d'eux, non pas seulement par ce « qu'ils ont de bon, mais parce qu'ils ont de plus éminent. »

Que le Supérieur considère donc attentivement toutes choses ; mais surtout qu'il considère attentivement le fond et le naturel de chacun. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'extérieur fût inutile à considérer ici : Non, [remarque Bossuet avec le Sage : « L'homme se connaît à la vue ; on « remarque un homme sensé à la rencontre : l'habit, le ris, « la parole, la démarche découvrent l'homme ¹. »

Il ne faut pourtant pas en croire les premières impressions. Il y a bien des apparences trompeuses. Le plus sûr est d'observer tout, mais, comme le dit la Sagesse éternelle, de n'en croire que les œuvres. « Vous les connaîtrez par leurs fruits ², » c'est-à-dire, par leurs œuvres. Et ailleurs : « L'arbre se reconnaît par son fruit. »

Donc pour arriver à bien connaître les hommes, à les pénétrer d'une manière sûre, approfondie, il faut les éprouver, les voir souvent, converser familièrement avec eux, les interroger, les faire parler, les pratiquer, les expérimenter de toute façon.

Pour cela, un Supérieur ne doit pas craindre d'établir des rapports bienveillants et familiers avec ses jeunes collaborateurs, de les voir de près, fréquemment, et d'en être vu.

La dignité n'a pas à en souffrir, ni le respect n'en saurait être diminué : tout au contraire.

La froideur, l'indifférence, la hauteur, l'ostentation de

¹ Eccl., XIX, 26, 27.

² Matth., VII, 16.

É. III.,



l'autorité, le dédain orgueilleux des hommes, sont désastreux dans un Supérieur.

Rien d'ailleurs n'est plus contraire à l'esprit chrétien.

Un Supérieur, l'Apôtre l'a dit, n'est pas un dominateur hautain et superbe : *non dominantes*. Il n'établit pas entre lui et ceux qui lui sont subordonnés une distance incommensurable. Soyez au milieu d'eux comme l'un d'eux, dit l'écrivain sacré : *Esto in illis quasi unus ex ipsis*. Un Supérieur chrétien a toujours au cœur cette parole.

Un Supérieur dédaigneux, retiré, inaccessible, qui se tiendrait à l'écart, évitant avec soin toute intimité; qui mettrait sa dignité à fuir la lumière, à se défier de tout le monde, à s'envelopper, à se cacher dans je ne sais quelle majesté solitaire, disait Fénelon, dans une grandeur farouche et sauvage, qui traiterait de haut avec les professeurs de la maison, les tiendrait à distance, leur ferait sentir en toute occasion sa supériorité et leur dépendance, qui croirait déroger ou s'abaisser en leur parlant avec affection, en leur témoignant des égards, en se montrant facile et bon, un tel Supérieur entendrait bien mal ses devoirs, et aussi bien mal ses intérêts.

Il se pourrait d'ailleurs que ce vain prétexte de soutenir sa dignité ne fût qu'un voile pour cacher sa réelle impuissance, et pas autre chose au fond que la conscience de sa médiocrité, et la crainte de ne pouvoir autrement exercer de l'ascendant.

Il se pourrait aussi qu'il aboutît par là à toute autre chose qu'à ce qu'il pense, à toute autre chose qu'au respect; car ce vain artifice ne donne pas longtemps le change: la curiosité maligne des enfants et le regard des maîtres, ainsi provoqués, pénètrent tout, devinent tout. Rien n'est plus fâcheux que quand on peut dire d'un Supérieur: il se cache, on ne le voit jamais, il craint d'être vu.

Non, tel n'est pas un véritable Supérieur. Il n'a point de

ces préoccupations misérables ; il n'est pas en peine pour concilier ce qu'il doit à sa dignité, et ce qu'il doit à ses collaborateurs. Il sait qu'il a tout à gagner à les voir, et il les voit le plus qu'il peut. Il les étudie, il les tâte, il les sonde de toutes manières, il les fait parler, il les consulte, il les éprouve par de petits emplois, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions ; et par là il discerne ce qu'il y a en eux, ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas, si leur dévouement est réel et effectif, leur zèle constant, leur capacité égale à leur bonne volonté : il expérimente sans cesse leurs qualités et leurs défauts, le parti à tirer des uns et des autres, ce qu'il y a dans ces esprits et dans ces cœurs, les trésors renfermés peut-être dans ces diverses natures, et qu'il a mission de découvrir et d'employer pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes.

Cependant il ne faut pas qu'il se hâte de porter son jugement : il est essentiel pour un Supérieur de ne se prévenir ni pour, ni contre : toute prévention est funeste. Non, ne préjugez pas, examinez ; ne prononcez pas précipitamment, sur une première impression : donnez-vous le temps de réfléchir ; observez, éprouvez à loisir, vous prononcerez ensuite. Il serait déplorable qu'un Supérieur eût la réputation d'être ce qu'on appelle un homme à impressions, un homme à préventions.

2° Mais ce qui aidera le plus un Supérieur à connaître ses collaborateurs, c'est l'affection et la confiance qu'il aura su leur inspirer : or, pour inspirer de la confiance et de l'affection, il faut en témoigner soi-même ; c'est pourquoi un Supérieur doit aimer, avoir du cœur, et en montrer.

Oui, voulez-vous prendre sur vos jeunes collaborateurs ce nécessaire ascendant, sans lequel vous serez toujours impuissant à exercer sur eux une action sérieuse, commencez par gagner leurs cœurs, par vous en faire aimer : mais pour cela, aimez vous-même.

Les hommes sont ainsi faits : c'est au Supérieur à prévenir ; il faut qu'il donne le premier tout ce qu'il veut qu'on lui rende.

Il faut qu'un Supérieur ait pour ses collaborateurs une affection vraie, sincère, effective. N'y ont-ils pas droit ? Travailler ensemble, se dévouer à une même et sainte œuvre, n'est-ce pas un lien pour les cœurs ?

Fénelon écrivait autrefois à son neveu ces charmantes paroles que tout Supérieur lira, j'en suis sûr, avec plaisir et aussi avec profit : « Fais ton devoir parmi tes officiers
« avec exactitude, mais sans minutie, patiemment et sans
« dureté. Sois affable, obligeant, sans humeur. On déshonore
« la justice quand on n'y joint pas la douceur, les égards et
« la condescendance : c'est faire mal le bien. Je veux que tu
« te fasses aimer ; mais Dieu seul peut te rendre aimable, car
« tu ne l'es point par ton naturel raide et âpre. Il faut que la
« main de Dieu te manie pour te rendre souple et pliant ; il
« faut qu'il te rende docile, attentif à la pensée d'autrui,
« défiant de la tienne, et petit comme un enfant : tout le
« reste est sottise, enflure et vanité. »

Un vrai et bon Supérieur ne s'applique donc pas à faire sentir toujours l'autorité, la supériorité, jamais l'estime et la confiance. Il voit au contraire dans ses collaborateurs des amis et des frères que le bon Dieu lui a associés, des prêtres généreux qui sont venus consacrer à son œuvre leur talent, leur dévouement, leurs plus belles et plus fécondes années, les prémices de leur jeunesse et de leur vie sacerdotale. Il voit en eux des hommes avec qui les rapports peuvent être doux, agréables, des hommes de mérite, distingués, aimables, dont la société peut être pour lui un charme, et avec lesquels il est heureux d'avoir à vivre. Ainsi s'établissent entre le Supérieur et ses collaborateurs des rapports pleins d'aisance et de cordialité, fondés sur une estime et une affection mutuelles : et il y a de la sorte pour tous au milieu de cette vie laborieuse une vraie douceur, qui fait qu'on se plaît

dans une maison, et qui assurent au Supérieur une autorité d'autant plus grande, qu'elle est plus spontanément et plus complètement acceptée.

Le Supérieur doit aller plus loin encore, et voir dans ceux que Dieu a associés à ses travaux, plus que des collaborateurs et des amis. Il doit se considérer au milieu d'eux comme un père. Il faut qu'ils se sentent auprès de lui comme en famille : aimés, estimés, et soulagés autant que possible. Le Supérieur doit avoir pour tous des sollicitudes vraiment paternelles. Je dis pour tous, car il ne faut pas qu'il ait ses privilégiés, ses favoris : il les doit tous aimer, chacun selon son mérite et selon la justice, mais chacun cordialement; et d'après la recommandation formelle de l'Esprit-Saint, prendre un soin dévoué de tous : *Curam illorum habe*. Il s'intéressera donc à tout ce qui les intéresse, à leurs fonctions, à leurs travaux, à leurs espérances, à leur avenir : il leur fera sentir qu'il veut leur bien, pour eux-mêmes, autant que pour sa maison, qu'il tient à les voir se former, se développer, devenir un jour des hommes, des prêtres distingués.

Il fera plus encore, il ne négligera aucune occasion de les honorer.

3^e Oui, il faut que des professeurs soient honorés dans une maison ; il faut qu'on leur témoigne plus encore que de l'affection et de simples égards, qu'on leur montre une confiance sérieuse ; qu'ils le sentent et en soient touchés. Comment voulez-vous que des hommes qu'on ne compterait pour rien et qu'on tiendrait à l'écart de tout, ne sentissent pas malgré eux leur zèle s'affaiblir et leur dévouement pour la maison tomber ? Non, il doit y avoir entre le Supérieur et les maîtres une vraie réciprocité : vouloir qu'on se donne, et ne pas se donner soi-même, c'est une étrange injustice.

Jamais surtout un Supérieur n'évitera avec trop de soin ce qui peut froisser les hommes. Il y a quelquefois des cho-

ses, qui ne sont presque rien par elles-mêmes, qu'un homme sérieux compte pour peu, et au-dessus desquelles il se met sans peine, mais dont cependant il ne peut s'empêcher d'être blessé, à cause du mépris ou du peu de respect qu'elles impliquent. Telles sont certaines exclusions, certains mystères.

Que des professeurs par exemple n'apprennent que par les élèves les choses qu'ils devraient être les premiers à savoir, et que cela soit un système ou une habitude, il est impossible qu'ils n'en soient pas très-froissés. Qu'on les mette à l'écart là où ils auraient droit de paraître et d'être invités : qu'un Évêque, par exemple, vienne donner la Confirmation dans une maison, et que les professeurs ne lui soient pas même présentés, il y a là de quoi indisposer même les meilleurs et les plus humbles.

Avec les hommes les procédés ont de grandes conséquences. Autant les hommes sont sensibles aux attentions, aux égards, à la bonté, autant le sont-ils aux oublis, aux dédains, à l'indifférence.

4^e S'il faut qu'un Supérieur honore ses collaborateurs, il faut aussi qu'il les encourage.

Les fonctions de l'Éducation sont pénibles, délicates, et, dans les commencements surtout, un jeune maître a bien besoin d'être encouragé.

Il faut louer tout ce qui mérite d'être loué, tout succès, tout effort sincère ; il faut qu'un Supérieur sache donner à propos l'éloge : qu'il relève, qu'il excite, qu'il anime tous ceux qui ont du talent, du dévouement : qu'il ne manque pas de les avertir, s'ils ont besoin d'être avertis, car les avertissements instruisent, mais sans oublier qu'un avertissement, même sévère, doit toujours être accompagné d'un encouragement, et tempéré par la bonté : non, un Supérieur n'encouragera jamais trop ses collaborateurs.

Un Supérieur est tant de fois obligé de presser, d'avertir,

de reprendre ! Il ne faut pas qu'on n'entende de lui que des paroles austères : il ne doit manquer aucune occasion de dire une parole encourageante.

Il faut qu'on n'ait, en aucun cas, sujet de se croire délaissé ou méprisé.

Il ne suffit même pas de savoir que notre Supérieur nous estime comme honnête homme et bon prêtre, il faut encore espérer de le satisfaire dans la charge spéciale qu'il nous confie. Quand on a perdu cet espoir, la foi, la vertu peut faire qu'on se résigne, qu'on fasse de son mieux, mais on souffre beaucoup et on a peu d'énergie, ou du moins on n'a pas celle qu'on aurait eue avec un peu d'encouragement.

Et cependant, il y a des Supérieurs qui ne louent jamais ! Il y a de pauvres jeunes professeurs qui, dans tout le cours d'une année, avec la meilleure volonté, le plus sincère dévouement, n'ont jamais entendu de leur Supérieur une parole amie, encourageante, n'ont jamais obtenu un regard, ni une attention !

Mais ne savez-vous pas, dirais-je volontiers à un Supérieur qui traite ainsi les hommes, que ce jeune homme deviendra un homme un jour, un homme distingué, autant que vous, plus que vous peut-être, et que le peu de cas que vous faites de lui ne fait honneur ni à votre discernement ni à votre cœur ?

Il y en a qui, ne croyant pas, disent-ils, à l'humilité de la jeunesse, se gardent bien de l'exposer à l'orgueil par le moindre mot de louange. — Je sais un Supérieur qui, un jour, sous ce beau prétexte, blâma un de ses anciens élèves qui venait de conquérir, au prix du plus grand travail, son grade de licencié ès lettres, et, devant tous les professeurs d'un Petit Séminaire rassemblés, se moqua des grades littéraires.

Étrange prévention d'esprit ! Comme si on devait croire à l'humilité d'aucun âge ; et comme si le pédantisme ne pouvait pas se mêler au dédain, aussi bien qu'à l'amour de la science !

Voilà comment quelquefois on étouffe les âmes les plus courageuses, au lieu de les développer. Combien de jeunes

prêtres, de jeunes professeurs, doués d'un mérite réel, qui ne se développent pas, qui n'éclosent pas, qui ne font rien, qui languissent toute leur vie dans une triste médiocrité, parce qu'ils sont tombés dans de pareilles mains, et qui, au contraire, eussent été peut-être des hommes éminents, des ouvriers admirables, s'ils avaient rencontré un Supérieur digne de ce nom, sachant les comprendre, les encourager, les guider, et tirer du fond de leur nature les richesses que Dieu y avait renfermées !

De tels Supérieurs ne sont vraiment pas dignes d'être à la tête d'une maison. Non, la jeunesse ne mérite ni ces défiances, ni ces dédain. Elle est meilleure, et profite mieux des encouragements qui lui sont donnés : les encouragements ont un sûr écho dans les plus nobles dispositions de l'âme humaine, et éveillent, surtout dans les jeunes cœurs, les plus généreux sentiments. Il faut, quand on a l'honneur d'être à la tête d'une maison, savoir apprécier, féconder, transformer les hommes. Rien d'ailleurs ne devrait avoir plus de charmes pour un Supérieur que ce laborieux, mais fécond enfantement des âmes : œuvre de tendre et forte affection, de soins attentifs et paternels, de constance, de persévérance, mais dont les fruits payent bien la peine : c'est tout l'avenir d'un jeune homme, toute une grande vie sacerdotale qu'on peut décider ainsi.

Il n'y a pas de comparaison à établir entre une maison où les rapports entre le Supérieur et les maîtres sont ceux que je viens de dire, — rapports de cordialité, d'affection sincère, d'estime, de confiance, de dévouement, — et une maison où ces rapports n'existent pas. A la hauteur, à la froideur, à l'indifférence d'un Supérieur, les inférieurs répondent par des sentiments semblables ; il faudrait être bien vertueux pour qu'il n'en fût pas ainsi. Mais on comprend alors ce que devient toute une maison, ce que deviennent de pauvres enfants dans une telle atmosphère. Au con-

traire, on fait tout pour un Supérieur qu'on aime, tout pour la maison qu'il gouverne : en un mot, on se dévoue sans réserve pour un homme qu'on sait être entièrement dévoué.

5° J'ajouterai un détail encore, car j'écris pour être utile, et je veux dire les choses. Il faut, même sous le rapport temporel, il faut que la position des maîtres dans une maison d'Éducation soit convenable et honorée. L'homme est toujours homme, et si l'on veut que le dévouement ne se refroidisse pas, il faut, même au point de vue matériel, ne pas oublier cela. Sans doute la perfection serait pour tous de n'y pas trop regarder, et une grande vertu peut s'élever à cette hauteur; mais, en matière de gouvernement, ce serait une maxime bien fautive que de se conduire avec les hommes comme s'ils étaient parfaits. Si l'on veut avoir et retenir auprès de soi des hommes de mérite, il faut prendre tous les moyens convenables.

Je voudrais donc que la position des ecclésiastiques voués à l'enseignement fût vraiment honorable dans un diocèse; que l'Évêque les connût personnellement, cela va sans dire : je ne crois pas qu'un Évêque, qui attache aux fonctions de l'enseignement l'importance qu'elles méritent, leur fasse trop d'honneur, en s'intéressant nommément aux personnes qui s'y dévouent, et leur en donnant des preuves; je déplore-rais qu'il n'en fût pas ainsi. En un mot, il faut, si l'on veut avoir des professeurs distingués, que ce soit un honneur d'être professeur, une place réelle, une place élevée, et qu'on le sache, qu'on ait devant soi un avenir convenable, et qu'on en ait la certitude par l'expérience de ceux qui se retirent.

On avait établi à l'archevêché de Paris qu'un an, passé au Petit Séminaire, compterait comme deux passés dans le ministère; qu'après plusieurs années de professorat, on serait certain d'être placé très-honorablement : cela avait été décidé en conseil.

Il est capital qu'on ne se figure pas être dans un Petit Sémi-

naire oublié et perdu. Sans doute, encore une fois, *humanum dico* ; mais cela est nécessaire, et le Supérieur d'un Petit Séminaire doit donner tous ses soins à ce point important.

La question même du traitement, de la nourriture, du logement, est loin d'être indifférente.

Il faut que les traitements soient convenables et mettent à l'abri de toute préoccupation. — Que la nourriture soit bonne et substantielle : elle ne peut pas être de tout point la même que celle des élèves. — Que les chambres et appartements soient commodes, suffisamment grands, honnêtement meublés. En traitant les maîtres honorablement, on les élève à leurs propres yeux ; ils se plaisent chez eux, ils sont moins tentés d'aller courir par la ville ; ils deviennent plus posés et plus studieux.

Toutes ces petites choses sont de grande conséquence, et quiconque a de l'expérience et connaît les hommes, le sentira. Rien de tout cela, que nul ne s'y trompe, ne doit être négligé par un Supérieur qui comprend sa charge : et avant tout, il faut cela pour avoir action sur ses subordonnés, les former à son esprit, les façonner, les perfectionner.

CHAPITRE IV

Deux grands moyens, pour former les maîtres, sont des réglemens bien faits et des conseils suivis.

L'HOMME DE LA RÉGLE.

Aimer, estimer, encourager, honorer ses collaborateurs, c'est pour un Supérieur la condition indispensable, s'il veut acquérir sur eux l'influence qui permet de les former ; mais par quels moyens positifs et effectifs les formera-t-il ?

Il y en a deux principaux : les règlements et les conseils ; et plusieurs autres subsidiaires.

Je me propose d'entrer dans les plus minutieux détails, car il n'y a que les détails en ces matières qui soient réellement instructifs et aillent au but. Il ne s'agit point ici de faire des phrases, il s'agit d'enseigner le grand art du Supérieur, l'art de former des hommes, des hommes pratiques : je plaindrais ceux qui en tout ceci se préoccuperaient de style. J'entre dans le vif même des choses, certain d'être entendu par tous ceux qui ont mis la main à l'œuvre, et suivi par tous ceux qui voudront l'y mettre.

I

Dans une maison d'Éducation, comme dans toute société il y a une chose qui doit régner sur tout, tout gouverner, tout maîtriser, c'est la règle.

Je dis *tout maîtriser* : le maître véritable, le maître souverain et universel, ce ne sont pas les professeurs ; ce n'est pas même le Supérieur, à proprement parler : non, c'est la règle.

Le Supérieur comme les professeurs sont soumis à la règle, et ne peuvent rien que par elle. La règle est la maîtresse des maîtres eux-mêmes : elle a empire sur tous, et nul n'a empire sur elle. Le Supérieur n'est que l'homme de la règle.

Et ainsi en doit-il être : en quelque état de société que ce soit, ce n'est pas un homme, c'est la loi qui doit régner ; car un homme, c'est l'arbitraire, l'instabilité, l'égoïsme : la règle, c'est la raison, c'est l'ordre, c'est le désintéressement, la fermeté, la constance.

Dans la règle, dit Bossuet, sont recueillies les plus pures lumières de la sagesse et de la prudence.

C'est elle qui prescrit, ordonne, réglemente, fixe et maintient tout, et on n'est sûr de ce qu'on fait que quand on va selon la règle, et en toutes choses, on marche au hasard, et

on va sans savoir où, quand on marche sans règle, et qu'on n'a pas une loi pour guide.

La loi, dit l'Écriture, est lumineuse, *lucida* : le Supérieur qui la suit voit clair, et toute la maison est éclairée avec lui : ou plutôt, dit encore l'Écriture, la loi, c'est la lumière même, *lex, lux!* Par elle brillent les clartés les plus vives de la raison et de l'expérience : c'est la raison écrite des choses. Aussi elle illumine toutes choses, et quand on veut voir clair, c'est vers elle que les yeux se tournent, dit toujours l'Écriture : *illuminans oculos*.

Voilà pourquoi elle doit régner, et quand elle règne, tout va bien.

Sans doute il peut y avoir des lois, des règles imparfaites ; mais elles valent encore mieux que les caprices de l'arbitraire et les désordres de l'anarchie.

De là, dans une maison d'Éducation, la souveraine importance de ce qu'on appelle *les règlements* : les règlements, qui déterminent ce que chacun doit faire, qui fixent tous les devoirs et tous les services.

Il y en a pour les enfants, il y en a pour les maîtres, et pour chaque maître en particulier : il y en a pour tout, car tout est réglé dans une maison ; et c'est l'ensemble de tous ces règlements qui constitue ce qu'on nomme *la Règle*.

Je dis qu'il y en a : il faudrait dire plutôt qu'il doit y en avoir ; car, chose étrange et difficile à expliquer, il se trouve des maisons qui n'ont pas de règlement, ou du moins de règlement écrit : c'est très-regrettable. Dans toute maison sans doute on a bien au moins des usages, des coutumes : on a l'air d'être réglé ; mais au fond, on ne l'est point, car des traditions ne suffisent presque à rien. En fait de détails surtout, — et il ne faut jamais oublier que la grande œuvre de l'Éducation est surtout une œuvre de détails, — des traditions sont quelque chose de trop vague et de trop flottant. On peut dire en général qu'il n'y a de vraiment réglé dans une mai-

son, que ce qui est écrit, et écrit dans le dernier détail, et, je l'ajoute, avec la raison de chaque chose, donnée brièvement.

Mais pourquoi donc négligerait-on d'écrire des règlements? *Est-ce que la chose n'en vaut pas la peine? ou bien est-ce que des règlements écrits ne sont pas plus précis et plus clairs, et n'ont pas plus d'autorité que de vagues usages et d'incertaines traditions?*

Qu'est-ce qui fait l'incomparable perfection de la liturgie et des cérémonies sacrées? C'est que l'Église a tout prévu et réglé par écrit, jusqu'aux moindres détails: rien là n'est abandonné à l'arbitraire, ni au caprice de ceux qui doivent exécuter: c'est admirable à voir de près.

Si cela n'était pas, le désordre serait infaillible et déplorable: on peut dire, en un certain sens, que toute la religion tient à cela.

La théorie et l'exercice militaires sont chez les grandes nations européennes réglés dans le même détail, et, par là, arrivent à la supériorité décisive que chacun sait.

Qu'est-ce qui fait et maintient la perfection des Ordres religieux les plus célèbres? — C'est que, non-seulement les constitutions principales, mais les règlements de chaque chose, de chaque fonction, tous les coutumiers, tous les usages, sont écrits dans le plus grand détail.

La première chose que je me crus obligé de faire, quand je me trouvai Supérieur du Petit Séminaire de Paris, fut de m'enquérir des règlements existants, d'en compléter les lacunes, et de rédiger ceux qui manquaient¹.

¹ Ces règlements sont une des choses qui m'ont coûté le plus de soin. Je dois dire d'ailleurs que je ne les ai pas faits tout seul, et qu'ils sont le fruit de l'expérience commune de tous mes collaborateurs, de nos délibérations, de nos conseils, de nos observations, de notre pratique de chaque jour, de chaque instant. On m'a souvent demandé ces règlements. Tout arides qu'ils soient, je les donnerai cependant tels que je les ai rédigés alors, dans l'action même, sous l'impression vive des enfants et des maîtres: la suite de cet ouvrage les amènera naturellement, chacun à leur place.

J'ai cru alors utile d'écrire même des formules, des modèles de tout ce qu'il importait de bien dire, de bien faire, et de faire dans un même esprit : des modèles de rapports, des modèles de notes professorales pour chaque semaine, etc., etc., etc.

Mais, à tout le moins, partout est-il indispensable d'avoir des règlements écrits, tant des règlements généraux pour les exercices communs, que des règlements spéciaux pour chaque fonction.

Partout il faut un règlement pour M. le Supérieur, pour MM. les Directeurs, pour M. le Préfet des études, pour M. le Préfet de discipline, pour M. le Préfet de religion, pour M. l'Économe, pour MM. les Professeurs, pour MM. les Présidents ; il en faut même pour les plus humbles employés.

Des règlements bien faits : voilà le fondement essentiel de toute maison d'Éducation, la base de tout ; et, je le répète, il faut qu'ils soient écrits, bien écrits, imprimés même, s'il se peut, pour qu'ils soient fixes, permanents, mieux connus de tous, et qu'on les observe fidèlement.

II

Mais pour qu'on les observe, évidemment il faut qu'on les connaisse, et par conséquent qu'on les ait entre les mains : la première chose qu'un Supérieur doit faire, quand un nouveau maître entre dans sa maison, c'est donc de lui donner les règlements, et notamment ceux qui le concernent d'une manière spéciale, et lui bien dire ce qu'il aura personnellement à faire dans l'œuvre à laquelle il se dévoue.

Voilà un jeune professeur qui arrive dans une maison, qui va pour la première fois y remplir des fonctions importantes, très-déliées, très-difficiles : si vous le laissez tâtonner, marcher au hasard, tout ira mal ; mais si vous le mettez tout d'abord sur la voie, si vous l'initiez, lui expliquez ce

qu'il a à faire, lui indiquez ce que la règle demande de lui, il sera heureux, encouragé, éclairé, tout ira bien.

En aucune chose sérieuse, il ne faut laisser deviner aux gens ce qu'ils ont à faire. Il faut toujours le leur expliquer, et clairement, et précisément. Il y a partout des choses qui ont besoin d'être dites pour être sues, et par conséquent pour être faites : tel vicaire, tel professeur, n'a jamais fait ce qu'il devait, parce qu'on ne le lui a jamais dit comme il aurait fallu le lui dire : c'est ici pour un Supérieur, pour un curé, une responsabilité très-grave.

Pour moi, si l'on veut bien me permettre de citer encore ma propre expérience, quand il m'arrivait un jeune professeur, c'est par là toujours que je commençais. Mettant sous ses yeux tous nos règlements : Lisez, disais-je, méditez, tout est là : vous me ferez par écrit vos observations, vos difficultés ; nous en recauserons ensemble, et puis vous entrerez dans votre fonction.

J'ai toujours recueilli, de cette manière d'agir, les meilleurs résultats. Cela d'abord ouvrait le cœur, fixait l'attention, inspirait du respect pour la maison, pour les fonctions, pour moi-même ; du respect, et de la confiance : on aimait à se sentir dans une maison ordonnée, où le Supérieur faisait régner la règle, non l'arbitraire ; et puis, dès le premier moment, on savait, et clairement, tout ce qu'on avait à faire ; on n'était pas étranger dans la maison ; on sentait mieux qu'il était facile de bien faire ; on prenait sa place, on entrait de suite et sans peine dans le mouvement général.

Mais ce n'est pas seulement leurs règlements particuliers que les maîtres doivent connaître, c'est encore le règlement général de la maison, puisqu'ils sont chargés de le faire exécuter ; et c'est dans les conseils que le Supérieur l'interprétera à fond devant les maîtres, et surtout les en pénétrera.

Le Supérieur n'aura rien obtenu, tant qu'il n'aura pas mis au cœur des maîtres, comme une flamme, le zèle du

règlement : mais il peut tout espérer quand ces Messieurs, entrant pleinement dans la pensée du Supérieur, et dans l'esprit de leur œuvre, auront par-dessus tout à cœur l'observation de la règle, et feront leur grande affaire d'y amener toute la maison, à commencer par eux-mêmes. Et cela n'est pas très-difficile : que peuvent sérieusement objecter des professeurs à un Supérieur qui leur dit :

« Vous voyez, Messieurs, ce que je vous demande, c'est l'accomplissement du règlement : vous, comme moi, nous devons tous ici être les hommes de la règle. C'est mon premier devoir, et le vôtre ; oui, chacun de nous, Professeurs, Présidents, Préfets de religion, d'études ou de discipline, Directeurs, Supérieur, nous devons tous et avant tout nous appliquer scrupuleusement à exécuter et à faire exécuter le règlement ; tant celui qui nous concerne personnellement, que le règlement général de la maison. »

Quant aux enfants, c'est à la lecture spirituelle que le Supérieur devra leur lire le règlement général et le leur expliquer.

Cette explication du règlement est chose capitale : elle a lieu deux fois par an ; dès la rentrée, et puis au milieu de l'année, vers Pâques : et la nécessité de cette double explication se conçoit facilement.

Au commencement de l'année, l'explication du règlement en est comme la promulgation solennelle. Pendant un mois au moins qu'elle dure, elle donne au Supérieur l'occasion de saisir tout d'abord, et très-vivement, les élèves de la grande idée de la règle. Il leur en inculque avec force, et d'une manière ineffaçable, le respect, fait entrer profondément et pour toujours dans leur âme cette conviction, que la règle est chose sacrée, inviolable ; que la règle est la reine de la maison : de telle sorte que cette grande pensée du respect de la règle, de l'empire de la règle, devient dominante

et forme immédiatement l'esprit de toute la communauté.

Le Supérieur ne doit pas craindre alors d'entrer dans les moindres détails, avec un mélange de bonté et de fermeté, qui, tout en présentant aux élèves la maison sous un aspect favorable, leur fasse entendre de suite que cette maison est un lieu où l'on peut vivre très-content, très-heureux, mais à une condition, une grande, une seule, c'est qu'on observera la règle.

Si le règlement a été bien expliqué au commencement de l'année, l'impression du respect pour la règle ne s'effacera pas de l'esprit des enfants ; mais plus d'un détail du règlement pourra s'oublier, et c'est pourquoi il est nécessaire d'en faire une seconde et sommaire explication, vers la seconde moitié de l'année, pendant une quinzaine de jours, afin d'en renouveler la mémoire, et de confirmer les enfants dans leurs premières impressions.

Du reste, cette explication du règlement, pour peu qu'elle soit faite d'une manière vive et animée, intéresse extrêmement les enfants, par la raison très-simple qu'il y est toujours question d'eux et de tout ce qui les touche personnellement de plus près.

De plus, dans le courant de l'année, très-souvent, le Supérieur devra revenir sur ce point capital de la fidélité à la règle, du respect pour la règle ; et dans des allocutions préparées avec soin, ou quelquefois par de simples mots, subits, inattendus, tombant tout à coup comme l'éclair, il en rappellera, et en inculquera avec la plus grande vigueur la parfaite observation.

En un mot, un Supérieur doit se rappeler et rappeler sans cesse à tout le monde qu'il est l'homme de la loi, l'homme de la règle, chargé d'exécuter et de faire exécuter tous les règlements. Il doit comprendre cela comme le *porro unum est necessarium*. Il doit avoir cela perpétuellement à l'esprit, sur les lèvres et dans le cœur, de manière qu'on ne connaisse que cela dans la maison.

La règle, la règle toujours; LA RÈGLE POUR LES PROFESSEURS: le Supérieur doit connaître à fond tous leurs divers règlements : règlements des classes, règlements des études, etc., les lire, les rappeler sans cesse, les faire accomplir, et de façon à ne pas admettre la moindre transaction.

Et dans ces moments où il examine, seul à seul avec Dieu, dans le secret de sa conscience, comment il porte sa double charge et remplit ses nombreux devoirs, il doit méditer très-particulièrement, et noter avec soin tous les points des règlements, sur lesquels il a fléchi et laissé fléchir ses collaborateurs.

LA RÈGLE POUR LES ENFANTS : Je le répète, il faut que ce grand mot ait sur eux un empire souverain, que ce seul mot leur dise tout ;

Qu'ils soient bien convaincus qu'il faut, bon gré, mal gré, observer la règle, qu'il n'y a pas moyen de se soustraire à la règle, que la règle saura partout les poursuivre et les atteindre.

Tout Supérieur qui a la juste conscience de sa mission, de l'autorité qui est en lui, et, je l'ajoute, de sa dignité personnelle, doit clairement leur faire entendre à tous qu'ils n'ont été admis et ne demeurent dans sa maison qu'à certaines conditions, au premier rang desquelles est la règle.

Ces conditions de leur séjour dans la maison, sont connues ; c'est :

La religion,

Les mœurs,

Le travail,

Le respect des maîtres ;

Mais au-dessus de toutes, et les renfermant toutes, il faut leur en montrer une, une seule :

La règle, le respect pour la règle.

« Je n'en demande pas d'autres, » doit sans cesse répéter le Supérieur ; « je n'ai pas le droit d'en demander d'autres ; règle dit tout. »

Mais elle doit être observée.

Et en effet, le mépris de la règle d'une maison, pour quiconque habite cette maison, c'est, selon la parole de Notre-Seigneur, le renversement de cette maison même, non pas des murs qui ne sont rien, mais des âmes, des consciences, qui sont tout. *Domus supra domum cadet.*

Que le Supérieur, l'homme de la règle, fasse donc bien sentir aux enfants, et qu'il le leur répète comme un axiome, que le respect de la règle est *la condition essentielle de leur séjour dans la maison*; qu'il peut leur sacrifier son repos, son existence, mais qu'il n'a jamais le droit de leur sacrifier la règle, parce que ce serait sacrifier le devoir.

Donc, le respect de la règle ;

Et d'abord, de la règle du *travail* : — Ils ne sont entrés dans la maison que pour cela ;

Leurs parents ne les y ont placés que pour cela ;

On trahirait leurs parents et eux-mêmes, si on leur laissait violer la règle du *travail*.

Puis de la règle du *silence* : — Car il est évident qu'il n'y a ni étude, ni ordre, ni religion, ni aucun respect [possible, sans le silence.

Le silence en classe,

En étude,

Dans les dortoirs ;

Le grand silence dans les dortoirs : le violer est un cas exclusif.

Le silence aux exercices de piété,

A la chapelle,

A la salle des exercices ;

Le silence dans les passages ; partout, en un mot, où la règle le commande.

Si j'insiste autant sur le silence, c'est qu'il est la condition même du travail, c'est-à-dire, de toute l'Éducation intellectuelle et de la bonne conduite pendant dix heures par jour.

L'observation du silence répond presque de tout le reste.

Je ne regarde pas assurément comme un cas exclusif la violation du silence par légèreté; mais il faut qu'un Supérieur fasse bien comprendre aux enfants qu'à la longue, la légèreté est coupable, et que la gravité de la faute augmente avec l'âge, avec l'ancienneté dans la maison, avec la classe où l'on est, avec la mauvaise volonté qu'on y met.

Tout cela est du bon sens, et de la justice.

La violation de la règle avec mauvais esprit, avec obstination, malgré les avertissements des maîtres, malgré les notes des professeurs ;

La violation avec scandale, troublant le silence de manière à troubler toute la communauté, toute une étude, toute une classe : le règlement de toute maison dit expressément que c'est là un cas exclusif; — et le bon sens le dit avant le règlement.

Tout Supérieur, toute maison qui transige sur ce point, est un Supérieur, une maison perdue.

De même, profiter de l'absence d'un maître, d'un professeur, d'un président d'étude, pour violer à plaisir la règle; abuser indignement de la confiance, lorsqu'on est quelque part sur sa parole: ne tenir aucun compte ni de sa parole, ni de son honneur, ce serait une condition de séjour par trop dérisoire dans une maison: il faut bien faire entendre aux enfants qu'on ne peut être ni dupe, ni complice d'une telle chose.

III

Ce ferme langage doit être accompagné d'une conduite non moins ferme: ce dont le Supérieur menace, il faut que les enfants sachent bien qu'il le fera. Qu'il éloigne donc résolument de la maison tous ceux, quels qu'ils soient, qui se

feraient remarquer par la violation grave ou persistante de la règle ; surtout parmi les anciens et dans les classes élevées. Pour moi, je ne tolérais *jamais rien* en ce genre de la part des philosophes, ni des rhétoriciens. Le renvoi de la maison, ou du moins la séparation, eût été immédiate.

Quand un Supérieur reçoit, par exemple, cent enfants nouveaux, à une rentrée, comme cela m'est arrivé, il est évident que sa conscience, son honneur, tout ce qu'il a de plus délicat et de plus sacré dans l'âme, lui fait un devoir de prémunir ces enfants, et de les protéger contre tout exemple scandaleux.

Il y a certains moments dans l'année, certaines circonstances où le respect de la règle doit être plus fortement rappelé soit à la communauté tout entière, soit à un certain nombre d'enfants : c'est quand il se produit dans la maison quelque désordre grave, quelque violation éclatante du règlement. Il ne faut point passer là-dessus, ni dissimuler le scandale : au contraire, il faut en prendre occasion de venger solennellement la règle outragée, et de la relever immédiatement et avec éclat dans le respect qui lui est dû. Que le Supérieur alors tonne, terrifie : qu'on sente que les blessures de la règle sont les siennes, et qu'il saura y porter remède ; que les portes de la maison sont ouvertes, et que les contempteurs de la règle doivent trembler. Qu'on voie le juge, sévère, inflexible, prêt à frapper : qu'on sente cependant le père, qui ne frappe qu'à regret, et ceux-là seulement qui s'obstinent dans leur mauvaise volonté.

Qu'on me permette de placer ici un fragment d'allocation prononcée par un Supérieur dans une de ces circonstances, et qui peut donner quelque idée du ton avec lequel on doit alors parler :

« Je m'étais un moment flatté, mes enfants, de ne pas en renvoyer un seul cette année ;

« Je veux l'espérer encore.



« Mais, s'il le faut, je saurai remplir mon devoir.

« Entendez-le bien tous : Je renverrai, sans pitié, quiconque ne veut pas ici respecter la règle.

« Nul contempteur de la règle ne peut rester ici. Nous n'en avons nul besoin ; nous n'en voulons pas : qu'ils s'en aillent ! Cette maison n'est pas faite pour eux.

« J'ai renvoyé, vous le savez, plusieurs enfants l'année dernière ; si j'en avais renvoyé quelques-uns de plus, nous n'aurions pas eû les peines et les scandales que nous avons eus.

« Depuis que la charge de cette maison pèse sur moi, sans doute j'ai été, j'ai dû être sévère pour les renvois : je le serai, je dois l'être encore plus.

« Sachez-le bien, non-seulement ma conscience, mais la prospérité de la maison me font un devoir d'être sévère : je l'ai été, je le serai.

« C'est depuis que j'ai pris le parti, après avoir épuisé tous les moyens du zèle, de l'affection, du dévouement, le parti de renvoyer sans pitié de la maison ceux qui n'en sont pas dignes, que la maison, grâce à Dieu, marche bien.

« S'il en était autrement, si la règle ici ne régnait pas en souveraine, si la maison ne marchait pas dans la règle, il vaudrait mille fois mieux fermer la porte.

« Il n'importe pas, sachez-le bien, que vous soyez nombreux ou non ; mais il importe que la règle soit observée, et que vous soyez réguliers, sincères, obéissants.

« J'aime mieux cent élèves qui soient bons, reconnaissants, respectueux, que nous puissions former comme nous l'entendons, pour la société, pour l'Église et pour Dieu, que deux cents mauvais ou trois cents médiocres, dont nous ne pourrions rien faire.

« Par la grâce de Dieu, nous n'en sommes pas là.

« Et il ne dépendra pas de quelques enfants sans raison, et peut-être sans cœur, de nous y réduire. »

· Ce ferme langage, appuyé au besoin par quelques actes

éclatants de sévérité, manque rarement de produire un grand effet, et de relever vigoureusement l'empire de la règle.

Il y a des Supérieurs qui ne renvoient que pour des fautes de mœurs. Une maison où l'on ne renvoie que pour des fautes de mœurs est une maison qui ne tiendra pas : les mœurs elles-mêmes y périront : car ce qui soutient les mœurs, c'est la règle.

En fait de règle, d'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, c'est tout ou rien. Les demi-exigences, les demi-sévérités obtiennent peu, et irritent beaucoup. Mais la sévérité sage et ferme obtient d'autant plus qu'elle exige plus, parce qu'elle n'exige que dans la sagesse et la justice.

Non-seulement c'est par là qu'une maison marche, avec une discipline parfaite et une régularité admirable ; mais c'est ce qui rend chacun content, ce qui donne à chacun sécurité et confiance. Au fond, nul n'est heureux que dans l'ordre. Et c'est d'ailleurs quand tout est dans l'ordre, qu'on peut faire sentir aux enfants une bonté et une affection qui les charment. Alors tout se fait comme tout doit se faire, et avec joie : à l'instant, à la minute, au signal, au coup de cloche, tout obéit, tout se range, tout se meut : ces deux cents, ces trois cents enfants marchent comme un seul homme ; *Tanquam vir unus*, dit l'Écriture. Telle est la beauté de l'ordre, et la puissance de la règle.

IV

J'ai nommé tout à l'heure la cloche : c'est une grande puissance dans une maison d'Éducation. C'est la puissance de la règle même : c'est la voix même du grand roi, du maître souverain : *Vox magni regis*. Les enfants doivent avoir de la cloche, comme de la règle, une grande idée, un grand respect, le respect religieux de la cloche, comme le respect religieux de la règle.

Il y a des maisons où la cloche est au petit service de chacun, et il en résulte des confusions étranges. Non, la cloche n'appartient à aucun particulier, quel qu'il soit. La cloche, et il faut que cela demeure bien entendu, n'est ni à Mgr l'Évêque, ni au Supérieur, ni à ces Messieurs : elle n'est au service que de Dieu et de la communauté.

Aussi, quand elle se fait entendre, quand elle ordonne, il faut que tout se taise et obéisse à cette *voix*. Un silence absolu doit s'établir à l'instant même ; les jeux finissent ; les rangs se forment, les bras se croisent. — Une parole commencée, on ne la finit pas : on s'arrête, à l'instant. — A l'étude, une lettre à demi formée, on ne l'achève pas ;

La classe, l'étude, la récréation, tout doit cesser à l'instant même ; non pas à la *minute*, mais à la *seconde* ; et quiconque voit ce spectacle de régularité, en est charmé.

Rien ne fait plus plaisir à voir, rien ne donne plus l'idée de la beauté de l'ordre, de la puissance de la règle, de la dignité de l'obéissance, qu'une communauté tout entière de deux cents, trois cents enfants, ainsi assouplis et dociles ; s'arrêtant, à l'instant même, au milieu de la plus grande effervescence de leurs jeux ; prenant de suite, avec ordre et promptitude, leurs rangs ; s'avançant, les bras croisés, en silence, vers l'étude. Un étranger qui passe et qui voit cela, n'a pas besoin d'en voir davantage, pour être sûr que, dans une maison ainsi façonnée au respect de la règle, il y a le respect de toutes choses, et que l'Éducation fait là son œuvre.

Et qu'on l'entende bien : ce n'est pas là l'obéissance en quelque sorte automatique et machinale d'êtres inintelligents ou légers, qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils font : non, l'obéissance qu'on obtient ainsi des enfants est une obéissance éclairée, spontanée, généreuse, qui comprend le but, qui le veut, qui a conscience des nobles et grands motifs dont elle s'inspire. La raison, la foi, l'honneur, le devoir, voilà ce qui, aux yeux d'un enfant vérita-

blement obéissant, consacre l'obéissance. Il sait que la règle, c'est le devoir. La voix de la cloche, il sait que c'est la voix de Dieu. *Vox Dei*.

V

Voilà l'esprit qu'il faut mettre dans une maison par l'influence de la religion et de la foi, mais aussi par une fermeté de gouvernement sage et constante. Et cette fermeté est bien nécessaire ; car la règle s'impose à tout et à tous ; et c'est pourquoi, je l'ai déjà dit, de tous côtés, de façon ou d'autre, volontairement ou involontairement, tous conspirent contre la règle, et il surgit sans cesse, pour peu qu'on s'y prête, mille raisons d'échapper à la règle, mille motifs d'exception. Mais la règle, l'obéissance est ruinée, si le Supérieur, si l'homme de la règle, entre dans la voie des exceptions. Pas d'exceptions, si ce n'est celles prévues par la règle, ou exigées par une impérieuse et évidente nécessité. Une exception est une porte ouverte ; tout le monde y passera. On peut quelquefois ne pas apercevoir les conséquences, mais toujours il y en a ; et un Supérieur expérimenté ne l'ignore pas. Malgré tous les prétextes plus ou moins plausibles allégués en faveur de l'exception sollicitée, il faut maintenir la règle, sous peine de poser un précédent qui aura, quelque insignifiant qu'il paraisse, des suites funestes, parce qu'il fait brèche à la loi.

« Le Supérieur prévoyant, dit Bossuet, prend garde aux « petites choses, parce qu'il voit que de celles-là dépendent « les grandes, » ou plutôt, en cette matière, il n'y a pas de petites choses, de minuties, comme disent quelquefois avec légèreté ceux qui n'ont jamais compris ce que c'est qu'un homme de règle et une maison réglée : c'est de ces minuties-là, qu'on le sache bien, qu'il est dit, dans l'Écriture :

« Qui méprise les petites choses, tombera peu à peu. » (Ecli. XIX, 4.)

« Que les particuliers, dit encore Bossuet, aient des vues courtes, cela peut être supportable. Le Supérieur doit tous les jours regarder au loin. »

Les maîtres eux-mêmes quelquefois, les parents presque toujours, ne comprennent pas bien ces choses, et avec ces derniers, le Supérieur doit avoir souvent de grandes luttes à soutenir, à certaines époques de l'année en particulier, par exemple au premier de l'an. Dans ces cas, il doit se retrancher inflexiblement dans la règle, et ne pas sortir de là. Les parents souvent sont aveugles : il faut être sages pour eux. Une seule condescendance contre la règle, une seule sortie par exemple gâte quelquefois pour plusieurs mois l'ouvrage de l'Éducation tout entière ; il faut souvent plusieurs jours à ces pauvres enfants, et quelquefois même plusieurs semaines, pour se remettre de la dissipation d'un seul jour.

Je ne saurais plaindre assez, dirai-je assez blâmer, les chefs de maisons d'Éducation qui ne savent pas résister fortement à ces tristes entraînements de la faiblesse paternelle et maternelle. Heureux les instituteurs, que la faiblesse des parents ne condamne pas ici à des condescendances funestes aux enfants !

Pas n'est besoin du reste pour cette résistance de beaucoup de paroles et de bavardage, si on me permet le mot : il faut avoir sur tout cela un langage si net et si court, que l'idée de discuter et épiloguer avec vous ne vienne à personne : tel doit être l'homme de la règle. A toutes les demandes qui vous sont faites répondez donc par *trois lignes stéréotypées* ; et *trois mots* vaudront *mieux* encore que *trois lignes* : *la règle le défend : c'est contre la règle*. Toutes les hésitations en choses semblables sont déplorables ; et puis on répondrait à toutes vos raisons : à celle-là il n'y a rien à répondre, et vous coupez court d'un seul mot à tous les discours.

S'il y a, ce qui est extrêmement rare, un motif sérieux d'exception, consultez au besoin vos collaborateurs : la *dispense ainsi donnée, après votre conseil entendu, écarte tout soupçon d'arbitraire, et sauve le principe de la souveraineté du règlement.*

Que si, ce qui à la rigueur est possible encore, c'est la règle même, un point de la règle, qu'il soit nécessaire de modifier, ici abstenez-vous d'agir par vous-même, et placez sous le couvert de l'autorité supérieure, sous la responsabilité même de l'Évêque, un acte de telle conséquence.

Il faut bien réfléchir avant de porter la main sur un point quelconque d'une règle. Ordinairement, ce qui a été fait à l'origine est bien fait. Et on court risque d'ébranler la règle tout entière, quand on y touche par quelque endroit.

En général, dit Bossuet, les lois ne sont pas lois, si elles n'ont quelque chose d'inviolable : de là vient ce sage attachement des bonnes maisons à leurs règles, qui sont leurs lois.

N'oubliez jamais que vous êtes le gardien de la loi, l'homme de la règle, et que vous ne devez jamais permettre qu'on y porte atteinte, et qu'elle soit déchirée entre vos mains.

Sachez-le bien aussi, quand la règle est violée dans une maison, quand on peut s'y mettre au-dessus d'elle, quand on y fait brèche par quelque endroit, tout le monde souffre et tout le monde est mécontent.

Voilà l'erreur des gens faibles : ils croient faire plaisir en fléchissant sur la règle, et bientôt ils s'aperçoivent qu'ils n'ont produit que le malaise et le mécontentement.

Les enfants eux-mêmes, je l'ai dit, je le répète, ne se plaisent dans une maison que quand tout y demeure dans l'ordre, et qu'ils y demeurent eux-mêmes : il n'y a ni pour eux, ni pour d'autres, de contentement, d'aise, de paix, de bon esprit, comme il n'y a d'ordre, que par la règle.

Ce peuple, dit l'Écriture, n'est pas un peuple, parce qu'il a changé et violé ses lois : *non est gens, quia mutavit jus*. De même une maison où ne règne pas la règle, n'est bientôt plus une maison, mais une ruine.

Rien n'y est à sa place, tout s'en va, tout tombe, tout périt : il n'y reste pas pierre sur pierre, et pourquoi ? Parce que la règle a été violée, déchirée : *lacerata est lex*.

C'est assez, je dois conclure : il faut dans une maison une règle respectée, obéie, inviolable.

L'homme spécialement chargé de la défendre, de la garder, d'en maintenir sur tous l'empire, l'homme qui doit être par excellence l'homme de la règle, c'est le Supérieur.

CHAPITRE V

Des Conseils et de leur nécessité.

L'HOMME DES CONSEILS.

Mais la loi, ni des règlements, si parfaits qu'ils soient, ne suffisent point : ce qu'il faut, c'est qu'ils soient exécutés. Or, pour les exécuter, avant tout il faut les bien comprendre, en bien saisir le sens, l'esprit, la portée, les applications. Il faut donc que la loi et les règlements soient interprétés. Mais quel en est l'interprète autorisé ? C'est le Supérieur. Et par quels moyens pourra-t-il donner cette interprétation des règlements, et en pénétrer profondément tous les maîtres ? Par le moyen des conférences et des conseils.

Or, pour atteindre toute l'action et la vie d'un maître dans une maison d'Éducation, les conseils comme les règlements

se rapportent nécessairement à cinq choses : à la discipline, à la piété, à l'enseignement, aux soins de l'Éducation physique, et enfin à la vie personnelle, religieuse et littéraire, des maîtres ; c'est pourquoi il est indispensable que dans une maison d'Éducation, un Supérieur institue des *conférences spirituelles* et des *conférences littéraires*, dans l'intérêt spécial des maîtres ; et surtout tienne des *conseils*, de grandes *conférences administratives*, où se traite de tout ce qui intéresse les enfants.

Ces conseils sont, dans la grande question qui nous occupe, un point capital : J'en traiterai donc ici à fond : on ne saurait trop insister sur une matière de cette importance.

Je vais exposer d'abord les graves raisons qui démontrent la nécessité absolue des conseils : je dirai ensuite quelles sortes de conseils se doivent tenir dans une maison d'Éducation ; et enfin quel en doit être l'ordre, l'objet et la fréquence.

I

1^o Et d'abord, en général, les conseils sont nécessaires là où l'on veut gouverner avec sagesse.

Nul homme ne peut se fier à ses seules lumières ; car nul homme ne peut tout savoir, ni tout voir.

Aussi, rien n'est plus souvent répété ni plus fortement inculqué par l'Esprit de Dieu, que la nécessité pour tout homme sensé, et spécialement pour tout Supérieur, de prendre conseil.

C'est ici surtout que les paroles des saintes Écritures doivent être méditées par un Supérieur sage et humble :

Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non poenitebis. (Prov., xxxij, 24.)

« Mon fils, ne faites rien sans prendre conseil, et, de la sorte, « après l'action, vous n'aurez pas lieu de vous repentir. »

Ante omnia opera, verbum verax præcedat te, et ante omnem actum, consilium stabile. (Prov., XXXVI, 17.)

« Qu'avant toute entreprise, une parole vraie vous précède; « et avant toute action, un conseil solide. »

Le fou qui se confie dans sa folie, et le présomptueux qui ne trouve bon que ce qu'il pense, est défini par ces paroles du sage :

Via stulti recta in oculis ejus : qui autem sapiens est audit consilia. (Prov., XII, 45.)

« La voie de l'insensé paraît droite à ses yeux; il croit tous jours avoir raison; mais le sage écoute les conseils. »

« Le fou n'écoute pas les discours prudents; il faut lui « parler selon sa pensée. »

Non recipit stultus verba prudentiæ. (Prov., XVIII, 2.)

« Ne soyez point sage en vous-même. »

Ne sis sapiens apud te metipsum. (Prov., III, 7.)

Ne croyez pas que vos yeux vous suffisent pour tout voir.

Qui agunt omnia cum consilio, reguntur sapientia. (Prov., XIII, 10.)

« Ceux qui font tout avec conseil, sont guidés par la sagesse. »

Les saintes Écritures nous révèlent encore quelle force les bons conseils donnent à un gouvernement.

Dissipantur cogitationes, ubi non est consilium : ubi vero sunt plures consilarii, confirmantur. (Prov., XV, 22.)

« Les pensées sont dissipées, là où n'est pas le conseil; « elles sont affermiées, là où sont plusieurs conseillers. »

Ubi non est gubernator, populus corruet : salus autem ubi multa consilia. (Prov., XI, 14.)

« Là où n'est pas un homme qui gouverne, le peuple périra; « mais le salut est là où sont beaucoup de conseils. »

Cogitationes consiliis roborantur. (Prov., XX, 18.)

« Les pensées puisent leur force dans les conseils. »

Je le dirai donc volontiers avec l'Esprit-Saint, à un Supérieur qui comprend tout à la fois sa faiblesse et ses devoirs :

Cor boni consilii statue tecum : non est enim tibi aliud pluris illo.

« Établissez près de vous un homme de bon conseil : rien « pour vous ne sera plus précieux. »

Anima viri sensati enuntiat aliquando vera, quam septem circumspectores sedentes in excelso ad speculandum.

« L'âme d'un homme sensé énonce quelquefois plus de vérité, que sept sentinelles qui se tiennent sur les hauteurs « pour regarder au loin. »

Et in his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. (Prov., xxxvi, 18, 19, 20.)

« Et dans tout cela, priez le Très-Haut pour qu'il guide vos « pas dans la vérité. »

2° Indépendamment de cette raison générale, les conseils sont nécessaires dans une maison d'Éducation pour plusieurs raisons spéciales d'un très-grand poids.

Et d'abord, à cause de la nature même de l'œuvre qui s'y fait. Dans une grande maison d'Éducation, les détails de toute sorte sont innombrables, presque toujours très-déli-cats, et de grave conséquence : ce sont toujours, qu'on veuille bien le remarquer, des détails *personnels*, intéressant la personne des enfants ou des maîtres; les détails *matériels* même, qui sont si nombreux, intéressent toujours les personnes, et le plus souvent au plus haut degré, et de la façon la plus vive.

Jamais donc un Supérieur, jamais des maîtres ne s'éclaireront trop les uns les autres, ne connaîtront trop de choses dans l'intérêt des enfants qu'ils gouvernent, et de l'œuvre qu'ils font : rien ici ne peut être indifférent.

L'ignorance, la méprise, la négligence, n'est permise nulle part dans une maison d'Éducation.

Et voilà pourquoi un Supérieur doit penser à tout ;

Oui : le grand mérite d'un Supérieur, son mérite nécessaire, c'est simplement de penser à tout.

Tout ce à quoi il ne pense pas, souffre nécessairement. C'est une sollicitude perpétuelle, universelle, accablante. Il faut penser à tout, et comme je l'ai dit ailleurs, à tout, depuis le cordon de la chaussure d'un enfant, jusqu'à son âme, jusqu'à sa vocation et son salut éternel.

Mais certes on comprend aussi qu'une telle sollicitude, un tel gouvernement ne puisse se passer de lumières et de conseils.

Sans aucun doute, le Supérieur qui a la responsabilité à l'autorité, et c'est lui qui doit décider ; mais s'il décide sans lumière, il décidera mal : et il décidera sans lumière, s'il décide sans conseil.

Quand un Supérieur peut se rendre, et avec vérité, le témoignage qu'il a tout fait pour s'éclairer, qu'il a consulté tous ceux qui pouvaient lui apporter une lumière, qu'il a recueilli toutes les idées justes, qu'il a par devers lui toute l'expérience des hommes qui l'entourent : après qu'il a ainsi regardé tous les côtés d'une question, et fortifié son esprit par celui de tous, il peut décider : ses réflexions alors ne se perdent pas dans le vide, ne s'égarent pas hors de la chose même, et sa décision est d'autant plus sûre qu'elle est sérieusement mûrie et vraiment éclairée : il n'est plus flottant, incertain ; il est ferme, et au besoin immuable.

3^o Les conseils sont nécessaires dans une maison d'Éducation pour un autre motif très-grave encore :

Là où l'on demande un grand dévoûment à une action commune, il faut que l'entente, la bonne intelligence, soit commune aussi ; que tous ceux qui se dévoûent aient la consolation de bien savoir à quoi ils se dévoûent, comment et

pourquoi. S'ils n'ont pas le droit rigoureux d'être consultés, ils y trouvent au moins un sensible encouragement : ils sentent par là que leur dévouement est véritablement estimé ; ils voient qu'on tient quelque compte de leurs pensées, de leurs observations, de leurs expériences, de leurs avertissements.

Avec combien plus de zèle se dévoueront-ils à l'action commune, quand ils auront ainsi contribué à la décider, à l'éclairer, à la régler !

Quel intérêt veut-on que des hommes mettent à une œuvre de zèle et d'intelligence où ils ne feraient qu'exécuter machinalement des ordres, sans avoir reçu dans un conseil commun, pour l'accomplissement de l'œuvre, un témoignage d'estime et de confiance, et les lumières mêmes dont ils ont besoin ?

Le gouvernement militaire connaît lui-même la nécessité des conseils.

Toutefois, il y a une chose qu'il ne faut pas oublier de dire ici : Il est évident que chaque membre du conseil doit bien comprendre qu'il n'est là qu'un simple conseiller, et non le maître de la décision : chacun conseille, et le Supérieur, qui a la responsabilité, décide.

Tout Supérieur qui redoute le conseil, et craint d'y laisser défaillir son autorité, est trop faible d'esprit ou de caractère : s'il ne se fortifie pas, il faut qu'il quitte l'œuvre, ou elle souffrira jusqu'à périr peut-être.

Si c'est par leur faute que les conseillers sont redoutables, au lieu d'être secourables, ce sont eux qu'il faut changer.

4° Une autre raison très-forte, qui démontre la nécessité des conseils réguliers dans une maison d'Éducation, est celle-ci :

Toute communauté doit avoir un ESPRIT, un caractère, une direction propre. Cet ESPRIT, ce caractère distinctif, cette di-

rection peut varier sans doute, selon les temps, les lieux, les personnes, et toutefois être bon, malgré ses variétés, et produire des résultats équivalents.

La raison en est que les méthodes d'instruction, d'Éducation même, ne sont pas toujours absolues, mais très-souvent relatives. Il peut donc, il doit y avoir des moyens, des systèmes divers, soit d'enseignement, soit de discipline, soit d'émulation, etc.

Mais dans la même maison, il est manifeste qu'il ne doit y avoir qu'un esprit, qu'une direction : cette unité est la condition essentielle du bien à y faire. Cette unité de direction, ce caractère distinctif est imprimé par le fondateur de l'établissement, et maintenu par le Supérieur.

Lorsqu'un Petit Séminaire, ou une maison d'Éducation chrétienne, est entièrement sous la direction d'une congrégation religieuse, l'unité s'y conserve plus facilement d'elle-même. Mais là où les maîtres arrivent de divers côtés, et viennent se dévouer à l'œuvre, sans avoir un même esprit, le plus souvent n'en ayant aucun bien marqué, ou chacun ayant le sien, selon son éducation, et la trempe de son caractère ou de son intelligence ; il peut se rencontrer dans cette diversité de graves inconvénients : chaque nouveau personnage, appelé à l'œuvre, aura sa manière de voir et d'agir, de comprendre et de conduire les élèves. Ce qui serait bon ailleurs pourrait être ici une divergence très-fâcheuse, devenir un vrai désordre, et tout déconcerter.

Il importe donc que tout nouveau maître, en entrant, apprenne bien tout d'abord quel est l'ESPRIT de la maison, et qu'il y accommode ses pensées, son langage, ses procédés. Tous l'apprendront sans doute, cet esprit, par l'étude des règlements, mais cela se fera bien plus sûrement encore par l'interprétation des règlements dans les CONSEILS que le Supérieur préside, et par les explications que la pratique de chaque jour y rend constamment nécessaires.

C'est là, en effet, que le Supérieur révèle chaque jour ses vues, ses plans, ses observations de tout genre, sur tout et sur tous : c'est là aussi que les plus anciens font connaître les résultats de leur expérience ; là que toutes les idées particulières s'éclairent les unes les autres, et se fondent en un ESPRIT commun et unique ; là enfin que tous reprennent courage, lumière, décision, résolution pratique.

J'ai toujours vu nos Messieurs sortir de nos conseils, au Petit Séminaire de Paris, fortifiés, éclairés, animés de toute manière : mais pour cela, il faut que les conseils soient bien faits, tenus régulièrement, et assez fréquents.

II

Pour une autre raison encore les conseils sont nécessaires ; à savoir, pour faire connaître à chacun ses qualités et ses défauts.

La sagesse antique avait exprimé une grande sentence par ces simples paroles : *Connais-toi toi-même.*

Rien n'est plus important, mais rien n'est plus rare.

Le plus souvent, ce que nous connaissons le moins, c'est nous-mêmes : des gens, d'ailleurs très-perspicaces, sont souvent sur eux-mêmes d'un étrange aveuglement. La vérité est que les autres en savent ordinairement sur nous beaucoup plus que nous ; ou, du moins, nous ignorons sur nous bien des choses qui n'échappent point aux autres.

Le plus grand service qu'on puisse rendre à quelqu'un, comme aussi la plus grande marque d'estime qu'on puisse lui donner, c'est de l'avertir, de l'éclairer sur lui-même : pour un Supérieur, c'est là un devoir impérieux, que le bien de sa maison lui prescrit non moins que la charité. Mais, par une corrélation nécessaire, à ce devoir d'avertir, pour un Supérieur, correspond dans l'inférieur le devoir d'être docile. C'est la marque d'un bien médiocre esprit de

ne pouvoir supporter l'avertissement, même le reproche : un bon esprit est heureux et reconnaissant d'être repris. *Beatus vir qui suffert increpationes*, dit l'Écriture.

Comment ne pas sentir qu'on doit se laisser instruire sur tout ce que l'on ignore, mais surtout sur ses défauts, et, je dois l'ajouter, aussi sur ses qualités ?

Car, qu'on veuille bien le remarquer, je ne parle pas seulement des défauts, je parle aussi des qualités.

Nous ignorons quelquefois nos vraies qualités, nos qualités solides, celles qui font notre réelle valeur, et par lesquelles nous pouvons le bien. Il importe beaucoup que nous soyons avertis sur ces qualités, non certes pour une vaine satisfaction d'amour-propre, mais pour un salutaire encouragement ; afin que nous les prenions par le côté sérieux, que nous nous appliquions à les cultiver, à les développer heureusement.

Tout homme ne peut pas toute chose, il y a longtemps qu'on l'a dit : *Non omnia possumus omnes* ; mais tout homme peut quelque chose : le grand point est de faire ce qu'on peut, d'employer ce que l'on a, de ne point perdre son temps et sa peine à ce pour quoi on n'est point fait, d'appliquer toutes ses forces aux choses dont on est vraiment capable. C'est quelquefois transformer un homme que de le révéler lui-même à lui-même, de lui montrer les facultés qui sommeillent en lui, et qu'il n'exerce pas, parce qu'il les ignore ; tandis qu'informé, il les mettra en œuvre avec succès, et les élèvera peut-être à toute leur puissance. Voilà ce qu'un Supérieur doit aux hommes qui travaillent avec lui : et nul ne peut calculer les effets qu'aura quelquefois sur tout l'avenir d'un jeune professeur, d'un jeune prêtre, un avertissement de cette nature.

On a grand besoin aussi d'être averti sur ses défauts, pour les combattre et les corriger.

Le pauvre amour-propre humain est particulièrement in-

généieux à se faire illusion sur ce point ; et on s'abuse quelquefois de telle sorte, que souvent on est le seul à ne pas voir en soi des défauts qui frappent cependant tous les yeux.

Or, dans l'œuvre de l'Éducation, rien n'est plus redoutable que les défauts des hommes chargés de cette œuvre.

Il suffit quelquefois dans un homme d'un seul défaut de caractère, d'un seul travers d'esprit, pour rendre inutiles les plus grands talents.

Les maîtres doivent être bien convaincus d'ailleurs que les défauts qui leur échappent à eux-mêmes n'échappent pas longtemps à leurs élèves, et que les enfants sont sur ce point d'une perspicacité étonnante. Fénelon l'a dit avec raison : « D'ordinaire, ceux qui gouvernent les enfants ne leur par-
« donnent rien et se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite
« dans les enfants un esprit de critique et de malignité ;
« de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la
« personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cher-
« chent qu'à la mépriser. »

Ce que vous avez donc de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connaîtra bientôt, et de vous en faire avertir.

Mais il y a des défauts sur lesquels on ne veut rien entendre : tels sont les défauts d'esprit. On est intraitable sur ces défauts-là, plus que sur ceux du caractère. Par exemple, on supportera de s'entendre dire qu'on est dur, violent, pas très-sensible. Mais si le jugement est attaqué, si l'on dit qu'il est faible et borné, que l'esprit est étroit, la conception lente, le raisonnement faux, on s'irrite. C'est pourquoi on ne trouve jamais personne qui vous dise sur ce point la moindre vérité.

Le confesseur n'en parle pas : ce ne sont pas des péchés. Les amis n'osent point : c'est trop délicat.

Et ainsi, on va, traînant avec soi des défauts qu'on ignore, et qui n'en sont par là que plus funestes.

Car se bien connaître, se bien juger sur ces points délicats, c'est précisément ce qui décidera de tout dans l'œuvre de l'Éducation dont on est chargé.

Il en est de même dans les affaires, dans la vie, en toutes choses.

Voici par exemple un homme, ayant moins d'intelligence et de jugement que de caractère et de volonté ; positif dans la détermination, mais à faux, et cependant présomptueux. En voici un autre, au contraire, ayant le sens spéculatif juste, et le sens pratique faux, entendant très-bien les principes, médiocrement les affaires. A l'un je dirai : ne décidez pas, écoutez ; à l'autre : ne gouvernez pas, n'exécutez pas ; écrivez, faites un livre.

Je n'hésite pas à dire que c'est pour tout qu'un jeune maître a besoin d'être conseillé et averti, et d'aller le premier au-devant de l'avertissement et du conseil : pour lui-même et pour les autres ; pour ses élèves, ses pénitents, son enseignement, sa prédication.

▲ Parmi les choses qui m'étonnent et m'attristent en ce monde, rien ne m'étonne et ne m'attriste plus que la présomption qui ne demande jamais conseil, qui ne croit même pas avoir besoin de consulter, surtout dans l'œuvre de l'Éducation et du gouvernement des âmes.

Mais nulle âme, nul enfant ne se ressemble ; nul ne peut être pris absolument comme un autre. Il y a telles natures qui exigent des délicatesses toutes spéciales, tels caractères qu'il faut ménager, tels autres qu'il faut dompter de vive force : ce sont des nuances qu'on ne méconnaît pas impunément en Éducation, et qu'on n'observe jamais, si l'on ne connaît pas à fond les enfants.

Un seul enfant que l'on confesse est un monde de passions et de difficultés : qu'est-ce donc que trente ou quarante ? Et vous croiriez n'avoir aucun besoin de renseignements sur la nature de ces enfants ! Et vous penseriez que vos confrères

qui les voient autre part ou plus que vous, ne peuvent vous apporter aucune lumière ! Ce n'est pas tant d'ailleurs pour les cas de conscience des enfants qu'il est nécessaire de consulter, mais bien pour leurs caractères et la manière de les traiter, de les atteindre, de les changer.

Et les classes, et l'enseignement, combien de fautes on y peut commettre ! combien de devoirs on y doit remplir, et que de manières de s'y tromper, de bien ou mal faire ! par conséquent quel besoin de consulter, d'être conseillé !

Une rhétorique, une seconde ne se gouvernent pas comme une sixième ou une septième : on ne traite pas de jeunes esprits pleins d'ardeur comme de tout petits enfants ; une classe de grammaire ne se professe pas comme une classe d'humanités.

Que de clarté, de simplicité, de précision, de répétitions, de patience ne faut-il pas avec de tout jeunes élèves dans les classes élémentaires ! C'est à ne le pas soupçonner, si on n'en a fait l'expérience. Que d'aliments à donner à l'activité, à l'ardeur des jeunes gens dans les classes de littérature ! Des hommes tels que Bossuet et Fénelon y auraient trouvé la juste et convenable application de leur esprit : et vous vous croiriez tellement maîtres en ces matières, que vous ne demanderiez aucun conseil, et n'accepteriez aucun avertissement !

Enfin, pour vos prédications, pour vos catéchismes, vous avez encore le plus grand besoin de consulter, d'être averti. Avant, après, sur le fond, sur le style, sur le débit, vous avez besoin d'observations et de conseils. Ne vous fiez sur rien à vous-même : en toute chose, recourez à vos amis, si vous en avez d'assez dévoués et d'assez sincères pour oser vous dire la vérité.

Eh bien ! c'est au Supérieur surtout à savoir dire la vérité, et c'est dans les conseils qu'il la dira le plus utilement.

Les conseils bien tenus sont une admirable école, où les professeurs apprendront sur eux-mêmes une foule de choses importantes, essentielles, qu'ils ne peuvent apprendre que là.

Car il est question de tout dans ces conseils : discipline, enseignement, prédication, piété, travail, bonne tenue, études, récréations, promenades et sorties ; en un mot, tout ce qui concerne les élèves et les maîtres est matière du conseil : tout y est examiné et pris en quelque sorte sur le fait.

Rien à la longue n'apporte plus de révélations sur les défauts et les qualités de chaque professeur, sur ses ressources comme sur ses faiblesses, sur son inexpérience comme sur ses lumières, sur sa mollesse ou sur sa fermeté, sur sa tiédeur ou sur son zèle. Rien non plus ne sert mieux à faire connaître les enfants, leurs défauts, leurs qualités, les moyens de les prendre, pour venir à bout des difficultés qui surgissent chaque jour et à chaque instant. En un mot, rien n'est plus utile pour former des hommes pratiques.

J'insiste sur ce point, en terminant : car, comme on pêche toujours en beaucoup de choses, *in multis offendimus omnes*, et que nous avons toujours à apprendre et à profiter, nous ne saurions trop franchement, tous tant que nous sommes, mettre de côté toute vaine susceptibilité, tout puéril amour-propre, et consentir à tout entendre avec simplicité et docilité, je dirai plus, avec reconnaissance.

Parmi toutes les variétés de l'orgueil, il y a l'orgueil professoral, bien subtil, bien redoutable. On se croit secrètement supérieur à tous pour sa classe ; on repousse tout avis ; on tient en haute et singulière estime ses lumières.

L'humilité chrétienne est seule un vrai secours contre cette faiblesse ; et nul d'ailleurs, Supérieur, Professeur, Directeur, ne doit oublier que ses défauts naturels ne l'excuseront devant Dieu, que s'il a fait tout ce qu'il a pu pour les connaître et les corriger.

« Connaître ses défauts est une grande science, dit Bossuet ; « mais qui a cette science ? qui connaît ses faiblesses ! » dit le Psalmiste. « Il faut donc avoir quelque ami fidèle qui vous les montre, » continue Bossuet. L'homme qui peut souffrir qu'on le reprenne est vraiment maître de lui-même, selon cette parole : « Celui qui méprise l'avertissement, méprise « son âme ; mais celui qui acquiesce aux répréhensions et « aux conseils, deviendra bientôt maître de son cœur. » (Prov., xv, 32.)

III

Mais si les conseils ont de si grands avantages pour les maîtres, ils n'en ont pas moins pour le Supérieur.

D'abord, lui aussi a le plus grand besoin d'être éclairé sur ses fautes et sur ses défauts, et les conseils lui apportent à lui-même cette lumière, et il ne faut pas qu'il y répugne.

Le sage, dit Bossuet, regarde tous ceux qui lui découvrent ses fautes avec prudence et convenance, comme des hommes envoyés de Dieu pour l'éclairer. Il ne faut point avoir égard aux conditions : la vérité conserve toujours son autorité naturelle, dans quelque bouche qu'elle soit. « L'homme prudent ne murmure pas étant averti. » (Ecclesi., x, 28.)

Ce serait dans un Supérieur un caractère de folie, que d'adorer toutes ses pensées, de croire être sans défauts, et de ne pouvoir souffrir d'en être informé.

Le sage dit au contraire : « Qui donnera un coup de fouet « à mes pensées, et une sage instruction à mon cœur, afin « que je ne m'épargne pas moi-même, et que je connaisse « mes faiblesses, de peur que mes ignorances et mes fautes « se multiplient, et que je ne donne de la joie à mes ennemis, qui me verront tomber à leurs pieds ? »

Soit au conseil, soit ailleurs, heureux le Supérieur vérita-

blement humble et véritablement désireux du bien, qui trouve des collaborateurs assez dévoués pour lui faire, avec tout le respect convenable, mais toute la sincérité nécessaire, leurs observations consciencieuses sur lui-même.

Lorsque, dans une maison d'Éducation, il régné entre le Supérieur et les maîtres l'entente, la cordialité nécessaire, c'est alors au conseil, dans la charité et la convenance, un échange mutuel d'observations et d'avertissements, infiniment salulaire aux uns et aux autres.

Ce contrôle nécessaire, que subit dans les conseils l'action du Supérieur comme celle des maîtres, lui permet de juger parfaitement par lui-même son propre gouvernement, de constater par les effets, par les résultats bons ou mauvais, l'efficacité ou l'insuffisance des mesures prises, de la direction adoptée, des moyens employés : pour peu qu'il ait de perspicacité, il recueillera là, dans l'examen détaillé qui s'y fait de toutes choses, dans les rapports qui passent sans cesse sous ses yeux, et dans les appréciations de chacun des maîtres, une foule d'indications très-utiles et les plus précieuses lumières. Le conseil est pour un Supérieur intelligent une expérience perpétuelle et un contrôle permanent de lui-même.

Je le dirai même : les conseils sont de plus une excellente occasion pour le Supérieur de poser avantageusement son autorité, de donner des preuves de capacité qui fondent et maintiennent sa légitime influence, de développer ses qualités réelles, comme aussi de connaître et juger à fond ses hommes.

C'est dans les conseils qu'un Supérieur pourra montrer qu'il pense d'une façon sérieuse et suivie, constante et ferme, qu'il voit tout ce qu'il doit voir, qu'il sent tout ce qu'il doit sentir, et que rien ne lui échappe : c'est dans les conseils qu'il exercera les grandes qualités d'un Supérieur, l'application aux affaires, le discernement prompt et exquis, la

prévoyance, tout ce qui, en un mot, est nécessaire à un chef, à une tête de maison.

« Par-dessus tout, dit Bossuet, un Supérieur doit être attentif et considéré. Il faut, dans les affaires, beaucoup d'application et de travail, et ce discernement rapide et sûr qui saisit les occasions favorables ; car elles passent vite presque toujours, et qui les manque manque tout. »

« Dans la plupart des affaires, dit encore Bossuet, ce n'est pas tant la chose que la conséquence qui est à craindre : qui n'entend pas cela, n'entend rien. Ce n'est pas assez au Supérieur de voir, il faut qu'il prévoie. Je n'entends pas d'une prévoyance pleine de soucis et d'inquiétude, mais d'une prévoyance pleine de précautions. »

Or, toutes ces grandes qualités d'un Supérieur, d'un homme qui gouverne, la forte attention, la longue prévoyance ; la sagesse, pour l'intelligence de son œuvre, du but et des moyens ; la prudence, pour l'application ; l'étendue des connaissances, c'est-à-dire une grande capacité pour comprendre les difficultés et toutes les minuties des affaires, Dieu seul sans doute donne tout cela : mais le conseil donne perpétuellement au Supérieur l'occasion de l'exercer, de le développer, de le fortifier.

J'ai dit que le conseil l'aide surtout à connaître ses hommes, chose si capitale ; à les connaître, non-seulement en contrôlant sans cesse leurs œuvres, mais en les faisant agir et parler sous ses yeux, et révéler dans leurs paroles leur valeur ou leur incapacité, la rectitude ou les lacunes de leur jugement, leurs attentions ou leurs négligences, leurs prévoyances ou leurs oublis, leur tiédeur à l'œuvre ou leur zèle.

« Comment, dit Fénelon, peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connaît pas à fond ? et comment les connaîtra-t-on, si on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on



« ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et
 « préparées avec art ; il est question de les voir de près, de
 « tirer du fond de leurs cœurs toutes les ressources secrètes
 « qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour
 « découvrir leurs maximes, d'exercer leurs talents, d'éprou-
 « ver l'étendue de leur esprit, la sincérité de leur vertu. »

Or, c'est ce qui se fait perpétuellement dans les conseils. C'est surtout au conseil que le Supérieur pratique les hommes, et voilà pourquoi c'est là qu'il apprend à les connaître.

La pratique des hommes, je ne saurais trop le répéter, est la grande école du Supérieur.

« Il ne faut pas s'imaginer le Supérieur, dit Bossuet, un
 « livre à la main, avec un front soucieux, et des yeux pro-
 « fondément attachés à sa lecture : les hommes qui l'en-
 « tourent, voilà son livre principal : son étude, c'est d'être
 « attentif à ce qui se passe devant lui, pour en profiter. »

Ce n'est pas que la lecture ne lui soit utile, mais les vraies études sont celles qui apprennent les choses utiles.

Et voilà pourquoi le conseil est au Supérieur d'un si grand secours. Il lui apprend ce qu'il faut qu'il sache. En ce qui regarde les enfants et les maîtres, et tout le gouvernement de sa maison, comme aussi en ce qui le regarde personnellement lui-même, le conseil est pour lui la grande école.

CHAPITRE VI

Diverses sortes, fréquence, objet et forme des conseils.

Il ne saurait donc y avoir aucun doute sur la nécessité des conseils dans une maison d'Éducation.

C'est dans les conseils en effet, comme nous venons de le

voir, que le Supérieur expose son action et tout le gouvernement de sa maison, consulte ses collaborateurs, s'entend avec eux, leur témoigne ses craintes, leur fait part de ses espérances, indique les moyens de former tel enfant, tel caractère, de se tirer de telle difficulté, donne tous les avertissements généraux et particuliers dont on a besoin, apprend à se connaître lui-même, à connaître et employer convenablement les autres, suit jour par jour la marche de son œuvre, se rend enfin compte de tout, et gouverne réellement. Les maîtres de leur côté y trouvent encouragement, assistance et lumière; les plus jeunes s'instruisent par les choses qu'ils entendent, et se préparent peu à peu à dire ces choses utiles à leur tour; et tous, quels qu'ils soient, s'y forment admirablement au grand art du gouvernement des âmes, et par la suite, s'ils se trouvaient à la tête d'une maison, tout ce qu'ils ont ainsi vu, entendu, médité dans un conseil, leur deviendrait merveilleusement profitable, et ils ne seraient novices presque sur aucune partie; surtout si, passant du professorat dans l'administration, ils ont avec le Supérieur ces conférences plus intimes, où tout le gouvernement spirituel, littéraire, disciplinaire, et matériel de la maison, tant des maîtres que des élèves, et même des serviteurs, est développé devant eux.

Les conseils dont nous venons de résumer, dans ces dernières lignes, les avantages, sont les conseils qui existent plus ou moins un peu partout, et que nous avons appelés *administratifs*. Mais indépendamment de ces conseils, nous avons parlé encore d'autres conférences *spirituelles et littéraires*, dont l'importance n'est pas aussi universellement reconnue, et dont il sera utile d'indiquer ici la nécessité et les avantages.

I

Et d'abord, les *conférences spirituelles* : je dis qu'il en faut nécessairement dans une maison d'Éducation dirigée par des ecclésiastiques.

En conscience, un Supérieur est tenu de s'occuper de ses maîtres, surtout des jeunes, au point de vue spirituel. Ce serait de sa part une grande erreur de se croire dispensé de toute obligation vis-à-vis de leur âme ; il manquerait à un de ses devoirs les plus sacrés, s'il ne s'inquiétait pas sérieusement sous ce rapport des vingt ou trente maîtres qui se trouvent sous sa direction.

Or, c'est au moyen des conférences spirituelles surtout qu'il pourra satisfaire à ce devoir.

Je l'ajouterai : dans une maison d'Éducation, non moins que dans le saint ministère, il est indispensable à des prêtres, pour conserver l'esprit intérieur, de se retremper par des exercices spirituels : sinon tous les mille détails des laborieuses fonctions de l'Éducation finiraient par les absorber, et le prêtre disparaîtrait dans le professeur. Il faut que leur âme s'élève au-dessus du matériel de leurs travaux, et se maintienne toujours dans les hautes sphères de la foi.

Quel avantage d'ailleurs pour eux de pouvoir se réunir de temps en temps, et se ranimer tous ensemble dans l'esprit de leur sublime état et le dévouement à leurs élèves ! Ne serait-il pas déplorable, au contraire, que des prêtres vécusent sous le même toit, et travaillassent à la même œuvre, sans se voir, ni se rencontrer pour ainsi dire jamais devant Dieu : étrangers les uns aux autres, exposés pour leur âme à tous les ennuis et à tous les périls de l'isolement !

On lit dans ces conférences quelque bon livre ayant trait aux devoirs spéciaux des maîtres, ou bien encore les règlements de la maison, tant des maîtres que des élèves : le Supérieur,

qui préside ces réunions ajoute les réflexions qu'il juge à propos. Ces lectures rappellent tout ce que les meilleurs auteurs ont écrit, tout ce que les livres spéciaux, fruit d'une expérience éprouvée et d'une sérieuse réflexion, contiennent de vérité pratique sur la vie sacerdotale dans une maison d'Éducation, sur l'apostolat à exercer auprès des enfants. Le zèle s'y retrempe et s'y ranime; et chacun sort de ces pieux entretiens, encouragé, fortifié, décidé à faire de son mieux.

En même temps que la piété se nourrit et que le zèle se rallume par ces conférences spirituelles, les liens d'une sainte confraternité se resserrent; et pour le cœur, non moins que pour l'âme, ces conférences deviennent un besoin et une douceur véritable.

Mais on le comprend, pour obtenir ces heureux résultats, il ne suffit pas qu'un Supérieur préside ces réunions, il faut qu'il en soit l'âme.

Un Supérieur ne saurait trop se persuader que le meilleur moyen de bien faire marcher sa maison, c'est d'entretenir et de développer dans les maîtres la piété et le vrai zèle, dont la piété est le fond. C'est là le principe intérieur de vie, sans lequel tout languit et périt dans une maison d'Éducation. Aucune discipline n'est possible et ne suffira à contenir et surtout à élever des enfants, si elle n'est aidée auprès d'eux par la conscience et la piété. La piété est le *pondus divinum* qui maintient les enfants contre la légèreté de leur âge et les orages des passions naissantes, comme le lest maintient l'équilibre d'un navire en haute mer. Or, le bon sens dit que les enfants n'auront de piété qu'autant que les maîtres leur en donneront les premiers l'exemple, c'est-à-dire qu'autant que les maîtres seront eux-mêmes très-pieux.

II

Ce que les conférences ou lectures *spirituelles* sont à la piété, les conférences *littéraires* le sont aux études. Rien de plus naturel, rien de meilleur pour des hommes qui enseignent que de conférer entre eux, à certains jours donnés, sur le grand art d'enseigner; que de mettre en commun leurs lumières, leur expérience; de discuter les méthodes d'enseignement, les divers moyens de gouverner et d'intéresser une classe, de corriger les devoirs, d'expliquer les auteurs, d'entretenir parmi les élèves l'émulation, etc. On peut de plus, dans ces conférences, lire et examiner à fond les plans d'étude et tous les règlements littéraires de la maison. Je ne sache rien de plus propre à former de bons professeurs, et à maintenir de fortes études. Il est impossible que ces conférences se fassent assidûment, sans que chaque professeur ne comprenne vite ce qui manque à son enseignement ou à son action sur ses élèves, et ne modifie heureusement sa manière d'après celle de ses confrères.

A un autre point de vue encore, ces conférences sont excellentes : elles entretiennent le mouvement littéraire, et une grande vie d'étude dans une maison. Il peut y être question, en effet, non-seulement de pédagogie et d'enseignement, mais de littérature et de science; on y peut lire quelques compositions, entreprendre, sous la direction du Supérieur, ou du Préfet des études, un travail commun, une traduction, un ouvrage grammatical ou autre; transformer ainsi en petite académie le personnel d'une maison d'Éducation, au grand profit des études, des élèves, et des maîtres.

Ce que je dis là n'est pas un désir ni un rêve de perfection; cela s'est fait, sous mes yeux, et peut se faire partout, avec grand profit et grand agrément.

Mais les conférences les plus indispensables, comme les

plus utiles pour former les maîtres, ce sont les grandes *conférences administratives*, les *conseils* proprement dits.

Si ces conseils, réguliers, fréquents, sont d'une absolue nécessité dans une maison d'Éducation, un des plus grands talents, comme un des plus grands devoirs d'un Supérieur, c'est de les bien tenir.

Entrons donc maintenant tout à fait dans la pratique, dans les détails, dans le vif de la question, et voyons, quand et comment il faut tenir le conseil, et de quelles matières il y faut traiter.

III

Il y a deux sortes de conseils, le conseil général, auquel assistent tous les maîtres de la maison sans exception; et puis les conseils particuliers, entre M. le Supérieur et MM. les Directeurs.

Le conseil général, une fois chaque semaine, le dimanche, pour tous les jours suivants, paraît suffisant et nécessaire.

Les conseils particuliers doivent être tenus plus fréquemment entre M. le Supérieur et MM. les directeurs, afin qu'ils puissent imprimer à toutes choses, chaque jour, le mouvement dans une même direction.

Il faut ordinairement, sous la présidence de M. le Supérieur, deux conseils de directeurs par semaine, à des jours et à des heures fixes : par exemple, le dimanche, immédiatement avant le conseil général des professeurs, et le lendemain de la promenade, qui se trouve ordinairement au milieu de la semaine.

Au commencement de l'année, à l'époque des examens et des retraites, on sent même le besoin de rendre quotidiens ces conseils particuliers.

On y traite toutes les questions de chaque jour, que les circonstances amènent, et sur lesquelles M. le Supérieur juge

à propos soit de consulter, soit d'avertir ces Messieurs, ou sur lesquelles chacun des Directeurs peut avoir besoin de consulter ou d'avertir M. le Supérieur et ses confrères : on y traite spécialement aussi les questions qui ne devraient pas être communiquées au conseil des professeurs, parce qu'elles seraient de nature à exciter des discussions inutiles dans une assemblée nombreuse.

C'est surtout dans ces conseils particuliers, que le Supérieur s'entend à fond, et dans le dernier détail, sur toutes choses, avec les Directeurs, et constitue l'unité, qui est si essentielle à son gouvernement, et qui peut seule rendre son autorité réellement forte, respectable à tous, et utile.

Toutes les raisons que nous avons données sur l'utilité et la nécessité des conseils en général, s'appliquent évidemment, et avec plus de force encore, aux conseils particuliers du Supérieur avec les Directeurs de la maison.

Chaque Directeur tient aussi, quand il est nécessaire, un conseil spécial, par exemple :

Le préfet des études, un conseil avec les professeurs, soit des classes littéraires, soit des classes grammaticales, soit des cours supplémentaires, soit de tous réunis ;

Le préfet de discipline, un conseil, soit des présidents d'études, soit des présidents de dortoirs, soit des présidents de récréation ;

Le préfet de religion, un conseil, soit des confesseurs, soit des prédicateurs, soit des catéchistes.

Quant au conseil général de MM. les Directeurs, présidents d'étude, professeurs et autres maîtres, il convient de le placer le dimanche, après celui de MM. les Directeurs.

Il y a du reste, dans le courant de l'année, de grands conseils spéciaux : ainsi, chaque trimestre, à l'époque des bulletins, on relit en conseil les notes préparées par MM. les professeurs, avant qu'ils ne les inscrivent sur les feuilles qui ne

doivent être envoyées aux familles qu'après la révision la plus attentive.

Au conseil qui précède de quinze jours les examens trimestriels, on règle l'ordre de ces exercices, et on se partage le travail.

Chaque mois, on dresse dans un conseil le tableau d'honneur, d'après les suffrages des élèves, que MM. les professeurs ont dû recueillir à la classe précédente. — A la fin de l'année, on détermine pareillement les prix qui se donnent par la voie des suffrages. On règle aussi les auteurs qui seront vus dans les classes à la rentrée prochaine.

On détermine enfin l'ordre et les divers arrangements de la distribution des prix.

C'est aussi l'usage de décider en conseil, et de faire inscrire, dans un registre spécial, des notes détaillées sur chaque élève sortant, afin qu'elles soient conservées aux archives.

Pour ces différentes causes, M. le Supérieur est souvent obligé de convoquer des conseils extraordinaires, auxquels MM. les professeurs et autres maîtres doivent se rendre très-exactement.

IV

Tous les conseils commencent par le *Veni, Sancte*, et finissent par le *Sub tuum*.

Dans le grand conseil de chaque dimanche, après le *Veni, Sancte*, on lit pendant un quart d'heure quelques articles des réglemens, ou quelques pages d'un bon livre sur l'Éducation, comme le Père Jude, le bienheureux de La Salle.

Les conseils, comme toute assemblée délibérante, doivent être bien présidés, c'est-à-dire qu'il faut que le Supérieur préside réellement, pose les questions, et dirige les discussions.

Par conséquent, il faut qu'il prépare les conseils, et qu'il étudie les questions : je parle d'une préparation et d'une étude sérieuses ; qu'il possède ses matières, et sache parfaitement l'objet du conseil, et de quoi on aura à s'y occuper.

Quand les questions sont bien préparées, elles se succèdent rapidement les unes aux autres, et le conseil ne s'égaré pas en digressions vaines, étrangères au but qu'on se propose.

La physionomie de ces conseils est sérieuse, mais n'exclut pas une certaine gaîté aimable, qui vient de l'union, de la cordialité : les cœurs sont à l'aise, et la parole confiante ; la discussion calme, libre et sincère, vive et enjouée quelquefois, mais toujours avec convenance et respect mutuel. Ces assemblées à la fois graves et gaies, paisibles et animées, où, dans la simplicité d'une intimité douce et cordiale, des prêtres dévoués traitent entre eux, et dans le dernier détail, de tout ce qui intéresse de près ou de loin leurs enfants, sont un des spectacles les plus touchants à voir, et je n'hésite pas à le dire, les plus dignes de respect.

Les conseils commencent d'ordinaire par la lecture que fait M. le Supérieur d'une liste des élèves dont on est le moins content, qui ont besoin de plus de soins, et d'une surveillance spéciale, n'importe sous quel rapport ; et cela, afin de fournir à chaque maître l'occasion de dire ce qu'il a remarqué sur eux, en bien ou en mal. On retranche de cette liste, ou l'on y ajoute les noms qui méritent d'être ajoutés ou retranchés.

Il est d'une grande importance que l'on parle très-librement sur tous les élèves, dans les conseils : autrement, il y aurait des enfants qui ne seraient jamais bien connus que de deux ou trois maîtres, tandis que tous les maîtres ont besoin de les connaître, puisqu'ils ont chaque jour à les juger et à les conduire.

Et puis, ces observations sur les enfants, si importantes à

recueillir de la bouche et des expériences de chacun, fournissent à chacun l'occasion de parler au conseil.

Or, dans les conseils, il est très-important que chacun parle, non-seulement parce que chacun a presque toujours quelque chose de bon et d'utile à dire ; mais aussi, parce qu'autrement on ne viendrait à ces conseils que pour être averti soi-même, pour y entendre des observations toujours graves, quelquefois pénibles, sur la marche de la maison et les fonctions qu'on y remplit ; ou bien pour y être chargé d'un devoir nouveau, y recevoir un nouveau travail : cela ne dilate pas assez les cœurs.

Or, un des plus grands avantages des conseils, c'est de dilater les cœurs, dans une réunion toute fraternelle.

Faire parler tout le monde, c'est d'ailleurs intéresser tout le monde à l'œuvre ; et la très-bonne manière de faire parler tout le monde, c'est de faire parler chacun sur les élèves.

Il y aura peut-être des paroles inutiles, quelques divagations ; mais cela n'a guère d'autre inconvénient possible que d'égayer un peu, ce qui est bon pour délasser : je l'ai dit : ces conseils ne doivent pas être tristes.

Il y a de plus une manière très-importante et des plus nécessaires, d'intéresser tous les maîtres au conseil, eu même temps qu'à la maison, dont le conseil est l'âme ; voici comment :

Chacun de ces Messieurs a dû remettre à M. le Supérieur avant midi, le jour du conseil, des notes ou observations écrites, sur tout ce qui lui a paru, pendant la semaine, digne de remarque, de réforme, ou d'encouragement, dans l'ordre et l'esprit de la maison, relativement à la *Religion*, aux *Études*, à la *Discipline* et à l'*Économat*.

Ces notes sont classées sur une feuille distribuée en conséquence, et remise pour le conseil suivant, par M. le Supérieur, à chacun de MM. les Directeurs intéressés.

Elles sont la matière la plus importante des délibérations



des deux conseils, et l'occasion de diverses réflexions et décisions de M. le Supérieur.

Le rapport de chaque Directeur a trait à toute la maison, aux études, à la religion, à la discipline, à l'économat. Mais chacun d'eux traite plus spécialement de ce dont il est spécialement chargé.

Ainsi, le Préfet de religion rend compte des congrégations, des catéchismes, des fêtes, des exercices de piété, du chant des cantiques, des retraites, de l'exactitude des confessions, des communions rares ou fréquentes, des prédications; des enfants qui se distinguent par leur sagesse ou par leur dissipation.

De même, le Préfet des études, les Préfets de discipline, et M. l'Économe, chacun en ce qui le concerne.

On comprend l'importance de ces notes et de ces rapports, et que dans une maison où, chaque semaine, vingt-cinq ou trente maîtres intelligents et zélés adressent par écrit à un Supérieur toutes les observations qu'ils ont faites chaque jour, sur tout ce qui intéresse les classes, les études, la piété, la discipline, les récréations, les repas, l'hygiène; on comprend, dis-je, que dans une telle maison aucun désordre, même médiocre, ne se peut cacher longtemps sans qu'on le découvre, et qu'ainsi le Supérieur est toujours à même de remédier à tout.

L'importance de ces notes pour éclairer la direction de la maison étant évidente, il est facile de faire comprendre à tous les maîtres que c'est un devoir pour eux de s'habituer à noter et écrire chaque jour tout ce qu'ils voient de bien à faire, ou de mal à empêcher. Par là, ils préviendront la plupart des désordres, et suggéreront une foule de très-utiles mesures. Et qu'ils ne craignent pas d'être minutieux; car il ne le faut pas oublier, c'est dans les détails que gît ici la perfection. L'Éducation ne se fait que par les détails, je ne me lasse pas de le redire. — Un carnet avec un crayon

est donc pour un homme d'Éducation un instrument indispensable, et qu'il faut toujours avoir à la main.

Un point encore de la plus haute importance, c'est qu'il y ait toujours un PROCÈS-VERBAL, de quelque façon que se soit passé le conseil.

Le secrétaire le lit et le fait signer par M. le Supérieur, à l'ouverture de la séance suivante.

Les secrétaires du conseil des directeurs et du conseil des professeurs, rédigent leurs procès-verbaux sur deux colonnes : dans l'une, ils mettent les *résolutions* pratiques qui ont été prises, et dans l'autre, les *motifs* de ces résolutions.

La raison de ces procès-verbaux, c'est que, si on veut établir et conserver quelque chose, il faut tout écrire : *les moindres détails*, qui font la perfection des choses, et aussi la *raison* de chaque chose.

Si on n'écrit pas tous les détails, toutes les moindres prescriptions, rien ne sera fait et exécuté comme il faut.

Si on n'écrit pas la raison de chaque chose, de chaque décision, cette raison s'oubliera ; et on changera bientôt sans raison ce qui avait été le plus sagement décidé.

Il faut poser en fait qu'on ne conserve, et qu'on n'observe dans une maison que les usages dont on n'oublie pas la raison.

On peut dire que de tels procès-verbaux sont la raison écrite des choses ; et, conservés avec grand soin, ils deviennent comme les archives de la maison, et sont toujours là comme des enseignements présents et parlants pour ainsi dire.

Bossuet, qui élève toujours les choses sur les hauteurs, donne cette grande et belle raison de la nécessité d'écrire tout :

« Il faut, dit-il, que l'on se souvienne des choses faites et
 « réglées, afin que le gouvernement des hommes mortels,
 « conduit par l'expérience et les exemples des choses pas-
 « sées, ait des conseils immortels. »

« Tel était, dit-il encore, l'usage des registres publics, « chez les anciens peuples, et de la charge établie pour les « garder. Elle conservait la mémoire des services rendus ; « elle immortalisait les conseils ; et ces archives, en pro- « posant les exemples des siècles passés, *étaient des con- « seils toujours prêts à dire la vérité.* »

Au reste, ajoute Bossuet, l'utilité des archives était appuyée sur cette sentence du sage (Eccli., I, 9, 40) : « Qu'est-ce qui « a été ? Ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui sera fait « encore. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; et personne « ne peut dire : cela est nouveau ; car il a déjà précédé dans « les temps qui ont été avant nous. »

J'ajouterai pour mon compte, que ce qui rend si nécessaires les procès-verbaux écrits, c'est la facilité vraiment inouïe avec laquelle on oublie dans certaines maisons d'Éducation les plus sages expériences, les meilleures règles, dont le temps et l'épreuve avaient démontré les avantages. Vous revenez dans une maison d'Éducation trois ou quatre années après l'avoir quittée, et vous êtes tout étonné de n'y plus trouver tel usage excellent, telle règle en vigueur autrefois. Vous ne faites donc plus cela, dites-vous : — Non. — Et pourquoi ? — On n'y a plus pensé.

Je le répète, il faut tout écrire, les moindres détails, les moindres usages, avec la raison de chaque chose.

Et aussi relire de temps en temps ce qui a été écrit, au moins le plus important : autrement on l'oublie, et il devient inutile de l'avoir écrit.

CHAPITRE VII

Encore des conseils et de la manière de les tenir :
Pensées de Bossuet sur ce sujet.

L'HOMME DES CONSEILS.

Je ne puis me défendre d'insister encore sur les conseils : leur importance dans une maison d'Éducation est si grande, ils sont tellement l'âme de la maison, toute l'action des maîtres, tout le bien des élèves en dépendent à un tel degré, que je veux aller autant qu'il m'est possible au fond de cette matière, et dire ici aux Supérieurs tout ce qui peut être de nature à les éclairer.

J'ai déjà cité plusieurs fois Bossuet, je le citerai encore, ou plutôt je lui laisserai presque exclusivement la parole dans ce chapitre. Il est étonnant à quel degré Bossuet insiste sur l'importance des conseils : sans doute ce n'est pas pour le gouvernement d'une maison d'Éducation qu'il écrit, mais la nature humaine étant partout la même, ce qui est vrai pour le gouvernement des hommes en général, l'est aussi, avec de simples nuances, pour le gouvernement des enfants, des jeunes gens et de leurs maîtres : et quant à moi, le souvenir du profit personnel que j'ai tiré des instructions de Bossuet, tant de fois lues et méditées pour mon propre compte, m'est une forte et particulière raison de les mettre ici sous les yeux de mes lecteurs.

Bossuet, on le sait, à une pénétration et une élévation morale étonnante, joint une façon ferme et nette de dire les cho-

ses qui leur donne une incomparable autorité. On sent que son génie plane dans les hauteurs religieuses, et qu'il a dans son vol des coups d'aile d'une vigueur singulière, qui l'élèvent, et vous emportent avec lui aux plus hauts sommets. Du reste, c'est à la source sacrée, dans l'Écriture sainte, qu'il a puisé cette sagesse pratique qui étonne en lui ; et, par un art inimitable, les paroles du texte inspiré se fondent si merveilleusement avec les siennes, qu'elles semblent ne plus faire avec elles qu'un seul tissu : en sorte que ce n'est pas Bossuet seul que nous allons entendre ici, mais Bossuet nous redisant les paroles mêmes de la sagesse éternelle.

Selon Bossuet, tout homme chargé de conduire les autres, a trois grands devoirs à remplir, qui résument pleinement ce que nous avons demandé du Supérieur, relativement aux conseils : il doit s'éclairer, se résoudre, et savoir se taire.

S'éclairer : chacun n'ayant pas toute lumière, on doit chercher dans les autres celles qu'on ne trouve pas en soi. — Se résoudre : c'est au Supérieur qu'appartient la décision, parce que c'est lui qui a la responsabilité, et par conséquent la grâce d'état nécessaire. — Et enfin, il faut savoir se taire : le secret est l'âme des affaires.

I

Un Supérieur doit en premier lieu savoir s'éclairer par le conseil des autres, savoir consulter.

Bossuet dit avec une raison profonde :

« Le bon conseil ne donne pas de l'esprit à qui n'en a pas, « mais il excite, il éveille celui qu'on a. Il faut avoir un conseil en soi-même. » (Eccli., xxxvii, 8.) Mais enfin, si le conseil intérieur ne suffit pas, il faut savoir l'aider, le fortifier par la lumière du bon conseil extérieur.

Rien d'ailleurs, dit encore Bossuet, ne donne autorité à la

parole d'un Supérieur comme son estime et sa déférence pour le conseil d'autrui ; rien ne lui donne plus le droit de se faire entendre à son tour, et de décider, que de se montrer attentif, quand les autres parlent.

Les Supérieurs qui n'écoutent jamais les autres, ne méritent guère qu'on les écoute eux-mêmes.

« Si vous écoutez au commencement, dit encore Bossuet, « bientôt vous mériterez qu'on vous écoute. Si vous êtes « quelque temps docile, vous deviendrez bientôt maître et « docteur. »

Il faut donc à un Supérieur « un cœur capable de conseil, « point superbe, point prévenu, point aheurté, afin qu'il « puisse gouverner sa maison. » (III Reg., III, 9.) « Qui est « incapable de conseil, est incapable de gouvernement, » continue Bossuet.

Il faut donc qu'un Supérieur ait un cœur docile ; et voici comme Bossuet l'entend : « Avoir le cœur docile, c'est « n'être point entêté de ses pensées, c'est être capable d'en- « trer dans celles des autres ; selon cette parole de l'Ecclé- « siastique : **Conversez avec les prudents, et unissez-vous « de tout votre cœur à leur sagesse.** » (Eccli., VI, 35.)

« Ainsi faisait David : nous le voyons prudent et docile, « écoutant toujours, et entrant dans la pensée des autres, « point aheurté à la sienne. »

Ce qui est donc nécessaire par-dessus tout à un Supérieur, c'est le désir de s'éclairer, c'est-à-dire l'amour de la vérité. Il doit vouloir la vérité avant tout, la vérité, quelle qu'elle soit, agréable ou pénible ; la vérité sur tout et sur tous ; sur lui-même comme sur les autres. Or, cet amour de la vérité est chose rare, et il n'est que trop facile et trop fréquent de se faire de tristes illusions à cet égard. On croit aimer la vérité ; on se trompe, on ne l'aime pas : il y a des choses qu'on ne veut pas savoir, et chacun s'en aperçoit. On aime à apprendre ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui console,

ce qui va de soi, et ne donne aucun embarras ; on sourit à ceux qui nous donnent de telles nouvelles, tandis qu'on fait mauvais visage à ceux qui apportent des nouvelles contraires ; bref, il y a un état de choses qu'on voudrait se cacher à soi-même, et qu'on désire que les autres nous laissent ignorer.

Et cependant, la vérité, et toute la vérité est nécessaire à un Supérieur pour le bon gouvernement de sa maison. Il faut que le Supérieur la veuille, cette vérité-là, et qu'on sache qu'il la veut.

Mais, dit Bossuet : « Il ne suffit pas au Supérieur de dire
« en général qu'il veut savoir la vérité : il faut le dire de
« bonne foi. »

« Les uns s'informent de la vérité par manière d'acquit, et
« en passant seulement, comme fit Pilate. Les autres, sans
« se soucier de la savoir, s'en informent par ostentation,
« et pour se faire honneur de cette recherche. »

Qui aime vraiment la vérité va à la vérité, et la vérité vient à lui. Mais alors il faut la considérer avec attention, avec cette profonde attention de l'âme, qui cherche le fond des choses et n'en laisse rien échapper.

Bossuet fait un portrait frappant des hommes à qui manque cet attentif regard ; et, il faut l'avouer, combien de Supérieurs que ce portrait représente au vif !

« Voyez, dit Bossuet, comme l'un est posé : mais l'autre,
« pendant qu'on lui parle, jette deçà et delà des regards in-
« considérés : son esprit est loin de vous ; il ne vous écoute
« pas ; il ne s'écoute pas lui-même : il n'a rien de suivi ;
« et ses regards égarés font voir combien ses pensées
« sont vagues. » L'Écriture ajoute : « C'est parler avec un
« homme endormi que de discourir avec l'insensé, qui à
« la fin du discours demande : De quoi parle-t-on ? »
(Eccli., xxii, 9.)

... « A quoi pensiez-vous, dit Bossuet à un Supérieur

« peu soucieux d'écouter : où aviez-vous les yeux? vous ne
 « les aviez ni à la tête, ni devant vous : vous ne voyiez pas
 « devant vos pieds : c'est-à-dire vous ne pensiez à rien ;
 « vous n'aviez aucune attention. »

Il y a un œil qui voit, et une oreille qui écoute. Mais il y a aussi un œil qui ne voit pas et une oreille qui n'écoute pas. La vérité ne sera pas pour ceux-ci.

Elle n'est pas non plus pour les Supérieurs qui aiment, non qu'on les éclaire, mais qu'on les flatte, et ne se montrent curieux que de ce qui leur plaît. Par leur manière d'accueillir les choses vraies, mais pénibles, ils semblent dire toujours : « Dites-nous des choses agréables, voyez
 « pour nous des illusions. » (Is., xx.) *Dic nobis placentia, vide nobis errores.*

Ils veulent être trompés, ils le sont ; ils veulent des louanges, des flatteries, des illusions, on leur en donne.

Non, jamais les Supérieurs ne se défieront assez des gens qui les flattent ; de ces complaisants et de ces flatteurs insinuants, qui savent s'accommoder à tous leurs goûts et à toutes leurs inclinations ; qui sont toujours de leur avis, et approuvent d'avance tout ce qu'ils font.

« Au milieu des déguisements et des artifices qui règnent
 « parmi les hommes, dit Bossuet, il n'y a que l'attention et
 « la vigilance qui nous puissent sauver des surprises de la
 « flatterie. »

Combien ces surprises ne sont-elles pas funestes pour un Supérieur ! « Si vous suivez à l'aveugle quelqu'un qui aura
 « l'adresse de vous prendre par votre faible, et de s'emparer
 « de votre esprit ; ce ne sera pas vous qui gouvernerez : ce
 « sera votre inférieur. Et ce que dit le sage vous arrivera :
 « Trois choses troublent la terre : la première, lorsque c'est
 « un inférieur qui règne. » (Prov., xxx, 21, 22.)

La vérité est que quand celui qui gouverne est gouverné, tout tombe en confusion.

« Dieu punit par la flatterie ceux qui aiment la flatterie ;
« et livre à l'esprit de mensonge ceux qui cherchent le men-
« songe et de fausses complaisances. »

Pour être éclairé et non flatté, il faut mettre à l'aise ceux qui nous conseillent, leur laisser pleine liberté d'expliquer leurs pensées, et non-seulement ne point s'offenser, mais leur savoir gré, s'ils ont le courage de nous dire même de dures vérités.

« C'est en prenant conseil, et en donnant toute liberté
« à ses conseillers, qu'on découvre la vérité, et qu'on acquier
« la véritable sagesse.

« David, tout préoccupé qu'il était, entre dans la pensée
« d'un homme qui en apparence le traitait mal, mais qui en
« effet le conseillait bien : et en le croyant il sauve l'État. »

La vérité vient aisément à un esprit disposé à la recevoir par l'amour qu'il a pour elle, et cet amour de la vérité, secondé par de bons conseillers, donne une force immense
« Sous un Supérieur habile et bien averti, personne n'ose
« mal faire. On croit toujours le voir présent, et même qu'il
« devine vos pensées. Les avis volent à lui de toutes parts ;
« il en sait faire le discernement, et rien n'échappe à sa con-
« naissance. »

Mais à ce devoir pour les Supérieurs de s'éclairer, de consulter, correspond évidemment pour ceux à qui ils demandent conseil l'obligation de leur dire la vérité : c'est les trahir, et trahir la maison qu'ils gouvernent, que de leur laisser ignorer ce qu'ils doivent savoir. L'inutilité présumée d'un avis, d'un conseil, n'est pas même toujours une suffisante excuse du silence. Il y a peu de conseils inutiles, même lorsqu'ils ne sont pas suivis sur l'heure : l'impression en demeure et produit son effet plus tard.

Sans doute dans un conseil, les Directeurs, les Professeurs ne doivent jamais s'écarter du respect et de la déférence

qu'ils doivent au Supérieur : mais l'observation des convenances n'est jamais un obstacle à l'accomplissement du devoir. Il y a toujours moyen de tout dire.

On peut, en mesurant tranquillement toutes ses paroles, et en parlant avec ménagement, attachement et soumission, se donner une force douce et respectueuse; dire paisiblement des choses très-fortes; et, avec des manières également fermes et convenables, donner l'éclaircissement à fond de toutes les choses qu'on sait et qu'on dit : c'est ainsi que l'on est un conseiller consciencieux et utile.

II

Mais après le conseil, la décision : quand le Supérieur a consulté, et fait moralement tout ce qu'il pouvait pour s'éclairer, c'est à lui alors à se résoudre : la délibération ne peut être éternelle : il faut conclure et agir. Les hommes indécis, irrésolus, ne font rien ; les hommes qui se décident sans conseil font mal ; les hommes qui prennent leur parti résolûment, mais après avoir consulté, voilà ceux qui font les affaires et les font bien.

« Il y a ici deux choses, dit Bossuet : la première, qu'il faut savoir se résoudre; la seconde, qu'il faut savoir se résoudre par soi-même. C'est à ces deux choses qu'il se faut accoutumer de bonne heure. »

Premièrement donc savoir se résoudre. Écouter, s'informer, prendre conseil, choisir son conseil : toutes les autres choses que nous avons vues ne sont que pour celle-ci, c'est-à-dire pour se résoudre.

Il ne faut donc point être de ceux qui, à force d'écouter, de chercher, de délibérer, se confondent dans leurs pensées et ne savent à quoi se déterminer : gens de grandes délibérations et de grandes propositions, mais de nulle exécution. A la fin tout leur manquera.

Il faut avouer que c'est ici un défaut très-commun : la supériorité est devenue un fardeau que la faiblesse humaine ne sait plus porter ; l'action, l'action ferme et suivie, après le conseil, combien de Supérieurs, princes, pères de famille, chefs de maisons, en sont incapables ! Aussi Bossuet ne se lasse pas de les gourmander, de les aiguillonner. Et c'est l'Esprit-Saint et les saintes Écritures qui lui fournissent ici les traits les plus vifs et les plus perçants.

« Où il y a beaucoup de discours, beaucoup de propositions, des raisonnements infinis, et peu d'action, la pauvreté y sera. L'abondance est dans l'ouvrage. » (Prov., xiv, 23.) Il faut toujours conclure et agir.

« Ne soyez pas prompt à parler, et languissant à faire. » (Eccli., iv, 34.) Ne soyez point de ces discoureurs qui ont « à la bouche de belles maximes, dont ils ne savent pas faire l'application ; et de bons raisonnements, dont ils ne font aucun usage. Prenez votre parti, et tournez-vous vite à l'action.

« Ne soyez donc point trop sage, de peur qu'à la fin vous ne soyez comme un stupide (Eccl., vii, 17), immobile dans l'action, incapable de prendre un dessein. »

Cet homme trop juste et trop sage est un homme qui, par faiblesse, et pour ne savoir se résoudre, se fait scrupule de tout, et trouve des difficultés infinies en toutes choses.

« Il y a un certain sens droit qui fait qu'on prend son parti nettement. Il reste à notre nature, même après sa chute, quelque chose de cette droiture : c'est par là qu'il faut se résoudre, et ne point toujours s'abandonner à de nouveaux doutes.

« Qui observe le vent ne sèmera point ; qui considère les nuées ne fera point sa moisson. » (Eccli., xi, 4.) Qui veut trop s'assurer et trop prévoir, ne fera rien.

« Il n'est pas donné aux hommes de trouver l'assurance

« entière dans leurs conseils et dans leurs affaires. Après
 « avoir raisonnablement considéré les choses, il faut prendre
 « le meilleur parti, et abandonner le surplus à la Provi-
 « dence. »

La nécessité de consulter n'entraîne pas la nécessité de suivre tous les conseils; mais en recueillant les avis divers, un Supérieur s'éclaire sur les divers aspects de la question; après quoi il prend avec pleine connaissance de cause le parti qui lui paraît le meilleur, et sans se laisser mener par personne.

§ « Quand je dis qu'il faut savoir prendre son parti, con-
 « tinue Bossuet, c'est-à-dire qu'il le faut prendre par soi-
 « même : autrement, nous ne le prenons pas, on le prend
 « pour nous; ce n'est pas nous qui nous tournons, on nous
 « tourne.

« Le sage entend ses voies (Prov., xiv, 8). Il a son but, il a
 « ses desseins, il regarde si les moyens qu'on lui propose
 « vont à sa fin. Les autres vont comme on les pousse.

« Qui se laisse ainsi mener, ne voit rien; c'est un aveugle
 « qui suit son guide.

« Que vos yeux précèdent vos pas » : nous a dit le sage
 (Prov., iv, 25). « Vos yeux, et non ceux des autres. Faites-
 « vous tout expliquer : faites-vous tout dire : ouvrez les
 « yeux et puis marchez; n'avancez que par raison : mais
 « avancez.

« Au reste, quand on a vu clair, et qu'on s'est déterminé
 « par des raisons solides, il ne faut pas aisément changer.
 « Ne tournez pas à tout vent, et ne marchez point en toute
 « voie. Celui qui se conduit mal, dit et se dédit (Eccli., v, 2);
 « il résout d'une façon, et exécute de l'autre. Soyez ferme
 « dans votre intelligence, et que votre résolution soit une. »
 (Eccli., v, 42; iv, 70.)

« Le vrai sage, Isaïe l'appelle architecte (Is., iii, 3). Il fait
 « des plans; il les suit : il ne bâtit pas au hasard. »

L'égalité de sa conduite est une marque de sa sagesse, et le fait regarder comme un homme assuré dans toutes ses démarches.

III

Ce n'est pas assez pour un Supérieur de savoir prendre conseil, de se résoudre avec promptitude, et d'être ferme dans les résolutions une fois arrêtées : une autre qualité lui est indispensable, à lui, et à tous ceux qui ont l'honneur d'être admis à son conseil, c'est la discrétion. Savoir se taire, savoir garder le secret sur les choses traitées en conseil est capital en tout gouvernement ; et dans une maison d'éducation où tant de choses délicates passent au conseil, l'indiscrétion peut avoir les conséquences les plus funestes et ruiner les plus sages mesures.

Bossuet est admirable encore sur ce sujet : « Le secret, dit-il, est l'âme des conseils. »

« Que le conseil du prince soit donc secret ; et que chacun « y veille. Car les paroles échappent aisément, et passent « trop rapidement d'une bouche à l'autre. Ne tenez point « conseil avec le fou qui ne saura pas garder votre secret. » (Eccli., VIII, 20, sec. LXX.)

Et s'élevant dans les hauteurs où son génie aime à monter, Bossuet ajoute : « Le secret des conseils est une imitation « de la sagesse profonde et impénétrable de Dieu. »

Si trop parler est un caractère de folie, savoir se taire est le caractère de la sagesse. « Le fou même, s'il sait se taire, passera pour sage. » (Prov., XVII, 28.)

Le sage interroge plus qu'il ne parle : « Faites semblant « de ne pas savoir beaucoup de choses, et écoutez en vous « taisant, et en interrogeant. » (Eccli., XXXII, 42.) Ainsi, sans découvrir votre secret, vous connaîtrez la pensée des autres.

Le désir de montrer qu'on sait fait qu'on livre son âme, et

empêche de pénétrer beaucoup de choses. « L'insensé dit
« d'abord tout ce qu'il a dans l'esprit : le sage réserve tou-
« jours quelque chose pour l'avenir. » (Prov., xxix, 41.) Il ne
se tait pas toujours : « mais il se tait jusqu'au temps con-
« venable : l'insolent et l'imprudent ne connaissent pas le
« temps. » (Eccli., xx, 7.)

Il n'y a point de force où il n'y a point de secret. « Celui
« qui ne peut retenir sa langue, est une ville ouverte et sans
« murailles. » (Prov., xxv, 28.) On l'attaque, on l'enfonce de
toutes parts.

Combien d'hommes, à qui des paroles témérairement
échappées ont causé de mortelles inquiétudes : « Qui garde
« sa bouche et sa langue, garde son âme de grands embar-
« ras et de grands chagrins. » (Prov., xxi, 23.)

Aussi le prophète s'écrie-t-il : « Qui mettra un sceau sur
« mes lèvres, et une garde autour de ma bouche, afin que
« ma langue ne me perde point? » (Eccli., xxii, 33.)

Fénelon a dit sur l'homme discret une belle parole : « Son
« cœur est comme un puits profond, on ne saurait y puiser
« son secret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la
« blesse : mais il ne la dit que pour le besoin ; et la sagesse,
« comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toute
« parole inutile. »

C'est du reste l'expression de l'Écriture :

« Le conseil est dans le cœur de l'homme sage comme une
« eau profonde. » (Prov., xx, 5.) On ne le découvre point, tant
ses conduites sont secrètes ; mais il sonde le cœur des au-
tres, et on dirait qu'il devine, tant ses conjectures sont sûres.

Les jeunes professeurs surtout doivent bien se pénétrer
de cette nécessité de la discrétion, qui seule fait les hommes
sérieux et les hommes sûrs. L'habitude de ne dire jamais
son secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun
prétexte, le secret d'autrui, voilà le fondement d'une sage et
prudente conduite : sans cela souvent tous les talents, et

les meilleures qualités, sont inutiles : personne ne se fie à vous.

La discrétion, du reste, n'est en aucune sorte incompatible avec la sincérité ; un homme discret sait taire son secret, sans dire aucun mensonge. Il n'a même point un certain air réservé et mystérieux qu'ont quelquefois les gens secrets, dit Fénelon ; il ne paraît point chargé du poids du secret qu'il doit garder : on le trouve toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a le cœur sur les lèvres. Mais en disant tout ce qu'il peut dire sans conséquence, il sait s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pourraient donner quelque soupçon et entamer son secret. Par là son cœur est impénétrable et inaccessible. Ses meilleurs amis mêmes ne savent dans certaines affaires graves que ce qu'il croit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils. Ce n'est pas là manquer à la confiance, c'est prendre au sérieux les affaires : l'homme sérieux a horreur de l'inutile, et ne parle que pour un but ; l'homme d'affaires comprend que le secret est la meilleure des sécurités.

Non-seulement il ne faut point par indiscretion de langage livrer soi-même ses secrets, mais encore il faut savoir ne pas se les laisser arracher.

Il y a deux sortes de gens dangereux pour le secret des affaires, et contre lesquels un Supérieur, comme aussi les Directeurs et les Professeurs, tous ceux qui participent à quelque conseil, doivent soigneusement se tenir en garde, les curieux indiscrets et les curieux artificieux. Il est assez facile, pour peu qu'on ait d'attention et d'empire sur sa langue, de réprimer les premiers ; il ne l'est pas toujours autant de se garder des seconds. Il y a deux défauts souvent inaperçus chez soi qui exposent singulièrement à leurs pièges, le secret désir de la louange et l'amour de la flatterie, la vivacité irréfléchie et la promptitude du caractère : il se rencontre vite des gens qui exploitent à merveille ces deux défauts.

Quand ils trouvent un Supérieur un peu vain et sensible à la louange, qui se plaît trop à raconter tout ce qui est à son honneur, ils le flattent habilement par d'adroites paroles, l'excitent à parler, ne se lassent jamais d'admirer et d'applaudir, et lui font dire ainsi, sans même qu'il s'en aperçoive, une foule de choses qu'il devrait taire. Ce que l'imprudente confiance fait dans celui-ci, l'impatience et la colère le font dans un autre. Celui-ci parle moins, mais il est prompt, et si peu qu'on excite sa vivacité, on lui fait dire ce qu'il avait résolu de taire. Pour en tirer les plus importants secrets, on n'a qu'à le contredire, en l'irritant on découvre tout : alors, fougueux, hors de lui-même, il éclate en menaces ; il se vante d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il veut. Si peu qu'on paraisse douter de ces moyens, il se hâte de les expliquer inconsidérément « et le secret le plus intime échappe du fond de son cœur, » dit Fénelon, auquel j'emprunte ces profondes observations. » Semblable « à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, son cœur ne peut rien garder. Les gens artificieux le savent bien ; ils tendent des pièges continuels à son humeur impatiente ; ils ne lui parlent que de difficultés, de contre-temps, d'inconvénients, de fautes irremédiables. Aussitôt que ce naturel prompt est enflammé, sa sagesse l'abandonne, et il n'est plus le même homme. »

Il importe donc que le Supérieur soit bien averti, en ce qui le concerne, *de ce double péril, et qu'il avertisse ceux qui, participant à ses conseils, ont comme lui la grande obligation du secret.* Qu'il leur parle donc souvent de cet important sujet, et qu'il leur en fasse bien comprendre toute la gravité : il a tous les droits et toutes les raisons du monde pour leur dire des paroles comme celles-ci :

« Messieurs, je prends la liberté de vous recommander à tous, en me la recommandant à moi-même, la *discretion* :

c'est ici pour nous tous un grand devoir ; et un devoir non-seulement *au dehors* de la maison, mais aussi un devoir *au dedans*, entre nous, ou avec nos élèves. Jamais vous ne comprendrez trop combien il faut prendre garde dans une maison d'Éducation et avec les jeunes gens , à ne pas *trop parler*. On peut faire par là, à soi et aux autres, des torts affreux : je ne dis pas seulement en parlant des maîtres aux élèves, cela se conçoit ; mais en parlant des élèves, soit à eux-mêmes, soit à leurs condisciples. »

Un Supérieur ne saurait exiger de ses collaborateurs sous tous ces rapports, trop de délicatesse, de prudence, de mesure, de tact, et je dirais de *respect*. Car il n'y a pas seulement la loi du respect que les enfants doivent à leurs maîtres, il y a aussi la loi du respect que les maîtres doivent aux enfants, même quand ils sont obligés de les traiter avec une juste sévérité.

Il ne faut jamais oublier la grande parole des saintes Écritures : *Cum magna reverentia disponis nos*.

La discrétion, c'est le respect : le respect des affaires, le respect de ses collègues, le respect des enfants, le respect de soi et des autres.

CHAPITRE VIII

Troisième devoir du Supérieur : Agir et faire agir.

L'HOMME D'ACTION.

Ce n'est pas assez que le Supérieur soit homme de conseil, il faut qu'il soit aussi homme d'action : il ne suffit pas qu'il indique à chacun, dans des règlements bien faits, les

fonctions que chacun doit remplir, et, dans des conférences suivies, les moyens de s'acquitter de ces fonctions, il faut encore qu'il surveille l'exécution des règlements et la manière dont chacun les pratique : il faut qu'il perfectionne ce qui est bien, empêche ou redresse ce qui est mal, corrige ce qui laisse à désirer, ajoute ce qui manque, et prévienne enfin tout oubli, toute négligence, tout abus. — En un mot, il faut qu'il soit ce qu'on appelle un *homme d'action*, et dans sa maison, *l'homme d'action* par excellence.

Le Supérieur en effet, je l'ai dit, a la charge de tout, la responsabilité de tout : c'est une charge immense, une effrayante responsabilité. Il ne faut pas seulement qu'il pense à tout, prévoie tout, soutienne tout, gouverne tout; il faut au besoin qu'il puisse faire tout.

Et cela, dans les divers ordres de choses les plus dissemblables : dans l'ordre religieux, dans l'ordre littéraire, dans l'ordre disciplinaire, dans l'ordre matériel et hygiénique;

Et cela, dans une œuvre où rien ne va et ne se soutient de soi, ni au physique ni au moral;

Et cela, il faut bien le remarquer, dans une œuvre ingrate, dans une région où, depuis le péché originel, la terre ne porte naturellement que des épines et des ronces, comme dit l'Écriture : *Spinās ac tribulos*.

On n'y fait rien qu'à la sueur de son front : *in sudore vultus*; tout est maudit originellement, et la terre, et l'œuvre, et l'ouvrier : *Maledicta terra in opere tuo*.

Quiconque ne comprend pas tout ceci à fond, ne comprend rien à une telle œuvre, ni aux peines inouïes qu'elle donne, ni au dévouement absolu qu'elle exige.

Il y a une chose surtout dont le Supérieur doit être bien pénétré, et que je ne me lasse pas de dire : c'est que, dans une maison d'Éducation, l'ordre semble contre la nature de presque tous ceux qui s'y trouvent, parce qu'il impose à tous la gêne, et tous, par conséquent, plus ou moins, conspirent

perpétuellement à le ruiner. Le Supérieur, qui est essentiellement l'homme de l'ordre, est donc obligé de résister à tout le monde; et il n'y a que la surveillance la plus intelligente, la plus dévouée, et aussi la plus active et la plus ferme qui puisse prévenir la ruine de tout.

C'est un fardeau à faire fléchir les plus robustes; ou plutôt, sans une grâce spéciale de Dieu, les forces humaines n'y sauraient suffire.

Il faut y avoir passé pour le comprendre: il faut avoir senti ce poids sur ses épaules pour en bien connaître la pesanteur. C'est bien alors que l'on comprend combien les fonctions publiques sont justement nommées des charges, et combien est vraie la parole du Sauveur: « Que celui qui est le premier est vraiment le serviteur de tous. » C'est à un tel service que les forces s'épuisent, que la vie s'use, que les cheveux blanchissent.

Pour moi, quand cette charge avec toutes ses sollicitudes pesait sur ma conscience, il me semblait, je m'en souviens, que ma pauvre tête était perpétuellement comme une pelotte chargée d'épingles et d'épines innombrables. La chose n'a malheureusement guère changé depuis!

Pour soutenir une telle œuvre, pour accomplir tous les devoirs d'un tel gouvernement, nous l'avons dit, il faut deux choses :

1^o De bons *règlements*, qui ordonnent tout.

2^o Un bon *personnel*, qui exécute tout.

Les bons *règlements*, sans un bon personnel, ne peuvent rien. Un bon personnel, sans de bons *règlements*, ne peut guère plus. Les deux choses réunies peuvent tout.

Mais avant tout, ce qu'il faut, c'est un bon Supérieur.

Et qu'est-ce qui fait un bon Supérieur? quelle est sa qualité dominante, son trait distinctif? Je l'ai dit: Un bon Supérieur doit être un homme d'action.

On ne conçoit pas autrement un Supérieur ; avant tout, ce doit être là son capital mérite.

Sans doute, un Supérieur doit être, comme le dit l'Écriture, un homme puissant par la parole, *Potens verbo*, comme il doit être aussi un homme de prière *Vir orationis* ; mais rien ne saurait le dispenser d'être un homme d'action, *Potens et opere*. La parole, la prière chez lui ont pour but l'action, sont au service de l'action.

La vérité est que, dans une maison d'Éducation, l'homme éloquent, l'homme de parole n'est vraiment rien sans l'homme d'action.

C'est l'homme d'action, l'homme d'autorité, l'homme d'ascendant, c'est-à-dire l'homme qui entend, qui prévoit, qui décide, qui agit, qui fait agir, qui s'empare des volontés, qui leur imprime le mouvement, c'est celui-là qui est tout.

Et il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas seulement dans le gouvernement et la direction extérieure d'une maison, c'est aussi dans le gouvernement et la direction intérieure des âmes, même au tribunal de la pénitence, que la parole est au service de l'action, l'homme éloquent au service de l'homme d'autorité.

Lorsque l'homme d'autorité manque d'une parole élocuente, il a un grave défaut, mais il peut encore être à la hauteur de ses devoirs. Mais lorsque l'homme de parole manque d'action et d'autorité, sa parole est vaine, sans fermeté intérieure, sans fruit réel au dehors.

Je suis singulièrement frappé quelquefois de l'énergie de la langue française, et des tours expressifs avec lesquels elle rend certaines idées : c'est ainsi que cette expression, l'homme d'action, me paraît peindre avec une force merveilleuse, et d'un trait, tout ce que doit être un Supérieur. Ce seul mot dit tout.

J'ai nommé l'homme de parole, l'homme de prière : on peut nommer encore : l'homme de cabinet, l'homme d'étude,

mais rien de tout cela ne caractérise le bon Supérieur. Ce qu'il doit être avant tout et par-dessus tout, c'est homme d'action. Tous ces hommes-là, l'homme de prière, l'homme de parole, l'homme d'étude, l'homme de cabinet, l'homme de bon conseil, doivent sans doute venir dans le Supérieur fortifier l'homme d'action ; mais nul d'entre eux ne peut le remplacer ; seul il les représente tous.

Il est d'ailleurs aisé de concevoir pourquoi un Supérieur doit être par-dessus tout un homme d'action ; en voici trois grandes raisons :

1^o C'est que l'Éducation est une grande œuvre, une grande action, *opus* ; et non pas une spéculation théorique : c'est surtout une action multiple, faite par un grand nombre d'agents divers, et qui a besoin par conséquent d'être dirigée par une action suprême et dominante.

2^o Il est évident d'ailleurs que l'homme d'action, dans une action, est infiniment plus nécessaire et par conséquent plus aimé, plus estimé que celui qui n'est pas homme d'action. Et pourquoi ? C'est que l'un est secourable à tout le monde, et que l'autre ne sert à rien ni à personne.

Sans doute l'homme d'action, quand il est Supérieur, est un homme difficile, exigeant ; il exige l'action des autres, mais en l'exigeant, il les aide par son action personnelle, il les encourage à agir, il les guide, il les soutient, il les satisfait. Et voilà pourquoi on l'aime, on l'estime. On crie quelquefois contre lui, mais au fond on l'aime, parce que dans l'œuvre où l'action est nécessaire, on n'est satisfait au fond que de l'action.

En un mot, tout le monde et toutes choses souffrent de l'inaction, et au contraire vivent de l'action et s'en réjouissent ; car comme il est ici question de l'action nécessaire, quand elle manque, tout manque : quand on la sait là, on ne craint plus, et tout va bien.

3° Dans l'œuvre où l'action est nécessaire, non-seulement il n'y a d'aimé, mais il n'y a de respecté et de suivi que l'homme d'action ; on ne s'enrôle que sous un homme d'action.

Son ascendant commande, entraîne ; on marche à sa suite ; on ne s'attache définitivement qu'à lui ; avec tout autre, on doute, on hésite : on ne doute pas avec lui, on marche ; et tout se fait.

Et de là les paroles de l'Écriture : *In opere abundantia ; in opere divitiæ ; in opere potentia* : c'est dans l'action qu'est l'abondance ; dans l'action qu'est la richesse ; dans l'action qu'est la puissance.

Et l'Écriture ajoute : *Quem timeo ? Velocem in opere* : L'homme que je crains, quel est-il ? C'est l'homme prompt et vif à l'action. *In omnibus operibus tuis esto velox , et omnis infirmitas non occurret tibi* : Soyez actif et prompt dans toutes vos œuvres, et nulle infirmité ne viendra à votre rencontre.

Tel doit être un Supérieur. Toutefois, comme le disait Fénelon, son action ne doit avoir rien d'impétueux ni de précipité : toujours calme et doux, libre et tranquille, toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils, mais prompt et rapide dans l'exécution ; actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien et n'embarrassant personne ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés ; s'appliquant à donner ses ordres dans les termes les plus simples et les plus précis ; ne demandant jamais rien de trop aux autres ; inspirant partout la liberté, le zèle, la confiance ; voilà comment agit un bon Supérieur. Il donne à tous l'exemple de l'activité et du travail ; il demande beaucoup , mais il fait encore plus lui-même qu'il n'exige des autres. Infatigable à la besogne, on le voit partout, aux récréations, aux classes, à l'étude, à l'in-

fermerie, rendant par sa présence chacun plus appliqué : c'est lui qui travaille le plus et qui se repose le moins : son repos est souvent interrompu par les avis qu'il reçoit à toutes les heures, ou par ses propres sollicitudes, ou par la fréquente visite de toutes les parties de la maison, qu'il ne fait jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour tenir en éveil la vigilance de tous : la nuit même sa sollicitude ne l'abandonne pas, et les soins de la surveillance viennent encore troubler parfois son sommeil.

Il sait que ce n'est pas pour lui-même que Dieu l'a fait Supérieur, mais pour les autres; qu'il appartient à sa maison, et tout entier; que c'est à elle qu'il doit tout son temps, ses soins, son affection, et qu'il n'est digne enfin d'être Supérieur qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se donner à tous.

Vous êtes peut-être jeune encore, mais enfin vous êtes Supérieur; agissez donc, et montrez-vous de telle sorte, dit saint Paul, que personne ne méprise votre jeunesse : *Nemo adolescentiam tuam contemnat*. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé; faites voir que vous pensez, que vous sentez comme vous devez penser et sentir. Ainsi que le disait encore Fénelon, c'est le moment de montrer une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées à l'œuvre qui vous est confiée. « Il faut que les bons vous aiment, que les mauvais vous craignent, et que tous vous estiment. »

Pour cela, ce qu'il faut essentiellement et par-dessus tout à un Supérieur, c'est la fermeté du caractère, la force de la volonté.

C'est par là que le Supérieur sera vraiment un homme d'autorité, qu'il saura agir et faire agir.

En effet, c'est par l'ascendant du caractère et de la volonté qu'on gouverne les hommes : il y a dans un homme de caractère, je ne sais quelle force à laquelle il faut que tout

cède : on sent le Supérieur, le guide, le maître au besoin ; on se tait, on suit, on est entraîné, et au fond on est heureux de l'être.

C'est une telle volonté qu'il faut à un Supérieur : une volonté qui, après avoir pris conseil, s'impose et se fasse suivre ; une volonté ferme et décidée, qui sache prendre son parti, et une fois le parti pris, n'hésite plus, ne vacille pas. Rien ne compromet plus l'autorité d'un Supérieur que les irrésolutions et les oscillations. « Ne vous laissez point aller, dit Fénelon, à la lenteur et à l'indécision. *Coupez court, et faites hardiment des fautes dans le détail*, plutôt que de faire en général celle de trop hésiter et de ne point marcher. »

Il faut à un Supérieur l'initiative, je dirai le mot, l'ἰνεργία, l'action énergique sur les hommes, pour les améliorer, les élever, les fortifier. Il faut qu'un Supérieur presse, anime, aiguillonne.

Sans doute, le Supérieur, surtout s'il est revêtu du caractère sacerdotal, ne doit jamais oublier la douceur ; mais il doit se souvenir aussi, comme le dit saint Paul, que quand on est prêtre, quelles que soient les fonctions, il faut savoir *præesse*.

Il y a dans la langue latine un mot d'une extrême énergie, qui rend bien ici ma pensée, et convient merveilleusement au Supérieur. C'est le mot *strenuus*. Je m'en servais souvent avec nos messieurs, quand je voulais les animer à l'action. Il faut être, leur disais-je, en toutes choses, *strenuus*. *In agendo*, dans l'action : point de lenteur et d'inertie ; de l'activité, de l'ardeur, de la suite et de la constance. *In dicendo*, dans la parole : rien de mou ou d'hésitant, de timide ou d'embarrassé ; quelque chose d'assuré, de net et de ferme. *In monendo*, dans l'avertissement : de la bonté, de l'affection sans doute, mais aussi parler de haut, avec gravité, avec poids et autorité. *In arguendo*, dans le reproche : pas de vains mé-

nagements, de vaines délicatesses ; sachez avoir, quand il le faut, une sévère rigueur. J'ajoutais enfin avec saint Augustin, *in terrendo*, dans la terreur : oui, dans les cas extrêmes, quand il est nécessaire d'inspirer une crainte salutaire, épouvantez, faites trembler.

Et qu'on ne pense pas que cette fermeté soit opposée à la bonté, ni même à la tendresse. Sans doute, il faut à un Supérieur de la bonté pour tempérer sa fermeté ; mais si l'on veut que les enfants comme les hommes obéissent volontiers et travaillent sérieusement, il faut toujours les tenir en haleine par une sage alternative de fermeté qui les maîtrise et de bonté qui les dilate.

Mais le sentiment affectueux d'un Supérieur n'est pas la molle et timide bonté d'une mère faible, c'est la forte et virile affection d'un père sage ; c'est-à-dire que toute sa tendresse et sa bonté de cœur, le Supérieur doit les tourner en force : il lui faut cet amour fort, dont parle la sainte Écriture : *Fortis est ut mors dilectio* ; il faut même que cette force devienne dure au besoin : *Dura sicut infernus*, c'est-à-dire, qu'elle ignore les mous et faibles attendrissements, et qu'elle ne craigne pas de faire de la peine, de faire quelquefois crier ceux qu'elle aime, si c'est nécessaire pour les sauver. Le désir de faire du bien, de sauver une âme qui se perd inspire ce fort amour : c'est l'amour de la mère, qui pousse un cri, qui fait un suprême effort, si son enfant va périr.

Avec la fermeté et la force, la vraie bonté, le vrai amour inspire aussi la clairvoyance, qui soupçonne, qui regarde, qui devine, qui voit venir le péril, et qui sait toujours où en sont toutes choses ; qui connaît le bien et le mal des enfants, les brebis malades, tout ce qui a particulièrement besoin d'être soigné ; et avec fermeté, quand il le faut.

La clairvoyance et la fermeté, voilà deux traits essentiels de la vraie bonté et du vrai amour : si vous n'êtes pas clairvoyants et fermes, vous n'aimez pas utilement.

Ce n'est pas aimer que de ne pas vouloir le bien de ceux qu'on prétend aimer ; or, la faiblesse, la mollesse dans les Supérieurs souffre le mal, et fait le mal. Elle jette inévitablement un Supérieur dans des embarras souvent inextricables ; elle le met forcément dans cette redoutable alternative, ou de fermer les yeux sur les désordres les plus graves, ou de recourir tardivement à des rigueurs excessives, qui le plus souvent, ne remédieront à rien, et toujours irriteront.

L'homme, qui est le plus souvent obligé de sévir, ce n'est pas l'homme dont on craint la fermeté, c'est l'homme dont on connaît la faiblesse.

« On entreprend aisément contre un Supérieur faible, dit Bossuet, et de plus ses faiblesses sont pernicieuses aux particuliers, à toute la maison, et à lui-même, contre qui on ose tout, parce qu'on sait qu'il se laisse facilement entamer. »

C'est pourquoi Bossuet disait encore : « Tout Supérieur faible est injuste. » Un Supérieur ne doit craindre personne ; « il ne doit craindre que de mal faire. » Il faut qu'on l'aime sans doute, mais aussi qu'on le craigne, de cette crainte respectueuse et filiale, qui tient chacun dans le devoir.

En effet, par sa faiblesse il fait tort à tout le monde. Ce qu'il doit à tous, ce n'est point de ne pas fâcher, de ne pas réprimer ; ce n'est point le désordre, les caprices contre la règle, les étrangetés, les fantaisies de tout genre : ce qu'il doit à tous, c'est le bon ordre, c'est la paix, c'est la liberté du bien ; c'est surtout le maintien de la règle, sans laquelle nul bien n'est possible. Voilà ce qu'il doit fermement maintenir et à tout prix : autrement il est coupable.

« La peur de fâcher poussée trop avant, dit Bossuet, dégénère en une faiblesse criminelle.

« La crainte est un frein nécessaire aux hommes à cause

de leur orgueil et de leur indocilité naturelle : » à plus forte raison nécessaire aux enfants.

Il importe peu qu'on dise de vous que vous êtes bon, si on n'ajoute pas que vous êtes ferme.

Car c'est avec une telle bonté qu'on est sûr de tout ruiner.

Et qu'importe encore que ce soit par bonté et indulgence que vous aurez laissé tout périr, lorsque tout aura péri ?

C'est donc être coupable au premier chef, quand on est Supérieur, que de manquer de la fermeté nécessaire. Aussi Dieu, dit Bossuet, ne pardonne pas la mollesse aux Supérieurs. La mollesse d'Aaron fut cause du crime de son peuple. Que vous a fait ce peuple, lui dit Dieu, *pour l'induire à un si grand mal* ? Ainsi le crime du peuple est imputé à Aaron, parce qu'il ne l'avait pas réprimé. Remarquez encore ces termes : *Que vous a fait ce peuple ? c'est être l'ennemi du peuple que de ne lui pas résister quand il veut faire le mal*. Aaron cherche à se justifier : « Que mon Seigneur ne se fâche point contre moi ; vous savez que ce peuple est enclin au mal : et je les ai craints. »

Quelle excuse ! Dieu ne la reçoit pas, « et irrité au dernier point contre Aaron, il voulut l'écraser » (Deut., ix, 20).

Saül pense s'excuser sur le peuple de ce qu'il n'a pas exécuté les ordres de Dieu. Vaine excuse que Dieu rejette ; car il était établi pour résister au peuple, lorsque le peuple se portait au mal.

Il faut donc bien entendre qu'on n'est pas Supérieur pour craindre et pour céder.

Du reste, dans l'exercice de l'autorité, et en prenant même les résolutions les plus vigoureuses, un Supérieur de maison doit bien étudier les conjonctures, et ne pas toujours pousser les enfants sans mesure, et à toute outrance.

De même il faut bien distinguer ce qui doit être fait vite et de suite, et ce qui permet une certaine attente. Par exemple, avec les petits complots qui s'organisent quelquefois parmi

les enfants, il ne faut pas perdre une minute. Il faut savoir les pénétrer et les dissiper sans donner le temps aux coupables de se reconnaître. « Le fort du conseil est de s'attacher à déconcerter l'ennemi et à détruire de suite ce qu'il a de plus ferme. »

De même quand il s'agit de fautes contre les mœurs, c'est sur-le-champ qu'il faut agir. Il n'y a jamais de retard possible : autrement le mal *serpit ut cancer*, comme dit saint Paul. Mais nous traiterons à fond, en son lieu, ce grave sujet.

Du reste un homme, un Supérieur, vraiment ferme et courageux, est plus capable qu'un autre de conseils modérés ; mais, quand il est engagé, il se soutient mieux. Au contraire, ce sont les gens timides, qui, d'ordinaire, sont le plus exposés à manquer de mesure et de modération. Fiers et menaçants d'abord, ils lâchent pied dans le péril ; ils prennent la fuite au premier bruit.

La vraie fermeté n'est donc pas l'inflexible obstination qui s'entête aveuglément, ni la sévérité outrée qui ne connaît jamais l'indulgence, ni l'ostentation de la menace qui éclate d'abord, et puis se dément et n'est pas suivie d'effet.

Ce n'est pas non plus la répression amère, qui mêle à la réprimande le sarcasme et la moquerie. La tendance à railler les élèves et à les livrer à la risée de leurs condisciples serait désastreuse dans un maître, et surtout dans un Supérieur. Il a le droit de corriger, non celui de se moquer : il l'a même moins que personne, parce qu'il est trop facilement le plus fort. D'ailleurs, en se moquant, il ne corrigerait pas, il exaspérerait, non-seulement sa victime, mais tout le monde : les enfants, sans s'en rendre toujours bien compte, ont un vif et juste sentiment des choses. Quelquefois un Supérieur, et encore est-ce bien délicat, peut livrer à la risée publique un défaut, mais jamais la personne : un défaut, dis-je ; par exemple, la vanité dans les paroles, dans les habits,



dans la chevelure, la paresse, le bavardage, certaines originalités extérieures, ou tels autres défauts, dont souvent le ridicule est à la fois le plus juste châtiment et le meilleur remède. Mais en fustigeant le défaut, je le répète, il faut toujours ménager la personne.

« Le Supérieur, dit Bossuet, doit donc se garder des paroles amères et surtout des paroles moqueuses. Son discours, loin d'être emporté et violent, ne doit pas même être rude; de tels discours aliènent tous les esprits. »

Ainsi que le disait autrefois le poète :

Quum sibi quisque timet, quanquam est intactus, et odit.

(HORACE.)

« Le Supérieur doit donc retenir sa langue, dont les blessures, comme dit l'Écriture, sont souvent si dangereuses, » et faire en sorte que tous ses collaborateurs aient la même retenue. C'est dans une maison d'Éducation que chacun doit prendre garde à ce que cette parole des Écritures ne lui soit pas appliquée : « Leur langue est une épée affilée; ils ont aiguisé les uns contre les autres leurs langues, comme des langues de serpent : leur morsure est venimeuse. »

C'est au Supérieur à réprimer sévèrement ce détestable défaut, là où il se montre, et de ne permettre en aucune sorte qu'il s'implante dans la maison; il pourrait en devenir la perte.

On le voit, la charge de l'autorité est grande et l'exercice n'en est pas chose facile. Tout repose, dans une maison, sur la fermeté, sur l'autorité du Supérieur : tout, l'ordre, le travail, la discipline, la piété, le bon esprit. C'est comme la colonne de la maison : si cette colonne fléchit, si elle tombe, de tous côtés ce ne sera que ruine.

Et voilà pourquoi l'Écriture dit : *Stabit, et pascet in fortitudine gregem Domini*. Celui qui paît le troupeau du Seigneur doit être toujours debout et ferme. La fermeté, la force, *fortitudo*, tel est le grand caractère du vrai pasteur. Mais cette force vient de l'amour, et c'est le dévouement seul qui la soutient ; aussi l'Écriture ajoute : *Et erit iste pax*, et cet homme sera *la Paix*.

En effet, il n'y a de paix que sous la protection de la fermeté, parce que c'est la fermeté qui maintient l'ordre, et défend les bons, ceux qui veulent le bien, contre les méchants, et contre tous ceux qui ne veulent pas le bien et lui préfèrent le mal.

Telle est donc la nécessité de l'action, de l'action vigilante et ferme : c'est ainsi que le Supérieur sera réellement ce qu'il doit être, un homme d'autorité.

Mais j'ajoute un dernier mot. Pour cela, pour avoir de l'ascendant, de l'autorité, il faut bien comprendre trois choses : son droit, son devoir, son dévouement.

Son droit : — *In me loquitur Christus : pro Christo legatione fungimur*. L'autorité d'un Supérieur est l'autorité même de Dieu, dont il est auprès des enfants le représentant, et au nom duquel il parle.

Son devoir : — Il faut se dire : toutes les fois que je fléchis, je pêche ;

Son dévouement : — Il faut donner soi-même l'exemple, mais exiger qu'il soit suivi.

Et si l'on sent quelquefois qu'on se ralentit, qu'on se relâche, il faut de suite s'exciter, se ranimer, et, selon la piquante et juste expression de Fénelon, *se pincer soi-même*. « Pincez-vous, écrit-il à un Supérieur, comme on pince un léthargique. Faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. »

Les Supérieurs ne possèdent pas tous au même degré l'éner-

gie de volonté ; mais elle est nécessaire à un certain degré à tout Supérieur. Pour l'acquérir et la fortifier, ce que peuvent l'attention, l'application, l'effort persévérant, la conscience, la vertu, est étonnant.

Au reste, il y a des moyens pour ranimer en soi et tenir toujours vive et agissante cette fermeté et cette énergie dont un Supérieur ne doit se départir jamais. Je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en indiquant ici ces moyens pratiques, ces habitudes, qui doivent passer dans la vie d'un homme chargé de diriger une maison, et qui veut remplir sa charge.

Ces moyens sont :

1^o La *prière* : c'est en tout et toujours le grand moyen.

2^o La *prévision des occasions* où on a besoin d'autorité. Un caractère faible, pris à l'improviste, reste lui-même avec sa faiblesse : mais s'il a prévu, il se fortifie et s'arme d'avance.

3^o La *préparation des formules*, et en général des paroles par lesquelles on exerce l'autorité. Jamais l'exercice de l'autorité ne doit être en vain ; sinon, on l'affaiblit et on la ruine : c'est pourquoi il importe d'être sûr de ce qu'on dit, quand la parole doit avoir une portée et produire un effet ; et l'on n'est vraiment sûr que de ce qu'on a bien médité à l'avance.

4^o Il y a même des *moyens physiques*, qu'il ne faut pas négliger ; le ton de voix, le regard : rien ici n'est indifférent, ni sans conséquence : et toujours la fermeté dans la douceur, et la douceur dans la fermeté ; un certain air et maintien dégagé ; *expeditus (non impeditus) lingua, opere, gressu, consilio, definitione...*

Il est essentiel encore :

1^o De tenir un ordre parfait dans ses papiers, ses notes, ses *agenda*. C'est une chose vraiment surprenante à quel degré l'ordre est fortifiant : au milieu du désordre, un caractère faible surtout se noie et ne sait que devenir.

2^o Faire écrire ce que l'on veut vous dire : de cette façon,

chacun s'explique et se comprend mieux, et on ne vient pas dire au Supérieur des choses désordonnées qui le troublent. Les gens tumultueux déconcertent : on ne sait plus avec eux où on en est. Il faut aussi qu'il écrive ce qu'il veut faire ou dire lui-même. Autrement il oublie, et comment presser l'exécution de ce qu'on a oublié? Mille défaillances de l'autorité n'ont lieu que parce que les préservatifs matériels contre l'oubli n'ont pas été employés.

Il est essentiel encore de faire chaque chose l'une après l'autre, en son lieu et en son temps. C'est le seul moyen de trouver le temps de tout faire, et de tout faire bien.

En général, ce ne sont pas les choses qui se font, qui font perdre le temps ; ce sont les choses qui ne se font pas et doivent se faire : elles préoccupent ; elles obligent à s'en occuper plusieurs fois.

Enfin, j'y reviens encore, et c'est par là que je termine, le dernier comme le premier moyen d'être l'homme d'action qu'il faut être, c'est d'être homme de prière : il faut prier ; demander à Dieu la grâce de l'action, la force de l'exécution simple et immédiate.

Donc, les exercices de piété avant tout, afin d'être toujours, au milieu de tant de détails souvent fastidieux et accablants, dans le calme et la paix par l'élevation et la sérénité de l'âme, comme dit saint Grégoire : *In altitudine et serenitate mentis*.

Voilà ce qu'est, et ce qui fait l'homme d'action.

CHAPITRE IX

D'une grande qualité et d'un grand défaut dans l'homme d'action.

I

DE LA GÉNÉROSITÉ ET LARGEUR D'ESPRIT DANS UN SUPÉRIEUR.

Avec l'autorité du caractère et la fermeté de la volonté, il faut au Supérieur une autre qualité, indispensable complément de la première : il lui faut une certaine *largeur et générosité d'esprit*.

Quand on a une volonté forte, absolue, et quelquefois un commandement impérieux, il faut avoir un esprit généreux, un grand esprit même, au moins dans la sphère où on agit, où on commande : de grandes vues, des lumières vives, des aperçus spacieux, cela met au moins l'esprit des inférieurs au large, inspire confiance, et console des contraintes que souffre la volonté.

Un homme qui n'aurait pas de largeur d'esprit, courrait risque, dans un gouvernement à si multiples et si menus détails, de se prendre à des idées d'une étroitesse extrême, de s'enfermer, sans vouloir en sortir, dans les points de vue les plus mesquins, et par suite de tomber dans un despotisme misérable.

On peut être absolu dans un horizon vaste ; là, c'est tolérable : il y a place encore et aisance pour le mouvement d'une liberté légitime. Mais être absolu dans un cercle rétréci, c'est une tyrannie intolérable et ridicule.

Une volonté forte et ferme n'est pas d'ailleurs une volonté

aveugle et obstinée; c'est une volonté calme et invincible dans la raison et le devoir.

Ne se défier jamais de soi, n'écouter jamais les autres, repousser toute idée qu'on n'a pas soi-même conçue, ne se rendre pas aux raisons, ce n'est point de la fermeté, c'est entêtement et petitesse d'esprit. Rien ne sert moins l'autorité, parce que, secrètement, rien ne révolte plus les âmes.

Il faut savoir écouter et se rendre aux bonnes raisons, comme aussi savoir supporter et recevoir les bonnes excuses.

Il y a de petites choses sur lesquelles il faut savoir passer, quand les choses essentielles sont sauvegardées, quand le bien important se fait. C'est le grand danger d'un Supérieur, qui doit être un homme de détail, de tomber dans la minutie. Il faut avoir assez de sens pour comprendre toute la portée des détails, sans jamais l'exagérer. C'est ainsi qu'on évite les exigences inutiles et les négligences funestes, deux choses également fatales à l'autorité.

Il ne faut pas exiger plus qu'il n'est juste et raisonnable; comme aussi il faut savoir donner la raison des choses, et faire entendre distinctement soit aux maîtres, soit même aux enfants, ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content.

On n'est un homme d'autorité qu'autant qu'on dit et qu'on montre aux autres la raison qu'ils ne voient pas.

Il faut donc à un Supérieur des vues larges, mais justes et sûres, le coup d'œil simple et rapide, le discernement vif et prompt du but, des difficultés et des moyens, des hommes, des caractères, des nuances. Pas d'hésitations inutiles, pas de fâcheux tâtonnements, pas de maladresse. Tel jour, tel moyen convient et il ne convient pas tel autre jour. Pourquoi? Que sais-je! pour un rien: parce que les esprits, parce que le temps lui-même est changé. Il faut qu'un Supérieur sente cela, qu'il sente pour ainsi dire ce qu'il y a dans

l'air ; qu'à la simple inspection des enfants, à leur seule manière de se tenir, quand il entre à l'étude par exemple, à je ne sais quoi enfin, il pressente qu'il y a, ce jour-là, quelque chose qui permet d'être sévère, quelque chose qui ne le permet pas. Ces nuances ne se définissent point, mais elles sont d'une extrême importance à discerner. Pour tout cela, on le sent, il faut du tact, du coup d'œil, un esprit pénétrant aussi bien que large.

Il faut être l'*enucleator*, c'est-à-dire l'homme qui dénoue, qui débrouille ce qu'il y a au fond des affaires ; l'homme qui arrange, qui concilie, qui termine toute difficulté. Pour cela, il faut surtout vite saisir le point essentiel et précis des choses, le point défectueux qu'il s'agit de corriger, d'extirper, et d'extirper quelquefois à l'instant même, de peur que le mal ne grandisse et ne se propage comme la tache d'huile.

Là générosité d'esprit s'allie d'ailleurs à merveille avec une autre qualité, nécessaire adoucissement de l'autorité, et dont nous avons déjà eu occasion de dire un mot, je veux parler de la bonté, de la cordialité : la générosité d'esprit et la cordialité sont vraiment sœurs.

Un Supérieur peut n'être pas toujours tendre et affectueux, mais il doit être toujours bon, dévoué, cordial.

Il faut être si exigeant d'ailleurs ! il faut quelquefois faire tant de peine !

Car un Supérieur qui ne fait jamais de peine à personne, est nécessairement un mauvais Supérieur : la nature humaine et l'œuvre de l'Éducation étant données ce qu'elles sont, celui qui ne fait de peine à personne, fait bientôt peine à tout le monde, parce qu'il laisse tout souffrir et bientôt tout périr.

Vous êtes Supérieur : eh bien, n'oubliez pas ce que je vous ai dit déjà, c'est qu'il y a une conspiration universelle contre vous : tout tend, tout conspire autour de vous au relâchement, au désordre, à la ruine.

Comme vous êtes l'homme de l'ordre, vous êtes l'adversaire de tout le monde.

Or, voilà ce qu'il faut racheter par la bonté du cœur, par la cordialité.

Sans cordialité, les exigences les plus légitimes du zèle peuvent facilement être prises pour des importunités tyranniques, et la fermeté ressembler à la dureté.

Mais la cordialité adoucit les choses les plus dures, et fait accepter les plus importunes.

Une austérité sévère et sombre, dit l'Écriture, rembrunit les fronts, attriste les âmes ; une cordialité aimable et expansive épanouit les visages et dilate les cœurs : *Verbum dulce multiplicat amicos.*

Alors, quelque exigeant que soit un Supérieur actif, infatigable, quelques labeurs qu'il impose, on travaille le cœur content ; et, selon le mot du prophète, dilaté par la joie, on court dans la voie de ses désirs : *Cucurri in viam mandatorum tuorum, quia dilatasti cor meum.*

Par dessus tout, qu'on ne sente pas que vous voulez ce qui s'appelle dominer.

Il y a l'esprit de gouvernement, et il y a l'esprit de domination : non-seulement l'un n'est pas l'autre, mais je n'hésite pas à dire que l'un tue l'autre.

L'esprit de domination ne tient compte que de soi et de ses avantages personnels.

L'esprit de gouvernement ne s'occupe que des autres et de leur bien.

Quand l'autorité affecte la domination, elle se perd, parce qu'elle méprise la liberté légitime et nécessaire ; de même que quand la liberté affecte la licence et méprise l'autorité, elle se perd aussi.

C'est rendre odieuse l'autorité, dit Fénelon, que de n'y pas joindre la douceur, les égards, la condescendance : quand on est sans patience, sans indulgence, quand on ne sait rien

supporter, rien excuser, on fait mal le bien même. Non, il faut qu'un Supérieur sache se faire aimer, aimer des maîtres, aimer des enfants.

Rien n'éloigne plus les enfants qu'un air dur, un abord froid, un front dominateur; rien ne les attire plus qu'un air doux et affectueux : tandis que leur cœur confiant s'ouvre de lui-même à l'homme qui les accueille avec bonté et affabilité, il se ferme à l'homme qui ne leur montre jamais qu'un regard sévère. C'est avec tout le monde, mais avec les enfants surtout, qu'il faut être bon, affable, accessible.

Sans doute il faut de la dignité et de l'autorité, mais sans hauteur ni humeur sauvage.

La véritable dignité sait descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour se mettre en leur place, et cette bonté n'affaiblit jamais ni l'autorité ni le respect.

Sans doute, pour cela il faut que l'autorité soit bien établie; mais quand on a une fois cette autorité, on peut, on doit avoir une bonté qui ravisse tous les cœurs.

Qu'un Supérieur sache donc tempérer une sévérité nécessaire, et peut-être naturelle, par un extérieur facile et des formes affectueuses. Qu'il ne compte pas uniquement sur son autorité, mais aussi sur sa bonté; qu'il ne gouverne pas seulement par la crainte, mais aussi et surtout par l'amour.

Comment ne voit-on pas que ce qu'on fait faire aux enfants à force de menace ou de châtiement, quelque bien qu'il soit, est toujours par là même dur, pénible, accablant, quelquefois haïssable. C'est faire haïr le bien, que d'y contraindre durement. Il faut le faire aimer. Tout ce qu'on fait par amour, persuasion, bonne volonté, quelque rude qu'il paraisse, devient toujours doux.

Autrement, les enfants sont toujours contraints avec leurs maîtres, toujours gênés et mal à l'aise.

Ils font à regret le bien, pour éviter le châtiement. Ils fe-

raient le mal, s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité.

Je sais bien que cette douceur peut demander quelquefois beaucoup d'efforts à un caractère raide et âpre, mais c'est une vertu nécessaire, et un Supérieur doit tout faire pour l'acquérir : les meilleures natures même n'ont pas la vraie et parfaite douceur naturellement, il y faut la main de Dieu ; mais la main de Dieu est capable d'assujettir toute raideur, d'adoucir toute âpreté.

Que si à la fermeté un Supérieur ajoute un calme imperturbable, il se donne sans contredit un des plus grands avantages qu'il puisse avoir.

La douceur et le calme pourraient même, au besoin, couvrir le défaut d'une cordialité réelle.

Par là, dit Fénelon, un Supérieur apparaît *égal, ferme, se possédant toujours lui-même, ne précipitant rien, écoutant tout, et ne décidant jamais qu'après un examen tranquille.*

Il évite l'impatience et l'inquiétude, dont les natures actives et ardentes ne se gardent pas toujours assez.

L'action, la bonne activité d'ailleurs, se concilient merveilleusement avec le calme et la patience.

Il est évident que plus un Supérieur est occupé et tirailé, plus il a besoin de calme, de patience, de douceur avec lui-même et avec les autres.

Par là, il fait les choses posément, une à une, à leur tour, avec sûreté : il n'est pas de ces hommes inquiets, empressés, précipités, irrités dans les moindres contradictions, véritables ardélions spirituels, incommodés de tout et presque toujours incommodés. Non, paisible dans les embarras, il considère la difficulté, il conserve la liberté de son jugement, il est maître de son action.

Il supporte ce qu'il ne peut encore corriger, il ne s'irrite pas hors de propos, il sait attendre.

Il y a des gens impatientes et sévères avec qui il n'est pas

pérmis d'avoir des défauts, et qui étant durs à eux-mêmes, le sont également aux autres ;

Il y en a à qui l'impatience des défauts d'autrui arrache des paroles amères ou dédaigneuses ;

Il faut qu'un Supérieur évite soigneusement de tels excès :

De sa part surtout, point de mauvaise plaisanterie sur les petits ridicules ; nulle impatience sur aucun des travers de ses collaborateurs.

Aussi bien, le vrai moyen de corriger les défauts qui font peine, n'est pas de crier ou de fatiguer les gens ; c'est d'ouvrir peu à peu les cœurs par une conduite patiente, cordiale, libre et tranquille. Mais parler avec chaleur et âpreté, revenir sans cesse à la charge, vouloir tout emporter de force sans jamais essayer les moyens doux et pacifiques, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie, et souvent c'est tout gâter.

Je ne sais où j'ai lu, c'est dans saint François de Sales, je crois, qu'il ne faut rien faire de force ; et qu'il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef, que de rompre la serrure par impatience.

C'est du bon sens : plus j'y pense, plus je trouve que tout peut tourner très-prompement à bien dans une maison gouvernée comme je viens de dire : sans doute il y faut de la suite et de la *fermeté*, je dirai même de la *poursuite* ; mais pourvu que ce soit avec une certaine générosité d'esprit, avec une bonté constante, et une aimable cordialité, tout réussira.

Tel est, à mon sens, le bon, le véritable, le grand Supérieur.

II

DE LA RAIDEUR DE CARACTÈRE DANS UN SUPÉRIEUR.

Bien différent est un homme qui manque de cette grande qualité, la générosité de l'esprit et la cordialité ; dont l'ac-

tion est impérieuse, avec raideur; dont l'autorité n'est pas tempérée par la bonté.

Ce défaut est si grave que j'en veux brièvement ici traiter à part.

Qu'on ne s'y trompe pas, la raideur n'est pas la force : un Supérieur raide est tout autre chose qu'un homme d'autorité.

La raideur est un défaut de caractère qui fait que, dans l'exercice de l'autorité, c'est l'autorité toute seule, et pour ainsi dire toute nue, sans adoucissement, ni compensation, qu'on fait paraître; l'autorité dépouillée de ce qu'elle a de liant et de conciliant, de doux et de flexible dans la fermeté même, de ce qui fait qu'elle plie et ne rompt pas, qu'elle courbe les volontés et ne froisse pas, qu'elle s'impose et ne blesse pas. La raideur, c'est l'autorité dure, la fermeté à outrance; et comme d'ordinaire on fausse, et par-là même on affaiblit ce que l'on exagère, la raideur, c'est l'autorité faussée par son propre excès, et affaiblie par l'absence de ce qui la rend acceptable et secourable, et lui soumet les esprits en même temps que les cœurs.

C'est un défaut extrêmement funeste dans un Supérieur, et qui finit par faire à l'autorité, quoique d'une autre façon, autant de mal que la faiblesse; car si le Supérieur faible lâche les rênes au point de ne plus les tenir, le Supérieur raide les tient tendues au point de les faire casser. C'est une autre manière d'être faible, et dans les deux cas, de manière ou d'autre, on aboutit à une catastrophe.

L'origine de ce funeste défaut, son vrai principe, sa racine dans l'âme, c'est, à n'en pas douter, l'exagération du sentiment personnel, une forme particulière d'égoïsme et de personnalité, qui fait que, dans l'exercice de l'autorité, c'est soi-même principalement que l'on considère, qu'on met en avant; c'est à soi, à sa propre personne, qu'on rapporte tout.

Le *moi* est haïssable, disait Pascal. Tout Supérieur doit

bien prendre garde à ce que ce *moi* ne domine pas dans son action : rien n'est plus opposé à la cordialité et à la générosité d'esprit : rien ne met plus d'obstacle à l'obéissance spontanée et généreuse.

Il le faut néanmoins avouer, il y a des Supérieurs chez qui le *moi* est prodigieux, qui ont toujours le *mon, ma, mes*, sur les lèvres : *mon* séminaire, *ma* maison, *ma* congrégation, *mes* classes, *mes* professeurs ; c'est ainsi qu'ils parlent, et chose étrange, il n'y a que, *mes enfants*, qu'ils ne disent pas. Ils disent : *les enfants* ou *mes* élèves ; le sentiment paternel leur manque.

La vérité est qu'ils ne sont point pères, ils sont maîtres ; et maîtres froids, secs, durs au besoin ; très-rétrécis pour les autres, gardant leurs horizons pour eux et n'en ouvrant jamais à personne, ne donnant presque jamais la raison des choses à qui que ce soit : ils ne sont pas même des guides, car ils n'éclairent pas sur ce qu'ils demandent, ne persuadent jamais et ne tiennent pas même à persuader : qu'on marche, disent-ils, cela suffit.

Je dis qu'ils ne cherchent pas à persuader. Cependant les hommes aiment à être persuadés ; non-seulement ils ont besoin d'être convaincus, mais ils veulent être persuadés : la persuasion est le besoin de leur cœur comme la conviction est le besoin de leur esprit.

Le Supérieur sans cordialité, le Supérieur raide, ne tient ni à l'un ni à l'autre ; il ne fait ni l'un ni l'autre ; il ordonne, il n'explique pas ; il ne donne pas ses motifs, mais ses ordres ; on le comprend à peine, et il faut obéir : oui ou non ; cela est, cela sera, cela doit être ; ou, je le défends ; et jamais un mot de plus.

Or, c'est à peine si cela suffit dans un régiment et à un colonel qui commande l'exercice. Mais dans une œuvre comme celle de l'Éducation, rien n'est pire qu'une telle autorité, sans persuasion, sans égards, sans affection. Des

hommes à qui on demande de faire demi tour à droite, n'ont pas besoin qu'on leur en dise davantage. Mais des hommes qui se dévouent à une grande œuvre morale, sont au désespoir, s'ils y travaillent sans nul horizon pour le regard de leur intelligence, sans nul appui pour leur cœur, sans nulle consolation.

Ce n'est pas que la raideur, le défaut de largeur d'esprit et de générosité de cœur dans un Supérieur, supposent nécessairement qu'il est toujours ainsi, dans toutes ses manières et avec tout le monde ; non, il peut y avoir en lui quelque chose de très-sympathique, et même d'assez flatteur, dans les relations ordinaires, et quand il s'agit des affaires des autres : j'en ai connu de ce genre, que j'ai toujours trouvés étonnamment serviables quand ils n'étaient pas en cause.

Mais quand il s'agit de leurs affaires, des choses qui les regardent, et dont ils ont le maniement, ils deviennent tout à coup et uniquement *répressifs*, et même très-impérieux et très-compressifs.

Dès qu'il s'agit de leur opinion ou de leur intérêt, de leur sentiment ou de leur autorité, de leur personne en un mot, leur premier instinct est répressif ; et cela, à la moindre contradiction rencontrée. Ils ne discutent pas, ils ne cherchent pas à entrer dans les raisons des autres, encore moins à donner les leurs, et à gagner les esprits. Non, ils repoussent, et quelquefois blessent à jamais.

De tels hommes sont toujours durement impérieux : souvent l'apparence n'y est pas, mais cela n'en est que plus pénible ; ils sont raides avec une douceur apparente et momentanée ; puis bientôt, avec peu de paroles, ils se raidissent tout à fait dans leur opinion : leur esprit et leur caractère arrivent à une dureté froide, inflexible, silencieuse, sans explication ; c'est odieux, et on sent que c'est à jamais ainsi, et sans ressource.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Ils ne parlent

pas ; ils ne donnent pas même aux gens le plaisir de les entendre, encore moins le plaisir de leur parler : aussi il n'y a aucune entente entre eux et leurs collègues, aucun commerce ni d'esprit ni de cœur possible.

Je ne m'étonne pas que leurs collaborateurs disent quelquefois : Mais c'est un supplice que de vivre de la sorte dans une même maison. — Et là-dessus, non-seulement les esprits se révoltent, mais les cœurs se resserrent et se retirent à jamais.

Et on le conçoit : comment ce pauvre Supérieur attirerait-il à lui les cœurs ? Pour attirer à soi, il faut sortir de soi : l'homme sans cordialité n'en sort pas ; pour obtenir le cœur des autres, il faut donner le sien : un tel homme ne le donne jamais

Quoi qu'il fasse, un homme dont le cœur ne s'ouvre point, ne verra jamais les cœurs s'ouvrir.

Il exige beaucoup, et il ne rend rien. Exiger toujours, donner peu, et rien pour adoucir les exigences, fait un joug vraiment trop lourd.

Aussi, ni les maîtres, ni les élèves, nul n'est à l'aise, tous sont à la gêne avec lui : il n'y a nulle expansion, nulle ouverture chez personne ; son ton officiel glace les âmes.

Mais la glace éteint toute flamme ; elle est contagieuse : si le feu ne la dissout pas, elle glace tout.

Et voilà pourquoi, avec un tel Supérieur, il n'y a plus une flamme possible, ni d'affection, ni d'émulation, ni de zèle : lui-même ne le sent-il pas ? Autour de lui tout se refroidit, tout s'éteint ; l'amour, la vie, l'ardeur, ne circulent plus dans cette maison.

Et lui-même, à des signes non équivoques, et quelquefois bien pénibles, il peut s'en apercevoir. Ainsi, les enfants ne l'entourent pas, ne vont pas à lui volontiers. Lui-même ne va pas à eux. Il ne les attire pas, il ne les charme pas, il ne leur inspire pas d'enthousiasme, pas d'élan, pas de confiance :

toutes choses indispensables dans l'Éducation de la jeunesse.

Il en est de même des maîtres : ainsi, il fait une invitation, on ne s'y rend pas ; il arrive au milieu d'une conversation, elle cesse à l'instant : la raideur, la contrainte, la gêne sont dans tous rapports avec lui.

En effet, non-seulement il ne parle pas, ne dit rien, ne témoigne aucune confiance ; non-seulement il n'est pas expansif, pas communicatif ;

Non-seulement il faut le deviner, se résoudre le plus souvent à ne savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il veut ;

Mais quand il se décide à dire une parole, cela est si sec, si dur, si court, si brusque, qu'on ne l'entend même pas toujours bien.

Jamais il n'y a dans sa bouche aucune appellation affectueuse.

Il appelle les jeunes prêtres d'une maison, ceux même qu'il a élevés : Monsieur l'abbé, Monsieur ; sèchement, officiellement ; jamais : Mon ami. Et quelquefois il les traite, on dirait comme des esclaves, avec qui on n'a pas autre chose à dire que : Faites ceci ou cela ; ou, pour me servir d'une expression que j'ai un jour entendue : « Il nous traite comme des pierres carrées qu'on range là, et qui doivent s'y tenir. »

Comment parler, comment s'ouvrir, comment vivre, avec un Supérieur ainsi fait ?

Aussi, on ne vit pas avec lui : on ne lui parle plus, on le laisse dans son isolement.

On aurait souvent des avis utiles, d'excellents conseils à lui offrir : on se garde bien de les lui porter, de le prévenir ; et lui se garde encore plus de les demander.

Quant à la dernière extrémité, les Supérieurs dont je parle consentent à recevoir un avis, uniquement par nécessité, c'est toujours sans aucun plaisir, sans aucune reconnaissance : et c'est un tel effort de part et d'autre, que nul n'a envie d'y revenir.

Ainsi, nul ne leur dit leurs fautes, et surtout nul ne leur dit leurs défauts : on est tenu trop à distance, et on ne les aime pas assez.

Cette raideur paraît encore, et tristement, dans leurs prédications, dans leurs lectures spirituelles. Leur parole paraît peut-être facile, assez intéressante ; mais elle n'est pas vive, animée, saisissante, ni de haut intérêt par les vues. Surtout, l'âme n'y est pas, n'y paraît pas, et c'est pourquoi les âmes ne la sentent pas.

Du pied de l'autel même, ils ne persuadent pas. Il y a toujours en eux quelque chose d'étroit, de rétréci, de contraint, qui contraint les autres ; en un mot, ils ne mettent jamais un cœur au large, ils n'épanouissent jamais rien, ni personne.

Je me trompe, ils sont quelquefois très-empressés, et même très-flatteurs, quand il s'agit des choses et des personnes étrangères : mais ils se referment, dès qu'il s'agit d'eux, ou, s'ils font par hasard aux gens quelques amabilités, on n'y croit pas : on les sait sans cordialité, et on croit leurs avances politiques. Il veut nous capter, se dit-on.

Et si on va bien au fond des choses, on verra que c'est le sentiment rétréci de leur infériorité qui leur fait fuir de la sorte toute discussion, toute expansion.

Aussi, dans leur charge, n'aiment-ils que les détails matériels, qui ne résistent pas, et ne leur demandent pas d'explications.

Ils ont le goût des petites choses : les petites choses, c'est très-bien, mais il n'y faut pas d'excès ; autrement, on s'y fatigue soi-même et les autres, et en fin de compte, on ne produit rien, c'est une réelle stérilité.

C'est peut-être parce que cette raideur d'esprit et de caractère n'est au fond qu'un esprit étroit, qui sent sa médiocrité, qui voudrait y suppléer et se défend comme il peut, qui sent sa stérilité et la dissimule ; c'est peut-être pour cela que leur autorité, leur fermeté, est surtout défensive.

Le fait est qu'ils l'emploient surtout à se défendre eux-mêmes, à repousser toute attaque et mettre leur responsabilité matérielle à couvert.

Ils laissent les gens devenir au fond à peu près ce qu'ils peuvent, et faire à peu près ce qu'ils veulent, pourvu que leur *personne*, ou les choses dont ils sont *personnellement responsables*, ne souffrent pas.

Cette autorité défensive et négative est naturellement sèche, intéressée, pas active, ni secourable, ni prévenante : elle ne cherche pas les âmes : elle n'agit pas sur les âmes : elle n'atteint pas les cœurs ; elle n'encourage pas ; elle ne console pas ; elle n'éclaire pas ; elle n'avertit pas. Elle se contente à peu près, quand une affaire est finie extérieurement, administrativement : et cela pourtant, ce n'est presque rien.

Car dans l'Éducation sans doute l'*administratif* est important ; mais c'est un corps sans âme, si le *pastoral* y manque.

L'*administratif* est nécessaire, mais le *pastoral* est bien plus nécessaire encore.

L'expansif doit remplacer ou du moins accompagner et adoucir le compressif.

Sans doute, les hommes qui travaillent avec un Supérieur peuvent n'être pas de parfaits instituteurs : mais c'est à lui à les former par l'exemple, non des formes, mais du fond.

Dans l'Éducation, tout est DÉFINITIVEMENT *intérieur* ; l'*extérieur* n'est que pour l'*intérieur*. La *forme* n'est que pour le *fond* : se contenter de la *forme*, sans aller au *fond*, c'est ne rien faire, et quelquefois tout perdre.

Vous vous contentez d'une chose finie extérieurement, et vous dites : Tout est arrangé, tout va bien ; et puis vous n'y pensez plus. Vous n'y pensez plus, et vous aimez à n'y plus penser. — Et rien n'est arrangé, rien n'est fait ; et de ce que vous avez fait, que reste-t-il au fond des âmes ? Rien, ou le mécontentement.

Qu'y a-t-il de plus contraire que cette manière de procéder

au *Principiis obsta*; et à cette autre grande règle de conduite morale, *Nil incuratum relinque*? Le *Principiis obsta*, qui prévient le mal; le *Nil incuratum*, qui le guérit tout entier.

Pour cela, il faut : 1^o suivre tout de près, avec zèle, et surtout le moral des enfants; 2^o ne laisser jamais rien de mal en doute et en arrière. Mais il est si pénible de constater un mal quelconque, tant de prétextes inavoués nous sollicitent à n'y pas croire, à rester tranquilles, à fermer les yeux, que c'est ici un vrai péril, surtout pour un Supérieur personnel, comme celui dont il est question en ce moment.

Pour guérir le mal, il ne suffit pas de le pallier : le mal n'en subsiste, n'en grandit pas moins pour être couvert et négligé. La compression même ne suffit pas à le déraciner.

Mais pourtant c'est jusque-là qu'il faut aller, jusqu'à la racine, quoi qu'il en coûte, jusqu'aux âmes.

Vous croyez avoir tout fait quand vous avez réprimé par telle ou telle parole, par telle ou telle manière. Vous n'avez rien fait pour les âmes, mais uniquement pour votre autorité personnelle de Supérieur : rien guéri dans les âmes; vous les avez aigries.

Ah! qu'on ne l'oublie jamais, c'est l'intérieur, le dévouement, qui est tout en une telle œuvre.

La compression étouffe tous les mouvements généreux, excite tous les mauvais soulèvements.

Indépendamment de la révolte qu'elle cause, elle est sans grâce pour agir sur les âmes. Sans grâce naturelle : il n'y a là nul charme, nulle persuasion; sans grâce surnaturelle : il n'y a nulle vertu efficace.

Tout ce triste caractère est juste le contraire de l'*Abnega temetipsum*, de l'*Ama et fac quod vis*, du *Suscipe infirmos*, de l'*Obsecro in visceribus Christi*.

Cette raideur, cette autorité si jalouse et si dure aboutit à révolter jusqu'aux plus jeunes enfants, jusqu'à leur inspirer les mots les plus irrespectueux contre un tel Supérieur.

Tous ces petits enfants, qui pourraient être si aimables, se conduisent mal ; et chose inouïe, les grands, les philosophes ; qui sont d'ordinaire les modèles dans une bonne maison, se dépravent eux-mêmes chaque jour.

Qu'importe avec tout cela la politesse extérieure, les manières d'un homme bien élevé, si ce Supérieur est aimable seulement avec ceux qui n'ont avec lui que des rapports extérieurs ? Je le veux bien, il a les formes, rien n'y manque, et pourvu qu'on n'y manque pas à son égard, tout va bien : mais le fond, le fond qui est tout, il ne s'en occupe pas ; que le fond soit blessé, peu lui importe, pourvu que la forme soit en sa faveur. Mais quelle place en tout cela reste-t-il au gouvernement des âmes ?

Rien de tout cela ne fait ce qui est nécessaire, et ce qui se nomme *une grande autorité* : tout cela fait et constate un homme avec lequel il faut être bien sur ses gardes ; car, qui s'y frotte, s'y froisse ; mais, chose étrange, et qui prouve bien d'ailleurs que tout ceci, comme je le disais, n'est qu'une faiblesse morale, c'est que cette raideur est mêlée de respect humain.

Au fond ce Supérieur est très-timide : timide pour le bien, timide contre le mal. Il craint d'aller au fait, de s'opposer au mal. Il craint les mauvaises affaires, les visages tristes et résistants. Il cache le mal tant qu'il le peut, à soi et aux autres, et souvent il le couve sans le vouloir, il le laisse grossir, empirer, et ce n'est que quand le mal éclate et devient un scandale, qu'il se décide à s'en occuper.

Par exemple, un enfant manque de respect à un maître, le Supérieur doit exiger immédiatement une réparation éclatante : eh bien, il craint que les parents ne prennent le parti de l'enfant ; il ne se sent ni le goût, ni la force de les persuader ; il ferme les yeux : le maître est profondément blessé, encore plus de cette connivence, que de la faute plus ou moins excusable de l'enfant ; l'enfant est encouragé dans

cette mauvaise voie et ses condisciples avec lui ; le Supérieur sera peut-être obligé de renvoyer dix enfants pour n'avoir pas voulu en corriger un ; et peut-être se décidera-t-il à renvoyer le maître, en attendant le jour où il sentira qu'il ferait mieux de se décider à partir lui-même.

Certains Supérieurs faibles, par le secret plaisir de se rendre populaires et chers aux enfants, et sans apercevoir les funestes conséquences de ce triste calcul, se constituent en sorte de cour d'appel permanente contre les maîtres : rien ne ruine plus sûrement l'autorité des maîtres et toute discipline. Chez les Supérieurs raides, cette connivence, sans qu'ils s'en rendent toujours bien compte, tient à des motifs encore plus mauvais, et a des résultats non moins pernicious.

Tel est donc un Supérieur, chez qui la raideur et l'étroitesse remplace la largeur d'esprit et la cordialité de caractère : si nous avons insisté sur ce défaut, c'est qu'il est désastreux dans un Supérieur, et d'ailleurs ce contraste était nécessaire pour mettre dans toute leur lumière les grandes et indispensables qualités opposées.

CHAPITRE X

Encore de l'homme d'action. — Aperçu de ce que le Supérieur a à faire par lui-même.

Je voudrais maintenant entrer ici dans quelques détails sur l'action personnelle d'un Supérieur, et sans tout dire, c'est impossible, donner cependant une idée sommaire et pratique de ce qu'il doit faire par lui-même, le suivre dans les principales parties de sa surveillance et de son service, en un mot le montrer à l'œuvre.

Un Supérieur a affaire à tout le monde et doit s'occuper de tout : le dedans, le dehors, les parents, les maîtres, les élèves, l'état matériel, l'administration économique et financière de la maison, les études, l'enseignement religieux, les services les plus divers, tout réclame son attention et ses soins.

1° ET D'ABORD LES RELATIONS AVEC LES PARENTS : C'est avec le Supérieur que les parents ont le plus souvent à traiter : il n'en est pas un qui ne demande à le voir et à s'entretenir avec lui : ils le désirent, et ils y ont droit ; et c'est un devoir pour lui de s'y prêter, jamais sans doute au détriment d'autres devoirs plus impérieux, mais autant que cela est nécessaire, et avec toutes les condescendances possibles. Dans ces rapports, il est inutile de dire que le bon ton, l'urbanité des manières, une parfaite convenance extérieure, sont indispensables.

2° LA CORRESPONDANCE : soit pour l'admission des enfants, soit pour les renseignements à demander ou à donner sur leur conduite : cette correspondance est considérable, et souvent très-délicate. Il est évident qu'un Supérieur doit répondre, et avec le soin le plus attentif, à toutes les lettres des parents, et souvent leur écrire le premier : ce n'est pas en vain qu'il est revêtu de leur autorité et partage leurs sollicitudes. Il y a dans la négligence à correspondre avec les parents une insouciance de son devoir et un mépris des personnes intolérable.

Mais tout cela n'est rien auprès des soins que lui impose sa charge dans l'intérieur de la maison, depuis le premier jour de l'année scolaire jusqu'au dernier.

Tout d'abord, et dès le premier jour des vacances, l'admission des enfants pour la prochaine année, les réparations de la maison, la préparation de toutes choses pour la rentrée, la rentrée elle-même lui créent des occupations : on l'y aide sans doute, mais il n'en doit pas moins veiller à tout.

3° C'est ainsi qu'il faut que, plusieurs jours AVANT LA RENTRÉE, M. le Supérieur ait entre les mains, parfaitement exacte et ordonnée, et qu'il remette au Directeur, et à chaque Préfet :

La liste de tous les maîtres, avec la fonction principale et les fonctions accessoires de chacun : *La liste des domestiques* avec l'indication aussi de leurs fonctions, tant principales, qu'accessoires : *La liste des élèves*, classe par classe ;

C'est-à-dire tout ce qui constitue le personnel actif et passif de la maison ?

Comme aussi tout ce qui constitue l'ordre et la place de chacun et de chaque chose : liste des dortoirs et de leurs divers présidents : ordre nominatif des présidences de récréations, de promenades, etc.;

Tout ce qui constitue l'ordre de toutes les études, de toutes les leçons publiques et privées, de toutes les classes ;

Enfin, tout ce qui regarde l'ordre spirituel et religieux : les divers catéchismes, les prédications, les confessions, etc.

4° Puis vient LE JOUR DE LA RENTRÉE : ce jour est pour le Supérieur un des plus laborieux : non-seulement il doit être là, sur pied, du matin au soir, se prêtant à tout et à tous ; mais, dès la veille, il doit avoir, dans un conseil, assigné à chacun sa place et son rôle, afin que, sous sa présidence, la grande opération de la rentrée se fasse convenablement.

C'est surtout pendant les huit jours qui précèdent la rentrée, et les quinze jours qui précèdent la sortie, que le Supérieur et les Directeurs ont considérablement à faire.

Voilà pourquoi ils doivent rentrer quelques jours avant leurs confrères, et demeurer au moins trois jours au Séminaire après la sortie, afin que tout soit sans retard réglé convenablement, et la maison complètement en ordre.

5° LA RENTRÉE FAITE, l'année commence : quels labours vont se succéder pour le Supérieur ! les conseils, les prési-

dences d'exercices, les rapports avec les enfants, les inspections et surveillances de toutes sortes.

6° LES CONSEILS : M. le Supérieur, ainsi que nous l'avons déjà dit, tient *de fréquents conseils*, soit avec MM. les Directeurs seulement, soit avec tous MM. les Directeurs et Professeurs réunis :

Dans les quinze premiers jours de l'année et les quinze premiers jours de juillet, les conseils de Directeurs sont très-fréquents.

Il tient conseil *chaque jour* avec MM. les Directeurs, pendant les examens et les retraites, à une heure fixée ;

Le conseil général a lieu une fois la semaine, tous les dimanches, le matin pour MM. les Directeurs, et l'après-midi pour MM. les Professeurs ;

MM. les Directeurs ont de plus avec M. le Supérieur un conseil chaque semaine, à un jour et une heure déterminés.

Nous avons traité à part des conseils, et dit comment ils sont l'âme de la maison : c'est là que se souffle la flamme du zèle, et que tout mal est recherché, combattu, réparé, tout bien excité et soutenu. Mais l'âme des conseils, c'est le Supérieur : leur tenue, leur direction, ce qu'il y faudra dire ou ne pas dire, proposer ou empêcher, demander ou communiquer, doit être sa constante préoccupation. Le bien qui résulte des conseils est immense ; mais c'est à condition que le Supérieur y apportera une grande préparation et quelquefois un grand art.

7° LES PRÉSIDENTES : il y a chaque semaine les *notes*, chaque jour la *lecture spirituelle* : nous en traiterons bientôt spécialement et longuement ; nous dirons seulement ici que M. le Supérieur *préside* lui-même :

La lecture des notes générales et supplémentaires : ceci est une chose capitale et qui n'appartient qu'à lui ;

La lecture spirituelle, où il donne tous les avis relatifs à la piété, à la discipline, aux études, à la santé, accompagnés de

paroles d'affection, de reproche, de louange, d'encouragement. Cet exercice est le centre d'action de toute la maison; tous les maîtres doivent y être présents; et rien ne doit être fait avec plus de soin par le Supérieur ;

L'explication du règlement, deux fois par an, pendant un mois à la rentrée, pendant quinze jours après Pâques; c'est capital.

8^o M. le Supérieur préside encore :

LES RETRAITES ; c'est la grande époque du renouvellement des âmes.

Le Supérieur, pasteur et père, doit montrer par sa présence qu'il y a là un intérêt souverain : son absence serait un scandale, qui déterminerait l'absence de tous les maîtres.

Quand le Supérieur d'une maison et tous les maîtres suivent avec recueillement et gravité tous les exercices d'une retraite, il n'y a bientôt plus là qu'un cœur et qu'une âme sous la main et l'action de Dieu. Les résultats deviennent admirables.

9^o Le Supérieur préside encore LES OFFICES ; évidemment, la place du Supérieur est là, comme pasteur.

10^o Il préside enfin LES REPAS : sa présence y est essentielle pour l'inspiration du bon ordre, de la convenance, et du bon esprit des enfants.

S'il dînait souvent chez lui en particulier, cette désertion du réfectoire de la communauté ne pourrait produire qu'un effet fâcheux.

11^o Puis il y a LES SURVEILLANCES, LES INSPECTIONS : elles sont sans nombre : elles sont de tous les jours et de toutes les heures, et *elles ont trait à tout* : administration matérielle de la maison, discipline, étude, santé, propreté, et service des élèves, conduite morale, et par dessus tout piété.

12^o Quant à l'ADMINISTRATION MORALE ET MATÉRIELLE de la maison, M. le Supérieur examine personnellement : 1^o les rapports que MM. les Directeurs lui font chaque semaine

sur les diverses branches de l'administration dont ils sont chargés ; 2° les registres de l'économat de temps en temps, et particulièrement le livre de caisse, qu'il arrête tous les quinze jours ; le compte des vacances, le 15 octobre ; la recette quinze jours après l'envoi des bulletins ; et enfin les réparations et travaux à faire chaque année pendant les vacances.

43° QUANT A LA SANTÉ et au service des enfants, le Supérieur doit avoir l'attention et la tendresse d'un père, et ne pas craindre d'entrer dans les détails les plus minutieux.

La santé dépend beaucoup de la nourriture, de l'exercice, de la propreté et du bon air.

La nourriture doit être simple, mais bonne, solide et réglée ; il faut prendre ce qu'il y a de plus sain en tout genre.

Il ne suffit pas que le Supérieur soit lui-même désintéressé et généreux, il faut qu'il inspire les mêmes sentiments à ceux qui travaillent sous ses ordres, et qu'il surveille attentivement tout le service.

Il faut donc que le Supérieur examine souvent par lui-même les mets et les plats des élèves ;

L'éclairage et le chauffage ;

Le bon air de la maison, les vasistas : ce soin est essentiel et d'ordinaire trop négligé. Cependant c'est l'oracle de la médecine, Hippocrate lui-même qui a dit : Le bon air, c'est la nourriture de la vie, *aer pabulum vitæ*. On ne songe pas assez que dans des salles remplies par cent, deux cents enfants, l'air est bientôt vicié, et qu'il est essentiel de le renouveler. Je suis convaincu que le dépérissement des santés dans bien des écoles, et même dans des maisons fort importantes, tient en grande partie à la négligence sous ce rapport.

44° M. le supérieur *visite encore personnellement* :

LES DORTOIRS, au moins une fois par semaine le matin, au moins une fois par semaine le soir ;

Une fois par semaine, avant ou après les promenades :

Une fois par semaine, dans l'après-midi, avec l'économe, en présence des domestiques.

Il examine tous les mois les notes des trousseaux incomplets : c'est nécessaire, vu l'imprévoyance des enfants ; et très-important pour les familles.

45° Quant à l'INFIRMERIE, il la visite tous les jours, lorsqu'il y a des malades : c'est son devoir impérieux : il est père, il doit être mère. Un état de l'infirmerie doit lui être remis exactement tous les matins, après la messe, par le président de l'infirmerie. D'autres, sans doute, sont chargés de tous les soins de l'infirmerie ; mais il y doit sans cesse veiller lui-même.

Les professeurs aussi sont ses enfants, le Supérieur doit les traiter en père ; c'est pourquoi :

Il ne doit pas manquer de les visiter tous les jours, quand ils sont malades ;

Comme aussi les quinze premiers jours de l'année, les quinze derniers, et dans le cours de l'année, de temps à autre, il doit les voir et s'enquérir s'il leur manque quelque chose : ce sont de tels égards qui les touchent et resserrent entre eux et lui les liens de la confiance et de l'affection.

46° LES ÉTUDES sont aussi une des plus grandes préoccupations d'un Supérieur, et bien que la direction en soit confiée à un Préfet spécial, le Supérieur ne peut en rien y rester étranger, et ne pas les suivre de très-près par lui-même.

47° Il doit donc, de temps en temps, lorsqu'il le juge utile, VISITER LES CLASSES, ou y envoyer M. le Préfet des études. Cette visite lui apprend comment les leçons sont récitées, les explications données, les devoirs corrigés, et met tout le monde sur ses gardes, maîtres et élèves.

Il ne doit pas manquer de rendre compte de cette visite à la lecture spirituelle.

Il visite de même les SALLES D'ÉTUDES, quand il le juge bon :

c'est étonnant comme la possibilité, comme le soupçon et l'attente de cette visite contribuent à tenir les enfants en éveil.

Il visite aussi LES CATÉCHISMES tous les mois, à diverses heures ;

Et les CONGRÉGATIONS, à diverses époques de l'année.

48° Il doit se faire remettre, toutes les semaines, LES COPIES du premier, du dernier, et quelques autres de la composition. — Comme aussi, de temps en temps, LES ANALYSES de catéchisme ; LES PROGRAMMES D'EXAMEN, soit des cours supplémentaires, soit des autres, avant chaque examen ; LES NOTES avant qu'on en fasse lecture publique, afin de les faire corriger, si besoin est ; LES CAHIERS DE DEVOIR ET D'HONNEUR, tous les mois au moins.

49° M. le Supérieur devra ASSISTER A TOUS LES EXAMENS, depuis le premier moment jusqu'au dernier, étudier à fond les programmes, les comparer avec le plan d'études et entre eux : c'est le grand moyen de connaître les élèves et les professeurs.

20° LA DISCIPLINE : quelle attention personnelle elle exige du Supérieur ! C'est ici surtout qu'il ne se peut pas contenter des rapports des autres, et ne voir jamais que par leurs yeux. Voilà pourquoi :

Il va le plus possible dans LES RÉCRÉATIONS avec les enfants. C'est là une de ses grands moyens d'action : voir les enfants en récréation, causer et jouer quelquefois avec eux, Le respect n'y perd rien, et l'affection y gagne prodigieusement.

Un coup d'œil fréquent sur ce qui se nomme les MOUVEMENTS ET LES PASSAGES sera aussi de sa part bien nécessaire.

Il est particulièrement bon que de temps en temps, il se trouve sur le *passage* des classes, à l'aller ou au retour des enfants. Il se rend ainsi compte de l'exactitude de MM. les professeurs, en même temps que de la tenue des élèves.

21° LES SORTIES étant d'une grande importance, il doit voir

attentivement le tableau des sorties la veille de la sortie, et le rapport sur les sorties, le jour suivant.

22° J'ajouterai que les INSTRUMENTS MATÉRIELS pour aider la mémoire, sont indispensables aux fonctions du Supérieur, et ne doivent pas être négligés. C'est pourquoi je note ici, et avec une intention particulière, que le Supérieur et les Directeurs doivent avoir chacun un *Agenda* pour les notes de chaque jour, où se trouve en tête :

1° La liste du personnel des maîtres et les fonctions de chacun ;

2° *Item* des frères et des sœurs, s'il y en a ;

3° *Item* des domestiques ;

4° La liste de tous les élèves, classe par classe ;

5° Puis une liste *alphabétique*, où soient : — les noms de baptême et de famille — âge — classe — prix de pension — congrégation — académie, etc.

Chaque professeur doit avoir un petit carnet, un petit *Agenda* avec ces listes.

Et pour être plus sûr que ce soin ne sera pas négligé, le Supérieur ne doit pas s'en reposer sur les maîtres ; mais il doit ordonner, faire faire lui-même tous ces carnets, et les remettre à chacun, la veille de la rentrée au plus tard.

C'est ainsi que le Supérieur et ses collaborateurs arrivent à connaître promptement et parfaitement tous leurs élèves, chacun en particulier, selon la parole : *Agnosce vultum pecoris tui* : chose difficile, mais chose capitale, pour suivre chaque enfant de près et leur être utile à tous.

23° SUIVRE LES ENFANTS : qu'est-ce à dire ? c'est non-seulement savoir bien ce que chacun d'eux devient, ce qu'il fait, où il en est ; mais encore ce qu'il y a à faire pour lui, eu égard à ses dispositions spéciales, à son caractère, à ses défauts, à ses qualités, aux dangers particuliers qu'il court ; enfin ce qu'il faut à chaque moment imaginer et entreprendre pour le ramener au bien ou l'y maintenir. Suivre et pour-

suivre partout chaque enfant, voilà, certes, le grand devoir de tous les hommes qui s'occupent de l'Éducation, mais du Supérieur plus que de tous les autres.

24° Autant donc que ses occupations le lui permettront, il entrera EN RELATIONS DIRECTES AVEC LES ENFANTS, pour tout ce qui tient à leur direction morale, et il n'omettra rien pour les engager à s'ouvrir à lui. Pour cela il faut qu'il encourage tellement la franchise, qu'on ne craigne nullement de lui révéler les peines les plus profondes de son cœur, comme à un père.

C'est dans ces conversations intimes qu'un Supérieur peut faire à ses enfants le plus de bien réel. Ces rapports entre le Supérieur et les élèves n'existent guère en dehors des maisons religieuses, et c'est là un des avantages les plus précieux et les plus incontestables de l'Éducation donnée par le clergé. Rien ne réalise mieux l'idée qu'on aime à se faire de l'Éducation, que cette étude et cette pénétration profonde des âmes, résultat de la confiance réciproque de l'enfant et du maître, l'un laissant voir, découvrant même tout le fond de son cœur, l'autre, à la faveur de ces ouvertures sincères et confiantes, pénétrant là où l'œil ne pénètre pas, portant secours à des maux qu'un autre ne verrait pas, façonnant ainsi cette jeune âme par l'encouragement, par le conseil, par le reproche, par le respect, par l'affection, faisant enfin ce qu'il y a de plus délicat et de plus décisif dans l'œuvre de l'Éducation. Tout Supérieur digne de sa mission doit comprendre combien ces entrevues intimes donnent de prise sur l'âme des enfants, et sentir qu'il y a là un de ses plus sérieux devoirs, le devoir même de la paternité, et un des plus nécessaires comme des plus utiles emplois de son temps.

C'est pourquoi le Supérieur devra employer ses moments libres, dès le commencement de l'année, à voir les nouveaux élèves, à les interroger avec soin, sur leur première commu-

nion, leur vocation, leur piété, leur moralité, leur travail, leurs antécédents, enfin sur tout ce qui peut lui donner une connaissance approfondie de chaque enfant. Dans le cours de l'année, il continuera à les voir souvent.

Il serait bon qu'un Supérieur eût des heures, plusieurs chaque semaine, pendant une étude, où tous les enfants qui ont à lui parler pussent venir le trouver.

Le Supérieur ne doit même pas manquer de faire venir, *motu proprio*, les enfants qui ont fait quelque faute, ou éprouvé quelque malheur, quelque chagrin, afin de les consoler, de les relever.

Voilà un simple coup d'œil sur ce que le Supérieur a à faire par lui-même, et dont il ne doit se reposer sur personne.

Pour tout cela, pour cette action si vaste, pour cette surveillance universelle, pour cette attention à tout et à tous, il est inutile d'ajouter que le Supérieur doit parfaitement connaître tous les règlements de la maison, les plans d'étude, les plans d'instruction chrétienne, les règlements des directeurs, des professeurs, des congrégations, des catéchismes, des domestiques, les coutumiers, et en presser l'exécution.

Mais pour tout cela, quelle activité, quelle vigilance, quelle constance et quelle suite ne faut-il pas!

On le voit, un Supérieur est éminemment *un homme d'action*.

Toutefois, il ne peut pas tout faire, il ne doit pas tout entreprendre: et il y a ici un écueil que nous devons signaler.

CHAPITRE XI

**Le supérieur ne peut pas, ne doit pas vouloir tout faire
par lui-même.**

1

Par le simple exposé qui précède, tout incomplet qu'il soit, de ce que le Supérieur doit faire par lui-même, on peut déjà se former une idée de l'étendue et de l'importance de sa tâche : elle est immense : c'est pourquoi, s'il doit la remplir tout entière, il est bien essentiel aussi que par un zèle mal-entendu il ne la complique pas.

En effet, quoique le Supérieur doive être un homme de détail dans une œuvre, on ne saurait trop le redire, où le détail est tout; cependant il ne peut pas tout faire par lui-même, et il est bien obligé nécessairement de s'en remettre pour une foule de choses à ses collaborateurs; et cela, sous peine de se laisser absorber par la multiplicité des détails, et de se rendre impossible la direction de l'ensemble.

Mais il y a là un danger auquel sont exposés naturellement les hommes d'action et de zèle.

Par amour de l'œuvre, par amour du bien, on se laisse entraîner; on est, je ne sais comment, tenté de ne pas croire les choses bien faites, si elles sont faites par d'autres: l'inquiétude alors saisit, un certain besoin d'agir tourmente, c'est comme une sorte de fièvre. Et puis, il faut le dire, tout le monde s'adresse à vous; on aime mieux cela, les choses vont plus vite ainsi, et il n'est pas facile pour un Supérieur de repousser les gens qui viennent à lui, et d'écarter les af-

faïres qui le réclament. Et ainsi, tandis que les hommes peu actifs, moins zélés, s'endorment volontiers sur une quantité de détails importants, et laissent tout languir par défaut de vigilance, par aversion naturelle du travail, les hommes de zèle, eux, se jettent, se plongent avec toute l'ardeur de leur âme dans la peine, sans calculer leurs forces ni leurs possibilités. Dans leur louable désir du bien, ils voudraient tout faire par eux-mêmes, afin d'être plus sûrs que tout est bien fait.

Sans doute, à la molle négligence d'un Supérieur qui en prend à son aise, et s'arrange une vie douce et commode dans une charge qui demande d'incessants labeurs, je préfère de beaucoup l'activité, même immodérée, d'un Supérieur qui se fatigue à vouloir trop faire ; mais il faut néanmoins reconnaître que ce zèle excessif n'est pas dans l'ordre, et peut avoir pour un Supérieur et pour une maison de très-sérieux inconvénients, parmi lesquels je me borne à signaler l'épuisement des forces et le découragement du zèle lui-même.

Un Supérieur doit s'appliquer à comprendre parfaitement ce qui est sa propre affaire, et ce qui est l'affaire des autres ; ce qu'il doit faire par lui-même, n'abandonner à personne, et ce qu'il doit simplement faire exécuter sous sa surveillance par les hommes qui travaillent avec lui.

Nous avons dans l'Écriture sainte un exemple frappant de ceci, c'est l'exemple de Moïse. Certes, si quelqu'un pouvait se croire capable de suffire à tout, et dispensé de se donner des auxiliaires, c'était bien ce grand homme, qui voyait la face de Dieu, qui entendait sa parole, qui disposait en quelque sorte de sa puissance pour opérer des prodiges. Toutefois, il n'entra pas dans le dessein du Seigneur que Moïse fût seul chargé de tout, parce que cela n'est conforme ni à la nature de l'homme, ni à la nature des choses. Dieu voulut qu'il se déchargeât des détails sur des subalternes bien choisis et remplis de son esprit, et deux fois Dieu lui donna

cette lumière, la première fois par la bouche de Jethro, la seconde directement par lui-même.

Le récit de l'Écriture est plein d'intérêt. Je le donne ici avec détail pour l'instruction et la consolation des Supérieurs accablés.

II

Jethro, vieillard centenaire, homme ayant la sagesse des anciens jours, vient au camp des Israélites ; et, après avoir béni le Seigneur de tout ce que sa divine bonté avait fait pour son peuple, il examine ce qui se passe dans le camp. Il voit ce peuple assiéger Moïse du matin au soir, et du matin au soir Moïse assis pour juger le peuple : Moïse faisant tout, et ne se laissant aider par personne. Et alors avec l'autorité de son âge et de sa longue expérience, le vieillard ne craint pas de dire à l'homme inspiré de Dieu, le Seigneur se servant de lui pour donner cette leçon à Moïse : « Ce que tu fais-là, n'est pas bien. *Non bonam, inquit, rem facis.* Ce peuple et toi, vous vous consommez dans un travail qui n'est pas selon la raison : *Stulto labore consumeris, et tu, et populus iste qui tecum est.* L'affaire est au-dessus de tes forces, et seul tu n'y suffiras jamais : *Ultra vires tuas est negotium, solus illud non poteris sustinere.* » — Que faut-il donc faire ? s'écrie Moïse attristé.

« — Écoute, poursuit le vieillard, mes paroles et mes conseils, et Dieu sera avec toi ; *Audi verba mea et consilia mea, et Deus erit tecum.* Réserve-toi pour le peuple surtout dans les choses de la Religion ; *Esto tu populo in his quæ pertinent ad Deum* ; mais choisis dans tout le peuple des hommes capables, *Provide autem de omni plebe viros potentes*, et craignant Dieu, *et timentes Deum*, et en qui soit la vérité et la sagesse, *et in quibus veritas sit.* Constitue-les chefs de tribus, de centaines, de cinquantaines, de dizaines, et qu'ils

expédient les affaires à chaque moment ; et à mesure qu'elles viennent, qu'ils jugent le peuple. Qu'ils te renvoient, sans doute, les causes majeures : *Quidquid autem majus est referant ad te* ; mais qu'ils décident et fassent le reste, *et ipsi minora judicent*. Partagée avec d'autres, la charge te sera plus légère, *Leviusque sit tibi, partito in alios onere.* »

Eh bien ! voilà précisément ce que je dirai aux Supérieurs, car la vérité est qu'il en est du gouvernement d'une maison comme du gouvernement d'un peuple. Je le sais pour l'avoir expérimenté, c'est tout un monde qu'une maison d'Éducation. Les détails sont sans nombre, les sollicitudes infinies. Comme Moïse, par un zèle outré de la justice et une immense charité, vous voulez tout faire, vous occuper de tous ces détails, porter seul le fardeau de toutes ces sollicitudes, mettre la main à tout, vous préoccuper de tout. Eh bien ! cela est contre l'ordre et la raison, c'est un travail excessif, insensé, stérile : cela est au-dessus des forces d'un homme, vous succomberez. Que faut-il donc faire ? Écouter ce que Jethro dit à Moïse, et suivre ses conseils. Vous avez des auxiliaires, des hommes choisis par vous, des préfets de discipline, d'études, etc. Eh bien ! laissez-leur faire leur besogne, et contentez-vous de la vôtre. Le détail, les petits soins, c'est leur affaire ; à vous le principal, les grandes sollicitudes, les soins généraux : c'est la tâche d'un Supérieur. Les petits soins nuiraient inévitablement aux grands. Vous vous noieriez dans cette multiplicité d'occupations secondaires, et négligeriez les essentielles, et tandis que vous feriez les petites choses, vous laisseriez périr les grandes.

Je le dirai volontiers avec Jethro : la grande occupation d'un Supérieur doit être la sollicitude pastorale, le soin des âmes, *Esto tu populo in his quæ pertinent ad Deum* : suivre les enfants qui ne marchent pas bien, les voir, leur parler avec affection, les soutenir, les relever ; les faire suivre aussi par leurs confesseur, professeur, président d'étude, etc., faire

en sorte qu'ils ouvrent leur cœur à leurs parents sur ce qui les empêche de se bien conduire, et obtenir que les parents leur répondent, viennent les voir, les encouragent : voilà la vraie tâche du Supérieur, et ce en quoi nul ne le peut remplacer. Quant au reste, discipline, études, économat, ce n'est pas tant ce qu'il fait que ce qu'il fait faire qui est important ; pour tout cela, sa grande action est de faire agir ses collaborateurs. Autrement, il est écrasé : il agit mal, et ne fait rien, et personne ne faisant par ses ordres, rien ne se fait ou tout se fait de travers.

La même leçon, fondée sur la nature des choses, sur l'ordre providentiel, fut donnée un peu plus tard par Dieu lui-même à Moïse. Le peuple murmurait au désert : indocile et grossier, il se plaignait de la nourriture, il voulait de la viande, il en demandait à grands cris. Fatigué de ces cris, Moïse se plaint à Dieu. Tout à l'heure il succombait sous la multitude des affaires, sous l'importunité de tout un peuple : il succombe en ce moment sous son indocilité et sa révolte,

Hélas ! un pauvre Supérieur se trouve bien souvent aussi accablé sous le double et triple fardeau des sollicitudes, des injustices et des ingratitude de ceux auxquels il a dévoué sa vie ; et il lui est bien triste d'avoir à dire à Dieu comme Moïse :

« Pourquoi avez-vous affligé votre serviteur, et mis sur lui
 « le poids de toute cette multitude ? *Cur afflixisti servum*
 « *tuum, et cur imposuisti pondus universi populi hujus super*
 « *me ?* Les ai-je donc conçus et engendrés, pour que vous me
 « disiez : Porte-les dans ton sein, comme une nourrice son
 « enfant, et conduis-les à la terre que j'ai promise par ser-
 « ment à leurs pères ? *Numquid ego concepì omnem hanc*
 « *multitudinem, aut genui eos, ut dicas mihi : Porta eos in*
 « *sinu, sicut portare solet nutrix infantulum, et defer in ter-*
 « *ram pro qua jurasti patribus eorum.* Je ne puis seul sou-

« tenir le poids de tout ce peuple, il m'accable ; *Non possum
« solus sustinere omnem hunc populum, quia gravis est mihi.* »

Enfin il va jusqu'à demander la mort, tant il est découragé :
« Otez-moi de ce monde, je vous en prie, et que je ne sois pas
« affligé de tant de peines : *Sin aliter tibi videtur, obsecro
« ut interficias me, ne tantis afficiar malis.* »

Il n'y a pas une de ces paroles de Moïse qui ne convienne parfaitement à un Supérieur. Moïse parle de soins paternels et maternels que réclame son peuple : ne faut-il pas qu'un Supérieur soit véritablement un père, je ne dis pas assez, une mère, puisqu'il les remplace auprès de leurs enfants ? Ne doit-il pas à cette grande famille, qui lui est confiée, une triple nourriture, et tous ses soins ? N'est-ce pas à lui à les porter dans ses bras, à les soulager dans toutes leurs souffrances, à les aider dans tous leurs embarras, à supporter leurs importunités comme leurs murmures ? N'est-ce pas lui à qui ils doivent s'adresser, vers lui qu'ils doivent crier et se plaindre ? N'est-ce pas là sa charge, son fardeau ? Mais ce fardeau est trop fort pour un seul homme ; cet homme fût-il assisté de Dieu, fût-il Moïse, il sera bientôt accablé et découragé.

Il ne saurait y avoir une image plus vraie et plus frappante du péril que je voudrais signaler ici.

Car n'est-ce pas là ce qui arrive toutes les fois qu'on embrasse plus qu'on ne peut ? On s'exalte d'abord, on croit qu'on pourra tout, et puis on ne suffit pas au travail ; on rencontre bientôt l'ingratitude, l'injustice, et alors, on le sent bien vite, les forces manquent ; bon gré, mal gré, une multitude de choses échappent ; on s'aperçoit que la peine écrasante qu'on prend est perdue, méconnue ; on s'attriste, on se désespère. A ces plaintes désespérées, que répond Dieu ? — « Rassemble
« soixante-dix des anciens d'Israël, dont tu connais et l'âge
« et l'autorité sur le peuple, et conduis-les à la porte du taber-
« nacle de l'alliance, et fais-les se tenir là debout avec toi :

« *Congrega mihi septuaginta viros ex senibus Israël, quos tu*
 « *nosti quod sint populi senes ac magistri, et duces eos ad os-*
 « *tium tabernaculi fæderis, faciesque ibi stare tecum ;* et je
 « viendrai à ton secours : je descendrai moi-même, et je te
 « parlerai, et je prendrai de ton esprit, et je le leur donnerai,
 « afin qu'ils soutiennent avec toi le fardeau du peuple, et que
 « tu ne succombe pas sous le poids, en le portant seul : *Et*
 « *descendam, et loquar tibi, et auferam de spiritu tuo, tra-*
 « *damque eis, ut sustentent tecum onus populi, et non tu*
 « *solus graveris.* »

J'ai la confiance que plus d'un Supérieur méditera ces paroles avec consolation, et comprendra que si le Supérieur doit s'occuper du détail, puisque cela en Éducation est nécessaire, il ne doit pas cependant s'y absorber.

Que tout bon et zélé Supérieur ait donc, comme Moïse, des hommes formés par lui, pleins de son esprit et de son zèle, qui l'assistent, qui le secondent : alors, selon les paroles de Jethro, la charge divisée entre plusieurs ne sera plus accablante ; ou, selon les paroles de Dieu lui-même, les hommes pleins de l'esprit du Supérieur soutiendront avec lui le fardeau, et il ne succombera pas comme il faisait, lorsqu'il voulait le porter seul.

III

Il est d'ailleurs bien facile de se rendre compte des raisons qui établissent le nécessité d'une sage division et répartition du travail entre le Supérieur et les hommes qui sont avec lui.

Fénelon les a très-bien senties, ces raisons, et admirablement expliquées au duc de Bourgogne ; Bossuet aussi, dans sa politique sacrée composée pour le Dauphin. J'ai déjà eu occasion de dire que nul ne m'a été plus utile pour me faire comprendre le gouvernement d'une maison d'Éducation, et

le vrai rôle d'un Supérieur, que Fénelon et Bossuet. J'étais encore, quand je fus placé à la tête du Petit Séminaire de Paris, sans aucune expérience de ces choses. Mais, me disais-je, il doit y avoir des livres où les fonctions d'un Supérieur soient expliquées. J'en cherchai, je n'en trouvai presque pas; et je demeurai avec le regret de ne pas rencontrer un ouvrage spécial sur cette matière.

Je fis donc alors cette simple réflexion, qui dans le vrai ne manquait pas de justesse, à savoir que Fénelon et Bossuet ayant écrit d'admirables choses sur la manière de gouverner les hommes, j'en pourrais faire peut-être d'utiles applications au gouvernement des enfants. Je ne me trompais pas. Rien de ce que j'ai pu lire depuis ne m'a donné autant de lumières pratiques sur la direction d'une maison d'Éducation et le rôle d'un Supérieur, que les conseils adressés par Fénelon au duc de Bourgogne, et par Bossuet au Grand Dauphin.

Par exemple, sur le sujet qui nous occupe : « L'habileté, « dit Fénelon, ne consiste pas à faire tout par soi-même ; « c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, « ou de vouloir persuader qu'on en est capable.

« Un Supérieur doit choisir et conduire ceux qui gouver-
« nent sous lui, mais il ne faut pas qu'il fasse le détail, car
« c'est la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui. Seu-
« lement, » et c'est là un point essentiel, « *il doit s'en faire*
« *rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce*
« *compte avec discernement.* »

C'est en ce sens surtout qu'un Supérieur doit être un homme de détail; et c'est ainsi, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, que toutes les diverses parties du gouvernement d'une maison, discipline, travail, piété, administration, doivent passer successivement sous ses yeux, et subir son contrôle. Il doit savoir où en est tout cela, connaître les faits essentiels, la marche générale, l'en-

semble de chaque chose ; mais il ne peut pas entreprendre d'être à lui seul préfet de discipline, préfet des études, préfet de religion, économe. L'impulsion, la surveillance, le contrôle le regardent ; l'exécution, les détails, il les confie, il les demande à d'autres, à jour et à heure fixes, et il se fait obéir, avec bonté sans doute, mais avec précision et exactitude.

« Le suprême et parfait gouvernement consiste à gouverner
 « ceux qui gouvernent, dit encore Fénelon. C'est merveilleu-
 « sement gouverner que de choisir et d'appliquer selon leurs
 « talents ceux qui gouvernent ; il faut les observer, les éprou-
 « ver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les
 « changer de place, et les tenir toujours sous sa main. »

Cette immixtion du Supérieur en toutes choses aurait d'ailleurs d'autres grands inconvénients. D'abord, comment ne gênerait-elle, ne blesserait-elle même pas les maîtres, qui manqueraient, en la présence perpétuelle du Supérieur, de la liberté d'action nécessaire, et qui croiraient que le Supérieur manque à leur égard de la confiance à laquelle ils ont droit !

Et puis surtout, en fatiguant les autres, le malheureux Supérieur ne se fatiguerait-il pas lui-même, et ne s'épuiserait-il pas physiquement et moralement ?

A un tel labeur la pauvre machine humaine ne saurait longtemps résister : « Non-seulement, dit Fénelon, l'effort
 « d'un grand travail épuise, mais encore *une suite d'occu-
 « pations tristes et gênantes accablent insensiblement : l'en-
 « nuï et la sujétion minent sourdement la santé. Il faut se
 « relâcher et s'égayer. La joie met dans le sang un baume
 « de vie. La tristesse dessèche les os ; c'est le Saint-Esprit
 « même qui nous en avertit* ¹. »

¹ Fénelon écrivait une autre fois : « Point de remède, un peu de repos, de liberté et de gaîté d'esprit. Ce qui mettra votre esprit au large, soulagera aussi votre corps, et soutiendra votre santé. La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits. La tristesse, dit l'Écriture, dessèche les os. »

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce Supérieur, en faisant la besogne des autres, se mettrait bientôt hors d'état de faire la sienne. De l'épuisement physique et de l'affaïssement moral où il serait jeté, résulteraient inévitablement l'impuissance et l'insouciance pour les plus importantes affaires.

« Vouloir examiner tout par soi-même, dit Fénelon, c'est « défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie de « détails qui consume le temps et la liberté d'esprit néces- « saires pour les grandes choses. Pour former des desseins, « il faut avoir l'esprit libre et reposé; il faut penser à son « aise, dans un entier dégagement d'affaires épineuses. »

Un Supérieur, pour maintenir le bon gouvernement de sa maison, pour entretenir l'activité et le zèle parmi les maîtres, l'émulation des études, du travail et de la piété parmi les élèves, pour prévenir les désordres, manier les esprits, terminer les difficultés qui surgissent sans cesse, a besoin d'être un homme fécond en moyens, en ressources : il y a des combinaisons, des calculs à faire, des prévisions à avoir; mais qui ne sent qu'il faut pour tout cela une liberté d'esprit que n'aura jamais un homme surchargé, surmené, perdu dans les détails, quelque souplesse, quelque facilité qu'on lui suppose pour porter ce lourd bagage? Fénelon le dit admirablement : « Un esprit épuisé par le détail est comme la « lie du vin qui n'a plus ni force, ni délicatesse. » Lorsque, dans les occasions importantes, il sera nécessaire d'agir avec vigueur, de parler avec énergie, le pauvre Supérieur se trouvera tout à coup absolument incapable.

Il faut surtout qu'un Supérieur prévoie, embrasse de son regard la marche générale de sa maison, et ne songe pas seulement au moment actuel, à l'affaire présente, mais à la suite et à tout l'ensemble. C'est pour cela que nous lui demandions tout à l'heure la générosité d'esprit, les vues larges, le rapide et sûr coup d'œil. « Mais, dit encore Féné-

« Ion, ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déter-
 « minés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir
 « éloigné; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour
 « où ils sont, et cette affaire étant seule à les occuper, elle
 « les frappe trop, elle rétrécit leur esprit. Cette préoccupa-
 « tion des détails expose un Supérieur à des vues fausses, à
 « des jugements erronés sur une situation, à des mesures
 « hasardées ou précipitées, où ne tombe pas un homme qui
 « voit de plus haut et d'un point de vue plus général. On ne
 « juge sainement des affaires que quand on les voit toutes
 « ensemble. »

C'est pour cela que les gens qui gouvernent par le détail, sont nécessairement médiocres. « C'est là, disait encore Fé-
 « nelon, un caractère d'esprit court et subalterne : quand
 « on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre
 « qu'à exécuter sous autrui. »

Et empruntant aux beaux-arts une comparaison pleine de justesse, il ajoutait :

« Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines
 « choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chan-
 « teur ; celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la
 « fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout
 « de même celui qui taille des colonnes, ou qui élève un côté
 « d'un bâtiment, n'est qu'un maçon ; mais *celui qui a pensé*
 « *tout l'édifice*, et qui en a toutes les proportions dans sa tête,
 « *est le seul architecte*. Ainsi ceux qui travaillent, qui expé-
 « dient, qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le
 « moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. *Le vrai gé-*
 « *nie qui conduit tout, est celui qui, ne faisant rien, fait tout*
 « *faire, qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui*
 « *retourne dans le passé; qui arrange, qui proportionne, qui*
 « *prépare de loin; qui se roidit sans cesse pour lutter contre*
 « *la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui*
 « *est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.*

« Croyez-vous qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non; cette gêne et ce travail servile éteindraient tout le feu de son imagination: *il ne travaillerait plus de génie: il faut que tout se fasse comme par saillies,* suivant que son génie le mène, et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer les couleurs et à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses élèves. *Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures.* Il a dans la tête les pensées et les sentimens des héros qu'il veut représenter; il se transporte dans leurs siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été. A cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne; que tout soit vrai, correct, et proportionné. Concluez donc que *l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.* »

Donc, pour conclure, qu'un Supérieur ne se laisse pas entraîner par son ardeur naturelle, et ne se livre pas sans prudence et sans retenue à la fougue de son zèle. Qu'il n'épuise pas, en petites choses, en vains détails, une énergie et une vigueur que tant et de si importants labours réclament. Ne pouvant tout faire, qu'il ne l'entreprenne pas; mais sachant discerner, avec une sagesse également éloignée d'une intempérante ardeur et d'un secret amour du repos, ce qui réclame son action, ce qu'il doit laisser faire aux autres, qu'il y applique toutes les forces de son esprit et toute la puissance de sa volonté. Qu'il se donne, comme le disait si bien Fénelon, *le temps de penser*; qu'il se connaisse en hommes; qu'il les choisisse et les dirige; qu'il ait le haut talent de donner l'impulsion, de mettre en mouvement, de faire agir: c'est là son grand art et son grand devoir. Que

pour cela son esprit soit toujours calme, libre, élevé, fécond, puissant ; sa vue étendue et sûre ; sa décision nette et ferme. Ainsi sa maison aura véritablement une tête, un chef, et marchera : autrement elle serait ce char que laisse aller au hasard une main qui ne sait pas tenir les rênes, ou cette barque sans gouvernail que ballottent le vent et les flots.

C'est pour la consolation et l'encouragement des Supérieurs en leur rude tâche, que je suis entré dans tous ces détails. Je termine et résume tout cela par un mot charmant de saint François de Sales, empreint de son ordinaire bon sens et de son exquise délicatesse. Voici ce que cet aimable saint écrivait à un Supérieur de communauté : « Il faut prendre
« du repos, et du repos suffisamment, laisser amoureuse-
« ment du travail à d'autres, et ne vouloir pas avoir toutes
« les couronnes ; le cher prochain sera tout aise d'en avoir
« quelques-unes. »

CHAPITRE XII

**Comment le Supérieur doit faire agir les autres,
et former des hommes d'action.**

Il nous reste à exposer maintenant, pour terminer ce premier livre, ce qu'il y a peut-être de plus essentiel, de plus difficile, et aussi de plus fécond dans la charge du Supérieur. Il doit former des hommes d'action.

Quelle que soit l'étendue et la nécessité de sa propre action, ce qu'il a à faire faire aux autres, est bien plus considérable que ce qu'il a à faire par lui-même. Agir, c'est beaucoup ; faire agir, c'est plus encore ; mais ce n'est pas un talent vulgaire. On peut être actif, et ne savoir pas imprimer son

action. Une telle activité, quelle que grande qu'elle soit, si elle est toute personnelle, si elle ne se communique pas, si elle n'entraîne pas, n'est pas celle qu'il faut dans un Supérieur. Il faut à un Supérieur une activité assez vive pour donner l'impulsion, pour mettre tout en mouvement. Ne pouvant tout faire, comme nous l'avons vu, il faut qu'il prenne assez d'empire sur les hommes pour faire faire ; il faut qu'il répande la vie autour de lui ; et la vie, c'est le mouvement, l'activité constante : il faut qu'il attire dans sa sphère d'action ses collaborateurs et les emporte en quelque sorte avec lui. Semblable, selon une belle comparaison de Fénelon, à un fleuve puissant, qui non-seulement roule avec force ses flots rapides, mais entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé. Tel est l'homme d'autorité, l'homme d'action, tel doit être le Supérieur.

Mais comment le Supérieur animera-t-il de son souffle ceux qui l'entourent ? Comment fera-t-il d'eux des hommes d'action ? Et quelle doit être l'action tant du Supérieur que de ses collaborateurs ? C'est ce que je vais essayer de dire.

Pour former des hommes d'action, plusieurs conditions sont nécessaires.

La première va de soi : il faut d'abord que le Supérieur donne l'exemple, et soit lui-même un modèle de travail et d'activité. Il faut qu'il fasse le mieux possible ce qu'il a à faire, et décide par là même tout le monde à faire comme lui.

Les mille détails dont se compose la vie d'un véritable homme d'Éducation, de tout homme qui n'est pas seulement un nom, un chiffre inutile, mais qui compte dans une maison, ce métier-là, dirais-je, si ce terme trop vulgaire convenait, ne se devine pas : il s'enseigne ; mais il s'enseigne surtout par l'exemple : c'est l'exemple qui tout à la fois

instruit et entraîne, et avec une force, une autorité décisives.

Il faut donc donner l'exemple : sans cela on reste isolé, souvent méprisé, et par là même infécond.

Il n'y a de fécond que ce qui excite l'admiration, ou du moins inspire l'estime, et par là même porte à l'imitation.

Mais il ne suffit pas de pouvoir mettre en mouvement les hommes, il faut surtout savoir discerner leurs mérites divers, leurs aptitudes respectives; et pour cela, il faut les étudier de très-près :

Fénelon écrivait au duc de Bourgogne :

« Étudiez sans cesse les hommes ; apprenez à vous en servir. *Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde :* « d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne « perce point la foule ; elle n'a ni avidité ni empressement ; « elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par « des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous « n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la « confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contre- « dire. »

C'est ce qui n'arrive pas toujours. Il y a quelquefois des Supérieurs qui par bonté, par faiblesse, ou par défaut de discernement, se laissent peu à peu circonvenir, et finissent par donner leur confiance à des hommes dont le plus grand mérite souvent est de savoir les flatter et leur applaudir : ces partialités sont funestes, et souvent mortelles à l'union et au dévouement.

Je ne parle pas de ces Supérieurs, — on en a vu quelquefois, — qui, soit par une jalouse envie, soit par un confus sentiment de leur infériorité, redoutent d'avoir auprès d'eux des hommes de mérite, et, loin de les appeler, les écartent. Rien n'est plus misérable.

Un homme à qui le mérite fait peur n'est pas digne de commander aux autres.

Un vrai Supérieur commence par se choisir des collaborateurs aussi bons, aussi capables que possible; et quand il les a près de lui, il les emploie de manière à ce qu'ils puissent déployer toute leur valeur : c'est seulement alors que les hommes font quelque chose. Quand un homme se trouve dans sa sphère, quand il se sent capable de faire ce qu'il a devant lui, c'est alors qu'il s'y donne, et y met tout ce qu'il a de forces. Que s'il se voit dans des emplois auxquels il répugne ou pour lesquels il n'est pas fait, il perd courage, et ne fait même pas là ce qu'il pourrait faire.

Il faut donc qu'un Supérieur se demande sans cesse : quel parti puis-je tirer de tel ou tel homme? comment puis-je employer leur talent, leur activité?

Et que ne peut alors un Supérieur actif, secondé par de vrais hommes d'action! quel mouvement, quelle vie ils mettent dans toute une jeunesse! Au contraire si ces jeunes âmes ne sont cultivées que par des mains languissantes, l'ivraie aura bientôt tout envahi, et les ronces couvriront la surface de la terre.

Il y a ici une remarque à faire : c'est de tous ses collaborateurs, mais des Directeurs particulièrement, que le Supérieur doit faire des hommes d'action.

Il faut que les Directeurs, plus encore que les autres, surtout les préfets et sous-préfets d'étude et de discipline, participent à cette qualité essentielle du bon Supérieur, puisqu'ils partagent et exercent plus particulièrement son autorité; puisqu'ils sont spécialement les hommes de son action, dans les diverses sphères, où il doit agir lui-même.

Le point capital, c'est qu'ils soient hommes d'action en ce sens que le Supérieur puisse compter sur eux :

C'est qu'ils soient de ces hommes rares, qui disent : *Je me charge de cela, j'en réponds* : et on peut s'y fier.

Quel soulagement qu'une telle assurance et une telle parole, pour un Supérieur chargé de tout!

Mais aussi, quelle nécessité ! Combien il est essentiel qu'un Supérieur soit sûr qu'une chose est faite, quand il l'a demandée, et ne soit pas obligé d'en reparler !

Mais, je le répète, les hommes sur lesquels on peut compter ainsi sont bien rares.

Quoi qu'il en soit, l'action des directeurs, comme de tous les maîtres, doit s'exercer sous deux conditions indispensables, dans l'*union* et dans la *règle*.

Dans l'*union* : Il faut que tous, mais les directeurs surtout, soient des hommes de charité et d'*union* vraiment fraternelle ; que leur accord soit parfait, leur action toujours unie : *Vis unita fortior*.

C'est la condition essentielle d'une forte direction : pour que les études, la religion, la discipline, soient fortement dirigées, il faut l'action commune. Comment d'ailleurs l'*union* serait-elle plus bas, si elle n'était pas en haut ?

Or, c'est l'action, c'est l'empire du Supérieur sur les Directeurs, qui doit faire et maintenir cette union. Des conflits sont sans cesse possibles entre M. le préfet de religion et MM. les préfets d'études et de discipline, par exemple ; mais M. le Supérieur est là, qui décide, avec douceur, patience, et fermeté.

Je dis fermeté ; car il doit conserver l'*union* à tout prix : dès qu'il aperçoit ou craint un froissement, une division quelconque entre ses collaborateurs, il doit tout faire pour prévenir le mal ou du moins le corriger, même au prix d'un départ, si c'était nécessaire.

Quand une main ferme est là pour diriger une maison, les forces individuelles ne sont jamais en lutte, ou se trouvent bientôt ramenées à l'action commune et à l'harmonie ; mais quand le supérieur manque de caractère et de volonté, les tiraillements sont perpétuels, les rivalités fréquentes, et tout est en souffrance.

Il y a un autre point, de la dernière importance, où l'énergie de la volonté, l'ascendant de l'autorité dans un Supérieur sur tous les hommes qui travaillent avec lui, est indispensable : j'en ai déjà dit un mot ; j'y reviens : c'est l'observation rigoureuse des règlements par tous les maîtres de la maison sans exception. Un Supérieur doit être inflexible sur ce point. Il n'est pas question de laisser mettre en avant ces mille prétextes que la légèreté et la mollesse inventent si facilement pour se débarrasser d'un joug qui gêne et qui pèse. Il s'agit d'une œuvre capitale, d'une œuvre qui est essentiellement une œuvre de dévouement. Eh bien ! dans une telle œuvre, l'observation rigoureuse des règlements, le règne de la règle, est-il nécessaire, oui ou non ? Mais ce règne de la règle est évidemment impossible, si les maîtres ne donnent l'exemple : c'est pourquoi un Supérieur doit l'exiger inflexiblement.

Il en parlera donc souvent, il y insistera fortement dans les conseils ; partout et toujours, il y tiendra la main ; mais là encore, comme partout, son exemple est plus efficace que sa parole.

C'est fort bien de dire aux maîtres dans les conseils : Messieurs, faites travailler vos enfants ; faites leur observer la règle ; mais il faut ajouter à l'instant : Messieurs, nous n'obtiendrons l'un et l'autre qu'en travaillant, et en observant la règle nous-mêmes.

Pour moi, je le disais souvent à nos Messieurs : « Une immense responsabilité pèse sur nous. Nous ne pouvons
« sauver tous ces enfants que par le travail et par la règle.

« Dans le travail et dans la règle se trouvera la piété, et la
« piété solide. Hors de là, rien que de faible et de faux.

« Mais pour cela il faut que nous travaillions nous-mêmes
« et que nous respections la règle inviolablement.

« La règle nous oblige tout les premiers. D'ailleurs, ne
« l'oubliez jamais, les enfants ont les yeux sur nous, et

« soyez-en bien sûrs, ils n'auront pas pour la règle plus de respect que nous-mêmes. »

J'ajoutais : « Je vous avertirai, Messieurs, de vos manquements, et je demande que vous n'avertissiez vous-même. »

Ainsi donc, pour résumer tout ceci, un Supérieur doit être homme d'action, et former des hommes d'action : d'abord bien connaître ses hommes, et puis les mettre en œuvre avec discernement ; faire travailler tout le monde, mais avec accord, unité, harmonie ; et surtout maintenir inflexiblement l'empire de la règle : la faire observer par tous.

Maintenant, quels doivent être les caractères de l'action, tant du Supérieur, que de ses collaborateurs ?

Ce doit être, d'abord, une action prompte, vive et vigilante.

C'est par là seulement qu'on empêchera les désordres, et qu'on étouffera le mal à sa naissance.

Dans une maison d'Éducation, il ne faut tolérer aucun désordre, il ne faut jamais laisser un point noir à l'horizon. Ce point pourrait grossir et faire un orage : il faut le découvrir, dès qu'il se montre, et le dissiper d'un souffle.

Il faut prévoir ; rien n'est pire que de se laisser surprendre ; car souvent alors il est trop tard, et ce qui n'eût été rien à l'origine devient une grosse affaire. Il faut prévoir le mal, le pressentir, le deviner, et dès qu'on l'a aperçu, l'anéantir dans son germe.

Or, cela demande une action prompte ; et surtout, je l'ajoute, persévérante et suivie.

On ne triomphe du désordre que par la suite, la poursuite, la constance, l'obstination.

Par exemple : On a fait un reproche, on a donné un avis grave à un enfant ; eh bien ! il ne faut pas s'en tenir là avec cet enfant ; il faut voir s'il en profite, et ce qu'il devient. Il

faut le suivre la semaine suivante, et le faire suivre en même temps par ses parents, par le préfet de discipline, par le professeur, le confesseur, le président d'étude. Suivi, surveillé, enveloppé ainsi de toutes parts, il est difficile qu'un enfant échappe.

Voilà l'action, l'esprit, qu'un Supérieur doit avoir et communiquer aux hommes qui travaillent avec lui.

Il y a du reste un mot qui peint cette action à merveille, qui en exprime pleinement toute la promptitude, toute la vigilance, toutes les sollicitudes, toute la constance, c'est le mot *zèle*. Un Supérieur doit être un homme de zèle, et former des hommes de zèle. Qu'est-ce que le zèle ?

L'Écriture parle quelque part de ce qu'elle appelle l'œil du zèle, *oculus zeli*. Il y a aussi l'oreille du zèle, *auris zeli*, et, si je l'ose dire, le pied du zèle, *pes zeli*. Oui, il faut que le zèle ait des pieds, des yeux et des oreilles, mais des pieds qui volent, des yeux qui voient tout, des oreilles qui entendent tout. Il y a des gens, il y a des maîtres, pour qui semblent faites ces paroles de l'Écriture : *Ils ont des yeux et ne voient pas, ils ont des oreilles et n'entendent pas, ils ont des pieds et ne marchent pas*. — Ils étaient là, et ils n'ont rien vu, rien entendu de ce qui s'est fait et dit sous leurs yeux : ils n'avaient qu'un pas à faire pour empêcher le désordre, disperser ce groupe : ils n'ont pas bougé. Est-ce là le zèle ? Non, le zèle entend le plus léger bruit, il voit le moindre signe ; agile et prompt, il est partout. Mais plus qu'à tous les autres, c'est au Supérieur qu'il faut *oculus, auris, pes zeli*. Le Supérieur, s'il est vraiment capable, est un homme qui voit tout, qui entend tout, qui se trouve partout. Quelle différence entre un tel homme et celui que dépeint Fénelon : « Paresseux, inappliqué, présomptueux, opiniâtre ; *il ne va rien voir, il n'écoute rien, il décide et hasarde tout ; nulle prévoyance, nul avertissement, nulle disposition ; nulle ressource dans les occasions qu'un zèle fou-*

gueux, brusque, inégal ; et quant au reste, inaction perpétuelle de corps et d'esprit. »

Nous voilà bien loin de cette activité vigilante et ferme qui prévient le mal, le découvre et l'anéantit dans son germe, ou si déjà le mal a fait des progrès, le poursuit sans relâche et avec énergie, jusqu'à ce qu'il ait disparu.

Je dois ajouter un mot nécessaire : c'est que si l'autorité du Supérieur doit être soutenue d'une ferme volonté, son zèle doit être calme et tranquille ; sans agitation, sans précipitation, sans trouble extérieur ni intérieur, mais simple, courageux et énergique. C'est par là qu'un Supérieur est craint, respecté, obéi de tous. On le sait l'ennemi vigilant, prudent et réfléchi, mais implacable du désordre : on n'essaie même pas de résister.

Et il faut qu'il en soit de la sorte : oui, il faut qu'on ne souffre jamais dans la maison un seul enfant qui résiste obstinément, qui ait une mauvaise volonté déclarée.

On supporte la légèreté, la faiblesse des enfants ; mais la mauvaise volonté, jamais. Il faut que les enfants sachent parfaitement là-dessus à quoi s'en tenir.

Comment donc se conduit-on avec un enfant qui a mauvaise volonté ? le voici : On commence par l'avertir, et on lui signifie que, s'il ne change, on ne le supportera pas ; puis on attend un mois, deux mois ; puis on fait encore un effort ; puis enfin, s'il résiste toujours, on se sépare amicalement ; ou, s'il le faut, on le renvoie nettement.

Cette fermeté, cette sévérité au besoin, vous est indispensable, si vous êtes Supérieur.

Il faut en effet que votre maison devienne un modèle.

Il faut qu'on dise : On y est trop sévère.

On vous louera ensuite.

Sachez-le bien, on ne blâmera définitivement que vos funestes indulgences.

On peut avoir au saint tribunal, comme confesseur, une

grande indulgence; mais comme Supérieur, non. Et voilà pourquoi, quand j'étais Supérieur, je ne voulais confesser aucun enfant. J'aurais craint de gêner ou d'affaiblir mon action.

Du reste, ce que je cherche à dépeindre ici, cette alternative de patience et de fermeté, de soins affectueux et de rigueur nécessaire dans le gouvernement des enfants, Virgile a décrit toutes ces choses avec son incomparable richesse et son exquise délicatesse : je veux me donner le plaisir de le citer ici, et terminer ces détails un peu sévères par cette charmante et gracieuse comparaison :

*Ac, dum prima novis adolescit frontibus ætas,
 Parcendum teneris : et dum se lætus ad auras
 Palmes agit, laxis per purum immissus habentis,
 Ipsa acies nondum falcis tentanda, sed uncis
 Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
 Inde ubi jam validis amplexæ nexibus ulmos,
 Exierint, tum stringe comas, tum brachia tunde,
 Tum denique dura
 Exerce imperia, et ramos compece fluentes.*

(GEORG., liv. II, 63.)

Oui, dans les commencements, et quand l'âge est encore tendre, et les premières fois, il faut user de patience, de condescendance, de douceur, *Parcendum teneris*. Et même, quand déjà les premiers accroissements se montrent, quand paraissent les premiers jets de la passion, les premières saillies du caractère, il ne faut pas s'armer du fer encore : *Ipsa acies nondum falcis tentanda*; mais manier cette jeune nature d'une main délicate, et essayer doucement de retenir ses élans impétueux. Et, enfin, quand l'insolence persiste, grandit, déborde, *Inde ubi jam validis amplexæ nexibus ulmos exierint*, alors c'est le moment de la courageuse énergie, de l'impitoyable rigueur, et de ce dur empire dont parle le poète; alors il faut tailler, émonder, retrancher.

Je résume et je termine tout cet important chapitre.

Le Supérieur ne doit pas être seulement un homme d'action, mais il faut encore qu'il sache communiquer son action aux autres, et former des hommes d'action. Tous les hommes qui travaillent avec lui à l'Éducation de la jeunesse doivent être comme lui des hommes d'action : mais unis dans leur action, entraînés et harmonisés par l'action supérieure et dirigeante de leur chef. Et cette action des hommes de l'Éducation doit avoir les caractères suivants : elle doit être prompte, vive, vigilante ; suivie et persévérante ; énergique, et au besoin sévère ; c'est le zèle, le zèle avec toute son activité, ses sollicitudes, ses prévoyances, mais le zèle calme et tranquille, ferme et courageux, doux et fort.

Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur ce grave et capital sujet. Nous avons essayé de dire ce que doit être un Supérieur, ce qu'il doit faire, et surtout ce qu'il doit faire faire. Il est temps maintenant de voir son action réalisée, personnifiée dans ses collaborateurs, dans les maîtres : c'est ce qui va faire l'objet du livre suivant.

LIVRE DEUXIÈME

LES MAITRES.

CHAPITRE PREMIER

Le Magisterium.

Quelles que soient leurs fonctions diverses, nous appelons d'un seul et même nom tous les hommes qui concourent à l'œuvre de l'Éducation ; nous les nommons, *les maîtres*.

Quelques considérations sur l'origine latine de ce mot ne seront pas inutiles pour en faire apprécier le sens élevé.

La langue latine — la langue de ce peuple fort qui conquiert et gouverna le monde, et mérita d'être appelé du plus grand nom qui ait été donné à un peuple, le peuple-roi, — est admirable par sa gravité et son énergie, et par le don qu'elle a reçu plus qu'aucune autre langue d'exprimer avec grandeur les grandes choses.

Le génie romain respire véritablement dans cette langue ; et le latin est une preuve frappante de la vérité profonde de ces paroles de M. Villemain, que j'ai déjà citées : « Une langue, c'est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple. »

Le peuple romain a marqué de son empreinte son langage ;

et la gravité avec laquelle il traitait les choses dignes de respect, apparaît dans cet idiome latin, grave, austère, plein de force et de dignité.

On l'a déjà remarqué : moins riche que la langue grecque, le latin a cependant un mot essentiel que la langue grecque ne possède pas, et seul dans l'antiquité il a su nommer la chose la plus auguste qui soit sur la terre, la plus faite pour inspirer le respect aux hommes, la majesté : *Majestas* est un mot essentiellement romain, un mot sorti des entrailles mêmes de la langue latine, et qui la caractérise admirablement.

Il est un autre mot, tout romain encore, allant bien par sa gravité et son énergie à la nation qui portait la toge, et que dans l'abaissement où la légèreté des mœurs françaises a laissé tomber tant de mots longtemps respectés, nous n'avons pas encore effacé complètement de notre propre idiome, où quelque chose en a passé : c'est le mot *Magisterium*.

Le mot *Magisterium* n'existe pas, n'a pas d'équivalent littéral en français : mais les mots maître, *magister*, magistrat, *magistratus*, qui ont la même racine que *Magisterium*, existent chez nous dans leurs sens les plus élevés.

Que signifie donc en latin, selon l'énergie de la langue, ce grand mot, *Magisterium*? Ce n'est pas un mot étroit, restreint, propre à telle ou telle fonction, à tel ou tel pouvoir : c'est un nom vaste, général, universel, désignant toute autorité, tout empire, toute grande fonction, particulièrement dans l'ordre moral ; de même que le mot *magister* indique le dépositaire de cette autorité, l'homme qui exerce cet empire, cette fonction, dans tous les sens.

Les mots *Magisterium*, *magister*, expriment en latin l'autorité, dans sa plus complète acception ; non-seulement l'autorité dans sa puissance, l'autorité qui possède par la force, qui dompte, et qui quelquefois écrase (*dominus*, *domare*, *dominari*) ; mais encore l'autorité dans ses droits les

plus augustes et son exercice le plus sacré : l'autorité qui gouverne, qui élève, qui surveille et qui sauve, qui protège et se dévoue.

Ainsi la plus haute fonction sociale est nommée en latin *Magisterium* : c'est un *magisterium* que le prince exerce ; ceux qui représentent son autorité, exercent aussi un *magisterium* : il est même à remarquer que les Romains appliquèrent spécialement ce mot à cette institution auguste et presque sacrée ; à la fois redoutable et secourable, qui règne dans les sociétés humaines avec un souverain empire, gardienne et organe des lois, protectrice des petits et des faibles, amie des opprimés, vengeresse inexorable des crimes : cette puissance, comparable presque au sacerdoce, au *Presbyterium*, ils la nommèrent d'un nom dérivé de *magisterium*, *magistratus* ; incarnant ainsi dans le nom de cette grande puissance de la Justice, le nom même de l'autorité suprême.

Toutefois, l'acception la plus fréquente et non pas la moins haute, du mot *magisterium*, vient de son application aux choses de l'Éducation.

Ce mot exprime admirablement l'œuvre même de l'Éducation : la force, l'autorité, le souverain empire moral avec lequel elle doit se faire, le but élevé et saint auquel elle doit tendre : il ne diminue par aucun côté ni l'œuvre, ni l'homme qui doit l'accomplir : en latin, le *magister*, l'homme qui exerce sur les enfants ce que la langue latine nomme si bien *magisterium*, se présente à nous avec tous les titres les plus grands qui soient à l'obéissance, au respect ; à la confiance.

Chez nous, la puissance occulte et fatale qui a su avilir tant de mots dignes de respect, a essayé d'entamer celui-ci ; mais il n'a pas succombé sous ses atteintes : le mot *magistrat* a résisté complètement, et le mot *maître* a conservé dans tous les ordres de choses, et même en ce qui concerne l'Éducation, des acceptions magnifiques.

On dit : *Dieu est le souverain maître de toutes choses. Le temps est un grand maître. On dit : Cet homme est le maître des esprits et des cœurs. Il est maître de ses passions.*

« Je suis maître de moi comme de l'univers, »

dit un grand prince chez un grand poète.

C'est l'empire le plus honorable.

Dans l'ordre littéraire, ce mot exprime une supériorité incontestable, une autorité décisive. On dit : *Les grands maîtres de la langue française. Les grands maîtres de l'école italienne.* On dit : *Un maître dans l'art de bien dire ;* une parole *magistrale*.

Dans l'ordre politique et social : *les maîtres du monde... les maîtres dans la science du gouvernement des hommes,* offrent des sens nobles et respectés.

En Éducation, le mot *maître* conserve encore une partie de sa dignité et de son autorité. En vain a-t-il été abaissé dans le *magister* de village, et comme je l'ai dit ailleurs ¹, dans les *maîtres d'études* et les *maîtres de pension* ; ce nom s'impose encore au respect par l'idée qu'il rappelle invinciblement, et qui en est inséparable, la grande idée du *magisterium*, du gouvernement, de la haute direction, de l'œuvre, de l'action même et des droits de la suprême autorité morale.

Son sens est très-étendu et très-général ; et bien qu'il semble plus spécialement réservé à quelques-uns des hommes qui font l'œuvre de l'Éducation, il s'applique néanmoins à tous. Et il est bon que cela soit.

Cicéron parle quelque part, avec admiration et avec regret, de ces beaux temps de la république où le *præceptor* et le *doctor*, l'homme qui enseignait la science et l'homme qui enseignait la vie, n'étaient pas deux hommes distincts, mais

¹ Voyez au 2^e vol. de cet ouvrage, le chap. 4^e du 7^e livre.

un seul et même homme : *Neque disjuncti doctores, sed iidem erant vivendi præceptores atque dicendi*. Si la grandeur et la durée de l'œuvre de l'Éducation exigent que l'enfant soit nécessairement remis en plusieurs mains, il est bon néanmoins que tous ceux aux soins desquels il est confié ne scindent pas la grande œuvre, et soient tous tenus, chacun selon son pouvoir, à la faire tout entière, à cultiver le cœur en même temps que l'esprit, à donner la science et à former la vie, à exercer véritablement le *magisterium*, à être tous de vrais *maîtres*.

C'est ainsi que nous entendons l'Éducation, et tel est pour nous le sens du mot *maîtres* donné collectivement à tous ceux qui ont un emploi, une part quelconque d'autorité dans une maison d'Éducation ; ce n'est pas un mot enveloppant l'idée odieuse de quelque dur et tyrannique empire, mais l'idée grande et respectable des droits et des devoirs les plus élevés. Ces droits et ces devoirs, nous voulons qu'ils résident tous, quoique à des degrés divers, dans tous ceux qui participent à l'institution de la jeunesse. Nous entendons, nous voulons, pour tous ceux qui ont cet honneur, qu'ils prennent tous part, qu'ils travaillent tous à ce qu'il y a de plus élevé et de plus important dans l'œuvre de l'Éducation, à savoir les vertus morales et religieuses, la formation du cœur, de la conscience et du caractère, les hautes convenances sociales, les mœurs, les sentiments, la connaissance du monde, la science de la vie : nous voulons qu'ils réalisent ainsi, dans sa haute et grande acception, ce nom de *maîtres* qui leur est conservé encore, et qui doit l'être ; nous les voulons, en un mot, investis de cette grande fonction, si bien nommée *magisterium*, qui s'exerce par le plus noble empire, par la plus auguste autorité, par la plus haute intelligence des besoins de l'Éducation humaine, ainsi que des droits et des devoirs de tous ceux qui s'y dévouent.

Voilà ce que sont à nos yeux les *maîtres* dans une maison

d'Éducation : sans cette dignité, sans cette autorité, leurs fonctions ne peuvent manquer de descendre, leur autorité de prendre un côté odieux. Mais des hommes qui comprennent ainsi leur mission, qui la respectent eux-mêmes et savent la faire respecter par les enfants, qui commandent, qui gouvernent tout à la fois avec l'autorité qui s'impose et le dévouement qui se sacrifie, des hommes qui s'emparent ainsi de l'enfant, qui cultivent toutes ses facultés, qui élèvent tout son être, toute sa vie, nous pensons que de tels hommes sont à bon droit nommés *les maîtres* de l'enfance, et que ce nom dans les langues humaines mérite de prendre place à côté de tous ceux qui demeurent à jamais grands et sacrés dans le respect des hommes.

Or, et c'est une chose qui peut-être n'a pas été encore assez remarquée, une réunion de tels hommes, voués par le même dévouement à la même grande œuvre, habitant tous ensemble, et avec leurs élèves, sous le même toit, vivant de la même vie, ayant là le centre de toute leur existence, et leur vraie et seule famille, une telle réunion ne se rencontre pas dans l'antiquité. L'antiquité n'entendait pas ainsi l'institution de la jeunesse ; cette grande œuvre s'y faisait isolément, solitairement : le dévouement collectif pour l'enfance et la jeunesse n'existait pas. Il y avait bien des hommes qui enseignaient en public, et la jeunesse allait entendre leurs leçons ; mais les fonctions de ces hommes se bornaient à enseigner, soit les sciences, soit les lettres ; et la plus importante partie de l'Éducation, la mission de surveiller, de diriger, de gouverner, de corriger, de façonner à la pratique du bien, de former l'âme et le cœur, en un mot d'*élever*, était confiée à quelque précepteur, lequel était le plus souvent un esclave.

L'idée de s'associer, de mettre en commun les talents, le dévouement, la vie, pour remplir auprès de la jeunesse ce grand ministère de l'Éducation, pour exercer ce complet gouvernement des esprits, cette magistrature des âmes, ce

sacerdoce moral, et par l'ascendant suprême d'une telle mission, par l'action laborieuse et continue d'un tel dévouement, cultiver, développer, former véritablement la jeunesse, et dans l'acception de ce grand mot, élever, faire des hommes : une telle idée est une inspiration de l'esprit chrétien, et procède sans nul doute du respect plus profond, de l'amour plus tendre, que le Christianisme a su inspirer pour les enfants et pour les âmes.

De même donc qu'autrefois le Christianisme avait créé, pour le service spirituel des âmes, dans chaque siège épiscopal, autour de l'Évêque, une réunion d'hommes dévoués, de prêtres consacrés non-seulement au culte de Dieu, mais au ministère pastoral, à tous les soins de l'apostolat, et avait appelé ce sénat vénérable le *presbyterium*; de même pour l'Éducation de la jeunesse, pour la grande fonction qui consiste à développer l'homme dans l'enfant et à faire des hommes, l'esprit évangélique a créé cette admirable réunion de vingt ou trente hommes dévoués, que nous présentent les collèges chrétiens, cet autre sénat respectable aussi, que, dans un sens nouveau et agrandi, nous pouvons appeler le *magisterium*, transportant le sens du mot latin, des fonctions qu'il exprime, à la réunion d'hommes qui les remplit.

Eh bien, ce sont là *les hommes de l'Éducation*, dont nous cherchons en ce moment à décrire l'action, que nous allons essayer de montrer à l'œuvre : nous avons parlé de celui qui est à leur tête, et qui les gouverne tous, du Supérieur ; nous allons traiter maintenant de ceux qui, avec lui et sous lui, font la grande œuvre, et d'abord de ceux qui ont la principale part de son autorité et de sa responsabilité, des *Directeurs*.

CHAPITRE II

Les Directeurs.

I

Il y a dans la langue française une belle expression, qui s'applique admirablement à la grande œuvre de l'Éducation. La langue de l'Éducation publique n'en fait pas emploi, mais elle se conserve encore dans le mot de *gouverneur*, que pour ma part je préférerais de beaucoup à celui-ci de *proviseur*.

Il y a dans ce mot une grande idée, l'idée même de l'autorité souveraine.

On dit : *gouverner les peuples, gouverner les volontés, gouverner les esprits*. On dit : *l'art de gouverner les hommes*. On dit : *le gouvernement des âmes*.

Il est manifeste que, quand nos pères appliquaient cette expression à l'œuvre de l'Éducation, ils pensaient que l'Éducation était l'œuvre de la plus haute autorité, l'action même et le droit de l'autorité suprême, c'est-à-dire de l'autorité du père, vrai monarque de la famille.

Nous l'avons surtout conservée pour l'Éducation des princes, et cela est bien fait : les enfants des rois ou des grands ont plus besoin que d'autres d'une Éducation fortement gouvernée, non-seulement parce que leur Éducation importe plus au bonheur de tous, mais aussi parce que la mollesse de la vie et les délices de l'opulence aident peu au succès de l'œuvre.

Quoi qu'il en soit, ce mot, je le répète, a été noblement

appliqué à l'Éducation : car, c'est un noble empire, que celui qui s'exerce par l'ascendant paternel, par la haute intelligence des besoins de la nature humaine, par le dévouement sans bornes.

Dans toute Éducation soit publique, soit privée, s'il n'y a pas un *gouverneur*, sous un titre quelconque, l'Éducation est essentiellement médiocre ou nulle.

C'est le Supérieur, le Principal, le Proviseur qui, dans une maison d'Éducation, exercent les fonctions de *gouverneur* : ce sont eux qui doivent gouverner les divers *instituteurs*, présider à l'exécution des règlements et des lois de l'Éducation : ils en sont l'âme, et c'est d'eux que doit venir dans une maison tout entière, le mouvement, la vie, l'inspiration, en un mot, le gouvernement de tout ce qui se fait.

Mais le Supérieur, dans une maison d'Éducation, n'est pas seul investi du gouvernement ; je veux dire que si en définitive le gouvernement de tout part de lui, et revient à lui, il doit cependant avoir sous lui, si je puis m'exprimer ainsi, des gouverneurs partiels, des agents directs, relevant de lui, mais commandant immédiatement aux autres maîtres, dans les quatre grands ordres de choses entre lesquels se divise l'œuvre totale de l'Éducation, à savoir les études, la religion, la discipline, l'hygiène.

Partant en effet de ce principe que l'Éducation doit élever l'homme, tout l'homme, son esprit, son cœur, son âme, son corps même, nous avons distingué quatre sortes d'Éductions, l'Éducation intellectuelle, l'Éducation morale, l'Éducation religieuse, l'Éducation physique, toutes quatre diversement, mais souverainement importantes, et dont aucune ne peut être négligée, sans que l'œuvre totale ne souffre, sans que l'homme ne demeure incomplet.

L'importance de ces quatre sortes d'Éductions, et leur spécialité, rendent nécessaire l'établissement de quatre directions spéciales, centres distincts de gouvernement, qui

tout à la fois multiplient et simplifient l'action, en la divisant et la répartissant sur plusieurs. C'est pourquoi, en toute maison d'Éducation bien ordonnée, il doit y avoir quatre *Directeurs*, spécialement chargés et responsables de toute une partie du gouvernement de la maison.

Un préfet de religion ;

Un préfet des études ;

Un préfet de discipline ;

Un préfet économe.

Un d'eux est le suppléant immédiat du Supérieur, avec le titre spécial de *Directeur de l'institution*.

S'il y a, comme c'est l'ordinaire dans les maisons florissantes, une seconde division, nombreuse et séparée de la première, il doit y avoir un préfet de discipline spécial, chargé de la diriger, comme aussi un préfet de discipline spécial pour la troisième division, s'il y en a une.

Ces diverses directions seront confiées à autant de *Directeurs* particuliers, si cela est possible, et surtout si les élèves sont nombreux.

Un *Directeur* peut néanmoins être chargé de deux directions. La préfecture des études et la préfecture de discipline peuvent bien aller ensemble. La préfecture de religion peut aussi s'allier avec l'une ou l'autre des deux précédentes.

L'économat seul n'est guère compatible avec une autre direction : l'économe pourrait être cependant *premier Directeur de l'institution*.

Quand une tête de maison est ainsi composée, le gouvernement en est facile. Assisté de quatre bons directeurs, bien choisis, capables, dévoués, qui apparaissent aux enfants comme placés au-dessus des autres maîtres, comme des représentations plus spéciales de la suprême autorité, un Supérieur est considérablement soulagé, et investi d'une force immense.

Mais pour cela il importe que la fonction de chacun soit nettement réglée, et incontestée : autrement leur action serait paralysée : rien n'affaiblit plus l'autorité d'un homme que des attributions douteuses et mal définies.

Je vais entrer ici dans les plus intimes détails et dire ce que d'ordinaire on ne dit pas, montrer ce que d'ordinaire on ne montre pas, ce qui reste caché dans l'intérieur des maisons d'Éducation : c'est pour moi le seul moyen d'arriver au but spécial que je me propose dans ce volume, et qui est, je le dis nettement, de former des hommes d'Éducation, *des hommes pratiques*.

Dans les précédents volumes, j'ai posé les principes : j'ai dit, en général, ce que doit être, selon moi, une maison d'Éducation, et les hommes qui se consacrent à la grande mission d'élever la jeunesse. Mais que sont les meilleurs principes, si on ne sait pas en faire l'application ? J'ai pensé que j'éclairerais les principes eux-mêmes d'une nouvelle lumière, et que je ferais un travail non moins utile, plus utile peut-être que le premier, si j'entrais ici dans le cœur même de l'œuvre, si je descendais dans les derniers détails de la pratique ; et bien que tout ceci paraisse convenir spécialement aux hommes qui s'occupent de l'Éducation, aux hommes du métier, s'il est permis de parler ainsi, néanmoins je ne crains pas de le mettre aussi sous les yeux de tout le monde, de faire mouvoir en quelque sorte devant le public tout le personnel d'une maison d'Éducation, telle que nous l'entendons, et de livrer tous nos secrets.

Oui, il est bon qu'on nous voie à l'œuvre, qu'on sache, dans le vrai, comment des prêtres qui se dévouent à la mission d'élever la jeunesse, entendent ce second sacerdoce ; qu'on voie de près ce qui se fait par nous dans l'ombre et en silence pour les enfants qui nous sont confiés, et ce que c'est enfin précisément que cette œuvre vaste, presque infinie dans ses soins, dans ses labeurs de chaque jour, qui s'appelle

l'Éducation. Loin d'avoir peur de la lumière, nous l'appelons : l'Éducation cléricale, si attaquée encore en ce moment même, ne craint pas de se présenter au grand jour et sans voile, et elle entend se justifier par elle-même.

II

RÈGLEMENT DE MM. LES DIRECTEURS.

§ 1^{er}. — LEURS CHARGES.

MM. les Directeurs ont trois charges principales : 1^o le gouvernement général de la maison ; 2^o les fonctions particulières de leur direction spéciale ; 3^o la charge pastorale.

1^o Ils partagent avec M. le Supérieur, et exercent, sous sa direction immédiate, le gouvernement, l'administration, et le *service général de la maison*.

Il en est d'eux comme du Supérieur, et comme lui ils doivent réunir, à un plus haut degré que les autres maîtres, les qualités qui font le bon instituteur, et celles qui font l'homme d'autorité, de gouvernement. Eux aussi, ils doivent *agir et faire agir*.

C'est pourquoi ils doivent être profondément convaincus de la gravité de leur charge, de l'étendue de leur responsabilité ; sentir, comme le Supérieur, ce poids de toute une maison pesant par un de ses côtés sur leur tête, ces sollicitudes de chaque heure, de chaque instant ; et comme le Supérieur aussi, donner aux maîtres l'exemple du zèle et de l'abnégation, de la régularité, du travail, de toutes les vertus d'un bon maître. Constitués en dignité dans la maison, ils doivent forcément l'exemple, et celui qu'ils donneront, bon ou mauvais, sera suivi.

Comment d'ailleurs auraient-ils sur les autres maîtres l'influence nécessaire pour les diriger, pour leur imprimer

une utile impulsion, si eux-mêmes les premiers ne se montraient dévoués tout entiers et sans réserve à leur œuvre?

Je n'ai pas besoin de dire à quel point ils doivent s'entendre avec le Supérieur, s'inspirer de son esprit, entrer franchement dans sa voie, subir eux-mêmes son action, afin de la communiquer aux autres. Sans doute, ils sont les premiers conseillers de M. le Supérieur, et ils peuvent discuter avec la franchise convenable, avant qu'elles ne soient adoptées, les mesures proposées; mais de l'opposition proprement dite, moins que personne ils n'en doivent faire, d'aucune sorte, ni directe, ni indirecte. Ils sont les hommes du Supérieur, ses agents immédiats, ses ministres : le concert, l'entente entre eux et lui ne saurait être trop intime et trop complète.

Qu'un Directeur, que tout professeur soit bien convaincu de ceci, c'est qu'on fait plus de bien en secoudant le Supérieur dans la direction qu'il donne à la maison, qu'en voulant suivre ou donner soi-même une direction opposée, fut-elle meilleure.

2° MM. les Directeurs doivent observer exactement leur règlement particulier, qui est comme l'impulsion première, nécessaire et décisive qu'il faut donner à l'exécution de tous les autres règlements, soit de MM. les Professeurs, soit des élèves.

3° Chacun de MM. les Directeurs fait et remet à M. le Supérieur, chaque semaine, à une heure fixée, et avant le grand conseil, un rapport précis sur l'état général de la maison, et spécialement sur la direction dont il est chargé. La rédaction en est faite d'après les notes de MM. les Professeurs et d'après les propres observations de MM. les Directeurs.

Ce rapport est de la dernière importance, et on ne saurait y mettre trop de soin, ni donner là trop de lumières à M. le Supérieur. On peut dire que c'est un des plus puissants ressorts du gouvernement dans une maison d'Éducation. C'est

pourquoi il importe que MM. les Directeurs sachent se faire remettre des notes précises, exactes, détaillées, et qu'eux-mêmes soient extrêmement attentifs à observer et à noter leurs observations. Il leur faut à tous pour cela des carnets, des listes, pour noter, pour écrire toutes choses.

4^o MM. les Directeurs vont le plus possible en récréation avec les enfants.

J'ai dit ailleurs les graves motifs qui doivent décider les maîtres, dans une maison d'Éducation chrétienne, à se mêler aux récréations des enfants. Il est évident que ces motifs s'appliquent, avec une force toute spéciale, à MM. les Directeurs.

C'est ici une obligation quelquefois pénible, mais sur laquelle il faut insister d'autant plus qu'elle est de la dernière importance : c'est ce qui fait un esprit ou un autre, une maison ou une autre. Il n'y a pas moyen de s'en dispenser, quand on a un vrai zèle, quand on tient, coûte que coûte, comme on doit y tenir, à ce qu'une maison marche, à ce que les désordres y soient prévenus, et le bien accompli.

Lorsqu'on se dévoue à une œuvre, il faut avoir le courage de se dévouer à ce qui est la condition essentielle de cette œuvre.

5^o Ce sont MM. les Directeurs qui dirigent ordinairement les congrégations : ils s'efforceront d'y répandre un esprit de ferveur, de zèle, de bon exemple, et d'amabilité chrétienne, sans lequel elles n'auraient pas dans la maison l'heureuse influence qu'elles doivent y avoir.

Cette direction des congrégations est réservée, non à de simples professeurs, mais à MM. les Directeurs, à cause de son importance. On sait ce que sont dans une maison d'Éducation chrétienne les congrégations. Il en est d'elles comme de tout grand moyen d'action : autant elles peuvent faire de

bien, si elles sont conduites comme elles doivent l'être, autant elles deviennent stériles, ou même nuisibles, si elles sont mal dirigées.

§ II. — ESPRIT DE MM. LES DIRECTEURS.

L'esprit qui doit animer les Directeurs d'une maison d'Éducation chrétienne, c'est-à-dire d'une œuvre qui est d'une si capitale importance pour l'Église et pour la religion, est un esprit véritablement sacerdotal, un esprit de zèle, de dévouement et de sacrifice.

MM. les Directeurs peuvent être considérés dans leurs rapports entre eux, avec MM. les Professeurs, et avec les élèves :

1° Entre eux : MM. les Directeurs doivent avoir les uns pour les autres une vraie confiance, se consulter souvent, s'avertir cordialement de leurs négligences, se faire part de leurs bonnes idées, et, tout en s'occupant spécialement chacun de sa chose, ne pas craindre d'empiéter sur la juridiction d'un autre, quand il y a urgence ou simplement besoin et utilité. — Tout ceci suppose ouverture de cœur, abnégation de toute susceptibilité, à plus forte raison de tout autre sentiment trop humain et peu sacerdotal; enfin, simplicité naturelle ou acquise : mais tout cela peut et doit se supposer dans des prêtres chargés d'une telle œuvre.

2° Avec MM. les Professeurs : la justice et la charité leur demandent pour MM. les Professeurs beaucoup d'égards, et, au besoin, d'indulgence. — Le professorat est une fonction pénible, fatigante, très-méritoire : il faut donc avec MM. les Professeurs une grande douceur, une sincère obligeance; mais néanmoins, les devoirs et les diverses obligations de MM. les Professeurs étant bien fixés, il est nécessaire de leur en demander l'accomplissement d'une manière efficace, dans l'intérêt de tous, et surtout dans l'intérêt des enfants; et cela, personne ne peut s'en plaindre. — Il y a un ton, une manière d'être, une franchise et une cordialité simple, dont on ne



peut donner les règles, mais que chacun peut comprendre, et qui obtiennent toujours leur effet, même dans les positions les plus délicates : voilà ce à quoi MM. les Directeurs devront s'appliquer. — Une grande règle pour eux, c'est que les obligations, dont ils sont chargés de procurer l'accomplissement, ne doivent jamais souffrir de leur délicatesse, de leur timidité naturelle, ni du défaut contraire : ce serait pécher par mollesse ou par une imprudente rigidité.

3^o Avec les élèves : douceur sans faiblesse, fermeté sans humeur. MM. les Directeurs doivent se rappeler que leur manière d'être avec les enfants servira de modèle à MM. les Professeurs, et influera même sur la tenue des classes. Le système d'une bonne maison, c'est d'user peu de la rigueur et beaucoup de la douceur ; beaucoup d'avis particuliers, d'avertissements publics, et peu de punitions. Inspirer la confiance plus que la terreur ; par conséquent éviter avec soin tous mauvais traitements, toutes voies de fait, comme aussi les paroles trop amères, les expressions grossières ; enfin témoigner une égale affection aux pauvres et aux riches ; et se donner ainsi le droit de prétendre au cœur et à la reconnaissance des élèves, aussi bien qu'à l'amitié, à l'estime et à l'imitation de MM. les Professeurs. *

1. Tel doit être l'esprit de MM. les Directeurs.

Je ne saurais mieux terminer qu'en leur adressant ces paroles de Fénelon :

« Il faut pour vos confrères être l'homme de Dieu ; il faut
 « qu'ils trouvent toujours sur vos lèvres la sagesse de Dieu ;
 « il faut que chacun d'eux n'ait qu'à vous voir, pour savoir
 « comment il faut faire pour servir Dieu ; il faut que vous
 « soyez une loi vivante qui porte la piété dans tous les cœurs ;
 « il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur
 « et condescendant sans mollesse ; il faut être patient, appli-
 « qué, égal, plein de défiance de vos propres lumières, prêt
 « à leur préférer celles d'autrui, en garde contre la flatterie
 « qui empoisonne les meilleurs esprits, amateur des conseils
 « sincères, attentif à chercher le vrai mérite et à le préve-

« nir ; enfin il faut porter la croix dans les contradictions et
« dire : *Nec facio animam meam pretiosioream quam me.*

« Pour entrer utilement dans vos fonctions, il faut que ce
« soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse ; il
« faut que Jésus-Christ vous dise comme à saint Pierre,
« *M'aimez-vous ?* Il faut que vous lui répondiez, non des
« lèvres, mais du cœur : *Et ne le savez-vous pas, Seigneur,*
« *que je vous aime ?* Alors vous mériterez qu'il vous dise :
« *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* Oh ! qu'il faut
« d'amour pour ne se décourager jamais et pour souffrir
« toutes les croix de cet état !

« Il faut que votre piété surtout soit proportionnée à la
« grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé ; une mon-
« tagne de difficultés vous pend sur la tête. A Dieu ne plaise
« que je veuille vous décourager ! Mais il faut dire : *A A A*
« *Domine, nescio loqui,* pour mériter d'être l'envoyé de
« Dieu : il faut désespérer de soi pour pouvoir bien espérer
« de lui. »

Toutes ces règles sont générales et s'appliquent également à chacun de MM. les Directeurs ; mais il faut, de plus, ainsi que nous l'indiquons plus haut, que chaque Directeur ait le règlement particulier de la direction spéciale dont il est chargé. Commençons par celui qui tient parmi eux le premier rang.

III

RÈGLEMENT DU PREMIER DIRECTEUR.

1^o Le premier Directeur a rang après M. le Supérieur : il est son suppléant immédiat en toutes choses, son *alter ego*.

2^o Dans un Petit Séminaire, il est membre de la Commission administrative.

3^o Il est spécialement chargé, avec M. le Supérieur, du

personnel de la maison, notamment de la direction et du soin spirituel des maîtres qui ne sont pas prêtres.

Je ne puis point ne pas le redire ici : Dans les collèges, dans les séminaires où il y a des ecclésiastiques qui ne sont pas encore ordonnés prêtres, il est impossible qu'on ne prenne aucun soin spirituel de leur âme, de leur vocation, de leurs ordinations à venir ; ce serait trahir indignement l'Église. Le Supérieur ne doit point l'oublier, il a la charge de toutes les âmes dans sa maison, mais spécialement la charge de celles-ci : il manquerait à ce qu'il doit à Dieu et à la religion, il manquerait à ce qu'il doit à ces âmes si précieuses, destinées et engagées au sacerdoce, et en ayant déjà franchi les premiers degrés, s'il n'avait aucune sollicitude de leur avenir sacerdotal, s'il ne leur en parlait souvent, s'il ne les stimulait par aucune exhortation, par aucuns conseils. — Je sais un jeune prêtre qui a reçu tous les ordres sacrés en professant dans un collège, et à qui le Supérieur n'a jamais dit un mot du sacerdoce, ni avant, ni après aucune de ses ordinations : peut-il se concevoir une négligence plus coupable ?

Le premier Directeur est très-particulièrement ici le suppléant immédiat du Supérieur, et responsable avec lui.

4° Il appartient au premier Directeur de veiller à l'entrée et à la sortie des enfants, au commencement, à la fin et dans le courant de l'année ; et s'il y a, à ce sujet, des renseignements à prendre ou des faits à éclaircir, c'est lui qui en a le soin.

5° Il peut être chargé des rapports habituels avec les parents, avec le clergé, avec les protecteurs des enfants et les bienfaiteurs de la maison.

6° Il aide M. le Supérieur, à la rentrée, dans l'examen des élèves, lequel se fait sur leurs antécédents, leur piété, leur moralité, leur vocation ; et il continue à s'occuper de ce

* Voyez l'appendice sur les Petits Séminaires.

soin durant l'année. C'est lui aussi qui tient le registre matricule des élèves, qui les y inscrit avec toutes les indications nécessaires, et qui ajoute, pour chacun d'eux, lors de leur sortie, les notes convenues en conseil.

7° Il surveille les rapports des élèves avec le dehors, visitant très-exactement les lettres qui entrent dans la maison ou qui en sortent.

Les parents n'entendent pas que leur fils corresponde, sans leur agrément, avec qui que ce soit, et ils s'en rapportent sur ce point à la surveillance des maîtres. Les fraudes doivent ici être très-sévèrement réprimées.

8° Il veille à ce que les enfants remplissent leurs devoirs envers leurs parents, leur écrivent, n'oublient ni leur fête, ni les souhaits de bonne année, etc.

C'est là une de ces petites choses qui ont de graves conséquences. La négligence qui atteint les choses de l'âme, les sentiments et les devoirs du cœur, est ce qu'il faut le moins permettre aux enfants. Or, il est impossible de les laisser à eux-mêmes sur ces points : la négligence des enfants y est prodigieuse : ils manqueront aux plus essentiels égards, aux plus délicats devoirs, si on ne les avertit. — En toutes choses, il importe extrêmement d'inspirer aux enfants, et de très-bonne heure, des habitudes de délicatesse, de reconnaissance, de respect.

9° Il donne seul aux enfants la permission de sortir de la maison, à moins que M. le Supérieur ne se charge lui-même de ce soin. — Il remet à M. le Supérieur et à M. le Préfet de discipline une liste exacte des enfants auxquels il a permis de sortir, et avertit M. l'Économe de leur nombre.

Le soir, il veille à l'exactitude de la rentrée, et signale à M. le Supérieur ceux qui ne seraient pas arrivés pour l'heure réglée : il en avertit aussi M. le Préfet de discipline, qui doit communiquer cet avis aux Présidents intéressés.

Quel que soit celui qui est chargé de donner les permissions

de sortir aux enfants, soit M. le Supérieur, soit M. le Directeur, soit M. le Préfet de discipline, il importe que cette attribution soit très-précisément fixée, parce que rien n'a plus d'influence sur la discipline générale, et les conflits sur ce point seraient particulièrement regrettables.

La rentrée, le soir, après les sorties, est un moment extrêmement dangereux ; les enfants sont dissipés, surexcités ; les hommes qui ont de l'expérience savent combien alors le désordre est à craindre : c'est un moment qui demande la plus grande surveillance, et qui néanmoins, dans plusieurs maisons, n'est nullement surveillé. Il en sera nécessairement de la sorte, si cette rentrée ne devient une affaire de surveillance spéciale et supérieure. Cette surveillance spéciale sera très-convenablement confiée à M. le Directeur en même temps qu'au Préfet de discipline.

40° Le premier Directeur prend une part habituelle à la présidence des exercices de piété. C'est lui spécialement qui préside à la lecture spirituelle, en l'absence de M. le Supérieur.

41° Enfin c'est lui qui notifie à la communauté, de vive voix ou par écrit, tous les changements qui peuvent arriver dans l'ordre et le règlement de chaque jour, si M. le Supérieur ne le fait pas lui-même.

42° Tout ce qui précède montre assez que nul des Directeur ou des maîtres de la maison ne doit participer plus que lui aux qualités, à la sollicitude, au dévouement du Supérieur. Il ne doit faire avec le Supérieur qu'un cœur et qu'une âme : *alter ego : cor unum et anima una.*

CHAPITRE III

Le Préfet de religion.

Je demande qu'avant de lire ce règlement, on veuille bien se reporter à ce que nous avons écrit, dans le premier et le deuxième volume de cet ouvrage, sur l'influence de la reli-

gion dans l'Éducation ; on se confirmera alors, je l'espère, inébranlablement dans deux convictions : la première, que de tous les moyens d'Éducation, aucun n'égale en influence et en puissance les moyens religieux ; et la seconde, qu'il est absolument nécessaire, pour que ces moyens aient toute leur efficacité, d'instituer dans une maison d'Éducation un Directeur qui en fasse spécialement son affaire : ce Directeur, c'est le Préfet de religion.

L'action religieuse sur les enfants est la grande force des hommes voués sérieusement à l'Éducation, le plus puissant moyen de toute Éducation véritable.

La raison en est que cette action atteint et pénètre la volonté, qui est le grand ressort de l'âme. Toutes les vaines théories sur les prétendus dangers d'imposer aux enfants la religion, toutes ces craintes absurdes, dérivées plus ou moins de l'odieux et misérable système de Rousseau¹, doivent se taire devant une considération incontestable et décisive, à savoir : que toute Education qui ne sauve pas la pureté des mœurs de l'enfant, du jeune homme, est nécessairement frappée au cœur ; mais, sans l'action puissante et pénétrante de la religion, quel enfant, quel jeune homme se conservera pur ? Quiconque connaît les terribles fougues et la déplorable faiblesse de cet âge si ardent à la fois et si léger, ne l'espérera jamais. Voilà ce que j'affirme avec toute l'autorité d'une expérience qui a vu le fond des âmes. Indépendamment de toutes les autres considérations déjà présentées², ce seul point, la conservation et la préservation des mœurs, qui est capital et influe sur tout le reste, suffit pour justifier la suprême importance que nous attachons aux exercices religieux.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille les multiplier sans

¹ Voir, sur le vrai respect qui est dû à la liberté de l'enfance, ce que nous avons dit dans les chapitres 1, 2, 3, 4 et 5 du livre I^{er}, au 1^{er} volume de cet ouvrage.

² 1^{er} vol. liv. III^e, ch. 2^e, liv. V^e, ch. 5^e ; II^e vol., liv. 1^{er} tout entier.

mesure et sans prudence ; très-loin de là : j'ai dit bien précisément ma pensée à cet égard, lorsque j'ai traité, au volume précédent, des exercices de piété. Mais ce qui est aussi d'une absolue nécessité, c'est que ces exercices religieux soient faits de manière à n'être pas vains, à ne pas manquer leur but, à avoir toute leur efficacité et toute leur puissance. La manière dont ils seront faits est tout ici ; or, ils ne seront faits comme ils doivent l'être, que si un homme dans la maison en est spécialement chargé, en fait sa principale et grande affaire, en assume toute la responsabilité.

Voilà pourquoi je considère comme indispensable dans nos maisons l'institution d'une préfecture de religion ; et je ne puis vraiment me défendre de quelque étonnement, quand je vois qu'il n'en est pas toujours ainsi, quand je rencontre cette regrettable lacune dans des maisons même chrétiennes. On a une préfecture des études, une préfecture de discipline : on n'a pas une préfecture de religion. Je le répète, c'est une lacune étrange, inexplicable, et qu'il est absolument essentiel de combler : l'expérience ne me laisse sur ce point aucun doute : c'est aussi le sentiment et la pratique de tous les vrais et grands instituteurs de la jeunesse, et je remarquais ces jours-ci encore, avec satisfaction, mais sans surprise, dans la Vie du vénérable Barthélemy Holzhauser, qu'il avait voulu que, dans tous ses petits et grands séminaires, il y eût un maître spécial pour la piété et pour les vertus, *Magister virtutum*, lequel était aussi chargé de diriger tous les exercices spirituels.

Nous allons exposer ici un règlement sommaire de la préfecture de religion : on comprendra encore mieux, après l'avoir parcouru, combien un homme *ad hoc* est nécessaire pour cette partie si importante du gouvernement des âmes dans l'Éducation.

Règlement du Préfet de religion.

Le Préfet de religion est chargé de conserver et de faire croître constamment l'esprit de piété et de ferveur qui convient spécialement à une maison d'Éducation chrétienne.

C'est lui qui dirige et surveille, sous la présidence de M. le Supérieur ou de M. le Directeur, tous les exercices de piété de la maison, soit ceux qui se font à la chapelle, soit ceux qui se font à la salle des exercices. Il y fait et ordonne le placement convenable des enfants.

Or, il y a des exercices de piété qui se font tous les jours ; d'autres qui ne se font que les dimanches et fêtes ; d'autres qui reviennent seulement une fois par année : c'est à tous ces divers exercices de piété que M. le Préfet de religion doit tous ses soins les plus appliqués, et ses prévoyances les plus attentives.

I

EXERCICES DE PIÉTÉ QUI SE FONT TOUS LES JOURS.

1^o Les exercices de piété qui se font tous les jours dans une maison chrétienne d'Éducation, sont : 1^o la prière et la petite lecture méditée du matin ; 2^o la sainte messe (sauf pour les plus jeunes enfants, qui n'y sont conduits que deux fois dans la semaine) ; 3^o l'examen de conscience ; 4^o la lecture spirituelle ; 5^o la prière du soir.

Il y a de plus les petites prières vocales avant et après les repas, avant et après les études et les classes.

Enfin, il y a certains exercices libres, abandonnés à la piété des enfants, tels que la visite au saint Sacrement, etc.

2^o La prière du matin, qui est la première action de la journée, doit se faire autant que possible à la chapelle, ou

au moins dans la salle des exercices. Le Préfet de religion lit cette prière lui-même dans le *Manuel*, et de manière à offrir aux enfants un modèle pour les prières vocales. Il la lit à voix très-haute, bien articulée, sans raideur toutefois, lentement, d'un ton pieux et recueilli.

Les enfants font presque toujours mal les prières vocales : c'est très-fâcheux. Il faut ne rien leur passer à cet égard, et on doit les faire recommencer jusqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude de prononcer posément, distinctement, chaque parole, chaque syllabe, sans bredouillement, sans éclat de voix, avec une vraie piété. Il importe, dès le commencement de l'année, de faire prendre cette religieuse habitude, et plus tard d'y ramener immédiatement les enfants, dès qu'ils commencent à s'en écarter. C'est là une chose capitale parmi les choses de l'Éducation, mais très-rare, et qui est cependant facile à obtenir, quand on le veut bien, et qu'on y met de la suite. — Ce que nous disons ici doit s'appliquer aux *Veni, sancte*, aux *Sub tuum*, à toute prière vocale récitée par les enfants.

Quant à l'attitude qu'ils doivent garder alors, comme dans tous les exercices de piété, le Préfet de religion doit exiger d'eux et leur faire observer le plus profond silence, une posture grave et modeste, et défendre tout mouvement de pieds et de mains, et tout bruit capable de troubler.

3^o La *méditation* suit la prière, et ne doit durer qu'un petit quart d'heure.

La *méditation* doit être courte, mais bien choisie, bien faite.

Quand on connaît les enfants, leur nature et leurs besoins réels, on peut et on doit avoir tout dit dans un petit quart d'heure.

Mais, dans sa brièveté, cette petite méditation doit être touchante, persuasive, et propre à inspirer des résolutions pratiques, sincères, généreuses.

Celui qui fait la méditation ne parle pas en son nom : il se suppose un enfant, et s'applique ainsi à lui-même le sujet qu'il médite, d'une manière instructive et pénétrante.

Il doit apporter le plus grand soin à préparer soit sa lecture, soit sa parole ; il importe qu'il ne lise ou ne dise rien au hasard, et sans s'être auparavant demandé : Cela va-t-il aux enfants, et en ce moment même ? Autrement, les enfants ne sont pas saisis, ils sont même bientôt ennuyés, comme d'une chose qui ne les regarde pas, et tout est perdu.

4^o Les enfants demeurent à genoux pendant la prière, assis pendant la méditation : on les fait mettre à genoux trois minutes avant la fin, et on termine en leur suggérant une résolution pratique, qu'on met sous la protection de la sainte Vierge par le *Sub tuum* ¹.

5^o Les enfants entendent *la sainte messe*, immédiatement après la prière, ou après la première étude du matin.

Le point pratique et capital, c'est que jamais on ne souffre qu'un enfant soit là sans livre, et y demeure sans prier, sans chanter, les mains pendantes ou dans ses poches. Il doit être averti immédiatement. Tout laisser-aller à cet égard est inexcusable en ceux qui président.

Il est inutile de dire qu'il faut qu'un Préfet de religion soit constamment très-ferme pour la discipline : nul ne doit sa-

¹ Il ne sera pas inutile d'indiquer ici quels peuvent être l'ordre et le sujet des méditations et des lectures pendant l'année.

1^o Au commencement de l'année, quelques méditations de vive voix, pour prendre les enfants où ils en sont, et leur dire des choses plus directes, plus personnelles.

2^o Le Préfet de religion peut se servir ensuite du *Guide de la jeunesse chrétienne*, par Arvisenet, et quinze jours avant la retraite, on prend les grandes vérités dans le *Mois de Marie*, du P. de Bussi, ou dans la *Retraite de Bourdaloue*, ou dans le *Guide du chrétien*, excellent recueil par M. l'abbé Lagrange (chez Bray, Paris), afin de préparer les enfants aux méditations de la retraite, et de détacher à l'avance leur cœur du péché.

3^o Pendant les temps ordinaires de l'année :

L'Imitation, — *Les Ames de Baudrand*, — surtout *l'Ame élevée à Dieu*, et *l'Ame sur le Calvaire*, — *l'Évangile médité de Duquène* (4 vol.), — les *Méditations*

voir mieux que lui que la bonne tenue est indispensable au recueillement et à la piété.

6° Le Préfet de religion règle chaque jour *les cantiques* qu'on chante à la sainte messe.

Il doit les bien prévoir et les bien choisir, conformément aux fêtes et à l'époque de l'année chrétienne où on se trouve. Faire chanter les cantiques du temps pascal pendant l'Avent, ou ceux du Carême pendant le mois de Marie, sont des anomalies par trop étranges et qui toutefois se rencontrent. Quels que soient les coupables, c'est impardonnable.

Il doit aussi surveiller très-attentivement la manière dont on chante ces cantiques, ayant soin que tout le monde chante, pieusement, sans crier, afin que les cantiques, qui sont une prière, et la plus pénétrante des prières, aient sur la piété des enfants toute l'action qu'ils doivent avoir.

En tout, le chant des louanges de Dieu par les psaumes, par les hymnes et les cantiques, dirigé, fortifié, soutenu, embelli par l'orgue, étant d'une influence si considérable sur la piété des enfants, doit être par là même un point capital dans une maison d'Éducation chrétienne : c'est pourquoi M. le Préfet de religion devra surveiller attentivement les

de Fénelon, 6^e vol., — *l'Année chrétienne*, 3^e vol., — la *Vraie et solide piété de saint François de Sales*.

4° Pendant l'Avent :

Bossuet, *Élévations*, arrangées pour méditations;

Puis les *O*, de vive voix.

5° Temps de la Sainte-Enfance jusqu'au Carême :

Bossuet, *Élévations*; ou Duquène, qui est très-historique; ou M. Letourneur; ou *Jésus révélé à l'enfance*, par M. l'abbé Lagrange. (Chez Gaume, frères.)

6° Pendant le Carême :

Retraite, de Bourdaloue; — *Guide du chrétien*; Bossuet, *Méditations*.

7° Après Pâques : Duquène. — *Mois de Marie*, de M. Letourneur.

8° Depuis l'Ascension jusqu'à la Trinité : Sur le Saint-Esprit; Bossuet, *Méditations*; Duquène.

9° De la Trinité au Saint-Sacrement : l'Eucharistie, — le saint Sacrifice, Bossuet; *Méditations*.

10° Les *Méditations* de M. Champeau.

classes de chant, et s'entendre constamment avec le maître de musique.

7° Le *Petit examen particulier*, qui a lieu avant midi, ne se fait pas en silence. Le Préfet de religion pose lui-même les questions toutes pratiques de ce petit examen de la matinée, parlant à haute voix, d'un ton grave, qui inspire aux enfants le recueillement.

Dans quelques Séminaires, cet exercice est remplacé par une lecture de l'Évangile, accompagnée de commentaires de vive voix ; mais il y faut joindre toujours quelques points d'examen.

8° Quant à la *lecture spirituelle*, c'est le Préfet de religion qui la fait, à défaut du Supérieur ou du premier Directeur.

Ou bien elle a lieu par manière d'entretien, on y donne des avis, et l'on y fait une exhortation ; et cela demande alors une préparation sérieuse : ou bien c'est une simple lecture, et alors il importe de bien choisir et la lecture et le lecteur.

Quelquefois le Préfet de religion lit lui-même ce qui est court, et d'un grand intérêt. — Pendant qu'il lit, et surtout pendant que lit l'enfant appelé, il interrompt quelquefois la lecture brusquement par une réflexion vive et inattendue, qui réveille l'attention universelle : ou bien il interpelle un enfant, lui demande tout à coup ce qu'on vient de lire et ce qu'il en pense : ce qui est d'un grand effet pour rendre attentif. Au reste, nous aurons bientôt occasion de parler en détail de cet exercice capital.

9° La lecture spirituelle est toujours précédée de deux dizaines de *chapelet*.

On ne saurait trop inspirer aux enfants une tendre et solide piété envers la très-sainte Vierge. Cette dévotion qui prend si facilement l'enfant par ce qu'il y a de plus sensible dans son âme, doit être florissante dans une maison d'Éducation. — Le chapelet en est une des pratiques les plus sim-



ples, les plus faciles et les plus salutaires. On n'en fait dire aux enfants qu'une ou deux dizaines ; mais ils l'achèvent librement le matin ou le soir, avant ou après la prière.

4^o Une petite *visite au saint Sacrement* et à la chapelle de la sainte Vierge, de temps en temps, pendant la récréation, est recommandée aux enfants.

Les enfants sont laissés à eux-mêmes pour ces pratiques de piété, qui ne font point partie du règlement obligatoire. Il est très à désirer cependant qu'on les mette en honneur dans une maison, précisément parce qu'elles sont libres. Et il importe que le Préfet de religion n'oublie pas que c'est là, en dehors de la routine, un indice assez sûr de la piété réelle des enfants.

II

EXERCICE DE PIÉTÉ DES DIMANCHES ET FÊTES.

Les fêtes, et surtout le dimanche, exigent du Préfet de religion des soins particulièrement attentifs, afin que le culte de Dieu ait toute la pompe qui convient, afin que les enfants assistent pieusement aux offices, et que le jour du Seigneur soit bien distingué des autres jours, et religieusement observé par tous.

1^o Les offices des jours de fête, sont : la *messe de communion*, précédée d'une méditation de vive voix, la *grand-messe*, les *vêpres solennelles* et le *salut*.

Si l'on a une chapelle de la sainte Vierge en dehors de la grande chapelle commune, on peut y faire, soit après le chant des *vêpres*, soit après le salut, une belle *procession*.

2^o Les exercices de piété des dimanches sont les offices et le catéchisme.

3^o Les offices du dimanche sont : la messe de communauté plus solennelle, les *vêpres* et le salut.

Sans blâmer la pratique contraire, nous croyons meilleur

de réserver pour les grandes fêtes, après une messe de communion célébrée dès le matin avec cantiques, la grand'messe très-solennellement chantée à la fin de la matinée, et de se contenter d'une basse messe plus solennelle qu'à l'ordinaire pour les simples dimanches. — Les jours de fête, la piété des enfants plus excitée peut soutenir des offices multipliés : mais les simples dimanches, on pourrait risquer de fatiguer les enfants. D'ailleurs, il est bon que les grandes fêtes aient ainsi quelque chose de très-exceptionnel.

4° Le Préfet de religion prévoit, règle et dirige le chant et les cérémonies à la chapelle et ailleurs, selon la solennité des fêtes, et de manière à procurer la gloire de Dieu, l'édification commune, et le progrès de la piété des enfants.

5° Il veille spécialement à ce que les enfants aient toujours leurs livres de piété, les lisent, chantent, sachent où en est l'office, le suivent, soient recueillis à l'entrée et à la sortie de la chapelle, etc.

6° Il aura soin que les livres de piété qui servent à la chapelle, et particulièrement le *Manuel*, l'*Imitation*, et l'*Eucologe*, soient convenablement reliés et très-propres. Il apprendra aux jeunes enfants la manière de s'en servir.

Quiconque penserait que ces petits soins matériels importent peu à l'effet des exercices de piété sur les âmes, n'entendrait pas le premier mot de ces choses : ces soins matériels sont au contraire si essentiels qu'on perd tout si on les néglige. Et quiconque croit qu'ils ne seront pas infailliblement négligés, s'il n'y a pas un homme *ad hoc*, chargé d'office de cette surveillance, n'est pas un homme d'expérience.

7° Le catéchisme a lieu tous les dimanches. M. le Préfet de religion est chargé, en chef, d'un catéchisme, et il a la surveillance des autres. De temps en temps, et surtout au commencement de l'année, il réunit en conseil tous les Messieurs chargés avec lui des divers catéchismes, afin de leur donner tous les avis nécessaires.

L'instruction religieuse, la plus nécessaire de toutes, est

quelquefois de toutes la plus négligée. Son caractère disparaît souvent sous la forme qu'on lui donne. Fait dans une classe, et non dans une chapelle, le catéchisme est considéré par les enfants comme une étude vulgaire, et les rédactions comme de simples devoirs de classe. Il en résulte qu'il devient ennuyeux et quelquefois odieux : c'est déplorable.

Il arrive aussi qu'on ne s'occupe pas de la marche des catéchismes avec le soin et la suite qu'il faudrait, et que les notes d'instruction religieuse n'entrent, par exemple, dans le bulletin des élèves que comme les notes de musique ou d'anglais. C'est au Préfet de religion à exiger que chaque catéchisme se fasse avec la dignité et la convenance nécessaires, dans une chapelle, et non dans une *classe* ou dans une *étude*; avec zèle, avec suite, en un mot, avec religion : trop souvent, dans bien des maisons, il n'en est pas de la sorte.

8° Il faut pour chaque catéchisme un plan d'instructions certain et fixé d'avance : ce plan a dû être soumis à M. le Supérieur par M. le Préfet de religion.

L'importance, pour les catéchistes et pour les enfants, d'un plan bien arrêté d'avance, est évidente : on va au hasard quand on n'a pas tracé sa route ; et l'on ne sait jamais où on en est. On s'expose à être pris sans cesse au dépourvu, soit pour la préparation de chaque leçon, soit pour la distribution convenable des matières et le temps à donner à chacune. Pour cela, il est absolument indispensable que le Préfet de religion se tienne très au courant de la manière dont chaque catéchisme est fait et qu'il exerce surtout le plus sérieux contrôle sur l'exactitude avec laquelle le plan d'instructions est suivi.

9° Le Préfet de religion dirige lui-même le catéchisme et la retraite qui prépare à la première communion.

Rien, dans toutes ses fonctions, n'est plus important. — Il est inutile de dire en particulier tous les soins que le jour

de la première communion demande de lui. — Il doit pour tout ceci étudier et observer avec la plus religieuse exactitude tout le règlement spécial de cette grande époque.

III

FÊTES ET EXERCICES QUI REVIENNENT TOUS LES ANS.

Si la religion est de tous les moyens d'éducation le plus touchant, le plus persuasif, le plus pénétrant, les fêtes, si admirablement disposées par l'Église dans le cours de l'année chrétienne, sont, comme je l'ai dit en traitant de ces choses ¹, le cœur même et le foyer de la vive et solide piété. Et il se rencontre d'ailleurs que, par une heureuse coïncidence des temps et des saisons, ou plutôt par une religieuse inspiration de nos pères, la disposition de l'année scolaire se trouve en harmonie avec les fêtes religieuses, qui ainsi soutiennent et inspirent tout le mouvement classique, tous les travaux intellectuels d'une maison.

L'année religieuse se partage en trois grandes époques qui répondent aux trois principales époques de l'année classique : Noël, qui achève le premier trimestre ; Pâques, qui achève le second ou commence le troisième ; enfin, la Fête-Dieu, qui vient au milieu du dernier. Et autour de ces fêtes principales s'en groupent d'autres, qui les préparent ou les continuent, et forment pour les enfants, pendant tout le cours des sérieux travaux de l'année, comme une couronne des joies les plus pures, et impriment à toute une maison le mouvement religieux le plus élevé et le plus fécond.

¹ Il y a pendant le cours de l'année les fêtes et exercices suivants :

Pendant la première époque : La rentrée, avec la messe

¹ *De l'Éducation*, t. II, p. 96.

du Saint-Esprit, et la fête de Notre-Dame du Retour; — Puis la première retraite et les fêtes de la Toussaint, la Présentation de la sainte Vierge; — Puis l'Avent, l'Immaculée Conception, les fêtes de Noël, la Sainte-Enfance, la Saint-François de Sales, l'Épiphanie et la Purification de la sainte Vierge.

Pendant la deuxième époque : Le Carême et la Retraite de la semaine sainte. — Les fêtes et le temps de Pâques.

Pendant la troisième époque : La première Communion et l'Ascension; la Pentecôte et la Confirmation. — Les trente et un jours du mois de Marie. — Et enfin, la solennité et les processions du saint Sacrement et les fêtes de la fin de l'année.

2° Il y a tous les ans une retraite un mois après la rentrée, et une autre pendant la semaine sainte.

Ces deux grandes époques, il est facile de le comprendre, sont capitales pour le bien de la maison et pour le salut des enfants. Le Préfet de religion n'épargnera rien pour en préparer et en assurer le succès.

3° Il s'entend avec M. le Supérieur pour avoir d'avance un bon prédicateur, qui convienne parfaitement aux enfants.

Il faut en effet s'y prendre à l'avance, si l'on ne veut pas être pris au dépourvu, et n'avoir plus la possibilité du choix.

4° Le Préfet de religion dirige les deux grandes retraites, sous la présidence de M. le Supérieur, si M. le Supérieur ne se charge pas lui-même de cette direction.

Cette direction demande de lui l'étude la plus attentive des réglemens de la retraite, du *Manuel*, et surtout des dispositions des enfants eux-mêmes.

5° Il a soin de procurer aux enfants de bons livres, des lectures pieuses; et, très-particulièrement, de leur faire faire leurs cahiers de retraite.

Les enfants ont besoin d'être dirigés en toutes choses; car,

abandonnés à eux-mêmes, ils ne sauraient comment s'y prendre pour faire leur retraite, et perdraient leur temps ; mais convenablement guidés, ils peuvent étonnamment en profiter. Les cahiers de retraite, personnellement rédigés par les enfants, sont un excellent moyen de faire pénétrer alors dans leur cœur la vraie piété : le Préfet de religion, ainsi que les confesseurs, doivent les leur recommander, leur bien expliquer la manière de les faire, se les faire remettre, et les examiner attentivement.

6° La grande solennité de l'octave et les processions du très-saint Sacrement demandent du Préfet de religion une sollicitude toute particulière.

7° On fait enfin tous les ans, avec toute la pompe possible, le mois de Marie.

Il y a des maisons d'Éducation, où on a remplacé la lecture d'un *Mois de Marie* par une parole vivante : chaque soir de ce mois, une courte instruction exhortative sur la sainte Vierge est adressée aux enfants par les divers maîtres de la maison : cette suite d'instructions, le chant des cantiques, l'ornementation de la chapelle de la sainte Vierge, à laquelle il est bon de faire coopérer les enfants, exigent pendant tout ce mois du Préfet de religion la plus grande et la plus active surveillance.

IV

AUTRES SOINS IMPORTANTS QUI REGARDENT LE PRÉFET DE RELIGION.

1° Le Préfet de religion est chargé de veiller à tout ce qui intéresse le culte de Dieu, dans toutes les sacristies et dans toutes les chapelles de la maison : nombre et convenance des ornements, luminaire, linge, vases sacrés, etc., et il s'entend à cet égard avec M. l'Économe.

2° Il aide M. le Supérieur, au commencement de chaque année, à examiner très-sérieusement les nouveaux élèves

sur leurs antécédents, leur piété et leur moralité (et dans un Petit Séminaire, sur leur vocation) : il les interroge sur la manière dont ils ont fait leur première communion. Il est spécialement chargé d'exiger les attestations des curés des enfants et de leurs confesseurs, pour savoir s'ils ont été exactement à confesse, et de prendre enfin toutes les informations nécessaires.

3° Il recueille, au retour des vacances, les extraits de baptême des nouveaux, les certificats de bonne conduite de tous, et les attestations que les anciens doivent apporter à M. le Supérieur; il garde celles de ces pièces qui doivent être conservées.

4° Il prévoit, règle et inscrit pour toute l'année, dans un tableau, les homélies, méditations, sermons, et les noms de ceux qui doivent en être chargés.

Il faut que chacun sache d'avance ce qu'il a à faire sur ce point, afin de bien se préparer, à ses heures, et à loisir.

5° Il dirige, prévoit et choisit les sujets d'oraison, d'après un plan certain.

Rien au hasard : de la prévision en tout et toujours.

6° Il veille à ce que les enfants se confessent exactement et fréquentent les sacrements.

7° Il a la surveillance générale des congrégations et la direction immédiate de l'une d'elles.

8° Il prend les plus exactes précautions, ainsi que le Préfet de discipline et les autres Directeurs, afin qu'aucun mauvais livre ne s'introduise dans la maison : pour cela, il fait de fréquentes visites à l'étude, dans les chambres, dans les dortoirs, et dans tous les lieux de la maison où il le juge convenable, confisquant rigoureusement tout livre, fût-il bon, qui n'a pas été soumis par l'élève au timbre de la maison.

La surveillance sur ce point ne saurait être trop rigoureuse. On a des exemples étonnants de ce que peuvent faire ici certains enfants pour tromper. Il ne faut pas se contenter du titre imprimé sur le dos des livres, il faut ouvrir les livres et les cahiers. Dans une excellente maison d'Éducation,

on a trouvé une fois des écrits détestables, reliés avec un dictionnaire. C'est surtout après les sorties qu'il faut redoubler de vigilance. On est effrayé, quand on pense avec quelle rapidité un mauvais livre, une fois introduit, peut circuler, et faire des ravages dans la maison.

9° Le Préfet de religion a un soin très-important à prendre des malades à l'infirmerie, soit pour leurs exercices de piété ordinaires, soit pour l'accomplissement de devoirs plus graves encore, pour la réception des sacrements en temps convenable; pour l'audition de la sainte messe les dimanches et fêtes. Il doit visiter l'infirmerie chaque jour.

Par défaut de surveillance sur ce point, il est arrivé, dans certaines maisons, que des enfants n'avaient pas entendu la messe, le dimanche, qui auraient pu parfaitement l'entendre si on y avait veillé.



Certes, on voit par ces détails, et je n'indique ici que le gros des choses, combien un homme spécial, un Directeur *ad hoc*, un *Préfet de religion*, est indispensable dans une maison d'Éducation. Il n'est évidemment pas possible qu'un service si considérable, si détaillé, si distinct de tous les autres, ne se fasse point à part, et soit confondu et comme perdu dans l'ensemble des services : il est de toute nécessité qu'un homme en ait la charge spéciale et la responsabilité.

Comme c'est d'ailleurs pour chacun une rigoureuse obligation d'avoir la science propre de son état et de ses fonctions, j'ajouterai que le Préfet de religion devra se faire un point de conscience de lire tous les meilleurs livres qui existent sur la manière de diriger et de confesser les enfants, sur les bonnes méthodes de catéchisme, etc. Tels sont,

par exemple, *le Directeur de l'enfance*, par M. l'abbé Ody, — excellent ouvrage (Paris, chez Camus); la *Méthode pour confesser les enfants*, de Lhomond; le traité *De parvulis ad Christum trahendis*, de Gerson; la *Méthode des catéchismes* de Saint-Sulpice, etc., etc.

Il n'y a ni bon sens, ni esprit, ni zèle qui puisse dispenser de telles lectures et y suppléer : on trouve dans ces livres spéciaux, faits par des hommes d'expérience, une quantité de choses, auxquelles on n'aurait peut-être jamais pensé soi-même, et qui donnent les plus précieuses lumières.

C'est aussi un devoir pour le Préfet de religion de conseiller les mêmes lectures aux confesseurs et aux catéchistes, et de s'entretenir souvent avec eux sur toutes les parties du ministère pastoral qu'ils ont à remplir à l'égard des enfants et des jeunes gens : mais pour cela il faut qu'il soit lui-même très-versé dans ces matières; qu'il connaisse bien les livres qui en traitent, et qu'il ait beaucoup réfléchi sur toutes ces choses.

CHAPITRE IV

Le Préfet des études.

Tout le monde sent la nécessité d'une préfecture des études. Mais ce n'est pas seulement pour la réglementation de certains détails matériels, dont nous parlerons tout à l'heure, pour une certaine marche extérieure des classes dans une maison, qu'un Préfet des études est nécessaire; c'est surtout pour donner une impulsion véritable et une forte direction à toutes les études; pour souffler à tous, pro-

fesseurs et élèves, la flamme de l'émulation; pour stimuler efficacement et sans cesse le travail; pour régler, surveiller tous les enseignements; pour fortifier le gouvernement de toutes les classes; pour empêcher et prévenir les négligences, les divergences; en un mot, pour exercer de haut, sur l'ensemble des *humanités*, une action sans laquelle, chacun faisant de son côté et à sa mode, tout irait à l'aventure, et on ne saurait jamais où en sont les études d'une maison.

Avant tout, l'ordre de chaque chose, le plan d'études, le choix des livres, l'ordonnance des différents cours; puis, l'exécution par chacun des choses réglées; le contrôle et la surveillance, partout indispensables, mais en matière d'enseignement plus encore qu'ailleurs, quel que puisse être le mérite des professeurs; la constatation fréquente de la marche et des progrès réels, des méthodes d'enseignement, de la force ou de la faiblesse des maîtres et des élèves; tous les moyens d'émulation, grands ou petits, journaliers ou périodiques; le grand ressort des examens bien faits, des séances littéraires bien préparées, des concours, des compositions, des notes, des prix; l'entente constante avec les professeurs; les rapports personnels et fréquents avec les élèves signalés en bien ou en mal; enfin des détails sans nombre, une action patiemment, persévéramment poursuivie; une influence souvent invisible, mais toujours présente: voilà, à grands traits, ce que doit être, dans une maison d'Éducation, le rôle d'un Préfet des études sérieux, n'acceptant pas comme une sorte de sinécure des fonctions qui imposent des labeurs incessants, de continuel soins, mais entrant dans ces fonctions avec un actif dévouement, et tenant véritablement dans sa main les rênes de cette importante partie du gouvernement d'une maison.

Nous allons entrer maintenant dans le détail de ces fonc-

tions. Le règlement qui suit indiquera ce que doit faire le Préfet des études, — dès le commencement de l'année, — dans le courant de l'année, — à l'époque des examens, — et avant les vacances.

Règlement du Préfet des études.

I

CE QUE LE PRÉFET DES ÉTUDES A À FAIRE DÈS LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE.

La rentrée est une époque décisive pour une maison, par conséquent très-importante pour le Préfet des études : c'est pourquoi il a dû y songer et prendre ses mesures dès la fin de l'année précédente.

Rien n'est plus triste qu'une maison, où, dès la rentrée, les choses ne sont pas parfaitement organisées, et qui reste ainsi, quelquefois pendant un temps assez long, dans le provisoire et l'incertitude. Ce n'est pas seulement du temps perdu, c'est la ruine des études. Tout doit donc avoir été prévu et parfaitement réglé à l'avance, afin que, dès le premier jour, la maison marche, et que les élèves ne s'aperçoivent d'aucune hésitation, d'aucun tâtonnement. C'est pourquoi le règlement entre ici dans les plus grands détails sur la préparation de la rentrée, en ce qui concerne le Préfet des études, et sur ce qu'il a à faire, jour par jour, dès la rentrée.

1° Un mois au moins avant la rentrée, M. le Préfet des études doit faire demander aux libraires tous les livres, en nombre suffisant, soit pour les professeurs, soit pour les élèves.

On comprend la nécessité de cette mesure, et le grand inconvénient qu'il y aurait à ce que tous les enfants, sans

exception, n'eussent pas tous leurs livres de classe dès le premier moment où ils en ont besoin.

Toute négligence à cet égard, soit de la part de M. le Préfet des études, soit de la part de M. l'Économe, serait très-grave.

Il suffit qu'un enfant manque de ses livres, au commencement de l'année, pour mal engager son année; à plus forte raison, si c'était toute une classe; à plus forte raison si c'était toute la maison : cela s'est vu.

Tous ces livres doivent être cartonnés solidement, et on ne les achète que sous condition.

2° M. le Préfet des études, dès la veille de la rentrée, a dû voir chaque professeur, lui remettre tous les règlements d'études, tous les livres qui conviennent à sa classe, et lui donner tous les renseignements nécessaires.

3° Le premier jour est consacré à la rentrée de tous les élèves, anciens et nouveaux.

Selon le règlement général disciplinaire de la rentrée, à mesure qu'un élève nouveau arrive dans la maison, il est présenté à M. le Préfet des études.

M. le Préfet des études s'assure par le témoignage des parents et de l'enfant, s'il sort d'une autre maison d'Éducation, et dans ce cas, il lui assigne provisoirement pour classe celle qu'il suivait précédemment.

Si cet enfant n'a pas été dans une autre maison d'Éducation, M. le Préfet des études lui fait subir un premier et rapide examen, et lui assigne provisoirement une classe où il fera les compositions d'épreuve.

4° Le second jour est consacré aux compositions d'épreuve, d'après le *niveau* des études. Ces compositions doivent être corrigées immédiatement. — En outre, le Préfet des études fait subir un nouvel examen très-attentif à tout enfant nouvellement entré dans la maison, sur sa capacité, son acquis, ses précédents, ses prix, ses attestations; en un mot, sur les espérances que ses talents peuvent offrir, afin de le classer définitivement et convenablement.

Le classement d'un élève est de la dernière importance, et détermine quelquefois tout son travail de l'année. Sous

peine de le décourager, on ne doit le classer ni trop haut ni trop bas, mais juste où il doit être. En général, une faute capitale, dont souffrent également les élèves et la classe, c'est de tolérer dans une classe des enfants qui ne peuvent pas la suivre. C'est par là qu'on affaiblit toutes les études d'une maison. Ce point demande dans le Préfet des études une très-grande attention, avec beaucoup de prudence et de fermeté.

5° Le troisième jour est celui où l'on décide en conseil, et où le Préfet des études proclame en public le classement définitif de tous les élèves de la maison.

6° Le classement fait, le Préfet des études suit de près le travail des nouveaux, et, dans les commencements, il se fait rendre compte chaque jour de leurs progrès, de leur force ou de leur faiblesse par M. le Professeur, jusqu'à ce que son jugement soit bien arrêté sur eux.

7° Le quatrième jour, les classes sont entièrement organisées, et la maison prend sa marche régulière; le cinquième, on achève ce qui regarde l'examen du devoir des vacances.

Le point capital, pour le Préfet des études, c'est que toutes les études et tous les exercices de cette première semaine, soient parfaitement réglés et mis en train, qu'il n'y ait nulle incertitude, nul tâtonnement dans la marche des classes et de la maison, que le classement soit sûr, irrévocable, sans hésitation et sans erreur, que les moyens d'émulation et les notes apparaissent et fonctionnent le plus tôt possible.

Et puisque nous parlons ici de la rentrée, nous ajouterons, pour être complet, qu'il importe, en même temps que tout ce qui concerne les études doit être bien réglé, que tous les jeux soient en train, que tous les maîtres de la maison aillent en récréation et y témoignent de l'affection aux enfants, aux anciens et aux nouveaux, et les encouragent tous ainsi à la bonne conduite et au travail;

Que le règlement soit lu et expliqué d'une manière très-intéressante, surtout en ce qui tient aux études;

Qu'en même temps tous les exercices de piété, lectures spirituelles, méditations, homélies, soient très-bien faits ; — qu'on y parle des études, qu'on s'y applique à donner aux enfants le bon esprit, le courage, l'émulation chrétienne dans l'esprit de foi ;

Que les catéchismes eux-mêmes soient très-intéressants, amusants au besoin ;

S'il faut tout dire, que la nourriture de la maison soit particulièrement bonne et soignée ;

En un mot, que tous les enfants soient pris de tous les côtés à la fois, par l'étude, l'émulation, la piété, la discipline, et tous les soins d'une affection paternelle, de manière à être attachés à la maison et bien lancés pour l'année.

Une chose très-importante encore pour bien lancer les nouveaux élèves, c'est que les anciens s'occupent d'eux avec zèle, leur témoignent de l'amitié, des prévenances, les fassent jouer, les mettent au courant de tout, les accoutument à la maison.

8° Les cours supplémentaires et les répétitions seront complètement organisés dès le commencement de la seconde semaine, c'est-à-dire après le premier dimanche qui suit le jour de la rentrée.

Pour cela il est nécessaire que, dès la rentrée, M. le Préfet des études s'informe exactement, auprès de chaque enfant et de ses parents, des cours supplémentaires que l'enfant doit suivre, ainsi que des répétitions qu'il aurait à prendre.

Il ne doit y avoir ni aucune lenteur, ni aucune négligence à cet égard : autrement l'organisation des cours supplémentaires et la marche des études, surtout pour les enfants en retard, trainera et souffrira beaucoup.

Non-seulement il importe que, dès la rentrée, M. le Supérieur, M. l'Économe, M. le Directeur, M. le Préfet des études surtout, réveillent l'attention des parents sur tout ceci ; il

serait même bon que les parents fussent avertis à l'avance d'y songer et de prendre un parti sur ces divers points : l'avertissement pourrait leur être donné dans la circulaire qui précède la rentrée.

9° Avec l'organisation des cours supplémentaires, toutes les études de la maison sont mises dans une marche complètement régulière jusqu'à la fin de l'année, sauf les dérangements momentanés des examens, et les légères modifications de chaque trimestre.

M. le Préfet des études ne comprendra jamais assez que c'est surtout dans la constitution des études qu'il ne doit y avoir aucun retard, aucune incertitude, et pour aucun enfant. A la rentrée, les études sont tout pour eux. Et d'ailleurs ils s'attendent en rentrant à de sévères exigences sur ce point.

Les études, le mieux et le plus promptement possible organisées, voilà le plus puissant moyen de mettre immédiatement tous les enfants dans l'ordre et l'esprit de la maison.

II

FONCTIONS DU PRÉFET DES ÉTUDES PENDANT L'ANNÉE.

1° Le Préfet des études est chargé spécialement de procurer dans la maison des études fortes et brillantes, de les soutenir et de les perfectionner sans cesse.

2° Pour cela, il lui appartient de faire exécuter très-exactement le plan des études relatif aux humanités françaises, latines, grecques, à l'histoire, à la géographie, aux sciences, aux langues vivantes et autres cours supplémentaires.

Il ne doit jamais permettre qu'aucun professeur s'écarte en rien de ce plan : c'est là sa charge la plus importante.

3° A cette fin, il est dépositaire du plan des études de la maison, et d'un programme de tous les auteurs choisis et déterminés pour servir tour à tour dans les classes, et former un plan fixe et varié de plusieurs années.

4° Il suit les travaux des classes, les progrès des élèves. Il aide MM. les professeurs de ses conseils, de ses lumières, de son influence sur les enfants, pour encourager leur travail ou réprimer leur paresse.

5° Un point très-important, c'est de bien connaître et discerner la force, les facultés dominantes, l'esprit, le genre, le talent de chaque élève, et son aptitude spéciale, pour en prendre note sur un registre *ad hoc*, et se servir de cette connaissance, afin de diriger sûrement toute l'éducation intellectuelle et l'avenir d'un jeune homme.

6° Pour tout cela : 1° de concert avec MM. les professeurs, le Préfet des études visite les classes; 2° il voit de temps en temps les copies; 3° il étudie et compare les notes de chaque semaine; 4° il visite chaque jour les salles d'étude; 5° ce qu'il a peut-être de plus important et de plus décisif à faire, c'est d'examiner chaque semaine les cahiers de devoirs et d'honneur.

7° Il préside les conseils particuliers de MM. les professeurs.

Point capital : car si les conseils ne sont pas tenus régulièrement, l'action du Préfet des études sur les professeurs sera médiocre, et l'entente avec eux fort incomplète. C'est là, au contraire, qu'un Préfet des études vigilant, actif, attentif, exempt de toute petite tracasserie et de vaines minuties, mais entrant dans tout le sérieux de ses fonctions, et montrant à ses confrères un sincère et vrai dévouement pour le bien de la maison, l'avancement des élèves et l'honneur de leurs classes, le tout avec une cordialité et une bonté réelles, c'est là, dis-je, qu'un bon Préfet des études ne tardera pas à prendre l'ascendant qui lui convient, et à remplir vraiment sa charge.

8° Il est chargé de multiplier, de varier et d'approuver les moyens d'émulation.

Les principaux de ces moyens sont les concours, les notes, les examens, les séances littéraires, etc.

Il fait composer avec d'autres établissements, avec des maisons d'Éducation chrétienne, avec lesquelles on puisse,

dans un intérêt commun, établir des rapports bienveillants, lorsqu'on le juge utile.

C'est là un point des plus importants pour un Préfet des études, un de ses grands moyens d'action pour entretenir parmi les élèves et les maîtres l'ardeur du travail, la flamme de l'émulation, et aussi pour faire sentir aux maîtres l'utilité de ses fonctions. Tout Préfet des études qui néglige les moyens d'émulation manque à un de ses plus grands devoirs. Toutefois, là surtout il est besoin de grands ménagements : les hommes sont hommes, et les susceptibilités sont toujours faciles à éveiller dans les natures humaines. Il faut qu'on sente, je ne saurais trop le dire, dans un Préfet des études, l'homme du devoir, l'homme qui ne presse, ne stimule, n'excite ou ne surveille, que parce qu'il est obligé de le faire, que le bien de la maison l'exige, que son devoir le lui impose, et que sa conscience le lui commande.

9° Il proclame les notes le samedi, après les avoir lues et comparées d'avance.

Il proclame également les notes de la conduite générale et des divers cours supplémentaires, le jour fixé de chaque mois, si on ne préfère qu'elles soient lues avec les précédentes.

10° Quand on fait les bulletins trimestriels, il reçoit les notes de MM. les professeurs et dirige ce grand travail.

11° Il prépare les examens, en approuve le programme, les dirige, les coordonne, les préside en l'absence de M. le Supérieur, en marque les notes, les résume.

Les examens sont un grand moyen d'émulation, une précieuse ressource pour provoquer et constater le travail; mais à la condition d'être faits sérieusement: j'entends par là qu'ils doivent être préparés avec grand soin par les professeurs et par les élèves, et que l'interrogation des élèves doit être impartiale et approfondie. Quelquefois les examens se

font d'une manière déplorable, n'ont aucune influence sur les enfants, et deviennent ainsi de vraies pertes de temps. Il arrive aussi, quand les notes d'examen sont données à la légère, qu'elles constatent fort imparfaitement l'état des études. C'est le devoir du Préfet des études de faire en sorte que les examens résument réellement le travail d'une classe, et que les notes ne donnent pas des constatations factices, mais des appréciations exactes. Il a besoin ici de vigilance et de fermeté. Il doit veiller aussi à ce que la sanction apposée aux examens n'ait rien d'illusoire. De quelque manière qu'on trompe ici l'attente des élèves, en supprimant soit les faveurs, soit les rigueurs annoncées, ce n'est jamais impunément.

42° La préparation aux examens du baccalauréat est pour M. le Préfet des études l'objet d'une très-particulière attention.

La préparation au baccalauréat, à la fin de la philosophie, doit être surveillée de très-près. Et d'abord, une maison qui tient à de bonnes études doit être inflexible sur un point, à savoir, ne présenter ses élèves à l'examen qu'après la philosophie, et jamais après la rhétorique, comme quelques familles, par une impatience peu sage, le demandent maintenant.

Quant à la préparation elle-même, il y a deux grands périls à éviter, l'un qui consiste à absorber la philosophie dans cette préparation, l'autre à n'y pas donner le temps convenable. Quand on ne voit, dans une année de philosophie, que le baccalauréat à préparer, et qu'on subordonne à ce but tout le travail, on fait une philosophie misérable; ou, pour mieux dire, on n'en fait pas : tout se borne à apprendre plus ou moins bien des réponses à un questionnaire. La meilleure préparation au baccalauréat est une bonne et forte philosophie.

Néanmoins il faut convenir que cette préparation n'est pas

assez immédiate, et ne suffirait pas à toutes les exigences de l'examen oral : c'est pourquoi le Préfet des études doit veiller à ce que le professeur de philosophie combine ses leçons de manière à ce que les jeunes gens puissent tout à la fois suivre de bons et vrais cours, et avoir à la fin de l'année un temps suffisant pour repasser sommairement leurs matières en vue de l'examen. — La même observation, fondée sur l'intérêt réel des études, s'applique dans une certaine mesure aux professeurs chargés des cours de lettres, d'histoire, et de sciences, pour les candidats au baccalauréat.

43° Une des fonctions les plus importantes de M. le Préfet des études, c'est de revoir avec un grand soin et de décider, de concert avec chaque professeur, les pièces du cahier d'honneur qui seront présentées et lues publiquement aux examens ou à la distribution des prix.

Par la raison toute simple que ce sont là les principaux moyens d'émulation, et que leur influence sur les élèves vient en très-grande partie du soin qu'on y apporte.

44° Il est président titulaire de l'Académie.

Il arrête de concert avec MM. les professeurs les séances littéraires, se fait présenter les morceaux préparés, et veille à ce que tout ce qui doit être lu ait un intérêt convenable.

Des *devoirs d'académie*, lus en séance solennelle devant la maison tout entière, et en présence d'étrangers de distinction, étant un des plus puissants moyens d'émulation, M. le Préfet des études doit apporter tous ses soins à les encourager. C'est ici une tâche délicate, car il ne peut rien sans le concours des professeurs, et il y a là à ménager des susceptibilités de plus d'un genre. Avec tous les égards et les ménagements possibles, le Préfet des études doit exciter le zèle des maîtres et des élèves à préparer ces devoirs.

Ces devoirs doivent être bien choisis ; il faut que ce soient de beaux sujets, élevés, délicats, intéressants, et faciles à traiter. La correction en doit être faite de telle sorte qu'ils soient dignes d'une lecture publique, et de vrais petits modèles en leur genre ; et, néanmoins, qu'ils demeurent l'œuvre des enfants. Pour cela, il faut les leur faire retravailler à eux-mêmes, en leur donnant tous les conseils et les secours nécessaires pour que le devoir arrive à une perfection relative, tout en restant le travail personnel de l'enfant. Outre le profit qu'ils retirent de la lecture de ces devoirs, et l'intérêt qui en résulte pour les séances académiques, nul travail n'est plus profitable à l'élève que celui qu'il fait ainsi, avec tous les efforts dont il est capable, sous la direction plus immédiate de son professeur. Un professeur qui a vraiment le zèle de sa classe ne peut qu'être heureux d'avoir cette occasion pour former plus immédiatement et plus intimement un élève.

Avant la séance publique, le Préfet des études, assisté des vice-présidents de l'Académie, doit exercer les enfants à une lecture intelligente et bien sentie ; revoir avec soin le *rapport* fait par le secrétaire, n'y rien laisser d'incorrect, d'indélicat, de mauvais goût, nulle plaisanterie fade ou grossière : en un mot, il doit pourvoir à tout, afin que tout se fasse avec ordre, convenance, dignité.

15° M. le Préfet des études est chargé de la surveillance générale des Cours supérieurs.

Quelle que soit l'importance des baccalauréats, il s'en faut bien qu'ils soient le couronnement des études littéraires et scientifiques ; et un établissement d'instruction secondaire est bien incomplet, s'il arrête et borne l'éducation d'un jeune homme à ces modestes résultats. Le vrai couronnement de l'éducation, c'est un *cours d'enseignement supérieur*, destiné à donner aux jeunes gens qui ont terminé

leurs études, qui même en justifient par les titres de bacheliers, une plus haute culture intellectuelle, une éducation plus achevée, laquelle puisse ménager la transition de la vie du collège à la vie du monde.

C'est au Préfet des études qu'appartient la direction de ce cours supérieur; et il lui faut une grande prudence, aussi bien qu'une érudition solide, pour faire sortir ces jeunes gens du cadre restreint des études classiques, sans les exposer au danger de lectures prématurées, d'études trop étendues, et de travaux au-dessus de leurs forces.

La liberté que leur donne leur règlement particulier, toute restreinte qu'elle est par le règlement général de la maison; la latitude qu'ils ont pour leur travail, dont ils s'occupent seuls dans leur chambre, sans autres témoins qu'eux-mêmes et leur conscience, pourraient leur devenir funestes, si le Préfet des études ne fixait pour chacun d'eux les cours qu'ils devront suivre, l'emploi régulier de leur journée, de leurs heures, le temps précis à donner aux *préparations*, aux *rédactions*, aux *travaux* de chaque cours; et s'il ne s'assurait, par lui-même, en visitant tous ces divers travaux, que tout se fait avec ordre, avec conscience, avec tout le sérieux qu'on doit attendre de jeunes gens de cet âge.

Il recueille dans un *livre d'honneur spécial*, comme pour l'Académie, les meilleures productions de ces jeunes gens, et les réserve pour quelques séances solennelles et publiques qu'il prévoit, prépare, et dirige comme les séances académiques.

Il compose leur bibliothèque *commune* et veille à sa conservation: il visite aussi leurs bibliothèques *particulières*, et il n'y laisse aucun livre frivole ou dangereux.

Il fixe, de concert avec MM. les professeurs de l'enseignement supérieur, les jours et heures des différents cours, de *littérature*, de *philosophie*, d'*esthétique*, d'*Écriture sainte*, de *droit préparatoire*, de *sciences*, de *langues vivantes*, etc.,

et veille à ce qu'aucun élève ne s'absente ou ne se retire de ces cours, sans son autorisation et celle de M. le Supérieur.

Enfin, il recueille, de concert avec M. le Supérieur et MM. les professeurs des différents cours, les *notes mensuelles* et *trimestrielles* destinées à être transmises aux parents, à la fin de chaque trimestre, ou plus souvent, si les parents le désirent.

Disons ici, pour ne rien omettre, que M. le Préfet de religion veille à ce que ces jeunes gens, non-seulement observent leurs devoirs religieux, et assistent aux divers exercices de piété, mais édifient toute la maison et en soient les modèles. M. le Préfet de discipline veille à son tour à ce qu'ils ne troublent point l'ordre général, qu'ils observent leur règlement disciplinaire, et n'abusent en rien des privilèges que leur donne leur position exceptionnelle.

S'il y a quelque observation plus délicate à leur faire, soit sous le rapport disciplinaire, soit sous le rapport religieux, soit sous le rapport des études, il sera bon et prudent que M. le Supérieur se charge de ce soin. Toutefois, il n'y faut pas mettre une réserve exagérée, qui laisserait aller les choses avec une mollesse bien plus funeste que ne le serait ici l'irritation de quelque susceptibilité. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'achever et de perfectionner une Éducation, et que ce serait la gâter et non pas l'achever, si la confiance dégénérait en abandon et la liberté en licence.

46° Le Préfet des études est bibliothécaire du séminaire, chargé de ranger la bibliothèque, de faire observer les règlements qui la concernent, et de la composer convenable et apte à une maison chrétienne d'Éducation. Il n'y doit laisser aucun livre, en aucune langue, qui puisse avoir aucun danger pour les jeunes professeurs.

47° Il veille aussi à ce que, dans chaque étude, il y ait une bibliothèque bien choisie pour les élèves, selon leur âge et leur classe.

Il importe extrêmement de bien diriger les lectures des enfants durant leurs études. Une fois leurs devoirs finis, le plus souvent ils ne savent que faire ; et que de temps ne perdent-ils pas, tout le long d'une année, pendant lequel ils pourraient lire de bons livres et apprendre une quantité de choses utiles, si on savait leur faire employer leurs moments libres et leur ménager de bonnes lectures !

C'est pourquoi je regarde comme un très-grand avantage pour une maison d'Éducation de posséder une bibliothèque à l'usage des élèves, une bibliothèque bien choisie, bien composée ; et je considère comme un très-sérieux devoir pour un Préfet des études, de surveiller avec le plus grand soin les lectures des élèves, et de faire en sorte que, durant le cours de leurs études, ils aient tous lu un certain nombre de bons livres. Sans vouloir entrer ici dans le détail, quel heureux supplément à l'étude élémentaire de l'histoire, par exemple, que la lecture de certains volumes de Rollin !

48° Il timbre les livres des élèves, cette mesure étant la garantie la plus efficace contre les mauvaises lectures. En conséquence, tous les livres doivent lui être immédiatement remis, ou, à son défaut, à M. le président de l'étude, pour être timbrés, sous peine d'une confiscation irrévocable.

49° Il dirige les lectures du réfectoire d'après un plan certain approuvé par M. le Supérieur.

Il reprend, au besoin, les lecteurs au réfectoire.

III

CE QUE LE PRÉFET DES ÉTUDES A A FAIRE A LA FIN DE L'ANNÉE.

4° Il préside et à la préparation, à la décision des prix d'examen, de trimestre et de fin d'année. Il est chargé de tous les détails matériels des examens et de la distribution des prix, comme achats de livres, invitations, etc., etc. Il s'en-

tend pour cela avec M. l'Économe et M. le Supérieur, ainsi que pour la construction du théâtre, l'ordre des places, etc.

2° C'est lui qui distribue, ou du moins qui approuve pour chaque classe les sujets des compositions de prix. Il doit contrôler avec soin la correction de ces compositions, et veiller à ce que toutes les règles de la maison sur ce point soient strictement exécutées.

3° C'est à lui qu'on remet les listes des prix de chaque classe. Il doit exiger que ces listes lui soient remises à temps, pour que l'impression du *palmarès* n'en souffre pas.

4° C'est lui qui fait imprimer le *palmarès* et qui fait venir les livres des prix : il doit les choisir avec le dernier soin, et ne pas donner aux enfants, sur la foi des prospectus, des ouvrages dont il ne soit personnellement et parfaitement sûr.

5° A la fin de l'année, il fait donner aux élèves un devoir des vacances, qui devra être remis et corrigé à la rentrée.

6° Il est le gardien des archives, et il a soin que, chaque année, avant les vacances, les cahiers de devoirs et de notes, et les cahiers d'honneur, y soient très-exactement déposés.

7° Avant le départ pour les vacances, il n'oublie pas de décider en conseil quels sont les auteurs et les livres dont les professeurs et les enfants auront besoin dans chaque classe, dès le premier jour du premier trimestre de l'année suivante, et même pour les deux autres trimestres.

Et cette liste doit être proclamée dans la maison et affichée au moins trois jours avant la distribution des prix.

De tout ce qui vient d'être indiqué dans les divers articles de ce règlement, il résulte que suivre les classes, les progrès des élèves, la marche des études; aider les professeurs dans le gouvernement de leurs différents cours, est tout ce qu'il y a de plus important dans les fonctions du Préfet dont nous parlons.

Une maison où l'on ne s'enquiert pas sans cesse de la façon dont vont les études et les élèves, peut recéler dans son sein les plus grandes misères cachées. L'enseignement

de certains maîtres peut y être, y devenir déplorable, sans que personne y remédie; une quantité d'élèves peuvent traîner sur les bancs, sans progrès d'aucune sorte, et sans qu'on essaye rien d'efficace pour les relever et les faire marcher. C'est au Préfet des études à s'enquérir, à constater chaque jour : il faut qu'à son œil vigilant rien n'échappe, et que la marche de la maison sous le rapport des études, la manière d'être et de faire de tous et de chacun, maîtres et élèves, soit parfaitement connue de lui. De cette sorte, si l'enseignement de quelque maître dévie ou se néglige, si quelque partie du programme n'est point ou est mal exécutée, si quelque classe languit ou décline, si quelque désordre grave, en un mot, apparaît : tout d'abord, et avant que le mal ait pu grandir et devenir quelquefois profond, irréparable, le Préfet des études, par sa haute autorité, sa ferme intervention, coupe court et l'arrête. Si, de quelque manière que ce soit, l'autorité d'un professeur est menacée ou échoue auprès de quelques élèves, le Préfet des études intervient encore et répare tout. Mais pour cela, pour cette double action sur l'enseignement et le gouvernement des classes, pour ce contrôle et ce salutaire concours, il est extrêmement important que le Préfet des études n'omette rien de ce qui est marqué dans les articles ci-dessus; qu'il exécute réellement tout cela; non par saillies, par boutades, inégalement, mais avec suite. J'insiste, autant que je le puis, sur ce mot : *avec suite*; rien ne demande plus l'esprit de suite, c'est-à-dire la persévérance patiente et paisible, mais infatigable, que cette double action sur les professeurs et les élèves, qui doit, pour être efficace, s'exercer chaque jour et se continuer toute une année. Il faut que le Préfet des études ne perde pas un instant de vue une seule classe, un seul maître, un seul élève, qu'il sache parfaitement où chacun en est, et quelles ressources offre chacun.

Un Directeur, un Préfet quelconque est une portion du

Supérieur. Ce que le Supérieur doit être pour tous et pour tout, le Préfet des études doit l'être pour les études. C'est pourquoi le règlement entre dans tous les détails qu'on a vus, l'oblige à suivre attentivement tout le mouvement de la maison en ce qui concerne les études, de regarder les notes, les cahiers des maîtres, ou des élèves, les devoirs donnés et les devoirs faits, les places de composition, tout ce qui peut être pour lui un indice quelconque de l'état vrai des études ; et c'est pourquoi aussi il doit entretenir des rapports fréquents et quotidiens avec les enfants et les professeurs ; et indépendamment des conseils, voir ces Messieurs en particulier toutes les fois que besoin en est, et faire venir chez lui les élèves, ainsi que fait le Supérieur, aussi souvent qu'il est utile ou nécessaire.

Mais tout cela ne rendra-t-il pas odieuses la charge et la présence d'un Préfet des études ? en définitive, qu'on pardonne le mot, ne lui demandons-nous pas d'être en quelque sorte sans cesse sur le dos des professeurs ? Non, tout cela peut se faire sans froisser, sans blesser personne, quand le Préfet des études y met des formes, qu'il ne presse pas hors de propos, quand on voit qu'il n'exerce son autorité que par un vrai zèle, en ménageant les personnes, et ne recherchant que le bien. D'ailleurs, il est beaucoup plus encore l'auxiliaire des professeurs que leur surveillant, et l'assistance évidente qu'il leur donnera, s'il remplit sa charge avec zèle et intelligence, fera accepter des professeurs sans conteste et même avec reconnaissance son contrôle et son action.

On peut maintenant se rendre compte de l'avantage pour une maison d'Éducation de posséder un bon Préfet des études, et se faire une idée exacte de son action et de ses devoirs, comme aussi des qualités qu'il doit réunir.

Il doit être un homme très-instruit, non-seulement dans les lettres et les sciences, mais en tout ce qui concerne l'enseignement classique, et très au fait de la science pédagogique, des méthodes, des auteurs, de la pratique. Ce n'est pas tout, il doit unir à une très-grande activité, à une très-consciencieuse vigilance, à une parfaite exactitude, à un soin scrupuleux et presque minutieux des détails, à ce qu'on appelle l'esprit d'ordre et de règle, il doit unir les qualités du caractère qui donnent de l'autorité et concilient l'affection. Il a besoin d'un grand ascendant pour exercer une influence réelle sur les maîtres, et imposer aux élèves; et en même temps, il doit posséder l'art précieux de manier les esprits, de commander sans exciter d'ombrages, de tempérer la fermeté par l'aménité des manières, et par les égards pour les personnes. Certains défauts d'esprit ou de caractère lui nuiraient essentiellement dans ses fonctions. S'il était bizarre, capricieux, mobile dans ses idées; étrange, chimérique dans ses industries; brusque dans ses procédés et ses manières; peu exact, peu régulier, dans l'accomplissement de sa charge, il perdrait bientôt toute autorité, il indisposerait, blesserait ses confrères, et n'exercerait nulle action utile dans la maison.

Mais, tel que nous avons essayé de le décrire, éclairé, actif, vigilant; inspectant avec clairvoyance, stimulant avec zèle, conseillant avec prudence, dirigeant avec fermeté et persévérance, ne voulant que le bien, ne poursuivant que les abus, ne connaissant que le devoir; sans humeur, sans étrangeté, sans brusquerie; l'homme du travail, l'homme du progrès, l'homme des études, il sera infiniment précieux pour une maison d'Éducation et contribuera pour une large part à l'œuvre commune, dont une partie aussi importante que les études est remise entre ses mains.

CHAPITRE V

Le Préfet de discipline.

Il y a des maisons d'Éducation où les fonctions disciplinaires sont loin d'être traitées comme elles devraient l'être, **et demeurent abandonnées aux maîtres les moins honorés, et de fait les moins recommandables.** Et toutefois ces fonctions, dans un sens, sont peut-être les plus importantes de toutes, attendu que, sans la discipline, tout pèrit dans une maison, et que c'est elle qui maintient tout. Voilà pourquoi, dans les maisons ecclésiastiques, les fonctions disciplinaires sont entourées d'une considération singulière, et ne se confient d'ordinaire qu'aux hommes les plus éprouvés et les plus dignes, à des prêtres capables par leur caractère et par leurs qualités personnelles d'inspirer le respect et d'exercer une grande autorité. Nous pourrions citer tel collège libre, qui a dû une longue et célèbre prospérité en grande partie au talent et au bonheur qu'eut le Directeur de choisir et d'attacher à son œuvre deux Préfets de discipline accomplis.

Le choix d'un Préfet de discipline est donc capital pour une maison. Car, d'une part, si la discipline est mal dirigée, ce n'est point telle ou telle chose qui souffre, c'est tout sans exception. Toute l'action des autres maîtres est entravée, paralysée. Et d'autre part les hommes qui conviennent à la discipline sont extrêmement rares. Bien que dans notre système d'Éducation tout le monde, comme nous le dirons, doive mettre la main à la discipline, la discipline générale n'est pas confiée à tout le monde, et il reste vrai de dire qu'il est infiniment plus facile de trouver un bon professeur, pour quelque classe que ce soit, qu'un bon Préfet de discipline.

En effet, il faut qu'un Préfet de discipline exerce un souverain empire, non pas sur une fraction plus ou moins considérable des élèves d'une maison, mais sur la maison tout entière : de plus, il y a dans la préfecture de discipline une action à exercer sur les maîtres, laquelle demande une grande fermeté et de grands ménagements. Il faut là tout à la fois bien de l'ascendant sur les personnes, pour obtenir l'entier accomplissement du devoir, bien de l'art et de l'habileté pour manier tous les caractères.

Mais plus ces fonctions sont importantes et difficiles, plus l'homme qui en est investi a une grave responsabilité, et plus aussi il doit apporter de zèle et de dévouement à les remplir.

Car ces fonctions, il faut le dire, sont aussi les plus laborieuses : un Préfet de discipline n'est peut-être pas dans une maison d'Éducation le plus occupé, mais il est certainement le plus assujéti : si ses sollicitudes, ses surveillances, lui laissent du temps, elles ne lui laissent guère de repos, et bien rarement une vraie liberté.

Le règlement qui va suivre n'indiquera que bien sommairement tous les soins auxquels se doit le Préfet de discipline.

Règlement du Préfet de discipline.

4° Il veille à l'observation générale de la règle, en tous lieux, en tout temps, partout et par tous.

Sa juridiction est donc universelle : comme du Supérieur on peut dire de lui avec vérité :

In te domus inclinata recumbit.

A cause de cela, nul ne doit mieux connaître tous les règlements généraux et particuliers de la maison.

C'est un devoir pour lui de les étudier et de les relire sans cesse.

2^o Il veille spécialement à la *présence* des élèves dans tous les lieux où la règle la demande : études, classes, récréations et promenades, réfectoire, salle d'exercice, chapelle, etc. Aucune absence ne doit avoir lieu sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il soit prévenu.

Il notifie les absences aux divers professeurs et présidents intéressés.

Il veille également à ce que les maîtres soient parfaitement exacts à leurs présidences : il est responsable de leur présence aux lieux et aux heures où ils doivent se trouver.

Nous l'avons dit : un Préfet de discipline a juridiction sur les maîtres en même temps que sur les élèves. Car la discipline règle ce qui est prescrit aux maîtres, non moins que ce qui est prescrit aux élèves ; et l'exactitude disciplinaire de ces Messieurs est la condition essentielle de l'ordre disciplinaire dans toute la maison. Sans doute cette partie de sa tâche est très-délicate ; et demande non moins de prudence que de fermeté. Mais il serait par trop désastreux que le Préfet de discipline eût ici de molles condescendances et une coupable faiblesse : tout en souffrirait trop. Tout Préfet de discipline qui ne comprend pas qu'un de ses grands devoirs est de former les maîtres à la discipline, ne comprend pas sa vraie mission. Lui aussi, lui surtout, ne pouvant tout faire par lui-même, il faut qu'il sache agir par les autres ; son devoir à lui aussi est de former des hommes d'action disciplinaire. Ce n'est pas facile, ce n'est pas toujours agréable, mais c'est absolument nécessaire.

3^o Il préside les promenades ordinaires et toutes les promenades extraordinaires.

La raison pour laquelle les Préfets de discipline doivent se trouver à toutes les promenades, sans exception, c'est que nulle part la discipline n'est plus difficile et plus importante bien faire, et qu'ils connaissent mieux que personne tout à

la fois et les enfants, et les difficultés spéciales de ces jours : de plus, habitués à leur obéir, les enfants, sous leur conduite, sont toujours moins portés à se mettre en contravention avec la règle.

4° Il se trouve aussi à toutes les récréations, veillant sur tout.

La police des récréations, qui est spécialement confiée au Préfet de discipline, demande de lui la plus grande vigilance, et exige le plus grand zèle, joint à la plus grande sagacité. C'est le Préfet de discipline surtout qui doit avoir *oculum zeli, aurem zeli, pedem zeli*. Attentif et pénétrant, il doit tout voir, tout deviner ; connaître et déjouer toutes les ruses des élèves ; pressentir à leur air, à leur attitude, leurs dispositions ; savoir ce qui se passe parmi eux, ce qu'ils méditent, ce qui les réjouit ou les attriste, pour ainsi dire ce qu'il y a dans l'air.

Il est très-important, pour la discipline, que les cours soient établies de telle sorte que la surveillance y soit partout facile. Il faut surtout éviter, ou surveiller avec le plus grand soin, ce qu'un Préfet de discipline très-expérimenté appelait les *souricières*, c'est-à-dire les coins où les enfants peuvent se cacher et n'être pas vus. Il ne doit y avoir rien de cette sorte dans une maison, tout doit y être *in promptu, in aperto*, au grand jour ; afin que la surveillance se fasse constamment, mais naturellement, sans efforts, et sans peser sur les enfants : autrement elle leur devient odieuse.

5° Il veille très-spécialement au bon ordre, au silence, entre les exercices, dans les passages, dans tous les mouvements, à l'entrée, à la sortie des classes, des études, etc.

C'est à la sagesse des enfants et à leur bonne tenue, en ces occasions plus difficiles et nécessairement très-fréquentes, que se reconnaît le bon esprit et la bonne discipline d'une maison.

6° Il surveille et visite les salles d'études, au moins une fois chaque jour.

Il doit avoir un tel ascendant sur toute la maison, que son autorité se fasse sentir même en son absence, et qu'il soit là, même n'y étant pas. Cela se voit, quand les Préfets de discipline sont les hommes qu'ils doivent être. J'ai connu du reste de simples surveillants d'études qui imprimaient un tel respect aux élèves, que l'étude en leur absence, si parfois ils étaient obligés de s'absenter un instant, allait mieux même qu'eux présents : mais cela est rare.

7° Il surveille très-spécialement, pendant le grand silence, tous les corridors, les chambres et tous les dortoirs.

C'est un soin capital.

8° Il veille à la propreté des élèves : afin que leur tenue soit toujours convenable, il fait l'inspection des jeunes enfants tous les matins, et celle des grands deux fois par semaine.

9° Il visite, au moins chaque jour deux fois, l'infirmerie, afin qu'aucun désordre ne s'y introduise, et s'entend chaque jour sur ce point important avec M. le directeur de l'infirmerie.

10° Il surveille et fait exécuter à chaque dignitaire le règlement de sa charge. — Les dignitaires sont nommés par M. le Supérieur sur sa présentation.

11° Il surveille très-exactement la police des parloirs.

C'est une chose ordinairement très-négligée que la police des parloirs, et la négligence ici, on le comprend, peut avoir les conséquences les plus funestes. Qui demande les élèves ? avec qui conversent-ils là ? Il faut avoir moyen de le savoir. Les rapports des élèves avec les personnes du dehors sont un point sur lequel il n'est jamais permis de fermer les yeux.

12° Il fait exécuter tous les changements disciplinaires qui peuvent avoir lieu dans l'ordre et le règlement de chaque jour.

13° Il fait tous les placements, excepté celui de la chapelle ; il fixe aux élèves les rangs qu'ils doivent garder.

44° Aucun châtimeut grave n'est infligé sans qu'il en soit prévenu.

Les châtimeuts, dans notre système d'Éducation, étant tout à fait exceptionnels, ce que cet article exige est absolument nécessaire. Autrement tout le bon esprit disciplinaire d'une maison se trouverait livré quelquefois au caprice et à l'inexpérience des plus jeunes maîtres.

45° Il fixe, au besoin, le lieu précis de la récréation et de la promenade.

Toutes ces diverses fonctions, on le comprend, exigent du Préfet de discipline une vigilance continuelle, active, inattendue ; une fermeté douce, mais constante ; une autorité grave, sans humeur, mais aussi sans faiblesse.

Mais rien ne demande moins à être fait d'une façon absolue et inflexible que la discipline. C'est là surtout qu'il faut avoir égard à l'âge, au caractère, aux dispositions variables des enfants et des jeunes gens, et savoir se plier et se replier de mille manières selon les exigences et les besoins de ces mobiles natures. Entre les tout jeunes enfants et les moyens, entre ceux-ci et ceux d'un âge plus avancé, la différence est grande ; la discipline à leur égard par conséquent doit l'être aussi. C'est pourquoi dans les maisons quelque peu nombreuses, le fractionnement en deux, ou même trois divisions est indispensable. Ainsi, par exemple, avec tous, il faut un certain mélange de douceur et de fermeté ; mais la douceur et la fermeté doivent avoir une particulière expression selon l'âge des enfants. La douceur qui convient avec les tout petits n'est pas celle qui convient avec les moyens, en général plus turbulents, plus étourdis, plus opiniâtres, plus difficiles, et qui ont quelquefois besoin d'être domptés en même temps que conduits ; et la douceur qui convient avec ceux-ci n'est pas celle qui convient avec les grands, d'une raison déjà plus

développée, d'un cœur plus accessible aux nobles mobiles, et qui ont plus besoin d'être conduits par la raison que domptés par la force. Les soins matériels eux-mêmes diffèrent également. Certains excès de recherche et de délicatesse sont à craindre chez les grands et même chez les moyens, là où chez les petits enfants on n'a à surveiller que la négligence. Les besoins aussi ne sont pas les mêmes, et demandent des attentions, des précautions différentes. Nous avons essayé d'exprimer ces nuances dans les règles qui suivent.

**Règlement du Préfet de discipline spécial à
la 2^e et à la 3^e division.**

1^o La 2^e division, et surtout la 3^e, qui est composée des enfants les plus jeunes, réclament les soins d'un Préfet de discipline spécial. Celui qui en est chargé doit être pour ces petits enfants comme un père, ou même comme une mère : il doit étendre sa vigilance la plus attentive à tout, sous la direction de M. le Supérieur et d'accord avec les Directeurs généraux, surtout d'accord avec M. le Préfet de discipline de la première division, auquel il convient qu'il soit dans une certaine mesure subordonné.

2^o A la rentrée, il prend auprès des parents tous les renseignements nécessaires sur la santé, les besoins particuliers, les défauts de leurs enfants : il inscrit toutes leurs recommandations avec le plus grand soin.

Un Préfet de discipline, qui a de jeunes enfants à gouverner, ne pourra jamais assez comprendre jusqu'où va la négligence à cet âge, et les oublis où peuvent tomber ces enfants, souvent même pour les choses de la nécessité la plus rigoureuse : ils n'y pensent pas, et souffrent, sans même songer à se plaindre. C'est au Préfet de discipline à penser, à se souvenir, à prévoir pour eux. Et il ne suffit pas qu'il leur dise et qu'il leur répète souvent les mêmes choses ; ils oublieront

trop tôt ses conseils, ses avertissements, aussi bien que les recommandations les plus formelles de leurs parents : il faut que le Préfet de discipline s'assure par lui-même, par une inspection minutieuse et sans cesse renouvelée, que ce que les parents ou lui-même ont prescrit est observé.

3° Il continue d'avoir avec les parents tous les rapports nécessaires, et veille d'autre part à ce que les enfants leur écrivent exactement, surtout pour leur fête et au premier de l'an, et à ce qu'ils remplissent convenablement tous les devoirs de la piété filiale.

Les rapports assidus avec les parents sont également avantageux aux parents et au Préfet de discipline. Ces rapports donnent aux uns et aux autres plus de lumière, plus de moyens d'action sur les enfants, qui, en définitive, ne manquent pas d'en profiter. C'est surtout pour les tout jeunes enfants que le concours de la famille est précieux à l'instituteur, et le concours de l'instituteur précieux à la famille.

4° Il visite les lettres des enfants et celles qui leur sont adressées, à moins que M. le Supérieur ou M. le Directeur ne se soient chargés eux-mêmes de ce soin.

Le soin des lettres ne doit pas être négligé : il est nécessaire qu'on s'en occupe, tant pour apprendre aux enfants à écrire, que pour les empêcher de dire à leurs parents des choses absurdes. D'ailleurs des enfants qu'on ne surveille pas sous ce rapport contractent de déplorables habitudes de négligence et de manque d'égards. On ne saurait trop leur insinuer de bonne heure le respect d'eux-mêmes et des autres, et le soin, l'attention en tout.

5° Il notifie à sa division tous les changements dans le règlement de chaque jour.

6° Il donne le premier de ses soins à la piété de ces chers enfants, leur inspirant de bonne heure la crainte de Dieu, le respect des choses saintes et une grande innocence.

7° Il préside, au besoin, les exercices de piété qui se fe-

raient à part du reste de la communauté, comme la prière de ceux qui se lèvent après les autres, la lecture spirituelle des plus jeunes, leurs retraites, etc. ; il tient compte dans ses instructions de l'âge de ses petits auditeurs ; il y fait entrer de nombreuses histoires.

8° Il veille avec sollicitude sur leur santé en général : sur la salubrité des diverses salles, le bon état des cours en hiver, l'opportunité des sorties par les temps incertains, la convenance des vêtements par rapport à la saison ; en particulier, sur le bon état de leurs chaussures, sur leurs jeux, sur les imprudences qu'ils font sans cesse. Outre ces soins préventifs, il conduit ou envoie au médecin ceux qui lui semblent atteints de quelque malaise ou dont la santé réclame son intervention : il visite l'infirmerie tous les jours, quand il y a quelqu'un de ses enfants.

Quelquefois parmi les grands, un enfant sera tenté d'aller à l'infirmerie par paresse ; moins souvent parmi les petits. Il faut même quelquefois craindre chez eux la paresse ou la négligence contraire. Et certes, on ne doit pas l'oublier, c'est une bien grande responsabilité vis-à-vis des familles que celle de la santé des enfants, comme aussi il y a peu de soins auxquels les parents soient plus sensibles, et avec raison.

9° La propreté demande de lui une vigilance encore plus habituelle et plus constante : il visitera donc les études, les classes, et se montrera surtout exigeant pour la bonne tenue au réfectoire. Il sera présent le matin au lavage du lever et aux soins hygiéniques, pour les plus jeunes : il assistera à toutes les revues de propreté et les fera faire chaque jour avec exactitude.

L'hiver surtout cette inspection est particulièrement nécessaire.

10° Il exerce, pour l'ordre général, toutes les fonctions du Préfet de discipline sur ses divisions ; il est responsable de l'exactitude des maîtres à leurs devoirs, pour le temps, le lieu, le mode ; il veille à ce que tous les enfants soient présents où ils doivent l'être, et il notifie aux maîtres les absences autorisées.

41° Il se trouve à tous les mouvements généraux, à tous les passages, à toutes les récréations, et il préside la promenade ordinaire ainsi que toutes les promenades extraordinaires de ses élèves : s'ils vont avec la première division, il s'entend avec le Préfet de discipline de cette division, et la séparation se fait convenablement au lieu de la station.

42° Il fait tous les placements, excepté celui de la chapelle, et arrête l'ordre des rangs pour les promenades.

43° Il fait exécuter tous les changements disciplinaires qui peuvent avoir lieu dans l'ordre journalier de sa division.

44° Il exerce tout le jour une surveillance active sur la partie de la maison qui est affectée à cette division, et notamment sur les endroits dans lesquels il aurait aperçu quelque dégradation ou désordre.

Nous n'entrerons pas ici dans plus de détails. Il serait trop long et difficile d'énumérer tous les soins de santé, de propreté, d'ordre, de politesse, de moralité, de piété, que réclame ici d'un bon Préfet de discipline sa nombreuse et jeune famille : c'est un dévouement complet de tous les jours et de tous les instants.

Il importe qu'il sache allier à la gravité un esprit industriel pour faire jouer ces jeunes enfants en récréation; et à une bonté toute paternelle une fermeté quelquefois sévère, qui leur imprime la crainte; car de si jeunes enfants ne se conduisent pas uniquement par la raison. Les punitions sont quelquefois nécessaires, et s'il faut en redouter et en empêcher l'abus, il ne faut pas hésiter à y recourir, quand elles doivent être vraiment salutaires. Enfin, non-seulement le Préfet de discipline a besoin d'une grande activité et d'un grand esprit de détail pour suffire personnellement à tout; mais c'est à lui encore d'exciter, de diriger et de soutenir le zèle de ses collaborateurs, en même temps qu'il doit maintenir énergiquement leur autorité sur les enfants.

CHAPITRE VI

L'Économe.

Dans l'Éducation, comme dans la guerre, on ne dédaigne pas impunément ce qui est le nerf de la chose, l'argent.

Mais c'est à quoi sont exposés, plus que d'autres peut-être, à cause de leur dévouement désintéressé et de leur habitude d'envisager l'Éducation sous de plus hauts aspects, les prêtres chargés dans une maison d'Éducation de la gestion financière. Il est très-bon d'être désintéressé, mais pas aux dépens de la maison qu'on administre ; il est très-bien de considérer d'un point de vue élevé la grande mission d'élever la jeunesse ; mais puisque avant tout il faut vivre et vivre ici-bas, il est nécessaire de toucher terre quelquefois, et de s'entendre suffisamment dans les affaires temporelles, sous peine de compromettre son existence.

La gestion temporelle d'une maison considérable est donc de la plus grande importance ; car, en définitive, une maison d'Éducation, fût-elle d'ailleurs bien dirigée, si elle est mal administrée sous le rapport matériel, et ses finances en mauvais état, peut se voir jetée dans de très-grands embarras, et même finir par succomber.

C'est pourquoi un bon économe, un homme non-seulement exact comptable, mais actif, zélé, intelligent et entendu dans les affaires, et aussi d'un caractère ferme, est-il extrêmement précieux pour une maison. Chargé de dépenses considérables, et qui se renouvellent chaque jour, la différence qui peut résulter, au bout d'une année, dans l'état financier de la maison, selon que l'économe est habile

ou inexpérimenté, vigilant ou inattentif, faible de caractère ou ferme, cette différence est étonnante.

Mais ce n'est pas tout. Les choses matérielles sont beaucoup plus liées qu'on ne le pense quelquefois aux choses d'un ordre supérieur; et une bonne ou mauvaise direction de l'économat a sur le bon ou mauvais esprit, et sur tout l'ensemble d'une maison, une influence beaucoup plus grande qu'il ne semble tout d'abord.

Toute souffrance sous le rapport temporel a inévitablement son contre-coup quelque autre part. Au contraire, quand tout va bien sous ce rapport, quand rien ne souffre et que nul ne se plaint, toute l'œuvre de l'Éducation peut se faire sans entraves, et sans aucune des sourdes résistances ou des embarras cachés, qui naissent infailliblement d'un malaise dans l'état matériel de la maison.

Aussi, le choix d'un économiste est-il ordinairement très-difficile, et demande-t-il d'être fait avec la plus mûre réflexion. Les hommes doués de l'ensemble de qualités nécessaires pour ces fonctions, ne sont pas moins rares que les hommes capables d'exercer les fonctions disciplinaires.

On a essayé, dans le règlement suivant, de résumer et de préciser les soins principaux dont est chargé l'économiste.

Règlement du Directeur-Économiste.

1° M. l'Économiste, sous la direction immédiate de M. le Supérieur (sous la haute surveillance de la Commission administrative, s'il s'agit d'un Petit Séminaire), est chargé généralement du temporel de la maison, savoir : recette et dépense, nourriture, santé publique, propreté, vestiaire, lingerie et domestiques.

Une maison d'Éducation chrétienne n'est pas, ne doit pas être une simple pension, c'est une famille : M. le Supé-

rieur en est le père ; et M. l'Économe, plus qu'aucun autre de ceux qui le secondent, doit entrer dans ces sentiments, puisque c'est lui qui est chargé de pourvoir à la vie et aux besoins de tous.

Ce principe le dirigera dans toute son administration et dans tous ses rapports, soit avec les élèves, soit avec leurs parents, soit avec MM. les Directeurs et Professeurs, soit même avec les domestiques.

2^o L'Économe se conformera très-exactement à tous les réglemens de comptabilité et d'économie qui ont été fixés par l'autorité supérieure.

L'économat est une fonction qui a beaucoup d'indépendance, beaucoup d'initiative, et qui doit en avoir ; mais il n'en faut pas trop.

Il n'en faut pas pour le changement des réglemens, ni pour les grands achats, ni pour les constructions ou grandes réparations de bâtimens, ni pour d'autres résolutions importantes de cette sorte.

Mais il en faut dans une multitude de détails ; autrement, le Supérieur y perdrait son temps, et l'Économe en serait très-fatigué et ne pourrait pas se mouvoir.

S'il y a une commission administrative, que son délégué fasse son devoir, et par là bien des peines seront épargnées à l'Économe et au Supérieur.

3^o Tout élève, en entrant, paye d'avance un terme de la pension et des frais accessoires.

4^o A l'entrée de chaque élève, M. l'Économe inscrit sur un registre son nom, son âge, son numéro, le prix de sa pension, les cours payants qu'il suit, et la somme qu'il a reçue. Il prend au besoin l'adresse des personnes qui payent sa pension, et non pas seulement celle des parents.

5^o Au plus tard au commencement de chaque trimestre, M. l'Économe envoie aux parents, avec le bulletin, la note de chaque élève qu'il a dû tenir prête à l'avance. Après quinze jours écoulés, on tire à vue sur ceux qui n'ont pas

payé, comme ils en ont été prévenus dans le bulletin par une note formelle, et mieux encore, quelquefois par une lettre spéciale, qui prévient toute susceptibilité de la part des parents.

Ce devoir du Directeur-Économe est considérable et délicat dans l'exécution, surtout pour un prêtre. Car, d'une part, la maison souffre, si les rentrées ne se font pas exactement : elle souffre et fait souffrir tous ses ouvriers et fournisseurs ; et d'un autre côté, les exigences sur ce point peuvent être pénibles pour les familles pauvres, comme le sont souvent celles avec qui ont affaire les économes dans les Petits Séminaires. Qu'un Économe n'oublie pas qu'il est comptable et responsable, mais qu'il n'oublie pas non plus qu'il est prêtre, si, en effet, il a l'honneur d'être revêtu du sacerdoce : qu'il sache, en un mot, concilier ce qu'il doit à la maison, à son propre caractère, et aux familles avec lesquelles il traite.

Il sera donc d'une extrême bonté avec les parents, s'ils sont pauvres, se rappelant que, comme prêtre, il est père, et prenant bien garde d'humilier par de dures paroles ceux qui le sont déjà assez par leur position. S'ils ont naturellement peu d'élévation, cette dureté leur en donnerait moins encore ; s'ils ont quelque chose de noble et de généreux, c'est surtout alors qu'ils ont droit à de vrais ménagements pour leur juste délicatesse.

Cela dit, et religieusement accompli par un Économe délicat, il se souviendra également que l'existence, la réputation de probité et d'honneur de la maison exigent qu'elle satisfasse à toutes ses obligations, et, pour dire le mot, qu'elle paye exactement à chacun ce qu'elle doit ; or, elle ne le peut faire, si ce qui lui est dû ne lui est pas exactement payé à elle-même.

Il n'oubliera pas qu'en fait de générosité et de condescendances, on ne peut se permettre que celles qui ne blessent

pas la justice, et ne vont pas au déshonneur et à la ruine d'une maison.

6° Si on ne veut se ruiner, il faut dépenser moins qu'on ne reçoit. Pour être sûr de demeurer dans ces limites, M. l'Économe reconnaîtra **EXACTEMENT** le chiffre de chaque dépense en particulier, comme nourriture, enseignement, ameublement, chauffage, éclairage, lingerie, frais du culte divin, honoraires des maîtres, gages des domestiques, etc., afin que le Supérieur et la commission, s'il y en a une, puissent statuer, en connaissance de cause, sur les réductions de pension qui pourraient être demandées par les parents.

D'ailleurs, ce travail lui fournira les éléments du budget qui devra être présenté à qui de droit avant la fin d'octobre.

7° M. l'Économe aura soin de surveiller avec une extrême vigilance toutes les dépenses, mais *surtout celles qui reviennent chaque jour* ; et il est facile d'en comprendre la forte raison. — Il examinera les denrées, verra les fournisseurs et il se transportera même de temps en temps aux marchés, et regardera comme un devoir de sa charge de faire quelquefois, selon les besoins de la maison, ces choses personnellement et par lui-même.

Savoir acheter et acheter à temps : point capital d'où peuvent résulter pour la maison ou des gains sérieux ou de notables pertes : un Économe a donc une très-grande responsabilité à cet endroit.

8° Il surveillera avec un égal soin l'emploi des provisions faites, et, en gardant toutes les convenances, il réprimera sévèrement toute profusion, tout gaspillage, empêchant surtout que personne ne détourne rien à son profit. S'il découvrirait quelque désordre de ce genre, il le ferait connaître à M. le Supérieur ; et le coupable serait immédiatement et publiquement renvoyé.

Sans une surveillance attentive, rigoureuse et persévérante, une maison d'Éducation peut souffrir des dommages considérables. C'est ici surtout qu'il y a lieu de rappeler l'importance des petites choses, qui, répétées tous les jours,

finissent par prendre quelquefois d'étonnantes proportions. Or, en ces matières, la négligence est facile; moins que personne un Économe ne doit s'endormir ou fermer les yeux.

9° Il se rend chaque jour à la cuisine et au réfectoire, un peu avant le repas, pour voir comment sont servis les élèves, si les plats sont assez abondants, ou s'ils le sont trop; si la nourriture est saine; si les domestiques ne cachent rien au détriment des élèves. Il veille à ce que la viande que l'on sert sur les tables soit pesée avant d'être portée au réfectoire, et que la quantité fixée s'y trouve comme la qualité.

10° Le vendredi de chaque semaine, il dresse le tableau de la nourriture de la semaine suivante, jour par jour et repas par repas; il en remet le projet à M. le Supérieur, et reçoit ses observations.

Ce tableau sera affiché aux endroits convenus.

Il y a de bonnes économies, et il y en a de mauvaises : celles qui prennent sur la nourriture et la santé des enfants sont de détestables économies. Il faut, *dans le régime adopté pour la maison*, que, sans profusion d'aucune sorte, rien ne manque et que tout soit bon et sain.

11° Il prendra des mesures pour que les salles d'études et les classes soient aérées, éclairées et chauffées à temps, les cours de récréation bien sablées, les appareils de gymnastique, l'école de natation en bon état, etc.

Le chauffage en hiver est un point d'une extrême importance. Une maison, quelque pauvre qu'elle soit, ne doit pas marchander sur ces dépenses nécessaires. Il faut sans doute ici une attentive surveillance et une intelligence parfaite des besoins; mais ce qui doit être fait, il faut le faire. Les classes durent deux heures : or, en hiver, dans les grands froids, se contenter d'allumer les poêles au commencement des classes ne suffit pas pour des enfants qui arrivent d'une étude bien chauffée ou d'une cour de récréation. Il faut, de plus, que la chaleur soit entretenue tout le temps que dure la classe. Autrement, qu'arrive-t-il? Le poêle est ardent,

rouge de chaleur au commencement; puis, le combustible étant consumé, le poêle se refroidit promptement, et les enfants et les professeurs gèlent le reste du temps. C'est funeste, non moins pour le bon esprit des enfants qui murmurent et suivent difficilement la classe, que pour leur santé.

42° Le soin particulier des malades résidant à l'infirmerie peut être confié à quelque Directeur désigné par M. le Supérieur; mais les soins généraux dus à la santé des élèves, tels que la vigilance pour que les dortoirs et salles soient très-propres, bien aérés, pour que le froid ou la chaleur n'y puisse nuire, etc., font essentiellement partie des attributions de M. l'Économe.

43° C'est lui qui veille à ce que le service matériel de l'infirmerie soit fait avec le plus grand soin, par un domestique particulièrement zélé, sous la direction du président de l'infirmerie.

44° C'est à M. l'Économe qu'il appartient de prendre à l'avance tous les moyens qu'il jugera convenables, pour que les élèves se tiennent toujours propres, soit sur eux-mêmes, soit dans leurs dortoirs. Il examinera si les domestiques font bien les lits, s'ils changent régulièrement les draps et apportent exactement le linge et les vêtements, soit celui qui est distribué régulièrement chaque samedi, soit celui que les enfants demandent chaque jour, par des billets recueillis à l'étude, soit enfin celui qui est nécessaire pour changer au retour des promenades pluvieuses.

45° Chaque mois, M. l'Économe visite la lingerie et s'informe auprès de la Sœur supérieure si chacun a son trousseau complet : s'il ne l'a pas, on écrit immédiatement aux parents.

Les frais d'entretien d'un enfant sont toujours considéra-

¹ Il est inutile de faire ressortir l'avantage qu'il y a de confier à des religieuses certaines parties de l'économie domestique, telles que la cuisine, la buanderie, l'infirmerie, la lingerie, le vestiaire. Mais il suit de là, par un principe de haute convenance et de bonne administration, la nécessité d'une double comptabilité, celle de la Sœur supérieure et celle de l'Économe : ces deux comptabilités toutefois n'en faisant définitivement qu'une entre les mains de ce dernier, et sous la surveillance du Supérieur, qui partage avec lui la responsabilité de tout.

bles, et les négligences des enfants augmentent souvent encore ces dépenses. Ils perdent souvent leurs effets ou les gâtent faute de soins, en les laissant traîner, en ne faisant pas faire à temps les réparations nécessaires, etc. Dans une maison bien réglée, la tenue du vestiaire, l'inspection attentive des trousseaux, le blanchissage et le raccommodage, la vigilance sur les objets qui traînent ou s'égarent, sont choses capitales. C'est à l'Économe à avoir constamment l'œil là-dessus et à inspecter tous ces services.

46° Chaque semaine, M. l'Économe, avec les dortoiriers et le cordonnier, visitera les casiers où les élèves déposent leurs souliers, et on fera remplacer ou raccommoder ceux qui en ont besoin. Il aura soin qu'on numérote les souliers neufs.

Il surveillera ou fera surveiller par une personne très-sûre les divers raccommodages.

47° Il surveille très-spécialement le service de MM. les Directeurs et Professeurs.

Il examine s'ils ont dans leurs chambres tous les meubles nécessaires, et si ces meubles sont en bon état.

48° M. l'Économe donne un soin particulier à ce que la nourriture de ces Messieurs soit saine et abondante.

Si leur santé réclame une nourriture particulière, il cherche à les contenter le mieux possible.

En un mot, M. l'Économe acceptera avec un cœur fraternel toutes les demandes de ses confrères et toutes leurs observations, s'éloignant également d'une faiblesse qui souffre tout et pourrait devenir très-nuisible à la maison, ou d'une rigueur également fâcheuse qui blesserait et détruirait l'union.

49° Le cheval et la voiture, qui sont destinés au service exclusif de la maison et non des particuliers, ne pourront être employés par personne, sans l'agrément formel de M. le Supérieur.

50° M. l'Économe est chargé du soin et de la direction de tous les domestiques, quels qu'ils soient. Rien n'est plus important dans sa charge : il assigne à chacun son travail de chaque jour et de chaque heure, et veille constamment à ce

que tous soient appliqués à leur besogne, exacts et propres.

Il connaîtra donc à fond tous les réglemens des domestiques et leurs diverses fonctions, afin de les leur faire exécuter.

21° Il n'oubliera pas que la multitude des domestiques inutiles ou inoccupés, non-seulement charge et quelquefois écrase le budget d'une maison, mais nuit à l'ordre et au service régulier de cette maison.

22° Il est aussi le directeur spirituel des domestiques : il leur fait faire la prière matin et soir, leur dit la messe lui-même, s'il est prêtre, leur fait les instructions et le catéchisme à des époques régulières, et exige d'eux l'exactitude encore plus là qu'ailleurs.

Il veille à ce qu'ils entendent la messe tous les jours ; à ce qu'ils assistent le dimanche aux vêpres, à l'instruction et au salut du grand catéchisme. Il doit savoir le nom de leurs confesseurs, et s'informer auprès d'eux si les domestiques se confessent régulièrement : une petite retraite leur sera donnée pendant les vacances ou vers la Toussaint, ou à Noël, ou avant Pâques.

Dans ses instructions il cherchera à leur inspirer du dévouement pour leur emploi et la pratique de l'obéissance.

23° Il ne les laissera sortir en ville que rarement et pour de bonnes raisons bien connues, et il exigera qu'ils se présentent à lui en rentrant.

Voici sur la manière de se conduire avec les domestiques une admirable page de Fénelon qu'un Économe, un Supérieur, que tout chef de maison ne saurait trop méditer ; il ne se peut rien de plus sage, de plus chrétien et de plus délicat :

« Il faut traiter bien ses domestiques, avec une autorité
 « ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins,
 « de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux
 « qui méritent quelque distinction et de les attacher à soi
 « par le cœur ; supporter leurs défauts, lorsqu'ils ne sont
 « pas essentiels, et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger,
 « se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes
 « gens selon leur état.

« Parlez-leur, non-seulement pour donner vos ordres,

« mais encore pour trois choses : 1^o pour entrer avec affection dans leurs affaires ; 2^o pour les avertir de leurs défauts tranquillement ; 3^o pour leur dire ce qu'ils ont bien fait ; car il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer qu'on n'est sensible qu'à ce qu'ils font mal, et qu'on ne leur tient aucun compte de ce qu'ils ont bien fait. Il faut les encourager par une modeste mais cordiale louange.

« Ne leur dites jamais plusieurs de leurs défauts à la fois ; vous les instruiriez peu, et les décourageriez beaucoup. Il ne faut les leur montrer que peu à peu. »

24^o M. l'Économe doit prendre une autorité absolue, quoique paternelle, sur tous les gens de la maison, et même sur les fournisseurs et les ouvriers du dehors, afin que le service de tous se fasse exactement et promptement : l'inexactitude ou les lenteurs des domestiques ou des ouvriers étant si fâcheuses pour une communauté qui marche toujours et n'attend pas.

Il veillera surtout à ce qu'aucun domestique ne se relâche sur les détails de la propreté, particulièrement pour les dortoirs, lavoirs, tables de nuit, cabinet d'aisances, etc. Il les visitera souvent, et à des heures irrégulières, au milieu de leur besogne, pour les tenir en haleine, leur fera des observations et leur donnera les avis nécessaires.

25^o De plus, le lundi de chaque semaine, M. l'Économe invitera M. le Supérieur à visiter la maison, afin qu'il s'assure par lui-même si elle est parfaitement propre.

Chaque domestique devra être à son dortoir au moment de la visite ; si M. le Supérieur ne peut venir, M. l'Économe invitera M. le Directeur à cette visite, ou même la fera seul, mais sans jamais s'en dispenser.

26^o Enfin, tout ce qui concerne le temporel de la maison étant confié au zèle et à la sollicitude de M. l'Économe, il portera sa vigilance sur l'entretien du jardin et du parc, sur les réparations et l'entretien des cours et bâtiments.

S'il remarque des réparations importantes à faire, il en donnera avis à M. le Supérieur, et il les fera exécuter après avoir pris son agrément.

27^o Nul travail ne doit être commandé par qui que ce soit

sans que le dessin du travail (grandeur, quantité, qualité) ait été soumis à M. l'Économe, et par lui au Supérieur, ainsi que le devis, et qu'ils l'aient approuvé; et ils feront bien de n'approuver jamais sans avoir pris les conseils nécessaires.

Si on ne suit pas ces principes, beaucoup de choses se commanderont à la légère et seront autant de dépenses inutiles.

28° La surveillance des ouvriers, des hommes de journée, la manière dont ils emploient leur temps et dont ils font leurs travaux, et enfin la réception régulière de ces travaux sont chose d'une extrême importance.

29° M. l'Économe s'animera, au milieu de tant de soins, par la pensée du noble but auquel tous tendent dans une maison d'Éducation chrétienne, qui est de sauver des âmes, former de bons prêtres, honorer l'Église et glorifier Dieu.

CHAPITRE VII

Des Professeurs.

Dans un premier volume sur la haute Éducation intellectuelle, nous avons traité, avec le dernier détail, de la manière de faire et de gouverner une classe; et nous avons été même jusqu'à appliquer à chaque classe, en particulier, les principes exposés d'abord par nous d'une manière générale. C'est pourquoi nous n'ajouterons ici que quelques commentaires aux règlements qui vont suivre, afin d'appeler plus spécialement l'attention sur certains points d'une particulière utilité, notamment sur l'esprit avec lequel MM. les Professeurs doivent exercer leurs fonctions.

Règlement de MM. les Professeurs.

I

NOMBRE ET FONCTIONS GÉNÉRALES DE MM. LES PROFESSEURS : ESPRIT DE CES FONCTIONS.

4° MM. les Professeurs ont deux charges principales : 1° faire la classe; 2° veiller à la discipline générale de la maison.

Ils exercent la première de ces charges sous la direction immédiate de M. le Préfet des études, et la seconde sous la direction immédiate de M. le Préfet de discipline.

Nous traiterons spécialement de cette seconde obligation dans le chapitre relatif aux fonctions disciplinaires exercées par tous les Maîtres.

Pour s'acquitter avec zèle et assiduité de ces deux fonctions, MM. les Maîtres doivent souvent se rappeler qu'ils peuvent exercer sur les enfants une influence immense, soit en développant leurs facultés intellectuelles, comme professeurs, soit en concourant à former leur caractère et à corriger leurs défauts, encore comme professeurs, et aussi comme présidents de récréations, d'études, de promenades, etc.

2° Il y aura un Professeur pour chaque classe ou division de classe, savoir : un Professeur de philosophie, un Professeur de sciences, un Professeur de rhétorique, un ou deux de seconde, un ou deux de troisième, un, deux ou trois de quatrième, cinquième, sixième, un ou deux pour les cours élémentaires ou préparatoires.

Il y aura, de plus, un Professeur spécial d'histoire et de géographie, pour la seconde, la rhétorique, et la philosophie, qui formeront les cours supérieurs d'histoire. Pour les autres classes, les leçons d'histoire et de géographie seront faites par chacun de MM. les Professeurs.

3^o Quand une classe a plus de trente-six élèves, il y a deux Professeurs, et la classe se divise, afin que les Professeurs ne soient pas surchargés et que tous les enfants soient parfaitement soignés.

On tient essentiellement, dans les maisons d'Éducation ecclésiastiques, à la division des classes nombreuses. Dans notre système d'enseignement, nous exigeons du Professeur, pour tous et chacun de ses élèves, tant de soins de détail, qu'il nous paraît impossible qu'un seul homme y suffise, s'il a des élèves au delà d'un certain nombre. D'ailleurs nous n'admettons pas de différence, quant aux soins à donner aux élèves, entre la tête et la queue d'une classe : nous voulons que tous, les plus faibles comme les plus forts, soient également suivis, interrogés et corrigés, et les faibles encore plus s'il est possible que les forts : nous ne nous contentons pas, pour ceux-là, de la simple assistance aux classes ; nous demandons absolument au Professeur de se faire, de se dévouer tout à tous.

Dans les classes supérieures, le dédoublement peut n'être pas nécessaire, parce que les élèves ne sont plus des enfants à qui une correction spéciale de leurs propres fautes soit indispensable, mais des jeunes gens qui peuvent tous profiter de la correction de quelques-unes des copies : la nature des devoirs s'y prête d'ailleurs plus facilement ; mais pour les classes inférieures, quand elles atteignent un certain chiffre, il faut absolument les diviser.

Quelque pauvre que soit une maison, elle ne doit pas hésiter à se donner le nombre de maîtres nécessaires : c'est une très-mauvaise économie que d'économiser là-dessus. D'abord on écrase les maîtres, qui trop surchargés ou font mal leur besogne, ou succombent, s'ils la font bien ; et puis on néglige les enfants. Car, quel que soit le dévouement des maîtres, il y a nécessairement des choses dont ils ne peuvent venir à bout, s'ils sont trop peu nombreux : la nature hu-

maine a des bornes; que l'on économise sur ce que l'on voudra, mais pas sur ce point ¹.

4° Il y aura aussi des maîtres de langues vivantes, de dessin et de musique, qui seront aux frais et à la charge des parents: ils pourront être externes, mais devront être choisis avec le plus grand soin par M. le Supérieur,

5° Le jour et l'heure de leurs leçons seront fixés par M. le Préfet des études; ils s'engageront à être exacts et assidus. M. le Préfet des études y veillera très-attentivement.

6° Ils rendront compte, chaque vendredi, par écrit, à M. le Préfet des études, de la tenue, de la conduite et des progrès des élèves. Ces notes pourront être lues en public avec celle des autres classes, si M. le Supérieur le juge utile. De plus les notes de tous les cours supplémentaires se donneront régulièrement et solennellement une fois par mois.

La raison de tout ceci est toute simple: du moment où ces cours sont jugés utiles aux élèves et qu'ils les suivent, il faut que maîtres et élèves y travaillent sérieusement, qu'il y ait un contrôle exact du travail, et que les Professeurs de ces cours puissent disposer comme les autres Professeurs des moyens d'action et d'émulation nécessaires avec les enfants.

7° MM. les Professeurs seront animés d'un grand zèle pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes, pour l'intérêt de l'Église et le bien moral, intellectuel et religieux de la maison. Ils participeront à l'esprit de MM. les Directeurs, puisqu'ils sont appliqués à la même œuvre.

Ces Messieurs doivent tous se proposer pour but de leurs efforts le développement total, c'est-à-dire intellectuel, physique, religieux et moral des élèves; car c'est à eux de

¹ Mais pas plus sur ce point que sur un autre, il ne faudrait tomber dans l'excès. J'ai connu une grande maison d'Éducation où un nouveau Supérieur supprima quinze maîtres inutiles, et chacun de ceux qui restaient n'en fit que mieux son devoir.

continuer l'œuvre de Dieu, de former les facultés des enfants, de les perfectionner, de les fortifier, de les polir; en un mot, de donner aux enfants toute l'éducation d'esprit et de cœur, toute l'élévation de caractère dont ils sont susceptibles

Il ne suffit donc pas à un Professeur, surtout s'il est prêtre, de bien enseigner à ses élèves les langues latine, grecque et française; mais il doit se proposer un but plus élevé, celui d'arriver, par l'enseignement de ces langues, à étendre, élever, polir et perfectionner toutes leurs facultés.

Un Professeur ne contribue pas moins puissamment qu'un bon Préfet de discipline à corriger les défauts de caractère de ses élèves.

Il connaît ces défauts mieux que personne, mieux que les enfants ne les connaissent eux-mêmes; mieux quelquefois que le confesseur, qui souvent ne sait que les fautes sans en connaître le principe: le Professeur, au contraire, prenant à tout moment les défauts sur le fait, peut dès lors s'appliquer plus efficacement que personne à les combattre et à les corriger.

Le confesseur et le Professeur concourent, chacun à sa manière, au bien de l'enfant. Le premier guérit les plaies de l'âme, attire la grâce, donne et entretient la vie surnaturelle; le second prépare pour cette vie surnaturelle des facultés fortes et vives, un esprit droit, net et pur.

C'est encore le Professeur qui inspire l'amour du vrai et du beau, et par conséquent prépare à l'amour de la religion et de la vertu; c'est lui enfin qui, en fortifiant le caractère, prépare la volonté à la pratique des devoirs et des vertus les plus difficiles.

8° MM. les Professeurs auront entre eux beaucoup de cordialité, et ils se feront part avec simplicité de leurs embarras, de leurs bonnes idées, de leurs conseils. Ils auront la même

simplicité, la même confiance, la même ouverture de cœur à l'égard de M. le Supérieur et de MM. les Directeurs. Ils éviteront avec ceux-ci, aussi bien qu'entre eux, la susceptibilité, les vaines délicatesses, les discussions vives, les prétentions exigeantes, et tout ce qui pourrait troubler la paix et altérer la confiance mutuelle.

L'esprit de support du prochain est toujours et partout indispensable. On est destiné à vivre ensemble : chacun a ses défauts, sa manière de voir, ses petites susceptibilités, son caractère ; donc, comme dit l'apôtre : *Alter alterius onera portate* ; il n'y a pas d'autre moyen de vivre heureux et de faire quelque bien.

Ce n'est pas qu'il soit nécessaire, ni même à propos, d'être toujours, pour ainsi dire, sur le *qui-vive*, pour ne blesser qui que ce soit en paroles ni en actions ; sans doute il faut veiller sur soi, et cette disposition part d'un bon principe, mais souvent il en résulte une gêne mutuelle et une irritabilité concentrée. Le mieux, sans contredit, est beaucoup d'abandon et de cordialité.

9° Ils doivent enfin avoir pour les enfants une vraie amitié, leur témoigner de la confiance, du plaisir à être avec eux, se montrer leurs amis, leurs pères, se mêler beaucoup à leurs conversations, à leurs jeux, sans aucune familiarité déplacée, et éviter avec eux la dureté, la rigueur et les préventions, et surtout une sévérité décourageante.

II

RÈGLEMENT GÉNÉRAL POUR LA DIRECTION DES CLASSES.

1° Outre les règles générales qui vont être tracées, MM. les Professeurs devront étudier avec soin : 1° *le plan des études* ; 2° *la méthode pratique pour faire les classes* ; 3° *l'Ordo discendi et docendi*.

Le premier devoir de MM. les Professeurs est de se conformer rigoureusement au plan d'études adopté dans la maison; ils n'y doivent rien changer sans l'agrément de M. le Préfet des études.

Ils observeront exactement l'*Ordo discendi et docendi*; et se conformeront chacun avec un zèle intelligent à la méthode pratique qui leur est indiquée pour leur classe.

2° Au commencement de chaque année et de chaque trimestre, ils conviendront, avec M. le Préfet des études, des auteurs à expliquer en classe, des auteurs à apprendre de mémoire, des meilleurs ouvrages à étudier, traductions à consulter, ne se serviront ainsi que de livres parfaitement sûrs: très-particulièrement ils seront toujours fidèles à la règle fondamentale de ne pas empiéter sur la classe supérieure.

3° Pour se donner sur leurs élèves l'autorité et l'ascendant nécessaires, MM. les Professeurs devront se montrer, avant toutes choses, d'une grande impartialité pour tous, d'un caractère ferme, sans emportement, d'une humeur toujours égale.

4° Nul Professeur ne manquera d'entretenir le zèle pour le travail par tous les moyens d'émulation possibles, comme cahiers d'honneur, notes de chaque jour, éloges, encouragements, reproches, camps rivaux: ce soin est un de ses plus grands devoirs. Mais il infligera bien rarement les punitions qui abattent, et jamais celles qui flétrissent. Notamment jamais de *pensums*.

5° Quelque faute que commette un enfant, M. le Professeur ne le frappera jamais, et jamais ne lui adressera une parole grossière: il n'infligera de punitions que très-rarement aux enfants, aux plus jeunes seulement, et quand il sera absolument nécessaire.

Tout ceci est de la dernière importance: un Professeur qui néglige l'émulation laisse languir les âmes; un Professeur qui insulte ou raille ses élèves ruine immédiatement son autorité; un Professeur qui plaisante sans dignité se fait mépriser; un Professeur qui frappe n'est plus qu'un *plagosus*: il doit se corriger ou quitter sa fonction.

6° Chaque classe doit être préparée avec un soin scrupuleux, tant pour l'explication que pour la traduction et même la récitation.

Les devoirs à donner seront choisis d'avance; tous les devoirs seront corrigés, autant que possible, et tous les élèves interrogés chaque jour.

Cet article dit assurément beaucoup en peu de paroles : la préparation des classes et la correction des devoirs, que de travaux secrets, que de petits et importants détails sont compris dans ces deux mots ! Labeur intime qu'on ne voit pas, qu'on ne peut pas contrôler, qui est abandonné à peu près complètement à la conscience du Professeur ; mais qui ne l'en oblige pas moins rigoureusement. Avec une bonne préparation, un Professeur même médiocre peut arriver à bien enseigner : sans préparation suffisante, un Professeur, même capable, presque infailliblement fera mal sa classe. C'est dans ces devoirs secrets, abandonnés pour ainsi dire à la seule conscience, qu'il importe surtout d'être consciencieux, de ne pas craindre d'en trop faire, de ne pas croire trop facilement qu'on en fait assez. La préparation d'une classe exige toujours un soin très-sérieux ; et quelque habitude qu'on ait des matières, il ne faut jamais se présenter à ses élèves sans avoir tout prévu, et d'avance bien arrêté ses explications, ses développements, et réglé le temps qu'il faut donner à toute chose.

7° La récitation des leçons est le premier et un des plus importants exercices de la classe. Elle exige du Professeur une attention particulière.

Il sera bon de diviser la classe en deux camps rivaux, de manière que chaque élève ait un adversaire désigné et de même force que lui.

La récitation doit être rapide, non interrompue : elle demande un ton naturel, une bonne prononciation. Les Professeurs ont beaucoup à faire pour corriger tous les vices de

prononciation que les élèves apportent de leur provinces ou de leur village, et ils n'en viendront à bout qu'avec des efforts persistants et toujours exempts d'ironie blessante.

Chaque élève devra réciter, sinon à chaque classe, du moins tous les jours.

Il ne faut pas admettre facilement les excuses; la difficulté de la mémoire n'est d'ordinaire qu'un prétexte dont certains élèves couvrent leur paresse.

Il y a des enfants en qui la mémoire paresseuse et têtue refuse d'abord tout service, et paraît condamnée à une entière impuissance. Il ne faut pas se rebuter aisément, ni céder à cette première difficulté, que l'on a vue souvent vaincue et domptée par la patience et la persévérance. D'abord on donne peu de lignes à apprendre à un enfant qui est dans ce cas, mais l'on exige qu'il les apprenne parfaitement. On tâche d'adoucir la peine de ce travail par l'attrait du plaisir, en ne lui proposant que des choses agréables, telles que sont, par exemple, les fables de La Fontaine, les charmants contes de Fénelon ou des histoires.

Un maître industrieux et zélé se joint quelquefois à son disciple, apprend avec lui, se laisse quelquefois vaincre et devancer, et lui fait sentir par sa propre expérience qu'il peut beaucoup plus qu'il ne pensait : *Possunt, quia posse videntur*. Les louanges et la douceur ont ici bien plus de force que les réprimandes et la sévérité. A mesure qu'on voit croître le progrès, on augmente par degrés et insensiblement la tâche journalière. Par cette sage économie, on vient à bout de surmonter la stérilité ou plutôt la difficulté naturelle de la mémoire, et l'on est étonné de voir des jeunes gens de qui d'abord l'on aurait été tenté de désespérer, devenir égaux à tous leurs compagnons.

8° Le Professeur doit apporter le plus grand soin à mesurer la quantité de devoirs nécessaire pour remplir le temps d'étude accordé aux élèves. Il est d'expérience que

trop ou *trop peu* de devoir nuit également à l'application, en amenant ou la précipitation et le dégoût, ou la perte du temps.

C'est surtout à la classe de l'après-midi qu'il faut donner le devoir, de manière à occuper la longue et importante étude qui termine la journée.

9° Chaque élève doit apporter à chaque classe l'intégralité du devoir et des leçons.

La première chose qu'un Professeur doit faire est de s'assurer que toutes les copies ont été remises, et que chacune d'elles contient le devoir en entier. C'est surtout dans les classes inférieures, et au commencement de l'année, qu'il faut s'appliquer à établir sous ce rapport de bonnes habitudes, et stimuler particulièrement les élèves nouveaux, qui n'ont point été formés jusque-là à un travail fixe et régulier : il faut avec indulgence devenir inflexible sous ce rapport.

Pour cela, ce n'est pas en classe même, comme dans certaines maisons, mais avant la classe, à la fin d'une des études qui précèdent, que les copies doivent être recueillies pour être remises à MM. les Professeurs.

10° Nul élève ne doit oublier aucun livre ou cahier, ni aucun des objets qui lui sont nécessaires pour suivre la classe, écrire les dictées, etc.

Il n'est besoin, pour obtenir cette régularité, que d'en donner l'habitude aux enfants, et de se montrer exact, sévère au besoin, et cela dépend toujours du Professeur.

En général, un Professeur doit s'attacher dès les premières semaines à former chez ses élèves toutes les bonnes habitudes qui assureront, pour le reste de l'année, l'ordre, la discipline, l'exactitude, l'ensemble, sans lesquels une classe ressemble quelquefois à un corps d'armée débandé et encombré de trainards.

Le soin matériel des cahiers et surtout des copies ne réclame guère moins l'attention du Professeur et des élèves. Chaque copie doit être propre et très-bien écrite; avoir une marge de largeur convenable, et porter en tête les noms de baptême et de famille de l'élève. Il convient même que l'enfant y mette habituellement une invocation ou une pensée pieuse.

44^o Chaque devoir doit être corrigé exactement et sans délai. Rien n'importe plus à la bonne direction d'une classe et aux progrès des élèves.

Omettre de corriger une partie des devoirs serait faire un tort notable à la classe, et donner aux élèves la tentation de se négliger en leur laissant espérer que tel devoir qui leur déplaît ne sera pas corrigé, et que leur négligence passera inaperçue.

En retarder la correction, c'est encombrer la marche de la classe, et se mettre bientôt dans la nécessité d'aller trop vite et de s'en tenir à la superficie des choses.

Il y a des Professeurs qui corrigent à fond toutes les copies de leurs élèves et les leur remettent ainsi corrigées. C'est un travail considérable. Un Professeur, à la rigueur, y est-il obligé? Je n'oserais le déclarer; mais ce qui est incontestable, c'est qu'un tel travail est infiniment utile aux élèves, surtout aux plus faibles, et qu'on ne saurait trop louer et trop admirer le zèle qui se l'impose librement. Un enfant à qui l'on ne montre pas ses propres fautes, profite peu de la correction générale qui est faite en classe: l'impossibilité où est un Professeur de corriger ainsi en classe les devoirs de tous est même une des principales causes de la faiblesse d'un grand nombre; et je déclarerais, sans hésiter, la correction complète de toutes les copies obligatoire, si elle était possible.

Mais ce que le temps ne permet pas toujours de faire dans

la classe, le Professeur peut s'imposer à lui-même la peine d'y suppléer en dehors de la classe, — autant qu'il le peut, du moins, et il le peut toujours, lorsque sa classe est dédoublée, — par cette correction intégrale et à fond des copies, je le répète, il élèvera et formera véritablement ses élèves. C'est ici qu'un Professeur ne doit pas trop compter avec sa peine, ni mesurer trop strictement à ses élèves le temps qu'il leur doit. Au reste ce travail se peut faire bien plus aisément qu'on ne le croirait d'abord. Sur la marge des copies, — laquelle doit être exigée à cause de cela assez large, — un professeur exercé a bientôt indiqué les fautes, et refait les principales phrases. C'est un moyen certain de se faire aimer, admirer même de ses élèves, qui ne peuvent point n'être pas touchés de tels soins. C'est par là qu'un Professeur se montre véritablement leur maître, leur père et leur ami.

12° Le Professeur ne manquera jamais de dicter à ses élèves *le corrigé* du devoir ; et il exigera que chacun d'eux tienne en parfait état ses cahiers *de corrigés*.

Un Professeur doit tenir absolument à ce que ses élèves aient des cahiers de corrigés en très-bon état. C'est une preuve d'ordre, de soin et d'application : c'est un moyen de succès. Il excitera donc leur émulation et leur zèle sur cet article, leur en faisant comprendre l'importance, soit au point de vue des études elles-mêmes : la correction des devoirs, en effet, profite plus à l'élève qui soigne ses corrigés, et les corrigés relus de temps en temps sont extrêmement utiles ; soit à un autre point de vue encore. Ces cahiers, s'ils sont propres, seront conservés par eux comme un souvenir qui aura un jour ses charmes : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit*. Et enfin on peut l'ajouter, la bonne tenue des cahiers est toujours l'indice de qualités précieuses un jour dans la conduite de la vie.

J'ai sous les yeux, au moment où j'écris ces lignes, des

cahiers faits par un élève de rhétorique ayant pour professeur M. Villemain : ces cahiers ne datent pas d'hier, comme on voit ; ils contiennent les devoirs corrigés et dictés par le jeune professeur, depuis littérateur illustre et éminent académicien : ils sont encore dans un état de propreté parfaite. Il est vrai que l'élève qui soignait si bien ses cahiers, depuis ministre des travaux publics, et aujourd'hui encore membre distingué de l'Institut, a toujours porté dans toutes ses études et tous ses travaux l'esprit d'ordre et d'exactitude qu'il avait étant écolier.

13° Après la correction du devoir dicté vient l'explication, qui doit avoir lieu à chaque classe et avec la même exactitude.

14° Chaque leçon, devoir ou explication est immédiatement suivie de la note méritée par l'élève et inscrite par le Professeur.

Il importe extrêmement d'être très-exact sur ce point, d'avoir toujours le crayon à la main, et de noter, à l'instant même : on oubliera si on attend ; et l'élève qui est là, les yeux fixés sur ce crayon, est mécontent si sa bonne note se fait attendre, s'il ne la voit pas inscrire immédiatement, ou trop content, si sa note est mauvaise et que le professeur l'oublie.

15° Chacun de MM. les Professeurs tiendra note exactement, sur un cahier *ad hoc*, des devoirs de toute espèce qu'il aura donnés en classe, d'un examen à l'autre, avec la date de chacun d'eux, et ce cahier sera présenté à l'examen, pour faire connaître à MM. les examinateurs la force des études, et la marche suivie dans chaque classe.

Les cahiers de dictées et de corrigés renfermant jour par jour, classe par classe, tous les devoirs dictés par le Professeur, ainsi que tous les corrigés de ces devoirs, on comprend que l'importance de ces cahiers est supérieure de beaucoup à celle même des cahiers d'honneur.



16° Outre le cahier de dictées et de corrigés, que chaque élève doit tenir très-proprement, bien écrit et cartonné, il y a donc de plus dans chaque classe un cahier de dictées et de corrigés destiné à prendre place dans les archives de la maison. La tenue de ce cahier est surveillée par le Professeur lui-même, qui désigne, pour le tenir, un élève intelligent, soigneux, exact, qui ait une écriture propre, nette et lisible.

Ce cahier est d'un format adopté, toujours le même, moins grand que celui des cahiers d'honneur ; il est relié, proprement et porte au dos le nom de la classe, la date de l'année, et sur la première page le nom du Professeur.

Les cahiers de corrigés, tant celui de la classe que ceux appartenant à chaque élève, sont ainsi tenus : le *texte* est toujours placé en regard du corrigé ; le *titre* de chaque devoir est mis exactement ; la *date* se trouve en marge ou en tête ; enfin l'orthographe française, latine ou grecque est l'objet d'une attention particulière.

Tout ceci est d'une extrême importance ; et d'abord les dictées ne doivent pas être prises au hasard : il est bon d'y mettre, autant qu'on le peut, de la suite, et de les faire d'après un certain plan, surtout dans les classes supérieures.

On pourrait, par exemple, en seconde et en rhétorique, les faire concorder avec les leçons faites aux élèves sur l'histoire de la littérature latine, et leur composer un recueil excellent qui confirmerait ces leçons. On pourrait encore accompagner les cours de littérature et de rhétorique d'une suite de versions prises dans les grands rhéteurs de l'antiquité, tels que Cicéron et Quintilien, et qui constituerait une sorte de littérature et de rhétorique latine ; ou bien encore choisir une série de sujets moraux ; ou bien encore faire passer sous les yeux des élèves les portraits des grands hommes.

Les corrigés des thèmes sont tirés par le Professeur des auteurs latins ou grecs ; anciens ou modernes, des recueils

spéciaux, des anciens cahiers, ou mieux encore rédigés par lui-même.

Le Professeur dicte tous les corrigés, lentement, surtout pour les devoirs plus difficiles.

Si, pour un devoir facile, les élèves se contentent de prendre des notes pendant la correction, et s'en servent pour reproduire ensuite le corrigé préparé par le Professeur, le Professeur doit revoir avec soin les cahiers, en faire relire tout haut quelques-uns, etc.

Mais dicter avec soin est toujours plus sûr, et même plus court.

17° Il y a dans chaque classe un cahier d'honneur, où tout bon devoir peut être inscrit par l'élève qui en est l'auteur, et, dans ce cas, il en doit être fait toujours mention aux notes.

Ce moyen d'émulation est un des plus puissants, des plus utiles, parce qu'il est accessible à tous, parce qu'il n'y a pas d'élève qui ne puisse, au moins dans quelque faculté, faire quelque bon devoir, et être engagé par cette espérance à essayer des efforts véritables. Mais toute l'efficacité de ce moyen d'émulation dépend de l'importance qu'y attache le Professeur, et de son zèle pour les faibles comme pour les forts.

18° Non-seulement le cahier de dictées et de corrigés, ainsi que le cahier d'honneur, doit être déposé sur le bureau, aux examens trimestriels : mais, chaque semaine, il est remis au Préfet des études, afin qu'il puisse apprécier la nature et le choix des devoirs, le mérite des corrigés, et l'exactitude aux diverses prescriptions des règlements sur les devoirs dictés. C'est avant le conseil du dimanche soir que les cahiers de dictées et de corrigés doivent être remis au Préfet des études par le Professeur.

Parmi les cahiers de corrigés et les cahiers d'honneur, ceux de la seconde et de la rhétorique ont une importance particulière, et il n'y en a pas dans la maison auxquels M. le Supérieur et M. le Préfet des études doivent tenir plus exactement.

Les Messieurs, chargés de faire les examens, doivent regarder avec soin les divers cahiers déposés sur le bureau, tant pour faire honneur aux élèves laborieux, que cela flatte toujours, que pour activer le Professeur lui-même, qu'on inspecte en réalité, en inspectant ces cahiers. Cette inspection et ce contrôle sont, sans contredit, un des moyens les plus naturels et les plus efficaces de suivre la marche réelle des classes.

19° A la fin de l'année, les cahiers de dictées et de corrigés sont déposés par le Préfet des études dans les archives. Ils pourront ensuite être prêtés à MM. les Professeurs, qui y trouveront des modèles, et aussi, de temps en temps, des devoirs tout prêts.

Mais chacun en répond à M. le Supérieur.

20° MM. les Professeurs doivent exiger de leurs élèves le plus grand soin pour la tenue des cahiers, comme pour la propreté des copies.

M. le Supérieur et M. le Préfet des études ne manquent jamais de regarder de très-près ces copies, qui leur donnent, chaque semaine, des renseignements précieux sur chaque classe.

21° Un de leurs premiers devoirs, c'est d'entretenir pour les devoirs d'académie une ardeur soutenue. Ces devoirs devront toujours être prêts pour l'époque indiquée d'avance par M. le Préfet des études, et par conséquent ne seront jamais un prétexte de se dispenser de l'assistance aux examens.

22° Ils auront soin, pour ce qui concerne les examens, de présenter leurs programmes à M. le Préfet des études quinze jours à l'avance, et de les distribuer à MM. les examinateurs huit jours avant l'examen.

23° Ils feront composer exactement chaque semaine, pendant le temps assigné pour cela, et ne se permettront jamais de changer ni l'heure, ni l'ordre, ni le mode des compositions.

Ils ne peuvent dispenser aucun élève de la composition, ni la lui faire faire avant ou après les autres. Tout enfant qui la manque sans une nécessité reconnue pour telle par M. le

Supérieur ou par M. le Préfet des études, est mis le dernier, et mention en est faite sur le cahier des places.

24° Chaque semaine, ils remettent à M. le Supérieur, le samedi avant midi, quelques-unes des copies de la composition, c'est-à-dire les trois premières, les trois dernières et deux du milieu.

De tous les moyens d'émulation, les compositions de chaque semaine sont sans contredit le plus actif, le plus puissant. Elles transforment les études en une lice toujours ouverte, en un concours permanent, et mettent les jeunes combattants dans la nécessité de se tenir toujours prêts pour la lutte. Rien n'est plus propre à animer les esprits généreux que l'alternative de succès et de revers qu'amènent les compositions. Mais la parfaite impartialité, l'exacte justice du Professeur dans la correction des compositions et le classement des devoirs doit être tellement connue des élèves, qu'il ne s'élève jamais un doute sur ce point dans leur esprit : autrement les compositions perdraient à l'instant même ce qui en fait de si excellents moyens d'émulation.

25° MM. les Professeurs donneront un soin spécial à la préparation des examens trimestriels ; et à la rédaction des bulletins envoyés aux parents à la fin de chaque trimestre.

Inutile d'insister sur ces deux points ; il y a là des nécessités et des convenances de premier ordre.

26° Tous les samedis, il est rendu compte en public des notes données par MM. les Professeurs et par MM. les Présidents d'étude sur le succès, le travail et la conduite des enfants. Aucun Professeur ne peut s'absenter de cet exercice sans la nécessité la plus absolue et sans l'agrément exprès de M. le Supérieur. Les cahiers de notes sont exactement remis à M. le Supérieur à une heure fixée.

Ces notes doivent être, suivant le besoin et la force des enfants, données d'après le tarif approuvé, de manière à ce qu'elles soient proportionnées aux efforts, au travail, aux

succès de chaque enfant, et que les capacités différentes ne soient pas taxées d'après des notes uniformes. Elles doivent être tempérées par l'indulgence, ou dictées par une exacte justice. Il faut y éviter également une sévérité décourageante ou une indulgence excessive. Les chiffres sont de leur nature rigoureux, mais les observations écrites en tempèrent la rigueur ; celles-ci doivent être fréquentes, rédigées avec simplicité, précision, et présenter un mélange de dignité et de douce familiarité.

Les élèves ont le sentiment profond de la justice, et discernent très-bien quand on est juste à leur égard, ou quand on ne l'est pas. Je ne dis pas qu'ils soient désintéressés dans toutes leurs réclamations et qu'il faille toujours les écouter ; je dis qu'en général ils ne se trompent guère dans leur sentiment intime et les appréciations de leur conscience. Aussi est-il extrêmement important d'être toujours juste à leur égard. Une injustice quelquefois peut suffire pour gâter sans remède les bonnes dispositions d'un enfant, pour l'irriter et le déranger sans retour. Toutefois, il faut bien entendre que cette justice n'exclut pas, exige même l'appréciation équitable que nous indiquions tout à l'heure, cette attempération des notes au caractère, aux moyens, aux efforts, ou même aux résultats bons ou mauvais qu'on peut prévoir de telle indulgence ou de telle sévérité. Il ne s'agit pas ici d'un concours rigoureux, où tout se compte et se pèse exactement. Des notes ne se donnent pas comme on marque les fautes. C'est une affaire de justice, mais aussi de tact et de zèle intelligent.

27° On aura soin de former les élèves aux bons procédés et à la politesse entre eux ; on leur interdira en conséquence les contestations amères, les paroles dures ou vives, les sobriquets, les plaisanteries de mauvais goût.

Que dire si le Professeur, cela s'est vu, se les permettait lui-même ?

Dans les Petits Séminaires, nous interdisons même le tutoiement.

28° Pour les accoutumer à la bonne tenue, en un mot, pour les former à une bonne Éducation, M. le Professeur leur en fera observer les règles, particulièrement à son égard, ne tolérant en classe aucune infraction à l'inviolable respect qui lui est dû.

MM. les Professeurs n'étant pas seulement responsables de l'emploi du temps, des succès et du développement des facultés des élèves, mais aussi de leur bon esprit, de leur caractère, de leurs mœurs, de leur vocation même, le langage de la plus haute éducation ne sera pas étranger à la classe. Le langage même de la piété y sera quelquefois entendu : elle leur sera présentée comme le mobile le plus noble et le plus puissant de leur travail, de manière à laisser reparaître quelquefois le prêtre à la place du professeur.

29° M. l'Économe ne fournira aucun livre aux élèves que sur la signature de MM. les Professeurs et sous leur responsabilité. Quant aux objets de bureau qui sont confiés à leurs soins et qu'ils distribuent aux enfants, ils ne les donneront qu'avec discrétion et en empêcheront le gaspillage.

30° MM. les Professeurs doivent être toujours en classe avant les élèves, pour prévenir toute dissipation et toute perte de temps.

Toute HABITUDE de retard, de négligence sur ce point indique un homme qui a ou peu d'ordre, ou peu de zèle, et en somme, un pauvre homme.

31° Après la prière, sans s'arrêter lui-même et sans jamais permettre à aucun élève, sous aucun prétexte, de s'arrêter ou de causer dans la classe, M. le Professeur reconduit ses élèves à l'étude.

32° Quand MM. les Professeurs ont à l'infirmerie quelques-uns de leurs élèves, ils ont soin d'aller chaque jour, après la classe du matin, leur faire une petite visite, s'informer s'ils sont capables de quelque travail, ce qu'ils peuvent faire, et

leur donner, s'il y a lieu, un petit devoir, suivant leurs forces.

33° MM. les Professeurs ne feront jamais sortir un élève du lieu de la récréation, et surtout de la salle d'étude, sans des raisons vraiment graves ; ces sorties doivent être très-courtes et très-rares, à moins d'une autorisation formelle de M. le Supérieur : et, en tout cas, il faut que l'élève ait l'agrément de M. le Président, et que le Professeur vienne en personne chercher l'enfant ; il devra ensuite le reconduire de même.

Il faut observer strictement la règle sur ce point, et ne pas craindre de se déranger et de quitter sa chambre. En fait de discipline, rien ne doit être abandonné aux élèves, et quelle que soit la confiance qu'on ait en eux, il vaut encore mieux ne s'en rapporter qu'à soi-même, et leur éviter toute occasion de dissipation et de désordre.

CHAPITRE VIII.

Les Présidents de discipline.

DES FONCTIONS DISCIPLINAIRES EXERCÉES PAR MM. LES PROFESSEURS ET AUTRES MAÎTRES.

Nous l'avons dit : dans l'Éducation, on n'a pas toujours de la discipline l'estime qu'il faut en avoir, on ne comprend pas assez tous les fruits qu'elle opère.

Cependant, telle est son importance, que rien n'y peut suppléer. Il faut le redire toujours :

La discipline est la protectrice de la piété et de la foi des élèves, la gardienne des mœurs, le gage des fortes études, l'inspiratrice du bon esprit, la conservatrice de la docilité.

du respect, de l'affection même; la maîtresse, la dispensatrice, la trésorière du temps; le nerf de tout le règlement, et, quand il le faut, le vengeur des infractions.

La discipline est quelque chose de si essentiel à l'Éducation, que l'en détacher sur aucun point serait priver l'Éducation de son soutien le plus ferme, et peut-être faire manquer tout son travail. Sans discipline, nul ne saurait concourir à l'Éducation que d'une manière très-imparfaite, et qu'avec les chances de succès les plus incertaines.

C'est pourquoi dans les maisons d'Éducation ecclésiastiques, la discipline n'est pas seulement l'affaire d'un seul : tous les maîtres y participent.

Tous, professeurs ou autres, s'acquitteront donc, avec tout le zèle possible, des fonctions disciplinaires qu'ils auront à remplir.

Pour en comprendre l'esprit, ils auront soin de lire d'abord avec grande attention les traités et règlements disciplinaires, adoptés et consacrés dans la maison.

Ils devront lire également le règlement général, qui peut seul les bien mettre au courant de tout ce qui se fait ou doit se faire, de tout ce qui est permis, ordonné ou défendu.

Enfin ils étudieront soigneusement les règles particulières qui suivent :

§ I. — QUELQUES AVIS ET PRINCIPES GÉNÉRAUX TOUCHANT LA DISCIPLINE.

1^o *Qu'on soit de présidence ou non, ne jamais permettre en sa présence un désordre quelconque : ce serait trahir la règle, trahir la maison, se manquer à soi-même. Il faut même, si un enfant se trouve en dehors de la règle, lui demander toujours ses motifs, et ne pas le supposer autorisé.*

Si ce point capital était bien observé, l'ordre disciplinaire

de la maison serait assuré ; et l'action de ceux qui sont chargés plus officiellement de la discipline, ne paraîtrait jamais odieuse.

2° Toutes les fois qu'on met soi-même un élève en dehors de l'ordre commun, il faut toujours l'accompagner ou le faire accompagner, à moins que l'enfant ne soit un de ceux qui ont été autorisés à aller seuls par M. le Supérieur, en conseil.

Laisser plusieurs enfants seuls, chez soi ou ailleurs, sous prétexte qu'on les croit sûrs, ne saurait être admis ; l'erreur est trop facile, et les conséquences pourraient être trop déplorables.

3° De même MM. les maîtres ne mettront jamais un élève à la porte du lieu où ils président, de peur qu'il ne s'échappe, et ne rencontre quelque autre élève : ils auront recours à M. le Préfet de discipline et l'enverront prier par un billet de venir prendre l'élève indiscipliné.

4° Quand on est chargé d'une présidence quelconque, d'étude, de dortoir ou autre, il faut aller chercher les enfants à l'endroit où ils se trouvent, et les reconduire jusqu'à ce qu'on les confie à un autre Président ; c'est le seul moyen de maintenir le silence dans les mouvements et les passages.

5° Du reste, quelque faute que commette un enfant, M. le Professeur n'infligera pas de punition tout à fait grave sans en prévenir M. le Préfet de discipline. Être au pain sec entièrement à un repas, être mis à genoux dans quelque endroit où la communauté entière est réunie, sont du nombre des punitions regardées comme graves, dont il s'agit ici.

6° Tout Professeur doit apporter une ponctualité parfaite à tout devoir disciplinaire, pour le temps et le lieu, être à son poste toujours le premier, et à la minute.

Le bénéfice de cette exactitude précise et constante est de n'abandonner jamais les enfants seuls à eux-mêmes, de prévenir ainsi une multitude de fautes qu'ils sont portés à faire en l'absence des maîtres, et d'établir le régime préventif, mille fois préférable au régime répressif.

Cette exactitude est de tous les instants, pour l'étude, la classe, la récréation, les repas, les exercices de piété : sur-

tout pour la lecture spirituelle, qui est le moment capital de la journée, celui où se forme l'esprit des enfants, l'esprit même de toute la maison, et qui a pour objet de donner l'unité d'impulsion à tous, maîtres et élèves.

7° Tous les maîtres doivent assister également à la prière du soir, et accompagner ensuite les élèves jusqu'aux dortoirs, veillant très-attentivement au bon ordre, et au respect du grand silence.

8° Quant aux sorties de ces Messieurs et rapports extérieurs qui sont nécessaires, ils ne doivent jamais avoir lieu au préjudice des devoirs et des fonctions qu'ils ont à remplir dans la maison.

Ces Messieurs ne sortent donc jamais à des heures où ils doivent être présents à un exercice, à moins d'avoir obtenu l'agrément de M. le Supérieur; et s'ils ont à remplir quelque fonction, ils doivent en outre se faire remplacer convenablement.

S'ils devaient rentrer après neuf heures du soir, ce qui ne peut être que très-rare, ils auraient besoin d'une autorisation particulière.

9° Lors même qu'ils ne sont retenus dans la maison par aucun devoir spécial, il n'est pas convenable qu'ils s'en absentent sans avoir averti M. le Supérieur.

Il faut, d'ailleurs, éviter les sorties trop fréquentes, ou trop nombreuses à la fois, tant pour soi, afin de ne pas s'exposer à la dissipation, sous prétexte de distraction, que pour les enfants, auxquels il faut montrer qu'on prend goût et intérêt à vivre avec eux, et qu'on ne cherche point à les fuir ou à se dédommager ailleurs.

10° Dans l'intérieur de la maison, ils s'abstiendront de causer devant les élèves, soit dans la cour, soit dans les galeries, soit dans les corridors et les escaliers, pendant le temps du silence de la communauté, et surtout pendant le temps des exercices de piété; et même en l'absence des élèves, quand on n'est pas en récréation, ils doivent s'abstenir d'y parler haut.

Sans l'exacte observation de ce point important, il n'y a pas d'ordre, d'autorité, de respect et de discipline possible dans une maison.

§ II. — CHARGES PARTICULIÈRES DE MM. LES PRÉSIDENTS
D'ÉTUDE.

I

PRÉSIDENTE DE L'ÉTUDE.

MM. les Présidents d'étude sont les premiers après M. le Préfet de discipline, dans l'ordre des fonctions disciplinaires.

Ils ont le titre de sous-préfet de discipline, et prennent rang dans la maison : le Président de la première étude après M. le professeur de seconde, le Président de la seconde étude après M. le professeur de troisième, le Président de la troisième étude après M. le professeur de quatrième.

L'importance de leur charge, l'autorité dont ils ont besoin d'être revêtus aux yeux des élèves, leur assignent cette place et ce titre.

1° M. le Président d'étude est chargé de veiller à ce que le silence le plus absolu et le bon ordre, en même temps que le travail, règnent dans la salle d'étude.

Tout se tient dans l'Éducation. Si MM. les Professeurs n'occupent pas leurs élèves à l'étude, l'étude deviendra très-difficile à tenir ; et si les Présidents d'étude ne savent pas faire travailler les enfants, les classes en souffriront déplorablement. Nous disons, *faire travailler* ; car la fonction d'un sérieux Président d'étude ne se borne pas à exiger le silence et un ordre matériel ; il doit de plus exiger positivement le travail, et même le diriger au besoin ; c'est-à-dire ne pas refuser à un élève un renseignement, une explication, une rectification de texte, etc., toutes choses auxquelles souvent

un mot suffit, mais mot indispensable à l'élève, et sans lequel l'élève travaillera sans fruit et perdra son temps. Il faut même, avec les jeunes enfants, aller au-devant de leurs besoins et les prévenir souvent sous ce rapport.

2° Un moyen capital pour obtenir le travail aussi bien que le silence, c'est de faire avec habileté le placement des enfants, de manière à prévenir tout rapprochement funeste, à fortifier au contraire les faibles par les forts, et à combiner si bien le tout, qu'il n'y en ait pas un qui ne soit entouré de bons exemples.

C'est là un des grands secrets pour bien diriger une étude, et ce n'est pas difficile dans une bonne maison : il faut seulement connaître à fond les enfants et y regarder constamment de près.

C'est pourquoi M. le Préfet de discipline fait lui-même les placements à l'étude, de concert avec M. le Président, et après en avoir soumis le tableau à M. le Supérieur. Dans le cours de l'année, M. le Président d'étude n'y fera pas de changement permanent sans avertir, avant ou après, M. le Préfet de discipline et M. le Supérieur.

3° M. le Président ne s'absentera jamais de la salle d'étude sans un motif très-grave : les élèves-présidents sont occupés de leurs devoirs, et, d'ailleurs, n'ayant qu'une autorité secondaire, il serait dangereux pour tous de les en laisser user trop souvent.

4° M. le Président sera TOUJOURS arrivé le premier et sorti le dernier : ayant soin qu'il y ait le moins possible de temps perdu, tant au commencement qu'à la fin des études ; et pour cela, il doit éviter, surtout en ce moment, de s'entretenir en particulier avec aucun élève : son attention doit alors être fixée sur tous.

Il doit veiller particulièrement à ce que la tenue des élèves, pendant la prière, soit respectueuse : pour cela, il aura soin, avant de la commencer, que chacun soit convenablement placé, que tous les livres soient serrés, et que toute préoccupation ou dissipation ait cessé.

5° Il doit se trouver à l'étude très-exactement à la sortie et à l'entrée des classes : à la sortie, pour recevoir les élèves qui viennent déposer leurs livres dans leurs pupitres, et les envoyer en récréation ; à l'entrée, afin de les mettre successivement en rang et en marche chacun pour sa classe.

6° Il ne parlera PRESQUE JAMAIS à haute voix, pour les avis qu'il aurait à donner : cela trouble tous les enfants pour un seul ou pour un petit nombre qu'il faut avertir. Rien ne serait plus propre à faire perdre en peu de temps presque toute autorité à M. le Président : c'est un fait constaté par l'expérience. Il avertira donc de sa chaire par signes, ou bien se transportera là où son avertissement est nécessaire. S'il a un avis public absolument indispensable à donner, il le donnera ; mais toujours en très-peu de mots, bien préparés, avec la plus grande convenance, et évitant toute expression capable d'irriter ou de dissiper les enfants.

Quant à reprendre publiquement un enfant ou un désordre particulier, il ne le fera jamais à moins d'une circonstance extraordinaire. Le moyen de conserver son autorité, c'est de la ménager.

M. le Président ne doit pas non plus faire de sa chaire une tribune d'annonces pour les objets trouvés ou perdus : cela est incompatible avec la dignité de l'étude et même avec celle de M. le Président.

7° M. le Président ira souvent, pendant les études, visiter à l'improviste les quartiers où sont les élèves les plus dissipés et les moins laborieux. Il doit TRÈS-DIFFICILEMENT permettre aux élèves de parler à leurs voisins ou de se transmettre différents objets. Tout cela trouble et dérange étrangement l'étude. Les enfants en abusent pour causer, se passer des devoirs tout faits, des livres, etc.

8° Un des devoirs, et une des fonctions les plus utiles de M. le Président, c'est de visiter très-souvent, au commencement de chaque étude, les enfants des dernières classes et les paresseux des autres classes, pour les mettre en train, regarder si quelque instrument de travail ne leur manque pas, y pourvoir et s'assurer qu'ils ne demeurent pas oisifs, ou occupés à des choses étrangères. Il faut les revoir encore vers le milieu de l'étude : enfin, il faut les visiter souvent et les convaincre qu'on a toujours les yeux sur eux ; et,

outre les notes de chaque semaine, il faut *les noter de temps en temps, et quelquefois tous les jours, auprès de leur professeur.*

9° M. le Président veillera, en général, sur les lectures de tous, ayant soin d'interdire toute lecture avant que le travail de classe soit achevé, et ne permettant de lire que les seuls livres autorisés par MM. les professeurs ou confesseurs : cette autorisation se donne toujours par écrit et se conserve dans le livre pour être présentée au besoin.

On ne saurait trop tenir à cette règle, autrement les enfants font des lectures qui ne leur conviennent pas, et perdent leur temps. Le choix des lectures n'est pas moins important pour la nourriture de l'esprit, que celui des aliments pour la nourriture du corps.

10° Il prendra garde surtout à ce que nul ne fasse usage de livres, même bons, qui ne porteraient pas le timbre destiné à constater qu'ils sont approuvés.

11° Il confisquera tout livre qui ne se trouvera pas dans ces conditions, et en fera immédiatement son rapport à M. le Supérieur, ou à MM. les Préfets des études et de discipline.

M. le Président d'étude doit bien savoir et n'oublier jamais que les lectures frivoles ou dangereuses sont un des périls les plus grands des maisons d'Éducation ; que dans les meilleures, quelquefois, de mauvais livres sont parvenus à s'introduire, et que de toutes les responsabilités d'un surveillant, celle-là peut-être est la plus grande.

12° Il ne laisse sortir aucun enfant de l'étude, pour aller chez MM. les Directeurs ou Professeurs, sans que celui de ces Messieurs qui désire lui parler vienne le demander lui-même. Si ce Directeur ou ce Professeur doit garder l'enfant une partie de l'étude, il en prévient M. le Président, et lui fera part de la permission nécessaire de M. le Supérieur. — Ces absences doivent être très-rares et très-motivées ; en tout cas l'élève sera toujours reconduit par le maître qui l'a demandé.

13° M. le Président ne permet de sortir pour les lieux com-

muns sauf indisposition réelle, qu'à la première étude du matin, à la dernière heure de l'étude du soir et de toutes celles qui durent plus de deux heures ; et jamais deux enfants en même temps.

Il faut accoutumer les enfants à prendre leurs précautions à l'avance.

44° En tout et toujours, M. le Président d'étude doit conserver vis-à-vis des élèves une attitude grave et simple, évitant par-dessus tout de causer avec eux pendant le travail, de les reprendre *ab irato*, de les menacer : tout en lui doit respirer une sage et ferme modération, qui commande le respect.

Les enfants s'aperçoivent immédiatement d'un mouvement de colère, de l'impatience d'un homme qui ne sait pas se posséder, et s'en font un jeu. Le sang-froid et la calme possession de soi-même sont ici tout à fait indispensables.

Pour cela, l'on doit agir plus que parler, prévenir plus que réprimer, et faire sentir à tous une autorité paternelle, vigilante, sévère au besoin, mais sans heurter les caractères difficiles.

45° Enfin, il doit s'appliquer à posséder son étude et à en connaître à fond les *dispositions personnelles et matérielles*.

Il est inutile d'ajouter que tous les besoins matériels, l'éclairage à temps, le balayage, les réparations de tout genre, le chauffage, seront prévus par lui de manière que rien ne souffre dans la salle d'étude.

46° Ses rapports avec MM. les professeurs doivent être pleins d'obligeance. Il les servira de toute manière auprès de leurs élèves, autant qu'il dépendra de lui, et que cela se pourra concilier avec l'ordre et la règle de son étude, qu'il doit, avec prudence et fermeté néanmoins, toujours faire prévaloir par-dessus tout.

47° Enfin il préside toutes les récréations et doit se trouver à tous les mouvements généraux. Il assiste aux promenades extraordinaires.

II

PRÉSIDENCE DE LA RÉCRÉATION.

Toutes les récréations sont présidées par M. le Président d'étude, assisté de M. le professeur de semaine. — M. le Préfet de discipline en a la haute surveillance, comme de tout ce qui concerne le bon ordre de la maison, et ainsi qu'il a été dit dans son règlement; mais la présidence en appartient à M. le Président d'étude, et il l'exerce conformément aux règles suivantes :

1^o Le Président de chaque cour veille à ce que la porte, qui a dû être fermée par le réglementaire, aussitôt que le dernier élève est arrivé, demeure exactement close, et il en porte toujours la clef sur lui, afin de pouvoir l'ouvrir au besoin.

Les portes fermées, c'est la meilleure des précautions : tous les maîtres doivent le comprendre, l'accepter, et s'y assujétir avec scrupule.

2^o Il empêche avec grand soin les jeux de mains, les familiarités inconvenantes, les fréquentations assidues des mêmes enfants.

Les rapports des enfants entre eux demandent de la part du Président des observations très-attentives.

La maxime *nunquam duo* doit être par lui perpétuellement rappelée.

Il doit avoir l'œil particulièrement ouvert sur deux choses, les amitiés particulières et les familiarités inconvenantes.

Ces amitiés, qu'on appelle particulières, et que saint Augustin appelait *amicitias inimicissimas*, le Président doit

savoir les découvrir, les deviner, les suivre, les désoler au besoin par sa vigilance et sa clairvoyance.

Le désordre des jeux de main, querelles ou familiarités inconvenantes, doit être réprimé à l'instant. Un Président ne peut en être témoin et les laisser continuer, ou bien, il abdique. Sa seule présence devrait les empêcher; mais s'il n'a pas même la force de les arrêter quand elles se produisent sous ses yeux, c'est un homme qui ne compte plus pour la discipline.

Règle générale, déjà proclamée : ne voyez jamais le désordre sans le reprendre. Je dis reprendre, et non point punir. Une punition peut et doit même souvent se différer. Punir sur-le-champ n'est presque jamais bon. Savoir attendre est souvent une grande force pour soi et un grand bien pour l'élève. Mais avertir, reprendre, au besoin, est toujours utile.

3° Il s'applique particulièrement à surveiller les environs des cabinets d'aisance, les endroits retirés : si la récréation se prend dans les salles ou sous les hangars, sa vigilance doit surtout se porter sur les sorties, les alentours des lieux communs, et pour l'intérieur des salles, sur la règle *nunquam duo*.

4° Il a soin qu'aucun enfant ne reste en place et sans mouvement; il excite les jeux et les met en train.

Il se mêle dans les groupes, entretient le bon esprit des conversations. C'est le meilleur moyen d'appliquer la grande maxime : prévenir le mal, plutôt que le réprimer.

S'il aperçoit quelque enfant malpropre, il l'envoie se nettoyer sous la conduite d'un élève sage et *ad hoc* autorisé.

5° Il s'applique à former les enfants à la politesse envers leurs maîtres, envers les étrangers, et entre eux-mêmes.

La politesse est la marque extérieure du respect; c'est le vernis de la bonne Éducation; c'est ce qui frappe le plus les étrangers qui ne font que visiter une maison en passant. Il importe d'ailleurs d'accoutumer aux formes extérieures du

respect; c'est un moyen efficace d'inculquer le respect lui-même.

L'impolitesse vient sans doute de la légèreté chez les enfants, mais souvent aussi d'une habitude d'orgueil, d'une pensée habituellement personnelle, orgueilleuse, hautaine. Les instituteurs religieux de la jeunesse n'y regarderont jamais de trop près.

La grossièreté *collégienne* est même devenue un type, un adage. Je n'hésite pas à dire qu'il faut lui déclarer une vive guerre. Un élève d'une maison d'Éducation chrétienne ne doit avoir rien de ce qui s'appelle le genre collégien.

6° Les élèves ne doivent jamais sortir du lieu de la récréation, si ce n'est pour le parloir, et dans le cas de quelques accidents qui compromettraient la santé ou les convenances : dans ce cas, le Président de récréation donne seul la permission. M. le professeur, et M. le Préfet de discipline lui-même devront lui adresser les élèves qui auraient quelque permission à lui demander.

Aucun maître ne peut faire sortir un élève de la récréation pour le mener se promener avec lui dans le parc ou à l'écart, si ce n'est pour quelques moments, et avec la permission de M. le Supérieur.

Le Président se montre extrêmement difficile pour permettre de monter dans la maison; et pour qu'un enfant obtienne exceptionnellement la permission d'aller chez un Directeur, il faut qu'il soit demandé nommément par lui.

Le Président ne laisse aller seul un enfant dans la maison que s'il est digne de toute confiance et autorisé comme tel par M. le Supérieur en conseil; autrement, il le fait accompagner; encore doit-il le munir d'un billet attestant la permission.

7° M. le Président de récréation ne s'absentera du lieu de sa présidence que dans un cas indispensable, et jamais sans avoir prié quelqu'un de le remplacer très-exactement jusqu'à son retour.

8° Dès que la cloche annonce la fin de la récréation, le Président ouvre promptement la porte et veille à ce que chaque enfant aille se placer à son rang, croisant à l'instant les bras, et que la communauté défile ainsi, deux à deux, en rang et en silence.

§ III. — CHARGES PARTICULIÈRES DE M. LE PROFESSEUR DE SEMAINE.

1° M. le Président d'étude ne pouvant suffire seul à la surveillance des récréations, MM. les Professeurs sont chargés tour à tour de cette surveillance, et simultanément avec lui et sous sa présidence ; ils partagent toute sa sollicitude et ses soins à l'égard des enfants.

Il est même dans l'esprit de leur règlement qu'ils assistent le plus possible aux récréations qu'ils ne surveillent pas.

Cette surveillance des récréations est très-importante et réclame tout le zèle et toute l'attention de MM. les Professeurs.

Nous exposerons, au chapitre des fonctions simultanées, les graves raisons pour lesquelles les Professeurs doivent prendre leur part de la discipline et de la surveillance des récréations : nous dirons seulement ici que sur ce point il ne faut que très-difficilement admettre des privilèges ; autrement, et si quelques Professeurs sont dispensés de leur semaine, les autres sont portés à regarder la leur comme une charge, quelquefois comme une charge injuste, plutôt que comme un devoir.

2° Pendant sa semaine, M. le Professeur doit assister à tous les mouvements généraux et à toutes les promenades. Il a une part très-grave de responsabilité pour le maintien de l'ordre et de la discipline dans toute la maison, et pour la parfaite observation du règlement.

3° Il a non-seulement le droit, mais le devoir, de réprimer

tout désordre, toute infraction à la règle dont il est témoin ; et ce serait manquer à sa charge que de se reposer de ce soin sur M. le Préfet de discipline.

Il doit néanmoins avertir ce dernier, quand il s'agit d'un désordre général ou d'une faute grave qui mérite une répression exemplaire,

4° Pour surveiller tous les mouvements disciplinaires, il faut que M. le Président de semaine soit toujours à temps à son poste. *Sa première qualité est l'exactitude.*

Dans tous ces mouvements, il doit marcher à la tête des rangs, excepté quand les enfants vont à l'étude ; car, dans ce cas, c'est M. le Président d'étude qui marche le premier.

5° Dès que la cloche qui annonce la récréation a sonné, ceux de MM. les Professeurs qui sont désignés pour la surveillance dans les trois divisions doivent se rendre en toute diligence à la porte de l'étude, pour conduire les enfants dans leur cour, et prévenir la dissipation qui précéderait le signal, si MM. les surveillants tardaient à paraître.

6° Ils ont soin que les élèves marchent sur deux lignes, séparées l'une de l'autre par une distance de deux pas, jusqu'à ce qu'on permette de rompre les rangs ; et pour le retour, qu'ils se rangent devant la porte de l'étude, se tenant immobiles et les bras croisés, en ordre et en silence, jusqu'au signal pour entrer dans la salle.

7° Toutes les fois que les enfants passent d'un lieu à un autre, ils surveillent ces mouvements et les dirigent. Pour cela, l'un d'eux doit prendre la tête de la colonne et modérer sa marche, de telle sorte que les enfants ne soient ni trop resserrés, ni trop espacés, et ne marchent ni trop lentement, ni trop vite. Les lacunes font le désordre, les agglomérations le favorisent et le dissimulent.

L'ordre dans les mouvements est très-important et très-facile à obtenir : il suffit de le vouloir et d'y tenir. C'est une simple et ferme habitude à faire prendre tout d'abord à une division. Rien, d'ailleurs, ne fait plus plaisir à voir que ces mouvements réguliers d'enfants, défilant deux à deux, en silence ; rien n'est plus disgracieux, au contraire, que des enfants se précipitant en désordre, et, qu'on ne passe l'ex-

pression, comme un troupeau de moutons. — On peut dire à coup sûr que le désordre est encore ailleurs dans une maison où les choses se passent ainsi.

8° M. le Professeur de semaine surveille le déjeuner, soit au réfectoire, soit dans les cours, sous la présidence de M. le Préfet de discipline ; ou de M. le Président d'étude, quand le déjeuner se prend au réfectoire. M. le Professeur de semaine se trouve à la sortie de l'étude et se tient dans la galerie pour maintenir l'ordre ; il entre le premier au réfectoire ; il veille, quand on dit le *benedicite*, à ce que tous soient à leur place, les bras croisés et le visage tourné vers le crucifix.

On a soin, pendant le déjeuner, que tous restent assis et ne fassent pas sans permission de course dans le réfectoire ; au son de la cloche, tous se lèvent et on dit les *grâces*.

M. le Président sort le dernier du réfectoire, afin de veiller au bon ordre des rangs et d'empêcher que personne ne reste après lui. M. le Professeur de semaine marche en tête des rangs pour conduire les élèves en récréation.

Quand le déjeuner se prend dans la cour, un élève tonsuré préside au réfectoire de la 1^{re} division ; et le président d'infirmierie dans celui de la 2^e, surveille ceux des enfants qui ont besoin de prendre quelque chose de chaud.

9° M. le Professeur de semaine fait encore la surveillance à la chapelle, pendant la prière, la méditation et la messe de communauté. Les deux Professeurs de semaine surveillent chacun un côté de la chapelle.

10° MM. les Professeurs sont chargés de surveiller tour à tour les promenades, sous la présidence de M. le Préfet de discipline ; et ils ne s'absenteront jamais sans s'être fait remplacer et sans avoir prévenu M. le Préfet de discipline.

La surveillance des enfants pendant les promenades est une des choses les plus importantes au bon ordre, aux bonnes mœurs et au bon esprit de la maison. C'est là souvent que se commettent, et presque toujours par défaut de surveillance, des désordres qui mettent ensuite un Supérieur dans les plus graves embarras.

Il faut toujours deux maîtres, outre M. le Président, pour

les promenades ordinaires : ce sont le Professeur de semaine et celui qui a fait sa semaine quinze jours auparavant. Certes, ce n'est pas trop pour un exercice qui exige une si particulière surveillance¹.

Les difficultés que présentent les promenades au point de vue de la discipline et des bonnes mœurs, exigent non-seulement la présence de trois maîtres au moins, mais encore une vigilance attentive et délicate, à laquelle ne puissent échapper ni les écarts, ni le choix des compagnies, ni les conversations elles-mêmes, s'il est possible.

41° MM. les Professeurs désignés pour la surveillance des promenades se conforment aux règles suivantes :

Dès que la cloche sonne pour faire monter les enfants aux dortoirs, ils les font ranger dans la cour par ordre de dortoirs et les y accompagnent, afin d'y maintenir le bon ordre pendant que les élèves prennent leur casquette ou font leur toilette, s'il est nécessaire. Il ne faut pas que les enfants sortent avec un extérieur négligé, qui ferait peu d'honneur à la bonne tenue de la maison.

Ils aident celui de MM. les Directeurs qui conduit la promenade à examiner la propreté des élèves : souliers, habits, linge, casquettes, mains, visage, oreilles, col, etc.

Pendant le chemin, ils ne se mettent pas au milieu des rangs des élèves, mais de l'autre côté du chemin, pour pouvoir surveiller l'ensemble de la communauté, avertir ceux qui ne se tiendraient pas en rang, prévenir les accidents, etc.

En arrivant au lieu de la station, ils exercent la même sur-

¹ Nous avons institué au Petit Séminaire d'Orléans des présidents de quinzaine, pour deux raisons : 1° Pour donner un troisième surveillant aux promenades ordinaires, le règlement en exigeant au moins trois dans chaque division. — Il y a des Petits Séminaires où l'on fait bien mieux : il est de règle que tous les maîtres vont à toutes les promenades ; — 2° Pour soulager le Président de semaine aux jours de sorties, en partageant la surveillance.

Les jours de sorties sont très-dangereux, soit pour les élèves qui restent, et ont besoin d'être surveillés toute la journée ; soit pour les élèves qui sortent, et qui ont besoin d'être surveillés quand ils rentrent. Il importe que ce point du service disciplinaire soit très-bien réglé dans une maison. Sans cela, des désordres souvent très-graves sont inévitables.

veillance que s'ils présidaient la récréation à la maison, s'employant surtout à mettre les jeux en train.

Néanmoins, afin qu'il y ait unité, ils renvoient pour les permissions à celui qui préside la promenade, à moins qu'il ne soit trop éloigné.

Ils ne doivent point quitter le lieu où se tient la communauté ; ils n'iront donc pas ailleurs, et éviteront même de se livrer à quelque lecture ou conversation particulière qui les absorbe, de manière à ce qu'ils ne surveillent plus.

42° Si quelque accident empêche de partir pour la promenade, après l'heure ordinaire de récréation terminée, les Messieurs désignés pour la promenade sont tous de présidence, et ne doivent se retirer qu'après avoir prévenu le Directeur chargé de la promenade, et qui doit aussi s'y trouver.

43° Quand il y aura une promenade extraordinaire pour toute la communauté, tous les maîtres, sans exception, sont tenus d'y assister. C'est absolument nécessaire au bon ordre dans ces circonstances exceptionnelles.

44° Dans les promenades de faveur accordées à une classe ou section d'élèves, il y aura toujours au moins deux maîtres pour faire la surveillance. On n'y permettra jamais rien qui soit défendu par le règlement général, comme d'aller en bateau, se baigner, et faire des dépenses extraordinaires.

Très-souvent il arrive, dans ces sortes de promenades, que les élèves, excités plus que de coutume, demandent certaines permissions inusitées, d'acheter ceci et cela, de passer par tel endroit plutôt que par tel autre. Il faut savoir résister à leurs instances, et redouter, là surtout, la dangereuse faiblesse de vouloir faire de la popularité. Ce serait, certes, une popularité de bien mauvais aloi. Les élèves ont quelquefois aussi leurs raisons pour désirer aller ici plutôt que là. Il faut s'en défier. C'est au Président à conduire les élèves, et non point à se laisser mener par eux.

C'est ici le lieu de rappeler combien les condescendances qui font en quelque sorte participer les maîtres aux fautes des élèves sont nuisibles à la discipline, funestes à ceux qui

s'en rendent coupables, odieuses à leurs confrères, douloureusement pénibles, et quelquefois très-embarrassantes, pour les Supérieurs.

45° Quand au retour de la promenade, les élèves descendent des dortoirs, si la récréation doit suivre, MM. les Présidents de promenade y doivent descendre et rester avec les enfants jusqu'à ce que la récréation se termine. M. le Directeur qui a conduit la promenade doit aussi s'y trouver.

Les Messieurs qui président les dortoirs étant obligés d'y maintenir l'ordre, ne prennent qu'après la descente de tous les élèves le temps qui leur est nécessaire avant de descendre eux-mêmes en récréation.

§ IV. — CHARGES PARTICULIÈRES DE MM. LES PRÉSIDENTS DE DORTOIRS ¹.

1° Il y a dans chacun des grands dortoirs deux maîtres chargés de la surveillance, et responsables du bon ordre pendant le temps du grand silence.

Chacun de ces Messieurs surveille la moitié du dortoir attenant à sa chambre ; néanmoins, il a autorité sur le dortoir tout entier, et ne doit pas restreindre sa vigilance seulement à la moitié du dortoir dont il est particulièrement chargé.

2° MM. les Présidents de dortoirs sont spécialement chargés de tout ce qui concerne l'ordre, la propreté et la bonne tenue de leurs dortoirs ; et lorsque tout n'y est pas comme il doit être, s'ils n'y peuvent remédier par eux-mêmes, ils doivent avoir immédiatement recours à M. l'Économe ou à M. le Préfet de discipline.

3° La surveillance disciplinaire des dortoirs est un point extrêmement grave : l'ordre et le grand silence ne sauraient y être trop rigoureusement gardés. MM. les Présidents se feront donc un devoir strict d'arriver les premiers aux dortoirs, de ne jamais compter sur l'élève suppléant, *de ne parler*

¹ Bien que ce qui va suivre soit, sur plusieurs points, tout à fait spécial au Petit Séminaire d'Orléans, nous ne retrancherons cependant aucun détail à cause de l'importance extrême de cette présidence, et du soin avec lequel nous avons cherché à pousser les prévoyances aussi loin que possible.

alors à personne à moins d'une absolue nécessité, et d'inspirer à tous par leur exemple une gravité et un silence vraiment religieux. Ils ne recevront point dans leurs chambres les enfants de leurs dortoirs pendant le grand silence, sous AUCUN PRÉTEXTE : l'infraction de cette règle serait considérée comme tout à fait répréhensible.

5° Les Présidents de dortoirs ne manquent jamais de se lever quelques instants avant les élèves et se couchent après eux, pour veiller constamment au bon ordre et à l'observation du silence. C'est le premier des deux Professeurs qui donne aux élèves le signal du lever, en disant à très-haute voix : *Benedicamus Domino* ¹.

6° Le signal de se lever étant donné à l'avant quart de l'heure, tous les enfants doivent être sur pied, lorsque l'heure sonne.

Après que les enfants sont habillés, MM. les Présidents veillent à ce que les rideaux soient tout à fait repliés et retirés à la tête du lit. Cette mesure n'est pas moins nécessaire pour la surveillance que pour la bonne tenue du dortoir.

7° Ils veillent ensemble à ce que les élèves se lavent, se peignent et se brossent exactement chaque matin, afin d'être parfaitement propres; ils ont soin que tout enfant, qui n'a plus rien à faire, se tienne debout au pied de son lit, ou assis sur son tabouret.

8° C'est une des fonctions de MM. les Présidents de dortoirs, de se rendre compte si les enfants ont tous les habits qu'il leur faut, s'ils ont pris le linge blanc qui leur est donné le jeudi et le dimanche, les souliers propres qui sont mis chaque jour au pied de leur lit.

C'est au dortoir et par MM. les Présidents que se fait la première inspection de propreté.

Lorsque les enfants ont changé de linge, ils doivent réunir le linge qu'ils ont quitté dans un petit paquet, qu'ils déposent au pied de leur lit. Ce paquet est relevé par le domestique et porté à la buanderie.

9° Les permissions de sortir pour aller soit à la chapelle, soit à la chaussure, soit aux lieux d'aisance, ne sont accordées que par un seul de MM. les Présidents.

¹ Il y a des maisons où l'élève-président récite tout haut, soir et matin, une courte prière vocale, à laquelle répondent les enfants: c'est un usage très-édifiant.

Sauf des cas TRÈS-EXCEPTIONNELS et imprévus, il ne faut jamais permettre aux enfants d'aller à la lingerie le matin et le soir ; plusieurs enfants des différents dortoirs et des deux divisions pourraient ainsi se rencontrer à la porte de la lingerie ; et d'ailleurs les enfants ont dû demander dans la journée, par un billet, les objets dont ils avaient besoin.

Pour éviter que les enfants aillent jamais à la lingerie, M. le Préfet de discipline de chaque division va tous les dimanches, les jours de fêtes et aux sortics, prendre note des demandes des élèves, en contrôle les motifs, va lui-même immédiatement en référer aux Sœurs de la lingerie, et fait rapporter ce qui a été jugé nécessaire.

Ce contrôle des rapports des élèves avec la lingerie par M. le Préfet de discipline, obvie à une foule d'inconvénients : — Les élèves sont mieux servis ; l'uniforme maintenu ; les Sœurs soutenues contre les prétentions capricieuses des enfants, qui, sans cela, discutent, tourmentent, etc., et trouvent occasion de se dissiper.

40° Au premier coup de la cloche qui annonce la descente du dortoir, la toilette doit être achevée, et les enfants, rangés au pied de leur lit, attendent le second coup.

Quand il sonne, l'un de MM. les Présidents se met à la tête de la colonne, et descend les escaliers lentement, pour éviter toute lacune. L'autre demeure dans le dortoir pour faire hâter les retardataires et fermer la marche.

Tous les deux doivent accompagner les enfants jusqu'à la chapelle, où se fait la prière.

Les enfants des dortoirs du premier étage ne doivent jamais descendre avant que ceux du deuxième étage soient déjà descendus.

41° MM. les Présidents de dortoirs ne permettent de rester au lit le matin qu'à ceux qui, déjà malades la veille, ont une permission écrite de M. le Supérieur ou de M. le Préfet de discipline, et à ceux qui ont été vraiment indisposés la nuit et qui leur paraissent réellement malades.

Ils doivent être très-difficiles pour accorder cette permission. C'est là que le *nunquam duo* est de rigueur absolue.

Aussi, MM. les Présidents doivent-ils TOUJOURS ET IMMÉDIATEMENT avertir M. le Préfet de discipline des permissions de ce genre qu'ils ont accordées, bien que M. le Préfet de discipline fasse chaque matin une visite des dortoirs, aussitôt que les enfants sont descendus à la chapelle.

Le moindre retard pourrait avoir ici les plus graves conséquences.

42° Pour le coucher, MM. les Présidents de dortoirs se trouvent au milieu des enfants au sortir de la prière du soir, et les accompagnent au dortoir.

Seulement l'un de MM. les Présidents de chaque dortoir a soin de s'y rendre à l'avance, afin que les enfants ne s'y trouvent pas seuls, même un instant.

L'un des présidents de dortoirs du deuxième étage doit avoir pris la tête de la colonne et entrer le premier dans le dortoir.

43° Ils veillent à ce que les enfants se couchent promptement et décemment. Tous doivent être couchés au moment où l'on sonne le couvre-feu.

44° Aucun enfant, quand il est couché, ne doit, sous aucun prétexte, s'entourer de ses rideaux. Ils doivent être retirés et repliés à la tête du lit.

MM. les présidents veillent aussi à ce que les enfants ne se couchent pas avec la cravate au col, qu'ils ne s'ensevelissent pas dans les draps : ce sont des précautions hygiéniques importantes.

45° Ils veillent à ce que toutes les portes de leurs dortoirs soient fermées, de sorte qu'aucun enfant ne puisse en sortir, même pour aller aux lieux d'aisances, sans en demander la clef au président qui en est chargé.

46° Outre MM. les maîtres qui couchent aux deux extrémités du dortoir, et dont la porte doit demeurer ouverte toute la nuit, il y a au milieu de chaque dortoir un élève président. Il est responsable du bon ordre et du silence auprès de MM. les Présidents du dortoir, et il doit les avertir immédiatement du moindre désordre dont il s'apercevrait avant eux, surtout depuis le couvre-feu jusqu'au moment du lever.

47° Il y a dans chacune des alcôves de MM. les Présidents un carreau, donnant sur le dortoir, et qui doit pouvoir s'ou-

vrir instantanément. Au moindre bruit qu'ils entendent, MM. les Présidents se lèvent, imposent silence et voient de près ce qui a pu troubler l'ordre. Les fautes du dortoir doivent être réprimées avec la plus grande promptitude et la plus grande vigueur. Les moindres sont très-graves et M. le Supérieur doit en être averti dès le premier moment.

48° Les jours de sortie, et toutes les fois qu'on monte au dortoir extraordinairement, il faut qu'il y ait au moins un de MM. les Présidents, lorsque les enfants s'habillent.

Le silence est alors de rigueur comme le matin et le soir. Aucun enfant ne peut sortir du dortoir sans permission.

M. le Président s'assure que tous ont mis les habits qu'on leur a donnés à la lingerie. M. le Préfet de discipline surveille alors ce mouvement.

La descente du dortoir se fait comme le matin de chaque jour, en rang, en silence, et seulement au signal donné.

49° MM. les Présidents et surveillants de dortoirs, s'ils se trouvent dans la maison, doivent encore se présenter dans leur dortoir, quand les élèves y montent, avant et après la promenade. Cet instant est celui de tous où les élèves sont le plus portés à se dissiper, malgré la surveillance de MM. les Préfet de discipline et surveillant de promenade, qui sont toujours là d'ailleurs.

20° Au dortoir, encore plus que dans tous les autres lieux où ils exercent quelque surveillance, si MM. les Professeurs s'aperçoivent qu'il leur manque quelque élève, ils le font savoir incontinent à M. le Préfet de discipline, ou, à son défaut, à M. le Supérieur.

§ V. — DES CHARGES SUPPLÉMENTAIRES DE DISCIPLINE ET DE QUELQUES AUTRES OBLIGATIONS COMMUNES A TOUS.

1° Afin de conserver dans la maison une parfaite observation de l'ordre et de la discipline, quelques charges supplémentaires pourront être établies au besoin, et chacun se portera avec zèle à les remplir. Du reste, on aura soin que ceux qui prendront ces charges supplémentaires, soient déchargés d'ailleurs par une juste compensation.

Ainsi un de ces Messieurs pourra être chargé de veiller chaque jour à un passage, à une courte présidence dans un endroit difficile : quelquefois même, ce qui est extrêmement rare et arrive à peine une ou deux fois par année, de présider une retenue, ou de conduire une promenade extraordinaire. — En général, on se prêtera avec zèle aux divers besoins du service, quand on en sera requis.

2° Aux époques des grands examens, il y a pour MM. les Professeurs obligation d'une assiduité constante et rigoureuse. La préparation des séances académiques ne serait point une excuse suffisante. Ils ne manqueront pas non plus d'assister aux examens d'histoire et des autres classes supplémentaires. Ils éviteront de s'y occuper à des lectures ou à des travaux qui paraissent les rendre étrangers à ce qui s'y passe.

3° Toutes les fois que quelqu'un ne peut pas remplir sa fonction, il doit pourvoir à se faire remplacer par un de ses confrères. Aucun de ces changements ne peut avoir lieu sans l'agrément de M. le Supérieur.

4° Quand un professeur est malade ou absent d'une manière passagère, il est remplacé dans sa classe, à tour de rôle, par MM. les Directeurs, par MM. les Professeurs des cours supplémentaires, et par MM. les Présidents d'étude.

5° MM. les maîtres n'acceptent pas de fonctions hors de la maison, sans l'autorisation expresse de M. le Supérieur.

6° Tous doivent assister en habit de chœur à la messe de communauté, le dimanche et les jours de fêtes. Ils assistent également à tous les exercices des retraites données aux enfants.

7° MM. les Professeurs ne doivent jamais manquer les conseils ou réunions que préside M. le Supérieur, non plus que les conseils particuliers que M. le Supérieur fait présider par MM. les Préfets-directeurs.

8° Le dimanche de chaque semaine, chacun de MM. les Professeurs remet avant le dîner la note écrite de ses observations sur les études, sur la discipline, sur la religion, sur l'économat, à MM. les Préfets de religion, de discipline et d'études, et à M. l'Économe. Ces notes doivent être détaillées et précises ; elles doivent signaler tout ce qui a été remarqué dans la maison, en bien ou en mal, afin que, d'après ces in-

dications et d'après leurs propres observations, MM. les Directeurs puissent faire leur rapport complet, chacun dans son département sur l'état général de la maison.

S'il y avait quelques notes plus confidentielles, elles devaient être remises directement à M. le Supérieur.

Si ces Messieurs n'avaient pas de notes à donner, ils le diraient par écrit; mais ils sont instamment priés de ne se dispenser, sous aucun prétexte, de ce devoir, dont l'accomplissement est de la plus haute importance.

Je considère cet article comme si important, que, je ne crains pas de le dire, s'il est bien observé, il est à lui seul une garantie certaine que M. le Supérieur sait tout ce qui se passe dans sa maison, et peut, par conséquent, pourvoir et remédier à tout.

9° MM. les Professeurs remettent aussi directement et immédiatement à M. le Supérieur la note écrite des désordres survenus, qui auraient besoin d'une prompte répression, comme indocilité, mauvais discours, coups, grande dissipation, etc., etc.

10° Ces Messieurs devront s'abstenir de parler devant les élèves pendant le temps du silence, — et s'astreindre les premiers à l'observation de la règle.

Ils respecteront surtout le grand silence; après la prière du soir, ils ne se réuniront jamais dans leurs chambres pour converser, s'ils avaient alors quelque affaire indispensable et nécessairement très-rare, ils la traiteraient le plus brièvement possible et de manière à n'être pas entendus. Tout abus sur ce point entraînerait les plus graves inconvénients. La perte de temps est le moindre. Ils ne quitteront point leurs dortoirs pour aller se promener dans le parc, en été. Ceux-là même qui n'ont pas de dortoirs devront toujours être rentrés à neuf heures, avant que les clefs de la maison soient remises à M. le Supérieur.

11° Ils ne mangent pas dans leurs chambres; et quand ils sont indisposés, ils ne s'adressent jamais directement aux domestiques, mais à M. l'Économe, qui s'empressera de faire monter immédiatement chez eux tous les objets de santé qui leur sont nécessaires.

Règle générale, lorsqu'ils ont des besoins particuliers, ils ne vont jamais eux-mêmes à la dépense; c'est à M. l'Économé qu'ils s'adressent.

42° Ils ne doivent JAMAIS donner aucune friandise d'aucun genre aux enfants, ni au réfectoire, ni ailleurs.

Ils éviteront de montrer de ces préférences qui font toujours un si mauvais effet dans une maison d'Éducation.

43° Ils ne reçoivent jamais d'élèves dans leur chambre, même les élèves de leur classe, et même en récréation, sans une bonne raison, et sans que l'élève en ait obtenu la permission. Ils ne peuvent employer les élèves à faire pour eux des travaux de copie ou des commissions qui demandent un certain temps, sans l'autorisation expresse de M. le Supérieur.

44° Lorsque les élèves souhaitent les fêtes de leurs maîtres, il convient que tout se fasse avec cordialité et simplicité. Ils peuvent orner leur classe plus qu'à l'ordinaire, mais tout doit se passer à la fin de la classe du soir et dans l'intérieur de la classe.

Au dîner, le lendemain, les élèves du Professeur servent, et lui portent un dessert de fête : à ce moment, le réfectoire applaudit et on parle.

On donne à tous un dessert de plus pour la fête des Directeurs; on allonge la récréation du dîner de trois quarts d'heure pour un Directeur, et d'un quart d'heure pour les autres maîtres. Mais, il n'y a jamais ni musique, ni promenade, si ce n'est pour la fête de M. le Supérieur.

Dans les maisons bien réglées, les fêtes des maîtres n'apportent qu'une gaieté pleine de convenance, qui épanouit les cœurs; dans les maisons mal réglées, elles causent une dissipation qui, quelquefois, amène de graves désordres. Cela est vrai surtout des soirées récréatives qu'on donne aux enfants, et encore plus des pièces de comédie qu'on leur permet quelquefois de jouer. J'ai entendu dire au Directeur d'une très-bonne maison, qu'après ces sortes de divertissement, on était presque toujours condamné à renvoyer quelque élève. Le fait est que rien ne demande, de la part de tous, plus de surveillance et plus de soin.

§ VI. — RANG.

1° Il y a un ordre à observer entre MM. les Professeurs, vis-à-vis des élèves en certains lieux, à la chapelle, à la salle d'exercice, à la salle du conseil, au réfectoire et pour les diverses présidences. Ces choses-là doivent être réglées précisément, pour éviter tout conflit et tout froissement.

2° L'ordre et le rang sont désignés d'abord à chacun, selon son rang ecclésiastique; les prêtres avant les diacres et les diacres avant les sous-diacres, etc.

3° A égalité d'ordre ecclésiastique, indépendamment de l'ancienneté dans cet ordre et de l'ancienneté d'âge, MM. les Professeurs prennent rang entre eux, selon le rang de leur classe. M. le Professeur d'histoire prend rang après M. le Professeur de seconde. Le rang de MM. les Présidents d'étude est fixé comme nous l'avons dit plus haut.

CHAPITRE IX

Les Confesseurs.

LA CONFESION ET LA COMMUNION.

Nous touchons ici aux délicatesses les plus intimes comme aux résultats les plus profonds de l'œuvre de l'Éducation. Je veux parler de cette lente et merveilleuse formation de l'homme et du chrétien dans l'enfant, de ce laborieux enfantement de son âme à la vie morale et surnaturelle.

Il est tout à fait nécessaire que dans un livre tel que celui-ci on traite un pareil sujet avec quelque étendue; c'est ce que nous voulons essayer de faire.

I

Dans toute créature humaine, il y a un lieu sacré, qui est comme le sanctuaire de l'âme: c'est là que l'Éducation, pour accomplir pleinement son œuvre, doit agir puissamment et exercer sa plus pénétrante influence. Si elle n'atteint pas jusque là, jusqu'à ce point caché et mystérieux, elle demeure inefficace, incomplète; si elle y parvient, elle s'assied vraiment dans l'âme, en touche les profonds ressorts, et produit d'admirables résultats.

Et ce lieu toutefois est naturellement inaccessible à tout regard, à tout effort humain.

Nulle puissance humaine, dit Fénelon, ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur, même dans un enfant.

Aucun des hommes de l'Éducation, ni le Professeur, ni le Préfet de discipline, ni le Supérieur lui-même, ne saurait aller jusque-là: non-seulement parce que la force n'y peut rien, mais aussi parce que les abords en sont gardés par je ne sais quelle pudeur délicate et craintive, qui ne permet à personne d'approcher et de lever les derniers voiles. Il y a au fond du cœur de l'enfant, si confiant qu'il soit, quelque chose cependant qu'il ne confie pas à tous: c'est comme une partie réservée, qu'il ne révèle pas, disons tout, qu'il n'est pas obligé de révéler même à ses plus utiles et plus chers instituteurs; et cependant c'est là qu'il serait souverainement important de pénétrer pour faire le bien réel de son âme, en prendre une direction plus sûre, y exercer une action décisive: mais nul des instituteurs ordinaires ne peut aller jusqu'à ce fond intime de l'âme; et l'Éducation,

par cette interdiction inévitable, se voit condamnée à ne travailler qu'à la surface plus ou moins entamée de l'âme, sans pouvoir creuser jusque dans les dernières profondeurs, pour poser là les fondements solides d'une complète et heureuse transformation.

Je me trompe toutefois, et, heureusement, il y a, dans l'œuvre de l'Éducation, quelqu'un qui peut pénétrer et opérer jusque-là; il y a quelqu'un pour qui les délicatesses les plus intimes et les timidités les plus farouches n'ont plus de craintes, les consciences plus de voiles, les cœurs plus de secrets. Il y a un homme investi d'une mystérieuse puissance et d'une divine autorité, qu'une confiance inspirée d'en haut fait spontanément descendre dans le plus intime de la conscience et de la vie, et qui voit là ce que nul autre œil n'a vu, qui apprend là ce que nul autre que lui ne sait; un homme à qui le dernier mystère du cœur se révèle, le dernier mot de l'âme se dit. Cet homme que nul décret, que nulle loi humaine ne pourrait créer, c'est le prêtre, c'est le Confesseur. Cette ineffable et divine puissance de la confession, qui agit si profondément sur les âmes, qui préserve, soutient, guide, console si efficacement le chrétien dans la vie, a plus de prise encore sur l'enfant, et devient entre les mains d'un saint prêtre le plus puissant comme le plus auguste et le plus délicat moyen d'Éducation : un supplément, un auxiliaire inappréciable de tous les autres. L'homme en qui cette force est remise peut sur l'enfant ce que ne peut aucun autre de ses maîtres, et l'Éducation trouve dans le Confesseur un concours surnaturel, et, par là, un degré d'efficacité et d'influence que, seule, et avec ses ressources propres, elle n'aurait jamais.

Ce n'est pas que l'Éducation ordinaire, que l'Éducation laïque, si elle est bien faite, ne prenne aussi son point de départ dans la conscience; ce n'est pas qu'elle ne parle jamais à l'enfant au nom du devoir, qu'elle ne cherche pas à en développer chez lui le sentiment, qu'elle ne s'adresse quelque-

fois à l'âme, au cœur, à tous les nobles instincts de la nature : oui, elle dispose de ces moyens, elle met en œuvre ces grandes forces, et par là, elle peut beaucoup pour façonner la jeune âme de l'enfant, et pour l'élever ; mais il n'en est pas moins vrai que l'enfant ne lui livre pas sa conscience tout entière, et qu'il ne lui permet pas de voir et de pénétrer jusqu'au fond de lui-même.

Quelque autorité méritée que prenne un maître, quelque naïve et candide confiance que lui accorde un enfant, le maître de l'enfant n'est pas le maître de sa conscience : il ne la gouverne pas, il agit sur elle du dehors, et non pas, si je puis le dire ainsi, du dedans : en un mot, il n'est pas, l'enfant ne l'a pas constitué lui-même, par son respect religieux, par sa confiance, par sa foi, l'arbitre et le directeur de sa conscience. Or, le Confesseur est cela : la religion de Jésus-Christ par le bienfait de son fondateur, possède un sacerdoce que l'institution divine a investi d'un caractère sacré, d'où dérive une mystérieuse autorité sur les âmes ; et quand cette autorité surnaturelle vient s'ajouter dans un prêtre à l'autorité naturelle de l'instituteur, elle en complète merveilleusement la puissance, elle en achève divinement l'œuvre ; et c'est pourquoi le Confesseur pour élever peu à peu l'enfant par les voies de la grande vertu chrétienne jusqu'à la maturité de l'homme parfait, est dans une maison d'Éducation l'instituteur par excellence.

Voilà ce que doit bien comprendre, et méditer souvent, un prêtre à qui est confié l'important ministère de la confession des enfants. C'est pour un prêtre, voué à l'Éducation de la jeunesse, le labeur le plus doux, comme aussi le plus fécond, et tant qu'un prêtre, dans une maison d'Éducation, ne l'a pas connu, il ne sait ni les grandes consolations, ni les grands fruits de l'œuvre qu'il fait.

II

Maintenant, je voudrais essayer de faire sentir ici tout le bien qu'un prêtre peut accomplir dans l'âme des enfants par ce grand ministère, et dire en même temps quelles sollicitudes, quelles délicatesses, quel dévouement un tel ministère demande de lui.

Et d'abord le Confesseur doit apparaître aux enfants comme la vivante personnification du Sauveur, et leur inspirer une confiance comme un respect sans bornes. Mais la confiance, et surtout une confiance de cette nature, ne se commande pas : elle se donne librement. C'est pourquoi il est nécessaire de laisser aux enfants la faculté de choisir leur Confesseur. C'est là une condition de son influence qu'il importe de ne pas méconnaître ; c'est un droit de la conscience de l'enfant qu'il faut savoir respecter. Cependant, il ne faut pas oublier que des enfants ne sont pas des hommes faits, et que le plus souvent ils ne savent pas choisir : quelque attention que méritent, en pareille matière, les sympathies ou l'éloignement qu'on leur inspire, ces impressions peuvent n'être pas toujours conformes à leurs véritables intérêts, et là, comme en toutes choses, ils ont besoin d'être guidés. On peut donc leur désigner leur Confesseur, le leur conseiller même, mais jamais le leur imposer ; il faut qu'ils sachent toujours qu'ils demeurent libres dans leur choix. Je dois ajouter qu'en général les enfants qui arrivent dans une maison n'ont point de goût ou de répugnance prononcés, et s'en tiennent sans difficulté au prêtre à qui on les adresse ; si, plus tard, ils se trouvaient mal à l'aise avec lui, et voulaient s'adresser à un autre, il ne faudrait pas y mettre d'obstacle, bien qu'en général il soit bon que les changements de Confesseur ne soient pas arbitraires ni fréquents dans une maison.

Il faut donc que les enfants viennent à leur Confesseur avec la plus grande confiance, avec une entière ouverture de cœur. De son côté le prêtre, quand il voit arriver à lui ses jeunes pénitents, quelle affection, quel tendre respect même ne doit-il pas ressentir pour eux ! que de questions n'a-t-il pas à se faire sur le ministère qu'il va remplir auprès d'eux ! que va-t-il être pour leur conscience ? quelle influence exercera-t-il sur leur vie tout entière et sur leur salut éternel ? c'est pour lui une véritable paternité qui commence : c'est lui que Dieu charge d'enfanter à la grâce ces enfants : *Filioli, quos iterum parturio*. Les voilà qui viennent à lui pour lui faire les premières et sacrées confidences de leur cœur, tout lui dire, se mettre sans réserve entre ses mains ; et sa parole tombera avec une souveraine efficacité sur ces jeunes âmes : ce qu'il y déposera, ce qu'il y écrira, restera gravé en caractères peut-être ineffaçables. Il peut, s'il est zélé, s'il est habile, manier, pétrir admirablement ces tendres cœurs, et les former selon le cœur de Dieu. Oh ! à leur confiance naïve et sincère qu'il réponde donc par une affection profonde et un entier dévouement ! Qu'il les aime, et qu'ils le sentent ! qu'en venant à lui, ils trouvent bonté, douceur, amitié ! que tous sachent bien qu'ils ont dans leur Confesseur leur meilleur ami, le plus dévoué, le plus intime : leur soutien, leur protecteur contre eux-mêmes, et même contre les autres, l'homme qui prend en tout leurs intérêts.

Oui, et c'est une réciprocité dont ils sont dignes, et qui augmente en même temps pour lui leur confiance : non-seulement nul maître dans la maison ne leur fait plus de bien en secret, au fond du cœur, mais nul ne les protège et ne les sert mieux dans leurs peines ou leurs difficultés. Sans manquer en rien à une discrétion inviolable, à des confidences sacrées, les Confesseurs peuvent néanmoins beaucoup extérieurement, et il est bon que les enfants ne l'ignorent

pas, pour leur épargner des fautes, des ennuis, des tristesses, de fausses démarches, de mauvaises affaires, soit avec leurs professeurs, soit avec le Supérieur même. Combien de fois n'ai-je pas dit à mes enfants : « Quand vous me croyez injuste envers vous, allez trouver votre Confesseur : je ne demande pas mieux qu'il soit votre refuge contre moi. Je puis me tromper, moi ; mais lui, si vous êtes francs avec lui, comme vous devez toujours l'être, il ne se trompera pas, et vous donnera, dans vos embarras, tous les conseils, toutes les consolations dont vous pourrez avoir besoin, soit pour bien prendre mes avis, soit pour profiter de mes reproches, soit même pour arranger une affaire difficile, quand c'est possible. » Et le fait est que j'ai vu des Confesseurs rendre souvent de très-grands services aux enfants de cette manière. Je sais bien qu'un Confesseur est toujours enclin à la miséricorde, et qu'il y a des cas, comme j'ai eu occasion de le dire dans un précédent volume¹, où il ne doit pas intervenir ; mais en général son intervention n'a rien qui puisse gêner un Supérieur, et elle peut avoir des résultats très-avantageux.

Si tel est un Confesseur pour les enfants, on comprend à quel degré doit être influent un pareil ministère !

Mais comment le Confesseur doit-il l'exercer ?

III

Je dis d'abord, et cela se conçoit, que le Confesseur ne peut pas avoir une méthode unique pour tous les enfants qui s'adressent à lui, mais qu'il doit varier son langage et ses industries suivant l'âge et les dispositions des enfants.

Et d'abord avec les tout jeunes enfants, avec ceux qui n'ont pas encore fait leur première communion, quelle ne

doit pas être sa délicatesse, sa tendresse, son affable et compatissante bonté ! quel regard discret il faut jeter sur ces jeunes âmes ! avec quelle main délicate il faut les toucher ! Ineffables confidences, qu'une sainte et divine religion a seule le droit de provoquer ! révélations mystérieuses, qui sous les yeux d'un homme de Dieu, fait et consacré par son caractère médecin et guide des âmes, amènent le fond même, le fond candide et pur d'une âme naïve ; qui permettent d'y saisir le premier frémissement de la vie, le premier épanouissement du cœur, le premier amour du bien, le premier étonnement du mal, le sourd et confus éveil des passions naissantes et indistinctes encore, le lointain écho des choses, la vague agitation des pensées incertaines, des désirs latents, des pressentiments confus, tout ce qui se lève enfin à l'horizon de la conscience, tout ce qui commence à s'y réfléchir, tout ce qui vient s'y répercuter du dehors : c'est tout cela que la confession des jeunes enfants découvre au prêtre, c'est sur tout cela que son zèle et sa science sacrée des âmes doivent agir.

Ou précieusement surveillés par une pieuse mère, dans le sanctuaire d'une famille chrétienne, ils ont conservé leur innocence, et alors quel dépôt sacré à garder ! quelles fleurs choisies, toutes fraîches et pures encore, à cultiver ! quelles attentions ! quelles délicatesses ! quelles sollicitudes ! Ou bien déjà le mal, devant l'âge, a touché leur jeune âme : et alors quelle hâte, quel saint empressement pour en arrêter les progrès, et l'étouffer à sa naissance ! Le bonheur de ce ministère, à ce premier âge de la vie, c'est de rencontrer des âmes neuves et tendres, où toutes les impressions sont vives et profondes, où tout se grave, où l'empreinte qu'on appose se marque comme un sceau pour la vie entière. M. de Maistre a dit une parole vraie : « L'homme, ce qu'on appelle « l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ! » On ne croirait pas, si l'expérience ne

l'apprenait, à quel point il est possible de donner, en quelque sorte, à un cœur de dix ans, une forme qu'il gardera peut-être toujours, d'imprimer aux idées, aux sentiments, une direction, dont les effets se feront sentir bien longtemps après même qu'elle aura cessé, en un mot, comme le disait M. de Maistre, de former l'homme moral dans l'enfant : il est étonnant à quel point la conscience d'un enfant, bien cultivée, bien dirigée, peut s'ouvrir, se développer, s'élever, se former, sous la main d'un Confesseur habile.

Je ne dis pas que la confession, que la direction morale du Confesseur a toujours cette influence ; je dis non ce qu'elle fait infailliblement, mais ce qu'elle peut faire, ce qu'elle fait le plus souvent, quand elle est dévouée ; et si j'insiste sur ce point, c'est que je voudrais faire bien sentir tout ce que le ministère sacerdotal auprès des petits enfants peut avoir de grands résultats dans son apparente petitesse ; tout ce qu'un prêtre, investi de cet honneur et de cette puissance, doit se proposer d'atteindre dans ces jeunes âmes, tout ce à quoi il doit appliquer les ressources de son esprit, de son cœur et de son zèle, pour préserver ses jeunes pénitents où les conserver, pour leur inspirer la vraie piété, faire entrer en eux, mettre en quelque sorte dans leur sang et dans le fond de leur être les enseignements les plus élevés de la foi, les goûts les plus purs de la vertu.

Ce qui importe avant tout avec les enfants, dans ce premier âge, c'est de déposer dans leur âme une grande idée de Dieu, de leur en donner la crainte et l'amour ; et par là former leur conscience ; leur inspirer l'horreur du mal, leur faire comprendre, autant que possible, combien le péché, qui leur semble parfois peu de chose, est un désordre extrême, et à quels malheurs ils s'exposent, pour le temps et pour l'éternité, en cédant aux premières invitations de leurs mauvais penchants : colère, gourmandise, paresse, orgueil, désor-

béissance, impureté, dissipation, etc., tous ces défauts, tous ces vices, qui se lèvent pêle-mêle dans l'âme avec les bonnes qualités, c'est tout cela dont il faut leur faire sentir vivement la nécessité de se défaire, et de bonne heure, avant que ces mauvais penchants aient grandi et étouffé les bonnes inclinations. Je dis : tout cela, toutes ces passions, tous ces vices : Malheur à un enfant dont le confesseur serait assez peu éclairé et prévoyant pour ne s'effrayer et ne se préoccuper que des vices les plus grossiers, du vice impur par exemple ! Pour moi, je ne crains guère moins dans un enfant l'orgueil, que les autres vices qui paraissent plus grossiers ; d'autant que l'un infailliblement mène aux autres, et mène à tout, en fait de péché : *Initium omnis peccati superbia.*

Mais les idées et les sentiments doivent être soutenus et mis en œuvre par des pratiques : sans cela, j'y insiste pour qu'on le remarque, on ne fait rien. Il faut donc qu'un Confesseur intelligent et zélé, s'il veut rendre véritablement pieux ses enfants, les accoutume à quelques pratiques, simples, faciles, mais bien choisies, et propres à former et nourrir la piété, par cela même que l'enfant les fera seul, librement, en secret, et sous l'œil de Dieu : par exemple l'habitude de donner sa première pensée à Dieu dès son réveil, de prendre quelques résolutions pour la journée dès le matin, de réciter quelques prières avant de s'endormir, de faire un acte de contrition après chaque faute : je pourrais indiquer encore quelques moyens pour se rappeler la présence de Dieu pendant la journée. Je ne demande pas que ces pratiques soient nombreuses ; non, mais précises, bien définies, bien observées, point par routine et comme mécaniquement, mais avec un sentiment vrai du cœur, et persévéramment recommandées à l'enfant, jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans les habitudes de son âme et de sa vie.

Il est touchant de voir avec quelle docile simplicité quelquefois, et quelle sincérité de cœur, de petits enfants,

heureusement prévenus de la grâce, observent ces recommandations de leur Confesseur, et comme la piété croît et se développe en eux par ces actes de piété ingénue et sincère. C'est ce qui faisait dire à un saint prêtre, directeur admirable des enfants, et ayant excellemment le don de semer la piété dans les jeunes cœurs, que l'âge auquel on aime le plus le bon Dieu dans la vie, c'est de dix à douze ans.

Il s'agit ici, qu'on n'oublie pas de le remarquer, non d'une vaine sensibilité, à laquelle se prête l'âge tendre des enfants, et qu'il serait peut-être plus dangereux qu'utile d'exciter; non d'une fade et fausse dévotion qui serait toute en impressions, sans aucune racine dans l'âme : c'est d'une toute autre piété que les enfants chrétiens sont capables, et dont la grâce de Dieu, qu'ils ont reçue au baptême, a déposé les germes précieux dans leur âme¹. La piété qu'il faut inspirer aux jeunes enfants est celle-là même que nous avons définie tout à l'heure, et qui a son principe dans la conscience; dans l'amour du bien, du devoir, de Dieu; dans l'horreur du mal, des péchés, des vices, et dans ce combat sérieux pour le bien contre le mal, dont leur jeune âme, avec sa générosité naissante, est très-capable. Oui, il y a, et nous

¹ Je lis à ce sujet dans la *Vie et les Opuscules du vénérable Barthélémy Holzhauser* une remarquable et profonde observation de ce célèbre fondateur des séminaires en Allemagne, laquelle ne saurait être trop méditée par les directeurs de la jeunesse : « Les enfants pieux eux-mêmes, dit Holzhauser, quand leur piété s'appuie sur la sensibilité et sur une certaine tendresse de cœur, plus que sur la raison et sur la foi, sont très-exposés, dans le temps des aridités intérieures, à se laisser séduire par l'amorce des passions charnelles, soit parce qu'ils ne sont plus alors soutenus par les consolations divines, soit parce que le démon se sert de leur naturel tendre et impressionnable pour les porter au mal, en agissant vivement sur leur sensibilité par les attraits du vice. Afin de les prémunir contre cet écueil, les directeurs des jeunes gens ne sauraient trop s'appliquer à leur inspirer une vertu mâle, en les accoutumant à se conduire en toute chose par les principes de la raison et de la foi, et non par les impressions et affections sensibles : c'est le meilleur moyen de leur donner une vertu solide et qui dure ! » (*Vie et Opuscules du Vén. Barthélémy Holzhauser*, par M. l'abbé Gaduel, pag. 361. Paris, chez Douuiol, 1861.) Ce livre sera lu avec grand intérêt et profit par MM. les directeurs des petits et grands séminaires.

avons vu souvent, caché dans le cœur d'un petit enfant, avec le plus tendre et le plus aimable amour de Dieu, une sorte d'héroïsme, qui se produit dans le secret de son humble conscience par de petits mais généreux sacrifices, par des actes répétés de vrai courage, de vraie vertu, où se révèle déjà une âme forte, et qui pourra devenir grande, si elle est soutenue dans cette voie par un directeur digne de cette âme et des desseins de Dieu sur elle.

IV

Le travail du Confesseur grandit encore, quand vient pour l'enfant l'époque de sa première communion. Tout ce qui a été semé jusque-là dans sa jeune âme doit y être alors fortement enraciné par la main persévérante d'un sage directeur. Le grand sacrement, sans cesse présenté à sa pensée et à sa foi avec tout ce qu'il a de plus doux au cœur et de plus auguste pour l'âme, doit provoquer de sa part les plus courageuses résolutions pour s'y préparer. La première communion sera toujours pour un Confesseur, qui sait profiter de cette grande action, un des plus puissants moyens de faire faire à l'enfant de vrais efforts, de l'arrêter tout court, si la pente du mal l'entraîne, ou de le pousser fortement dans la voie du bien, s'il y est déjà entré. La parole du Confesseur alors devient plus grave, plus vive, et plus pressante, ses conseils plus sérieux et d'une plus grande portée : saisi, dominé par l'impression du grand jour qui s'approche, l'enfant s'incline plus docilement, plus humblement sous sa main : son autorité est comme agrandie de toute la majesté du sacrement. Il peut alors ce qu'avant il ne pouvait pas ; il peut fouiller jusqu'au fond de cette âme, briser, arracher, étouffer le mal : tour à tour sévère et tendre, menaçant ou plein de douceur, il presse tous les ressorts du cœur, touche toutes les fibres de l'âme, invoque, avec un as-

endant plus grand que jamais, dans l'âme de l'enfant, tous les motifs naturels et surnaturels. En un mot, c'est pour lui le moment solennel et décisif : jamais, à aucune époque, sa puissance sur le cœur de l'enfant ne sera plus complète ni plus absolue.

Voilà ce qu'un Confesseur doit sentir : alors, proportionnant les efforts de son zèle à l'importance des résultats qu'il doit obtenir, il ne néglige rien pour assurer à la vie entière de l'enfant l'incomparable bienfait d'une bonne première communion, et puisque le moment est suprême, il fait lui-même un suprême effort.

Ce qu'il y a à faire relativement aux enfants qui doivent être admis à la première communion dans l'année, le voici :

D'abord, il est de la plus grande importance que le Confesseur ne se laisse pas plus surprendre que l'enfant par l'approche de la première communion, qu'il la voie venir de loin, et n'attende pas, pour y disposer son jeune pénitent, les derniers moments, ni l'époque de l'admission définitive. C'est dès le commencement de l'année qu'il faut songer pour l'enfant à cette grande action, et le préparer dès lors par des soins tout spéciaux, et par la vue anticipée de ce grand jour. En outre, au moment surtout de la confession générale, qui doit, chose importante à remarquer, être précédée d'une préparation spéciale, et se faire trois semaines ou un mois avant la première communion, tous les efforts du zèle, s'appuyant sur les plus importantes vérités de la Religion fortement rappelées et inculquées, doivent être mis en œuvre pour inspirer aux enfants l'esprit de *pénitence*, le *plus sincère regret du passé*, ET LA VOLONTÉ FORTE d'une vie meilleure à l'avenir, d'un changement immédiat et profond. La grâce de Dieu, si abondante à cette heureuse époque de la vie, rend tout cela assez facile, surtout dans une maison d'Éducation chrétienne, où les enfants sont en général mieux

disposés, et à l'abri des scandales ordinaires ; et c'est là vérité de dire qu'en y mettant ce zèle et en employant ces simples moyens, les premières communions s'y font généralement d'une manière admirable.

V

La première communion faite, il s'agira de faire persévérer l'enfant, et de le conduire, adolescent, jeune homme, à travers les illusions, les entraînements et tous les écueils de cet âge périlleux où la volonté, si faible encore, laisse la vie plutôt livrée aux impressions sensibles, à l'empire fougueux des sens, qu'au gouvernement calme et fort de la raison. Sauver un jeune homme de tous les dangers de cet âge, le défendre tout à la fois contre sa faiblesse et son ardeur, contre son inexpérience et sa présomption ; le calmer, le modérer, l'assouplir ; quand l'orgueil s'éveille, indocile, hautain, dédaigneux, impatient du frein, le plier à l'obéissance, à la règle, à la sagesse ; quand la passion s'allume et remue ce pauvre jeune cœur, solliciter, entraîné à la fois par l'ardeur du sang et les ignorances de l'âge, le contenir, le dompter, le garder pur : garder pur un jeune homme jusqu'à vingt ans, le préparer par une jeunesse sans tache à entrer fort et tout armé dans la vie, quelle œuvre ! quel service rendu à son âme ! et quel secours pour tout le travail de l'Éducation ! Et cela se peut : la Religion dispose de tels moyens d'action sur les âmes, elle possède de telles sources de force et de pureté, qu'elle peut, en usant de ces moyens et trempant dans ces sources mystérieuses la jeunesse, faire des miracles de conservation et de préservation : c'est son chef-d'œuvre, c'est sa gloire, et c'est le confesseur dans une maison d'Éducation qui a la part principale dans cet ouvrage.

Mais à quelles conditions le fera-t-il ?

Je l'ai indiqué déjà : avant tout, il faut qu'il soit véritablement prêtre, un prêtre pieux et fervent; un homme de prière, un homme de Dieu. Le ministère d'un prêtre tiède, négligent des pratiques intimes de la vie sacerdotale, littérateur plutôt que prêtre, professeur plutôt qu'apôtre, aura peu d'influence, et sera peu béni de Dieu. Cela se conçoit.

Ensuite, il faut que le Confesseur, à un grand amour de Dieu joigne un grand amour de ses enfants; c'est ici la source unique du vrai zèle : que ses jeunes pénitents soient l'objet de ses constantes sollicitudes, qu'il les porte à tous moments dans sa pensée et dans son cœur, sorte de gestation sacrée nécessaire pour leur enfantement spirituel; qu'il prie souvent, tous les jours, pour eux; qu'il les suive d'un œil attentif dans tous leurs progrès et leurs défaillances. Un Confesseur qui n'éprouve pas toutes ces attentions, toutes ces inquiétudes, toutes ces angoisses de la paternité spirituelle, n'est pas un vrai père. Un Confesseur qui n'a pas souvent sous ses yeux la liste de ses enfants, pendant son oraison, après sa messe, pendant son action de grâces, pour bien voir devant Dieu où ils en sont tous, et ce qu'il y aurait à faire pour chacun d'eux; qui, en les voyant quelque part, n'éprouve pas un tressaillement particulier à leur présence; qui, en récréation, dans leurs jeux, dans leurs ébats; à la chapelle pendant les offices, ne les suit pas, d'un regard plein d'affection et de sollicitude, qui n'entend pas une voix lui disant sans cesse : Tous ces enfants, toutes ces jeunes âmes, Dieu les a remises entre tes mains pour préparer leur vie et leurs éternelles destinées : ce Confesseur-là n'est pas un prêtre qui sente ce qu'il doit aux enfants de Dieu et aux siens.

VI

Mais indépendamment de la piété tendre et vraie du Confesseur, et de son zèle actif, suivi, persévérant, il y a, quant

à la confession même et à la direction des enfants et des jeunes gens, des conditions, des règles indispensables à observer.

Je dis quant à la confession et la direction, car il faut bien distinguer ces deux choses : toute entrevue des enfants avec leur confesseur ne doit pas être toujours, ainsi que nous l'expliquerons tout à l'heure, une confession proprement dite.

Et d'abord, quant au lieu où l'on confesse les enfants, quel doit-il être? — Il peut paraître étrange que nous posions une telle question : nous ne croyons pas cependant qu'il soit superflu de la poser. Il est clair que tout lieu n'est pas convenable pour un tel acte ; que si les enfants se confessaient dans un lieu tout profane, où rien ne les rappellerait au respect du sacrement de pénitence, où le recueillement religieux leur serait difficile ; si quelque confesseur imaginait par exemple, comme cela s'est vu, je le sais, de les confesser dans une classe, lieu toujours moins agréable aux écoliers, de les faire agenouiller pour le sacrement là même où ils auraient peut-être été mis à genoux pour une punition, il y aurait là une véritable irrévérence, et un sérieux danger d'altérer chez les enfants la haute idée qu'ils doivent avoir d'une action si sainte.

La chambre même des Confesseurs n'est pas sans inconvénients. Les enfants s'y sentiront moins recueillis et y auront quelquefois moins d'ouverture ; et d'ailleurs, les allées et venues dans les corridors les exposeront avant et après les confessions à une dissipation très-dangereuse.

Il est tout à fait convenable et presque de rigueur que les enfants se confessent toujours dans une chapelle, où ils soient très-recueillis, où rien ne vienne les distraire.

Il faut qu'il y ait un crucifix et une image de la sainte Vierge dans chaque confessionnal.

Si c'est le soir, il faut que les confessionnaux soient bien éclairés, et que la surveillance puisse se faire sans peine dans la pénitencerie par les Confesseurs.

Maintenant, à quels intervalles faut-il voir et confesser les enfants ?

Après la première communion, la règle fixant la confession à tous les quinze jours, il ne faut pas la rendre plus fréquente sans nécessité, ou sans utilité réelle.

On doit cependant ACCORDER la confession tous les huit jours à tout enfant pieux, laborieux, désireux de son avancement dans la piété, et qui demande à se confesser plus souvent, surtout s'il est avancé en âge, c'est-à-dire de quatorze à dix-huit ans, et dans les hautes classes.

Il faut L'EXIGER de ceux à qui elle est nécessaire pour se corriger de leurs défauts, pour vaincre leur tiédeur ou triompher de leurs mauvaises habitudes, quel que soit leur âge, et même avant la première communion. Il est des habitudes qu'on ne brisera jamais sans cela.

Un des plus grands directeurs de jeunes gens, dans ce siècle, disait : « Tout jeune homme qui veut persévérer dans la « vertu doit se confesser au moins tous les quinze jours. » Et il ajoutait : « Une expérience de trente-cinq ans m'a appris « qu'il y en a même beaucoup qui ne persévéraient pas « sans la confession de tous les huit jours. »

Il faut de plus remarquer qu'outre la confession sacramentelle, il y a la confession directive : après la première communion, il est presque toujours utile de faire venir les enfants tous les huit jours, pour les entretenir quelques instants, les encourager, et causer paternellement avec eux de leurs défauts, de leurs progrès, de leurs peines, etc.

Et surtout pour les plus jeunes enfants, qui, grâce à Dieu, ne sont pas de grands pécheurs, très-souvent l'entrevu avec le Confesseur ne peut guère être autre chose qu'un religieux et paternel entretien, pour leur parler plus intimement du bon Dieu, leur apprendre à le prier, bien graver l'idée du devoir dans leur conscience, les consoler et les encourager dans leurs petites difficultés du moment, au besoin

les gronder doucement quoique très-sérieusement de leurs fautes, leur insinuer peu à peu et comme goutte à goutte l'amour du devoir et les sentiments de la piété.

Cette confession directive est d'ailleurs, je dois le faire observer ici, un moyen très-efficace *de prévenir la routine*, qui est, pour les enfants, le grand danger des confessions fréquentes.

VII

La routine, voilà ce que les Confesseurs pieux et zélés doivent prévenir et empêcher à tout prix.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce danger de la routine demande aux Confesseurs *une extrême attention*. En général les enfants, dans une maison d'Éducation chrétienne, commettent peu de fautes graves : mais il n'en faut pas conclure de suite à leur solide vertu ; *c'est le bienfait du lieu*, ce n'est guère le mérite des enfants.

La plupart des enfants sont là sans occasions, sans tentations, sans obstacles, et par conséquent presque toujours sans efforts, sans grand mérite et sans vertu. Ils ne portent au saint tribunal presque aucune faute grave ; et souvent, toutefois, leur âme est comme sans vie : *la vie active de la grâce paraît presque éteinte en eux*. Le travail de la vertu leur est comme étranger. Aussi, qu'arrive-t-il de là ? Le voici :

C'est que les vertus de collège, de séminaire, souvent ne tiennent pas. Elles sont dans les habitudes extérieures plutôt que dans le fond de l'âme : à la première occasion délicate, elles s'évanouissent.

Cela même arrivera toujours, si le Confesseur se contente de l'absence si facile des grands péchés, et s'il ne s'applique pas à donner un *exercice réel et journalier* à la conscience et à la religion des enfants, en les faisant combattre éner-

giquement contre les petites fautes, contre leurs défauts, en leur faisant faire des actes de vertu et des pratiques *libres* de piété et de mortification.

Il a été d'expérience que des enfants qui avaient passé un long temps, par exemple cinq ou six mois, ou même l'année entière, au collège, au séminaire, sans aucune faute grave, sans tentation même, tombaient tout à coup dans les désordres les plus extrêmes, dès qu'ils revoyaient le monde. NE TROUVANT PAS D'AILLEURS DANS LEURS FAMILLES DES EXEMPLES PROPRES A LES SOUTENIR, ils devenaient très-facilement des enfants presque sans religion, et bientôt sans mœurs : l'observation du dimanche, celle des lois de l'Église, qui n'étaient pour eux au collège ou au Petit Séminaire qu'un article du règlement, quelquefois ne se présentait même pas à leur esprit comme un devoir. La confession de tous les quinze jours, dans laquelle la confession des grandes fêtes s'était trouvée comme perdue, ne leur laissait qu'à peine la pensée de se confesser à Noël et à Pâques.

*Tout cela semblera inintelligible à quiconque n'en a pas fait l'expérience ; mais tout cela est de fait, et m'a profondément convaincu que, dans un collège chrétien, dans un Petit Séminaire, la routine des choses saintes, et en particulier la routine du sacrement de pénitence, est un danger considérable, et que la FERVEUR ACTIVE, LA FERVEUR GÉNÉREUSE peut seule y sauver les enfants. Malheur à celui qui n'a pas connu, qui n'a pas éprouvé cette ferveur à une époque quelconque de sa jeunesse ! Au contraire celui qui a senti une fois la vraie ferveur en conservera toujours quelque chose, et il y aura là au besoin, pour lui, à un jour donné, un germe de résurrection spirituelle. C'est le *semen vite* déposé dans les profondeurs de l'âme. Et qui déposera dans les âmes cette semence de vie, si ce n'est les instituteurs et les confesseurs de l'enfance et de la jeunesse ? Plus tard, souvent, hélas ! il n'est plus temps !*

Je ne craindrai pas de le dire ici : quand on est un homme sérieux, un prêtre, et qu'on travaille vraiment pour le salut des âmes, eh bien ! il ne faut pas se contenter d'apparences et ne point voir au delà ; il faut vouloir non des fruits éphémères, mais des résultats durables ; bâtir, non sur le sable et pour un jour, mais sur les solides fondements d'une piété vraie et qui persévère. Et voilà pourquoi il importe de bien entendre tout ce que nous venons de dire.

Sans doute, la confession fréquente peut et doit aider beaucoup à entretenir cette ferveur dans le cœur des enfants ; mais il faut qu'elle soit *bien prise, bien entendue*, et ne pas s'imaginer que quand on leur a laissé faire *machinalement* tous les huit jours ou tous les quinze jours le récit de leurs fautes, suivi d'une *exhortation quelconque*, on a accompli tout son devoir.

L'expérience m'a démontré qu'il n'y avait guère d'autre moyen d'éviter les inconvénients et de recueillir les fruits de la confession fréquente, que d'y ajouter presque toujours, *en quelque chose*, le langage, la manière, LA FAMILIARITÉ PATERNELLE, et la confiance d'une DIRECTION amicale et zélée. Et qu'on ne craigne pas de diminuer par là dans l'esprit des enfants le respect du sacrement de pénitence : c'est le meilleur moyen de leur inspirer ce respect ; et il suffit parfois de quelques paroles d'une piété vive et en même temps cordiale, pour les disposer aussi saintement que possible à l'absolution, quand ils doivent la recevoir.

Lorsque les enfants font de la confession une routine, c'est la faute du Confesseur : on peut l'affirmer à peu près toujours.

Je le dirai enfin : il importe aussi, pour que les efforts du Confesseur ne soient pas peine perdue, que son langage ne se borne pas à être le langage d'une piété douce et affectueuse : il est nécessaire qu'il soit plus souvent encore le langage d'une piété forte, d'une foi éclairée, d'une religion

profonde, le ferme langage *des vérités éternelles*. Il importe de rappeler souvent aux enfants et aux jeunes gens les grandes maximes évangéliques, les grandes vérités, les fins dernières, les mystères chrétiens; et cela en termes graves et énergiques, qui fassent une salutaire impression et les gravent au fond du cœur.

En résumé : la confession doit être très-simple, très-paternelle et familière, et aussi très-pressante, très-ferme, très-décisive, très-énergique au besoin.

Je dis très-ferme et très-énergique; car bien qu'il faille avoir égard à la faiblesse et à la fragilité de l'âge, il est rigoureusement nécessaire que le Confesseur se montre exact à suivre les bonnes règles, notamment pour ce qui concerne l'absolution : autrement on endort les enfants dans le péché, et sous le prétexte mal entendu de ne pas les décourager, on les endurecit, et on rend leurs maladies spirituelles incurables. Cela a lieu surtout quand à l'absolution se joint la sainte communion, permise inconsidérément, et s'alliant, dans une âme d'enfant, avec l'habitude réellement formée et persistante du péché mortel. Cela est particulièrement déplorable chez ceux qui se destinent au saint état ecclésiastique : c'est préparer presque infailliblement à l'Église dans ces malheureux enfants de très-mauvais prêtres¹.

¹ Nous ne croyons pas inutile d'ajouter les conseils suivants :

1° Les Confesseurs doivent appeler eux-mêmes les enfants par un billet, lorsque ceux-ci négligent de venir les trouver à l'époque fixée : non pour les confesser malgré eux, mais pour les encourager, et leur donner quelques bons conseils, très-doux et très-paternels;

On bien, quand un enfant a eu de mauvaises notes, ou quelque grand chagrin, quelque grande humiliation, pour le relever et le consoler

2° Il doit y avoir des réunions de Confesseurs, où on lira, chaque année, pendant les deux premiers mois, tout ce qui regarde les principes et la pratique de la direction spirituelle des enfants.

VIII

DE LA COMMUNION.

Mais un des plus grands avantages de la Confession, c'est qu'elle prépare à un autre bienfait infiniment précieux et souverainement efficace, dont elle règle l'usage, et dont elle fait recueillir tous les fruits : ce suprême bienfait, dont il nous reste à parler, c'est la Communion.

Que de jeunes gens lui ont dû, avec la préservation et la sanctification de leur jeunesse, les plus douces et les plus pures joies de leur âme ! En effet toutes les délices de la piété, et toute sa divine efficacité sont là : c'est une source merveilleusement féconde de pureté, de force, de joie, de vie : c'est bien l'eau qui, selon la parole du Sauveur, *rejaillit jusqu'à la vie éternelle*.

A tous les âges de la vie, il faut venir se désaltérer à cette eau céleste : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux vives, » a dit le Sauveur ; et à toutes les heures de leur passage ici-bas, les âmes sont altérées : mais les âmes jeunes encore plus que les autres.

Je le dirai donc tout d'abord : dans une maison d'Éducation chrétienne, si l'on veut faire auprès de la jeunesse la grande œuvre de préservation et de conservation, il faut que la sainte Communion soit en honneur : il faut amener les enfants et les jeunes gens à goûter le bonheur de la sainte Communion.

Toutefois, quelque chose serait plus funeste encore que la négligence à l'endroit de ce grand et divin moyen d'action sur les âmes, ce serait l'usage imprudent ou l'abus coupable.

Plus le secours est grand et le sacrement auguste, et plus

grandes aussi doivent être les délicatesses avec lesquelles il faut le traiter.

Mais avant de tracer les règles relatives à la Communion dans un Petit Séminaire, je ferai observer que, quoique la Confession et la Communion se touchent de fort près, j'ai remarqué beaucoup moins de danger de routine dans la Communion fréquente que dans la Confession fréquente. — Il est toujours ici question de la Confession sacramentelle, et non de celle qui n'est que directive. — La majesté de cet auguste sacrement frappe davantage l'esprit de l'enfant.

Je n'ai presque jamais vu la Communion fréquente ne pas amener de très-heureux résultats pour préserver du mal ou faire arriver au bien ; ce n'est même que par la Communion fréquente que j'ai vu la ferveur s'établir dans nos Petits Séminaires, et DES ENFANTS DÉSESÉRÉS REVIVRE.

J'ai observé aussi que la Communion fréquente, accordée par des Confesseurs éclairés et prudents, était presque toujours aussi une Communion fervente, tandis que plus on communiait rarement, moins, en général, on communiait bien. Toutes ces observations sont certaines, quoique non absolues et sans exceptions, et elles supposent toujours les enfants bien préparés à la communion.

Ceci remarqué, on peut, pour la sainte Communion, en suivant d'ailleurs les principes généraux donnés par les maîtres de la vie spirituelle, et en apportant les modifications que la prudence conseille relativement à chaque enfant, on peut se souvenir des règles suivantes :

I. Il ne faudrait point prendre pour pratique, après la première Communion des enfants, de ne les pas faire communier avant deux ou trois mois : cette pratique est absurde ; il faut suivre la grâce, les désirs et les besoins de chaque enfant.

Il est très-utile, en général, de les faire communier au plus

tard au bout d'un mois, et ensuite de mois en mois, au moins : et il se trouvera tel enfant quelquefois, qui, après sa première Communion, devra communier tous les quinze jours. Ce sera peut-être le moment et le moyen décisif de l'arracher définitivement à de mauvaises habitudes, ou de lui inspirer, pour sa vie entière, une très-profonde piété : il faut suivre la grâce ; faire autrement, c'est s'exposer à tout perdre.

II. Dans les classes inférieures et au-dessous de quinze ans, à moins d'une piété, d'une fidélité *active*, et d'un travail très-soutenu, on ne doit pas faire communier plus souvent, mesure commune, que tous les mois et les grandes fêtes en plus. Or, comme dans un collège chrétien, dans un Petit Séminaire, ces fêtes sont assez fréquentes, il en résulte pour ces enfants une communion toutes les trois semaines environ, et quelquefois tous les quinze jours ; généralement c'est assez.

III. De quinze à vingt ans, même dans les classes inférieures, on peut accorder la Communion tous les quinze jours et les grandes fêtes : pourvu que l'enfant soit d'une certaine ferveur, laborieux, régulier, docile.

IV. Pour un enfant très-pieux, très-régulier, qui, par exemple, ne rompt que fort rarement le silence, on pourra le faire communier tous les huit jours, s'il le désire, s'il aime la sainte Communion, et si l'on remarque, d'une Communion à l'autre, des fruits réels et des efforts constants.

V. Cela fait que dans une maison où il y a deux cents communicants, il s'en trouve chaque dimanche quatre-vingts ou cent qui communient.

On comprend quel mouvement de piété cela met dans une maison, et les effets de ce mouvement pieux ne peuvent manquer de se faire sentir, en quelque manière, à ceux même qui s'en tiennent le plus éloignés.

VI. La Communion, un jour en semaine, ne doit pas être inouïe : elle peut avoir lieu, par exemple, le jour de la fête du

saint patron d'un enfant ; s'il est d'ailleurs pieux et régulier, on peut l'engager à communier ce jour-là, et surtout le lui accorder, s'il le demande : de même, à l'anniversaire de sa première Communion, ou dans quelques autres circonstances extraordinaires.

Cette Communion, toute particulière, où l'habitude et la routine n'ont aucune part, fait quelquefois aux enfants un très-grand bien : elle édifie beaucoup les autres, et ce qui est un avantage considérable pour tous, elle met la piété en honneur dans une maison.

VII. Après les deux retraites, où les enfants ont tous été renouvelés dans la pureté et dans la ferveur, il faut les faire communier plus souvent, parce qu'ils en sont plus dignes, et que la Communion fréquente les aide à conserver les fruits de la retraite.

VIII. Il y a une observation extrêmement importante à faire ici, qui donnera la raison des règles précédentes et servira beaucoup à en diriger l'application : les années qui suivent la première Communion d'un enfant, de douze à quatorze ans, sont celles où sa direction offre le moins de difficultés. Dans un Petit Séminaire surtout, c'est une époque de ferveur et de simplicité. Un enfant de cet âge ouvre aisément son cœur à la piété, et, quand sa première Communion a été très-bonne, les passions ne troublent pas encore son innocence et sa candeur. Le Confesseur doit soigneusement profiter de ces bonnes et heureuses années pour préparer l'âme de l'enfant aux orages des années suivantes.

Mais vers quatorze ans, époque où les passions commencent à se développer, les difficultés naissent, et, jusqu'à dix-huit et vingt ans, elles se font plus ou moins sentir. Il est d'expérience que, lorsque les élèves d'un Petit Séminaire ne se fixent pas alors dans le bien avec une certaine générosité et ferveur, et deviennent tièdes, le mal ne tarde pas à les entraîner : ce milieu d'une vie tiède et languissante ne

leur est guère possible longtemps : la tiédeur n'est pas naturellement de cet âge ; la dissipation, l'étourderie, une certaine indocilité légère, peuvent aller à cet âge ; la tiédeur ne lui va pas.

Si de jeunes adolescents présentent les apparences de la tiédeur, s'ils sont languissants dans le service de Dieu, sans mouvement et comme sans vie, on doit craindre que ces tristes apparences ne cachent souvent un mal plus profond encore : soit une religion, une foi, qui s'éteint dans l'abus des grâces, et dans la familiarité irrégulière des choses saintes ; soit des mœurs qui se troublent et se corrompent ; soit un amour-propre, un orgueil qui s'empare de l'âme et de toutes les facultés, qui devient le fond de la vie tout entière et le mobile de toutes les pensées et de toutes les actions ; soit l'amour du monde, de la vanité mondaine, qui est quelquefois à cet âge une passion étonnante ; soit l'amour d'une créature, qui préoccupe aveuglément, gâte le cœur, appauvrit l'esprit et dégrade dans l'âme les facultés les plus nobles.

Ces observations encore sont certaines : ces plaies des jeunes âmes, je les connais ; je les ai trop souvent vues de mes yeux et touchées de mes mains et de mon cœur pour les pouvoir ignorer.

Il n'y a que la ferveur, *la ferveur vive et agissante*, et par conséquent LA COMMUNION FERVENTE ET FRÉQUENTE, qui puisse alors préserver un jeune homme dans un Petit Séminaire, ou dans un collège chrétien.

Pour l'établir et le conserver dans cette ferveur, il est très-bon aussi de le porter à des actes et à des pratiques de vertu, qu'il fasse librement, secrètement, sous l'œil seul de Dieu, sans y être forcé par la règle de la maison, et qui soient son action spontanée : telles seraient, par exemple, de légères mortifications au réfectoire, et sans que personne s'en aperçoive ; une visite chaque jour au saint sacrement, une autre à la chapelle de la sainte Vierge, la récitation du chapelet.

Les congrégations, la dévotion à la très-sainte Vierge peuvent être encore pour cela d'un grand secours.

Mais, plus que tout le reste, la **SAINTE COMMUNION**.

On conçoit d'ailleurs parfaitement que ce que nous venons de dire de la nécessité où se trouve un jeune homme de quatorze à dix-huit ans, de mener une vie fervente, sous peine d'être bientôt entraîné au mal et dominé par ses passions, s'applique avec bien plus de force à un jeune homme qui vit dans un collège chrétien, dans un Petit Séminaire, qu'à celui du même âge qui vivrait au milieu du monde. En effet, la situation de l'un et de l'autre est très-différente. Car :

1° Un jeune homme, dans le monde, recevant des grâces moins nombreuses et moins pressantes, peut n'être pas très-fervent sans se rendre coupable d'un abus aussi périlleux, d'une infidélité aussi grave, et de cette habitude de mal user des choses saintes qui endurecit.

2° Dans le monde, un jeune homme a, chaque jour, à soutenir des combats qui rendent sa fidélité plus active et réveillent sa foi : dans un collège, dans un Petit Séminaire, au contraire, la fidélité d'un enfant peut n'être, durant plusieurs années, qu'une espèce d'habitude et de routine, et non l'effet d'une volonté généreuse pour remplir ses devoirs, malgré les obstacles.

Les Directeurs ont à conclure de ce que nous venons de dire, que c'est pour eux un devoir de la dernière importance d'étudier, d'observer, de suivre de près, avec tout le zèle possible, ceux de leurs pénitents parvenus à l'âge dont nous venons de parler, c'est-à-dire qui ont de quatorze à dix-huit ans, *et de faire tous leurs efforts pour les amener à la Communion fréquente et fervente.*

IX. L'observation suivante pourra paraître exagérée au premier abord ; mais, outre qu'elle est toute d'expérience, quiconque examinera attentivement les raisons sur les-

quelles on l'appuie, en reconnaîtra facilement la justesse et la vérité.

Lorsqu'un enfant dans un Petit Séminaire ne communie habituellement que tous les deux ou trois mois, il y a malheureusement tout lieu de craindre que la vie spirituelle ne s'éteigne en lui. La raison de cette observation, c'est que, dans un Petit Séminaire, les instructions chrétiennes sont si nombreuses, si variées, si pressantes; les soins donnés aux enfants si éclairés, si charitables; les principes d'éducation si élevés, les grandes fêtes si fréquentes, qu'une Communion aussi rare n'est plus en harmonie avec tout le reste, et suppose l'abus des grâces, une insouciance extrême, et, de toute façon, une vie en contradiction avec le grand mouvement de foi et de piété qui se fait perpétuellement sentir dans un Petit Séminaire.

Quand un enfant en est réduit à cette triste situation, et qu'un Confesseur zélé n'a pu venir à bout de l'en tirer, il peut être expédient souvent de lui conseiller de changer de Confesseur. C'est au Confesseur alors à y inviter l'enfant. Il peut se borner, toutefois, à lui en insinuer la pensée; à moins qu'il ne jugeât ce changement tout à fait nécessaire, et, dans ce cas, il le lui déclarerait nettement.

X. Pareillement, quand un enfant, dans un Petit Séminaire, laisse habituellement passer la plupart des grandes solennités où tous ses condisciples communient, sans approcher lui-même de la sainte table, se séparant ainsi de tous les autres, on peut présumer que cet enfant, sauf le cas de scrupules excessifs, est dans une triste situation : il est au moins de ceux à qui on peut appliquer ce mot de l'Évangile : *Incipiebat mori*; son âme demande de grands soins, et son Confesseur ne saurait faire trop d'efforts pour l'aider à sortir de ce dangereux état.

Cette observation, comme la précédente, est fondée sur ce que, dans une maison où l'action morale et chrétienne est

forte, les exercices de piété et les jours de fêtes nombreux, il y a une sorte de nécessité morale à ce qu'un enfant puisse communier souvent : autrement il n'y a plus d'accord entre ses dispositions personnelles et le mouvement extérieur et général de piété qui règne autour de lui : *il en est ennuyé, fatigué, souvent irrité* : il en conçoit un mauvais esprit, un esprit d'hostilité et de contradiction ; en un mot, sans la Communion fréquente, *son âme s'en va peu à peu, et tout dépérit en lui.*

Les mêmes inconvénients n'existent pas, au même degré, pour les enfants du monde, ni pour ceux qui, vivant dans les maisons où les grandes fêtes et les exercices de piété sont moins nombreux, ne communient qu'à de plus rares intervalles : car, par là, ces enfants ne se mettent pas en contradiction avec ce qui se passe autour d'eux.

En un mot, les admirables avantages de l'Education pieuse des Petits Séminaires ne sont que pour ceux qui en profitent : ils se changent facilement en inconvénients et en périls pour les autres.

C'est ce qui fait ici la grande responsabilité des Confesseurs en particulier, comme aussi, en général, de tous les maîtres. Ils ne doivent sentir leur âme en repos, ou du moins en sûreté, devant ceux de leurs enfants qui se perdent, que quand, dans leur conscience et devant Dieu, ils peuvent se dire : tout ce qu'il était possible de faire pour sauver ces enfants, nous l'avons fait.

XI

Reste ici à résoudre une question délicate, relative à la Confession et la Communion.

On peut se demander : quelle liberté un Supérieur doit-il laisser aux élèves de sa maison relativement à la Confession et à la Communion ?

Doit-il s'enquérir, doit-il savoir ou ignorer ceux qui se confessent et ceux qui communient ?

La réponse est très-simple :

1^o Quant à la Confession, le Supérieur doit exiger que tous les enfants aillent régulièrement à confesse tous les quinze jours, ou plus ou moins souvent, selon que la règle de la maison le demande : c'est-à-dire qu'ils aillent simplement trouver leur Confesseur.

Pour ce qui se passe entre le Confesseur et chaque enfant, cela ne regarde point le Supérieur : il ne peut, il ne doit s'en enquérir en rien, sous aucun prétexte.

2^o Quant à la Communion, il doit laisser aux enfants la plus grande liberté, et éviter tout ce qui, de près ou de loin, en pourrait faire des hypocrites.

Au Petit Séminaire de Paris, où la plupart des enfants communiaient tous les quinze jours, tous les mois au moins, et un certain nombre tous les huit jours, j'en ai eu qui ne communiaient qu'une ou deux fois par an ; j'en ai même eu un qui fut deux ans sans faire ses pâques.

Jamais ces pauvres enfants ne me trouvèrent moins bon pour eux, moins amical : au contraire.

Le Supérieur, toutefois, ne peut ignorer quels sont ceux qui communient, et ceux qui ne communient pas parmi ses enfants.

D'abord, il est dans l'ordre qu'un père sache cela dans sa famille.

Un père et une mère de famille chrétiens seraient assurément bien étonnés, et auraient droit de l'être, lorsque, demandant à un Supérieur si leur enfant communique quelquefois, ou ne communique pas, le Supérieur répondait : « Je n'en sais rien, je ne m'en occupe point... »

Et puis, comme le Supérieur et tous les Directeurs assistent à la messe de communion, on le sait nécessairement, parce qu'on le voit.

Pour moi, je savais ceux qui communiaient ou ne communiaient pas : mais à ceux-ci, je le répète, je ne témoignais pas moins d'affection : je jouais avec eux comme avec les autres ; je les reprenais peut-être moins sévèrement que d'autres ; ce qui est sûr, c'est que jamais ils n'en ont été gênés.

Du reste, je m'expliquais sur tout cela simplement et librement à la lecture spirituelle.

CHAPITRE X

Système des fonctions simultanées.

Nous venons de passer en revue tous les hommes de l'Éducation, Supérieur, Directeurs, Préfets, Professeurs, Présidents, Confesseurs ; et nous avons exposé, avec le plus grand soin et dans le plus grand détail, les fonctions de chacun d'eux. Cependant nous n'avons pas tout dit, et un dernier mot, d'une très-grande importance, un dernier trait, tout à fait essentiel, reste à ajouter.

Nous avons considéré les hommes de l'Éducation agissant isolément, chacun dans sa sphère, remplissant chacun sa fonction spéciale : mais chacun d'eux demeurera-t-il nécessairement confiné dans sa spécialité, de telle sorte qu'en dehors des fonctions particulières dont il est chargé, il soit complètement d'ailleurs étranger à ce qui se fait dans la maison, et ne partage en rien les fonctions de ses collègues ?

La question est si grave, que je crois devoir la poser aussi nettement que possible. Je le demande donc :

Les facultés de l'enfant étant multiples, et l'Éducation une œuvre complexe, est-il plus simple de la diviser rigoureuse-

ment en autant de parties distinctes et de fonctions séparées que l'enfant a de facultés diverses ; et de confier chacune de ces fonctions à des maîtres différents, qui en feront chacun leur affaire, sans se mettre en peine du reste : de telle sorte que l'un sera chargé de l'Éducation intellectuelle sans s'occuper de l'Éducation morale ; l'autre chargé de l'Éducation religieuse sans s'inquiéter en rien de l'Éducation littéraire ou disciplinaire ? En un mot, faut-il que parmi les maîtres, les uns s'occupent exclusivement d'enseignement, les autres exclusivement de religion, les autres exclusivement de discipline, et pas d'autre chose ?

Le professeur, le maître d'étude, et l'aumônier, sont, dans les maisons universitaires, le type parfait de ce système.

Ou bien, les diverses branches de l'Éducation, quoique distinctes, étant au fond solidaires, et l'œuvre unique, vaut-il mieux que, tout en gardant son titre et sa fonction propre, chacun cependant ait une part commune et active dans l'œuvre générale, dans l'œuvre entière de l'Éducation, et pour cela exerce simultanément, DANS UNE MESURE CONVENABLE et de justes limites, les fonctions disciplinaires, professorales et pastorales ?

Telle est la question.

Sans prétendre réprover absolument le procédé contraire, nous nous prononçons sans hésiter pour le second de ces systèmes, que nous appelons le *système des fonctions simultanées* ; et dans lequel, quoique chacun ait sa fonction spéciale, nul ne demeure étranger aux fonctions des autres, et à rien de ce qui se fait dans l'œuvre de l'Éducation.

Nous préférons ce second système, parce que, sans rien perdre des avantages du premier, c'est-à-dire sans renoncer à la sage division des fonctions et du travail, il a d'autres avantages inappréciables, que le système des fonctions séparées n'a pas : nous le préférons, parce qu'il est en plus profonde harmonie avec la nature même de l'Éducation ; parce

qu'il réalise bien plus complètement l'idée d'un véritable instituteur ; parce qu'il est essentiel à la dignité des maîtres, à leur autorité, à leur action même ; parce que seul il peut leur donner l'influence et les lumières qui leur sont nécessaires, pour accomplir leur œuvre dans sa plénitude.

Tels sont nos motifs pour préférer le second système au premier.

I

Mais, je dois le dire tout d'abord, par *système des fonctions simultanées*, je n'entends pas, qu'on le comprenne bien, l'accumulation permanente des diverses fonctions de l'Éducation sur un même homme : je n'admets point, par exemple, qu'un professeur fasse à la fois plusieurs classes, ou tout ensemble la classe et l'étude, ou soit toute une année professeur et préfet de discipline : non, un tel cumul, ou tout autre de ce genre, écraserait les hommes, dévorerait leur temps, empêcherait la préparation nécessaire des classes, et à plus forte raison les études personnelles dont un maître, jeune surtout, a besoin pour se développer et se former.

Qu'on fasse cela dans des circonstances particulières, tout à fait exceptionnelles, dans une maison très-pauvre, qui commence et ne peut commencer que par un dévouement extraordinaire ; que là, des prêtres zélés suppléent par un travail infatigable à la pénurie d'hommes et de ressources, je le conçois : cela se peut, cela s'est vu dans le clergé ; le clergé n'est au-dessous d'aucun genre de dévouement et de sacrifices. Et il faut bien dire qu'aux temps malheureux qui ont suivi le rétablissement du culte en France, dans la détresse des séminaires à peine relevés de leurs ruines, ce fut grâce uniquement à des hommes admirables, — qui surent alors se multiplier eux-mêmes et élever leur zèle à la hauteur de tous les besoins, — que les Petits Séminaires purent être fondés,

et le nouveau clergé recevoir l'instruction nécessaire. Avec un personnel très-insuffisant quant au nombre, bien des maisons firent alors des merveilles. Mais ce qui fut fait à cette époque n'est pas une règle, ce fut une exception. Des hommes héroïques font quelquefois l'impossible ; mais il ne faut pas le demander à tous, ni toujours aux mêmes : et il demeure bien certain, qu'au point de vue du bien personnel des jeunes prêtres employés dans les séminaires, comme au point de vue de l'œuvre dont ils sont chargés, ce serait une grande faute de leur donner trop à faire. Qu'il me soit permis de le dire ici, c'est un devoir rigoureux pour les évêques de ne rien épargner afin qu'il y ait dans leurs séminaires un personnel assez nombreux, qui suffise au travail, sans être condamné à des efforts écrasants.

Ce que j'entends donc par le système des fonctions simultanées dans l'Éducation, et ce que je demande, le voici : c'est que les hommes qui se dévouent à cette grande œuvre ne soient pas attachés exclusivement, et sans faire autre chose, à une partie restreinte de l'Éducation ; ne demeurent pas confinés dans une fonction spéciale, sans réelle autorité ni aucune action au delà : ce que je demande, c'est qu'un professeur ne soit pas exclusivement professeur, sans s'occuper jamais de la discipline générale ; ni un préfet de discipline exclusivement préfet de discipline, sans s'occuper jamais des études, et de la direction spirituelle ; ni un préfet de religion exclusivement préposé aux exercices religieux, comme un aumônier universitaire, et hors de là rien dans la maison : ce que je demande, c'est que la division des fonctions ne scinde pas l'œuvre de l'Éducation en diverses parties étrangères les unes aux autres, ni les hommes de l'Éducation en catégories absolues, indifférentes et presque inconnues entre elles, comme s'il y avait en réalité plusieurs Éductions, et non pas une seule, comme si l'Éducation intellectuelle, l'Éducation religieuse, l'Éducation morale, et même l'Édu-

cation physique, n'avaient pas toutes un seul et même but, n'étaient pas essentiellement une seule et même chose.

En quoi consiste l'Éducation ? A élever l'homme, l'homme tout entier : son esprit, son cœur, son âme, sa conscience, son caractère, toutes ses facultés, toutes ses puissances, toute sa vie. Sans doute cette œuvre vaste se subdivise, et on distingue, ai-je dit, quatre sortes d'Éductions. Toutes quatre sont nécessaires ; mais ce qu'il faut rappeler ici, c'est la connexité intime, la corrélation essentielle de ces quatre Éductions ; c'est leur pénétration réciproque, la constante influence de chacune sur les autres ; c'est le concours qu'elles se prêtent mutuellement, ou les entraves qu'elles peuvent se créer tour à tour ; c'est, enfin, le devoir impérieux pour tout instituteur de ne pas séparer, de ne pas mutiler, et ruiner par là même une œuvre qui est essentiellement une et indivisible.

Je dis que chacune de ces quatre Éductions influe sur les autres : en effet, l'Éducation physique est-elle en souffrance, soyez sûrs que l'Éducation intellectuelle en subira le contre-coup. Vous donnez exclusivement tous vos soins au développement de l'esprit, sans vous occuper des vices du cœur et des défaillances de l'Éducation morale ; vous vous trompez étrangement : l'esprit de votre élève ne tardera pas lui-même à défaillir. Vous voulez former dans cet enfant l'homme moral, et vous ne vous occupez pas de former aussi l'homme religieux ; vous tentez d'élever un édifice sans fondement ; bientôt vous sentirez que vous avez bâti dans le vide. Vous croyez que l'Éducation religieuse n'a pas d'action en dehors de la conscience ; et je vous dis, moi, que précisément parce qu'elle a action sur la conscience, son influence s'étend sur tout le reste, sur l'esprit et les études littéraires, sur le cœur, sur le caractère, sur la santé même, et qu'elle est votre plus puissant ressort pour tout bien : de même qu'à son tour elle souffre, elle est entravée par tout ce

qui fait souffrir et entrave soit les études, soit l'action disciplinaire et morale ¹.

C'est donc la nature des choses et le fond même de l'œuvre à accomplir qui décide ici la question.

Les catégories et les distinctions ne changent rien au fond de la nature humaine, et à l'ordre de son développement providentiel.

De même que, dans l'unité de l'être humain, et dans le mouvement de la vie, tout l'homme se développe et grandit à la fois, de même dans le mouvement et l'unité de l'Éducation, œuvre vivante s'il en fut jamais, tout marche, tout s'élève, tout se soutient en même temps. Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit, les grandes fonctions de l'Éducation étant essentiellement connexes et solidaires, que chacune d'elles, prise à part, sera incomparablement mieux faite par un homme qui, DANS UNE MESURE CONVENABLE, et de justes limites, est appliqué à toutes, que par un homme qui ne serait appliqué qu'à une seule ; pourquoi ? parce que l'autorité, l'expérience qu'il acquerra dans l'une lui viendra fortement en aide dans les autres : les fonctions disciplinaires aideront aux fonctions professorales, les fonctions professorales aideront aux fonctions disciplinaires ; et les fonctions pastorales surtout aideront à toutes les autres, comme elles seront à leur tour aidées par elles.

Et voilà aussi pourquoi j'ai dit que le système le plus conforme à la nature même de l'Éducation, ce n'est pas celui qui refuse d'établir entre les hommes de l'Éducation la solidarité qui existe entre les fonctions mêmes, mais celui qui institue, pratique et met en action cette solidarité : ce n'est pas celui qui divise et restreint rigoureusement les fonctions, c'est celui qui les unit et par là même les étend et les

¹ J'ai traité à fond toutes ces choses dans un premier volume (liv. III, ch. 1). Je supplie qu'on veuille bien relire ici ce que j'ai écrit sur cet important sujet.

élève : ce n'est pas le système qui fragmente, qui particularise l'action des hommes de l'Éducation, c'est celui qui leur donne toute leur puissance, et les employant à une fonction spéciale, les applique, les intéresse et les dévoue à l'œuvre tout entière ; en un mot, c'est le système des *fonctions simultanées*.

II

Je le demanderai même : est-on un homme d'Éducation, mérite-t-on vraiment ce grand nom, quand on se borne à un seul côté, à un seul détail de cette grande œuvre, quand on confine là sa vie, sans faire un pas au delà, quand on n'a jamais, en réalité, fait une Éducation, élevé un homme ?

Vous dites que vous êtes un homme d'Éducation, et tout se borne pour vous à faire la classe, ou à faire l'étude, ou à administrer matériellement la maison : hors de là, vous ne faites rien, vous n'êtes rien : tout le reste vous est étranger. Eh bien ! non, vous n'êtes pas un homme d'Éducation, car vous ne faites pas l'Éducation ; vous êtes un professeur, un maître d'étude, un économiste, rien de plus : l'œuvre, la grande œuvre à laquelle votre vie est vouée, vous ne l'aurez jamais accomplie. Si vous devez jamais devenir Supérieur d'une maison, vous n'aurez presque rien appris de votre métier ; vous aurez même contracté des habitudes funestes, qui auront tué d'avance en vous les qualités du Supérieur, en vous tenant concentré et comme étouffé, non-seulement dans une fonction particulière et secondaire, mais dans une vie étroite et amoindrie.

Quoi ! cela vous suffirait, et vous y trouveriez un convenable emploi de vos facultés et de vos forces, de votre intelligence et de votre cœur ! et vous ne vous sentiriez pas rapetissé par ce petit rôle ! Vous êtes prêtre peut-être, et vous trouveriez une vie de prêtre bien remplie par une classe,

par une présidence d'études, par la tenue des livres et la gestion d'une caisse, sans rien plus?

Ah! je le dis comme je le sens : je vous plains ! oui, vous êtes malheureux :

Infelix operis summa, quia ponere totum

Nesciet.

HORACE.

Au contraire, combien le système des fonctions simultanées, appliqué dans une juste mesure, agrandit le rôle des maîtres, ajoute à leur dignité, à leur autorité, à leur action, à leur zèle ! combien, dans une maison, où ce système est en vigueur, les maîtres sont-ils plus honorés, mieux obéis !

On le sait, l'âge, les degrés hiérarchiques entre les maîtres établissent aussi des degrés dans l'estime et le respect que leur portent les élèves : mais qui ne sent que la participation de tous à toutes les fonctions unit d'une certaine manière tous les niveaux, établit une sorte d'égalité parmi les maîtres et, sans en abaisser aucun, les relève tous, et fait rejaillir sur les plus humbles l'estime et le respect qui s'attachent aux plus éminents ? qui ne sent, par exemple, tout ce que gagne en considération, aux yeux des élèves, un professeur de sixième qu'on verra succéder dans une fonction disciplinaire à un professeur de rhétorique, ou la partager avec lui ? tout ce que gagne un surveillant, qu'on ne verra pas relégué exclusivement dans les fonctions subalternes de la surveillance, mais appelé aussi à s'occuper des études, à juger les élèves dans les examens, où il pourra faire à leurs yeux ses preuves d'homme instruit et capable ? et si l'Éducation est essentiellement une œuvre d'autorité et de respect, tout ce qui relève l'autorité et le respect, ne favorise-t-il pas l'Éducation ?

III

Mais entrons dans plus de détails, et parcourons successivement trois des grandes fonctions de l'œuvre, les fonctions disciplinaires, les fonctions professorales, les fonctions pastorales, pour apprécier avec exactitude tout ce que chacune de ces fonctions gagne à être exercée, dans une certaine mesure, simultanément par chacun.

La discipline d'abord : quelle œuvre vaste ! où s'arrête-t-elle ? où finit-elle ? ou plutôt quelle partie de l'Éducation lui est étrangère ? Elle règle tout, elle voit tout, elle préside à tout. Sans doute, seule elle ne fait pas tout, mais sans elle rien ne se fait. Elle est la condition de toute action sérieuse et profonde sur les enfants. C'est le frein, c'est la digue : toutes ces volontés si vives et si mobiles, toutes ces forces toujours prêtes à s'échapper, c'est la discipline qui les contient, qui les maîtrise. Eh bien ! croit-on qu'à une telle œuvre un préfet de discipline ou un vice-préfet, si zélés, si actifs, si vigilants qu'on les suppose, puissent suffire, et que la discipline sera ce qu'elle doit être dans une maison, si en dehors de ceux qui en sont chargés d'office, tous les autres croient n'avoir rien à y voir, rien à y faire, nul concours à y donner ? Non, elle fera défaut en mille circonstances : maints désordres auront lieu en maintes occasions, qui auraient été prévenus et empêchés, si l'action des préfets et vice-préfets de discipline avait trouvé un auxiliaire, un supplément indispensable, dans le concours et le zèle de tous les professeurs et de tous les maîtres de la maison : sans cela, elle se bornera à n'être qu'une police extérieure, très-insuffisante pour atteindre au but réel de toute vraie Education.

Pour procurer à la discipline préventive ou répressive une fermeté, une exactitude, une efficacité constante, il faut

nécessairement l'intervention de tous ceux qui, d'une manière quelconque, prennent part à la direction de la maison. C'est ainsi seulement que la discipline peut arriver à être présente partout, à tout voir, à tout entendre, pour tout maintenir dans l'ordre, ou y faire tout rentrer. Mais si la discipline n'a qu'un ou deux représentants officiels, loin desquels on se croit tout permis, ce ne sera plus qu'une police impuissante, plus ou moins odieuse, plus ou moins tristement exercée par deux ou trois fonctionnaires.

En effet, si ces fonctionnaires eux-mêmes et toute leur action se bornent aux fonctions disciplinaires, s'ils demeurent complètement étrangers à la marche des études, s'ils n'ont aucun ministère spirituel à remplir, que deviendront-ils? Je ne crains pas de le dire : parquer les hommes de la discipline dans la discipline même, et ne leur accorder aucune action au delà, ne leur ouvrir aucun autre horizon, c'est sacrifier la discipline et les hommes qui la font. La discipline qui n'enseigne, ni ne prêche, ni ne dirige les âmes, est trop exposée à dégénérer en une sorte de mécanique ou de matérialisme, qui abrutit maîtres et élèves.

Un prêtre n'y tiendrait qu'autant qu'il aurait en lui une source peu commune de vie intérieure : autrement, et tout autre que lui y serait vite desséché. Qui ne voit que, dans cet isolement, l'homme et la fonction sont à la fois abaissés? Car la discipline, la vraie discipline, il faut sans fin le redire, n'est pas une simple police, ni l'ordre qu'elle produit un ordre purement extérieur, ni l'obéissance qu'elle exige une soumission servile : non, la discipline n'est véritablement un moyen d'Éducation, elle ne concourt à élever l'homme, que si elle atteint l'âme, la conscience ; or, comment ira-t-elle jusque-là, si les hommes qui la font n'ont à exercer qu'une surveillance matérielle, et par aucun autre côté ne peuvent s'adresser à la conscience et à l'âme?

Et n'est-ce pas cet isolement, qui, les condamnant à un

rôle mécanique, fait, en grande partie, le discrédit immérité, mais réel, où sont tombées presque partout les fonctions disciplinaires ? Pourquoi en effet ce discrédit ?

Est-ce que la discipline, dispensatrice du temps, protectrice du travail, inspiratrice du bon esprit, gage des fortes études, gardienne de l'innocence et des mœurs, nerf du règlement intérieur, ressort puissant de l'Éducation tout entière, est-ce que la discipline ne mérite pas tous les respects ?

Elle est loin cependant de les obtenir toujours, et les noms les plus misérables, infligés à ceux qui la représentent, sont là pour attester cet injuste et déplorable abaissement.

Quelle plaie n'est-ce pas pour certaines maisons d'Éducation que les maîtres d'étude ? d'où vient que le nom même en a été avili, à ce point qu'on n'ose plus le porter ? encore une fois, pourquoi cela ? Sans doute, plusieurs de ces employés n'étaient que trop souvent dignes du mépris qu'ils obtenaient ; mais on peut dire aussi que souvent ils succombaient sous le poids d'une charge impossible, et dans l'abaissement de la fonction elle-même. On l'a si bien senti, qu'on a fait des règlements pour relever la fonction, en faisant du maître d'étude un répétiteur : ce n'est pas grand'chose encore ; mais la tentative au moins prouve qu'on sent le besoin de ne pas renfermer des hommes dans l'étroit horizon de la discipline matérielle, et de les relever par une participation quelconque à l'œuvre de l'Éducation intellectuelle.

Dans la plupart des maisons d'Éducation chrétienne, c'est au contraire par son alliance avec les autres fonctions que la discipline est relevée et honorée ¹.

On respecte et on aime le président de récréation, quand

¹ Il y a ici, relativement aux ordres religieux, une observation importante à faire : c'est que l'état religieux, par lui-même, et ce nom de Père, donné aux maîtres, même aux plus jeunes, leur confère, dans une certaine mesure, un véritable supplément d'autorité. Ainsi, de jeunes scholastiques sont employés aux

on le retrouve en classe, et le président d'étude, quand on le retrouve aux examens et à la chapelle.

On respecte toutes les présidences disciplinaires, quand on les voit exercées tour à tour par les premiers maîtres d'une maison comme par les derniers, par le professeur de rhétorique comme par le professeur de sixième.

Que la dignité sacerdotale et les fonctions pastorales s'y joignent, et la présidence disciplinaire prendra vite le caractère sacré d'une mission de dévouement, et d'une sollicitude paternelle. Elle sera relevée par cela même qui la déprécie aux yeux des enfants et des maîtres, par ses pénibles assujettissements.

IV

Ce que je dis des fonctions disciplinaires et des hommes de la discipline, est vrai aussi du professorat et du Professeur. Réduire la grande et haute mission d'un instituteur de la jeunesse à professer une classe, que ce soit la sixième ou la rhétorique, borner l'œuvre du Professeur à la distribution de l'enseignement classique, sans autre action sur les élèves, c'est amoindrir l'œuvre et l'homme.

Non, l'œuvre est plus grande, et le professorat peut être une autre chose : le professorat, même laïque, qu'on l'entende bien, peut et doit être un vrai apostolat, et j'ai connu des Professeurs laïques, qui, réduits simplement à enseigner, mais ne se réduisant pas, eux, à cet unique rôle, voyaient dans leurs disciples non pas simplement des humanistes, mais des hommes et des chrétiens à élever, s'occupaient de leur âme, de leur cœur, de leur salut éternel, et non pas seulement de

fonctions disciplinaires ; mais la réputation de piété fervente où ils sont à bon droit aux yeux des enfants leur concilie le respect : Les Pères qui professent, s'ils ne sont pas présidents de discipline, prêchent et confessent ; les Préfets et vice-Préfets de discipline sont aussi des Pères vénéérés dans la maison.

leur instruction scientifique ou littéraire, et trouvaient moyen de travailler à leur vraie Éducation, tout en professant : ils savaient les rencontrer en dehors des classes, leur parler affectueusement, se rendre dignes de leur confiance, leur donner de bons conseils, et par là exerçaient sur eux une action sérieuse et durable, et suppléaient du moins, par l'esprit le plus élevé du système, au système lui-même des fonctions simultanées.

Mais n'être que Professeur, et ne vouloir que professer, se renfermer dans sa chaire et dans ses classiques, n'apparaître à ses élèves que quatre ou même deux heures par jour, et en dehors de là ne les voir jamais, ne leur parler jamais que grec et latin, histoire et géographie, mathématiques, physique ou chimie, et borner là toute son action sur eux : je le répète, non, ce n'est pas là être un instituteur de la jeunesse. Quoi qu'on fasse, et de quelque manière qu'on enseigne, c'est se mouvoir dans un horizon trop rétréci, c'est trop amoindrir une grande œuvre.

Mais l'homme ne souffre pas moins que la fonction de cet amoindrissement. Sans doute, réduit à lui seul, le professorat semble moins que la discipline une œuvre matérielle, et paraît offrir, dans les classes supérieures surtout, à l'intelligence du professeur, plus d'aliment : soit; mais qu'offre-t-il de plus à son âme, à sa vie chrétienne et intérieure, et surtout, s'il est prêtre, à sa vie de prêtre? En quoi le commerce avec les auteurs grecs et latins nourrit-il davantage la vie surnaturelle, l'esprit apostolique, et en tous, prêtres ou laïques, la flamme du zèle pour la grande œuvre de l'Éducation des âmes? Bien plus, les grandes fonctions de l'enseignement, — car je ne parle pas seulement ici de l'enseignement élémentaire, de la correction des thèmes et des versions, je parle même des classes supérieures, — et je dis que les études profanes les plus élevées ont moins de variété et d'intérêt, plus de monotonie et d'ennui qu'il ne semblerait d'abord : on

ne tarde pas à l'éprouver. Mais fussent-elles toujours pleines d'attraits et de charmes, à quoi pourraient-elles aboutir? A faire des littérateurs; mais un professeur, et surtout un prêtre littérateur, qui n'est que cela, est peu de chose : souvent la sécheresse du cœur et l'enflure de l'esprit, voilà ce qu'on retire de plus net de tout ce bagage littéraire.

Mais, de même que le zèle pour l'âme des enfants, répétons le mot, que l'apostolat par l'Éducation, préserve le Préfet de discipline ou le Président d'étude de la sécheresse d'âme d'un censeur ou d'un maître d'étude universitaire; de même il garantit le Professeur contre le danger de devenir, comme saint Jérôme, plus *cicéronien* que *chrétien*, et d'être, comme saint Jérôme encore, repris de Dieu pour ses admirations profanes.

D'ailleurs pour tous, prêtres ou laïques, si, dans l'œuvre de l'Éducation, ils n'ont jamais fait que la classe, le pédantisme n'est pas loin; le pédantisme, c'est-à-dire la fatuité, les prétentions ridicules, souvent dans la plus complète inexpérience des choses de la vie; puis des habitudes gauches, un ton pédagogique, une incurable manie de dissertar et de professer, même quand on parle avec des hommes. Combien en a-t-on vu, en effet, de ces scholâtres vieilliss, n'ayant fait toute leur vie autre chose que professer, et qui n'en avaient rapporté que l'ignorance absolue des hommes et de la vie pratique, incapables de quoi que ce fût en dehors de leurs auteurs, pareils à ces musiciens qui ne sont plus rien quand ils n'ont plus à la main leur instrument?

Certes, ce n'est pas la fonction même qui réduit à cela certains hommes, c'est la fonction rétrécie, amoindrie, par l'habitude du seul enseignement classique, à l'exclusion de toute autre œuvre, pendant toute la vie.

Mais quand un prêtre n'arriverait pas, comme on y arrive à degrés divers, à cette nullité, qu'est-ce dans une maison

d'Éducation qu'un prêtre qui ne veut être que professeur? Le prêtre ne tarde pas à être absorbé dans le professeur, et le professeur n'est bientôt plus, comme chez les anciens, qu'une sorte de pédagogue, distributeur de latin et de grec, qui oublie et fait oublier non-seulement qu'il est prêtre, mais même qu'il est instituteur de la jeunesse; qui vit chez lui et pour lui, très en dehors du mouvement de la maison, très-étranger à l'œuvre morale qui s'y fait, très-indépendant du Supérieur : un tel homme compte-il vraiment dans une maison d'Éducation? y exerce-t-il une influence sérieuse? y fait-il une œuvre?

Très-souvent, il n'y fait pas même bien sa classe, il ne la tient pas, il ne la gouverne pas; l'autorité morale, l'influence réelle, lui manque, parce que la science classique, le talent même d'enseigner ne suffisent pas ici; parce que les simples fonctions de l'enseignement, telles qu'il les comprend et les exerce, ne lui donnent pas assez de prise sur les âmes. Cela est si vrai, qu'une expérience irrécusable a toujours constaté dans les professeurs étrangers à une maison, et venant y donner leurs leçons du dehors, une véritable infériorité morale, quelle que fût d'ailleurs leur instruction : c'est ce que m'affirmait encore, il y a peu de jours, un homme qui a longtemps vécu dans une institution libre où venaient de ces professeurs : « Ils ne peuvent tenir « leurs élèves, me disait-il; les enfants n'ont pas pour eux « assez de respect; leur autorité réelle sur leur classe est « nulle. »

Les aridités de l'enseignement et des études classiques, les soins minutieux et monotones du professorat, je conçois qu'un prêtre ou qu'un homme de cœur les accepte et s'y dévoue, quand il ne s'y emprisonne pas, quand il étend son action au delà; quand, par les fonctions de la discipline, il se met en contact, non pas seulement dans la classe, mais à l'étude, mais dans les jeux, mais partout, avec les enfants;

quand surtout, par les fonctions pastorales, par le catéchisme, par la prédication à la chapelle, par la confession, par la direction morale, et il y en a une possible pour les maîtres laïques eux-mêmes, il se met en rapport avec les âmes : oui, je conçois alors qu'un prêtre trouve là un aliment pour son cœur, pour son zèle, pour sa vie sacerdotale.

Il est vrai, l'horizon même de ce ministère n'est pas très-étendu ; il n'y a pas là autant d'âmes que dans une paroisse ; mais ce sont des âmes *multiplées*, si je puis me servir de ce mot pour rendre ma pensée ; des âmes qui portent en elles, et qui pourront sauver un jour une infinité d'autres âmes, à cause des positions, des emplois, des relations, de l'influence, quelquefois très-vaste, que ces enfants sont appelés à avoir plus tard dans le monde et dans l'Église. Je comprends, dans ces conditions, et avec de telles perspectives, la vie d'un prêtre dans une maison d'Éducation : quel bien n'y a-t-il pas à faire là par la discipline, et surtout par les fonctions pastorales auprès de cette jeunesse ! Mais un prêtre qui ne comprend pas cela, qui est insensible à un tel bien, qui, en présence de cette vive jeunesse, et de toutes ces âmes si précieuses, ne sait que se renfermer dans sa chambre, dans ses livres et dans ses fonctions de professeur, en vérité est-ce un prêtre digne de l'œuvre qu'il accomplit et du caractère qu'il porte ?

Que nul ne s'y méprenne ici, la discipline elle-même, qui préside à tout, qui voit tout, qui entend tout, n'est jamais une fonction subalterne : elle a au contraire une part profonde dans l'œuvre de l'Éducation. Comment donc un homme qui a dévoué sa vie à la jeunesse refuserait-il de participer à la discipline ! ne montrerait-il point, par cela seul, qu'il n'a pas la première idée de la grande œuvre dont il s'occupe ?

Mais pour m'adresser ici plus spécialement aux professeurs prêtres, ce sont surtout les fonctions pastorales qui ajou-

tent à la dignité et à l'autorité d'un prêtre, et sont essentielles à sa vie dans une maison d'Éducation. Ce sont elles, elles seules, qui le font paraître comme prêtre devant les enfants, et qui, par conséquent, le revêtent à leurs yeux de la majesté du sacerdoce. Quand un homme, occupât-il le dernier rang dans une maison, a été posé, devant la maison tout entière, dans la dignité et la grande autorité du ministère évangélique, quand il a dit à tous du haut de la chaire : « Mes enfants ! » quand il les a tous tenus inclinés sous sa parole, l'action qu'il a exercée là persévère, bon gré mal gré, et l'environne aux yeux de tous, même en dehors des fonctions sacrées et de la chapelle, d'un prestige qu'ils subissent. Il n'est plus pour eux alors simplement professeur ou président d'étude, il est prêtre : ils l'ont vu agir en prêtre, il ont vu et senti le sacerdoce en lui, l'impression sur eux en est profonde, et toute son action dans la maison s'en ressentira.

Et d'un autre côté, si un prêtre dans une maison d'Éducation ne fait simplement que dire la messe et confesser les enfants, sans prendre aucune part à l'enseignement, à la discipline, sans voir les enfants ailleurs qu'à la chapelle, combien son ministère en est-il affaibli et diminué d'une certaine manière. Le prédicateur, le confesseur, totalement étranger à la discipline, aux études, aux récréations, aux jeux, aux conversations, aux habitudes des enfants, est privé des lumières les plus précieuses pour leur conduite et leur correction. Celui au contraire qui les voit partout, qui les suit là où leurs défauts et leurs qualités paraissent, où leur caractère se révèle, où leur âme s'épanouit, où leur cœur se montre, où à chaque instant on peut prendre leur nature sur le fait, combien mieux les connaît-il ! combien plus à propos et plus habilement peut-il leur parler et les diriger !

Qui ne sait que la parole adressée aux enfants, pour qu'elle ne se perde pas en l'air, pour qu'elle porte, doit être adaptée parfaitement, non-seulement à leur intelligence, mais encore

et surtout à leurs dispositions actuelles, si mobiles, si dépendantes de la moindre circonstance? Car rien de plus variable et de plus inconstant que ces jeunes âmes, rien de plus accessible aux impressions des choses et aux incidents de chaque heure: il y a des choses qu'il ne faut absolument pas leur dire dans tel moment, mais qui tel autre jour leur feront une impression profonde; il y en a d'autres sur lesquelles il est tout à fait besoin d'insister auprès d'eux, à l'heure même; il y a des traits qu'il est surtout à propos de leur lancer sur-le-champ. Si, avec un tel auditoire, le ministère de la parole est confié à des hommes qui vivent en dehors de la vie même des enfants, loin de ce qui les agite et les trouble, de ce qui les réjouit ou les attriste, de ce qui les irrite ou leur agrée, comment la parole de tels hommes pourra-t-elle gouverner ces mobiles esprits, trouver le chemin de leurs âmes, frapper juste, et produire les fruits qu'elle doit produire? Dans de telles conditions, la prédication sera presque nécessairement vague et vaine.

Que dirai-je même du ministère plus intime de la direction, de la confession, là où l'on n'a jamais trop de lumières, là où il est si important de savoir très-précisément où en est un enfant, quelles sont ses dispositions et ses tendances du moment, la pente par laquelle il glisse, les liaisons peut-être dangereuses qui vont commencer pour lui; que sais-je? mille choses qui ne se peuvent énumérer et qui suggéreraient au directeur, au confesseur, ce qu'il y a à faire, ce qu'il y a à dire, le mot, l'unique mot peut-être, qu'il faudrait à l'enfant pour le retenir et le sauver? Toutes ces connaissances, ce sont les classes, ce sont les notes, c'est la discipline, les récréations, les jeux, l'attitude même des enfants, leur visage, leur langage, qui les révèlent. Mais pour cela il faut les voir, les connaître. Non, si l'on veut remplir utilement ces grandes fonctions pastorales, qui à leur tour réagissent sur toutes les autres et sur tout l'ensemble de l'Éducation, il

est évident qu'il faut se mêler à l'Éducation tout entière.

En résumé donc, le système que nous exposons ici est réclamé par la nature même de l'Éducation : dans une œuvre qui est une, et dont les diverses parties se pénètrent réciproquement, il faut, non l'action divisée et amoindrie de chacun, mais la participation de tous à l'œuvre tout entière.

De plus, ce système est infiniment plus avantageux à chaque fonction et à chaque maître : car la discipline soutient l'enseignement, et l'enseignement donne de l'autorité à la discipline ;

De leur côté, les fonctions pastorales relèvent et fortifient toutes les autres fonctions, comme elles sont à leur tour éclairées et soutenues par elles ;

Enfin chaque maître trouve dans l'extension de sa sphère d'action plus de dignité, plus d'influence, plus de connaissance des enfants, et plus de zèle.

V

Tels sont donc les avantages évidents du système que nous soutenons, et je dois ajouter que s'il apporte aux maîtres quelques assujettissements de plus, il est au fond, et pour peu que les maîtres soient des hommes de zèle et de bonne volonté, d'une très-facile exécution. Car en somme, quelles sont ses exigences ? Les voici.

C'est d'abord que tous les maîtres d'une maison, professeurs de quelque classe que ce soit, présidents d'étude, préfets de discipline, directeurs, économes, s'ils sont prêtres, prêchent et confessent : mais réparties entre tous, la prédication et la confession, dans les plus nombreuses maisons d'Éducation, ne donnent à chacun des maîtres qu'un petit nombre d'enfants à entendre et de discours à fournir, et, sans les écraser, leur conservent le caractère et l'esprit sacerdotal ;

C'est ensuite que tous les maîtres, prêtres ou laïques, assistent : *aux retraites*, qui sont la grande action sur l'âme des enfants, et comme la mise en train de l'année tout entière ; *aux offices* les dimanches et jours de fête, ainsi d'ailleurs que tout bon chrétien doit le faire ; et à *la lecture spirituelle*, centre de toute la maison, seul exercice commun du reste, qu'on le remarque bien, où leur présence soit exigée ;

C'est encore que tous les présidents d'étude, les préfets de discipline et l'économe, comme les professeurs, assistent aux examens, aux séances académiques, aux fêtes littéraires, et même accompagnent quelquefois M. le Supérieur ou M. le Préfet des études dans la visite des classes : témoignant ainsi aux élèves l'intérêt et la part qu'ils prennent à leurs travaux, à leurs succès, et gagnant par là à leurs yeux un surcroît de respect et d'autorité ;

C'est que tous enfin se partagent la présidence si importante des dortoirs, des récréations et des promenades : présidence qui, en ce qui concerne les dortoirs, est, à vrai dire, un avantage, en ce sens qu'elle supprime toute visite rendue ou reçue à cette heure, fait éviter une perte de temps, et réserve le libre et utile emploi de la soirée ; et, en ce qui concerne les récréations et les promenades, présidence qui au fond ne prend rien sur les heures du travail, et ne se présente guère dans une maison bien instituée, que toutes les cinq ou six semaines, c'est-à-dire à peu près six ou sept fois par an.

En vérité, sont-ce donc là des charges insupportables ?

Non certes, et des hommes tant soit peu dévoués ne le penseront jamais. Après tout, il ne faut pas l'oublier, l'œuvre de l'Éducation est une œuvre sérieuse, et elle réclame non des hommes qui comptent strictement les minutes qu'ils donnent, et sont plus préoccupés de leurs aises et de leur liberté que de l'œuvre à faire, mais des hommes qui avant tout, et à tout prix, veulent le bien réel des enfants.

Tout, en un mot, se réduit à dire qu'un homme qui se destine à l'Éducation de la jeunesse doit prendre son parti d'une vie dévouée.

Et qu'on ne pense pas d'ailleurs que des hommes qui n'auraient qu'une partie de l'œuvre à faire, y apporteraient plus de cœur : non, le dévouement à une œuvre est en raison de la part active qu'on y prend, et il est d'expérience qu'on s'intéresse aux détails d'autant plus qu'on s'intéresse à l'ensemble. Est-ce qu'un statuaire qui ne ferait que des mains ou des bras, mais jamais une statue, apporterait autant de cœur à son œuvre, que l'artiste appliqué à faire sortir de son ciseau la statue entière, animée et vivante? De même pour l'Éducation, qui sculpte aussi, à la ressemblance d'un divin idéal, non des pierres, mais des âmes. Appliquer, dans une juste mesure, tous les maîtres à toute l'œuvre, c'est évidemment inspirer à tous et à chacun une plus grande somme de dévouement, une plus vive flamme de zèle que s'ils restaient parqués invariablement en un seul et même détail, en un même et unique emploi.

Dans cette belle union et ce concert d'actions et d'efforts, l'œuvre propre de chacun est fortifiée par sa participation à l'œuvre de tous, et l'œuvre de tous fortifiée par la participation de chacun. Tous s'appuient, se soutiennent, se portent, et l'œuvre se fait, et le char marche. Ainsi, pour emprunter en terminant à l'Écriture sainte une belle comparaison, ainsi en était-il du char mystérieux qui apparut à Ézéchiël. Les quatre animaux qui le traînaient avaient chacun quatre faces diverses, *quatuor facies uni*, et chacun avait son élan, et marchait devant soi, *unumquodque coram facie sua ambulabat*; mais leurs ailes étaient unies les unes aux autres, dit le prophète, *junctæque erant pennæ eorum alterius ad alterum*, et leurs efforts conspiraient au même but. Soutenus et portés les uns par les autres, ils volaient sans efforts et sans fatigue chacun devant soi, selon le souffle de l'esprit

divin qui les animait : *Ubi erat impetus Spiritus, illuc gradiebantur* ; et voilà pourquoi le char marchait sans secousse, avançait sans reculer, et parvenait au terme : *Nec revertentur cum ambularent*. Il ne se peut une plus juste et plus noble image de l'union d'action et d'efforts que nous demandons, et des résultats merveilleux qui seront le fruit de ce concert pour la marche de toutes choses dans une maison.

VI

Et, pour joindre ici à toute cette théorie un exemple frappant et bien connu, je n'hésite pas à dire que les merveilleux succès partout obtenus dans la direction des grands séminaires par les vénérables prêtres de Saint-Sulpice, tiennent en grande partie à l'application la plus dévouée et la plus complète de ce système des fonctions simultanées. Il y a ordinairement dans chaque grand séminaire six prêtres, Supérieur, professeurs, économe : chacun de ces prêtres a sa fonction spéciale ; mais tous concourent avec zèle et dans une action commune à toute la grande œuvre de l'Éducation ecclésiastique. Tous dirigent, tous prêchent, tous assistent à tous les exercices avec les séminaristes, tous interrogent aux examens, tous sont présents et mêlés aux jeunes gens dans les récréations et les promenades : en sorte que, si l'on demandait à un sulpicien : Que faites-vous dans votre séminaire ? ce sulpicien, pour donner la réponse la plus vraie et la plus complète, devrait dire, « non pas je suis professeur de théologie, non pas je suis maître de cérémonies, non pas je suis économe ; mais je travaille à former des prêtres. » Eh bien ! voilà ce que je voudrais que pût répondre tout homme, prêtre ou laïque, employé dans une maison d'Éducation : quel que fût d'ailleurs son emploi spécial, je voudrais que cet homme pût répondre : « Je travaille à élever, à former

des hommes. » C'est toute l'idée et tout le but de ce qui s'appelle le système des fonctions simultanées.

Et si à côté de cet admirable exemple des prêtres de Saint-Sulpice, il m'est permis d'en placer un autre, je dirai que ce n'est pas d'après une théorie préconçue, mais d'après ce que j'ai vu, d'après l'expérience, que je préconise le système des fonctions simultanées : je l'ai vu pratiquer sous mes yeux, au Petit Séminaire de Saint-Nicolas, et à l'heure qu'il est encore au Petit Séminaire d'Orléans, avec zèle et avec succès ; et je puis ajouter ici, et c'est un hommage qu'il m'est doux de rendre à mes anciens et nouveaux collaborateurs, que si la nouveauté du système, quand il en fut question pour la première fois, excita quelque étonnement, les objections cessèrent bientôt, et les consolants résultats du dévouement unanime de tous à l'œuvre de l'Éducation tout entière témoignèrent à la fois de leur zèle et de la bonté du système.

Une lettre qui fut écrite alors par l'un d'eux, professeur d'une des classes supérieures, après une semaine de très-pénible surveillance disciplinaire, et lue devant tous en conseil, est un monument précieux de l'esprit véritablement sacerdotal qui animait ces jeunes et excellents prêtres : je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en la citant tout entière ici :

« Et moi aussi, écrivait-il, j'avais cru voir d'abord dans le système nouveau une surcharge excessive ; mais l'expérience et la réflexion m'ont bientôt détrompé, et en regardant les choses de près, et me rendant de bonne foi compte de tout, il m'a paru clairement qu'il ne s'agissait que de bien régler sa vie et son temps, dans les semaines même les plus occupées, pour suffire à tout, et cela sans fatigue extraordinaire, ni aucune diminution du sommeil et du délassement nécessaire. Ainsi par exemple, la règle accorde huit heures de sommeil : mais le système veut qu'on prenne ces huit heures ; et les présidents de dortoir ne sont réveillés

que 7 minutes avant les autres. La règle accorde 3 heures moins $\frac{1}{4}$ de récréation : mais le système veut précisément qu'on les prenne et qu'on joue avec les enfants. La préparation exigée par les classes, à quoi se réduit-elle ? A deux heures ; et encore il faut remarquer qu'il n'y a en somme que quatre jours sur sept d'occupés comme cela ; pour les trois autres jours, on a de libre la journée entière ou la moitié, et le système se borne à demander qu'ils soient employés aux choses moins réglées qui se rencontrent et qui sont rares. L'instruction au catéchisme ne revient guère que toutes les six semaines ; l'homélie à la chapelle tous les deux ou trois mois. Chacun de nous n'a guères qu'une vingtaine au plus d'enfants à confesser. Et c'est tout. En vérité, ce n'est pas exorbitant. Sans compter que la division des classes, en diminuant pour chaque professeur le nombre des élèves, diminue par là même le travail.

« Après avoir fait ces réflexions, je me suis mis avec cœur à la présidence dont j'étais chargé. Néanmoins, ma dernière semaine de présidence au premier de l'an avait été si laborieuse, qu'il m'en était resté un souvenir peu attrayant : je crus devoir noter pour mon compte personnel, quelques bonnes résolutions pratiques, afin de me soutenir dans ma tâche. Comme il peut être utile à nous tous de nous communiquer les moyens que chacun de nous imagine pour bien remplir ses fonctions, je les dirai très-simplement ici :

« 1^o Deux ou trois jours à l'avance, j'avais relu dans M. de la Salle, les chapitres de la *force*, de la *douceur*, de la *patience*, de la *prudence*, et des conditions de la correction.

« 2^o Je m'étais ensuite recueilli plus qu'à l'ordinaire, pour réparer par avance la dissipation inséparable de cette surveillance.

« 3^o Je m'étais dit que cette semaine, la chose à laquelle je devais m'appliquer particulièrement était cette surveillance : sans toutefois négliger en rien mes devoirs de professeur.

« 4^o Je me préparais aux plus graves difficultés de la part des enfants, cherchant en quoi je pouvais ou les prévenir ou les réparer.

« 5^o Je dis à ma messe l'oraison *Pro familia sibi commissa* ; plusieurs fois le psaume *Nisi Dominus custodierit domum... frustra vigilat qui custodit eam*. La veille au soir j'allai offrir

toute la maison, qui m'était spécialement confiée, à la sainte Vierge, lui demandant que mon défaut de vigilance ou d'attention, ou mes fautes passées ne fussent pas cause que Dieu fût offensé pendant ce temps.

« Et c'est parce que, malgré les dérangements d'un examen, les longues récréations dans les salles, et le temps fort pluvieux, cette semaine m'a été non-seulement *moins pénible*, mais *plus heureuse* et *plus recueillie* que les autres, que je me permets, ou plutôt que je crois devoir dire en toute simplicité à des prêtres, ce que prêtre j'ai cru devoir faire. »

En relisant cette lettre après un si long temps, je me sens ému et attendri, parce que je reconnais dans ces paroles, dans cet épanchement fraternel et sacerdotal, l'accent du vrai zèle, et cette flamme de l'apostolat, dont la grâce de Dieu avait autrefois allumé dans nos cœurs quelques étincelles :

Agnosco veteris vestigia flammæ!

CHAPITRE XI

L'homme de prière.

De tout ce qui vient d'être dit, s'il résulte clairement une chose, c'est que les hommes de l'Éducation sont *des hommes d'action* et de dévouement. La vie, dont nous avons donné l'idée réelle par les règlements qui précèdent, évidemment n'est pas une vie de loisir et de plaisir : c'est une vie de noble labeur et de sollicitude incessante, une vie de zèle et de sacrifice.

Mais, pour mener une telle vie, pour être les hommes de ce dévouement et de ce sacrifice, et pour l'être avec cons-

tance, il faut être *des hommes de vie intérieure, des hommes de prière.*

L'homme d'action, l'homme de conseil, l'homme de dévouement lui-même, tomberont bientôt, si l'homme de prière ne les soutient.

Tout édifice qui s'élève a un fondement qui le porte : enfoui dans la terre profonde, ce fondement ne se voit pas, mais c'est lui qui soutient tout.

De même, les grandes œuvres qui s'opèrent, les grandes vies qui se déploient, ont dans les profondeurs de l'âme leur racine cachée, d'où s'élève avec force et noblesse tout ce qui paraît et s'épanouit au dehors.

Cette vie occupée et laborieuse que nous avons décrite, ces détails, ces sollicitudes, cette responsabilité, tout cela, est-ce toute la vie d'un prêtre dans une maison d'Éducation ?

Un instituteur n'a-t-il rien de plus à faire, pour lui-même et pour ses enfants, rien de plus pour le soutien de son âme, pour sa vie sacerdotale, s'il est prêtre, et aussi pour le bien de son œuvre, et le succès de son ministère ?

Non : tout cela, c'est ce qui se voit, c'est ce qui paraît ; mais ce n'est pas tout. Il y a autre chose qui ne se voit pas, qui ne paraît pas, et qui est le plus essentiel devoir de l'instituteur, et fait plus pour l'œuvre de l'Éducation que l'exacte observation de tous ces règlements, que le dévouement, que le talent même. Il y a quelque chose qui est la racine secrète de toute cette action, l'inspiration de ce dévouement, quelque chose qui soutient et dirige l'instituteur dans tout ce labeur, et appelle sur ses travaux la rosée du ciel, la bénédiction de Dieu. Cette force invisible et cachée, ce mystérieux auxiliaire de l'Éducation, le complément de tous ces moyens et de toutes ces ressources, je le dirai, c'est l'esprit intérieur, c'est la vie de prière, en un mot, c'est la piété.

Oui, pour l'œuvre si délicate et si laborieuse de l'Éducation des âmes, la piété, la vie de prière, j'ose le dire, c'est

le principe, c'est la force de tout. Donnez-moi un professeur vraiment pieux et homme de prière, non-seulement je ne douterai point de son zèle, non-seulement tout ce qu'il lui sera possible de faire, je suis sûr qu'il le fera ; mais je serai sûr aussi qu'il le fera avec un courage persévérant ; et la bénédiction de Dieu, attirée par ses prières, ne manquera pas à ses travaux. Mais si dans son cœur le fondement de la vie intérieure et de la prière fait défaut, le reste sera caduc : cette grande action que nous avons décrite se ralentira, le dévouement se lassera, les travaux commencés avec le plus de zèle resteront inachevés ou stériles : s'il est prêtre, la vie sacerdotale elle-même languira, périra : on cherchera dans le professeur, dans le maître, quel qu'il soit, on cherchera le chrétien, on cherchera le prêtre, on ne le trouvera plus.

Je voudrais ici convaincre profondément tous les hommes d'Éducation, prêtres ou laïques, de la nécessité rigoureuse où ils sont de devenir des hommes pieux, des hommes de prière, pour eux-mêmes d'abord, pour leur âme, pour leur salut, pour leur bonheur ; et aussi pour leur œuvre, pour le succès de leur grand ministère.

Oui, l'homme d'Éducation doit être avant tout et par dessus tout un homme de piété ; et ici, je le dois bien expliquer, j'entends parler d'une piété véritable et non d'une piété illusoire ; d'une piété sérieuse, enracinée dans l'âme, et non d'une piété superficielle ou d'imaginaire, d'une piété vivante et non d'une piété morte. La piété que je demande à l'homme d'Éducation, c'est une piété qui prenne sa source dans une foi vive, dans un sentiment profond du cœur, et qui s'appuie sur des pratiques, se conserve par le recueillement, se nourrisse par la prière.

Ma conviction sur ce point est tellement ferme, que je dis sans hésiter : Ne me parlez pas, pour l'Éducation, d'un homme qui n'ait pas une telle piété : ni l'activité, ni l'intelligence, rien n'y peut suppléer en lui ; si elle lui manque, c'est une

lacune que rien ne comblera, qui se fera toujours sentir par quelque endroit. L'édifice pèchera toujours par le fondement et croulera.

I

Je pourrais commencer par dire : vous êtes prêtre, donc vous devez être un homme intérieur, un homme de prière. Le prêtre ne se conçoit pas autrement.

Il y a dans l'Écriture un mot admirable, qui exprime merveilleusement toute la dignité du prêtre, et en même temps ses devoirs : *Tu autem, ô homo Dei* : Mais vous, ô homme de Dieu ! Mais qu'est-ce que l'homme de Dieu, si ce n'est l'homme uni à Dieu, l'homme recueilli avec Dieu dans la prière ? L'idée d'homme de Dieu n'implique-t-elle pas nécessairement l'idée d'homme de prière ?

Mais je veux me placer ici au point de vue même de la situation personnelle des hommes voués à l'enseignement ; je prends un maître dans un collège, dans un séminaire, avec des enfants, qu'il soit prêtre, ou laïque, pourvu que ce soit un laïque bon chrétien, et je lui dis : Là, dans le grand ministère de l'Éducation, non moins que dans le ministère des paroisses, si vous êtes prêtre, et plus que dans toute autre fonction, si vous êtes laïque, vous avez besoin d'être un homme de prière, et de tremper fortement votre âme dans l'esprit de la piété chrétienne ou sacerdotale. Pourquoi ?

D'abord, parce qu'une vie de collège est une vie très-occupée, souvent même une vie accablée ; or, plus le travail extérieur occupe, absorbe un chrétien ou un prêtre, plus il a besoin de vie intérieure ; c'est-à-dire de se retrouver avec lui-même, de refaire et de fortifier son âme avec Dieu : autrement il verra bientôt se dissiper et s'évanouir en lui l'esprit chrétien ou l'esprit sacerdotal.

Il tombera dans ce triste état, si énergiquement défini par

saint Bernard, lorsqu'il disait : Votre vie n'est pas autre chose qu'*afflictio spiritus, evacuatio gratiæ, et evisceratio mentis*. Fénelon, dont j'emprunterai souvent le langage dans ce chapitre, écrivait à un laïque de ses amis : « Ne vous livrez pas au torrent des affaires; s'il vous entraîne, vous êtes perdu. » Il ajoutait : « Réservez-vous toujours des temps pour être libre et seul avec Dieu. » Cela est évident : tout homme qui se dépense pour les autres, s'il ne veut pas ruiner son âme, a besoin d'avoir des moments pour se retrouver, se recueillir en lui-même, se refaire avec Dieu. C'est très-bien d'agir et de se donner, écrivait encore Fénelon à son ami; mais il faut aussi recevoir et se nourrir; autrement on s'épuise, et on tombe d'inanition ou de fatigue. Il est assurément très-bon de songer aux autres, et de travailler à leur salut; mais, pour cela, il ne faut jamais s'oublier soi-même, et délaisser sa propre sanctification. Fissiez-vous des miracles, si vous vous négligez vous-même, dit l'auteur de l'*Imitation*, qu'avez-vous gagné? *Quid prodest, se neglecto, signa facere?*

Il faut donc savoir s'arracher de temps en temps aux affaires, et, qu'on soit prêtre ou laïque, avoir ses moments de calme, où l'on possède son âme dans la paix, où l'on vit pour soi, après avoir vécu pour les autres, où l'on se tient tranquille sous le regard et la main de Dieu, où l'on se repose à ses pieds. On se relève de là plus propre aux affaires : on se sent libre, soulagé, simple, décisif pour l'action : je l'affirme, pour l'avoir expérimenté bien des fois, je n'ai jamais eu de collaborateurs plus dévoués et plus effectifs que ceux qui, dans l'occasion, me refusaient leur travail pour demeurer fidèles à prier et à lire aux heures de recueillement : les autres ne me faisaient le plus souvent que de la mauvaise besogne, ce que saint Bernard appelle : *aranearum telæ*.

Le danger des hommes très-occupés, c'est de se perdre, c'est de s'absorber dans l'action; mais leur besoin, c'est de se replier en eux-mêmes, pour y réparer, dans le recueille-

ment avec Dieu, tout ce qu'ils ont dépensé au dehors. Le sentiment intime du devoir s'émousse au sein des distractions d'une vie préoccupée, s'il n'est pas ranimé par la grâce de Dieu; la source intérieure de la piété tarit, si elle n'est pas alimentée par les eaux vives, et les effusions de l'Esprit-Saint. Alors, que devient un instituteur? Sans l'onction intérieure de l'amour de Dieu, sans la force mystérieuse de la piété, sans le ressort surnaturel de la grâce, il n'est plus l'homme de Dieu, il n'est plus que lui-même, il n'a plus son point d'appui en Dieu, mais en lui seul. Eh bien! quels que soient son mérite, sa capacité, ses talents, c'est peu de chose que lui-même, j'ose le dire, c'est une grande faiblesse que sa force.

« L'action, quand elle est continuelle, dit Fénelon, et isolée de Dieu, dessèche et décourage. » Les occupations extérieures, l'agitation, le mouvement, ne suffisent pas à contenter, à remplir, à apaiser. « On est plein alors, dit encore Fénelon, mais plein de rien. » C'est une fausse et vaine plénitude. L'âme n'y trouve pas son véritable aliment, et n'étant pas nourrie, elle s'épuise, et, épuisée, elle retombe péniblement et tristement sur elle-même. Que de fois l'homme qui n'est pas vraiment pieux l'éprouvera-t-il! Mais l'homme qui a dans son cœur une vraie source d'amour de Dieu, trouve dans ce doux et fort amour une sorte de nourriture supérieure qui répare ses forces, qui lui redonne ce qu'il a dépensé et perdu dans l'action, qui lui fait porter le fardeau de ses devoirs sans trop en sentir le poids; ou si le poids se fait sentir, comme il est inévitable, si l'accablement survient, si les forces fléchissent, il reste au moins quelque chose qui soutient, qui relève, qui ranime et reconforte.

II

Mais, je l'ajoute, la nature même des occupations dans une

maison d'Éducation rend d'une absolue nécessité pour un maître, qu'il soit prêtre ou laïque, l'habitude du recueillement, de la prière et des exercices réguliers de piété. Qui le peut savoir, qui le doit sentir mieux que les hommes livrés à ces occupations ? Non-seulement les travaux de l'enseignement, de la surveillance, de la direction d'une nombreuse maison, absorbent une vie, et souvent laissent à peine respirer ; mais ces fonctions ne sont pas seulement accablantes par leur multiplicité et leur continuité, elles sont souvent irritantes et pleines d'ennuis. Les enfants ne sont pas toujours aimables. Les journées, dans un collège, bien souvent sont arides et laborieuses ; elles se suivent, presque toutes monotones, fastidieuses, pénibles à la nature, toujours semblables à elles-mêmes, et ne différant guère les unes des autres que par les soins nouveaux qu'elles amènent.

Et à quoi se passent-elles d'ailleurs ? A des occupations en soi bien profanes : à enseigner la grammaire, l'orthographe, l'histoire, la géographie, les mathématiques, à expliquer les auteurs latins, grecs et français ; à corriger des copies ; à présider des études, des récréations et des promenades ; à gourmander la paresse, à lutter avec la dissipation.

Sans doute ces travaux peuvent, comme toute chose, être rapportés à Dieu ; mais enfin ils n'entretiennent pas de Dieu directement : comment pourraient-ils suffire à l'âme d'un prêtre ou d'un chrétien fervent ? Non, si les heures de recueillement, si les exercices de piété, si la prière n'étaient pas là, pour ramener ce pauvre professeur du dehors au dedans, des pensées profanes aux pensées de Dieu, pour compenser les pertes de l'âme, pour lui donner son aliment réparateur et vivificateur, infailliblement le cœur se desséchait, la piété s'en irait, la flamme du zèle s'attédirait, l'esprit chrétien, l'esprit sacerdotal se perdrait.

La prière, mais pour un homme ennuyé, et quelquefois accablé, c'est le repos, c'est la paix, c'est la douceur, c'est

la force. Oh ! qu'il est doux à un professeur qui a fait toute la journée du latin et du grec, à un préfet de discipline qui a eu du matin au soir à lutter contre la dissipation et la turbulence de deux cents enfants, à un Supérieur qui s'est fatigué à mille surveillances, à mille soins divers, qu'il est doux à tous ces hommes de se retrouver de temps à autre paisibles, recueillis, seuls avec Dieu seul, avec l'ami véritable, avec celui qui, au fond, ne les fatiguera jamais, et les reposera de tout, et pour lequel ils savent bien qu'ils travaillent !

Ce n'est pas tout : outre ces labeurs et ces ennuis, qui peuvent être acceptés par dévouement, mais n'en sont pas moins sensibles à la nature, la vie du collège a d'autres épreuves : c'est une vie de communauté, et dans toutes les communautés, même les meilleures, il faut vivre avec des esprits, des humeurs, des caractères, différents de son esprit, de son caractère, de son humeur ; en un mot, il y a à souffrir et à supporter. Il faut de la patience ; on en a, mais enfin il en faut. On se résigne à souffrir ; mais on souffre. On pratique le précepte de saint Paul : *Supportantes invicem... Alter alterius onera portate* ; on se supporte mutuellement, on porte les fardeaux les uns des autres. Mais ces vertus-là sont-elles dans l'âme sans la piété ? est-ce que ce n'est pas la piété qui aide à les pratiquer ? est-ce qu'un homme sans piété les pratiquera ?

Et puis, est-ce qu'il n'y a pas, au collège, comme partout, les tristesses des choses, le poids de la vie, *cet inexorable ennui*, comme dit Bossuet, *qui fait le fond de la vie humaine*, les abattements, les découragements, le cœur qui défaille, l'âme qui retombe sur elle-même ? Chacun a ses difficultés et ses peines, ses insuccès et ses mécomptes : les enfants qui ne répondent pas à votre affection ; des efforts qui demeurent infructueux ; des ingratitude inattendues, des injustices révoltantes : ah ! oui, il y a des moments où on sent la charge, on la sent là, qui pèse sur les épaules, et on ne sait comment

la porter : combien de fois, un Supérieur surtout sent-il cela ! Eh bien ! dans ces moments pénibles, dans ces ombres de la tristesse, dans cette nuit de l'âme souffrante, où est le refuge ? où sera la consolation et la force, le rayon de joie et de lumière ? Dans l'ami véritable, dans le père, en Dieu, et dans la prière qui nous ramène à ses pieds, ou plutôt sur son cœur.

« Oh ! s'écriait autrefois Fénelon, que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré, et qui recourent à lui avec confiance ! *Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendants qu'à demi ; mais Dieu supporte tout, il a pitié de tout ; il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagements : aimez-le donc au-dessus de tout, et ne craignez qu'une chose, non de l'aimer trop, mais de ne pas l'aimer assez. Il sera lui seul votre lumière, votre force, votre vie, votre tout. Oh ! qu'un cœur est riche et puissant au milieu des croix, lorsqu'il porte ce trésor au dedans de soi ! »*

Oui, de deux hommes également occupés au dehors, mais inégalement pénétrés de piété et d'esprit intérieur, celui qui sera le plus fort et le plus persévérant dans l'action, le plus affermi contre les découragements ou les tristesses, le plus résigné et le plus persistant dans les peines, dans les épreuves, dans les insuccès, celui qui en définitive fera le plus et fera le mieux, c'est incontestablement celui qui aura plus abondante au cœur la source de la piété, c'est celui qui se dérobera le plus fidèlement, dans les heures fixées, à l'accablement du travail, pour se recueillir devant Dieu, et se retremper dans la prière.

L'instituteur a donc besoin de la prière, parce qu'il a besoin de Dieu, parce que Dieu est tout pour lui, parce que sans Dieu il n'est rien et ne peut rien, il languit et défaille comme une pauvre terre aride et sans eau.

III

D'ailleurs, il faut le dire : tout ministère a besoin, pour être fécond, de la grâce de Dieu. L'œuvre de Dieu, quelle qu'elle soit, ne se fait pas par le talent de l'homme, mais par la vertu de Dieu : or, l'œuvre de l'Éducation, cette œuvre qui s'accomplit essentiellement dans le fond des âmes, qui oserait penser, même parmi les hommes les plus éloignés de la religion, qu'elle puisse réussir sans une particulière bénédiction de Dieu ? Mais cette bénédiction, qui la mérite ? qui l'attire ? Est-ce l'homme dissipé, l'homme irrégulier ? Quoi ! vous élevez la jeunesse et vous ne priez jamais ! Eh bien ! moi, je vous déclare que la piété, que la prière ici fait plus que le talent, que la science, que l'habileté la plus raffinée.

On est étonné souvent de l'infécondité évidente, des échecs complets de certains hommes, auxquels rien ne manque d'ailleurs, humainement parlant, pour réussir auprès des enfants ; mais il leur manque quelque chose que les qualités naturelles ne suppléent pas, il leur manque l'onction d'une certaine grâce que le zèle humain ne remplace pas, il leur manque l'accent de l'âme, il leur manque la persuasion d'une certaine vertu, il leur manque en un mot d'être des hommes de Dieu. Là est le secret de leur stérilité spirituelle, de leurs insuccès ; tandis que des hommes moins habiles, moins brillants, mais d'une piété vraie et solide, ont plus d'action sur l'âme des enfants, et font en définitive le bien, et quelquefois le grand bien. La bénédiction de Dieu est sur eux ; ils attirent la grâce d'en haut par leurs prières : les autres ne l'attirent pas : quelquefois ils font pire.

Pour faire du bien aux enfants, il faut surtout les aimer : toutefois, qu'on y prenne garde, ce n'est pas d'un amour na-

autres ce dont il ne sent pas le besoin pour lui-même? Ah! qu'on soit homme de discipline, homme d'étude, homme de science, je le veux bien; mais si on ne borne pas là toute l'Éducation, si on veut mettre autre chose dans l'âme des enfants que l'instruction humaine, si on travaille aussi pour leur âme immortelle et leur éternel salut, si on veut leur donner le complément indispensable de toute vraie Éducation, la religion, la piété, qu'on soit donc en même temps un homme de piété, un homme de prière, un homme de Dieu : *Tu autem, o homo Dei!* Sans cela l'œuvre est impossible.

IV

On dira peut-être : Mais au milieu de tant de soins incessants et divers qui se partagent la journée dans une maison d'Éducation; dans le mouvement d'une vie sans cesse appelée au dehors par une multitude de détails qui se succèdent sans fin, tels que ceux dont est chargé un préfet de discipline, un économe, un supérieur, etc., dans le commerce continué avec les auteurs, avec les sciences profanes, auquel est condamné un professeur, est-ce que l'esprit intérieur, est-ce que la vie de recueillement, est-ce que la prière assidue et réglée sont possibles?

Et moi, je réponds : Est-ce qu'un chrétien, surtout dévoué à l'Éducation, est-ce qu'un prêtre peut se passer de vie intérieure, de recueillement en Dieu, d'exercices réguliers de piété, de prière? que deviendrait son cœur? que deviendrait son âme? que deviendrait sa vie sacerdotale?

Prêtre ou laïque, est-ce qu'il peut se résigner à voir son âme, dispersée au dehors, lui échapper sans cesse, sans être jamais recueillie et ramenée aux pieds de Dieu? est-ce qu'il n'a pas besoin, après s'être dépensé dans mille occupations fatigantes et dissipantes, de se retrouver à certains moments, auprès de Dieu, dans l'intimité de Dieu, et de vivre

Mais il ne suffit pas d'aimer les enfants, ce n'est pas le plus difficile ; il faut aussi les supporter : supporter leurs défauts, leurs légèretés, leurs inconstances, leurs indocilités, leur humeur, leur paresse, quelquefois même des défauts plus pénibles. Il est certain que dans la vie avec les enfants, on est sans cesse exposé à deux écueils, à l'impatience et au découragement. Comme leurs défauts les emportent à des fautes sans cesse répétées, sans cesse la patience est sur le point d'échapper aux hommes les plus doux et les plus maîtres d'eux-mêmes. Il faut dire aussi qu'il y a des enfants particulièrement difficiles, auprès de qui tout paraît inutile, tout s'essaye, et s'essaye en vain : c'est surtout avec ces pauvres enfants qu'il faut une vertu, un dévouement que Dieu seul peut donner.

Aussi sont-ce les difficultés de l'œuvre même, je ne dis pas seulement de l'enseignement, de la discipline, mais surtout les difficultés de l'œuvre morale, de la formation de l'âme, de l'Éducation, qui font souvent qu'on est tenté de se désoler et de perdre confiance. On a tout fait, tout essayé : et tout a échoué. Les hommes, qui ne sont pas des hommes de prière, qui ne savent chercher qu'en eux-mêmes, au lieu d'aller les chercher en Dieu, leur force et leur lumière, ceux-là sont très-exposés à se laisser aller dans ces cas à la double tentation de l'impatience et du découragement. On n'a pas, d'une part, la douceur, la patience, la vertu qu'il faudrait pour supporter toutes les misères, petites et grandes, des enfants ; la nature n'y trouve pas son compte, et comme on suit beaucoup la nature et bien peu la foi, on manque d'empire sur soi, on se laisse aller à la vivacité naturelle ; l'amour-propre, impatient, délicat, prompt et irritable, trouve partout des mécomptes ; on voudrait toujours le parfait, et jamais on ne le trouve ; on n'a pas la patience de se résigner à prendre les enfants comme ils sont, et à se donner la peine nécessaire ; on voit bientôt le bout de ce qu'on croyait le plus grand, l'inutilité

de ce qu'on croyait le plus efficace ; on se pique, on se dépite, on change, on n'est jamais en repos. Et puis, seconde tentation, à la présomption succèdent les défaillances ; on se lasse, on se dégoûte, et on arrive à se défier de tout, de soi, des enfants, de son œuvre, de son devoir même.

Contre ces agitations, contre ces alternatives, l'homme pieux a un refuge dans la prière. Il aime toujours ses élèves, nonobstant leurs défauts les plus choquants, et ne se relâche jamais dans son amitié pour eux ; il les endure, et possède toujours son âme en patience, et s'ils viennent à commettre quelque grande faute, n'ayant jamais présumé trop ni de soi, ni des autres, il s'y attendait, il y compatit, et ils sentent qu'ils ont en lui un cœur ouvert, comme un port après le naufrage. Il les supporte sans les flatter, il les avertit sans les fatiguer ; il attend les occasions et les ouvertures favorables, et sait y être fidèle ; il leur dit les vérités qu'il faut leur dire, mais doucement, sans rudesse, avec tendresse et fermeté. C'est pour ce travail si délicat et si nécessaire, qui consiste à manier les âmes, à parler aux cœurs, à toucher des plaies vives, à calmer des irritations ou des colères, à consoler des peines secrètes, à encourager, à relever, à ranimer, que l'homme pieux, l'homme de prière, trouve dans la piété et dans la prière, des secours merveilleux : une source intarissable de cet amour qui ne se lasse jamais, qui souffre tout, qui espère tout, *caritas patiens est, benigna est, omnia sperat* ; cet amour qui surmonte toutes les peines, *omnia suffert* : qui du cœur où il a sa source, se répand sans s'épuiser, se proportionne aux besoins des plus jeunes âmes, se rapetisse avec les petits, s'élève avec les grands, pleure avec ceux qui pleurent, se réjouit par condescendance avec ceux qui se réjouissent, se fait tout à tous, non par une apparence forcée et une sèche démonstration, mais par l'abondance d'un cœur en qui l'amour de Dieu est une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les

plus forts, et les plus proportionnés aux besoins des âmes.

C'est par là qu'un véritable homme de Dieu se crée sur les enfants l'autorité la plus incontestée et la plus entière, parce qu'elle provient de la confiance extrême qu'inspire sa charité. C'est par là qu'il n'a pas seulement action au dehors, sur l'ordre extérieur, mais qu'il pénètre au dedans des cœurs, jusqu'à la conscience, et provoque ces épanchements, ces confidences, ces entretiens intimes de maître à élève, qui permettent de faire tant de bien.

Quand ces petites conversations de piété entre les enfants et leurs maîtres se font par épanchement de cœur et avec une entière liberté, elles sont infiniment utiles : elles nourrissent l'âme de l'enfant, elles la fortifient, elles la raniment, elles la rendent robuste dans le travail, dans les peines, dans les luttes naissantes de la conscience ; elles la soulagent dans les tentations de découragement ; elles élargissent un cœur serré par le chagrin.

Mais ces entretiens cœur à cœur avec les enfants, un homme en qui n'est pas l'esprit de Dieu, ou bien ne les aura pas, ou s'il les a, il ne trouvera pas cet accent pénétrant, cette onction de grâce, ce langage enfin que l'habitude de la prière inspire à l'homme pieux. La prière a ses illuminations, ses clartés révélatrices. L'homme qui vit en union intime avec Dieu, qui toujours est occupé de ses enfants devant Dieu, qui sans cesse demande à Notre-Seigneur et la lumière pour les conduire, et la grâce pour les toucher, il ne se peut pas que dans son cœur rempli de l'amour de Dieu et de ses enfants, il ne puise point de quoi arroser et abreuver les âmes qu'il touche avec son âme ; mais l'homme vide de Dieu et plein de lui-même, le prêtre homme de lettres plus qu'homme de prière, plus dissipé que recueilli, plus occupé que dévoué, celui-là ne nourrissant pas son âme et se desséchant le cœur, comment donnera-t-il ce qu'il n'a pas ? comment fera-t-il faire ce que lui-même il ne fait pas ? comment procurera-t-il aux

autres ce dont il ne sent pas le besoin pour lui-même? Ah! qu'on soit homme de discipline, homme d'étude, homme de science, je le veux bien; mais si on ne borne pas là toute l'Éducation, si on veut mettre autre chose dans l'âme des enfants que l'instruction humaine, si on travaille aussi pour leur âme immortelle et leur éternel salut, si on veut leur donner le complément indispensable de toute vraie Éducation, la religion, la piété, qu'on soit donc en même temps un homme de piété, un homme de prière, un homme de Dieu : *Tu autem, o homo Dei!* Sans cela l'œuvre est impossible.

IV

On dira peut-être : Mais au milieu de tant de soins incessants et divers qui se partagent la journée dans une maison d'Éducation; dans le mouvement d'une vie sans cesse appelée au dehors par une multitude de détails qui se succèdent sans fin, tels que ceux dont est chargé un préfet de discipline, un économiste, un supérieur, etc., dans le commerce continu avec les auteurs, avec les sciences profanes, auquel est condamné un professeur, est-ce que l'esprit intérieur, est-ce que la vie de recueillement, est-ce que la prière assidue et réglée sont possibles?

Et moi, je réponds : Est-ce qu'un chrétien, surtout dévoué à l'Éducation, est-ce qu'un prêtre peut se passer de vie intérieure, de recueillement en Dieu, d'exercices réguliers de piété, de prière? que deviendrait son cœur? que deviendrait son âme? que deviendrait sa vie sacerdotale?

Prêtre ou laïque, est-ce qu'il peut se résigner à voir son âme, dispersée au dehors, lui échapper sans cesse, sans être jamais recueillie et ramenée aux pieds de Dieu? est-ce qu'il n'a pas besoin, après s'être dépensé dans mille occupations fatigantes et dissipantes, de se retrouver à certains moments, auprès de Dieu, dans l'intimité de Dieu, et de vivre

un peu en lui-même et pour lui-même, après avoir vécu au dehors et pour les autres ?

C'est précisément parce qu'ils ne s'appartiennent pas assez à eux-mêmes, parce que leurs occupations les dissipent trop, que les hommes de l'Éducation ont d'autant plus besoin de se retrouver à leurs heures de recueillement, et de se retremper dans les fortifiants exercices d'une vie pieuse.

Non, la multiplicité des occupations, les distractions de l'enseignement, des études profanes, de la surveillance, de toutes les fonctions d'un Petit Séminaire ou d'un collège, loin d'être une raison de s'affranchir des exercices de piété et des habitudes d'une vie de recueillement et de prière, ne sont qu'un motif de plus, un impérieux motif de s'y attacher fortement, inflexiblement. De telles habitudes seules peuvent empêcher l'âme, dans les occupations multipliées et souvent profanes d'une maison d'Éducation, de s'évaporer en quelque sorte, de se dissiper en pure perte, et préserver de la sécheresse, de la langueur, du dépérissement spirituel.

Ne parlez donc pas, pour vous dispenser d'être un homme intérieur, un homme de prière, un homme fidèle à ses exercices de piété, du temps qui vous manque, et des occupations qui vous absorbent. Vous êtes pris sans cesse, et en quelque sorte ne vous appartenez plus à vous-même : eh bien ? non, n'allez pas ainsi toujours ; cela est mauvais : ne vous laissez pas tellement saisir et déborder par les affaires, que vous n'ayez pas chaque jour quelques moments au moins pour songer à vous, pour prendre votre réfection spirituelle, comme vous êtes bien obligé de prendre votre réfection corporelle : ce n'est pas dérober à vos enfants ce que vous leur devez ; c'est vous mettre en état de vous donner à eux plus fructueusement ; ou bien, si c'est l'étude qui vous entraîne, si ce sont les travaux de l'esprit qui vous dérobent le temps que réclamerait le soin de votre âme, et vous font négliger

vos exercices de piété, votre erreur est non moins grande : croire que la science peut remplacer la piété, ou que ce qui nourrit l'esprit peut aussi nourrir l'âme, ou que sans la réelle vie intérieure, toutes les connaissances laborieusement acquises ne vous laisseront pas dans le vide et l'épuisement, c'est une illusion dont une triste expérience vous désabusera quelque jour, mais trop tard peut-être.

Sans l'amour de Dieu, tout s'appauvrit, tout tombe en langueur dans une vie ; et l'amour de Dieu tombe lui-même, s'il n'est soutenu par des exercices réguliers. L'amour de Dieu, « voilà, dit Fénelon, cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur ; toute autre vie n'est que morte : il faut donc aimer. » « Nous sommes nés, dit-il encore, pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. » Et quelque régularité apparente dont on se flatte, quelque fier et brillant esprit qu'on soit, la vérité, la triste vérité est qu'il y a bien des pauvretés, bien des défaillances dans une vie, si elle ne repose pas sur le véritable amour de Dieu.

J'ai été supérieur, je le suis encore ; eh bien ! je n'hésite pas à redire aujourd'hui ce que je disais autrefois : il faut tout sacrifier, toutes les occupations extérieures, à la vie intérieure. Il faut, pour des prêtres dévoués à l'œuvre de l'Éducation, que leurs exercices de prêtre passent avant tout : non-seulement parce qu'ils en ont besoin pour eux-mêmes, pour leur âme, pour leur vie de prêtre, mais aussi parce qu'ils en ont besoin pour leur vie de professeurs, d'hommes de collèges ; pour soutenir le fardeau, les ennuis, les peines de leurs emplois, pour y vivre contents et heureux, pour en pratiquer les vertus ; j'ajoute enfin, et je l'ai démontré, parce qu'ils en ont besoin surtout pour les enfants, pour le succès de leur œuvre, pour que leurs travaux portent des fruits.

D'ailleurs, la raison de cela n'est pas difficile à rendre :

Rien ne donne plus de loisir et de vigueur pour les affaires et pour tout, que la fidélité aux exercices spirituels : on croit sacrifier du temps, on en gagne : les exercices de piété régulièrement faits, et l'oraison surtout, mettent dans l'âme je ne sais quel poids de Dieu, *Pondus divinum*, qui la maintient, qui la règle, qui l'ordonne, et qui maintient, règle, et ordonne tout dans la vie : c'est le remède souverain et unique contre toutes ces légèretés de l'esprit et de la conduite qui sont la ruine du temps : c'est aussi dans l'âme une source permanente de lumière, de paix et de force : l'esprit en devient plus lucide, l'imagination et le cœur plus calmes, le caractère plus énergique et plus ferme ; et avec de telles qualités un homme fait plus et mieux dans une heure, soit en affaires, soit en études, que celui chez qui ces qualités sont absentes ne ferait en deux. « Le temps me manque et les journées ne suffisent pas à mes affaires, disait au Père de Ravignan un ecclésiastique occupé. — Faites une heure d'oraison tous les matins, lui répondit l'homme de Dieu, et je vous assure que vous trouverez du temps pour tout. » Oh ! comme cela est vrai ! Et quelle erreur de sacrifier ses exercices de piété pour avoir plus de temps !

V

Je demande donc à tout homme, et spécialement aux prêtres qui se consacrent à l'Éducation religieuse de la jeunesse, d'être des hommes de prière et de piété : et qu'est-ce autre chose, au reste, que ce qui est demandé à tout prêtre ? Y a-t-il un prêtre quelconque, quelle que soit sa position et sa fonction dans l'Église de Dieu, y a-t-il un chrétien sérieux qui puisse se dispenser d'être un homme de prière, et de faire chaque jour certains exercices de piété déterminés ? Ce sont précisément ces exercices que je dis nécessaires aux hommes

employés dans ce dissipant et laborieux ministère de l'Éducation, c'est ce que Fénelon demandait à tout chrétien.

1^o Et d'abord, l'*Oraison*, la méditation de chaque jour, essentielle à toute vie chrétienne et sacerdotale : c'est là le pain quotidien, qui, si on oublie de le manger, laisse l'âme dans l'inanition et la langueur, et si chaque matin on s'en nourrit, renouvelle les forces épuisées, entretient la vie spirituelle.

Fénelon, qui dit si bien toutes choses, exposait en ces termes, et pour des laïques, les avantages de l'oraison et de l'esprit de piété qu'elle inspire : « Ce moment de provision nourrit pour toute la journée, écrivait-il ; il établit l'âme en union étroite avec Dieu ; et la pensée, la présence de Dieu ranime tout l'homme, calme ses agitations, porte avec soi la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugué peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience au milieu de ses fonctions. Dans ce précieux moment, on a mis comme un baume sur son cœur, et toutes les actions de la journée en conservent la bonne odeur.

« Le principe intérieur d'amour, cultivé par l'oraison à certaines heures, et entretenu par la présence familière de Dieu, dans la journée, ajoutait-il, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs, et fait exercer avec simplicité en chaque occasion, chaque vertu convenable pour ce moment-là. »

C'est là, du reste, qu'on parle cœur à cœur avec Notre-Seigneur, qu'on lui dit tout, et sur soi, et sur ses enfants, qu'on met à ses pieds les peines, les difficultés, les ennuis de son état, les labeurs de tout genre, et qu'on puise avec abondance, à leur source, la force et la lumière.

A aucun prix donc, il ne faut manquer de faire sa méditation chaque jour. Cet exercice est capital ; on peut dire que toute la journée en dépend : tout va bien, quand l'oraison a été faite ; tout est désorganisé, quand elle a été omise ou renvoyée. De tous les points du règlement particulier d'un

homme dévoué à l'Éducation, c'est celui-là qui doit être le plus courageusement, le plus inflexiblement gardé.

Après tout, l'oraison n'est-elle pas aussi facile qu'elle est douce? On a écrit beaucoup sur les méthodes d'oraison : le grand maître en cette matière, et qui peut suffire à tout, c'est le vrai amour de Dieu. Aimez véritablement, oui, aimez Dieu, comme vous le demande le premier commandement, et je ne m'inquiète pas de votre oraison, elle sera bonne. « Il ne faut point demander ce que l'on fait avec Dieu, quand on l'aime, dit Fénelon : on n'a point de peine à s'entretenir avec son ami, on a toujours à lui ouvrir son cœur ; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion, et sans lui rien réserver. »

Il ne s'agit donc pas de se troubler, de s'inquiéter, de se mettre l'esprit à la torture, ou de se perdre dans une multitude de vaines considérations en priant. Une oraison n'est bonne qu'autant qu'elle est faite dans la liberté d'esprit et la paix de l'âme, sans gêne pénible, sans vaines agitations, doucement, paisiblement, et avec le cœur ; c'est le cœur surtout qu'il faut nourrir. Or, dit admirablement Fénelon, dans une page que je citerai ici toute entière, « Peu d'aliment nourrit beaucoup, quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment, et se l'approprier pour le convertir tout en sa propre substance. C'est-à-dire, il faut donner à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur ; car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup, et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer tout le suc pour vous en bien nourrir. Il en est de la grâce pour l'âme, comme des aliments pour le corps. Un homme qui voudrait nourrir ses bras et ses jambes, en y appliquant la substance des meilleurs aliments, ne se donnerait jamais aucun embonpoint ; il faut que tout commence par le centre, que tout soit digéré

d'abord dans l'estomac, qu'il devienne chyle, sang, et enfin vraie chair. C'est du dedans le plus intime que se distribue la nourriture de toutes les parties extérieures; l'oraison est comme l'estomac l'instrument de toute digestion. »

2° Je ne parlerai ici de la *sainte Messe* que pour rappeler à tout prêtre employé à l'Éducation, le devoir de prier à la sainte messe pour les enfants qui lui sont confiés. Si en effet vous les aimez, ces chers enfants, si vous aimez leurs âmes, si vous voulez réellement leur bien, se peut-il qu'au saint autel, quand vous tenez Notre-Seigneur dans vos mains et dans votre cœur, que vous pouvez tant demander pour eux, pour vous, et tout obtenir, se peut-il qu'en de tels moments ils n'occupent point votre pensée, et qu'il ne jaillisse pas de votre âme pour eux dans le cœur de Notre-Seigneur une prière ?

Eh quoi? ne sentez-vous pas alors, plus vivement, ce qui manque à ces âmes, et ce qui vous manque à vous pour elles? de quelles lumières vous auriez besoin, de quelle main délicate et ferme; de quel cœur surtout, de quel amour? Salomon disait autrefois à Dieu : « Seigneur, je ne suis qu'un enfant, ne sachant de mes voies ni l'issue, ni l'entrée; *Ego sum parvulus, et ignorans egressum et introitum meum*; et cependant, vous m'avez établi roi, à la place de David mon père; *Et nunc, Domine Deus, tu regnare fecisti servum tuum pro David, patre meo*; et voilà que votre serviteur se trouve au milieu d'un peuple innombrable, *Et servus tuus in medio est populi infiniti*: Donnez donc, Seigneur, à votre serviteur un cœur capable d'apprendre, un cœur accessible à votre lumière et à votre grâce, pour qu'il puisse savoir et discerner ce qui est bien et ce qui est mal; *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum.* »

Un supérieur, un directeur, un professeur, un confesseur, peuvent redire à Dieu les mêmes paroles, non-seulement parce que ce peuple d'enfants est très-nombreux, et repré-

sente là l'humanité toute entière; mais aussi parce que chacun de ces enfants, chacune de ces jeunes âmes est à elle seule un peuple tout entier, c'est-à-dire renferme une multitude de passions naissantes et déjà très-vives, plusieurs déjà soulevées, qu'il faut connaître, diriger, combattre, dompter. Un prêtre, convaincu de ces vérités et préoccupé de ces pensées, les portera nécessairement devant Dieu dans ses prières, et surtout au saint autel.

3^o Avec la *méditation* et la *sainte Messe*, la *lecture spirituelle* est un exercice bien important dans la journée d'un bon prêtre, et par conséquent dans la journée d'un prêtre voué à l'œuvre de l'Éducation. Ah! sans doute, toute la journée vous lisez du grec, du latin, des grammaires, des histoires profanes, des copies d'élèves, souvent bien fastidieuses; mais si vous ne sentez pas le besoin d'autres lectures, si la lecture de la feuille quotidienne, ou de quelque poésie et littérature frivole, suffit à reposer et à alimenter votre âme, je vous plains, car un grand vide reste en vous, et la vaine pâture que vous vous donnez ne peut suffire à le combler. Ce qui le comblera, ce vide, écoutez, je vais vous le dire : Il y a des livres composés par des hommes de Dieu et traitant des choses de Dieu, des écrits faits par des saints, tels que saint François de Sales, sainte Thérèse, ou par des maîtres consommés dans la vie spirituelle, tels que Rodriguez, Louis de Grenade, Pierre de Blois, livres pleins de suc et de substance, viande solide de l'âme, soutien de la vie spirituelle. Voilà l'aliment qu'il faut vous donner. Il y a encore d'admirables Vies de saints ou de grandes âmes : la Vie des saints que je citais tout à l'heure, ou de saint Vincent de Paul, de saint Charles Borromée, de Dom Barthélemy, des martyrs; du bienheureux Holzhauser, de M. de Solminihac, de M. Olier, de Mgr Rey, évêque d'Annecy, de sainte Chantal, de madame Acarie, etc. Voilà des âmes en la compagnie desquelles il fait bon de vivre, et dont les paroles et les œuvres,

les vertus et les exemples relèvent, édifient, reposent, fortifient surtout dans les temps de fatigue morale et de découragement. Il y a encore des livres spéciaux traitant des vertus et des devoirs de votre état, et pouvant vous donner sur vos fonctions et la manière de les remplir les instructions des plus utiles; par exemple, l'admirable traité de Fénelon sur *l'Éducation des filles*, les œuvres de madame de Maintenon pour Saint-Cyr; les *Douze vertus d'un bon maître*, le *Manuel des jeunes professeurs*, les *Discours de M. Pouillet*, prêtre admirable, trop tôt ravi à l'Église de France, dont il eût été une des lumières; le *Directeur de l'enfance*, par M. l'abbé Ody; la *Méthode de direction pour les œuvres de jeunesse*, par M. l'abbé Timon-David ¹. Il y a encore, si on me permet de l'ajouter, ce que j'ai pu écrire sur *l'Éducation*. Voilà des livres qui ne vous distrairont pas de votre vocation, et qui pourront vous en inspirer l'esprit. Ces richesses existent, vous les avez sous la main; comment se fait-il que vous ne songiez pas à en user? Il y a pourtant des professeurs qui sont prêtres, qui sont chrétiens, et qui, tout entiers à leurs occupations profanes, négligent totalement la lecture des livres de piété, des Vies de saints, et même des écrits pédagogiques, où la science de leur état, qu'ils ignorent, se trouve! il y a des hommes qui vouent leur vie à l'Éducation, et qui n'ont jamais ouvert un livre sur l'Éducation! Et cependant, que de trésors on peut amasser, soit pour sa propre édification, soit pour la conduite des enfants et la direction des âmes, sans peine, sans fatigue, et sans presque s'en apercevoir, par la simple fidélité à une courte lecture chaque jour! Une demi-heure dans une journée, qu'est-ce que c'est? Et cependant avec une lecture assidue d'une demi-heure par

¹ Ce livre qui, par son titre, semblerait spécial à ce qu'on appelle les *Ouvrages de jeunesse*, est plein de vues et de lumières admirables qui seront très-utiles à tous ceux qui s'occupent des enfants et des jeunes gens. Je voudrais le voir entre les mains de tous les directeurs des Petits Séminaires. (Paris, chez Douniol.)

jour, que de choses on aura lues dans l'année ! et quel profit pour son âme, surtout si on lit comme il faut lire, avec attention et réflexion, et annotant ce qu'on lit ?

4° A ces trois exercices fondamentaux, ajoutez *l'Examen de conscience*, pour voir vos fautes et renouveler vos résolutions ; une courte *visite au saint Sacrement*, pour reposer quelques instants votre âme, au milieu même des occupations appliquantes du jour, et parler à Notre-Seigneur de vos enfants ; puis le *chapelet*, ce simple hommage à la très-sainte Vierge, auquel ne manquent pas les âmes vraiment pieuses, et qui se récite si facilement au besoin pendant les moments de présidence ou de promenade. Vous aurez ainsi, en fait d'exercices de piété, tout ce qui est requis d'un prêtre, d'un chrétien fervent, et qui est tout à fait indispensable dans une maison d'Education, comme partout.

5° Il faut y joindre enfin *la retraite annuelle*, ce grand bienfait dont, par une inspiration manifeste de l'esprit de Dieu, les évêques de nos diocèses font jouir tous leurs clergés : grâce éminente et de premier ordre, et temps de salut par excellence, qui renouvelle et reconforte si puissamment.

C'est d'après toutes ces pensées que nous avons rédigé, pour notre Petit Séminaire, le règlement spirituel que voici :

Règlement spirituel.

MÉDITATION DE CHAQUE JOUR.

1° Huit jours après la rentrée, quand tout est organisé, MM. les maîtres réunis dans leur salle des exercices font chaque matin la méditation. Tous les maîtres, sans exception, doivent s'y trouver, et y arriver à l'heure précise. Celui qui serait chargé d'une fonction nécessaire pendant ce temps, se rendra au lieu de la méditation, dès qu'il sera libre.

2° La méditation dure une demi-heure, non compris la prière du matin que chacun fait auparavant.

3° Chacun a soin de préparer en particulier sa méditation ; car on ne lit pas de sujet commun, et chacun la fait de son côté, en s'aidant s'il le veut, d'un livre.

4° A certains jours, on pourra néanmoins lire un sujet d'oraison pour tous.

5° Les dimanches et fêtes, MM. les maîtres feront leur méditation pendant celle de la communauté et la sainte Messe qui la suit.

6° Le Directeur qui préside l'oraison et la messe de communauté est dispensé de faire l'oraison avec ses confrères. Il en est de même de ceux de MM. les Maîtres qui président les mêmes exercices conjointement avec un des Directeurs : ces Messieurs ne manquent pas d'y suppléer en leur particulier, dès qu'ils sont libres.

SAINTE MESSE.

1° Au sortir de l'oraison, ces Messieurs vont dire ou entendre la sainte Messe.

2° MM. les prêtres choisissent une heure, qui leur laisse le temps de faire leur action de grâces, avant d'être appelés à d'autres occupations.

3° Quand la messe de communauté n'est pas célébrée par M. le Supérieur, elle est dite à tour de rôle par un de MM. les prêtres.

4° Les servants de messe sont assignés par M. le Préfet de religion, et aucun maître ne peut les changer, ni surtout prendre pour cela des élèves à son gré.

LECTURE SPIRITUELLE.

1° MM. les maîtres devront consacrer au moins un quart d'heure à une lecture spirituelle chaque jour.

2° La lecture spirituelle se fera en commun chez M. le Supérieur, pendant le quart d'heure qui précède la lecture spirituelle des enfants.

3° On lit dans ces réunions des ouvrages qui traitent des devoirs de l'état.

4° Chacun se fera en outre un devoir de réciter en particulier son chapelet chaque jour, et de faire au moins une visite au très-saint Sacrement et une à la sainte Vierge.

RETRAITE ANNUELLE.

1° A la fin des vacances de chaque année, M. le Supérieur et MM. les professeurs des deux maisons font ensemble une retraite spirituelle qui dure six jours pleins.

2° Chacun fait en particulier les exercices de cette retraite. Néanmoins la première méditation du matin se fait en commun à la chapelle, mais chacun médite en silence le sujet qui a été donné.

3° Il y a aussi deux conférences, l'une le matin, l'autre le soir, auxquelles tous assistent. L'ecclésiastique que M. le Supérieur a chargé de diriger la retraite fait ces conférences, et l'on convient d'avance avec lui des sujets à traiter.

M. le Supérieur peut faire de plus une conférence à trois heures de l'après-midi : il n'y est question que des devoirs d'état de MM. les Directeurs et Professeurs. On peut y lire leurs divers règlements et y ajouter quelques explications.

4° On est libre de célébrer ou non la sainte Messe, et l'on peut s'entendre sur ce sujet avec son Directeur.

5° Les repas se prennent en silence et la lecture de table se fait tour à tour par MM. les maîtres.

6 Il y a deux récréations, où l'on parle. Loin de nuire à la retraite, les récréations servent à atteindre un de ses buts les plus désirables, qui est d'unir les maîtres entre eux, de renouer les liens de la charité entre les anciens, et de faire lier amitié avec les nouveaux.

Hors de la récréation, le plus profond silence doit régner en tout temps et en tout lieu.

7° Afin que nul de ces Messieurs ne manque à cette retraite, M. le Supérieur, à l'un des derniers conseils de l'année, fait connaître le jour précis où elle commencera.

8° MM. les Directeurs et Professeurs devront arriver vingt-quatre heures avant l'ouverture de la retraite. Un jour de moins aux vacances ne leur fait aucun tort; un jour de moins à la retraite, surtout au commencement, en fait un très-grave,

et peut ruiner les fruits de ces saints exercices ; et même, si l'on n'arrivait pas un peu à l'avance, on courrait risque d'entrer dans la retraite avec la dissipation des vacances.

Afin de ne pas manquer les voitures publiques, on aura donc soin de retenir ses places quelque temps à l'avance.

Voici le détail du règlement que l'on peut suivre :

5 h. 1/2, lever ; 5 h. 50 m., descente à la chapelle, prière vocale (*Veni, Creator, Pater, Ave. Credo, Ave, maris stella*) ; 6 h., méditation (en commun à la chapelle) ; 6 h. 3/4, temps libre, sainte messe ; 8 h., déjeuner en silence (on n'est pas tenu d'y assister, et, si l'on est empêché, on peut déjeuner plus tard) ; 8 h. 1/4, petites heures ; temps libre ; 9 h. 1/2, conférence à la salle des exercices, suivie de la visite au saint Sacrement ; temps libre ; 11 h. 3/4, visite au saint Sacrement, examen particulier ; 12 h., dîner (on se présente ensuite devant le très-saint Sacrement, puis récréation) ; 1 h. 3/4, bréviaire ; 3 h., entretien par M. le Supérieur ; puis matines ; 4 h. 1/2, préparation à la méditation ; 4 h. 35, méditation en particulier ; 5 h. 1/2, temps libre ; 6 h., seconde conférence, suivie de la visite au saint Sacrement ; 7 h. souper ; 8 h. 1/4, prière, bénédiction du saint Sacrement ; 8 h. 1/2, préparation de la méditation du lendemain ; 8 h. 3/4, examen ; 9 h., coucher.

On sonne tous les exercices, même ceux qui se font en particulier, afin d'en rappeler le souvenir.

LIVRE TROISIÈME

UNE DERNIÈRE FOIS DE L'ENFANT, DU FOND DE SA NATURE, ET DES DIFFICULTÉS RADICALES DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

De la nature humaine, dans l'enfant : de ses défauts : nécessité
de les bien connaître et de l'en corriger.

I

C'est par l'enfant que nous avons commencé, c'est par lui qu'il faut finir.

Car c'est pour lui que tous travaillent; Dieu d'abord, premier et suprême éducateur, et ceux qui coopèrent au travail de Dieu dans l'œuvre de l'Éducation, les parents et les maîtres.

Il faut donc une dernière fois revenir à l'enfant, et jeter un suprême et profond regard dans son âme, et jusque dans les derniers replis et les dernières profondeurs de sa nature : car c'est là véritablement que se fait l'œuvre de l'Éducation; c'est là que git l'obstacle, comme aussi les ressources : c'est là que tout l'effort doit porter. *Hoc opus, hic labor est.*

Mais il faut bien l'entendre, une âme, une nature d'enfant c'est tout un monde; disons le mot des saintes Écritures :

c'est un abyme, *Abyssum et cor* (Eccli., XLII, 18), qu'on ne pourra jamais assez explorer et éclairer.

Et l'Écriture ajoute de ce cœur de l'homme, qu'il est tout à la fois *inscrutable* et mauvais : *Cor pravum et inscrutabile* (Jérém., XVII, 19); inscrutable, comme les hauteurs du ciel, comme les profondeurs de la terre; *Sicut cœlum sursum et terra deorsum* (Prov., XIV, 3).

Et cependant, si on n'a pas scruté cet abyme, si on n'a pas pénétré ce cœur en tous sens, on est impropre à la grande œuvre de l'Éducation; car encore une fois, ce n'est pas à la surface, mais dans le plus intime de l'âme que se fait cette œuvre.

Il y faut un travail et une étude de tous les jours : Et volontiers, appliquant à la connaissance des enfants les paroles de saint Paul, je dirais aux maîtres : *Hæc meditare, in his esto, insta in illis*. Le cœur de l'enfant, voilà le livre qu'il faut sans cesse méditer, approfondir : cette étude est sans fin : toujours il y aura pour vous quelque chose à y découvrir ; et vous ne serez propre à votre œuvre que dans la proportion où vous serez devenu habile à lire dans ce livre vivant et à en pénétrer tous les secrets.

L'obstacle radical, intime, sans cesse renaissant, c'est le fond même de la nature humaine, qui est gâté ; ce sont les défauts et les vices, dont les germes funestes sont en nous, par suite de la perversion originelle.

Platon a dit : « L'enfant qui vient de naître n'est pas bon, « mais il pourra le devenir, s'il est élevé. »

Certes, non, l'enfant qui vient de naître n'est pas bon. Des germes mauvais sont en lui, qui n'attendent que l'âge pour éclore. Eh bien ! c'est avec ces germes mauvais, et quelquefois avec les inclinations les plus vicieuses, en un mot, c'est avec les défauts profonds de cette nature que la lutte doit s'engager ; mais à l'aide de moyens d'Éducation bien supérieurs à tous ceux que Platon connut jamais.

L'âme humaine dans l'enfant, a-t-on dit, est une table rase, où rien encore n'a été écrit : soit, quoiqu'il y eût beaucoup à dire là-dessus ; mais du moins, elle a déjà certainement toutes ses virtualités, toutes ses puissances ; et si elle est féconde pour le bien, malheureusement elle a aussi une redoutable fécondité pour le mal.

Les maladies dont souffre l'âme humaine, et par suite l'Éducation de l'enfant, sont innombrables, comme les maladies dont souffrent la santé et la vie physique : l'Éducation, médecine de l'âme, qui a pour mission de guérir ses maux, doit, comme la médecine du corps, commencer par les bien étudier, afin de les bien connaître.

Mais, dans cette âme, il n'y a pas seulement le mal, il y a le bien : il n'y a pas seulement des défauts, il y a des qualités : en même temps que l'Éducation doit corriger les défauts et guérir le mal, elle doit aussi développer les qualités et élever le bien, et, comme dit saint Paul, *vaincre le mal par le bien*. Mais pour cela, il faut non-seulement un grand zèle, mais un grand discernement, et l'emploi des sérieux remèdes sans lesquels on ne guérira jamais le mal de l'homme.

II

PARABOLE DE L'IVRAIE.

Dans une de ces admirables paraboles, d'une simplicité toute divine, par lesquelles Notre-Seigneur instruisait autrefois ses disciples, la parabole de l'ivraie et du bon grain, il y a une image frappante de ce qui est le grand écueil de l'Éducation, et fait aussi le grand devoir de l'instituteur.

Cette parabole s'applique avant tout, sans doute, et dans tous ses détails, au mélange des bons et des méchants sur la

terre; mais, en quelque chose aussi, on peut en faire une application utile et vraie au mélange des qualités et des défauts, du bien et du mal, qui se trouve dans les enfants et dans toute créature humaine.

Dieu, et ceci est vrai surtout des enfants qu'élève une maison d'Éducation chrétienne, Dieu a semé dans ces enfants le bon grain en abondance; d'abord par les bonnes inclinations qu'il leur a données dès leur naissance, puis par le baptême et les autres sacrements, et par toutes les premières grâces d'une bonne Éducation. Il n'y a pas de nature, si stérile ou si disgraciée qu'elle paraisse, qui n'ait son riche fonds de qualités précieuses, que l'Éducation doit cultiver et développer; mais aussi, dans toute nature d'enfant, sans en excepter les plus heureuses, il y a, à côté des bonnes qualités, toute cette famille pullulante de défauts sans nombre, tous ces germes vicieux dont nous avons parlé, et qui sont, selon la parabole évangélique, l'ivraie dans le bon grain : l'ennemi est venu, pendant une nuit fatale, et au milieu de la bonne semence, il a jeté la mauvaise, et s'est retiré : *Superseminavit zizania, et abiit.*

Puis, quand l'herbe a crû, tout à coup au milieu des bons plants apparaît l'ivraie, se montrent des herbes mortes, des herbes languissantes, des herbes mauvaises et contagieuses. Qu'arrive-t-il alors? Les serviteurs du père de famille sont tout surpris : ils ne devraient pas l'être ; car depuis la chute originelle, ce mélange est naturel, inévitable : il fallait s'y attendre ; mais on s'abuse si facilement ! Et à la surprise succède bientôt l'indignation : on voudrait, et sur-le-champ, comme dit l'Évangile, arracher ce fruit de malédiction : *Vis colligimus ea?* C'est-à-dire, pour ne plus me servir d'une figure d'ailleurs si claire, les parents, ou les directeurs d'une maison chrétienne d'Éducation, après avoir été les ministres et les témoins des bienfaits les plus abondants du Seigneur, reconnaissent souvent avec effroi qu'il s'est fait, parallèle-

ment à leur travail, un autre travail, et que dans des âmes où la grâce avait été répandue avec profusion, des défauts inattendus, des vices ont sourdement germé, qui compromettent tout leur ouvrage. — Hélas ! ils ne consentent pas facilement à s'avouer que c'est quelquefois pendant leur sommeil que s'est fait le mal, et qu'ils n'ont peut-être pas toujours assez veillé : *Dum dormirent homines !* — Alors, il arrive de deux choses l'une : ou l'on se fait illusion sur le mal qu'on ne se sent pas le courage de combattre, on en prend son parti, et on rentre dans son sommeil ; ou l'on s'emporte, et on voudrait ravager sans délai tout le champ, pour en arracher d'un coup toute cette ivraie, n'avoir plus à y penser, et se reposer de nouveau.

Mais, dans la culture des âmes il n'en va pas ainsi, et ce zèle emporté n'est pas le vrai zèle. Comme les serviteurs de l'Évangile, il faut recourir à la sagesse du Maître de la moisson, et se souvenir de la réponse faite par le père de famille aux ouvriers, qui ne savent réparer les longs torts de leur sommeil que par la fougue d'un zèle passager et destructeur : *Vis imus et colligimus ea ?* disent-ils. — Non, leur répond-on : *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.* Cette réponse est d'une profondeur divine.

Assurément, il n'est pas question de laisser subsister dans les âmes les défauts qui y germent. La nécessité d'extirper le mauvais grain se déduit manifestement de ces terribles paroles du père de famille : *Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'herbe mauvaise et liez-la en gerbes pour la jeter au feu.* Le salut des âmes, dans lesquelles ce germe impur s'est développé, est manifestement attaché à l'extirpation de leurs défauts ; mais il faut ici user d'une grande prudence et de précautions bien attentives, pour ne pas arracher le froment en même temps que l'ivraie.

Si les germes mauvais n'ont pas été détruits à temps, lorsque viendra la dernière moisson, tout sera perdu. Mais dans cette première moisson des âmes qu'on cultive par l'Éducation, il faut bien prendre garde de ne pas extirper le bien en même temps que le mal, les bonnes qualités en même temps que les mauvaises : elles se touchent quelquefois de bien près, et si on n'est pas profondément attentif, il y a grand péril de prendre les unes pour les autres : pour cette œuvre de discernement et d'extirpation éclairée, il faut bien connaître le fond de la nature humaine, c'est-à-dire les défauts qui poussent au fond d'un cœur, et peuvent y étouffer la grâce que Dieu y a répandue : il faut les connaître, et connaître en même temps leurs remèdes. Et il faut aussi avoir bien étudié les qualités heureuses d'une nature, et le parti qu'on peut en tirer.

En un mot, il faut avoir reconnu la nature certaine du bien et du mal, des bons et mauvais germes, leurs diverses sortes, leurs diverses racines, leurs nombreuses ramifications.

Et c'est à quoi le zèle impétueux, le faux zèle, se décide rarement. Ce zèle est presque toujours aussi paresseux que passionné. Il ne sait que se reposer dans un déplorable sommeil, ou se réveiller brusquement pour tout arracher, tout bouleverser, tout détruire dans une âme.

Le vrai zèle a un autre esprit, une autre conduite. — C'est à lui que s'adressent les enseignements qu'on va lire.

CHAPITRE II

Deux observations importantes sur le même sujet.

I

LA JEUNESSE EST LE TEMPS PROPICE POUR LA CORRECTION DES DÉFAUTS

Quels que soient les germes mauvais cachés dans une âme d'enfant, grâce à Dieu, ils ne rendent jamais impossible son Éducation. Il est écrit que Dieu a fait les hommes *guérissables* : *Sanabiles fecit*. L'Éducation, une Éducation chrétienne, est singulièrement puissante, et a fait souvent des merveilles : c'est même la gloire, le triomphe de l'Éducation, d'être aux prises avec une nature difficile, de la vaincre, de la corriger, de la transformer.

Mais à cette œuvre capitale il faut mettre la main de bonne heure : autrement elle est bientôt compromise, pour ne pas dire impossible.

Dans l'enfance, dans la jeunesse, les défauts n'ont pas encore jeté de racines profondes, ni pris de grands accroissements. Tout est tendre et faible encore. Plus tard, l'habitude sera venue, et l'habitude devient bientôt une seconde nature, dont les résistances sont terribles.

L'histoire de ce solitaire de la Thébàïde et de son palmier est connue, mais il n'est pas inutile de la remettre sous les yeux des parents et des maîtres. — Voulant faire comprendre à un jeune homme l'importance de commencer de bonne

heure à se corriger de ses défauts, il lui montra un palmier vigoureux, qui, depuis de longues années, étendait son ombre au large, et il lui ordonna d'arracher ce vieil habitant du désert ; mais lorsque le jeune homme, après des efforts inouïs, n'eut pas même réussi à l'ébranler, le solitaire lui montra un autre arbre, nouvellement planté, et lui dit d'essayer ses forces contre celui-ci. Alors quelques efforts suffirent pour renverser à terre le jeune palmier.

C'est ainsi que, dans la jeunesse, les défauts cèdent facilement aux efforts de la bonne volonté, tandis que plus tard, fortifiés, endurcis par l'âge, ils deviennent comme une autre nature, et souvent ne peuvent plus être arrachés qu'avec de terribles difficultés : et voilà pourquoi un homme vénérable par sa grande expérience, par sa sagesse et ses vertus, en même temps que par son grand âge, disait en parlant de l'Éducation des Petits Séminaires, *que presque toujours elle décide tout pour la vie entière, en bien ou en mal. C'est vrai.*

J'ai, du reste, déjà traité à fond ce point spécial dans le deuxième volume de cet ouvrage ¹. Je n'ajouterai ici qu'un seul mot : Ce n'est pas jusques à la grande époque de l'Éducation publique qu'il faut attendre, pour corriger les enfants de leurs défauts : c'est dans la famille même, et dès que les défauts commencent à se montrer, qu'on doit les reconnaître, les combattre et les extirper, s'il se peut. Il y a des défauts qui n'apparaissent que tard, il est vrai, et quand certaines circonstances en provoquent l'apparition ; mais presque tous se manifestent dès les plus tendres années, dans la spontanéité de ce premier épanouissement de l'enfance. Eh bien ! c'est dès lors qu'il faut avoir les yeux bien ouverts et toujours attentifs sur tout ce qui est un indice, sur tout ce qui révèle un défaut caché.

¹ Livre 1^{er}, ch. 6^e, *De l'Apostolat dans l'Éducation.*

Mais est-ce là l'ordinaire préoccupation des parents? Les défauts de leurs enfants! loin de chercher à les découvrir, les parents consentent-ils même à les reconnaître, quand on les leur signale? Oh! pour toutes les amabilités de ces chers enfants, ils sont d'une perspicacité extrême; ils savent très-bien voir en eux celles qu'ils ont et celles même qu'ils n'ont pas; mais quant aux défauts, c'est autre chose; on s'aveugle : la tendresse paternelle et maternelle met un voile sur les yeux. Cet aveuglement plus ou moins volontaire des parents est une des grandes misères de la première Éducation; et ce qui n'est pas moins funeste, c'est leur faiblesse à corriger ces défauts, quand enfin ils éclatent; c'est leur impuissance à s'armer d'une salutaire rigueur, pour redresser ces natures que la flatterie ou de molles complaisances ont plus ou moins gâtées.

N'est-ce pas là ce qui arrive trop souvent, dans la mollesse et l'énervement des mœurs de notre temps? L'antique sévérité des pères et des mères de famille est bien rare aujourd'hui : on commence par aduler l'enfant, par ne voir en lui qu'une petite perfection; puis, quand cette prétendue perfection apparaît enfin ce qu'elle est, absolument insupportable, on s'en débarrasse.

Après avoir accepté l'enfant comme une gracieuse idole et s'en être amusé pendant les premières années, où le fardeau de la paternité est moins lourd, où les jouissances sont plus vives; quand le fardeau s'alourdit, quand les caprices de l'idole sont un peu moins faciles à satisfaire, on envoie l'idole en pension. On se réserve de la revoir à certains jours marqués, de l'amuser, de s'en amuser, sauf à ne pas la garder longtemps, et à mettre, avant que les difficultés aient eu le temps de renaître, les grilles et le collège entre elle et soi¹.

¹ M. de Champagny, auquel j'emprunte ces pénétrantes observations, ajoute :

« Dans les premières années, on dépense aux pieds de ce petit tyran toutes les sollicitudes, tous les soins, toutes les caresses, tout le fonds de tendresse dont on

Certes, à ce moment le mal est déjà grand, et l'Éducation de l'enfant bien compromise ; toutefois rien n'est encore désespéré. A dix ans, à douze ans, un enfant peut avoir déjà de déplorables habitudes, mais elles ne sont pas invétérées. La vie d'une bonne maison d'Éducation peut venir tout à coup les interrompre, et ouvrir comme une ère nouvelle ; la règle, l'étude, la piété, peuvent prendre heureusement la place de la fantaisie, du caprice, du travail indolent ; mais c'est le moment, sans plus tarder, de saisir vigoureusement l'enfant, et de reprendre avec énergie et en sous-œuvre l'Éducation si déplorablement commencée. Je le répète, ici se rencontre le grand devoir de l'instituteur, sa plus noble et plus laborieuse mission : *Hoc opus, hic labor est.*

II

IL NE SUFFIT PAS DE BIEN CONNAÎTRE LES DÉFAUTS DES ENFANTS, IL FAUT
LES LEUR FAIRE CONNAÎTRE.

Ainsi donc, c'est une œuvre de correction profonde et d'extirpation qu'il s'agit de faire : œuvre délicate, courageuse, persévérante, et indispensable. Sans cette œuvre, on pourra donner un vernis de politesse à la surface, dorer les dehors : mais ce sera n'avoir rien fait ; l'œuvre au dedans, l'œuvre jusqu'au fond, jusqu'à la racine, voilà l'œuvre nécessaire. C'est là qu'il faut, selon la forte parole des Livres saints, arracher et planter, détruire et édifier : oui, à l'instituteur de la jeunesse, à lui aussi, il est dit comme au prophète : *Ego posui te ut evellas et destruas, et ædifices et*

est pourvu. Mais le fonds s'épuise, la tendresse se lasse, la paresse survient ; à l'époque où l'Éducation sérieuse devrait commencer, on n'a plus le cœur à l'œuvre ; l'enfant trop adulé est ingouvernable, et on se hâte de remettre aux soins des instituteurs publics l'entreprise de son Éducation commencée avec tant d'amour, mais si mal commencée ! (*De l'Éducation de la famille.*) »

plantes. Tout instituteur de la jeunesse, qui ne le comprend pas ainsi, ne comprend rien à sa vraie mission.

Virgile disait autrefois, dans son gracieux langage, au cultivateur des jeunes plantes :

« Quand vient la saison printanière, et que le fruit qui va naître couvre l'arbre de fleurs abondantes, et courbe ses rameaux odorants ; oh ! alors, alors, observez-le !

*Contemplator item, cum se nux plurima sylvis |
Induet in florem, et ramos curvabit olentes. »*

Car toutes ces fleurs ne donneront pas un jour des fruits : il y en a qui sont des espérances perfides, et qui tromperont le cultivateur.

Je le dirai de même à ceux qui cultivent la jeunesse : cet âge est bien la saison du printemps, tout s'ouvre et s'épanouit dans ces jeunes plantes, dans ces jeunes âmes ; mais regardez bien, *contemplator*, considérez attentivement ce qu'il y a au fond, dans le calice de ces fleurs, et voyez si ce sont de bons ou de mauvais fruits qu'elles annoncent. Regardez de près, et cela tout à la fois pour vous instruire vous-même, afin que votre action mieux éclairée soit plus sérieuse, et aussi, quand vous aurez découvert la vérité, pour instruire l'enfant, afin qu'il puisse unir contre lui-même son action à la vôtre.

Car, on ne doit pas l'oublier, dans la correction des défauts, le maître ne peut rien tout seul ; il faut que l'enfant travaille avec lui : l'enfant ne peut demeurer passif dans une telle œuvre, il doit y coopérer par un libre concours : mais pour cela, il a besoin d'être éclairé sur lui-même. Il faut qu'il connaisse ses défauts pour travailler à leur correction, et qu'il les connaisse par le maître : de lui-même et par lui seul il ne pourrait arriver à cette connaissance. Les hommes souvent ne le peuvent pas : comment un enfant le pourrait-il ?

On le sait, il est aussi difficile que nécessaire de connaître ses défauts : par là même rien n'est plus rare.

On connaît facilement *ses fautes*, et sans doute c'est quelque chose ; mais on ne connaît pas *les défauts* qui en sont le principe, ce qui serait pourtant beaucoup plus nécessaire.

On sait le nom des vices grossiers en général, et l'on jette quelquefois un coup d'œil rapide sur soi-même pour voir si l'on n'en serait pas souillé ; mais parce que les *défauts*, dans le jeune âge surtout, ne sont pas encore parvenus à ce degré de malignité qui en fait des vices, on se trouve pur de ces grandes souillures, et l'on se croit en sûreté ; et cependant les défauts, quelquefois les plus redoutables, croissent alors et se fortifient dans le secret de l'âme.

Dans une maison d'Éducation chrétienne, par exemple, il est difficile que les jeunes gens ne connaissent pas leurs fautes. Les devoirs prescrits sont chaque jour rappelés en mille circonstances ; et par suite, les transgressions sont quelque chose de trop évident pour n'être point aperçues : ce sont des faits, sur lesquels il est presque impossible de fermer les yeux. On s'avoue donc ses fautes et l'on prend à ce sujet des résolutions ; mais ces résolutions sont presque toujours inefficaces, parce qu'on ne va pas jusqu'au principe même des fautes que l'on commet ; parce qu'on ne connaît réellement pas ses défauts, parce qu'on ne veut pas s'avouer ses vrais défauts, parce qu'on ne s'examine presque jamais sur ses défauts cachés.

Et j'ajoute, qu'il n'est pas moins rare de trouver *quelqu'un qui nous aide à nous connaître nous-même : quelqu'un qui nous fasse connaître nos défauts*. On trouve encore assez facilement un ami qui consente à nous avertir de nos fautes, mais l'on trouve très-difficilement *quelqu'un qui consente à nous éclairer sur nos défauts*.

En effet, c'est tout autre chose d'avertir *quelqu'un de ses fautes, ou de l'éclairer sur ses défauts*. L'un est simple, assez

facile même : l'autre suppose non-seulement un grand zèle, mais de la réflexion, le discernement des esprits, et une sincérité courageuse.

Entre hommes faits, l'amitié, la vraie amitié, peut être ici d'un grand secours ; et cependant combien il est rare qu'on aime assez véritablement un ami pour l'éclairer sur ses défauts ! Mais surtout entre jeunes gens, entre enfants, que peuvent être le plus souvent ces monitions amicales, sinon, et à peine, des *avertissements sur les fautes bien plus que sur les défauts* ? Et cela se conçoit. Les jeunes gens manquent de l'expérience et des qualités requises pour discerner les défauts ; et souvent lors même qu'ils les ont aperçus, ils n'ont ni l'autorité nécessaire pour les faire connaître, bon gré mal gré, à ceux de leurs condisciples qui n'ont pas songé à leur demander un tel service, ni le courage difficile de les déclarer à ceux-là même qui les interrogent à cet égard. Qui donc pourra rendre aux jeunes gens ce service important, sinon ceux à qui leur charge en fait un devoir, les *Directeurs*, les *Professeurs*, les maîtres, et aussi les parents ? Et voilà ce que les enfants sentent parfaitement, selon le mot plein de bon sens et de naïveté de l'un d'eux, qui écrivait à son Supérieur pour lui dire : *Vous seul pourrez être mon grand moniteur.*

Mais, je dois l'ajouter ici : en parlant des défauts des enfants, je songe encore à d'autres que les enfants ; et en invitant les maîtres à étudier attentivement leurs élèves, afin de les bien connaître et de les aider à se corriger, j'invite aussi les maîtres à faire les premiers, et pour leur propre compte, le même travail sur eux-mêmes, et je me donne à moi aussi ce grave avertissement. Nul ne peut parler des défauts de la nature humaine sans être, comme l'Église le dit quelque part, *memor conditionis suæ*, sans songer à soi et à ses faiblesses. Nul, en effet, n'est ici de meilleure condition que ses frères ; nul n'a droit de jeter au

prochain la première pierre; et quand on a le devoir d'offrir de si graves enseignements, et si je puis m'exprimer ainsi, de faire la leçon aux autres, il faut auparavant se l'être bien faite à soi-même.

Après tout, chacun est ici le premier intéressé; chacun, avec soi-même, a sérieusement et beaucoup à faire. « Il n'y a pas de faute commise par un homme, disait saint Augustin, dont un autre homme ne soit capable, si la grâce de Dieu ne l'en préservait. » Nous sommes tous pétris du même limon; tous nous participons, comme le disait autrefois saint Paul, à la même masse de corruption originelle; et comme, après tout, chacun est l'ouvrier le plus immédiatement chargé du soin de son propre salut, se bien connaître soi-même, bien connaître ses propres défauts, pour travailler à s'en corriger, voilà incontestablement par où chacun doit commencer.

Au surplus, la connaissance de soi-même est encore le meilleur moyen de bien connaître les autres; et à tous les points de vue, le plus grand service qu'un instituteur puisse recevoir, lui aussi, ce serait donc, et sans contredit, d'être éclairé sur ses défauts personnels par une voix vraiment amie et sincère.

Qui ne sait qu'une des maximes le plus sages qui ait été proclamée par l'antiquité, est celle-ci : *Nosce teipsum*; et que la prière la plus fréquente de saint Augustin au Seigneur était : *Noverim te, noverim me!*

Une année, lorsque j'étais Supérieur du Petit Séminaire de Paris, je parlai à tous, maîtres et élèves, pendant six semaines, une demi-heure chaque soir, sur cet important sujet. Non-seulement tous eurent le courage d'entendre les choses dures, pénibles, que j'eus à dire; mais encore, à mon insu, ils prenaient des notes, et c'est la sténographie des choses que je dis alors qui est le fond du présent livre.

Quoi qu'il en soit, je ne crus, au Petit Séminaire de Paris,

avoir bien lancé la maison, que quand j'eus tourné du côté de l'étude et de la correction des défauts tous les efforts ; quand j'eus inspiré aux enfants le désir vrai de bien connaître tous leurs défauts ; et aux maîtres le zèle de les avertir, de les éclairer, et, pour mieux remplir ce devoir, de s'avertir et de s'éclairer eux-mêmes les premiers.

CHAPITRE III

Des différentes espèces de défauts.

Il s'agit donc, pour tous et pour chacun, de connaître ses défauts ; et même ceux des autres, si on a mission de les corriger : il s'agit de les discerner dans les fautes qui les manifestent, dans les replis secrets du cœur qui les cachent, et souvent même à côté de qualités excellentes auxquelles ils setrouvent mêlés, et dont ils ne sont quelquefois que l'excès ou la mauvaise application. Mais toute cette étude, tout ce discernement est difficile.

Oui, difficile, car : 1° *Il y a des défauts qu'on ne connaît pas* ; 2° *il y a aussi des défauts qu'on ne veut pas connaître* ; 3° *il y a enfin des défauts qu'on connaît, mais qu'on ne veut pas corriger.*

Il y a des défauts qu'on ne connaît pas ; rien n'est plus dangereux : ils germent, s'enracinent, s'emparent de l'âme en silence, et lorsqu'ils ont porté les fruits les plus amers, il est presque toujours trop tard pour les déraciner ; cela de-

vient du moins très-difficile : l'âme est semblable alors à un vieux tronc rude et noueux qui a jeté en terre des racines vives, entrelacées, profondes ; ce tronc oppose au bras qui veut l'ébranler une résistance opiniâtre ; et si l'on réussit à grand' peine à l'arracher, le sol où il avait enfoncé ses racines en est complètement bouleversé.

Je vais donner un exemple, très-commun dans les maisons d'Éducation, de ces défauts cachés, inaperçus, qu'on laisse imprudemment grandir, faute de les connaître : Voici un enfant sage, docile, laborieux, intelligent ; plein d'ardeur et d'émulation. Il a de bonnes notes, de bonnes places ; on a toujours été très-content de lui. Mais peu à peu, avec la joie, légitime, sans doute, mais peu surveillée, des succès et des éloges, l'amour-propre, la vanité, l'orgueil, se glissent dans cet enfant, s'étendent, grandissent insensiblement. Cependant on ne s'aperçoit de rien, tant que tout continue à bien aller ; mais voici qu'un échec arrive, ou un nuage dans la conduite ; l'enfant mérite une mauvaise place, il reçoit une mauvaise note : tout à coup le dépit se montre, la vanité se blesse, l'orgueil s'irrite, et un éclat soudain, inattendu, révèle dans cet enfant qu'on croyait si bon, si docile, un défaut terrible, dont on ne se doutait pas, mais qui était là, qui croissait tous les jours, qui est déjà vieux et enraciné, et qu'on nourrissait comme à plaisir sans le savoir !

Ainsi en est-il de l'envie, de l'humeur, de la sensualité, de la colère, et de bien d'autres défauts encore : parce qu'on les ignore, on s'en croit exempt ; parce qu'ils n'ont pas encore éclaté, on croit qu'ils n'existent pas, et on ne travaille point à les guérir : que dis-je ? comme dans cet enfant, on les entretient peut-être, et par des imprudences déplorables on nourrit le feu qui couve sous la cendre.

Et le malheur est d'autant plus grand, que le temps est impuissant tout seul à donner la lumière, et qu'au con-

traire, plus cette ignorance dure, plus ordinairement, elle devient profonde. On passe ainsi de longues années avec des défauts que tout le monde aperçoit, dont tout le monde souffre, qui ont produit en mille occasions des fruits d'amertume, et l'on ne s'en doute même pas. C'est de la sorte qu'on trouve des personnes parvenues à l'âge de quarante, cinquante ans, et au delà, sans jamais avoir eu le moindre soupçon d'un défaut qui a fait le malheur de leur vie. Un ami courageux ose-t-il enfin, un jour, dans une circonstance favorable, leur révéler le mal : — Vous croyez? lui disent-elles tout étonnées. — *Oui. Examinez-vous à ce point de vue, et vous verrez qu'il y a là de quoi expliquer telle imprudence, tel malheur, peut-être tous vos chagrins et toutes vos fautes.* — Alors, ou bien elles reconnaissent leurs défauts, et il leur faut un courage surhumain pour entreprendre de s'en corriger et ne pas tomber dans le désespoir; ou bien elles ferment les yeux et persévèrent dans leur aveuglement, ce qui rend le malheur irréparable.

2° Il y a donc des défauts que l'on ne connaît pas; mais ce qui est bien pire, c'est qu'il y a des défauts *que l'on ne veut pas connaître* : à quel degré cela va, même chez les enfants, c'est vraiment extraordinaire! Par exemple, il y a des enfants naturellement faux, dissimulés, sans sincérité, sans franchise, mentant, mentant par goût, par vice de nature : s'avoucront-ils à eux-mêmes ce honteux défaut? Non; ils manqueront de sincérité à leur égard comme à l'égard des autres; ils se mentiront à eux-mêmes comme ils mentent à tout le monde.

La vérité est que si la plupart du temps on ne voit pas ses défauts, il est aussi vrai et plus triste encore d'ajouter qu'on ne veut presque jamais les voir. Il y a dans le fond du cœur une secrète disposition d'amour-propre qui fait qu'on ne veut pas se connaître soi-même pour n'avoir pas à se condamner; ou quelquefois encore c'est une lâcheté secrète

qui ne permet pas d'essayer les efforts nécessaires pour se corriger. Voilà les deux principes inavoués de cette ignorance volontaire, l'amour-propre et la lâcheté : *Noluit intelligere ut bene ageret*, dit l'Écriture.

Ou bien, si on consent à jeter les yeux sur ses défauts extérieurs, on ne consent jamais à les ouvrir sur ses défauts intimes, sur les défauts du fond de sa nature, parce que cela touche de trop près au *moi*, c'est-à-dire à ce qu'on a de plus cher et de plus délicat au monde. On prend donc le parti sur tout cela de se flatter soi-même ; et quant aux autres, on se défend contre eux à outrance ; on ne veut pas souffrir qu'aucun touche à ce qu'on appelle son *for intérieur*, son caractère : sur ce point, la moindre contradiction irrite ; la moindre observation froisse ; toute réprimande exaspère. Il est curieux, mais profondément triste, de voir ces pauvres gens attentifs, sur leurs gardes, et armés pour ainsi dire de pied en cap, contre quiconque voudrait essayer de leur faire un peu de bien en les éclairant !

On consent encore à être averti sur une faute ; c'est un fait extérieur, saisissable : il est là sous les yeux, il faut bien en convenir ; et d'ailleurs il peut n'être qu'accidentel, et ne pas impliquer un vice de nature : mais quant au défaut, c'est autre chose ; il est en nous, il est nous-mêmes, on sent toute la portée de l'avertissement à cet endroit, et on proteste immédiatement par une sorte de répulsion instinctive, instantanée : c'est pourquoi passer, dans l'avertissement, de la faute au défaut est toujours chose délicate et qu'on souffre difficilement.

C'est là une très-commune, mais très-dangereuse disposition, même chez les enfants : il n'y a qu'un père, qu'une mère, qu'un Supérieur clairvoyant, qu'un Directeur attentif et zélé, qu'un professeur dévoué de cœur à ses élèves, qui puisse les avertir prudemment, utilement, efficacement ; mais la condition essentielle du succès pour de tels avertissements, c'est

qu'ils soient donnés avec grande amitié et grande bonté : ils ne seront reçus avec docilité, que si on est bien convaincu de l'affection de celui qui les donne, et si on la sent toujours, même dans les paroles les plus vives.

3^e Enfin, il y a des défauts qu'on connaît et qu'on ne veut pas corriger ; et, dans ce cas, c'est une infidélité positive au devoir, à la vertu ; une infidélité aussi coupable que funeste ; et il faut ajouter, hélas ! que c'est encore un cas très-fréquent.

De tout ce qui précède, il faut donc déjà conclure, qu'il est de la plus haute importance de connaître ses défauts et le plus tôt possible ; qu'il faut désirer les connaître, et par conséquent en chercher les moyens ; enfin, qu'on ne saurait jamais être excusable de ne pas vouloir corriger un défaut, quand on le connaît.

A plus forte raison ajouterons-nous qu'il ne faut jamais flatter un défaut ; nous pouvons dire aussi qu'il ne faut jamais en négliger aucun, quel qu'il soit, grave ou léger. Un défaut flatté, ou même simplement négligé, grandit insensiblement et finit par dominer. Alors, si c'est un défaut grave et de certaine nature, les suites peuvent être incalculables : il n'y aura plus d'arrêt dans le mal ; on a en ce genre des exemples vraiment terribles.

Je nommerai, dès ce moment, deux de ces défauts, qui peuvent très-facilement devenir dominants, quand on les néglige ; mais je ne ferai que signaler ici aux yeux des jeunes gens et des maîtres, ces deux tyrans domestiques, qui sont les deux plus redoutables fléaux de cet âge : je veux dire *la mollesse et l'orgueil*. Les ravages en sont vraiment affreux : ils tyrannisent despotiquement les âmes : c'est quelquefois la plus complète, comme la plus avilissante servitude. J'en parlerai bientôt avec détail.

Et la raison de ceci, de cette domination étonnante de certains défauts sur l'âme, je vais la donner ; il faut la bien

comprendre; elle tient aux principes mêmes les plus profonds de notre nature : c'est que *depuis le péché originel il n'y a pas un mauvais germe en nous, si petit et si chétif qu'il soit, qui ne tende à croître, si on ne le combat, qui ne tende à s'emparer de tout, à tout dominer, à tout corrompre; tandis qu'au contraire, il n'y a pas une bonne qualité qui ne tende à défaillir, si on ne l'entretient, et si on ne s'applique à la fortifier.*

Et voilà pourquoi aussi il ne faut jamais négliger une qualité, une vertu, une grâce, quelque petite qu'elle soit en apparence : négligée, elle périra. De là tant de vocations qui se perdent, tant d'avenirs qui échouent, parce que la première grâce a été négligée : sujet immense et qui fournirait à lui seul la matière des plus graves enseignements. Entrons maintenant dans le détail.

CHAPITRE IV

Une classification des défauts.

Nous n'entendons pas écrire ici un traité de psychologie ou de morale, et notre intention n'est nullement de donner une classification philosophique et complète. Nous écrivons pour des hommes pratiques, pour des maîtres ; ou pour de jeunes esprits, qui ont moins besoin d'une analyse savante de l'âme humaine, que d'indications précises et faciles à retenir. C'est pourquoi sans nous préoccuper de savoir si la division suivante est rigoureuse au point de vue de la science, nous dirons simplement que les défauts, soit positifs, soit négatifs, peuvent se classer quant à leur nature, en *défauts corporels, défauts intellectuels, et défauts moraux.*

1° Les *défauts corporels*, physiques, extérieurs : Nous croyons indispensable de les signaler ici, parce qu'ils ne sont pas sans une certaine importance ; ils en ont plus même qu'on ne le pense généralement : que dis-je ? Ils peuvent avoir dans la vie une influence des plus graves sur le succès de l'œuvre qu'on sera appelé à accomplir. Et, d'un autre côté, l'Éducation n'est pas sans prise sur de tels défauts : elle peut beaucoup au contraire pour les faire disparaître, ou du moins pour les atténuer notablement. On doit même dire de quelques-uns qu'on ne les traîne souvent avec soi toute la vie, que parce qu'on n'en a jamais été averti avec une charité éclairée et courageuse.

Par exemple, la pesanteur apathique, des manières grossières ou maladroitcs, une mauvaise prononciation : combien d'autres défauts de même genre peuvent être un obstacle à la confiance, à la considération, au respect dont on aurait besoin auprès d'un grand nombre de gens, qui ne peuvent vous connaître que par des relations tout extérieures ! Et ce sont là des défauts dont on ne peut parvenir à se défaire, quand on n'y a pas travaillé de bonne heure.

Par exemple encore, qu'on me permette ces détails, certaines infirmités désagréables qu'on ignore soi-même, une mauvaise haleine, la mauvaise odeur des pieds, une certaine malpropreté, et d'autres choses semblables, peuvent inspirer un dégoût invincible aux personnes les mieux intentionnées, et les plus sensées. Il y a donc là des précautions à prendre, qu'on ne prendra pas à moins d'avoir été bien averti qu'on a ces défauts, et qu'on peut y apporter tels remèdes.

Et toutefois j'ai vu des personnes, des hommes considérables, obligés de tenir conseil, ne sachant comment s'y prendre, pour faire agréer un avertissement à un ami sur quelque'un de ces points délicats, importants, et pourtant si simples !

C'est ainsi encore qu'une voix désordonnée, des gestes

ridicules, un ton commun ou criard, peuvent annuler tout l'effet de la prédication la plus éloquemment écrite, et la plus sagement pensée.

Voilà, je le répète, des défauts qu'il est certainement utile de connaître ; car alors, s'il en est temps encore, on peut s'en corriger : cependant, qu'il est rare qu'on reçoive avec reconnaissance des avis même sur ces défauts-là, tout innocents qu'ils sont ! et qu'on trouve peu d'amis, de directeurs, même sages, tendres et dévoués, qui osent en avertir ou songent à le faire ! C'est un grand, ce serait quelquefois un immense service à rendre !

2° Que s'il est nécessaire de connaître même ses défauts physiques, combien ne l'est-il pas davantage de connaître les défauts de son esprit, *ses défauts intellectuels* !

Mais, il le faut dire, c'est ici surtout qu'on s'ignore complètement soi-même, et qu'on veut s'ignorer. Et d'autre part, qu'il est difficile encore de trouver pour de tels défauts un moniteur courageux et sincère !

Ces défauts sont de diverses espèces, et plus ou moins graves :

Il y a, par exemple, *le défaut de goût*, avec lequel un écrivain, un prédicateur produira rarement quelque chose qui soit brillant et solide à la fois, donnera souvent dans l'affectation, l'enflure, l'intempérance, l'étrangeté ; en un mot, pourra être entraîné dans les plus fâcheux et les plus ridicules écarts.

Il y a *le défaut de jugement*, surtout le défaut de jugement pratique, dont les erreurs peuvent être capitales dans la vie, jeter dans les plus fausses démarches, précipiter même dans des bévues énormes, souvent irréparables, enfin égarer à chaque pas et faire égarer les autres, si on est chargé de les diriger. Et cependant qui est-ce qui permet qu'on l'avertisse sur un tel défaut, dont la connaissance, la défiance de soi-même serait pourtant le seul remède ?

Il y a le défaut de ce qu'on appelle l'esprit; ou bien encore le défaut d'imagination. Sans doute il n'est pas nécessaire d'avoir un certain esprit, d'avoir une certaine imagination; mais il est indispensable de ne pas croire qu'on les a, quand on ne les a pas; il est indispensable, pour la sage conduite de la vie, de savoir où on en est sur ce point: autrement on s'appliquera à des choses dont on est incapable, et en s'y appliquant, on ne fera que perdre son temps et peut-être accumuler des sottises.

Il y a le défaut plus sérieux de pénétration, d'élévation, d'étendue d'esprit. Ce défaut est grave, et il est commun. Avec un tel défaut, on ne pourra être chargé de certains travaux, de certaines fonctions importantes, de certaines affaires délicates, sans être exposé à prendre de fausses mesures, sans rétrécir, abaisser, et peut-être étouffer les plus belles œuvres. Il faut au moins se défier de soi sous ces rapports, et par conséquent se connaître, et pour cela se laisser avertir.

Il y a, — même dans l'esprit, — un certain défaut de sensibilité, dont je dirai un mot, parce que ce défaut est très-grave, et empêchera en telles occasions d'accomplir les œuvres les plus utiles, parce qu'on ne connaîtra pas le chemin des cœurs, parce qu'on ne saura point s'accommoder à la joie ou à la douleur des autres, et donner en temps opportun des encouragements ou des consolations efficaces.

Eh bien! ces défauts, et bien d'autres tout aussi graves, qu'il est si important de connaître, nul, comme nous l'avons déjà dit, n'a le courage de nous en avertir, parce que avertir quelqu'un d'un défaut d'esprit, c'est presque toujours le blesser au vif. Il n'y a guère que le défaut de mémoire, dont on souffre le reproche, et dont on fasse assez volontiers l'aveu. Pour tous les autres, on ne les connaît pas, on ne veut pas les connaître; soit par présomption: on se croit capable de tout; soit par lâcheté: on ne veut faire aucun effort; soit

enfin par *légèreté* : on ne peut entendre rien de sérieux.

Il n'est pourtant, je le répète, presque aucun de ces défauts, quelque profonds qu'ils soient et qu'ils paraissent, dont on ne puisse se corriger, au moins en partie, ou dont les suites désastreuses ne pussent être prévenues, si l'on avait le bonheur d'en être averti, le bon sens de se laisser avertir, la bonne volonté pour essayer ce dont on est capable, afin de s'améliorer, et enfin la modestie de s'en tenir aux œuvres qu'on peut véritablement mener à bien.

Mais, me dira-t-on, y a-t-il donc réellement des remèdes efficaces à ces graves défauts? Grâce à Dieu, il y en a, et des remèdes presque infaillibles, à savoir : *l'humilité et l'application*. Il n'est presque personne, quelque médiocre que soit son esprit, à qui l'on ne puisse dire : soyez *humble et appliqué, et vous ferez de grandes choses*. L'humilité n'est pas seulement la suprême justice, c'est aussi la suprême sagesse. Mais persuader cela aux esprits vains et légers, n'est pas chose facile : on le peut cependant dans l'œuvre de l'Éducation, et j'ai vu souvent y réussir. Et je connais aujourd'hui des hommes, des prêtres, devenus très-utiles, distingués même, quelques-uns occupant les premiers rangs, qui étaient pourtant et fussent restés des natures ordinaires, sans le bienfait de leur Education et la docilité de leur jeunesse. Mais grâce à ce double bonheur, natures ordinaires, ils ont donné des fruits plus qu'ordinaires; ils ont comblé leurs lacunes, développé leurs qualités, tiré d'eux-mêmes tout ce que Dieu y avait mis, et de cette façon, se sont élevés au-dessus même de leur nature, et aujourd'hui ils servent glorieusement l'Église et la société.

Les défauts *moraux* dont nous avons à parler maintenant, sont évidemment les plus graves; car, s'ils ne sont point des péchés formels par eux-mêmes, ils sont au moins des principes de péché. Parmi ces défauts, j'appellerai les uns *naturels*, parce qu'ils tiennent au caractère, à la nature, à la

constitution spirituelle et quelquefois même physique de l'individu : je me permettrai d'appeler les autres *surnaturels*, parce qu'ils sont surtout opposés aux vertus de la grâce, et sont dans l'homme un effet plus marqué de la perte de la justice originelle¹.

Les défauts *naturels* du genre moral ont bien souvent pour fondement une qualité, laquelle peut devenir précieuse, si l'on fait disparaître le défaut qui en est l'exagération ou qui en fait une difformité. Par exemple, un caractère *froid*, discret, réservé, paraît quelquefois concentré et presque sauvage ; cependant l'expérience m'a appris que ces caractères-là cachent souvent sous cette froideur apparente une sensibilité profonde, et sont capables des affections les plus vraies et les plus dévouées. Ce qu'il faudrait donc, c'est, en les élevant, d'ouvrir et de dilater leur cœur, de leur inspirer une sensibilité plus expansive, une affabilité douce et affectueuse : on ne trouverait plus alors dans ces natures qu'une délicatesse réservée qui se laisse deviner et n'en a que plus de charme ; de la gravité, de la dignité, du sang-froid, et un précieux empire de l'âme sur elle-même.

Un caractère *ferme* est enclin à la *dureté* ; un caractère *vis*, à la *brusquerie*. Si ces défauts sont soigneusement corrigés, il ne restera plus que de la fermeté, de l'activité, du zèle.

Il y a des enfants qui ont ce qu'on peut nommer une *nature* mélancolique, — un cœur très-tendre, et un esprit très-réfléchi.

Cela est fort dangereux, — à moins que l'enfant ait un bon jugement, un caractère ferme et une piété solide.

L'esprit trop réfléchi fatigue le cœur tendre, l'attriste ;

¹ On voit dans quel sens et à quel point de vue j'emploie ici le mot *surnaturel* : car je n'ignore pas, et n'entends nullement contredire la parole du concile de Trente, qui déclare l'homme, par le péché d'Adam, non-seulement dépouillé des dons de la grâce, mais blessé même dans ceux de la nature : *Fulnerata in naturalibus*.

puis viennent les mécomptes inévitables de la vie, les froissements : une telle nature n'y résiste pas.

Quels soins ne demande pas l'Education de tels enfants !

J'ai dit qu'à côté de ces défauts se rencontre presque toujours une qualité dont ils sont l'exagération et l'altération ; néanmoins, il y a de ces défauts naturels qui ne déguisent aucune qualité, et qui dès lors ne sont que plus dangereux. Un caractère *léger, vain, capricieux, mobile*, n'est fécond qu'en conséquences désagréables, souvent même très-malheureuses. La *dissipation, l'inclination au bavardage, l'indiscrétion* sont dans toute position, fâcheuses et quelquefois très-périlleuses : mais on se représente facilement à quel point ces défauts, surtout à un certain âge, et dans certaines positions, peuvent devenir la source des inconvénients les plus graves. La dissipation peut précipiter un prêtre dans l'oubli des devoirs les plus sacrés ; le bavardage, l'indiscrétion, sont dans mille occasions des causes de discorde, et enfantent quelquefois des malheurs terribles.

On ne fera jamais assez comprendre aux enfants, que les fautes qui leur échappent tous les jours, légères en elles-mêmes peut-être, ne le sont pas, si on en considère les principes, et les suites que ces mauvais principes peuvent avoir ; qu'il faut moins regarder ces fautes que le défaut d'où elles procèdent ; que ce défaut, qui ne leur fait commettre maintenant, dans la petite vie qu'ils ont, que des fautes sans conséquence, leur en fera certainement commettre plus tard de capitales, s'il persiste ; et il persistera, s'ils ne l'attaquent courageusement et ne le déracinent.

C'est par de telles considérations qu'il faut justifier à leurs yeux la sévérité vigilante de leurs maîtres, et les décider eux-mêmes à s'armer contre leurs défauts d'une généreuse volonté.

Quant à la correction des défauts moraux ; je dirai d'eux ce que j'ai dit des défauts intellectuels : bien qu'ils tiennent,

comme ceux-ci, à la nature même de l'individu, ils peuvent aussi, comme eux, être corrigés ou diminués par l'application constante aux vertus qui leur sont opposées : la véritable humilité sait les reconnaître, et la persévérance chrétienne dans le devoir peut les déraciner ou au moins les atténuer.

Non, avec l'humilité et la fidélité au devoir, il n'est pas d'homme qui ne puisse s'améliorer et fournir une carrière utile ; pas de caractère faible qui ne puisse se fortifier ; pas de caractère dur qui ne puisse se rendre supportable : pas de caractère irascible qui ne puisse s'adoucir. Mais pour arriver à ces résultats si désirables et si rares, combien ne faut-il pas de zèle et de lumière dans ceux qui sont chargés d'avertir, de diriger, d'améliorer les âmes ! combien ne faut-il pas de docilité dans ceux qui doivent accepter des avis, quelquefois si pénibles à entendre, quoique si importants à suivre !

Tout ce que nous venons de dire sur le zèle des maîtres et sur la docilité nécessaire des enfants, s'applique avec une vérité particulière dans certains cas, et à certaines natures, chez lesquelles se rencontrent des défauts d'harmonie et d'équilibre singuliers, et les plus étranges contradictions.

Cela va quelquefois à un degré prodigieux. On rencontrera par exemple dans un jeune homme un inexplicable mélange de frivolité et de sérieux, de vanité et de raison, de douceur et de dureté, de lumière et d'aveuglement sur lui-même, de noblesse d'âme et de misère morale : la fermeté de l'esprit et la faiblesse du caractère ; la rectitude du jugement, la droiture et la bonté du cœur, avec la mollesse de la volonté et l'insensibilité de la conscience : natures, dont les contrastes stupéfient l'observateur attentif, tant elles sont extraordinairement fortes et extraordinairement faibles ; profondes et légères ; tendres, et toup à coup sèches et dures ; d'une franchise quelquefois admirable, et capables néanmoins d'une telle dissimulation, qu'elle semble avoir la simplicité et le sang-froid de la candeur ; d'une intelligence

vive et claire, et d'une conscience si obscure qu'elle semble éteinte; d'une reconnaissance dont la sensibilité et le bel esprit se partagent l'expression, et qui peut tout à coup faire place à l'apparence la plus ingrate; ou bien encore, pas de caractère plus ferme, qui affecte plus de prétentions au courage, et qui ait plus renoncé en même temps à la force morale.

Oui, j'ai vu cela souvent dans ma vie : le défaut d'harmonie, et j'allais dire, le divorce entre les diverses puissances de l'âme, l'intelligence, le cœur, la volonté, la conscience; et cela dans des âmes, dans des natures d'élite. Oui, j'ai vu des âmes avec l'intelligence la plus rare, la plus pénétrante, la plus spontanée, avec un cœur même sensible et noble, et capables des plus tristes défaillances et des plus douloureux égarements : la raison n'éclairant ni le cœur, ni la conscience; le sens moral faisant totalement défaut : une grande droiture, une simplicité vive faite pour la vérité, une candeur faite pour la lumière, et tout cela tournant tout à coup au mensonge : un cœur d'une tendresse profonde, mais ce cœur, sans lumière et sans force, fléchissant dans les ténèbres, et cette profondeur de sensibilité devenant un abîme de misère.

Ces natures sont effrayantes : il pourrait se rencontrer là, et pour la vie entière, malgré la supériorité de l'esprit et les qualités du cœur, une déplorable lacune morale, et, à la suite, les plus grands malheurs.

De quelle importancen'est-il pas d'étudier de telles natures, et de tout faire pour venir à leur secours ! Mais le plus souvent, même dans la meilleure Education, il n'en va pas de la sorte. Ces natures à contrastes fatiguent et impatientent les maîtres : ils ne savent comment les pénétrer, les définir, les gouverner : peu sont capables de l'étude intelligente et suivie qu'il faudrait pour cela; peu ont l'œil assez pénétrant, la main assez souple et assez forte. Aussi, que de fois on y renonce !

que de fois j'ai entendu dire de ces enfants, de ces jeunes gens, avec un accent découragé : « Ils sont indéfinissables ! »

Oui, mais c'est à vous à les définir, et à tout faire pour en venir à bout ; c'est à vous à les suivre, à les regarder de près, à vous défier des illusions, des préventions, des découragements surtout : tout ce défaut d'équilibre, c'est à vous à y remédier ; tous ces contrastes, c'est à vous à les harmoniser. Voyez bien les lacunes, saisissez les côtés faibles, opposez les forces aux faiblesses, les ressources aux défauts : surtout, éclairez bien sur elles-mêmes ces natures ; montrez-leur le danger ; déterminez enfin chez elles une direction victorieuse, et la prépondérance définitive des qualités sur les défauts.

Mais pour une telle œuvre, pour une cure si difficile, je le dirai, la piété est l'auxiliaire indispensable ; c'est par la piété seule qu'on sauvera des âmes en si grand péril ; la piété seule peut mettre l'harmonie dans ces natures, leur servir de lest et de contrepoids ; faire que l'intelligence et la conscience, fortifiées invinciblement, défendent à jamais le cœur.

Évidemment, c'est là un des points les plus délicats, les plus difficiles en Éducation. Pour moi, rien ne m'a coûté plus de soins et plus de peines que la culture de ces âmes. Qu'on me permette de placer ici, dans leur vivacité et leur rude franchise même, les paroles que j'adressais un jour à l'une d'elles avec une sévérité tendre et une implacable véracité. Ces paroles n'ayant pas été inutiles à cette âme, elles pourront ne l'être pas aussi pour d'autres.

« Dans votre âme, disais-je, votre intelligence seule est restée debout. Mais, chose étrange ! la plus singulière rupture semble s'être faite entre elle et votre conscience et votre cœur. De cette intelligence si claire, si vive, quelquefois si lumineuse, ne descend presque jamais une lumière dans la

conscience, pour lui faire dire, *avec un jugement ferme et définitif* : Ceci est bien, ceci est mal.

« Encore moins jamais une lumière dans ce pauvre cœur pour lui faire aimer, aimer sincèrement, ce qui est bon, ce qui est aimable ; pour lui faire haïr, sérieusement haïr, ce qui est mal, ce qui offense Dieu.

« Cette évidente rupture d'une telle intelligence avec la conscience et avec le cœur est quelque chose de prodigieux à voir de près, comme j'ai été obligé de le faire.

« Et dans ce qui reste encore de cette intelligence, dans cette vivacité, dans cette droiture qui reconnaît encore si vite ce qui est vrai, il faudrait se crever les yeux pour ne pas voir qu'il y a eu là même des altérations profondes, un abaissement singulier de l'élévation naturelle, comme de quelqu'un qui s'est précipité : une diminution quelquefois choquante, grossière même de la dignité primitive, et cela souvent jusqu'à la vulgarité la plus bizarre.

« La légèreté morale de cette pauvre intelligence est encore un mystère pour moi, et ne suffit pas à m'expliquer les aveuglements et l'impénétrable mystère de votre conscience.

« J'ai renoncé à l'approfondir, vous le savez ; j'ai reculé devant ce que saint Paul nomme le mystère d'iniquité, *mysterium iniquitatis*. L'affreux serpent, le *Menteur*, avait passé par là. Disons tout, il y avait même séjourné. Les notions du bien et du mal, les principes mêmes de la foi, tout avait été troublé, la vertu, l'innocence, la religion : il est difficile de dire ce à quoi croyait *fermement* cette pauvre conscience.

« Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, si le mystère d'iniquité en votre conscience n'a été à son comble que dans ces derniers temps, la faiblesse, les défaillances, l'obscurcissement de cette conscience n'ont cessé de croître depuis votre neuvième ou dixième année, si je me souviens bien de ce que vous m'avez dit de ces premiers temps.

« En un mot, sous peine de vous exposer à tous les plus

affreux périls, et de voir un jour ou l'autre éclater dans votre vie les scandales les plus inattendus, et irremédiables, vous ne devez jamais oublier le vide moral affreux, la lacune désastreuse, qu'en ce point capital nous avons trouvé en votre âme. Je le répète, dans ma longue carrière, je n'ai jamais rien vu qui m'étonnât davantage, et rien qui me laisse plus d'inquiétude pour votre avenir.

« Ce qui me donne espoir, c'est votre docilité, votre confiance, votre résolution ferme, et très-fidèle jusqu'à ce jour d'observer votre règlement, et de dire à ceux qui vous dirigent non-seulement vos fautes, mais vos défauts, vos bizarreries, vos contrastes, vos lacunes, tels que cette grande et triste circonstance vous les ont fait connaître. »

Mais laissons un moment les détails : allons plus encore au fond des choses ; pénétrons jusqu'à la cause, jusqu'à la racine même des défauts.

CHAPITRE V

**Cause profonde de nos défauts : Le péché originel :
La triple concupiscence.**

Les défauts moraux que nous avons nommés *surnaturels*, en expliquant ce mot, ont plus particulièrement, avons-nous dit, leur source dans le péché originel, et sont surtout opposés aux vertus plus spéciales de la grâce : ils forment en nous, on peut le dire, comme une seconde nature, tant ils s'y

trouvent profondément enracinés. Nul n'est entièrement exempt de leurs atteintes, et c'est le mal le plus intime de notre être moral, depuis que l'homme a été corrompu dans son fond.

Assurément, les lumières qui nous éclairent le plus complètement à cet égard, doivent venir de Celui qui connaît mieux que nous le fond même de la triste humanité en nous, et toute notre corruption. Aussi n'est-ce pas un des caractères les moins frappants de la divinité de nos saintes Écritures que l'énergie, la clarté, la profondeur avec lesquelles la Bible nous révèle ceux de nos vices qui sont la source de tous les autres. On admire là l'œil de Dieu, sondant d'un regard perçant la nature humaine, et découvrant à l'homme tout ce qu'il y a de plus intime et de plus caché en lui-même.

Or, voici ce que dit à ce sujet saint Jean l'évangéliste : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.*

Ces trois mots sont l'explication la plus complète du fond des choses humaines. La philosophie antique, dans ce qu'elle a dit de plus sage, n'a rien prononcé qui égale en profondeur, sur la question présente, ce simple verset de saint Jean. Sans la lumière de ces paroles, le monde moral, l'humanité tout entière, n'est qu'une énigme.

Tous les maux de la nature humaine proviennent de ces trois principes : il y en a un des trois néanmoins, qu'on peut regarder comme le plus fécond et qui résume tout : C'est l'*orgueil, superbia vitæ*. En effet, outre les nombreux et hideux enfants qui lui sont tout à fait propres, il est aussi, si l'on y regarde de près, le père des deux autres principes mauvais signalés ici. L'Écriture, dans un autre passage, enseigne elle-même cette triste et mystérieuse unité des principes vicieux qui sont en nous : *Initium omnis peccati superbia.*

Cependant, comme pour rapporter ainsi tout mal à l'or-

gueil il faut une réflexion très-attentive et une recherche quelquefois fort difficile, la désignation explicite donnée par saint Jean de trois principes qui engendrent tout mal en nous, *orgueil, sensualité, cupidité*, cette désignation, dis-je, est plus propre à faire comprendre à tous comment naissent les défauts et les vices qui sont les plaies de l'humanité.

Mais, chose bien remarquable, ces trois paroles profondes où l'évangéliste a résumé tout le mal du cœur humain, c'est aux jeunes gens, c'est aux enfants mêmes qu'il les adresse, non moins qu'aux hommes faits, parce que cette concupiscence est dans les enfants et les jeunes gens aussi bien que dans les hommes; parce que les enfants et les jeunes gens sont les hommes de l'avenir; parce que toute la vie est en germe dans l'enfance et la jeunesse, et que là, dans ces jeunes cœurs, sont les semences de tout ce qui doit se lever et éclater plus tard. C'est donc dans ce premier âge qu'il faut combattre la triple concupiscence, sous peine de la voir plus tard pousser des jets vigoureux et terribles.

Mais c'est aussi toute la vie qu'il faut lutter contre elle. C'est pourquoi saint Jean appelle à cette œuvre tous les âges, les pères comme les fils, les maîtres en même temps que leurs disciples, les vieillards comme les jeunes gens, les adolescents, et les enfants eux-mêmes. C'est à tous, sans exception, qu'il s'adresse : aux pères, *scribo vobis, patres* : aux jeunes gens, aux adolescents, aux enfants, *vobis, juvenes, adolescentes, infantes*. Et saint Jean donne lui-même la raison de cet appel spécial à la jeunesse : parce que c'est l'âge des généreuses ardeurs, des vaillants combats. *Scribo vobis adolescentes, quia vicistis malignum*; je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le malin et le mal : *Scribo vobis juvenes, quoniam fortes estis*; je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts.

Oui, malgré la faiblesse de l'âge, la jeunesse chrétienne est forte; elle a en elle une source divine de force et de

vertu : laquelle ? l'Apôtre le dit : *Et Verbum Dei manet in vobis* : et le Verbe de Dieu demeure en vous : voilà pourquoi la jeunesse chrétienne est forte, elle a en elle le Verbe de Dieu, les clartés révélatrices et inspiratrices de la foi, et par ces vertus divines elle triomphe du malin, *et vicistis malignum*.

Vous, donc, qui élevez les jeunes générations et qui avez aussi en vous le Verbe de Dieu, la force surnaturelle de la foi et de la grâce, appelez la jeunesse chrétienne, et guidez-la aux saints combats, à la lutte contre le malin, contre le mal, contre la triple concupiscence : car, tout le succès de son éducation dépend de là.

Je l'ai dit déjà, et je le répète : Quiconque ne sait pas que, dans la grande œuvre de l'Éducation, c'est contre la triple concupiscence qu'il lutte, ne sait rien, ne fait rien !

Et au fond, ici, les principes de l'Éducation se rencontrent avec la plus haute morale chrétienne, qui signale toujours cette triple concupiscence comme l'éternel ennemi de l'âme et du salut, et enseigne qu'il la faut sans cesse mortifier, la crucifier, l'attacher aux trois branches de la croix. Il se trouve ainsi que la grande doctrine de la mortification chrétienne, qui fait le fond de la morale médicinale de l'Évangile, est aussi le nerf de toute vraie Éducation ; et ici encore se vérifie admirablement la parole de saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est*, la piété est utile à tout.

C'est pour cela que dans une maison d'Éducation chrétienne on attache tant d'importance à la piété.

Mais, entrons dans tout le détail de ce triste et important sujet.

CHAPITRE VI

L'orgueil, — *superbia vitæ*, — premier principe de nos défauts.

I

L'ORGUEIL : SA NATURE.

L'orgueil, le premier et le plus fécond des péchés capitaux, occupe une triste et grande place dans la vie humaine. Nul vice n'étend plus loin son empire. Il se rencontre chez tous les hommes, à tous les âges, dans toutes les conditions de la vie. Il se mêle à tout, il envahit tout : c'est le mal universel. « C'est ce vice, dit admirablement Bossuet, qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles, à la parole du serpent, qui nous disait, en la personne d'Ève : Vous serez comme des Dieux, *eritis sicut dii*. Nous avons avalé ce poison mortel. Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os, et toute notre âme en est infectée¹. »

C'est encore la tentation de toute créature. S'exalter, s'enivrer de sa propre excellence, monter, monter toujours dans sa pensée, dans son cœur, dans sa vie, c'est le rêve de l'orgueil en toute âme.

L'orgueil est donc tout à la fois la maladie la plus ancienne de notre nature, et la blessure la plus dangereuse que l'antique ennemi du genre humain nous ait faite ; et il nous l'a faite au cœur, à tous, et d'une profondeur effrayante.

¹ *Traité de la concupiscence*, chap. 10.

Ce vice est d'ailleurs celui qui éclate le plus vite en nous. Il y a des vices qui sommeillent plus ou moins longtemps chez les enfants : l'orgueil, au contraire, s'y développe de bonne heure, et quelquefois dans des proportions étranges. Il y a des enfants qui sont déjà, littéralement, des prodiges d'orgueil à dix ans, et même plus tôt.

Chose triste à dire, la vertu même n'est pas à l'abri de ses atteintes : comme un ver rongeur, l'orgueil se glisse secrètement dans les cœurs les plus purs, et gâte, corrompt à leur racine les meilleures actions, les plus belles vertus. On trouve quelquefois des âmes qui seraient nobles, qui seraient grandes, qui ont des élans et des ardeurs vers le bien, vers le beau : mais l'orgueil, qui est au fond de ces âmes, répand sur elles je ne sais quel souffle malfaisant qui flétrit tous leurs charmes.

« Le plus grand mal de l'homme, dit quelque part Platon, « est un défaut qu'on apporte en naissant ; que tout le monde « se pardonne, et dont par conséquent personne ne travaille « à se défaire : c'est ce qu'on appelle l'amour-propre. »

Ce mal, Platon a bien pu le signaler ; mais indiquer le remède à un mal si profond, et surtout en faire accepter le traitement radical, c'est ce que Platon ni personne n'eût jamais pu faire. *Hoc Plato nescivit*, dit saint Jérôme. Jésus-Christ l'a fait, et c'est en quoi il s'est montré Dieu : « Apprenez de moi à être doux et *humbles de cœur*. » Admirable parole ! On voit bien là le médecin divin, mettant du premier coup la main et le remède sur la plus vive plaie de notre nature et à l'endroit précis du mal.

Nous dirons bientôt tout ce que l'orgueil enfante de vices hideux dans l'âme. Et néanmoins rien n'est plus difficile à observer et à bien définir que l'orgueil ; parce que, si sa fécondité est prodigieuse, ses déguisements et ses artifices sont innombrables. Grossier de son fond, il a ses subtilités et ses ruses, et quelquefois des raffinements inouïs ;

il se cache, il se transforme ; il est tout à la fois le plus fécond et le plus imposteur des défauts : il se drape presque toujours dans des apparences qui sont autant de tromperies.

C'est ainsi que l'orgueil paraît ferme et haut, et il est le plus souvent faible, bas, léger, mobile.

Il paraît noble et grand, et au fond, c'est l'indignité, la grossièreté même. *Superbia non est magnitudo, sed tumor*, dit saint Augustin.

Oui, avec ses immodérées prétentions, il a des petitesse incroyables ; avec sa fausse et vaine grandeur, il tombe dans d'insignes bassesses.

Chose étrange ! Avec tous ses artifices, il aboutit surtout à s'illusionner et se duper lui-même : il veut en imposer aux autres, et le plus souvent il ne trompe que lui. Par un juste châtement, il trouve la honte là où il voulait indûment trouver la gloire.

C'est qu'en effet l'orgueil, quand on l'examine au fond, quand on scrute bien sa nature, est fondé sur un mensonge : c'est l'injustice, c'est le mensonge même. *In veritate non stetit*, dit l'Écriture, en parlant du premier des orgueilleux et du prince même de l'orgueil.

Mais qu'est-ce donc que l'orgueil ?

L'orgueil, dit le catéchisme, dont on ne saurait mieux faire que d'emprunter les profondes définitions, est une estime et un amour déréglés de soi, qui fait qu'on se préfère aux autres, et qu'on ne rapporte tout qu'à soi, et rien à Dieu.

Cela est évidemment la suprême injustice dans un être qui n'est rien et n'a rien par soi ; ou plutôt qui n'a par soi que des misères trop réelles, à côté d'avantages qu'il a reçus de Dieu, et qu'il s'arrogé comme s'ils venaient de lui.

C'est un arrogant et indécent oubli du fond de son être, lequel est tout d'emprunt, et demeure en tout et toujours dépendant de Dieu.

A Dieu seul appartient toute gloire; il se la doit, il se la donne. Il la demande, elle lui est due : et la vouloir pour soi, c'est vouloir ce qui n'est pas à soi; c'est ravir à Dieu ce que lui seul mérite; c'est faire un larcin, un véritable sacrilège.

Il faut, en effet, que l'orgueil soit bien injuste et bien déplacé dans un être créé et dépendant, puisque, selon la remarque si ingénieuse et si solide de Fénelon, l'orgueil est obligé de se cacher, et ne peut éviter la dérision publique qu'autant qu'il fait semblant de s'oublier.

Être glorieux, en effet, c'est être vain. La gloire n'est approuvée qu'autant qu'on la cache, et celui qui la montre est odieux et méprisé. Que l'homme du monde le plus admirable d'ailleurs demande ouvertement d'être admiré, qu'il montre ingénument sa gloire, il devient le jouet de ceux dont il eût fait l'admiration, s'il ne l'eût point demandé.

Quelle est donc cette chose si disproportionnée à la condition de l'homme, qu'on ne lui pardonne point d'y prétendre ouvertement?—Une telle prétention sent elle-même le besoin de se dissimuler : le faux, qui est si odieux et si méprisable en toute autre chose, est le seul moyen de faire supporter l'orgueil; et l'ingénuité, qui est partout ailleurs aimable, devient ici odieuse et ridicule.

C'est que l'orgueil n'est pas à sa place dans la créature; c'est que tout le monde sent instinctivement qu'il est là déplacé et injuste.

Et c'est pourquoi encore il est et paraît indécent. Oui, il y a une décence, parce qu'il y a une justice dans la modestie, dans l'humilité : et il y a une indécence dans l'orgueil, parce qu'il y a une injustice et une usurpation. La modestie, c'est la pudeur de l'âme; l'orgueil, c'en est l'incontinence. Une âme orgueilleuse est une âme qui ne se contient plus elle-même.

De là les affinités de la concupiscence de l'esprit, de l'orgueil, avec la concupiscence honteuse.

La modestie, la pureté de l'âme et du corps, consiste à se

contenir, à se respecter soi-même. L'orgueil, la vanité, l'amour-propre, comme l'immodestie, consiste à ne pas se contenir, à ne pas se respecter, à se flatter, à s'idolâtrer misérablement soi-même.

L'orgueil est donc l'ostentation, l'immodestie, l'impudence, l'incontinence de l'esprit; comme l'impureté est l'impudence, l'immodestie, l'incontinence, et en quelque sorte l'orgueil du corps.

Et voilà pourquoi l'orgueil est aussi un vice honteux : il faut en rougir comme de l'autre : on peut éprouver les tentations de l'un et de l'autre malgré soi, mais il faut en rougir.

Et voilà pourquoi c'est un vice si haï et si odieux.

Le moi est haïssable, a dit Pascal : le moi, c'est-à-dire l'orgueil, qui ne voit que soi, qui ne pense qu'à soi, qui n'est occupé que de soi, qui ne rapporte tout qu'à soi.

Dieu et les hommes l'ont en horreur.

Et les châtimens que Dieu lui réserve prouvent à quel degré il est coupable : ils sont quelquefois effrayans.

On raconte que la foudre un jour ayant frappé secrètement dans une église une colonne, y alluma un feu caché, qui devint avec le temps un incendie terrible, et finit par amener un éroulement épouvantable : ainsi en est-il des châtimens de l'orgueil. Ce sont souvent des coups de foudre.

Au reste, l'orgueil est à lui-même son plus terrible châtimement, et l'âme orgueilleuse est assez punie par les maux que l'orgueil enfante, par les vices dont il est le père ! C'est de quoi nous allons dire maintenant quelques mots.



II

TRISTE FÉCONDITÉ DE L'ORGUEIL.

Il y a vraiment de quoi être effrayé quand on considère la longue suite de défauts, de vices, et de crimes que l'orgueil engendre. Cependant il est bon et nécessaire d'étudier et de faire étudier de près ce triste spectacle.

C'est le meilleur moyen d'inspirer aux jeunes gens la haine d'un vice qui ne s'allie que trop avec la légèreté et la présomption de leur âge; et de leur donner l'énergie et la volonté courageuse, indispensables pour le combattre et en triompher.

Quiconque se croirait pur de tout orgueil se ferait à lui-même une grande illusion. Du reste, pour reconnaître ce vice en soi, ou dans les autres, il y a un procédé bien simple et bien sûr : qu'on regarde à la conduite, aux actes; qu'on examine si on ne découvre pas quelque fruit de cet orgueil : c'est facile à voir : mais alors très-certainement la racine est là, et d'autant plus profonde et plus vivace que les fruits sont plus abondants et plus mauvais.

Et d'abord, la *désobéissance*, c'est-à-dire le défaut de soumission aux ordres des supérieurs légitimes, la révolte contre la direction et les conseils de ceux qui sont chargés de nous conduire, d'où procède-t-elle, sinon de l'orgueil? On ne veut avoir pour règle que sa propre volonté; on se croit supérieur à tout, et parfaitement capable de se gouverner soi-même, et dès lors on compte pour rien les autorités les plus sages et les plus légitimement établies.

Dans une maison d'Éducation, c'est le renversement de toute règle, de toute discipline, de tout respect. L'Éducation suppose essentiellement la docilité. Il est évident qu'un en-

l'enfant, qu'un jeune homme ont besoin d'être guidés. Nul homme n'a toute lumière à lui seul, toute expérience, toute raison ; *mais surtout un jeune homme, quelle lumière, quelle expérience, quelle science peut-il avoir ?* Non, quiconque dans le jeune âge se croit capable de se diriger lui-même, répugne à la soumission, et se révolte contre l'obéissance, celui-là est manifestement atteint d'un intolérable orgueil, dont il sera, hélas ! la première victime.

Instituteurs de la jeunesse, dites-le bien à vos élèves : c'est toute la vie qu'il faut se défier de soi, accepter les conseils, respecter l'autorité. Jamais de la bouche d'un homme sage n'est sortie la parole suivante : « Je sais ce que j'ai à faire, et n'ai besoin des conseils de personne ; » mais quand c'est un jeune homme, un enfant, qui tient ce langage, c'est grande pitié et grande misère.

Sans doute, dans une maison d'Éducation, l'indocilité, la désobéissance peuvent venir de la légèreté : on doit être alors plus indulgent dans la répression ; mais lorsqu'elles procèdent, comme il arrive le plus souvent, de l'orgueil, oh ! alors il faut être d'une inflexible fermeté, et surtout attaquer cette désobéissance dans son principe, c'est-à-dire dans l'orgueil. Qu'on ne l'oublie pas : c'est toujours l'orgueil qu'il faut combattre dans les enfants désobéissants.

L'orgueil a bien encore d'autres suites : *Les passions violentes, les haines, les vengeances féroces quelquefois*, n'ont guère ordinairement d'autre source que l'orgueil.

A un degré inférieur, l'orgueil engendre l'*envie*, c'est-à-dire cette indigne tristesse qu'on ressent du bien de son prochain ; la *jalousie*, qui pousse au désir de le déposséder de ce bien, pour en jouir à sa place, et se tourmente par le regret d'en rester privé. L'orgueil inspire aussi la joie du malheur d'autrui, une secrète application à lui nuire, les médisances et les calomnies : ce sont là autant de mouvements haineux du cœur contre toute supériorité qui nous blesse et nous

hémilie ; c'est au moins une maligne complaisance dans ce qui procure l'abaissement d'autrui et semble par là nous relever. Toutes les fois qu'on découvre en son cœur, ou dans le cœur des autres, quelqu'un de ces mauvais rejets, on peut être sûr que l'orgueil est là ; amère racine de fruits amers : *Radix amaritudinis*.

Quand cet orgueil a pour auxiliaire une autre passion blessée, telle que l'âpre amour du gain, de l'argent, ce qu'il peut inspirer d'oubli de soi, d'insolence, d'ingratitude, de crimes, est incroyable.

On a fait bien des fois le portrait de l'envie, de la jalousie,

Là git la sombre Envie, à l'œil timide et louche, etc.;

jamais ou ne les a peintes aussi basses, aussi odieuses qu'elles sont en réalité, surtout dans la jeunesse ; car chez les jeunes gens, où elles ont encore beaucoup moins de raison d'être que chez les hommes, elles deviennent particulièrement misérables. Elles tuent les sincères et pures amitiés, elles dénaturent, empoisonnent les nobles et fécondes émulations, elles substituent aux sentiments généreux de cet âge un fiel amer, d'âpres rancunes ; elles rétrécissent des cœurs qui auraient besoin de s'épanouir ; elles dépriment des âmes qui ne demanderaient qu'à s'élaner.

Il est d'ailleurs difficile d'attaquer directement cette malheureuse passion, parce qu'elle se dissimule tant qu'elle peut : comme rien n'est plus vil dans le cœur, rien n'est plus pénible à montrer. Comment donc la combattre ? Le voici. Aux âmes qu'un triste orgueil abaisse de la sorte, il faut faire voir toute la noblesse d'une courageuse émulation, la douceur d'une loyale amitié, et le devoir de la grande charité chrétienne. Il leur faut inspirer aussi la bonté de cœur : car l'orgueil est le grand ennemi de la bonté du cœur. L'orgueil est positivement méchant. Il est dur, tyrannique, violent, cruel.

Il lui faut une victime, qu'il tourmente pour son plaisir. Il aime les railleries piquantes, les moqueries, les sarcasmes ; il se plait aux larmes ; qu'il grandisse, il aimera le sang.

J'ai dit quelque part que les enfants sont naturellement méchants : c'est surtout des enfants orgueilleux qu'il faut le dire.

Les enfants en qui l'orgueil domine ne répondent pas à l'affection ; ils rapportent tout à eux-mêmes ; ils n'admirent rien, ils n'aiment pas : s'ils paraissent aimer quelquefois un maître, c'est que ce maître les flatte. Ils semblent aimer leurs parents, mais seulement tant qu'ils en reçoivent des douceurs. Dans le vrai, ils sont profondément *ingrats*. — Il faut leur parler souvent de la grande et belle vertu de reconnaissance, leur en faire sentir le devoir sacré, la noblesse ; flétrir devant eux l'ingratitude, leur en montrer la bassesse, la honte, et quelquefois les noirceurs.

Sur tout cela, il faut leur parler nettement, sans ménagement ; je le dirais même : il faut n'y pas mettre de délicatesse. L'expérience m'a appris que de tels enfants n'ont pas de délicatesse, et, grossièrement aveuglés sur eux-mêmes, ils ne comprendraient point. — Continuons cette triste énumération.

Les désirs, les rêves ardents de grandeur, de gloire, de renommée, plus précoces et plus fréquents qu'on ne le pense chez les enfants, en un mot, la folle *ambition*, révèle aussi un cœur livré à l'orgueil.

Celui dont la pensée savoure avec complaisance les noms de savant, de grand orateur, de grand homme ; qui rêve, dans son avenir, les titres pompeux, l'image des honneurs, des dignités brillantes, celui-là peut, sans crainte d'erreur, être averti qu'il doit se défier de l'orgueil.

Le danger de tels rêves est grand de toute façon. Ces désirs bientôt déçus laissent dans le cœur un fond de tristesse chagrine, ou de haine sourde, qui, à tout le moins, empoisonne la vie, et souvent éclate au dehors d'une manière terrible.

Dans les tristes temps où nous vivons, cette disposition

d'esprit chez un jeune homme ardent est particulièrement très-dangereuse. L'entraînement qui a précipité tant de jeunes têtes dans les utopies anti-sociales a eu fort souvent pour point de départ et pour principe les mécomptes d'une précoce et ardente ambition trompée. — Des maîtres perspicaces, ceux qui n'arrêtent pas leur prévoyance au présent, mais songent à l'avenir, doivent y regarder très-attentivement.

Il faut bien nommer encore la *colère*, mouvement impétueux de l'âme, qui porte à repousser avec violence tout ce qui déplaît. Les *injures*, les *imprécations*, filles de la colère, sont les éclats d'un orgueil qui ne sait plus rien ménager, qui s'exaspère contre ce qui le blesse, et cherche à tout prix une brutale supériorité.

De même, tous ces défauts, qui déparent si tristement quelquefois les meilleures qualités, et mettent soudain, sur le visage de l'enfant qui s'y livre, comme un voile qui l'enlaidit, les *bouderies*, les *murmures*, l'*impolitesse*, la *grossièreté*, les *réponses insolentes*, qu'est-ce autre chose encore que les orgueilleuses révoltes d'un esprit qui se croit au-dessus des convenances, et ne veut point avouer ses torts ou ses faiblesses? et quoi de plus ordinaire dans une maison d'éducation? que d'enfants perdent par là le fruit d'excellentes dispositions, et s'attirent des chagrins amers, des réprimandes méritées, et ce qui est bien pire, se préparent dans la vie réelle un avenir déplorable!

La *vanité*, qui est un désir dérégulé de l'estime et des louanges; l'*ostentation*, qui affecte de faire voir le bien et les talents que l'on possède; la *présomption*, qui nous donne une idée trop avantageuse de nous-mêmes, et nous fait dire plus qu'il ne nous sied, entreprendre plus que nous ne pouvons; la *hauteur*, l'*arrogance*, l'*humeur même*, sont des filles bien connues de l'orgueil: un maître clairvoyant signalera immédiatement à celui qui tombe dans ces divers défauts, le vice dont il est atteint.

Mais ce que les jeunes gens ne savent pas assez, et ont grand besoin de savoir, ce sont les suites funestes de tous ces défauts, issus de l'orgueil. La vanité par exemple et l'ostentation, que de choses à tout le moins ridicules, dangereuses, et souvent coupables, ne font-elles pas faire et dire aux jeunes gens, et même aux hommes! D'où vient chez les jeunes gens, pour ne parler que de cela, la vaine recherche de la parure, et l'imprudente indiscretion du langage? direz-vous que le soin exagéré de sa toilette et de sa personne n'est que de la légèreté, et ne tire pas à grande conséquence chez un jeune homme? Ce serait une grave erreur. Il y a là autre chose que l'indice d'une tête vide et d'un pauvre esprit. La vertu même dans ce qu'elle a de plus essentiel, — tous ceux qui ont l'expérience des jeunes gens le savent, — est compromise par ces misérables futilités, qui développent chez un jeune homme des goûts, des habitudes d'esprit et de caractère, incompatibles avec l'énergie généreuse, la solide raison, et la pudique retenue, sans lesquelles la vertu ne se soutient pas. C'est pourquoi Fénelon, qui avait vu de près ce péril de la jeunesse, ne manque pas, pour le prévenir, d'attaquer cette espèce de vanité et de sot orgueil. « Il est vrai, dit-il, qu'on peut chercher la propreté, « la proportion et la bienséance, dans les habits nécessaires « pour couvrir nos corps; mais, après tout, ces étoffes qui « nous couvrent, ne peuvent jamais devenir une parure « vaine et affectée. Un jeune homme qui aime à se parer « vainement comme une femme, est indigne de la sagesse « et de la gloire. »

Les fautes que la *vaine ostentation*, et le frivole désir de se faire valoir, font commettre dans la vie sont innombrables.

Aveuglé tout à la fois et enivré, on perd alors le discernement des choses, on ne comprend plus la portée des paroles, on ne soupçonne pas les pièges, on se compromet, on se livre, on se perd. Fénelon, ce grand maître qui a sondé si

profondément tous les replis du cœur, a bien vu la gravité de ce péril pour les jeunes gens, et on sent, à la manière dont il en parle, combien il en avait été frappé. Il y a de lui une page admirable que j'ai souvent mise sous les yeux de mes élèves, et où ce péril est signalé avec une étonnante perspicacité.

Séduit par d'adroites louanges, le fils d'Ulysse s'est laissé aller à faire un long récit de ses aventures, et dans ce récit, il a tout dit, il n'a su rien taire : par là, il s'est jeté dans un effroyable danger, que son maître a bien vu, mais dont il n'a pas eu, lui, la première idée. Aussi, dès qu'ils sont seuls, le sage Mentor se hâte de le lui faire remarquer : « Le plaisir de raconter vos histoires, lui dit-il, vous a entraîné ; vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré : mais par là vous n'avez fait que vous préparer une plus dangereuse captivité. *L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence.* Elle s'était engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler longtemps sans rien dire ; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir : tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées... *Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité ; et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire?..... Apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange...»*

Je n'ai rien dit encore de la *susceptibilité*, qui ne cherche pas la louange, comme la vanité ou l'ostentation, mais qui s'offense du plus léger reproche, du moindre soupçon : c'est une mauvaise tendresse sur soi-même qui ne dénote guère moins d'orgueil.

Il y a des enfants, des natures, qui sont de vraies sensibles : on ne peut leur donner un avis, leur adresser un re-

proche, un conseil, le plus doux, sans qu'ils s'attristent, se choquent, ou s'irritent.

Au moindre mot d'un condisciple ou d'un maître, vous les voyez rougir ou pâlir. On sent qu'il y a là une corde sur laquelle il ne faut pas mettre la main, un endroit sensible où il ne faut pas toucher, même du bout du doigt. Une telle disposition est très-redoutable pour l'Éducation de ces enfants, et rend extrêmement difficile la correction de leurs défauts : on ne parvient à corriger de jeunes natures si susceptibles, qu'en les poussant prudemment et doucement à bout.

Il y a encore un genre d'esprits chez qui les susceptibilités de l'orgueil ont quelque chose de singulier. Ce sont des hommes qui semblent n'être au monde que pour sauver les apparences. Ils ne considèrent que les enseignes. Légers au fond, sérieux seulement dans la forme, ils ne savent que juger gravement les surfaces : gens dont le caractère baisse à vue d'œil par la faiblesse et le fanatisme du *decorum*. C'est là encore une triste espèce d'orgueilleux.

Le mensonge, qui déguise une vérité pénible ; la cupidité, qui n'est jamais rassasiée de ce qu'elle a ; et surtout la dureté, pour les petits, pour les pauvres, pour les serviteurs, pour toutes les personnes avec qui on traite, et qui sont au-dessous de nous, et mille autres défauts de ce genre, aussi funestes qu'odieux, se rapportent tous à l'orgueil. Partout c'est l'amour de soi, l'égoïsme ; c'est le *moi* qui domine, le *moi* auquel on sacrifie tout, le *moi* qu'on adore.

L'hypocrisie, qui veut cacher sous un manteau d'honneur les honteuses passions qui la dévorent, est aussi une fille de l'orgueil. L'orgueil hypocrite est le plus redoutable de tous.

Il faut dire encore que l'orgueil est le père de l'incrédulité, de l'apostasie, de l'impiété ; cela est, hélas ! trop connu. Si l'on ne croit plus à la religion, ou si l'on feint de n'y plus croire,

c'est de deux choses l'une : ou parce qu'on élève sa faible raison au-dessus de tout, on la divinise; ou plus souvent, dans la jeunesse surtout, parce qu'on cède à la petite vanité, plus méprisable encore, de vouloir se distinguer de la foule, et paraître un esprit fort. *Quomodo potestis credere*, dit Notre-Seigneur, *vos qui gloriam ab invicem accipitis?* Profonde et terrible parole de Celui qui scrute les reins et les cœurs des hommes!

Dans une maison d'Éducation chrétienne, l'orgueil et la vanité sont assez souvent cause des doutes contre la foi, ou des lâchetés du respect humain.

Soyez-en sûr, dès qu'un jeune homme est orgueilleux, sa foi périlite : hâtez-vous d'apporter remède à l'orgueil, si vous voulez sauver la foi.

Cette incrédulité par orgueil, pitoyable même chez un homme fait, est vraiment une misère sans nom dans un pauvre jeune homme, qui ne sait rien et ne peut rien savoir, et qui s'imagine contenir dans sa petite tête plus de sagesse que les plus grands esprits du monde, qui ont cru avec bonheur. C'est bien surtout cette jeune et vaine incrédulité que frappe la terrible ironie de Bossuet : « Qu'ont-ils vu ces rares génies... ? »

Il faut dire enfin que l'*impureté*, quoiqu'elle soit immédiatement le fruit de la mollesse, est très-souvent aussi le fruit de l'orgueil, *par châtement*. Dieu punit l'orgueil en le livrant aux passions d'ignominie : *Tradidit illos in passiones ignominie*, dit saint Paul. L'expérience en offre des preuves aussi irrécusables que douloureuses. Un directeur des âmes, un prêtre chargé d'élever la jeunesse, ne peuvent ignorer ce grand danger de l'orgueil. Quand on voit l'orgueil grandir dans un enfant, dans un jeune homme, pieux et régulier d'ailleurs, qu'on tremble pour cette vertu menacée et qu'on y avise : de terribles chutes ne sont pas loin, si l'orgueil persiste.

Telle est en partie, — car nous n'avons pas tout dit, nous

ne pouvions tout dire, — la funeste et honteuse génération des défauts qu'enfante l'orgueil. Il est capital de bien savoir tout cela ; car c'est la clef de la science des mœurs. L'orgueil est la maladie la plus profonde, la plus ancienne, la plus universelle, la plus tristement féconde de notre nature déchue : c'est le principe générateur du mal en nous. L'ignorer, ou ne le savoir qu'imparfaitement, aurait nécessairement les plus funestes conséquences. Mais le savoir d'une manière abstraite, ne suffit pas : ne pas reconnaître en soi ce vice et ses ramifications si multiples, et les innombrables fautes de détail dont il est à tout moment dans la vie le malheureux principe, ce serait un déplorable aveuglement.

L'orgueil est si fertile en poisons pour notre pauvre esprit et notre triste cœur, qu'on peut dire avec vérité que l'humilité, son antidote, suffirait seule pour rendre au genre humain le bon sens et la vertu.

L'énumération que nous venons de faire, quelque longue qu'elle soit déjà, est néanmoins bien incomplète, et il ne faudrait pas moins qu'un traité de morale entier, embrassant les plus hautes questions de psychologie, de société, de famille, de religion, de politique même, pour la compléter. Cependant, avant de quitter ce sujet, nous voulons parler encore de *quatre genres d'esprit* dont l'orgueil est la source, et qui souvent entachent, l'un ou l'autre, les caractères les mieux faits, les vertus les plus pures, et, dans une maison d'Éducation chrétienne, les plus pieux enfants.

CHAPITRE VII

De quatre genres d'esprit mauvais dont l'orgueil est le père.

I

Le premier de ces mauvais esprits est l'*esprit d'indocilité*.

L'indocilité n'est pas la désobéissance, c'est plus et moins. On peut être très-indocile en obéissant. L'indocilité (dans le sens du mot latin *indocilis*, qui ne se laisse pas enseigner), fait qu'on est plein de confiance en ses propres lumières, et qu'on n'a aucune confiance dans les lumières d'autrui. On ne croit personne. On ne respecte l'esprit, l'autorité de personne. L'indocilité est moins encore dans l'acte extérieur que dans la disposition intime, dans l'esprit et dans le cœur; voilà pourquoi l'Écriture dit: *Cor malum incredulitatis*.

L'inconvénient immédiat de cet esprit d'indocilité, c'est de priver le jeune homme indocile des lumières de ceux que leur science, leur sagesse, leur expérience, leur dévouement appellent à être ses guides; de le laisser marcher seul et sans appui, exposé à toutes les chutes dont sa présomption et son inexpérience ne manqueront pas de rencontrer les occasions; et toujours de lui faire user dans des essais infructueux et des épreuves ruineuses un temps ou des facultés, dont les fruits auraient été peut-être sans cela précoces et assurés.

Et de là, quels malheurs plus tard dans la vie, quelle source de fautes sans nombre, et comme il importe de prévenir ces malheurs par la docilité dans la jeunesse! combien de

talents restés stériles, combien même devenus funestes! que de natures heureuses qui languissent, et combien tombent dans le mal, par suite de ce secret orgueil qui rend indocile aux leçons de l'autorité, de l'expérience, de la supériorité, du dévouement, et d'avance ferme toute voie aux sages conseils! car, qui osera s'exposer à donner un conseil dont on prévoit l'inutilité?

Eh bien! je dois le dire, cette terrible indocilité est le grand mal de la jeunesse chrétienne. La jeunesse du siècle est grossièrement désobéissante: la jeunesse pieuse est quelquefois profondément indocile. L'orgueil, inné chez tous les hommes, se retrouve là sous la forme d'une estime de soi, déguisée peut-être, mais profonde, et qui enfante un étonnant esprit de résistance.

Cela est capital à entendre en Éducation: il ne faut pas s'occuper d'Éducation, si on ne comprend pas cela.

Le second genre d'esprit que nous voulons signaler, comme suite de l'orgueil, c'est *l'esprit d'indépendance*.

Celui-ci n'est pas comme le précédent l'attachement à ses propres lumières, c'est l'attachement à sa propre volonté: défaut très-subtil, habile à se déguiser, même sous des dehors de vertu. Il y a quelque chose de flatteur pour l'âme à pouvoir se dire: Je veux fortement ce que je veux. Cela est beau, sans doute, mais peut servir à cacher l'entêtement le plus déraisonnable, et un orgueil effréné. On n'est point ferme, parce qu'on ne sait pas céder à la volonté, même raisonnable et légitime, des autres, et qu'on veut faire triompher partout son propre vouloir: on n'est qu'entier et impérieux.

Cette prétendue fermeté cache d'ailleurs souvent une faiblesse réelle: il faut plus de force évidemment pour se commander à soi-même, et se plier spontanément à un conseil raisonnable, malgré les résistances vaincues de l'orgueil, que pour se roidir dans une sottise et vaine hauteur.

C'est un grand malheur dans toute société lorsque cet esprit d'indépendance prévaut, lorsque nul ne sait renoncer à sa propre volonté, pour se ranger à celle des autres. Rien surtout n'est plus dangereux que de porter un tel esprit dans l'Église. C'est toutefois le mal du temps ; et, chose triste à dire, et qui doit éveiller toute la plus sérieuse attention de MM. les Directeurs de séminaires, les ecclésiastiques eux-mêmes n'en sont pas exempts : c'est l'air qu'on respire et où l'on vit ; on est aujourd'hui plus naturellement indépendant à vingt ans qu'on ne l'était sous Louis XIII à cinquante.

Quiconque ignore encore cette disposition de la jeunesse de nos jours est incapable de lui être utile.

Mais c'est à la forte Éducation chrétienne à réagir énergiquement contre ce détestable esprit, qui souffle aujourd'hui de toutes parts, et inspire plus ou moins toute jeunesse : c'est à l'Éducation à le combattre, et à le remplacer par la noble et généreuse docilité, qui sied si bien surtout aux jeunes gens formés à l'école de la religion.

L'esprit de contradiction est le troisième genre de mauvais esprit qu'engendre l'orgueil.

C'est un travers, une manie des plus désagréables : l'esprit de contradiction rend un homme insupportable à tout le monde. Il y a des esprits ainsi faits : rien ne se dit devant eux qu'ils n'en soutiennent la contre-partie ; ils se croiraient sans caractère, s'ils se rangeaient aux opinions d'autrui. C'est quelquefois je ne sais quel amour malentendu de la vérité, quelle franchise à contre-temps, quelle puérile naïveté qui ne voit jamais d'inconvénient à dire sa pensée ; c'est plus souvent encore un secret orgueil et une vaine suffisance. De tels esprits se croient obligés à contredire tout d'abord ce qui ne cadre pas avec leur manière de voir ; ils s'entêtent dans leur sentiment, et on les voit sans cesse s'obstiner avec une opiniâtreté ridicule dans d'interminables et stériles discussions.

Et cependant à quels écarts ne sont-ils pas souvent entraînés, pour avoir embrassé, sans trop savoir pourquoi, et uniquement pour contredire, une opinion singulière qu'ils n'ont plus ensuite le courage d'abandonner. Cette manie de contradiction est le plus souvent le fait d'un petit esprit, boursoufflé d'orgueil. Un homme supérieur, avec un cœur véritablement noble, n'hésite pas à embrasser hautement une opinion dont il n'avait pas vu tout d'abord la justesse, dès qu'il s'aperçoit de son erreur; dût-il par là perdre l'occasion de déployer ses ressources dans la discussion, et se condamner au silence. En tout cas, il ne discutera jamais pour discuter, et il aura la politesse, comme le bon sens, de laisser passer beaucoup de choses qu'il y aurait plus d'inconvénients à relever qu'à négliger.

Pour trouver un nom au quatrième genre d'esprit que produit l'orgueil, nous sommes obligé de dire, — qu'on nous permette l'expression, — l'*esprit de justification*. C'est la manie de toujours se justifier, de s'excuser à tout propos, à tort ou à raison, de ne vouloir jamais convenir d'une faute : *Volens justificare seipsum*, comme le pharisien de l'Évangile.

Il y a tels jeunes gens qu'on ne saurait faire convenir de leurs fautes les plus évidentes : on dirait qu'ils se croient impeccables, et s'ils tombent dans quelques fautes matérielles, flagrantes, impossibles à nier, ils sont toujours parfaitement innocents dans l'intention. Leur première pensée, dès qu'on leur fait une observation, un reproche, c'est de chercher une excuse quelconque, et ensuite de s'y entêter. D'avance, ils ont raison; ils n'examinent même pas si ce qu'on leur dit est fondé; ils le combattent tout d'abord. Rien ne décèle plus un secret orgueil qu'une telle disposition et, je le dirai même, rien n'est plus propre à fausser l'esprit et à rétrécir le cœur. Un esprit juste, aidé d'un cœur bon, simple, loyal, chercherait tout d'abord le côté

vrai d'un reproche, ce qu'il y a de fondé dans une observation : par là il acquerrait de précieuses lumières sur lui-même, en même temps que par cette simplicité, il se montrerait supérieur à sa faute même. L'esprit orgueilleux et vaniteux dont je parle, ferme au contraire les yeux à ce qu'il y a de plus certain et de plus évident dans ses fautes, et s'ingénie à imaginer des raisons pour se disculper : c'est là sa première préoccupation, son premier mouvement : indice certain d'un petit esprit et d'un pauvre cœur.

Il est très-important de bien faire comprendre aux jeunes gens atteints de cette fâcheuse maladie, que ce triste esprit de justification est tout ce qu'il y a de plus misérable, et combien, au contraire, le simple et noble aveu d'une faute est honorable et glorieux.

La première chose qu'un jeune homme droit et sincère doit reconnaître, c'est qu'à nul âge on n'est plus exposé que dans la jeunesse à faillir de mille manières, et, par conséquent, qu'à nul âge aussi l'on ne doit être plus disposé à se laisser reprendre et avertir.

CHAPITRE VIII

Un dernier mot sur la manière de traiter les orgueilleux.

Certes, nous ne croyons pas avoir ménagé l'orgueil, et après ce que nous en avons dit, bien que nous n'ayons pas tout dit, si l'orgueil ne paraissait pas à un jeune homme de bonne foi souverainement dangereux et haïssable, il faudrait que ce vice exerçât encore sur son cœur une bien puissante fascination.

Toutefois, il ne faut pas oublier qu'en Education les obs-

tacles peuvent devenir des moyens, et que c'est le talent et le devoir de l'homme d'Education de tourner en moyens les obstacles. L'amour-propre, tout périlleux qu'il est, peut devenir lui-même un précieux auxiliaire. C'est une force déviée, mais c'est une force : ce qu'il faut, c'est moins de la briser, que de lui donner une direction. L'amour-propre tend toujours à flatter, à exalter ceux qu'il possède; mais quelquefois ses excès eux-mêmes attestent une nature généreuse, capable de monter très-haut, si l'orgueil ne la faisait pas souvent descendre si bas. Ce qu'il faut donc, ce n'est pas d'étouffer cette générosité de nature, cette fierté d'âme, mais de s'en emparer et de la régler. Elle se trompe, non dans son élan, mais dans son objet. Il faut deux choses : la détourner des misères où elle va se prendre et se perdre, et la tourner vers un objet digne d'elle, vers son véritable objet; lui donner son aliment, lui montrer son but : s'en emparer enfin pour les bonnes et grandes choses.

Il y a donc deux façons de traiter l'amour-propre : il faut le contenir d'abord, et puis le lancer; il faut en réprimer les écarts, et en diriger l'énergie.

Ce travail est souvent très-délicat : et il n'est pas, il ne peut être le même pour tous les enfants. Ici, comme toujours, la nature complexe et variée des enfants a besoin d'être observée de près, et les moyens de répression ou d'encouragement doivent être bien adaptés aux caractères.

Il y a un amour-propre qu'il faut savoir ménager, épier, attendre, ne saisir que dans l'occasion favorable, et n'attaquer qu'avec de grandes précautions; et il y a un amour-propre qu'il faut combattre de front et sans ménagement, frapper dès qu'il se montre, et humilier jusque dans la poussière.

Le premier se rencontre chez des caractères faibles, sensibles, délicats, sans grande vigueur ni ressort. Une humiliation directe, dure, impitoyable, les abat et les brise-

rait; une réprimande paternelle, un conseil ami, ferme et doux, une leçon pleine de lumière, les humiliera mais leur permettra de se relever.

L'autre espèce d'amour-propre se rencontre chez les caractères énergiques et forts, et se produit avec insolence : la soudaineté, la dureté du châtement leur fait courber la tête, sans leur enlever cependant leur ressort et leur courage. Toutefois, là même, et dans la juste sévérité de la réprimande la plus rigoureuse, il faut laisser voir que c'est à l'orgueil qu'on en veut et non à la personne; autrement, ils n'écouteront rien; ils se roidiront. Ces fortes natures sont souvent très-accessibles à la tendresse : dures, violentes, sans égard et sans respect, tant qu'elles obéissent à l'orgueil, elles retrouvent, quand l'orgueil est dompté, et qu'une parole affectueuse sollicite, la bonté qui est au fond d'elles-mêmes. Du reste il y a encore ici, comme toujours, le moment favorable à saisir : l'à-propos est nécessaire en fait de correction plus qu'en toute autre chose.

L'amour-propre, qui est si désolant dans l'Education, si délicat à manier, si difficile à corriger, présente d'ailleurs, je l'ai dit, des ressources dont il est facile de tirer grand parti. Cette fière nature ne peut pas accepter le reproche, et se cabre en quelque sorte lorsque vous voulez la réprimer? eh bien ! sans faiblir jamais, sans mollir, cherchez et trouvez l'occasion de l'animer discrètement par la louange. La puissance d'un éloge donné à propos, avec mesure et délicatesse, est quelquefois étonnante. J'ai connu un enfant si vaniteux, si rempli de lui-même, si impatient de la correction et de l'obéissance, qu'à la moindre observation ou injonction de son précepteur, il était rare qu'il ne répondit pas d'abord par une insolence. Le précepteur, qui avait la main ferme, le châtaient sur-le-champ par un mot, terrible d'impassibilité et de vérité, par une mesure calme, mais inflexible : toutefois, il gagnait beaucoup plus, il le maniait bien plus

facilement, quand l'éloge avait pu prévenir la réprimande ; lorsque, dès le matin, il avait pu trouver une occasion quelconque, quelquefois à propos d'un rien, pour lui faire avec modération un compliment mérité.

Fénelon reconnaît non-seulement les avantages, mais la nécessité de traiter ainsi les enfants, et il recommande de leur donner à propos les encouragements convenables.

« On courrait risque, dit-il, de décourager les enfants, si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer. Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les faibles et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. »

L'orgueil est donc une passion qu'on peut gouverner avec adresse, non en lui cédant, mais la trompant en quelque sorte par une caresse calculée et habile, comme on flatte de la main, pour l'arrêter et le calmer, un cheval fougueux.

L'orgueil est encore une passion qu'il est possible de tourner en noble émulation, en généreuse ardeur. Il faut lancer la jeunesse dans les bonnes et grandes choses ; la remplir d'enthousiasme, d'admiration, et pour cela, il importe de connaître ce qui plaît à ces jeunes et ardentes âmes, et les prendre par ce qu'elles aiment.

En général, les enfants ne sentent guère, et admirent peu les qualités froides et solides.

Mais les choses extraordinaires, héroïques, vaillantes, voilà ce qui leur plaît ; les combats, les missions, les martyrs, les grandes conversions des âmes, voilà ce qu'ils admirent ; et cet enthousiasme est bon ; c'est pourquoi il importe de le souffler en eux : la flamme de leur cœur ne se prendra

plus à des misères, quand elle aura trouvé ce noble aliment.

La force, l'agilité du corps, l'habileté dans les jeux, la victoire à la course, les séduit aussi. Toutes ces choses sont bonnes, sans périls, et par conséquent peuvent être employées et devenir des dérivatifs excellents.

Bref, il y a un art de traiter l'amour-propre, de le contenir, et d'en tirer même parti pour le bien. Au lieu de s'irriter, de perdre patience, quand on se trouve en face d'une nature orgueilleuse, sans docilité et sans respect, qu'on étudie avec calme, avec suite, avec zèle, toutes les formes de cet orgueil, toutes ses nuances, toutes ses saillies, tous ses caprices, tous ses ombrages; qu'on épie avec attention tous les moments, qu'on applique avec fermeté et prudence tous les remèdes : de telles natures sont rarement stériles pour le bien; elles peuvent donner dans des excès terribles, mais elles sont aussi capables de grandes choses. Il y a dans ces âmes une semence de générosité, et c'est là une profonde ressource : cette semence est gâtée, altérée, et de l'abondance de sa sève poussent des jets insolents et superbes; mais la sève est là, le germe est là : il faut le purifier, l'ennoblir; alors des fruits merveilleux peuvent naître; c'est le devoir de l'Éducation de tout faire pour les produire.

Qu'on me permette, pour terminer tout ce long chapitre, de placer ici, dans sa vivacité et sa crudité première, une note par moi donnée autrefois à un tout jeune professeur, que l'orgueil entraînait et perdait à son insu, et qui, un jour, effrayé du péril où il était, me demanda sincèrement de lui dire toute la vérité sur son orgueil, et de ne le ménager en rien. Je lui remis les lignes suivantes, qu'il eut le courage d'accepter et de méditer, et qui firent grand bien à son âme.

« Il y a, lui dis-je, une plaie dans votre cœur, une plaie
« profonde, qui s'élargit sans cesse.

« Vous l'oubliez quelquefois, mais elle est là, et elle me-
« nace de tout envahir dans votre âme : toutes vos pensées,
« tous vos sentiments, toutes vos affections.

« Il y a en vous une tendresse sur vous-même d'une vio-
« lence sans mesure : — c'est quelque chose d'effréné qui
« vous domine et vous entraîne souvent à votre insu.

« Le plus souvent néanmoins, il vous suffirait de le vou-
« loir, pour vous connaître; mais vous préférez l'illusion.

« Vous avez horreur d'être repris, ou par vos confrères; ou
« par votre Supérieur; le moindre avertissement vous irrite,
« vous soulève à un point extraordinaire : c'est effrayant
« à voir.

« J'en ai eu le cœur quelquefois profondément triste : au-
« jourd'hui je bénis Dieu, vous cherchez sa lumière; mais
« ordinairement vous n'êtes pas de bonne foi, vous ne vou-
« lez pas être éclairé. Vous vous faites illusion sur des dé-
« faits que vous trouvez intolérables dans les autres.

« Vous ne tenez au devoir rigoureux que par un lien
« presque forcé. Votre amour pour vous-même vous inspire
« une haine secrète de l'autorité des autres, et vous fait
« exercer la vôtre avec une dureté inflexible.

« Vous avez une ambition secrète et évidente. Vous aimez
« les distinctions, les honneurs : les moindres vous flattent
« ridiculement.

« D'autre part vous vous croyez appelé à la perfection : et
« il n'y a pas une congrégation religieuse qui voulût de vous
« après trois mois de noviciat.

« On vous a longtemps flatté : on ne vous flatte plus ici ;
« c'est ce que vous ne pouvez souffrir.

« Prenez garde, je le répète : il y a en tout ceci un grand
« danger.

« Quelquefois vous voudriez mieux faire, éviter certain
« mal, faire certain bien ; mais il y a en vous un principe,
« qui étouffe tout, qui gagne sans cesse ; quand il aura tout
« gagné, tout envahi, vous serez perdu !

« Et déjà, sous des apparences très-austères, très-ecclé-
« siastiques, il n'y a presque plus rien de sacerdotal en
« votre âme !

« Vous n'avez presque plus de charité ni de vrai zèle. La charité, le zèle, s'éteignent visiblement dans votre cœur; vous n'avez presque jamais une idée pour l'avancement spirituel des enfants.

« Encore une fois, prenez garde... *Vastitas et sterilitas*, voilà ce dont l'Écriture menace les orgueilleux.

« Vous êtes dévasté par l'orgueil, et serez nécessairement stérile: *Sicut lignum aridum in deserto!* dit encore l'Écriture.

« Voulez-vous que je vous donne un trait caractéristique qui vous aide à vous connaître?... Vous n'admirez rien, vous ne louez jamais personne..., c'est décisif.

« Vous finirez mal, je le crains... Ou plutôt, non; votre cœur et la grâce de Dieu vous sauveront, et vous finirez bien ! »

Effectivement, il a bien fini, il est devenu un prêtre généreux et dévoué. — On est heureux quand on rencontre des âmes sincères et courageuses, que la vérité sur elles-mêmes ne révolte pas, et qui une fois éclairées mettent généreusement la main à l'œuvre.

CHAPITRE IX

Second principe des défauts dans l'homme et dans l'enfant: La sensualité.

Il est, avec l'orgueil, une autre plaie profonde du cœur humain, un autre principe générateur de défauts et de vices sans nombre dans l'homme et dans l'enfant : c'est la sensualité, c'est-à-dire l'inclination dérégulée aux plaisirs des sens. Saint Jean l'appelle : *Concupiscentia carnis*; saint Paul, la mollesse : *Neque molles*, dit-il; et en effet, elle n'est pas

autre chose qu'une indigne et lâche mollesse de l'esprit, du cœur et des sens.

Nous devons en faire ici, au point de vue de l'Éducation, une étude particulière, parce qu'elle est pour l'Éducation un péril redoutable et la source des plus pénibles difficultés.

Nous dirons d'abord quelle en est l'origine et le désordre; puis, quel funeste empire elle exerce sur la vie humaine, en particulier sur les enfants et les jeunes gens; et nous chercherons enfin de quelles ressources dispose l'Éducation pour la combattre, et quels remèdes il est possible de lui opposer.

I

Si nous voulons bien entendre quelle est cette désastreuse plaie de la nature humaine, et les dangers particuliers qu'elle crée à l'Éducation, c'est jusqu'à la source première de tout mal qu'il faut remonter, jusqu'à la chute originelle.

Dieu avait fait l'homme droit, dit le Sage; « et cette droiture, explique Bossuet, consistait en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi était parfaitement soumis à l'esprit. » Mais la révolte de l'esprit contre Dieu amena la révolte de la chair contre l'esprit; et « depuis le péché originel, dit encore Bossuet, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues tyranniques; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; et, selon la parole de saint Augustin, au lieu que, par son immortalité primitive et la parfaite soumission du corps à l'esprit, « il devait être spirituel, même dans la chair, il est devenu charnel, même dans l'esprit. » Par le péché originel, l'équilibre primitif s'est trouvé rompu, et une prédominance effrayante du corps sur l'âme a été la triste conséquence de cette rupture. De là en nous une inclination violente au plaisir sen-

sible, et un dérèglement, dont le désordre a quelque chose de plus humiliant et de plus vil que l'orgueil même.

L'orgueil est une usurpation, une folie criminelle, mais où brille encore un reste, un souvenir de dignité; c'est l'esprit de l'homme s'honorant lui-même et s'exaltant aux dépens de la vérité et de la justice. Mais la sensualité n'a rien que de bas : c'est la plus misérable des captivités de l'âme : c'est l'esprit s'assujettissant à la chair. L'homme sensuel semble n'avoir plus d'autre fin, d'autre Dieu que son corps; *Quorum Deus venter est*, dit énergiquement saint Paul.

Qui ne sent qu'il y a là une déplorable déchéance, une affreuse dégradation; et, dans cette insulte faite à la nature et à la dignité de l'homme, le renversement de toute noblesse dans la vie humaine ?

L'homme est le roi de la création. Mais comment ? Par ses sens ? par son corps ? Non, certes : sous ce rapport, il y a des animaux qui rivalisent avec lui. Il y en a même qui l'emportent sur lui à certains égards; qui sont plus agiles et plus forts que lui. Il y en a qui font ce qu'il ne pourra jamais faire; qui se promènent au sein des eaux, qui planent dans les espaces immenses de l'air.

L'homme est le roi de la création par son esprit, par son intelligence, par son âme. C'est par l'âme qu'il est raisonnable, par l'âme qu'il est libre, par l'âme qu'il est immortel, par l'âme qu'il a l'empire sur toute la nature. Ce qui doit régner dans l'homme, ce qui doit gouverner sa vie, c'est donc son âme.

Le corps n'est qu'un esclave et ne doit qu'obéir.

Or, que fait la sensualité ? Elle renverse cet ordre divin : elle fait dominer le corps sur l'âme ; elle asservit l'âme aux sens.

Le corps a ses instincts, ses appétits : grossiers, terres-

tres, charnels, impétueux, aveugles, ne se souciant ni de la raison, ni de la foi, ni de l'honneur.

L'âme a ses goûts et ses besoins, ses aspirations et ses tendances : nobles, élevées, pures, sages, raisonnables, acceptant la règle et le frein.

Mais les inclinations sensuelles oppriment les aspirations de l'âme. C'est pourquoi il y a lutte, une lutte nécessaire, éternelle entre ces deux puissances si contraires. Il faut choisir. Ou bien les sens seront réprimés, gouvernés, asservis à la raison, à la foi, à l'honneur, et l'âme étant maîtresse, la vie sera maintenue dans sa dignité; ou bien les sens domineront, asserviront l'âme, et la vie sera abaissée, dégradée.

Hélas! je parle de luttes, et combien d'hommes qui ne luttent plus, qui ont abdiqué, qui se livrent de gaité de cœur à cet abaissement de leur vie, à ce honteux asservissement de l'âme!

Certes, le mal est profond : il git dans les entrailles mêmes de la nature humaine. Il est universel : la sensualité, par un côté ou par un autre, fait sentir à tous ses aiguillons. C'est là ce joug dégradant, comme parle l'Écriture, qui pèse sur tous les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sont sortis du sein de leur mère, jusqu'au jour où ils rentrent par la sépulture dans le sein de la mère commune qui est la terre. C'est la conséquence la plus terrible et le signe le plus manifeste de cette déchéance originelle, par laquelle la créature humaine, qui avait voulu s'élever à la hauteur de Dieu, tomba au-dessous même de sa propre nature, et paya de ses plus tristes abaissements la folie de son orgueil.

Je sais bien que l'enfance n'est pas l'âge où ce penchant éclate dans toute sa force; le mal est néanmoins profond dans l'enfant lui-même, et il se trouve là souvent avec une domination redoutable. Tout à cet âge favorise la sensualité : je ne parle pas seulement de ces tristes semences héréditaires dans l'âme de tous les enfants d'Adam, je parle de la prédo-

minance de la vie physique sur la vie intellectuelle et morale, je parle du développement des sens qui devance celui de la raison, et enfin, s'il faut tout dire, de la manière insensée dont la plupart des parents élèvent sous ce rapport les tout jeunes enfants.

Je dois insister sur ce point, qui a pour l'Éducation ultérieure des conséquences que la plupart des parents, dans leur tendresse aveugle, semblent ne pas même soupçonner, mais qui n'en sont pas moins funestes. Je dois signaler ce péril trop méconnu et trop commun.

Comprend-on, paraît-on comprendre les tristes, mais trop certaines vérités que nous venons de rappeler? songe-t-on à la présence, dans l'âme des enfants, de ce redoutable ennemi qui s'appelle la sensualité, et au péril extrême qu'il y a à développer cette malheureuse inclination dans l'enfance et à lui fournir des aiguillons? Il y a lieu vraiment d'en douter, quand on voit le soin que prennent la plupart des parents pour la cultiver, et la flatter de toutes manières dans leurs enfants.

En effet, à quoi pensent les pères et surtout les mères, je ne dis pas pour l'enfant qui vient de naître, mais pour l'enfant qui déjà commence à comprendre les choses, et dont l'intelligence naissante est capable de culture et de progrès, pour l'enfant, par exemple, de quatre ou cinq ans? qu'est-ce qu'on soigne avant tout dans cet enfant, qu'est-ce qu'on nourrit, qu'est-ce qu'on développe en lui? est-ce la créature raisonnable? est-ce l'esprit, le cœur, l'âme? Non, c'est la créature matérielle, c'est le corps, la vie animale. Oui, il y a des milliers de pauvres petits enfants qu'on élève de la sorte : on les accable de soins physiques; on les sature de friandises, on idolâtre leur petit visage, leur petite personne : toutes les inutilités les plus vaines, et quelquefois les plus ridicules, sont recherchées, pour leur vêtement : on les pare, comme pour une publique exhi-

bition; puis, on les adule, on les encense, on les adore. Cela fait pitié et mal à voir! Qu'on ne me parle pas ici de nécessité, ni de santé : la nécessité a une mesure, la manie insensée que je dénonce n'en connaît pas ; et la santé elle-même souffre de ces soins pitoyables. Mais ce qui en souffre surtout, c'est l'âme de ces malheureux enfants : non-seulement le développement physique étouffe celui de l'esprit ; mais la vanité, ainsi excitée, germe, et s'empare totalement de ces pauvres petites têtes enivrées ; la mollesse surtout établit en eux son empire, les énerve, les engourdit, les paralyse ; leur inspire je ne sais quelle lâcheté, quelle horreur de l'effort et du travail, qui ruine en eux toute énergie, toute activité, et prépare à leur Éducation future les plus graves difficultés.

Je me borne à en signaler ici deux principales : la paresse, et la perte des mœurs.

II

Je dis que la sensualité, surtout quand une molle Éducation la favorise, engendre inévitablement chez les enfants une déplorable paresse.

On me dira : Mais tous les enfants ne sont-ils pas paresseux ? Sans doute, et qui ne le sait ? Mais il faut savoir aussi qu'il y a deux sortes de paresse.

Il y a la paresse qui prend sa source dans la légèreté de l'âge : celle-là n'est pas la plus dangereuse, et on vient à bout de la guérir. Sans pactiser avec elle, il faut attendre que le caractère, l'esprit, la raison, le corps lui-même, arrivent à un certain développement.

L'amour du travail, surtout du travail d'esprit, ne peut pas venir de suite.

L'enfance, naturellement vive, volage, ardente, ne sait

garder en repos, ni son corps, ni sa langue ; elle parle, rit et saute continuellement : sans réflexion ni méthode, elle préfère le jeu aux choses sérieuses. Cela passera. Ce qu'il faut avec de tels enfants, c'est beaucoup de patience, et aussi beaucoup d'encouragements : quelque chose qui les excite et qui les relève : beaucoup de suite, avec une fermeté toujours bienveillante, et quelquefois indulgente : en un mot, ne permettre jamais à l'enfant de s'endormir, ou de s'emporter ; mais aussi ne le pas briser, ne le pas abattre.

Je ne me souviens guère d'avoir jamais désespéré d'un enfant paresseux par légèreté et étourderie, ni d'avoir renvoyé de tels enfants. Quand on sait s'y prendre, on en vient à bout tôt ou tard, et très-tôt quelquefois.

Mais il y a une autre paresse.

Il y a la paresse qui vient de la mollesse des sens, d'une nature faible, sans énergie, sans ressort ; cette paresse-là est presque incurable, à moins qu'on ne s'applique à la guérir de très-bonne heure, et par des moyens bien suivis, également doux et fermes. Mais une première Éducation, comme celle que je dépeignais tout à l'heure, est un des plus grands obstacles que puisse rencontrer une telle guérison. Ce qu'il faudra plus tard de soins, d'efforts, de persévérance, pour sauver un enfant ainsi élevé, pour en faire un travailleur, pour en faire un homme, est incroyable. Et que de fois on y échoue ! Que les parents donc y prennent garde, et ne créent pas d'avance à l'Éducation de leurs enfants de terribles, et presque insurmontables difficultés.

On y échoue d'autant plus, que cette mollesse physique et intellectuelle est ordinairement accompagnée de la mollesse du cœur, d'une sorte d'apathie morale, et d'insensibilité. Or, Fénelon l'a dit avec raison : « De toutes les peines de l'Éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements ; les pas-

sions et la présomption les entraînent ; mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin ; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse, et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison et que les passions s'attédissent ; au moins, on sait par où on peut les rendre attentifs et réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent, et dégoûté de tout ce qu'il fait ; c'est alors que la meilleure Éducation court risque d'échouer, *si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès les premières années de l'enfance.* »

Est-ce là ce qu'on fait par cette molle Éducation des jeunes enfants, si malheureusement générale aujourd'hui ? Plût à Dieu qu'on ne préparât point par là un autre danger, plus redoutable encore : je veux parler du danger des mœurs.

III

J'aborde ici un sujet particulièrement délicat et pénible : je touche à une des plus grandes plaies de l'homme et de l'enfant, et aussi à l'un des plus terribles écueils de l'Éducation. J'aurai des choses sévères à dire : j'étonnerai sans doute plus d'une mère, ignorante des périls de son cher enfant, et trop confiante peut-être sur une innocence qui depuis longtemps n'est plus ; mais, puisque je suis amené à traiter ici un tel sujet, il faut que j'aie le courage de dire les vérités nécessaires, et de les dire à tous ceux qui ont besoin de les entendre, aux enfants, aux maîtres, aux parents eux-mêmes.

Ah ! s'il y a quelque chose de beau, d'aimable, de céleste

sur la terre, c'est l'innocence dans un jeune homme, dans un enfant ! Un cœur, une âme dont le mal ne s'est pas encore approché, qui l'ignore, ou a été préservé de ses atteintes ; une âme ingénue, candide, virginale, qui a conservé toute sa fraîcheur, toute sa fleur, tout son parfum ; qui pourrait en dire la grâce et le charme, la noblesse, la dignité, l'honneur ! Il est doux de rencontrer une telle âme sur la terre, de la contempler, de l'aimer. On la sent, on la reconnaît sans peine à je ne sais quel signe heureux, quel reflet d'elle-même sur une douce et pure physionomie. En voyant toute la limpidité première de ce regard, toute la candeur innocente de ce front et de cette aimable figure, on est charmé. Cette âme n'a pas seulement toute sa grâce, elle a encore toute sa sève première, son ardeur, sa vigueur, sa force : comme rien ne l'a déflorée, rien non plus ne l'a épuisée ; la vie coule en elle dans sa primitive abondance ; ses facultés intactes gardent tous leurs trésors et toute leur riche énergie. Avec sa grâce et sa force, elle a aussi toute sa tendresse : ce qui l'aurait souillée eût refroidi ou éteint sa flamme ; mais le vice n'ayant pas soufflé sur elle, cette flamme pure, la flamme des bonnes et saintes affections, que Dieu lui-même y a allumée, s'y conserve comme dans un sanctuaire.

On sait que dans un moment de sincérité et de franchise, un homme trop célèbre par son incrédulité et ses scandales, a dit cette parole si vraie : « Je le soutiens, un jeune homme qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, et le plus aimable des hommes. » Telle est l'innocence, dans un enfant, dans un jeune homme : plus charmante, plus touchante peut-être dans cet âge heureux qui ignore tout, et où les luttes ne viennent pas même encore la troubler ; plus digne de respect, et en quelque sorte plus sacrée dans un cœur qui se la sent déjà disputer, mais qui la garde, et où elle devient alors la vertu !

Mais quel dépôt saint et redoutable pour un père, pour une mère, pour des maîtres! Garder cette âme, ce cœur, dès l'enfance et à travers la jeunesse, jusqu'à l'âge mûr; l'amener à l'âge d'homme à travers tous les périls de l'ignorance et de la séduction, sans laisser flétrir cette pureté, cette beauté, ce charme, sans laisser tomber cette couronne, quelle œuvre! quel bonheur incomparable! et aussi quel inappréciable service!

Il faut le dire en gémissant : cela est rare, et c'est bien ici qu'on peut s'écrier à la vue d'un si universel naufrage : *Apparent rari.....* Nous vivons dans un siècle mauvais, où l'on cherche vainement l'innocence : on ne rencontre plus guère parmi nous ces fronts pleins de candeur où brillent les doux attraits de l'aimable vertu. Innocence! innocence! l'enfance elle-même ne vous connaît plus : elle rougit de vous. Cet âge a perdu son charme naïf, depuis que l'affreuse corruption semble veiller à son berceau, pour épier son réveil. L'enfant de nos jours paraît mûri par le vice avant le temps : fruit précoce et gâté, le libertinage le cueille dès le matin, et le détache sans peine de la vertu : bientôt en proie à tous les ravages du vice, il disparaît dans la fleur de l'âge, laissant après lui une odeur de mort. Voilà trop souvent, parmi nous, ce que devient la jeunesse et l'enfance même.

Mais hâtons-nous de le dire aussi, et que cela suffise pour consoler et encourager ceux qui ont le devoir sacré d'élever et de préserver les enfants de Dieu, tous ne périssent pas dans ce naufrage. Non, quelles que soient les faiblesses de cet âge, et les misères des temps corrompus où nous vivons, on ne sera jamais autorisé à croire que l'enfance est jetée fatalement comme en pâture au vice; et tant d'exemples heureux de jeunes gens qui arrivent, avec leur chaste innocence, jusqu'à l'Éducation sacerdotale, ou même dans le monde jusqu'à l'heure d'une alliance bénie, sont là pour attester qu'il y a aux mains des parents, aux mains des

instituteurs religieux de la jeunesse, des moyens efficaces pour sauver cet âge si tendre et si exposé. Je connais, certes, aujourd'hui encore des enfants que le ciel garde admirablement ; que la religion, que leurs saintes mères, que leurs pères vénérables protègent et préservent ! Oui, il y a encore parmi nous, grâce au ciel, de ces familles honnêtes, chrétiennes, profondément bénies de Dieu, où fleurissent la piété et les bonnes mœurs. Les nobles traditions, les grands exemples, les simples et fortes vertus, forment là comme une atmosphère d'honneur et de pureté, où l'enfant respire dès sa naissance, où il grandit heureusement, qui lui fait une sorte de tempérament sain et pur, et lui donne, avec l'horreur instinctive du mal, les saintes habitudes de l'honnêteté, de la décence, du respect. Il y a des maisons d'Éducation, où une garde si sévère est faite autour de la jeunesse dont elles abritent l'innocence, que le mal en est écarté, et que, sous le regard de Dieu et les ailes de la religion, la vertu s'y conserve et s'y fortifie pour les luttes de l'avenir.

J'ai eu la consolation de vivre dans une maison, dont un religieux, des plus saints et des plus clairvoyants, c'était le père de Ravignan, pût me dire après une retraite : « Je ne sais pas s'il y a au monde une maison où il y ait plus d'innocence que dans la vôtre. »

Je me souviens avec attendrissement d'un jour, c'était le lundi de Pâques, où un homme de grand esprit, de grande expérience, lauréat célèbre de l'Université, chrétien très-vertueux d'ailleurs, dînant avec nous à Gentilly, sous nos arbres déjà verdoyants et en fleurs, et voyant la joie pure de ces enfants, la candeur de leurs fronts, l'innocence de leurs ébats et de leurs cris, me dit tout à coup, se tournant vers moi : « Quelle joie de penser qu'il n'y a peut-être pas un de ces enfants qui ne soit pur et en grâce avec Dieu ! »

* C'était du reste un homme très-original et très-amusant ; très-fort en vers

Oui, l'enfance peut être sauvée, et si elle se perd, c'est trop souvent parce qu'on n'a pas assez veillé sur elle, soit au collège, soit même quelquefois, il faut bien le dire, au foyer domestique. Il y a là une terrible responsabilité, et un bien grave sujet de méditation pour les parents, et pour ceux qui en tiennent la place ; car le ravage du mal est souvent affreux !

IV

C'est à faire frémir !

Oui, quand le vice a atteint un pauvre enfant, un pauvre jeune homme, ce qu'il en fait, où il le pousse, ne se peut dire.

Quand ce mal est devenu contagieux, et s'est répandu de proche en proche, comme la peste, dans une maison d'Éducation, ou toute autre, les victimes qu'il frappe, les ruines qu'il entasse, c'est effrayant !

Mères ! mères de famille ! veillez, veillez sur vos enfants, dans votre maison, à vos côtés ! car là, là même, près de vous, et, pour ainsi dire, sous l'ombre de vos ailes, le mal peut les saisir et les dévorer. Près de vous, autour de vous, chez vous, il y a des périls !

Professeurs, Directeurs, Supérieurs, ouvrez les yeux, soyez vigilants ! car voilà l'ennemi, l'ennemi redoutable : s'il pénètre, s'il entre, il dévastera votre maison ; il y perdra tout ; il jettera victimes sur victimes, morts sur morts !

Du reste, quand le mal a atteint un jeune cœur, on s'en aperçoit vite, à de tristes et lugubres symptômes.

Quel changement soudain s'est opéré dans cet enfant ? Il était gai, ouvert, aimant : tout à coup le voilà triste, inquiet, sombre, déliant, dissimulé. Ce n'est plus ce candide sourire,

latins. Quelques moments après, comme les enfants chantaient une hymne de leur façon en l'honneur de la sainte Vierge, il s'écria tout à coup : « Ah ! voilà un péché mortel ! » C'était un vers faux.

ce front épanoui, ce cœur qui se montrait, cette âme qui se dilatait : quelque chose a passé sur cette physionomie et y a jeté comme un voile ; quelque chose est là, dans ce cœur, qui le resserre ; quelque chose qu'il ne veut pas laisser voir ; comme un honteux secret qu'il cache.

Le pauvre enfant ! où va le conduire un premier pas ? Il a honte d'abord, il a rougi, il a tremblé ; et puis bientôt il n'hésite plus, il ne rougit plus, il ne tremble plus. Une chute amène une autre chute ; un abîme appelle un autre abîme : la faiblesse s'accroît, l'habitude se forme : terrible habitude, qui triomphe de la volonté, de la raison, de l'honneur, de la foi, de la conscience, de tout ! Il n'entend plus rien, il ne voit plus rien ; c'est une fureur. L'insensibilité, l'impudence l'emportent. Il s'inflige outrage sur outrage, ignominie sur ignominie. Qui l'arrêtera dans ses désordres ? qui relèvera une telle faiblesse ? qui rompra de telles habitudes ? qui brisera de telles chaînes ? Hélas, qui ne le sait ? rien, rien au monde n'est difficile à corriger dans un enfant comme les habitudes secrètes de l'impureté.

Et où le conduiront-elles ? que va-t-il devenir ? que deviendra son Éducation, son avenir, sa vie ?

Le vice aura bientôt tout flétri, tout tué en lui. Son corps d'abord : sa santé reçoit une atteinte mortelle. Pauvre enfant, chez qui la vie commence à peine, il en épuise et dessèche en lui les sources. Ce frêle organisme, qui n'a pas encore son développement, sa consistance, sa force, il en abuse en toute manière, il le mine, il le corrompt, il le détruit. On n'outrage pas impunément la nature : la nature outragée se venge, et ses vengeances sont terribles. Lentes quelquefois, elles arrivent toujours. Le frais coloris de ce jeune visage a déjà disparu, et fait place à une pâleur accusatrice ; ses yeux s'éteignent, des plis précoces sillonnent déjà son front, tout son tempérament s'use et dépérit... la vie s'en va, la mort arrive... Vieillard de vingt ans, le voilà qui penche vers son

tombeau, où ses vices, comme dit l'Écriture, descendront avec lui, et déshonoreront sa cendre.

Voilà les fruits du vice pour tant de malheureux enfants et jeunes gens ; une mort prématurée, ou du moins une vie débilitée, une santé à jamais altérée.

Les ruines de l'esprit et du cœur ne sont pas moins grandes.

L'esprit, dans ces honteuses habitudes, perd son ressort et sa vigueur, sa délicatesse et sa grâce : énérvé par de viles jouissances, plongé dans la boue des sens, il s'émousse, il s'engourdit, il croupit dans la paresse et la torpeur. L'imagination, obsédée d'une idée fixe qui la poursuit, tourmentée par d'impurs fantômes, ne sait plus s'en détourner ; il n'y a plus ni vigueur intellectuelle, ni force morale ; nul élan ni pour la science, ni pour la vertu : l'exercice seul de la pensée fatigue ; l'amour du bien trouve là un cœur affadi, quand il ne le trouve pas endurci : l'enfant sensuel ne travaille plus, n'étudie plus, n'aime plus.

Il n'aime plus ! le vice grossier altère profondément le caractère et tue le cœur dans ceux qui s'y livrent. Cet enfant était né bon, doux et aimable, simple et sincère : il avait une candeur d'âme et une douce sérénité d'humeur qui venait de la paix d'une conscience pure ; mais depuis que les funestes habitudes du vice l'ont envahi, cette égalité qui prenait sa source dans le calme de l'âme n'est plus qu'une humeur chagrine, capricieuse et bizarre ; cette candeur qui montrait son âme tout entière ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées. Il a perdu avec l'innocence ce qui faisait son plus grand charme.

De même dans ce cœur gâté a été tarie la source des bonnes et pures affections. On a remarqué que les enfants corrompus sont incapables de reconnaissance, et n'ont aucune sensibilité généreuse et élevée. L'habitude des jouissances égoïstes leur interdit les joies désintéressées, et le

reproche le plus flétrissant leur a été infligé comme un châtiement par l'écrivain que je montrais tout à l'heure rendant un hommage non suspect à la vertu : « J'ai toujours vu, dit Rousseau, que les enfants corrompus de bonne heure étaient devenus méchants et cruels. Ils ne connaissent ni pitié, ni miséricorde. Ils sacrifieraient père, mère, et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. » Jouir, c'est tout pour eux, le reste n'est rien.

Cependant les enfants sensuels ont quelquefois l'air d'avoir bon cœur; mais il ne faut pas s'y tromper : c'est une vaine apparence.

L'apparence de la sensibilité chez les enfants doit être étudiée avec grand soin par les maîtres : il importe au plus haut degré de bien voir quelle en est la source, et si elle vient du cœur ou des sens : si elle vient du cœur, elle est bonne, précieuse, et c'est une ressource admirable pour l'Éducation de l'enfant; mais si elle vient des sens et de la mauvaise tendresse d'un cœur amolli, elle est fautive et très-dangereuse.

Il ne faut avoir sur ce point aucun doute. Rien n'est plus égoïste et plus dur qu'un enfant corrompu, quelles que soient les apparences.

Cette tendresse caressante qu'il témoigne quelquefois, et qui ressemble à la fleur de l'affection, a de tristes racines, une mauvaise nature : si on y regarde de près, on ne tarde pas à voir que cette fleur, c'est de la boue.

Il faut être bon pour de tels enfants, mais rarement tendre, si ce n'est avec une grande gravité : il ne faut leur permettre qu'avec une extrême réserve les manifestations sensibles de leur molle tendresse; ne jamais, par exemple, se laisser embrasser par eux ou les embrasser. Il faut avec eux de la compassion; mais qu'elle soit ferme et haute.

Ces enfants ressemblent à des fruits gâtés; regardez une pomme : tant qu'on n'a pas vu qu'il y a un ver au cœur, c'est

un aspect gracieux et aimable ; et qu'on l'ouvre, on n'y trouve que pourriture.

Mais c'est assez sur ces tristes choses.

C'est assez pour faire comprendre, à quiconque est chargé d'élever l'enfance, les alarmes et toute la vigilance qu'il faut avoir ici.

Voyons maintenant comment on peut prévenir et combattre un si grand mal.

CHAPITRE X

Que faire pour sauver les enfants des périls de la sensualité?

I

Ici, c'est aux parents tout d'abord que je m'adresse ; car c'est eux, avant tous, que le soin de préserver leurs enfants regarde.

Parmi les devoirs de l'autorité paternelle et maternelle il n'en est pas de plus grave, de plus délicat, de plus sacré. L'insouciance, la légèreté même à cet endroit, ne seraient pas seulement impardonnables : elles ne se concevraient point dans des parents, je ne dis pas chrétiens, mais ayant simplement pour leurs enfants la plus vulgaire tendresse.

Si à tout honneur confié par Dieu à ses créatures correspond un devoir, d'autant plus sérieux que l'honneur est plus grand, quelle sollicitude n'est pas imposée ici à ceux qui ont reçu de Dieu le dépôt incomparable d'une âme d'enfant, le dépôt d'une telle faiblesse et d'une telle innocence !

Pour exprimer ma pensée, j'emprunterai aux Ecritures une simple et forte expression, je dirai que les parents doi-

vent veiller sur l'innocence de leurs enfants, *comme sur la prunelle de leurs yeux.*

Mais sait-on toujours assez, dans la pratique, tout ce qui est compris dans cette haute et sainte obligation, et jusqu'à quel point il faut pousser ici la prudence et la sollicitude ? ne peut-il pas y avoir, et n'y a-t-il pas trop souvent sur ce sujet des ignorances trop coupables et de déplorables illusions ?

Et d'abord, je le dirai, c'est de très-bonne heure, c'est dès les premières années, et, pour ainsi dire, dès le berceau qu'il faut songer à prémunir l'âme et le corps contre la mollesse et ses affreuses suites, et, par une sévère Éducation et la plus extrême vigilance, préparer, dans les enfants, de bonnes mœurs.

Mais quels moyens prendre et à quelles précautions avoir recours ?

Des détails sont ici nécessaires : qu'on me pardonne, à cause de la gravité et de la sainteté du sujet, ceux où je vais entrer : je dirai simplement ma pensée sur chaque chose.

En tout, il est d'une souveraine importance d'accoutumer les enfants à la modestie, à la décence, au respect d'eux-mêmes ; de leur inspirer une grande pudeur.

C'est pour cela qu'il faut bien veiller à leur coucher, à leur sommeil, à leur lever : avoir soin de les bien couvrir ; surtout ne les faire jamais coucher ensemble, ni avec d'autres personnes.

S'abstenir de toute familiarité à leur égard, sans affectation du reste ; veiller sur leurs jeux, leur faire éviter toute inconvenance entre eux.

Ne leur permettre jamais de libertés, de grossièretés, d'indécence d'aucune sorte, comme on le leur permet quelquefois sous prétexte de gentillesse.

Il faut, sur toutes ces choses, donner de bonne heure aux enfants des préjugés élevés et purs.

Surtout il est rigoureusement nécessaire de ne se rien

permettre à soi-même de tant soit peu libre devant eux. Dans toute famille, surtout dans toute famille chrétienne, la maxime antique doit toujours être sous les yeux :

*Maxima debetur puero reverentia : si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.*

Malheur aux parents dont Tacite a dit : Ce sont quelquefois les parents eux-mêmes qui accoutument les enfants, non pas à l'honneur et à la vertu, mais à la licence et au vice ! « *Quandoque etiam ipsi parentes nec probitati neque modestiæ parvulos assuefaciunt, sed lasciviæ et libertati.* » (Dial. De orator. 29.) Et Quintilien (liv. 1, ch. 2). « *Nos docuimus, ex nobis audierunt, etc., etc.* C'est nous-mêmes qui les avons instruits au mal ; c'est de nous qu'ils l'ont appris ! »

Que l'on n'oublie donc pas, au foyer domestique, de veiller avec une attention sévère sur toutes les paroles qu'on prononce : les enfants écoutent toujours, et comprennent plus qu'on ne croit ; et un seul mot peut quelquefois leur faire une blessure mortelle.

Ecarter soigneusement de leurs yeux tout objet dangereux, les mauvais livres, les mauvaises brochures, les mauvais journaux illustrés ou non, les mauvais tableaux, c'est du plus grave, du plus rigoureux devoir ! Que dire de la négligence de certains parents à cet endroit, et de tout ce qui se voit exposé sur les tables de certains salons ?

Je ne puis m'empêcher de citer ici un exemple incroyable de laisser-aller et d'imprudence dont je fus un jour moi-même témoin. Un jeune homme de quinze ans avait reçu pour ses étrennes, magnifiquement reliée, la collection complète des œuvres d'un écrivain contemporain, poète et romancier célèbre, que je m'abstiendrai de nommer : tout le monde sait qu'il a trop écrit, et trop librement quelquefois, pour que ses œuvres complètes puissent être mises impuné-

ment aux mains d'un jeune homme. J'entrais un jour chez les parents de cet enfant, en compagnie d'un respectable magistrat. L'enfant était là avec ses livres. — « Quels sont ces beaux volumes, demanda le magistrat? » La mère nomma l'auteur avec quelque embarras. Le magistrat ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise. « Mais au moins, reprit-il, j'espère que ce jeune homme ne lira ni les ***, ni les ***? — C'est déjà lu, répondit l'enfant. » Je sortis à l'instant même pour délivrer la mère de la gêne visible où ma présence la mettait.

Imprudente mère! comment avait-elle compris son devoir? Et c'était un proche parent qui avait envoyé les volumes!

Un point qui demande encore des parents la plus grande vigilance, ce sont les domestiques, les bonnes, les valets de chambre, les cochers, les palefreniers : j'irai plus loin, et remontant plus haut, au risque d'étonner certaines personnes, je dirai : les nourrices mêmes!

Combien de fois n'a-t-on pas dit que les parents ne savent pas assez tout le mal que peut faire aux enfants leur triste négligence ou leur trop aveugle confiance sur ce point! Un jour une mère, au désespoir de ce que son fils était renvoyé d'une maison d'Éducation pour une faute honteuse, s'emporta, et dit au Supérieur : « Si mon fils sait le mal, « Monsieur, c'est chez vous qu'il l'a appris : je vous l'avais « confié pur! » — Mais le Supérieur, malheureusement, était fondé à lui répondre : « Non, Madame, ce n'est pas ici que « votre fils a appris le mal. Vous avez encore chez vous, à « l'heure qu'il est, un domestique qui a toute votre con- « fiance, c'est lui qui a perdu votre fils. Interrogez vous- « même votre enfant. »

Ces gens-là, quand même ils ne seraient point, comme cela s'est vu trop souvent, des corrupteurs déclarés, sont sou-

vent si grossiers dans leur éducation, dans leurs manières, dans leur langage, que les enfants avec eux peuvent facilement apprendre bien des choses mauvaises, si l'on n'y prend garde et de très-près.

Il faut veiller avec non moins de soin sur les fréquentations des camarades : c'est par là, ordinairement, que se gâtent les enfants ; ils s'apprennent le mal les uns aux autres.

Dans les temps malheureux où nous vivons, il faut que toute mère le sache bien : tout petit camarade peut être un péril pour son enfant ; et c'est de là qu'il faut partir pour régler sa surveillance.

La plupart des enfants ont, dès le plus bas âge, dans les villes surtout, perdu à divers degrés leur innocence.

Pas un qui n'ait bu plus ou moins le poison ! pas un qui ne sache, sinon tout le mal, au moins quelque chose du mal ! pas un en qui le fils d'Adam n'ait des instincts, des goûts de grossièreté, extrêmement redoutables à la pureté des mœurs ! pas un qui, s'il n'est rigoureusement surveillé, ne soit capable de ces libertés, de ces familiarités inconvenantes, lesquelles peuvent si promptement mener à tout mal !

Des enfants qui se fréquentent librement sont donc toujours les uns aux autres un danger.

Je dois tout dire, et ne reculer devant aucun détail utile : j'écris pour instruire tout le monde, les parents comme les maîtres ; je le dirai donc : Ayez l'œil ouvert, avec crainte et vigilance, non-seulement sur les petits camarades qui fréquentent vos enfants, mais aussi sur les cousins et cousines, avec qui les familiarités, pour être plus faciles, n'en sont souvent que plus dangereuses ; je dis plus, et non sans cause : Veillez même sur les frères et sœurs.

Oui, quand il y a dans une famille plusieurs enfants, qui prennent ou quittent leurs vêtements dans la même chambre, sous les yeux les uns des autres, et qui peuvent se trou-

ver souvent seuls ensemble, ils sont les uns pour les autres un danger qui appelle toute la vigilance des parents.

Pourquoi faut-il être forcé de dire ces choses, et les parents me croiront-ils? j'aurai du moins acquitté ma conscience en le leur disant : c'est souvent sous leur toit, et presque sous leurs yeux qu'une malheureuse et fausse sécurité tient fermés, c'est là souvent que le mal se fait dans leurs enfants : et comment l'empêcheraient-ils? ils ne le soupçonnent même pas!

Tout cela est triste à dire, mais c'est la vérité. Oui, malgré l'innocence présumée de leur âge, il faut se défier des enfants, quels qu'ils soient, et avoir toujours l'œil ouvert sur tout.

Je le demanderai nettement : aveugles, faibles comme ils sont à l'endroit des défauts les plus évidents, des fautes les moins pardonnables de leurs fils et de leurs filles, les parents veulent-ils sincèrement, franchement, la conservation de leur innocence, ou du moins attachent-ils à ce grand et suprême intérêt toute l'importance qu'il mérite? Il y a lieu, certes, d'en douter.

On excuse tout dans les enfants, on colore tout, on trouve des raisons à tout. Un enfant montre un vif penchant au plaisir, — oh! il n'y a pas lieu de s'inquiéter, ce n'est pas ce que l'on croit : c'est tout simplement une nature ouverte et sans fard, vous dit la mère. — Mais il s'est trahi par une parole obscène, — pure saillie d'humeur enjouée, il n'y a pas vu de mal. Et on a ainsi réponse à tout, excuse à tout. Je le déclare, j'ai souvent trouvé les enfants moins insupportables par leurs vices que les parents par leurs travers.

Je n'ai qu'une question à poser ici à ces malheureux parents : Voulez-vous, oui ou non, l'innocence de vos enfants? eh bien! prenez donc les moyens, tous les moyens nécessaires : rien ici n'est superflu.

Mais non, je le crains, vous ne la voulez pas!

Il y a cependant une chose, au moins, que vous voulez : vous voulez leur santé, leur renommée, leur fortune, leur affection pour vous, leur vie longue.

Vous voulez au moins tout cela ! Eh bien, aveugles que vous êtes ! sachez que la vertu est la condition de ces choses. Si vous voulez ces choses, veuillez ce qui les donne : ne soyez pas inconséquents.

Mais non, vous ne voulez pas même sérieusement cela, vous livrez tout au hasard.

Si vous vouliez cela sérieusement, les jetteriez-vous, ces pauvres enfants, — car, comment oublierais-je ici ce péril ? — les jetteriez-vous dans ces écoles publiques qu'on connaît, je devrais dire dans ces gouffres ?

Je n'en attaque, je n'en nomme aucune ; mais enfin, on le sait, des voix graves l'ont dit assez haut et de toutes parts : il y a telles maisons où certainement un enfant est perdu, s'il y entre : et vous l'y mettez ! Eh bien ! je prétends, moi, qu'un père, qu'une mère, ne peuvent pas, pour aucune raison, à aucun prix, mettre en conscience leur enfant dans de telles maisons. Mais alors, dites-vous, comment faire ? Tout, excepté ce que vous faites. Car vous aurez beau dire et beau alléguer, Dieu ne vous excusera pas. Vous n'aurez pas fait pour votre enfant ce que vous deviez, ce que vous pouviez faire.

Ou bien, vous ne le mettez pas dans une de ces maisons de perdition, vous le gardez chez vous, vous lui donnez un précepteur. — Mais ce précepteur, le choisissez-vous entre mille ? Remarquez ce que je dis : entre mille.

Enfin, je suppose le précepteur excellent. Croyez-vous pour cela que tout soit fait, et que votre enfant n'ait plus besoin d'autres secours ? Et, pour me borner ici à une des plus importantes nécessités, croyez-vous que sa piété se soutiendra de façon à préserver son cœur de toutes les dangereuses impressions du dedans et du dehors, de tous les pièges qui

entourent, même dans les maisons les mieux gardées, l'innocence d'un pauvre enfant, si vous ne donnez pas à cette piété naissante et faible le nécessaire appui d'une solide instruction chrétienne et des sacrements?

Voici que bientôt, à des indices, hélas! trop certains, vous concevez des inquiétudes. Vous venez nous trouver, nous confier ces inquiétudes, vos chagrins, vos larmes, nous demander des conseils : mais ces conseils, les suivrez-vous? On ne peut jamais l'obtenir. On vous propose nécessairement en pareil cas le secours indispensable de la confession régulière, fréquente : — Oh ! mais cela ne se peut : il y aurait tel maître à déranger, telle leçon à perdre. — Vous ne le voulez pas ! et vous voulez cependant que votre fils se sauve : vous voulez l'impossible.

Je le dirai donc ici aux mères qui ont besoin de l'entendre : Vous croyez plus de puissance à notre parole qu'elle n'en a : vous nous envoyez vos enfants, une fois, deux fois, à de rares et longs intervalles ; que voulez-vous que nous fassions? De telles habitudes, même chez les personnes d'un âge mûr, et à plus forte raison chez des enfants, ne peuvent se guérir que par la confession *très-fréquente*? Et cependant on se rassure, on s'applaudit : — Oh ! mon fils se confesse à Monsieur un tel, qui est un saint. — Eh bien ! moi, je vous dis qu'avec vos manières de diriger vos enfants, un saint même n'y fera rien. Si vous voulez que ce saint fasse quelque chose, mettez de la régularité à lui envoyer souvent votre enfant, et engagez ce dernier à faire avec docilité tout ce que son confesseur lui dira.

Qu'on me pardonne cette vivacité de langage ; j'y suis entraîné par des souvenirs anciens, mais toujours présents, de ce que j'ai vu, en fait d'aveuglement et d'inconséquence, chez certains parents sur ce point si grave. Non, je ne saurais dire à mon gré assez fortement combien la sollicitude continue, attentive, ferme, sévère des parents est néces-

saire en tout pour préserver les jeunes enfants du mal qui les environne et les attaque de toutes parts.

Je me résume. C'est donc dès l'âge le plus tendre qu'il faut se préoccuper vivement, et veiller sur un jeune enfant; et c'est jusqu'aux derniers détails que les précautions doivent aller : manière de le vêtir; soins pour écarter de lui tout ce qui n'est pas rigoureusement conforme à la plus sévère modestie; vigilance pour lui inspirer des habitudes de pudeur et de respect : en même temps éloigner de ses yeux, de ses oreilles tout ce qui pourrait être un péril; bannir absolument du foyer domestique toute parole libre, tout livre, tout objet de scandale; surveiller enfin tout ce qui l'entoure et tout ce qui l'approche, domestiques, camarades, parents, frères et sœurs même : toutes ces sollicitudes sont nécessaires pour sauver les enfants et les présenter purs et innocents aux maîtres qui seront chargés de continuer l'œuvre de la famille. Enfin, quand il faut le confier au collège ou à un maître, être sévère, très-sévère sur le choix, et ne jamais se relâcher dans la vigilance.

II

Lorsque des maîtres, des prêtres surtout, reçoivent des mains d'un père et d'une mère un enfant, c'est sur eux que pèse désormais la responsabilité paternelle et maternelle; et parmi tous les devoirs de cette responsabilité, il n'en est pas de plus sacré que de conserver et de rendre intacte aux parents l'innocence de leur enfant. Telle doit être la préoccupation la plus constante et la plus haute de tous ceux qui sont employés dans l'œuvre de l'Éducation à un titre quelconque. C'est ce qu'ils doivent à Dieu, qui leur fera rendre compte d'un si précieux dépôt : aux parents, qui ont eu en eux une telle confiance; à l'enfant, qui n'a pas

de plus cher trésor au monde que l'innocence de son cœur ; à la société enfin, et à l'Église, qui demandent aux hommes chargés d'élever la jeunesse des générations honnêtes : ils le doivent aussi à eux-mêmes, à leur propre honneur, qui s'y trouve intéressé au plus haut degré.

Mais, si au sein même du foyer domestique tant de vigilance est requise pour la préservation des enfants, combien n'en faudra-t-il pas dans une maison d'Éducation !

Quelle que soit la sévérité qu'on apporte dans les admissions, il est absolument impossible d'être sûr de tous les enfants que l'on reçoit.

Et, cependant, il faut à tout prix que, dans une maison d'Éducation, les mœurs soient pures.

Il est inutile de démontrer que c'est là un point capital.

Les instituteurs les moins sévères, ceux qui croient impossible à tous les efforts d'obtenir de la jeunesse des mœurs parfaitement pures, sont ici d'accord en théorie avec les instituteurs les plus religieux et les plus parfaits.

Pour moi, je crois que les mœurs dans une maison d'Éducation doivent et peuvent être tellement pures, que non-seulement toute action, mais la moindre parole, le moindre geste, je dirai même le moindre regard, contre les mœurs, y soient chose sinon absolument inconnue, du moins extrêmement rare, et jamais impunie et tolérée.

Je ne nie pas que ce ne soit difficile : je nie que ce soit impossible.

Je dis plus : je dis que cela est si rigoureusement requis, que si on ne pouvait en arriver là, mieux vaudrait renoncer à l'œuvre et fermer la maison. Oui, une maison où le respect des mœurs n'en est pas à ce point, où on ferme les yeux sur des désordres de ce genre, où on tolère à quelque degré que ce soit l'immoralité contagieuse, est une maison indigne de la confiance des parents, et qui devrait être fermée.

Mais pour en arriver à cette parfaite pureté de mœurs, à

cette proscription absolue du désordre, je le reconnais, il faut beaucoup faire, et ne rien négliger; il faut des mesures sévères, une vigilance universelle, infatigable. Je voudrais m'expliquer sur ces mesures et cette vigilance : elles sont de deux sortes, répressives ou préventives : je commence par les premières.

III

Ici, je dirai tout en un seul mot : Il faut une répression immédiate, impitoyable ; et cette répression, c'est l'exclusion. Toute faute extérieure, quelle qu'elle soit, contre les mœurs, doit être un cas *rigoureusement exclusif*, et sur l'heure.

Et si quelqu'un me trouvait ici trop sévère, je n'aurais qu'une chose à dire : Veut-on, dans cette maison, oui ou non, préserver les enfants? ou bien y prend-on son parti sur les mauvaises mœurs?

Qu'on choisisse. Dans ce dernier cas, je n'ai rien à dire. Mais si on met au-dessus de tout l'innocence des enfants, j'affirme que cette rigueur est nécessaire.

On n'est pas ici en face d'un coupable qu'on puisse ménager ; on est en face d'innocents qu'il faut préserver.

Un enfant corrompu est une peste : un jour, une heure de plus qu'il restera dans la maison peut être la ruine irréparable d'une innocence.

La rapidité avec laquelle ce mal affreux peut se propager est effrayante. C'est ce mal plus que tout autre dont il est dit : *Serpit ut cancer*.

C'est pourquoi il faut le traiter comme un cancer. Extirper, et de suite; sinon l'horrible plaie s'étend et ravage tout.

Plus que jamais, c'est le cas d'aller à la racine, au fond même de la plaie, et de tout retrancher : *Principiis obsta*.

Pour avoir ménagé un seul enfant gâté et perdu, on serait peut-être bientôt forcé d'en sacrifier dix autres.

Qu'il demeure donc absolument établi dans une maison qu'on n'y reste pas après des fautes d'une certaine nature; qu'on soit impitoyable sur ce point, que tous le sachent, qu'il y ait là-dessus comme une terreur; oui, une terreur, et dès la rentrée, comme dans le cours de l'année tout entière.

Qu'on répète donc souvent aux enfants, et qu'ils aient à bien entendre une chose : à savoir, que, quelle que soit la répugnance du Supérieur pour la sévérité, il y a un point qui le rendra inflexible, implacable : c'est l'obligation de défendre les bons contre les méchants, les innocents contre ceux qui ne le sont pas; de découvrir dans la maison ceux qui sont coupables, non pas uniquement dans leur conscience et devant Dieu, mais de manière à répandre autour d'eux le souffle empesté, et à propager les vices cachés de leur cœur. Que s'il y en a parmi les enfants quelques-uns de cette sorte, quels qu'ils soient, que tous se le tiennent pour dit : autant le Supérieur sera le père, le protecteur, l'ami, non-seulement des bons, mais de ceux qui, n'ayant pas encore le bonheur de l'être, veulent le devenir, autant il sera l'irréconciliable ennemi des lâches, des menteurs, des impudiques, des hypocrites, qui se cachent dans l'ombre.

Mais ce n'est pas seulement l'impureté, c'est la grossièreté que je ne crois pas tolérable dans une maison d'Éducation chrétienne, non plus que l'impiété et l'improbité à un degré quelconque.

En un mot, dans une maison d'Éducation, il faut respecter Dieu, se respecter soi-même, et aussi respecter les autres.

On doit briser, renvoyer sans pitié tout ce qui rendrait l'œuvre de l'Éducation impossible. Autrement, je le répète, mieux vaudrait fermer la maison.

Il m'est arrivé une fois dans ma vie de conseiller au chef d'un établissement que le mal avait envahi, de renvoyer

soixante-neuf enfants : il le fit, et sauva sa maison ; et elle est aujourd'hui une des maisons d'Éducation les plus nombreuses et les plus prospères de France.

IV

Il n'y a donc pas à balancer, et quand la répression est nécessaire, il faut avoir le courage de ne pas reculer devant ce pénible devoir. Mais réprimer n'est pas tout en Éducation : le grand art, c'est de prévenir.

Le principal moyen préventif ici, c'est la surveillance : la surveillance par tous, et sur tout. C'est par là qu'on prévient le mal, qu'on échappe à la dure nécessité des renvois, et qu'en définitive on conserve les enfants.

C'est ici surtout qu'on peut apprécier les avantages du système des *fonctions simultanées*, que nous avons tant recommandé.

Pas un maître, dans une maison d'Éducation, dont la responsabilité ne soit ici engagée ; c'est ce qu'il faut leur rappeler souvent : le concours de tous est nécessaire, et le Supérieur ne doit pas cesser de le leur redire, de stimuler énergiquement leur zèle, et de montrer à ses collaborateurs, ET PAR DES DÉTAILS, à quel point leur conscience est obligée à cet égard, soit en récréation, soit en classe, soit au tribunal de la pénitence et dans les prédications, en un mot, partout.

Et ce sont tous les enfants qui doivent être surveillés, de cette surveillance active, inquiète, maternelle, religieuse ; tous, les petits comme les grands.

Les jeunes maîtres surtout, qui sont ordinairement chargés des petits enfants, ont besoin d'être ici particulièrement avertis.

On se trompe quelquefois sur les plus jeunes enfants, en se fiant à l'innocence qu'ils devraient avoir, et par là, on

laisse quelquefois un mal affreux se propager dans une seconde et une troisième division.

Il faut bien comprendre la nature de ces petits enfants : ils sont à surveiller, je n'hésite pas à le dire, plus rigoureusement encore que les grands.

Les grands, ordinairement, savent plus le mal ; mais ils ont une conscience plus éclairée, et au moins une réserve prudente.

Les petits, au contraire, avant la première communion, sont généralement sans conscience, sans réserve et sans prudence. On comprend tout ce qui se peut dire et faire entre eux, s'ils ne sont pas surveillés.

Quant aux grands, dans un Petit Séminaire et ailleurs, il faut toujours craindre qu'il n'y ait des monstres parmi eux, — parmi les boursiers surtout, parce qu'ils sont sans liberté, et que, s'ils sont mauvais, l'hypocrisie est leur ressource.

Et parmi les autres, il y a toujours des enfants légers, très-légers, même quand ils ne sont pas corrompus : ils sont libres, beaucoup trop libres quelquefois.

Lorsque vous voyez des enfants boursiers qui ne sont pas fervents à quatorze ans, tremblez. C'est l'âge difficile, dangereux ; il a besoin du secours spécial d'une piété plus forte : si cette piété n'y est pas, quand même les apparences seraient régulières, craignez tout, et suivez-les de près.

Bref, en évitant la défiance et les précautions-odieuses qui blessent et qui flétrissent, il faut la vigilance et les précautions légitimes les plus actives, la discipline la plus exacte, la surveillance la plus prévoyante et la plus constante.

V

Ce qu'il faut surveiller surtout, ce sont les rapports des élèves entre eux, leurs fréquentations, leurs amitiés particulières.

Il y a ici un très-grand principe.

NUNQUAM DUO, — RARO UNUS, — SEMPER TRES.

NUNQUAM DUO. — Que le *nunquam duo* devienne un axiome, une sentence qui retentisse perpétuellement aux oreilles, et quelquefois avec cet accent pénétrant qui saisit les âmes, et qui, lorsqu'il le faut, avertit les coupables qu'on sait et qu'ils doivent savoir ce qu'on veut leur dire.

Ainsi : il doit être entendu qu'on ne joue jamais *deux à deux* ; ni à la balle, ni au cerceau, ni à *vise*, ni aux billes, ni dans la cour, ni en promenade.

J'avoue que quand je rencontre des enfants ou des jeunes gens qui s'en vont deux à deux, bras dessus bras dessous, en promenade, et qui restent ainsi en tête-à-tête tout une après-midi, je ne puis guère m'empêcher de dire : Ici, on a pris son parti sur les mœurs.

Jamais donc de conversations à deux, sous aucun prétexte, excepté entre frères.

Jamais deux à deux à la culture des petits jardins, qu'on permet dans certaines maisons aux élèves : cette permission du reste n'est guère longtemps sans danger.

RARO UNUS. -- Ce qui signifie : Toujours avec la communauté : jamais en dehors.

C'est un principe fondamental, constitutif d'une maison d'Éducation, d'une communauté quelconque, et essentiel à maintenir au point de vue des mœurs.

D'abord, c'est le principe conservateur de la communauté même.

La communauté, c'est la vie en commun, c'est la vie ensemble : en sortir, c'est la ruiner, et, avec elle, ruiner tous les biens qu'elle apporte.

Quand vous vous séparez, quand vous sortez de la com-

munauté, elle n'est plus pour vous; vous n'êtes plus avec elle, ni pour elle.

Or, il y a chez tous une tendance à sortir de la communauté, et cela se conçoit : si la communauté protège, soutient, dirige, il faut dire aussi qu'elle contient, elle oblige, elle gêne.

Mais je le répète, c'est un principe fondamental : vous êtes de la communauté, pourquoi quittez-vous la communauté? pourquoi n'êtes-vous pas là où est la communauté? — C'est votre premier devoir. — Un enfant, qui aurait passé toute une année sans quitter la communauté, aurait certainement passé une excellente année, une année de régularité, de respect pour l'ordre, de bon travail.

Ce principe n'est pas seulement la garantie d'un bon esprit, il est aussi la garantie des bonnes mœurs.

Et on le comprend : la surveillance en dehors de la communauté n'existe pas, ou du moins elle est beaucoup plus difficile à faire.

D'ailleurs, le goût de l'isolement dans un enfant suppose la tristesse, une humeur chagrine, la concentration en soi : toutes choses dangereuses, à cet âge surtout, pour la vertu.

Saint Paul ne veut pas que les chrétiens soient tristes. *Semper gaudete*, leur dit-il : la joie n'est-elle pas naturelle, quand on a la paix d'une bonne conscience?

Ne soyez pas sans inquiétude sur un enfant taciturne, mélancolique, qui fuirait la compagnie de ses camarades. — Égayez-le, faites-le jouer.

J'ajoute que le maintien de ce principe est tout ce qu'il y a de mieux fait pour désoler et empêcher ce qu'on appelle les amitiés particulières, triste chose, qui n'est pas longtemps innocente, et qui devient facilement la plaie des mœurs. Il faut attaquer directement ces amitiés en public et en particulier, par la surveillance, par le ridicule, et au besoin par la sévérité.

Ainsi, à tous les points de vue, il faut poser en pratique immuable les règles suivantes :

Jamais un enfant *en dehors de la communauté*, sans que son éloignement soit motivé, régularisé, surveillé, — sans qu'on aille le chercher là où il est et qu'on l'y ramène : un enfant ne doit jamais aller seul dans la maison, il doit toujours être accompagné. — Ne jamais mettre un enfant hors la salle d'étude et hors la classe, sans le faire conduire par quelqu'un et à quelqu'un. — Jamais un Président d'étude, ou un Professeur, ou le Président d'un exercice quelconque, ne doit permettre qu'un enfant soit absent de sa classe ou de son étude sans savoir où il est; et s'il l'ignore, sans avertir immédiatement M. le Supérieur, ou M. le Préfet de discipline. — Il faut, dans une maison bien réglée, qu'on tienne inviolablement la main à tous ces points.

Pour cela, doit être affiché dans les études, et inscrit dans le carnet de chaque maître, le tableau des répétitions, des cours supplémentaires, des cérémonies, des congrégations, en un mot, de tout ce qui est un dérangement de l'ordre commun, et ce tableau est remis en état à chaque conseil. La prévoyance et la surveillance sur tout cela ne doivent jamais se ralentir.

SEMPER TRES. — C'est-à-dire que les enfants soient toujours ensemble, toujours trois au moins, toujours en communauté, et leurs maîtres avec eux.

Que tous les enfants jouent à de grands jeux, bruyants et communs.

La question des jeux est capitale dans une maison d'Éducation : capitale pour le travail, pour le bon esprit et pour les bonnes mœurs. On trouvera de nombreux et excellents détails là-dessus dans un ouvrage que j'ai déjà cité : la *Méthode de direction des Œuvres de Jeunesse*, par M. l'abbé Timon-David.

C'est ordinairement un très-mauvais indice quand un enfant ne joue pas ou ne joue plus.

Il faut donc encourager les jeux de toutes manières.

Une maison où on ne joue pas n'est pas seulement une maison où l'on s'ennuie, c'est une maison où l'on ne travaille pas, et où il y a d'autres désordres encore : l'énergie des âmes et des corps s'y perd, et cède la place à la mollesse.

Le jeu, vif, innocent, constant, peut être un excellent remède au mal, soit pour un enfant, soit pour une division tout entière : il faut seulement en modérer l'excès, ou en prévenir l'abus.

Et pour moi, je dois dire que, pourvu que les jeux commencent et finissent au son de la cloche, je n'y ai jamais vu d'abus, ni excès.

C'est pourquoi à ce point de vue encore, comme au point de vue de la surveillance, il est nécessaire que les cours soient très-bien tenues ; je dirai même, autant que possible, bien situées, avec de belles vues et de beaux horizons.

Il faut donner à voir aux enfants les choses pures et belles, la nature, la campagne, les grands arbres, tout ce qui peut épanouir innocemment le cœur, et donner à l'âme un vif élan.

De même, que tout ce qui les entoure soit propre, net, pur ; que leurs salles d'études, que leurs classes soient toujours balayées : la malpropreté n'inspire pas la pureté.

Mais une condition indispensable pour faire jouer les enfants, c'est que les maîtres se mêlent à leurs jeux, et les animent par leur présence.

Oui : que tous les maîtres aillent en récréation et jouent avec les élèves : voilà qui est encore fondamental, et constitutif d'une maison d'Éducation chrétienne.

C'est, qu'on ne s'y trompe pas, ce qui fait une maison ou une autre, un esprit ou un autre, une Éducation ou une autre.

Rien n'améliore davantage les enfants.

Oui, aller avec les enfants, se mêler à leurs jeux, voilà

par-dessus tout ce qui les purifie, les ennoblit, les élève.

Cette amitié de leurs maîtres pour eux, quand elle est sans faiblesse et sans mollesse, les pénètre à leur insu, ouvre leurs cœurs, éloigne d'eux les idées du mal.

Ils ne peuvent pas vous approcher familièrement, sans devenir plus purs, plus vrais, plus aimables.

Le grand avantage de la présence des maîtres au milieu des enfants, c'est donc de les améliorer, de les purifier; c'est de prévenir non-seulement toute mauvaise conversation, mais toute mauvaise pensée.

Un bon maître, un maître vertueux, un saint prêtre, répand autour de lui en récréation, comme une atmosphère de pureté, de vertu, de convenance.

Voilà donc, pour résumer tout ceci, quelques-uns des remèdes au mal dans une maison d'Éducation : une sévérité impitoyable, une exclusion immédiate ; sur ce point capital, la terreur.

Puis, le grand remède préventif, la surveillance : la surveillance des petits et la surveillance des grands ;

La grande maxime : *Nunquam duo, raro unus, semper tres*;

Des cours bien établies, des jeux vifs et soutenus ; la présence de tous les maîtres en récréation.

Il y a d'autres moyens encore, et certaines surveillances spécialement importantes, que nous allons parcourir successivement.

VI

Il se trouve, dans une maison d'Éducation, certains lieux, certains services, qui réclament, au point de vue des mœurs particulièrement, une surveillance spéciale : il est capital qu'on le comprenne, et qu'on agisse en conséquence.

Ainsi, il est incontestable que les *récréations du soir*, s'il

y en a, appellent une vigilance exceptionnelle, surtout à certains moments de l'année, au printemps, par exemple, et quand l'épanouissement qui se fait alors chez les enfants les expose à plus de liberté et d'oubli d'eux-mêmes ; ou dans l'hiver, quand la nuit vient de bonne heure.

C'est pendant l'hiver que les salles doivent être très-éclairées, et jamais les enfants ne doivent y demeurer en groupes immobiles.

Les cabinets d'aisances, on le comprend, doivent être aussi parfaitement éclairés le soir, et parfaitement surveillés : ce service, peu agréable, mais fort important, doit être très-précisément réglé, et le Supérieur doit y avoir l'œil d'une manière spéciale. Jamais les enfants ne doivent y aller deux seulement ensemble, — mais un seul, ou un grand nombre à la fois. — Toujours en silence absolu, même pendant la récréation : on ne parle jamais en un tel lieu.

Les dortoirs surtout doivent être éclairés toute la nuit, avec une lumière très-éclatante, des lampes à réflecteurs, et les rideaux entièrement repliés derrière le chevet des lits, de sorte que la file des lits soit et demeure tout ouverte aux regards des surveillants pendant la nuit. Les rideaux, dans ce système qui est le nôtre, ne servent que pour couvrir les enfants, quand ils quittent ou prennent leurs vêtements : lorsqu'ils sont couchés, on les retire.

Le placement des enfants dans les dortoirs, ainsi que dans les salles d'études, doit être fait avec la plus grande attention. Il faut placer les nouveaux et les suspects sous les yeux des maîtres et des surveillants. — Il faut que toutes les portes et les clôtures soient toujours fermées.

En tout temps, mais surtout pendant les grandes chaleurs :

¹ Il est très-important que les dortoirs ne soient pas tellement sous les combles, que la chaleur en été y soit excessive et rende le sommeil impossible ou très-difficile : cela serait aussi ruineux pour les mœurs que pour la santé des enfants.

où les enfants ne peuvent dormir, la question des dortoirs est de la dernière importance. Peu de lectures spirituelles sans un mot sévère à cet égard, très-fort, bien médité, dit en passant; tombant comme un éclair, un coup de foudre.

Du moins toujours un mot net et convenable qui tienne les consciences en éveil et en respect.

Les jours *de fêtes littéraires*, je dirai même de fêtes religieuses, les sollicitudes, les précautions doivent aussi redoubler sous ce rapport.

Toute fête met plus ou moins les enfants hors d'eux-mêmes : surtout les fêtes littéraires, et en particulier certaines soirées de réjouissances, telles que celles où l'on joue des pièces de théâtre : c'est là un des nombreux périls de cette coutume.

Mais entre tous les moments les plus dangereux pour les mœurs, je signale *les promenades*.

Je n'ai pas besoin de dire que les enfants ne peuvent être conduits partout; qu'il y a des lieux, qu'il y a des chemins, qu'il y a des spectacles, des musées, des jardins publics qu'il faut de toute rigueur éviter.

En promenade, qu'ils ne soient jamais par rangs de deux, mais trois à trois, et pas toujours les mêmes ensemble à chaque promenade. Et tant que les enfants sont dehors, que la surveillance ne se ralentisse pas un seul instant.

Les présidents de dortoirs doivent aussi être très-attentifs à se trouver à leur poste, au retour des promenades : et alors, grande vigilance, grande exactitude. C'est dans ces intervalles-là, d'ordinaire, que le mal se commet. Il se glisse, si je puis ainsi parler, dans les interstices de la surveillance, à la faveur des solutions de continuité dans les exercices.

Les présidents de dortoirs, le soir, montent les premiers et reçoivent les enfants : il ne faut pas que la vigilance, au dortoir surtout, soit un seul instant en défaut.

Les rentrées des jours de sortie sont encore des moments bien dangereux. J'en ai déjà parlé à l'article du Président de discipline : je n'y reviendrai pas.

Après tout ce que nous venons de dire, il est inutile d'ajouter que, quand un maître quelconque est chargé d'une présidence, il doit bien comprendre que ce n'est pas là une chose légère, mais très-grave, et de conscience, dont la redoutable responsabilité pèse sur lui devant Dieu et devant les hommes.

VII

Voilà donc les principaux moments et les principaux services où la surveillance doit redoubler : Mais pour achever définitivement cette importante matière, il est encore certains détails dans lesquels nous devons entrer ici, certaines mesures que nous devons conseiller.

1° Parler souvent sur ce grave sujet des mœurs soit à la chapelle, soit à la salle des exercices.

Bien prendre les occasions, — ne pas s'appesantir : — que ce soit le plus souvent par des allusions délicates, mais fortes et profondes, — un trait rapide et énergique, après lequel on passe à autre chose.

2° Au tribunal de la pénitence, grande prudence, mais aussi grande vigilance : une grande bonté jointe à une grande fermeté.

3° Dans les récréations, bien veiller à certains jeux de mains, à certains rapprochements, à certaines postures : empêcher tout cela doucement, prudemment, avec aisance, et sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance, afin de ne pas éveiller l'idée du mal.

4° Pour le moindre geste, la moindre parole, je ne dis pas coupable, mais grossière, reprendre sévèrement, et avertir M. le Supérieur. Ce sont des choses qu'il ne doit pas ignorer

et qu'il appréciera d'ailleurs mieux que personne, lui qui doit savoir tout sur chaque enfant. Telle chose qui ne vous paraît à vous qu'un indice douteux, paraîtra peut-être à M. le Supérieur un indice certain, parce qu'il la rapprochera de ce qu'il sait déjà sur cet enfant.

5° Si quelque grossièreté dite ou commise par plusieurs en commun, semble mériter indulgence, réunir au moins les complices devant tous ces Messieurs : les faire rougir les uns des autres : leur défendre de se reparler pendant quelques mois. — Mais ici quelques développements sont indispensables.

Ce séquestre est très-grave, quelquefois très-délicat, et cependant nécessaire, sous peine de voir s'introduire dans la maison un mauvais esprit, ou de mauvaises mœurs ; et de se trouver condamné à renvoyer des enfants, qu'on aurait pu garder, si on eût su employer à temps cette mesure d'une juste prudence et d'une miséricordieuse sévérité.

Il importe qu'une telle mesure soit redoutée, et néanmoins acceptée par les enfants : des avis à ce sujet sont nécessaires, afin que cette sévérité mate les coupables sans les révolter, et imprime une salutaire terreur aux autres, sans trop éveiller leurs idées et leurs soupçons. Je n'offre pas l'avis suivant comme un modèle, mais enfin, voici à peu près dans quels termes je le donnais chaque année aux approches de la retraite :

« J'ai une chose que je tenais depuis quelque temps à vous dire, mes chers enfants ; et dès le commencement de cette année, cela s'est déjà rencontré.

« C'est qu'il y en a quelques-uns parmi vous que l'on sépare en récréation les uns des autres, auxquels on défend d'aller les uns avec les autres.

« Cette défense est faite quelquefois publiquement, au vu et au su de tout le monde ; quelquefois elle est faite en particulier : dans un cas comme dans l'autre, elle doit

être rigoureusement gardée par ceux qu'elle concerne.

« Il y en a peut-être quelques-uns parmi vous qui ont été étonnés de cette mesure.

« Et cependant cela est très-simple, et vous allez le comprendre. Il y en a un parmi vous qui m'a dit (c'est un nouveau) : — « Mais vous avez donc ici des élèves qui ne sont pas dignes de ma confiance, puisqu'ils n'ont pas la vôt... »
« tre?... Alors, pourquoi les gardez-vous?... »

« Mes chers enfants, il faut entendre les choses. Je ne prétends pas que vous soyez tous des saints.

« Cela viendra peut-être, mais cela n'est pas encore.

« Si j'en connaissais un seul d'entre vous, capable de vous nuire *sérieusement*, capable de nuire à vos mœurs, à votre religion, à la droiture et à la probité de votre caractère, ou par ses exemples, ou par ses discours secrets, il ne resterait pas ici cinq minutes.

« J'espère qu'il n'y en a pas un seul, et s'il y en avait un, sans que je le connusse, j'espère qu'il disparaîtrait bientôt ou en se convertissant, par la miséricorde de Dieu, ou d'une autre manière.

« Mais enfin, sauf ce que je viens de dire, et qui est à part, on défend quelquefois à trois ou quatre d'entre vous d'aller ensemble ; non pas qu'on les croie de mauvais sujets, mais parce qu'ils ne peuvent pas être bons les uns aux autres.

« Par exemple, vous êtes le dernier de votre classe : si vous allez toujours ou très-souvent avec un enfant qui est toujours l'avant-dernier, évidemment, vous êtes l'un pour l'autre une mauvaise compagnie : vous ne pouvez que vous décourager l'un l'autre.

« Par exemple encore, vous êtes de la basse Normandie : vous regrettez votre pays, et je le conçois, car c'est un pays très-agréable ; mais cela vous empêche de travailler, de faire vos devoirs, de prier Dieu, et même de vous amuser en récréation. Eh bien, s'il y en a ici un autre qui ait la même

maladie que vous, soit Normand, soit Gascon, il n'est pas bon que vous alliez ensemble, cela est évident. Vous vous dégoûteriez l'un l'autre du travail et de la maison.

« Maintenant il peut y avoir des raisons plus graves...

« Quel que soit le motif., dès que l'ordre de ne point aller ensemble vous est donné, si vous y manquez, vous devriez être renvoyés de la maison : et si nous agissions autrement, nous trahirions la confiance de vos parents, et notre conscience.

« Du reste, c'est un ordre qui n'est pas bien difficile à observer : quand on a trois cents camarades, et qu'il en reste encore deux cent quatre-vingt-quinze, ou deux cent quatre-vingt-dix-sept, avec lesquels on peut aller, il n'y a pas d'embarras, et on ne saurait se plaindre. Ces plaintes seraient injustes, et impliqueraient même un mépris pour les autres.

« Et du reste, on ne vous oblige à aller avec personne...

« Je vous défie d'ailleurs de trouver une maison où il y ait plus de jeunes gens de cœur et d'un esprit distingué...

« Si cela ne vous suffit pas, je ne sais ce qu'il vous faut, ni ce que vous êtes...

« De bonne foi, que cherchez-vous les uns avec les autres ? A mettre en commun vos misères, qui sont quelquefois de tristes misères, ou le moins que je puis dire, de pitoyables vanités ; ou votre mauvais esprit, qui pourrait devenir par là un esprit détestable !

« Car dans une maison comme celle-ci, où vingt-cinq prêtres, tous plus dévoués les uns que les autres, consacrent leur vie à vous élever, à vous sauver, si vous n'avez pas un esprit excellent, vous avez un esprit détestable, avec lequel, mes enfants, entendez bien cela, on tombe quelquefois dans des ingratitude, dans des bassesses d'une honte ineffaçable, telles que si on n'avait pas plus de charité pour vous, on ne pourrait jamais vous les pardonner... »

Je ne sais si cet avis, tel qu'il est, répondait bien à ma pensée; mais mon intention, en le donnant, était de parler aux enfants tout à la fois le langage de la raison et de l'affection, de la douceur et de la force, de l'indulgence et d'une prudente sévérité.

VII

Tous ces moyens préventifs que nous venons de parcourir sont nécessaires, et excellents; cependant nous n'avons pas encore parlé du plus efficace de tous, du grand et surnaturel moyen de la religion, de tous les secours qu'offre la piété, et notamment de la confession et de la communion. Oui, et c'est la gloire de la divine religion de Jésus-Christ, il y a dans la piété chrétienne une efficacité merveilleuse pour garder pure la jeunesse, ou, ce qui n'est guère moins difficile, pour lui faire retrouver la pureté. La communion, la confession, sont ici tout à la fois les plus puissants préservatifs, et de divins remèdes. Il y a, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un homme à qui l'enfant, à qui le jeune homme ose faire d'humbles confidences qu'il ne ferait à personne, découvrir des plaies qu'il cacherait à tous les yeux; un homme qui regarde, qui voit tout, dans un jeune cœur; et cet homme a sans cesse accès auprès de la pauvre âme malade ou blessée : sa mission est de la soutenir, de l'empêcher de tomber, ou de la relever après la chute. Quelle puissance n'a pas cette action intime? que ne peut pas cette parole, qui a droit de tout dire, cette main qui peut toucher à toutes les plaies et y appliquer les remèdes de Dieu? Il est vrai que l'ennemi est redoutable, les périls croissants avec l'âge, certaines blessures bien difficiles à guérir; mais cette tâche s'accomplit avec bonheur, quand on y apporte du zèle, une sollicitude vigilante, un tendre amour, une persévérance infatigable. Sous les auspices d'un bon

prêtre, la confession, la direction fréquente, et la bonté de Notre-Seigneur dans la communion, voilà le sûr asile de la jeunesse chrétienne, et la plus grande puissance de l'Éducation sacerdotale.

CHAPITRE XI

La curiosité — la légèreté. — Troisième principe des défauts dans l'homme et dans l'enfant.

L'orgueil, la mollesse sont des vices terribles, qu'il faut attaquer de front et dompter de force. Quand une âme est capable de cette lutte, quelque profondément enracinés que soient ces vices, rien n'est désespéré, et les efforts de l'instituteur trouvant une heureuse correspondance dans l'âme de celui qu'il élève, l'œuvre de l'Éducation est encore possible. Mais ce qui la compromet étrangement, ce qui lui apporte un des obstacles je dirai presque les plus désespérants, ce qui rend trop souvent inutiles les plus habiles maîtres et les soins les plus dévoués, c'est un troisième et malheureux défaut, qui fait que tout glisse sur l'enfant, que rien ne pénètre dans son âme : je parle de la *légèreté*, fille de ce vice capital que l'apôtre appelle la concupiscence des yeux, *concupiscentia oculorum*.

La concupiscence des yeux se rencontre chez l'enfant, chez le jeune homme, comme chez l'homme même, mais sous une forme particulière. Chez l'enfant, elle est particulièrement la légèreté, la dissipation, la curiosité étourdie. Or, l'âme légère, dissipée, curieuse, ouverte de tous côtés,

laisse tout perdre et ne garde rien : nulle œuvre sérieuse n'est possible avec elle, ni en elle.

J'ai eu tout particulièrement à lutter contre ce défaut : je sais tout ce qu'il apporte de difficultés à l'Éducation ; j'ai dû le combattre tout à la fois dans les enfants et dans les maîtres.

J'avais une année, dans un des séminaires que j'ai dirigés, parmi des maîtres excellents, plusieurs jeunes professeurs, bons, mais trop jeunes d'âge et de caractère, légers pour leur compte et aussi pour le compte des enfants, légers d'esprit et de cœur, qui n'avaient pas assez compris la gravité de leur mission, ni toute l'importance de leurs devoirs.

J'avais aussi des enfants de la même trempe, qui ne prenaient plus rien au sérieux dans leur Éducation ni dans leur vie. Je pus craindre un moment que l'esprit de légèreté ne s'introduisit dans la maison, et alors c'en était fait de tout le reste.

Je dus donc insister sur ce défaut capital, et faire sur cette matière, à l'adresse de tous ceux qui avaient besoin de m'entendre, plusieurs entretiens, où je m'appliquai à faire comprendre les misères et les dangers de la légèreté.

Il importe souverainement, en effet, que les enfants le sachent bien : ce défaut, le plus commun à leur âge, et aussi trop souvent le plus excusé, n'en est pas moins un défaut fatal, et peut, s'il persiste, si on ne le combat, ruiner non-seulement l'enfance, mais toute la vie.

Il faut de plus que, de leur côté, les hommes chargés de l'œuvre si grave de l'Éducation comprennent tout ce qu'elle a d'incompatible avec la légèreté de l'esprit et du caractère, tout ce qu'elle demande de gravité et de sérieux.

Je l'ajouterai enfin, il faut que les parents aussi sentent bien tout ce que cette dignité de père et de mère réclame de maturité dans ceux qui la portent, et qu'elle ne peut reposer avec sécurité sur des têtes légères.

I

Je dis donc qu'il y a chez l'enfant une sorte de curiosité avide et inquiète, ouvrant à tout son œil et ses désirs, et que caractérise exactement le nom de *concupiscentia oculorum*.

C'est l'ouverture des yeux et de l'âme à tout ce qui du dehors attire et séduit ; c'est toute légèreté, toute propension indiscreète et sans retenue à tout voir, à tout connaître, à tout posséder, à jouir de tout : c'est une curiosité sans frein, pour le mal comme pour le bien, une cupidité passionnée ; et c'est par là que ce vice rentre dans l'amour du plaisir : aussi les moralistes disent-ils avec raison que la concupiscence des yeux touche de près à la concupiscence de la chair.

Qui ne l'a observé ? même chez les enfants les plus innocents, l'amour de la dissipation et du plaisir est ordinairement très-vif : ils veulent tout regarder, tout entendre, tout savourer, tout sentir.

Cet amour du plaisir, de la jouissance, se trahit d'abord par l'amour du jeu, par la passion de l'amusement, qui est quelquefois chez eux une fureur. C'est un premier et vrai danger, et il faut y prendre garde. Mais ce qui est plus redoutable, c'est le plaisir des yeux, et l'envie de tout voir ; le plaisir des oreilles, et l'envie de tout entendre ; le plaisir du goût, et l'envie de goûter de tout. Il est très-dangereux pour un enfant, pour un jeune homme, de laisser ainsi son âme, non-seulement accessible à toutes les séductions, mais comme tendue passionnément vers elles. A un certain âge surtout, lorsque l'homme commence à s'initier aux secrets de la vie, l'amour des choses visibles peut, si le jeune homme n'y veille avec une attention sévère, faire pénétrer en lui mille tyrans aussi vils qu'impérieux.

Dès lors il aura perdu tout empire sur lui-même, il sera

dépossédé de son âme, et entraîné dans un tourbillon d'illusions, dont il ne cessera d'être le jouet, que pour tomber dans un vide affreux, après les plus tristes mécomptes, après que vertu, devoir, travail, carrière, tout aura été sacrifié !

Cette cupidité passionnée, cette avidité de tout voir, ce goût, cette habitude de vivre et de se jeter toujours au dehors, engendre d'ordinaire une mobilité sans bornes, une dissipation éternelle, qui emporte les moments, les heures, les jours, toute la vie d'un jeune homme. Cet amour du plaisir, — quand il n'est pas seulement le besoin du mouvement, comme chez les jeunes enfants, — s'il n'est pas la source même des vices, en est au moins très-souvent comme la porte et l'entrée. « Il ouvre l'âme, dit Fénelon, comme une place « démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi. »

Lorsque ce défaut n'a pas pour contre-poids un certain fond de raison sérieuse, quand ce n'est pas seulement une faiblesse de l'âge, qui s'en ira avec les années, mais un vice inhérent à la nature, au caractère, il est extraordinairement redoutable.

Ce n'est pas là, je le sais, l'idée qu'on s'en fait toujours : on se trompe quelquefois, et bien tristement, à cet endroit.

Comme ce défaut paraît être plutôt celui de l'âge que de l'enfant, et qu'il accompagne assez souvent des qualités aimables ou brillantes, on espère qu'il passera, et en attendant on l'excuse, et on se fait illusion sur ses graves conséquences.

Certes, Fénelon ne pensait pas de la sorte, quand il disait que la légèreté éteint toute piété, rend incapable de toute application sérieuse, et dissipe toute vertu.

Pour moi, je connais peu de vices plus dangereux et qui aient besoin d'être plus sérieusement combattus : quand la légèreté devient persistante, c'est un des plus terribles obstacles à l'Éducation et quelquefois la ruine de toute une vie.

La vérité est qu'il n'y a rien à faire pour les êtres légers, ni par les êtres légers.

Il demeure bien convenu que je distingue les petites légèretés du jeune âge, de ce défaut essentiel et fondamental qui s'appelle la *légèreté*. La légèreté ainsi entendue est chose si grave à mes yeux, que s'il était permis de prononcer qu'il y a des enfants incapables d'être élevés, je dirais sans hésiter que ce sont les enfants légers. Et comment voulez-vous élever de pareilles natures? Tout le travail de l'Éducation, tous les soins les plus habiles, sont ruinés d'avance par ce malheureux défaut, qui fait, comme je l'ai dit, que tout glisse à la surface et que rien ne pénètre au fond. Que dis-je, au fond? il n'y en a pas, de fond. Une âme légère, c'est une âme ouverte de tous les côtés et fermée nulle part : le fond manque. Vous avez beau y déposer les meilleures choses : c'est un crible : tout y passe et rien n'y reste. Un enfant léger ne garde rien, ne peut rien, n'entend rien : que voulez-vous qu'on fasse avec un tel enfant?

Il n'en est pas ainsi des autres défauts. On peut les attaquer de front et les dompter de haute lutte. L'orgueil, on l'humilie, on le transforme, on en fait même quelquefois une force pour le bien. Il y a prise aussi sur la mollesse ; elle peut être combattue ; mais une âme légère, mobile, fugitive, n'est-elle pas pour ainsi dire insaisissable?

Voilà pourquoi la légèreté est si redoutable, et compromet terriblement, si on la néglige, si on la laisse subsister, l'œuvre de l'Éducation. Avec elle, en effet, toute correspondance de l'enfant à vos meilleurs soins est impossible, et tous vos efforts demeurent frappés de stérilité.

L'inattention, l'irréflexion, l'inconstance, l'étourderie en toutes choses, sont les suites lamentables de ce défaut.

Qui n'a remarqué à quel point les disparates de la conduite sont prodigieuses dans l'enfant léger? On le voit donner à chaque instant le spectacle des plus étonnantes

variabilités, des changements les plus brusques, les plus inattendus.

Aujourd'hui bon, demain mauvais ; aujourd'hui sage, demain repris par la dissipation ; aujourd'hui fervent, demain tiède et lâche ; aujourd'hui dans le ciel, demain peut-être dans l'enfer.

Il y a certaines époques de l'année où l'atmosphère est inconstante et le temps variable : le vent change vingt fois par jour ; à la pluie tout à coup succède le soleil, puis bientôt reviennent les nuages ; on ne sait que dire de ce temps : l'expérience la plus consommée est en défaut. Ainsi en est-il d'un enfant, d'un homme léger ; on ne peut jamais savoir l'instant d'avant ce qu'il sera, ce qu'il fera le moment d'après. Tout à l'heure, il était d'une gaieté folle ; maintenant le voilà triste et sombre à l'excès : qu'est-il arrivé ? Je ne sais quelle pensée a traversé sa tête, et voilà un nuage sur son front ; bientôt le tonnerre éclatera, avec un torrent de pluie ; mais cette émotion passera vite ; rien n'est profond dans une âme légère ; l'instant d'après, vous le verrez se jeter dans une joie étourdie.

Une pauvre âme, livrée à la curiosité, à la légèreté, est vraiment comme les flots de la mer, livrée à tous les vents. On comprend sans peine que rien de fixe, rien de sérieux n'est possible en une telle âme. Pas un germe de vertu, pas un principe n'y peut prendre ; ce n'est pas seulement une terre molle, un sable mouvant ; c'est la mobilité de l'onde.

Plantez un arbre dans la mer : il n'y prendra pas racine assurément, et ne vous donnera pas de fruits.

Fatale à l'étude, fatale à la vertu, fatale à l'avenir, voilà donc cette légèreté de l'enfance qui ne vous cause aucune inquiétude, parents ou maîtres imprudents, et que peut-être même vous trouvez aimable et digne de toute indulgence.

Vous prétendez faire étudier un enfant léger ! mais quels progrès voulez-vous qu'il fasse ? Il n'écoute pas, ne réllé-

chit pas, ne saisit et ne retient rien : toutes vos explications, toutes vos leçons pour lui tombent à terre.

Et quels progrès fera-t-il dans la vertu ? La vertu, c'est la force, c'est la constance : une telle nature est incapable d'efforts, et surtout d'efforts persévérants. Sa vertu, s'il en a, ne va que par saillies et saccades. Il peut avoir des élans vers le bien, mais bientôt il retombe dans la mobilité et la vulgarité de sa conduite habituelle. Ses bonnes résolutions ne se soutiennent pas : elles s'évanouissent à la première occasion. La vertu réside dans l'âme, dans les profondeurs de la volonté ; mais, selon la parole de l'Évangile, tout est à la surface, rien n'est enraciné dans un enfant léger : *Non habet radicem, sed est temporaneus* : il n'a aucune racine, et tout en lui est éphémère.

Et en même temps, la puissance de déperdition dans les âmes légères est effrayante : ce qu'elles peuvent dilapider des dons de Dieu, des grâces, des facultés reçues, des moyens naturels et surnaturels, ne se peut dire.

C'est bien à ces tristes natures qu'il faut appliquer la parole de saint Bernard : « Vases pleins de fissures, qui laissent tout échapper : » *Pleni rimarum, undequaque diffluimus*.

Quel avenir sérieux peut se préparer dans ces conditions, et qu'il est douloureux de voir ces pauvres enfants s'en aller, avec le sourire sur les lèvres et je ne sais quelle gaité insouciant dans le cœur, à la perte de leur vie, et de leur avenir éternel peut-être !

Ah ! vous riez, vous plaisantez sans cesse, infortuné jeune homme, qui abusez ainsi des dispositions les plus heureuses, perdant tous les jours le temps le plus précieux de votre vie à des frivolités, à des bagatelles, quand ce n'est pas à des fautes ! Et cependant votre Éducation ne se fait pas, vos défauts se fortifient ; vos vertus se perdent, votre piété s'éteint, les grâces tarissent, le temps s'écoule, le royaume de Dieu vous échappe : où allez-vous ?

Et Dieu cependant avait des desseins sur vous ! peut-être il vous avait donné une haute vocation : qu'est-elle devenue ? Ah ! vous riez, et moi je pleure ; je pleure sur l'abus des dons de Dieu, sur la dissipation des grâces, sur l'amointrissement douloureux de votre âme et de votre vie ! je pleure sur un homme perdu. Oui, vous eussiez pu devenir un homme, un ouvrier de Dieu dans la société ou dans l'Église, et vous ne serez jamais qu'un être vain, vulgaire, qu'une médiocrité inféconde et stérile : ah ! vous ferez banqueroute à Dieu et à vous-même ! y a-t-il un plus grand malheur au monde ?

II

Le grand mal des jeunes gens, c'est de ne pas se mettre assez en présence de l'âge mûr, de ne pas songer assez qu'un jour ils doivent être des hommes, et que l'homme aura, et longtemps, toujours peut-être, à souffrir des fautes de l'enfant ; et le grand tort des parents et des maîtres, c'est de ne pas assez montrer aux jeunes gens l'avenir, la vie, avec son sérieux, ses labeurs, ses devoirs, ses périls.

Vainement dit-on : La légèreté n'a qu'un temps ; elle passe, ce n'est qu'une affaire de patience, attendons. C'est là une grande erreur. Sans doute, la légèreté est surtout un défaut de l'enfance : en y mettant de la suite, on peut la corriger, et l'âge y aidera beaucoup ; mais l'âge ne la corrigera pas tout seul. La légèreté, quand on n'y met pas la main sérieusement, se fortifie par l'habitude, se change en seconde nature, et alors on l'emporte à travers la vie, et on ne s'en délivre plus. Un enfant léger, s'il ne se corrige pas dans l'enfance, deviendra un homme léger, plus incorrigible encore ; et rien ne sera plus désastreux.

Car, qu'est-ce qu'un homme léger ? est-ce un homme élevé ? est-ce même un homme ? mérite-t-il qu'on lui donne ce nom ?

C'est un magistrat peut-être, c'est un prêtre, c'est un père de famille ; mais s'il est le jouet d'une inconstance et d'une mobilité perpétuelle, s'il ne se pose en rien, et change sans cesse ; s'il ne se ressemble jamais à lui-même, s'il n'est jamais le lendemain ce qu'il a été la veille : que dis-je ? s'il varie d'heure en heure, de moment en moment : qui peut, en quelque chose, compter un instant sur lui ?

Eh bien ! il y a des hommes qui sont ainsi toute leur vie, parce qu'ils sont restés ainsi dans l'enfance ; inattentifs, irréfléchis, capricieux, mobiles, sans fixité ni consistance : semblables à la feuille que le vent balaye, ou au flot que pousse le flot, ou à l'oiseau que le caprice de l'aile emporte.

Je le demande : sont-ce là des hommes ? et la légèreté qui, après avoir ruiné l'Éducation et l'enfance, peut ruiner ainsi toute la vie, est-ce une chose à négliger ? ou plutôt n'est-ce pas pour la vie entière un des dangers les plus menaçants ?

Car enfin, qu'est-ce qu'une telle vie ? qui la gouverne ? est-ce l'homme léger qui gouverne sa vie ? Non, elle est gouvernée du dehors, par les choses, par les mille incidents de chaque heure : ou plutôt, elle n'est pas gouvernée, elle est poussée, ballottée à l'aventure ; un tel homme, encore une fois, est un jouet, jouet inconsistant et fragile de tout et de tous ; on l'a comparé, et non sans raison, à un pantin qui s'agite au gré de je ne sais quel fil mù par une main étrangère.

Quelle dignité, quel honneur peut-il rester là ? où est la gravité, le sérieux, la contenance, la fermeté, où sont les ancrés ? où est le gouvernail ? quel fond faire sur un tel homme ? Compter sur lui, fonder quelque chose par lui, c'est compter sur le vent, c'est bâtir sur l'eau ou le sable ; le compter lui-même pour quelqu'un, lui demander la réflexion, la prévoyance, la suite, la forte volonté, une persévérance quelconque, ce serait le prendre pour un homme, et il n'est, hélas ! qu'un enfant.

L'Écriture sainte parle quelque part d'un enfant de cent ans : *Puer centum annorum*. Eh bien ! oui, il y a des hommes qui, même dans la maturité de l'âge, même avec des cheveux blancs, ne sont pas encore sortis de l'enfance, sont toujours des enfants par la légèreté, l'irréflexion, la mobilité, le caprice, la faiblesse et l'inconsistance du caractère : *Puer centum annorum*. L'Écriture ajoute un mot terrible : *Puer centum annorum PERIBIT* : l'enfant de cent ans PÉRIRA !

Oui, il périra : les périls auxquels expose la légèreté du caractère sont effrayants et sans nombre ! périls pour l'honneur et la dignité de la vie, périls pour l'âme ; périls pour soi, périls aussi pour les autres, si on a à conseiller ou à conduire les autres. Un homme léger n'apprécie rien à sa valeur ; il traite légèrement les choses les plus graves, même les plus saintes ; il badine, il rit follement de tout.

Voyez-le ! il a raillé un tel homme, une telle action, une telle vertu. Savait-il bien ce qu'il faisait, ce qu'il disait ? Non ; mais néanmoins, il l'a dit et il l'a fait. Il a jeté en l'air cette parole satirique, cette raillerie, ce sarcasme : a-t-il prévu quelle en serait la portée ? sait-il bien que cette parole va peut-être, comme un dard acéré, percer un cœur qu'il aime, discréditer une personne qu'il estime, compromettre une œuvre à laquelle il s'intéresse ; que sais-je ? scandaliser peut-être et perdre une âme ?... Non, il n'y a pas pensé, mais néanmoins la parole a été dite, et elle fait son ravage.

Que d'accidents et de malheurs dans le monde, qui sont la suite de l'irréflexion, de la légèreté ! On dit après : « Je n'y avais pas songé ! » Eh ! c'est précisément là votre mal ! Est-ce qu'il ne faut pas songer aux choses ? qu'est-ce qu'un homme qui ne songe à rien ? et pourquoi l'intelligence, la raison, la réflexion, vous ont-elles été données ?

Il n'est pas nécessaire que la légèreté soit au service de la méchanceté pour être désastreuse : elle se peut rencontrer dans des âmes bien douées d'ailleurs ; mais elle y entrave, elle

y paralyse, elle y ruine quelquefois les meilleurs dons ; et quand elle vient à la traverse des grandes choses, ou des choses tendres et pures, des bonnes affections, rien n'est plus déplorable et plus triste à voir. De la légèreté, souvent sans malice intime, naît je ne sais quel esprit badin et moqueur, qui empêche l'attention sérieuse et la pénétration profonde de l'âme à l'endroit des choses qui ont le plus besoin d'être senties et goûtées profondément. Je dis sans malice, je me trompe ; car cette légèreté accuse nécessairement un certain vice de l'âme, un certain défaut du cœur. Un meilleur cœur, une âme plus ferme, plus élevée, n'aurait pas une telle légèreté.

On ne peut jamais, non, jamais être rassuré sur le compte d'un homme léger : on doit trembler à chaque instant de lui voir faire quelque solennelle sottise. Pour un tel homme, rien n'est si vite fait qu'une sottise. L'irréflexion, la précipitation, un moment d'humeur, un caprice, un emportement, le poussent sans cesse à des démarches indiscrètes, imprudentes, dont il n'a pas calculé les suites ; et puis bientôt il s'aperçoit qu'il est témérairement engagé, qu'il a fait fausse route, qu'il s'est mis dans un mauvais pas ; il le voit, mais il y est, le mal est fait. Il passait pour bon prêtre, et un moment d'oubli a suffi pour lui faire perdre sa réputation, les fruits de son ministère, la confiance publique. Il fallait réfléchir, calculer, prévoir : où ira cette parole ? où me conduira cette démarche, cette liaison, cette camaraderie, cette habitude ? Mais la maxime de la sagesse antique : *In omnibus respice finem*, semble n'exister pas pour les âmes légères : incapables de réflexion comme de prévoyance, comme de résistance, elles vont à l'aventure ; elles suivent une impulsion ; elles se livrent à une fantaisie, à un entraînement, à une ivresse ; et les voilà, accumulant imprudences sur imprudences, témérités sur témérités, folies sur folies ! On dirait d'un insensé qui va en reculant et en dansant sur le

bord d'un précipice, ou qui se balance sur une escarpolette suspendue par un fil au-dessus d'un abîme. Un élan semble l'élever au ciel, soudain il retombe de tout son poids vers l'abîme : ce jeu terrible ne saurait durer longtemps. La tête tourne, il tombe, et dans quel gouffre ! c'est l'histoire d'une infinité de jeunes gens, et d'hommes.

Confiez-vous une affaire sérieuse à un homme léger, craignez tout ! Il la compromettra par mille inadvertances, et la fera manquer infailliblement. Un homme léger ne sait pas ce que sont les responsabilités ; il ne voit pas ce que réclame un grave intérêt dont il est chargé, ce qu'il lui doit ; et, au lieu de sacrifier à la chose sérieuse qu'il a à faire, d'autres choses qui importent moins, il sacrifiera tout ce qu'il y a de plus sérieux à des inutilités. Ah ! l'homme grave, l'homme qui comprend la portée des choses, et les traite selon leur portée ; qui sait ce que c'est que d'avoir un mandat, une mission, d'être investi d'une confiance, et quelle discrétion, quelle attention, quelle diligence, souvent même quels sacrifices réclament les grandes affaires de la vie, voilà l'homme sur qui on peut compter ; mais qu'on ne compte jamais sur une âme légère, qui n'attache pas aux choses l'importance qu'elles méritent, et qui ne sait les traiter ni avec la discrétion et la délicatesse, ni avec l'application, la promptitude, la suite et le dévouement nécessaires.

Et si l'homme léger se mêle de conduire les autres, quel péril ! Or, il arrive malheureusement que les hommes de ce caractère, par suite même de leur légèreté, et de cette habitude où ils sont de ne pas regarder le sérieux des choses, de ne point peser la gravité des devoirs, incapables de se conduire eux-mêmes, ont néanmoins la manie de s'ingérer dans la conduite des autres, conseillent intrépidement, décident d'un ton tranchant, avec autant d'aplomb que d'ignorance, et prennent en main le gouvernail, sans se défier en rien d'eux-mêmes, sans se douter même des difficultés. Quels

guides ! Malheur, dit l'Écriture, à la ville dont le prince est un enfant : *Væ civitati cujus rex puer est !*

C'est un pilote insensé, qui, au lieu de la boussole, consulte la girouette du vaisseau ; qui, au lieu de se diriger d'après le cours régulier des astres, regarde les feux follets du rivage, se règle sur des météores brillants, mais irréguliers, éphémères, et ne peut éviter de faire un triste naufrage.

Et si cette légèreté se rencontre dans un homme chargé de conduire les âmes, quel plus grand malheur encore ! Ah ! que la jeunesse sacerdotale surtout le sache bien, que ceux qui sont chargés de son Éducation ne le lui laissent pas ignorer, les légèretés du jeune âge suivent l'homme dans toute la vie, et on les porte partout avec soi. Le prêtre, s'il est né avec cette faiblesse morale, et si une forte Éducation cléricale ne l'en a pas délivré, la portera dans les fonctions de son sacerdoce, dans ses rapports les plus délicats avec les hommes, et dans ce redoutable ministère même dont il est dit : *Ars artium regimen animarum*. Quel pasteur, hélas ! et quel directeur des âmes il sera !

Voilà où peut conduire la légèreté de caractère !

Et ce qu'il y a de terrible pour les hommes de cette trempe, c'est que le tort qu'ils se font à eux-mêmes, et le tort qu'ils font aux autres, ils l'ignorent ; les fautes qu'ils accumulent, les malheurs qu'ils causent, ils ne s'en doutent même pas. Par la déplorable habitude qu'ils se sont faite de traiter tout légèrement, même leur âme, leur conscience, leurs affaires et leurs devoirs, et de ne jamais se regarder, s'interroger sérieusement eux-mêmes, ils peuvent se trouver dans le plus triste état devant Dieu, et chargés des plus redoutables responsabilités sans le savoir !

Comme aussi, dans la vie, ils peuvent se laisser pousser, entraîner très-loin, là où ils n'auraient jamais voulu aller, si à l'origine ils avaient prévu les conséquences. La légèreté



est ordinairement la dupe et l'esclave de la malice d'autrui, qui s'en sert pour ses fins ; c'est l'instrument, mais l'instrument coupable, plutôt que la cause première des crimes. On croit quelquefois que les malheureux qui ont donné de grands scandales, sont toujours des âmes perverses, des scélérats ; eh bien ! non. Souvent, ce ne sont que des âmes légères et faibles, qui se sont trouvées dans des occasions délicates avec de grandes passions immortifiées, ou qui ont été entraînées par d'autres. Dans notre grande révolution, bien des forfaits célèbres ont eu pour auteurs des têtes légères, dirigées par des monstres. Le pire des caractères, c'est de n'en point avoir.

On fait d'un homme léger tout ce qu'on veut, excepté un homme sage.

En général, il est juste de dire que l'homme est encore plus faible que corrompu ; il a presque toujours plus de légèreté que de malice. Croyez-vous que, sans sa terrible légèreté, ce jeune homme eût commis cette faute énorme ? Non, il a le cœur trop bon, l'esprit trop droit ; mais il n'a pas réfléchi, et n'a pu résister. Croyez-vous de même que ce père, cette mère de famille, cet homme honorable, ce magistrat, ce prêtre, sans l'irréflexion, sans la légèreté, fût tombé dans ce déplorable oubli de lui-même et de ses devoirs ? Non, mille fois non, jamais ! Funeste légèreté donc, qui conduit les hommes là où ils ne voudraient pas aller ! qui fait le malheur des familles, la honte de la vie, le déshonneur de la religion ! funeste légèreté, qui perd plus d'hommes que la méchanceté même !

Car, il faut le dire, quelque légère et superficielle que soit une âme, il y a quelque chose de tristement profond en elle, c'est la racine indestructible des trois grandes concupiscences. La légèreté peut les couvrir, mais elles sont là, et d'un moment à l'autre peuvent éclater ; c'est ainsi qu'on voit les terres molles et légères couvrir et recéler, sous des fleurs

éphémères, des cloaques infects et des volcans embrasés.

Ce redoutable péril doit être conjuré, et à tout prix, par l'Éducation; signalé et combattu de toutes manières par ceux qui ont la tâche d'élever des hommes pour la société et pour l'Église. C'est à quoi du reste la règle d'une maison d'Éducation, je suis bien aise de le faire remarquer, est merveilleusement propre; car c'est la règle qui retient et qui maintient; c'est la règle qui fixe ces mobiles natures, qui les accoutume à l'effort, qui les oblige à s'observer, à se vaincre; qui leur donne de l'ordre, de la suite, de la constance, de l'aplomb, du sérieux. Mais plus encore que la règle, la piété, la ferveur chrétienne est souverainement efficace ici. En effet, la piété solide donne aux âmes légères des habitudes capables de contre-balancer et de neutraliser, au moins en partie, ce terrible défaut : à savoir, des habitudes de réflexion et des habitudes de mortification. Par là, par les idées sérieuses qu'une pratique sincère de la piété inspire, et par les efforts qu'elle provoque et qu'elle soutient, sont comblées les deux grandes lacunes qui donnent place dans une âme à la légèreté. Et c'est ainsi que, la piété, sans cesse nous avons à le constater, est en toutes choses la plus grande ressource de l'Éducation : *Pietas ad omnia utilis est.*

Mais, pour employer et soutenir ces deux grands et puissants moyens, pour aider à l'observation constante de la règle et entretenir la piété fervente, ce qu'il faut encore ici et par-dessus tout, ce sont les soins attentifs, assidus, paternels des maîtres. Car, si on ne les suit attentivement, livrées à elles-mêmes, ces pauvres natures d'enfants ne profiteront de rien.

Et d'un autre côté, s'il m'est permis de le dire, un motif tout particulier réclame pour les enfants légers ces soins spéciaux. Ils sont dangereusement malades, mais leur maladie a quelque chose de moins repoussant que celle de l'or-

gueil hautain ou de la honteuse sensualité. Classe de malades la plus intéressante et la plus aimable, plus à plaindre encore qu'à blâmer, je ne sais quel intérêt plus tendre s'attache à ces âmes qui s'en vont légèrement et en folâtrant à leur perte. Que les soins les plus affectueux et les plus constants leur soient donc toujours prodigués, et ces soins, on aura la consolation de le voir souvent, ne seront pas inutiles.

CHAPITRE XII

Du mauvais esprit dans une bonne maison d'Éducation.

Le mauvais esprit est l'ennemi le plus redoutable de l'Éducation. Nous l'avons déjà rencontré et combattu, sous d'autres noms, dans tout le cours de cet ouvrage, parce qu'en effet il se rencontre partout. Bien qu'il ait un nom propre et qu'on puisse le définir, il est multiple, et, comme ce démon dont parle l'Évangile, il s'appelle *légion* : il rassemble et résume en lui tous les plus graves défauts des enfants, tous les obstacles les plus sérieux à l'œuvre de l'Éducation. Il faut donc, dans un livre où nous avons essayé d'aller au fond des difficultés radicales de cette grande œuvre, ne pas finir sans combattre le mauvais esprit de front et sous son nom propre, et le signaler à toute la vigilance des instituteurs de la jeunesse.

I

On pourra s'étonner d'abord du titre de ce chapitre, et demander pourquoi je traite *du mauvais esprit*, non dans *une mauvaise*, mais dans *une bonne maison d'Éducation*. Est-ce donc là qu'on le rencontre et qu'il a sa place ?

Ma réponse est facile : il ne peut être ici question d'une mauvaise maison d'Éducation. Qu'un mauvais esprit se trouve dans une mauvaise maison, c'est chose toute simple : c'est même là précisément ce qui fait qu'une maison ne vaut rien. Il n'y a pas là d'ailleurs un autre esprit qui fasse ressortir le mauvais, et permette qu'on'en soit particulièrement frappé. Dans une bonne maison au contraire le mauvais esprit se remarque, parce qu'il y a là un bon esprit avec lequel le mauvais tranche et fait contraste.

Mais est-il donc possible, dira-t-on, que le mauvais esprit existe dans une bonne maison ? Il est non-seulement possible, mais à peu près inévitable que le mauvais esprit se glisse et se montre de temps à autre, en quelque enfant et de quelque manière, dans les meilleures maisons d'Éducation, parce qu'il tient à la nature même des enfants, et au fond corrompu du pauvre cœur humain. Seulement, tandis que, dans une mauvaise maison, il est général, habituel et dominant, dans une bonne maison, il est individuel, accidentel, et dominé par le bon esprit général : voilà la différence.

Or, nommer le mauvais esprit, pour quiconque a l'expérience des maisons d'Éducation, c'est exprimer d'un mot tout ce qui se peut concevoir de plus désastreux et de plus redoutable ; comme aussi nommer le bon esprit, c'est faire entendre tout ce qu'il y a dans une maison de plus précieux.

Qu'est-ce en effet que ce qu'on appelle le bon ou le mau-

vais esprit d'une maison ? C'est l'esprit qui règne dans les habitudes, dans les sentiments, dans la manière d'accepter les règles, de faire les choses, et qui domine, inspire tout ce qui se dit, tout ce qui se fait : c'est le moteur, c'est l'inspirateur de toute la conduite. Et voilà pourquoi, s'il est bon, c'est l'inspirateur de tout bien, et s'il est mauvais, l'inspirateur de tout mal.

Quand l'esprit d'une maison est bon, tout va sans peine et comme de soi. Un bon esprit, c'est comme un bon air : dans un pays où l'air est excellent, les santés sont florissantes ; les tempéraments faibles eux-mêmes se fortifient : un bon esprit, c'est la santé, c'est la vie d'une maison. Un mauvais esprit, c'est exactement le contraire ; aussi, décrire avec quelque détail le bon esprit, ce sera avoir déjà défini le mauvais par son contraste.

Or, le bon esprit se trouve merveilleusement défini par les traits dont saint Paul peint la charité évangélique et chrétienne ; car il a sa vraie source dans la bonté et dans la bienveillance du cœur. Nous dirons donc de lui comme de la charité, qu'il est bon, doux et affectueux : Il aime le bien, il veut le bien : *Benigna est*. Il ne pense pas, il ne cherche pas le mal ; *Non cogitat malum*. Il ne s'en réjouit pas, il ne s'en empare pas contre ses frères ou contre ses maîtres ; *Non gaudet super iniquitate*. Il se réjouit du bien au contraire : tout ce qui est vraiment bon, pur, aimable, il l'aime et y applaudit : *Congaudet autem veritati*. Il regarde toutes choses du bon côté, disposé à donner à tout une interprétation favorable. Il accepte toute direction, toute mesure, sans critiquer, sans murmurer, avec une simplicité docile : *Omnia suffert*. Il croit à la parole d'un Supérieur, aux bonnes intentions, au bon vouloir, à l'affection, au dévouement : *Omnia credit, omnia sperat*. Il a de candides espoirs, de touchantes confiances, de sincères ouvertures, de naïfs épanchements. Point de dépit concentré ou de vive colère : *Non irritatur* ; point d'après

rancunes, d'après envies, d'après égoïsmes : *Non quarit quæ sua sunt*. Point de rivalités jalouses : *Non æmulatur* ; point de voies tortueuses, d'hypocrites bassesses, de sourdes menées : *Non agit perperam* ; point de suffisance, de prétentions, d'orgueil misérable : *Non inflatur*. Et ses fruits, comme ceux de la charité, sont la paix, la douceur, l'union, la bonne harmonie.

Aussi, l'esprit d'une maison, le bon esprit dans une maison, est-ce tout ce qu'il y a pour elle de plus précieux, et tout ce qu'un Supérieur doit travailler le plus à conserver. C'est pour une maison le résumé de son passé, et c'est aussi la garantie de son avenir ; c'est le résultat des plus pures inspirations et des constants efforts du fondateur et de ses successeurs, de ceux qui ont créé et perpétué l'œuvre ; car nulle maison ne se fonde et ne dure que par son esprit, et par un bon esprit ; et comme c'est la cause de la prospérité passée, c'est aussi le gage de la prospérité à venir. Une maison fleurit, quand le bon esprit qui l'a fondée s'y perpétue ; elle décline quand cet esprit s'altère ; elle est perdue quand cet esprit se ruine.

Il faut toutefois le remarquer ici : comme il n'y a pas qu'une seule et unique manière de faire le bien, il n'y a pas non plus qu'une seule manière d'être, pour une bonne maison, et qu'un seul bon esprit possible. Il y a des esprits divers, et diversement excellents. Mais quelles que puissent être les différentes nuances du bon esprit dans une maison d'Éducation, toujours, pour que cet esprit soit bon, il y faut : l'esprit de foi, de piété sincère, de religion : c'est l'esprit le plus désirable : — l'esprit de travail, l'esprit d'émulation, l'esprit des études sérieuses, qui ne vaut pas l'esprit religieux, mais qui en est l'accompagnement et le soutien indispensable : — l'esprit de raison, de bonne Éducation, avec lequel on fait les choses non par contrainte, mais par conscience et par honneur. C'est encore un très-bon esprit, et qui s'allie admira-

blement avec l'esprit de foi, lequel est le plus haut degré de la raison élevée par la grâce. — Il y faut enfin l'esprit de simplicité, de docilité, de confiance, de respect affectueux : esprit admirable, et qui donne, pour l'Éducation de l'âme et du cœur, un avantage et une supériorité immense aux maisons où cet esprit règne, parce qu'il en fait de vraies familles ! On doit veiller sur la conservation de cet esprit comme sur la prunelle de ses yeux.

Le bon esprit avec toutes ces qualités, et sauf ses nuances, peut être dominant dans une maison, à l'origine : mais avec le temps, hélas ! si on n'y veille, peu à peu cet esprit s'altère.

II

Comment s'altère l'esprit d'une maison ? comment le mauvais esprit parvient-il à s'y introduire et s'y implanter ? Cela a lieu de plus d'une manière, et bien des portes peuvent donner entrée au mal.

Le mauvais esprit vient souvent du dehors, par l'admission d'enfants plus âgés, ou qui sortent d'une autre maison : il vient aussi du dedans et peut y naître de lui-même, et d'habitudes qu'on laisse prendre insensiblement.

Une maison a son esprit, ses traditions, ses courants d'idées, ses manières de voir, d'accepter les choses : espèce d'atmosphère, où sont plongés sans peine et dont s'imprègnent de suite les jeunes enfants qui arrivent neufs, pour ainsi dire, de leurs familles : mais ceux qui sont venus plus âgés, et dont l'éducation a été commencée ailleurs, acceptent quelquefois plus difficilement l'esprit de la maison. Il arrive parfois aussi qu'on est obligé de recevoir avec indulgence, par égard pour des parents honorables, certains enfants douteux : il est si pénible de refuser à un père, à une mère, dignes de tout respect, l'entrée de la maison pour leur fils, contre lequel on n'a d'ailleurs aucun grief positif à articuler,

et de paraître désespérer d'un sujet avant même que d'en avoir essayé ! Mais ces enfants, ainsi reçus, sont bien souvent loin de partager toute la reconnaissance de leurs parents, et de sentir la grâce qu'on leur fait en les acceptant. Plusieurs viennent contraints, forcés, dépités ; ils se sentent obligés par l'esprit de la nouvelle maison à des choses auxquelles ils n'étaient pas accoutumés, au silence, au travail, à la règle, au respect ; cela leur est insupportable : et de là, une mauvaise humeur concentrée, qui tôt ou tard éclate et dégénère facilement en mauvais esprit. J'ai connu un enfant que ses parents avaient dû retirer d'une maison où il faisait un peu toutes ses volontés, et je n'avais pas eu de raison suffisante pour refuser de l'admettre dans mon Petit Séminaire. Il y entra donc, et force lui fut de se mettre au train de tout le monde, et d'accepter le joug de la règle. On eût pu croire, à son apparente docilité, qu'il était réellement et au fond converti à la sagesse ; mais voilà qu'au bout de trois semaines, recevant une visite de sa mère, il lui fit nettement, dans l'explosion d'un dépit qu'il avait eu bien de la peine jusque-là à contenir, la déclaration suivante : « On ne peut pas rester ici, c'est, — je dis le mot dans sa crudité énergique, — c'est trop *embêtant* : on ne peut pas parler à l'étude ! »

Telles sont trop souvent les dispositions de ces enfants : c'est un germe de mauvais esprit qu'ils apportent avec eux, qu'ils couvent, et qui est toujours un grand danger pour une maison.

Il arrive encore que les enfants d'un même pays, d'une même province, d'une même classe, vont souvent ensemble ; c'est assez naturel, et difficilement on réussirait à l'empêcher. Est-ce un mal ? Non sans doute, dans une certaine mesure. Il est même bon que les enfants d'une même classe, d'une philosophie, d'une rhétorique, par exemple, aient un certain esprit de corps, d'où peut naître un louable sentiment d'honneur et d'émulation ; mais le danger est que ces enfants, en

se groupant et faisant bande à part, ne finissent, cela s'est vu, par prendre une influence excessive sur leurs camarades. Il y aura telle année, où c'est telle province, telle classe qui-imposera son esprit à la maison. Si l'esprit est bon, ce sera très-bien; mais s'il est mauvais, les conséquences peuvent être désastreuses. Chaque pays a ses qualités, mais il a aussi ses défauts, lesquels, mis en commun, auraient des inconvénients très-graves. Il faut donc qu'un Supérieur ait l'œil à tout cela, et empêche que ces enfants, sans cesser de se voir un peu de préférence, ne fassent un parti et ne dominant.

Le mauvais esprit peut donc être implanté du dehors dans une maison; il peut aussi s'y former insensiblement, peu à peu, et de plusieurs manières: par le défaut de surveillance, par la liberté laissée aux esprits chagrins, murmurateurs, par la transgression tolérée de certaines règles, par la faiblesse dans les répressions, par des maladresses répétées, par la négligence à entretenir, à raviver les traditions et l'antique esprit de la maison.

Quoi qu'il en soit de son origine, qu'est-ce donc enfin précisément que le mauvais esprit, et comment le définir? comment le distinguer de tout ce qui n'est pas lui? quelle en est l'idée vraie et essentielle? quels éléments multiples le composent? et quels en sont les ravages possibles?

III

Un mauvais esprit dans un enfant, ce n'est pas un esprit bouché; tant s'en faut, car il peut se rencontrer avec de l'esprit, et beaucoup d'esprit;

Ce n'est pas même un esprit faux et de travers: il est cela quelquefois, mais il n'est pas toujours cela; il peut se rencontrer avec un esprit très-juste, très-pénétrant, mais pervers;

Ce n'est pas même ce qu'on appelle un esprit malin : un esprit malin a de la causticité, la raillerie mordante, le trait piquant et acéré ; mais il y a là plus encore le désir de montrer de l'esprit que le goût du mal : une telle malice peut se rencontrer dans le mauvais esprit, mais ne le constitue pas ;

Un mauvais caractère n'est pas non plus ce qu'on entend par un mauvais esprit : un mauvais caractère engendre la brusquerie, la susceptibilité, l'humeur, la rudesse, mais n'est pas cette perversion radicale, cette malice foncière qui constitue le mauvais esprit ;

Ce n'est pas même seulement un mauvais cœur : un mauvais cœur rend ingrat, bas, méchant ; mais le mauvais esprit n'est là que quand le mauvais cœur arrive, par la dépravation même de l'esprit, à la haine du bien, au prosélytisme du mal :

Voilà ce qui fait proprement le mauvais esprit. C'est là son trait caractéristique. Le mauvais esprit, c'est la perversion du cœur, et, par le cœur, perversion de l'esprit et du caractère. C'est le cœur, en effet, qui est le siège véritable et la source première de ce qu'on appelle le mauvais esprit.

Le mauvais esprit suppose la perversité, la dépravation antérieure, et souvent complète, sinon irremédiable, du cœur : et le mauvais esprit existe, quand un cœur perverti a perverti aussi l'esprit et l'a décidé à faire cause commune avec lui. La dépravation du cœur est devenue alors la dépravation de l'esprit, et par une réaction inévitable, la dépravation de l'esprit augmente, consacre, systématise la dépravation du cœur, lui donne comme une action régulière, permanente, en fait un principe de conduite, un système.

C'est non-seulement la pensée, mais le goût de nuire : le goût précède et inspire la pensée ; puis, la pensée entretient, fortifie le goût, et en devient le guide, l'habileté, l'arme redoutable.

Aussi quand le mauvais esprit se rencontre avec ce qu'on

appelle ordinairement de l'esprit; quand c'est un esprit juste et pénétrant, mais corrompu par un mauvais cœur et au service d'un mauvais cœur, c'est alors tout ce qu'il y a de pire : c'est tout l'art et la malignité possible, c'est une méchanceté puissante pour le mal, et qui porte des coups terribles. Il n'y a pas de maison qui résiste à un mauvais esprit de cette trempe.

En traitant de l'orgueil, nous signalions quatre esprits détestables, auxquels l'orgueil donne naissance : l'esprit d'indocilité, l'esprit d'indépendance, l'esprit de contradiction, et ce que nous appelions la manie de toujours se justifier. Nous avons montré l'horrible fécondité de tous ces fils de l'orgueil. Eh bien ! tout cela entre dans le mauvais esprit : en voilà les éléments, l'origine, la vraie racine : le mauvais esprit se compose de tout cela, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus funeste dans l'âme humaine.

Sans doute, il y a dans le mauvais esprit lui-même, comme dans tout vice et toute vertu, des degrés : mais au fond et toujours il est plus ou moins ce que nous venons de dire, le goût du mal. Et c'est ainsi qu'il se montre constamment, non pas seulement dans les enfants, et dans la petite sphère où ils vivent, mais dans les hommes même qui en sont atteints, et dans la sphère plus vaste du monde et de la société. Je n'hésite pas à dire que c'est de lui que viennent les plus grands maux, et les grandes catastrophes sociales.

Et la raison en est, que, quelque part qu'il soit, au collège, dans la famille, dans la société, il est l'ennemi naturel de tout respect; partout, il se montre avec le caractère du mépris pour toute autorité divine, humaine, paternelle, magistrale, ecclésiastique, civile.

On a dit que le mauvais esprit renferme une sorte d'impiété : rien n'est plus vrai. Car la religion, qu'est-elle ? Je l'ai dit, en traitant de ce grand et fondamental devoir : la religion, c'est le respect envers Dieu : c'est le respect de Dieu

et de tout ce qui tient pour nous ici-bas la place de Dieu : tout ce qui est une émanation directe de l'autorité divine a un caractère sacré, et mérite un respect religieux. Et voilà aussi pourquoi le plus haut respect qui soit sur la terre après le respect du Créateur, c'est le respect des parents, et il s'appelle la piété filiale, parce qu'un père, une mère, sont l'image de Dieu. A ce titre, le respect dû aux maîtres, qui tiennent la place des parents, est aussi un religieux respect. Or, le mauvais esprit se joue de tous ces respects : cette grande et sainte loi de la vie humaine semble n'être pas faite pour lui : c'est pourquoi, s'il s'attaque directement à Dieu, c'est l'impiété pure ; et s'il s'attaque à Dieu dans la personne de ceux qui le représentent ici-bas, c'est encore une impiété.

Comme il est sans respect, il est aussi sans amour.

Le mauvais esprit se forme des passions basses et égoïstes : il vit de haine et de venin. Et cela se conçoit ; car il naît de la triste et noire envie, des jaloux dépités, des soulèvements de la médiocrité impuissante ; il naît dans les cœurs dont saint Paul disait autrefois qu'ils sont sans affection, *sine affectione* : cœurs qui semblent ne savoir que haïr, non pas d'une haine ardente et fière, mais d'une haine honteuse et lâche pour le bien, pour le beau, pour le grand, pour la vertu, pour les talents, pour tout ce qui est noble et pur : tout cela les blesse, les irrite, et ils le poursuivent d'une haine profonde dans leurs frères, dans leurs plus aimables condisciples. Ce jeune homme est bon, ils le haïssent ; il est sage et laborieux, ils le haïssent ; il est pieux et pur, il le haïssent. La vue du bien les dépite, quelquefois les désespère. On dirait d'un oiseau de nuit à qui la lumière fait mal, et que le grand jour d'une haute et belle Éducation offusque.

Voilà le mauvais esprit dans sa nature et ses nuances diverses. Voyons-le dans ses manifestations et ses effets.

IV

Le mauvais esprit est observateur : dans son goût du mal et sa haine du bien, il regarde, il épie, il est sans cesse en éveil et aux aguets, comme le serpent, dont il a la nature et les instincts.

Deux esprits sont observateurs, mais dans des buts bien différents, le *spiritus nequam* et le *spiritus bonus*, le bon esprit et le mauvais.

Le bon esprit observe le bien, et semblable à l'abeille, il recueille de toutes les fleurs embaumées un suc dont il fait son miel : le mauvais esprit observe le mal, et, semblable au serpent, c'est le venin qu'il cherche à recueillir de toutes les plantes qui le recèlent. Puis, il a comme un dard dont il perce, et dans la plaie il instille son poison; quelquefois il le verse goutte à goutte, et quelquefois le répand à flots. Toute plaie qu'il touche s'envenime, toute blessure devient mortelle.

Un enfant a un chagrin, une tristesse, une peine, soit d'un maître, soit d'un condisciple. Ce n'est rien, ou peu de chose ; si vous touchez avec précaution et affection ce cœur malade, vous le guérez. Mais le mauvais esprit s'approche, il voit la plaie, il en devine la nature, et de suite cherche à l'aigrir, à l'enflammer. Ce n'est pas l'huile et le baume d'une parole amie, consolatrice, qu'il mettra sur ce cœur blessé, mais une goutte de son fiel, de son venin. Aussi, la plaie s'irrite et s'empoisonne. L'enfant n'était que triste, le voilà exaspéré ; et, sous la pernicieuse influence qu'il subit, capable de se porter à des excès pour le mal qu'on n'eût jamais redoutés de son caractère.

Le *spiritus nequam* va donc toujours distillant un venin inaperçu, qui répand un froid mortel. Touchez par hasard

un serpent, vous sentez une froideur soudaine qui vous saisit et vous glace. De même aussi quelquefois, dans une conversation qui paraît innocente, vous sentez tout à coup comme un froid qui vous arrive au cœur. Qui a fait cela? Un mauvais esprit a passé près de vous, et d'un mot jeté en passant, d'un souffle sorti de sa bouche, il vous a glacé; le serpent a laissé tomber sur vous une goutte de son venin, et voilà pourquoi vous avez senti ce froid de mort.

Milton, le grand poète de la chute originelle, dans une fiction qui est la réalité même, représente au paradis terrestre le premier homme endormi, et Satan qui est là, dans l'ombre, à ses côtés, qui approche du visage d'Adam sa face hideuse, qui lui souffle, de ses lèvres impures, la pensée du mal et lui en instille le venin. Cela est vrai à la lettre. Le démon, l'antique serpent, comme dit l'Écriture, *serpens antiquus*, le malin, l'esprit mauvais, comme elle dit encore, *malignus*, *spiritus nequam*, la bête féroce qui assiège l'homme, *circuit leo*, *quærens quem devoret*, rôde, se glisse, s'insinue au fond des cœurs : et de là les inspirations mauvaises, les pensées qui font rougir l'innocence, les sentiments de haine, de jalousie basse ou d'impiété, dont on a horreur, mais qui sont là, dans le cœur, *Cum diabolus jam misisset in cor*.

Aussi, qui ne le sait, qui n'en a fait l'expérience? C'est assez d'un mauvais esprit pour mettre le trouble et le malaise partout. Il suffit dans une famille d'un mauvais esprit pour troubler toute la famille. Il aura l'air de ne vouloir faire qu'une plaisanterie fine mais innocente, et il enfoncera dans l'âme du prochain un dard acéré qui fera une blessure profonde. Il se permettra un rapport qu'il prétendra sans conséquence, une médisance légère en apparence, et il sèmera la zizanie, il troublera la paix d'une maison, d'une paroisse, d'une ville, que sais-je? d'un empire.

Et pour m'en tenir au sujet plus spécial que je traite, dans

une maison d'Éducation, dans un corps professoral, par exemple, il suffit d'un esprit de ce genre pour mettre à la gêne, et quelquefois en désarroi tout le monde. On dirait que, comme un souffle malfaisant, il infecte l'air : on est mal à l'aise, on respire mal, on ne peut vivre là où se trouve un tel esprit : on a besoin d'aller ailleurs, dans une atmosphère plus pure. On ne respire, on n'est délivré, que quand il a enfin disparu. J'ai vu cela de bien près une fois dans ma vie, et je ne puis l'oublier.

Dans une maison d'Éducation, le mauvais esprit est ennemi né de tout bien, propagateur de tout mal, meneur, instigateur des ligues, des complots. On connaît dans les collèges ces ententes entre écoliers, ces mots d'ordre, ces plans séditeux, ces révoltes organisées : c'est un devoir qui déplaît, et on s'entend pour ne le pas finir ; c'est du bruit qu'on veut faire en masse à l'étude ; c'est telle insulte qu'on lancera à tel professeur ; ou bien ce sera encore ces conspirations du silence, pour dérouter la vigilance des maîtres, pour assurer au désordre l'impunité ; ou bien ces menaces, ces violences, ces persécutions infligées à l'élève courageux et loyal qui a refusé d'entrer dans la ligue et veut obéir à sa conscience : tout cela fait fermenter les petites têtes, et produit des ébullitions souvent redoutables ; et quand même il suffirait pour les arrêter de quelques poignées de sable, comme pour les abeilles tumultueuses dont parle Virgile, rien n'est plus pernicieux au bon esprit, à la docilité, au respect, à la règle : il en reste toujours des traces ; un enfant qui a trempé dans un complot n'est presque jamais le même après qu'avant ; il y a perdu au moins cette fleur de délicatesse, cette virginité de conscience qu'il avait eue jusque-là. Mais qu'est-ce qui fait cela dans les maisons d'Éducation ? qui soulève ces petites et funestes tempêtes ? Un souffle de mauvais esprit ; un seul élève quelquefois a tout inspiré, tout organisé, tout mené.

Quand il n'ose pas aller jusqu'à la révolte, le mauvais esprit est au moins critique, murmurateur ; c'est le *susurro*, le *seminans discordiam*, dont parle l'Écriture en le maudissant : *Odibilis qui seminat discordias*.

Rien n'est à son gré, rien n'est bien, tout est mal à son sens : son sens à lui, c'est le sens du mal, et tout à l'inverse de la charité chrétienne et du bon esprit qui en est l'émanation et comme la fleur, il pense et dit le mal : *cogitat malum* ; et non-seulement il le pense et le dit, mais il le suppose et l'invente ; il empoisonne au moins les intentions, s'il ne peut empoisonner les actes ; il calomnie les pensées les plus pures, les dévouements les plus généreux.

Il est chagrin, ennuyé, mécontent ; il abuse de tout, il critique tout : les règles, les usages, le travail, la nourriture, l'enseignement, la discipline, les exercices de piété, les maîtres, les condisciples, tout subit sa censure, ses dénigremens ; il faut l'entendre : « C'est une injustice ! c'est une « absurdité ! c'est insupportable ! — On s'ennuie, on s'embête « ici ; — on est nourri comme des chiens. — Votre professeur « fait stupidement sa classe ; — il a tel défaut et tel ridicule ; « il vous en veut. — Un tel est un flatteur, un hypocrite : il « ne vaut pas mieux que les autres, etc. » Quels ravages peuvent faire de tels discours, persévéramment, perfidement semés, avec un langage grossier, quelquefois avec un art terrible, une justesse assommante ; de ces mots qui emportent la pièce, de ces sobriquets qui restent, et ridiculisent un homme : car le mauvais esprit a souvent une effrayante perspicacité, et découvre à merveille, comme on dit, les défauts de la cuirasse, les endroits faibles. Gardez-vous bien de vous laisser prendre à ce qu'il peut y avoir de spirituel dans ses méchantes plaisanteries, et surtout gardez-vous de vous en amuser : rien ne serait plus fatal qu'une telle connivence.

Mais une des malices les plus diaboliques du mauvais es-

prit, c'est l'espèce d'antipathie et de répulsion qu'il éprouve pour la piété. La piété lui déplaît ; les enfants pieux, il ne peut les supporter. Si l'un d'eux a une faiblesse, une imperfection, il l'exploite perfidement et impitoyablement ; il les raille, il les insulte, il les tourne en plaisanterie, et cherche surtout à les décrier aux yeux des nouveaux, et à les rendre odieux, ridicules.

Certes, un tel esprit est détestable. Mais où il prend un caractère révoltant, c'est quand il s'y joint une spéciale ingratitude ; quand il se trouve chez des enfants qui doivent tout à une maison : soit qu'on les y élève gratuitement : ce sont ceux-là souvent qui murmurent le plus, et font plus amèrement le procès à ceux qui les nourrissent ; soit qu'on les y ait comblés de bontés, de trop de bontés, ce qui est toujours une faute : il ne faut point que les maîtres, pas plus que les parents, gâtent les enfants.

Cependant, quelque chose est pire encore que le mauvais esprit ingrat, c'est le mauvais esprit hypoците, *spiritus mendacii* ; or, voilà ce qu'est le plus souvent le mauvais esprit : il est faux et lâche ; il se cache, il dissimule, il affecte même le respect, la docilité, la confiance : c'est alors, et sous ces dehors trompeurs, qu'il est le plus dangereux, et que son venin atteint plus sûrement les âmes.

La fausseté dans un enfant, dans un jeune homme, la fausseté à cet âge de la sincérité et de la franchise, rien n'est pire et plus vil. Que parfois la droiture ou la vérité manquent aux paroles d'un enfant, cela peut être excusable ; c'est souvent timidité ou faiblesse, plus que tromperie. Mais quand un enfant se sert de la candeur même naturelle à son âge pour tromper, quand le fond de l'âme devient faux, quand la conduite, quand les intentions sont fausses, c'est une des choses les plus tristes qui se puissent rencontrer.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du mauvais esprit parmi

les élèves : mais que sera-ce si cette humeur chagrine et dénigrante, cet esprit de critique et de murmure se rencontre même chez un maître ? si un maître se met à juger, à parler sans gêne, à dire tout haut, non-seulement devant ses confrères, mais devant ses élèves mêmes, le mal qu'il pense tout bas ; à railler, à dénigrer ? que devient alors l'esprit d'une maison, le respect, l'obéissance, l'union, la concorde ?

J'irai plus loin, et je demanderai encore : Que sera-ce, si ce sont les parents eux-mêmes qui, sans se rendre compte du mal qu'ils font, soufflent aux enfants le mauvais esprit, l'esprit de critique et de raillerie, l'esprit de mécontentement et de murmures ! Or, je dois le dire ici, cela arrive trop souvent. Il y a des parents, quelquefois bien injustes dans leurs préventions, bien déraisonnables dans leurs idées, bien excessifs dans leurs exigences, ou du moins bien imprudents dans leurs paroles, qui blâment tout dans une maison ; et cela, même devant les enfants : ou bien qui, par légèreté et inconséquence, aiguisent eux-mêmes l'esprit railleur et critique de leur fils, le questionnent sans convenance et sans motif, sur la maison, sur les maîtres, sur les condisciples, et se plaisent à ses malins propos, à ses plaisanteries, à ses épigrammes. C'est porter une triste légèreté dans une chose bien grave. On ne joue pas sans péril à un tel jeu ; on ne démolit pas impunément le respect dans l'âme d'un enfant.

Je m'arrête, et je conclus tout ce chapitre.

J'ai signalé, dans son origine, dans sa nature, dans ses manifestations diverses le plus terrible ennemi de l'Éducation. Je n'ajouterai plus qu'un seul mot à l'adresse des maîtres : Veillez, et agissez ; mais agissez promptement. Il n'y a jamais à fermer les yeux ni à s'endormir devant une apparition quelconque du mauvais esprit. Il faut qu'il disparaisse

à l'instant : car c'est un mal contagieux. Or, il n'y a ici qu'un remède. Dès que vous apercevez la moindre trace de mauvais esprit, extirpez ; autrement le mal fera de prompts et affreux ravages. Il n'y a pas de transaction possible sur ce point, pas plus que sur les mœurs. Dans un cas, comme dans l'autre, quand le mauvais esprit est constaté, et qu'il persiste, le remède, c'est le renvoi. Je l'ai dit : le mauvais esprit est pire même que la mauvaise volonté ; car, non-seulement il ne veut pas se corriger, il veut corrompre : il érige le mal en principe : il en fait le maître de la maison, le persécuteur de la vertu, le tyran de tous.

Mais c'est assez sur ce triste et trop important sujet. Passons à une étude plus consolante, plus encourageante aussi pour ceux qui ont fait de l'Éducation de l'enfance l'œuvre et le dévouement de leur vie.

LIVRE QUATRIÈME

DE QUELQUES GRANDS MOYENS D'ACTION.

J'aborde ici un sujet plus doux, et je sens mon cœur bien plus à l'aise : il est si pénible, quand on aime les enfants, d'arrêter son regard sur les misères qui déparent tristement les qualités de cet âge aimable, et apportent de si redoutables obstacles à l'œuvre de son Éducation. Mais il faut sonder les plaies quand on veut les guérir. Il faut connaître quelles sont les difficultés d'une œuvre, quand on veut s'y dévouer. Toutefois, il n'est pas moins nécessaire de connaître ses ressources, de savoir ce qu'on peut, et comment on le peut. Quelles sont donc les ressources de l'Éducation ? J'en ai traité bien souvent déjà dans le cours de cet ouvrage ; mais il importe, en terminant, d'y revenir et de considérer très-attentivement quelques-uns des principaux moyens d'action que les instituteurs de la jeunesse ont en leur pouvoir pour venir à bout de leur tâche. C'est ce que je vais essayer de faire ici.

Je parlerai successivement des *notes*, de la *lecture spirituelle*, de la *prédication*, des *catéchismes*, des *avis*, des *retraites*, des *jeux*. Je terminerai en montrant comment tous ces moyens se peuvent simplifier. Mais d'abord il convient de dire quelques mots de l'instrument universel qui met en œuvre tout le reste : LA PAROLE.

CHAPITRE PREMIER

La parole.

Nous avons dit que le Supérieur devait être homme d'action, homme de conseil, homme de règle, homme de prière ; nous ajoutons donc maintenant avec l'Écriture : homme de parole, de puissante parole : *potens verbo*, en même temps que *potens opere*.

En effet, l'Éducation n'est pas une œuvre matérielle, qui se puisse faire par la seule force de la contrainte : c'est une œuvre morale qui s'accomplit dans les âmes, et avec le libre concours des âmes ; une œuvre d'intelligence et de lumière, une œuvre de persuasion et d'amour. Il y faut donc la parole, le grand instrument spirituel et moral, le noble organe de l'esprit et du cœur, qui s'adresse à l'âme, la pénètre, l'éclaire, la conduit, l'entraîne, la maîtrise noblement.

La parole est, en Éducation, l'auxiliaire indispensable de l'action : c'est comme le levier à l'aide duquel on soulève tout, l'aiguillon avec lequel on excite, et qui fait tout marcher ; et pour mon compte, je ne concevrais pas un Supérieur qui ne fût un homme de parole en même temps qu'un homme d'action.

En effet, on parle et on doit parler sans cesse dans une maison d'Éducation : en public, en particulier, aux notes, à la lecture spirituelle, en récréation, à la chapelle, au catéchisme, dans les avis, les homélies, les sermons, les exhortations.

Mais il importe de le bien faire, et voilà pourquoi je demande un Supérieur qui sache parler.

Qu'on ne s'effraye point toutefois, et qu'on ne dise pas : Mais à moins d'être un grand prédicateur, on ne peut donc être un bon Supérieur de maison d'Éducation? Non, je ne l'entends pas de la sorte, et peut-être même qu'un grand prédicateur n'aurait pas l'éloquence, la parole que je demande et qui convient ici. Cette parole, en effet, n'est pas la parole oratoire, solennelle, académique; c'est une parole que tout homme peut avoir, pourvu qu'il ne soit pas *impeditioris linguæ*, pourvu qu'il ait un cœur, une âme, et qu'il sache ce qu'il fait, qu'il connaisse ses devoirs, et qu'il aime son œuvre.

Et ce que j'ajoute, c'est que la parole simple, vive, familière, partout si puissante, n'a nulle part plus d'efficacité et de puissance que dans une maison d'Éducation, par la raison que nulle part on ne connaît mieux ceux à qui l'on parle, nulle part on ne les a plus sous la main; nulle part on ne frappe plus à coup sûr, et avec moins de phrases plus de coups. C'est surtout de la parole dans une maison d'Éducation, quand elle est ce qu'elle doit être, qu'on peut dire avec l'Écriture : « Comme la pluie tombe du ciel, et n'y remonte plus, mais enivre la terre et la fait germer, ainsi en est-il de la parole; elle ne revient pas vide et vaine à celui qui l'a envoyée, mais elle fait tout ce qu'elle veut dans les âmes, et prospère en toutes les choses pour lesquelles on l'envoie. »

Ce ne sont donc point des préceptes d'éloquence que je viens donner ici; je voudrais seulement, par quelques observations simples, pratiques, importantes, prises dans le vif des choses, faire entendre ce que doit être le rôle de la parole dans l'Éducation, quel genre d'éloquence, et, au besoin même, quelle grande mais facile éloquence convient à ce ministère.

J'ai dit et je répète que cette parole n'est pas, ne doit pas être la parole artistique ou académique, mais la parole vive, nette, accentuée, saisissante; la parole paternelle et

pastorale, qui tombe avec autorité, intéresse par la vérité, touche par la bonté, et qui, dans sa fermeté naturelle et sa familiarité digne, va toujours au fond des âmes.

Il suit de là que cette parole du Supérieur ne doit jamais être en l'air, ni vague, ni vaine, mais précise, directe; toujours, *ad rem, ad hominem* : pour cela, avant toute parole à adresser aux enfants dans une maison d'Éducation, un Supérieur, un prédicateur, doit faire une étude attentive de leurs dispositions présentes, savoir où ils en sont tous, où en est chacun d'eux, afin de leur parler toujours avec vérité et à propos, et dire juste ce qu'il faut et pas autre chose.

De là il suit encore que cette parole, toute simple et familière qu'elle soit, ne doit cependant jamais être inculte, incorrecte, négligée; un Supérieur, dans la familiarité la plus vive de son discours, ne doit jamais oublier la netteté et la perfection naturelle de la parole cultivée : donc il faut qu'il soit toujours parfaitement préparé, et, s'il se peut, qu'il offre dans ce qu'il dit, un modèle de style simple et vrai, c'est-à-dire proportionné à toutes les pensées et à tous les sentiments qu'il exprime, et par cela même très-éloquent au besoin. Tout ce qui déconsidérerait la parole aux yeux des jeunes gens en diminuerait l'autorité.

Mais je n'hésite pas à affirmer que si le Supérieur parle toujours, comme je ne me lasse pas de le dire, *ad rem, ad hominem*, sa parole, même dans sa plus grande familiarité, non-seulement sera éloquente, mais aura une forme irréprochable, parce qu'elle trouvera dans sa vérité même l'inspiration, l'accent, la lumière, qui font la perfection de toute parole.

Il y a deux choses qu'un Supérieur ne doit jamais oublier quand il parle : l'une, que le grand but de l'éloquence est d'éclairer, de persuader, de convaincre; l'autre, que l'auditoire, dans une maison d'Éducation, ce sont des enfants.

Or, il importe de savoir que pour éclairer, persuader et

convaincre les hommes, et surtout les enfants, il ne suffit pas de leur parler une seule fois, et de leur dire sous une seule forme ce que l'on a à leur dire. Il le leur faut dire, répéter, inculquer sous toutes les formes.

Il faut aussi, autant que possible, parler, dire la chose à leur imagination, à leur intelligence et à leur cœur tout à la fois; la faire comprendre, sentir, imaginer, en un mot la faire saisir par toutes les puissances de l'âme; ce n'est pas trop, et il ne faut rien moins que tout cela pour aboutir.

Non-seulement leur parler par les idées, les images, les sentiments, mais faire parler les histoires, les expériences, les comparaisons les plus familières, tirées des choses qu'ils savent, qu'ils voient, et qu'ils font tous les jours; comme le pratiquait Notre-Seigneur. Autrement ils ne comprennent pas, ils n'écoutent même pas.

Il faut aussi toujours avoir un but direct et précis quand on parle, et, autant que possible, sortir de l'abstrait et personnifier les choses: s'adresser à tel ou tel nommément.

Avec des auditeurs grossiers ou légers, pour les faire écouter et réveiller leur attention, il faut même quelquefois leur donner une distraction, et dire, par exemple: *Qu'est-ce que c'est que cet enfant qui entre là, et vient nous déranger?*

Mais l'important, le capital, je ne puis me lasser de le redire, c'est de ne jamais parler en l'air, mais toujours à son auditoire, *pour* son auditoire, et non pas simplement *devant* son auditoire.

Il y en a qui ne parlent et ne répondent jamais qu'à leur propre esprit; qui ne regardent pas seulement l'esprit de ceux qui les écoutent. Cette expression étonnera peut-être; je la maintiens néanmoins, et je répète qu'on ne doit jamais cesser de regarder les âmes de ses auditeurs: ce ne sera jamais impunément qu'on détournera d'eux, même un instant, son esprit, ni son cœur.

On ne doit même regarder la vérité qu'on leur prêche que par rapport à eux, et en les regardant eux-mêmes. Dire la vérité en l'air, c'est semer en l'air sans regarder où tombe la semence : c'est-à-dire que, dans le vrai, c'est une espèce de folie.

Les paroles et les diverses comparaisons de Notre-Seigneur sont ici encore pleines de lumière : que dit-il de nous ? que nous sommes « pécheurs d'hommes, *piscatores hominum*. » Mais on ne pêche pas en l'air : on ne jette pas son filet et sa ligne en l'air, sans savoir où ils tombent et où ils vont.

Parler sans chercher à entrer dans les âmes, sans parler aux âmes, c'est ne vouloir pas de réponse. On s'attriste quelquefois, on s'étonne : ils ne répondent point, dit-on, il semble que c'est en vain qu'on leur parle. — Mais leur avez-vous parlé ? Non, vous avez parlé en l'air, vous n'avez pas demandé sérieusement à ces enfants, à ces jeunes gens de vous répondre. Vous ne leur avez pas dit clairement, sérieusement ce que vous leur demandiez. Ils ont écouté sans entendre, et n'ont pas répondu. De quoi vous étonnez-vous ?

Ma conviction est que, pour parler avec fruit, *il faut aller chercher ce qu'on veut dire dans l'âme même de ceux à qui l'on parle*. Il faut aller voir là les besoins précis et pressants, et s'y adresser.

Mais pour tout cela, l'action extérieure elle-même est bien importante.

Avant tout, quand on parle aux âmes, il faut prendre garde à ne pas sortir du vrai, à ne pas exprimer des sentiments faux, ou douteux, ou vains, soit dans le fond, soit dans la forme de leur expression.

En général, avec les jeunes gens les cris sans raison, les attendrissements fréquents ou affectés, les sensibilités de voix, les larmoiements ou les tonnerres de parole ne réussissent pas. Ces cris les distraient et quelquefois les font rire ;

ces attendrissements coulent sur leur âme, comme de l'eau tiède et fade.

Il faut éviter encore avec eux tout remûment, tout geste, toute parole qui aurait quelque chose de puéril, de capricieux, de faux, d'impérieux sans raison.

En tout, le point capital, c'est de prendre son auditoire où il en est, et de se mettre en rapport avec les âmes de ceux qui le composent, sans véhémence intempestive, et surtout sans violence.

Autrement on paraît à leurs yeux comme un homme de mauvaise humeur. Il faut être toujours grave avec eux, plein d'autorité et de dignité. Sans doute, un homme grave peut se mettre de mauvaise humeur en reprenant des enfants dissipés ou rebelles; mais on sent toujours que ses reproches sont sérieux et viennent de haut.

Il faut aussi bien se défier de la manie de faire des phrases en parlant aux enfants : c'est là un écueil périlleux pour les jeunes professeurs; combien à qui on peut dire ce que je disais un jour à un jeune prêtre trop enclin à ce défaut :

« Vous ne poursuivez pas assez l'esprit de vos enfants pour le convaincre, mais votre phrase pour la finir. On sent trop en vous le petit écrivain, le jeune professeur.

« Vous ne poursuivez pas assez le cœur pour le toucher : vous êtes trop occupé de vous et de votre discours; chez vous, la forme domine le fond, l'étouffe quelquefois. Le fond devrait inspirer la forme : cela n'arrive presque jamais.

« N'oubliez pas que parler et écrire, prêcher et composer, sont deux talents tout à fait distincts.

« Le prédicateur qui écrit et compose d'une certaine manière, n'est trop souvent qu'un écrivain et pas un prédicateur.

« Quand on l'écoute, on sent que pour composer il s'est

mis dans son cabinet au lieu de se mettre dans son auditoire.

« La pensée doit toujours paraître la première, et se revêtir elle-même de la parole, et non pas la parole paraître d'abord, et laisser entrevoir la pensée à travers la phrase.

« Quelquefois aussi, parce que vous parlez à des enfants, vous croyez pouvoir le faire sans préparation, légèrement, à l'aventure. Il n'y a rien de sérieux dans une telle parole, rien de digne et d'élevé. On le peut dire, vous êtes quelquefois sans respect pour ces jeunes âmes, et pour le Dieu qui vous envoie à elles.

« C'est déshonorer la vérité divine que de la présenter aux enfants de Dieu avec un vêtement indigne d'elle, sans sa lumière vive et naturelle, qui est sa vraie et nécessaire parure.

« Ne l'oubliez jamais : on ne peut parler d'abondance, que quand l'esprit et le cœur sont pleins de ce qu'il faut dire : *Ex abundantia cordis os loquitur*. Autrement c'est une pauvreté, une platitude, souvent déplorables.

« Vous vous fiez à ce que vous croyez être de la facilité ; mais veuillez bien entendre qu'une certaine facilité est souvent plus funeste qu'utile, quand elle inspire à un jeune professeur cette présomption qui fait qu'on néglige le travail, qu'on se hâte, qu'on délaye, qu'on répand au lieu de concentrer, qu'on ne mûrit rien, et qu'on ne produit en fin de compte que des fruits verts au lieu de fruits nourrissants.

« Ce n'est pas, quand je parle ainsi, que je n'estime le travail spontané, le premier jet. Le premier jet, le premier travail de l'esprit, c'est souvent l'idée dans sa lumière, avec son premier et vif éclat.

« Voilà pourquoi il faut l'estimer beaucoup ; mais le premier jet ne suffit pas.

« Le deuxième jet, le deuxième travail de l'esprit est lent,

il est long, quelquefois lourd ; c'est l'esprit à la recherche du mieux, de la lumière plus parfaite qui lui manque encore.

« Le troisième jet, c'est le travail triomphant de toutes les difficultés vaincues : c'est l'idée saisie, possédée, approfondie, élevée, étendue, illuminée par toutes les puissances de l'âme : c'est la perfection, c'est l'idée parfaitement lumineuse.

« Voilà pourquoi il faut estimer surtout le premier travail de l'esprit, et le troisième, qui seul donne à la vérité sa clarté parfaite.

« Il faut que tout ce labeur soit fait, accompli, récemment ou de longue date, pour en espérer le grand jet lumineux : autrement on n'a rien de bon ; on n'a que *spinas et tribulos*, et on ne mérite pas autre chose.

« En un mot, il faut le travail, la sueur du visage, *in sudore vultus* ; il faut la semence, le labourage, la rosée du ciel, l'accroissement de Dieu ; et enfin la prière par laquelle on obtient la moisson. »

Je ne veux pas achever ces conseils sur ce que doit être la parole dans une maison d'Éducation, sans dire qu'une des conditions les plus essentielles pour que la parole de Dieu donne son fruit, c'est le recueillement et le silence dans l'auditoire. Ceci est capital, et l'exigence à cet égard ne peut jamais être poussée trop loin. Le catéchisme le mieux fait, les plus solides instructions, les plus belles homélies, toutes les cérémonies les plus augustes, les chants les plus beaux, la prière même et les sacrements, tout cela, sans le recueillement, est à peu près perdu.

Pour moi, je suis profondément convaincu qu'un recueillement parfait et un grand silence sont tellement ici des conditions essentielles, que sans elles la grâce de Dieu ne descend pas dans les âmes : *Non in commotione Dominus*. C'est uniquement dans ce recueillement profond, et dans ce religieux silence que la parole divine triomphe des dernières résis-

tances : c'est quand tout se tait devant Dieu, c'est alors que Dieu fait entendre sa voix jusque dans les intimes profondeurs de l'âme, et que les plus grandes conquêtes de la grâce se décident.

On dit proverbialement : un silence à entendre voler une mouche ; c'est nécessaire, et à la lettre ; mais cela pourtant n'est pas tout, ne suffit pas ; ce n'est là qu'un silence matériel, et je demande plus : il faut un silence spirituel, ce religieux et attentif silence du fond de l'âme.

Quiconque n'obtient pas, en ce genre, la perfection, soit dans une grande cathédrale, soit dans une petite chapelle, n'obtiendra jamais ce recueillement intérieur sans lequel la grâce de Dieu ne pénètre pas au fond des âmes.

C'est uniquement dans ce recueillement parfait, dans ce profond silence, que la parole de Dieu peut être victorieuse des derniers combats de la conscience ; que toutes les âmes d'un immense auditoire sont saisies à la fois et semblent ne plus faire qu'une seule âme sous la main de Dieu.

C'est alors, dans ce silence profond, mystérieux, indéfinissable, que les âmes entendent de près la voix divine, presque sans le secours des sens, et qu'il n'y a plus rien entre elles et Dieu ! Je le repète : C'est le moment des grandes conquêtes de la grâce, le moment où les esprits et les cœurs sont tellement saisis et enlevés, que les sens demeurent comme liés et suspendus. Il n'y a plus là que les âmes... et Dieu... et sa parole ! C'est le silence du ciel ! *Factum est silentium per dimidium horæ in media aula.*

CHAPITRE II

Les notes.

Une des formes les plus simples et en même temps les plus importantes de la parole dans une maison d'Éducation, ce sont les *notes* : c'est à ce point de vue que nous voulons en parler ici. C'est par les *notes*, en effet, que la parole des maîtres, de tous les maîtres, s'adresse à tous les enfants, avec le plus d'autorité et de solennité, et leur dit le plus de choses dans les plus brèves et les plus énergiques formules.

Aussi, les notes, dans une maison d'Éducation, sont-elles un moyen d'action admirable, et un des ressorts les plus puissants de tout le gouvernement.

Ce qui en fait la force merveilleuse, c'est le principe sur lequel une telle institution repose. Ce principe, quel est-il ? Le plus élevé, le plus généreux, le plus fécond, du moins dans l'ordre des sentiments naturels, l'honneur.

Montesquieu disait que les monarchies reposent sur l'honneur, parce que, dans cette forme de gouvernement, c'est l'honneur qui est le mobile de tout.

Eh bien ! je voudrais qu'on pût dire quelque chose de semblable d'une maison d'Éducation : je voudrais que l'Éducation de la jeunesse empruntât un de ses plus puissants aiguillons à ce grand et noble principe de l'honneur, inspiré, dirigé, ennobli encore par la religion.

L'honneur, que ne peut-il pas pour les plus grandes

choses, à tous les âges, sur tous les hommes, et, je l'ajoute, particulièrement sur les enfants !

Leur généreuse nature y est merveilleusement accessible, et quand vous avez su éveiller l'honneur en eux, quand vous voyez à la vive expression de leur physionomie, à la flamme de leur regard, à l'ardeur de toute leur âme, que cet aiguillon les presse, vous pouvez attendre d'eux tous les plus courageux efforts.

Ce que peut l'honneur, la noble émulation, le légitime amour de la louange et la juste fierté du succès, joint à l'intime et glorieux témoignage de la conscience, le poète l'a dit il y a longtemps dans des vers immortels :

Exultantiaque haurit

Corda pavor pulsans. . . .

Tantus amor laudum, tanta est victoria cura!

(VIRGILE.)

Qu'on ne s'étonne pas, du reste, que nous voulions faire de l'honneur un des grands principes de l'Éducation chrétienne. Rien ne va mieux avec la piété, dont toutes les tendances sont si généreuses, que ce grand et noble sentiment. Saint Paul lui-même s'en servait pour animer les premiers fidèles, et faire naître en eux la sainte émulation du bien et de toutes les vertus. *Æmulamini in bono semper*, leur disait-il; *æmulamini charismata meliora*. Et il ajoutait : « Au reste, mes frères, tout ce qui est honnête, tout ce qui est vrai, juste et pur, tout ce qui est vertueux et digne de louanges, voilà ce qui doit être chez vous l'objet d'une sainte émulation. *Quæcumque vera, quæcumque sancta, quæcumque pudica... si qua virtus, si qua LAUS discipline, hæc cogitate.* »

Cet amour inné de l'honneur, de la louange, et cette crainte naturelle de la honte, de la flétrissure, ces mobiles si puissants sur l'âme du jeune homme, il faut que l'Éducation

s'en empare, les épure, les dégage de toute envie, de tout orgueil, de tout égoïsme, et les tourne vers le bien.

C'est ce que font admirablement les notes, et je les définirais volontiers : une institution qui a pour but de gouverner les jeunes gens par l'honneur. C'est donc à tout ce qu'il y a de plus sain et de plus élevé dans le cœur de l'enfant que ce moyen d'action s'adresse.

Aussi, ce qu'on peut à l'aide de cette institution, comprise et pratiquée comme il convient, est étonnant.

C'est elle qui permet de remplacer les moyens coercitifs, le système des punitions, par les moyens moraux, par le système des encouragements et des récompenses, par les bons et nobles sentiments, par les vives et hautes inspirations du cœur.

C'est elle qui fait le charme et la force de tout le gouvernement intellectuel, religieux, disciplinaire d'une maison.

Là, comme aussi dans la lecture spirituelle, réside principalement l'énergie, l'élévation, la délicatesse, l'efficacité de l'Éducation.

En un mot, rien n'est plus puissant pour maintenir le bon esprit d'une maison, y inspirer le respect et l'amour de l'autorité, y exciter le travail, y élever toutes les pensées et tout le langage public à la hauteur, à la dignité convenables.

C'est ce que je voudrais essayer de bien faire comprendre en exposant ici, dans un détail suffisant, ce que sont les notes, quelle en est l'influence pratique, et comment on les doit donner et proclamer.

I

CE QUE SONT LES NOTES.

Les notes ne sont pas autre chose que l'exacte et rigoureuse appréciation et la proclamation publique, chaque semaine, de tout ce que l'enfant a fait de bien ou de mal en toutes choses : de sa conduite et de son travail, de son succès ou de ses échecs, de ses efforts pour le bien ou de ses fautes.

Aussi les notes ne se donnent-elles pas en bloc, mais dans le plus grand détail : rien n'y échappe ; il y a des notes : pour les leçons, pour les devoirs, pour l'explication, pour la conduite ; puis, afin de corroborer les notes et de les éclairer, il y a les observations spéciales des maîtres. On y joint pour chaque classe les notes d'études, travail et conduite. Il y a enfin les notes de discipline générale, soit tous les samedis, soit tous les mois.

C'est ainsi que les notes suivent l'enfant partout et à chaque moment du jour, dans les phases diverses de son éducation : de telle sorte que nul effort louable fait par lui n'est ignoré, comme aussi aucune faute ne passe inaperçue : tout est remarqué, noté, et avec des nuances qui permettent d'arriver à l'appréciation la plus exacte, nonobstant même les variations habituelles et les alternatives de haut et de bas qui se rencontrent dans les enfants les plus mobiles. En effet, au moyen d'une échelle habilement calculée, des chiffres, depuis 4 jusqu'à 5, indiquent les *très-bien*, les *bien*, les *médiocre*, les *mal*, les *très-mal* ; et même, au moyen d'un point ajouté à ces chiffres, on arrive à nuancer les degrés intermédiaires : tout est donc parfaitement constaté et proclamé : les enfants le savent et y comptent.

La proclamation de ces notes se fait, en même temps que

celle des places de la composition, avec la plus grande gravité, par M. le Préfet des études, en présence de M. le Supérieur, de tous les Directeurs, de tous les maîtres sans exception, et de toute la communauté rassemblée. Chaque enfant est là présent, et par conséquent entend lire et proclamer sa place et ses notes dans cette solennité, en même temps que celles de ses condisciples.

Il y a donc chaque semaine un moment où chacun des élèves d'une maison comparaît seul, à son tour, avec toute sa responsabilité, devant tous ses maîtres et tous ses condisciples, devant ses parents même, invisibles, mais présents, puisque cette place et ces notes iront sous leurs yeux : quel moment ! Quand on a su éveiller la conscience et l'honneur dans les enfants, et les rendre noblement sensibles aux idées de bien et de mal, à la louange ou au blâme publics ! redouté ou désiré, ce moment est l'objet d'une attente inexprimable.

Le jour venu, en effet, voyez là tous ces enfants, en silence, inquiets, palpitants : tout à coup paraissent au milieu d'eux, M. le Supérieur, MM. les Directeurs, tous les maîtres : les cahiers de notes sont là ; encore un moment, et chacun, à l'appel de son nom, tous les regards fixés sur lui, entendra proclamer sa place, bonne ou mauvaise, dans le concours hebdomadaire, recevant ainsi l'honneur ou la honte : après cela, tout ce qu'il a essayé de bien, tout ce qu'il a témoigné de bonne volonté, comme aussi tous ses oublis, toutes ses négligences, toutes ses fautes, en un mot le résumé exact de toute sa semaine sera placé sous les yeux de tous ; et puis, à mesure que chaque nom passe, le souverain appréciateur, qui est là, M. le Supérieur, ajoute, s'il le veut, une observation aux notes du professeur, un mot suprême de blâme ou d'encouragement.

Telles sont les *notes* chaque semaine. L'impression qu'elles font sur les enfants ne peut se décrire.

II

AVANTAGES MORAUX DES NOTES.

Qui ne sent, quand ces notes sont bien faites, bien lues par le Préfet des études, et bien commentées par le Supérieur, quelle influence elles doivent avoir ? L'effet réel et pratique est toujours considérable, prodigieux quelquefois : on pourrait presque dire qu'elles suffisent pour sanctionner tout le gouvernement moral d'une maison.

Pour moi, je n'ai guère vu de caractère d'enfant qui y résistât.

Avec ces notes, je l'ai dit, tous les châtimens sont inutiles, excepté pour les très-jeunes enfants ; et encore, j'ai vu des enfants de huit ans être tellement saisis et gouvernés par la pensée de ces *notes*, par la crainte ou l'espérance des notes bonnes ou mauvaises à la fin de la semaine, que, sans aucune punition, la semaine toute entière était bonne, laborieuse, sage, constamment appliquée.

L'honneur et la conscience sont là tellement éveillés, excités, que les enfants sans cœur, et ce que nous appelions les enfants désespérés y résistent seuls. Et non-seulement l'honneur et la conscience sont mis en éveil par les notes, mais aussi l'amour des parents, la piété filiale, le noble désir d'avoir à montrer à son père, à sa mère, dans de bonnes notes, tous les efforts que l'on fait chaque jour par affection pour eux.

J'ai vu des rhétoriciens tout faire, écrire des lettres, supplier, afin d'obtenir qu'on ne proclamât pas le 4. (*très-bien POINTÉ*) de leur conduite, c'est-à-dire qu'on ne fit pas mention du petit nuage qui avait passé sur le fond d'une conduite d'ailleurs irréprochable.

Un jour, un professeur ouvrant le livre d'un enfant très-sage, très-gai, très-aimé de tous, vit sur la marge ces mots : *10 mai, jour malheureux, jour néfaste !* Surpris, il appelle l'enfant : « Léon, que veut dire cela ? » Et l'enfant, avec un sourire un peu confus : « Ah ! Monsieur, vous savez bien ; c'est ce jour-là que j'ai eu un 4. » Un 4 était la note *bien*. L'enfant était désolé, parce que jusqu'à ce jour, et pour tout, il n'avait eu que des *parfaitement bien*. Et encore il avait eu ce 4 pour bien peu de chose : simplement pour avoir ouvert son pupitre et permis à son voisin d'y prendre un cahier : le professeur, auquel on avait dit de se défier de son admiration pour son élève, cherchait depuis longtemps l'occasion d'être sévère envers lui, et il le fut. Or, l'enfant fut tellement désolé de ce 4, que pendant neuf ans qu'il resta dans la maison, ce malheur ne lui arriva plus. Noble nature sans doute, nature exceptionnelle, si l'on veut : mais enfin voilà l'impression que font les notes ; elles remuent à des profondeurs, et avec des délicatesses quelquefois incroyables, ce qu'il y a de plus généreux et de plus élevé dans l'âme des enfants !

Que de mobiles donc mis en jeu par les notes ! que de nobles efforts provoqués ! quel stimulant même pour les plus apathiques ! Non, nul enfant n'y est indifférent, parce qu'elles s'adressent à tous, et par un des côtés les plus sensibles de la nature.

Cependant, pour que les notes soient en honneur et conservent sur les enfants l'influence qu'elles doivent avoir, deux conditions sont nécessaires ; les voici :

III

D'abord, il faut que les notes soient bien données.

Les notes proprement dites, les *chiffres*, doivent avoir une valeur absolue, exprimer la vérité et la rigoureuse justice.

Ce que vous marquez bien ou mal pour l'un, il faut le marquer bien ou mal pour l'autre. Ce que vous notez d'une façon aujourd'hui, il faut le noter de la même façon demain. Mais pour être sûr de cette vérité et de cette justice rigoureuse, il faut que chaque professeur note chaque jour, à chaque classe et sur-le-champ, les leçons, les devoirs, les explications, et la conduite de chaque enfant.

Cette exactitude à noter sur l'heure est essentielle, et à deux points de vue : pour éviter les erreurs de mémoire, et pour faire impression sur les enfants. Quand la puissance des notes sur eux n'est pas affaiblie, on les voit, après chaque leçon, chaque explication, chaque devoir, fixer un œil inquiet ou joyeux sur le redoutable crayon que le professeur tient à la main : lorsqu'ils ont la conscience d'avoir bien répondu, bien fait, ils sont tristes, si la note n'est pas marquée de suite ; si on méprise cette tristesse, c'est un tort, et les notes perdent de leur influence sur eux.

Les notes du samedi ne font que résumer exactement toutes celles de chaque jour.

Les notes doivent avoir une valeur absolue : le seul tempérament d'indulgence possible ici, c'est d'expliquer et quelquefois de remplacer le chiffre par une observation écrite. Les observations n'ont rien d'absolu : elles sont toutes relatives et à la nature de l'enfant, et à l'indulgence ou à la sévérité particulière qu'il mérite, et qui lui sera plus utile.

Et ici, qu'il me soit permis de le dire, les maîtres ne sauraient apporter à la rédaction de ces notes une trop scrupuleuse, je dirai même une trop respectueuse attention. A tous les points de vue, rien n'est plus grave que ce qui se fait ici. Qu'est-ce en effet autre chose, que de décerner publiquement et avec autorité le blâme ou la louange ? Or, qui ne voit que cela est toujours infiniment délicat, que rien ne doit être fait moins à la légère et avec plus de discernement

Un blâme public touche à l'honneur d'un enfant : mais c'est toujours chose sacrée que l'honneur. L'enfant a un droit rigoureux à ce que vous ne vous fassiez pas un jeu du sien. La mesure de sa faute ne doit en rien être dépassée. Le chagrin, le dépit, l'humeur, surtout le plaisir secret d'une petite vengeance, ne doivent avoir absolument aucune influence sur vous, lorsque vous rédigez vos notes.

Et la louange elle-même n'est pas moins délicate que le blâme. Un éloge indiscrètement décerné pourrait devenir funeste. Il est manifeste que l'éloge ne doit jamais être une flatterie. Les louanges méritées doivent être tournées en leçon, en encouragement, en récompense.

Si on n'y prenait garde, pour certains enfants, qui ont des succès brillants, on ferait des louanges un poison, on les tournerait en orgueil, en vanité, en folie : tandis que pour les enfants qui ont peu de moyens, les observations, si elles étaient trop dures, les écraseraient, les décourageraient entièrement.

Quelle justice, quelle gravité, quelle dignité, quelle mesure de langage, quel discernement il faut donc apporter à tout cela !

Aussi un enfant demandait-il un jour si on ne décidait pas les notes en conseil ; tant les notes apparaissaient à sa conscience comme une chose grave et délicate !

Ce ne sont que des enfants, direz-vous : il est vrai ; mais cela ajoute encore à la gravité et à la délicatesse de vos notes.

Ce n'est pas tout : que tout maître y pense bien, ces notes qu'il donne, le Supérieur sera obligé de les accepter publiquement !

Voilà un jeune professeur sans expérience, sans autorité personnelle, qui élève la voix au milieu de toute une communauté attentive, devant un Supérieur et des Directeurs, devant toute une maison, pour décerner la louange ou le blâme, l'honneur ou la honte. Eh bien ! son jugement, ses paroles,

ses observations sur un enfant, le Supérieur est obligé de les commenter dans le sens du professeur !

Et ces notes demeurent écrites dans les archives de la maison, où elles pourront être consultées toujours, et rendre à jamais témoignage pour ou contre un enfant.

Mais quelles sont les conséquences immédiates des notes ? Certes, un tel moyen d'action ne peut être employé sans de grandes conséquences : admirables, si les notes répondent à leur but et sont données avec conscience et sagesse ; déplorables, si elles sont données maladroitement et à faux.

En effet, elles s'appuient, nous l'avons vu, sur le vif sentiment de l'honneur, sur le grand principe des responsabilités morales. Et c'est cela dont vous croiriez pouvoir ne pas tenir compte, que vous blesseriez en décernant vos notes au hasard, sans juste appréciation, sans prudente mesure, sans exacte équité ! Le pouvez-vous penser, le pourriez-vous faire impunément ?

Quoi ! ces notes, vous ne voulez pas que l'enfant les méprise et qu'il s'en joue ; vous voulez qu'il les estime, qu'il en fasse cas, qu'il y attache une suprême importance ; et vous-mêmes, vous les traiteriez sous ses yeux à la légère et sans respect ! Il s'aperçoit vite, soyez-en bien sûrs, de votre façon de faire, et contrôle inévitablement vos notes et votre légèreté dans sa conscience.

Je n'hésite pas à dire qu'à l'heure des notes, tout enfant devient une nature délicate, élevée, généreuse ; extrêmement sensible ; c'est le moins qu'on en puisse dire. Eh bien ! vos notes vont le frapper au cœur, lui inspirer la tristesse ou la joie, une juste ardeur ou le découragement ; bien plus, elles vont retentir jusqu'au cœur de ses parents eux-mêmes. Mais si l'enfant s'aperçoit qu'elles tombent à faux, qu'elles méconnaissent ses vrais efforts ou négligent ses vraies fautes, qu'elles lui refusent la juste satisfaction sur laquelle il comptait, le légitime orgueil de les présenter à un père,

à une mère; ou bien qu'elles le laissent impunément se livrer à telle négligence, à telle dissipation, je ne vous dirai pas seulement : Quelle action voulez-vous que vos notes exercent sur lui? je vous dirai : Vous brisez vous-mêmes l'admirable instrument que vous aviez entre les mains; vous vous ruinez vous-mêmes à jamais dans l'estime de vos élèves.

Non, de telles notes ne peuvent pas être décidées ni données à la légère! elles doivent être profondément consciencieuses et méditées devant Dieu; car enfin, toute une maison, toute une année, toute une jeunesse, quelquefois tout un avenir dépend de là!

Ces notes, je ne puis assez exprimer l'idée que j'en ai, le respect qu'elles méritent, la délicatesse, la vérité, la justice, avec lesquelles on doit les décerner.

Avant tout, il faut qu'elles soient vraies, qu'elles soient justes, même dans l'indulgence; à plus forte raison dans la sévérité.

Une des plus grandes aberrations dans lesquelles pourrait tomber un professeur relativement aux notes, et cela se voit trop souvent, c'est, quand une classe va mal, de lui donner néanmoins de bonnes notes pour échapper à la responsabilité publique de sa classe, et éviter les reproches de M. le Supérieur. Cela est à tous les points de vue le plus triste calcul; car la vérité ne tarde pas à être connue : mille autres indices la révèlent; et le mépris de toute une maison, maîtres et élèves, est la juste punition d'une si misérable supercherie.

En tout, même dans les plus simples notes, c'est toujours une chose très-fâcheuse, lorsque les notes ne sont pas l'expression de la vérité; par exemple, quand le tarif n'est pas suivi; quand on le change arbitrairement. Un professeur ferme sera obligé de fléchir parce que son confrère aura fléchi, et que, s'il s'en tenait, lui, au tarif, sa classe paraîtrait moins bonne, bien qu'elle soit meilleure. En tout les conséquences du faux sont déplorables.

Donc, la vérité, la justice dans les notes; et, dans les observations qui y sont jointes, une dignité, une gravité bienveillante; quelque chose de doux, de ferme, de noble; surtout quelque chose d'encourageant; quelquefois de compatissant: presque jamais de plaisanteries, ou si l'on croit pouvoir quelquefois s'en permettre, qu'elles soient d'un goût exquis, d'un ton élevé, et de la meilleure compagnie.

Voilà pour les notes en elles-mêmes: je dis en second lieu qu'elles doivent être bien commentées.

Ce commentaire y peut ajouter, soit pour l'éloge, soit pour le blâme, une valeur considérable. Il peut, selon les circonstances, ou enfoncer le trait dans la plaie, saturer d'une humiliation nécessaire un orgueil insolent, courber un caractère inflexible; ou bien, au contraire, adoucir, s'il en est besoin, une blessure trop vive, y mettre l'huile et le baume: il peut humilier, dompter, écraser; ou bien consoler, relever, enflammer; et cela sans qu'il soit besoin de longues phrases; un mot, souvent, quelquefois même un geste, un regard, c'est assez. Le Supérieur est là investi d'une autorité toute-puissante, et exerce une action morale d'une souveraine efficacité.

IV

PROCLAMATION DES NOTES: TEMPS ET LIEU.

La solennité avec laquelle ces notes sont proclamées ajoute encore à leur autorité.

On le comprend, à cette proclamation solennelle le temps et le lieu sont loin d'être indifférents.

Où faut-il proclamer les notes? Je réponds: à la salle des exercices; comme pour la lecture spirituelle, et pour de plus graves raisons encore.

La salle d'études y convient beaucoup moins. Je les ai vu proclamer au réfectoire : c'est n'y rien comprendre, et ne rien sentir.

Quant au moment convenable, bien des choses sont à considérer. — D'abord, il ne doit pas y avoir de récréation après la proclamation des notes; ceci est essentiel. Tous les fruits de ce grand exercice s'évanouiraient dans la dissipation du jeu. Les sages réflexions, les tristesses salutaires, les résolutions sérieuses, rien ne tiendrait dans ces jeunes esprits, dans ces jeunes cœurs : en récréation, les joies légitimes deviendraient bientôt vaines, les succès s'exalteraient, la rencontre des vaincus et des vainqueurs ne se ferait pas heureusement, malgré la générosité naturelle des enfants. — Non, il faut qu'en sortant des *notes* ils aillent à l'étude, et en silence.

Le jour et le moment qui, à mon sens, conviennent le mieux à cet exercice, c'est le samedi, le samedi soir, après la dernière classe, qu'on peut abrégé à cet effet.

Voici les avantages de ce moment et de ce jour.

D'abord les enfants ont, après la lecture des notes, cette belle et grande étude du samedi soir, qui est l'étude préparatoire aux confessions. Ils ne sortent de l'étude que pour aller trouver leur confesseur, lui confier leurs joies et leurs peines, lui demander ses bons conseils, prendre de bonnes résolutions.

Puis, le lendemain dimanche est une heureuse journée, une journée à part. Les devoirs de classe occupent peu ; il n'y a guère que les devoirs de religion à remplir, avec de grandes et belles récréations. On communie, on chante des cantiques, on entend la parole de Dieu, on a à la chapelle de beaux et touchants exercices : dans les récréations, on joue avec ardeur; à l'étude, on écrit à ses parents; le réfectoire lui-même a ses encouragements; enfin le lundi on retrouve avec joie son professeur, sa classe, ses condiscipules.

ciples, ses heures de travail ; on répare le passé, s'il le faut, et on marche avec joie vers l'avenir.

Il y aurait des inconvénients à placer la proclamation des notes le dimanche : ce serait après la confession, peut-être après l'absolution et la communion : comment réprimander et punir, pour une mauvaise note, un enfant qui sort de la sainte table? — Ceci, on le comprend, s'applique plutôt à la 4^{re} et à la 2^{me} division d'une maison qu'à la 3^{me}, composée en grande partie d'enfants qui n'ont pas fait leur première communion.

V

QUELQUES OBSERVATIONS IMPORTANTES SUR LES NOTES.

Voilà donc ce que sont les notes hebdomadaires ; toute la vie et l'émulation qu'elles mettent dans une maison, tous les généreux sentiments, tous les nobles efforts qu'elles provoquent, toutes les ressources qu'elles donnent pour agir efficacement sur les enfants.

Je n'ajouterai plus que quelques observations pratiques.

1^o Si un enfant a eu de mauvaises notes, et ne va pas trouver son confesseur pendant l'étude qui suit les notes, c'est au confesseur à le faire venir, non pour le confesser, mais pour le consoler et l'encourager.

2^o Un usage excellent, qui peut piquer vivement l'amour-propre et avoir de très-heureux résultats pour soutenir l'attention et le travail, c'est de faire promulguer solennellement aux notes les fautes honteuses d'orthographe française, et les barbarismes ; mais seulement dans la grande division, et surtout pour les classes les plus élevées, sans aucune pitié, surtout pour les rhétoriciens.

Ces fautes d'orthographe et ces barbarismes sont inscrits

pour chaque classe, dans un *cahier noir ad hoc* : il y a là une humiliation très-salutaire pour la paresse.

3° On commence la lecture des notes par la philosophie, et les autres classes plus élevées. La raison en est simple : comme les notes de ces classes sont généralement excellentes, sinon toujours pour le succès, au moins pour le travail et la conduite, elles mettent tout en bon train.

Que si ces notes étaient mauvaises ou médiocres, ce serait un grand malheur, un vrai scandale ; et le Supérieur aurait alors besoin d'une grande habileté, d'une grande prudence en même temps que d'une grande énergie, dans ses réflexions et commentaires.

Les notes des classes élevées ne peuvent pas être médiocres, sans que toute la maison en souffre.

Il ne doit pas y avoir en philosophie, en rhétorique, en seconde, de notes faibles pour le travail et la conduite. Une seule fois ne prouverait pas qu'une maison va mal, mais plusieurs fois le prouveraient certainement.

La tête d'une maison doit être parfaite, ou bien tout languit et périt.

Il faut, à tout prix, établir ces traditions, cet esprit dans toute maison.

Dans les maisons d'éducation chrétienne, ce doit être le contraire des mauvais collèges : c'est la grande division qui doit être le modèle de la piété, du travail, du respect.

Il n'y a de difficultés réelles que dans la deuxième et troisième division, avec les jeunes enfants, et cela est simple ; il faut s'y attendre : leur âge, leur nouveauté dans la maison, demandent qu'on tolère chez eux les imperfections, en y remédiant.

4° Il faut que les notes, les observations soient *très-précises*, et tombent *d'aplomb*. Rien ne va moins ici que la divagation et le bavardage.

5° Il faut que les professeurs prennent bien garde aux en-

faits qui avaient des succès et de bonnes notes l'année précédente, avec un autre professeur, et qui n'en ont plus avec leur professeur nouveau. C'est à celui-ci qu'ils s'en prennent : il faut y avoir grande attention, car cela seul peut décider quelquefois d'une bonne ou mauvaise année pour un enfant.

6° Il y a des maîtres qui, dès le commencement de l'année, prodiguent les bonnes notes, se précipitent dans les *parfaitement bien*. Il faut se défier de cet entraînement-là.

7° Il y en a d'autres qui prodiguent à certains enfants les *mal*, les *très-mal* : qu'arrive-t-il ? on finit par les décourager, les blesser. Si un enfant va très-mal sur plusieurs points, cherchez, faites tous vos efforts pour trouver un point où il n'y ait pas de mauvaises notes à lui donner, où il puisse mériter un éloge qui le relève à ses propres yeux, et l'empêche de s'accoutumer aux notes infimes : n'épargnez aucun encouragement pour l'amener là, J'ai connu un enfant qui a été sauvé ainsi. Habitué aux mauvaises notes, il s'y était endurci, et restait dans son ornière. Un professeur intelligent obtint enfin de lui, à force de soins, quelques bonnes notes à travers ses *très-mal* : le Supérieur commenta ces bonnes notes avec grand éloge, fit comprendre à l'enfant qu'il ne lui serait pas impossible d'en avoir d'aussi bonnes pour tout : l'enfant, qui avait fini par ne plus se croire capable de rien, mais dont la nature était généreuse au fond, une fois dégagé de l'étreinte des mauvaises notes, se déploya et donna ses fruits.

8° Les notes, avant et après les retraites, avant et après la première communion, doivent être particulièrement encourageantes. Il convient alors, on le comprend, d'avoir certains ménagements pour les âmes en qui Dieu a fait ou va faire de grandes choses : il est bon aussi de laisser voir aux enfants qu'on suppose qu'ils ont profité ou profiteront des grâces de Dieu.

Après les sorties, les notes doivent être bienveillantes, indulgentes : on en comprend les motifs.

9° Les notes de chaque classe se terminent par une observation générale du professeur sur la marche de sa classe pendant la semaine. Là encore il ne faut pas d'histoire : il faut être court et précis, et que tout, comme j'ai dit, *tombe d'aplomb*.

10° C'est le commentaire du Supérieur surtout qui doit être court et vif : ce doit être un mot, une syllabe sur chaque enfant, quelquefois une phrase, bien rarement une grande observation, si ce n'est à la fin des notes de chaque classe.

VI

NOTES DES COURS SUPPLÉMENTAIRES ET DE DISCIPLINE GÉNÉRALE.

Les notes ne doivent absolument rien omettre de ce qui mérite l'éloge ou le blâme; c'est pourquoi il faut donner aussi des notes pour les cours supplémentaires, et pour la discipline générale.

Ces notes se donnent tous les mois : chaque semaine serait trop fréquent : chaque mois suffit; les classes étant ici plus rares, les compositions n'ayant lieu que mensuellement, et la note de discipline générale ayant besoin d'une observation longtemps continuée.

La note de discipline générale signale la conduite des enfants partout, en tous lieux, en tout exercice, sauf l'étude et la classe. Ainsi, tous les mouvements, tous les passages, toutes les récréations, le réfectoire, les dortoirs, la chapelle même. — Le chiffre est souvent accompagné d'une courte observation.

Les notes des cours supplémentaires signalent le travail et la conduite, et autant qu'il se peut, les leçons, les devoirs et les explications.

Toutefois, chaque semaine, le samedi soir, tous les professeurs des cours supplémentaires doivent remettre à M. le Supérieur le cahier des notes qu'ils ont dû prendre à chaque classe sur chaque élève, afin que, si une classe ou un élève a un besoin pressant d'avertissements, M. le Supérieur puisse les donner à la lecture des notes hebdomadaires.

Ce sont MM. les préfets de discipline qui donnent les notes de discipline générale, d'après les observations recueillies chaque jour dans leur carnet particulier.

Telles sont les notes hebdomadaires et mensuelles : il est incontestable que, données et proclamées comme nous venons de le dire, c'est un grand et admirable moyen d'action qui se fait sentir à tous, et toujours, et à chaque instant : c'est la punition et la récompense au plus haut degré, dans l'ordre le plus élevé, et sous la forme la plus noble et la plus efficace. Mais, je l'ajouterai, je ne crois possibles de telles notes, une telle institution, que dans une maison d'Éducation vraiment chrétienne. Aussi ne l'ai-je vue nulle part ailleurs instituée, pas même pour les simples chiffres, beaucoup moins encore pour les observations personnelles, et pour les commentaires du Supérieur.

Ailleurs, les élèves riraient, les maîtres abuseraient. Il n'y a que l'esprit religieux, que la charité chrétienne qui puisse inspirer, ennoblir, conserver de tels procédés d'Éducation.

Mais je l'ajouterai aussi en terminant : Comment se fait-il que toutes les maisons qui pourraient avoir ce grand moyen d'émulation, c'est-à-dire toutes les maisons d'Éducation chrétienne ne l'aient pas ? J'exprime le vœu le plus ardent pour que les notes hebdomadaires soient établies dans toutes les maisons dirigées par des ecclésiastiques.

CHAPITRE III

La lecture spirituelle.

I

La lecture spirituelle, comme les notes et plus encore que les notes, est un des grands exercices d'une maison d'Éducation, un des moyens d'action les plus énergiques et les plus doux à la fois, et sans contredit le plus ferme ressort de tout le gouvernement.

Qu'est-ce donc que la lecture spirituelle ?

C'est assez difficile à dire, à définir ; car ce mot, conservé dans nos règlements, bien que l'exercice qu'il désigne ait été modifié, n'exprime plus ce qu'il signifie ; et la lecture spirituelle, telle que je l'entends, est chez nous un exercice où on ne lit presque jamais.

Mais si ce n'est pas une lecture, qu'est-ce donc ? Le voici à peu près : c'est chaque soir un entretien du Supérieur avec les enfants, un entretien paternel, où se fait la communication de toutes choses, comme en famille ; où on se dit ses joies et ses peines, ses espérances et ses craintes, ses satisfactions ou ses mécontentements.

C'est l'exercice où une maison d'Éducation devient véritablement une famille : de même qu'au foyer domestique, après le travail du jour, le père rassemble autour de lui tous ses enfants et cause avec eux de tout ce qui les intéresse, de même, à la lecture spirituelle, le Supérieur dit aux élèves

rassemblés le soir devant lui, dans la paix et le silence de toutes les études, de tous les travaux du jour achevés, la journée faite en un mot, tout ce qu'il a sur le cœur et dans le cœur, pour ou contre eux : toutes ses observations sur leur conduite pendant le jour, toutes les observations de leurs maîtres.

C'est là où il les loue, où il les blâme, où il les plaint, où il les encourage ; là, où il les amuse quelquefois et les fait rire, et là où il les fait quelquefois aussi pleurer ; mais là où il les intéresse toujours ; car c'est là qu'il leur raconte tout ce qui se passe d'important, d'heureux ou de malheureux dans la maison ; là où toutes les phases de leur vie littéraire, religieuse, disciplinaire, se représentent à eux, avec un charme, avec un attrait de curiosité singulière ; là où tout devient un événement, une attente, une surprise, une consolation ou un chagrin salutaire, et toujours un enseignement : en un mot, c'est là qu'il est père, là qu'il parait avec l'autorité, la majesté, la bonté, la tendresse, les insinuations, les menaces, les bénédictions, et, quand il le faut, les malédictions d'un père.

C'est là que, selon le mot de saint Paul, il se fait tout à tous, se proportionne, s'égaye même quelquefois comme un enfant, *Tanquam parvulus in medio vestri*, ou, selon cet autre mot de l'Apôtre, qu'il s'attendrit comme une mère : *Tanquam si nutrix foveat filios suos* ; mais c'est là aussi qu'il tonne quelquefois, et rugit comme un lion.

C'est là, en effet, qu'il prononce les terribles paroles de séparation et de retranchement ; là, où il annonce qu'on n'a pu conserver dans la maison tel enfant, qui a abusé de toutes les grâces de Dieu, de tous les soins de ses maîtres : que la patience a été longue, mais qu'enfin elle a eu un terme, et que ce pauvre enfant a été ignominieusement renvoyé... ou bien qu'on a cru devoir se séparer doucement et sans éclat de quelques élèves dissipés, mous, légers, paresseux, qui

étaient toujours les derniers de leur classe, et ne comprenaient pas la grande œuvre de leur Éducation, le bienfait de leur séjour dans la maison, etc., etc.

Mais ces tristes discours sont rares à la lecture spirituelle ; car c'est à peine s'ils s'y rencontrent deux ou trois fois par an.

C'est là surtout, que le Supérieur raconte ses joies et ses espérances : le progrès des uns, le retard de tels autres, le changement heureux, l'amélioration sensible de tel enfant dont on n'avait rien obtenu jusqu'alors, les succès inattendus de telle division, le zèle, l'émulation de telle classe.

C'est là qu'il annonce solennellement, et avec tous les détails les plus piquants, les plus curieux, et longtemps à l'avance, toutes les fêtes de la maison ; les séances académiques, les visites honorables et agréables qu'on espère recevoir, les grands personnages, évêques ou autres, qui se proposent de venir juger par eux-mêmes du bien qu'on dit de la maison : les grandes promenades, les grandes récompenses, les parties de plaisir extraordinaires, les festins même, et avec toutes les circonstances qui peuvent plaire aux enfants : en un mot tout ce qui intéresse les études, la discipline, la piété, les récréations, l'hygiène, l'esprit, le cœur, la vie tout entière, voilà ce dont le Supérieur entretenait ses élèves, ou plutôt ses enfants, à la lecture spirituelle.

Dans mes souvenirs de Supérieur, c'est la lecture spirituelle qui occupe la plus haute place ; cette heure était mon heure par excellence : c'est là que j'ai aimé, que j'ai béni, que j'ai élevé, que j'ai nourri tant d'enfants, dont les noms me seront toujours chers.

Là, où je leur ai donné tant de témoignages d'un amour et d'un dévouement que nul dévouement, nul amour dans ma vie n'a égalé ; là où nous ne faisons sensiblement tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme ; où nous sentions avec douceur

que nous nous aimions les uns les autres ; où toutes les peines s'effaçaient, tous les nuages se dissipaient ; là où la sérénité revenait ; là où mon âme leur a donné tant d'avis consolants, et aussi tant d'avis terribles ; et pendant ce temps je voyais ces deux cents jeunes regards fixés sur moi, tous ces jeunes enfants suspendus à ma parole, et immobiles ; tous les sentiments qui m'agitaient, paraissant tour à tour sur leur visage naïf à mesure que je les exprimais, et pénétrant leur âme.

C'est là qu'une fois, pendant six semaines, je leur ai parlé de la grandeur et de la beauté de leurs études, de leur haute Education littéraire, et de cette grande chose qui se nomme les HUMANITÉS ; et ils m'écoutaient avec une telle avidité, avec une telle joie, une telle ardeur, que les rhétoriciens, les secondes, les troisièmes, prenant des notes pendant que je parlais et à mon insu, toute la maison se disputait ces notes, les plus jeunes enfants voulaient les avoir, le feu sacré était partout : enfin, je les ai voulues moi-même, et elles sont devenues le premier volume de *la haute Éducation intellectuelle* que j'ai publié.

C'est là qu'une autre fois, pendant trois semaines, je leur parlai sur la littérature et la poésie romantique, et les décidai à faire en pleine cour un grand feu de joie de tous les livres et cahiers qui ressemblaient de près ou de loin le mauvais romantisme, et à ne plus aimer et cultiver avec respect que le vrai, le grand, le beau classique !

C'est encore à la lecture spirituelle que, pendant un mois, chaque soir, je leur apprenais à étudier chrétiennement Virgile, et leur faisais voir de près et admirer le christianisme du *Télémaque*.]

C'est là enfin où je leur parlais, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, de leurs défauts, et où j'eus l'ineffable consolation de voir ces enfants s'intéresser à ce que je leur disais de plus vil et de plus dur contre eux, et s'y intéresser aux dépens de leur amour-propre, de leur vanité, de leur

orgueil, de leur mollesse, et de toutes leurs passions attaquées, et m'écrire, à la suite de ces entretiens, des lettres d'une affection, d'une franchise, d'un courage contre eux-mêmes que je ne pouvais m'empêcher d'admirer.

Je serais infini, si je me laissais aller ici à la douceur de tous mes souvenirs.

Je me bornerai à dire en finissant que c'est encore à la lecture spirituelle que je faisais la promulgation des lois, de l'ordre du jour, et de toutes les ordonnances particulières de la maison. C'est à la lecture spirituelle que la veille des fêtes je leur racontais l'historique de la fête, la vie du saint, au moins les traits les plus saillants. C'est là aussi que je lisais solennellement et leur expliquais le règlement du lendemain, et achevais ordinairement par une exhortation cordiale sur la joie de l'absolution reçue et le bonheur de la communion prochaine.

Pour tout dire enfin, c'est à la lecture spirituelle que le Supérieur raconte aux enfants les histoires les plus récréatives et les plus instructives; tous les événements religieux et curieux du dehors; les grandes conversions; les beaux pèlerinages; les récits des missions étrangères; tout ce qui frappe et saisit les jeunes âmes, et les enflamme pour le bien.

II

Voilà donc ce que c'est que la lecture spirituelle; et maintenant, qui n'a senti quel immense intérêt doit offrir un tel exercice; quel attrait peuvent avoir pour les enfants ces entretiens du soir, après les travaux du jour terminés; ces causeries qui touchent à tant de choses, tour à tour leçons sérieuses, charmants récits, gronderies paternelles, louanges, blâmes, avertissements, conseils; toujours effusions du cœur et inspirations du dévouement?

Qui ne sent toute la puissance d'une parole animée, quel-

que peu éloquente qu'elle soit d'ailleurs, sur un auditoire d'enfants et de jeunes gens, avides, curieux, inquiets, palpitants, et toujours si faciles à émouvoir ! quel inappréciable avantage de les avoir là, tous, chaque soir, sous sa main, sous sa parole, de pouvoir tout leur dire, de pouvoir toucher successivement toutes les cordes de leur âme, et y susciter tour à tour toutes les plus vives et meilleures émotions ?

Je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y aura jamais nulle part pour un orateur, vis-à-vis de son auditoire, une position aussi favorable ! et, si la parole humaine a quelque puissance, c'est là surtout qu'elle peut l'exercer !

Mais quel art, ou plutôt quel cœur (car ici tout l'art est dans le cœur, toute la puissance est dans l'amour), quelle inspiration du cœur et de la grâce de Dieu il faut, pour parler à toute cette jeunesse, diverse d'âge et par conséquent d'intelligence, et cependant se faire comprendre à tous, les atteindre tous, n'en laisser aucun en dehors de ses enseignements, et tantôt les toucher jusqu'aux larmes, tantôt les animer jusqu'à l'enthousiasme ; souffler la flamme intellectuelle dans les esprits et le feu sacré dans les cœurs ; les élever avec soi quelquefois jusqu'aux plus sublimes hauteurs morales ; les transporter d'ardeur pour le travail et la vertu, pour toutes les grandes et saintes choses ; ou bien renverser l'obstacle qui tout à coup a surgi, et entrave leur Éducation ; remédier à un désordre, à un souffle de mauvais esprit, à une inconstance, à un mécontentement, à une erreur ; calmer, maîtriser, relever, encourager, égayer, attendre, enflammer ! Car la lecture spirituelle, je l'ai dit, doit avoir tour à tour tous ces caractères : aujourd'hui, entretien paternel du chef de la famille avec ses enfants ; demain, conseils graves, leçons austères, et quelquefois les plus élevées de l'instituteur ; puis, conversation vive et animée sur les études, sur les lettres, sur les beaux génies de l'antiquité ; puis, langage plus saint et plus pénétrant du prêtre

et du pasteur ; quelquefois, blâmes, réprimandes, sévérités du chef de maison préoccupé d'un danger qui s'élève et qu'il a aperçu, d'un germe de mal qu'il faut étouffer avant qu'il naisse ; plus souvent, encouragement, promesses, éloges, ardeur répandue dans toutes les âmes, rayonnement de bonnes inspirations.

Et c'est de cette sorte, on le conçoit, que tout concourt à faire de cet exercice l'intérêt et le délassement de la journée.

Ainsi la lecture spirituelle, suivant la corde que le maître veut faire vibrer dans l'intelligence de ses élèves, le père dans l'âme de ses enfants, aura tous les tons, tous les accents, et toutes les utilités les plus vives et les plus présentes pour cette chère et précieuse jeunesse.

III

Tout ce qui vient d'être dit de la lecture spirituelle suffit à en faire comprendre la nécessité, l'intérêt, je dirai même la solennité et la grandeur.

Cela étant, à qui revient, dans une maison d'Éducation, le devoir de faire la lecture spirituelle ? Il est évident que c'est au Supérieur : pourquoi ? Parce que la lecture spirituelle est le centre essentiel de la maison, le grand mouvement, le grand entrain de toutes choses ; le foyer le plus actif et le plus intime de l'Éducation : tellement que toute la haute direction, toute l'unité, tout le charme et toute l'efficacité de l'Éducation ont leur source là, dans cette heure féconde et souveraine.

Voilà pourquoi le Supérieur, seul, préside convenablement la lecture spirituelle, et seul la fait bien aux enfants.

Voilà pourquoi aussi tous les maîtres doivent y être présents. C'est le cœur, la tête, la lumière de leur œuvre ; il faut que tous s'y réchauffent, s'y éclairent, et y prennent l'impulsion.

C'est d'ailleurs avant la lecture spirituelle que tous les maîtres, et surtout les Directeurs, doivent remettre au Supérieur les notes de la journée : voilà pourquoi elle se fait nécessairement à la fin du jour. C'est d'ailleurs un moment très-favorable : car, comme elle est ordinairement intéressante, souvent très-curieuse, très-amusante, elle repose les enfants, elle les délasse du travail, elle remet toutes choses en place ; elle refait la paix des âmes. C'est le dernier entretien, la douce conversation du foyer, la dernière bénédiction du soir.

Elle ne se fait pas à la chapelle : ce serait trop sérieux : la familiarité, le délassement y manqueraient. Elle ne doit pas se faire non plus à l'étude, mais à la salle des exercices. C'est de l'étude que les enfants y doivent venir. Pourquoi cela ? Le changement de lieu ajoute à l'intérêt et à l'importance de l'exercice ; et puis, il n'y aurait pas assez de dignité à l'étude. A l'étude, en effet, les enfants sont chez eux ; à la salle des exercices, ils viennent chez le Supérieur : l'étude, c'est leur domicile ; le Supérieur aurait l'air de comparaître là, devant eux, tandis que ce sont eux qui comparaissent à la salle des exercices devant le Supérieur.

A l'étude, ils sont entourés de toutes les images du travail, de tous les souvenirs du labeur pénible, de la paresse, de la tristesse ; quelquefois aussi il y a là une certaine malpropreté, je ne sais quel désordre inévitable. — A la salle des exercices, les enfants n'ont devant les yeux que les images de la vertu, de la religion, du respect, de tous les grands souvenirs de la famille chrétienne ; car cette salle doit être vaste, aérée, digne, élevée, ornée de tableaux religieux ; les enfants y sont parfaitement rangés et placés, et tous leurs maîtres autour d'eux à des places marquées et distinguées.

Le Supérieur se tient sur une estrade plus haute ; les Directeurs sont tous assis plus près de lui ; les autres maîtres à leurs

places, au milieu des enfants ; les enfants, les bras croisés et immobiles. La tenue, le recueillement, le silence sont d'autant plus parfaits, que souvent le Supérieur les égaye, et que la joie ne doit jamais devenir la dissipation à un degré quelconque.

En un mot, la lecture spirituelle doit avoir toujours la dignité et l'amabilité d'un entretien paternel. Nulle part, l'autorité et le respect ne doivent revêtir des formes plus dignes, plus fermes, et plus douces.

Du reste, comme à la chapelle, le placement des enfants contribue beaucoup à l'inspiration du Supérieur ; il ne faut pas, par exemple, que les petits enfants soient les premiers sous ses yeux : cela diminuerait, rapetisserait nécessairement sa parole : cette parole doit être simple et familière sans doute, mais il la faut vive, forte, élevée, pénétrante, et se déployant librement dans les sujets si variés et si importants dont il est question dans ces entretiens.

IV

J'ai déjà indiqué toute la variété des sujets qui font la matière de ces lectures spirituelles, et comment la discipline, la religion, la littérature, les études, les moyens d'émulation, les concours, les séances académiques, les récompenses, tous les incidents de la vie écolière, tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux dans la maison, à telle classe, tel élève ; en un mot, tout ce qui peut paraître utile, agréable et bon, à quelque point de vue que ce soit, devient l'objet de ces entretiens. C'est au Supérieur, pour parler à propos, de s'inspirer du moment et des circonstances.

Et d'abord, au commencement de l'année, de quoi doit-il être question ? Évidemment, du règlement général de la maison : on l'explique d'une manière très-détaillée, nous l'avons

dit ; cela dure un mois, six semaines à peu près : on y revient d'une manière plus succincte au commencement du carême ; cela dure huit à dix jours.

Rien n'est plus utile au Supérieur pour présenter chaque chose sous son jour vrai, donner aux enfants sur tous les points de la règle les idées qu'ils doivent avoir, prévenir de leur part les interprétations erronées, les impressions fâcheuses, inspirer la joie, la confiance, l'ardeur, le bon esprit.

A la rentrée, on commence l'explication du règlement par les articles d'étude et de discipline : la classe, la récréation, les repas, les promenades, les sorties ; et il est très à propos de réserver pour plus tard, c'est-à-dire après les retraites, ce qui concerne la piété, les congrégations, la confession, les catéchismes.

Au commencement du carême, on relit tout le règlement, mais on n'explique que les articles principaux et les plus oubliés.

Je ne puis pas, on le sent, indiquer quelles doivent être pendant toute l'année les sujets de ces lectures spirituelles ; mais ce que je puis noter au moins d'une manière générale, c'est combien il importe de savoir les adapter toujours aux grandes époques de l'année scolaire, et de les mettre en harmonie avec ces époques par la couleur et par le ton du langage.

L'année scolaire se divise naturellement en trois époques, qui sont à la vie de l'âme, chez les écoliers, ce que les saisons sont à la vie de la nature. Ces harmonies entre les choses morales et les choses naturelles ne sont point indifférentes, et ne laissent pas que d'aider puissamment à l'action sur les esprits.

Quant à moi, c'est de cette division de l'année scolaire que je faisais procéder la variété d'aspect, d'enseignement, de milieux, par lesquels ma parole, aux lectures spirituelles,

s'efforçait de faire passer tour à tour les intelligences et les âmes, pour agir puissamment sur elles, et arriver à un résultat satisfaisant et complet.

J'ai déjà traité ce point de vue dans le 1^{er} livre de mon second volume, chapitre ix^e.

V

NECESSITÉ DE LA LECTURE SPIRITUELLE. — CE QU'EN PENSAIENT SAINT PAUL, SAINT AUGUSTIN ET ROSSUET.

Est-il besoin, après tout ce que nous avons dit, d'insister longtemps pour démontrer que la lecture spirituelle, cet entretien du Supérieur avec les enfants, dans la simplicité d'un familial et paternel abandon, sur tout ce qui intéresse leur âme et leur vie, est indispensable, et qu'une Éducation vraiment chrétienne ne peut s'en passer? n'est-il pas évident qu'une simple et froide lecture, même commentée, ne remplacera jamais l'accent d'une parole vivante? la parole d'un Supérieur, épanchant chaque jour son âme dans l'âme de ses enfants, parole directe, précise, prenant les enfants sur le fait, leur parlant d'eux-mêmes, entrant dans leur esprit, dans leur cœur, dans le plus intime de leur vie, quelle parole, quelle action pourrait valoir celle-là! où sera-t-il donné à un Supérieur de façonner plus à son gré, de mieux marquer de son empreinte, d'élever plus véritablement ses enfants où se montrera-t-il à eux plus éducateur, je ne dis pas assez, plus père? qu'est-ce qui donnera mieux à une maison d'Éducation l'image d'une famille? et ne doit-il pas en être ainsi? une maison d'Éducation chrétienne ne doit-elle pas être une famille véritablement? Et y a-t-il une famille où ces entretiens au foyer domestique n'aient pas lieu? où le père n'éprouve pas le besoin, après les labeurs du jour, de retrouver ses enfants, de causer avec eux familièrement, cœur à cœur,

avec une condescendance où se montre l'amour, et qui entretient l'amour ?

Je ne crains pas de le dire : un Supérieur, qui ne fait pas lui-même la lecture spirituelle, se prive de la plus précieuse de ses ressources, de son plus puissant moyen d'action, et il crée dans son ministère comme dans l'âme des enfants une lacune que les efforts qu'il fera du reste ne combleront pas.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus en rapport avec la fonction toute paternelle de l'instituteur, et j'ajouterai avec le ministère pastoral, que ces entretiens familiers où le Supérieur s'attèpère avec une touchante condescendance à tous ses enfants, descend avec affection jusqu'à eux, dans tous les détails de leur vie quotidienne, pour les élever jusqu'à lui. Pour moi, je vois là une si manifeste et si palpable nécessité, que je ne saurais comprendre, ni accepter le gouvernement d'une maison d'Éducation, s'il ne m'était pas permis d'avoir avec les enfants ces entretiens intimes de la lecture spirituelle. Quoi ! vous avez là des enfants, vous êtes leur père, et vous ne leur ouvririez jamais votre âme, et vous pourriez vous résigner à n'avoir jamais, ou presque jamais, un entretien cordial avec eux ! Mais ne serait-ce pas renoncer à votre œuvre et à votre mission même, à l'apostolat de l'Éducation ?

Est-ce donc là d'ailleurs un ministère si difficile, et où l'on puisse tant craindre d'échouer ? Je ne demande qu'une chose à un Supérieur pour faire de bonnes lectures spirituelles, c'est qu'il aime vraiment ses enfants. Oui, qu'il les aime, et tout ce qui les touche l'intéressera, le saisira, l'animera ; qu'il les aime et qu'il laisse avec eux parler son cœur, il sera sûr toujours de bien parler, de trouver tout ce qu'il faut dire, de les intéresser et de faire du bien à leur âme. Eh mon Dieu ! mais c'est là tout le secret de ceux qui parlent vraiment aux âmes : entrer en rapport avec elles, s'identifier

avec leurs besoins, leurs désirs, se faire petit avec les petits, faible avec les faibles, tout à tous ! Voyez saint Paul avec les premiers fidèles : c'est un père avec ses enfants ; ces tempéraments, ces condescendances, ces sollicitudes, ces effusions, ces communications quotidiennes, c'est tout le ministère du grand Apôtre !

L'illustre et touchant exemple de saint Paul ne saurait être trop médité, et mérite bien qu'on s'y arrête : saint Augustin et Bossuet n'ont pu le considérer sans un profond attendrissement, et on sait avec quelle éloquence ils l'ont commenté. Oui, quand saint Paul représente ce qu'il était avec les premiers fidèles, se faisant enfant avec ces enfants dans la foi pour leur donner le lait de la doctrine comme à des enfants ; quand saint Augustin, avec l'éloquence de son cœur, raconte ces abaissements de l'Apôtre des nations, c'est le portrait même d'un bon Supérieur qu'ils nous montrent. L'analogie est frappante ! Je veux citer tout entier ici ce beau passage de saint Augustin, qui, tout en montrant comment le plus grand zèle sait s'abaisser et condescendre aux âmes, relèvera jusqu'aux hauteurs du plus sublime apostolat l'humble ministère d'un Supérieur parlant chaque soir à ses enfants.

« Je sais un homme, dit saint Paul parlant de lui-même, qui, il n'y a pas quatorze ans, a été ravi jusqu'au troisième ciel, et y a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas possible à une langue humaine de redire. Et cependant, continue l'Apôtre, je me suis fait petit au milieu de vous, comme une nourrice qui réchauffe et nourrit ses enfants. » — « C'est ce que nous voyons en effet, dit saint Augustin ; les nourrices et les mères descendent et s'abaissent jusqu'à leurs enfants. Quoiqu'elles sachent parfaitement parler, elles écourtent les paroles, elles les brisent en quelque sorte, afin de réduire le langage que tout le monde parle à des sons caressants et enfantins. Un père fait de même, fût-il un orateur si éminent que sa parole excitât l'admiration et provoquât des applau-

dissements universels, soit au forum, soit au barreau, s'il a un enfant en bas âge, rentré chez lui, il oublie toute cette haute éloquence à laquelle il s'était élevé, et il s'abaisse vers son enfant pour bégayer avec lui l'accent d'un langage enfantin ¹. »

Mais laissons ici Bossuet traduire et commenter saint Augustin :

« Voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin ², où il a prononcé des arrêts, où il a tout fait retentir du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, le soir, parmi ses enfants, il vous paraît un autre homme : ce ton de voix magnifique a dégénéré et s'est changé en un bégayement ; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de parler ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut rien leur refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance : elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul, qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel pour bégayer avec les enfants ; qui paraissiez vous-même, parmi les fidèles, ainsi qu'un enfant : *facti sumus parvuli in medio vestrum* ³ ; petit

¹ *Factus sum parvulus, inquit, in medio vestrum, tanquam si nutrix fovcat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : etsi norunt latina verba dicere, decurrant illa, et quassant quodammodo linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia : et disertus aliquis pater, si sit tantus orator ut lingua illius fora concrepent, et tribunalia concutiantur : si habeat parvulum filium, cum ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum.*

In Joan., *Tract.* VII, n. 22, III, part. II, col. 352.

Thess., II, 7.

avec les petits, infirme avec les infirmes, tout à tous, afin de les sauver tous !

« Que dirai-je de saint François de Sales ? » c'est toujours Bossuet qui parle ; « comment représenter au naturel les saints artifices de sa charitable condescendance pour les âmes ? Je le ferai en exposant ici les vrais caractères de la charité pastorale, que saint Augustin nous a si tendrement exprimés.

« La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres ; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là, elle s'abaisse avec les uns, elle s'élève contre les autres : douce pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous ; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins ; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent ; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces ¹.

« Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie ; elle se plaît avec les forts, mais elle les quitte pour courir aux besoins des faibles. »

Ainsi fait un bon Supérieur, ainsi doit-il faire surtout à la lecture spirituelle, et c'est pourquoi la lecture spirituelle est un des plus admirables et des plus puissants moyens d'Éducation : c'est la charité, le zèle, l'amour même, agissant sur les âmes dans tout l'attrait de leur douceur, dans tout le charme de leur tendresse et dans toute la force d'un invincible dévouement.

¹ *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur : alios curat edficare, alios contremiscit offendere ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit ; aliis blanda, aliis severa : nulli inimica, omnibus mater ; languidulis plumis teneros sætus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat ; cu jus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus.*

CHAPITRE IV

La parole de Dieu.

I

Aux notes, à la lecture spirituelle, la parole a donc une grande puissance ; mais puissance, qu'on le remarque bien, qui tient à l'autorité du caractère paternel dont est revêtu, dans une maison d'Éducation, tout Supérieur, qu'il soit prêtre ou laïque¹.

Mais il y a une autre parole, plus haute et plus sainte encore ; supplément inappréciable et auxiliaire tout-puissant de la première : il y a la parole du prêtre, la parole de Dieu. Quand un caractère sacré s'ajoute dans un instituteur au caractère paternel, et qu'il parle à ses enfants, dans le lieu saint, au nom de Dieu même, avec tout l'ascendant d'un ministère auguste, quelle dignité, quelle majesté, quelle sainteté prend tout à coup sa parole, et quel merveilleux instrument d'Éducation ne devient-elle pas ! C'est le *Sermo Dei vivus et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti, per tingens usque ad divisionem animæ*² : c'est toute l'influence de la religion elle-même mise au service de l'Éducation.

¹ Un laïque, grand homme de bien, M. Delarue, successivement principal des collèges d'Étampes et de Pamiers, faisait tous les jours à ses élèves de véritables lectures spirituelles, telles que je les entends. — Peut-être me sera-t-il donné de les publier bientôt. — Bel exemple d'un laïque, dont plus d'un instituteur religieux pourrait profiter.

² C'est la parole de Dieu vivante et efficace : plus pénétrante que le glaive à deux tranchants, elle atteint jusqu'à la division de l'âme. (S. Paul.)

Qui ne sent qu'il y a là un moyen d'action immense, et que, pour exercer dans sa plénitude le gouvernement moral de toute cette jeunesse, pour élever et fortifier les âmes, pour souffler les nobles ardeurs, les résolutions courageuses, pour animer à l'étude, à la discipline, à l'obéissance, au travail, aux lites de la vertu, rien n'est comparable à l'autorité de la parole de Dieu, annoncée avec talent, et surtout avec cœur, à des jeunes gens par des maîtres aimés?

Quiconque croirait d'ailleurs que la vertu, que la solide piété, peut subsister dans une maison, qu'on la défendra efficacement contre le vice, la mollesse, et toutes les passions naissantes qui l'attaquent, sans ce puissant secours, sans ce souffle vivifiant d'une parole inspirée d'en haut, quiconque voudrait croire cela, se ferait une grande illusion.

Non, il faut que dans une maison d'Éducation chrétienne la prédication soit établie et bien organisée.

Il est absolument indispensable de faire entendre à des enfants la parole de Dieu, de leur rompre fréquemment ce pain de vie, de jeter cette semence divine dans la terre de leurs âmes, terre légère sans doute, mais bonne terre, où le germe béni fructifiera.

J'ai ouï dire qu'il y a des maisons d'Éducation, dirigées même par des prêtres, et où la parole de Dieu, la prédication proprement dite, ne se fait presque jamais entendre, comme si les prescriptions du Concile de Trente, et du droit d'ailleurs naturel et divin, touchant l'obligation de prêcher les fidèles, ne s'appliquaient pas aux enfants comme aux adultes. Pour moi, je l'avoue, rien ne m'étonne, et s'il faut tout dire, ne me scandalise davantage. — Si vous ne voulez pas prêcher vos enfants, alors conduisez-les à la paroisse! Quoi! vous les soustrayez à la parole de leurs pasteurs, et vous ne vous croiriez pas obligés de suppléer à cette parole!

Et quel prêtre d'ailleurs, pour peu qu'il soit animé de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes, ne sentirait pas le besoin et ne s'estimerait pas heureux d'exercer un pareil ministère? C'est à tous les prêtres employés dans l'Éducation, et qui négligent l'apostolat, que je le dirai : Mais chaque semaine, lorsque le jour du Seigneur revient, mais aux jours des grandes fêtes chrétiennes, quand tous les cœurs fidèles sont en haut, quand la paix et la joie sont dans toutes les âmes, quand les grands mystères du christianisme, quand les grandes vertus chrétiennes, célébrés par l'Église, vous sollicitent, est-ce que vous ne sentez pas que vos enfants attendent de votre bouche et réclament de votre cœur une parole qui les élèverait jusqu'à Dieu, et qui pénétrerait peut-être leur âme à des profondeurs admirables? Eh quoi! faudrait-il donc appliquer à des prêtres, à qui Notre-Seigneur a confié l'Éducation de ses enfants les plus chers, ces tristes paroles : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis!* Non, non, cela ne se peut, quand on a seulement un peu de foi et un peu de cœur.

II

Toutefois la prédication dans une maison d'Éducation — et il est à peine besoin de le dire — ne ressemble pas, ne doit pas ressembler à celle des paroisses.

On comprendra sans peine ce que la prédication, dans les maisons d'Éducation, a de commun avec celle des paroisses, et avec toute bonne prédication : je n'en traiterai donc pas ici.

Mais, ce qu'on ne comprend peut-être pas aussi bien, c'est ce que la prédication dont il est ici question a de spécial : voilà pourquoi je crois utile d'en dire quelques mots.

Je parlerai d'abord des diverses formes de la parole de

Dieu, des diverses sortes de prédication qui peuvent être utilement en usage dans les collèges : je parlerai ensuite et à part des catéchismes, à cause de leur spécialité et de leur importance particulière.

Et d'abord, à qui s'adresse la parole de Dieu dans une maison d'Éducation, et quel but veut-elle atteindre ?

Elle s'adresse, il faut toujours se le rappeler, à des enfants, à des jeunes gens, chez qui la raison est faible, l'imagination forte, la sensibilité ardente, les passions vives.

Elle s'adresse à un âge où la conscience n'est guère formée et où l'instruction est peu solide. La première communion, qui touche le cœur, ne communique pas toujours à des natures mobiles, comme celles des enfants, des sentiments assez profonds de religion : enfin on peut, dans l'enfance surtout, avoir une piété sensible, sans grande crainte de Dieu, ni vive horreur du mal.

Dans ces conditions, LE BUT PRINCIPAL DE LA PRÉDICATION, quel doit-il être ? — *Inspirer, exciter LA CRAINTE DE DIEU* dans ces jeunes âmes, par une parole éclairée, solide, forte, vive, et *FORMER LEUR CONSCIENCE*.

J'ai toujours pensé, et avec tous les plus sages instituteurs de la jeunesse, que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était cela sans contredit.

Sans doute c'est surtout au confesseur qu'il appartient de former la conscience des enfants ; mais on peut y contribuer puissamment aussi par la prédication, en leur déclarant, dans l'occasion et selon les sujets, d'après les règles d'une saine théologie, que tel orgueil, telle paresse, telle désobéissance, telle pensée, tel désir, telle parole, telle lecture, tel regard, qu'ils se croient permis, est défendu par la loi de Dieu ; qu'il n'en faut pas davantage pour les exposer de près ou de loin à perdre la grâce, tomber dans le péché, souiller leur âme et mériter la réprobation éternelle.

Partout, toujours, et en toute forme d'instructions, le point capital, auquel il faut s'attacher avant tout, c'est d'établir *la piété des enfants sur la crainte de Dieu*, leur développant tout ce qui en est dit de plus fort dans les saintes Écritures, et les graves motifs qui en sont donnés. Sans cesse, il faut les exhorter à combattre leurs passions, ou à les tourner au bien; leur apprendre à attaquer, à déraciner *leurs défauts* : par là, on attaquera le mal dans sa racine, et on retranchera la cause de tous les péchés.

Toute autre parole avec eux est vaine.

Avec un tel auditoire et pour un tel but, ce qu'il faut évidemment, c'est un ensemble bien organisé de prédications courtes et fréquentes : très-solides au fond et très-pratiques, mais vives, brillantes, animées. Tel est celui qu'on a conçu pour les maisons chrétiennes d'Éducation, à savoir : *des catéchismes et des instructions doctrinales; des homélies, des sermons, des méditations, enfin des petits mots d'exhortation et de piété*, à la fin des fêtes les plus solennelles, soit à la grande chapelle, soit à celle de la sainte Vierge, ou ailleurs.

La parole de Dieu est donc annoncée aux enfants dans les bonnes maisons d'Éducation comme il suit :

1^o Par une *homélie* faite chaque dimanche et jours de fête à la messe de communauté, après l'Évangile, pendant huit ou dix minutes; et aussi, pendant le carême, tous les vendredis, ou même, comme je l'ai vu et pratiqué moi-même, tous les jours.

2^o Par *des sermons* plus solennels aux retraites et aux grandes fêtes, pendant vingt à vingt-cinq minutes.

3^o Par *la méditation* lue ou paraphrasée, dans chaque division, tous les matins, et plus solennellement les dimanches et les fêtes.

4^o Par *de petites exhortations*.

5^o Enfin par divers *catéchismes*, auxquels assistent sans

exception tous les élèves de la maison, divisés suivant leur âge et leur capacité; et où on leur fait en quatre ans, deux ans, ou un an, un cours *d'instructions sur le Dogme, la Morale, les Sacrements, le Saint Sacrifice.*

Telle doit être dans une maison chrétienne l'organisation de la parole de Dieu.

Parcourons ces différents genres de prédication.

III

L'HOMÉLIE. Chaque dimanche, à la messe de communauté, celui qui célèbre la sainte messe fait, après l'Évangile, une homélie.

L'homélie est une prédication courte, mais intéressante, et de nature à faire une vive impression sur les enfants. C'est tout autre chose qu'une instruction de catéchisme. On y peut librement déployer son âme et son cœur. Elle comporte la chaleur, le mouvement, et même la plus vive éloquence. C'est un petit discours, qui, bien fait, peut être tour à tour, selon les sujets et les fêtes, gracieux et doux, ou bien d'une gravité saisissante et pénétrante.

Cependant, de même que l'instruction de catéchisme doit être souvent, comme nous le dirons, exhortative, l'homélie, dont le but principal est d'exhorter, doit être cependant toujours instructive, s'appuyer toujours sur un enseignement de foi, sur un fond très-solide.

Elle roule ordinairement sur une seule vérité, qu'elle met en saillie, et qu'elle jette pour ainsi dire toute lumineuse et toute ardente, comme un trait, dans l'âme des enfants.

Le sujet de l'homélie peut être le mystère même du jour, ou le fait divin raconté dans l'Évangile; mais alors il est essentiel de toujours faire une application personnelle aux enfants, soit du mystère, soit du fait évangélique. Car, il ne s'agit pas là de donner carrière à son imagination, de mon-



trer son esprit et son style : avant tout, le but de l'homélie, c'est d'améliorer, c'est de convertir les enfants.

Et voilà pourquoi *les grandes vérités* : les fins dernières, le salut, la mort, le jugement ; *les grandes vertus* : l'humilité, la pénitence, la charité, la crainte de Dieu, les motifs qu'en donne l'Écriture ; *les grands défauts* : l'orgueil, la mollesse, l'insubordination, l'esprit d'indépendance, etc., sont ici les sujets les mieux choisis, et les plus véritablement utiles.

Mais si l'homélie doit avoir toujours un fond très-solide, elle ne doit pas être une instruction proprement dite : ce qu'il faut, c'est qu'elle soit surtout exhortative.

Parole toute pastorale, animée, chaleureuse, effective ; il n'y faut rien de purement spéculatif, rien en l'air, rien qui ne s'adresse directement aux enfants, et ne les attaque par quelque endroit.

Assaut des âmes, vive attaque des cœurs, l'homélie doit toujours tendre à toucher, frapper, émouvoir les pécheurs, les arracher au vice, les exciter au bien, et laisser tour à tour dans leurs âmes des impressions douces ou fortes, consolantes ou terribles.

J'ai dit qu'elle prenait texte ordinairement dans l'Évangile du jour, soit en le paraphrasant, soit en lui empruntant pour sujet un détail particulier : mais, dans l'un et l'autre cas, il est de rigueur d'indiquer, au commencement et à la fin de l'homélie, le but qu'on se propose et la pensée principale du sujet : sinon, qu'arrive-t-il ? c'est que l'instruction nécessaire et l'exhortation solide s'évanouissent dans l'esprit des enfants.

Quelquefois, au lieu de l'Évangile, en certains jours de fête, l'homélie peut et doit traiter des sujets dogmatiques ; mais elle doit alors toujours finir par une conclusion morale bien amenée, et suffisamment développée, qui fasse descendre les enfants dans leur conscience, et les oblige à réfléchir sérieusement sur eux-mêmes.

Je dis, *suffisamment développée*. Il y a, il doit y avoir dans une homélie, comme dans tout discours, un point capital et culminant, duquel dépend tout le fruit qu'on veut produire : dans l'homélie, ce point capital, c'est la conclusion pratique ; pour arriver là, l'homélie doit se hâter, passant sur les accessoires rapidement, et réservant pour le trait pratique et décisif toutes ses forces. Trop souvent les jeunes maîtres surtout font le contraire : c'est sur des accessoires, brillants peut-être, mais d'une importance secondaire, qu'ils épuisent leurs développements et leur temps ; puis le point pratique et important du discours est à peine effleuré.

Inévitablement alors, tout le fruit de l'homélie est perdu. Le mot de M. Tronson sur ces morales écourtées, est plein de justesse. Un catéchiste lui ayant lu son homélie : « Votre morale, lui dit-il, est trop courte pour pouvoir toucher et enflammer les cœurs de vos auditeurs. Elle se dissipe trop tôt, *comme une fusée ou comme un feu de poudre.* »

De même encore, avec les enfants, jamais de morale vague, toujours celle qui leur convient, et qui va droit à leurs besoins actuels ; pas de déclamations en l'air ; pas de rhétorique, pas de vaines phrases ou de froides banalités ; toujours leur parler directement, à eux et pour eux.

C'est ainsi et par là même que l'homélie peut arriver quelquefois à la plus grande véhémence : mais ceci doit être surtout réservé aux maîtres les plus anciens et les plus autorisés : et toutefois, dans la bouche de personne, il ne faut jamais d'invective trop amère, ou du moins pas d'accusation persécutrice, et d'une personnalité excessive, qui puisse gêner les enfants dans leurs rapports avec les maîtres, ou qui indique trop la science particulière du confesseur.

C'est ici le cas de faire observer que, surtout lorsqu'on parle aux enfants, soit en public, soit en particulier, du vice impur, il faut le faire avec netteté et vigueur, mais grande

dignité ; il faut élever, purifier les âmes par le ton pénétré la chaleur et la noblesse du discours.

Enfin, puisque les impressions, quoique vives, durent peu chez les enfants, il est nécessaire de revenir souvent sur les mêmes vérités, de les présenter sous diverses formes, dans une même homélie ; et, quand elles sont plus importantes, de les traiter de temps à autre régulièrement chaque année.

Et voilà pourquoi, comme pour les instructions, il est nécessaire d'avoir un plan d'homélie, dans lequel se trouvent marqués tous les sujets que l'on traitera pendant le cours de l'année : autrement on serait exposé à traiter plusieurs fois le même sujet, et à négliger des sujets importants, quelquefois même pendant plusieurs années de suite.

J'ajouterai enfin qu'il est tout à fait nécessaire, pour que la parole ait de l'autorité et agisse sur les âmes des enfants, que les prédicateurs disent bien. « *Dire merveilles, mais ne les dire pas bien, c'est ne rien dire*, écrivait saint François de Sales : *dites peu et dites bien, c'est beaucoup.* »

Bien, mais entendons-nous ; bien pour des enfants et des jeunes gens, et comme il convient dans une maison d'éducation. Il n'est pas question ici de grands sermons, ni de grandes formes oratoires. L'homélie est quelque chose de pastoral, de paternel : « *Nos anciens pères et tous ceux qui ont fait du fruit*, dit saint François de Sales, *parlent cœur à cœur, esprit à esprit, comme les bons pères aux enfants.* »

Il y a au contraire des jeunes maîtres qui, à cause de leur âge et de la timidité naturelle de leur caractère, parlent presque comme des enfants, et avec un embarras qui paraît sur leur visage ; non, dit saint François de Sales : « *L'action doit être généreuse. Je dis cela*, ajoute-t-il, *contre ceux qui ont une action craintive, comme s'ils parlaient à leurs pères et non pas à leurs disciples.* »

« Il faut, dit-il encore, parler affectueusement et dévotement, simplement et candidement, et avec confiance ; être

« bien rempli de la doctrine qu'on enseigne et de ce que
 « l'on veut persuader. Le souverain artifice, est de n'avoir
 « point d'artifice ; il faut que nos paroles soient enflammées,
 « non par des cris et des actions démesurées, mais par l'af-
 « fection intérieure ; il faut qu'elles sortent du cœur plus
 « que de la bouche. On a beau dire, le cœur parle au cœur,
 « et la langue ne parle qu'aux oreilles. »

Voilà tout le secret pour faire une bonne homélie. Il faut que le cœur y parle : le cœur, c'est-à-dire, comme je l'ai expliqué souvent, le zèle des âmes, l'amour, le dévouement au vrai bien des enfants. Que cette flamme de zèle soit au cœur des maîtres quand ils parlent à leurs enfants, et leur langage aura toujours l'éloquence qu'il doit avoir. C'est toujours l'*Amas me ? Pasce agnos meos.*

IV

Mais le ministère de la parole monte plus haut encore, et, à côté de l'homélie, il y a, en certains jours exceptionnels, une prédication plus imposante ; il y a les PETITS SERMONS.

Les développements qui précèdent me permettent d'être plus court ici et de me borner à de simples indications.

Ces petits sermons, *quand se font-ils ?* Aux jours de grandes fêtes, le soir, avant le salut. — C'est l'exercice le plus solennel de la fête.

Par qui ? Par des étrangers de distinction, ou par quelqu'un des messieurs de la maison : on choisit les plus anciens, les plus capables, les plus autorisés.

Dans quelle forme ? Le genre de cette prédication est moins austère, moins sévère, plus brillant que les homélies ordinaires.

On peut y parler ou des mystères du jour, ou d'une vertu, d'une vérité en rapport avec la fête : toujours d'une manière très-solide, et avec des applications personnelles ; mais

agréables, encourageantes, consolantes. Il n'y a pas de divisions trop didactiques, ni d'*Ave Maria*. Il y a un texte.

J'ai vu ces petits sermons, bien faits, s'élever à la plus haute, à la plus vive éloquence, par la vérité des sentiments et des pensées, et inspirer aux enfants un véritable enthousiasme. Pour de jeunes prêtres, c'est une admirable initiation à la grande prédication.

Ces petits sermons se prêchent ordinairement les jours de communion. Il y faut donc de la piété, piété tendre, mais aussi piété solide, piété sincère. Dans l'enfance et la jeunesse, la piété fervente a ses douceurs; mais ces douceurs ne sont pas sans danger ni sans illusion possible. Il y faut prendre garde.

Voici les remèdes : d'abord, *la Foi*. — L'instruction grave, forte, lumineuse : il faut donner cette instruction ; trop souvent on ne la donne pas. On ne prend pas les enfants où ils en sont. On les suppose instruits : ils ne le sont pas. On leur parle vainement, comme un rhéteur, sans aucun zèle sacerdotal, ou platement, sans aucune préparation. — La prédication, avec des enfants et des jeunes gens, doit être agréable, mais très-substantielle. — Qu'elle ait beaucoup de charme sans doute ; mais avant tout, le charme de la belle et solide instruction.

Avec *la foi, la vertu* : C'est pourquoi l'exhortation qui termine ces petits sermons doit être le plus souvent très-forte, et toujours viser à la conversion ou à l'amélioration sérieuse. — On néglige trop cela : on fait des phrases ou l'on dit des vulgarités : vous diriez que le prédicateur n'ambitionne aucun résultat, n'a point de but, et ne se propose d'autre dessein que de remplir tant bien que mal une fonction.

Il y a des chrétiens, des ecclésiastiques même, qui ont une certaine piété, une certaine dévotion, à leur manière, et qui sont sans foi profonde, sans solide vertu. — Rien n'est pire : que vos enfants, que vos pénitents ne soient pas de cette

sorte. Ne leur permettez pas la sainte communion, uniquement pour qu'ils sentent le plaisir ou le bonheur de la faire. Faites-leur faire toujours alors quelque sacrifice, quelque acte de vertu. Il n'y a que cela qui les fortifie, et les soutienne.

L'expérience démontre, hélas ! trop souvent, que la piété sensible n'est rien ou presque rien.

LA FOI ET LA VERTU, voilà ce qui compte, et ce qui dure.

Enfin, il faut parler souvent *du monde* aux enfants.

Il faut bien leur dire, mais sans déclamation, ce qu'il est. Cela suffit pour les éclairer sur ses périls.

Il faut leur dire le danger de la vie et de l'air du monde. — C'est l'air qu'on respire, c'est l'atmosphère dans laquelle on vit, qui fait vivre ou mourir. Il faut que l'air soit bon, ou on meurt. — Eh bien ! l'air du monde est mauvais, empoisonne ! dans les villes et même dans les campagnes.

LA MÉDITATION. — Celui qui la fait, doit parler en son nom, se supposer un enfant, et s'appliquer à lui-même le sujet qu'il traite. Les méditations doivent être à la fois instructives, onctueuses, pénétrantes. Ne pas y prendre la façon solennelle d'un Grand Séminaire : c'est une parole ou une lecture méditée, très-pratique, très-simple.

C'est dans cet exercice qu'il faut apprendre aux enfants à rentrer en eux-mêmes, à examiner leur conscience, à s'accuser devant Dieu, à s'entretenir avec lui, cordialement, comme un fils avec son père, et aussi à l'adorer, à le remercier, à lui demander ses grâces, à implorer sa miséricorde, etc.

J'ai vu ces méditations bien faites produire des fruits extraordinaires ; mais il faut en bien choisir les sujets, et y savoir mettre l'accent !

LES PETITES EXHORTATIONS. — Soit à la chapelle de la sainte Vierge, — soit aux messes de communion, — soit dans les congrégations.

A la chapelle de la sainte Vierge, ce qu'on appelle le *petit mot* doit être vif, et inattendu dans la forme, si ce n'est dans le fond.

Il peut durer de cinq à six minutes, pas plus.

Comme ce petit mot termine la journée, et a été précédé de beaucoup d'exercices, il est très-difficile à bien faire : il faut qu'il soit TRÈS-COURT ET EXQUIS ; il n'y faut rien de vulgaire. Ce qui serait simple et bien ailleurs, là serait froid, pâle, fatigant.

De même pour les petites exhortations du soir *au mois de Marie...* On ne saurait trop les bien préparer.

De même encore, pour les petites exhortations qui peuvent se faire chaque vendredi de carême, le soir, avant l'adoration de la croix et le chant du *Stabat*. — Ce doit être parfait.

Les exhortations *avant la communion* demandent une perfection plus grande encore. — Rien ne doit être plus court et plus excellent. — C'est là surtout que l'*onction doit enseigner toutes choses*, comme dit saint Jean l'Évangéliste.

CHAPITRE V

Encore de la parole de Dieu.

LES CATÉCHISMES.

1

Quelque nombreuses et variées que soient dans une maison d'Éducation les instructions religieuses, ni la méditation du matin, ni la lecture spirituelle du soir, ni les notes

de chaque samedi, ni les prédications de chaque dimanche, ni les sermons des jours de fête, rien de tout cela ne peut dispenser des catéchismes.

Qu'on me permette d'insister sur ce point capital.

Il y a des maisons chrétiennes, ecclésiastiques même, où les catéchismes ne sont pas organisés comme il convient : cette grande nécessité n'est point suffisamment comprise ; les catéchismes y sont mal faits et mal suivis.

C'est une lacune déplorable dans le système de ces maisons.

Il faut dans une maison d'Éducation des catéchismes bien organisés et bien faits, parce que l'instruction, une bonne instruction religieuse, est pour les enfants la première des nécessités, et qu'une telle instruction ne se donne nulle part comme au catéchisme.

On l'a observé, et on l'a dit avec raison : en ce pays et en ce siècle, c'est la foi solide, la foi forte et éclairée qui manque même dans les collèges chrétiens et dans les Petits Séminaires, — et quelquefois même dans les grands — la foi profonde, généreuse, élevée. Sans doute, tous les exercices tendent à y inspirer la piété ; mais cette piété trop souvent est sans fondement assuré : c'est une piété sans religion réelle : c'est une piété et une foi de routine, d'habitude, de sentiment ; mais rien de grand, rien de ferme, rien de courageux, rien d'approfondi. Ce que le Concile de Trente appelle la racine et le fondement de la justification, y est faible. De là tant de jeunes gens qui perdent sitôt le fruit de leur Éducation ; de là, dans les Petits Séminaires, tant de vocations scandaleusement infidèles, et tous ces élèves qui, rentrés dans le monde, y deviennent quelquefois, après être sortis de nos maisons, comme naturellement et dès le premier jour, indifférents, irréguliers et presque impies.

De là, tant de prêtres sans aucun zèle et sans vertu qui dure. De là, tant de chutes à la sortie même des Grands Sémi-

naires. Ainsi des jeunes gens auront vécu six, sept, huit ans même dans l'atmosphère d'une maison sainte pour aboutir là !

Quelle en est la grande cause ?

Leur première Éducation *chrétienne* dans les petits Séminaires a été sans fondement assez ferme.

Ce qui explique et excuse un peu cette grande défaillance, c'est qu'on s'imagine encore aujourd'hui, parce que des enfants ou des jeunes gens se présentent pour entrer dans un Petit Séminaire, qu'ils connaissent leur religion et ont une foi solide. C'était vrai il y a cent cinquante ans ; aujourd'hui c'est une erreur. L'expérience démontre que sur cent il n'y en a pas dix qui sachent réellement leur religion. Ils ont respiré trop longtemps un air mondain, irréligieux, incrédule et quelquefois impie : cet air empesté les a pénétrés malgré eux.

L'Éducation domestique, d'ailleurs, n'est plus assez solidement chrétienne, on le sait : pour y suppléer, il n'y a que les Catéchismes des paroisses, et, ces Catéchismes ne sont pas toujours faits comme il faut : on y va d'ailleurs trop peu de temps.

Si j'affirme tout cela, c'est non-seulement parce que j'en ai fait l'expérience, mais parce que j'ai entendu un grand nombre de Supérieurs de Petits Séminaires se plaindre que les jeunes gens, même les meilleurs, y arrivaient sans instruction, et que plusieurs, même avec une certaine piété, avaient à peine la foi nécessaire et une très-médiocre crainte de Dieu.

Des Catéchismes INSTRUCTIFS, TRÈS-INSTRUCTIFS, peuvent seuls suppléer à ces lacunes.

Enseigner, prêcher, exposer clairement, fortement, éloquemment même, les vérités de foi, morales et dogmatiques, voilà le but essentiel des catéchismes dans un Petit Séminaire, et ce but les Catéchismes l'atteignent mieux que tout autre exercice.

Ainsi les Catéchismes d'un Petit Séminaire doivent, par-dessus tout, être INSTRUCTIFS. Dans une telle maison, la piété proprement dite est suffisamment nourrie par les fréquents exercices marqués au règlement. Au catéchisme, c'est l'instruction qu'il faut.

Par là, je n'entends pas qu'on fasse aux enfants de la controverse; ce serait une autre extrémité absurde, qui ruinerait le peu de foi qu'ils ont : les jeunes maîtres sont quelquefois exposés à tomber dans ce défaut ; il faut bien y prendre garde. J'entends, quand je demande des Catéchismes instructifs, qu'on traite les enfants des maisons d'Éducation chrétienne comme des enfants baptisés, dont l'intelligence est développée, dont la bonne volonté est certaine, et qu'on les instruisse fortement, largement, magnifiquement même, des grandes, fortes et magnifiques vérités de la religion, dogmatiques ou morales ; j'entends qu'on les remplisse des lumières de la foi ; j'entends qu'on les pénètre, qu'on les saisisse, qu'on les ravisse même par la plénitude de la vérité, par la plénitude de l'autorité, et cela sans aucune controverse.

Je souhaite enfin, comme je l'ai dit déjà, que, dans les Petits Séminaires, on ne prêche jamais sans donner à la parole *quelque fondement solide* dans une vérité, un principe, une parole de foi.

Mais pour tout cela, il ne faut pas faire le Catéchisme comme une classe et une leçon profane ; il faut le faire avec suite, avec zèle et en même temps avec une certaine dignité.

Est-ce ainsi qu'on le fait partout ? J'ai le regret de ne pouvoir répondre affirmativement.

II

DIGNITÉ EXTÉRIEURE ESSENTIELLE AUX CATÉCHISMES,

Ici, que d'abus n'aurais-je pas à signaler ! que de tristes négligences, soit : le croirait-on ? *sur l'exactitude* à faire les ca-

téchismes; — je connais une maison où, pendant toute une année, la *classe de Catéchisme*, comme on l'appelait, n'a pas été faite plus de sept fois! — soit sur *le lieu* où on le fait; soit sur *la manière de le faire!*

Et par suite, en quel discrédit le Catéchisme est-il tombé dans certaines maisons? — On dit : ces Catéchismes sont inutiles. — Inutiles, je le crois bien, faits comme vous les faites : je dirai même funestes, comme toute bonne chose mal faite, comme toute profanation des choses saintes.

Comment donc faire le Catéchisme dans une maison d'Éducation? Je répondrai : Pourquoi pas comme on le fait dans les paroisses bien gouvernées? c'est-à-dire à la chapelle, en habit de chœur, avec tout l'ensemble des cantiques, des fêtes, des récompenses, qui en font, partout où le Catéchisme est bien organisé, un exercice si agréable, un ministère si doux et si consolant?

Mais vous le faites dans une classe, et comme une classe ; vous succédez au maître de piano ou d'anglais ; vous arrivez comme un professeur. Comment voulez-vous que les enfants se croient à un Catéchisme ? C'est abaisser un ministère si simple, mais si sublime, si aimable et si fructueux ; c'est lui enlever toute sa dignité, toute son efficacité et tout son charme.

Pour donner au Catéchisme l'autorité et le respect qui lui sont dus, il faudrait commencer par lui rendre sa dignité : il faudrait que la sainteté du lieu, que l'appareil extérieur, que le chant des louanges de Dieu, que l'autorité du langage, que tout fit sentir aux enfants l'enseignement de la foi et la parole divine. Une salle commune et profane, une familiarité humaine, une sécheresse d'enseignement vulgaire, sont ici une affreuse inconvenance, un vrai malheur.

Les Catéchismes se doivent toujours faire dans des chapelles, ou du moins dans une salle religieuse, qui fasse sentir aux enfants le respect qu'ils doivent avoir pour la

parole de Dieu, et pour le saint exercice auquel ils vont prendre part.

Il faudrait, après cela, une autre condition, essentielle au succès de l'enseignement religieux dans une maison, je veux dire une bonne organisation des catéchismes.

Cette organisation, voici pour ma part comme je la comprends :

III

ORGANISATION DES CATÉCHISMES.

1^o Il faut trois Catéchismes du dimanche, indépendamment du Catéchisme de semaine préparatoire à la première Communion.

Le premier, dit CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE, est composé des élèves des classes supérieures ayant fait leur première Communion.

On sait que le but spécial de cet important Catéchisme est d'établir fortement les jeunes gens dans la foi, et de les fixer à jamais, avec une conviction éclairée, dans les habitudes chrétiennes, dans la pratique sérieuse du devoir.

Le second, dit GRAND CATÉCHISME, se compose des élèves des classes inférieures et de ceux même des classes supérieures, qui n'auraient pas encore fait leur première Communion, ou dont la première instruction aurait été négligée.

Le but de ce Catéchisme, c'est de donner aux enfants qui se préparent à faire dans l'année leur première Communion, et même à ceux qui l'ont faite depuis peu, et ont été mal instruits, une connaissance solide et complète, quoique élémentaire et abrégée, de la religion.

Le troisième, appelé PETIT CATÉCHISME, est composé de tous les enfants au dessous de dix ans, et de ceux plus âgés

qui ne seraient pas en état de suivre le *grand Catéchisme*.

Le but principal qu'on s'y propose, c'est de leur donner une connaissance exacte et intéressante de la religion, et de leur inspirer peu à peu le goût de la piété, en leur faisant aimer les instructions qu'ils reçoivent et la chapelle où ils se réunissent.

Cette division des Catéchismes est simple et suffit à tout.

Ajoutons qu'aucun de ces trois Catéchismes ne doit être fait par un seul maître. Chaque Catéchisme est présidé par un de MM. les Directeurs, qui a sous lui ordinairement un, deux, ou trois catéchistes. Le Catéchisme DE PERSÉVÉRANCE est dirigé par M. le Supérieur, ou par M. le Préfet de religion.

Tous les catéchistes sont toujours revêtus de l'habit de chœur. La dignité religieuse du Catéchisme l'exige.

Les Catéchismes bien organisés, il s'agit de les bien faire.

Je ne dirai qu'un mot de l'*ordre des exercices* : en voici le règlement :

1^o *Prière et cantique*. — Après l'entrée, dès que les enfants sont recueillis, on donne le signal pour commencer la prière. Tous se mettent à genoux, et suivent la prière dans le *Manuel*.

On se tient pendant tout le temps du catéchisme avec modestie et attention, ne parlant jamais, sous aucun prétexte, ne tournant jamais la tête, et les bras croisés, à moins qu'on ne lise.

Après la prière, on chante quelques couplets de cantique ; tous chantent de leur mieux, sans crier, mais aussi se faisant entendre.

2^o Puis vient l'*interrogation* sur le *Catéchisme* et la *récitation de l'Évangile*.

Aussitôt qu'un enfant est appelé, il se lève, et répond, sans se presser et très-distinctement, à la question qui lui a été adressée. Cette interrogation est faite par un catéchiste en chaire ; il marque sur un registre et dit tout haut la note méritée par chaque enfant.

3° Puis vient le *Compte rendu des analyses*. — S'il y a lieu, *jeu de bons points*, c'est-à-dire récapitulation vive et animée, par demandes et par réponses, de l'instruction précédente.

4° On chante ensuite les petites *Vêpres*.

5° Aussitôt après *Vêpres*, l'*Instruction*.

Avant l'instruction, les enfants ferment leurs livres, croisent leurs bras et se recueillent, pour ne plus écouter, pour ne plus regarder que celui qui leur doit annoncer la parole de Dieu. — Les mêmes règles doivent être observées toutes les fois qu'au catéchisme quelques avis de piété sont donnés aux enfants.

Si les enfants ne prennent pas de notes, on leur dicte au commencement de l'étude du soir le plan de l'instruction.

L'instruction ne doit jamais dépasser une demi-heure dans le catéchisme de persévérance ; vingt-cinq minutes dans les deux autres catéchismes.

6° Après l'instruction, *Cantique*, pendant lequel on distribue quelques récompenses à ceux qui en ont mérité pour de très-bonnes réponses ou pour une analyse remarquable.

Le reste du temps est occupé par des avis de piété, ou par quelques histoires pieuses et intéressantes.

7° Le *Salut* termine tout. — Le salut se compose : 1° d'une antienne et oraison au Saint-Sacrement ; 2° d'une antienne et oraison à la sainte Vierge ; 3° du psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, après la bénédiction.

8° Les moyens d'émulation ne doivent pas être négligés dans les Catéchismes.

— Pour la *récitation*, il faut conserver exactement les notes que mérite chaque enfant à chaque récitation, et s'en servir afin de récompenser aux jours de fête ceux qui récitent le mieux : on donne des bons points, des gravures, des livres.

A la fin de chaque séance, on distribuera des bons points et des images aux enfants les plus sages, ayant soin de ne les pas donner toujours aux mêmes ; mais de prendre en considération les efforts de ceux à qui la sagesse est plus difficile.

On a soin que les gravures soient bien faites et propres à édifier. Il vaut mieux en donner une moins grande quantité

et les donner plus belles, et telles que les enfants puissent les conserver avec plaisir et avec fruit dans un portefeuille *ad hoc*, ou dans leurs livres de prières.

— *Pour les instructions*, le compte rendu des analyses se fait chaque fois, avec éloge ou blâme, et avec le plus d'intérêt possible. Des cachets de diverses couleurs indiquent les divers degrés de mérite.

— Il y a dans chaque division, à la fin de l'année, deux prix de science pour la récitation et les réponses, et deux prix d'analyse.

— *Il y a des Dignités*, dans chaque Catéchisme : la première est celle d'intendant : 1° il prépare la chapelle avec le sacristain ; 2° il veille avec les sous-intendants à ce que les enfants se rendent au Catéchisme dans le plus grand ordre et en sortent de même ; 3° il reçoit des premiers de bancs les analyses de la dernière instruction, et distribue, au commencement de l'étude, les analyses dont on a rendu compte ; 4° si quelque enfant se trouvait indisposé, c'est l'intendant qui le conduirait dehors ; 5° il sera consulté quelquefois par les catéchistes pour la préparation des fêtes, etc., etc.

La seconde dignité est celle de sacristain : 1° il orne l'autel avant le Catéchisme, et il le décore avec plus de soin les jours de fêtes ; 2° il allume les cierges avant les Vêpres, et les éteint après, etc., etc.

Les autres distinctions sont celles des premiers de bancs : 1° ils ramassent les analyses des enfants de leurs bancs ; 2° c'est à eux qu'on s'adresse lorsqu'on a quelques difficultés à résoudre ; car ils doivent être les plus sages et les plus savants du catéchisme.

9° Pour donner plus d'intérêt et de vie aux catéchismes, on a établi *des fêtes*.

Ces fêtes doivent être pieuses, et offrir aux enfants le plus de charme possible. Les histoires, bien préparées, doivent y jouer un grand rôle, dans le grand, comme dans le petit catéchisme.

Dans le catéchisme de persévérance, les élèves de rhétorique et de seconde pourraient présenter parfois quelques jolies pièces littéraires et religieuses, sur les fêtes de l'année que l'on célèbre.

Il y a toujours alors récitation et explication de *billets*.

Les fêtes des catéchismes sont : 1° l'ouverture des catéchismes ; 2° la fête de saint Étienne, lendemain de Noël ; 3° le lundi de Pâques ; 4° La clôture des catéchismes, au dernier dimanche libre de l'année.

A chacune de ces fêtes, excepté celle de l'ouverture, il y a une distribution solennelle de prix et de gravures, faite par quelqu'un de considérable invité à cet effet. Des volumes sont donnés dans chaque division pour la récitation et les analyses.

A la fête de clôture, on ne donne que des gravures ; les livres sont donnés à la distribution générale des prix.

Faits comme ils doivent l'être, avec leurs fêtes, avec leurs exercices variés, leurs moyens d'émulation, leur vraie physionomie et leur vrai caractère, qui ne sent quel doit être le charme de ces Catéchismes et leur efficacité ? Qui ne voit qu'il y a là un ministère des plus intéressants, un réel apostolat, ayant merveilleusement prise sur les âmes ? Qui ne comprend enfin tout l'attrait et toute la puissance de ces pieuses réunions

IV

L'INSTRUCTION AU CATÉCHISME.

Le but essentiel du Catéchisme étant d'instruire, nous devons nous arrêter ici plus longtemps.

Il y a deux moyens d'instruction : la récitation du catéchisme et de l'Évangile, et l'instruction proprement dite.

1° Et d'abord la *récitation littérale du texte du catéchisme*, de manière à le voir tout entier dans l'année : chaque élève l'aura donc appris au moins huit fois dans sa vie. Quoique fort simple, cette science n'est pas commune, et elle est très-positive.

Le catéchisme, c'est l'exposition abrégée, mais complète, des vérités de la foi catholique : tous les mots en ont été pesés,

de manière que ce petit livre contient, si je puis m'exprimer ainsi, la substance la plus pure des dogmes et de la morale du christianisme : c'est toute une théologie élémentaire mais profonde, et mise à la portée de toutes les intelligences. C'est aussi un cours de haute philosophie, le plus savant et en même temps le plus simple que puisse consulter la sagesse ; car, comme l'avait si bien senti le célèbre et infortuné Jouffroy, « il ne laisse sans réponse aucune des grandes questions qui intéressent l'humanité. »

Il y a de plus la *récitation de l'Évangile*. — Dans le catéchisme de persévérance, on choisit un Évangéliste, qu'on apprend par cœur d'un bout à l'autre, allant toujours à la suite ; ou bien la *Concorde des évangélistes*, qu'on apprend en tout ou en partie.

Au grand Catéchisme, on récite les *Évangiles* de la paroisse de la Madeleine, et on interroge les enfants *sur les notes*. De même au petit Catéchisme. — Cette récitation doit être pleine de gravité, de respect, de religion, et imperturbable de mémoire.

2^e L'Instruction proprement dite.

Une instruction de Catéchisme : qui est-ce qui ne se croit pas parfaitement capable de la faire ? qui doute de soi sous ce rapport ? qui n'estime avoir beaucoup plus de littérature et de théologie qu'il n'en faut pour cela ?

Et cependant, de l'aveu des hommes les plus compétents, ce n'est pas chose aisée, et qui demande peu de soin. On a dit, et avec raison, qu'il était beaucoup plus facile de faire un bon sermon.

Que faut-il donc pour faire une bonne instruction de Catéchisme ?

Il faut d'abord et par-dessus tout, de la doctrine : ces instructions doivent être, non pas sèches, sans doute, mais très-solides, très-claires, très-didactiques. Et pourquoi ? Encore une fois, parce que ce qui manque le plus de nos

jours, on ne saurait trop le répéter, c'est une sérieuse connaissance de la religion, et par conséquent une foi éclairée. On est étonné de l'ignorance qu'on rencontre quelquefois, même dans les jeunes gens des classes supérieures, sur les choses les plus connues de la religion. De bons catéchismes, voilà le seul moyen de les bien instruire.

Le grand avantage de ces instructions de catéchisme, c'est qu'elles se lient et s'enchaînent, c'est qu'elles ont lieu d'après un plan suivi, tracé d'avance, et dont on ne s'écarte pas.

Ce plan est divisé en quatre années pour le catéchisme de persévérance :

1^{re} année. — Dogme ;

2^e année. — Morale ;

3^e année. — Grâce, — Prière, — Sacrements ;

4^e année. — Le Sacrifice, — résumant tout.

Ce plan est de deux années pour le grand Catéchisme.

Dans le petit Catéchisme, le plan est d'une année seulement.

On conçoit que pour le petit Catéchisme, l'instruction ait une forme spéciale, plus élémentaire et plus simple. Cette forme, la voici :

Un catéchiste développe, à chaque séance, une ou deux leçons de Catéchisme, le plus souvent celle qui vient d'être récitée. L'explication qu'il fait de cette leçon est simple, animée et rendue bien intelligible par des comparaisons très-vives et très-familiales ; il doit interroger beaucoup les enfants, et en appeler plusieurs à la fois, s'il le juge bon, pour les faire concourir les uns avec les autres. Les petits mots pour rire, les petites histoires, ainsi que les courtes réflexions de piété, doivent trouver place dans cette explication.

Pour les deux autres Catéchismes, il faut des instructions plus élevées, très-belles, très-bien dites, éloquentes même au besoin.

A quelles conditions le seront-elles?

1° Il faut qu'elles soient TRÈS-BIEN PRÉPARÉES.

Il est impossible de faire une bonne instruction de Catéchisme sans l'avoir préparée avec le plus grand soin. Une bonne instruction de Catéchisme exige des plus habiles quatre, cinq, ou six heures de préparation. J'ai employé quelquefois deux ou trois jours d'un travail suivi, quelquefois une semaine entière, pour préparer certaines instructions plus difficiles ou plus délicates.

Un défaut presque inévitable et très-fâcheux du manque de préparation, c'est la longueur, la redondance. On se perd dans des détails superflus, on se répète, on revient inutilement sur ce qu'on a dit, on ne proportionne pas les développements aux choses ni au temps, etc.

D'autre part, la brièveté est surtout nécessaire avec les enfants. « Il en est de leur esprit comme d'un vase dont l'ouverture est très-étroite, dit Fénelon, et que l'on ne peut remplir que goutte à goutte. Si l'on veut rendre l'instruction utile, il faut leur dire peu de choses à la fois » — « *Croyez-moi*, disait saint François de Sales à l'évêque de Belley : *A force de charger la mémoire des enfants, on la démolit, comme on éteint les lampes quand on y met trop d'huile. C'est pourquoi le Concile de Trente, dans le décret qui oblige tous les pasteurs à instruire leurs peuples, recommande la brièveté, en même temps que la simplicité du langage : Cum brevitate et facilitate sermonis.* »

2° Il faut que l'instruction soit BIEN DIVISÉE.

C'est le point capital, pour être court, pour être clair, pour être intéressant, pour être solide, et pour que les enfants suivent et retiennent.

Il faut commencer par rappeler clairement, brièvement, le sujet et les divisions de l'instruction précédente. Puis, énoncer très-clairement, très-lentement, le sujet de l'instruction nouvelle; puis, indiquer très-distinctement la division

en deux, trois ou quatre parties, par QUESTIONS le plus souvent.

Les enfants saisissent beaucoup mieux les sujets traités par questions, vives, animées, directes, que si on leur parlait d'une manière abstraite.

Quoi qu'il en soit, qu'on prenne une manière ou une autre, il faut que la division soit simple, naturelle, et énoncée si lentement, que les enfants puissent l'écrire textuellement, comme à la dictée.

Autrement on met ces pauvres enfants au désespoir : bientôt ils ne savent plus où ils en sont, et ne comprennent plus rien à ce qui leur est dit. Je me souviens d'un jour où l'un de mes collaborateurs avait oublié d'annoncer la division de son instruction : le découragement s'empara tellement des enfants occupés à prendre des notes, que l'un d'eux se mit à fondre en larmes. J'avertis le catéchiste, qui donna sa division, et aussitôt la joie reparut sur tous les visages.

3^o Il faut que l'instruction soit parfaitement CLAIRE pour le fond et dans tous les détails.

C'est ici qu'il convient de rappeler le précepte de Quintilien :

« Faites en sorte, non-seulement que l'enfant comprenne, « mais qu'il ne puisse pas ne pas comprendre ¹. »

Non ut intelligere possit, sed ne omnino non intelligere non possit, curandum.

Pour cela, il y a trois moyens très-efficaces.

— Il faut dire les choses simplement ; comme elles sont, sans recherche, sans exagération. On exagère quelquefois avec les enfants et on a tort ; on ne fait par là que les troubler, leur fausser l'esprit. Les plus avancés s'aperçoivent de l'exagération, et entrent en défiance : cela discrédite le catéchiste.

¹ Quintil., lib. III, c. 1.

— Il faut dire les choses dans l'ordre le plus naturel, le plus convenable; chacune à sa place; rien de brusque, rien de forcé; rien à la traverse : il faut éviter l'embarras des phrases incidentes et des parenthèses. Les jeunes catéchistes tombent souvent dans ce défaut.

La plupart ont aussi une malheureuse prodigalité de termes inutiles. Ils ne savent pas couper une phrase ou l'abrégger; ce sont des longueurs, des redondances infinies, des expressions embarrassées.

— Il faut encore éviter tous les mots qui n'apprennent rien. Un catéchiste doit se mettre à la place de ses enfants, composer ou préparer son instruction en leur présence, et comme s'ils étaient là; se dépouiller de ses propres idées; se bien représenter comment les enfants conçoivent les choses; examiner, de sang froid, s'il est vraisemblable que les enfants saisiront ce qu'il a dessein de leur faire comprendre.

Si la manie de faire des phrases serait plus que partout détestable au Catéchisme, celle de faire de grands raisonnements, des syllogismes, de la science, ne le serait pas moins. Bien entendu qu'il ne s'agit pas ici du fond, mais de la forme : dans le fond, on n'est jamais dispensé, même avec des enfants, de donner de bonnes raisons : c'est évident; mais il ne faut pas embarrasser ces raisons sous une forme lourde, ou dans des subtilités scholastiques : il faut savoir les faire jaillir comme l'eau vive, ou briller comme la lumière.

4° Mais voici qui est capital pour l'intérêt de ces instructions. Voulez-vous faire arriver la vérité jusqu'aux enfants? sachez la leur rendre sensible par des images et des comparaisons, tirées des choses qu'ils connaissent et qui les intéressent.

« C'était un contentement non pareil, dit un historien de saint François de Sales, d'ouïr combien familièrement il ex-

posait aux enfants les rudiments de notre foi; à chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour s'exprimer. »

5° Enfin, pour que l'instruction soit *intéressante et animée*, le grand art est de se mettre à son aise, de prendre un visage ouvert et affable, un ton et un geste naturels; en sorte que les enfants soient eux-mêmes à leur aise, que leur attention soit éveillée et heureuse, et qu'ils ouvrent sans effort leur esprit et leur cœur.

Il faut même piquer leur curiosité par certaines tournures originales, vives, qui les tiennent en suspens; il faut même, dit avec raison la méthode de Saint-Sulpice, *les surprendre et les récréer agréablement par des saillies inattendues*, sans craindre de dire quelquefois un mot pour rire, avec une gaité douce et décente.

6° Un des moyens les plus vifs pour intéresser les enfants, pendant l'instruction, c'est de les interroger, de les faire parler eux-mêmes, de leur faire dire le sujet, la division, les principaux détails; et cela est très-utile aussi pour voir s'ils ont bien écouté et bien compris.

Non pas qu'il faille faire l'instruction tout entière par demandes et par réponses: l'instruction qui est l'enseignement solennel de la religion, n'aurait plus assez d'autorité. Non, il faut dire d'abord, et enseigner, *tanquam potestatem habens*. Et puis ensuite interroger les enfants sur ce qui a été dit.

Voilà donc, et nous avons tenu à le dire dans tout le détail, à cause de l'importance de la chose, ce que doit être une instruction de Catéchisme. Qui ne voit maintenant les avantages d'une telle instruction, et combien il est nécessaire d'y mettre tout l'intérêt, d'y apporter tout le soin désirable? Convenablement préparée, dite avec aisance, naturelle, claire, solide, animée, intéressante, elle saisit les intelligences et les nourrit de la vérité et de la lumière de Dieu. Ainsi la

religion est enseignée; ainsi la foi s'établit, se fortifie dans les jeunes cœurs; ainsi sont posés les solides fondements d'une vie chrétienne. Achéons maintenant, avec toute la brièveté possible, ce qui nous reste à dire sur cette importante matière.

V

MOYENS DE NOURRIR LA PIÉTÉ AU CATÉCHISME.

Outre le caractère exhortatif que prend quelquefois l'instruction, le chef du Catéchisme donne des avis de piété, quand il le juge à propos, et spécialement avant les Vêpres ou le Salut. — Il doit être très-attentif aux besoins du Catéchisme, et donner ces avis de manière à faire entrer les enfants dans l'esprit du temps où l'on se trouve, dans l'esprit des solennités qui se rencontrent.

Il donne encore des avis lorsqu'il a remarqué quelque chose de consolant, ou au contraire, de peu édifiant, et, en général, quand il le croit utile et s'y sent porté : évitant toutefois les redites et la prolixité.

De plus, pour accoutumer les enfants à nourrir leur piété par des réflexions qui leur soient propres, on exige qu'à la suite de leur analyse ils mettent une prière et une résolution pratique : on lit quelquefois ces prières et ces résolutions publiquement, à moins qu'il ne s'y trouvât quelque chose de trop personnel et de trop intime.

Il y a encore trois grands moyens de donner de la piété aux enfants :

1° Le *chant des cantiques* qui précède ou suit les exercices principaux. On chantera de suite plusieurs couplets, et, au besoin, on pourra les paraphraser et les faire chanter

de nouveau après la paraphrase, avec plus d'attention, d'intelligence et de piété.

2° Les *histoires pieuses*. Elles seront la récompense du zèle à bien apprendre l'Évangile et le Catéchisme, et reposeront de l'attention à bien écouter. Elles seront encore un moyen de jeter de l'intérêt dans le Catéchisme, et d'y gagner à la vertu le cœur des enfants.

3° Les *fêtes du Catéchisme*, auxquelles on donnera toute la solennité possible. On y récitera des billets, des dialogues pieux et aimables; on y fera des distributions de gravures; on y invitera M. le Supérieur, M. le curé et d'autres personnes du dedans et du dehors.

4° Enfin, on se proposera, à *chaque réunion*, de faire une impression de piété sur les enfants; et, pour cela, autant que possible, on tournera *vers le même but* le chant des cantiques, les avis, les histoires, l'homélie, l'instruction tout, en un mot, de manière à mettre une harmonie secrète et efficace dans cette variété d'exercices qui composent une séance de catéchisme.

Mais, comme, en écrivant ceci, je sens à quel degré les Catéchismes, et ce qu'on peut appeler la stratégie des Catéchismes, et de chaque séance de Catéchisme, ont besoin d'être bien prévus et bien préparés! C'est un vrai plan de campagne à tracer et à suivre: autrement on va à l'aventure, on parle, on frappe en l'air, et on ne fait rien.

5° Enfin, dans l'intérêt de la piété même, on s'efforcera de donner au Catéchisme beaucoup d'intérêt et d'éclat; mais il faut bien comprendre que, dans un Petit Séminaire, et surtout dans une grande division, cet intérêt, cet éclat doivent venir surtout de la beauté, de la solidité, de la splendeur des vérités de la foi et de la haute et religieuse éloquence d'un tel enseignement.

Sans cela les autres moyens tombent à faux.

CHAPITRE VI

Des Retraites.

I

De tous les moyens dont l'Éducation chrétienne dispose pour maintenir les enfants dans le bien, ou les arracher au mal, les Retraites sont sans contredit l'un des plus nécessaires et des plus puissants.

Je dis des plus nécessaires. Il ne faut pas s'imaginer en effet que des enfants de douze à quinze ou vingt ans n'aient pas leurs misères morales, n'aient pas à lutter, quelquefois prodigieusement, pour se conserver bons et purs, et que les secours ordinaires d'une bonne maison d'Éducation, si nombreux qu'ils soient, suffisent pour les protéger toujours, et dispensent de recourir à ce grand et exceptionnel moyen de conversion et de sanctification, qui se nomme une Retraite.

Non ; quand on connaît les enfants, leurs défauts, leurs passions, leurs défaillances, les dangers qu'ils entourent, la faiblesse et l'extrême légèreté de leur âge, l'empire sur eux des mauvaises habitudes, leur répugnance naturelle à l'effort, au travail, à l'obéissance, à la règle, on ne saurait douter que, pour prévenir leur chute dans le péché, ou les en relever, il faille quelque chose de plus que leurs petits exercices de piété de chaque jour ; quelque chose qui vienne tout à coup les saisir fortement, secouer leur indifférence, réveiller leur foi endormie, frapper un grand coup sur leurs âmes, briser enfin leurs funestes habitudes,

les arracher violemment au mal, et les remettre énergiquement dans le bien; en un mot, il leur faut une Retraite : car c'est là précisément le but et l'œuvre des Retraites.

. C'est à tous sans exception du reste qu'une Retraite est infiniment nécessaire et salutaire : à ceux qui sont dans l'état du péché, dans le lien des habitudes mauvaises, pour les en retirer et les convertir; ils y croupiraient sans la Retraite : à ceux qui se traînent, languissent, et vont tomber, pour empêcher qu'ils ne tombent, et les ranimer dans la vertu : à ceux enfin qui ont eu le bonheur de se conserver dans la vie fervente, pour entretenir et raviver en eux la flamme pure de l'amour de Dieu, et affermir définitivement la vraie et solide piété dans leurs âmes.

En un mot, pour régénérer une maison d'Éducation tout entière, remettre toutes choses dans la bonne voie, et donner à tous une forte et féconde impulsion, la Retraite est le grand, l'unique moyen.

Voilà pourquoi, dans toute maison d'Éducation où l'on tient aux bonnes mœurs, à la vertu, à la religion, il faut instituer, chaque année, une Retraite; et les vaines craintes de certaines personnes, assurément peu compétentes en pareille matière, qui se représentent une Retraite comme une suite d'exercices fastidieux pour les enfants, ne méritent pas d'être écoutées. L'expérience a surabondamment démontré, tout au contraire, et pour mon compte ce n'est pas une, c'est cent expériences personnelles qui m'ont fait voir de près combien il est facile de faire suivre avec le plus grand profit moral, et en même temps sans fatigue, et même avec charme, les exercices d'une Retraite par des enfants.

II

A quelle époque précise de l'année doit être placée la Retraite? — En supposant la rentrée au commencement

d'octobre, je réponds : à la Toussaint; ni plus tôt, ni plus tard. Plus tôt, la rentrée peut n'être pas complète; les esprits sont encore préoccupés; l'agitation et les souvenirs des vacances ne sont pas encore calmés: plus tard, ce serait se priver du plus précieux des secours pour bien commencer l'année, chose si capitale! et pour tout mettre en bon train.

Que sont la plupart des enfants, dans une maison d'Éducation même chrétienne, au commencement d'une année? Il se trouve là un grand nombre de nouveaux sans piété, sans instruction chrétienne, peut-être même sans religion solide: l'immense majorité du moins n'a aucun goût pour le travail, l'obéissance, la règle. Faut-il les laisser plusieurs mois dans cet état? ne faut-il pas plutôt les saisir énergiquement, tout d'abord, par une Retraite?

Que si, au contraire, ils ont été élevés dans l'innocence et la piété, une Retraite produira chez eux des fruits admirables, aura une influence décisive sur leur conduite dans la maison, et les fixera peut-être à jamais dans le bien.

Quant aux anciens, plusieurs peut-être pendant les vacances ont laissé leur cœur se flétrir: il importe d'arracher promptement ces pauvres enfants, par la forte action d'une Retraite, à des misères qui pourraient s'invétérer. Ceux-là même qui ne se sont point trop écartés de la vertu, se sont au moins remplis d'un esprit de dissipation et de paresse, qui réclame un remède énergique, une prise d'assaut vigoureuse.

Notez de plus qu'à la Toussaint on évite le grand inconvénient du froid, qui apporte d'ordinaire une très-pénible entrave aux Retraites placées vers Noël, ou dans le mois de février.

J'ajoute qu'une seconde Retraite, d'ailleurs, a lieu tout naturellement et comme par la force des choses pendant la semaine sainte. Rien de plus facile en effet que de convertir les offices et les exercices nécessaires de la semaine sainte en

une petite et excellente Retraite. Le Mercredi saint, le Jeudi saint, le Vendredi saint, sont les journées les plus saintes, les plus solennelles, les plus saisissantes de toute l'année, de toute la religion, de la vie entière : on les passe à la chapelle en grande partie : on y entend les prédications les plus touchantes ; les classes, les études profanes sont suspendues. Quoi de plus simple, je le répète, et de mieux indiqué, que de profiter de tout cela pour préparer excellemment les enfants à la grande fête de Pâques ? Cette seconde retraite a, du reste, un caractère tout différent de la première, et elle se rencontre merveilleusement à propos, pour ranimer les enfants chez qui l'impression de la première Retraite est souvent bien affaiblie après six mois.

Mais que doit être précisément une Retraite ? c'est à-dire quel but doit-elle atteindre ? comment doit-elle être conduite ? par quels moyens peut-on en assurer le succès ?

III

Je l'ai dit : une Retraite doit être une époque de parfait renouvellement pour une maison, et la complète régénération des âmes.

Il faut, après une Retraite, que chacun soit en grâce avec le bon Dieu, ait retrouvé la paix de sa conscience, l'énergie de son courage pour le bien ; et reprenne, avec toute l'ardeur de bonne volonté dont il est capable, tous ses devoirs.

Il suit de là qu'une Retraite ne peut pas réussir médiocrement. On n'a rien fait, si les enfants ne sont pas saisis jusqu'au fond de l'âme, vaincus, subjugués par les grands coups de la parole évangélique et par la grâce de Dieu ; rien fait, si toute la maison n'est pas profondément améliorée et relevée. Quand la Retraite n'a produit que des impressions superficielles et légères, les fruits sont nuls ; rien ne dure : et, il ne faudrait pas s'y tromper, un tel échec est tou-

jours lamentable; car, une Retraite bien ou mal faite, c'est une bonne ou une mauvaise année. Telle Retraite, telle année : les exceptions sont rares, et pour moi, je n'en connais point.

Mais, on le comprend, ce n'est que par degrés, et comme d'effort en effort, que les enfants dans une Retraite peuvent être amenés à ce grand et heureux changement, à cette totale régénération.

Il faut d'abord bien voir où ils en sont, se rendre bien compte de leurs dispositions à tous, de l'état vrai de leurs âmes, les prendre là, et les conduire graduellement, par un travail progressif et continu, jusqu'au point où on veut les amener

Où en sont-ils, presque tous, au moment de commencer la Retraite? Dans une très-grande appréhension de cette Retraite. Quelques-uns la désirent, mais la craignent en même temps : elle leur apparaît à tous sans doute comme la délivrance du péché, mais aussi comme une grave époque, où, pour se délivrer du péché, il faut rentrer en soi-même, réfléchir, se convertir, rompre avec le mal, la tiédeur, la paresse et toutes les mauvaises passions. Il y aura là bien des exigences sévères, un labeur bien pénible, et peut-être les plus rigoureux sacrifices. La nature s'effraye de cette perspective, et y répugne fortement.

J'ai vu des enfants me dire : « Oh ! Monsieur, je sens que « j'ai bien besoin de la Retraite ; mais cela me fait bien « peur d'y entrer. »

Il faut donc tout d'abord les saisir vivement et leur donner du courage. On les saisira, dès la veille, par des avis paternels; dès le discours d'ouverture et la première réunion, par une parole imposante, par de beaux cantiques, par un discours vif, pénétrant, éclatant, qui, bon gré, mal gré, leur jette dans l'âme, et y enfonce en quelque sorte la grande idée de la Retraite : « grâce incomparable, temps merveilleux, « *tempus acceptabile*, où Dieu répand la pluie des grâces,

« et visite les cœurs de ses enfants : Il faut répondre à « l'appel de Dieu, *craindre Jésus qui passe et ne revient plus* ». » Cette ouverture de la Retraite a lieu vers le soir : les enfants se retirent presque toujours très-émus : la nuit qui succède avec son recueillement ajoute à l'impression des paroles. Si le discours est bien fait, si les avis du Directeur de la Retraite ont été bien donnés, vivement, affectueusement, les enfants sont pris à peu près. Cette première réunion, on le voit, est de la plus extrême importance.

Ce n'est pas toutefois dès le lendemain, dès le premier jour, qu'il faut chercher à frapper les grands coups. Les enfants n'y sont pas encore assez préparés. Le premier jour, il faut poser les fondements ; éclairer les âmes, parler à l'esprit, avant d'attaquer le cœur. Ce ne sont pas encore les grands motifs de contrition qu'il faut présenter, mais la vive et haute lumière des vérités fondamentales : la fin de l'homme, la dignité du chrétien, la nécessité du salut.

Ces vérités, à la fois si élevées et si simples, si intéressantes et si fortes, sont, grâce à Dieu, admirablement accessibles aux enfants eux-mêmes ; et dans la rectitude naturelle de leur jeune raison et de leur jeune cœur, il est impossible qu'ils les regardent en face et n'en soient pas tout pénétrés. Il faut les leur montrer dans leur plus lumineux éclat : il faut les subjuguier par cette lumière, il faut que leur esprit ne s'en puisse défendre, et que la conviction soit entière et profonde dans leurs âmes : il faut, si je puis m'exprimer ainsi avec les saints Livres, qu'ils tressaillent dans la lumière : *Exultent in luce* ; en sorte que cette conclusion : *je dois à tout prix sauver mon âme*, se formule invinciblement dans leur conscience, et amène dans leur cœur ce cri généreux : *Je veux me sauver !* — Voilà le fruit du premier jour.

¹ Célèbre parole de saint Augustin : *Time Jesum transcurrentem, nec amplius revertentem.*

Alors, les enfants sont disposés à tout entendre : la lutte avec leur conscience peut commencer, et la parole évangélique peut tomber sur eux de toute sa force. Il faut cependant observer encore ici une gradation, afin que l'impression de la Retraite, que l'émotion des âmes aille toujours *crescendo*. Les grands principes de la fin de l'homme et de la nécessité du salut, posés comme fondement au premier jour, ont commencé à fixer, bon gré, mal gré, les esprits les plus légers dans les réflexions sérieuses ; au second jour, c'est du péché qu'il faut parler et de la mort. Le péché, tel qu'il est, avec ses tristes et odieux caractères de malice, d'ingratitude, de folie : la mort, si certaine et si incertaine à la fois, si foudroyante pour les vanités de la terre, si décisive pour l'éternité ! Il faut atterrir les enfants sous ces vérités, et éveiller en eux le remords avec la crainte de Dieu : sans exagération toutefois, sans vaine fantasmagorie de paroles ; en se tenant au cœur même et dans la lumière de ces vérités solennelles.

Cette œuvre continue le troisième jour : sous la terreur des jugements de Dieu, il faut ce jour-là que les enfants soient écrasés, et que leur conversion se décide.

Tous les cantiques qui se chantent, tous les avis qui se donnent, sont d'ailleurs en harmonie avec les discours qui se prêchent, et aident admirablement au grand dessein qu'on se propose.

Enfin, à ces émotions de remords et de terreur succèdent, au quatrième et dernier jour, des impressions plus douces, mais non moins pénétrantes, afin que les cœurs qui auraient été bouleversés peut-être par la crainte, mais non pas encore définitivement changés, s'ouvrent à la douceur et au repentir, à l'espérance du pardon et à l'amour de Dieu.

C'est la contrition directement que la parole évangélique cherche à faire jaillir du cœur, soit par le récit de l'incomparable parabole de l'enfant prodigue, soit par l'exposé pathétique des motifs de contrition, soit par la touchante

peinture de la miséricorde et des douleurs de Notre-Seigneur. — Il faut du reste avoir bien fait comprendre aux enfants que ce jour est décisif, et que, selon qu'ils profiteront ou abuseront des grâces que ce grand jour apporte, ils y trouveront la joie ou le remords, le salut ou la perte de leur âme, les douceurs de la paix et de la réconciliation avec Dieu ou les déchirements d'une conscience rebelle et obstinée : que d'ailleurs ce seul jour bien rempli peut tout réparer : jusqu'au dernier moment, il faut fortifier les faibles, toucher les endurcis, faire enfin un suprême appel à la bonne volonté.

Telle est la marche d'une Retraite : la clôture, — qui se fait le jour de la Toussaint ou le jour de Pâques, — c'est l'épanouissement des visages et l'allégresse triomphante des cœurs. En ce grand jour, la prédication doit enlever et ravir les âmes dans les hauteurs sereines et lumineuses de l'amour de Dieu, et mêler à toutes les exhortations sur la persévérance les éclats de la joie et tous les encouragements de la confiance chrétienne.

IV

Indépendamment des sermons, il y a dans une Retraite deux autres genres d'instructions infiniment utiles aux enfants, les *conférences* et les *avis*.

Les *conférences* sont des entretiens familiers qui détendent et soulagent les esprits, et les préparent d'autant mieux aux fortes secousses de la grande prédication. Dans ces entretiens, sous une forme doucement enjouée, on peut dire aux enfants, sur les défauts de leur âge et les devoirs de leur position, une foule de choses que les sermons ne disent pas, et mêler utilement aux grandes vérités une quantité de détails pratiques auxquels la prédication plus solennelle se prête moins.

Placées au milieu du jour, les conférences reposent des sérieux exercices du matin et disposent à ceux du soir.

Les *avis* sont encore plus directs, plus immédiatement pratiques et plus nécessaires que les conférences : c'est une sorte de direction paternelle donnée jour par jour, heure par heure, aux enfants, pour les aider à bien faire leur Retraite. Pauvres enfants ! ils se débattent sous l'action de la parole et de la grâce, et résistent plus ou moins : d'ailleurs, tout ne va pas tout seul, même quand ils ont bonne volonté.

Il est donc important que des grandes vérités qu'on leur prêche on descende jusqu'à l'obstacle actuel et à la résistance du moment, qu'on y mette en quelque sorte la main avec douceur et bienveillance ; qu'on leur indique, même après les conseils précis de leur confesseur, de quelle manière ils doivent employer chaque jour, et faire l'œuvre de leur Retraite ; qu'on leur demande où ils en sont, en les avertissant du temps qui passe ; qu'on leur suggère et qu'on leur inspire les bons sentiments, la bonne volonté, la joie, la reconnaissance, le courage qu'ils doivent avoir ; qu'on leur recommande tantôt le recueillement, tantôt quelque pratique de mortification, qui, faite volontairement et sous l'œil de Dieu, leur attirera des grâces précieuses, tantôt ces prières qui, versées en secret aux pieds du Seigneur, sont décisives.

En un mot, il faut qu'on les exhorte, qu'on les encourage, qu'on les presse, qu'on les aide de toute manière. Ces avis sont d'un secours extrême aux enfants, et il est étonnant à quel point ils peuvent contribuer au succès d'une Retraite.

C'est au Supérieur lui-même, ou au Directeur de la Retraite à les donner.

V

Je viens de décrire la première Retraite, celle du commencement de l'année : la Retraite de la Semaine Sainte a dans sa marche, et dans le caractère des prédications, quelque chose de particulier, qu'elle emprunte à la grande époque liturgique où on la donne. Je l'ai indiqué déjà : nul temps n'est plus propre que le temps de la Passion, la Semaine Sainte, et la fête de Pâques, pour réveiller la foi, la piété, l'amour de Dieu, et faire rentrer les enfants, même les plus dissipés, en eux-mêmes.

On n'y traite pas les mêmes sujets qu'à la première Retraite. Les vérités terribles ne sont pas aussi nécessaires pour ceux qui vont bien, et seraient peut-être usées pour ceux qui vont mal. En tout cas, le genre de cette seconde Retraite doit être plus doux, quoiqu'elle puisse au fond avoir quelque chose de plus vif même et de plus pénétrant que la première. En effet, l'abus des grâces, la communion sacrilège, la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, la Passion, sont des sujets admirables à traiter et qui font toujours grande impression.

Pour ceux des enfants qui ont conservé les fruits de la première Retraite, et c'est le plus grand nombre, on peut dire que cette seconde Retraite va toute seule; les vérités y entrent d'elles-mêmes dans les âmes.

Et quant aux autres, la Retraite faite à cette époque produit toujours aussi des résultats extrêmement consolants, parce qu'elle a été préparée par la première Retraite, et par tant de soins donnés aux enfants depuis la rentrée, préparée surtout par le carême, temps merveilleux pour la conversion des âmes; parce qu'elle est faite enfin pendant la Semaine Sainte, où tous les plus grands et plus saisissants mystères

du christianisme sont là sous les yeux des enfants, et où il suffit d'avoir au cœur quelque étincelle de foi, pour se sentir touché, et pressé de revenir à Dieu.

J'ai toujours vu, à dater de cette époque, l'année marcher admirablement. Aussi, pour rien au monde, je n'aurais voulu priver nos enfants du bienfait de cette Retraite, dont la Semaine Sainte, il faut le bien remarquer du reste, fait comme une nécessité.

VI

Mais, on le comprend, plus l'œuvre d'une Retraite est importante, et plus il faut prendre de moyens pour en assurer le succès. Et pour cela, pour que les enfants ne fassent pas une Retraite telle quelle, mais une Retraite qui porte les grands fruits dont nous avons parlé, je le dis hautement, il faut se donner de la peine, beaucoup de peine. Tous les soins les plus attentifs, les plus délicats, les plus minutieux, doivent être pris par le Supérieur et par les Directeurs.

Le premier de tous ces soins, évidemment, c'est le choix d'un prédicateur. Un bon prédicateur, si ce n'est pas la seule condition d'une bonne Retraite, c'est du moins, on peut le dire, la condition *sine qua non*. Mais il n'est pas toujours facile de trouver des hommes qui conviennent à ce ministère. C'est un genre particulier que tous les prédicateurs, même de mérite, n'ont pas. Ce n'est pas assez, dans une telle prédication, d'être instructif et solide, il faut surtout savoir se mettre à la portée des enfants, afin d'en être bien compris, et parler tout à la fois à leur imagination, à leur intelligence et à leur cœur, pour leur plaire et les émouvoir ; et cela, non par une sensibilité vaine ou des tonnerres de voix, mais par une onction vraie et un pathétique touchant, par une parole vive, imagée, brillante, par des com-

paraisons frappantes, par des traits d'histoire surtout, bien choisis, bien présentés.

Une telle prédication n'est pas facile, et suppose, outre le talent spécial, une piété véritable : un prêtre qui n'aurait pas une grande piété, ne serait pas capable de prêcher utilement à des enfants. J'ajouterai encore que ce ministère exige une préparation très-sérieuse, et l'habitude de traiter son auditoire avec grand respect. Il ne faut pas dire ici : « Ce ne sont que des enfants ! quels si grands frais y a-t-il à faire pour eux ? » J'ai vu des prédicateurs de très-grand renom, comme le P. de Ravignan, Mgr de Janson, n'apporter pas moins de soin à nos Retraites d'enfants, que s'il se fût agi des plus brillants auditoires : et certes, ils avaient raison.

Mais quelque importante que soit la prédication dans une Retraite, toute l'affaire ne se passe pas entre le prédicateur et les enfants ; et, quel que soit le prédicateur, si l'on veut courir à un échec presque certain, on n'a qu'à le laisser faire seul. Non, il faut l'aider, le soutenir à tous les moments, et de toutes les manières.

Tous les moyens, même matériels, pour que les enfants fassent bien leur Retraite, doivent être mis en œuvre.

Et d'abord, les maîtres doivent tous y concourir, soit par leur exemple, par leur gravité, leur recueillement, leur fidélité aux exercices ; soit par leur action sur les enfants eux-mêmes, dans la mesure qui est possible à chacun ; soit enfin par la ferveur de leurs prières.

Avant la Retraite, une chose qui me paraît tout à fait indispensable, c'est que, dans un grand conseil, une étude sérieuse des enfants ait été faite au point de vue de la Retraite, et que chaque confesseur sache bien, parmi ses pénitents, quels sont ceux qui ont besoin d'avis particuliers, et de quelle manière il pourra donner à chacun sa direction dès le premier jour.

Il est bien clair que des enfants ne peuvent pas faire leur Retraite tout seuls : ils ont besoin d'être guidés ; que dis-je ?

d'être portés en quelque sorte par un directeur charitable et paternel, et cela dès le premier moment. Rien ne serait plus compromettant pour leur Retraite qu'une incertitude au commencement, et je ne sais quel tâtonnement qui leur ferait perdre une partie plus ou moins considérable d'un temps si précieux et si court. Il faut qu'ils puissent se mettre à l'œuvre de suite et sérieusement : c'est pourquoi le Supérieur d'une part, dans des lectures spirituelles préparatoires, et les confesseurs de l'autre, dans des entrevues particulières avec leurs pénitents, ne doivent rien oublier pour donner à tous les enfants, en général, et à chaque enfant en particulier, les conseils les plus précis, et les indications les plus complètes.

Il est donc essentiel, au commencement de la Retraite et le plus tôt possible, que chaque confesseur voie chaque enfant, et détermine avec lui d'une manière précise le but spécial qu'il devra se proposer, et la marche qu'il devra suivre : voilà les soins qui décident le succès profond d'une Retraite. Ce succès, dans un sens, dépend autant de la direction que de la prédication. Du moins, c'est par la direction que l'enfant est mis à même de recueillir tous les fruits de la parole qu'il entend, et du travail personnel qu'il y ajoute. Ce serait vraiment trahir les âmes des enfants que de ne pas leur donner ces indispensables secours.

VII

Il y a en effet trois lieux où se fait toute l'œuvre de la Retraite : la chapelle, la salle d'étude, le confessionnal.

C'est à la chapelle que le travail commence et s'accomplit sous l'action immédiate de la parole de Dieu.

Là, tout dépend du prédicateur : mais encore est-il indispensable que sa parole soit appuyée par un triple secours. Il faut d'abord les avis généraux du Supérieur sur la Retraite,

et les avis particuliers du confesseur à chaque enfant ; nous venons d'en parler. Il faut de plus le recueillement extérieur, la régularité de toute la maison : autrement, et si vous ne livrez au prédicateur que des enfants dissipés, que voulez-vous qu'il en fasse, et que deviendra au milieu d'eux sa parole ? Il faut enfin le chant des cantiques. Les cantiques sont de la plus grande importance dans une Retraite, et, pour ma part, je ne comprendrais pas qu'on pût s'en passer. Tous les hommes d'expérience réelle n'ont qu'une voix à cet égard. Par leur mélodie, par les grandes vérités et les grands sentiments qu'ils expriment, les cantiques saisissent les âmes, et les préparent merveilleusement à la parole. — Le Directeur de la Retraite doit donc s'entendre avec le prédicateur afin de les bien choisir selon les divers sujets des instructions, et puis les faire exécuter avec toute la perfection et la piété possibles.

C'est à la salle d'étude que l'œuvre du prédicateur continue et se complète par le travail personnel et les méditations de l'enfant : là tout dépend beaucoup de la direction donnée et reçue ; car que fera un enfant, à quoi emploiera-t-il les temps libres, si son directeur ne le lui a pas indiqué très-précisément ? Il faut tout dire à un enfant, je ne saurais trop le rappeler : les choses à faire, et le temps, et la manière de les faire.

A l'étude, l'enfant doit s'occuper d'abord de la *préparation de sa confession*. — Le directeur jugera à dater de quelle époque il faut la prendre, et il indiquera autant que possible un temps et un mode précis pour l'examen de conscience.

Les études qui précèdent les instructions sont spécialement employées à ce travail, et aux entrevues avec le Directeur.

On conseille aussi aux enfants de faire, dans leurs temps libres, quelques lectures pieuses, pour se délasser en s'édifiant. — Des livres bien choisis, l'admirable *Pensez-y bien*, des Vies de saints ou d'enfants pieux, des ouvrages de

piété, tels que *l'Ame élevée à Dieu*, *l'Ame sur le calvaire*, *l'Ame pénitente*; voilà ce qu'il faut leur faire lire. Il serait bon que les directeurs eux-mêmes, après le grand conseil dont j'ai parlé, et d'après la liste bien étudiée de leurs pénitents, leur choisissent ces livres dans la bibliothèque de la maison ou dans la leur, et leur en fissent la distribution.

Ces lectures sont fort importantes, mais toutefois subsidiaires, il ne faut pas l'oublier : une Retraite où un enfant n'emploierait guère tout son temps libre qu'en lectures, produirait des fruits très-médiocres : trop souvent, néanmoins, il en est ainsi ; et pourquoi ? il faut le dire, parce que les directeurs ne prennent pas assez la peine de faire faire autrement.

Le travail des *Cahiers de Retraite* passe bien avant les meilleures lectures.

Il est évident que les enfants à l'étude doivent réfléchir sur les instructions entendues à la chapelle : mais comment ? La plume à la main : c'est la meilleure manière. Autrement, *verba volant*. Il faut exiger d'eux des *Cahiers de Retraite*, et leur indiquer en public, à tous, et à chacun individuellement, la manière simple et facile de les rédiger et le temps convenable pour cela, c'est-à-dire les études qui suivent les instructions. — Il faut beaucoup tenir à la propreté et au soin matériel, gage d'un autre soin plus important. — Il est facile du reste de faire comprendre aux enfants que ces rédactions seront pour eux comme un souvenir de leur Retraite, qu'il leur sera doux et profitable de les retrouver un jour, et que ce travail leur est d'ailleurs nécessaire pour fixer leur légèreté naturelle, et rendre profondes et durables les bonnes impressions qu'ils reçoivent.

Mais ce n'est pas assez de donner tous ces avis, de prendre tous ces moyens, il faut voir de près si les enfants en profitent : il faut savoir pour chacun comment va sa Retraite : c'est pourquoi, indépendamment de la première entrevue

du directeur avec chacun de ses pénitents, il en faut une seconde au milieu de la Retraite, pour tout constater, et remonter l'enfant au besoin, puis une troisième, à la fin, pour l'achèvement de la confession, et l'absolution.

VIII

Qu'on ne s'y trompe pas : tout cela est nécessaire. Une Retraite sans préparation, sans direction suivie et continue des enfants, sans entrevue immédiate et répétée avec eux, sans cantiques bien choisis et bien chantés, sans lectures pieuses, sagement appropriées aux besoins des âmes, sans cahiers de Retraite et bonnes résolutions écrites, sans convenable distribution pour chacun des temps libres, en un mot, sans tout ce qui exige de la part des maîtres, comme de la part des enfants, une application très-sérieuse et très-constante, est une Retraite aventurée, qui échouera.

Mais il faut le dire aussi, combien des maîtres véritablement zélés sont-ils largement payés de leurs peines par les fruits de la Retraite ! Oui, une Retraite est pour tous, maîtres et enfants, très-laborieuse, mais pour tous aussi, combien les consolations et les joies surpassent-elles le labeur !

Je le dis pour l'avoir éprouvé, rien n'est vraiment plus abondant en bénédictions que ces Retraites, comme aussi rien ne présente un spectacle plus touchant. Quand, par le concours vigilant de tous les maîtres et la parole bénie d'un apôtre, une Retraite se passe bien, dans le recueillement, le silence, la prière ; quand tous ces enfants sont saisis, pénétrés, appliqués généreusement au grand travail de la vertu, c'est un des plus beaux spectacles que la terre puisse présenter au ciel, et pour moi, je n'en ai jamais joui sans une tendre et respectueuse admiration pour ces jeunes âmes.

Ce recueillement profond, ce silence religieux, cette joie

paisible sur les visages, mêlée de cette sainte tristesse qui annonce le labeur de la pénitence, ce bel ordre qui tient toutes les volontés en suspens et ne fait qu'un seul mouvement de tous les cœurs, comme s'il n'y avait là qu'un seul cœur, une seule âme, une seule voix, tout cela me touchait profondément. C'est bien là que l'air paraît plus pur, les cœurs plus heureux, le ciel plus ouvert, Dieu lui-même plus familier et plus paternel. Il me semblait que Dieu se rendait alors sensible en tous, par je ne sais quelle impression manifeste de l'Esprit sanctificateur planant sur toutes les âmes : je sentais qu'un travail fécond, une grande œuvre se faisait dans tous ces enfants ; et l'œuvre achevée, je n'ai jamais rien connu de comparable au bonheur du dernier jour, de l'absolution reçue, de la sainte communion bien faite, de la grâce de Dieu reconquise, et de la vie tout entière purifiée et heureuse.

CHAPITRE VII

Les avis.

Notes, lecture spirituelle, instructions de Catéchisme, homélies, petits sermons, courtes exhortations, méditations pieuses, grande prédication de Retraites, voilà les formes multiples et fécondes de la parole de Dieu dans une maison d'Éducation : ces formes et cette fécondité toutefois ne sont pas encore épuisées. A l'occasion de la *lecture spirituelle*, des *Catéchismes*, des *Retraites*, j'ai parlé des *Avis* qu'on a souvent occasion d'y donner, et qu'on peut donner encore à la chapelle avant un office ou une prédication. L'importance

spéciale de ces courtes et vives allocutions est telle, leur usage si fréquent, qu'il est nécessaire d'en traiter à part brièvement.

I

Je dirai d'abord que les *Avis* bien donnés, à propos, avec le ton et l'accent convenables pour chaque chose, vont bien plus loin et pénètrent plus profondément que toute autre parole. C'est là proprement la direction de la famille, l'Éducation des âmes : c'est la parole paternelle, pastorale, gouvernant, redressant, formant le cœur, l'esprit, les habitudes : en deux mots que j'aime à répéter, c'est encore ici l'âme et la vie d'une maison.

Fréquents et presque toujours inattendus, arrivant chaque fois à l'instant opportun, tombant directement sur ceux qu'ils regardent, les *Avis* ont une puissance de direction et de correction que rien n'égale : aussi, je n'hésite pas à le dire, savoir donner des *Avis* est un des premiers et plus nécessaires talents d'un Supérieur.

Si l'on demande : sur quoi roulent ces *Avis* ? *Sur tout*, répondrai-je : sur les défauts et les vices des enfants, ou sur les vertus de leur âge ; sur les points du règlement qui ne sont pas observés comme il faut ; sur les pratiques les plus essentielles de la vie chrétienne, auxquelles un bon maître doit s'appliquer particulièrement à former les jeunes âmes qui lui sont confiées, comme la prière du matin et du soir, les soins qu'il faut prendre pour se bien confesser, la manière d'assister à la sainte messe, etc. ; sur les devoirs des enfants à l'égard de leurs parents, le respect, l'obéissance, l'affection qu'ils leur doivent, ainsi qu'à leurs maîtres, etc., etc.

C'est encore dans ces *Avis* qu'on leur parle, qu'on les félicite de leur sagesse, de la consolation qu'ils donnent à ceux qui les élèvent, ou qu'on leur reproche leur négligence, leur

paresse ; c'est là encore qu'on recommande à leurs prières les enfants malades, etc. Quelquefois ce sont des histoires, quelquefois des paraboles qu'on leur raconte.

Mais quel ton prendre dans ces Avis ? Il est difficile de le dire : ce ton est aussi varié que les Avis eux-mêmes.

La parole du Supérieur, ou du Catéchiste, ou du Directeur de la retraite, y est tour à tour simple, familière, aimable ; puis elle devient tout à coup, quand il le faut, très-pressante, très-animée, très-forte, afin de toucher, de pénétrer, de convertir les enfants. C'est là surtout qu'il faut éviter la phrase, et ce triste ton qu'on appelle à grand tort le ton de la chaire, et qui n'est autre qu'un ton factice et de convention, à l'usage de ceux qui ne savent pas trouver le ton de la nature, de la vérité et du zèle.

La simplicité, la familiarité, l'aisance ; le naturel, l'absence de toute recherche, de toute prétention ; et cependant une certaine tenue, une certaine force, une certaine dignité de langage, mêlée au besoin de finesse, de saillies inattendues, de gaieté, de grâce : tels doivent être le ton et le caractère des Avis.

Cette partie si importante du ministère de la parole dans une maison d'Éducation réclame évidemment une très-grande attention. Il est capital de ne point donner les Avis au hasard, sans suite, ni but. Pour cela, il faut les prévoir et les préparer. Or, pour les bien prévoir, un plan d'Avis complet et bien conçu est tout à fait indispensable ; une sérieuse préparation ne l'est pas moins pour les bien donner, avec le discernement et le tact convenable, d'une manière pratique, tout à la fois utile et agréable.

Il faut les disposer de telle sorte qu'ils forment comme un petit cours de morale, à l'usage spécial des jeunes gens, ce qui n'empêche pas de donner, quand il y a lieu, les autres Avis de circonstance qu'on juge nécessaires. — Il y a des choses qu'il faut absolument qu'un enfant ait entendues, un

jour ou l'autre, dans le cours de son Éducation, et que les Avis lui disent à merveille, dans l'occasion, sur le moment : soit aux lectures spirituelles, soit au catéchisme, soit dans toute autre occurrence, avec un imprévu qui n'est autre chose que l'à-propos.

Sans doute, les Avis ont plus ou moins d'importance et ne demandent pas tous une égale préparation. Mais il y a des Avis tellement graves, qu'ils ne peuvent manquer leur effet sans les inconvénients les plus fâcheux : ceux-là sont extrêmement difficiles à bien donner, et demandent une perfection rare ; car il s'agit là de frapper à coup sûr, d'atteindre inévitablement ce qu'on veut atteindre, et de vaincre de vive force telle ou telle difficulté, tel ou tel enfant. Je ne crains pas de dire que c'est vraiment alors comme une lutte corps à corps, comme un duel avec le mal, tant il arrive que de tels Avis sont directs et personnels, tant il faut toucher juste et pénétrer quelquefois jusqu'aux dernières profondeurs.

Pour moi, j'étonnerai peut-être en le disant, mais c'est la simple vérité, rien ne me demandait plus de peine que ces Avis : je ne préparais pas avec plus de soin les plus grands discours pour les plus grandes chaires de Paris. Ah ! quand on ne l'a pas expérimenté, on ne sait pas combien il est délicat d'attaquer le fond et les résistances d'une âme, quelle qu'elle soit !

Ces Avis, que je trouvais si difficiles et si importants, je les adressais, selon le besoin, tantôt aux enfants ennuyés, dégoûtés de la maison ; tantôt à l'occasion d'un renvoi, pour en assurer l'effet, l'impression salutaire sur tout le monde ; tantôt pendant les Retraites, le premier, le second, le troisième jour, pour décider les enfants à de généreux efforts ; tantôt aux enfants rebelles, endurcis, auprès desquels nous ne gagnions rien. J'ai plusieurs de ces Avis sous les yeux, car souvent je les écrivais sommairement : peut-être les hommes du métier ne les liront-ils pas sans quelque intérêt et quelque profit.

J'en donnerai ici quelques-uns par manière de *spécimen*, et pour achever de faire bien entendre ma théorie et ma pratique sur ce point.

AVIS DONNÉ LE SECOND JOUR D'UNE RETRAITE.

Mes chers enfants, nous voici en retraite ; j'en bénis Dieu : cela va bien : cette retraite commence sous de favorables auspices... Dieu nous aidera à la bien faire.

Vous vous y êtes mis de tout votre cœur, du moins la plupart, et je vous trouve tous recueillis comme il convient, sauf peut-être quelques jeunes enfants, qui n'y sont pas encore, et s'y mettront demain...

Que vous dirai-je au commencement de cette retraite ?

Mon Dieu, je vous ouvrirai simplement mon cœur... Je vous dirai avec sincérité ce que je pense de vous... où j'en suis avec vous... où vous en êtes avec moi... et où vous en êtes aussi probablement avec Dieu.

Je vous dirai mes peines, mes craintes, mes espérances...

L'année dernière, nous avons eu de véritables peines... quelques-uns d'entre vous ont vivement affligé leurs maîtres.

Je ne le comprends pas, car vous avez de si bons maîtres !... et ce qui ajoute à mon étonnement, c'est que ceux dont je parle n'étaient pas de méchants enfants ; mais c'étaient des enfants légers, dissipés, qui ne réfléchissent pas, et qui s'exposent à se faire bien du mal par là...

Mais, laissons le passé : vous voilà revenus dans de bonnes dispositions.... Il faut que nous ayons cette année une année excellente, et ce n'est pas difficile, la retraite nous y aidera tous.

Qu'est-ce qu'on vous demande pour cela ? C'est très-simple.

D'abord, *travailler* de tout votre cœur, pour accomplir un de vos principaux devoirs, honorer vos familles, devenir des hommes distingués, capables de répondre aux desseins que Dieu peut avoir sur vous, un jour, selon la diversité de vos vocations... Pour cela, vous appliquer à des études, qui, après tout, sont agréables, qui sont les plus belles études du monde... travailler, afin d'être la gloire et la consolation de

vos parents, et de vous ménager à vous-mêmes dans l'avenir une existence honorable, heureuse et utile...

Voilà ce qu'on vous demande, et en vous le demandant, on vous y aide; et il y a vingt-cinq prêtres ici uniquement occupés à cela, uniquement dévoués à l'œuvre de votre Éducation...

Ah ! mes chers enfants, que je suis frappé de cette pensée ! que vous seriez coupables, si vous ne profitiez pas de ce que Dieu fait pour vous !.. Ainsi, voilà vingt-cinq prêtres... tous plus dévoués les uns que les autres ; et si le respect ne me défendait pas de le dire en leur présence, tous plus capables, tous plus distingués les uns que les autres, que Dieu vous donne, à vous... pour vous... à une poignée d'enfants... tandis que dans les royaumes infidèles, des peuples entiers périssent... et seraient sauvés, s'ils avaient un tel secours...

Eh bien ! en second lieu, ce qu'on vous demande, — c'est de profiter de leur dévouement, c'est de respecter ceux qui se dévouent, ceux qui se consacrent ainsi à vous et à l'œuvre de votre Éducation... c'est de leur obéir ; car sans votre respect et sans votre obéissance, l'œuvre de votre Éducation est impossible. Il faut aussi votre affection. Oui, il faut non-seulement que vous respectiez, mais que vous aimiez vos maîtres. Et qui aimeriez-vous, à moins d'avoir le cœur mal fait, si vous n'aimiez pas ceux qui ont pour vous des soins et une affection si dévouée ?

Mais tout cela ne serait rien, tout cela serait inutile, si vous n'aimiez pas Dieu, si vous étiez des enfants sans piété, sans religion... si vous étiez des impies, dans une mesure que Dieu sait ; cela arrive quelquefois ; — si vous n'aviez pas au moins la bonne volonté pour profiter de cette retraite... oh ! alors il n'y aurait plus de bonheur ici, ni pour vous, ni pour nous !...

Mais non... tout ira bien... cette retraite sera excellente... Ceux qui ne sont pas encore décidés vont prendre une bonne résolution... Dieu vous bénira... et nous aurons tous ici, j'en ai la douce confiance, une année pleine de consolation.

AUTRE AVIS DANS LES RETRAITES, OU AUX APPROCHES DE QUELQUE
GRANDE FÊTE.

Il faut que je vous le dise, il y en a parmi vous, mes enfants, qui m'attristent... Je les plains ; ils me font compassion ; je les vois chaque jour, je les juge... je les connais si bien ! Ce sont des enfants qui travaillent, qui observent assez bien le règlement, qui sont raisonnables, qui ne voudraient pas commettre de fautes graves, de péchés mortels... qui nous aiment, parce qu'ils voient que nous les aimons... et cependant, ils ne sont pas heureux ici, ou du moins, ils ne le sont pas assez : pas assez pour que leur cœur soit heureux, pleinement heureux, satisfait...

Savez-vous pourquoi ?

C'est qu'ils n'aiment pas le bon Dieu, ou du moins, ils ne l'aiment pas assez : — Ils ne peuvent pas se décider à l'aimer, à le servir généreusement ; ils sont partagés entre Dieu et le monde ; ils savent où est la source du vrai bonheur, et ils n'ont pas le courage de s'y plonger ; ils sont tièdes, languissants, incertains, et par là malheureux...

Ce sont des natures vives, ardentes, généreuses... mais il y a entre leur nature et leur vie habituelle un désaccord qui les remplit d'une tristesse involontaire... Ils s'attristent de tout...

Ah ! que je les connais bien !... qu'ils me disent si ce n'est pas vrai, et si je ne les connais pas ! Quand le soir arrive, ils sont tristes de voir la nuit venir. — Le matin... tout le monde éprouve la joie de voir le jour... pour eux, leur réveil est poignant... — Quand le temps est sombre, pluvieux, leur tristesse devient quelquefois extrême... Quand le ciel est pur... est-il possible, disent-ils quelquefois au fond de leur cœur... est-il possible que je sois si malheureux avec un si beau soleil !...

Leurs meilleures amitiés même ne les rendent pas heureux ; je dis leurs meilleures, car ils n'en ont que de bonnes : ce n'est pas comme dans de mauvais collèges, où il y a des amitiés particulières, qui sont des amitiés détestables !

Savez-vous pourquoi, pauvres enfants, vos amitiés, même bonnes, ne vous rendent pas heureux ? Parce que Dieu n'y est

pas assez... Dieu n'est pas absent de votre cœur, mais il est absent de votre amitié; voilà pourquoi votre amitié vous trouble, ou du moins ne vous satisfait pas.

Il y a en vous, je le répète, des facultés vives et ardentes; elles veulent la plénitude du bonheur... C'est Dieu seul qui fait cette plénitude... Vous refusez Dieu à votre âme : Elle se plaint et vous souffrez.

Et vous êtes condamnés à dire comme saint Augustin : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Il faut conclure :

Les amitiés ne rendent pas heureux, le travail ne rend pas heureux... les succès ne rendent pas heureux... quand Dieu n'y est pas, quand Dieu est absent.

Mais surtout la dissipation ne rend pas heureux... l'orgueil, la vanité, ne rendent pas heureux... le péché ne rend pas heureux... parce que Dieu n'y est jamais...

En un mot, tant que Dieu ne sera pas votre première pensée, votre première affection, impossible que vous soyez heureux.

AUTRE AVIS DE RETRAITE.

Savez-vous pourquoi il y en a parmi vous dont le cœur est sans flamme, comme un foyer éteint, où la cendre ne jette plus une étincelle... dont les yeux sont sans lumière, et n'ont plus qu'un regard flétri... qui ne voient plus Dieu, ne savent plus où il est, n'ont plus d'âme pour chanter ses louanges?... C'est qu'ils n'ont pas un cœur pur!

Vous le comprenez : ce que je vous dis là est dans la nature : le feu ne prend pas dans la boue... le bois mouillé essaye de prendre quelquefois, mais il fume; il y a là un élément étranger et funeste, une eau corrompue qui ne permet pas à la flamme de prendre... Il faut que la fumée se change en flamme; pour cela, il faut qu'une religion sincère, une foi vive et éclairée vienne purifier, concentrer, enflammer le feu dans vos cœurs.

Eh bien, c'est l'œuvre de la retraite.

Tout se purifie et s'enflamme alors.

Aussi, remarquez comme presque tous, sauf les exceptions dont je parle, vous chantez bien les cantiques ces

jours-ci... le chant, c'est le cri, c'est la flamme de l'amour...

Mais, ce n'est pas seulement un cœur pur qu'il faut, il faut un cœur humble...

C'est encore ici un secret de la nature et une de ses lois... L'orgueil durcit le cœur et en fait un cœur de pierre, dit l'Écriture, *cor lapideum*.

Mettez le feu à une pierre, elle ne prend pas flamme; on la noircit, on la calcine. Si le feu est ardent, on la réduit en poudre; mais elle ne s'enflamme pas : même quand la foudre la frappe et la pénètre, elle demeure toujours sans feu et sans flamme, c'est une pierre.

Il en est ainsi de ce cœur endurci par l'orgueil, dont parle l'Écriture, *cor lapideum*... Il faut que l'humilité adoucisse, transforme ce cœur : autrement, la flamme de l'amour divin n'y prendra jamais...

La foudre du ciel vint-elle à le frapper, ce malheureux cœur pourra être écrasé et réduit en poudre, il ne sera ni vivifié, ni enflammé, ou du moins, il ne le sera pas pour la vie éternelle...

Et cette triste cendre ne sera bonne qu'à être jetée dans l'étang de soufre et de feu, que l'Écriture nous montre au fond des enfers, pour les siècles des siècles...

Mes chers enfants, il y en a parmi vous que je plains bien... Enfin, j'y fais ce que je peux...

Voulez-vous savoir quand vous serez convertis?... C'est le jour... c'est l'heure où, — sans que personne le sache au monde, — retirés et comme cachés dans un coin de la chapelle, vous vous mettrez à deux genoux, et prierez Dieu... lui demanderez le pardon de vos péchés... le supplierez de vous faire miséricorde !..

C'est quand vous sentirez descendre dans votre cœur l'esprit de prière... entendez bien cela : jusque-là vous n'aurez rien gagné...

Voulez-vous que je vous apprenne encore un autre secret... le moyen de vous donner à vous-mêmes, une des joies les plus grandes et les plus vives possibles?... C'est le jour

où, — sans que personne s'en aperçoive, — vous aurez fait un acte de mortification... soit au réfectoire, soit ailleurs.

Tenez, quand vous êtes tout seul à la chapelle, dans un coin... baisez la terre... voilà qui est très-bon. Dites à Dieu comme saint Augustin : Quoi ! je ne suis encore qu'un petit enfant, et je suis déjà un si grand pécheur !.. *Tantillus puer et tantus peccator !*

Le bon Dieu vous demande si peu de chose !.. On peut même dire qu'il ne vous demande rien, que votre bonne volonté... et il vous offre la paix... *Pax hominibus bonæ voluntatis*... Il ne vous demande pas d'être héroïques, mais d'avoir bonne volonté... Vous obstinerez-vous à lui refuser votre bonne volonté?..

AVIS DE REPROCHE.

Non, il ne me convient pas de dévouer ma vie et d'épuiser mes forces comme je le fais, pour aboutir au misérable avenir que vous me laissez craindre pour vous.

Pour faire de vous :

Soit des prêtres inutiles, lâches, intéressés, mercenaires; soit de mauvais prêtres, des prêtres orgueilleux, ambitieux, scandaleux au monde et à l'Église... destinés par la sublimité de leur vocation à être le sel de la terre et la lumière du monde... et qui ne seront qu'un sel affadé, corrompu, foulé aux pieds des passants dans les rues et les places publiques; des lumières obscurcies ou éteintes, dont la fumée noircira la maison de Dieu, et déshonorera son sanctuaire...

Ou bien, si vous n'entrez pas dans le sanctuaire, que serez-vous?... Des hommes du monde sans caractère, sans principes, sans foi solide, bientôt sans mœurs... sans respect pour eux-mêmes, sans intelligence, ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir de votre pays!..

Pour flétrir par avance votre vie, je n'ai pas besoin d'emprunter à l'Évangile ses anathèmes : la morale païenne suffit pour flétrir cette vie misérable, d'un seul trait :

... *Tandem custode remoto*

Gaudet equis canibusque...

Il me suffit de vous dire, avec Horace, que quand on ne fait plus rien, on fait bientôt le mal, et que la compagnie des chevaux et des chiens n'a jamais ennobli personne.

A de telles vies, des morts prématurées et déplorables n'ont jamais fait défaut ; ou bien d'éclatantes bassesses, dont un nom illustre ne fait que relever l'éclat et la honte.

Avec des goûts et une vie tels que les vôtres, croyez-moi, et sachez-le bien : infailliblement on se déshonore, et le plus souvent de bonne heure.

La forte Education que vous recevez ici, si vous n'en profitez pas mieux, vous donnera peut-être assez de provision pour vivre tant bien que mal, et mourir sans vous être perdus... si vous devez mourir à vingt ans... mais pas assez pour vivre chrétiens et hommes d'honneur jusqu'à cinquante : la traversée est trop longue et trop périlleuse...

AVIS A L'OCCASION D'UN RENVOI.

Mes chers enfants, j'ai ce soir quelque chose à vous dire au sujet d'une des plus grandes, des plus vives peines que j'aie éprouvées, depuis que la Providence m'a mis ici... depuis que je suis chargé de vous... depuis que je répons de vous devant Dieu et devant les hommes.

J'ai été condamné à prononcer contre l'un d'entre vous une de ces terribles paroles de retranchement et de séparation... qui sont toujours si douloureuses... quelquefois si cruelles pour une maison... pour une famille... pour un malheureux jeune homme...

Oui malheureux !...

Car si vous êtes quelquefois bien coupables, vous êtes presque toujours plus malheureux que coupables... mais on n'y peut rien...

Vous êtes si faciles à entraîner... si faciles à tromper... si aveugles... si aveugles sur vos intérêts les plus évidents... sur les intérêts de vos parents... sur tout ce qu'il y a de plus cher et de plus sacré pour vous sur la terre...

Je ne dis pas seulement sur votre salut éternel et votre conscience... mais sur votre honneur et votre bonheur en ce monde.

Vous êtes quelquefois si aveugles... et si ingrats envers ceux qui vous aiment et qui font tout pour vous !

Oui, quelquefois, vous abusez de tout...

Et nous ne devons pas trop nous en plaindre... car vous traitez Dieu souvent plus mal encore que vous ne nous traitez nous-mêmes...

Eh bien donc ! il faut vous le dire... il y en a un parmi vous... ou plutôt il y en avait un... — car, il n'y est plus... hier soir même, il a quitté la maison, — qui a abusé de la plus grande bonté qu'on pût avoir pour lui... Eloigné déjà l'année dernière de la maison, au milieu de l'année, sur ses supplications réitérées, sur les prières les plus pressantes de sa famille et de ses parents les plus respectables, sur l'intercession même de Monseigneur, je l'avais reçu de nouveau...

Je m'étais fié à lui, j'avais eu foi en sa parole. Eh bien ! il me trompait ! il nous trompait tous !... Il a, il est vrai, hier, reconnu ses fautes, et leur énormité... mais il n'était plus temps ; les preuves étaient accablantes, irrécusables... j'aurais voulu lui faire grâce une seconde fois, que je ne l'aurais pu, ma conscience me le défendait impérieusement... Entre lui et moi la confiance n'était plus possible...

Mes chers enfants, entendez-le bien, il faut que vous ayez confiance en moi, ou que vous me quittiez ; mais il faut que moi aussi je puisse avoir confiance en vous, ou bien que nous nous séparions.

Je ne pourrais pas transiger à cet égard sans manquer à tous mes devoirs, et compromettre l'esprit, le cœur même de l'éducation paternelle que vous recevez ici...

C'est une éducation de confiance et d'honneur... Que ceux à qui cette éducation ne convient pas, s'en aillent. Pour nous, nous ne voulons que des enfants que nous puissions conduire ainsi.

Oui, notre discipline est ferme et elle le sera encore ; mais jamais je ne consentirai à en faire une discipline tracassière... jamais je ne consentirai à être obligé de vous épier, et à substituer à notre loyale vigilance une police de bas étage. Voilà ma profession de foi.

Mais mon cœur en a saigné... C'est la première expulsion que je prononce et que j'exécute cette année... rien n'est plus douloureux...



On sent si bien quel malheur c'est pour vous ! vous le sentez vous-mêmes si vivement à ce moment suprême !...

J'ai connu un jeune homme qui me disait à cette heure terrible, qu'elle l'avait aidé à comprendre ce qu'avait dû être le désespoir de nos premiers parents, lorsqu'ils furent chassés du paradis terrestre...

Mais encore un coup, il n'est plus temps !

Lumière tardive !.. regrets inutiles !.. l'heure de la justice a sonné... il faut que le salut d'une maison et de tant d'autres enfants l'emporte !..

Mais encore une fois, cela est bien douloureux !.. et puis... de pauvres parents qui vont être désolés ... toute une famille quelquefois dans la honte... dans le désespoir... Laissons tout cela... et profitez au moins de ces terribles leçons !..

EXTRAIT D'UN AUTRE AVIS DE RENVOI.

Ce qui m'étonne dans ces renvois, c'est ceci :

On rencontre des enfants qui perdent la tête, abusent de tout dans une maison, trahissent tous leurs devoirs, commettent quelquefois des lâchetés, des indignités...

On les éloigne de cette maison où ils ne voulaient plus rester, où ils n'ont d'ailleurs aucun droit de rester, car ils n'y sont pas chez eux... Et alors, dès qu'ils sont renvoyés, ce sont des désespoirs, des larmes, même chez ceux qui ont dix-huit et vingt ans : ils remuent le ciel et la terre pour rentrer ; ils écrivent et font écrire des lettres par leurs parents, leurs protecteurs, par tout le monde.

Mais quoi ! quand vous vous conduisiez de cette façon, vous prétendiez rester ici malgré vous, malgré nous... vous ne vouliez pas quitter la maison !

Mais qu'est-ce que vous vouliez donc ? Vraiment, ici la folie de la conduite en égale l'indignité !

Sans doute, je comprends et vous comprenez aujourd'hui quelle flétrissure c'est d'être renvoyé d'ici, et quand c'est à dix-sept, dix-huit, vingt ans, c'est une flétrissure quelquefois pour la vie entière. — Je ne me le dissimule pas... et c'est là ce qui m'inspire une longanimité, une patience avec certains enfants, que je devrais me reprocher peut-être.. je comprends la désolation de vos familles, la vôtre ; mais je me demande

toujours : Qu'est-ce qu'ils veulent donc ? est-ce qu'ils prétendent faire l'honneur de leurs familles en se déshonorant eux-mêmes ? Parce qu'ils ont des maîtres pleins de dévouement pour leurs études et pour toute leur éducation, est-ce qu'ils pousseront l'indignité jusqu'à abuser de notre bonté contre nous-mêmes?...

Hélas ! mes enfants, parmi ceux que j'ai dû renvoyer, depuis que la Providence m'a chargé du gouvernement de cette maison, il s'en est trouvé dont l'âme était si méchante, et où se cachaient de telles noirceurs, que je suis très-résolu de les suivre de l'œil toute leur vie, pour voir ce qu'ils deviennent et *comment ils finiront*....

Je l'ai fait pour deux au moins, dont l'un n'est plus, et l'autre vit encore... Mes tristes prévisions ne m'avaient, hélas ! point trompé.

AVIS AUX ENFANTS QUI PARAISSENT S'ENNUYER ET SE DÉPLAIRE
DANS LA MAISON.

Avant de mettre sous les yeux de ceux qui veulent bien me lire l'Avis suivant, je dois dire ici que dans une maison d'Éducation chrétienne, se rencontre quelquefois une chose véritablement insupportable : ce sont des enfants qui semblent être là malgré eux, uniquement parce que leurs parents les y contraignent ! Ils ne font pas de grandes fautes, ils ne se conduisent pas assez mal pour qu'on les renvoie ; mais ils font sentir, et disent tout haut qu'ils s'ennuient, que la maison leur déplaît. C'est ce que, pour ma part, je n'ai jamais pu supporter, et peu de jours avant la nouvelle année, l'avant-veille de Noël, j'avais coutume de leur adresser à peu près les paroles suivantes :

Mes chers enfants, vous allez passer quelques jours dans vos familles, et j'en suis heureux pour vous... peut-être aussi un peu pour moi et pour ces Messieurs, sur qui pèse la grave et laborieuse charge de votre éducation, et qui pendant ces deux ou trois jours se trouveront un peu plus libres.

Mais nous ne sommes guère accoutumés à mesurer

notre peine et à en tenir compte... C'est donc pour vous surtout que je suis heureux, à cause de la joie que vous allez éprouver, et du bonheur que votre présence, je l'espère, donnera à vos parents.

Cette joie, ce bonheur, ces petites vacances, sont d'ailleurs tout à fait dans l'ordre... Oui, tout ce qui entretient dans vos cœurs l'esprit de famille est dans l'ordre, et j'y applaudirai toujours de toute mon âme. Il est dans l'ordre que chaque semaine vous voyiez vos parents ou leur écriviez; et dans l'ordre, que chaque mois vous passiez une journée à peu près entière avec eux... et qu'enfin, au jour de l'an, vous ayez deux ou trois jours pour vous retremper tout à fait au foyer paternel et sur le cœur de votre mère.

Cette année, d'ailleurs, vous le méritez peut-être plus encore, car, pendant ce premier trimestre, vous avez presque tous parfaitement travaillé:

Allez donc, et soyez heureux ! *Vivite felices...*

Mais, à la veille de votre départ, j'ai coutume de donner chaque année, à pareil jour, un avis qui importe à ma dignité et à mon cœur... Ne vous en offensez pas : je n'ai pas l'intention de vous faire de la peine : d'ailleurs, cela ne regarde que quelques-uns d'entre vous... et encore, je ne leur en fais pas de reproches.

Je n'ai jamais beaucoup compté sur la reconnaissance des enfants... Cela vous étonne peut-être : cela est vrai cependant.

Que les enfants qui ont tant d'aimables qualités soient souvent sans reconnaissance, cela est certain.

Pour moi, je ne m'en plains point, et je ne les en accuse pas... cela est simple... — Oui, que les enfants, jusqu'à un certain âge, soient ingrats... cela est assez simple; et, d'ailleurs, il est inutile que je cherche à l'expliquer, cela est un fait, facile à comprendre du reste.

En voici la raison, si vous voulez la savoir :

Les enfants en général n'aiment que ceux qui leur font plaisir. Or, je ne suis pas ici pour vous faire toujours plaisir... je suis ici pour vous faire du bien, et quelquefois un bien qui vous fait de la peine; de là votre ingratitude naturelle, irréflechie, innocente peut-être, jusqu'à un certain point.

Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais guère trouvé de reconnaissance dans les enfants que j'élevais; du moins dans le

cours de leur Éducation ; et je ne m'en suis jamais offensé... Ce n'est que vers dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, en rhétorique et en philosophie, que j'ai trouvé de la reconnaissance dans les jeunes gens que *j'avais élevés*...

C'est alors seulement, pour la plupart, que vous commencerez à sentir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on a fait pour vous, et à le reconnaître... Jusque-là, vous ne le sentez guère, vous ne le comprenez pas, vous ne le reconnaissez point... Et en attendant la fin de votre éducation, il faut se résigner à souffrir quelquefois de votre part les plus étranges ingraturités...

Mais il y a une chose qui n'est pas dans l'ordre, et à laquelle je ne me suis jamais résigné... il y a une chose que je ne puis souffrir et que je ne souffrirai jamais ici... ce sont les enfants qui ont la *prétention* de s'ennuyer dans la maison, de s'y déplaire... et d'y rester.

Je dis la prétention... et qui l'affichent...

Vous comprenez qu'en vous parlant avec cette sévérité des enfants qui s'ennuient ici, et qui prétendent s'y déplaire et y demeurer, je n'entends point parler de certains enfants, dignes de toute notre affection et de toute notre tendresse... qui éprouvent quelquefois une profonde tristesse, parce qu'ils se sentent éloignés de leur pays, séparés de leur famille... parce qu'ils ont quelques chagrins particuliers, qui quelquefois les minent... les dévorent en secret...

Ah ! pour ces chers enfants, qu'ils m'ouvrent leur cœur, qu'ils me disent leurs peines !... je serai le premier à les consoler, à les encourager... nous ferons tout ce que nous pourrons pour adoucir leurs chagrins...

Non, ce n'est pas de ces enfants que je veux parler... je veux parler de ceux qui ont la prétention de faire les ennuyés, et qui l'affichent avec impertinence... je veux parler de ceux qui ont ici une mauvaise tristesse, un mauvais ennui... une tristesse qui vient d'un mauvais esprit et d'un mauvais cœur... une tristesse et un ennui qui viennent de ce qu'ils sont sans émulation, sans travail, sans piété, et peut-être sans mœurs...

Ou bien ce sont des enfants qui ne songent qu'au monde... au plaisir, à la vanité, à toutes les sottises de la vie mondaine... pour qui de nobles études, les douceurs

de la piété... les soins les plus dévoués et les plus tendres, les charmes de l'amitié chrétienne ne sont rien...

En un mot, des enfants qui ont l'air d'être ici malgré eux... Eh bien ! c'est à ceux-là que je m'adresse, et à la veille du jour où ils vont retrouver leurs parents et leur famille, je leur dis sans hésiter :

Que les enfants qui s'ennuient ici partent, et ne reviennent pas... J'ai assez de raison pour ne pas compter sur la reconnaissance des enfants ; mais je n'ai pas assez de vertu pour prendre mon parti de leurs impertinences.

Et de bonne foi, qu'avons-nous fait pour qu'en retour de notre dévouement et de tous nos soins, nous ne trouvions chez quelques-uns qu'une odieuse grossièreté ?

Et ce sont précisément ceux pour lesquels nous avons fait le plus !... ceux que je n'ai reçus que par dévouement pour leurs parents, qui m'en conjuraient !...

Mais mon dévouement ne peut aller jusqu'à manquer au respect que je me dois à moi-même et qui est dû à ces Messieurs !

Est-ce que vous vous imaginerez par hasard que les 6 ou 700 francs de pension qu'on paye ici pour vous, vous donnent un tel droit ? ou bien que je doive souffrir tout cela, et le faire souffrir à ces Messieurs et à vos condisciples eux-mêmes ?...

Vos parents ne peuvent venir à bout de vous élever et de faire de vous quelque chose, et ils nous ont conjuré de l'essayer... et vous, vous vous refusez à tout.

Je demande depuis longtemps avec instance à vos parents de vous retirer ; vos parents chrétiens, raisonnables, qui veulent pour vous une bonne et forte éducation, ne peuvent s'y résoudre...

Je me trouve alors placé dans une situation vraiment très-pénible... entre des parents que je ne veux pas offenser, et des enfants qui m'offensent... des enfants qui sont ici malgré eux et malgré moi... des enfants qui ne reconnaissent aucun des soins qui leur sont prodigués...

C'est donc bien entendu : si vous ne vous plaisez pas ici, n'y revenez point... nul ici n'a besoin de vous.

Et je vous le déclare à l'avance : je ne vous y recevrai point, ou je ne vous y garderai pas.

Vous allez retrouver vos parents... arrangez-vous avec

eux... et ne venez plus nous accabler du poids insupportable de votre présence ici...

Cela vous étonne peut-être, mes enfants, mais cela est ainsi, cela est très-sérieux... et pour dire tout ce que je pense, cela est véritablement odieux. Du reste, cela ne regarde que quelques-uns, dont les prétentions et les façons sont vraiment trop extraordinaires...

AUTRE AVIS SUR UN RENVOI.

J'avais cru un jour, avec terreur, surprendre dans un élève des instincts de mal effrayants : je l'avais renvoyé ; mais il restait encore dans la maison des enfants qui, sans que j'eusse contre eux rien de positif pour motiver un renvoi, me laissaient de cruelles inquiétudes. Je voulais profiter de l'expulsion de la veille pour dire, en termes vagues, mais suffisamment compris, ma pensée secrète, avertir solennellement les coupables et les terrifier tous. Je donnai un Avis qu'un professeur recueillit, et dont voici quelques paroles :

J'ai prononcé hier un mot, mes enfants, qui a un sens profond, j'ai parlé du *mélange des méchants et des bons*... Des méchants... il y en a donc partout ; il y en a donc ici ! Oui, et il faut que vous le sachiez, il y en a ici, au milieu de tant de bons et pieux enfants... Il y a longtemps du reste que ce mélange a commencé... et sans établir ici des comparaisons qui ne sont pas dans ma pensée, dès l'origine du monde, Abel et Caïn... les enfants de Dieu et les enfants du démon sont célèbres... Les maisons les plus saintes ne peuvent, et peut-être ne doivent pas en être exemptes... Notre-Seigneur lui-même n'en défendit pas le collège apostolique...

Avec Notre-Seigneur, avec les apôtres, il y avait un Judas ; un Judas voleur, un Judas murmureur, un Judas frondeur et moqueur, un Judas sacrilège, un Judas qui trahit et vendit son maître... oui, et Notre-Seigneur qui lisait ces outrages, ces injures hypocrites et cette trahison cachées dans le cœur de Judas, ne perdit rien de sa tranquillité divine, et jusqu'au dernier moment lui donna le nom d'ami...

Et lui cependant, quoique la compagnie de Jésus-Christ et de ses disciples lui déplût, et blessât profondément son mauvais esprit et son méchant cœur, Judas s'obstinait à y demeurer, par un mauvais instinct... peut-être par le goût d'un profit sordide... décidé à n'être, au milieu des douze, qu'un disciple parasite, étranger de cœur à tout ce qui se faisait là, se donnant pour rôle secret de railler tout, sans s'associer à rien du fond de son âme, trouvant bien de n'être là qu'un ingrat et un impie, dont les murmures et l'ingratitude devaient aboutir enfin au baiser infâme... mais en revanche le nom de Judas demeure à jamais pour flétrir les traîtres de tous les siècles et de tous les âges...

Je ne veux point certes appliquer une telle comparaison à ceux dont je parle... non, je serais injuste... Judas était un homme fait... ceux dont je parle ne sont que des enfants... mais dans le fond, ce sont les mêmes principes... les mêmes germes mauvais, les mêmes instincts... Souvenez-vous bien, mes enfants, que les grands scélérats n'ont jamais commencé par les grands crimes. Mais les instincts qui les y ont poussés étaient en germe, dans leur cœur, dès leur enfance... de même que la racine des vertus est la même dans un enfant pieux et dans un saint vieillard : seulement dans l'enfant, c'est la première fleur, et chez le vieillard, elles donnent des fruits en abondance ; de même les mauvais principes chez les uns ne sont encore que dans leur germe, et ils sont dans leur maturité chez les autres...

Et ce que je vous dis là... je le leur ai dit à eux-mêmes en les renvoyant : et je le dis à ceux qui restent.

A 15 ans, on est un orgueilleux, un murmurateur ; à 30 ans, on est un impie : à 45 ans, on est déjà très-coupable ; à 60 ans, on sera peut-être un monstre... Qu'on suive de l'œil, dans le cours de leur vie, ceux dont je parle, on les verra !...

Un de ceux que je venais de chasser du Petit Séminaire, et au sujet de qui je disais ces paroles, était le malheureux Louis Verger, lui, chassé pour vol secret, et pour des apparences d'hypocrisie sur lesquelles tous mes collaborateurs avaient été trompés ; moi pas. Ne pouvant point le définir dans une conduite au dehors constamment bonne, mais ne

pouvant m'y fier, je n'attendais qu'une occasion pour en débarrasser la maison. — En disant ces choses, je pensais à d'autres encore, dont l'orgueil précoce, les sourires sardoniques, avec une feinte douceur, et les révoltes mal comprimées contre toute autorité, me faisaient tout craindre pour l'avenir. Hélas ! je ne me suis pas trompé sur tous.

CHAPITRE VIII

Les jeux.

I

Qu'on ne s'étonne pas du titre de ce dernier chapitre, et de me voir mettre les jeux au nombre des grands moyens d'Éducation.

Dans tout système d'Éducation, et surtout dans le système des maisons chrétiennes, les jeux tiennent nécessairement une grande place, et ont sur tout le reste une influence considérable, dont il faut se rendre compte et savoir user.

Sous ce nom de jeux j'entends d'ailleurs ici non-seulement les jeux proprement dits, mais encore toute récréation, tout relâche, tout divertissement ; j'entends le plaisir procuré aux enfants ; la dilatation du cœur, la joie des âmes, la vie rendue heureuse dans une maison par tous les moyens possibles.

Les enfants ont besoin de tout cela : c'est de leur âge, c'est dans leurs goûts ; c'est le vœu de leur nature ; leur santé du reste le réclame impérieusement. Il faut que des enfants jouent, s'amuse, se délassent, dépensent en plaisirs innocents l'exubérance de leur sève, la vivacité de leur humeur,

l'ardeur de leur sang. Il leur faut la libre expansion, l'épanouissement de leur être, le déploiement de leurs organes, le développement de leurs forces, l'air, l'espace, le soleil, le mouvement, le bruit, la vie.

Or, la première loi de l'Éducation est de se conformer à la nature et de donner satisfaction à ses besoins vrais.

Tout cela n'est pas moins nécessaire à la vigueur de leur esprit qu'à leur santé. On l'a dit, et il est vrai, un arc ne peut pas rester toujours tendu. Le travail fatigue et épuise, et si le repos ne succédait au travail, bientôt le travail lui-même serait impossible. On exige beaucoup des enfants; onze, douze heures d'étude par jour : il est nécessaire en retour de leur accorder beaucoup. Il ne faut pas surmener l'enfance; ce serait injustice et grande déraison : on perdrait tout dans cet excès. Donnons-lui en délassément ce que nous voulons qu'elle nous rende en travail. Fénelon a dit le vrai mot : « Il faut préparer le plaisir par le travail, et délasser du travail par le plaisir. »

C'est nécessaire aussi pour leur caractère, pour leur âme. Il n'y a guère de milieu pour des enfants : ou ils s'amuse, ou ils s'ennuient : or, l'ennui engendre la tristesse; mais la tristesse, qui resserre l'âme et aigrit le caractère, est très-mauvaise conseillère. L'enfant triste, ennuyé, mécontent, est accessible aux fâcheuses impressions, aux inspirations funestes : ses facultés aimables, ses bons instincts sont refoulés; et les tendances mauvaises se trouvent provoquées à un éclat inévitable. Au contraire, que la joie dilate l'âme d'un enfant, qu'il soit gai, content, heureux, ce sont les mauvaises tendances qui cèdent la place aux bonnes. Il s'ouvre, il s'épanouit, il se confie avec candeur, il écoute avec docilité, il est prêt à faire généreusement tout ce qu'on demande de lui.

Cette heureuse disposition est un secours immense pour l'Éducation de l'âme et du caractère; la disposition contraire y apporterait le plus redoutable obstacle.

Ajoutons que dans l'ardeur, dans la libre expansion du jeu, l'enfant déploie toute sa nature et se fait connaître tout entier tel qu'il est. Le caractère le plus timide ou le plus dissimulé oublie là de s'observer, et se trahit lui-même de mille façons. Vous connaîtrez, en voyant jouer un enfant, telle qualité ou tel défaut, que vous n'auriez jamais soupçonné en lui, mais qui sera pour vous, pour votre manière de prendre cet enfant, une précieuse lumière.

A un autre point de vue encore, je le dirai : le jeu, l'amusement, le plaisir, la joie de l'âme, la dilatation des cœurs, sont absolument nécessaires pour l'Éducation, telle que nous la pratiquons. Cette Éducation, je suis le premier à le reconnaître, est profondément sérieuse, austère même. Il n'y a pas une seule des facultés de l'enfant qu'elle ne saisisse, et n'applique à un très-rude labeur. Quand toutes les facultés des jeunes gens sont ainsi tendues, il leur faut du relâche ; et c'est pourquoi, comme le dit encore avec tant de sagesse et de grâce Fénelon, il faut *savoir mêler les ris et les jeux avec les occupations sérieuses*. C'est par là que l'harmonie est maintenue entre l'âge tendre des enfants et la forte Éducation qu'on leur donne : autrement ces jeunes natures n'y tiendraient pas, et cette Éducation trop forte finirait par les briser. Il y aurait danger aussi que, trop tenus et trop contraints, les enfants n'allassent chercher ailleurs dans d'autres plaisirs moins purs des compensations funestes, et dans une indépendance secrète la délivrance d'un joug trop pesant. C'est à l'Éducation elle-même à tempérer ses exigences et ses contraintes par de sages et paternelles concessions.

Et qu'on veuille bien encore le remarquer, cette Éducation n'est pas seulement sérieuse et austère, elle est encore élevée et généreuse : elle compte beaucoup sur la spontanéité des enfants ; elle s'appuie sur les plus nobles mobiles, la raison, la foi, l'honneur, bien plus encore que sur les rigueurs d'une dure et inflexible discipline. Mais comment ces nobles senti-

ments pourraient-ils librement se déployer dans l'âme des enfants, sous un régime de contrainte, qui les comprimerait toujours et ne les dilaterait jamais ? Pour être capables d'une Éducation libérale, ne faut-il pas qu'ils se sentent *libéralement* traités, qu'ils soient à l'aise, qu'ils soient joyeux, qu'ils soient heureux près de leurs maîtres, dans l'asile de leur jeunesse ?

Enfin, n'est-ce pas sur l'amour des jeunes gens pour leurs maîtres, pour la maison qui les élève, que compte surtout notre Éducation ? ne veut-elle pas être, avant tout, une Éducation par l'amour ? Qu'elle soit donc aussi, s'il m'est permis de le dire, une Éducation par le bonheur ! qu'elle s'applique à faire plaisir aux enfants, à les récompenser du travail et des courageux efforts par le plaisir ; qu'elle leur ménage une vie à la fois sérieuse et douce, laborieuse et joyeuse ; qu'elle s'applique à les récréer innocemment, à les charmer, à les enchanter ; qu'elle leur laisse de ses récréations, de ses promenades, de ses fêtes de famille, pour leur vie tout entière, de doux et ineffaçables souvenirs ; qu'elle crée ainsi et à jamais des liens de cœur entre les élèves et leurs maîtres, entre les enfants et la maison qui aura été pour eux une famille, et à laquelle ils auront dû le bonheur de si vives et si pures joies dans les plus riantes années de leur vie !

Voilà sous quels points de vue j'ai toujours attaché aux jeux une si grande importance, et pourquoi je dis qu'ils réclament toute la sollicitude d'un Supérieur.

II

Il y a un art, une science, de pourvoir aux plaisirs et à l'amusement des jeunes gens dans une maison d'Éducation ; il y a un art de mettre en honneur les jeux, d'accorder à propos certaines faveurs, de combiner les récréations avec le

travail ou la piété, de manière à rendre la piété et le travail agréables ; un art de profiter des occasions pour faire un plaisir sensible par des grâces inattendues, et surtout un art de faire valoir ce qu'on accorde, sans que jamais les concessions aillent trop loin et nuisent au bon ordre ou à la règle. Car, lorsque je pose en principe qu'il faut chercher, autant qu'on le peut, à faire plaisir aux enfants, il va sans dire que cela doit toujours être sans préjudice du bon ordre, et dans les limites permises par le règlement.

La première chose à obtenir, c'est qu'on joue pendant les récréations. Il faut de toute nécessité, en récréation, faire jouer : c'est là et ce doit être un point de la règle. Il faut que les enfants sachent qu'ils sont positivement en faute, quand ils ne jouent pas. Qu'est-ce que c'est que ces groupes d'adolescents réunis dans quelque coin d'une cour, et où pérorerent un ou deux parleurs ? qu'est-ce encore que ces promenades philosophiques d'enfants qui conversent au lieu de jouer, et ces *causeries à deux le long des murailles* ? Il faut faire la guerre à tout cela. Point de ces philosophes péripatéticiens, point de ces colloques suspects, point de ces groupes plus ou moins inertes ou séditieux. La paresse trouve là, comme partout, son compte ; le mauvais esprit ne demande pas mieux que de s'y glisser ; les mœurs s'y perdent souvent. Qu'on joue, qu'on coure, qu'on s'amuse, que le sang circule, que l'esprit se détende, que le mouvement et la vie soient partout. Une maison va bien quand les récréations sont animées. « Mes enfants, » disait un grand instituteur de la jeunesse, M. l'abbé Allemand, « quand vous « jouez bien, quand vous courez bien, les anges, du haut du « ciel, sont contents de vous, et moi aussi. » On peut juger avec exactitude du bon ou du mauvais esprit d'une maison par le plus ou moins d'activité des jeux en récréation.

Il faut donc exciter aux jeux, favoriser les jeux de toutes manières, particulièrement les jeux actifs qui développent la

force ou l'adresse; car les récréations ont pour but d'assouplir, de fortifier le corps et de favoriser la croissance, aussi bien que de distraire et de reposer l'esprit. Je me borne ici à des indications générales, plus que je n'entre dans les détails¹; mais je veux rappeler du moins l'estime que faisaient les anciens des exercices du corps. Il faut, dans toute maison d'Éducation, un gymnase, comme il faut des jeux de balle, de barres, de cerceaux, etc. Les jeux d'esprit, quoique moins avantageux que les autres, peuvent être quelquefois une grande ressource: il ne faut proscrire que les jeux dangereux ou inconvenants, qui pourraient éveiller dans les enfants l'idée d'un gain sordide ou d'un grossier plaisir. Donc, faire jouer, donner des jeux, exciter aux jeux, c'est chose capitale. Que sans cesse le Supérieur revienne là-dessus, qu'il aiguillonne sans cesse les élèves; mais un moyen plus infailible encore que toutes les exhortations pour faire jouer les enfants, c'est que les maîtres jouent eux-mêmes avec eux, et regardent comme une affaire capitale de mettre en train les jeux.

Toutefois, en ordonnant le jeu, en mettant les jeux en train, il ne faut pas chercher à les imposer, à y dominer: le jeu doit être à la fois commandé et libre. C'est aux enfants à choisir selon leur goût ou même leurs caprices, selon la fantaisie du moment. Ce qui devrait leur agréer le mieux n'est pas toujours ce qui leur plaît le plus, et rien ne doit être spontané comme le plaisir. Toute apparence de contrainte dans leurs jeux est odieuse aux enfants. Ils aiment à s'amuser comme ils l'entendent: il leur semble que leurs amusements du moins sont l'asile de leur liberté: qu'on leur laisse cet asile.

Un autre problème délicat à résoudre est celui-ci: sans gé-

¹ On trouvera les détails les plus précieux et les plus pratiques sur les jeux dans un récent ouvrage que j'ai déjà cité plusieurs fois, la *Méthode de direction des Œuvres de la jeunesse*, par M. l'abbé Timon-David.

ner les enfants, sans les dominer, comment surveiller, diriger les jeux? Car tout libres que doivent rester les jeux, l'action du maître doit s'y faire sentir, comme partout ailleurs. « Il faut, dit un maître expérimenté, qu'on reconnaisse à l'ardeur qui les anime, à la concorde qui règne entre eux, qu'un regard ami et paternel les encourage et les surveille. Même quand le maître ne prend à aucun jeu une part active, il est nécessaire qu'il se mêle à tous les jeux, ici félicitant les joueurs de leur habileté, les raillant ailleurs de leur maladresse, les encourageant partout; qu'il observe les manières et les gestes de tous; qu'il écoute leurs mutuels reproches; qu'il retire quelquefois de sa partie, mais doucement et sans bruit, pour le faire entrer dans une autre, un joueur de mauvais caractère ou dangereux pour ses camarades. Tout cela demande de la part du maître une grande expérience de ses élèves, un tact excellent, une mesure parfaite. C'est certainement un art difficile de savoir, quand on joue, quand on rit avec les enfants, ménager sa dignité et sauvegarder son influence, être à la fois ferme et souriant, caresser d'un regard et réprimander de l'autre. »

Nous n'en dirons pas davantage sur les jeux en récréation : Passons aux promenades.

III

Les récréations de chaque jour ne suffisent pas pour délasser suffisamment de l'étude : partout on a pensé qu'il était nécessaire d'y joindre des promenades au moins une fois chaque semaine.

Les promenades sont de deux sortes : il y a les promenades ordinaires, et les promenades extraordinaires.

Je ne parlerai pas ici des promenades ordinaires : ce qui a été dit à ce sujet dans les règlements suffit. Je rappellerai seulement qu'en principe la présidence et la surveillance

de ces promenades réclament des maîtres une constante sollicitude : toute négligence aurait là les plus funestes conséquences : j'ajouterai que plus ces promenades auront d'intérêt et de charme pour les enfants, et plus le travail de la semaine y gagnera.

C'est des promenades extraordinaires que je voudrais dire ici quelques mots.

Et d'abord, faut-il de ces promenades? Je réponds sans hésiter : Oui, il en faut; et si l'on objectait l'inflexibilité de la règle, je dirais que, prévues par la règle elle-même et accordées pour des causes légitimes, elles rentrent dans la règle sous ce rapport. Elles rentrent surtout dans l'esprit de la règle par leurs incontestables avantages.

Pour rompre l'uniformité habituelle d'une vie de communauté, pour récompenser un travail exceptionnel, pour provoquer d'inaccoutumés efforts, en un mot, comme stimulant ou comme récompense, comme moyen d'agir sur les enfants et de les exciter par le sentiment de la reconnaissance ou par la vivacité du désir, les promenades extraordinaires, sont une ressource immense. Vous n'êtes pas fait pour élever les enfants, si vous ne sentez pas tout ce que vous donne d'empire sur eux ce plaisir inattendu que vous leur causez.

Quant à moi, j'avoue ma faiblesse, rien que pour me procurer la joie d'avoir au moins quelquefois sur la terre rendu des âmes vivement heureuses, j'ai donné des promenades extraordinaires. Ceux qui ne l'ont jamais fait, ne peuvent savoir ce que c'est que cette allégresse des enfants lorsque, par un beau soleil, cette faveur inespérée leur est annoncée tout à coup. Et du reste, qu'on n'accuse pas ma faiblesse; je savais parfaitement ce que je faisais. Cette promenade inattendue, toute gratuite, qui leur arrivait avec une belle matinée de printemps, me donnait sur eux toute puissance pour en obtenir les plus grandes choses. Si c'était simplement une prolongation de promenade que je leur accordais,

souvent, une si petite faveur, faite à propos, suffisait pour dissiper un commencement de mécontentement, de mauvais esprit, et ramener dans le calme et la raison les pensées émues. Mais si c'était une de ces promenades exceptionnelles, grande faveur après quelque grand travail, où l'on part, musique en tête, dès le point du jour, où l'on va visiter au loin quelque site célèbre, quelque vieux monument, quelque forêt, quelque pèlerinage renommé, où l'on dîne sur l'herbe en pleine campagne, etc., etc., oh ! alors, ce n'était plus seulement du plaisir, c'était de l'ivresse, c'était de l'enthousiasme.

Mais je laisse là mes souvenirs, et je le demande tranquillement : Est-ce qu'il n'est pas bon, à tous les points de vue, d'exciter de tels sentiments dans les jeunes gens, et d'élever leur âme jusqu'à ces émotions ? cela ne les prédispose-t-il pas à l'affection, à la reconnaissance, à la docilité, au courageux travail, aux impressions vives, aux grandes persuasions de votre parole, à tous les meilleurs effets que vous voulez produire en eux, enfin à tout ce que vous pouvez demander à leur bonne volonté de plus excellent ? le calme plat de la vie habituelle est-il plus favorable au profond travail de l'Éducation sur leurs âmes ? Non, non, ne craignez pas de donner aux jeunes gens ces ivresses innocentes, ces enthousiasmes sans danger : faites palpiter leur cœur sous le tressaillement d'un plaisir pur, dilatez largement leurs âmes dans les joies de leur âge : vous ne faites par là que nourrir en eux le bon esprit, et préparer, pour une occasion donnée, pour un grand examen, pour une séance académique, pour une grande fête religieuse, des prodiges de travail et quelquefois de vertu.

Mais plusieurs conditions sont nécessaires pour que ces faveurs produisent tout l'effet qu'on peut en attendre. Et d'abord, je l'ai dit, et cela s'applique aussi aux récréations exceptionnelles ou même aux simples prolongations de récréation, il y a un art de les accorder qui en rehausse le

prix : il faut qu'elles soient données avec grâce, comme une surprise aimable ; et à propos, quand les enfants le méritent, ou qu'on a une raison spéciale de les encourager : de telle sorte qu'ils voient bien qu'on tient à leur faire plaisir et à les récompenser. Par exemple, le temps est beau, on est content des enfants : une simple demi-heure de plus de récréation, annoncée au moment même où ils mettent le pied sur le seuil de la salle d'étude, leur fera jeter des cris de joie.

Ceci vient très-bien après des journées pluvieuses, où les enfants n'ont eu que des récréations tristes ; ou après des examens laborieux et satisfaisants, ou un jour de fête religieuse : ces jours-là, rien n'est meilleur : cette simple gracieuseté gagne tous les cœurs.

Mais encore un coup, il faut que le Supérieur ne manque pas de s'en donner le mérite, en l'annonçant lui-même aux élèves, à haute et joyeuse voix, soit après les grâces, au réfectoire, soit à la fin même de la récréation.

De même pour les promenades. La surprise doit être toujours vive. L'étude, la classe peuvent être brusquement interrompues par un coup de cloche inattendu, que les enfants comprennent vite et qui les transporte.

En tout ceci, je le répète, c'est toujours la bonne grâce qui est le grand charme, et l'à-propos qui empêche l'abus.

Il importe aussi que ces promenades ne manquent pas leur but, soit par le mauvais choix du jour, soit par le défaut d'organisation ou de surveillance.

Autant que possible, de telles promenades ne doivent pas avoir lieu par la pluie. En général, soit aux grands, soit aux petits congés pendant l'hiver, il ne faut sortir qu'à coup sûr, c'est-à-dire avec un temps qui n'expose pas les enfants à revenir crottés, mouillés, trempés. Leur santé en souffrirait, leur âme aussi, la maison de même. En général, il ne faut sortir que quand on est certain du beau temps.

Mais si on ne sort pas, soit à cause de l'incertitude du

temps, soit à cause de la grande chaleur, il faudrait inventer une manière de récréation, qui, par la variété des jeux ou autrement, ne ressemblât pas aux récréations ordinaires.

Ce qui n'importe pas moins qu'un beau temps, c'est une bonne organisation de la promenade, et une bonne surveillance.

Toutes les précautions doivent être prises minutieusement pour les moyens de transport, soit des élèves, soit du diner. Il ne faut souvent qu'une organisation mal entendue, et surtout qu'un repas mal servi, pour enlever le charme d'une promenade extraordinaire, exciter des murmures, et donner lieu au mauvais esprit. L'administration des vivres est un point capital ici, comme à la guerre.

Tous les maîtres, M. le Supérieur et MM. les Directeurs eux-mêmes, sont tenus d'assister à ces grandes promenades. La difficulté et le devoir impérieux de la surveillance, encore plus que l'esprit de famille et la convenance, l'exigent.

Chacun doit y apporter sa part active de vigilance et de dévouement, et prêter son concours pour l'organisation des jeux, des repas, des visites dans les environs, s'il y a lieu, et enfin pour la bonne tenue générale des enfants, soit dans une propriété qu'un ami de la maison aurait bien voulu mettre à leur disposition, soit en pleine campagne, pendant une longue journée, où ils ont plus de liberté.

Il faut que ces promenades aient toujours le caractère des fêtes de famille : que la surveillance préventive soit telle, s'il se peut, qu'il n'y ait pas une faute dont le châtement vienne troubler la joie et la sérénité du jour. Ce n'est jamais par le laisser-aller ni le désordre qu'on fait plaisir aux enfants.

Ce n'est pas non plus par la prodigalité, la faiblesse ou le caprice. On ruine la discipline, et on avilit les faveurs en les prodiguant, ou en cédant sans motif réel à des instances indiscretes. Il faut savoir faire les choses gracieusement, et par

affection, jamais par faiblesse, cabale ou fantaisie; et toujours avec ordre, raison, poids et mesure.

Les cas où une promenade extraordinaire générale peut être accordée sont les suivants : à tous, pour la fête de M. le Supérieur, et dans le courant du mois de Marie ;

A l'Académie, deux fois chaque année, à l'occasion de la fête de son patron, ou d'une séance très-remarquable ;

Aux enfants de la première communion, le lendemain de ce grand jour ;

A chacune des congrégations, un jour de congé ordinaire et pendant la promenade de la communauté ;

A toute une classe, qui, dans un concours avec une classe rivale, a remporté la victoire trois fois de suite.

On peut accorder aussi quelquefois une promenade extraordinaire à la communauté entière, après de brillants examens ou une très-belle séance académique, à laquelle toutes les classes de la maison auraient pris part; et spécialement à une classe, soit après une séance particulière vraiment remarquable, soit pour des notes parfaites méritées plusieurs semaines de suite par tous et pour tout.

Quelquefois aussi, quand la communauté a reçu la visite de quelque grand personnage.

En tout cela, je le répète, ce qu'il faut surtout, c'est du tact, de la mesure, de l'à-propos : l'art enfin de faire valoir aux yeux des enfants ce qu'on fait pour eux.

IV

Je ne puis oublier ici, en parlant de la nécessité de faire plaisir aux enfants, certains jours particuliers, tels que le jour de l'an et les jours gras, où des raisons spéciales commandent de chercher à leur être agréable.

Il serait vraiment trop dur pour les enfants qui sont obligés de rester à la maison le jour de l'an, à cause de l'éloi-

gnement de leurs familles, de n'avoir pas, dans quelque divertissement inaccoutumé, quelque compensation.

Que le temps soit donc réglé pour ceux qui restent d'une manière agréable, mais sûre.

Les études : il en faut peu. La discipline : elle doit être très-exacte, mais très-douce.

La nourriture : il faut un petit festin de famille.

Les amusements : comme pour les jours gras.

Comme on garde les enfants les jours gras, et que cela peut leur sembler pénible, il faut les amuser beaucoup, plus même qu'ils ne s'amuseraient chez eux, mais très-innocemment.

Il faudrait quelque soirée divertissante : un faiseur de tours, des charades, etc.; mais ceci est très-délicat, et demande à être très-bien fait, et toujours avec une décence parfaite.

Une loterie encore est très-bien : j'ai vu quelquefois des loteries pour les pauvres; c'était charmant. — Il y faut un petit discours d'entrée; trois ou quatre morceaux de musique instrumentale et vocale entremêlés. — On peut y joindre un joli dialogue sur un sujet comique. — Il y faut encore le récit d'une visite de pauvres, ou un rapport gracieux sur l'état de la conférence de Saint-Vincent de Paul.

Il faut d'ailleurs proclamer en même temps les deux noms du *gagnant* et de la *chose gagnée* : l'amusement naît du contraste. Ainsi par exemple, il va sans dire que je prenais toujours un grand nombre de billets, et quand je gagnais un *mirliton* ou une *collerette*, c'étaient des rires et des éclats de joie qui passaient tout.

Les noms d'ailleurs doivent être lus très-haut et très-solennellement : le nom de chaque chose, de chaque lot doit être le plus amusant possible.

En un mot, il faut ces jours-là que l'esprit de la maison apparaisse tout particulièrement ce qu'il est : un véritable esprit de famille.

La piété du reste peut avoir sa part au milieu de ces amusements : il faut le matin la messe avec de pieux et agréables cantiques, et le soir un très-beau salut.

V

DIMANCHES ET JOURS DE FÊTES.

Pour des raisons plus hautes encore, il faut que les dimanches et les jours de fêtes religieuses soient des jours agréables entre tous aux enfants : il faut tout faire pour leur éviter ces jours-là l'ennui, et les dilater dans une aimable et pure joie.

L'art est de combiner habilement les études, les récréations et les offices, de façon que ces jours ne soient pas perdus pour le travail, que le travail cependant n'empêche pas le plaisir, et que le plaisir même prépare aux exercices de piété ¹.

¹ Ainsi, au lieu de l'étude, qui pourrait suivre les vêpres aux jours de fêtes, il est très-bien de placer une récréation : cet arrangement plaît aux enfants, pour les raisons que voici :

1° L'attente de la récréation qui leur sera donnée après les vêpres, leur est fort agréable, et leur fait quitter, sans aucun regret, la récréation du dîner pour aller à vêpres ;

2° Quand ils vont à l'étude, ensuite, ils ont eu de si belles et de si longues récréations, que l'étude ne leur est pas pénible ;

3° En hiver, les enfants voient clair pour prendre leur récréation ; et dès lors, elle leur est plus agréable : le froid y fait peu de chose.

4° La perspective, d'ailleurs, de sortir de l'étude pour la brillante fête du soir, à la chapelle, adoucit l'étude, et leur fait attendre avec plaisir et désirer le salut, la procession, et l'heure de la fête ;

5° L'étude qui suit la récréation les prépare bien au sermon et au salut ; elle les recueille, leur fait envisager les exercices qui suivent avec bonheur, comme un délassement du travail ; la chapelle est brillante, illuminée ; il y a de beaux cantiques, un beau sermon.

Quiconque n'entre pas dans ces délicatesses avec les enfants ne les connaît pas, et ne les aime guère.

Le règlement des jours de fêtes est donc établi ainsi qu'il suit : — De 12 heures à 2 heures, dîner et récréation ; — 2° De 2 à 3 heures, vêpres ; — 3° De 3 à 4 ou 5 heures, récréation, goûter ; — De 4 heures ou 5 à 6 heures et demie, selon qu'il y a procession ou non, étude.

Ainsi, depuis 11 heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi, les enfants

VI

Je termine tout ceci par un seul mot sur les vacances.

Car l'Éducation ne finit pas pour chaque enfant avec l'année classique; et les vacances ne doivent pas rompre tous les rapports entre eux et leurs maîtres.

Certes, il entendait bien mal sa mission et sa dignité, le maître qui, à la fin d'une année, disait à une mère : « Emme-
« nez vite votre enfant, Madame. Nous en avons assez de
« nos gamins, et ils en ont assez de nous : nous nous pas-
« serons volontiers les uns des autres. »

Non, ce n'est pas ainsi qu'un instituteur digne de ce nom entend l'Éducation. Sa sollicitude accompagne l'enfant qui s'éloigne, et pendant cette absence momentanée des vacances, il sait veiller encore sur lui.

son en fête piense ou en récréation : ce mélange leur fait trouver la grand'messe et les vêpres agréables, ainsi que leurs études du matin et du soir.

Ils ont d'ailleurs toutes leurs récréations en plein jour, ce qui est un plus grand plaisir, et d'une bonne discipline.

On pourrait avoir l'idée de mettre les vêpres le soir, immédiatement avant le salut, mais ce serait d'une longueur démesurée; il y aurait tout à la fois vêpres, chant de cantiques, sermon, salut, procession, petite exhortation.

J'ajouterai encore une observation : Il faut prendre garde de ne pas placer trop souvent des fêtes dans le cours de la semaine. — Les inconvénients sont visibles pour les études : cela fait deux classes de moins; et, soit à cause du congé, soit à cause du dimanche, interrompt la suite des classes et des études d'une manière très-fâcheuse : or, pour les enfants, la suite est un point capital.

C'est de plus un inconvénient à un autre point de vue : les notes du samedi ne sont plus suivies de la longue étude des confessions.

La veille de ces fêtes en semaine, cette étude est trop courte.

Ce qu'il y a donc de mieux, c'est, autant que les règles le peuvent permettre, — et en demandant au besoin les permissions nécessaires, — de remettre la solennité de ces fêtes au dimanche, comme le fait l'Église pour des fêtes très-importantes : l'Épiphanie, par exemple, etc., etc.

Ainsi, on pourrait remettre au dimanche qui précède ou qui suit, la fête de la Présentation, de l'Immaculée-Conception, de Saint-François de Sales.

Il restera en semaine l'Ascension, Noël, la Toussaint, le Sacré-Cœur.

En tout cas, ce qui est nécessaire à prévoir, c'est : 1° ce que cela laisse de dimanches libres pour le catéchisme et la suite des instructions; 2° c'est aussi que les cours supplémentaires et le Conseil ne soient jamais manqués.

Une chose capitale alors, ce sont les moyens à prendre pour les conserver bons, fidèles à Dieu; et les conseils à leur donner sur le travail et la piété.

Je ne parlerai pas du petit *règlement*, qu'il faut avoir grand soin de leur tracer, avant le départ; ni du *devoir de vacances*, qu'il faut donner aussi très-sérieusement, avec une sanction sérieuse et certaine pour la rentrée : ces deux choses sont connues et pratiquées; mais je signalerai particulièrement un moyen d'un autre genre, et d'une haute efficacité; je veux parler de la correspondance amicale qu'il est si convenable et si utile d'entretenir avec eux pendant le temps de leur absence.

Rien n'est meilleur pour un enfant que ces correspondances de vacances, qui le provoquent lui-même à la confiance et à l'épanchement, et permettent de lui dire, dans l'intimité la plus affectueuse, des choses qui le toucheront presque toujours et qu'il n'oubliera jamais.

Un maître, qui a un peu de cœur et de zèle, sera heureux d'avoir cette occasion, pour continuer à faire du bien à son élève, même quand il ne l'a plus sous les yeux.

Je n'insiste pas davantage. Mais on le voit : si l'Éducation est une œuvre difficile, et pleine d'obstacles, les instituteurs de la jeunesse ont en main de bien puissants moyens d'action; et grâce à Dieu, le succès, on peut le dire, est infaillible, quand tous ces moyens se trouvent aux mains d'hommes véritablement dévoués, qui savent n'épargner ni leur temps, ni leur peine.

Il y a néanmoins ici, une remarque importante à faire. L'efficacité de ces moyens est très-grande par elle-même sans doute : mais elle vient surtout de leur ensemble, de leur emploi simultané. Tout se tient et se soutient en Éducation. N'employez que quelques-uns des moyens que nous

avons indiqués, ceux que vous employez sont affaiblis par l'absence de ceux que vous négligez : mettez-les en œuvre tous en même temps, rien ne pourra résister à la vive et puissante action qui en résulte.

ÉPILOGUE

Le grand moyen de l'Éducation :
Être toujours avec les enfants : s'identifier avec eux.
Une ancienne exhortation à des professeurs.

Il faut finir; mais quel sera mon adieu à mes lecteurs, et mon dernier mot à ceux qui, par l'intérêt du grand sujet que j'ai traité, se sont décidés à me suivre jusqu'ici?

Saint Jean, épuisé par les fatigues de l'apostolat, ne savait plus dans sa vieillesse que répéter le précepte de l'amour : « C'est le précepte du Seigneur, disait-il, et il suffit. »

Arrivé au terme d'un long ouvrage, et peut-être aussi d'une carrière qui s'achève, moi aussi je sens revenir sur mes lèvres une parole que j'ai dite bien des fois, mais que j'éprouve le besoin de redire encore, comme ma pensée dernière sur la grande œuvre dont j'ai essayé de faire connaître les secrets.

Aimez, aimez les enfants, dirai-je aux instituteurs de l'enfance; c'est de l'Éducation surtout qu'on peut dire avec saint Jean : L'amour y enseigne tout, *Unctio, Amor, docet omnia*. La science de l'Éducation est là tout entière : c'est le cœur qui la donne.

Je le répète donc : O vous tous, qui vous dévouez à l'œuvre sacrée de l'Éducation, aimez, aimez les enfants. Mais il y a amour et amour. Je parle ici de l'amour vrai, éclairé, pro-

fond ; de l'amour pastoral et paternel : c'est celui-là qui est tout et qui peut tout.

Le mot qui dit tout cela, je l'ai prononcé souvent, et je le prononce encore : Soyez pères ; ce n'est pas assez : soyez mères. Il faut être comme une mère : *Fovens filios suos*. Il faut aimer les enfants et leur faire sentir qu'on les aime : non-seulement en évitant avec eux la dureté, les froideurs injustes, les sévérités décourageantes, mais en leur prodiguant les soins les plus tendres, en leur témoignant une cordiale affection, en leur montrant enfin qu'on leur a dévoué sa vie, et qu'on trouve du bonheur à être avec eux, et à y demeurer toujours.

Voilà pourquoi il faut être mère.

Le père n'est pas toujours avec ses enfants ; il a d'autres soins : la mère n'en a pas d'autres ; elle y est toujours. La mère, qui les a portés dans son sein, ne sait pas s'en séparer, et ne les quitte jamais : *Sicut gallina congregans pullos suos sub alas*, dit Notre-Seigneur.

Tel est le modèle : voilà ce qu'il faut être, quand on remplace un père et une mère. Je ne saurais d'ailleurs mieux faire entendre toute ma pensée, qu'en disant qu'il faut s'identifier avec les enfants, non-seulement pour le travail, l'étude, la surveillance, la classe, mais pour tout le reste et dans tous les détails de leur vie écolière. Il faut jouer avec eux, converser avec eux, prendre ses repas avec eux, prier, chanter avec eux, en un mot, être à peu près toujours avec eux, toujours.

Quand même tout cela ne serait pas toujours absolument nécessaire, comme je tiens qu'il l'est, il faut du moins avouer que c'est dans un tel dévouement que se trouve le grand témoignage de l'amour.

On fait comme cela quand on aime.

Sur ce point, qui est aussi délicat qu'important, je me bornerai à reproduire ici une exhortation que j'adressai au-

trefois à de jeunes professeurs, et j'achèverai par là. C'était quelques jours après notre retraite, au commencement de l'année : plusieurs d'entre eux étaient nouveaux dans la maison et ne me donnaient pas toute satisfaction ; je leur dis :

« Messieurs,

« La charge pastorale pèse sur vous tous, puisque tous ici vous êtes prêtres, et qu'assurément, en vous, le professorat ne saurait absorber le sacerdoce, ni l'enseignement profane éteindre la flamme sacerdotale.

« Ce serait affreux, si vous n'étiez ici que pour du grec, du latin, des mathématiques. Non, toutes ces choses, le *que retranché*, les césures, les périodes, les A+B ne sont pas assez, manifestement, pour un prêtre, et ne suffiraient guère, ni à la sainteté de votre vocation, ni à la grandeur de vos destinées, ni aux âmes de ces enfants. Évidemment vous avez plus et mieux à faire ; et je dirais volontiers à ceux qui ne l'auraient pas compris : Retirez-vous... Ou plutôt, non : puisque Dieu vous a amenés ici, et a choisi pour vous le plus noble, le plus pur, le plus beau des ministères, ne vous retirez pas, mais voyez ce à quoi vous êtes appelés : *Videte vocationem vestram, fratres!* Élevez vos âmes ; élevez vos cœurs, *Sursum corda!*

« Il y a ici une grande œuvre, dont la légèreté seule ou une secrète indignité pourrait méconnaître la haute portée ; mais vous êtes tous dignes de la comprendre, cette œuvre, tous capables de l'accomplir.

« Je le dirai néanmoins, en toute simplicité, et dans la confiance de ce familier entretien : Parce qu'ils sont professeurs, il y en a parmi vous qui semblent ne plus se souvenir qu'ils sont avant tout prêtres, pasteurs, et pères. Et cependant c'est à eux que Notre-Seigneur a dit : *Amas me? pasce agnos meos!*

« Messieurs, tout est pour vous dans ces paroles : si vous les avez bien comprises, si vous avez, comme dit l'Évangile, des oreilles pour les entendre et un cœur pour les sentir, vous serez ici heureux et bénis, dans les plus douces et les plus saintes fonctions qu'un prêtre puisse remplir.

« Oui, aimez Dieu, aimez vos enfants, aimez-vous les uns

les autres, et vous serez heureux, et vous sentirez par expérience la vérité et la douceur de cette aimable parole de saint Augustin : *Ubi amatur, non laboratur; aut si laboratur, labor amatur.*

« Aimez vos enfants. Laissez-moi vous le dire sans phrase ni détour : Qu'aimerez-vous donc en ce monde, si vous n'aimez pas ces chères âmes? ces âmes si aimables, malgré leurs défauts, qui, même dans leurs défauts, n'ont pas du moins encore de venin caché, qui sont encore si naïves? Pour moi, je l'avoue, j'aime les enfants, non-seulement à cause de leurs charmantes qualités, mais à cause de leurs défauts mêmes, parce que leurs défauts ne sont point dissimulés, et n'ont pas encore d'hypocrisie : et, d'ailleurs, n'est-ce pas à ces défauts que Dieu nous envoie, pour les corriger avec amour?

« Oui, aimez-les, ces chers enfants, si aimés de Notre-Seigneur, rachetés de son sang, destinés à de si grandes choses, soit dans le monde, soit dans le sacerdoce! Croyez-moi sur parole : non, vous ne trouverez jamais un plus digne objet de votre plus tendre amour, ni même, si vous savez l'entendre, de vos plus ambitieuses pensées.

« Il m'est pénible de vous le dire, mais je le dois : Si vous n'aimez pas, demandez à Dieu l'amour; ou éloignez-vous; car vous ne seriez pas faits pour un ministère où, avant de vous confier ses enfants et de vous dire : *Pasce agnos meos*, Jésus-Christ vous a dit : *Amas me?* Mais, je l'ajouterai, vous n'aimez pas, ou vous aimez mal vos enfants, si ce n'est pas Dieu que vous aimez en eux : oui, c'est Notre-Seigneur lui-même, personnifié dans ces chers enfants sous les traits les plus aimables, que vous devez aimer. C'est Notre-Seigneur, *factus annorum duodecim*¹, qui se présente ici à vous, Messieurs, qui vous demande de vous dévouer à lui avec amour, et qui vous dit chaque jour et à toute heure : Ce que vous aurez fait au moindre de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait, *Quod minimo, mihi fecistis*. Quiconque ne voit pas cela, avec *ces yeux illuminés du cœur*, dont parlait autrefois le Maître apostolique, ne voit rien dans cette maison. Je ne me lasserai jamais de vous le redire : tout se réduit ici à aimer, à ne faire tous ensemble, maîtres et élèves, pères et enfants, qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima*

¹ S. LUC, II, 2.

una. Tout se réduit à vous identifier tous avec les enfants, et à vous identifier aussi les uns avec les autres, dans la confiance et quelquefois dans le support d'une fraternelle amitié.

« Pour la pratique de cela, j'indiquerai quelques moyens simples et faciles.

« LA RÉCRÉATION, LA PRIÈRE, LE CHANT DES LOUANGES DE DIEU, voilà sans contredit pour vous, avec les études et les classes, les trois meilleures occasions de ne faire, avec vos chers enfants et entre vous, qu'un cœur et qu'une âme : oui, si vous aimez vos enfants, vous aimerez à chanter et à prier avec eux ; vous aimerez même à jouer avec eux ; et je commence par ce point, qui est ici un point décisif.

« D'abord donc les RÉCRÉATIONS : c'est là où il faut avant tout vous identifier avec les enfants, jouant avec eux et les faisant jouer. Ceci en étonne plusieurs qui semblent me dire : Mais, Monsieur, cependant, nous ne sommes pas venus précisément dans cette maison pour jouer à la balle, au cerceau, etc. — Je n'examine pas si vous êtes venus dans cette maison pour cela ; mais croyez-moi, lorsque je vous dis que c'est par là que l'on gagne les cœurs, par là qu'on montre sa bonté et qu'on se rend aimable, par là que se préparent tous les plus heureux succès ; par là qu'on se fait pardonner toutes ses justes sévérités.

« Aussi, voyez comme nos anciens vous en donnent ici l'exemple ! Je ne vous parle pas de moi : j'y trouve tant de plaisir, que je n'y ai aucun mérite. Mais vous le voyez : malgré tous mes accablants d'affaires au dedans et au dehors, je suis presque toujours en récréation avec nos enfants ; et, s'il faut l'avouer, c'est le bonheur que je trouve à être avec eux qui me délasse de mes travaux, et quelquefois me console de mes peines.

« Que si absolument l'on ne peut jouer, pour une raison ou pour une autre, il faut au moins assister à la récréation, voir les enfants de près, leur parler amicalement, applaudir à leurs jeux. Si vous savez bien l'entendre, c'est là aussi que Notre-Seigneur vous dit très-particulièrement : *Pasce agnos meos !*

« Que les maîtres aillent en récréation et jouent avec leurs élèves, je vous l'ai dit souvent, c'est une chose que j'ai tou-

jours regardée comme fondamentale et constitutive d'une maison d'Éducation chrétienne : c'est ce qui fait une maison ou une autre, un esprit ou un autre, une Éducation ou une autre. C'est par exemple ce qui a fondé l'admirable esprit de l'ancienne maison de M. Poiloup, et de bien d'autres maisons excellentes, que je pourrais nommer.

« Surtout combien cette condescendance n'est-elle pas nécessaire, au commencement d'une année ? la charité n'en fait-elle pas alors pour vous un impérieux devoir ? Quoi ! voilà peut-être là cent nouveaux enfants, jetés dans cette grande communauté, loin de leur père, loin de leur mère, loin de tout ce qui leur était connu, loin de tout ce qu'ils ont aimé et de ce qui les aime : ils peuvent dire, ces pauvres enfants, dans l'amertume de leurs cœurs : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me* ; et vous voudriez qu'ils ne pussent pas ajouter : *Dominus assumpsit me* ! personne ici ne se trouverait pour les recevoir, les accueillir au nom du Seigneur ! il n'y aurait là devant eux que des visages et des cœurs étrangers !... que sais-je ? peut-être même l'hostilité grossière de quelque camarade, sans que personne les protégât et les soutint !

« Ah ! Messieurs, est-il bien certain qu'il n'y a pas ici d'enfant à qui personne, depuis un mois, n'a dit une parole amicale ?... Vous le comprenez, c'est un délaissement affreux. Le remède semble difficile : il l'est réellement pour le Supérieur, pour MM. les Directeurs, et même pour MM. les Présidents d'étude : chacun d'eux aurait, en effet, à parler à un trop grand nombre d'enfants : cela ne peut se faire tout d'un coup, ni en un jour ; mais cela est facile aux professeurs et aux confesseurs.

« Chacun de MM. les professeurs, en effet, et de MM. les confesseurs, n'a qu'un petit nombre d'enfants à soigner. Eh bien ! si le *pasce agnos* est dans leurs cœurs, c'est en récréation qu'on le verra. Ils iront chercher leurs pauvres enfants délaissés, leur dire un mot, leur faire une petite amitié ; et ces enfants seront ravis comme si le bon Dieu lui-même était venu à eux... Et ce ne sera pas là une erreur. Oui, Messieurs, ce sera la bonté même de Dieu qui viendra à eux, dans votre cœur. Il est bien évident que vous n'allez pas ainsi vers eux, par intérêt, par force ; il n'y a que la

bonté, l'affection, la charité de Dieu qui inspire cela ; ils le sentiront, et ils aimeront cette bonté divine personnifiée en vous sous des traits si bienveillants... N'oubliez donc pas tout ce qu'il y a d'heureux à être aimé, surtout par ceux dont on dépend. — Je connais tel enfant qui a été touché, gagné à Dieu par là, par cette bonté de ses maîtres : *Oh ! ici, écrivait-il à sa mère, nos maîtres nous aiment : quand ils me rencontrent, ils me disent : Édouard, comment cela va-t-il ? Ils nous parlent en récréation ; ils s'intéressent à nous ; ils jouent même avec nous.*

« Tout cela est nécessaire encore, Messieurs, à un autre point de vue : il faut, nous l'avons dit souvent, que les maîtres rendent visible et représentent l'autorité, et voilà pourquoi je pense qu'ils doivent prévenir les enfants partout où ils sont chargés de les présider : il faut que les enfants, partout où ils arrivent, pour un exercice littéraire, religieux ou disciplinaire, vous trouvent là, arrivés avant eux et personnifiant en vous la gravité, la majesté de l'ordre et la grande loi du silence. Mais cette sévère exactitude ne suffit pas au grand but que nous voulons atteindre ici : s'ils ne voient jamais en vous que la compression et les rigueurs de l'autorité, leurs cœurs ne s'ouvriront guère. Du moins, de temps à autre, soyez aussi pour eux la personnification de l'aménité, de la bienveillance, de la charité affectueuse.

« Si vous ne leur parlez jamais que pour les corriger, pour les reprendre, pour les gronder, pour leur imposer silence, que voulez-vous qu'ils pensent, qu'ils sentent, qu'ils disent de vous et de la maison ? — Ce n'est vraiment qu'en récréation que vous pouvez prévenir ces tristes et quelquefois funestes impressions. La récréation permet de dépouiller la sévère austérité d'un maître pour revêtir la cordialité d'un ami ; et cette condescendance montre aux enfants que si vous employez quelquefois la rigueur, c'est malgré vous, et qu'elle n'exclut jamais l'affection. Mais si vous ne les voyez, si vous ne leur parlez jamais en récréation, impossible ! Pour moi, que j'y trouve peine ou plaisir, il importe peu ; mais le fait est, Messieurs, que c'est en jouant à la balle, au cerceau et aux barres avec les enfants, que je gouverne au fond la maison, et sans aucune punition, comme vous le voyez. Je n'ai guère de meilleur secret... je dois ajouter toutefois, et en

causant avec eux cordialement à la lecture spirituelle.

« Mais lorsque je vous recommande si fort d'aller familièrement en récréation avec les enfants, je dois vous dire que c'est là surtout qu'il faut vous souvenir de la grande parole : *Maxima debetur puero reverentia*. Nulle légèreté, nulle indiscretion. Souvenez-vous qu'un mot imprudent dit sur un de vos confrères, sur un prédicateur, sur un confesseur, sur un professeur, sur un devoir mal donné ou mal corrigé, sur un article de la règle, peut avoir les suites les plus regrettables.

* Les récréations toutefois ne suffisent pas : il faut aussi s'identifier avec les enfants **DANS LA PRIÈRE, DANS LES SAINTS OFFICES, A LA CHAPELLE.**

« Lorsque vous assistez aux offices, — et c'est pour vous un devoir d'y assister, les dimanches et les fêtes, comme aussi pendant les retraites, et de plus aux lectures spirituelles, à la prière du soir, au mois de Marie, etc., — il faut vous identifier là encore avec ces chers enfants, et pour cela, prier avec eux, et de manière qu'ils le voient, qu'ils le sentent, qu'ils en soient touchés et édifiés. Non pas que je vous demande en ce genre aucune affectation, aucun spectacle : non, faites là simplement ce que vous devez faire devant Dieu, à la chapelle ; et cela suffira. Lorsqu'on les exhorte, il faut que vous puissiez dire, comme saint Paul : *Qua et ipsi exhortamur* ; il faut que vous paraissiez goûter pour eux et pour vous la parole qui leur est adressée.

« Dans une retraite, par exemple, quel bien ne fait pas à tous ceux qui sont autour de lui, un professeur qui pense, qui sent et qui agit comme je viens de le dire ! quel appui, quelle force ne donne-t-il pas à la parole du prédicateur ! et si c'est un de vos collègues qui prêche, par là vous honorez, vous autorisez son ministère auprès des enfants.

« Mais si vous vous permettez des critiques, si seulement vous paraissez inattentif, distrait, indifférent, vous déconsiderez le ministère du prédicateur et vous en ruinez les fruits ; si encore vous arrivez tard à la chapelle, si vous interrompez l'office ou l'exhortation, vous troublez nécessairement ces jeunes âmes si légères.

« J'ai remarqué depuis la rentrée, plusieurs *anciens* d'un caractère docile, il est vrai, mais que les vacances ont sin-

gulièrement dissipés, singulièrement éloignés du bon Dieu. Quand on s'y connaît un peu, il suffit de les voir pour le remarquer. Parmi les *nouveaux*, plusieurs sont évidemment sans piété, ne prient jamais Dieu, ne savent pas même ce que c'est que la prière, n'ont peut-être jamais prié de leur vie. Ce sont des enfants presque sans religion. Messieurs, vous le sentez, vous ne pouvez être auprès de ces enfants, à la chapelle, comme si vous étiez des prêtres étrangers à leurs âmes, ou plutôt comme si vous n'étiez pas des prêtres. Eh bien ! permettez-moi de vous le dire, il y en a parmi vous qui, dans je ne sais quelle préoccupation ou quelle erreur d'esprit, sont là de cette façon. Si vous vous intéressiez à ces jeunes âmes, vous seriez choqués de la tenue, vous seriez attristés, blessés de l'irréligieuse dissipation de certains enfants.... vous ne l'êtes pas, vous ne le paraissez pas. Vous paraissez indifférents à ces intérêts sacrés, et peut-être en est-il ainsi.... Vous paraissez dire : *Videant consules* : comme si vous n'étiez pas prêtres, et n'aviez pas le devoir de veiller sur les âmes au plus haut degré !

« Ah ! je le sais, cette indifférence-là épargne bien des sollicitudes, bien des peines ; et si je ne la trouvais très-coupable, je dirais volontiers : *Gaudeant bene nati* ! Mais ce n'est pas avec cette tranquillité-là qu'on sauve les âmes.

« Voyez encore, Messieurs : ils viennent d'achever leur retraite : eh bien ! il y en a parmi eux qui ont mal fait la retraite, ou qui du moins n'y ont reçu qu'une impression très-superficielle, sans aucune sérieuse profondeur ; et ils ne sont pas aujourd'hui meilleurs qu'auparavant. Je ne sais pas le secret de leur cœur, mais leur conduite les trahit. Que de choses vous avez à faire pour réparer ce malheur-là !

« Par exemple encore : voici l'Avent ; c'est un temps admirable : pendant ce temps il suffit d'une lueur de foi dans une âme pour la ramener à Dieu. Permettez-moi de vous le dire : si l'Avent se passe sans que vous entriez pour quelque chose dans les grands efforts de l'Église sur les âmes, non-seulement vous ne ferez pas le bien que vous deviez faire, mais vous vous laisserez languir vous-mêmes, car c'est un admirable et nécessaire moyen pour réchauffer votre âme que de vous appliquer à réchauffer les âmes de vos enfants. — Pour tout cela, nous avons un livre d'une grande res-

source, le *Manuel*. Le *Manuel* est l'âme de la maison : tout ce qui intéresse la foi, la piété de ces enfants est dans ce livre. Tout maître pour qui le *Manuel* est un livre étranger, indifférent, montre par là qu'il est lui-même étranger à l'œuvre qui se fait ici. — Quoi qu'il en soit du *Manuel*, ne l'oubliez pas, Messieurs, c'est en vous identifiant avec les enfants, surtout dans tout ce qui intéresse la piété et leurs âmes, que vous les sauverez, que vous serez ici de bons prêtres, des prêtres heureux de leur sort et bénis de Dieu, et que vous ferez de cette maison une maison admirable.

« C'est par là aussi que vous serez fidèles à une de mes grandes recommandations, qui est d'éviter les punitions ; car il le faut bien entendre : quand on a des cantiques, le tribunal de la pénitence, des exhortations pieuses, la parole divine, la communion fréquente, la messe chaque jour, etc., si une maison ne va pas pour ainsi dire toute seule, c'est qu'on n'y entend rien ; si on est obligé de sévir, de frapper, c'est qu'on est incapable d'élever les enfants de Dieu. Quand on a les fêtes du Saint-Sacrement, un mois de Marie, et des retraites chaque année, quand on a la sainte eucharistie, la confession, le chant des louanges de Dieu dans une maison d'Éducation, s'il faut punir en même temps, tout est perdu.... Non, non, c'est autrement qu'il faut gagner les âmes.

« Mais, je le reconnais, Messieurs, pour faire cette œuvre-là dans la perfection, il faut avoir non pas seulement une piété ordinaire, mais une grande piété ; quand on ne l'a pas, il faut s'appliquer à l'acquérir ; il faut devenir un homme intérieur, un homme de prière : il faut au moins une fidélité inviolable à tous ses exercices spirituels, et voilà pourquoi aussi vous êtes tous prêtres....

« Mais je n'ai pas tout dit : il faut aussi s'identifier avec les enfants dans LE CHANT DES CANTIQUES, et j'insiste sur ce point : oui, Messieurs, si vous aimez Dieu, si vous aimez ces chers enfants, qui sont les enfants de Dieu et les vôtres, vous aimerez à chanter avec eux les cantiques et les louanges de Dieu (les gens qui s'aiment aiment à chanter ensemble), et alors les enfants chanteront eux-mêmes, chanteront avec vous, chanteront avec joie, chanteront avec amour : le chant, c'est l'amour ; *Cantat amor*, dit saint Augustin : le chant sacré, c'est l'enthousiasme de tous les plus pieux et

plus nobles sentiments. Ce que je vous recommande là, Messieurs, n'est-ce pas d'ailleurs l'esprit de l'Église? Pasteurs et fidèles doivent chanter tous ensemble le même office, les mêmes psaumes, les mêmes hymnes, les mêmes cantiques : c'est la recommandation de saint Paul : *Docentes vosmet ipsos in hymnis, psalmis, et canticis spiritualibus*. C'est ainsi que dans les catéchismes et les missions, les missionnaires et les catéchistes charment les âmes, et enlèvent tout, vous le savez. — Vous avez ouï dire que j'ai fait longtemps le catéchisme et que Dieu avait daigné accorder quelques bénédictions à mon ministère; eh bien! Messieurs, c'est le chant des cantiques qui a tout fait. Je n'ai jamais su ni le chant, ni la musique, et je le regrette; mais cela ne m'empêchait pas de chanter toujours avec nos enfants; et c'est un des plus doux souvenirs de ma vie. Ces cantiques, après vingt-cinq ans, je les chante encore avec bonheur. Tout récemment, Messieurs, vous le savez, nous étions en vacances. Eh bien, Messieurs, sur les grandes routes, au sommet des montagnes, au fond des vallées, tandis que ma voiture m'entraîne, mon plaisir, c'est de chanter nos anciens cantiques. Les braves gens qui me voient passer, et m'entendent, s'étonnent quelquefois; mais je n'en continue pas moins mon cantique et ma route. C'est ma joie. Je ne puis redire par exemple le cantique de Fénelon : *Mon bien-aimé ne paraît pas encore*, ou bien : *Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles*, sans me souvenir avec attendrissement des enfants que j'ai le plus aimés, et de ces matinées célestes où ils chantaient ces admirables cantiques avec tant de cœur. J'entends encore ces voix innocentes et pleines de vie, je vois ces lèvres bénies ouvertes à la louange du Seigneur, je vois ces fronts radieux, ces regards angéliques fixés sur le tabernacle ou élevés vers le ciel...

« Mais ne vous y trompez pas, Messieurs, on n'obtient ces heureux résultats qu'en *s'identifiant* avec les enfants, en ne faisant qu'un avec eux, en ne faisant tous ensemble qu'une voix, qu'un cœur, qu'une âme : *cor unum et anima una*.

« Il n'en est pas de nos saints exercices comme des exercices militaires. A l'armée, celui qui commande l'exercice ne le fait pas; mais parmi nous on ne commande bien que ce que l'on fait soi-même.

« Et c'est partout, et jusque dans les repas, qu'il faut s'identifier avec les enfants, et leur donner l'exemple avec le précepte. Oui, jusque dans les repas. Et voilà pourquoi ici nous sommes servis à peu de chose près comme les enfants, et placés aux mêmes tables. C'est un usage excellent, pour les former à la politesse, à la retenue, à la bonne Éducation. Dans les maisons où les maîtres ne président pas à la table des enfants, les enfants sont trop souvent sans égard pour les autres, et pour eux-mêmes.

« Mais je dois ici ajouter une chose capitale :

« Pour aimer vos enfants, pour vous identifier avec eux, Messieurs, il faut vous aimer les uns les autres. Comme le Seigneur a dit des deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes : c'est un seul et même précepte ; je n'hésite pas à dire aussi de ces deux grandes recommandations qu'elles n'en sont véritablement qu'une.

« Oui, pour aimer vos enfants, aimez-vous les uns les autres : car si vous ne vous aimiez les uns les autres, vos enfants souffriraient de vos froideurs, de vos antipathies, de vos luttes secrètes, et vous ne les aimeriez pas eux-mêmes d'un amour véritable.

« Cette union des cœurs n'est pas seulement, Messieurs, la plus grande douceur de votre vie dans une maison comme celle-ci ; c'est aussi la condition même du bien que vous voulez faire : la désunion serait à la fois pour vous une grande misère, et pour vos enfants un grand malheur.

« Ne soyez donc aussi entre vous, Messieurs, qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una*. Par amour pour ces chers enfants, et dans cet amour même, oubliez toute division, toute rivalité ; que l'amour de nos enfants opère l'union de tous nos cœurs : plus cet amour sera profond et tendre, et plus cette union sera intime et profonde aussi.

« Et rien de tout cela n'est difficile. Ces chers enfants ne sont-ils pas vos enfants à tous ? Oui, la Providence, qui vous a choisis et réunis pour cette œuvre a fait de vous tous leurs pères ; vous avez tous pour eux la même tendresse, vous ressentez les mêmes sollicitudes, vous supportez les mêmes labeurs, vous attendez de Dieu les mêmes récompenses. Comment donc une communauté si douce, si intime, de de-

voirs, de travaux et de mérites, ne formerait-elle pas entre vos cœurs les doux liens d'un véritable et fraternel amour ? Non, il ne peut pas en être autrement.

« Ainsi donc, Messieurs, en un mot bien simple et qui dit tout, s'identifier les uns avec les autres pour s'identifier avec les enfants; s'identifier avec les enfants, pour leur donner le grand témoignage de l'amour, et faire véritablement l'œuvre de l'Éducation qui est une œuvre d'amour, voilà l'unique secret qu'il faut comprendre.

« Et la pratique en est vraiment aussi simple qu'elle est aimable.

« Que chaque professeur et chaque confesseur aime ses enfants, comme il les doit aimer, il n'y aura pas dans la maison un seul enfant qui puisse échapper à leur affection et à l'amour de Dieu. Du moins il n'y aura pas dans la maison un seul enfant abandonné. Et si vous ajoutez au professeur et au confesseur l'action du Supérieur, des Directeurs et des présidents d'étude, et puis de tous les autres maîtres, vous comprendrez qu'une telle Éducation sera d'une efficacité admirable, toute-puissante, irrésistible. Mais pour cela, Messieurs, je reviens à mon commencement : il faut aimer les enfants et leur donner le grand témoignage de l'amour, c'est-à-dire vous identifier avec eux pour les porter à Dieu et à tout bien, en vous attachant leurs cœurs. C'est mon premier et dernier mot.

« Et c'est ainsi que vous accomplirez le grand désir, comme le grand précepte de Notre-Seigneur : *Ut sint unum : sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ita et ipsi in nobis unum sint*. Là est la vie, là est la force, là est la puissante fécondité de l'œuvre des âmes, parce que là est l'union des âmes entre elles et avec Dieu par la charité ! »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Le Supérieur.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.	1
II. Le premier devoir d'un Supérieur est de bien choisir ses collaborateurs	7
I. I. Le second devoir d'un Supérieur est de former ses collaborateurs	30
IV. Deux grands moyens, pour former les maîtres, sont des réglemens bien faits et des conseils bien suivis.	42
V. Des conseils et de leur nécessité.	60
VI. Diverses sortes, fréquence, objet et forme des conseils	76
VII. Encore des conseils et de la manière de les tenir : Pensées de Bossuet sur ce sujet.	89
VIII. Troisième devoir du Supérieur : Agir et faire agir.	102
IX. D'une grande qualité et d'un grand défaut dans l'homme d'action.	118
X. Encore de l'homme d'action. — Aperçu de ce que le Supérieur a à faire par lui-même.	134
XI. Le Supérieur ne peut pas, ne doit pas vouloir tout faire par lui-même.	145
XII. Comment le Supérieur doit faire agir les autres, et former des hommes d'action	157

LIVRE DEUXIÈME

Les Maîtres.

CHAP. I ^{er} . Le Magistèrium.	169
II. Les Directeurs	176
III. Le Préfet de religion.	188
IV. Le Préfet des études.	204
V. Le Préfet de discipline.	223
VI. L'Économe.	233
VII. Les Professeurs.	243
VIII. Les Présidents de discipline	262
IX. Les Confesseurs	287
X. Système des fonctions simultanées.	317
XI. L'homme de prière.	344

LIVRE TROISIÈME

Une dernière fois de l'enfant, du fond de sa nature, et des difficultés radicales de son Éducation.

CHAP. I ^{er} . De la nature humaine dans l'enfant : de ses défauts : nécessité de les bien connaître et de l'en corriger.	369
II. Deux observations importantes sur le même sujet.	375
III. Des différentes espèces de défauts.	383
IV. Une classification des défauts.	388
V. Cause profonde de nos défauts : Le péché originel : La triple concupiscence.	399
VI. L'orgueil, — <i>Superbia vitæ</i> , — premier principe de nos défauts.	403
VII. De quatre genres d'esprit mauvais dont l'orgueil est le père.	418
VIII. Un dernier mot, sur la manière de traiter les orgueilleux.	422
XI. Second principe des défauts dans l'homme et dans l'en- fant : La sensualité.	428

TABLE DES MATIÈRES.

644

X. Que faire pour sauver les enfants des périls de la sensualité.	443
XI. La curiosité, — la légèreté. — Troisième principe des défauts dans l'homme et dans l'enfant.	469
XII. Du mauvais esprit dans une bonne maison d'Éducation.	484

LIVRE QUATRIÈME

De quelques grands moyens d'action.

CHAP. I ^{er} . La parole.	502
II. Les notes.	511
III. La lecture spirituelle.	529
IV. La parole de Dieu.	544
V. Encore de la parole de Dieu.	556
VI. Les Retraites	574
VII. Les Avis.	590
VIII. Les jeux.	609

ÉPILOGUE.

Le grand moyen de l'Éducation : Être toujours avec les enfants : s'identifier avec eux. — Une ancienne exhortation à des professeurs. 625